Jean Skylitzès

Empereurs de Constantinople

Texte traduit par Bernard Flusin
et annoté par Jean-Claude Cheynet

8

RÉALITÉS BYZANTINES



ÉDITIONS P. LETHIELLEUX
7, rue des Canettes, 75006 Paris

Dépôt légal : 4e trimestre 2003
ISBN 2-283-60459-1
ISSN 1147-4963

JEAN SKYLITZÈS[1], L'AUTEUR ET SA FAMILLE

Les informations que nous possédons sur l'auteur de la *Synopsis Historiarum* sont fragmentaires et proviennent soit des manuscrits de l'œuvre, soit de documents d'archives. Jean est connu sous deux noms, celui de Skylitzès et celui de Thrakèsios. L'identification ne fait pas difficulté car Zônaras, traitant dans son *Épitomè Historiôn* de l'abdication d'Isaac Comnène en 1059, fait allusion au passage où Jean Thrakèsios avait dépeint la terrible vision qui avait convaincu l'empereur de renoncer au pouvoir[2]. Georges Kédrènos, qui rédigea sa propre *Synopsis* en suivant servilement le récit de Skylitzès, fait également référence à son devancier, le «protovestiaire» Jean Thrakèsios. Le nom s'explique par l'origine de Skylitzès, venu lui-même ou du moins ses parents, du thème des Thracésiens, situé à l'ouest de l'Asie Mineure[3].

Jean Skylitzès est mentionné dans des documents juridiques en 1090 et 1092, comme drongaire de la Veille c'est-à-dire, à cette époque, le chef du principal tribunal de Constantinople. En juin 1091[4], il priait l'empereur Alexis Comnène de lui fournir des éclaircissements sur la novelle concernant les fiançailles et il reçut l'année suivante la réponse de l'empereur[5]. Jean cumulait sa charge de grand drongaire avec celle d'éparque et il portait le titre de proèdre. W. Seibt juge cette dignité modeste pour l'époque et propose de lire protoproèdre, estimant que la copie du titre comportait une haplographie[6]. De fait, deux ans plus tard, il était curopalate lorsqu'il reçut d'Alexis Comnène une *lysis* éclairant une question soulevée quelques mois plus tôt à propos des empêchements de mariage[7].

Comme W. Seibt l'a montré de manière convaincante, Skylitzès n'a pu exercer la charge de protovestiaire ; cette lecture résulte probablement de la résolution erronée d'une abréviation désignant la dignité de protovestès, voire de protovestarque[8]. En somme Jean Skylitzès, né avant 1050, accomplit une carrière de juriste qui l'a mené aux plus hautes charges sous Alexis Comnène, avant de s'éteindre sans doute dans la première décennie du XIIe siècle ou peu après.

1. Nous disposons d'une courte étude sur le personnage : W. SEIBT, Ioannes Skylitzes. Zur Person des Chronisten, *JÖB*, 25, 1976, p. 81-85 (ci-dessous SEIBT, *Skylitzes*).
2. ZÔNARAS, p. 673.
3. Son contemporain Michel Attaleiatès tenait aussi son nom de sa ville d'origine.
4. La date de cet acte a fait l'objet de commentaires. Elle est établie en dernier lieu par P. Wirth (DÖLGER - WIRTH, *Regesten*, no 1162a).
5. LAIOU, *Mariage*, p. 36.
6. SEIBT, *Skylitzes*, p. 82. Le copiste aura simplifié l'abréviation de la dignité ĀĀЄΔPOC en ĀЄΔPOC *(prôto)(pro)édros* pour *(pro)édros*.
7. DÖLGER - WIRTH, *Regesten*, no 1167. Cf. le commentaire de A. LAIOU, *Mariage*, p. 39.
8. SEIBT, *Skylitzes*, p. 83-84.

Quant au récit connu sous le nom de *Continuation de la chronographie* de Jean Skylitzès, il en est aussi probablement l'auteur[9].

Nous ignorons le milieu social dont il est issu. Il semble bien qu'il ait été le premier du nom à atteindre ce niveau de fonction et, comme Michel Psellos ou Michel Attaleiatès avant lui, il aura bénéficié de la promotion sociale que procurait au XIe siècle une bonne instruction. De la même génération que lui, Basile Skylitzès a été honoré de la dignité encore estimable de proèdre[10]. Mais c'est le XIIe siècle qui vit l'apogée de la famille dont les membres cumulèrent postes civils et charges ecclésiastiques comme il était habituel chez les intellectuels. La carrière d'Étienne Skylitzès, métropolite de Trébizonde, dont il réorganisa l'Église sous Jean II, peut être reconstituée grâce à la monodie rédigée par Prodrome[11]. Son frère dirigea l'école de Saint-Paul. D'une génération plus jeune qu'Étienne, Georges servit d'abord Manuel Comnène et participa notamment au synode de 1166 comme protocuropalate et *grammatikos* (secrétaire) de l'empereur[12]. Puis, sous Andronic Comnène, il devint *prôtoasèkrètis*[13], ou chef de la chancellerie. Fin lettré, Georges rédigea des poèmes, des écrits théologiques, des canons et une vie du saint bulgare Jean de Rila[14]. Son épouse, Anne Eugéniôtissa, était issue elle aussi du même milieu de la haute fonction publique[15]. Les Skylitzai ne disparurent pas dans la tourmente de 1204 puisque Théodore Skylitzès, en 1263, était fonctionnaire du fisc à Mourmounta (région de Milet), au service du panhypersébaste Georges Zagarommatès[16]. Les derniers membres de la famille connus sous les Paléologues ne jouèrent pas un rôle de premier plan[17].

9. *Ἡ Συνέχεια τῆς χρονογραφίας τοῦ Ἰωάννου Σκυλίτζη*, éd. E. Th. TSOLAKÈS, Thessalonique, 1968, p. 76-99. L'éditeur retient cette hypothèse, que d'autres contestent (cf. *infra*, p. XXII-XXIII).
10. Sceau inédit du Fogg Art Museum, nº 3093.
11. R. BROWNING, Patriarchal school at Constantinople in the twelfth century, *Byz.*, 32, 1962, p. 175-176, repris dans IDEM, *Studies on Byzantine History, Literature and Education*, Londres, 1977, nº X.
12. *PG* 140, col. 253.
13. I. A. VAN DIETEN, *Nicetae Choniatae Orationes et Epistulae*, CFHB III, Berlin - New York, 1972, p. 335. Plusieurs de ses sceaux sont conservés. L'un d'eux porte, au droit, la représentation rare de saint Georges à cheval (Fogg Art Museum, nº 573). Par un autre plomb, nous apprenons que Georges devint sébaste (*SBS*, 3, p. 207).
14. *ODB*, p. 913-1914.
15. Sp. LAMPROS, Ὁ Μαρκιανὸς κῶδιξ 524, *Νέος Ἑλληνομνήμων*, 8, 1911, p. 249.
16. *Prosopographisches Lexikon der Palaiologenzeit*, ed. E. TRAPP - H.-V. BEYER, Vienne, 1976-1996, nº 26234.
17. *Ibid.*, nºs 26232-26236.

RÉCRIRE L'HISTOIRE : LA *SYNOPSIS HISTORIÔN* DE JEAN SKYLITZÈS

Écrit sous le règne d'Alexis Comnène (1081-1118) et sans doute plutôt à la fin du XIe siècle, l'*Abrégé historique* de Jean Skylitzès[18], dans sa teneur initiale, couvre les années 811 à 1057, depuis la mort de l'empereur Nicéphore Ier jusqu'à l'abdication forcée de Michel VI. Pour certains chapitres de l'histoire de Byzance à partir du milieu du Xe siècle, et par exemple pour le long règne de Basile II, il s'agit d'une source capitale. C'est aussi une œuvre importante de l'historiographie byzantine. Le titre même en dit bien la nature : *Synopsis historiôn*, c'est-à-dire résumé synoptique d'ouvrages historiques antérieurs. Skylitzès ne prétend donc pas traiter pour la première fois une matière jusqu'alors négligée, ni reprendre sur frais nouveaux l'enquête que d'autres ont déjà faite, mais récrire, en les combinant, en les harmonisant, en les abrégeant, les œuvres de prédécesseurs. La *Synopsis* se revendique comme une œuvre de seconde main et, pour son auteur, l'histoire apparaît d'abord comme un genre littéraire, le métier d'historien consistant à construire un texte à partir d'autres textes. Pour comprendre la nature de ce travail, le prologue de la *Synopsis* contient des informations précieuses qu'il faut vérifier, là où nous le pouvons, en étudiant la manière dont Skylitzès a utilisé ses sources.

Le prologue

Le prologue de la *Synopsis historiôn*[19] est une page classique de la littérature historique à Byzance et, parce qu'il mentionne plusieurs historiens dont l'œuvre n'est pas arrivée jusqu'à nous, il a été souvent commenté[20]. Il nous intéresse ici

18. La *Synopsis historiarum* (Σύνοψις ἱστοριῶν) a été éditée pour la première fois en 1973 : *Ioannis Scylitzae Synopsis historiarum*, Editio princeps, rec. Ioannes THURN, (CFHB 5), Berlin – New York, 1973 ; voir les remarques de G. FATOUROS, Textkritische Beobachtungen zu Ioannes Skylitzes, *JÖB*, 24, 1975, p. 91-94. Jusqu'à l'édition Thurn, le texte de Skylitzès était accessible à travers la chronographie de Cédrénus (éd. I. BEKKER, I-II, Bonn, 1838-1839), qui intègre la *Synopsis*. Sur la continuation de Skylitzès, qui prolonge la *Synopsis* pour les années 1057-1079, et qui est sans doute de Skylitzès lui-même, voir ci-dessous p. XXII-XXIII. Pour une présentation générale de Skylitzès et de son œuvre, avec une bibliographie, voir G. MORAVCSIK, *Byzantinoturcica*, I, *Die byzantinischen Quellen der Geschichte der Türkvölker*, I, Berlin, 1958², p. 335-340 ; H. HUNGER, *Die hochsprachliche profane Literatur der Byzantiner*, t. I, Munich, 1978, p. 389-393, (trad. grecque mise à jour, Athènes, 1992, p. 210-216). À la différence de cet auteur, nous ne pensons pas que Skylitzès s'adresse à un vaste public («Skylitzès n'a pu respecter que partiellement les promesses qu'il avait faites dans son prologue. On l'en excusera, si l'on prend en considération le fait que, comme les autres chronographes, il écrivait pour un large public et ne pouvait donc échapper aux tendances générales de la littérature légère.» *ibid.*, p. 212 de la trad. grecque). Ni les Continuateurs de Théophane, ni Skylitzès ne font œuvre de vulgarisateur. Leur œuvre ne fait pas partie de la «littérature légère», et elle s'adresse plutôt aux milieux de la cour impériale et de la haute administration, auxquels leurs auteurs appartiennent.
19. Édition THURN, p. 3-4 ; p. 1-3 de notre traduction.
20. Voir en particulier J. DARROUZÈS, L. G. WESTERINK, *Théodore Daphnopatès. Correspondance*, Paris, 1978, p. 6-7 ; I. GRIGORIADIS, A study of the prooimion of Zonaras'chronicle in relation

dans la mesure où Skylitzès y définit l'œuvre qu'il entreprend, tout d'abord de façon positive, en la plaçant sous le patronage des deux auteurs dont il salue la sainteté et l'excellence, Georges le Syncelle et Théophane, puis, négativement, en la distinguant d'autres ouvrages historiques, qu'il critique. Le genre que Skylitzès entend pratiquer n'est pas à proprement parler l'histoire, mais plus précisément le «résumé historique», (ἐπιτομὴ ἱστορίας), qu'ont illustré – après des «anciens» dont on ne nous dit rien, et qui font ici plutôt figure de référence obligée – Georges et Théophane. Les œuvres de ces deux auteurs sont conservées[21]. Elles constituent, pour reprendre les termes de C. Mango, «l'effort le plus ambitieux déployé par l'historiographie byzantine pour offrir une relation systématique du passé de l'humanité[22]». Comme le dit Skylitzès, elle couvrent, pour l'une, la période qui va de la création du monde à l'avènement de Dioclétien, pour l'autre, depuis Dioclétien jusqu'au couronnement de Léon V – et pas seulement «jusqu'à la mort de Nicéphore l'ex-*génikos*» –, de sorte que la *Synopsis*, qui prend la suite de Théophane a en commun avec celui-ci le règne de Michel Ier Rangabé[23]. La relation entre la *Chronographie* de Théophane le Confesseur et l'*Eklogè chronographias* de Georges est particulièrement étroite, puisque Georges, à sa mort, en 810, avait demandé à Théophane de poursuivre l'œuvre qu'il laissait interrompue, et qu'il avait légué à son ami le matériel qu'il avait réuni[24]. La *Chronographie* de Théophane, achevée avant la fin de 814[25], bien qu'elle soit la suite de celle de Georges, en diffère assez nettement. L'une et l'autre, cependant, accordent une place importante à la chronologie : le comput est plus savant chez Georges le Syncelle, tributaire sur ce point d'une tradition remontant à Eusèbe de Césarée, mais Théophane, de son côté, note régulièrement, tout au long de son œuvre, l'année du monde, celle de l'Incarnation, l'indiction, l'année de règne des empereurs et celle du souverain sassanide, ou bien, plus tard, du calife, sans compter l'année du pontificat des patriarches. Cet aspect de l'œuvre de ses prédécesseurs ne laisse aucune trace chez Skylitzès, qui signale parfois l'indiction, ou même l'an du monde, mais chez qui de telles indications n'ont rien de systématique. Il y a là une différence essentielle. Elle n'est pas le

to other 12th-century historical prooimia, *BZ*, 91, 1998, p. 338-339 ; A. MARKOPOULOS, Byzantine History Writing at the End of the First Millenium, *Byzantium*, p. 192-193.

21. Georges le Syncelle : *Georgii Syncelli Ecloga Chronographica*, ed. A. A. MOSSHAMMER, Leipzig, 1984 ; trad. W. ADLER, P. TUFFIN, *The Chronography of George Synkellos: A Byzantine chronicle of universal history from the creation*, Oxford, 2002. Théophane le Confesseur : *Theophanis Chronographia*, éd. C. DE BOOR, I-II, Leipzig, 1883-1885 ; trad. C. MANGO et R. SCOTT, *The Chronicle of Theophanes Confessor. Byzantine and Near Eastern History AD 284-813*, Oxford, 1997.

22. MANGO et SCOTT, *op. cit.*, p. LII.

23. La différence entre la fin réelle de la *Chronographie* de Théophane et celle que lui assigne à tort Skylitzès peut être une simple approximation. On peut aussi l'expliquer par le fait que Théophane, qui écrit son œuvre avant que Léon V ne se déclare pour l'iconoclasme, a donné de cet empereur une image trop favorable pour que Skylitzès la reprenne à son compte. Génésios avait semblablement commencé son *Histoire des règnes* avec la seconde année de Michel Ier (*Iosephi Genesii Regum libri quattuor*, éd. A. LESMÜLLER-WERNER et J. THURN, CFHB 14, Berlin-New York, 1978, p. 3).

24. C. MANGO et R. SCOTT, *The Chronicle of Theophanes*, p. LV.

25. *Ibid.*, p. LVII.

fait de Skylitzès : dès le IXe siècle, l'historiographie byzantine avait abandonné l'appareil chronologique qu'on trouve chez certains auteurs de l'Antiquité tardive, et l'œuvre de Georges le Syncelle, par cet aspect, appartient déjà au passé[26]. C'est sur d'autres points que Skylitzès se sent le successeur de Théophane et de Georges. Il s'agit tout d'abord de la méthode de travail, avec le dépouillement des ouvrages historiques disponibles dont on entend donner un résumé : Théophane, outre les matériaux que lui avait légués Georges, déclare avoir recherché les livres d'histoire afin d'opérer une sélection[27] ; et Georges, qui dit avoir fait l'abrégé de ses sources, emploie à propos de son œuvre le terme de *synopsis*[28] qui sera repris par Skylitzès. Il s'agit aussi d'un style, «simple et sans apprêt, s'attachant à la substance même des événements», c'est-à-dire de récits écrits avec le souci de la clarté, la chronographie s'opposant sur ce point à ce qu'on peut trouver dans l'histoire savante, dont les procédés rhétoriques sont différents. Skylitzès ne se contente pas bien sûr de suivre l'exemple de Georges et de Théophane : il poursuit leur œuvre, et l'on peut voir ainsi qu'à ses yeux la *Synopsis* qu'il rédige n'est qu'une partie d'une chronographie commencée par d'autres à partir de la création du monde, et que d'autres à leur tour poursuivront.

Continuer Théophane : l'idée, à la fin du XIe s., n'est pas nouvelle, ni propre à Skylitzès, qui sait que, dans les trois siècles ou presque qui le séparent du règne de Léon V, il a eu des prédécesseurs. Il les connaît, mais les juge insatisfaisants. Il faut, semble-t-il, distinguer avec lui deux groupes. Dans le premier se trouveraient «le maître d'école de Sicile», c'est-à-dire Théognoste[29], ainsi que Psellos, et «d'autres», qui sont laissés dans l'anonymat. Les deux noms cités ici ne sont pas ceux que l'on attendrait. L'œuvre de Théognoste, à dater au plus tard de la seconde partie du IXe s., est pour nous perdue, et nous savons seulement que ceux que nous appelons les Continuateurs de Théophane[30] l'ont utilisée pour un épisode sicilien, qui se retrouve du reste chez Skylitzès[31]. Quant à Michel Psellos, sa présence dans ce contexte est surprenante : la *Chronographie* si brillante et si personnelle que nous devons à cet auteur n'a nullement la sécheresse

26. *Ibid.*, p. LII. Ni Génésios ni les Continuateurs de Théophane, au Xe siècle, n'ont le souci d'établir une chronologie systématique.

27. Théophane, *Chronographie*, éd. de Boor, p. 4 ; trad. MANGO et SCOTT, p. 2.

28. «Cela, je l'ai noté en résumé (ἐν συντόμῳ) dans ce qu'on appelle la *Vie d'Adam*… et à partir des autres *Genèses*, à partir aussi des Écritures inspirées par Dieu et des récits historiques les plus connus qui les ont suivies. C'est de là que j'ai recueilli la plupart des événements, à l'exception du petit nombre de ceux qui sont advenus de nos jours, et que j'essaierai d'en faire une *synopsis*.» (Georges le Syncelle, éd. MOSSHAMMER, p. 5-6).

29. Pour MARKOPOULOS, *Byzantine History Writing*, p. 193, «Sikeliotes διδάσκαλος is surely a phantom». L'identification nous paraît pourtant certaine. Sur Théognoste, auteur d'un traité d'orthographe, mais aussi d'une histoire perdue qui a servi de source aux Continuateurs de Théophane, voir HUNGER, *op. cit.*, I, p. 340 (trad. grecque, II, p. 144).

30. *Scriptores post Theophanem*, éd. I. BEKKER, Bonn, 1838, p. 1-481 ; voir HUNGER, *op. cit.*, p. 339-343 (trad. grecque, II, p. 143-148).

31. Il s'agit de la tentative d'usurpation d'Euphèmios en Sicile sous Michel II : *Theophanes continuatus*, Bonn, p. 81-83 (Théognoste est cité nommément comme la source pour cet épisode p. 82, l. 17-20) ; Skylitzès, Michel le Bègue, § 20, éd. THURN, p. 45-46 (trad., p. 44-45).

qui lui est reprochée[32], et l'on admet, pour sortir d'embarras, qu'il est question ici d'une autre œuvre de Psellos, l'*Histoire brève*, Ἱστορία σύντομος qui paraît mieux correspondre aux indications du prologue[33]. Pour Skylitzès, en effet, ces continuateurs maladroits de Théophane ont simplement dressé des listes d'empereurs, tout en négligeant les événements les plus marquants ou en déformant ceux qu'ils mentionnaient.

Rude critique donc. Le second groupe, de dix auteurs cette fois, n'est pas non plus épargné, sans que nous puissions apprécier à chaque fois la pertinence des reproches formulés par Skylitzès. Six de ces historiens, en effet, ne sont plus guère pour nous que des noms[34]. Les œuvres de deux autres, au contraire, ont survécu : les *Règnes* (Περὶ βασιλειῶν) que Joseph Génésios a composés à la demande de Constantin VII Porphyrogénète[35], et qui peuvent être considérés en effet, au moins par la période qu'ils traitent, comme une continuation de Théophane, puisque Génésios commence là où celui-ci s'arrête ; l'*Histoire* (Ἱστορία) que Léon le Diacre – Léon d'Asie chez Skylitzès – a écrite à la fin du Xe siècle, et qui couvre les règnes de Nicéphore Phocas et de Jean Tzimiskès[36]. Quant aux deux noms restants, ils sont problématiques. Théodore Daphnopatès est un auteur connu du règne de Constantin VII, mais nous ne possédons sous son nom aucune œuvre historique : peut-être cependant faut-il lui attribuer une partie du livre VI de la *Continuation de Théophane*, encore que ce point prête à discussion[37]. Avec Nicétas Paphlagôn, nous sommes un peu dans le même cas : il s'agit

32. *Michel Psellos, Chronographie ou histoire d'un siècle de Byzance (976-1077)*, éd. et trad. E. RENAULD, I-II, Paris, 1920 ; *Michele Psello. Imperatori di Bisanzio (Cronografia)*, éd. S. IMPELLIZZERI, comm. U. CRISCUOLO, trad. S. RONCHEY, I-II, Fondazione Valla, 1984.

33. Il y a cependant sur ce point une discussion entre les spécialistes. Ja. N. LJUBARSKIJ (*Mihail Psell. Ličnosti' tvorčestvo*, Moscou, 1978, p. 177) avait reconnu dans l'ouvrage de Psellos critiqué par Skylitzès l'*Historia syntomos* encore inédite ; son opinion est partagée par K. SNIPES, A newly discovered History of the Roman Emperors by Michael Psellos, *XVI. Internat. Byzantinistenkongress. Akten*, II/3 = *JÖB* 32/3 (1982), p. 53-61, en particulier p. 55. Mais le premier éditeur de l'ouvrage, W. J. Aerts, discute cette opinion : selon lui, les reproches de Skylitzès s'appliquent mal à Psellos ; de plus, l'*Historia syntomos* n'est sans doute pas de cet auteur. Aerts tente même de l'attribuer à l'autre auteur que Skylitzès mentionne dans ce passage du prologue : le «maître d'école de Sicile» (*Michaelis Pselli Historia Syntomos. Editio princeps*, éd., trad., comm. W. J. AERTS, CFHB XXX, Berlin-New York, 1990, p. X-XIII). L'argumentation de Aerts nous a paru peu convaincante, mais fait en tout cas planer un doute sérieux sur l'attribution de l'*Historia syntomos* à Psellos.

34. Il s'agit de Manuel de Byzance, auteur d'un ouvrage consacré à Jean Kourkouas ; du Phrygien Nicéphore le Diacre, des évêques Théodore de Sidé, Théodore de Sébastée et Démétrios de Cyzique, ainsi que du moine Jean Lydos, qu'on ne confondra évidemment pas avec son homonyme du VIe siècle.

35. Dans son prologue (éd. LESMÜLLER-WERNER et THURN, p. 3), Génésios déclare avoir travaillé à la demande de Constantin VII : «J'avais reçu de l'empereur Constantin, qui, par nature et par choix, aime le bien, et qui est aussi le plus savant des empereurs qu'il y eut jamais, le fils du très sage Léon, le souverain d'éternelle mémoire, l'ordre de faire en sorte de fixer par écrit les événements qui n'avaient pas été recueillis dans un livre historique depuis le règne de Léon l'Amalécite, auquel l'impiété avait gâté l'esprit, et ensuite.»

36. Éd. B. HASE, Bonn, 1928.

37. Voir HUNGER, *op. cit.*, I, p. 343 (trad. grecque, t. II, p. 147, qui, reprenant l'opinion de A. Každan (Iz istorii vizantijskoj hronografii X v., *VV*, 19, 1961, p. 91-96), juge que l'attribution d'une partie du livre VI de la *Continuation* à Daphnopatès n'est pas dépourvue de fondements ; l'opinion contraire est soutenue par A. MARKOPOULOS, Théodore Daphnopatès et la Continuation

d'un auteur assez prolixe de la fin du IXe siècle et de la première moitié du Xe, mais ses œuvres, celles au moins qui nous sont parvenues, n'appartiennent pas au genre historique[38]. Plusieurs auteurs ont proposé de reconnaître dans l'œuvre de Nicétas mentionnée dans le prologue la *Vie du patriarche Ignace*, composée à la fin du IXe siècle[39] : ce serait à elle, parce qu'elle contient de violentes attaques contre le patriarche Photius, que Skylitzès ferait allusion quand il parle d'un «pamphlet dirigé contre un patriarche» (ψόγος πατριάρχου). Mais il est plus vraisemblable que le prologue a bien en vue un ouvrage historique de Nicétas, dont nous avons la trace par ailleurs, et que A. Markopoulos a proposé d'identifier avec une Histoire ecclésiastique anonyme mentionnée dans le *Baroccianus gr.* 142[40].

À tous ces auteurs, Skylitzès adresse divers reproches qui se résument dans le fait de s'être «tout à fait écartés de l'esprit» de Georges et de Théophane. Ils ont pris comme sujet leur propre époque ou le passé récent et, voulant faire œuvre d'historiens – à la différence, rappelons-le, du «résumé historique» qui a les faveurs de Skylitzès –, ils se sont laissés aller à la partialité, écrivant ce qui, classiquement, doit être si soigneusement distingué de l'histoire : la louange (ἔπαινος), l'éloge (ἐγκώμιον), ou le blâme (ψόγος)[41]. De là, pour le lecteur, une situation de confusion : non seulement ces récits historiques sont trop pesants, mais, à cause de la partialité des écrivains, les faits ne sont pas assurés. À en juger par les œuvres parvenues jusqu'à nous, le défaut que relève Skylitzès est parfois bien réel : les *Règnes* de Génésios n'en sont guère marqués, ou guère plus marqués que la *Synopsis*, mais l'*Histoire* de Léon le Diacre est bien, pour sa première partie, un éloge de l'empereur Nicéphore Phocas.

C'est contre cette situation que Skylitzès veut réagir. Il s'agit, à l'imitation de Georges et de Théophane, et dans un esprit bien byzantin, qu'on retrouve par exemple chez Constantin Porphyrogénète[42], de revenir à un résumé, une *synopsis* simple et commode, dont le lecteur pourra aisément prendre connaissance. Mais

de Théophane, *JÖB*, 35, 1985, p. 171-182. On trouvera un bon exposé de la question dans J. DARROUZÈS, L. G. WESTERINK, *Théodore Daphnopatès. Correspondance*, Paris, 1978, p. 6-10, où l'attribution de tout ou partie de la *Continuation de Théophane* à Daphnopatès est rejetée.

38. Voir S. A. PASCHALIDÈS, *Νικήτας Δαβὶδ Παφλάγων, Τὸ πρόσωπο καὶ τὸ ἔργο του*, Thessalonique, 1999.

39. C'est l'opinion de R. JENKINS, A Note on Nicetas David Paphlago and the *Vita Ignatii*, *DOP*, 19, 1965 p. 241-247. Le texte de la *Vie d'Ignace* (*BHG* 817) est reproduit dans la *Patrologie grecque* de Migne (*PG* 105, 488-574) ; le mémoire inédit de A. SMITHIES, *Nicetas David Paphlago's Life of Ignatius.* A critical edition with translation [Diss.], Washington DC, 1987, ne nous a pas été accessible.

40. A. MARKOPOULOS, *Ἡ Χρονογραφία τοῦ Ψευδοσυμεὼν καὶ οἱ πηγές της*, [Diss.], Joannina, 1978, p. 132 et n. 48 ; voir l'opinion contraire de F. WINKELMANN, Hat Niketas David Paphlagon ein umfassendes Geschichtswerk verfasst ?, *JÖB*, 37, 1987, p. 137-152. L'ensemble du dossier est repris dans PASCHALIDÈS, *op. cit.*, p. 253-258.

41. Rappelons que si l'éloge consiste à dire tout le bien et rien que le bien d'un personnage (ou d'un autre sujet), le *psogos* (blâme, dénigrement, pamphlet) en est l'exact opposé.

42. Dans la préface de chaque chapitre des *Excerpta* constantiniens, les compilateurs – qui exécutent les instructions de Constantin VII – se plaignent de la masse trop grande des ouvrages d'histoire, et leur entreprise vise à corriger ce défaut : voir la traduction française de ce prologue dans P. LEMERLE, *Le premier humanisme byzantin*, Paris, 1971, p. 281-282. Les excerpteurs, contre cette surabondance, réagissent en faisant des extraits qu'ils classent systématiquement.

il s'agit aussi, par une critique des ouvrages employés, de cerner de plus près la vérité des faits, en écartant ce qui a été écrit sous le coup de la passion ou ce qui ressortit au merveilleux. Les expressions de modestie qu'emploie Skylitzès en parlant de l'ouvrage qu'il compose ne doivent pas être prises complètement à la lettre. Si la *Synopsis historiarum* se présente comme un simple résumé, un *vademecum* préparant à la lecture des ouvrages plus développés, ou un aide-mémoire, elle est en même temps un antidote contre tout ce que la tradition historique peut avoir de pernicieux. Skylitzès n'utilise pas seulement l'œuvre de ses prédécesseurs. Il prétend la corriger.

Les sources

Dans son prologue, Skylitzès cite donc nommément quatorze auteurs, ce qui n'implique pas qu'il les ait tous utilisés, ni qu'il n'ait utilisé que ceux-là. L'enquête sur les sources de la *Synopsis*, compliquée par le fait qu'une grande partie des textes disponibles à la fin du XIe siècle sont aujourd'hui perdus, n'a pas encore été faite systématiquement[43]. Dans l'attente d'une étude exhaustive, en cours à l'Université de Joannina, nous résumerons ici ce qui est habituellement admis, en y mêlant quelques observations plus personnelles.

Au début de la *Synopsis*, c'est-à-dire pour les règnes de Michel Ier Rangabé et de Léon V l'Arménien, Skylitzès a utilisé tout d'abord – pour Michel Ier – une source non identifiée[44], puis, d'une façon assez libre l'œuvre que Joseph Génésios a écrite à la demande de l'empereur Constantin VII Porphyrogénète (944-959) : les *Règnes* (Περὶ βασιλειῶν), dont chacun des cinq livres est consacré à un empereur, Léon V, Michel II, Théophile, Michel III et Basile Ier, et que Skylitzès a encore sous les yeux quand il écrit les débuts du règne de Michel III[45].

Assez tôt cependant – dès le règne de Léon V –, il exploite une autre source qui prend rapidement le dessus et dont la *Synopsis* apparaît souvent comme l'abrégé : la *Continuation de Théophane*, c'est-à-dire une œuvre composée elle aussi à l'initiative de Constantin VII par des collaborateurs de cet empereur et, pour la *Vie de Basile* (Livre V), par Constantin lui-même[46]. Cette continuation

43. Les remarques de F. HIRSCH, *Byzantinische Studien*, Leipzig, 1876, p. 356-375, restent fondamentales.

44. Voir HIRSCH, *op. cit.*, p. 362-364.

45. Sur Génésios, voir plus haut, n. 6 et 18. Pour Skylitzès, Michel III, § 1, éd. THURN, p. 81, la source n'est pas le paragraphe correspondant de *Theophanes continuatus*, mais celui de Génésios, assez sensiblement transformé ; pour Michel III, § 2, éd. THURN, p. 81-84, Skylitzès a au moins un renseignement qui lui est propre (Jean le Grammairien se marque les fesses avec du plomb pour faire croire qu'il a été battu : dans *Theophanes continuatus*, il se coupe les veines du ventre, et nous n'avons trouvé rien de tel chez Génésios) ; pour le § 3, éd. THURN, p. 84-86, la configuration est la même que pour le § 1 ; pour le § 4, éd. Thurn, p. 86-88, la *Synopsis* reste loin du texte de *Theophanes Continuatus* et, si Génésios est plus proche, elle est en fait assez originale. Ce n'est qu'à partir du § 5 que Skylitzès semble ne plus dépendre que des Continuateurs ; encore peut-on se poser des questions pour tel ou tel détail (par exemple, pour la fin du § 9, éd. THURN, p. 96 ; ou bien encore, dans le § 16, éd. THURN, p. 105, pour la liste des professeurs nommés par Bardas à la Magnaure).

46. *Theophanus continuatus*…, éd. I. BEKKER, Bonn, 1838. Sur la question de l'auteur de la *Vita Basilii*, et les doutes parfois exprimés, voir I. ŠEVČENKO, Storia Letteraria, dans *La Civiltà Bizantina dal IX all'XI secolo. Aspetti e problemi*, [Corsi di Studi – II, 1977], Bari, 1978, p. 99-101.

est composée de six livres dont les cinq premiers correspondent, comme chez Génésios, à un empereur, de Léon V à Basile Ier, tandis que le sixième comprend plusieurs règnes (Léon VI, Alexandre, Constantin VII et Romain Ier Lécapène, puis les règnes personnels de Constantin VII et de Romain II jusqu'en 961). Dans cet ensemble, le livre V est spécialement important : il s'agit, nous l'avons dit, d'une *Vie de Basile* écrite par Constantin VII ou en son nom et destinée à mettre en évidence la figure du fondateur de la dynastie macédonienne, le propre grand-père du Porphyrogénète. Skylitzès utilise massivement la *Continuation de Théophane* jusqu'à la fin de la première partie du Livre VI, c'est-à-dire jusqu'à la fin du règne de Romain Lécapène. On peut s'étonner que, dans son prologue, il ait apparemment omis de parler d'une source à laquelle il doit tant et avec laquelle la *Synopsis* qu'il compose – elle aussi une continuation de Théophane – présente tant d'affinités. On notera cependant que, même dans cette partie, il a employé, à côté de sa source principale, d'autres œuvres : l'influence de Génésios, nous l'avons vu, est encore sensible pour le début du règne de Michel III ; pour Théophile, à partir du siège d'Amorion, la *Synopsis* semble utiliser un texte différent de la *Continuation* et de Génésios, à moins que, comme le propose Hirsch[47], il ne se contente de remanier très librement ses sources ; ou bien encore, sous Romain Lécapène, plusieurs épisodes – comme la machination par laquelle on obtient la démission du patriarche Tryphon[48] – n'ont pas de parallèle chez les Continuateurs et F. Hirsch suppose qu'à côté de la *Continuation*, Skylitzès a utilisé d'autres sources[49].

Pour le règne personnel de Constantin VII et celui de Romain II, Skylitzès délaisse les continuateurs de Théophane, peut-être à ses yeux trop proches de l'éloge[50], et se tourne vers un autre texte, difficilement identifiable, critique vis-à-vis de Constantin VII, peut-être déjà la source A dont nous allons parler. Pour les grands empereurs guerriers Nicéphore Phocas et Jean Tzimiskès, le récit se trouve en effet, au moins pour le règne de Phocas, être parallèle aux dix livres de l'*Histoire* que Léon le Diacre a composée avant 992 et qui, commençant à la mort de Constantin VII (959), s'achève avec la mort de Tzimiskès (976). Comme Skylitzès, dans son prologue, mentionne Léon le Diacre – qu'il appelle Léon d'Asie – et comme de nombreuses pages de la *Synopsis* sont parallèles à l'*Histoire* de Léon, on peut être enclin à penser qu'il a utilisé celle-ci. Les travaux anciens de Sjuzjumov[51], repris et complétés par A. Každan[52], ont montré que la question était plus compliquée. L'analyse de la *Synopsis* révèle que Skylitzès a utilisé ici deux sources différentes. La première (A) est un texte

47. HIRSCH, *op. cit.*, p. 369.

48. Skylitzès, éd. THURN, p. 226-227 (trad., p. 191-192) ; cf. Ps.-Syméon, Bonn, p. 742-743.

49. HIRSCH, *op. cit.*, p. 372-373.

50. Il est possible aussi que Skylitzès n'ait pas connu la seconde partie du livre VI de *Théophane Continué*, plus tardive que la première.

51. M. SJUZJUMOV, Ob istočnikah L'va Djakona i Skilicy, *Vizantijskoe obozrenie*, 2, 1916, p. 106-166.

52. A. P. KAŽDAN, Iz istorii vizantijskoj hronógrafii X v. Istočniki L'va Diakona i Skilicy dlja istorii tret'ej čestverti X stoletija, *VV*, 20, 1961, p. 106-128. Je remercie très chaleureusement C. Zuckerman, qui a bien voulu traduire pour moi cet article.

hostile à la famille des Phocas. Elle fait sentir sa présence dès le règne de Constantin VII, qui est présenté sous un jour très défavorable et auquel on reproche en particulier de n'avoir pas su choisir les bonnes personnes pour les grands emplois de l'État. Nicéphore Phocas est bien sûr critiqué, alors que Jean Tzimiskès est mieux traité. Le personnage qui semble avoir la faveur de l'auteur du texte A n'est cependant pas un empereur : il s'agit du patriarche Polyeucte. Ce texte A, d'après Każdan, pourrait avoir été composé peu avant l'an mille par un auteur contemporain des faits qu'il relate, écrivant parfois de mémoire et tributaire d'une tradition orale. La seconde source (B) est très différente. Elle est favorable non seulement à l'empereur Nicéphore, mais, d'une façon générale, à toute la famille des Phocas. C'est d'elle que viennent les renseignements détaillés sur les relations italo-byzantines. Le texte B a servi de source à Léon le Diacre, et c'est ainsi que s'expliquent les parallèles qu'on note entre cet auteur et Skylitzès. Cependant, le parallélisme s'arrête avec la mort de Nicéphore Phocas : pour le règne de Jean Tzimiskès, Skylitzès laisse B de côté et utilise A. D'après Szuzjumov, qui a le premier mis son existence en évidence, la source B aurait été écrite sous le règne de Basile II, après la chute de Basile le Parakoimomène. Pour Każdan, elle serait à dater d'avant l'assassinat de Phocas en 969 : Tzimiskès, l'un des meurtriers, est en effet présenté sous un jour favorable.

À partir du règne personnel de Basile II, la question des sources de la *Synopsis historiôn* prend un autre aspect. Ou bien le texte de Skylitzès est isolé, ce qui lui confère bien sûr une valeur particulière, ou bien il est parallèle à d'autres ouvrages historiques antérieurs comme la *Chronographie* de Michel Psellos, mais Skylitzès, s'il connaît ces textes, ne les utilise pas et ses sources sont perdues. Pour le règne de Basile II, où il est un témoin capital, il semble s'être inspiré de l'œuvre perdue de Théodore de Sébaste[53], qu'il mentionne dans son prologue. Pour la suite, J. Shepard a souligné la qualité des renseignements dont Skylitzès a pu disposer, à partir du règne de Michel IV le Paphlagonien, sur le personnage de Katakalon Kékauménos[54]. Il est vraisemblable que ce phénomène traduit l'utilisation d'un ouvrage, autobiographique ou autre, qui était centré sur ce grand personnage. Skylitzès a pu l'utiliser jusqu'à la fin de la *Synopsis*, c'est-à-dire jusqu'au récit de la révolte des chefs militaires qui met un terme au règne de Michel VI le Vieux. On ne peut exclure non plus que, pour la fin de son ouvrage, Skylitzès ait eu recours à des témoignages oraux ainsi qu'il le dit dans son prologue.

Dans son ensemble, la *Synopsis* de Skylitzès repose bien sur un petit nombre d'ouvrages écrits qu'il avait à sa disposition. Bien souvent, là où nous pouvons en juger, il utilise une source principale, parfois unique – la *Vie de Basile*, par exemple, ou d'autres livres de la *Continuation de Théophane* –, dont le texte

53. Voir HUNGER, *op. cit.*, I, p. 391 (trad. grecque, II, p. 213), qui renvoie à B. PROKIĆ, *Die Zusätze in der Handschrift des Johannes Skylitzes codex Vindobonensis hist. Gr. LXXIV. Ein Beitrag zur Geschichte des sog. Westbulgarischen Reiches*, Munich, 1906, p. 23.

54. J. SHEPARD, A suspected Source of Scylitzes' Synopsis Historion: the Great Catacalon Cecaumenus, *BGMS*, 16, 1992, p. 171-181; ID., *Scylitzes on Armenia*, p. 269-311.

affleure, et la réécriture à laquelle procède Skylitzès peut être parfois légère[55]. Il ne s'agit même pas d'une métaphrase, dont l'auteur s'astreindrait à changer systématiquement le vocabulaire du texte de départ. Des phrases entières sont reprises, avec quelques modifications dans l'ordre des mots. Cette technique explique le jugement assez sévère que nous trouvons chez Hans Thurn : «Pendant longtemps, on a commis l'erreur de surestimer Skylitzès. Pour de longs passages, il ne fait que paraphraser une source unique et, là où il apporte quelques données supplémentaires, il y a lieu d'être très prudent, car il n'est nullement assuré qu'à de tels endroits il utilise d'autres sources. Souvent, il ne fait qu'orner (par exemple, pour les descriptions de batailles), ou bien il imagine. Sur ce point, je suis pleinement d'accord avec les conclusions de D. I. Polémis[56].»

Ce jugement, qui s'accorde assez bien avec ce qu'on peut observer pour la partie de la *Synopsis* qui dépend des continuateurs de Théophane, ne peut cependant pas être étendu trop vite à l'ensemble de l'œuvre. Le travail de rédaction, en certains endroits, est assez profond pour laisser parfois hésitant : Skylitzès n'aurait-il pas disposé d'autres sources ? Comme nous l'avons vu pour le début de la *Synopsis*, ou surtout pour le règne de Nicéphore Phocas, avec l'utilisation des sources A et B, Skylitzès ne s'est pas, ou pas toujours, contenté de fonder son récit sur un texte unique. L'utilisation simultanée de deux sources de tendance opposée ne vas pas du reste chez lui sans quelque maladresse : A. Każdan a pu ainsi relever des doublons, des contradictions, ou même des références qui ne renvoient plus à rien. Il est plus difficile de déterminer si les remaniements opérés par Skylitzès correspondent à un programme. Dans certains cas, la sélection qu'il opère dans le texte qu'il utilise nous a paru systématique, ou même orientée. C'est ainsi que, pour le règne de Romain Lécapène, il a supprimé les digressions érudites qu'on trouve dans le livre VI de la *Continuation* et qui n'avaient pas leur place dans un abrégé historique tel qu'il le conçoit. En même temps, il s'est écarté du ton de l'éloge qui, pour ce règne, est bien souvent celui de sa source, et il a passé sous silence beaucoup de détails en faveur de Kourkouas, du parakoimomène Théophane, et de Romain lui-même. Pour le règne de Basile Ier, où Skylitzès suit de près la *Vie de Basile* mais abrège sensiblement le texte de départ, certaines suppressions peuvent paraître, elles aussi, orientées : plusieurs développements qui, chez Constantin VII, ont sans doute

55. Sur l'aspect littéraire de l'œuvre de Skylitzès, voir C. HOLMES, The rhetorical structures of John Skylitzes' *Synopsis Historion*, dans E. JEFFREYS, éd., *Rhetoric in Byzantium*, Aldershot, 2003, p.187-199.

56. H. THURN, p. XXXIII. Dans l'article auquel renvoie ici Thurn, (D. I. POLEMIS, Some cases of erroneous identification in the chronicle of Skylitzes, *Byzantinoslavica*, 26, 1965, p. 74-81), D. I. Polemis examine un phénomène intéressant : dans la première partie de la *Synopsis*, jusqu'en 948, alors que Skylitzès utilise des sources conservées (Theophane Continué, Génésios, et «une recension de Syméon Logothète»), il lui arrive pourtant de donner pour certains personnages des renseignements (prénoms) qui ne figurent pas dans les textes qu'il utilise. La thèse de Polémis est que Skylitzès, dans ces cas, ne dépend pas d'autres sources, mais qu'il a procédé lui-même à un travail d'identification, en commettant parfois des erreurs. Sans examiner le bien-fondé de cette thèse, le fait même que Skylitzès ait effectué un effort personnel pour compléter ses sources principales nous paraît intéressant.

hostile à la famille des Phocas. Elle fait sentir sa présence dès le règne de Constantin VII, qui est présenté sous un jour très défavorable et auquel on reproche en particulier de n'avoir pas su choisir les bonnes personnes pour les grands emplois de l'État. Nicéphore Phocas est bien sûr critiqué, alors que Jean Tzimiskès est mieux traité. Le personnage qui semble avoir la faveur de l'auteur du texte A n'est cependant pas un empereur : il s'agit du patriarche Polyeucte. Ce texte A, d'après Każdan, pourrait avoir été composé peu avant l'an mille par un auteur contemporain des faits qu'il relate, écrivant parfois de mémoire et tributaire d'une tradition orale. La seconde source (B) est très différente. Elle est favorable non seulement à l'empereur Nicéphore, mais, d'une façon générale, à toute la famille des Phocas. C'est d'elle que viennent les renseignements détaillés sur les relations italo-byzantines. Le texte B a servi de source à Léon le Diacre, et c'est ainsi que s'expliquent les parallèles qu'on note entre cet auteur et Skylitzès. Cependant, le parallélisme s'arrête avec la mort de Nicéphore Phocas : pour le règne de Jean Tzimiskès, Skylitzès laisse B de côté et utilise A. D'après Szuzjumov, qui a le premier mis son existence en évidence, la source B aurait été écrite sous le règne de Basile II, après la chute de Basile le Parakoimomène. Pour Każdan, elle serait à dater d'avant l'assassinat de Phocas en 969 : Tzimiskès, l'un des meurtriers, est en effet présenté sous un jour favorable.

À partir du règne personnel de Basile II, la question des sources de la *Synopsis historiôn* prend un autre aspect. Ou bien le texte de Skylitzès est isolé, ce qui lui confère bien sûr une valeur particulière, ou bien il est parallèle à d'autres ouvrages historiques antérieurs comme la *Chronographie* de Michel Psellos, mais Skylitzès, s'il connaît ces textes, ne les utilise pas et ses sources sont perdues. Pour le règne de Basile II, où il est un témoin capital, il semble s'être inspiré de l'œuvre perdue de Théodore de Sébaste[53], qu'il mentionne dans son prologue. Pour la suite, J. Shepard a souligné la qualité des renseignements dont Skylitzès a pu disposer, à partir du règne de Michel IV le Paphlagonien, sur le personnage de Katakalon Kékauménos[54]. Il est vraisemblable que ce phénomène traduit l'utilisation d'un ouvrage, autobiographique ou autre, qui était centré sur ce grand personnage. Skylitzès a pu l'utiliser jusqu'à la fin de la *Synopsis*, c'est-à-dire jusqu'au récit de la révolte des chefs militaires qui met un terme au règne de Michel VI le Vieux. On ne peut exclure non plus que, pour la fin de son ouvrage, Skylitzès ait eu recours à des témoignages oraux ainsi qu'il le dit dans son prologue.

Dans son ensemble, la *Synopsis* de Skylitzès repose bien sur un petit nombre d'ouvrages écrits qu'il avait à sa disposition. Bien souvent, là où nous pouvons en juger, il utilise une source principale, parfois unique – la *Vie de Basile*, par exemple, ou d'autres livres de la *Continuation de Théophane* –, dont le texte

53. Voir HUNGER, *op. cit.*, I, p. 391 (trad. grecque, II, p. 213), qui renvoie à B. PROKIĆ, *Die Zusätze in der Handschrift des Johannes Skylitzes codex Vindobonensis hist. Gr. LXXIV. Ein Beitrag zur Geschichte des sog. Westbulgarischen Reiches*, Munich, 1906, p. 23.

54. J. SHEPARD, A suspected Source of Scylitzes' Synopsis Historion: the Great Catacalon Cecaumenus, *BGMS*, 16, 1992, p. 171-181; ID., *Scylitzes on Armenia*, p. 269-311.

affleure, et la réécriture à laquelle procède Skylitzès peut être parfois légère[55]. Il ne s'agit même pas d'une métaphrase, dont l'auteur s'astreindrait à changer systématiquement le vocabulaire du texte de départ. Des phrases entières sont reprises, avec quelques modifications dans l'ordre des mots. Cette technique explique le jugement assez sévère que nous trouvons chez Hans Thurn : «Pendant longtemps, on a commis l'erreur de surestimer Skylitzès. Pour de longs passages, il ne fait que paraphraser une source unique et, là où il apporte quelques données supplémentaires, il y a lieu d'être très prudent, car il n'est nullement assuré qu'à de tels endroits il utilise d'autres sources. Souvent, il ne fait qu'orner (par exemple, pour les descriptions de batailles), ou bien il imagine. Sur ce point, je suis pleinement d'accord avec les conclusions de D. I. Polémis[56].»

Ce jugement, qui s'accorde assez bien avec ce qu'on peut observer pour la partie de la *Synopsis* qui dépend des continuateurs de Théophane, ne peut cependant pas être étendu trop vite à l'ensemble de l'œuvre. Le travail de rédaction, en certains endroits, est assez profond pour laisser parfois hésitant : Skylitzès n'aurait-il pas disposé d'autres sources ? Comme nous l'avons vu pour le début de la *Synopsis*, ou surtout pour le règne de Nicéphore Phocas, avec l'utilisation des sources A et B, Skylitzès ne s'est pas, ou pas toujours, contenté de fonder son récit sur un texte unique. L'utilisation simultanée de deux sources de tendance opposée ne vas pas du reste chez lui sans quelque maladresse : A. Każdan a pu ainsi relever des doublons, des contradictions, ou même des références qui ne renvoient plus à rien. Il est plus difficile de déterminer si les remaniements opérés par Skylitzès correspondent à un programme. Dans certains cas, la sélection qu'il opère dans le texte qu'il utilise nous a paru systématique, ou même orientée. C'est ainsi que, pour le règne de Romain Lécapène, il a supprimé les digressions érudites qu'on trouve dans le livre VI de la *Continuation* et qui n'avaient pas leur place dans un abrégé historique tel qu'il le conçoit. En même temps, il s'est écarté du ton de l'éloge qui, pour ce règne, est bien souvent celui de sa source, et il a passé sous silence beaucoup de détails en faveur de Kourkouas, du parakoimomène Théophane, et de Romain lui-même. Pour le règne de Basile Ier, où Skylitzès suit de près la *Vie de Basile* mais abrège sensiblement le texte de départ, certaines suppressions peuvent paraître, elles aussi, orientées : plusieurs développements qui, chez Constantin VII, ont sans doute

55. Sur l'aspect littéraire de l'œuvre de Skylitzès, voir C. HOLMES, The rhetorical structures of John Skylitzes' *Synopsis Historion*, dans E. JEFFREYS, éd., *Rhetoric in Byzantium*, Aldershot, 2003, p.187-199.

56. H. THURN, p. XXXIII. Dans l'article auquel renvoie ici Thurn, (D. I. POLEMIS, Some cases of erroneous identification in the chronicle of Skylitzes, *Byzantinoslavica*, 26, 1965, p. 74-81), D. I. Polemis examine un phénomène intéressant : dans la première partie de la *Synopsis*, jusqu'en 948, alors que Skylitzès utilise des sources conservées (Theophane Continué, Génésios, et «une recension de Syméon Logothète»), il lui arrive pourtant de donner pour certains personnages des renseignements (prénoms) qui ne figurent pas dans les textes qu'il utilise. La thèse de Polémis est que Skylitzès, dans ces cas, ne dépend pas d'autres sources, mais qu'il a procédé lui-même à un travail d'identification, en commettant parfois des erreurs. Sans examiner le bien-fondé de cette thèse, le fait même que Skylitzès ait effectué un effort personnel pour compléter ses sources principales nous paraît intéressant.

paru trop proches de l'éloge[57], ont été omis, de même que certains autres passages jugés peut-être trop merveilleux, comme les effets des vœux de l'empereur sur la guerre contre les Manichéens[58]. Il semble donc bien que, dans une certaine mesure, Skylitzès ait été fidèle aux principes qu'il avait énoncés dans son prologue[59] et qu'il ait en effet adopté vis-à-vis de ses sources une attitude critique.

Le récit historique

Aux ouvrages de ses prédécesseurs, Skylitzès n'emprunte pas seulement la matière de son récit. Il y trouve, ou du moins, il trouve chez certains d'entre eux, un fil directeur qui organise la *Synopsis* et qu'il n'est guère difficile de déterminer : pour reprendre le titre que nous trouvons en tête de l'œuvre de Joseph Génésios, Skylitzès écrit en fait lui aussi une *Histoire des règnes*, qui commence, d'après son titre et ses premiers mots, tout de suite après la mort d'un empereur, Nicéphore I[er], s'achève avec la déposition d'un autre empereur, Michel VI, est divisée, au moins extérieurement, en règnes de diverses longueurs, depuis quelques pages (Michel I[er], Romain II ou Michel V par exemple, sans parler de la seule impératrice ayant régné en son nom, Théodora), jusqu'à une quarantaine (Basile II le Bulgaroctone ou Constantin Monomaque). Les règnes des empereurs fournissent ainsi à la *Synopsis* un cadre extérieur, du reste parfois un peu flou quand un prince porphyrogénète, trop jeune pour exercer le pouvoir, se trouve supplanté par un usurpateur qui réussit à s'imposer : ainsi, Constantin VII, *autokratôr* en titre après Léon, s'efface longuement devant Romain Lécapène avant de ressaisir le pouvoir pour un second règne personnel ; même chose pour Basile II et Constantin VIII, d'abord tous deux empereurs ensemble en leur nom, puis laissant la première place à Nicéphore Phocas et ensuite à Jean Tzimiskès, avant de régner encore tous deux ensemble en principe, Constantin VIII étant enfin seul empereur après la mort de son frère. Le découpage en règnes, parfois, n'interrompt pas le récit, et l'on n'est guère étonné de trouver le portrait de Romain II au début du règne de Basile et Constantin[60]. Mais la *Synopsis* mérite bien d'être considérée comme une *Histoire des règnes* parce que, dans le déroulement de l'histoire, tout s'organise autour de l'empereur régnant, de l'*autokratôr*. À y bien regarder, nous ne trouvons pas ou très peu de faits divers qui se seraient déroulés indépendamment du souverain : même les phénomènes naturels – comètes, séismes, famines, apparition de siamois – ne sont notés que comme les signes que Dieu favorise ou sanctionne tel ou tel empereur. Organisée autour de l'empereur, l'œuvre de Skylitzès se borne au monde où celui-ci exerce son pouvoir. Son temps est celui des règnes, son espace, celui de l'empire.

57. Skylitzès, Basile I[er], § 29 et 38 (éd. THURN, p. 151-152 ; 160), cf. *Vita Basilii*, § 59 et 72 (suppression de passages à la louange de Basile). En sens inverse, Skylitzès, Basile I[er], § 26 (éd. THURN, p. 145-147), supprime des épithètes injurieuses pour Michel III qu'on trouve dans la *Vita Basilii*, § 55.

58. Le récit de la *Vie de Basile*, § 41-43, Bonn, p. 271-276, montre dans les vœux de l'empereur une cause essentielle de la victoire impériale sur les Manichéens, et s'achève sur le tableau saisissant de Basile décochant trois flèches sur la tête coupée de Chrysocheir, qu'on lui a envoyée : rien de tout cela ne se retrouve chez Skylitzès (cf. Skylitzès, Basile I[er], § 18-19 ; éd. THURN, p. 135-140).

59. Pour une opinion opposée, voir HIRSCH, *op. cit.*, p. 374.

60. Skylitzès, Basile et Constantin § 2, éd. THURN, p. 254 (trad., p. 215).

Parce qu'elle est divisée en règnes et centrée sur l'empereur, la *Synopsis* de Skylitzès, comme beaucoup d'autres œuvres historiques à Byzance, se trouve souvent côtoyer un autre genre littéraire, bien codifié par les rhéteurs : le *basilikos logos*, c'est-à-dire l'éloge du souverain. C'est le cas éminemment de la *Vie de Basile*, que Skylitzès n'a guère fait qu'abréger. Mais s'il convient de reconnaître cette proximité avec la rhétorique de l'éloge, il faut noter aussi qu'à l'époque de Skylitzès, le genre de l'histoire des règnes et de la chronographie est déjà fixé et que l'attente du public byzantin auquel s'adresse la *Synopsis* est précise. On sait comment, à la commande de Constantin VII, des compilateurs actifs à la cour impériale avaient entrepris de dépouiller l'ensemble de la littérature historique accessible pour en faire des extraits qu'ils avaient organisés en cinquante-trois chapitres thématiques (ὑποθέσεις)[61]. Les titres de ces sections sont connus en partie. Ils sont intéressants dans la mesure où ils montrent quelles catégories employaient les Byzantins au X[e] siècle pour les divers points qu'ils s'attendaient à voir traités par les historiens. En tête des *Excerpta* constantiniens venait un recueil consacré à la proclamation des empereurs (Περὶ ἀναγορεύσεως βασιλέων), et c'est bien là en effet l'événement initial pour toute une série d'historiens byzantins qui concentrent leur attention sur le pouvoir impérial. Skylitzès ne procède pas autrement, et le début de la *Synopsis*, plutôt qu'au règne de Michel I[er], est consacré à l'arrivée au pouvoir de Léon V, le premier empereur dont il traite véritablement, depuis son accession jusqu'à sa mort, qu'accompagne un jugement final. Et la mort de Léon V, tout comme la déposition de Michel I[er], en même temps qu'une fin, est un nouveau début : Michel II, qui l'a assassiné, monte à son tour sur le trône. En dehors de ces événements qui rythment la *Synopsis* et lui donnent son allure cyclique – arrivée au pouvoir, premières mesures, règne, mort ou plus rarement destitution, durée du règne –, Skylitzès prête une attention soutenue à une catégorie spéciale d'événements, auxquels les excerpteurs constantiniens avaient également consacré un chapitre, aujourd'hui perdu : les *épiboulai*, c'est-à-dire les attentats contre les empereurs, les tentatives de coups d'État et les usurpations manquées ou réussies[62]. Plus de la moitié du règne de Michel II est ainsi consacrée à la révolte de Thomas, et la tentative d'usurpation d'Euphémios reçoit pour sa part plus qu'une mention. Le règne entier de Michel le Vieux est occupé par la révolte des stratèges d'Orient et l'arrivée au pouvoir d'Isaac Comnène.

Après l'accession au trône, l'exercice du pouvoir. Les événements notés par Skylitzès se regroupent en deux rubriques : les affaires intérieures et étrangères, en fait, la Ville et la guerre. À l'intérieur, il s'agit de savoir si un empereur a été pieux, juste, bienfaisant. Comme l'ancienne opposition entre histoire de l'Église et histoire profane n'est plus respectée à l'époque médiobyzantine, les affaires religieuses et ecclésiastiques sont traitées elles aussi, plus richement dans le cas

61. Voir P. LEMERLE, *Le premier humanisme byzantin*, Paris, 1971, p. 283-284 ; B. FLUSIN, «Les *Excerpta* constantiniens : logique d'une anti-histoire», dans S. PITTIA, éd., *Fragments d'historiens grecs. Autour de Denys d'Halicarnasse*, [Collection de l'École française de Rome 298], École française de Rome, 2002, p. 553-558.

62. Περὶ ἐπιβουλῶν κατὰ βασιλέων γεγονυιῶν (Les attentats contre les empereurs), cf. B. FLUSIN, *op. cit.*, p. 555.

des empereurs iconoclastes ou de Michel III, d'une façon plus stéréotypée une fois l'Orthodoxie rétablie : en dehors de la nomination des patriarches, des fondations et des dons éventuels à l'Église, peu d'événements sont enregistrés. La justice, la bonne ou la mauvaise administration, le comportement personnel des souverains occupent une place honorable, surtout jusqu'au règne de Romain II, et contribuent à l'équilibre et à l'intérêt de la *Synopsis*. Skylitzès, avec ses sources, enregistre dans certains cas les constructions de l'empereur, mais ce chapitre traditionnel des éloges impériaux n'est traité en détail que pour Basile Ier[63]. Une place spéciale est faite à l'histoire de la culture, dont on se plaît à souligner que tel grand personnage, comme le césar Bardas, ou tel souverain, comme Constantin VII, a su la faire revivre[64]. Les débuts du règne et surtout les nominations qui l'accompagnent sont l'objet, de la part de Skylitzès et de ses sources, d'un soin particulier qui montre bien qu'il y a là, pour les historiens byzantins et pour leur public, un vrai centre d'intérêt. La fin d'un règne est souvent pour l'auteur l'occasion d'un bilan qui fait plus de place aux œuvres intérieures. Mais, dans beaucoup de règnes, la grande affaire est la guerre, civile parfois, ou étrangère. Qu'on regarde la structure du long règne de Basile II : le récit des révoltes de Bardas Sklèros et de Bardas Phocas en occupent la première moitié ; les campagnes de Bulgarie la seconde. C'est dans ces deux ensembles que se répartissent d'autres événements traités brièvement et comme en incise, qu'il s'agisse des luttes pour le pouvoir – disgrâce du parakoimomène Basile, autres révoltes –, d'affaires ecclésiastiques – mort du patriarche Antoine, Nicolas Chrysobergès lui succède… –, d'affaires intérieures comme l'institution de l'*allèlengyon*, de phénomènes naturels, de rares affaires diplomatiques – Basile et Venise… –, ou d'autres campagnes, avec la soumission de la Chazarie par exemple. Dans le cas de Jean Tzimiskès, le poids accordé aux campagnes – en fait, ici, à la campagne contre les Rhôs en Bulgarie – est plus écrasant encore. Le théâtre des opérations change et se déplace sur toute l'étendue de l'empire, de l'Italie à l'ouest jusqu'aux frontières orientales, et la chronologie du récit en est parfois perturbée. Mais les catégories d'événements sont souvent les mêmes : sièges, batailles, défaites et victoires ou bien – les excerpteurs constantiniens leur avaient consacré un chapitre spécial[65] – retournement de la situation ; parfois, simple liste des places conquises ; opérations navales aussi ; plus rarement, un excursus ethnographique visant à présenter un nouvel ennemi[66]. On remarquera la place importante que peuvent tenir, dans les récits de guerre, les exploits individuels, qui mettent en scène un personnage appelé à jouer un rôle important – Kékauménos ou Maniakès –, souvent aussi des membres éminents de l'aristocratie byzantine. Cette place, bien différente de ce qu'on

63. Skylitzès, éd. THURN, p. 161-164 (trad., p. 135-138). Au contraire, les passages consacrés aux constructions de Théophile par Théophane Continué (p. 139-148), ne sont pas reprises dans la *Synopsis*.

64. Skylitzès, éd. THURN, p. 101 (trad., p. 89) ; p. 237-238 (trad. p. 200-201).

65. Les excerpteurs envisageaient séparément les *Batailles*, la *Conduite des armées*, les *Victoires*, les *Défaites* et les *Défaites transformées en victoires* : cf. B. FLUSIN, *op. cit.*, p. 555.

66. Pour les excursus sur les Turcs et les Petchénègues, voir Skylitzès, Constantin IX, § 9 éd. THURN, p. 442-445 (trad. p. 368-370) ; § 16, éd. THURN, p. 455-457 (trad. p. 377).

pourrait trouver chez Théophane, est révélatrice sans doute de nouvelles techniques guerrières ; mais elles traduisent aussi l'intérêt que Skylitzès et ses lecteurs portent aux grandes familles et à leurs membres.

La *Synopsis historiôn* n'est pas une succession linéaire de règnes. On y discerne un dessin plus ample et plus général. Skylitzès l'emprunte là encore, pour la période allant jusqu'au milieu du Xe siècle, à certaines de ses sources, Génésios, et surtout les Continuateurs de Théophane. C'est là qu'il trouve la prophétie du moine de Philomilion[67], qui structure le début de la *Synopsis* en regroupant d'une façon dramatique trois personnages essentiels : les deux empereurs Léon V et Michel II, et l'usurpateur Thomas le Slave, dont on annonce la destinée. L'iconoclasme, ranimé par Léon V, fournit, jusqu'au rétablissement de l'Orthodoxie sous Michel III, un autre élément de liaison unissant entre eux plusieurs règnes. Mais surtout, Skylitzès emprunte à la *Continuation de Théophane* et à l'idéologie qu'elle reflète une conception assez vaste, entièrement conçue pour rehausser la dynastie des empereurs macédoniens, et rabaisser en conséquence celle d'Amorion. Il y a dans les faits, entre ces deux dynasties, l'une fondée par Michel II, et qui occupe le trône impérial jusqu'à la mort de Michel III, puis celle de Basile Ier et de ses successeurs, un étonnant parallélisme. Toutes deux reposent en effet sur un meurtre : Michel II fait assassiner Léon V et parvient ainsi au pouvoir ; Basile Ier agit de même vis-à-vis de Michel III. Mais ce parallélisme est soigneusement masqué et, sous la direction de Constantin VII qui ne fait sur ce point que suivre la tradition de sa famille, la *Continuation de Théophane* propose un schéma tout différent. Le meurtre de Léon V, dans un récit saisissant[68], est présenté avec un luxe de circonstances qui en font ressortir le côté sacrilège – «ils ont assassiné l'Oint du Seigneur à l'intérieur du sanctuaire !» – et la justice en partie hypocrite de Théophile[69] ne lave pas la souillure indélébile qui marque toute la descendance de Michel d'Amorion. Au contraire, la mort de Michel III, dont on prend soin d'affranchir Basile[70], apparaît comme un simple acte de salut public et de légitime défense. Plus largement, le règne tout entier de Michel III «l'Ivrogne» est construit pour faire apparaître en cet empereur un prince indigne et impie, tandis que la *Vie de Basile* dresse la statue du souverain idéal. Ce qui, chez le fondateur de la dynastie d'Amorion, Michel II, était un défaut criant – la bassesse de ses origines, qui le fait taxer d'hérésie, d'inculture et de rusticité –, devient motif d'éloge dans le cas de Basile, dont la naissance modeste, gage qu'il saura être bienveillant pour le peuple, est en même temps compensée par une généalogie fictive et par un luxe de présages montrant en lui l'empereur choisi par Dieu. Pour tous ces points, même s'il adoucit certains détails[71], Skylitzès reproduit en fait ses sources. Passé

67. Skylitzès, éd. THURN, p. 27-28 (trad. p. 9-10).

68. THÉOPHANE CONTINUÉ, p. 33-40 ; Skylitzès, éd. THURN, p. 19-23 (trad., p. 20-23).

69. Skylitzès, éd. THURN, p. 49-50 (trad., p. 47).

70. THÉOPHANE CONTINUÉ, p. 254 (après un long et violent réquisitoire contre Michel III, Constantin VII rapporte le meurtre de Michel aux principaux dignitaires et au Sénat) ; Skylitzès, éd. THURN, p. 113-114 (trad., p. 100) et p. 131 (trad. p. 113) dit bien que c'est Basile qui a tué Michel, mais il entoure ce meurtre de toutes sortes de circonstances atténuantes.

71. Il passe sous silence certains présages annonçant le règne de Basile (mais il en conserve d'autres). Pour le meurtre de Michel, voir note précédente.

le règne de Basile, le dessin de la *Synopsis* est peut-être moins net, mais une idéologie favorable aux Macédoniens dans leur ensemble – les reproches adressés à tel d'entre eux ne manquant pas – reste perceptible, ne serait-ce que parce que Skylitzès semble avoir voulu arrêter son récit avec la fin de cette dynastie, Michel VI étant le dernier empereur installé par une princesse macédonienne. Les grands empereurs guerriers, Nicéphore Phocas et Jean Tzimiskès, reçoivent, le premier surtout, un traitement nuancé, mais la fierté que ressent Skylitzès devant l'épopée byzantine culmine peut-être avec le règne de Basile II, à la fois héritier légitime du trône et souverain guerrier. Passé ce sommet, il faut, pour trouver un jugement d'ensemble sur la période traitée, attendre le règne de Constantin IX Monomaque, auquel est attribué – dans la dépendance peut-être d'une source perdue – le début d'une décadence : «Mais ce qu'il est nécessaire de dire, je vais le dire : c'est à partir de cet empereur, à cause de sa prodigalité et de son faste ostentatoire, que les affaires des Romains commencèrent à péricliter ; et depuis, jusqu'à ce jour, peu à peu, elles ont régressé pour en arriver à une faiblesse extrême[72]».

Ce dessin d'ensemble et la conception si ferme du rôle central de l'empereur dotent la *Synopsis* d'une économie générale et assurent son unité. Mais c'est à un niveau plus humble que se situent la vraie valeur littéraire du texte et ses plus belles réussites. Il s'agit ici, à l'intérieur de chaque règne, des nombreux récits nettement individualisés, soit d'un seul tenant, soit en plusieurs épisodes, qui font l'agrément immédiat de l'œuvre de Skylitzès : qu'on relise le récit, à la fois tragique et comique, de l'assassinat de Léon V la nuit de Noël, préparé de longue main par la mention apparemment incongrue des piètres qualités musicales de cet empereur[73], ou encore, venant interrompre le fil un peu monotone des campagnes de Basile II, l'épisode mettant aux prises Daphnomélès et le Bulgare Ibatzès[74]. On ne peut cependant porter cet art du récit au crédit du seul Skylitzès, puisqu'il ne fait guère que reprendre ce qu'il trouve chez ses prédécesseurs. De là une certaine diversité de tons, qui ne semble guère avoir préoccupé notre auteur[75]. Dans les premiers règnes, jusqu'à Théophile, la saveur est plus archaïque, les affaires ecclésiastiques plus importantes et plus suivies. Avec le règne de Basile, nous entrons dans le domaine de la légende impériale. Par la suite encore, plutôt que le style à proprement parler, c'est la nature des récits qui varie selon les sources dont Skylitzès a pu disposer : plus militaire à propos de Tzimiskès ou de Basile II, plus équilibré à propos de Romain III ou de Constantin IX, où, à l'occasion des campagnes contre les Petchénègues, ou surtout du bel excursus sur les Turcs, l'horizon tout d'un coup s'élargit et dépasse pour une fois les limites du monde byzantin. La vigueur originelle des récits initiaux peut être affaiblie par le souci de faire bref : ainsi, pour la dernière nuit de Léon V, le fait que l'empereur, chez le *papias*, soit reconnu à ses brode-

72. Skylitzès, éd. THURN, p. 476 (trad., p. 393).
73. Skylitzès, éd. THURN, p. 18 (trad., p. 19) : le tropaire que Léon V chante – mal – servira de signal pour les assassins (éd. THURN, p. 22 ; trad., p. 23).
74. Skylitzès, éd. THURN, p. 360-363 (trad., p. 300-302).
75. Zônaras, pour sa part, sera sensible à la différence de style des sources qu'il emploie (ZÔNARAS, *praef.* § 2, p. 8-9), s'excusant – et se flattant – de la respecter.

quins rouges n'est pleinement compréhensible que si l'on se reporte à Génésios ou aux Continuateurs de Théophane, qui nous apprennent que le serviteur remarquant ces chaussures était à plat ventre sous le lit du futur Michel II[76]. Partout cependant, nous a-t-il semblé, Skylitzès a su conserver la saveur et l'intérêt de ses modèles. En même temps, et même si, derrière le texte qu'il écrit, transparaissent souvent les termes qu'il avait trouvés dans sa source, Skylitzès, par son travail de rédaction, a su obtenir une sorte d'unité de style et de ton, offrant à ses lecteurs, pour les événements héroïques, tragiques, horribles et comiques qu'il relate, des narrations polies et distantes.

Le texte et sa fortune

Tel qu'il est, avec sa simplicité rhétorique, le texte de Skylitzès, à Constantinople, a connu le succès. C'est ce dont témoignent à la fois sa tradition directe et les auteurs byzantins qui l'ont utilisé.

Hans Thurn, pour son édition, a pu disposer de neuf manuscrits datables du XIIe au XIVe siècle, qui contiennent l'ensemble du texte de la *Synopsis*. Il faudrait tenir compte aussi, outre quelques manuscrits transmettant des extraits, des témoins de la *Chronographie* de Cédrénus, qui a intégré la *Synopsis* de Skylitzès pratiquement sans y apporter de changement. Si l'on considère que beaucoup d'ouvrages historiques byzantins nous sont connus par un seul témoin médiéval – c'est le cas, par exemple, de la *Continuation de Théophane* –, la *Synopsis*, sans être parmi les chronographies les mieux transmises, se situe à un niveau tout à fait honorable. Parmi ses témoins manuscrits, il faut bien sûr signaler le «Skylitzès de Madrid» (Madrid, Bibl. nat., Vitr. 26.2), que Thurn date encore des XIIIe-XIVe s., mais qu'il faut situer, comme l'a montré N. Wilson, à la fin du XIIe siècle[77]. Avec ses cinq cent soixante-quatorze miniatures, le *Matritensis* est l'un des monuments les plus remarquables de l'art byzantin[78]. Il est aussi, dans le domaine grec, le seul exemple médiéval conservé d'une chronique byzantine illustrée.

Bien transmis par de nombreux témoins, le texte de Skylitzès présente la particularité d'avoir été très tôt enrichi d'interpolations. Si nous suivons sur ce point H. Thurn, il faudrait même admettre la possibilité qu'entre l'original de la *Synopsis* et l'ensemble des manuscrits médiévaux conservés s'interpose un manuscrit (disparu) qui avait été enrichi de notes marginales par un lecteur attentif, bien au fait de l'histoire et de la topographie bulgares : ces notes marginales seraient ensuite passées dans le texte de nombreux manuscrits[79]. D'autres interpolations ont des origines différentes. Il faut accorder une mention particulière à celles, très importantes, qui se trouvent dans le manuscrit U de l'édition

76. Skylitzès, éd. THURN, p. 21-22 (trad. p. 22) ; GÉNÉSIOS, p. 17 ; THÉOPHANE CONTINUÉ, p. 38.
77. N. G. WILSON, The Madrid Scylitzes, *Scrittura e civiltà*, 2, Turin, 1978, p. 209-219.
78. A. GRABAR, M. MANOUSSACAS, *L'illustration du manuscrit de Skylitzès de la Bibliothèque nationale de Madrid*, Venise, 1979 et, en dernier lieu, V. TSAMAKDA, *The Illustrated Chronicle of Ioannes Skylitzes in Madrid*, Leyde, 2002.
79. Sur la question des interpolations, voir la préface de H. THURN, p. XXIX-XXXIV. Thurn admet qu'entre le texte de Scylitzès et les manuscrits conservés s'interpose un «Scylitzes interpolatus» (voir le stemma, p. XXXV de l'édition).

Thurn (Vienne, Bibl. nat., hist. gr. 74, du XIVe s.) : particulièrement riches et intéressantes pour l'histoire de la Bulgarie, elles sont dues à un personnage bien identifié, l'évêque Michel de Diabolis[80].

Dans les manuscrits médiévaux, la *Synopsis* de Skylitzès se présente sous deux formes : une forme brève, reproduite par l'édition Thurn, où la narration s'arrête avec la déposition de Michel VI le Vieux en 1057 ; une forme longue, où le récit, utilisant désormais comme source principale sinon exclusive l'œuvre de Michel Attaleiatès, se poursuit jusqu'en 1079 et inclut ainsi les règnes d'Isaac Comnène, de Constantin X Doukas, de Romain IV Diogène, de Michel VII Doukas et le début du règne de Nicéphore III Botaneiatès[81]. L'existence de ces deux formes de la *Synopsis* pose plusieurs questions, à commencer par celui de la forme originelle de l'œuvre. On admet unanimement que la forme brève, où le récit s'arrête à la déposition de Michel VI et à la proclamation d'Isaac Comnène en 1057, comme il est du reste annoncé dans le titre que transmettent les manuscrits V et M de l'édition Thurn[82], est la forme première de l'œuvre. C'est également celle que connaît Cédrénus. La suite de la *Synopsis* est donc une continuation et l'on peut se demander si elle est encore écrite par Skylitzès ou si elle est due à un continuateur anonyme. Malgré l'opinion contraire de C. de Boor et de G. Moravcsik[83], plusieurs arguments plaident en faveur de la première solution : dans les manuscrits, la continuation figure sans interruption sous le même titre que la *Synopsis* et elle est donc attribuée elle aussi à Skylitzès[84] ; dès le XIIe s., Zônaras la cite comme étant de cet auteur[85] ; enfin, bien que, dans la *Continuatio*, l'influence du texte même d'Attaleiatès soit sensible, E. Tsolakis a pu réunir un petit dossier faisant penser qu'elle est de la même plume que la *Synopsis*. On admet donc actuellement que Skylitzès, dans un premier temps, a publié sa chronographie sous sa forme brève, et qu'il l'a ultérieurement prolongée en s'inspirant de l'œuvre d'Attaliatès parue entre-temps[86]. Selon cette construction, qui est vraisemblable sans être assurée, il faudrait admettre que Skylitzès a écrit la *Synopsis* dans les années 1080, et que la continuation est de quelques années ou de quelques décennies postérieures. On peut penser que, comme il écrivait sous Alexis Ier Comnène, il a tout d'abord décidé d'arrêter son œuvre avant d'avoir à traiter du règne de l'oncle de l'empereur sous lequel

80. L'identification a été faite par B. PROKIČ, *Die Zusätze* ... ; voir J. FERLUGA, John Scylitzes and Michael of Devol, *ZRVI*, 10, 1967, p. 163-170.

81. La *Continuation* de Skylitzès avait été éditée dès 1839, en appendice au texte de Cedrenus (*Georgius Cedrenus*, éd. I. BEKKER, t. II, Bonn, 1839, p. 641-744) ; voir maintenant E. Th. TSOLAKIS, *Ἡ Συνέχεια τῆς χρονογραφίας τοῦ Ἰωάννου Σκυλίτζη*, Thessalonique, 1968. L'auteur de la *Continuation* utilise aussi la *Chronographie* de Psellos.

82. Voir éd. THURN, apparat critique du titre (V = *Vat. Gr.* 161, du XIIIe s. ; M = *Matritensis* II, du XIIe s.).

83. C. de BOOR , Weiteres zur Chronik des Skylitzes, *BZ*, 14, 1905, p. 409-467 ; MORAVCSIK, 340.

84. Les manuscrits A (Vindob. Hist. gr. 35, du XIIe s.) et O (Achrid. 79, du XIIe s.) annoncent que la *Synopsis* va jusqu'au règne de Nicéphore Botaneiatès (O) ou jusqu'à la proclamation d'Alexis Comnène (A).

85. Voir plus bas, n. 72.

86. Pour l'*Histoire* de Michel Attaliatès, dédiée à l'empereur Nicéphore Botaniatès, voir maintenant l'édition et la traduction de I. Pérez Martin ; cf. HUNGER, *op. cit.*, I, p. 382-389.

il écrit, puis que, dans un second temps, il a décidé de poursuivre jusqu'au prédécesseur immédiat de celui-ci.

L'œuvre de Skylitzès a servi à son tour de source pour d'autres historiens byzantins. C'est le cas de Nicéphore Bryennios, l'époux d'Anne Comnène, qui, dans l'ouvrage intitulé *Matière historique* (Ὕλη ἱστορίας) dont il écrit la première partie avant la mort d'Alexis Ier Comnène en 1118, reproduit presque mot pour mot l'excursus sur les Turcs que nous trouvons dans la *Synopsis*[87]. À la fin du XIe siècle ou au début du XIIe également, Cédrénus (Georges Kédrènos[88]), inconnu par ailleurs, incorpore presque sans changements l'œuvre de Skylitzès à sa propre chronographie, qui va de la création du monde à la fin du règne de Michel VI et porte elle aussi le titre de *Synopsis historiôn*. Aux alentours de 1150, Constantin Manassès[89] utilise à son tour Skylitzès pour sa Χρονικὴ σύνοψις, la chronographie qu'il écrit, en vers – une rareté dans le monde byzantin –, à la commande d'Irène Comnène, épouse du sébastocrator Andronic Comnène. Au début de la seconde partie du XIIe siècle sans doute, Jean Zônaras[90], qui, après avoir été chef de la chancellerie impériale, s'était retiré au monastère Sainte-Glykéria dans la Propontide, compose à son tour une chronographie partant de la création du monde et s'arrêtant à la mort d'Alexis Ier Comnène (1118). Parmi les assez nombreuses sources de cette *Histoire abrégée* (Ἐπιτομὴ ἱστοριῶν), qui connut un vif succès à Byzance, figure «le Thracésien», c'est-à-dire Skylitzès, et c'est aussi le cas pour la *Chronique* (Βίβλος χρονική) que compose, peu après Zônaras, l'ancien secrétaire impérial Michel Glykas[91]. Au XIVe siècle, Éphraim[92] et même, au XVe siècle, Théodore Gaza[93] utiliseront encore la *Synopsis*. L'œuvre de Skylitzès a donc exercé une certaine influence. Elle n'est pas isolée, et si elle ne compte pas parmi les productions les plus originales de l'historiographie du XIe et du XIIe siècle, elle occupe une place honorable dans le genre de la chronographie.

87. BRYENNIOS, p. 88-99 ; cf. Skylitzès, éd. THURN, p. 442-445 (trad., p. 368-370). Il n'est pas certain cependant que Bryennios n'ait pas utilisé la source de Skylitzès.

88. Éd. I. BEKKER, I-II, Bonn, 1838-1839 ; HUNGER, *op. cit.*, I, p. 393 (trad. gr., II, p. 216-217).

89. Éd. O. LAMPSIDIS, *Constantini Manassis Breviarium Chronicum*, CFHB 36.1-2, Athènes, 1996 ; cf. HUNGER, *op. cit.*, I, p. 419-422 (trad. gr., II, p. 250-255).

90. Ed. M. PINDER, Th. BÜTTNER-WOBST, Bonn, I-III, 1841-1897 ; cf. HUNGER, *op. cit.*, I, p. 416-419 (trad. gr., II, p. 246-250). Pour l'utilisation de Skylitzès par Zônaras, voir HIRSCH, *Byzantinische Studien*, p. 379-383. Le fait que le témoignage du «Thracésien» soit invoqué pour la fin du règne d'Isaac Comnène (Zônaras, XVIII.7, éd. BÜTTNER-WOBST, p. 673) montre que Zônaras connaissait la *Synopsis* avec sa continuation, et qu'il attribuait celle-ci à Skylitzès.

91. Éd. I. BEKKER, Bonn, 1836 ; cf. HUNGER, *op. cit.*, I, p. 422-426 (trad. gr., II, p. 255-261).

92. Voir HUNGER, *op. cit.*, I, p. 478-480 (trad. gr., II, p. 329-332).

93. Voir E. PINTO, *Teodoro Gaza. Epistole*, Naples, 1975. Théodore Gaza se réfère plusieurs fois à l'œuvre de Skylitzès, qu'il appelle Skylax, et qu'il cite nommément dans son ep. 9, *De origine Turcarum*, éd. PINTO, p. 100 : «Skylax, qui a écrit les hauts faits des empereurs depuis Nicéphore le *génikos* jusqu'à Isaac Comnène, sous lequel il vécut, un homme qui, pour l'esprit, n'est pas négligeable, et dont le style est volontairement trivial (ἰδιώτης)…»

Notre traduction

La traduction de la *Synopsis historiôn* que nous proposons repose sur l'édition de Hans Thurn[94]. Aux rares endroits où nous nous sommes écarté du texte édité, nous le signalons en note. Pour les interpolations, que Thurn édite en petits caractères dans le texte, nous avons adopté deux solutions : là où nous le pouvions, nous les avons intégrées entre deux accolades dans notre traduction ; quand elles perturbaient le texte, nous les avons traduites en note. Les manuscrits témoins de ces interpolations sont signalés dans les notes, avec les sigles que leur a attribués H. Thurn. Nous avons respecté la division en paragraphes de l'édition malgré ce qu'elle a parfois d'arbitraire, et donné à chacun de ces paragraphes un titre, entre crochets droits, qui est une simple aide à la lecture et n'a pas de correspondant dans les manuscrits, ni dans l'édition. Les numéros des pages de l'édition Thurn sont portés en marge de notre traduction. Très rarement, lorsque, pour la clarté, nous avons été amené à introduire dans la traduction des mots significatifs qui n'ont pas de correspondant dans le texte de Skylitzès, nous avons signalé cette addition par des crochets obliques.

Nous avons transcrit certains termes techniques (*autokratôr*) ; pour d'autres, nous avons proposé un équivalent français (empereur) ou francisé (parakoimomène : à prononcer *parakimomène*), en cherchant à être constant. Les noms propres posent un problème particulier. Ils ont parfois – c'est le cas, en général, des prénoms, mais aussi pour certains noms célèbres ou pour des toponymes – un équivalent français, ou habituel, que nous avons utilisé. Ailleurs, nous avons translittéré. Le système vocalique du grec médiéval, comme on le sait, est marqué par le phénomène du iotacisme qui fait que plusieurs signes vocaliques (iota bien sûr, mais aussi èta et upsilon), ou même des diphtongues (epsilon-iota, omikron-iota) se lisaient «i». Nos translittérations, sur ce point, respectent la forme écrite du nom, et non pas sa réalisation phonétique : *Skylitzès*, alors qu'un Byzantin lirait *Skilitzis*. Pour les consonnes, nous avons adopté le même principe, sauf sur un point. La lettre *bèta* (β) note en réalité le phonème *v*, de sorte qu'un lecteur byzantin lirait *Vatatzis* là où nous avons écrit *Batatzès*. Pour les noms byzantins, nous avons transcrit *bèta* par *b*, comme le font en général les byzantinistes. Mais pour les noms étrangers, nous avons respecté la valeur phonétique du *bèta*, et parfois «francisé» : *Varasvadzé*, et non *Barasbazé* ; *Sphendosthlav*, et non *Sphendosthlabos*.

En terminant, nous voudrions remercier tout particulièrement Hélène Bazini et André Binggeli, qui ont comparé notre traduction, pour l'une, avec le texte grec, pour l'autre, avec la traduction allemande de Hans Thurn[95].

94. Voir plus haut, note 1.
95. H. Thurn, *Byzanz, wieder ein Weltreich: das Zeitalter der makedonischen Dynastie nach dem Geschichtswerk des Johannes Skylitzes*, I, *Ende des Bilderstreites und Makedonische Renaissance*, Graz, 1983.

PRINCIPALES SOURCES NARRATIVES DES RÈGNES DÉCRITS PAR JEAN SKYLITZÈS

Michel Rangabé
Théophane, p. 493-503.
Léon le Grammairien, p. 206-207.
Zônaras, III, p. 312-319.
Kédrènos, p. 43-52.

Léon V
Théophane Continué, p. 6-40.
Scriptor Incertus, p. 335-362.
Ps. Syméon le Logothète, p. 603-620.
Georges le Moine, p. 763-782.
Léon le Grammairien, p. 207-211.
Génésios, p. 3-21.
Zônaras, III, p. 319-335.
Kédrènos, p. 52-69.

Michel II
Théophane Continué, p. 40-84.
Ps.-Syméon le Logothète, p. 620-624.
Georges le Moine, p. 782-789.
Léon le Grammairien, p. 211-213.
Génésios, p. 22-35.
Zônaras, III, p. 335-352.
Kédrènos, p. 69-99.

Théophile
Théophane Continué, p. 84-149.
Ps.-Syméon le Logothète, p. 624-647.
Georges le Moine, p. 789-810.
Léon le Grammairien, p. 213-228.
Génésios, p. 36-54.
Zônaras, III, p. 352-381.
Kédrènos, p. 99-139.

Michel III
Théophane Continué, p. 148-211.
Ps.-Syméon le Logothète, p. 647-686.
Georges le Moine, p. 810-838.
Léon le Grammairien, p. 228-252.
Génésios, p. 55-91.
Zônaras, III, p. 381-417.
Kédrènos, p. 139-182.

Basile Ier
Théophane Continué, p. 211-353.
Ps.-Syméon le Logothète, p. 686-700.
Georges le Moine, p. 839-848.
Léon le Grammairien, p. 253-262.
Zônaras, III, p. 417-440.
Kédrènos, p. 182-248.

Léon VI
Théophane Continué, p. 353-377.
Ps.-Syméon le Logothète, p. 700-715.
Georges le Moine, p. 848-871.
Léon le Grammairien, p. 262-285.
Zônaras, III, p. 440-445.
Kédrènos, p. 248-274.

Alexandre
Théophane Continué, p. 377-380.
Ps.-Syméon le Logothète, p. 715-718.
Georges le Moine, p. 871-874.
Léon le Grammairien, p. 285-288.
Zônaras, III, p. 455-458.
Kédrènos, p. 274-278.

Constantin VII et Zoé
Théophane Continué, p. 381-398.
Ps.-Syméon le Logothète, p. 718-731.
Georges le Moine, p. 874-890.
Léon le Grammairien, p. 288-304.
Zônaras, III, p. 458-469.
Kédrènos, p. 278-296

Romain Lakapènos (déc. 919-déc. 944)
Théophane Continué, p. 398-435.
Ps.-Syméon le Logothète, p. 731-752.
Georges le Moine, p. 890-921.
Léon le Grammairien, p. 304-328.
Zônaras, III, p. 469-482.
Yaḥyā d'Antioche I, p. 730-739.
Kédrènos, p. 296-320.

Constantin VII seul (déc. 944-nov. 959)
Théophane Continué, p. 436-469.
Ps.-Syméon le Logothète, p. 753-756.
Georges le Moine, p. 921-924.
Léon le Grammairien, p. 328-331.
Vaticanus gr. 163, p. 91-96.
Zônaras, III, p. 482-490.
Yaḥyā d'Antioche I, p. 739-741, 767-778.
Asolik de Taron, p. 37-38.
Kédrènos, p. 320-338.

Romain II
Théophane Continué, p. 469-484.
Ps.-Syméon le Logothète, p. 756-760.
Léon le Diacre, p. 6-30.
Vaticanus gr. 163, p. 96-100.
Zônaras, III, p. 490-494.
Yaḥyā d'Antioche I, p. 778-788.
Asolik de Taron, p. 38-43.
Kédrènos, p. 339-345.

Basile et Constantin
Léon le Diacre, p. 30-47.
Vaticanus gr. 163, p. 100.
Yaḥyā d'Antioche I, p. 788-789.
Kédrènos, p. 345-351.

Nicéphore Phocas
Léon le Diacre, p. 47-93.
Zônaras, III, p. 494-519.
Yaḥyā d'Antioche I, p. 789-829.
Asolik de Taron, p. 43-44.
Kédrènos, p. 351-378.

Jean Ier Tzimiskès
Léon le Diacre, p. 93-169.
Zônaras, III, p. 519-538.
Yaḥyā d'Antioche I, p. 829-833 ; II, p. 350-354, 368-372.
Asolik de Taron, p. 44-55.
Kédrènos, p. 379-415.

Basile II
Léon le Diacre, p. 169-178.
Michel Psellos I, p. 2-24.
Zônaras, III, p. 538-569.
Yaḥyā d'Antioche II, p. 372-389, 399-402, 405-407, 417-431, 438-450, 455-462, 466-467 ; III, p. 398-406, 458-468, 480-482.
Asolik de Taron, p. 56-172.
Kédrènos, p. 416-480.

Constantin VIII
Michel Psellos, I, p. 25-31.
Zônaras, III, p. 569-573.
Yaḥyā d'Antioche III, p. 482-488.
Kédrènos, p. 480-485.

Romain III
Michel Psellos I, p. 32-52.
Zônaras, III, p. 573-585.
Yaḥyā d'Antioche III, p. 488-536.
Kédrènos, p. 485-506.

Michel IV le Paphlagonien
Michel Psellos I, p. 53-85.
Attaleiatès, p. 8-10.
Zônaras, III, p. 585-605.
Kédrènos, p. 506-534.

Michel V le Calfat
Michel Psellos I, p. 86-116.
Attaleiatès, p. 10-17.
Zônaras, III, p. 605-613.
Kédrènos, p. 534-540.

Zoé et Théodora
Michel Psellos I, p. 117-127.
Zônaras, III, p. 613-616.

Constantin IX Monomaque
Michel Psellos I, p. 127-154 et II, p. 1-71.
Attaleiatès, p. 18-51.
Zônaras, III, p. 616-651.
Kédrènos, p. 540-610.

Théodora
Michel Psellos II, p. 72-82.
Attaleiatès, p. 51-52.
Zônaras, III, p. 651-659.
Kédrènos, p. 610-612.

Michel VI Bringas le Stratiôtikos
Michel Psellos II, p. 83-110.
Attaleiatès, p. 52-59.
Zônaras, III, p. 653-665.
Kédrènos, p. 612-638.

ABRÉVIATIONS

AHRWEILER, *Société*	Hélène AHRWEILER, Recherches sur la société byzantine au XIe siècle : nouvelles hiérarchies et nouvelles solidarités, *TM*, 6, 1976, p. 99-124.
AHRWEILER, *Administration*	Hélène GLYKATZI-AHRWEILER, Recherches sur l'administration de l'empire byzantin aux IXe-XIe siècles, *BCH*, 84, 1960, p. 1-111 = *Études sur les structures administratives et sociales de Byzance*, Londres, 1971, no VIII.
Annales de Bari	*Annales Barenses, Monumenta Germaniae Historica. Scriptores* V, p. 52-56.
An. Boll.	*Analecta Bollandiana.*
ARISTAKÈS DE LASTIVERT	*Aristakès de Lastivert, Récit des malheurs de la nation arménienne.* Traduction française avec introduction et commentaire par M. CANARD et H. BERBÉRIAN d'après l'édition et la traduction russe de K. YUZBASHIAN, (Bibliothèque de *Byzantion* 5), Bruxelles, 1973.
ASOLIK DE TARON	Étienne ASOLIK DE TARON, *Histoire Universelle*, traduite de l'arménien et annotée par F. MACLER, Paris, 1917.
ATTALEIATÈS, *Ἱστορία*	*Miguel Ataliates, Historia*, Introducción, edición, traducción y commentario de Im. PÉREZ MARTIN, Madrid, 2002.
BCH	*Bulletin de Correspondance Hellénique.*
BELKE-RESTLE, *Galatien und Lykaonien*	K. BELKE mit Beiträgen von M. RESTLE, *Galatien und Lykaonien*, TIB 4, Vienne, 1984.
BELKE-MERSICH, *Phrygien und Pisidien*	K. BELKE - N. MERSICH, *Phrygien und Pisidien*, TIB 7, Vienne, 1990.
BERGER, *Untersuchungen*	A. BERGER, *Untersuchungen zu den Patria Konstantinupoleos*, Ποικίλα Βυζαντινά 8, Bonn, 1988.
BHG	*Bibliotheca hagiographica graeca.*
BIAB	*Bulletin de l'Institut Archéologique Bulgare. Izvestija na Bălgarskija Archeogičeski Institut.*
BMGS	*Byzantine and Modern Greek Studies*, Londres.
BROKKAAR, *Lecapenus*	W. G. BROKKAAR, Basil Lacapenus, *Studia byzantina et neohellenica Neerlandica*, 3, 1972, p. 199-234.
BRYENNIOS	*Nicephori Bryennii historiarum libri quattuor*, Introduction, texte, traduction et notes par P. GAUTIER, IX, Bruxelles, 1975.
Byzantine Court Culture	*Byzantine Court Culture from 829 to 1204*, ed. H. MAGUIRE, Washington DC, 1997.
Byzantium	*Byzantium in the Year 1000*, ed. by P. MAGDALINO, Leyde - Boston, 2003.
Byzantium in the Ninth Century	Leslie BRUBAKER ed., *Byzantium in the Ninth Century: Dead or Alive*, Papers from the Thirtieth Spring Symposium of Byzantine Studies, Birmingham, March 1996, Aldershot, 1998.
Byz.	*Byzantinische Zeitschrift*, Munich.
BZ	*Byzantion* (Bruxelles).
CANARD, *Byzance*	M. CANARD, *Byzance et les musulmans du Proche-Orient*, Londres, 1973.
CFHB	*Corpus Fontium Historiae Byzantinae.*
CHEYNET, *Du stratège au duc*	J.-Cl. CHEYNET, Du stratège de thème au duc : chronologie de l'évolution au cours du XIe siècle, *TM*, 9, 1985, p. 181-194.
CHEYNET, *Phocas*	J.-Cl. CHEYNET, Les Phocas, dans DAGRON - MIHĂESCU, *Traité*, p. 289-315.
CHEYNET, *Pouvoir*	J.-Cl. CHEYNET, *Pouvoir et contestations à Byzance (963-1210)*, Paris, 1990.

CHEYNET-VANNIER — J.-Cl. CHEYNET - J.-F. VANNIER, *Études prosopographiques*, Byzantina Sorbonensia 5, 1986, p. 7-122.

Chronique du Prêtre de Dioclée — *Letopis Popa Dukljanina*, éd. F. ŠIŠIĆ, Belgrade et Zagreb, 1928.

CONSTANTINE PORPHYROGENITUS, *Expeditions* — *Constantine Porphyrogenitus. Three treatises on imperial military expeditions*. Int., ed., trans. and commentary by J. F. HALDON, *CFHB* XXVIII, Vienne, 1990.

CSCO — *Corpus scriptorum christianorum orientalium*.

CUTLER-SPIESER, *Byzance* — A. CUTLER - J.-M. SPIESER, *Byzance médiévale (700-1204)*, Paris, 1996.

DAI — G. MORAVCSIK - R. J. H. JENKINS, *Constantine Porphyrogenetus, De administrando imperio*, éd. G. MORAVCSIK, traduction anglaise par R. H. J. JENKINS, Washington DC, 1967[2].

DAGRON-MIHĂESCU, *Traité* — G. DAGRON - H. MIHĂESCU, *Le traité sur la guérilla de l'empereur Nicéphore Phocas*, Paris, 1986.

DAGRON, *Histoire du christianisme* — *Histoire du christianisme*, t. IV. *Évêques, moines et empereurs (610-1054)*, sous la direction de G. DAGRON, P. RICHÉ et A. VAUCHEZ, Paris, 1993.

DARROUZÈS, *Épistoliers* — J. DARROUZÈS, *Épistoliers byzantins du x*e *siècle*, Paris, 1960.

De cer., VOGT — *Livre des cérémonies*.1. *Livre I : Chapitres 1-46 (37) Constantin VII Porphyrogénète* ; 2. *Livre I : Chapitres 47 (38)-92 (83) Constantin VII Porphyrogénète*, texte établi et trad. par Albert VOGT, Paris 1935, 1939.

De cerimoniis — Constantinus Porphyrogenitus, *De cerimoniis aulae Byzantinae libri duo*, éd. J. J. REISKE, Bonn, 1829-1830.

DOC — P. GRIERSON, *Catalogue of the Byzantine Coins in the Dumbarton Oaks Collection and in the Whittemore Collection*, II-III, Washington DC, 1968-1973.

DÖLGER, *Regesten* — F. DÖLGER, *Regesten der Kaiserurkunden des oströmischen Reiches von 565-1453*. 1. Teil. *Regesten von 565-1025*, Munich-Berlin, 1924.

DÖLGER-WIRTH, *Regesten* — F. DÖLGER - P. WIRTH, *Regesten der Kaiserurkunden des oströmischen Reiches*. 2. Teil. *Regesten von 1025-1204*, Munich, 1995.

DOP — *Dumbarton Oaks Papers*.

DOSeals I-IV — *Catalogue of the Byzantine Seals at Dumbarton Oaks and in the Fogg Museum of Art* I-IV, éd. par J. NESBITT et N. OIKONOMIDES, Washington DC, 1991-1997.

EI — *Encyclopédie de l'Islam*, Leyde, depuis 1954.

EO — *Échos d'Orient*.

FALKENHAUSEN, *Dominazione* — Vera VON FALKENHAUSEN, *La dominazione bizantina nell' Italia meridionale dal IX all' XI secolo*, Bari, 1978.

FELIX, *Byzanz und Islam* — W. FELIX, *Byzanz und die islamische Welt im früheren 11. Jahrhundert*, Byzantina Vindobonensia XIV, Vienne, 1981.

FRANKLIN-SHEPARD, *Rus* — S. FRANKLIN and J. SHEPARD, *The Emergence of Rus. 750-1200*, Londres, 1996.

GENÉSIOS — *Iosephi Genesii regum libri quattuor*, rec. A. LESMUELLER-WERNER et I. THURN, *CFHB* 14, Berlin, 1978.

GEORGES HAMARTÓLOS — Prodolženie chroniki Georgija Amartola po Vatikanskomu spisku no 153, dans V. ISTRIN, *Knigy vremennyja i obrazniya Georgija Mnicha. Chronika georgija Amartola v drevnem slavjanorusskom perevode. tekst, izsledovanie i slovar*, II, Pétrograd 1922, p. 1-65.

GEORGES LE MOINE CONTINUÉ — dans THÉOPHANE CONTINUÉ, p. 761-924.

GRIERSON, *Tombs* — Ph. GRIERSON, The Tombs and Obits of the Byzantine Emperors (337-1042) with An Additional Note by C. MANGO and I ŠEVČENKO, *DOP*, 16, 1962, p. 3-63.

GRUMEL, *Chronologie* — V. GRUMEL, *La Chronologie (Traité d'études byzantines* I), Paris, 1958.

GRUMEL, *Regestes du patriarcat* — *Les regestes des actes du patriarcat de Constantinople*, vol. I, *Les actes des patriarches*, fasc. II et III. *Les regestes de 715 à 1206*, par V. GRUMEL, 2e éd. revue et corrigée par J. DARROUZÈS, Paris, 1989.

GUILLAND, *Recherches* — R. GUILLAND, *Recherches sur les institutions byzantines* I-II, Berlin - Amsterdam, 1968.

GUILLAND, *Topographie* I et II — R. GUILLAND, *Études de topographie de Constantinople byzantine*, Amsterdam, 1969.

HALDON, *Military Administration* — J. F. HALDON, Theory and Practice in Tenth-Century Military Administration. Chapters II, 44 and 45 of the *Book of Ceremonies*, *TM*, 13, 2000, p. 202-352.

HALDON, *Military service* — J. F. HALDON, Military service, military lands, and the status of soldiers: current problems and interpretations, *DOP*, 47, 1993, repris dans *State, Army and Society in Byzantium*, Aldershot, 1995, no. VII, p. 1-67.

HALDON, *Recruitment* — J. F. HALDON, Recruitment and Circonscription in the Byzantine Army c. 550-950 : *A study on the origins of the stratiotika ktemata*, Vienne, 1979.

HERRIN, *Women in Purple* — J. HERRIN, *Women in Purple. Rulers of Medieval Byzantium*, Londres, 2001.

HILD-HELLENKEMPER, *Kilikien* — F. HILD, H. HELLENKEMPER, *Kilikien und Isaurien*, TIB 5, Vienne, 1990.

HILD-RESTLE, *Kappadokien* — F. HILD, M. RESTLE, *Kappadokien (Kappadokia, Charsianon, Sebasteia und Lykandos)*, TIB 2, Vienne, 1981.

HONIGMANN, *Ostgrenze* — E. HONIGMANN, *Die Ostgrenze des byzantinischen Reiches von 363-1071 nach griechischen, arabischen, syrischen und armenischen Quellen*, CBHB 3, Bruxelles, 1935.

IFEB — Intitut Français d'Études Byzantines.

IRAIK — *Izvestija Russkago Archeologičeskago Istituta v Konstantinopole*.

Iviron I — Archives de l'Athos XIV, *Actes d'Iviron* I. *Des origines au milieu du* XI*e siècle*, éd. J. LEFORT, N. OIKONOMIDÈS, Denise PAPACHRYSSANTHOU, Hélène MÉTRÉVÉLI, Paris, 1985.

Islamic Egypt — *The Cambridge History of Egypt*. Vol. 1. *Islamic Egypt, 640-1517*, ed. by C. F. PETRY, Cambridge, 1998.

JANIN, *Constantinople* — R. JANIN, *Constantinople byzantine*, Archives de l'Orient Chrétien 4 A, Paris, 1964.

JANIN, *Églises* I — R. JANIN, *La géographie ecclésiastique de l'Empire byzantin. I*re *partie. Le siège de Constantinople et le patriarcat œcuménique*. III *Les églises et les monastères*, Paris, 1992.

JANIN, *Grands centres* II — R. JANIN, *Les églises et les monastères des grands centres byzantins*, Paris, 1975.

JENKINS, *Symeon the "Logothete"* — R. H. J. JENKINS, The Chronological Accuracy of the "Logothete" for the Years A. D. 867-913, *DOP*, 19, 1965, p. 91-112, repris dans JENKINS, *Studies*, no III.

JENKINS, *Studies* — R. H. J. JENKINS, *Studies on Byzantine History of the 9th and 10th Centuries*, Londres, 1970.

JÖB — *Jahrbuch der Österreischischen Byzantinistik*.

JORDANOV, *Preslav* — I. JORDANOV, *Pečatite ot strategijata v Preslav*, Sofia, 1993.

KAPLAN, *Les hommes et la terre* — M. KAPLAN, *Les hommes et la terre à Byzance du* VIe *au* XIe *siècle*, Paris, 1992.

Cheynet-Vannier	J.-Cl. Cheynet - J.-F. Vannier, *Études prosopographiques*, Byzantina Sorbonensia 5, 1986, p. 7-122.
Chronique du Prêtre de Dioclée	*Letopis Popa Dukljanina*, éd. F. Šišić, Belgrade et Zagreb, 1928.
Constantine Porphyrogenitus, *Expeditions*	*Constantine Porphyrogenitus. Three treatises on imperial military expeditions.* Int., ed., trans. and commentary by J. F. Haldon, *CFHB* XXVIII, Vienne, 1990.
CSCO	*Corpus scriptorum christianorum orientalium.*
Cutler-Spieser, *Byzance*	A. Cutler - J.-M. Spieser, *Byzance médiévale (700-1204)*, Paris, 1996.
DAI	G. Moravcsik - R. J. H. Jenkins, *Constantine Porphyrogenetus, De administrando imperio*, éd. G. Moravcsik, traduction anglaise par R. H. J. Jenkins, Washington DC, 1967[2].
Dagron-Mihăescu, *Traité*	G. Dagron - H. Mihăescu, *Le traité sur la guérilla de l'empereur Nicéphore Phocas*, Paris, 1986.
Dagron, *Histoire du christianisme*	*Histoire du christianisme*, t. IV. *Évêques, moines et empereurs (610-1054)*, sous la direction de G. Dagron, P. Riché et A. Vauchez, Paris, 1993.
Darrouzès, *Épistoliers*	J. Darrouzès, *Épistoliers byzantins du xe siècle*, Paris, 1960.
De cer., Vogt	*Livre des cérémonies.* 1. *Livre I : Chapitres 1-46 (37) Constantin VII Porphyrogénète* ; 2. *Livre I : Chapitres 47 (38)-92 (83) Constantin VII Porphyrogénète*, texte établi et trad. par Albert Vogt, Paris 1935, 1939.
De cerimoniis	Constantinus Porphyrogenitus, *De cerimoniis aulae Byzantinae libri duo*, éd. J. J. Reiske, Bonn, 1829-1830.
DOC	P. Grierson, *Catalogue of the Byzantine Coins in the Dumbarton Oaks Collection and in the Whittemore Collection*, II-III, Washington DC, 1968-1973.
Dölger, *Regesten*	F. Dölger, *Regesten der Kaiserurkunden des oströmischen Reiches von 565-1453.* 1. Teil. *Regesten von 565-1025*, Munich-Berlin, 1924.
Dölger-Wirth, *Regesten*	F. Dölger - P. Wirth, *Regesten der Kaiserurkunden des oströmischen Reiches.* 2. Teil. *Regesten von 1025-1204*, Munich, 1995.
DOP	*Dumbarton Oaks Papers.*
DOSeals I-IV	*Catalogue of the Byzantine Seals at Dumbarton Oaks and in the Fogg Museum of Art* I-IV, éd. par J. Nesbitt et N. Oikonomides, Washington DC, 1991-1997.
EI	*Encyclopédie de l'Islam*, Leyde, depuis 1954.
EO	*Échos d'Orient.*
Falkenhausen, *Dominazione*	Vera von Falkenhausen, *La dominazione bizantina nell' Italia meridionale dal IX all' XI secolo*, Bari, 1978.
Felix, *Byzanz und Islam*	W. Felix, *Byzanz und die islamische Welt im früheren 11. Jahrhundert*, Byzantina Vindobonensia XIV, Vienne, 1981.
Franklin-Shepard, *Rus*	S. Franklin and J. Shepard, *The Emergence of Rus. 750-1200*, Londres, 1996.
Génésios	*Iosephi Genesii regum libri quattuor*, rec. A. Lesmueller-Werner et I. Thurn, *CFHB* 14, Berlin, 1978.
Georges Hamartôlos	Prodolženie chroniki Georgija Amartola po Vatikanskomu spisku no 153, dans V. Istrin, *Knigy vremennyja i obrazniya Georgija Mnicha. Chronika georgija Amartola v drevnem slavjanorusskom perevode. tekst, izsledovanie i slovar*, II, Pétrograd 1922, p. 1-65.
Georges le Moine Continué	dans Théophane Continué, p. 761-924.

Grierson, *Tombs*	Ph. Grierson, The Tombs and Obits of the Byzantine Emperors (337-1042) with An Additional Note by C. Mango and I Ševčenko, *DOP*, 16, 1962, p. 3-63.
Grumel, *Chronologie*	V. Grumel, *La Chronologie (Traité d'études byzantines* 1), Paris, 1958.
Grumel, *Regestes du patriarcat*	*Les regestes des actes du patriarcat de Constantinople*, vol. I, *Les actes des patriarches*, fasc. II et III. *Les regestes de 715 à 1206*, par V. Grumel, 2e éd. revue et corrigée par J. Darrouzès, Paris, 1989.
Guilland, *Recherches*	R. Guilland, *Recherches sur les institutions byzantines* I-II, Berlin - Amsterdam, 1968.
Guilland, *Topographie* I et II	R. Guilland, *Études de topographie de Constantinople byzantine*, Amsterdam, 1969.
Haldon, *Military Administration*	J. F. Haldon, Theory and Practice in Tenth-Century Military Administration. Chapters II, 44 and 45 of the *Book of Ceremonies*, *TM*, 13, 2000, p. 202-352.
Haldon, *Military service*	J. F. Haldon, Military service, military lands, and the status of soldiers: current problems and interpretations, *DOP*, 47, 1993, repris dans *State, Army and Society in Byzantium*, Aldershot, 1995, no. VII, p. 1-67.
Haldon, *Recruitment*	J. F. Haldon, Recruitment and Circonscription in the Byzantine Army c. 550-950 : *A study on the origins of the stratiotika ktemata*, Vienne, 1979.
Herrin, *Women in Purple*	J. Herrin, *Women in Purple. Rulers of Medieval Byzantium*, Londres, 2001.
Hild-Hellenkemper, *Kilikien*	F. Hild, H. Hellenkemper, *Kilikien und Isaurien*, TIB 5, Vienne, 1990.
Hild-Restle, *Kappadokien*	F. Hild, M. Restle, *Kappadokien (Kappadokia, Charsianon, Sebasteia und Lykandos)*, TIB 2, Vienne, 1981.
Honigmann, *Ostgrenze*	E. Honigmann, *Die Ostgrenze des byzantinischen Reiches von 363-1071 nach griechischen, arabischen, syrischen und armenischen Quellen*, CBHB 3, Bruxelles, 1935.
IFEB	Intitut Français d'Études Byzantines.
IRAIK	*Izvestija Russkago Archeologičeskago Istituta v Konstantinopole.*
Iviron I	Archives de l'Athos XIV, *Actes d'Iviron* I. *Des origines au milieu du* XIe *siècle*, éd. J. Lefort, N. Oikonomidès, Denise Papachryssanthou, Hélène Métrévéli, Paris, 1985.
Islamic Egypt	*The Cambridge History of Egypt.* Vol. 1. *Islamic Egypt, 640-1517*, ed. by C. F. Petry, Cambridge, 1998.
Janin, *Constantinople*	R. Janin, *Constantinople byzantine*, Archives de l'Orient Chrétien 4 A, Paris, 1964.
Janin, *Églises* I	R. Janin, *La géographie ecclésiastique de l'Empire byzantin. Ire partie. Le siège de Constantinople et le patriarcat œcuménique.* III *Les églises et les monastères*, Paris, 1992.
Janin, *Grands centres* II	R. Janin, *Les églises et les monastères des grands centres byzantins*, Paris, 1975.
Jenkins, *Symeon the "Logothete"*	R. H. J. Jenkins, The Chronological Accuracy of the "Logothete" for the Years A. D. 867-913, *DOP*, 19, 1965, p. 91-112, repris dans Jenkins, *Studies*, n° III.
Jenkins, *Studies*	R. H. J. Jenkins, *Studies on Byzantine History of the 9th and 10th Centuries*, Londres, 1970.
JÖB	*Jahrbuch der Österreischischen Byzantinistik.*
Jordanov, *Preslav*	I. Jordanov, *Pečatite ot strategijata v Preslav*, Sofia, 1993.
Kaplan, *Les hommes et la terre*	M. Kaplan, *Les hommes et la terre à Byzance du* VIe *au* XIe *siècle*, Paris, 1992.

KAZHDAN, *Literature*	A. KAZHDAN, *A History of Byzantine Literature (650-850)*, in collaboration with L. F. SHERRY - C. ANGELIDI, Athènes, 1999.
KÉKAUMÉNOS, *Conseils et Récits*	G. G. LITAVRIN, *Sovety i rasskazy Kekavmena (Cecaumeni consilia et narrationes)*, Moscou, 1972.
KISSLINGER, *Regionalgeschichte*	E. KISSLINGER, *Regionalgeschichte als Quellenproblem. Die Chronik von Monembasia und das sizilianische Demenna. Eine historisch-topographische Studie*, Vienne, 2001.
KODER, *Aigaion Pelagos*	J. KODER, *Aigaion Pelagos (Die Nördliche Ägäis)*, TIB 10, Vienne, 1998.
KODER-HILD, *Hellas und Thessalien*	J. KODER, F. HILD, *Hellas und Thessalien*, Register von P. SOUSTAL, TIB 1, Vienne, 1976.
LAIOU, *Mariage*	A. E. LAIOU, *Mariage, amour et parenté à Byzance aux XIe-XIIIe siècles*, Paris, 1992.
LAIOU, *Marriages*	A. E. LAIOU, Imperial marriages and their critics in the eleventh Century: the case of Skylitzes, *DOP*, 46, 1992, p. 165-176.
LAURENT, *Corpus* II	V. LAURENT, *Le Corpus des sceaux de l'Empire byzantin*, t. II, *L'Administration centrale*, Paris, 1981.
LAURENT, *Corpus* V	V. LAURENT, *Le Corpus des sceaux de l'Empire byzantin*, t. V, *L'Église* 1-3, Paris, 1963-1972.
LEFORT, *Rhétorique*	J. LEFORT, Rhétorique et politique. Trois discours de Jean Mauropous en 1047, *TM*, 6, 1976, p. 265-303.
LEMERLE, *Cinq études*	P. LEMERLE, *Cinq études sur le XIe siècle byzantin*, Paris, 1977.
LEMERLE, *Pauliciens*	P. LEMERLE, L'histoire des Pauliciens d'Asie Mineure d'après les sources grecques, *TM*, 5, 1973, p. 1-144.
LEMERLE, *Premier humanisme*	P. LEMERLE, *Le premier humanisme byzantin. Notes et remarques sur enseignement et culture à Byzance des origines au Xe siècle*, Paris, 1971.
LEMERLE, *Thomas*	P. LEMERLE, Thomas le Slave, *TM*, 1, 1965, p. 255-297.
LÉON LE DIACRE	*Leonis Diaconi Caloënsis historiae libri decem*, éd. C. B. HASE, Bonn, 1828.
LÉON LE GRAMMAIRIEN	*Λέοντος γραμματικοῦ χρονογραφία*, éd I. BEKKER, Bonn, 1842.
LOUD, *Guiscard*	G. A. LOUD, *The Age of Robert Guiscard. Southern Italy and the Norman Conquest*, Londres, 2000.
MAGDALINO, *Constantinople*	P. MAGDALINO, *Constantinople médiévale. Études sur l'évolution des structures urbaines*, Paris, 1996.
MAIET	*Materialy po Archeologii, Istorii i Etnografii Tavriki*.
MANGO, *Constantinople*	C. MANGO, *Le développement urbain de Constantinople (IVe-VIIe siècles)*, Paris, 1990².
MANGO, *Homelies of Photius*	*The Homelies of Photius, patriarch of Constantinople*, English Translation, Introduction and Commentary by C. MANGO, Cambridge Mass., 1958.
MANGO, *Legend*	C. MANGO, The Legend of Leo the Wise, *ZRVI* 6, 1960, repris dans *Byzantium and its Image*, Londres, 1984, nº XVI.
MARTIN-HISARD, *Archontes caucasiens*	B. MARTIN-HISARD, Constantinople et les archontes du monde caucasien dans le *Livre des cérémonies* II, 48, *TM*, 13, 2000, p. 359-530.
MATTHIEU D'ÉDESSE	*Armenia and the Crusades Tenth to Twelfth Centuries. The Chronicle of Matthew of Edessa*. Translated from the Original Armenian with a Commentary and Introduction by A. E. DOSTOURIAN, New York - Londres, 1993.
MAUROPOUS	P. DE LAGARDE, *Johannis Euchaitarum metropolitae quae in codice Vaticano graeco 676 supersunt*, Abhandlungen der hist-philol. Klasse der Königl. Gessellschaft d. Wiss. in Göttingen 28, 1882.
MCCORMICK, *Eternal victory*	M. MCCORMICK, *Eternal victory. Triumphal rulership in late antiquity, Byzantium, and the early medieval West*, Cambridge MA, 1986.

MCGEER, *Byzantine Warfare*	E. MCGEER, *Sowing the Dragon's Teeth : Byzantine Warfare in the Tenth Century* (Dumbarton Oaks Studies XXXIII), Washington DC, 1995.
MCGEER, *The Land Legislation*	E. MCGEER, *The Land Legislation of the Macedonian Emperors*, Toronto, 2000.
Mélanges Ahrweiler	*ΕΥΨΥΧΙΑ, Mélanges offerts à Hélène Ahrweiler*, éd. M. BALARD et AL., Paris, 1998.
Mélanges Dagron	*Mélanges Gilbert Dagron*, éd. V. DÉROCHE, D. FEISSEL, C. MORRISSON, C. ZUCKERMAN, *TM* 14, 2002.
NICÉTAS MAGISTROS	L. G. WESTERINK, *Nicetas magistros. Lettres d'un exilé (928-946)*, (Le monde byzantin), Paris, 1973.
NICOLAS MYSTIKOS, *Letters*	*Nicholas I, Patriarch of Constantinople, Letters*, ed. and transl. by R. J. H. JENKINS and L. G. WESTERINK, CFHB VI, Washington DC, 1973.
ODB	*Oxford Dictionary of Byzantium*, ed. A. P. KAZHDAN, New York-Oxford, 1991.
OIKONOMIDÈS, *Fiscalité*	N. OIKONOMIDÈS, *Fiscalité et exemption fiscale à Byzance (IXe-XIe s.)*, Athènes, 1996.
OIKONOMIDÈS, *Listes*	N. OIKONOMIDÈS, *Les listes de préséance byzantines des IXe et Xe siècles*. Introduction, texte, traduction et commentaire, Paris, 1972.
PBE	*The prosopography of the Byzantine Empire*. I, *641-867*, ed. by J. MARTINDALE, Aldershot, 2001 (CD-Rom).
PG	J. P. MIGNE, *Patrologiae graecae cursus completus*.
PMBZ	*Prosopographie der mittel-byzantinischen Zeit*, Nach Vorarbeiten F. WINKELMANNS erstellt von R.-J. LILIE, Cl. LUDWIG, Th. PRATSCH, Il. ROCHOW unter Mitarbeit von W. BRANDES. J. R. MARTINDALE. B. ZIELKE, Berlin - New York, 1998-2000.
PO	R. GRAFFIN, F. NAU, *Patrologia Orientalis*, Paris, 1903.
POLEMIS, *Doukai*	D. I. POLEMIS, *The Doukai. A Contribution to Byzantine Prosopography*, University of London Historical Studies 22, Londres, 1968.
PS.-SYMÉON LE LOGOTHÈTE	*Symeon Magister*, éd. I. BEKKER, Bonn, 1838, p. 603-760.
PSELLOS, *Chronographie*	Michel PSELLOS, *Chronographie*, ed. É. RENAULD, Paris 1967².
RÉArm. NS	*Revue des études arméniennes, Nouvelle Série*.
REB	*Revue des études byzantines*.
RIPPER, *Marwāniden*	Th. RIPPER, *Die Marwāniden von Diyār Bakr. Eine kurdische Dynastie im islamischen Mittelalter*, Würzburg, 2000.
RUNCIMAN, *Lecapenus*	St. RUNCIMAN, *The emperor Romanus Lecapenus and its reign. A study of tenth-century Byzantium*, Cambridge, réimp. 1990.
SBS	*Studies in Byzantine Sigillography*.
Scriptor incertus	*Scriptor incertus*. Introductione di E. PINTO. Testo critico, traduzione e note a cura di F. IADEVAIA, Messine, 1987.
SCHREINER, *Kleinchroniken*	P. SCHREINER, *Die byzantinischen Kleinchroniken*, *CFHB* 12. I, Enleintung und Text. II, Historicher Kommentar, Vienne, 1975-1977.
SEIBT, *Bleisiegel* I	W. SEIBT, *Die Bleisiegel in Österreich* I. *Kaiserhof*, Vienne, 1978.
SEIBT, *Skleroi*	W. SEIBT, *Die Skleroi. Eine prosopographisch-sigillographische Studie*, Byzantina Vindobonensia 9, Vienne, 1976.
SHEPARD, *Scylitzes on Armenia*	J. SHEPARD, Scylitzes on Armenia in the 1040s, and the Role of Catacalon Cecaumenos, *RÉArm. NS* XI, 1975-1976, p. 269-311.
SHEPARD, *Symeon of Bulgaria*	J. SHEPARD, Symeon of Bulgaria – Peacemaker, *Annuaire de l'Université Saint Clément d'Ochride, Centre de Recherches Slavo-byzantines "Ivan Dujčev"*, 83 (3), Sofia, 1989, p. 9-48.

SOUSTAL, *Thrakien*	P. SOUSTAL, *Thrakien (Thrakè, Rodopè und Haiminontos)*, TIB 6, Vienne, 1991.
STEPHENSON, *Balkan Frontier*	P. STEPHENSON, *Byzantium's Balkan Frontier. A Political Study of the Northern Balkans, 900-1204*, Cambridge, 2000.
Synaxaire de Constantinople	*Synaxarium Ecclesiae constantinopolitanae*, ed. H. DELEHAYE, Bruxelles, 1902.
THÉODOSE DE MÉLITÈNE	*Theodosii de Meliteni qui fertur chronographia*, éd. Th. F. TAFEL, Munich, 1859.
THÉOPHANE	*Theophanis Chronographia* 1-2, éd. C. DE BOOR, Leipzig, 1883-1885.
THÉOPHANE CONTINUÉ	*Theophanes Continuatus*, ed. I. BEKKER, Bonn, 1838.
TIB	Tabula Imperii Byzantini.
TM	*Travaux et mémoires*.
TODT, *Antiocheia*	K.-P. TODT, *Region und griechisch-orthodoxes Patriarchat von Antiocheia in mittelbyzantinischer Zeit und im Zeitalter der Kreuzzüge (969-1204)*, Thèse dactylographiée, Wiesbaden, 1998.
TOUGHER, *Leo VI*	Sh. TOUGHER, *The Reign of Leo VI (886-912). Politics and People*, Leyde, 1997.
TOUMANOFF, *Dynasties*	C. TOUMANOFF, *Les dynasties de la Caucasie chrétienne de l'Antiquité jusqu'au XIXe siècle. Tables généalogiques et chronologiques*, Rome, 1990.
TREADGOLD, *Army*	W. TREADGOLD, *Byzantium and its Army, 284-1081*, Stanford CA, 1995.
TREADGOLD, *Byzantine Revival*	W. TREADGOLD, *The Byzantine Revival, 782-842*, Stanford CA, 1988.
TSOUGARAKIS, *Crete*	D. TSOUGARAKIS, *Byzantine Crete. From the 5th Century to the Venetian Conquest*, Athènes, 1988.
TURNER, *Leo V*	D. TURNER, The Origins and Accession of Leo V (813-820), *JÖB*, 40, 1990, p. 171-203.
VANNIER, *Argyroi*	J. F. VANNIER, *Familles byzantines : les Argyroi (IXe-XIIe siècles)*, Byzantina Sorbonensia 1, Paris, 1975.
VASILIEV - CANARD I et II	A. A. VASILIEV, *Byzance et les Arabes*, I. *La dynastie d'Amorium (820-867)*, Bruxelles, 1935. II. *Les relations politiques de Byzance et des Arabes à l'époque de la dynastie macédonienne*, éd. M. CANARD (CBHB 2, 1), Bruxelles, 1968.
Vie d'Athanase	*Vitae duae antiquae sancti Athanasii Athonitae*, éd. J. NORET, Turnhout, 1982.
Vie d'Étienne le Jeune	*La Vie d'Étienne le Jeune, introduction, édition, traduction* par M.-F. AUZÉPY, Birmingham, 1997.
Vie de Jean et Euthyme	B. MARTIN-HISARD, La *Vie de Jean et Euthyme* et le statut du monastère des Ibères à l'Athos, *REB*, 49, 1991, p. 67-142.
Vie de Théodora	A. MARKOPOULOS, Βίος τῆς αὐτοκράτειρας Θεοδώρας (*BHG* 1731), *Σύμμεικτα* 5, Athènes, 1983, p. 249-285.
Vita Basilii	Correspond au livre V de THÉOPHANE CONTINUÉ.
Vita Euthymii	*Vita Euthymii patriarchae CP. Text, Translation, Introduction and Commentary* by P. KARLIN-HAYTER, (Bibliothèque de *Byzantion* 3), Bruxelles, 1970.
VV	*Vizantijskij Vremennik*.
YAḤYĀ D'ANTIOCHE I, II, III	Histoire de Yaḥyā ibn-Sa'īd al-Anṭākī, *Continuateur de* Sa'īd ibn-Biṭrīq, éd. et trad. par I. KRATCHOVSKY, A. VASILIEV, I - *PO* 18, 1924, p. 700-833 ; II - *PO* 23, 1932, p. 347-520 ; III - éd. par I. KRATCHOVSKY, Traduction française annotée par Fr. MICHEAU et G. TROUPEAU, *PO* 47, fasc. 4, Turnhout, 1997.
ZACOS II	G. ZACOS, *Byzantine Lead Seals*, Compiled by J. W. NESBITT, Berne, 1985.

ZACOS-VEGLERY	G. ZACOS - A. VEGLERY, *Byzantine Lead Seals* I, Bâle, 1972.
ZÔNARAS	*Ioannis Zonarae Epitomae historiarum*, t. III, ed. M. PINDER, Bonn, 1897.
ZRVI	*Zbornik radova Vizantoloskog instituta*.
ZUCKERMAN, *Cérémonies* II, 48	C. ZUCKERMAN, À propos du *Livre des cérémonies*, II, 48, *TM*, 13, 2000, p. 531-594.
ZUCKERMAN, *Formation*	C. ZUCKERMAN, Deux étapes de la formation de l'ancien État russe, dans *Les centres proto-urbains russes entre Scandinavie, Byzance et Orient*, éd. par M. KAZANSKI, A. NERCESSIAN et C. ZUCKERMAN (Réalités byzantines 7), Paris, 2000, p. 95-121.
ZUCKERMAN, *Olga*	C. ZUCKERMAN, Le voyage d'Olga et la première ambassade espagnole à Constantinople en 946, *TM*, 13, 2000, p. 647-672.

3

ABRÉGÉ HISTORIQUE,

depuis la mort violente de l'empereur Nicéphore, l'ex-*génikos*, jusqu'au règne d'Isaac Comnène, par le curopalate Jean Skylitzès, qui fut grand drongaire de la veille.

Le résumé historique a été pratiqué avec le meilleur succès, après les anciens, tout d'abord par le moine Georges[1], syncelle du très saint patriarche Tarasios[2], puis par Théophane le Confesseur, higoumène du monastère d'Agros, qui parcoururent avec grand soin les livres d'histoire et en firent l'abrégé dans un style simple et sans apprêts, s'attachant seulement à la substance même des événements[3]. Mais Georges, partant de la création du monde, s'arrêta aux tyrans : je veux parler de Maximien et de son fils Maximin[4]. Quant à Théophane, commençant son œuvre là où finissait celle de Georges et dressant la chronographie abrégée de la période qui suivait, il arrêta sa course à la mort de l'empereur Nicéphore l'ex-*génikos*, et personne après lui ne s'est consacré à cette entreprise.

Bien sûr, certains s'y essayèrent, comme le maître d'école sicilien[5], ou bien, à notre époque, le consul des philosophes, l'*hypertimos* Psellos[6], et d'autres encore ; mais comme ils n'ont pas accordé à ce travail l'attention qu'il mérite, ils ont péché par manque d'exactitude, laissant échapper la plupart des faits marquants, et leur œuvre est sans utilité pour la postérité parce qu'ils se sont contentés d'énumérer les empereurs et de montrer qui a tenu les sceptres après qui, sans plus. Et même s'ils paraissent avoir mentionné certains événements, comme ils ne l'ont pas fait dans les règles de l'art, loin d'être utiles au lecteur, ils lui sont

1. Mort après 810, Georges a rédigé une chronique partant de la création du monde jusqu'en 284 (traduction anglaise : W. ADLER, *The Chronography of George Synkellos. A Byzantine Chronicle of Universal History from the Creation*, Oxford, 2002).

2. Patriarche de Constantinople de 784 à 806.

3. Né en 760 et mort le 12 mars 817, issu d'une famille de militaires, Théophane, fervent iconophile, devint higoumène d'Agros en Bithynie, (cf. *infra*, p. 17 ; (*PMBZ* 8107 - *PBE* : Theophanes 18). Il est l'auteur d'une *Chronographie* couvrant les années 280-815, qui prend la suite du récit de Georges le Syncelle.

4. Maximien, l'un des tétrarques, avait en fait pour fils Maxence, qui fut tué par Constantin à la bataille du Pont Milvius, le 28 octobre 312. Maximin Daïa, le tétrarque nommé en Orient en 310, fut éliminé par Licinius en 313. Maximien et Maximin ont une fâcheuse réputation auprès des écrivains chrétiens de leur époque, car ils participèrent aux dernières grandes persécutions contre les adeptes de la nouvelle religion.

5. Il s'agit de Théognoste (*ODB*, p. 2055)

6. Michel Psellos, dont Skylitzès rapporte le rôle au temps de l'empereur Michel VI (*infra*, p. 408), est l'auteur d'une *Chronographie* où il décrit les règnes des empereurs de Basile II à Michel VII Doukas, dont il fut le précepteur. Cependant Skylitzès a sans doute puisé dans l'Abrégé (Michaelis Pselli *Historia syntomos*. Recensuit, Anglice vertit et commentario instruxit W. J. AERTS, Berlin - New York, 1990).

nuisibles au contraire. En effet, Théodore Daphnopatès[7], Nicétas le Paphlagonien[8], Joseph Génésios[9] et Manuel[10], qui étaient Byzantins[11], le diacre Nicéphore le Phrygien[12], Léon d'Asie[13], l'évêque de Sidé Théodore[14] et son neveu de même
4 nom qui gouverna l'Église de Sébastée[15], l'évêque Dèmètrios de Cyzique[16] après lui et le moine Jean Lydos[17] se fixèrent chacun son propre sujet, par exemple la louange d'un empereur, le dénigrement d'un patriarche, l'éloge d'un ami, et chacun réalisa son projet dans une œuvre qui n'avait d'historique que la forme, de sorte qu'ils se sont tout à fait éloignés de l'esprit qui animait les hommes inspirés par Dieu dont j'ai parlé pour commencer. Car en traitant tout du long, dans leurs ouvrages historiques, les événements de leur propre époque ou de celle qui avait immédiatement précédé, en écrivant leurs histoires selon leurs inclinations ou leurs aversions, par complaisance ou même suivant les ordres qu'ils avaient reçus, comme ils diffèrent les uns des autres dans le récit des mêmes événements, ils ont plongé leurs auditeurs dans l'embarras et dans le trouble.

Pour moi, comme j'avais pris grand plaisir à lire le travail des hommes fameux que j'ai cités et comme j'avais bon espoir que les amateurs d'histoire, ceux surtout qui préfèrent la commodité à la peine, trouveraient grand profit dans un abrégé qui leur permît de saisir d'un seul coup d'œil les événements des diverses époques et qui leur épargnât d'avoir à consulter des mémoires trop pesants, j'ai lu exactement les histoires des auteurs que j'ai nommés plus haut et, après avoir supprimé ce qu'ils avaient écrit sous l'effet de leurs penchants ou bien par complaisance, après avoir écarté les différences et les discordances, après avoir effacé ce que je voyais côtoyer de trop près le merveilleux et recueilli au contraire tout ce qui était vraisemblable et digne de foi, après avoir ajouté tout ce que j'avais appris oralement de vieillards respectables, j'ai tout réuni dans une

7. Théodore Daphnopatès, haut fonctionnaire dont la carrière culmina avec sa nomination au poste d'éparque par Romain II, a laissé des lettres, des homélies, des vies de saints. Peut-être est-il aussi l'auteur de la dernière partie de l'ouvrage attribué à Théophane Continué.

8. Nicétas David le Paphlagonien, disciple d'Aréthas de Césarée, adversaire déclaré de Léon VI dans l'affaire de la tétragamie (cf. *infra*, p. 153), a rédigé de nombreux éloges de saints, un *Commentaire sur les Psaumes* et surtout une *Vie d'Ignace*, où il manifeste une profonde hostilité à l'égard de Photius.

9. Une «Histoire des règnes» d'un auteur anonyme a été attribuée à Génésios, sur la foi de la mention «de Génésios» portée en marge de l'unique manuscrit préservé. Skylitzès seul a conservé le prénom de l'historien. Des doutes subsistent néanmoins sur cette attribution, voire sur l'existence d'un Joseph Génésios, quoique la famille de ce nom soit bien attestée dès le Xe siècle (cf. *infra*, p. 168, n. 11).

10. Le protospathaire et juge Manuel avait rédigé un ouvrage en huit volumes consacré aux exploits de Jean Kourkouas (cf. *infra*, p. 188).

11. Il faut comprendre qu'ils vécurent à Constantinople.

12. Auteur inconnu par ailleurs.

13. Léon le Diacre naquit vers 950 à Kaloè de Tmolos, lieu situé dans l'ancienne province d'Asie. Son *Histoire* est très favorable à la famille Phocas, notamment à l'empereur Nicéphore.

14. Auteur d'un ouvrage d'histoire perdu.

15. On prête à Théodore de Sébastée la rédaction d'une biographie de Basile II.

16. Il ne reste de l'œuvre de Dèmètrios de Cyzique, qui vécut dans la première moitié du XIe siècle (cf. *infra*, p. 311), que des traités théologiques.

17. Auteur inconnu à ne pas confondre avec son homonyme du VIe siècle.

seule brève composition que j'ai laissée aux générations à venir comme une nourriture tendre et, pour reprendre une expression proverbiale, finement moulue. De cette façon, ceux qui ont lu les ouvrages des historiens dont j'ai parlé trouveront un aide-mémoire dans ce petit livre qu'ils pourront avoir avec eux et consulter comme un vade-mecum : car la lecture suscite la réminiscence, qui nourrit et développe la mémoire, tout comme, au contraire, négligence et paresse l'effacent et provoquent à coup sûr l'oubli qui obscurcit et brouille le souvenir du passé. Pour ceux qui n'ont pas encore lu ces histoires, ils auront ce résumé pour guide et pourront par la suite, en étudiant les écrits développés, se faire une idée plus complète du cours des événements. Eh bien donc, maintenant, à l'ouvrage !

5

LE CUROPALATE MICHEL RANGABÉ[1]

1. [Mort de Nicéphore et de Stavrakios ; Michel Rangabé empereur]

L'empereur Nicéphore fut tué en Bulgarie et son fils Stavrakios, blessé mortellement, fut ramené dans la Ville reine où, après avoir survécu deux mois seulement, il quitta à la fois le trône et la vie[2]. Alors, le gendre de l'empereur, le curopalate Michel surnommé Rangabé, se vit confier les sceptres romains par le peuple et par le Sénat. Il voulait refuser l'empire et déclarait qu'il n'était pas capable d'assumer des charges si lourdes, proposant de laisser le pouvoir au patrice Léon l'Arménien qui avait la réputation d'un homme de caractère et d'énergie et qui, pour l'heure, commandait les troupes des Anatoliques[3]. Mais celui-ci refusa de prendre ce qu'on lui offrait : il se disait indigne du trône impérial et incitait Michel, tout au contraire, à accepter de gouverner parce que c'était à lui que cela revenait. Il promettait d'être sa vie durant son serviteur et son ministre très fidèle et très actif, promesses qu'il appuyait par les serments les plus redoutables[4].

2. [Rencontre avec les Bulgares ; trahison de Léon ; il est proclamé empereur]

C'est ainsi que Michel, sans l'avoir voulu lui-même, reçut les rênes de l'empire[5]. Mais comme Kroum, l'archonte[6] des Bulgares, était tout enorgueilli par ses précédents succès et que les Bulgares avaient été rendus présomptueux par leurs victoires, les territoires occidentaux[7] se trouvaient en proie à l'incendie et au pillage. L'empereur Michel décida donc de se mettre en campagne et de contenir

1. Sur le règne de Michel Rangabé, voir TREADGOLD, *Byzantine Revival*, p. 177-189 ainsi que *PMBZ* 4989 - *PBE* : Michael 7.

2. Le récit de Théophane donne une version assez différente des événements. Bien qu'il fût gravement blessé, Stavrakios (*PMBZ* 6890 - *PBE* : Stavrakios 2) n'acceptait pas de renoncer au trône et ce fut son beau-frère, soutenu par les principaux officiers rescapés du désastre de Bulgarie, qui s'empara du trône. Stavrakios, devenu le moine Syméon, le 2 octobre 811, mourut peu après, le 11 janvier 812 (GRIERSON, *Tombs*, p. 55). Sa veuve Théophanô (*PMBZ* 8163, *PBE* : Theophano 2), parente de l'impératrice Irène l'Athénienne, reçut le palais de Ta Hébraïka, dont elle fit un monastère dédié à la Sainte Trinité. Sa localisation est inconnue (JANIN, *Églises*, p. 470-471). Sur le mariage de Stavrakios, cf. P. SPECK, Eine Brautschau für Staurakios, *JÖB*, 49, 1999, p. 25-30.

3. Le stratège des Anatoliques, commandant la plus puissante armée thématique (15 000 hommes en principe), restait le premier officier de l'armée, devançant encore dans la hiérarchie le domestique des Scholes. La carrière de Léon a été reconstituée par D. Turner, *Leo V* et cf. aussi *PMBZ* 4244 - *PBE* : Leo 15.

4. Génésios (I § 2) rapporte que Michel Ier conservait le texte des serments donnés par écrit. Sur cette pratique, cf. N. SVORONOS, Le serment de fidélité à l'empereur byzantin et sa signification constitutionnelle, *REB*, 9, 1951, p. 106-142.

5. Michel fut proclamé le 2 octobre 811 (THÉOPHANE, p. 493).

6. Le titre d'archonte, appliqué à des étrangers, désigne le chef d'une nation.

7. Il s'agit des thèmes de Macédoine et de Thrace.

ou de réfréner autant qu'il serait possible les troupes bulgares en train de four-
rager, et il se hâtait d'envoyer partout ses ordres et d'assembler des forces. Kroum,
informé des mouvements de l'empereur, rappela son armée occupée à fourrager,
9 la rassembla, établit un camp fortement retranché, puis attendit l'arrivée de l'em-
pereur. Quand celui-ci fut arrivé et qu'il eut installé son camp près de celui de
Kroum, établi non loin d'Andrinople[8], il y eut des accrochages incessants et des
combats, mais seulement avec les armes de jet. Dans toutes ces occasions, les
Romains eurent le dessus si bien que les soldats, auxquels cela montait la tête,
trépignaient d'impatience et brûlaient d'engager une bataille générale au corps à
corps. Mais l'empereur les retenait et temporisait, soit par lâcheté, comme on le
prétendait, soit qu'il guettât l'occasion propice. Alors, le gros de la troupe en vint
à des insolences : ils criaient à la face de l'empereur et menaçaient, s'il ne les
menait pas au combat, de détruire eux-mêmes la palissade du retranchement
pour se ruer sur l'ennemi.

Cédant à ces propos, l'empereur fit ouvrir les portes du camp et se disposa en vue d'une bataille rangée[9]. Kroum fit de même et rangea son armée face à l'empereur. Ils haranguèrent tous deux longuement chacun ses troupes, auxquelles ils adressèrent des discours entraînants et des exhortations qui stimulèrent leur vaillance. À la fin, ils firent donner par les trompettes le signal de la bataille et se ruèrent l'un contre l'autre. Les Romains soutinrent avec fermeté l'assaut de l'ennemi et combattirent avec une vaillance héroïque. Les forces bulgares s'épuisaient ; elles se seraient décidées à se retirer complètement – déjà en effet Kroum lui-même était à la peine : il allait partout à cheval et s'efforçait de raffermir les régiments en difficulté – si Léon, le stratège des Anatoliques, qui aspirait au trône et avait suborné ses bataillons, n'avait, avec eux, abandonné son poste et ne s'était enfui sans la moindre raison. Voyant cela, le reste de l'armée fut stupéfait et l'ardeur de son courage s'émoussa. Quant aux Bulgares, qu'on avait vus comme jamais sur le point de s'enfuir, reprenant courage, ils marchèrent sur les Romains en poussant de grands cris et firent en sorte que la victoire changea de camp. Les Romains, en effet, l'âme abattue par ce qui s'était passé, n'attendirent pas l'assaut des Bulgares, mais s'enfuirent tout de suite[10]. Il y eut de lourdes pertes parmi les simples soldats et plusieurs stratèges succombèrent aussi[11].

8. On ignore la localisation précise de ce lieu proche d'Andrinople, appelé Versinikeia (Soustal, *Thrakien*, p. 205).

9. La bataille eut lieu le 22 juin 813 (*ibid.*).

10. Skylitzès s'inspire indirectement d'œuvres perdues du patriarche Nicéphore qui accuse Léon de trahison. D. Turner (*Leon V*, p. 189-193) conteste l'opinion commune en s'appuyant à la fois sur Génésios, qui rapporte deux versions contradictoires du rôle de Léon, et surtout sur Théophane, contemporain des faits, très élogieux à l'égard de Léon. Le récit de Skylitzès n'est pas cohérent puisqu'il explique plus loin que Michel Rangabé a laissé Léon défendre la Thrace, ce qui se comprendrait mal si le comportement du stratège avait été cause du désastre précédent.

11. Les manuscrits AC portent l'addition suivante : «parmi lesquels se trouvait aussi le magistre Michel Lachanodrakès (/Lachanodrakôn)». Il s'agit d'une confusion, car le farouche partisan de Constantin V aurait été fort âgé et nous savons aussi qu'il était tombé lors d'une précédente défaite face aux Bulgares près de Marcellai, en 792 (Théophane, p. 468 ; *PMBZ* 5027 - *PBE* : Michael 5). En revanche le stratège de Macédoine, le patrice Jean Aplakès (*PMBZ* 3197 - *PBE* : Ioannes 19), perdit la vie (*Scriptor Incertus*, p. 338).

L'empereur put à grand-peine se réfugier à Andrinople avec quelques troupes
7 intactes. De là, il se rendit dans la Ville reine, laissant en Thrace Léon, dont nous
avons parlé, avec ceux qui l'entouraient, afin d'attendre les Bulgares et de les empêcher de s'adonner à des raids de pillage. Léon, dès qu'il fut seul, fit paraître au grand jour la rébellion qu'il nourrissait secrètement en son sein. Il communiqua son projet à ses partisans et leur dit que l'occasion était favorable pour accomplir ce qu'ils souhaitaient. Par eux, il propagea dans toute l'armée des rumeurs selon lesquelles c'étaient la sottise de l'empereur et son incompétence en fait de stratégie qui avaient causé la perte des armées romaines et dissipé la gloire et la renommée antiques des Romains. C'est ainsi qu'il suborna les soldats, qui après la déroute, dispersés, à pied, démunis, tout juste de retour, se mêlaient à ses propres troupes. Il sut les persuader de se lancer dans une révolte. De fait, d'un seul élan, ils entourèrent sa tente, lançant contre l'empereur d'inconvenantes insolences, proclamant qu'il était un lâche, un homme sans courage dont la sottise conduisait les armées romaines à leur perte et réduisait à néant la renommée et la gloire de l'empire ; quant à Léon, ils l'acclamaient publiquement et le proclamaient empereur des Romains. Comme il se faisait prier et repoussait l'empire, Michel le Bègue, d'Amorion, qui commandait lui aussi un *tagma* de l'armée romaine[12], tira son épée et, après avoir enjoint à quelques autres acteurs du drame de suivre son exemple, il menaça Léon de le tuer s'il n'acceptait pas de bon gré l'empire. Et c'est ainsi que Léon ceignit le diadème et qu'il fut proclamé empereur des Romains.

3. [Michel cède le trône à Léon ; présages]

Avant ces événements, alors que l'empereur Michel revenait après la déroute et qu'il se trouvait tout près de la Ville reine, Jean Exaboulios[13] vint à sa rencontre. Il l'exhorta à supporter noblement et généreusement ce malheur, puis lui demanda à qui il avait laissé le commandement de l'armée. L'empereur dit que c'était à Léon, le stratège des Anatoliques, un homme d'une vive intelligence, tout dévoué à son règne. Quand Exaboulios eut entendu cela : «Sire empereur, dit-il, il me semble que vous vous trompez lourdement sur l'état d'esprit de cet homme.» Voilà ce qu'il dit et, avant même que l'empereur fût entré au palais, on annonça la proclamation de Léon. Alors que l'*autokratôr*, très troublé par cette nouvelle, examinait ce qu'il convenait de faire, certains lui conseillèrent de
8 conserver le pouvoir coûte que coûte et de résister à l'usurpateur autant qu'il le
pourrait. Mais comme il était homme de paix et qu'il ne voulait pas se jeter dans des entreprises au terme incertain, il enjoignait à ceux qui tenaient de tels discours de ne pas l'exciter à s'engager dans les crimes odieux de la guerre civile, et il envoya l'un de ses proches les plus intimes porter à Léon les insignes de la dignité impériale : le diadème, la robe de pourpre, les brodequins rouges[14].

12. Michel le Bègue fonda la dynastie amorienne en 820 (cf. *infra*, p. 00).

13. Jean Exaboulios (*PMBZ* 3196 - *PBE* : Ioannes 81) était alors comte des murs. Il fit une belle carrière puisqu'il fut logothète du drome sous Léon V et conseillait encore Michel II qui l'honora de la dignité de patrice. Selon Génésios (I, § 3), Exaboulios était le nom d'un *génos*, mais on ne connaît pas d'autre porteur de ce nom. Au XIe siècle sont toutefois attestés des Exaboulitai, mais nous ignorons s'ils avaient un lien de parenté avec Jean.

14. Sur les vêtements et insignes impériaux, voir *DOC* III-2, p. 107-145.

Personnellement, il s'engageait à céder à Léon le trône et jugeait qu'il valait mieux perdre même la vie plutôt que de voir verser fût-ce la moindre goutte de sang chrétien ; quant à Léon, qu'il vienne sans crainte ni hésitation prendre possession du palais. Mais l'impératrice Prokopia s'opposait à ce qu'elle voyait faire et disait que l'empire était un beau linceul[15] ; puis, comme elle ne réussissait pas à faire prévaloir son avis, après avoir ajouté pour finir qu'il serait étrange et plus qu'étrange que la femme de l'usurpateur coiffât la tiare impériale[16] – elle se moquait même de son nom, l'appelant Barka[17] –, elle examinait comment régler sa situation à elle. Voilà donc ce qui se passait dans l'entourage de l'empereur.

Quant à l'usurpateur, il entra par la Porte d'Or[18], acclamé par l'armée, le peuple et le Sénat et vint jusqu'à l'église du Prodrome de Stoudios[19], puis, de là, avec son escorte, il gagna le palais. Comme il voulait faire à Dieu une prière dans le Chrysotriklinos[20] à l'occasion de son entrée, il enleva le vêtement qu'il portait alors et le donna à Michel, le *prôtostratôr*[21]. Celui-ci le revêtit sur-le-champ et cet événement, pour ceux qui en furent les témoins, parut être le présage qu'après Léon, ce serait lui qui monterait sur le trône. L'empereur ayant passé un autre vêtement pour se rendre à l'église du palais, Michel, qui le suivait et marchait sans faire attention d'un pas vif, en piétina la frange. Léon y vit un fâcheux présage et se mit à soupçonner que Michel se rebellerait contre lui. L'usurpateur cependant était entré au palais et lui à qui on avait offert le trône tout simplement, ce fut au prix de grands tracas et de grands troubles qu'il s'en empara.

15. Allusion aux célèbres paroles attribuées à l'impératrice Théodora, l'épouse de Justinien, lors de la sédition Nika (532).

16. Le *modiolos* était une couronne utilisée lors du couronnement. Elle a fait l'objet de nombreuses études depuis P. Charanis, The Imperial Crown Modiolus and its Constitutionnal Significance, *Byz.*, 12, 1937, p. 189-195 jusqu'à A. P. Kazhdan, The Crown Modiolus once more, *JÖB*, 38, 1988, p. 339-340 et, en dernier lieu, C. Morrisson, Le modiolos : couronne impériale ou couronne pour l'empereur, *Mélanges Dagron*, p. 499-510.

17. Le terme Barka a parfois été pris pour un nom propre, ce qui a conduit W. Treadgold (*Byzantine Revival*, p. 198-199) à conclure que Léon avait répudié sa première épouse, Théodosia, alors qu'il s'agit plus probablement d'une insulte dont le sens n'est pas clair.

18. Située près de la mer de Marmara, à l'aboutissement de la Via Egnatia, la Porte d'Or était réservée aux empereurs et aux généraux célébrant leur triomphe (Janin, *Constantinople*, p. 269-273). En fait, au témoignage de Théophane (p. 501), Léon aurait pénétré par la porte de Charisios (ou porte d'Andrinople), ce qui au demeurant paraît plus logique pour une armée venant d'Andrinople. Cette entrée triomphale prit place le 11 juillet 813, et le couronnement eut lieu le lendemain.

19. Si Léon V était entré par la Porte d'Or, la station à ce monastère, le plus réputé de la capitale, alors dirigé par Théodore, serait attendue. Skylitzès, suivant l'historiographie du Xe siècle, notamment Génésios (I, § 4) et Théophane Continué (p. 18), retrace l'itinéraire traditionnel du triomphe.

20. Une des pièces d'apparat du Grand Palais, construite au VIe siècle, servant aux réceptions et aux banquets impériaux (Janin, *Constantinople*, p. 115-117). En réalité, selon Théophane Continué (p. 19), Léon fit une prière dans la Chalcé, au moment donc où il entrait dans le Palais impérial.

21. Michel (*PMBZ* 4990, 5054 - *PBE* : Michael 10) venait d'être promu *prôtostratôr* par Léon. C'était un grand honneur pour un fonctionnaire que de recevoir un vêtement qu'avait porté l'empereur. Génésios (I, § 4) précise que ce vêtement était un «kolobion», une sorte de tunique ornée d'un motif d'aigles.

Alors, l'empereur Michel et son épouse Prokopia, avec leurs enfants[22], cherchèrent asile comme des suppliants à l'église de la Mère de Dieu qu'on appelle le Pharos[23]. L'usurpateur les en fit sortir et les sépara les uns des autres. Il exila Michel dans le monastère de l'île de Prôtè[24] où, après avoir fait couper
9 sa chevelure de laïc, il passa le reste de sa vie. Quant à Théophylacte, l'aîné des fils de Michel, Léon le fit castrer et l'envoya en exil avec sa mère et ses frères[25].

4. *[Prophétie du moine de Philomilion]*

Voilà pour ces événements. Il convient encore de rappeler la prophétie du moine qui vivait dans l'ascèse près de Philomilion[26]. Il y avait un homme très en vue, nommé Bardanios et surnommé Tourkos[27], l'un des premiers membres du Sénat, qui avait la dignité de patrice et qui était domestique des Scholes d'Orient[28]. Sans cesse, il méditait de tenter une usurpation et, s'il le pouvait, de se rendre maître de l'empire ; mais il était agité toujours par des sentiments contraires, car si l'amour de la dignité impériale l'enflammait, il craignait et redoutait ce que l'issue avait d'incertain. Ayant appris qu'il y avait à Philomilion un moine reclus, parvenu au sommet des vertus, et dont on disait qu'il prophétisait l'avenir, il décida qu'il fallait lui faire part de ses projets et recueillir sa décision. À la suite de ces réflexions, sous prétexte d'une chasse, il prit avec lui Léon qui, parce qu'il avait belle figure, fière allure et qu'il se distinguait par toute sorte de qualités sociales, était son serviteur et commandait ses écuyers. Il lui adjoignit Michel le Bègue, d'Amorion, dont nous avons parlé, et, en plus de ces deux hommes, un certain Thomas, d'origine arménienne[29], qui habitait les bords du

22. Michel Ier eut une nombreuse descendance. Nous connaissons les noms de trois fils et deux filles. La fille aînée s'appelait Gorgô (*PMBZ* 2290 - *PBE* : Georgo 1), la seconde Théophanô (*PMBZ* 8164 et *PBE* : Theophano 1). L'aîné des fils, Stavrakios (*PMBZ* 6890 et *PBE* : Staurakios 12), était décédé auparavant. Le second, Théophylacte, qui portait le nom de son grand-père paternel, fut tonsuré sous le nom d'Eustrate et mourut en janvier 849 à l'âge de 56 ans (*PMBZ* 8336 et *PBE* : Theophylaktos 9). Nicétas, son cadet, devenu moine sous le nom d'Ignace, fut ultérieurement promu patriarche (cf. Treadgold, *Byzantine Revival*, p. 405, n. 163).

23. Église dédiée à la Vierge, dépendant du Grand Palais, située comme son nom l'indique près du phare, au bord de la Marmara. R. Janin (*Églises*, p. 232-234) en attribue la construction à Constantin V, sans preuve. Cette église est mentionnée pour la première fois à l'occasion du mariage de Léon IV avec une princesse khazare, en 768 (Théophane, p. 444).

24. Une des îles des Princes, aujourd'hui Kînalî, traditionnel lieu d'exil. Bardanios Tourkos y avait précédé Michel et ses fils, après l'échec de sa révolte en 803 (Janin, *Grands centres* II, p. 70-72).

25. Le traitement infligé aux fils de Michel suggère que la passation du pouvoir ne s'est pas accomplie aussi harmonieusement que l'affirment les chroniqueurs.

26. Ville du thème des Anatoliques, aujourd'hui Akşehir (Belke-Mersich, *Phrygien und Pisidien*, p. 359-360).

27. Le surnom de Tourkos (le Turc) suggère que Bardanios avait du sang khazar. Bardanios fut domestique des Scholes, puis stratège des Anatoliques sous Irène et Nicéphore. Sa carrière est retracée dans E. Kountoura-Galake, Ἡ Ἐπανάσταση τοῦ Βαρδάνη Τούρκου, *Symmeikta*, 5, 1983, p. 203-215 ; cf. aussi *PMBZ* 759, 760, 762, 766, 771 et *PBE* : Bardanes 3.

28. Titre anachronique, puisque la fonction de domestique des Scholes d'Orient n'est pas antérieure à Romain II (Oikonomidès, *Listes*, p. 329). En réalité Bardanios était monostratège des thèmes d'Orient, c'est-à-dire qu'il commandait à titre temporaire toutes les troupes d'Orient face aux musulmans, sans doute par souci d'efficacité.

29. Il s'agit de Thomas dit le Slave, auteur d'une terrible révolte sous Michel II (cf. *infra*).

lac Gazouros[30]. Il donna l'ordre à la suite très nombreuse qui l'accompagnait de l'attendre à un certain endroit et lui-même, avec les hommes que j'ai dits, se rendit dans la retraite du moine, entra tout seul auprès de lui et lui fit part de ce qu'il méditait. Le moine ne l'eut pas plus tôt entendu qu'il le détourna de ses projets et l'assura que s'il ne se laissait persuader de renoncer à son but, ses yeux seraient privés de la lumière et qu'il serait déchu de sa fortune. À ces mots, le stratège, très abattu, faillit perdre l'esprit.

Toutefois, après avoir reçu la bénédiction habituelle, comme il s'apprêtait à partir, on lui présenta le cheval qu'il montait. Michel tenait le frein et Thomas l'étrier droit de la selle tandis que Léon soutenait le stratège enfourchant sa monture. Le moine se pencha à la fenêtre de sa cellule et, voyant ces hommes
10 d'en-haut, il ordonna à Bardanios de revenir. Tout content d'être rappelé, celui-ci descendit de son cheval en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire et courut vers le moine, parce qu'il s'attendait à entendre des paroles selon son cœur. Mais le moine, l'ayant fait encore approcher, lui dit : «Stratège, une fois encore, je t'avise et te conseille de ne plus même songer à ce que tu avais projeté ; sinon, sache bien qu'il en résultera pour toi yeux crevés, fortune confisquée. Quant aux trois hommes qui t'ont présenté ton cheval, celui qui te soutenait alors que tu t'apprêtais à monter sera le premier à s'emparer du trône, celui qui tenait le frein sera le second ; et le troisième, qui tenait pour ton pied l'étrier de droite, se fera acclamer, mais n'obtiendra pas le trône et périra de la plus misérable des morts.»

Bardanios, quand il entendit cela, rit de ce qu'on lui disait et changea d'avis sur le moine : au lieu d'un prophète prévoyant le futur, disait-il, c'était un charlatan, incapable d'aucune prescience des choses à venir. Il tenait compte, bien sûr, de la qualité des personnes, qui lui faisait mépriser cette prophétie : un patrice, assis sur le trône des domestiques, investi de toute la puissance possible, d'une origine éclatante, d'une illustre maison, allait manquer son but tandis que des gens obscurs, vivant de leurs gages, incapables de dire de qui ils étaient nés, s'élèveraient à la sublimité du trône impérial[31] ? C'est ainsi qu'il moquait et raillait les paroles du moine. Puis il retourne au siège de son commandement, s'entend avec les conjurés et lève la main contre l'empereur : c'était Nicéphore l'ex-*génikos*[32] qui tenait alors les rênes de l'empire. Il réunit donc les troupes les plus nombreuses qu'il pouvait, se fait proclamer empereur et installe son camp dans la région de Bithynie[33]. À peine l'empereur eut-il été informé du soulèvement de Bardanios qu'il envoya contre lui des forces considérables.

30. Ce lac, l'un des plus vastes de Turquie, situé entre la Galatie et la Lycaonie, aujourd'hui le Beyşehir Gölü, a porté plusieurs noms, lac Karalis dans l'Antiquité, lac Pousgousé ou lac Sklèros au Moyen Âge (BELKE-RESTLE, *Galatien und Lykaonien*, p. 218).

31. En réalité ces personnages n'étaient pas si obscurs, puisque Léon était peut-être le fils d'un stratège des Arméniaques nommé Bardas (TURNER, *Leo V*, p. 172-173 et *PMBZ* 784 - *PBE* : Bardas 4).

32. Avant de renverser Irène en 802, l'empereur Nicéphore était patrice et logothète du *génikon* (THÉOPHANE, p. 476).

33. Bardanios s'établit à Malagina, le camp où les armées se concentraient avant de partir vers l'Orient (THÉOPHANE, p. 479).

Alors que les deux armées allaient se ruer l'une sur l'autre, voici que Bardanios demande son pardon et l'amnistie de ses crimes : Nicéphore les lui accorde sous la foi du serment et l'exile à l'île de Prôtè, dans la propriété qu'il s'était préparée là[34]. Peu après, des soldats venus de Lycaonie – était-ce de leur propre mouvement, ou bien sur un ordre secret de l'empereur ? – attaquent la propriété, aveuglent Bardanios, puis se réfugient dans la Grande Église de Dieu[35]. Léon, Michel et Thomas, qui, comme je l'ai dit, servaient Bardanios, une fois
11 que la révolte eut éclaté, se joignirent à l'empereur Nicéphore. Léon fut promu chef du *tagma* des Fédérés[36], Michel le Bègue se vit confier la fonction de comte de la Tente[37], quant à Thomas, il conserva jusqu'au bout sa fidélité à son maître[38].

À cette époque, les Sarrasins firent une incursion contre les Romains et Léon, alors stratège subordonné au gouverneur des Anatoliques, se vit confier le commandement des troupes, avec lesquelles il affronta les Agarènes et remporta la victoire[39]. Il y gagna une réputation et l'empereur Michel, Nicéphore étant déjà mort, lui conféra la dignité de patrice. Voilà comment tout cela se passa.

5. [Une lunatique annonce le règne de Léon]

Peut-être n'est-il pas superflu de conter encore comment l'empereur Michel eut la révélation qu'il allait être chassé du trône. Il avait une servante, née dans sa maison, qui, à la nouvelle lune, était prise de folie. Et donc, lorsqu'elle était sous l'emprise de son mal, elle venait à l'endroit où sont érigés un bœuf et un lion de pierre qui valent à cette place son nom de Boukoléon[40] et criait d'une voix très sonore à l'adresse de l'empereur : «Va-t'en ! Va-t'en ! Quitte le bien d'autrui !» Cela se produisit plusieurs fois, ce qui effrayait l'empereur et lui causait de graves soucis. Voilà pourquoi il s'ouvrit de cette affaire à l'un de ses familiers et de ses proches, Théodote, le fils du patrice Michel Mélissènos[41], qu'on surnommait

34. La révolte de Bardanios dura du 18 juillet au 8 septembre 803 (cf. W. E. KAEGI, *Byzantine military unrest, 471-843 : an interpretation*, Amsterdam, 1981, p. 245-246).

35. Le *tagma* des Lycaoniens soutenait Nicéphore, qui le fit venir à Constantinople pour assurer sa sécurité (THÉOPHANE, p. 480). Nicéphore, originaire de Pisidie, était leur compatriote.

36. Les Fédérés, corps d'élite levé par Tibère II, survécurent aux défaites du VIIe siècle et furent cantonnés lors de la formation des thèmes dans celui des Anatoliques, dont ils formèrent une tourme (J. F. HALDON, *Byzantine Praetorians*, Bonn, 1984, p. 246-249).

37. Dans le thème, le comte de la Tente servait traditionnellement de chef d'état-major. Michel fut comte de la Tente des Anatoliques.

38. Le texte de Skylitzès est sûrement corrompu, car il faut comprendre que des trois serviteurs de Bardanios, deux, Léon et Michel, l'ont abandonné et que Thomas seul lui est resté fidèle.

39. Théophane (p. 490-491) rapporte que Léon, stratège des Anatoliques qui venait de succéder à Romain, tombé contre les Bulgares en 811, fut vainqueur de Thābit b. Naṣr, lui tuant 2000 hommes et prenant un gros butin. Il y a donc un désaccord chronologique avec notre texte, puisque Skylitzès attribue cette victoire à Léon, quand il était encore tourmarque des Fédérés.

40. Ce monument représentant un lion terrassant un taureau, placé près du port impérial au sud du Grand Palais, donna aussi son nom au palais tout proche. Il fut renversé en 1532 par un tremblement de terre (JANIN, *Constantinople*, p. 101).

41. En 765-766, Michel Mélissènos fut nommé stratège des Anatoliques par Constantin V, dont la troisième épouse était la sœur de celle de Michel. Ce stratège subit une défaite face aux Arabes cinq ans plus tard (THÉOPHANE, p. 440, 445 ; *PMBZ* 5028 - *PBE* : Michael 4). Sous Léon V, Théodote devint patriarche de Constantinople cf. *infra*, p. 000 ainsi que *PMBZ* 7954 - *PBE* : Theodotos 2.

Kassitéras[42], le pressant d'enquêter sur ce que disait la servante.Théodote lui donna l'avis suivant : lorsque la fille serait prise d'une de ses crises de folie, on se saisirait d'elle et on lui demanderait à qui appartenaient les demeures du palais et comment on pouvait reconnaître cet homme. C'est ce qui se passa, Théodote se chargeant de l'exécution. Et la femme, qu'on interrogea un jour qu'elle était en proie à une crise, révéla le nom de Léon, décrivit ses traits, son allure, et ajouta que, si Théodote allait à l'Acropole, il y rencontrerait deux hommes : celui qui était sur un mulet ne pouvait manquer de monter sur le trône. Telles furent ses paroles. Théodote, de son côté, examina soigneusement ses dires ;
12 il alla à l'endroit qu'elle avait désigné, reconnut l'homme au signalement donné et vit bien que cette femme n'avait menti en rien. Cependant, il ne rapporta rien à l'empereur de ce qu'il avait appris, mais prétendit que les propos de la femme n'étaient que paroles en l'air et divagations sans la moindre trace de vérité. Puis il prit Léon par la main, entra à l'église Saint-Paul-Apôtre près de l'Orphelinat[43] et, lui donnant sa parole, recevant la sienne, il lui dévoila ces prédictions. Mais il cacha la vérité et prétendit que c'était par une révélation divine qu'il avait reçu l'assurance que Léon serait certainement le maître du gouvernement des Romains. Il lui demandait qu'après l'accomplissement de cette prophétie, la bonne nouvelle qu'il lui apportait reçût sa récompense, et Léon lui promit que, si ce qu'il avait dit venait à se réaliser, il obtiendrait ce qu'il demanderait.

6. [Reprise de la guerre contre les Bulgares]

Voilà donc comment se passa tout cela. Cependant, la guerre dont nous avons parlé entre Romains et Bulgares vint à se rallumer pour plusieurs raisons, dont je vais dire la principale. Des Bulgares quittèrent le territoire de leurs ancêtres et vinrent sur la terre des Romains avec toute leur famille. Ils furent accueillis par l'empereur Michel qui les établit en différents endroits. De plus, certains Romains faits prisonniers lors des guerres précédentes brisèrent leurs chaînes et revinrent dans leur pays. Tous ces gens, Kroum, le chef des Bulgares, demandait qu'on les lui rendît, et certains Romains étaient donc d'avis qu'il serait bon de livrer ces hommes[44]. L'empereur et certains moines considérables[45] étaient favorables à

cette restitution, parce qu'ils estimaient qu'en rendant les réfugiés, ils éviteraient que les barbares ne se livrassent au pillage. D'autres s'opposèrent à cet avis : à leur tête se trouvaient le patriarche Nicéphore, le magistre Théoctiste – l'homme le plus vertueux et le plus avisé de son temps[46] – et bien d'autres, qui disaient qu'on devait s'en remettre à Dieu et non pas, en rendant les réfugiés, délaisser le secours tout-puissant de Dieu pour se concilier un barbare qui faisait le matamore. Comme les prétentions de Kroum n'avaient obtenu aucune satisfaction, la guerre dont j'ai parlé s'alluma, qui eut pour suite la déroute des Romains et leur sanglant massacre. La Providence divine, à ce qu'il semble, préparait d'autres voies.

42. Sur ce surnom, F. Winkelmann, *Quellenstudien zur herrschenden Klasse von Byzanz im 8. und 9. Jahrhundert*, Berlin, 1987, II, p. 152, 160, 182 ; A. P. Kazhdan, The Formation of Byzantine Family Names in the Ninth and Tenth Centuries, *Byzsl.* 58, 1997, p. 99.

43. Une des principales institutions de charité, l'orphelinat géré par l'orphanotrophe était situé sur l'Acropole, lieu aujourd'hui occupé par le Sérail. L'orphelinat de St-Paul fut fondé au VIe siècle par Justin II et l'impératrice Sophie (cf. T. Miller, The *Orphanotropheion of Constantinople*, dans *Through the eye of a needle: Judeo-Christian roots of social welfare*, ed. E. Hanawalt and C. Lindberg, Kirksville MO, 1994, p. 83-103. Au XIe siècle l'orphelinat fut doté d'une école par Alexis Comnène : S. Mergiali-Falangas, L'école Saint-Paul de l'orphelinat à Constantinople. Bref aperçu sur son statut et son histoire, *REB*, 49, 1991, p. 237-246.

44. Théophane (p. 498-499) décrit également ce conseil impérial : le patriarche Nicéphore (*PMBZ* 5301 - *PBE* : Nikephoros 2), les métropolites étaient favorables à la paix, alors que Théodore Stoudite refusait l'idée de livrer les transfuges. Skylitzès, à tort sans doute, range Nicéphore parmi les partisans de la guerre.

45. Théodore Stoudite, dont il est question ici, n'est pas nommément cité (sur le personnage, voir en dernier lieu, Th. Pratsch, *Theodoros Studites (759-826) zwischen Dogma und Pragma : der Abt des Studiosklosters in Konstantinopel im Spannungsfeld von Patriarch, Kaiser und eigenem Anspruch*, Berlin, 1998, R. Cholij, *Theodore the Stoudite. The Ordering of Holiness*, Oxford, 2002, ainsi que *PMBZ* 7574 - *PBE* : Theodoros 15).

46. Le patrice et questeur Théoctiste (*PMBZ* 8046 - *PBE* : Theoktistos 2) avait participé le 31 octobre 802 au renversement d'Irène (Théophane, p. 476) ; il fut promu magistre par Nicéphore dont il resta l'un des proches conseillers durant tout son règne. Théoctiste joua les premiers rôles lors de la transmission du pouvoir à Stavrakios, puis à Michel Rangabé.

13

LÉON L'ARMÉNIEN[1]

1. [Premières mesures de Léon ; victoire sur les Bulgares]

À peine Léon eut-il été investi du pouvoir impérial qu'il promut tourmarque du *tagma* des Fédérés Thomas, l'un des trois hommes dont j'ai raconté plus haut dans ce livre qu'ils avaient accompagné Bardanios allant trouver le moine à Philomilion : c'était un homme jeune et plein d'allant. Quant à Michel le Bègue, lui aussi l'un des trois, et dont Léon avait tenu le fils au sortir des saints fonts, il le nomma patrice et comte de la schole des Excubites. Pour les autres affaires de l'empire, il agissait selon son bon plaisir. Les Bulgares, que la récente défaite des Romains avait exaltés plus encore, sillonnaient la Thrace, ravageant et pillant tout sur leur passage[2]. L'empereur décida donc d'envoyer une ambassade pour engager des pourparlers de paix. Mais comme le Bulgare, tout plein d'arrogance, avait repoussé cette offre, l'empereur se vit dans l'obligation de combattre[3] et donc, une fois les forces assemblées, une violente bataille s'engagea, où les armées romaines furent à nouveau défaites. Alors que les Bulgares étaient occupés à les poursuivre, l'empereur, qui se tenait sur une position dominante avec son hétairie à regarder l'action, se rendant compte que les Bulgares poursuivaient les fuyards sans aucun ordre et qu'ils avaient rompu toute formation, exhorta les soldats qui l'entouraient, les suppliant de se comporter en gens de bien et de ne pas laisser la gloire des Romains être réduite à néant ; puis il assaillit impétueusement l'ennemi. Par cette charge inattendue, il mit en déroute ceux qu'il rencontra ; quant au reste de l'armée bulgare, il le surprit par la soudaineté de son action et le plongea dans le trouble et l'effroi de sorte que plus personne ne songeait à résister. Lors de cette attaque, beaucoup de Bulgares tombèrent, et même leur chef suprême, que ses familiers cependant remirent bien vite sur un cheval de selle et qui trouva le salut dans la fuite. Il y eut beaucoup plus encore de prisonniers que de morts[4]. Cet exploit rabaissa l'orgueil des Bulgares et fit relever le front aux Romains,
14 qui jusque-là, courbés, baissaient la tête vers la terre. L'empereur, rentré dans la

1. Sur le règne de Léon V, cf en dernier lieu, Th. K. KORRÈS, *Léon V l'Arménien et son époque. Une décennie cruciale pour Byzance (811-820)*, Thessalonique, 1996 (en grec).

2. Skylitzès passe sous silence de graves événements. En juillet 813, lors de négociations, Léon tenta de surprendre Kroum et de le tuer. Furieux, celui-ci ravagea la Thrace jusqu'au Ganos, brûlant et détruisant Sélymbria, Raidestos, Apros (*Scriptor Incertus*, p. 344-345). Andrinople fut prise par le frère de Kroum et de nombreux prisonniers furent déportés en Bulgarie. Enfin le 13 avril 814, Kroum mourut soudainement alors qu'il attaquait de nouveau Constantinople ; les incertitudes de la succession bulgare provoquèrent alors la levée du siège (TREADGOLD, *Byzantine Revival*, p. 201-207).

3. Au début de 816 Omourtag, fils de Kroum, était désormais le khan des Bulgares.

4. Le récit de la bataille diffère selon les auteurs. Le *Scriptor Incertus* prétend que Léon a surpris le camp ennemi durant la nuit. Tous s'accordent sur l'ampleur du succès de l'empereur.

Ville reine avec de brillants trophées et un très grand butin[5], se remit aux affaires qu'il avait en cours.

2. *[Exil du patriarche Nicéphore ; Théodote Mélissènos le remplace]*

Comme il venait justement de se ressouvenir du moine de Philomilion, il décida de le récompenser par des présents et des offrandes pour la prophétie qu'il avait faite à son propos. Il envoya donc un homme de confiance lui porter des offrandes, des meubles, des vases d'argent et d'or, et de ces matières odorantes que l'Inde nous envoie. Mais il se trouva que le moine était déjà mort et que s'était établi dans sa cellule, pour lui succéder, un autre moine appelé Sabbatios, tout rempli de l'hérésie athée des iconomaques[6]. L'envoyé de l'empereur, arrivé vers lui, l'engageait avec insistance à accepter les présents que l'empereur envoyait à son maître et à récompenser de son côté le donateur par une lettre et des prières. Mais l'autre, refusant de prendre ce qu'envoyait l'empereur, pressa l'émissaire de rebrousser chemin : l'empereur, ajoutait-il, était indigne de la pourpre parce qu'il était tout brûlant de zèle pour les idoles et suivait les opinions de l'impératrice Irène et du patriarche Tarasios, que cet homme abominable appelait, l'une, Irène, un léopard[7] et une ménade en transe, et l'autre, l'immortel patriarche, Taraxios, c'est-à-dire «Trublion». Il menaçait aussi l'empereur d'être bientôt déchu du trône et de mourir de male mort s'il ne se laissait bien vite convaincre par ses propos de détruire les saintes effigies. Quand l'*autokratôr* eut reçu la lettre et qu'il eut appris de son envoyé tout ce qu'il avait lui-même entendu dire au moine, envahi par le trouble, il fit venir Théodote Mélissènos auquel il fit part de ses réflexions sur la conduite à tenir. L'autre, depuis longtemps tout empli de cette hérésie, ne cherchait que l'occasion de produire au grand jour son impiété. Il propose à l'empereur le conseil que voici : il y avait, disait-il, un moine opérant des miracles, qui habitait au Dagisthée[8]. «C'est à lui, dit-il, qu'il faut soumettre cette affaire et, quoi qu'il propose, c'est là ce qu'il faut faire.»

Voilà donc ce qu'il dit à l'empereur, puis il le quitte et court sur-le-champ
15 trouver le moine : «La nuit prochaine, lui dit-il, l'empereur, vêtu d'un pauvre manteau, viendra te voir pour t'interroger sur la foi et sur d'autres affaires de

5. Après la victoire de Léon sur les Bulgares en avril 816, ceux-ci se montrèrent plus disposés à signer un traité à la fin de l'année 816 qui permit une paix durable de trois-quarts de siècle et la restauration des thèmes de Thrace et de Macédoine terriblement ravagés par les guerres antérieures (W. Treadgold, The Bulgar's Treaty with the Byzantines in 816, *Rivista di Studi Bizantini e Slavi*, 4, 1984, p. 213-220).

6. La querelle iconoclaste avait éclaté sous le règne de Léon III l'Isaurien et avait pris de l'ampleur sous son fils Constantin V, qui avait fait de l'iconoclasme la doctrine officielle de l'Église byzantine, après le concile de Hiéreia en 754. L'impératrice Irène, s'appuyant notamment sur les moines, établit le culte des images au concile de 787. Il restait toutefois dans l'Église et au sein de la population des adversaires du culte des images. L'opposition des deux camps était fort virulente, les iconoclastes traitaient volontiers leurs adversaires d'idolâtres et les iconodoules considéraient leurs opposants comme des impies. Sur l'iconoclasme, parmi l'abondante bibliographie, cf. Dagron, *Histoire du christianisme*, p. 93-165.

7. En grec «pardô». Comme pour Tarasios, l'insulte joue peut-être sur le nom de la personne. Irène, originaire d'Athènes, pourrait être la fille d'un Léon Pardos – nom typiquement péloponnésien.

8. Le Dagisthée comprenait un palais, sans doute construit pour le général de Justinien homonyme, et des bains situés entre le forum de Constantin et celui de Théodose. Le palais du Dagisthée appartenait à Léon, qui l'avait reçu de l'empereur Nicéphore (Janin, *Constantinople*, p. 331-333).

première importance. Toi donc, n'oublie pas de le menacer de bientôt périr de male mort et de perdre l'empire s'il n'accepte pas de bon gré de se rallier aux décisions de l'empereur Léon l'Isaurien et de proscrire des saints temples les idoles – c'est ainsi qu'il appelait les images sacrées –. N'oublie pas non plus de lui promettre que, s'il adopte cette conduite, il aura longue vie et gouvernera l'empire heureusement pendant de longues années.» Ayant ainsi fait la leçon au moine pour lui apprendre ce qu'il devait dire à l'empereur, il s'en retourna.

Peu après, de nuit, le voici revenu près du moine avec l'empereur vêtu d'un pauvre habit. La discussion s'étant engagée, le moine fit venir l'empereur tout contre lui et, comme s'il avait connu par une divine inspiration la dignité impériale de son visiteur : «Ce que tu fais là, Sire empereur, dit-il, n'est pas raisonnable. Tu cherches à me tromper en t'habillant comme un simple particulier alors que, caché sous ce vêtement, c'est un empereur qui se dissimule. Ainsi fais-tu donc ; mais la grâce de l'Esprit divin n'a point permis que tu nous dupes ainsi davantage.» Lorsque l'empereur l'eut entendu lui dire tout cela et lui expliquer qu'il ne l'avait pas trompé en cachant sous un pauvre vêtement sa dignité d'empereur, il fut stupéfait, comme il était normal pour qui ignorait tout de ce coup monté. Il vit en ce moine un homme divin, promit d'exécuter docilement et rapidement ce qu'il lui enjoignait et décréta la destruction des augustes images.

Au début, c'était secrètement qu'il examinait comment il pourrait réaliser ses résolutions sans susciter quelque révolution dans les affaires de l'Église. Par la suite, il fit paraître ses décisions au grand jour et gens en charge comme gens d'Église, bon gré mal gré, se plièrent à son ordre. Il chercha même à forcer Nicéphore, le grand patriarche d'éternelle mémoire, à signer le tome portant destruction des saintes images ; mais, ne pouvant nullement le fléchir, il l'exila dans la Proconnèse[9]. Depuis longtemps, le défunt Nicéphore avait pressenti le caractère sournois de Léon et prévu qu'il allait troubler et bouleverser l'Église. En effet, lorsqu'il avait placé le diadème sur son front, il lui avait semblé que des chardons et des épines lui transperçaient la main et il avait vu en cela le symbole et le présage des maux qui devaient survenir ensuite.

16 Tandis qu'on emmenait en exil le grand patriarche[10], Théophane le Confesseur, supérieur du monastère d'Agros[11], alors qu'il séjournait dans une propriété <du monastère>, fut pris d'une inspiration divine et sentit que le patriarche passait. Il lui fit cortège avec de l'encens et des cierges tandis que son bateau passait au large. De son côté, le patriarche le gratifiait des prosternations les plus profondes et le saluait à son tour en étendant la main pour le bénir. Tout cela, ils le firent sans s'apercevoir l'un l'autre ; mais ils se voyaient par les yeux de l'esprit et chacun rendait à l'autre l'hommage qui lui était dû. L'une des personnes embarquées avec le patriarche lui demanda : «Maître, pour qui avez-vous étendu les bras vers le ciel en signe de salut ?» – «C'est pour le très saint confesseur

9. La Proconnèse, l'île la plus vaste de la mer de Marmara, située au large de Cyzique, était surtout réputée pour ses carrières de marbre, qui fournirent le matériau de nombreux bâtiments de la capitale, érigés à l'époque protobyzantine.

10. Le 13 mars 815.

11. Il s'agit d'un des historiens cités par Skylitzès dans son prologue. Sur Agros, cf. C. Mango - I. Ševčenko, Some Churches and Monasteries on the Southern Shore of the Sea of Marmara, *DOP* 27, 1973, p. 259.

Théophane, dit le patriarche, l'higoumène d'Agros, qui nous accueille avec des lumières et de l'encens.» Peu après, la prédiction du patriarche se réalisa. <Théophane> fut bientôt chassé de l'Église parmi tant d'autres et soumis à une infinité de mauvais traitements. Il reçut ainsi la couronne des confesseurs sans plus avoir obtenu de revoir le patriarche, afin que, sur ce point aussi, la prédiction de celui-ci s'accomplît[12].

Une fois que le patriarche eut été exilé ainsi que je l'ai dit, Théodote Mélissènos, dont j'ai mentionné précédemment qu'il était appelé Kassitéras, monta sur le trône patriarcal, bien qu'il en fût indigne, le jour même de la résurrection du Seigneur et, installé sur ce trône, avec la puissance impériale à ses côtés, ce n'était plus dans les recoins obscurs, mais au grand jour, à découvert, qu'il publiait l'hérésie des iconomaques[13].

3. [Orgueil et dureté de Léon]

L'empereur Léon, tout enflé de sa précédente victoire sur les Bulgares, et qui, un peu avant, avait remporté un succès aussi contre les Arabes, était devenu intenable d'orgueil et s'abandonnait à la dureté et aux excès de cruauté. Ses colères le rendaient intraitable et il punissait très sévèrement toute faute. À ceux qui voulaient le voir, il refusait toute audience et restait insensible aux conseils. Il punissait de petites fautes par de grands châtiments, faisait enlever aux uns les
17 mains, à d'autres les pieds, à d'autres les membres les plus essentiels, et ce qu'on avait ainsi coupé sur son ordre, il ordonnait qu'on le suspendît le long de l'avenue, avec l'intention de frapper et d'effrayer les spectateurs. Par là, il se rendit odieux à tous ses sujets.

4. [Reprise de l'iconoclasme]

Ce qui suivit accrut encore cette haine. Ce n'est pas seulement en effet contre les hommes qui, par leur nature, avaient pourtant même dignité que lui, qu'il manifestait orgueil et sauvagerie ; mais il était animé de transports même contre la vraie foi et contre Dieu. L'instrument dont il se servait spécialement pour cela était un homme très décrié pour sa rouerie, qui dirigeait le corps des chantres du palais. Pour l'extérieur, il semblait être une sainte et pieuse personne, mais à l'intérieur, sous l'épaisse toison d'un mouton, c'était en fait un loup qu'il cachait. Cet homme impie[14] trouva l'occasion favorable. C'était le jour où l'habitude veut qu'on lise à voix haute à l'église la prophétie d'Isaïe à la grande voix, qui dit :

12. Allusion à l'exil de Théophane dans l'île de Samothrace où il mourut en mars 817.

13. En réalité, Léon V, avant de remettre en vigueur les actes du concile iconoclaste de Hiéreia, avait dialogué avec les membres les plus éminents de l'Église, dont le patriarche Nicéphore et l'higoumène du Stoudios Théodore, tous deux favorables aux images. Sur la chronologie des événements, cf. T. MATANTSÉVA, La conférence sur la vénération des images en décembre 814, *REB*, 56, 1998, p. 249-260. Il passa outre leur opposition et, peu après Pâques 815, il remit en vigueur l'iconoclasme, sans rencontrer de grande résistance au sein de l'Église séculière (cf. DAGRON, *Histoire du christianisme*, p. 139-142).

14. Le *Scriptor Incertus* (p. 349-352) rapporte qu'à cette époque Jean Grammatikos, le futur syncelle, puis patriarche (cf. *infra* le règne de Théophile ; *PMBZ* 3199 - *PBE* : Ioannes 5), fut chargé de rechercher dans les bibliothèques les ouvrages anciens où il puiserait des arguments susceptibles de justifier la condamnation du culte des images. Il n'est pas certain que ce soit à lui que Skylitzès fait ici allusion, car on n'a pas d'attestation que Jean ait jamais été à la tête des chantres du Palais.

À qui avez-vous comparé le Seigneur ? À quelle <ressemblance[15]> l'avez-vous comparé ? Le menuisier n'a-t-il pas fabriqué une image ? L'orfèvre n'a-t-il pas fondu l'or pour la dorer ? N'a-t-il pas préparé pour lui une ressemblance ? et le reste de la prophétie. Il s'approcha alors de l'empereur et lui dit à l'oreille : «Comprenez ce qui est dit, Sire empereur, et que la vérité ne vous échappe pas ! Attachez-vous donc à un culte semblable à celui que vous propose le prophète !» Par ces paroles, il instilla dans la pensée de l'empereur le poison de l'hérésie plus encore que précédemment, de sorte que le culte dont celui-ci s'était fait jusque-là le héraut empressé, mais avec des ménagements et des hésitations, c'est à visage découvert et sans pudeur, ou, pour mieux dire, avec des menaces, en faisant planer le danger, qu'il l'imposa désormais. De ce jour donc, tous ceux qui, faiblissant, trahirent la vérité, étaient en sécurité ; mais ceux qui n'obéirent pas à son décret tout plein d'impiété se voyaient livrés à des tourments et à des malheurs insupportables.

5. [Vigilance de Léon ; son amour de la justice]

Malgré toutes ses impiétés et tous ses crimes, il était cependant très vigilant à
18 s'occuper des affaires publiques, de sorte qu'il ne négligeait rien de ce qui pouvait être nécessaire ou profitable. On prétend même qu'après sa mort, le patriarche Nicéphore déclara que l'État romain avait perdu un protecteur impie, certes, mais grand. En plus du fait qu'il administrait les affaires publiques avec soin et vigilance, il détestait l'injustice. C'est ainsi qu'un jour, tandis qu'il sortait du palais, quelqu'un l'aborda en se plaignant de ce que sa femme avait été enlevée par un sénateur : «et alors que j'ai porté plainte pour cette affaire devant le préfet de la ville, disait-il, je n'ai pas obtenu réparation». À peine l'empereur eut-il entendu ce que disait cet homme qu'il ordonna que le sénateur mis en cause et le préfet se présentassent devant lui dès son retour, et sitôt revenu, il fit comparaître devant lui la victime, qui demandait réparation, le coupable de ce forfait et le préfet lui-même. L'empereur ordonnant au plaignant de déclarer le tort dont il était victime, celui-ci conta tout du début à la fin. L'accusé, incapable d'échapper aux preuves qu'on lui opposait et voyant que les arguments de son adversaire ne lui laissaient aucune échappatoire, finit par avouer son crime. L'empereur demanda aussi au préfet pourquoi il n'avait pas puni ce méfait ainsi qu'il convenait, et comme celui-ci, pour toute défense, restait coi, il le démit de ses fonctions tandis qu'il livrait l'adultère aux châtiments prévus par la loi. Il passait la plupart de son temps à siéger dans la salle du Lausiakos et nommait comme stratèges, stratélates ou archontes les gens les plus capables et les plus intègres : car il dédaignait lui-même au plus haut point l'argent[16].

6. [Prétentions musicales de Léon]

Il était tout fier de sa voix et prétendait avoir le sens du rythme : mais la nature n'était pas d'accord avec lui. En fait, il était piètre musicien et tout à fait incapable de chanter harmonieusement. Il avait cependant l'habitude, lors des

15. Is. 40, 18-20. La prophétie d'Isaïe est lue pendant l'office des matines (l'*orthros*) le mardi de la cinquième semaine du grand carême. Le terme «ressemblance» ne figure pas dans l'édition Thurn.

16. Cet éloge d'un empereur iconoclaste peut paraître paradoxal, mais l'empereur Théophile bénéficie aussi de remarques favorables sur son sens de la justice.

psalmodies, d'entonner les louanges, surtout lorsqu'au jour de la Nativité du Christ on psalmodiait les canons de la fête. Il attaquait les odes, en effet, d'une voix perçante et inculte et lorsqu'il entonnait l'*hirmos* de la septième ode qui dit : *Par amour du souverain suprême, ils ont tenu pour rien*...[17], il s'exposait alors aux rires des auditeurs, lui qui avait tenu pour rien la crainte de Dieu et s'était joint au parti des démons en reniant les augustes images. Voilà ce qui concerne l'empereur.

7. [Imprudences de Michel ; sa condamnation]

19 Michel d'Amorion, qui toujours se poussait plus avant et montait plus haut[18], fut accusé de lèse-majesté. Il parvint à grand-peine à se défaire de cette accusation, puis l'empereur l'envoya faire l'instruction militaire de l'armée qui était sous ses ordres. Mais Michel, enclin à tous les vices, souffrait en particulier de ne pas savoir tenir sa langue, organe qui pourtant peut trahir les secrets cachés au fond du cœur. En effet, il disait ouvertement tout ce qui lui passait par la tête et lançait même contre l'empereur des propos inconvenants : il menaçait de le priver du trône et faisait planer sur sa femme l'ombre de noces impies. L'empereur, informé de tout cela, essaya tout d'abord, en laissant voir habilement ce qu'il avait appris, de le détourner de ces propos imprudents et de ses mauvais projets. Il savait bien qu'il était l'esclave d'une terrible maladie, les excès de langage. Puis, quand il eut usé de toutes les exhortations et de toutes les menaces possibles, comme il voyait que Michel niait aussitôt avoir dit ce qu'il venait de dire, mais qu'une fois hors d'affaire il ne renonçait nullement à ses projets, alors, il lui envoya des espions pour l'observer et l'écouter en cachette. Ceux-ci, dans des banquets et des beuveries, surprirent maintes fois Michel, l'esprit égaré par le vin, en train de se laisser aller de bon cœur aux mêmes excès de langue que par le passé. Ils le firent savoir à l'empereur et ces informations furent confirmées par Hexaboulios[19], un homme plein de sens et un familier de l'empereur que Michel connaissait lui aussi. Hexaboulios tenta bien souvent de l'empêcher de parler sans retenue ; il l'exhorta à se taire et lui conseilla de ne pas se découvrir ainsi à tort et à travers, le détournant d'aller se jeter dans un danger si manifeste. Puis, comme il ne pouvait se faire entendre de lui, il révéla tout à l'empereur.

Et donc, la veille de la Nativité selon la chair du Christ notre Dieu, l'empereur[20], en possession de ces dénonciations, présida un tribunal établi dans les bureaux et se fit l'inquisiteur exact de ce qu'on lui dénonçait. Michel, contraint aux aveux par l'évidence des preuves, fut convaincu de tentative d'usurpation. Il fut décrété contre lui qu'il périrait par le feu dans la fournaise des bains du palais et que l'empereur assisterait à l'exécution. Il fut donc enchaîné et conduit à la mort, et l'empereur le suivait, désireux de voir Michel exécuté.

17. *Hirmos* de la septième ode du canon iambique, pendant l'office des matines du 25 décembre, dans le ménée de décembre.

18. Michel était devenu patrice et domestique des Excubites.

19. Le même nom apparaît plus haut sous la forme Exaboulios. Léon V l'avait promu patrice et logothète du drome, ce qui explique qu'il ait eu la charge de surveiller les propos de Michel, puisque le logothète du drome dirigeait, entre autres, les services de renseignement.

20. Le 24 décembre 820.

20 *8. [L'impératrice intervient en faveur de Michel]*

Tandis qu'ils parcouraient ce trajet, l'impératrice Théodosia, fille d'Arsabèr[21], informée de ce qui allait se passer, sort de ses appartements le plus vivement du monde et, comme une bacchante en furie, elle aborde l'empereur, le traite de maudit ennemi de Dieu, lui qui n'épargne pas même cette sainte journée et qui va communier au divin corps, et entrave ainsi son élan. L'empereur en effet, craignant de pécher contre Dieu, revint sur sa décision. Il accorda la vie sauve à Michel pour l'instant ; mais il lui fit mettre des chaînes aux pieds et, se réservant d'en garder la clef, confia au *papias* la surveillance du prisonnier[22]. Il se tourna ensuite vers son épouse : «Femme, j'ai cédé à vos transports furieux et fait ce que vous avez voulu. Vous en verrez bientôt le résultat, vous-même et les rejetons nés de mes reins, même si, aujourd'hui, vous m'avez préservé d'un péché». C'est ainsi qu'il rendit sur l'avenir un oracle véridique, bien qu'il fût très loin de toute inspiration prophétique.

9. [Présages annonçant la mort de Léon]

On dit qu'il avait depuis longtemps reçu un oracle disant que le destin avait fixé qu'au jour même de la Nativité selon la chair du Christ notre Dieu il serait privé de l'empire et de ses joies et qu'il perdrait aussi la vie. C'était un oracle sibyllin, écrit dans un livre de la bibliothèque impériale qui ne contenait pas seulement de simples oracles mais aussi les figures et les formes en couleurs des empereurs passés[23]. Or donc, il y avait dans ce livre la figure d'un lion féroce et sur l'échine de ce lion était écrite la lettre X, qui allait jusqu'au ventre. Derrière, un homme courait, et frappait la bête d'un coup mortel de sa lance, juste au milieu du X. Cet oracle paraissait obscur et seul le questeur de l'époque sut l'élucider : un empereur nommé Léon, disait-il, périrait de male mort le jour même de la Nativité du Christ.

Ce qui troublait et effrayait tout autant l'empereur, c'était aussi la vision qu'avait eue sa mère. Celle-ci en effet, qui fréquentait assidûment la sainte église de la Mère de Dieu aux Blachernes, avait cru rencontrer une jeune fille escortée par des hommes vêtus de blanc ; en même temps, elle avait vu la sainte église
21 tout emplie de sang. La jeune fille qu'elle voyait ordonna à l'un des hommes en blanc de remplir de sang un vase et de le faire boire à la mère de Léon qui, invoquant son long veuvage au cours duquel elle s'était abstenue de viande et de toute nourriture où il y avait du sang, refusait à cause de cela même de toucher

21. Le patrice et questeur Arsabèr, d'origine arménienne, s'était rebellé contre Nicéphore I[er] en 808 (*ODB*, p. 156 ; *PMBZ* 600 - *PBE* : Arsaber 1). L'impératrice s'était déjà opposée à son époux sur la question des images. Le patriarche Nicéphore lui avait demandé d'intervenir auprès de Léon pour que ce dernier n'interdise pas leur culte.

22. Le *papias*, fonctionnaire palatin dont la première mention ne remonte qu'au règne de Léon IV, disposait des clefs du Palais et était responsable d'une prison à l'intérieur même du Palais (OIKONOMIDÈS, *Listes*, p. 306).

23. La compilation des oracles impériaux plutôt que sibyllins n'est attestée que par des manuscrits tardifs, mais ces textes ont été composés, pour certains, à une date qu'on estime antérieure au VII[e] siècle (*ODB*, p. 1890-1891). D'une façon plus générale, sur l'usage des prophéties, cf. P. MAGDALINO, The History of the Future and its Uses: Prophecy, Policy and Propaganda, in *The Making of Byzantine History: Studies dedicated to Donald M. Nicol*, ed. by R. BEATON and C. ROUECHÉ, Londres, 1993, p. 3-34.

à ce vase. «Et pourquoi donc, dit alors la jeune fille en courroux, ton fils ne cesse-t-il de m'inonder de sang et de provoquer la colère de mon fils et de mon Dieu ?» Depuis lors, elle avait supplié maintes fois son fils de se détacher de l'hérésie des iconoclastes en lui racontant sur le mode tragique la vision qu'elle avait eue.

Une autre vision venait ajouter au trouble de l'empereur. Dans ses rêves, il voyait le patriarche Tarasios, d'éternelle mémoire, trépassé depuis longtemps, appeler par son nom un certain Michel et lui enjoindre d'attaquer Léon et de le frapper à mort. Il était bouleversé aussi par la prédiction du moine de Philomilion et par l'échange de vêtements qu'avait fait Michel ainsi que je l'ai raconté plus haut. Épouvanté de tout cela, l'empereur avait l'âme agitée et ballottée par des vagues de peur. C'est pourquoi il ne fermait pas l'œil de toute la nuit.

10. [Visite nocturne de Léon à Michel]

Il en vint cependant à des pensées plus habiles que vraiment dignes d'un empereur, et força le portail conduisant chez le *papias* pour observer ce qui se passait là. Parvenu dans une chambre, il aperçoit un spectacle qui le plonge dans une grande stupeur : il vit en effet le condamné magnifiquement couché sur un lit haut dressé, tandis que le *papias* était étendu à même le sol. Il s'avança pour examiner plus attentivement si Michel, comme c'est le cas pour ceux que le destin ballotte et dont la vie est en jeu, dormait d'un sommeil superficiel et agité, ou bien insouciant, au contraire, et bien doux. Comme il le trouva dormant tout à son aise – en effet, même en le touchant, il ne put l'éveiller –, sa colère s'enflamma plus encore devant ce spectacle inattendu, et il s'en allait lentement en proférant des menaces non seulement contre Michel, mais aussi contre le *papias*.

11. [Assassinat de Léon]

Voilà pour l'empereur. Rien de cela n'échappa aux gens du *papias* et l'un des
22 gardes de Michel, l'ayant reconnu à ses chaussures pourpres, put tout raconter en détail. Tout en ébullition, perdant presque l'esprit, le *papias* et les siens examinèrent comment ils pourraient se tirer de là et dès le point du jour, Michel allégua le prétexte que voici : il disait vouloir confesser certaines taches souillant son âme à un pieux personnage par l'intermédiaire de Théoctiste, celui qu'il honora par la suite de la dignité de préposé à l'Encrier[24]. L'empereur en avait accordé la permission et Michel, saisissant cette occasion, dit à Théoctiste : «L'heure est venue, Théoctiste, de menacer les conjurés en leur disant que, s'ils ne font diligence pour me tirer de ce péril, je dévoilerai toute l'affaire à l'empereur.» Quand Théoctiste eut exécuté les ordres de Michel, les membres du complot, pleins d'inquiétude, se demandèrent comment ils pourraient bien se sortir d'affaire et comment tirer de ce mauvais pas Michel qui, plus que jamais, était en danger de mourir. Ils montèrent donc un plan qui les sauva et valut à Michel, en plus de la vie, la couronne.

24. Cet eunuque, qu'il ne faut pas confondre avec le magistre homonyme, était sûrement très jeune à cette date et fut un fidèle serviteur des Amoriens jusqu'à son assassinat par le César Bardas (cf. *infra*, p. 84, *ODB*, p. 2056 - *PMBZ* 8050 et *PBE* : Theoktistos 3).

L'habitude, à l'époque, était que les clercs chargés de la psalmodie à l'église du palais demeurassent non pas comme maintenant à l'intérieur de ce palais – coutume qui fut instaurée depuis lors –, mais chacun chez soi. À la troisième veille de la nuit, ils se réunissaient à la Porte d'Ivoire[25], puis, de là, se rendaient à l'église pour offrir à Dieu les prières du matin. Les conjurés se mêlèrent à eux à ce moment-là et, cachant des poignards sous leurs manteaux, entrèrent avec eux. Ils s'embusquèrent dans un coin obscur de l'église, où ils attendirent le signal. L'hymne touchait à sa fin ; l'empereur, présent désormais lui aussi, entonna selon son habitude le cantique *Par amour du souverain suprême, ils ont tenu pour rien*[26]... Il avait, comme je l'ai dit, une voix de fausset. Alors, les conjurés se jetèrent tous ensemble sur lui. Ils manquèrent leur premier assaut, s'en prenant par erreur au chef des clercs, soit qu'il ressemblât physiquement à l'empereur, soit parce qu'il avait le même couvre-chef que lui. On était en effet au plus froid de l'hiver et, de ce fait, tous, pour cette veillée, avaient revêtu des habits bien épais et s'étaient protégé la tête de bonnets bien couvrants et très pointus. Le chef du clergé échappa à ce péril en jetant le bonnet qu'il avait sur la tête et, montrant sa calvitie, parvint à rester sain et sauf.

L'empereur, voyant qu'on l'attaquait, pénétra au lieu le plus sacré du sanctuaire, saisit la chaîne de l'encensoir, ou bien d'après certains une sainte croix,
23 et repoussa les coups dont on le frappait. Mais les conjurés l'attaquèrent, non pas l'un après l'autre, mais tous ensemble : on le blessa qui à la tête, qui au ventre, chacun en un endroit différent du corps. Il résista quelque temps, parant avec la sainte croix les coups de dague, mais on le frappait de tous côtés comme un fauve et ses blessures le faisaient souffrir. À la fin, voyant un adversaire gigantesque qui s'apprêtait à lui porter un coup, il voulut l'arrêter en l'adjurant par la grâce qui habitait cette église et le supplia de l'épargner. Ce preux appartenait à la famille des Krambonitai[27]. Il dit : «L'heure n'est plus de jurer, mais de tuer !», et il le frappa au bras d'un coup direct qui trancha non seulement la clavicule de Léon, mais aussi la hampe de la croix. Un autre assaillant lui coupa la tête alors qu'il vacillait, épuisé maintenant par ses blessures.

Voilà comment mourut Léon, au mois de décembre, à la dixième heure de la nuit environ, après sept ans et cinq mois de règne. C'était l'homme le plus cruel qu'il y eut jamais, et plus impie que tous ses prédécesseurs, défauts qui ternirent le soin qu'il portait aux affaires publiques ainsi que sa vaillance au combat. On dit qu'une voix éclatante annonça aussitôt depuis le ciel la bonne nouvelle de sa mort à plusieurs personnes. Des marins, qui l'entendirent, notèrent par écrit l'heure de la nuit et la date, puis, une fois toute l'affaire terminée, ils trouvèrent que ce qu'ils avaient relevé tombait juste.

25. Située à l'intérieur du Grand Palais, l'Éléphantine ou Porte d'Ivoire donnait accès aux galeries situées au premier étage du palais de Daphnè (GUILLAND, *Topographie* I, p. 170).

26. Cf. *supra*, p. 20, n. 17.

27. Cette famille (*PMBZ* 4154 - *PBE* : Krambonites), pour illustre qu'elle fût à la date du meurtre, ne paraît pas avoir ultérieurement connu une grande fortune. Constantin Krambônitès, spathaire et cubiculaire possédait le *Vat. gr.* 1615, daté du XIe siècle (Fl. ÉVANGÉLATOU-NOTARA, *"Σημειώματα". Ἑλληνικῶν κωδίκων ὡς πηγὴ διὰ τὴν ἔρευναν τοῦ οἰκονομικοῦ καὶ κοινωνικοῦ βίου τοῦ Βυζαντίου ἀπὸ τοῦ 9ου αἰῶνος μέχρι τοῦ ἔτους 1204*, Athènes, 1982, p. 107-108). Un sceau inédit de la même époque a été frappé par Michel Krambônitès, *hypatos* (Fogg AM, no 2329).

1. [Exil de la famille de Léon ; couronnement de Michel]

Après avoir assassiné Léon, ses meurtriers tirèrent sans ménagements son cadavre, le sortirent par les Skyla[1] et le jetèrent à l'Hippodrome. Ils étaient libres de toute crainte, parce que toutes les issues du palais impérial étaient gardées par leurs forces. Ils arrachèrent aussi au palais la femme de Léon avec ses quatre fils : Symbatios, qui, lors de sa proclamation comme empereur, avait pris le nom de Constantin[2], Basile, Grégoire et Théodose[3], qu'ils mirent dans une barque et conduisirent à l'île de Prôtè[4], où tous furent castrés. Théodose, qui en perdit la vie, partagea la sépulture de son père.

Quant à Michel, qui avait été libéré de chez le *papias* où on le gardait, mais qui avait encore aux pieds ses chaînes parce que Léon conservait en son sein la clé de ses fers, il s'assit, tout comme il était, avec ses chaînes, sur le trône impérial, où tous ceux qui étaient pour l'heure présents au palais l'acclamèrent et se prosternèrent devant lui. Puis quand on fut au milieu de la journée et que le bruit de ces événements se fut partout répandu, après qu'on eut de vive force brisé ses liens à coups de marteau[5], sans même s'être lavé les mains, sans que la crainte de Dieu eût pénétré son esprit ni sans rien faire de ce qu'il eût fallu, il se rendit à la Grande Église de la Sagesse, tout brûlant du désir de recevoir la couronne de la main du patriarche et d'être acclamé par tout le peuple, ne se fiant à personne d'autre qu'aux conjurés qui avaient perpétré cet assassinat. En cet endroit, on peut s'étonner du manque de jugement de ces deux hommes : pour l'un – l'empereur défunt –, en se demandant comment il avait pu ne trouver personne qui le secourût parmi la foule de ses flatteurs qui tous, comme de la vermine, étaient rentrés dans leur trou ; et chez son successeur, en s'étonnant de son impudeur effrontée, lui qui entra dans l'église non pas comme un meurtrier ou comme

1. Cette porte permettait de passer du *triklinos* de Justinien II, dans le Grand Palais, à l'hippodrome couvert (GUILLAND, *Topographie* I, p. 518).

2. Les enfants de Léon subirent le sort que ce dernier avait infligé aux fils de Michel I[er]. Léon V avait associé au pouvoir son fils aîné Symbatios à Pâques, le 16 avril 814 (*Scriptor Incertus*, p. 346) et lui avait donné le nom de Constantin, rappelant ainsi le couple des grands empereurs iconoclastes, Léon III et Constantin V, qu'il avait choisis pour modèles.

3. Selon le Ps.-Syméon Logothète (p. 619), les fils devinrent moines. Symbatios-Constantin (*PMBZ* 3925 - *PBE* : Konstantinos 29) est évoqué plus loin par Skylitzès qui rapporte le miracle qui lui fit recouvrer sa voix perdue et la foi dans les images. Nous ne savons rien de plus sur lui. Basile (*PMBZ* 927 - *PBE* : Basilios 54) et Grégoire (*PMBZ* 2474 - *PBE* : Gregorios 70) devinrent iconophiles comme leur frère aîné, et soutinrent la promotion de Méthode au patriarcat en 847 (GÉNÉSIOS, IV § 18).

4. Une des îles des Princes où furent construits plusieurs monastères qui abritèrent à diverses reprises des empereurs déchus ou leurs héritiers (JANIN, *Grands centres* II, p. 70-72).

5. Selon Génésios (II, § 1), Jean Exaboulios révéla que les clés étaient restées sur le corps de Léon et Michel fut ainsi libéré de ses entraves.

un bourreau aux mains couvertes de sang, mais comme un athlète couronné et comme un vainqueur, tout fier de ce qui s'était passé, alors qu'il avait répandu
25 le sang d'un homme de sa race, et ce, non pas en quelque endroit indifférent, mais dans le divin sanctuaire, là où chaque jour est versé en rançon pour nos péchés le sang du Seigneur.

2. [Religion de Michel ; sa rusticité]

Ce Michel était né en Phrygie supérieure, dans la ville qu'on appelle Amorion[6], où, depuis les temps anciens, sont établis en grand nombre des juifs[7], des Athinganes[8] et autres mécréants[9], de sorte que les contacts et les relations incessantes des uns avec les autres ont fait pousser là une hérésie d'un genre nouveau, aux doctrines extravagantes. Michel en était le tenant parce qu'il suivait la religion de ses pères qui permet à ses initiés de recevoir le saint baptême du salut, mais qui, pour tout le reste, suit et respecte la loi mosaïque, sauf la circoncision. Michel avait pour l'instruire et presque pour le diriger celui qui l'avait initié, un juif, ou peut-être une juive, qui demeurait chez lui et qui lui apprenait non seulement ce qui concerne l'âme, mais encore comment conduire sa maison. L'esprit prévenu par ce maître, il ne put rien conserver qui fût pur mais devint un vrai bric-à-brac d'impiété, adultérant les doctrines chrétiennes, falsifiant les juives, abâtardissant toutes les autres, devenant, pour la foi, aussi bigarré et monstrueusement formé que le sont, à ce qu'on dit, les bêtes d'Afrique, qui, aux rares points d'eau où les pousse la soif, se réunissent et s'accouplent toutes ensemble. Et ces doctrines, lorsqu'il monta sur le trône, il en tirait orgueil et s'en parait plus que du diadème et de la pourpre. Pour les lettres et la science, qui auraient pu renverser les fondements de ses opinions et dispenser à la place un enseignement meilleur, il les rejetait et les accablait de mépris[10].

Mais ses connaissances à lui, c'était là ce qu'il couvrait des plus grands honneurs. Or voici ce qu'elles étaient : pour les cochons, à peine nés, il pouvait prédire lesquels allaient être bien gras et de belle taille, ou lesquels seraient affligés des défauts contraires. Il savait aussi se tenir tout près des chevaux qui ruaient, ou se détourner avec talent le plus loin possible des ruades des ânes. Pour les

6. D'après des sources arabes, son père se nommait Léon et son grand-père Georges (Vasiliev - Canard I, p. 311, traduction de Tabari).

7. Aucune source documentaire ne permet de confirmer que les juifs aient été particulièrement nombreux en Phrygie.

8. Sur les Athinganes, J. Starr, An Eastern Christian Sect: the Athinganoi, *Harvard Theological Review* 29, 1936, p. 93-106, Ilse Rochow, Die Häresie der Athinganer im 8. und 9. Jahrhundert und die Frage ihres Fortlebens, dans *Studien zum 8. und 9. Jahrhundert in Byzanz*, ed. H. Köpstein, F. Winckelmann, Berlin, 1983, p. 163-178, et enfin P. Speck, Die vermeintliche Häresie der Athinganoi, *JÖB* 47, 1997, p. 37-50. Les Athinganes avaient été expulsés de Constantinople vers la Phrygie par Michel Ier, qui avait confié cette tâche au futur Léon V, alors stratège des Anatoliques (Théophane, p. 497).

9. Les habitants de Phrygie ont toujours été réceptifs aux hérésies depuis la venue des Montanistes, cf. J. Gouillard, l'hérésie dans l'Empire byzantin des origines au XIIe siècle, *TM* 1, 1965, p. 299-324.

10. Ce jugement négatif sur Michel II se fonde sur l'appartenance iconoclaste prêtée au souverain, en dépit de son absence d'engagement net en faveur de cette doctrine. On sait que depuis Léon III les iconoclastes sont toujours accusés d'être sous l'influence des ennemis de la foi et notamment des juifs.

mules, c'était le plus fin connaisseur, sachant discerner celles qui étaient bonnes pour le bât, ou celles qui portent galamment un cavalier et ne risqueraient pas de lui rompre le cou parce qu'une crainte soudaine les aura fait broncher. En outre, au premier coup d'œil, il reconnaissait les chevaux endurants et rapides à la course et ceux qui, au combat, savent rester vaillants. Pour les brebis et les vaches,
26 il voyait lesquelles auraient de beaux petits, lesquelles étaient bonnes laitières et, pour les bêtes qui venaient de naître, il savait reconnaître la mère de chacune. Voilà quelles furent dans son premier âge, mais il faut bien dire dans son dernier aussi, les sciences dont il tirait orgueil.

3. [Carrière de Michel ; Constantin, fils de Léon, guéri par une icône]

Parvenu à l'âge d'homme, il passait sa vie à se débattre contre la pauvreté et mit tout en œuvre afin de s'en débarrasser. Un jour qu'il se tenait aux côtés de son stratège, son bégaiement le fit remarquer tandis qu'il appelait son chef, et un Athingane connu du stratège annonça à celui-ci que bientôt ce Michel-là ainsi qu'un autre personnage allaient se faire connaître et même, sous peu, monter sur le trône. Le stratège[11], tout animé et échauffé par ces propos, et qui voyait l'avenir comme dans un miroir, décida qu'il ne fallait pas tarder ni laisser passer l'occasion, si difficile à retrouver. Aussitôt donc, la table est dressée, et négligeant tous les autres, qui, pourtant, étaient d'une naissance et d'un rang plus distingués, le stratège invite ces deux hommes à banqueter avec lui. Puis, la beuverie battant son plein, il fait venir ses filles, qu'il donne à ses hôtes, leur promettant de faire d'eux ses gendres[12]. Ceux-ci, tout stupéfaits d'abord de ce procédé si étrange et si extraordinaire, acceptèrent cependant et donnèrent leur accord, convenant qu'il y avait là quelque chose de divin qui passait le simple agissement des hommes. Voilà pour cette affaire.

Michel, qui avait accueilli les paroles de l'Athingane dont nous avons parlé comme une prophétie divine, avec, comme second présage, la prédiction du moine de Philomilion que j'ai rapportée plus haut, n'en fut que plus prompt et plus décidé à vouloir assassiner Léon : lui qui avait fait paraître sa malignité envers son premier protecteur – le fameux Bardanios[13] – fut pire envers le second, je veux parler de Léon, qui, pourtant, était devenu le parrain de son fils[14] au sortir du saint baptême. Cependant, après avoir fait assassiner Léon de la pire façon, il ordonna que, sur les richesses qu'il lui avait confisquées, on en laissât
27 une partie pour subvenir aux besoins de ses enfants et de leur mère, auxquels il donna même certains de ses esclaves pour les servir. La femme de Léon, il ordonna de l'enfermer dans le monastère dit des Despotai[15], et les enfants mâles à l'île de Prôtè, ainsi que je l'ai dit. Ils y furent castrés. Théodose mourut ; quant à Constantin, qui avait pris le nom de Basile, et qui, à la suite de sa castration, était devenu muet, il priait Dieu de lui rendre sa voix. Il priait aussi Grégoire,

11. Il s'agit de Bardanios Tourkos.

12. Michel épousa en premières noces Thècle, fille de Bardanios (Turner, *Leo V*, p. 202).

13. Cf. *supra*, p. 9.

14. Théophile.

15. Monastère probablement situé à Constantinople et qui, selon R. Janin, pourrait s'identifier au monastère des Despoinai fondé par l'épouse de Constantin VI, Marie (Janin, *Églises* I, p. 88).

un bourreau aux mains couvertes de sang, mais comme un athlète couronné et comme un vainqueur, tout fier de ce qui s'était passé, alors qu'il avait répandu
25 le sang d'un homme de sa race, et ce, non pas en quelque endroit indifférent, mais dans le divin sanctuaire, là où chaque jour est versé en rançon pour nos péchés le sang du Seigneur.

2. [Religion de Michel ; sa rusticité]

Ce Michel était né en Phrygie supérieure, dans la ville qu'on appelle Amorion[6], où, depuis les temps anciens, sont établis en grand nombre des juifs[7], des Athinganes[8] et autres mécréants[9], de sorte que les contacts et les relations incessantes des uns avec les autres ont fait pousser là une hérésie d'un genre nouveau, aux doctrines extravagantes. Michel en était le tenant parce qu'il suivait la religion de ses pères qui permet à ses initiés de recevoir le saint baptême du salut, mais qui, pour tout le reste, suit et respecte la loi mosaïque, sauf la circoncision. Michel avait pour l'instruire et presque pour le diriger celui qui l'avait initié, un juif, ou peut-être une juive, qui demeurait chez lui et qui lui apprenait non seulement ce qui concerne l'âme, mais encore comment conduire sa maison. L'esprit prévenu par ce maître, il ne put rien conserver qui fût pur mais devint un vrai bric-à-brac d'impiété, adultérant les doctrines chrétiennes, falsifiant les juives, abâtardissant toutes les autres, devenant, pour la foi, aussi bigarré et monstrueusement formé que le sont, à ce qu'on dit, les bêtes d'Afrique, qui, aux rares points d'eau où les pousse la soif, se réunissent et s'accouplent toutes ensemble. Et ces doctrines, lorsqu'il monta sur le trône, il en tirait orgueil et s'en parait plus que du diadème et de la pourpre. Pour les lettres et la science, qui auraient pu renverser les fondements de ses opinions et dispenser à la place un enseignement meilleur, il les rejetait et les accablait de mépris[10].

Mais ses connaissances à lui, c'était là ce qu'il couvrait des plus grands honneurs. Or voici ce qu'elles étaient : pour les cochons, à peine nés, il pouvait prédire lesquels allaient être bien gras et de belle taille, ou lesquels seraient affligés des défauts contraires. Il savait aussi se tenir tout près des chevaux qui ruaient, ou se détourner avec talent le plus loin possible des ruades des ânes. Pour les

6. D'après des sources arabes, son père se nommait Léon et son grand-père Georges (VASILIEV - CANARD I, p. 311, traduction de Tabari).

7. Aucune source documentaire ne permet de confirmer que les juifs aient été particulièrement nombreux en Phrygie.

8. Sur les Athinganes, J. STARR, An Eastern Christian Sect: the Athinganoi, *Harvard Theological Review* 29, 1936, p. 93-106, Ilse ROCHOW, Die Häresie der Athinganer im 8. und 9. Jahrhundert und die Frage ihres Fortlebens, dans *Studien zum 8. und 9. Jahrhundert in Byzanz*, ed. H. KÖPSTEIN, F. WINCKELMANN, Berlin, 1983, p. 163-178, et enfin P. SPECK, Die vermeintliche Häresie der Athinganoi, *JÖB* 47, 1997, p. 37-50. Les Athinganes avaient été expulsés de Constantinople vers la Phrygie par Michel I[er], qui avait confié cette tâche au futur Léon V, alors stratège des Anatoliques (THÉOPHANE, p. 497).

9. Les habitants de Phrygie ont toujours été réceptifs aux hérésies depuis la venue des Montanistes, cf. J. GOUILLARD, l'hérésie dans l'Empire byzantin des origines au XII[e] siècle, *TM* 1, 1965, p. 299-324.

10. Ce jugement négatif sur Michel II se fonde sur l'appartenance iconoclaste prêtée au souverain, en dépit de son absence d'engagement net en faveur de cette doctrine. On sait que depuis Léon III les iconoclastes sont toujours accusés d'être sous l'influence des ennemis de la foi et notamment des juifs.

mules, c'était le plus fin connaisseur, sachant discerner celles qui étaient bonnes pour le bât, ou celles qui portent galamment un cavalier et ne risqueraient pas de lui rompre le cou parce qu'une crainte soudaine les aura fait broncher. En outre, au premier coup d'œil, il reconnaissait les chevaux endurants et rapides à la course et ceux qui, au combat, savent rester vaillants. Pour les brebis et les vaches,
26 il voyait lesquelles auraient de beaux petits, lesquelles étaient bonnes laitières et, pour les bêtes qui venaient de naître, il savait reconnaître la mère de chacune. Voilà quelles furent dans son premier âge, mais il faut bien dire dans son dernier aussi, les sciences dont il tirait orgueil.

3. [Carrière de Michel ; Constantin, fils de Léon, guéri par une icône]

Parvenu à l'âge d'homme, il passait sa vie à se débattre contre la pauvreté et mit tout en œuvre afin de s'en débarrasser. Un jour qu'il se tenait aux côtés de son stratège, son bégaiement le fit remarquer tandis qu'il appelait son chef, et un Athingane connu du stratège annonça à celui-ci que bientôt ce Michel-là ainsi qu'un autre personnage allaient se faire connaître et même, sous peu, monter sur le trône. Le stratège[11], tout animé et échauffé par ces propos, et qui voyait l'avenir comme dans un miroir, décida qu'il ne fallait pas tarder ni laisser passer l'occasion, si difficile à retrouver. Aussitôt donc, la table est dressée, et négligeant tous les autres, qui, pourtant, étaient d'une naissance et d'un rang plus distingués, le stratège invite ces deux hommes à banqueter avec lui. Puis, la beuverie battant son plein, il fait venir ses filles, qu'il donne à ses hôtes, leur promettant de faire d'eux ses gendres[12]. Ceux-ci, tout stupéfaits d'abord de ce procédé si étrange et si extraordinaire, acceptèrent cependant et donnèrent leur accord, convenant qu'il y avait là quelque chose de divin qui passait le simple agissement des hommes. Voilà pour cette affaire.

Michel, qui avait accueilli les paroles de l'Athingane dont nous avons parlé comme une prophétie divine, avec, comme second présage, la prédiction du moine de Philomilion que j'ai rapportée plus haut, n'en fut que plus prompt et plus décidé à vouloir assassiner Léon : lui qui avait fait paraître sa malignité envers son premier protecteur – le fameux Bardanios[13] – fut pire envers le second, je veux parler de Léon, qui, pourtant, était devenu le parrain de son fils[14] au sortir du saint baptême. Cependant, après avoir fait assassiner Léon de la pire façon, il ordonna que, sur les richesses qu'il lui avait confisquées, on en laissât
27 une partie pour subvenir aux besoins de ses enfants et de leur mère, auxquels il donna même certains de ses esclaves pour les servir. La femme de Léon, il ordonna de l'enfermer dans le monastère dit des Despotai[15], et les enfants mâles à l'île de Prôtè, ainsi que je l'ai dit. Ils y furent castrés. Théodose mourut ; quant à Constantin, qui avait pris le nom de Basile, et qui, à la suite de sa castration, était devenu muet, il priait Dieu de lui rendre sa voix. Il priait aussi Grégoire,

11. Il s'agit de Bardanios Tourkos.

12. Michel épousa en premières noces Thècle, fille de Bardanios (TURNER, *Leo V*, p. 202).

13. Cf. *supra*, p. 9.

14. Théophile.

15. Monastère probablement situé à Constantinople et qui, selon R. Janin, pourrait s'identifier au monastère des Despoinai fondé par l'épouse de Constantin VI, Marie (JANIN, *Églises* I, p. 88).

illustre parmi les théologiens, qui avait son image en cet endroit[16]. Le saint, donc, entendit sa prière et Constantin vit la sainte image lui dire : «Aujourd'hui, à matines, prends ce cierge, et fais la lecture.» Il crut ce qu'on lui disait, entra dans l'église et lut, d'une voix claire et très pure, la prière : *À nouveau, mon Jésus*[17]... Ayant ainsi recouvré la voix, il prit en abomination la folie de son père et devint favorable aux saintes images. Mais tout cela n'eut lieu que par la suite.

4. [Politique religieuse de Michel ; son inculture]

Quand Michel se fut emparé du pouvoir suprême, comme il en usait selon son bon vouloir, le patriarche Nicéphore d'éternelle mémoire lui adressa une lettre où il l'exhortait à rétablir le culte des saintes images et à restaurer la piété. Michel répondit qu'il n'était pas venu pour mettre à mal en rien la définition de la foi, ni pour attaquer ou détruire les traditions déjà établies et reconnues : «Que chacun donc, disait-il, fasse ce qui lui paraît bon et souhaitable. Il restera à l'abri des ennuis et n'éprouvera nul tracas.» Mais il ne conserva pas cette attitude jusqu'à la fin, lui qui, même à ses débuts, n'avait pas été un vrai chrétien et qui, à mesure que son règne était plus assuré, poussé par la malignité et la cruauté extrêmes de son naturel, ranimait de plus en plus la guerre contre les chrétiens,
28 ses congénères : tantôt il conspuait les moines, qu'il plongeait dans toutes sortes de malheurs, inventant châtiment sur châtiment ; tantôt il emprisonnait et bannissait les autres fidèles.

C'est ainsi qu'il chassa de la ville Méthode[18], qui peu après mérita le trône patriarcal, et Euthyme, alors évêque de Sardes, qui ne cédaient pas à sa volonté et ne voulaient pas renier l'honneur dû aux saintes images. Il jeta le divin Méthode en prison sur l'île d'Akritas[19], et fit, par son propre fils Théophile, mourir le bienheureux Euthyme qu'on fouetta impitoyablement avec un nerf de bœuf[20]. Autant il opprimait ceux qui étaient l'héritage du Christ, autant il dispensait d'impôts et exemptait les juifs, eux qu'il aimait et chérissait par-dessus

16. Il s'agit de Grégoire de Nazianze (329/330-*ca.* 390), qui fut brièvement patriarche de Constantinople (380-381). Dans ses lettres et ses homélies, il a combattu les hérésies. Plusieurs *Vies* lui ont été consacrées, dont une rédigée au VIe siècle, par Grégoire le Prêtre (*Gregorii Presbyteri Vita sancti Gregorii Theologi*, ed. X. Lequeux, Turnhout, 2001). On ne sait dans quelle église se trouvait l'image de saint Grégoire, car Janin ne connaît pas d'église dédiée à Grégoire ni à Protè, ni à Halki où Basile séjourna ensuite avec sa mère (Janin, *Grands centres* II, p. 70-72 et p. 72-76).

17. Ménées du 2 janvier, office des vêpres (selon un poème d'André de Crète). Ce tropaire est chanté.

18. Méthode, originaire de Syracuse, poursuivit ses études à Constantinople, devint moine dans un établissement bithynien puis, après 815, il fut envoyé à Rome comme représentant du patriarche déposé Nicéphore. Il revint en 821 et fut expulsé par Michel II (*ODB*, p. 1355 ; *PMBZ* 4977 - *PBE* : Methodios 1).

19. Île située dans la Propontide, au débouché du Bosphore, près du cap asiatique d'Akritas, aujourd'hui Tuzla (Janin, *Grands centres* II, p. 53-54. Méthode aurait été enfermé au monastère de Saint-André).

20. Euthyme de Sardes fut un des iconophiles les plus notoires jusqu'à sa mort en 831. Promu à l'épiscopat vers 780, il fut exilé par Nicéphore Ier pour des motifs politiques, et maintenu en exil par Léon V en raison de son militantisme en faveur des images. Alors que Michel II, contrairement à ce que dit Skylitzès, le laissa revenir d'exil, Théophile, l'accusant de complot, le fit fouetter à mort. Sa vie fut rédigée par Méthode : J. Gouillard, La vie d'Euthyme de Sardes († 831), *TM*, 10, 1987, p. 1-101 (*PMBZ* 1838 - *PBE* : Euthymios 1).

tous les autres hommes. Il s'était fixé comme modèle et comme archétype, qu'il voulait imiter pour sa propre vie, la vie du Copronyme, qu'il mettait tous ses efforts à reproduire[21]. C'est pourquoi il s'éleva au sommet et à la citadelle de l'impiété : un jour, il décrétait qu'il fallait jeûner le samedi[22] ; un autre, il s'en prenait dans ses discours aux divins prophètes ; un autre, il supprimait la résurrection à venir et décriait les biens promis dans l'au-delà, affirmant que le diable n'existait pas du tout, sous prétexte qu'on ne trouvait rien sur lui dans la tradition mosaïque. Il se livrait à la débauche, décrétait qu'on devait jurer par le Dieu suprême, et, dans ses excès de langage, mettait Judas au rang des rachetés. Il se moquait de la fête de la Pâque salvifique, disant qu'on la célébrait mal et à contre-temps, et la couvrant de son mépris en prétendant qu'il s'agissait d'un enseignement païen. Quant à la divine doctrine qui est la nôtre, il s'en détournait à tel point qu'il ne permettait pas d'éduquer les jeunes gens, afin que personne ne fût jamais capable de s'opposer à ses folies ni de les réfuter, et que personne, formé par l'éducation à avoir le coup d'œil rapide et la parole abondante, ne le contraignît à lui abandonner le premier prix. En effet, il était si lent à associer les lettres et à lire les syllabes qu'on eût eu plus tôt fait de lire un livre que lui les lettres de son propre nom, tant son esprit était peu vif. Mais laissons tout cela, que d'autres déjà ont suffisamment flétri, et que notre histoire aille son chemin.

29 *5. [Début de la révolte de Thomas ; origines de ce personnage]*

À cette époque-là, la guerre civile commença en Orient. Elle remplit le monde de tous les maux, fit des coupes sombres parmi les hommes et provoqua de ce fait la dépopulation. Le chef de la sédition était Thomas, dont on raconte l'histoire de deux façons différentes. D'après la première version, il serait né de parents obscurs et indigents, d'origine barbare. Après avoir longtemps vécu dans la pauvreté, se procurant de quoi vivre en travaillant de ses mains, louant même parfois ses services, il aurait quitté son pays, et, arrivé dans notre Grande Ville, entré au service d'un sénateur, en serait arrivé à un tel degré de dérèglement et d'insolence qu'il aurait osé attenter à la couche de son maître. Pris sur le fait, incapable de supporter les reproches qu'on lui adressait, craignant aussi le châtiment réservé à ceux qui se risquent à de tels forfaits, il s'était réfugié chez les Agarènes. Il sut leur inspirer confiance par des actions appropriées, le temps venant confirmer ses œuvres – il séjourna en effet vingt-cinq ans chez ces gens –, et parce que, reniant la sainte religion des Chrétiens, il rallia celle du maudit Mahomet. Ils le mirent donc à la tête d'une troupe d'hommes de guerre et l'envoyèrent contre les Chrétiens, parce qu'il promettait de leur soumettre l'empire des Romains.

Pour éviter que sa qualité d'étranger et de sectateur d'une autre religion ne vînt lui faire obstacle et n'inspirât de la défiance aux Romains, il faisait courir le bruit qu'il était Constantin, le fils d'Irène, que sa mère, à cause de son caractère

21. Il s'agit de Constantin V (741-775), le grand empereur iconoclaste, victorieux des Arabes et des Bulgares, que ses adversaires accusent d'avoir souillé l'eau de son baptême, ce qui lui valut ce surnom.

22. Pratiquer le jeûne du samedi et célébrer Pâques à la mauvaise date constituent les indices habituels pour repérer ceux qu'on accuse de judaïser.

malin et sournois et de ses mauvaises mœurs, avait privé jadis du trône et de la vue et qui, à cette époque, avait déjà quitté ce monde[23]. Comme la grandeur de l'entreprise et les ambitions qui le menaient exigeaient qu'il eût un associé – autrement, il n'eût pas été capable de tout mener seul, car il conduisait à la fois une offensive sur mer et sur terre –, il adopta comme fils quelqu'un dont la seule
30 apparence physique dénonçait l'âme folle. Il lui donna pour nom Constance[24], lui fournit des forces suffisantes et l'envoya dans une autre région avec mission de saccager le pays romain. Quant à lui, il se dirigeait vers un autre secteur, rasant et détruisant tout sur son passage. À cette époque, c'était Léon l'Arménien qui tenait les rênes de l'Empire. Il envoya contre Thomas des troupes insuffisantes et subit un échec complet qui accrut l'audace et l'ardeur du rebelle. Voilà donc la première version de l'histoire de cette rébellion, et elle inspire beaucoup de confiance[25].

D'après la seconde version, ce Thomas était celui qui, jadis, s'était trouvé avec Bardanios, et à propos duquel le moine de Philomilion avait rendu son oracle. L'empereur Léon l'avait promu au commandement du *tagma* des Fédérés et, lorsqu'il eut appris que Léon avait été assassiné par Michel, sous prétexte de venger son bienfaiteur, mais aussi pour assouvir son désir – car Michel et lui, depuis leur adolescence, avaient quelques différends –, et malgré la crainte que lui inspiraient en même temps les prédictions du moine de Philomilion à son propos, le voilà qui fait mouvement avec des troupes hostiles, en commençant par le thème des Anatoliques où il était établi[26]. Il réunit des forces, qui, loin d'être d'une faiblesse négligeable, étaient au contraire puissantes et aguerries : car quiconque était en état de porter une arme quelle qu'elle soit, il le contraignait

23. Constantin VI, fils de Léon IV, trop jeune pour régner à la mort de son père, dut admettre la régence de sa mère qui, de plus, lui imposa un mariage qui lui déplaisait. Il rejeta la tutelle maternelle et répudia son épouse au profit d'une parente de Théodore Stoudite, provoquant ce qu'on a appelé le schisme mœchien. Ses échecs en politique extérieure et ses maladresses vis-à-vis de ses propres partisans permirent à sa mère, qui le fit aveugler, de reprendre le pouvoir. Le point de vue exprimé par Skylitzès, favorable à Irène, s'explique par le fait que l'impératrice favorisa le premier rétablissement du culte des images (TREADGOLD, *Byzantine Revival*, p. 96-110).

24. Cette information est confirmée par Génésios (II, § 4). Thomas se posait ainsi en imitateur du fondateur de l'empire, Constantin le Grand, dont le fils le plus actif fut Constance. Il est possible aussi que Thomas n'ait pas, en fait, prétendu être lui-même Constantin VI, car il était trop connu des troupes d'Orient, mais qu'il ait voulu agir au nom des droits légitimes de l'empereur déposé, position difficile à défendre puisque chacun savait que Constantin avait été aveuglé par sa mère.

25. La révolte de Thomas le Slave (*PMBZ* 8459 - *PBE* : Thomas 7) a été étudiée par P. Lemerle (LEMERLE, *Thomas*, p. 255-297) qui est d'avis que la première tradition rapportée par Skylitzès est inconsistante. Elle vise notamment à exonérer Michel II des premières défaites subies en les attribuant aux armées de Léon V. Il paraît en effet invraisemblable que Thomas, fidèle compagnon de Léon V mais adversaire de Michel, se soit révolté contre le premier nommé. Cette tradition repose sur une version officielle des faits, dont le plus ancien exemple conservé est la lettre que Michel II envoya à l'empereur Louis le Pieux en 824. Köpstein (H. KÖPSTEIN, Zur Erhebung des Thomas, *Berliner byzantinische Arbeiten*, 51, 1983, p. 61-87) considère que les deux versions sont moins contradictoires que ne le suggère P. Lemerle. Récemment, D. Afinogenov (The Date of *Georgios Monachos* Reconsidered, *BZ*, 92, 1999, p. 446-447) estime que la révolte de Thomas a commencé sous Léon V, d'après le témoignage de Georges le Moine et celui de la *Vie* d'Euthyme de Sardes. Ce point de vue confirme plutôt l'ancienneté de la première version rapportée par Skylitzès, sans lui donner plus de vraisemblance.

26. Au début de sa rébellion, Thomas occupait encore le poste de tourmarque des Fédérés auquel l'avait promu son compagnon d'armes Léon V. Cette tourme appartenait au thème des Anatoliques.

à le suivre, qui de force, tel autre en jouant de l'amitié qu'il avait pour lui, tel autre par l'espoir du butin dont on allait s'emparer, tel autre encore grâce à la haine qu'il portait à Michel. Celui-ci, en effet, était en butte à la haine générale à cause de sa grossièreté, de son attachement à l'hérésie des Athinganes, pour son bégaiement aussi et pour sa lâcheté et sa mollesse, de sorte que tous se laissaient persuader de s'engager avec Thomas[27]. Quant à Thomas, même s'il avait une jambe mutilée, et bien qu'il fût d'origine barbare[28], il devait à ses cheveux blancs un aspect vénérable[29], était affable, avait de l'élégance, toutes choses qui plaisent aux soldats, et, pour la bravoure physique, il ne le cédait à personne.

Il s'empara donc de tout l'Orient, se soumit tous les collecteurs de l'impôt public et, par sa magnificence et son extrême libéralité, de petit qu'il était, il devint important et changea sa faiblesse en force[30]. Les uns, qui étaient épris
31 de révolutions et de richesses, il les menait par la persuasion et par l'amitié ; les autres, qui avaient en horreur les discordes civiles, il les soumettait par la contrainte et par la force. Et donc, les guerres civiles éclatèrent qui, telles les cataractes d'un fleuve, inondèrent la terre avec des flots non point d'eau, mais de sang. Toute l'Asie, ravagée et pillée, souffrait mille morts : parmi ses cités, les unes, poussées par la peur, se rallièrent à Thomas tandis que toutes celles qui restaient fidèles au souverain étaient pillées et leurs habitants menés en captivité[31]. Toutes les parties de l'Asie se soumirent au rebelle, à l'exception du thème de l'Opsikion – Katakylas, qui en était le stratège[32], resta jusqu'à la fin dévoué à l'empereur – et du thème aussi des Arméniaques, dont le stratège était Olbianos[33] et qui, lui aussi, conserva sa loyauté envers l'empereur. Pour les récompenser, l'empereur leur fit remise de la contribution versée au trésor impérial, qu'on a l'habitude d'appeler le *kapnikon*[34].

6. [Thomas tient les Sarrasins en respect ; il est couronné à Antioche]

Les Agarènes, à l'annonce de ces discordes civiles, eurent tout lieu de se réjouir et d'exulter[35]. Ils saisirent en effet l'occasion pour faire impunément des

27. Michel II ne jouissait d'aucune renommée particulière, ni d'attaches familiales illustres. Son emprise sur le pouvoir restait donc fragile.

28. Allusion à l'origine slave de Thomas, issu sans doute d'une famille établie en Asie Mineure lors des nombreux transferts de population des deux siècles précédents.

29. Thomas, comme Michel, avait sans doute une cinquantaine d'années.

30. L'accès aux ressources fiscales constitue un élément déterminant du succès (CHEYNET, *Pouvoir*, p. 163-165).

31. L'ampleur des destructions causées par la guerre civile est probablement exagérée, car il y eut finalement peu de combats en Asie Mineure, tant la supériorité de Thomas était décisive.

32. Katakylas (*PMBZ* 3639 - *PBE* : Katakylas 1), patrice et cousin de Michel II (GÉNÉSIOS, II § 3), venait de remplacer Grégoire Ptérôtos, neveu de l'empereur Léon.

33. Nous ignorons les antécédents de ce personnage (*PMBZ* 5646, 5648 - *PBE* : Olbianos 3), mais d'après un sceau (*DOSeals*, I.43.31), il fut peut-être antérieurement stratège de Macédoine. Un de ses ancêtres probables est connu par un plomb (ZACOS-VEGLERY, n° 3041).

34. Impôt qui, comme son nom l'indique, portait sur le foyer des contribuables (OIKONOMIDÈS, *Fiscalité*, p. 30-31).

35. Al-Ma'moun, fils d'Hārūn al Rashīd, le calife alors en place à Bagdad, était lui-même parvenu au pouvoir à la suite d'une guerre civile qui l'avait opposé à son frère. En butte lui aussi à de nombreuses dissidences, dont la plus importante était conduite par Bâbek, il était enclin à traiter avec les Byzantins (cf. *infra*, p. 61, n. 59).

incursions contre chaque île[36] et chaque région. Thomas en vint à craindre que les forces qui le suivaient, effrayées par les attaques des Agarènes – qui, comme je l'ai dit, faisaient butin de tout ce qui leur tombait sous la main et emmenaient en captivité tous ceux qu'ils rencontraient –, ne l'abandonnassent et ne s'en allassent. Il décida qu'il fallait pour l'instant bloquer l'offensive des Sarrasins en paraissant lui-même, les effrayer en montrant l'importance de ses forces, et les amener habilement à faire la paix. C'est ce qui se passa. Alors justement que les Sarrasins ravageaient l'Orient, il se montra soudain, les effraya et, après des pourparlers, passa avec eux un accord en leur promettant de leur livrer le territoire des Romains et de soumettre à leur autorité cet empire[37]. Une fois débarrassé de toute crainte de ce côté, il se proclama lui-même empereur, ceignit sa tête du diadème et se fit proclamer *autokratôr* à Antioche par Job, qui, à cette époque, était le pasteur de cette Église[38]. Il réunit lui-même des forces nom-
32 breuses et en reçut d'autres des Agarènes, formées non seulement de ceux qui sont nos voisins, mais recrutées aussi parmi les plus éloignés : Égyptiens, Indiens, Perses, Assyriens, Arméniens, Chaldes, Ibères, Zèches et Kabires[39]. S'étant ainsi renforcé et entouré de toutes ces troupes, il jugea que ce qu'il avait de mieux à faire, c'était de s'associer, pour soutenir son pouvoir, un collaborateur dont il changerait le nom et qu'il adopterait[40].

7. [Succès de Thomas ; il va assiéger Constantinople]

À partir de là, il se mit à piller et à ravager tout l'Orient. L'empereur, informé de cela, se disposa pour sa part à lui résister. Il envoya contre lui une armée avec un stratège, tous deux insuffisants. Thomas fondit sur cette armée, qu'il détruisit complètement, tuant une partie des troupes, mettant tout le reste en déroute[41]. Les mains libres désormais, il conforta encore sa position en armant des navires de guerre ainsi que des transports de blé et de chevaux. Il se rendit également maître de la flotte impériale[42] et réunit toutes ses forces navales dans les eaux de

36. Traditionnellement, la perte de la Crète est liée à la révolte de Thomas car l'empereur aussi bien que le rebelle auraient rappelé la flotte protégeant la mer Egée (TSOUGARAKIS, *Crète*, p. 33-40).

37. L'action de Thomas est décrite de manière tendancieuse : loin de livrer l'empire aux Sarrasins, il maintint la paix aux frontières par une démonstration de force.

38. Thomas n'a pas voulu attendre d'avoir conquis Constantinople pour recevoir la consécration religieuse. Job (*PMBZ* 3397 - *PBE* : Iob 1), patriarche melkite d'Antioche (av. 814-843), l'a couronné dans sa ville sous domination arabe, ce qui implique l'accord du calife qui reconnaissait ainsi Thomas.

39. Cette longue liste d'étrangers, tous orientaux, servant dans l'armée de Thomas ne doit pas induire en erreur ; le gros des troupes de l'usurpateur était constitué par les soldats d'Asie Mineure. Les autres chroniqueurs donnent des listes différentes, c'est dire qu'il ne faut pas croire que les peuples cités aient tous réellement fourni des troupes au rebelle. Les Perses habitent l'Iran, les Assyriens, la Haute Mésopotamie, les Chaldes, le Pont autour de Trébizonde (thème de Chaldie) ; les Kabires sont, en principe, les habitants de Kabeira, nom antique de Néocésarée du Pont, mais Thomas a peut-être obtenu le secours des Kabares, peuple opposé aux Khazars et qui serait proche des Zèches. Ces derniers résidaient sur la rive nord de la mer Noire entre le Caucase et le détroit de Kertch. Les Ibères sont des Géorgiens établis près de la frontière avec l'empire. Génésios (II, § 2) ajoutait à cette liste les Slaves, les Huns, les Vandales, les Gètes, les Manichéens, les Lazes, les Alains.

40. Il s'agit de Constance.

41. Skylitzès fait sans doute allusion à une défaite d'Olbianos, qui sauva cependant le gros de ses troupes.

42. Michel II conserva en réalité une partie de la flotte centrale basée à Constantinople.

Lesbos[43]. À la tête d'une armée de quatre-vingt mille hommes[44], il marcha lui-même sur Abydos[45] avec l'intention d'y passer le détroit. Chemin faisant, il attaqua et réduisit en cendres toutes les places, non seulement celles qui étaient petites et faciles à prendre, mais aussi les plus importantes et les mieux protégées.

Il y avait une place fortifiée qui restait fidèle à l'empereur. Contre elle, il envoya son fils adoptif qui, croyant la place désertée par le parti adverse, l'attaqua en une chevauchée téméraire et désordonnée : il tomba dans une embuscade tendue par Olbianos qui, pour lui apprendre à ne pas être téméraire, le fit décapiter[46]. Olbianos envoya la tête du misérable à l'empereur, et celui-ci, à son tour, à Thomas son père, qui s'avançait tout plein d'arrogance et d'orgueil et qui, l'ayant reçue, sans rien changer à ses intentions, passa en Thrace depuis le village qu'on appelle Horkôsion[47], après avoir guetté l'occasion d'une nuit de nouvelle lune. Michel s'était méfié de cette manœuvre avant même qu'elle ne se produisît et il
33 avait prévenu la traversée de Thomas. Il était donc venu en personne s'assurer des villes, avait renforcé les garnisons et consolidé les places faibles. Mais tous ces efforts ne lui servirent de rien, car, dès qu'il fut reparti vers sa capitale et dès que Thomas eut traversé, chacun trahit sa foi envers l'empereur, se rallia au rebelle et s'empressa d'aller avec celui-ci attaquer la Ville reine.

8. [Thomas attaque Constantinople par terre et par mer ; il est repoussé]

L'empereur réunit les troupes qu'il put, en composa une armée qui paraissait considérable, mit à sa tête comme stratèges Katakylas et Olbianos, dont nous avons parlé, puis l'envoya contre l'usurpateur. Il s'occupait aussi des forces navales autant qu'il était en son pouvoir. Mais l'usurpateur, comme un torrent dévalant du haut des montagnes, attaqua et dispersa forces de terre comme de mer, provoquant un tel effroi chez l'empereur que celui-ci fit tendre depuis l'Acropole jusqu'au bourg d'en face une chaîne de fer qui interdisait l'accès au bras de mer qu'elle fermait[48].

Il y avait à Skyros, l'une des Cyclades, un stratège exilé qui était un neveu de l'empereur Léon et qui, après l'assassinat de celui-ci, était venu plusieurs fois dire son fait à Michel et lui reprocher ce meurtre, ce pour quoi il avait été condamné à l'exil[49]. Thomas se l'attacha et le désigna comme stratège d'un corps de troupes à terre qui comptait environ dix mille hommes. Sur mer, il équipa la flotte, mit à sa tête un autre stratège et ce furent là les forces qu'il envoya en avant-garde contre la Ville reine, jugeant qu'il serait profitable de mener l'assaut

43. Île située au nord-est de la Mer Égée et grande base navale, la plus proche de la capitale.

44. Il ne faut pas prendre ce nombre pour un décompte exact de l'armée de Thomas. Il signifie que celle-ci paraissait aux contemporains très nombreuse et assurait à son chef la supériorité numérique sur les troupes de l'empereur.

45. Forteresse contrôlant les Dardanelles où résidaient un comte, un commerciaire et un *paraphylax* et dont la possession est indispensable à Thomas pour passer d'Asie en Europe.

46. Constantin était resté en Asie pour assurer les arrières de Thomas ; c'est ainsi qu'il se fit surprendre par le stratège des Arméniaques.

47. Horkôsion serait Horkos, un village situé entre Parion et Lampsaque.

48. Michel II voulait interdire l'accès à la Corne d'Or, où les navires de Thomas auraient été à l'abri et d'où le rebelle aurait pu mener l'assaut contre une partie plus faible de la défense.

49. Selon Théophane Continué (p. 57), ce neveu s'appelait Grégoire Ptèrôtos (*PMBZ* 2477 - *PBE* : Gregorios 71).

à la fois par terre et par mer. C'est bien ce qui fut fait. Les forces navales et terrestres parurent en même temps dans le golfe près des Blachernes[50] – la chaîne de fer qu'on avait tendue, ainsi que je l'ai dit, n'ayant pas tenu –, et elles attaquèrent de tous côtés les remparts. Peu après, Thomas survint lui aussi, et de
4 toutes parts le siège fut mené vivement, mais sans obtenir aucun résultat notable parce que les assiégés se défendaient énergiquement et repoussaient les machines de guerre. Thomas avait cru en effet qu'il n'aurait qu'à paraître devant la Ville reine pour qu'aussitôt les habitants lui ouvrissent toutes grandes les portes, à cause de la haine qu'ils portaient à Michel, et c'est pourquoi il avait envoyé en avant Grégoire, ainsi que je l'ai dit, tandis que lui-même suivait avec le gros des troupes, accompagné d'Anastase[51], qu'il avait adopté et qui venait de renier la profession monastique pour revenir à l'état laïque. Mais il vit tous ses espoirs déçus car les habitants de la ville, au contraire, l'accablaient d'injures. Il établit donc alors un camp fortifié au quartier Ta Paulinou[52], où se trouve l'église des Anargyres, les saints thaumaturges, et envoya contre les places qu'il y a jusqu'au Pont Euxin et jusqu'à ce qu'on appelle le Hiéron[53] des troupes afin de voir s'il pourrait les rallier, évitant ainsi d'avoir des ennemis sur ses arrières.

Comme il avait pris ces dispositions et qu'il s'était accordé quelques jours pour ses préparatifs, il vit, depuis un observatoire, Michel, qui avait planté son étendard de guerre sur le toit de l'église de la Théotokos des Blachernes, convoquer et rallier ses troupes contre les ennemis à partir de cette église, tandis que son fils Théophile, en compagnie du patriarche et de sa suite, faisait tout le tour des remparts avec le bois vivifique de la croix et le vêtement de la Très Pure Mère de Dieu[54]. À ce spectacle, il en vint à désespérer profondément de la situation et mille pensées contraires lui traversaient l'esprit. Comme il ne savait plus que faire, et que surtout il se fiait à la multitude qui l'accompagnait, il avait hâte qu'une bataille vînt décider l'affaire. Et donc, le lendemain, dès le point du jour, il donna le signal du combat et fit sortir ses hommes. Il confia à son fils l'attaque contre la muraille terrestre tandis que lui-même, avec le gros des forces, appuyé de puissants engins et machines de siège, menait l'assaut contre les tours des

50. La flotte de Thomas, pénétrant dans la Corne d'Or, fit sa jonction avec les forces terrestres près de la porte des Blachernes, située au nord-est de la capitale.

51. Anastase (*PMBZ* 317 - *PBE* : Anastasios 23) est unanimement décrié par les chroniqueurs byzantins. Le choix de cet homme par Thomas et les missions qui lui furent confiées suggèrent qu'il avait auparavant exercé des fonctions militaires.

52. Le quartier, dit aussi du Kosmidion, situé hors les murs près de la Corne d'Or, à peu de distance des Blachernes, abritait un sanctuaire fréquenté, consacré à Côme et Damien (JANIN, *Constantinople*, p. 461-462) ; sur la localisation de l'église, cf. C. MANGO, On the Cult of Saints Cosmas and Damian at Constantinople, *Θυμίαμα στη μνήμη της Λασκαρίνας Μπούρα*, Athènes 1994, p. 189-192.

53. La forteresse de Hiéron, située à l'entrée du Bosphore en venant de la mer Noire, jouait le même rôle qu'Abydos sur l'Hellespont. Le comte de Hiéron était chargé de surveiller le passage des navires et levait les taxes douanières (*DOSeals*, III. 81, pour les références antérieures et pour quelques sceaux de ces comtes).

54. Il s'agit d'une relique conservée dans l'église de la Vierge des Blachernes. Selon certains, ce n'était pas un habit, mais le voile de la Vierge qui était déposé dans le sanctuaire (JANIN, *Églises* I, p. 169). Des processions de ce type sont attestées depuis le premier grand siège de Constantinople par les Avars en 626.

Blachernes vers lesquelles il fit avancer des échelles aussi hautes que les remparts, ou encore ici des tortues, ailleurs des béliers. De tous côtés, il faisait donner l'archerie et les catapultes et s'efforçait, en employant tous les moyens possibles,
35 d'effrayer les assiégés et de s'emparer de la ville. Il enveloppa aussi de ses forces navales le reste des remparts, provoquant la terreur à force de feu et de flèches.

Mais de si grandes forces et de telles démonstrations ne lui procurèrent aucun avantage. Un vent contraire, en effet, se leva aussitôt et vint disperser sa flotte dont les navires, sous l'effet d'un grain épouvantable, se disséminèrent ici et là. Sur la terre ferme, comme les gens de la ville combattaient vaillamment et rendaient toutes ses machines inopérantes, complètement à court de moyens, il dut battre en retraite, et la ville assiégée, reprenant courage, s'en prit aux troupes du rebelle avec tant de cœur que certains assiégés même, ouvrant des poternes, sortirent de la ville et vinrent attaquer l'ennemi. Le rebelle, à cause de la rudesse de l'hiver en Thrace, décida donc de prendre ses quartiers d'hiver et répartit ses troupes dans des places où il faisait plus chaud.

9. [Nouvelle attaque sur Constantinople ; son échec]

Après cela donc, comme déjà brillaient les beaux jours du printemps, il décida d'attaquer à nouveau la ville de Constantin à la fois par terre et par mer. Mais il trouva Michel qui, à la différence de la première fois, avait pu réunir maintenant une armée de vrais soldats[55], et, sur mer, des forces navales. Il s'arma donc comme il le fallait, puis s'attaqua au même secteur que précédemment, le golfe des Blachernes, et, après avoir donné le signal de l'assaut, il fit activement avancer ses machines pour tenter d'ébranler les murailles. Cependant, Michel entra en contact avec certains partisans du rebelle auxquels il promit l'amnistie de leurs crimes, les assurant aussi qu'il leur donnerait de grandes récompenses pour peu qu'ils voulussent bien changer de camp et s'abstenir de se souiller du sang de leurs compatriotes. Mais il n'obtenait aucun résultat et, tout au contraire, du simple fait qu'il leur faisait des avances, il accroissait l'audace de ceux à qui il s'adressait, les délivrait de la peur qui les paralysait, et les rendait plus fidèles au rebelle. Renonçant à cette tentative, il exhorta longuement les siens à montrer leur vaillance et à ne pas abandonner leur liberté aux mains d'un exécrable tyran puis soudain, sortant à l'improviste par plusieurs poternes, il attaqua l'ennemi. L'effet de surprise lui permit de mettre en déroute ses adversaires effrayés, dont
36 il fit grand massacre et sur lesquels il remporta une victoire éclatante. La flotte du rebelle, elle aussi, subit un revers. En effet, alors que les trières de l'empereur avaient pris le large et qu'elles allaient s'engager contre la flotte adverse, celle-ci fut étourdie par des mouvements de panique et de désordre. Les navires, après avoir fait demi-tour, abordaient au rivage. Les marins, pour les uns, se ralliaient à l'empereur tandis que les autres rejoignaient en courant le camp de l'armée de terre. C'est ainsi que, sans qu'il en coûtât le moindre effort, la flotte de l'usurpateur fut anéantie.

55. Pendant l'hiver le blocus de Constantinople fut abandonné et Michel reçut le renfort des thèmes d'Asie Mineure qui lui étaient restés fidèles et il enrôla des mercenaires payés par le Trésor.

10. [Défection de Grégoire ; Thomas se défait de lui ; sa flotte subit un revers]

Après cela, Grégoire, le neveu de l'empereur Léon, s'étant aperçu que Thomas était désormais quantité négligeable et soupçonnant que, le temps passant, il ne ferait que l'être plus encore, ayant pris langue avec l'empereur par l'intermédiaire d'un moine du Stoudios, se mit en tête, avec une partie du corps qu'il commandait, de faire brusquement défection[56] et se porta sur les arrières de l'usurpateur, voulant à la fois effrayer celui-ci, se concilier l'empereur et parvenir aussi à sauver sa femme et ses enfants, qui avaient été enfermés lorsqu'il s'était rallié à Thomas. Mais avant que tout cela fût parvenu aux oreilles de l'empereur, Thomas, qui craignait que Grégoire ne prît tout à coup de l'importance, et qui voulait inspirer de la crainte à ses partisans, sans lever le camp de devant la ville – parce qu'il craignait d'être poursuivi et attaqué sur ses arrières –, avec tous les soldats qu'il savait utiles pour cet engagement, sortit contre Grégoire, le mit en déroute à l'issue d'une bataille et, s'étant emparé de lui alors qu'il fuyait, le fit mettre à mort. Puis il revint à marches forcées vers les troupes qui assiégeaient la ville et envoya partout des lettres où il se vantait d'avoir remporté une victoire. Mais il n'en était rien. Il donna l'ordre aussi de faire rapidement venir la flotte qu'il avait en Hellade[57], pour disputer à nouveau la maîtrise de la mer et cette flotte, ayant pris le large, faisant route au plus court, vint mouiller au lieu dit les Bèrydes[58]. Elle était forte de trois cent cinquante unités, navires de guerre et transports de blé. Les commandants de la flotte impériale, apprenant l'arrivée
37 de l'ennemi, l'attaquèrent de nuit quand il était à l'ancre. La soudaineté de cette menace provoquant une panique, ils purent capturer, avec leurs équipages, beaucoup de bâtiments ennemis, en brûler d'autres avec le feu liquide, tandis qu'un tout petit nombre seulement, échappant à ces dangers, se hâtait de gagner le golfe des Blachernes pour y rejoindre l'armée de terre, ce à quoi ils réussirent.

11. [Situation indécise]

Voilà donc quelle était la situation sur mer. Sur terre, ce n'était qu'accrochages incessants : tantôt Michel, tantôt son fils Théophile, avec Olbianos et Katakylas, faisaient des sorties contre les rebelles, et tantôt l'empereur l'emportait, tantôt l'usurpateur. Mais de combat âprement disputé et hardi, avec des troupes rangées en ordre de bataille, il n'y en eut point, parce que l'infériorité numérique de l'empereur était si grande qu'il ne pouvait affronter les troupes de l'usurpateur.

12. [Intervention de Mortagôn, roi des Bulgares ; Thomas défait par Michel]

Sur ces entrefaites, Mortagôn, empereur des Bulgares[59], comme la nouvelle s'était répandue dans tout l'univers que l'empereur des Romains, enfermé derrière ses murs, était assiégé, envoya à Michel en secret un message pour promettre, de sa propre initiative[60], aide et alliance. Michel, soit qu'il eût réellement

56. Les défections consécutives à l'insuccès d'un rebelle sont habituelles car c'est l'instant le plus propice pour monnayer son ralliement à l'empereur (CHEYNET, *Pouvoir*, p. 169-173).

57. L'un des plus anciens thèmes d'Europe, créé avant 695 (OIKONOMIDÈS, *Listes*, p. 351).

58. La localisation de ce port reste incertaine.

59. Omourtag, fils de Kroum, était le khan des Bulgares depuis 815 (TREADGOLD, *Byzantine Revival*, p. 214-215).

60. C'est Michel qui appela à l'aide le Bulgare, sans doute en lui promettant le renouvellement

pitié du peuple de ses compatriotes, soit qu'il voulût épargner son argent – car c'était le plus chiche des empereurs qu'il y eut jamais –, remercia certes le Bulgare pour ses intentions, mais refusa les secours proposés. Cependant, Mortagôn, qui du reste ne rêvait que guerres et faisait grand cas du butin qu'on peut y récolter, et qui cherchait à confirmer et à resserrer le traité de trente ans signé par Léon, l'empereur précédent[61], équipa son armée contre l'usurpateur et, s'étant avancé en territoire romain, établit son camp au lieu dit Kèdouktos[62].

La nouvelle se répandit, et l'usurpateur ne pouvait l'ignorer. Il en fut bien sûr ébranlé et en eut l'esprit fort troublé. Se reprenant toutefois, il mit ses hommes
38 en armes. Il pensa que, s'il divisait en deux ses forces, il s'affaiblirait complètement et deviendrait une proie facile pour l'ennemi : car le siège de la Ville reine exigeait une armée qui, loin d'être réduite, fût au contraire très nombreuse et considérable, surtout que l'empereur avait désormais réuni des troupes de valeur et se trouvait en état de faire front ; d'autre part, pour affronter l'armée bulgare aussi, il ne pouvait se contenter d'une maigre troupe, mais il fallait des effectifs nombreux et choisis. Ainsi donc, pour ne pas diviser ses forces en deux de sorte qu'il fût devenu une proie facile, il leva le camp de devant la Ville et, jugeant qu'il était capable de combattre le Bulgare, il vint se ranger face à lui au lieu que nous avons dit.

La rencontre s'engagea donc[63]. L'usurpateur fut défait[64] de vive force, et nombre de ses partisans massacrés. Ceux qui purent se sauver, trouvant leur salut dans la fuite, se regroupèrent en un lieu d'accès difficile d'où ils observaient la suite des événements. Le chef des Bulgares, emmenant avec lui les prisonniers dont il s'était emparé ainsi qu'un grand butin, s'en retourna dans son pays, tout exalté et tout fier de sa victoire. Quant à la flotte restée pour assiéger la Ville, à l'annonce de la défaite qu'avait subie l'usurpateur, elle se rallia tout entière à l'empereur. Le rebelle en était arrivé à ce point de folie parce qu'il était poussé, à ce qu'il semble, par les démons ses alliés ; et il rêvait de s'emparer du trône, lui qui, malmené de toute part, ayant perdu toute son importance passée, s'obstinait encore à assiéger la Ville. Quand il eut reconnu la vanité de ses efforts, il s'en alla avec toute son armée, établit son camp à plusieurs stades de la Ville, en une plaine appelée Diabasis[65] qui était riche en pâtures et en eaux courantes, et, de là, il envoyait ses fourrageurs contre les domaines voisins de la Ville, dont il ravagea les plus brillants. Mais il ne se montrait plus du tout à ceux de la Ville comme il l'avait fait auparavant.

anticipé du traité de 816, conclu pour trente ans mais à confirmer tous les dix ans, et peut-être en laissant entendre que du butin pourrait être fait en Thrace.

61. La version des faits suivie par Skylitzès, inspirée du Continuateur de Théophane et de Génésios, est peu vraisemblable. Georges le Moine (p. 797) affirme plus justement que Michel II a demandé de l'aide (LEMERLE, *Thomas*, p. 279-280).

62. Lieu situé près d'Héraclée de Thrace. Le nom provient de la déformation du latin *aquaeductus* (VASILIEV - CANARD I, p. 42, n. 1).

63. En novembre 822.

64. L'information n'est pas nécessairement exacte. Thomas fut sans doute vainqueur, sinon l'on comprendrait mal qu'il ait songé à reprendre le siège de la capitale. Mais ses pertes furent importantes, car il ne tenta pas immédiatement de réinvestir la ville.

65. Plaine située à 50 km à l'ouest de Constantinople, d'où Thomas pouvait facilement piller les grands domaines (*proasteia*) des riches Constantinopolitains.

Voyant cela, Michel réunit une armée considérable à la tête de laquelle il mit comme stratèges Katakylas et Olbianos, se réservant les Scholes qui gardent le palais ainsi que les Hétairies, et sortit contre l'usurpateur avec l'intention d'emporter la décision par une bataille rangée. L'usurpateur, alors, bien établi sur ses positions, reçut l'empereur de pied ferme et, comme la bataille était engagée, Thomas, voulant sans doute triompher de ses adversaires par une manœuvre,
39 donna pour instruction aux siens de s'enfuir dès le début de la rencontre, puis, quand l'ennemi se serait lancé dans la poursuite, d'effectuer un retour offensif et de mettre ainsi, par la soudaineté de ce retour, l'ennemi en déroute[66]. Voilà quelles étaient ses instructions ; mais son plan ne devait pas se réaliser. En effet, les soldats de son camp, qui, à cause de lui, étaient privés depuis longtemps de leurs femmes et de leurs enfants, et qui souillaient leurs mains du sang de leurs compatriotes, accablés aussi qu'ils étaient par la durée de cette révolte – trois ans, déjà, avaient passé, et ils voyaient que leur entreprise ne menait à rien, eux qui s'étaient mis au service de la folle ambition d'un tel homme – considérèrent l'ordre qu'on leur donnait comme une aubaine : quand la trompette eut sonné l'attaque et que les régiments furent engagés corps à corps, ils ne firent pas semblant de s'enfuir, ainsi qu'ils en avaient reçu la consigne, mais ils se débandèrent bel et bien, rompant les rangs dans le plus grand désordre. Et c'est ainsi qu'ils se rallièrent à l'empereur, un petit nombre ce jour-là, beaucoup plus nombreux par la suite. Thomas pour sa part, avec quelques hommes, trouva refuge à Andrinople[67] tandis qu'Anastase, son fils illégitime et bâtard, parvint à s'enfuir jusqu'à la forteresse de Bizyè[68].

13. [Thomas capturé et exécuté ; Michel reprend les villes de Thrace]

L'empereur, qui était sur leurs talons, décida d'assiéger Thomas en premier. Il le soumit donc à un siège en règle, mais il ne se pressait pas d'utiliser des machines et des engins de siège pour s'emparer de lui, à la fois parce qu'il s'agissait d'une guerre civile, ce qui le retenait, et parce qu'il ne voulait pas que les Scythes établis dans les environs d'Andrinople apprissent à connaître le matériel de siège. De ce fait, il s'efforça de soumettre son adversaire par la famine, en le privant de tout le nécessaire. Il investit donc Andrinople, qu'il entoura d'un retranchement et d'une palissade, et il poussait activement le siège. Tout d'abord, Thomas chassa de la ville toute bouche inutile et tout animal superflu. Puis, alors que la famine faisait rage et qu'il ne restait nulle part aucun espoir de
40 salut, certains de ses partisans, sortant secrètement par des poternes, ou bien se faisant descendre de nuit le long des murs avec des cordes, se rallièrent à l'empereur tandis que d'autres se réfugiaient auprès d'Anastase, le fils bâtard du révolté, dans la ville de Bizyè.

Les assiégés, après avoir épuisé leurs derniers vivres, eurent recours à des nourritures insolites et la nécessité devenant plus pressante, allèrent jusqu'à manger même les peaux et les cuirs pourris. Alors, ils prirent secrètement contact

66. Tactique traditionnelle des peuples nomades, que les Byzantins adoptèrent pour en avoir souvent testé l'efficacité à leurs dépens.
67. Le quartier général de Thomas était en fait situé à Arcadioupolis.
68. Place forte de Thrace située au nord de la route d'Andrinople vers Constantinople.

avec Michel, lui demandèrent pardon pour leurs fautes, ce qu'il leur accorda, et, s'emparant de Thomas, le conduisirent enchaîné devant son ennemi[69]. Celui-ci agit d'abord selon l'usage des anciens empereurs, usage maintenant passé en coutume, et, l'ayant fait étendre sur le sol, il lui mit le pied sur la nuque[70]. Puis, lui ayant fait couper pieds et mains, il le mit sur un âne et l'exposa aux risées dans tout le camp, criant sans cesse : «Aie pitié de moi, toi qui es l'empereur véritable !»

Comme l'empereur lui avait demandé s'il avait des sympathisants parmi ses propres amis et son entourage, ou ailleurs encore, sans doute aurait-il dénoncé beaucoup de monde si le patrice Jean Hexaboulios ne s'était écrié : «Sire empereur, il ne faut pas croire des ennemis qui accusent vos amis, car c'est là très grande folie», et n'avait, par ces propos, délivré les malheureux citoyens et les propres amis de l'empereur des châtiments qui n'allaient pas manquer de s'abattre sur eux[71].

Le rebelle, rendant l'âme peu à peu au milieu des supplices[72], quitta cette vie vers la mi-octobre. À ses débuts, il s'était montré fort entreprenant, audacieux, exécuteur énergique de ses projets. Puis, à mesure qu'il avançait, on l'avait vu très en dessous de lui-même et de ce que les autres attendaient de lui. Quant aux gens de la forteresse de Bizyè, voyant le danger qui les menaçait, ils changèrent bien vite de parti et dès qu'ils eurent appris les malheurs arrivés à Thomas ils s'inspirèrent de cet exemple et arrêtèrent Anastase, qu'ils livrèrent pieds et poings liés à l'empereur. Anastase fut traité comme l'avait été son père, ou presque, et périt de mort violente. Même après que les usurpateurs eurent été exécutés, les cités de la côte thrace, Panion et Héraclée, s'obstinèrent à rester du côté de
41 l'usurpateur, à la fois parce qu'elles détestaient Michel et parce que celui-ci ne voulait pas restaurer les saintes images. Panion fut prise après que son rempart eut été jeté à bas par un tremblement de terre ; quant à Héraclée, on s'en empara en l'attaquant du côté de la mer[73].

14. [Clémence de Michel]

Voilà donc quelle fut la fin de Thomas. Quant à l'empereur, ainsi couvert de trophées, il s'en revint des villes de Thrace et, pour ceux qui avaient pris part à la révolte de Thomas et qu'il avait faits prisonniers à la guerre, il se contenta, lors d'une séance de courses à l'Hippodrome, de les faire promener montés sur des ânes, puis de les exiler.

69. La capture de Thomas eut lieu en octobre 823.
70. Cette cérémonie, dite *calcatio*, marquait le triomphe de l'empereur. La double amputation dont fut victime Thomas constitue un châtiment complémentaire. Ce triomphe se déroula non pas à Constantinople, mais devant l'armée du rebelle.
71. Le nombre des anciens adversaires de Michel l'obligeait à accepter une large amnistie.
72. Selon Génésios (II, § 8) et Georges le Moine (p. 788), il aurait fini empalé.
73. Héraclée, l'ancienne Périnthos, tomba sans effusion de sang.

15. [Exécution de Choiréas et de Gazarènos]

Comme foyer où couvait encore la révolte, il ne restait plus que les forteresses de Kavala et Saniana[74], à partir desquelles Choiréas, qui tenait l'une, et Gazarènos[75], qui tenait l'autre, lançaient des raids de brigandage. Alors qu'ils avaient repoussé les brefs[76] impériaux les amnistiant et les honneurs qu'on leur octroyait – l'empereur les avait tous deux nommés magistres – les occupants des forteresses se laissèrent soudoyer[77] et fermèrent les portes tandis que les deux chefs étaient sortis pour piller à leur habitude. Ils s'enfuirent vers la Syrie, mais les stratèges qui gouvernent les régions frontalières les arrêtèrent[78] et les firent empaler.

16. [Conquête de la Crète par Apochaps]

Voilà donc comment cette révolte s'éteignit et disparut complètement. Mais les malheurs ne devaient pas arrêter là leur cortège. Après que les deux continents, je veux parler de l'Asie et de l'Europe, qui formaient comme la tête et la queue d'un même corps, subissant la colère du Seigneur, même s'ils ne comprirent pas la leçon, eurent été corrigés par des massacres, des incendies, des tremblements de terre, des pillages, des combats civils, d'incroyables déplacements de villes, des prodiges venus du ciel, des prodiges venus de l'air, à la fin, ce fut sur les malheureuses îles, qui sont comme le milieu du corps, que s'abattirent d'horribles catastrophes, afin que les coups frappassent l'ensemble de ce corps. Cependant,
42 ceux qui refusaient d'adorer la forme théandrique[79] étaient incapables de se laisser corriger.

À peine Thomas avait-il commencé sa révolution que, cette nouvelle s'étant partout répandue, les Agarènes qui habitent le golfe occidental d'Ibérie et sont voisins de l'Océan – on les appelle les Espagnols –, voyant que leur population s'était accrue et que la terre qu'ils habitaient, ingrate et médiocrement fertile, ne pouvait les nourrir, vinrent trouver Apochaps leur chef, celui que, dans la langue de ce pays, on a coutume d'appeler l'Amermoumnès[80]. Ils lui demandèrent qu'on les envoyât coloniser de nouvelles terres, car, à l'étroit du fait de la surpopulation, ils se trouvaient manquer du nécessaire.

74. Kavala, forteresse de Lycaonie, se trouvait au nord d'Ikonion (BELKE-RESTLE, *Galatien und Lykaonien*, p. 182-183) ; Saniana, en Galatie, était sans doute située sur la rive ouest de l'Halys, non loin d'Ancyre (*ibid.*, p. 222).

75. Gazarènos (*PMBZ* 1941 - *PBE* : Gazarenos 1) était originaire de Colonée (THÉOPHANE CONTINUÉ, p. 71). Lui-même et Choiréas étaient des stratèges de Thomas.

76. Le terme grec, *basilikè syllabè*, n'est pas d'usage dans la chancellerie impériale. Il est absent de l'index de F. DÖLGER – J. KARAYANNOPULOS, *Byzantinische Urkunden-Lehre. Erste Abschnitt Die Kaiserurkunden*, Munich, 1968. Théophane Continué (p. 72) rapportant la même affaire qualifie de chrysobulle ce document qui convient à l'attribution de si hautes dignités.

77. À Saniana, ce fut un économe de la cité qui ferma les portes, contre la promesse que lui fit l'envoyé de l'empereur, Gouber, de le faire nommer métropolite de Néocésarée (THÉOPHANE CONTINUÉ, p. 72).

78. La frontière arabo-byzantine était étroitement surveillée par un réseau de guetteurs chargés d'annoncer les raids ennemis (DAGRON - MIHĂESCU, *Traité*, p. 228-229).

79. Le terme de théandrique fait allusion à la double nature, humaine et divine, du Christ.

80. Abū Ḥafṣ n'était pas calife, le seul qui pût s'intituler amīr al-mu'minīn ou émir des croyants, mais simple émir. Sur la conquête de la Crète, voir V. CHRISTIDES, *The Conquest of Crete by the Andalousian Muslims*, Athènes, 1984, TSOUGARAKIS, *Crète*, p. 30-41, et TREADGOLD, *Byzantine Revival*, p. 248-257.

Apochaps, accueillant avec joie ces discours, fit aussitôt armer des navires de guerre où il embarqua des troupes recrutées parmi ces gens, et, cachant pour l'instant ses projets, il se mit à piller les îles orientales, qui nous appartiennent. Il satisfaisait ainsi les appétits de ses sujets, qu'il rassasiait avec ce qu'il prenait à autrui ; mais, en même temps, il voulait voir s'il trouverait parmi ces îles quelqu'une qui fût assez prospère pour venir la coloniser[81].

Il prit la mer au printemps et attaqua plusieurs îles sans trouver personne qui s'opposât à lui. En effet, elles étaient toutes privées de secours parce que la flotte qui les protégeait habituellement était tout entière aux côtés de Thomas et voilà pourquoi Apochaps fit grand butin dans toutes les îles où il aborda. Un jour, il vint aussi en Crète qu'il ravagea et où il fit des captifs autant qu'il le pouvait ; et voyant l'excellence et la beauté de cette île, il dit à ses sujets : «Voici la terre où coulent le miel et le lait !» Ce jour-là, il ne dit rien de plus mais, après avoir chargé sur ses navires toute sorte de biens, il se mit à penser au retour.

Après la fin de l'hiver[82], aux premiers beaux jours du printemps, il remplit de guerriers quarante navires, puis, après avoir guetté un vent favorable, il prit la mer en direction de la Crète, longeant les autres îles sans leur faire de mal. Arrivé en Crète, il mouilla au promontoire qu'on appelle Charax et comme aucun ennemi
43 n'était paru pour s'opposer à son arrivée et à son débarquement, après avoir établi un camp fortifié, il envoya les hommes qu'il fallait pour fourrager tandis que lui-même restait avec les autres. Puis, dès que le vent fut levé et que ces hommes se furent écartés de dix ou quinze stades, il mit le feu aux bateaux qu'il brûla tous sans en épargner aucun. Ses soldats revinrent aussitôt, tout effrayés et frappés par cet événement inattendu. Ils lui demandèrent des explications et en vinrent à tenir des propos très vifs. Mais ils entendirent ce que depuis longtemps ils brûlaient d'entendre, à savoir : «Vous êtes vous-mêmes les responsables de ces événements, vous qui cherchiez une bonne terre à coloniser ; et comme j'ai jugé qu'aucune n'était meilleure que celle-ci, j'ai choisi cette voie pour accomplir ce qui vous tenait à cœur et me débarrasser de vos importunités.» Et comme ils lui rappelaient leurs femmes et leurs enfants, Apochaps leur répondit : «Vous avez des femmes ici, les prisonnières, et dans peu de temps elles vous donneront des enfants.» N'ayant plus rien à objecter à ces discours qu'ils jugeaient satisfaisants, ils creusèrent tout d'abord un fossé profond qu'ils garnirent d'une palissade, au lieu même qui, tirant de cet événement le nom qu'il porte aujourd'hui encore, est appelé Chandax[83], et c'est là qu'ils se retiraient la nuit.

81. La réalité est quelque peu différente : Abū Ḥafṣ s'était emparé d'Alexandrie d'Égypte et fut à son tour assiégé par un général du calife abbasside Al Ma'mūn en 827. Il y eut négociation et Abū Ḥafṣ fut autorisé à se retirer, à condition de s'établir en territoire byzantin.

82. La date du débarquement des Arabes en Crète a fait l'objet de nombreuses discussions. Si Abū Ḥafṣ était encore à Alexandrie en 827, le débarquement ne peut être antérieur à 828, soit cinq ans après la fin de la révolte de Thomas.

83. Chandaq en arabe signifie fossé. Les Occidentaux l'appelèrent Candie, aujourd'hui Héraklion.

Il ne fallut guère de temps pour que l'empereur fût mis au courant de ces événements[84]. Il confia donc toutes les affaires de Crète au protospathaire Phôteinos, stratège des Anatoliques[85]. Celui-ci, arrivé sur place, s'étant informé de tout, fit à l'empereur un rapport sur la situation et lui demanda de lui envoyer des forces capables de chasser l'ennemi de l'île. L'empereur envoya donc pour aider le stratège Phôteinos un certain Damianos, comte des écuries impériales[86] et protospathaire, avec des troupes considérables[87] et bien équipées. Ayant effectué leur jonction, les deux généraux se préparèrent à attaquer les Agarènes, mais leur entreprise s'acheva sans produire rien de bon. En effet, Damianos, dès le premier assaut, fut mortellement blessé et sa mort provoqua la déroute de tout le reste de l'armée. Phôteinos parvint à grand-peine à se réfugier sur une galère rapide et il vint lui-même annoncer à l'empereur ce qui s'était passé. Comme l'empereur, depuis toujours, le tenait en grande estime, au lieu de la Crète, il reçut aussitôt le commandement de la Sicile. Quant aux Sarrasins, qui vivaient encore dans les
44 tracas et l'inquiétude, un moine descendit des montagnes de l'île pour leur dire qu'ils se trompaient s'ils croyaient qu'ils seraient en sécurité alors qu'ils s'étaient établis en ce lieu ; et tout en disant cela, il leur indiqua Chandax[88], qui est un lieu propice, auquel la nature a donné toute sorte de belles récoltes. Ils y fondèrent une ville qui fut comme l'acropole de toute la Crète et à partir de laquelle ils s'élancèrent à l'attaque de toute cette île et des autres aussi. Ils soumirent tous les habitants et toutes les villes de la Crète, sauf une[89]. C'est alors que Cyrille, évêque de Gortyne, acheva sa vie en ceignant la couronne du martyre, lui qui n'avait pas voulu renier le Christ[90]. Voilà donc comment la Crète fut conquise.

17. [Second mariage de Michel]

L'empereur Michel, délivré des guerres civiles, n'attribua pas cette victoire à Dieu, mais à sa propre intelligence et à son habileté de stratège. C'est pourquoi, comme il était tout gonflé d'orgueil, il ne fut plus capable de réfréner ses appétits. Ainsi donc, quand sa femme fut morte, il fit semblant de vivre dans le célibat, mais, en sous-main, il envoyait aux principaux sénateurs des messages pour les

84. La chronologie des premières expéditions pour sauver les derniers postes byzantins, puis reprendre la Crète, est incertaine. Skylitzès, qui suit Théophane Continué, laisse entendre que les campagnes de Phôteinos, de Kratèros et d'Ôoryphas (*PMBZ* 5654 - *PBE* : Ooryphas 2) se seraient déroulées sous le règne de Michel, c'est-à-dire en moins de deux ans, ce qui semble impossible. Les deux dernières auraient pris place sous Théophile.

85. Ce Phôteinos (*PMBZ* 6241 - *PBE* : Photeinos 9) était l'arrière-grand-père de Zoé Karbônopsina, quatrième épouse de Léon VI (THÉOPHANE CONTINUÉ, p. 76).

86. Il s'agit sans doute du comte de l'Étable.

87. L'empereur ajoute aux troupes des thèmes une partie de l'armée centrale. Ce schéma fut désormais celui de toutes les armées envoyées combattre les Arabes de Crète.

88. Le récit de Skylitzès est incohérent puisqu'au paragraphe précédent, les Arabes ont déjà établi leur camp à Chandax lors de leur débarquement. Skylitzès a sans doute utilisé deux sources différentes se rapportant à la fondation de Chandax, sans percevoir la contradiction.

89. Si l'information est exacte, il faudrait peut-être, selon D. Tsougarakis (*Crète*, p. 34), l'identifier à Éleutherna, dont le site est, de fait, inaccessible. Selon Théophane Continué (p. 77) cette ville traita avec l'envahisseur et obtint de conserver le droit de pratiquer le culte chrétien.

90. Aucune source, à part la source commune où puisent Génésios, Théophane Continué et Skylitzès, ne confirme que des martyrs aient été exécutés par les Arabes ; peut-être y-a-t-il aussi une confusion avec le martyre de Cyrille à Gortyne en 304 (TSOUGARAKIS, *Crète*, p. 209 et n. 58).

inciter à lui demander de se remarier, et s'il ne leur cédait pas, à le menacer d'employer la force, en invoquant ce motif spécieux qu'il n'était pas convenable qu'eux-mêmes étant soumis à un empereur, leurs épouses fussent privées d'une souveraine et d'une impératrice. Après s'être longtemps fait prier, il finit par céder à ces discours de comédie et tout d'abord, il demanda à ses sujets une promesse écrite de loyauté, où ils s'engageaient à rendre, après sa mort, les plus grands honneurs à celle qu'il prendrait pour femme ainsi qu'aux enfants qui naîtraient d'elle, et à faire de ceux-ci leurs empereurs, et d'elle leur souveraine. C'est ainsi qu'il s'imaginait avoir prise non seulement sur le temps où il vivait, mais sur l'époque qui suivrait sa mort. Ensuite, cédant aux demandes artificieuses du Sénat, il épousa une femme qui, depuis longtemps, avait épousé le Christ, ayant embrassé la vie monastique, et qui était moniale depuis son enfance au monastère de Prinkipos. Cette femme s'appelait Euphrôsynè, et l'on prétendait qu'elle était la fille de l'empereur Constantin, celui que sa mère Irène avait à juste titre aveuglé à cause de ses dérèglements[91]. Voilà pour cette affaire.

45 *18. [Échec de l'expédition de Kratéros]*

Michel envoya contre les Sarrasins de Crète une autre flotte qu'il mit sous les ordres du stratège Kratéros qui gouvernait les Cibyrrhéotes[92]. Celui-ci, avec les soixante-dix galères à deux rangs qu'il commandait habituellement, plus toutes celles des autres îles, arriva en Crète tout gonflé d'importance. Mais il trouva des Agarènes qui, loin de plier devant lui, soutinrent vaillamment ce danger. La mêlée s'engagea alors que le soleil illuminait les sommets de ses premiers rayons, mais jusqu'au milieu du jour, ni l'un ni l'autre camp ne céda, chacun résistant avec opiniâtreté et vaillance. Puis, dès que le jour déclina, les Crétois, éprouvés, se mirent à fuir. Beaucoup d'entre eux périrent sur le champ de bataille, et plus encore, jetant leurs armes, furent faits prisonniers. Et peut-être la ville aurait-elle été prise ce même jour, si la nuit, survenue entre-temps, n'avait complètement retourné la situation. Les Romains en effet, comme s'ils avaient vaincu, croyant qu'ils auraient tôt fait, le lendemain, de s'emparer de leurs ennemis qui étaient peu nombreux, se comportant comme s'ils étaient chez eux et non chez l'ennemi, s'abandonnèrent à des beuveries et à des plaisirs débridés ; et sans plus se soucier d'établir des postes de garde ou de se protéger de quelque autre façon, ils ne songèrent plus qu'au sommeil, au délassement et à la mollesse, ce qui provoque toujours si facilement des catastrophes. Donc, vers la minuit, les Crétois, que leur mauvaise situation tenait éveillés, avertis par leurs sentinelles que les soldats du

91. Il s'agissait pour Michel II de se rattacher par un mariage à la glorieuse dynastie isaurienne dont Constantin VI avait été le dernier représentant. Euphrôsynè (*PMBZ* 1705, 1708 - *PBE* : Euphrosyne 1) était la fille de Constantin VI et de Marie d'Amnia, elle-même petite-fille de saint Philarète le Miséricordieux. Sur cette impératrice, cf. HERRIN, *Women in Purple*, p. 130-184.

92. L'attaque est à dater du règne de Théophile. Le thème des Cibyrrhéotes fournissait la principale flotte provinciale. Ce stratège (*PMBZ* 4159 - *PBE* : Krateros 1) n'est sans doute pas à identifier au Kratèros (*PMBZ* 4158 - *PBE* : Krateros 2) stratège des Anatoliques, chargé de conduire en exil Théodore Stoudite. D'une manière générale, on n'a pas assez souligné l'importance de cette famille apparue dans l'entourage de Léon V, qui survécut à tous les changements dynastiques et conserva son rang élevé jusqu'au Xe siècle (cf. *infra*. p. 203, n. 32 et J.-Cl. CHEYNET, Une famille méconnue : les Kratéroi, *REB*, 59, 2001, p. 225-238).

camp romain étaient plongés dans le sommeil et dans le vin, les attaquèrent sur le champ en poussant de grands cris et, les trouvant pris de boisson, les massacrèrent absolument tous, de sorte qu'il ne resta pas même un messager, comme dit le proverbe, pour aller annoncer la défaite. Seul le stratège put se sauver en embarquant sur un bateau de commerce. Mais lorsque le chef des Sarrasins, malgré bien des recherches parmi les victimes et parmi les prisonniers, ne put plus le trouver, apprenant qu'il s'était enfui, il envoya à sa poursuite des hommes qui le rattrapèrent à Kos et le tuèrent en le crucifiant.

46 *19. [Succès d'Ôoryphas]*

Par la suite, un homme de guerre à l'esprit avisé et rapide, qui s'appelait Ôoryphas[93], réunit, sur ordre de l'empereur, une armée qu'on appela alors l'armée des Quarantains parce que chaque homme reçut quarante pièces d'or[94]. Il s'approcha des îles autres que la Crète, y tuant les Agarènes qu'il trouvait en train de fourrager, soit dans des embuscades, soit en terrain découvert, et contint les Crétois dont il sut réfréner l'ardeur irrésistible.

20. [Usurpation d'Euphèmios en Sicile ; sa fin]

Voilà donc ce qui se passait dans cette région. Vers la même époque, un certain Euphèmios, qui commandait une troupe en Sicile[95], s'éprit d'une vierge qui avait revêtu l'habit monastique depuis son enfance. Il attachait le plus grand prix à satisfaire son amour, sans nul souci des lois, ne voulant avoir d'autre exemple que l'empereur qui avait eu lui aussi la même audace. Il enlève donc la vierge à son monastère et l'emmène chez lui contre son gré. Les frères de la jeune fille vont raconter l'affaire à Michel, qui ordonne au stratège de s'assurer que tout cela était vrai, puis de couper le nez à l'audacieux. Euphèmios, apprenant cela, s'attacha par des serments les soldats qu'il commandait ainsi que certains de ses camarades tourmarques. Il chassa le stratège venu pour cette affaire puis s'enfuit auprès de celui qui gouvernait l'Afrique[96] auquel il promit de soumettre toute la Sicile et de payer un tribut important pour peu qu'il acceptât de le proclamer empereur des Romains. L'émir, agréant cette proposition, le proclama empereur des Romains, lui confia de fortes troupes[97] et s'empara ainsi de la Sicile qui lui

93. Première mention de ce personnage, qu'il faut sans doute identifier au drongaire de la Veille sous Théophile (cf. *infra*, p. 72), et qui fut peut-être le père ou le grand-père de Nicétas Ôoryphas, amiral actif sous Basile Ier.

94. Cette somme représente plusieurs années de solde habituelle. Un soldat expérimenté pouvait à cette époque recevoir une somme annuelle de douze *nomismata* (Treadgold, *Army*, p. 119-123).

95. Euphèmios (*PMBZ* 1701 - *PBE* : Euphemios 1 et V. Prigent, La carrière du tourmarque Euphèmios, *basileus* des Romains, dans *Actes du XXe Congrès International d'Études Byzantines (Paris, août 2001)*, [sous presse]), qui était tourmarque, fut mis à la tête de la flotte par le stratège de l'île, Constantin Soudès (*PMBZ* 3928 - *PBE* : Konstantinos 231 et Treadgold, *Byzantine Revival*, p. 248-249).

96. L'Afrique – l'actuelle Tunisie correspondant grosso modo à l'ancienne province romaine d'Afrique – était alors gouvernée par la dynastie des Aghlabides (800-909), sous la dépendance de plus en plus théorique des Abbassides. La rébellion d'Euphèmios commença en 826 et prit fin deux ans plus tard (Treadgold, *Byzantine Revival*, p. 250-254).

97. 10 000 (?) hommes d'infanterie et 700 de cavalerie. Sur le détail des opérations rapportées par les sources arabes, voir Vasiliev - Canard I, p. 68-88.

fut livrée par cet homme. Cependant, Euphèmios ne put jouir bien longtemps de
47 la dignité impériale, car, pour prix de sa rébellion et de ses crimes, il eut la tête tranchée, et la façon dont il fut tué vaut d'être racontée.

Un jour qu'il parcourait la Sicile avec les ornements impériaux, se faisant acclamer, il arriva devant Syracuse[98] et, s'étant écarté de sa suite et de ses gardes, arrivé à portée de flèche de la ville, il s'adressait aux citoyens de cette ville en s'efforçant de se les concilier par ses paroles. Deux frères, habitant Syracuse, le voyant isolé, délibérèrent entre eux, se mirent d'accord sur un même plan, puis s'approchèrent d'Euphèmios en faisant mine de lui rendre les honneurs dus à un empereur. Mais ce n'était que dérision et moquerie. Euphèmios, ne comprenant pas qu'il s'agissait d'une ruse, prêt à se faire acclamer par eux et à recevoir leur baiser, les appela vers lui avec bienveillance afin de les embrasser lui aussi. Comme il inclinait la tête et approchait sa bouche de celle d'un des frères, celui-ci le maintint solidement par les cheveux tandis que l'autre lui coupait la tête. C'est ainsi qu'Euphèmios paya le juste prix de sa folie.

21. [Les Arabes s'installent en Italie du sud]

Les Agarènes, depuis ce moment, ne furent pas seulement maîtres de la Sicile[99], mais de la Calabre aussi et de la plupart de l'Italie. Partout ils faisaient des razzias et ravageaient toute chose.

22. [Mort de Michel]

Michel, au terme de neuf ans et huit mois de règne[100], mourut victime d'une dysenterie après avoir causé à l'État romain, du fait de son impiété envers Dieu et de l'incapacité dont il fit preuve dans les affaires, tous les maux que nous
48 avons déjà mentionnés. Sous son règne, également, toute la Dalmatie fit sédition[101]. Un vieil oracle que voici courait sur son compte :

Les maux commenceront à s'abattre sur terre
Lorsque sur Babylone un serpent régnera
Dont la langue est perverse, et le cœur épris d'or[102].

98. Syracuse, principale ville de l'île avec Palerme, était bien fortifiée et dotée d'un bon port, ce qui explique l'enjeu. L'assassinat eut lieu en fait près de Enna/Castrogiovanni, l'un des points fortifiés les plus importants de l'île (M. Amari, *Bibliotheca Arabo-Sicula*, Leipzig, 1857, I, ch. 35, p. 367).

99. En réalité à la fin de 828, la flotte et l'armée envoyées par Michel II et commandées par Théodote, après un échec initial, reprirent presque toute l'île, mais les Arabes d'Afrique en entreprirent à nouveau la conquête qui se poursuivit durant trois-quarts de siècle.

100. Michel II mourut le 2 octobre 829, après un règne de huit ans et neuf mois. Les manuscrits varient sur la durée de son règne.

101. La Dalmatie byzantine était réduite à une bande côtière comprenant, entre autres, les villes de Dubrovnik et de Zadar. Son statut dans la première moitié du IXe siècle reste obscur. D'après le *taktikon* Uspensky (842/843), elle était en principe sous les ordres d'un archonte, mais il est possible qu'elle ait été temporairement élevée au rang de thème, dirigé par un stratège (J. Ferluga, *L'amministrazione bizantina in Dalmazia*, Venise, 1978, et Oikonomidès, *Listes*, p. 353).

102. S. G. Mercati, Sur une poésie inédite dont on connaît seulement les trois premiers vers relatés par le Pseudo-Syméon et d'autres chroniqueurs au sujet de la révolte d'Euphémius, *IIIe Congrès International des Études byzantines*, Athènes, 1932, p. 111-113.

Son corps fut enterré au grand *hérôon* de Justinien, aux Saints-Apôtres, dans un sarcophage en marbre vert de Thessalie[103].

{Cet empereur Michel régna exactement huit ans et neuf mois. En effet il prit le pouvoir le 25 décembre et mourut le 8 octobre. Il fut enterré à l'église des Saints-Apôtres dans un sarcophage vert[104].}

103. GRIERSON, *Tombs*, p. 56.
104. Cette addition est propre au manuscrit E.

49 # THÉOPHILE

1. [Théophile punit les assassins de Léon]

Michel mort, son fils Théophile, qui avait atteint déjà l'âge d'homme, succéda à son père sur le trône au mois d'octobre de la huitième indiction[1]. Il prétendait vouloir mériter les titres d'amant ardent de la justice et de scrupuleux gardien des lois de l'État ; mais en réalité, s'il jouait ce rôle, c'est parce qu'il entendait se tenir à l'abri des conspirateurs, afin que personne n'osât contre lui quelque coup de force.

Aussitôt donc, dès le début de son règne, il décida la mort et la ruine de tous ceux qui avaient aidé son père à tuer Léon. C'est pourquoi il publia un décret portant que tous les bénéficiaires des libéralités impériales et tous les détenteurs d'une dignité impériale quelle qu'elle fût devaient se réunir à la Magnaure[2], c'est-à-dire au Pentapyrgion. Ainsi fut fait, et, quand tous furent réunis comme il l'avait ordonné, tenant encore dans l'ombre, pour ainsi dire, le projet féroce que nourrissait son âme, il déclara d'une voix douce et paisible à l'assemblée : «Feu mon père, ô vous, mon peuple et mon héritage, avait l'intention et le désir de combler de dignités, de biens et d'autres honneurs ceux qui avaient pris parti et combattu pour qu'il règne. Comme le destin inévitable l'a emporté, c'est à moi, son successeur sur le trône, qu'il a laissé cette dette afin qu'il ne paraisse pas avoir été ingrat envers ses bienfaiteurs. Que chacun donc sorte de la foule et se fasse clairement connaître de nous, pour que, sachant qui sont nos amis, nous puissions vous donner la récompense que vous méritez.»

Tous ceux qui avaient participé au meurtre de Léon, à ces paroles, se laissèrent égarer et perdirent l'esprit. Les malheureux se dévoilèrent. Aussitôt, Théophile,
50 voyant sa proie dans ses filets, ordonna à l'éparque d'appliquer les lois de l'État. Il lui dit : «Allons, éparque ! Toi qui as reçu de Dieu et de Notre Sérénité le pouvoir de juger, donne à ces gens la récompense que méritent leurs œuvres, et tiens compte du fait qu'ils n'ont pas seulement souillé leurs mains du sang d'un homme, mais qu'ils ont assassiné l'Oint du Seigneur à l'intérieur du sanctuaire !» Sur ces mots, il congédia cette assemblée étonnante, la première qu'il eût réunie. Quant à ces malheureux, l'éparque les fit arrêter et les soumit aux supplices qu'encourent les meurtriers[3].

1. Théophile (*PMBZ* 8167 - *PBE* : Theophilos 5), né à Amorion, couronné coempereur en 821, monta sur le trône à la mort de son père, le 2 octobre 829, à l'âge de seize ans (GRIERSON, *Tombs*, p. 56). À la différence de ses prédécesseurs, il avait reçu auprès de Jean le Grammairien une excellente éducation en prévision de ses futures responsabilités. Sur son règne, voir les commentaires de A. MARKOPOULOS, The rehabilitation of the Emperor Theophilos, in *Byzantium in the Ninth Century*, p. 37-49.

2. Cette basilique à trois nefs, élevée par l'empereur Constantin le Grand, constituait une salle d'apparat où étaient reçus notamment les ambassadeurs étrangers. Le Pentapyrgion était une armoire à cinq pans où étaient exposés des objets précieux (JANIN, *Constantinople*, p. 115).

3. Tous les complices de Michel II ne paraissent pas avoir subi un tel châtiment. L'un d'eux,

2. [Théophile chasse sa belle-mère]

Théophile chassa également sa belle-mère du palais et la contraignit à rentrer au monastère où elle avait reçu initialement la tonsure. Ainsi, les serments que le Sénat avait faits à Michel ne servirent de rien[4].

3. [Goût de Théophile pour la justice]

Voilà quels furent les débuts de Théophile ; quant à la suite, elle lui mérite bien des éloges. S'attachant en effet à la justice, il remplit d'effroi tous les méchants, et les bons d'admiration : les uns, parce qu'il se montrait hostile au mal et juste ; les autres, parce qu'il leur était rude et sévère. Mais il ne fut pas possible de le purifier absolument de tout mal, car, s'il était attaché à la foi en Dieu, plus encore il tenait à l'hérésie abominable des iconomaques, que lui avait léguée son père. Il maltraita le peuple saint des gens pieux, ne lui laissant aucun répit tout le temps qu'il régna[5]. C'est pourquoi il ne fut jamais heureux à la guerre, mais toujours il était vaincu, et ses retours n'étaient pas de ceux qui conviennent à un empereur[6].

Comme il était attaché à la justice et à ce qu'il croyait être une foi ardente dans le Christ et sa Mère, chaque semaine, il parcourait à cheval, escorté par des gardes, l'avenue qui conduit à la sainte église de la Mère de Dieu aux Blachernes. Lors de ces sorties il se rendait accessible à chacun, surtout aux victimes des injustices qui pouvaient ainsi faire entendre leurs griefs sans en être empêchés par des fauteurs d'iniquité redoutant le châtiment de l'empereur[7]. Il voulait
51 aussi, en traversant le marché, examiner les marchandises. Pour tout ce qui était mis en vente, il s'inquiétait, au marché même, du prix demandé, et loin de se contenter de questions négligentes, ou sur un seul produit, il s'intéressait aux denrées comestibles, aux boissons, à ce qui sert à se chauffer ou à se vêtir, bref,

l'eunuque Théoctiste, promu préposé à l'Encrier par Michel, poursuivit sa belle carrière sous Théophile puis sous Michel III.

4. Allusion au passage précédent sur le remariage de Michel II. Selon la volonté de ce dernier, Théophile fut assisté par sa belle-mère Euphrôsynè jusqu'en 830, quand Théophile, épousant Théodora, crée une nouvelle impératrice. Euphrôsynè se retira, selon Skylitzès, dans son monastère de Prinkipo. Mais d'autres chroniqueurs prétendent, sans doute à tort, que l'ancienne impératrice se réfugia dans le monastère constantinopolitain de Gastria (JANIN, *Églises*, p. 67-68). Sur Euphrôsynè, voir en dernier lieu, J. HERRIN, *Women in Purple*, p. 130-184. La date de 830 pour le mariage de Théophile fait toutefois difficulté, car elle suppose la naissance très rapprochée des enfants du couple et semble contredire l'information selon laquelle Alexis Môsèlè, fiancé à Marie, née vers 835, fut à cette occasion titré césar. Alexis en effet semble avoir été césar lors d'un triomphe célébré à Constantinople en 831 (C. MANGO, On re-reading the Life of St. Gregory the Decapolite, *Byzantina*, 13, 1985, p. 640-643).

5. Théophile, qui avait eu pour précepteur Jean le Grammairien, théoricien du second iconoclasme, fut, à la différence de son père, un farouche adversaire des images et, sous son règne, la persécution des iconophiles reprit (par exemble, cf. *infra*, le supplice des frères *Graptoi*).

6. Ce texte est une réponse à la propagande de Théophile. À l'imitation des Isauriens, Théophile, iconoclaste convaincu, voulut démontrer par les victoires sur les Arabes le soutien divin à la doctrine qu'il favorisait. Le bilan militaire de Théophile, en dépit du grave échec de 838, ne mérite pas une telle critique.

7. L'empereur, juge en dernier ressort, n'était en principe accessible qu'à ses parents ou familiers, d'où l'intérêt de la mesure prise par Théophile. La distance (environ six kilomètres) entre le Grand Palais et l'église des Blachernes, située au nord-est de la ville, donnait à de nombreux solliciteurs une chance d'approcher l'empereur.

à tout ce que proposaient les marchands[8]. En toute circonstance il témoignait d'un grand soin et d'un grand souci du bien commun, tantôt dans les tribunaux, tantôt, comme on vient de le voir, à l'occasion de ses sorties hebdomadaires.

4. [Le bateau de l'impératrice]

Un jour que, pour se délasser, il se penchait aux murailles du palais qui donnent sur la mer, il vit naviguer vent arrière toutes voiles dehors un navire gros porteur d'une taille insurpassable et d'une beauté sans pareille. À cette vue, il fut stupéfait. Il s'enquit cependant du propriétaire du cargo et de la cargaison qu'il portait. Quand il eut appris qu'il appartenait à l'Augusta[9], il se tut pour l'instant et attendit le jour où il avait accoutumé de se rendre à la sainte église des Blachernes. Au jour dit, comme l'empereur savait où était ancré le bateau pour l'avoir demandé à quelqu'un, il prit le chemin qui y conduisait. Il s'approcha, se tint près de la poupe et demanda à plusieurs reprises aux gens présents de quelle partie de la cargaison ils avaient besoin : de blé, peut-être, de vin, ou d'autre chose ? Interrogés à plusieurs reprises, ils finirent par répondre, une seule fois et à grand-peine que «Ceux sur qui veille Votre Majesté souveraine ne manquent de rien.» – «Mais ne savez-vous donc pas, reprit l'empereur, qu'alors que Dieu m'a fait empereur, l'Augusta mon épouse a fait de moi un armateur ?» Et il ajouta ces paroles amères : «Qui vit jamais un empereur des Romains ou sa femme faire du commerce en gros ?» Sur ces mots, il donna l'ordre, à l'instant même, que seul débarque l'équipage, et que le navire fût brûlé avec son gréement et toute sa cargaison. Quant à l'impératrice, il la couvrit d'injures et la menaça de mort si on la trouvait encore mêlée à une affaire de ce genre.

52 *5. [L'impératrice et les icônes]*

L'impératrice Théodora venait du pays des Paphlagoniens et pouvait se flatter d'avoir comme parents Marinos, un homme distingué, et Théoktistè, surnommée Florina, qui, tous deux nourris dans la piété, n'avaient pas renoncé au culte des images vénérables – alors qu'à cette époque tout le monde le faisait –, mais qui les baisaient et les pressaient contre leur sein avec une ardeur extraordinaire. Quand Théodora eut été couronnée du diadème[10], sa mère Théoktistè avait reçu aussi le titre de patricienne à ceinture[11].

8. Assurer le ravitaillement abondant de la capitale à un prix correct évitait les troubles. Rien dans le texte ne suggère que les autorités aient fixé le prix des denrées. L'éparque, assisté de son lieutenant, le *symponos*, avait en charge la police des marchés (OIKONOMIDÈS, *Listes*, p. 320 et n. 189).

9. Son épouse Théodora (*PMBZ - PBE* : Theodora 2 et HERRIN, *Women in Purple*, p. 185-239).

10. Théodora avait reçu de Théophile la pomme d'or, lors d'un concours de beauté organisé par l'impératrice Euphrôsynè (cf. parmi l'abondante bibliographie, W. TREADGOLD, The Bride-Shows of the Byzantine Emperors, *Byzantion*, 49, 1979, p. 395-413 ; D. AFINOGENOV, The bride-show of Theophilos : some notes on the sources, *Eranos*, 95, 1997, p. 10-18 ; I. SORLIN, La plus belle ou la meilleure ? Note sur les concours de beauté à Byzance et dans la Russie moscovite des XVIe-XVIIe s., *Mélanges Ahrweiler*, p. 635-650). Ces concours, longtemps imaginés comme une simple fiction littéraire sont davantage pris en considération : M. VINSON, The Life of Theodora and the Rhetoric of the Byzantine Bride Show, *JÖB*, 49, 1999, p. 31-60. Théophile aurait, lors de ce concours, rejeté la candidature de la poétesse Kassia, jugée trop impertinente. Le mariage eut sans doute lieu le 5 juin 830 (W. TREADGOLD, The Problem of the Marriage of the Emperor Theophilus, *Greek, Roman and Byzantine Studies*, 16, 1975, p. 325-341).

11. L'information est confirmée par le sceau de Théoktistè (*PMBZ - PBE* : Theoktiste 1) où

Cette Théoktistè[12], donc, faisait venir dans sa maison, tout à côté du monastère des Gastria[13], les filles de Théodora, qui étaient cinq : Thècle, Anne, Anastasie, Pulchérie et Marie[14]. Elle leur faisait tous les cadeaux qui peuvent séduire le sexe féminin, puis, les prenant à part, elle les pressait de ne pas être faibles, et, cessant d'être des femmes – ce qu'elles étaient en effet –, de montrer un courage viril. Elles devaient, avec des pensées bien dignes du sein qui les avait nourries, abominer l'hérésie de leur père et baiser les figures des saintes images. Et tout en disant cela, elle leur mettait entre les mains des images qu'elle gardait dans un coffre et elle les posait sur leur visage et sur leurs lèvres, les sanctifiant ainsi et leur faisant aimer ces images. Comme elle faisait cela continuellement et qu'elle allumait dans ses petites-filles l'amour pour les saintes images, Théophile s'en aperçut un jour qu'il demandait à ses filles quels cadeaux elles recevaient de leur grand-mère et ce qu'elles faisaient d'agréable. Celles dont la pensée était ferme eurent la force de déjouer les questions de leur père, qui étaient comme autant de prises, mais Pulchérie, qui était tout enfant, racontait les attentions gentilles, les monceaux de fruits, et ajoutait encore les augustes images qu'elle vénérait, disant avec des mots tout simples, comme ses pensées, que sa grand-mère avait dans un coffre beaucoup de poupées «et elle nous les met sur la tête et sur la figure après les baisers !»

53 Cela mit l'empereur en fureur, mais il était empêché d'agir trop brutalement par le respect et les égards qu'il devait à sa femme, et plus encore il était retenu par le franc parler de celle-ci. En effet, elle lui faisait ouvertement des reproches et des remontrances à propos des confesseurs qu'il persécutait chaque jour et de l'hérésie dont nous avons parlé, et, seule ou presque, elle lui mettait sous les yeux la haine générale dont il était l'objet. L'empereur, donc, se contenta d'empêcher ses filles de retourner chez Théoctistè.

Semblable aventure arriva à l'impératrice Théodora elle-même. On nourrissait au palais une espèce d'homme, un estropié semblable au Thersite d'Homère et nommé Dendéris. Par ses propos inconvenants, il provoquait les rires et on le gardait au palais pour qu'il l'animât de ses joyeusetés. Un jour, il fit irruption dans la chambre privée de l'Augusta, surprit celle-ci qui embrassait les saintes icônes ; et ce fou, les voyant, demanda ce que c'était et s'approcha pour chercher

elle fait apparaître cette dignité et rappelle sa qualité de mère de l'impératrice (ZACOS II, nº 1083). Le père de Théodora, Marinos, officier parvenu au grade de tourmarque, était sans doute décédé au moment du mariage de sa fille puisque, à la différence de sa femme, il ne fut l'objet d'aucune faveur. Théodora avait de nombreux frères et sœurs qui firent tous une brillante carrière ou de beaux mariages (cf. tableau généalogique, nº II).

12. Skylitzès suit Théophane Continué qui, à tort sans doute, attribue cette attitude à Théoktistè, au lieu d'Euphrôsynè, la seconde épouse de Michel II.

13. Le monastère de Gastria apparaît comme une fondation familiale où furent ensevelis les proches parents de Théodora.

14. Thècle (*PMBZ* 7261 - *PBE* : Thekla 1), l'aînée, fut associée comme impératrice à son frère Michel III tant que leur mère Théodora fut régente. Le futur empereur Basile Ier la prit un temps pour maîtresse, mais finit par lui confisquer ses biens ; elle termina ses jours aux Blachernes. Anne (*PMBZ* 460 - *PBE* : Anna 2) et ses sœurs Anastasie (*PMBZ* 231 - *PBE* : Anastasia 2) et Pulchérie (*PMBZ* 6384 - *PBE* : Poulcheria 1) furent tonsurées et envoyées au monastère familial Ta Gastria par leur frère Michel III quand il assuma seul le pouvoir. Marie (*PMBZ* 4735 - *PBE* : Maria 4), la préférée de Théophile, fut donnée en mariage à Alexis Môsèlé (cf. *infra*, p. 59).

à le savoir. «C'est mes belles poupées, dit l'impératrice en parlant comme une paysanne, et je les aime beaucoup.»

L'empereur, pour l'heure, était à table et quand ce vilain jouvenceau fut arrivé vers lui, il lui demanda où donc il était passé. L'autre répondit : «Chez maman – c'est ainsi qu'il appelait Théodora – et j'ai vu chez elle de belles poupées qu'elle sortait de sous son oreiller.» L'empereur comprit et, plein de colère, se levant de table, il se rendit sur-le-champ chez l'impératrice, qu'il couvrit d'injures, la traitant, entre autres excès de langage, d'adoratrice des idoles. En même temps, il lui redit toutes les paroles de l'abominable Dendéris. L'impératrice, apaisant pour un temps le courroux de l'empereur, lui dit : «Sire empereur, vous avez mal compris, et la vérité n'est point ce que vous soupçonnez. J'étais avec mes servantes en train de regarder mon miroir et Dendéris, ayant vu les images que celui-ci faisait naître, est venu vous dire, dans sa folie, ce qu'il vous a conté.»
54 Par ces paroles, elle adoucit le courroux de l'empereur, puis elle châtia Dendéris comme il convenait et lui donna à comprendre qu'il ne devait plus jamais parler des poupées à personne. Et donc, un jour que Théophile, irrité contre la souveraine, demandait à Dendéris si sa maman embrassait encore les belles poupées, celui-ci porta la main droite à ses lèvres et répondit : «Chut ! Chut ! Majesté ! Il ne faut pas parler des poupées !» Voilà comment se passa cette affaire[15].

6. [Le cheval volé]

Un vaillant soldat avait un cheval très adroit et le stratège sous lequel il servait, épris de ce cheval qui avait bien souvent tiré d'affaire son propriétaire pendant la bataille, cherchait à l'obtenir, promettant d'en donner un grand prix. Comme le soldat refusait, le stratège eut recours à la violence et, ne pouvant même ainsi le forcer à lui céder la bête, il l'accusa de lâcheté devant l'empereur et le fit chasser de l'armée qu'il suivait. Or Théophile était à la recherche d'un cheval d'exception et il envoyait partout des ordres afin qu'on en trouvât un et qu'on le lui envoyât. Saisissant l'occasion, le stratège confisque de force son cheval à notre homme, et l'envoie à l'empereur en prétendant que la bête lui appartenait. Le besoin se faisant sentir, du fait de la guerre, de troupes plus nombreuses, l'empereur ordonna qu'on enrôlât absolument quiconque était en état de porter les armes. Notre soldat fut donc enrôlé et, au cours d'une déroute, comme il n'avait plus de cheval capable de le sauver, il mourut[16]. Il laissait une femme et des enfants.

Sa femme, entendant dire que l'empereur était épris de justice, poussée par l'amour brûlant qu'elle portait à son mari et ne pouvant plus subvenir non plus aux besoins de ses enfants, monte à la Ville reine. Elle voit Théophile, le jour où il avait coutume de se rendre à la sainte église des Blachernes : il était monté sur le cheval de son mari. Elle se précipite alors, saisit le cheval par le frein et dit
55 qu'il était à elle et que c'était l'empereur, et personne d'autre, qui était coupable du meurtre de son mari. L'empereur, fort surpris, ordonna à la femme de l'attendre

15. Comme l'a justement noté W. Treadgold, après H. Grégoire, (*Byzantine Revival*, p. 446-447), l'anecdote concernant Théodora est un doublon de la précédente et vise à faire apparaître l'impératrice comme une fervente iconodoule.

16. Ces faits correspondent assez bien à la campagne de Théophile en 838 où les troupes byzantines connurent de sévères défaites.

pour l'heure jusqu'à ce qu'il fût revenu au palais, puis, dès son retour, il la fit comparaître devant lui et la questionna pour s'informer plus clairement de ce qu'elle disait.

La femme, reprenant l'affaire du début à la fin, en instruisit l'empereur. Celui-ci fit donc aussitôt comparaître le stratège auquel il fit subir un interrogatoire vigoureux à propos du cheval, tandis que la femme, sur ordre de l'empereur, restait cachée tout ce temps. Comme le stratège s'obstinait à dire que le cheval était bien à lui et qu'il ne l'avait pas acquis par vol, l'empereur, tout à coup, fait sortir de derrière le rideau la femme, preuve infaillible qui venait confirmer ses accusations. Le stratège, dès qu'il la vit, fut paralysé et resta fort longtemps à ne pouvoir recouvrer ses esprits. Se reprenant à grand-peine, il saisit les pieds de l'empereur en gémissant et, après avoir confessé son crime, eut recours aux supplications. Que fait alors l'empereur ? Il déclare que la femme et ses enfants seront désormais, à égalité de droits, les frères et sœurs et les héritiers de la fortune du stratège. Quant à celui-ci, il le démit de son commandement et le condamna à un exil perpétuel[17]. Voilà l'hostilité qu'il aimait à montrer envers les hommes rapaces et tous ceux qui voulaient s'enrichir injustement.

7. [Constructions de Théophile]

L'empereur s'occupait aussi des constructions et il montra un souci tout particulier pour les murs de la ville, dont il détruisit les parties les plus basses afin de les reconstruire plus élevées, les rendant ainsi inaccessibles aux ennemis. Ces murailles sont encore debout aujourd'hui, avec des inscriptions portant son nom[18]. En outre, il chassa des prostituées qui occupaient certains immeubles et, rasant tout cet endroit, il fit ériger l'hospice très beau et très grand qui porte son nom[19].

8. [Chasteté de Théophile ; autre construction]

Voilà donc ce qu'il fit contre la débauche. Pourtant, à ce qu'on dit, il se laissa prendre un jour par la beauté d'une servante attachée au service de l'impératrice et
56 pécha avec elle, à une époque où il ne se surveillait pas. Lorsqu'il prit conscience de sa faute et qu'il vit Théodora tout entière à son malheur et très abattue, il

17. À cette date le cheval n'était pas fourni par l'État, c'était la propriété personnelle du soldat. C'est pour cette raison que le stratège fut accusé de vol. Les stratèges avaient toute autorité, y compris judiciaire, sur leurs subordonnés (cf. DAGRON - MIHĂESCU, *Traité*, p. 269-272, où il est question de ce privilège juridictionnel alors perdu). Ces derniers, s'ils étaient lésés par leur supérieur, avaient peu de chance d'obtenir réparation. Ici, le stratège subit une double sanction : d'une part il est exilé et privé de son traitement, et d'autre part sa fortune est en partie confisquée au profit de ses victimes. Il s'agit évidemment d'un récit exemplaire destiné à réfréner la rapacité des officiers supérieurs.

18. Une inscription aujourd'hui disparue témoignait de travaux près de la porte de Pègè sur la Corne d'Or. Plusieurs autres inscriptions étaient apposées sur le mur maritime le long de la Marmara (JANIN, *Constantinople*, p. 290, 294-295).

19. Si l'on met à part l'entretien des murailles et la construction du palais d'Éleuthère, les constructions impériales à Constantinople avaient quasiment cessé depuis Héraclius. Les bâtiments ajoutés par Théophile témoignent d'un certain renouveau économique (TREADGOLD, *Byzantine Revival*, p. 265 ; JANIN, *Constantinople*, p. 108, 114, 132, 434...). L'hospice fut construit à l'emplacement d'un couvent dédié à saint Isidore, qui menaçait ruine et dont les moniales furent transférées ailleurs.

affirma, dit-on, sous la foi du serment, en tendant les mains vers Dieu, que c'était là son seul faux pas et qu'il demandait pardon à sa femme.

Il fit encore construire pour ses filles, au lieu-dit Ta Karianou, un palais que le temps a ruiné, mais dont les vestiges se sont conservés jusqu'à notre époque[20].

9. [Ambassade du syncelle Jean]

Comme il voulait montrer aux Sarrasins la puissance de l'empire, afin de les faire participer à sa prospérité ou bien encore pour les effrayer, il envoya au prince de Syrie le syncelle Jean[21], qui avait été naguère son précepteur. C'était un homme très entendu dans la bonne marche de l'État, un partisan aussi de son hérésie, très habile dans les controverses[22]. Il lui donna beaucoup de ces belles choses qui font la gloire de l'empire des Romains et la stupeur des étrangers, avec, en plus, quarante *kentènaria* d'or. Les marchandises étaient des cadeaux qu'il envoyait à l'Amermoumnès ; quant à l'or, c'était pour que son ambassadeur le dépensât en libéralités, pour le prestige : car si l'envoyé peut répandre l'or à son gré comme si c'était du sable, celui qui l'envoie, bien sûr, mérite l'admiration bien plus encore. Il lui donna en outre deux vases d'or ornés de pierres précieuses, qu'on appelle en langue vulgaire des *cherniboxesta*[23]. Ainsi, de toutes les façons, il rehaussait l'éclat de son ambassadeur[24].

Celui-ci, approchant de Babylone – appelée aujourd'hui Bagdad[25] –, se fit remarquer par l'éloquence aisée qui coulait de ses lèvres; il se fit remarquer aussi par les richesses qui paraissaient fleurir autour de lui, car on le voyait distribuer à ceux qu'on envoyait vers lui et qui le fréquentaient des présents qui, loin d'être médiocres, étaient de grand prix au contraire, et bien dignes de l'empereur des Romains. Et les Sarrasins de l'admirer, de le porter au pinacle, et cela, dès l'instant où il pénétra chez ces barbares.

57 Quand il fut arrivé devant le prince, après lui avoir fait connaître le message de l'empereur, il se retire en son hôtellerie. C'est là qu'il fit paraître sa noblesse et son habileté en toute chose. Exaltant et magnifiant la grandeur des Romains, à tous ceux qui venaient le trouver ou qu'on lui envoyait pour quelque affaire

20. Selon Janin (*Constantinople*, p. 132), il faut distinguer ce palais du bâtiment appelé Karianos, également construit par Théophile dans le Grand Palais. Il était situé près des Blachernes. Pour le témoignage des *Patria*, cf. BERGER, *Untersuchungen* p. 476-477.

21. Jean dit le Grammairien, de la famille arménienne des Môrocharzanioi, le précepteur de Théophile, fut nommé syncelle, poste qui, à cette date, prédestinait son titulaire à succéder au patriarche en place (LEMERLE, *Premier humanisme*, p. 154-168 et *ODB*, p. 1052).

22. Jean, alors higoumène du monastère des Saints-Serge-et-Bacchus, fut placé par Léon V à la tête de la commission chargée de préparer le retour de l'iconoclasme (cf. *supra*, p. 18-19).

23. Ces aiguières sont parfois mentionnées dans les legs testamentaires, par ex. celui d'Eustathe Boïlas (LEMERLE, *Cinq études*, p. 37) ou celui de Kalè Pakourianè en 1098 (*Iviron* II, acte nº 4727).

24. L'ambassade byzantine, dirigée par Jean, partit peu après l'avènement de Théophile, sans doute à l'automne 829. Le maître de la Syrie est alors le calife abbasside al Ma'mūn (813-833), fils d'Hārūn al Rashīd. Il s'agit, en exaltant la richesse et la puissance de l'empire, de le dissuader de mener des raids contre le territoire byzantin au nom du *djihād*. Skylitzès passe sous silence un second objectif : négocier avec Manuel, ancien stratège des thèmes asiatiques, réfugié à Bagdad sous le coup d'une accusation infondée de complot (TREADGOLD, *Byzantine Revival*, p. 268 et 431).

25. Bagdad, fondée par le calife al Mansūr en 762, était située près de Ctésiphon, l'ancienne capitale séleucide, elle-même héritière de Babylone. Babylone était aussi le nom d'une forteresse égyptienne près de laquelle les Arabes fondèrent Fustat, ce qui est parfois source de confusion.

importante ou non, il donnait un vase d'argent rempli de pièces d'or. Un jour qu'il festoyait avec les barbares, il donna l'ordre à ses serviteurs de faire disparaître exprès l'un des deux vases précieux dont j'ai parlé et, comme cette disparition faisait grand bruit, comme tous les barbares, qui avaient été frappés par la beauté du vase, étaient bouleversés et faisaient de grandes perquisitions et recherches pour retrouver l'objet volé, alors, notre homme ordonna qu'on sortît le deuxième vase, ajoutant qu'il fallait passer par profits et pertes celui qu'on avait égaré, et demanda sans plus de façon qu'on mît un terme aux recherches, ce qui plongea les Sarrasins dans la stupéfaction.

Le prince des Arabes, par ailleurs, qui faisait assaut en retour de générosité et ne voulait pas être en reste avec notre homme, comblait celui-ci de cadeaux. Mais il ne voulait rien accepter et, en sa présence même, rejetait tout comme s'il se fût agi de poussière. Le prince lui fit en particulier présent de cent prisonniers qu'il venait de tirer de leur cachot et qu'il avait revêtus de beaux vêtements après leur avoir enlevé les tristes guenilles de la captivité. Jean, cependant, même en cette circonstance, loua certes la générosité du prince, mais n'accepta pas ce présent : ces hommes, disait-il, devaient pour l'instant, maintenant qu'on les avait relâchés et qu'ils étaient libres, attendre de leur côté jusqu'à ce qu'il se procurât la contrepartie convenable et donnât en retour un nombre égal de captifs sarrasins détenus dans les prisons romaines. Par de tels agissements, il provoquait l'étonnement du Sarrasin, qui ne le traitait plus désormais comme un étranger mais comme un ami qu'il faisait souvent venir pour lui montrer ses trésors et les beautés de ses palais ; et il le couvrit d'honneurs exceptionnels jusqu'à ce qu'il fût retourné chez les Romains[26].

Jean donc, une fois revenu auprès de Théophile, lui raconta ce qu'il avait vu en Syrie et persuada l'empereur de faire ériger le palais de Bryas sur le modèle
58 des constructions sarrasines, en parfaite conformité avec leur plan et la variété de leur décoration ; lui-même veillerait sur ce palais et serait l'architecte de cette construction. Il persuada l'empereur, donc, et le travail se fit jusqu'à son terme selon les indications de Jean, avec une seule addition : l'église construite au nom de la Mère de Dieu dans les appartements impériaux eux-mêmes. On bâtit également dans l'avant-cour de ce palais une église à trois absides, d'une insurpassable beauté et d'une taille qui l'emportait sur la plupart des autres églises. L'abside centrale fut consacrée au nom de Michel Chef-des-Armées, tandis que les deux autres, en contre-bas[27], étaient dédiées à de saintes martyres[28].

26. En fait l'ambassade échoua puisque le calife ne s'abstint pas de mener une campagne victorieuse en 830. Manuel resta auprès du calife et devint le conseiller de son fils chargé de mettre fin à la rébellion de Babek dans le Chorassan (*ODB*, p. 1289).

27. Le ms. B porte une leçon différente : «de chaque côté».

28. Le palais de Bryas, dont les vestiges des fondations sont encore visibles aujourd'hui, fut construit sur la rive asiatique du Bosphore (*ODB*, p. 328), non pas après le retour de Jean, mais en 837, lorsque Théophile revint victorieux de son expédition contre Sôzopétra et Mélitène. Parmi les prisonniers furent peut-être ramenés des maçons connaissant les techniques musulmanes. On ignore le nom des saintes honorées dans l'église consacrée à saint Michel. W. Treadgold (*Byzantine Revival*, p. 294-295) pense à Thècle, Anne et Anastasie, R. Janin (*Constantinople*, p. 146) penche pour Ménodore, Métrodore et Nymphodore, particulièrement vénérées en Bithynie. Voir en dernier lieu, Al. Ricci, The road from Baghdad to Byzantium and the case of the Bryas Palace in Istanbul, dans *Byzantium in the Ninth Century*, p. 131-149.

10. [Théophile persécute les partisans des images]

En de telles matières, il se montra magnifique et admirable, et fut tenu pour tel ; mais envers ceux qui vénéraient les images saintes et pures, on le vit fort dur et sévère, s'efforçant de passer en cruauté tous les tyrans qui l'avaient précédé. Ses prédécesseurs, c'étaient Léon et son propre père Michel le Bègue. Celui-ci avait décrété qu'il ne fallait pas, sur aucune image peinte, où qu'elle fût peinte, inscrire le mot «saint», parce que, disait-il, ce mot ne pouvait convenir à personne, sinon à la seule divinité : en quoi il raisonnait mal. En effet, Dieu, qui a donné aux hommes le mot «dieu», plus élevé que le vocable «saint», ne saurait priver ces mêmes hommes de ce mot «saint», qui est beaucoup plus bas. Quoi qu'il en soit, Michel promulgua ce décret, tandis que son prédécesseur, Léon, avait absolument interdit que les images fussent vénérées. Quant à Théophile, il défendit même qu'on en peignît : c'était bassesse, disait-il, que de se laisser impressionner par de tels objets ; il fallait n'avoir en vue que les réalités. On supprima donc désormais dans toutes les églises les saintes figures et l'on mit à leur place des
59 bêtes et des oiseaux, un geste qui révélait sa folie bestiale et digne d'un esclave[29]. Dès lors, des mains sacrilèges jetèrent le mobilier saint et sacré en plein marché pour qu'il y fût insulté, et dès lors les prisons, au lieu de malfaiteurs, se remplirent de ceux qui – moines, évêques, simples fidèles – honoraient les divines images et de ceux qui les peignaient, tandis que les montagnes et les grottes étaient pleines de gens qu'on faisait périr comme des malfaiteurs par la faim ou la soif[30].

L'empereur ordonna en effet qu'on interdît aux moines l'accès des villes, décréta qu'on les en chassât à tout prix et, qui plus est, qu'ils ne devaient pas même avoir l'audace de se montrer dans les campagnes[31]. Ce faisant, il transforma monastères et ermitages en cimetières, parce que ces saints hommes se refusaient à trahir la vertu et leur saint habit, préférant perdre la vie dans la faim et les mauvais traitements, tandis que quelques-uns, qui méprisèrent leur habit, n'en périrent pas moins eux aussi. Beaucoup de ceux qui vivaient avec plus de laisser-aller embrassèrent une vie dissolue et relâchée et abandonnèrent les saints hymnes et les saints cantiques, et l'habit lui-même. Car le tyran alla jusqu'à interdire que se tinssent les assemblées qui, bien souvent, sont seules capables de garder et de réfréner ceux qui s'abandonnent au désordre des passions.

Toutefois, même à cette époque, la belle audace et la noble franchise ne disparurent point parmi les hommes, mais certains des plus ardents – individuellement, pour la plupart[32], mais aussi, pour quelques-uns, en groupe, par exemple

29. Sur la peinture d'époque iconoclaste, cf. J. Lafontaine-Dosogne, Pour une problématique de la peinture d'église à l'époque iconoclaste, *DOP*, 41, 1987, p. 321-337, Cutler - Spieser, *Byzance*, p. 9-47 et N. Thierry, *La Cappadoce de l'Antiquité au Moyen Âge*, Turhout, 2002, p. 135-142.

30. Théophile fut assurément l'empereur le plus intransigeant du second iconoclasme, mais sa répression ne paraît pas avoir fait de victimes notoires, à l'exception d'Euthyme de Sardes. Il se contenta de maintenir en exil les chefs du parti iconophile dont plusieurs grandes figures, âgées, disparurent sous son règne : Joseph, frère de Théodore Stoudite, archevêque de Thessalonique (*PMBZ* 3448 - *PBE* : Ioseph 3), Jean de Kathara (*PMBZ* 3139 - *PBE* : Ioannes 460), Pierre d'Atroa (*PMBZ* 6022 - *PBE* : Petros 34)...

31. Il s'agit du décret pris par Théophile en 833 qui ordonna l'arrestation des iconophiles avérés.

32. Des moines bithyniens furent au nombre des opposants, dont Jean de Kathara ou Macaire de Pélékètè.

les moines du monastère des Abramitains[33] – parurent audacieusement devant le tyran auquel ils démontrèrent par une argumentation en règle, à partir de ce qu'avaient dit les saints pères Denys le Grand, Hiérothée, Irénée, que ce n'était pas d'hier ou récemment qu'on avait imaginé d'instituer la vie monastique, mais qu'il s'agissait d'une chose ancienne, remontant aux origines. Ils démontraient aussi que l'usage de façonner de saintes images était né dès l'âge des apôtres et leur était familier, puisque Luc, le divin apôtre, a reproduit la forme de la Mère de Dieu et que le Christ lui-même, notre maître et notre Dieu, nous a laissé sa propre image, qu'il a imprimée, en s'essuyant, sur un voile de lin, et qui n'est pas faite de main d'homme[34].

Ainsi donc, ces hommes divins, qui avaient su mettre au jour la folie du tyran
60 et qui, par leur audace extrême, avaient suscité sa férocité, furent exilés de la Ville après force supplices et tortures. Ils arrivèrent à la sainte église du Prodrome, qu'on appelle le Prodrome du Phobéros, sur le Pont-Euxin[35], et là, complètement exténués de coups de fouet, ils obtinrent de quitter ce monde pour un monde meilleur. Leurs corps précieux, jetés sur le sol, sans sépulture, restèrent intacts pendant très longtemps jusqu'à ce que de pieux fidèles les relevassent pour les ensevelir, les honorant comme il convient pour des martyrs du Christ notre Dieu.

Un autre moine, qui venait d'accéder à la fonction sacerdotale, fit paraître des exploits rivaux et jumeaux de ceux-ci. En effet, tout rempli du zèle divin, il se tint devant le tyran et, parmi bien d'autres discours, rappela aussi ce mot de l'apôtre Paul : «Si quelqu'un vous annonce un autre évangile que celui que vous avez reçu, qu'il soit anathème.» Le tyran le fit rouer de coups lui aussi, puis, comme il le voyait plus ferme encore dans la discussion, il l'envoya à Jannès[36], qui avait été son professeur et son maître, et qu'il pria de convaincre cet homme par les démonstrations de la dialectique. Mais notre vaillant athlète, qui n'usait pas de démonstrations sophistiques ou dialectiques, mais des paroles mêmes des apôtres et de l'Évangile, sut rendre Jannès plus muet qu'une carpe. Sur le moment donc, il reçut à nouveau force coups et fut exilé ; plus tard, il se tint aux côtés du grand Ignace, avec lequel il passa quelque temps et qu'il instruisit sur les empereurs à venir – car il avait obtenu aussi le don de prophétie –, puis il partit vers le Seigneur.

Dans sa haine pour les saintes images, le tyran s'efforçait d'effacer du nombre des vivants tous les peintres, ou bien, s'ils voulaient vivre, il les forçait à cracher sur ces images et à les fouler aux pieds par terre comme choses viles. Fut arrêté, entre autres, le moine Lazare, qui, à cette époque, avait grande réputation parmi

33. Monastère de Constantinople qui pourrait remonter au VIe siècle (JANIN, *Églises*, p. 4-6).

34. Il s'agit du *mandylion* d'Édesse, la plus célèbre des images acheiropoïètes (cf. *infra*, p. 195 : la venue du *mandylion* à Constantinople). L'image de la Vierge peinte par Luc et le *mandylion* sont toujours cités dans l'argumentaire iconodoule, ainsi, à titre d'exemple, dans la *Vie d'Étienne le Jeune*, § 9.

35. Monastère situé au nord du Bosphore, assez isolé pour servir de prison aux iconophiles endurcis (JANIN, *Grands centres* II, p. 7-8).

36. Déformation volontaire du nom de Jean (Iôannès), le futur patriarche, car Jannès est un personnage biblique, un magicien adversaire de Moïse (S. GERO, Jannes and Jambres in the Vita Stephani Iunoris (*BHG* 1666), *An. Boll.* 1113, 1995, p. 287-288). Le moine qui disputa avec Jean n'est pas identifié (*PBE* : Anonymus 194).

les peintres[37]. L'ennemi de Dieu s'efforça tout d'abord de le suborner par des caresses, puis, quand il le vit au-dessus de toute flatterie, il eut recours à la vio-
61 lence, qui lui était naturelle, et il lui fit subir de telles tortures qu'on pensa qu'il n'y survivrait pas. Le corps ainsi malmené, il fut enfermé dans un cachot. Mais lorsque le tyran apprit que Lazare, recouvrant la santé, restaurait à nouveau les saintes effigies, il ordonna de rougir sur des braises des plaques de métal et de les lui appliquer sur la paume des mains. Et donc, le feu dévora les chairs jusqu'au moment où l'athlète, défaillant, s'écroula demi-mort. Mais il fallait que la grâce divine le préservât comme une étincelle pour les générations à venir et c'est pourquoi le tyran, apprenant que ce saint homme allait rendre le dernier soupir, cédant aux prières de l'impératrice et de certains de ses proches, le délivra de sa prison et le fit mettre au secret dans l'église du Prodrome de Phobéros ; et tout meurtri qu'il était par les coups, il façonna une image du Prodrome qu'on garda pendant longtemps et qui accomplissait des guérisons. Voilà donc ce qu'il fit à cette époque ; puis, après la mort du tyran, alors que l'orthodoxie brillait à nouveau, ce fut lui qui restaura de ses mains l'image du Dieu-homme, Jésus-Christ, à la Chalcé.

Ce bienheureux Lazare, auquel l'admirable Théodora demandait de pardonner à son époux, et même de prier pour qu'il lui fût pardonné, lui répondit : «Dieu n'est pas si injuste, Votre Majesté, qu'il oublie notre amour et les peines que nous lui avons offertes pour préférer la haine que lui a témoignée cet homme et son excessive folie.» Mais cela n'eut lieu que plus tard.

L'exécrable tyran, sachant que le confesseur Théophane et son frère Théodore se distinguaient du commun par leur sagesse, les fit comparaître au *triklinos* du Lausiakos pour disputer avec eux publiquement de la foi : «Allons donc, dit-il, dites-moi, maudits, quelles sont les paroles de l'Écriture dont vous vous autorisez pour adorer les idoles – c'est ainsi que, dans les débordements de son esprit et de son langage, il appelait les saintes images – et pour inciter la foule des simples à faire de même !» Et d'ajouter, de sa bouche impudente, quelques malsonnants blasphèmes contre l'image du Christ notre Dieu. Les bienheureux répondirent : «Que soit close la bouche qui, contre Dieu, prononce l'injustice[38] !»

Le tyran, cachant pour un temps son caractère de lion, se mit à faire le renard.
62 Il demandait des citations des prophètes et des témoignages ordonnant de vénérer les images, puis, comme l'un des deux frères, le bienheureux Théophane, produisait un passage tiré des prophéties d'Isaïe, Théophile rétorqua que cette citation était fausse et, feuilletant son livre, il montra les termes qu'il prétendit être authentiques. Le saint s'écria qu'il avait falsifié ce livre, et non seulement celui-ci, mais tous ceux qui lui étaient passés entre les mains, et il proposa qu'on lui amenât le livre qui était déposé à tel endroit précis de la bibliothèque patriarcale du Thomaïtès[39] pour confirmer ce qu'il disait. Après donc qu'on eut envoyé

37. Ce moine d'origine khazare fut chargé d'apporter les dons offerts par Michel III au pape de Rome Benoît III (*PMBZ* 4234 - *PBE* : Lazaros 2 et cf C. MANGO, Documentary Evidence on the Apse Mosaics of St Sophia, *BZ*, 47, 1954, p. 395-402).

38. Ps. 30, 19 ; 106, 42.

39. R. GUILLAND, Le Thomaïtès et le Patriarcat, *JÖB* 5, 1956, p. 27-40, repris dans *Topographie* II, p. 14-27.

quelqu'un qui rapporta ce livre en moins de temps qu'il ne faut pour le dire, alors, l'empereur, en feuilletant, faisait exprès de manquer le passage et, tout rougissant, il sautait le lieu qu'il cherchait pour examiner tel ou tel autre endroit. Mais le bienheureux Théophane, en lui montrant avec le doigt, lui apprit que «si vous passez trois folios, vous trouverez ce que vous cherchez» ; alors, ne supportant plus ces audacieuses réfutations, dont il savait qu'elles étaient conformes à la vérité, le tyran se départit de la longanimité qu'il avait montrée jusqu'alors et, dévoilant la bête fauve qu'il était en réalité, «Il n'est pas juste, dit-il, qu'un empereur soit insulté par de tels individus !» Il ordonna donc qu'on les emmenât dans le jardin intérieur du Lausiakos pour leur donner jusqu'à deux cents coups de gros gourdin, et qu'on leur tatouât sur le front, en les gravant de la façon la plus barbare, les vers iambiques pleins de mensonge qu'il composa alors, et que voici :

Alors que tous voudraient accourir vers la ville
Où se tint le Dieu Verbe aux pieds immaculés,
Qui sut donner au monde une stable ordonnance,
On vit, dans le lieu saint, ces hommes devenir
Les instruments pervers de l'erreur des païens.
Là-bas ces mécréants, l'esprit plein d'impiété,
Ont alors accompli mille abominations.
Comme des apostats, on les en a chassés.
63 Puis, s'étant réfugiés dans la ville impériale,
Ils n'ont pas renoncé à leurs folies impies.
En raison de leurs crimes, on tatoua leur visage,
Puis on les condamna et chassa de nouveau.

Cet ordre fut exécuté bien vite, et les deux frères ceignirent la couronne de la confession et du martyre, tandis que le cruel tyran, le plus misérable de tous les misérables, parut aux yeux de tous comme un blasphémateur, un persécuteur, et le plus grand de tous les hérétiques qui eussent jamais existé[40]. En outre, il fit emprisonner le bienheureux Michel, syncelle de l'Église de la Ville sainte, avec bien d'autres ascètes, qu'il croyait soumettre en les maltraitant ainsi des années durant[41].

Voilà quels furent les attentats qu'il commit contre les saints ; voilà comment il insultait celui qui, vrai Dieu, s'est montré comme un homme pour notre salut et comment il maltraitait ses vrais serviteurs en les exposant à d'irréparables malheurs, et cela non pas seulement pendant une brève période, bien délimitée, mais durant tout le temps de sa vie.

40. Les frères «Graptoi», c'est-à-dire tatoués, originaires de Palestine, furent suppliciés à une date discutée, au plus tard en 839 (*PMBZ* 7526 - *PBE* : Theodoros 68 ; *PMBZ* 8093 - *PBE* : Theophanes 6). Sur les deux frères, la dernière mise au point est l'article de St. EFTHYMIADIS, Notes on the Correspondence of Theodore the Studite, *REB*, 53, 1995, p. 141-144.

41. Sur ce personnage (*PMBZ* 5059 - *PBE* : Michael 51), cf. B. M. CUNNINGHAM, *The Life of Michael the Synkellos*, Belfast, 1991.

11. [Théophile s'adonne à la poésie religieuse]

Il se flattait d'être mélode, et c'est pourquoi il composa des hymnes et mit en musique des stichères qu'il donnait l'ordre de chanter : entre autres, il transposa le *Bénissez* du quatrième ton d'après le *Jeune fille, écoute* de la huitième ode, changea son rythme, et décréta qu'il devait être chanté publiquement dans l'église de Dieu. On raconte encore que, pris par l'amour du chant, un jour de grande fête à la Grande Église, il ne dédaigna pas de diriger le chœur et donna pour cela au clergé cent livres d'or ; et le stichère aussi du jour des Rameaux, *Sortez, nations, sortez vous aussi, peuples*, on dit que c'est un produit de son âme.

64 *12. [Décret sur la longueur des cheveux]*

Comme il avait le cheveu rare naturellement et le front dégarni, il fit publier partout un décret[42] portant qu'on se rasât les cheveux au ras de la tête, que nul Romain ne devait les laisser pousser au-delà du cou, et que celui qui négligerait ce décret recevrait force coups de fouet. En cela, il se flattait de rétablir la vertu ancestrale des Romains.

13. [Faveur d'Alexis Môsèlé ; naissance de Michel ; Alexis au couvent]

Comme il était père de cinq filles, ainsi que je l'ai dit plus haut, mais restait sans descendance mâle[43], il jugea qu'il lui fallait donner un époux à la plus jeune de toutes, Marie, qu'il aimait à l'excès[44]. Le mari fut choisi dans la famille des Krinitai, du pays des Arméniens ; il portait le nom d'Alexis et le surnom de Môsèlé, avait belle mine, était dans la force de l'âge[45]. L'empereur le distingua tout d'abord par la dignité de patrice et d'*anthypatos* puis le fit magistre, et plus tard césar[46]. Il lui confia de fortes troupes et l'envoya en Longobardie pour une affaire urgente[47]. Alexis, donc, s'en va et s'acquitte de sa mission fort bien et conformément aux vœux de l'empereur. Sa faveur était à son comble ; à son comble aussi la jalousie des hommes, qui le calomniaient en prétendant qu'il aspirait au trône et en ajoutant qu'un jour, le A devait l'emporter sur le T[48].

Le césar donc, apprenant cela et voulant mettre un terme à ces jalousies, priait bien souvent l'empereur de lui permettre d'entrer dans la vie monastique. Mais l'empereur n'y consentait pas, parce qu'il ne voulait pas que sa fille restât

42. THÉOPHANE CONTINUÉ, p. 107 : DÖLGER, *Regesten*, nº 445.

43. À cette date, Théophile avait eu cinq filles : Thècle, Anne, Anastasie, Marie et Pulchérie, et un fils auquel il avait donné le nom impérial de Constantin, mais qui mourut en bas âge, en 835, noyé accidentellement dans une citerne du Grand Palais.

44. En réalité la plus jeune était Pulchérie, qui naquit sans doute après le mariage de sa sœur.

45. Le premier Môsèlé connu, qui s'appelait aussi Alexis (*PMBZ* 193 - *PBE* : Alexios 1), fut stratège des Arméniaques sous Irène et se rebella en 790 (TREADGOLD, *Byzantine Revival*, p. 289). L'époux de Marie (*PMBZ* 195 - *PBE* : Alexios 2) était assurément l'un de ses parents, sans doute un petit-fils.

46. La dignité de césar, réservée à cette époque aux membres de la famille impériale, impliquait, aux yeux de l'opinion, qu'Alexis était considéré par Théophile, alors sans héritier mâle, comme son successeur désigné.

47. En 836, Alexis Môsèlé reconquit la côte entre le Nestos et le Strymon, redonnant à l'empire le contrôle de la Via Egnatia entre la capitale et Thessalonique et, en 838, il remporta de nombreux succès en Sicile, sans pour autant expulser les Arabes de l'île (TREADGOLD, *Byzantine Revival*, p. 292, 305-306).

48. Littéralement : «l'alpha sur le thêta», c'est-à-dire qu'Alexis (A) renverserait Théophile (Th).

veuve, et donc, le césar demeura à s'occuper tranquillement des affaires publiques. Cependant, l'empereur eut un fils, Michel[49], et l'épouse du césar, Marie, vint à mourir. L'empereur, alors, décerna à sa fille de tels honneurs qu'il fit mettre son corps dans un sarcophage recouvert d'argent et qu'il accorda l'asy-
65 lie à son tombeau pour les coupables, quel que fût leur crime. Quant à Alexis, qui avait secrètement renoncé au monde et revêtu l'habit monastique, comme il ne put le persuader de déposer cet habit, il lui donna à grand-peine son consentement, lui offrant, pour qu'il s'y établît, le monastère impérial de Chrysopolis[50], auquel il ajouta celui du Cordonnier[51] et celui d'Élaia[52]. Alexis, qui demeurait au monastère de Chrysopolis, un jour qu'il avait besoin de se promener et qu'il était venu au lieu dit Anthémiou, décida d'acheter cet endroit et d'obtenir pour cela un décret impérial[53]. Il y construisit un monastère somptueux[54] où il fut déposé à sa mort, et avec lui son frère Théodose, qui avait été patrice, laissant dans le monastère beaucoup de témoignages de sa vie excellente.

14. [Campagne de Théophile contre les Arabes ; Théophobe et Manuel]

Comme le chef des Arabes, Imbraël, conduisait une expédition contre les Romains, Théophile, voulant rivaliser avec lui, se met lui aussi en campagne, rejetant toute crainte[55]. S'il en avait encore, l'expérience et la valeur guerrières des hommes qui l'accompagnaient la repoussaient bien loin. Ces hommes, c'étaient Théophobe et Manuel. Manuel, par son courage, s'était fait connaître des ennemis eux-mêmes alors qu'il commandait l'armée des Anatoliques sous Léon, et aussi lorsqu'il avait été le premier des écuyers – le *prôtostratôr*, comme on dit – du prédécesseur de Léon, Michel[56].

15. [Carrière de Théophobe]

Quant à Théophobe, je vais exposer à la suite de quoi et comment, lui qui était d'origine perse, il se fit connaître de l'empereur, dont il obtint la sœur en mariage. Un jour, un Perse de race royale vint en ambassade à Constantinople ; il engendra Théophobe, d'une union qui n'était pas légale, mais clandestine et cachée, puis s'en alla. Or, comme les Perses ont pour loi intangible que personne ne puisse régner sur eux qui ne soit de race royale, comme la famille royale,
66 pourchassée par les Agarènes, s'était éteinte à la suite de guerres continuelles, un

49. Michel III naquit le 9 janvier 840. Cf. C. MANGO, When Was Michael III Born?, *DOP* 21, 1967, p. 253-258, repris dans *Byzantium and its Image*, Londres, 1984, nº XIV

50. Il s'agit sans doute du monastère de Philippikos.

51. Monastère inconnu par ailleurs, peut-être situé sur la rive asiatique du Bosphore.

52. Si le monastère était situé dans la localité de même nom, alors il se trouvait sur la hauteur de Galata (JANIN, *Constantinople*, p. 28).

53. DÖLGER, *Regesten*, nº 440.

54. Le faubourg asiatique de Ta Anthèmiou doit probalement son nom à l'empereur d'Occident homonyme. Le monastère de Môsèlè, établi en ce lieu en 840, est à distinguer d'un monastère homonyme situé à Constantinople et fondé par un Môsèlè contemporain de Romain Lakapènos.

55. Après une longue préparation, al-Mu'taṣim pénétra en territoire byzantin en juillet 838.

56. Manuel (*PMBZ* 4707 - *PBE* : Manuel 1) était apparenté à l'impératrice Théodora dont il était peut-être l'oncle paternel, à en croire Théophane Continué (p. 148). Cétait déjà un personnage important au temps de Michel Rangabé où il occupait la charge de *prôtostratôr*. Sous Léon V, il devint stratège des Arméniaques, puis des Anatoliques. Accusé de trahison en 829, il passa chez les Arabes, cf. *infra*, p. 64.

bruit se répandit en Perse avec insistance selon lequel il y avait à Byzance un homme <de sang royal> appelé Théophobe. Ce bruit avait pour origine le père de celui-ci. Les anciens des Perses décidèrent donc de dépêcher secrètement des envoyés enquêter sur celui qu'ils cherchaient, et ces envoyés, arrivés chez nous, après bien des recherches, trouvèrent Théophobe à l'Oxeia avec sa mère. Lorsqu'ils eurent vu et reconnu que c'était bien celui qu'ils cherchaient, non seulement d'après ses traits, mais aussi d'après certaines particularités de son caractère et de son physique, comme, de plus, l'un des voisins témoignait de la liaison entre la femme et le Perse – en effet, il n'existe pas de secret qui ne vienne à être connu de la foule –, ils se firent connaître de l'empereur auquel ils exposèrent leur but, lui proposant la paix, un traité, la soumission de tout leur peuple, pour peu qu'il voulût bien leur remettre Théophobe. L'empereur, fort content de ces promesses, s'étant assuré qu'ils disaient bien la vérité, fit venir au palais Théophobe auquel il fit donner une instruction et une éducation libérales.

Une autre tradition veut que Théophobe ne soit pas né d'un ambassadeur mais à la suite d'une aventure comme il s'en produit à l'occasion des guerres, et que son père, qui régnait, ou bien qui était très proche parent du roi, fuyant la Perse, soit venu dans la capitale où, menant une vie de misère, devenu le serviteur d'une cabaretière, il tomba amoureux de celle-ci, qu'il épousa légalement et dont il eut Théophobe. Le père étant mort, c'est par l'astrologie et la divination – disciplines qui, dit-on, florissent toujours en Perse – que les Perses apprirent l'existence de Théophobe : il y avait, demeurant à Byzance, quelqu'un de sang royal. Informés de cela, ils vinrent sans plus tarder à Constantinople pour trouver celui qu'ils cherchaient, ce qui le fit alors connaître de l'empereur[57].

Lorsque les ambassadeurs, de retour, eurent fait savoir à tous les Perses qu'ils avaient découvert celui qu'on cherchait, tous s'empressèrent d'organiser une sédition contre les Agarènes et de rejoindre l'empire des Romains afin de retrouver
67 leur prince héréditaire. D'autre part, il se trouvait que Babet, général des Perses, s'était révolté contre les Agarènes depuis cinq ans déjà, avec sept mille hommes[58] ; poussé par l'amour de Théophobe et par la crainte des Agarènes, il vient en territoire romain, à Sinope, et se soumet à l'empereur avec toute son armée[59]. À cause de cela, donc, Théophile élève Théophobe au rang de patrice, lui donne la main de sa sœur[60], décrète que chaque Perse devait s'allier aux Romains par mariage, distingue beaucoup d'entre eux par des honneurs impériaux et fait inscrire sur les registres de l'armée le *tagma* qu'il nomme *tagma* des Perses et qu'il ordonne d'enrôler parmi les Romains qui partaient en expédition contre les Agarènes.

57. Les deux versions de la naissance de Théophobe (*PMBZ* 8237 - *PBE* : Theophobos 1) sont légendaires. Sur Naṣr, dont l'identification à Théophobe n'est pas contestée, cf M. REKAYA, Mise au point sur Théophobe et l'alliance de Bābek avec Théophile (833/34 - 839/40), *Byz.*, 44, 1974, p. 43-67 et *PMBZ* 729 - *PBE* : Babak 1).

58. Bābek, s'appuyant sur des éléments iraniens nationalistes se rebella à partir de 816, contrôlant un temps l'Azerbaïdjan, provoquant des troubles jusque dans le Kurdistan.

59. Bābek ne vint pas dans l'empire, c'est Naṣr qui commandait une partie des troupes ralliées à Bābek. Naṣr, ayant subi une sévère défaite, se réfugia en 834 dans l'empire avec la majeure partie des survivants. Il se convertit au christianisme ainsi que ses hommes et ils obtinrent des épouses byzantines. Naṣr, devenu Théophobe, «celui qui craint Dieu», entra dans la famille impériale. Les soldats restèrent ensemble et formèrent une nouvelle unité de l'armée centrale.

60. En fait, Théophobe épousa une sœur de l'impératrice, sans doute Irène.

16. [Campagne contre les Arabes ; Théophile sauvé par Théophobe]

Confiant donc dans ces deux hommes, Manuel et Théophobe, Théophile se met en campagne contre les Agarènes et, les deux armées étant entrées en contact, il prit conseil. Manuel disait qu'il ne convenait pas que l'empereur des Romains combattît contre un Amermoumnès, mais qu'il fallait qu'un stratège, avec une partie des troupes, allât prendre position face à l'ennemi. Quant à Théophobe, il voulait que l'empereur en personne fût présent sur le champ de bataille et il conseillait d'attaquer l'ennemi de nuit avec l'infanterie, la cavalerie venant en renfort au moment voulu. Il ne put en convaincre l'empereur, parce que beaucoup prétendaient que Théophobe voulait s'approprier la gloire des Romains et que c'était pour cela qu'il voulait combattre de nuit. On décida donc d'engager la bataille ouvertement, après le lever du jour.

L'Amermoumnès Imbraël[61], soit fanfaronnade, soit crainte de l'empereur, se retira avec une partie de l'armée, envoyant l'un de ses généraux, Abouzachar[62], avec quatre-vingt mille hommes pour combattre l'empereur. Les deux armées s'approchèrent, la mêlée s'engagea, beaucoup tombèrent de chaque côté ; mais à
68 la fin, les Scholes, avec le domestique, fléchirent et se mirent à battre en retraite. L'empereur, entouré de la phalange impériale et de deux mille Perses avec lesquels se trouvait Théophobe, monte sur une hauteur, où les Sarrasins l'encerclent. Jusqu'au soir, le combat fit rage autour de sa personne, les uns voulant le faire prisonnier tandis que les autres le défendaient, ne voulant pas trahir leur empereur.

La nuit venue, Théophobe dupa les Sarrasins en donnant l'ordre à ses soldats de frapper des mains, de crier, de faire sonner harpes, instruments à cordes et trompettes comme s'ils avaient reçu du renfort. C'est bien là en effet ce qu'imaginèrent les Sarrasins, qui reculèrent de six milles, redoutant d'être encerclés. Alors, l'empereur et son entourage, ayant trouvé quelque répit, s'enfuirent et réussirent à se réfugier sains et saufs auprès de l'armée qui fuyait. L'empereur se contenta d'adresser des reproches aux troupes qui l'avaient abandonné, sans rien faire d'autre pour les punir. Il couvrit de récompenses et d'honneurs extraordinaires Théophobe et les siens ; et c'est pourquoi les Perses, dont l'amour pour Théophobe ne fit que s'enflammer davantage, demandaient instamment qu'on les laissât, seuls avec lui, se charger de la guerre contre les Agarènes. Ils assuraient l'empereur qu'ils les mettraient en déroute, si bien que celui-ci, charmé de leurs propos, voulut que Théophobe les commandât, et nul autre[63].

L'année suivante, l'empereur, parti derechef en campagne avec ses troupes, engagea près du Charsianon le combat avec les Agarènes, qu'il mit en fuite, non sans qu'un bon nombre tombât entre ses mains, puisqu'il fit jusqu'à vingt-cinq mille prisonniers ; puis, fort de cette brillante victoire, il revint dans la capitale[64].

61. Il s'agit du calife al-Mu'taṣim (833-842).

62. Ce général de al-Mu'taṣim s'appelait al-Afšin Ḥaidar ibn Kāwūs (*PMBZ* 110 - *PBE* : Abuchazar 1).

63. Cet épisode se rapporte en fait à la bataille de Dazimôn où Théophile fut en danger d'être pris par les Arabes (cf. *infra*, § 18 et § 23). Plusieurs traditions se rapportent à cette sévère défaite de Théophile, mais Skylitzès les a mal distinguées, ce qui rend son récit confus sur le plan de la chronologie.

64. Au printemps 831, Théophile et Manuel – entre-temps revenu de Bagdad et pardonné –, surprirent une importante troupe arabe dans le thème arméniaque et l'écrasèrent. L'accueil triomphal de Théophile nous est décrit en détail : CONSTANTINE PORPHYROGENITUS, *Expeditions*, p. 146-150). Théophile aurait ramené 20 000 prisonniers.

17. [Exploit de Théodore Kratéros ; Théophile en campagne avec saint Méthode]

L'un des Agarènes qu'on fit prisonniers était un brave, réputé pour sa dextérité. Le domestique des Scholes le connaissait et se portait garant de ce qu'il était habile cavalier, capable, à cheval, d'utiliser avec beaucoup d'adresse et de réussite deux lances à la fois pour terrasser ses adversaires. Comme le domestique des Scholes, ainsi qu'il se devait, faisait célébrer lors d'une séance à l'Hippodrome le triomphe après cette victoire et que cet homme marchait en tête du cortège
69 triomphal, l'empereur, l'apercevant, trompé par les éloges sur son compte, lui ordonna de monter sur un cheval avec deux lances et de faire voir à toute la ville sa vaillance et sa dextérité.

Cet ordre une fois exécuté, alors que les ignorants étaient ravis du spectacle, Théodore, surnommé Kratéros[65], qui fut peu après le chef de la sainte phalange des Quarante-deux Martyrs, se tenant aux côtés de l'empereur, ne cessait de se moquer de l'Agarène en disant que ce qu'il montrait n'avait rien de viril ni de surprenant. L'empereur en prit ombrage : «Et toi, espèce de femmelette et d'émasculé, peux-tu rien faire de semblable ?» Kratéros répondit : «Sire empereur, deux lances, je n'ai pas appris à m'en servir, ni ne le peux. À la guerre, en effet, de telles balivernes ne servent à rien. Mais qu'on m'en donne une seule, et j'ai ferme confiance en Dieu que je précipiterai cet homme au bas de son cheval.»

Ce discours mit l'empereur en courroux et il jura, par un serment sur sa propre tête, de faire exécuter le saint s'il ne faisait pas ce qu'il venait de dire. Théodore monta donc aussitôt à cheval et, avec une lance, vint combattre le Sarrasin qu'en peu de temps il précipita au bas de sa monture. L'empereur eut grande honte de voir le Sarrasin renversé par un eunuque ; pourtant, par révérence pour la valeur qu'avait montrée cet homme, il le félicita et, soucieux de ménager le public, il lui fit cadeau de robes et de vêtements[66].

Comme c'était désormais le printemps, Théophile réunit à nouveau une armée et se mit en campagne contre les Sarrasins. Il était accompagné du saint Méthode, ainsi qu'il avait l'habitude de le faire quand il partait en guerre, soit parce que Méthode, grâce à la science qu'il possédait, était capable de trancher les questions obscures, dont la plupart des gens ne voyaient pas la solution, soit parce que Théophile craignait que Méthode ne suscitât contre lui des rébellions à cause de la guerre qu'il menait contre les images divines et vénérables. Car ce qu'il y avait de plus distingué et de plus pieux dans l'empire tenait ce saint homme en grande révérence, et c'est pourquoi l'empereur jugeait inopportun de le laisser derrière lui[67].

65. Les Kratéroi ont été mentionnés ailleurs, cf le stratège des Cibyrrhéotes qui échoua à reprendre la Crète (*supra*, p. 43). Toutefois Théodore, qui était eunuque, n'appartenait peut-être pas à la famille elle-même, mais aurait compté au nombre de ses serviteurs.

66. Cette joute équestre serait la première attestée au Moyen Âge, cf. MCCORMICK, *Eternal Victory*, p. 148-149.

67. Méthode fut accusé d'annoncer dans un pamphlet la mort de l'empereur, ce qui constitue bien un acte politique. Il fut arrêté et relégué dans un monastère, ainsi que d'autres iconodoules. La persécution entraîna la mort d'Euthyme de Sardes.

18. [Théophile sauvé par Manuel]

Cependant, pour l'instant, les deux armées en étaient venues aux mains et, comme les enfants d'Ismaël avaient le dessus, l'empereur, se trouvant encerclé,
70 était bien près d'être capturé. Apprenant cela, Manuel, qui commandait l'armée, jugea qu'il serait étrange de voir un empereur romain prisonnier et, relevant le courage des soldats qui l'entouraient, il pénétra audacieusement au cœur du danger. Trouvant que l'empereur, en fâcheuse posture, avait renoncé à se dégager et prétendait ne pas vouloir abandonner l'armée en fuyant : «Allons donc, dit-il, Sire empereur ! Suivez-moi ! Je prends les devants, et vous ouvre la route.» Et comme Manuel s'en allait, mais que l'empereur, tout effrayé, ne venait pas, il fut à nouveau obligé de revenir sur ses pas une deuxième fois ; puis, après avoir encore échoué, il revint une troisième fois et menaça l'empereur de le tuer s'il ne le suivait pas. Et c'est ainsi que, bien tard et à grand-peine, il réussit à le sauver du danger, ce qui lui valut de recevoir en retour des honneurs à la mesure du service qu'il avait rendu, d'être comblé de présents, et d'être appelé bienfaiteur et sauveur[68].

19. [Manuel chez les Arabes ; son retour]

Mais la jalousie prévalut contre ce grand homme. Se voyant accusé de lèse-majesté à la suite d'une dénonciation calomnieuse[69], il comprit qu'il était menacé d'un grand péril et, informé par un homme tout à sa dévotion qui avait été son serviteur avant de devenir l'échanson de Théophile que celui-ci s'apprêtait à l'aveugler, il osa trahir et passer du côté des Agarènes, lesquels, sentant bien son importance, lui décernèrent les plus grands honneurs. On lui confia en effet une forte armée et il fut envoyé contre des voisins hostiles qu'on appelle les Kormates[70]. Manuel ne voulut être suivi de personne, sinon des Romains qui étaient alors enfermés dans les prisons et que seuls il accepta comme compagnons d'armes ; et c'est ainsi qu'il remporta des victoires très considérables et éclatantes, au point d'occuper même la région qu'on appelle le Chorassan. L'ennemi, en effet, était frappé par le courage supérieur de leurs adversaires et, de plus, la différence des langues, la nouveauté des tenues, la transformation inattendue dans la façon de
71 combattre lui causèrent la plus vive frayeur.

Manuel ne fit pas seulement paraître sa valeur contre les ennemis mais il sut montrer son courage contre des bêtes fauves aussi qui ravageaient le pays et, comme il était ainsi la cause de grands biens pour ces gens, il s'attira l'amitié du prince des Sarrasins et de son conseil.

Théophile, informé de cela, en était contrarié, comme il est naturel, et mettait tout en œuvre pour faire revenir Manuel. Il fait donc tenir à celui-ci par un moine mendiant une croix avec un chrysobulle où il le priait de revenir en lui accordant

68. Ce récit se réfère en fait à une campagne postérieure, celle de 838.

69. Au début du règne de Théophile, Manuel fut accusé de complot par Myrôn (*PMBZ* 5214 - *PBE* : Myron 2) qui, par sa fonction de logothète du drome, était chargé des services de renseignements. Il n'y a donc pas de relation chronologique ou causale avec l'épisode précédent, comme le laisse entendre le récit de Skylitzès.

70. Il s'agit des Khorramites de Théophobe. Manuel, accompagné d'al-'Abbās, le fils de al-Ma'mūn, remporta contre eux quelques modestes succès, sans qu'il ait pu cependant dégager le Chorassan, région située au nord de l'Iran.

complète amnistie pour ses crimes[71]. Le moine, muni de tout cela, le fit passer et le remit secrètement entre les mains de Manuel qui, l'ayant reçu, l'âme comme enflammée, profitant de la confiance qu'inspiraient désormais ses exploits passés, fait savoir au prince des Sarrasins qu'il nourrit en lui le désir d'aller guerroyer contre les Romains aussi pour se venger des ennemis qui l'avaient calomnié devant l'empereur et qui habitaient la Cappadoce ; il le priait encore de bien vouloir envoyer son fils avec lui, cela afin de mieux effacer tout soupçon. Ismaël lui donna son accord et lui permit de partir en campagne.

Quand Manuel fut près de la frontière romaine, il fit connaître au stratège de Cappadoce[72] sa situation et son retour chez les Romains. En même temps, il l'instruisait d'avoir à tenir, en tel lieu, un détachement en embuscade, «afin que, disait-il, lorsque je serai là, j'envoie les coureurs Sarrasins en quelque autre endroit tandis que j'accourrai moi-même du côté des Romains.» Et c'est ce qui arriva. Alors que, selon cet accord, il approchait de l'endroit convenu, il embrassa longuement le fils d'Ismaël : «Allez en sécurité, lui dit-il, mon fils, retrouver votre père. Pour moi, j'irai chez l'empereur mon maître.» Ensuite, une fois tiré d'affaire, il se rendit dans la Ville impériale où, à l'église de la Mère de Dieu des Blachernes, il rencontra l'empereur, qui l'honora du rang de magistre et avec lequel il établit désormais une parenté spirituelle[73]. Voilà l'histoire de Manuel.

72 *20. [Jean le Grammairien succède à Théodote Kassitèras]*

Comme Théodote Mélissènos, dont j'ai fait connaître plus haut qu'on l'appelait Kassitèras, après avoir occupé assez longtemps le siège patriarcal de Constantinople, venait de quitter ce monde, il eut pour successeur le précepteur de Théophile, Jannès, qui recevait ainsi l'épiscopat comme récompense de son impiété et de son manque de foi[74].

21. [Prophéties sur les successeurs de Théophile]

Alors que Théophile cherchait très instamment à se renseigner sur ceux qui allaient régner après lui, une femme, qu'on avait faite prisonnière chez les Agarènes lors d'une guerre précédente et qui était douée pour ce genre de prédictions, se présenta devant l'empereur. Celui-ci lui posa donc les questions qu'il voulait et lui ordonna de lui révéler quelle famille allait s'établir durablement sur le trône. La femme, mue par l'enthousiasme ou par l'action du démon, lui dit : «Sire empereur, vous aurez pour successeur votre fils avec sa mère. Mais après

71. Le chrysobulle signé de la main même de l'empereur et la croix constituaient la garantie la plus solennelle qu'on pût donner à un rebelle. À son retour, Manuel fut nommé domestique des Scholes.

72. Manuel revint par la passe d'Adata, qui le conduisait naturellement vers le thème de Cappadoce.

73. Sur la *synteknia*, cf. R. J. MACRIDES, The Byzantine Godfather, *BMGS* 11, 1987, p. 139-162 repris dans EADEM, *Kinship and Justice in Byzantium, 11th-15th centuries*, Aldershot, 1999, nº I. Selon R. Macrides (p. 146, n. 31), Théophile devint le parrain de tous les enfants de Manuel.

74. Le successeur de Mélissènos, mort en 821, fut en fait Antoine dit Kassimatès (*PMBZ* 550 - *PBE* : Antonios 3), ancien évêque de Syllaion, en Pamphylie. C'est seulement en avril 838, à la mort de ce dernier, que Jean Môrocharzanès, jugé trop jeune en 821, fut promu. Sur Jean, cf. entre autres, S. GERO, John the Grammarian, the last iconoclastic Patriarch of Constantinople, *Byzantina*, 3-4, Uppsala, 1974-1975, p. 25-35.

eux, c'est la famille des Martinakioi qui, pendant longtemps, sera établie sur le trône[75].» À peine Théophile eut-il entendu cela, qu'il fit donner la tonsure monastique à Martinakios, que pourtant il aimait, et transformer sa maison en hôtellerie pour les moines[76].

Cette prédiction ne fut pas la seule que fit cette femme, mais elle annonça beaucoup d'autres événements à venir. C'est ainsi qu'elle prédit que Jannès allait être déchu du trône patriarcal et que les augustes images recouvreraient l'honneur et le culte convenables. Théophile, qui en fut affligé, demandait bien souvent à l'impératrice et au logothète du drome Théoctiste, en les liant par les serments les plus redoutables, qu'après sa mort ils ne souffrissent pas que Jannès fût déchu du patriarcat, ni qu'on vît les idoles – c'est ainsi qu'il appelait les augustes images – être vénérées.

Cette femme ne fut pas seule à faire de telles prophéties. Jannès, lui aussi, par lécanomancie, montra clairement à Théophile celui qui devait lui succéder sur le trône. Quant à la femme, elle ne répondit pas simplement aux questions que lui posait l'empereur, mais elle confia aussi à Constantin – qui, à l'époque, était le
73 plus influent des Triphyllioi[77] – ce qui allait advenir : elle lui dit qu'ils seraient, lui et ses fils[78], privés de leurs biens, et qu'ils revêtiraient l'habit des clercs. Et c'est bien ce qui se produisit, alors que Basile gouvernait l'empire. Elle prédit aussi à Georges le Stratiotique[79] la mort qu'il trouva dans la Sphendonè de l'Hippodrome[80] : c'est là en effet que, par la suite, sous le règne de Basile, il fut décapité pour cause de rébellion.

22. *[Pétronas stratège de Chersôn]*

Alors que le printemps brillait déjà, les Agarènes et Théophile se précipitèrent les uns contre les autres ; mais, comme les deux camps se craignaient, ils revinrent sans avoir rien fait. À son retour, Théophile reçut une ambassade du Chagan des Khazares qui demandait qu'on construisît la forteresse de Sarkel : c'était là, pensait-on, une fortification puissante qui garantirait ce peuple contre les attaques des Petchénègues du côté du fleuve Tanaïs[81]. L'empereur prêta l'oreille à leur demande et il envoya un certain Pétronas, qui exécuta ce qu'ils avaient demandé. De retour, ce Pétronas donna à l'empereur l'avis que, pour établir fermement son pouvoir sur

75. Basile Ier, fondateur de la dynastie macédonienne, eut pour épouse Eudocie Ingérina, parente des Martinakioi. Les Martinakioi appartiennent à ce groupe de familles qui paraît avoir dû son ascension à la venue de Léon V. Le premier d'entre eux que nous connaissions, Anastase, était fonctionnaire sous cet empereur (*Vie de Théodore Stoudite* 3, *PG* 99, col. 292, 300).

76. Sur ce monastère, situé sans doute près du port Sophien, cf. JANIN, *Églises* I, p. 328.

77. Sisinnios Triphyllios(*PMBZ* 6795 - *PBE* : Sisinnios 1) et Nicétas Triphyllios (*PMBZ* 5426 - *PBE* : Niketas 1) étaient déjà influents au temps de Nicéphore Ier et le premier nommé perdit la vie en 811 en même temps que l'empereur.

78. Selon Génésios (III § 15), Constantin (*PMBZ* 3950 - *PBE* : Konstantinos 42) avait obtenu des honneurs pour avoir servi comme ambassadeur. Son fils Nicétas (*PMBZ* 7261 - *PBE* : Niketas 157) dirigea le bureau d'un des grands services financiers, l'*eidikon*.

79. Georges (*PMBZ* 2268 - *PBE* : Georgios 230) était logothète du *stratiôtikon*. D'après le texte de Génésios, qui n'est pas clair (III, § 15), il s'agirait d'un frère de Nicétas Triphyllios.

80. L'extrémité méridionale de l'Hippodrome se terminait en hémicycle et était appelée Sphendonè. On y procédait fréquemment à des exécutions publiques.

81. Il s'agit du Don.

Chersôn, il n'y avait pas d'autre moyen que d'y affecter spécialement un stratège. Jusqu'à ce jour, en effet, aucun des nôtres n'avait été envoyé pour gouverner ces gens, mais la cité était administrée par un indigène qu'on appelait le *prôteuôn*[82]. L'empereur suivit le conseil de Pétronas, et ce fut celui-là même, et personne d'autre, qu'il envoya comme stratège de ce pays, enjoignant au *prôteuôn* ainsi qu'aux autres notables locaux de lui obéir sans réticence. Et donc, depuis cette époque, il fut de règle d'envoyer des stratèges à Chersôn[83].

23. *[Sac de Sôzopétra ; rébellion des troupes perses ; siège et prise d'Amorion]*

L'année suivante, au début du printemps, Théophile se mit en campagne contre les Agarènes avec des troupes puissantes et nombreuses[84]. Il s'avança
74 assez avant en Syrie, mettant tout le pays à feu et à sang et pillant tout ce qu'il rencontrait. Il s'empara selon les lois de la guerre de deux villes dont il emmena la population en captivité ; puis il prit d'assaut également Sôzopétra, la patrie de l'Amermoumnès[85], pour laquelle ce dernier envoya force lettres où il demandait et suppliait qu'on épargnât la ville de ses pères. Mais l'empereur ne fit pas attention à ce qu'il lui écrivait[86].

Théophile, après cette action, revint à la Ville impériale, laissant derrière lui Théophobe avec ordre de prendre pour l'armée les mesures convenables, puis de revenir bien vite auprès de lui. Mais les Perses, que les retards dont souffrait leur solde avaient indisposés, le retinrent à Sinope et le proclamèrent empereur contre son gré alors qu'il les suppliait et les implorait instamment de s'abstenir de cette entreprise, les avertissant que, du fait de leur mutinerie, ils s'exposaient à des châtiments immédiats[87]. Puis, voyant que ceux-ci ne lui prêtaient aucune attention et qu'ils avaient l'esprit et la volonté tout entiers à leur affaire, il avertit en cachette l'empereur de ce qui avait été accompli, l'assurant sous la foi du serment

82. La ville de Chersôn a conservé tardivement les institutions municipales antiques, dont un *pater poléôs*, un *ekdikos*, mais aussi le *prôteuôn* (vestige des curiales ?) (N. A. ALEKSEENKO, Newly-found seals of the representatives of the city administration of Chersonesos, *MAIET*, V, 1996, p. 155-170 (en russe) et IDEM, Les sceaux des *prôteuontés* de Kherson au Xe siècle, *SBS*, 7, 2002, p. 79-86).

83. Tout cet épisode est également rapporté par Constantin Porphyrogénète (*DAI*, p. 183-185). Les Khazars étaient établis dans les plaines au nord de la mer Noire et entretenaient une longue tradition d'amitié envers Byzance à qui ils offraient une alliance de revers contre les musulmans d'Arménie. Pétrônas (*PMBZ* 5927 - *PBE* : Petronas 7), le premier Kamatèros connu, reçut l'ordre de gagner le pays khazar, avec des vaisseaux de la flotte impériale et de la flotte de Paphlagonie, pour construire Sarkel à l'embouchure du Don. Le thème de Chersôn, appelé d'abord thème des Klimata, fut créé en 841 (C. ZUCKERMAN, Two notes on the early history of the thema of Cherson, *BMGS*, 21, 1997, p. 210-222).

84. Au printemps 837, Théophile profitait de l'envoi du gros des troupes musulmanes contre Bâbek.

85. Forteresse située à 56 km au sud-ouest de Mélitène (HILD-RESTLE, *Kappadokien*, p. 286-287).

86. En 833, al Mu'taṣim avait succédé à son frère al Ma'mūn. Rien n'indique qu'il fût né à Sôzopétra. Cette légende a été forgée pour rendre moins douloureuse aux Byzantins la prise d'Amorion, berceau de la dynastie, laissant croire en quelque sorte que les adversaires s'étaient rendu coup pour coup.

87. L'épisode de la révolte des soldats perses, attestée par d'autres sources, est chronologiquement mal placé car il se produisit après la défaite de Dazimôn, alors que les Byzantins avaient tout à craindre en raison de leur comportement ambigu lors de cette défaite (J.-Cl. CHEYNET, Théophile, Théophobe et les Perses, dans *Byzantine Asia Minor (6th-12th cent.)*, Athènes, 1998, p. 39-50).

que ce n'était pas lui, mais les Perses qui étaient responsables de ce coup de force. Alors l'empereur, lui sachant gré de son attitude, le rappela au palais et lui rendit les privilèges dont il avait joui, tout en accordant aux Perses le pardon et l'amnistie de leurs crimes[88]. Pour ceux-ci, après les avoir persuadés par des promesses de quitter Sinope, il décida qu'il fallait les disperser et ne pas laisser une telle multitude vivre groupée, et, comme le nombre total des Perses se montait à trente mille hommes, après mûre réflexion, il envoya dans chaque thème deux mille hommes avec ordre de servir sous les stratèges de ces thèmes[89]. Cette affaire rendit les Perses suspects et provoqua peu après la mort de Théophobe. Mais il y eut aussi une deuxième cause, que j'exposerai en son temps.

L'Amermoumnès eut l'âme si blessée de la prise et du sac de sa patrie qu'il fit décréter partout que les hommes de tout âge qu'il y avait à Babylone, en Phénicie,
75
en Palestine, en Cœlo-Syrie, et même au fin fond de l'Afrique, devaient s'assembler, et que chacun devait écrire sur son bouclier le nom d'Amorion : par là, il signifiait qu'il allait attaquer cette ville[90]. Toute l'armée le rejoignit à Tarse[91]. Théophile, qui s'était mis en campagne lui aussi, était arrivé à Dorylée, à trois jours d'Amorion. Beaucoup lui conseillaient d'évacuer la population qui habitait Amorion et de céder devant l'attaque irrésistible des Sarrasins ; mais Théophile trouvait cet avis déshonorant et lâche, jugeant qu'un beau et bon moyen de montrer sa bravoure était de renforcer encore les défenses d'Amorion et de sauver cette ville en la confiant aux conseils d'un stratège valeureux. Il envoya donc le patrice Aétios, stratège des Anatoliques[92], en lui confiant une troupe capable de repousser l'ennemi. Il lui confia aussi, pour commander l'armée, ceux qui, peu après, subirent le martyre : Théodore Kratéros[93], Théophile[94], Baboutzikos[95] et les autres, qui furent les commandants non seulement de l'armée qu'on envoya alors, mais aussi de la phalange des Quarante-deux Martyrs.

88. Théophobe n'avait rien à espérer d'une telle aventure, ne pouvant même pas chercher appui du côté des musulmans, en raison de son origine.

89. Cette pratique de répartir dans les thèmes une masse d'étrangers peu sûrs a des précédents : les prisonniers slaves, notamment sous Justinien II, ont été transférés dans les thèmes d'Asie Mineure (H. Ditten, *Ethnische Verschiebungen zwischen der Balkanhalbinsel und Kleinasien vom Ende des 6. bis zur zweiten Hälfte des 9. Jahrhunderts*, Berlin, 1993, p. 217-219). Le nombre avancé par Skylitzès et ses sources est trop élevé et, en dépit de ce que croit W. Treadgold (*Army*, p. 69), il est peu vraisemblable qu'une telle dispersion ait eu lieu, car on sait que Théophobe tomba à la tête de ses troupes, quelques années plus tard.

90. Al Mu'taṣim, après plusieurs années consacrées à réduire les troubles de son empire – Babek fut enfin exécuté – reprit la tradition du grand raid contre l'infidèle, conformément au devoir d'un calife. L'expédition de 838 fut la dernière que mena personnellement un calife.

91. Capitale des forteresses ciliciennes et siège d'un émirat, la ville fut avec Mélitène la base traditionnelle de départ des razzias arabes (Hild-Hellenkemper, *Kilikien*, p. 428-439).

92. Cf. *PMBZ* 108 - *PBE* : Aetios 2.

93. Théodore Kratéros, l'eunuque qui s'était fait connaître par son exploit devant Théophile (cf. *supra*, p. 63), commandait sans doute les Hicanates, pour W. Treadgold (*Revival*, p. 298), alors que, selon A. Vasiliev (Vasiliev - Canard I, p. 147, n. 1), Kratéros aurait été stratège des Bucellaires. En fait, aucune source ne donne la fonction de ce personnage.

94. W. Treadgold (*Revival*, p. 298) suggère que Théophile (*PMBZ* 8211 - *PBE* : Theophilos 6) commandait lui aussi l'un des *tagmata* impériaux, celui des Excubites ; on connaît en effet, par un sceau contemporain, un domestique de cette unité nommé Théophile.

95. Famille apparentée à l'empereur Théophile (cf. *infra* Constantin Baboutzikos, époux de Sophie, sœur de l'impératrice Théodora).

Quand le chef des Sarrasins eut pris position à Tarse avec toute son armée, après en avoir délibéré avec son entourage et après avoir consulté les oracles, il décida qu'il ne fallait pas marcher tout de suite sur Amorion mais qu'il convenait d'éprouver tout d'abord les forces dont disposait l'empereur, et cela par l'intermédiaire de son fils, qui prendrait avec lui une partie de l'armée[96]. Il pensait que, si son fils l'emportait sur l'empereur, à coup sûr la victoire sourirait aussi au père ; sinon, mieux valait rester tranquille. Après ces délibérations et ces décisions, il envoya son fils en avant, avec Amer – qui, à l'époque, gouvernait Mélitène[97] –, dix mille Turcs environ, toute l'armée des Arméniens, et l'archonte des archontes[98]. Et ce fils, parvenu à Dazimôn[99], y établit son camp.

Théophile aussi fit mouvement contre lui, avec une armée valeureuse, composée de Perses, d'Occidentaux et de troupes du Levant. Parvenu au lieu dit Anzès, il désira, avant la bataille et l'attaque, observer les troupes ennemies rassemblées. Il fut conduit sur une éminence très élevée par le domestique des Scholes, Manuel,
76
et, comme il observait le nombre des adversaires et qu'il estimait que les effectifs des Sarrasins étaient plus faibles que les siens, Manuel lui dit : «Sire empereur, il ne faut pas regarder les effectifs, mais observer les lances des deux camps, et le champ de roseaux qu'elles forment[100] !». Et comme l'armée ennemie paraissait plus forte, il conseillait de l'attaquer par ruse. Manuel, donc, et Théophobe conseillaient d'attaquer cette armée de nuit, mais les autres stratèges insistaient pour que l'engagement eût lieu de jour et c'était eux qui avaient l'oreille de l'empereur.

Leur opinion l'emporta donc et, dès qu'il fit jour, une terrible bataille éclata. Les *tagmata* impériaux luttèrent avec courage, et les Ismaélites plièrent et s'enfuirent. Mais les Turcs, par les tirs constants de leurs archers, arrêtèrent les Romains qui engageaient la poursuite, de sorte que le combat changea de face[101]. Les Romains en effet, incapables de supporter le tir des archers turcs, dont la violence les accablait, tournèrent le dos et abandonnèrent l'empereur. Cependant, les officiers des *tagmata* et les Perses, se refusant à cela, entourèrent l'empereur et firent de violents efforts pour le sauver. Ils auraient tous péri si la nuit n'était survenue et si une brève averse, tombée du ciel, n'avait détendu les cordes des arcs, faisant ainsi bénéficier les Romains d'un répit dans les tirs et leur procurant l'occasion de se sauver.

96. Le récit de cette campagne et de la stratégie adoptée est rapporté par diverses sources arabes, dont Tabari. Cf. Vasiliev - Canard I, p. 137-143 et Treadgold, *Revival*, p. 297-305.

97. 'Umar, émir de Mélitène, fut l'un des plus redoutables adversaires des Byzantins jusqu'à sa mort en 863 (*PMBZ* 8552 - *PBE* : Amr 3).

98. Première attestation de ce titre donné au chef arménien chrétien auquel les Musulmans, encore maîtres de l'Arménie, accordaient la prééminence sur ses pairs et qu'ils chargeaient de conduire ses compatriotes au combat.

99. Dazimôn constitue l'un des *aplèkta* ou camp de rassemblement des troupes lorsque l'empereur part en campagne. Dans la liste du *De cerimoniis*, Dazimôn, situé dans le thème des Arméniaques, vient en sixième position, après Malagina, Dorylée, Kaborkin, Colonée et Césarée (Constantine Porphyrogenitus, *Expeditions*, p. 81).

100. Pour évaluer les forces des adversaires, Manuel s'en remet à un critère objectif, la distance plus ou moins grande qui sépare les lances sur la ligne de combat, chaque lance représentant un soldat.

101. La bataille se déroula le 22 juillet 838 (Vasiliev - Canard I, p. 156). Le retournement de situation est confirmé par les autres sources.

Au plus profond de la nuit, Manuel, qui inspectait les postes de garde, entendit que les Perses parlaient avec les Sarrasins dans leur langue et s'accordaient pour leur livrer le camp romain et retourner dans leur pays. Il fit donc aussitôt savoir cela à l'empereur, qu'il pressait de se mettre en sûreté avec des hommes choisis, sans attendre d'être pris. Comme l'empereur demandait : «Et comment cela est-il possible, alors que ceux qui sont restés à cause de moi vont périr ?», Manuel
77 répondit : «Sire empereur, que Dieu vous accorde seulement de vous sauver, et les autres auront vite fait de veiller à leurs affaires.» À la fin donc, vers l'aube, l'empereur s'enfuit et arriva sain et sauf au lieu dit Chiliokômon[102]. Les fuyards vinrent à sa rencontre et se déclarèrent indignes de vivre, eux qui avaient abandonné leur empereur en pleine bataille ; et, en même temps, ils se présentaient, gorge nue devant leurs propres épées. Théophile, l'âme bouleversée devant ce spectacle, leur dit : «Puisque grâce à Dieu je suis sauf, soyez-le vous aussi.» Ces discussions entre les Perses et les fils d'Agar furent pour les ennemis de Théophobe, qui avaient décrété sa mort, un second grief et un motif excellent pour le calomnier.

L'Amermoumnès, ayant appris cette victoire, décida qu'il fallait sans tarder faire mouvement sur Amorion. Il réunit donc son armée, envoya à son fils l'ordre de faire de même, et se mit en chemin[103]. Les armées firent leur jonction[104], établirent un solide retranchement, et la ville, entourée d'un fossé profond, fut soumise à un siège actif et énergique : les archers turcs, sans répit ni relâche, ne cessaient de tirer et les Sarrasins amenaient les machines de siège jusqu'au pied des remparts tandis que les Romains, enfermés à l'intérieur des murs, combattant avec ardeur et courage, repoussaient sans difficulté ces machines.

Tandis que la ville était soumise à des assauts qui se succédaient incessamment et sans répit, Théophile, réchappé à grand-peine de sa déroute, était parvenu à Dorylée où il demeurait à attendre l'issue des événements. Il voulut sonder l'état d'esprit de l'Amermoumnès pour voir s'il trouverait quelque moyen de l'amener à renoncer au siège. Il envoya donc des ambassadeurs avec de riches présents et des promesses considérables afin de le supplier, et ceux-ci, arrivés au camp des Sarrasins, furent conduits en présence du prince, auquel ils présentèrent le message de l'empereur. L'Amermoumnès, que la prise de sa patrie avait mis dans une colère folle, couvrit d'insultes l'empereur à cause de sa lâcheté, accabla l'ambassade de son mépris, la tourna en dérision et garda les ambassadeurs aux
78 fers tandis qu'il attendait l'issue de son entreprise. Cependant, il poussait plus vivement le siège, ayant divisé son armée en plusieurs corps qui se relayaient pour monter à l'assaut afin que, devant le nombre et la fraîcheur des assaillants qui se succédaient ainsi, les assiégés découragés, renonçant devant les fatigues du combat, finissent par se rendre.

102. Plaine située au nord d'Amasée.
103. En cours de route, les Arabes s'emparèrent d'Ancyre (Vasiliev - Canard I, p. 159), résidence habituelle du stratège des Bucellaires, mais abandonnée par ses habitants.
104. Le siège dura du 1er au 12 août 838. Selon La *Vie de Théodora* (A. Markopoulos, Βίος τῆς αὐτοκράτειρας Θεοδώρας (*BHG* 1731), *Σύμμεικτα*, 5, Athènes, 1983, p. 249-285, § 7) et Georges le Moine Continué (p. 797), la forteresse tomba le 15 août, date qui rendit plus pénible encore la défaite.

Mais les gens de la ville se défendaient avec cœur, de sorte que les tentatives des assiégeants restaient vaines ; et la ville n'aurait pas été prise, si l'un des assiégés, suborné par des cadeaux, ayant abjuré la foi des chrétiens – il était poussé par quelque querelle qui le fit tomber dans une action si dangereuse – n'avait trahi et livré sa patrie. Cet homme, qui s'appelait Boïditzès, prit secrètement langue avec les Sarrasins, leur indiqua d'attaquer tel endroit du rempart qui était aisément accessible, et fut ainsi responsable de la prise de la ville. Celle-ci fut prise selon les lois de la guerre.

Qui pourra dire le nombre des victimes et des captifs ? Les Sarrasins en effet, furieux de ce que, lors du siège, beaucoup des leurs, et des plus illustres, avaient trouvé la mort, n'avaient nulle pitié de ceux qu'ils trouvaient : les hommes furent massacrés, les femmes, avec les enfants et les jeunes gens, furent menées en captivité, les plus beaux édifices furent incendiés et, en peu de temps, la plus magnifique des villes de l'Orient ne fut plus que ruines désolées. Furent emmenés aussi comme prisonniers les chefs des troupes, les patrices Kallistos[105], Constantin et Théodore Kratéros, et bien d'autres très hauts dignitaires qui s'étaient illustrés dans leurs commandements[106].

Le prince des Sarrasins, qui s'était ainsi rendu maître de la ville, en homme qui tirait plaisir et satisfaction de ce qu'il avait accompli, ordonna que les ambassadeurs examinassent en détail ce qui avait été fait ; puis il les renvoya annoncer eux-mêmes ce désastre à l'empereur. Celui-ci les envoya de nouveau à l'Amermoumnès pour tenter de se faire restituer les personnes de distinction capturées lors du siège, ainsi que ses parents et le reste des prisonniers. Il promettait de
79 donner vingt-quatre *kentènaria* pour leur rançon[107]. L'Amermoumnès, recevant cette ambassade, renvoya les ambassadeurs en les couvrant encore d'insultes et en disant qu'il serait un insensé si, lui qui avait dépensé mille *kentènaria*[108] pour réunir son armée, il venait à rendre ses captifs pour une somme si dérisoire.

24. [Mort de Théophile]

Comme les ambassadeurs étaient revenus bredouille, l'immensité du désastre frappa Théophile au point que, repoussant tout aliment solide et toute boisson, il resta presque sans se nourrir ni sans rien prendre d'autre que de la neige fondue, si bien qu'il tomba malade de dysenterie. Même alors, dans le piteux état où il était réduit, il ne pouvait rester tranquille et, incapable de supporter avec

105. Kallistos (*PMBZ* 3606 - *PBE* : Kallistos 2) appartenait à l'illustre lignée des Mélissènoi. Il ne fut pas capturé à Amorion, mais dans un incident séparé alors qu'il était duc de Colonée.
106. Ils comptèrent au nombre des Quarante-deux Martyrs d'Amorion, qui furent exécutés le 6 mars 845. Peu après, le moine Euôdios écrivit le récit de ce martyre collectif, le dernier de ce type. Euôdios rapporte également le siège et la prise d'Amorion (cf. A. Kazhdan, Hagiographical Notes, *Byz.*, 56, 1986, p. 150-160). A. Kolia-Demirtzaki (The Execution of the Forty-two Martyrs of Amorion: proposing an interpretation, *Al Masāq*, 14, fasc. 2, 2002, p. 141-162) donne toute la bibliographie récente et considère que l'exécution si tardive des martyrs s'explique par des raisons internes au califat.
107. D'autres sources avancent le chiffre de 200 centenaires.
108. L'estimation du coût de la campagne à 7 200 000 pièces d'or est bien sûr excessive. W. Treadgold (*Army*, p. 189) montre qu'une campagne coûtait à cette époque autour de 200 000 *nomismata*. Cependant, il est certain que le califat abbasside, alors à son apogée, pouvait mobiliser plus d'argent et d'hommes que l'empire byzantin.

modération la destruction d'Amorion, il cherchait l'occasion et la manière de tirer vengeance de son ennemi. Voilà pourquoi il dépêcha le patrice Théodose, descendant de la famille des Baboutzikoi, au roi de Francie[109] auquel il demandait de lui faire parvenir des secours et d'envoyer une armée puissante ravager certaines régions de l'Afrique qui appartenaient à l'Amermoumnès. Mais cette ambassade resta sans effets, parce que Théodose mourut chemin faisant.

Théophile, voyant que cet espoir-là aussi était déçu, et qui était accablé toujours plus par la maladie, se fit porter sur une civière jusqu'à la Magnaure où, devant le Sénat qu'il avait assemblé avec les autres notables de la ville, il déclama ses malheurs en se lamentant, tandis qu'il demandait à ceux qu'il avait réunis de perpétuer le souvenir de l'affection qu'ils lui témoignaient en gardant fidélité et bienveillance envers sa femme et son fils et en veillant à ce que ceux-ci conservassent le trône sans être en butte aux complots. L'assemblée, le cœur brisé par la pitié qu'inspiraient les discours de l'empereur, fit monter vers le ciel une plainte et une lamentation générales. Tous invoquaient Dieu, appelant de leurs
80 prières, pour l'empereur, santé et longue vie ; et si, ce qu'à Dieu ne plaise, la mort, disaient-ils, devait survenir, ils s'engageaient à offrir pour sa femme, leur souveraine, ainsi que pour ses enfants jusqu'à leur vie même s'il le fallait afin d'assurer l'intégrité de leur règne. Voilà donc les promesses qu'ils firent. Quant à l'empereur, que la maladie avait entièrement consumé, il ne survécut que peu de temps, puis s'acquitta de la dette commune après avoir gouverné l'empire douze ans et trois mois[110].

25. [Exécution de Théophobe]

Comme Théophobe, ainsi que je l'ai exposé plus haut, avait donné prise à ses calomniateurs pour les raisons que j'ai dites tout à l'heure, Théophile, voyant venir la fin de sa vie, le fit jeter dans un cachot très obscur au Boukoléôn, puis, à l'approche de la mort, il ordonna qu'on le décapitât et qu'on lui apportât sa tête. Quand elle lui fut parvenue, il en toucha de ses mains les cheveux et prononça ces ultimes paroles : «Désormais, je ne suis plus Théophile, et tu n'es plus Théophobe[111].» Certains mettent l'assassinat de Théophobe au compte du drongaire de la Veille Ôoryphas, qui l'aurait exécuté de son propre chef, sans en avoir reçu l'ordre de personne.

{L'empereur Théophile régna douze ans, vingt jours. Il commença en effet à gouverner le deux octobre, et mourut le 22 du même mois. On l'enterra aux Saints-Apôtres, à l'*hérôon* de Justinien, dans un sarcophage vert[112].}

109. Il s'agit de Lothaire, fils de Louis le Pieux mort en 840 (TREADGOLD, *Byzantine Revival*, p. 325).

110. Théophile mourut de dysenterie le 20 janvier 842.

111. Récit sans doute légendaire, quoiqu'il ait sa propre logique : avant une régence, l'empereur mourant écarte les personnes influentes, mais jugées peu sûres. Selon les historiens musulmans, Théophobe-Naṣr serait tombé en 838 ou 839, avec une partie des Khorramites qu'il commandait (VASILIEV - CANARD I, p. 175-176).

112. Addition propre au manuscrit E, qui donne la même date erronée que le *Necrologium* édité par Ph. Grierson (*Tombs*, p. 56-57).

81

MICHEL, FILS DE THÉOPHILE[1], AVEC SA MÈRE

1. [Succession de Théophile]

Après que Théophile eut quitté cette vie, son fils Michel, avec sa mère Théodora, hérite des sceptres impériaux. Il avait comme tuteurs, pour le diriger, ceux-là même que son père avait institués pour lui dans son testament[2] : le magistre Manuel, qui était domestique des Scholes, et le patrice Théoctiste, logothète du drome[3]. Théophile n'était pas plus tôt mort qu'ils sortirent à l'Hippodrome, où, réunissant le peuple, ils lui adressèrent des discours par lesquels ils lui remémoraient la bienveillance que l'empereur lui avait témoignée. À force de flatteries et de caresses, ils surent gagner la faveur des auditeurs qui promirent de verser leur sang pour le salut de l'empereur et confirmèrent aussitôt leurs paroles par des serments[4].

2. [Rétablissement de l'orthodoxie ; rôle de Manuel ; déposition de Jean le Grammairien]

Théodora avait à peine commencé à gouverner l'empire avec son fils[5] que, dès le début, à la suggestion de pieux personnages, elle examina la question de l'hérésie iconomaque, qui sévissait dans l'empire des Romains depuis le règne de Léon l'Arménien jusqu'à la mort de Théophile. Théoctiste lui aussi était d'avis qu'il fallait l'extirper. Mais Manuel, pour le moment, hésitait, et personne ne prenait le risque de parler ouvertement et de se prononcer clairement pour l'abolition,

1. Le manuscrit E contient cet ajout : «dit l'Ivrogne».

2. Michel III (*PMBZ* 4991 - *PBE* : Michael 11), né le 19 janvier 840, ne pouvait pas exercer personnellement le pouvoir. Théophile avait donc prévu un conseil de régence sous l'autorité de l'impératrice, mais apparemment sans le patriarche, le fidèle Jean le Grammairien.

3. Selon une tradition, Manuel mourut des suites de ses blessures, cinq jours après la bataille de Dazimôn. Selon une autre, représentée par Génésios et Théophane Continué, Manuel aurait survécu près de vingt ans. H. Grégoire a montré que cette dernière version a été diffusée au Xe siècle par les moines du monastère fondé par Manuel, qui ne souhaitaient pas que leur fondateur fût considéré comme l'un des piliers de l'iconoclasme (H. GRÉGOIRE, Manuel et Théophobe, *Byz.*, IX, 1934, p. 198-204). En réalité, le second homme fort de la régence fut le magistre Serge Nikètiatès (*PMBZ* 6664 - *PBE* : Sergios 57), apparenté à Théodora, peut-être son oncle maternel. La liste n'est pas complète puisque dans un passage ultérieur (*infra*, p. 83), Skylitzès compte Bardas, frère de l'impératrice, au nombre des épitropes de Michel III.

4. En dépit de l'interdiction par l'Église de l'usage du serment, les empereurs mal assurés de leur pouvoir le réclamaient à leurs sujets (N. SVORONOS, Le serment de fidélité à l'empereur byzantin et sa signification constitutionnelle, *REB*, IX, 1951, p. 106-142).

5. Skylitzès omet de préciser que Thècle, l'aînée des sœurs de Michel, fut associée à l'empire au moins jusqu'en 845. Son effigie apparaît sur les monnaies d'or et d'argent (*DOC* III/1, p. 461-462). Sa présence pourrait s'expliquer par le souci de Théodora d'assurer la pérennité dynastique, qui reposait sur un enfant de deux ans.

étant donné que la majorité du Sénat, le synode et le patriarche en personne étaient partisans de cette hérésie[6]. Seul Manuel, mû par l'action de Dieu, eut
82 cette audace. En effet, lui qui, au début, ainsi que je l'ai dit, était dans le doute à propos de la vénération des augustes images, il s'y rallia par la suite pour la raison que voici[7].

Il était tombé très gravement malade et l'on désespérait qu'il pût rester en vie, tout l'art des médecins ne servant de rien. Or donc, certains pieux moines du monastère de Stoudios[8], entendant dire qu'il était mort, vinrent auprès de lui. Ils s'approchèrent de son lit et, reconnaissant qu'il vivait et respirait encore, ils lui promirent qu'il allait recouvrer vie et force et que sa santé se rétablirait comme avant. Manuel, au début, se refusait à les croire. Mais comme ces saints hommes insistaient, lui disant de ne pas douter de ce miracle que Dieu leur avait révélé, profitant d'un répit que lui laissait son mal, il leur dit, le souffle ténu et incertain : «Comment cela pourrait-il m'arriver, mes saints pères ? Les forces de mon âme m'ont abandonné, mon corps n'a plus la moindre énergie, il est tout desséché. Me voici comme un squelette décharné et je ne diffère en rien des morts, sinon que je respire encore. Quel espoir, quelles raisons vont pouvoir me convaincre que je vais recouvrer mes forces et retrouver la bonne santé que j'avais autrefois ?» Les saints moines lui répondirent : «Dieu peut toute chose. À Lui, rien d'impossible. Si, quand vous aurez recouvré vos forces, vous vous empressez d'éteindre l'incendie allumé par les iconomaques et de rétablir les images sacrées selon les antiques lois de nos ancêtres, alors, nous vous en annonçons l'heureuse nouvelle, vous vivrez.» Sur ces mots, ils se retirèrent. Manuel, miraculeusement et contre toute attente, vit son mal décliner, ses fonctions physiques s'exercer à nouveau sans empêchement, et, en peu de temps, il fut complètement délivré de son mal.

Une fois remis de sa maladie, il se rend aussitôt à cheval au palais, vient trouver l'impératrice et cherche à toute force à la décider à rétablir les saintes images, elle qui, depuis longemps, brûlait de trouver l'occasion de le faire parce qu'elle y était incitée constamment par sa mère et par ses oncles maternels, les patrices[9]. Théodora, pourtant, résistait aux discours de Manuel soit par respect pour les serments qu'elle avait faits à son mari, soit qu'elle craignît ainsi que je l'ai dit la
83 foule des tenants de l'hérésie. Et comme Manuel insistait, Théodora lui dit : «L'empereur mon époux, Magistre, qui était épris de rigueur, n'a jamais rien fait qu'il n'eût examiné soigneusement, et cette opinion, si elle n'avait pas été interdite par les saintes lois et les saintes Écritures, il ne l'eût point bannie de l'Église.»

6. Le synode avait été épuré de ses éléments iconodoules sous Théophile. De même, le Sénat, composé en grande partie de hauts fonctionnaires nommés par l'empereur, était en majorité iconoclaste.

7. Cet épisode est capital pour la construction de la légende de Manuel, puisqu'elle transforme miraculeusement le domestique des Scholes en fervent partisan des images.

8. Le choix du Stoudios n'est pas innocent : les moines de ce monastère avaient suivi les conseils de Théodore, leur higoumène, et s'étaient retrouvés à la pointe du combat contre l'iconoclasme (DAGRON, *Histoire du christianisme*, p. 149-155).

9. La mère de Théodora, Théoktistè, était une iconodoule notoire (cf. *supra*, p. 50). On ne lui connaît ni frères ni sœurs, aussi la mention d'oncles ou de tantes de l'impératrice est-elle embarrassante. Il y a une probable confusion avec les oncles de Michel III, les patrices Bardas et Pétrônas.

Comme elle disait cela, Manuel la menaça en lui disant qu'elle allait bientôt perdre la vie et le trône, et non seulement elle, mais son fils avec elle, si elle ne rendait pas aux églises l'ornement saint des images sacrées. L'impératrice, effrayée par de tels discours, ou bien, comme je l'ai dit, parce que ses propres sentiments l'y poussaient d'autre part, s'attache tout entière à cette œuvre. Aussitôt donc, elle ordonne que se réunissent dans le palais de Théoctiste tout ce que le Sénat et le synode comptaient de gens distingués par l'intelligence et par la science pour discuter de l'orthodoxie et faire des propositions. Tout le monde, pour ainsi dire, se réunit et, après des flots de discours, après qu'on eut produit bien des témoignages tirés de la divine Écriture, le parti de la piété l'emporta et il fut décrété que les saintes images seraient restaurées sur-le-champ[10]. Pour les évêques, les moines et les sénateurs qui, auparavant, avaient été touchés par la maladie de l'hérésie, la plupart, reconnaissant où était le bien, vinrent à résipiscence et se convertirent à la vérité[11] ; quant à ceux que l'hérésie athée avait imprégnés d'une teinture indélébile et qui ne pouvaient changer, ils furent chassés de la ville et envoyés en exil tandis que le patriarche impie était déposé lui aussi et chassé de son siège épiscopal par des hommes de distinction, choisis parmi les gardes du palais, qu'on lui envoya.

Tout d'abord, il ne voulut pas leur obéir ni s'en aller et il leur assurait qu'il ne quitterait pas volontairement cette église. Lorsqu'ils furent donc revenus vers l'impératrice qui les avait envoyés et qu'ils lui eurent fait connaître qu'il résistait à ses ordres, on dépêcha aussitôt le patrice Bardas, frère de la souveraine[12], pour lui demander pourquoi il ne voulait pas se rallier à l'orthodoxie[13] et quitter le
84 patriarcat. Mais Jannès[14], en roué qu'il était, et plus habile que quiconque à écrire et ourdir des accusations fausses, se marqua avec du plomb le ventre, le dos et les fesses, si bien qu'il paraissait avoir reçu des coups de fouet ; et il cria que c'étaient les envoyés qui l'avaient ainsi traité, s'en prenant à sa personne comme l'eussent fait des barbares, et tout particulièrement le drongaire de la Veille, Constantin[15]. Il répondait donc en demandant qu'on lui accordât quelque répit, jusqu'à ce que la marque des coups fût effacée.

Voilà donc ce que fit Jannès. Mais Bardas, la ruse éventée, se mit en colère et le chassa du patriarcat malgré qu'il en eût. La souveraine, après sa déposition, donna à l'Église comme nouveau patriarche le saint et divin Méthode, qui portait

10. Le rétablissement de l'orthodoxie eut lieu en mars 843, entre le 4 et le 11 de ce mois. Le synode rétablit le septième concile œcuménique, c'est-à-dire celui de Nicée II (J. GOUILLARD, Le *Synodikon* de l'Orthodoxie. Édition et commentaire, *TM*, 2, 1967, p. 293-295).

11. Cette attitude tolérante du patriarche et de ses conseillers est justifiée par le nombre des anciens iconoclastes et la nécessité de rétablir l'unité de l'Église. Elle fut contestée par les moines du Stoudios (DAGRON, *Histoire du christianisme*, p. 159-162).

12. En fait Bardas (*PMBZ* 791 - *PBE* : Bardas 5) joua un rôle modeste durant la régence de sa sœur.

13. Le texte est peu clair. Nous suivons ici le manuscrit B.

14. Rappelons qu'il s'agit du patriarche Jean le Grammairien.

15. Originaire d'Arménie, Constantin, qui, selon Léon le Grammairien (p. 236) s'appelait Maniakès (*PMBZ* 3962 - *PBE* : Konstantinos 41), avait été envoyé en otage auprès de Théophile. Il devint drongaire de la Veille sous Michel III, qu'il protégea lors des troubles consécutifs à l'assassinat du césar Bardas (cf. *infra*, p. 99). Selon Génésios (IV, 3), qui serait un descendant de ce Constantin, ce dernier commandait alors le *tagma* des Excubites.

encore dans sa chair les traces de sa confession et de son martyre[16]. Tous les gens pieux, prêtres, laïcs et moines, les ascètes des montagnes aussi, accueillant avec grande joie cette promotion, vinrent en foule à la Ville reine et, d'une seule voix, vouèrent l'hérésie à l'anathème éternel. Voilà donc les belles actions qu'accomplirent à leurs débuts Théodora d'éternelle mémoire et son fils.

3. [Impiété de Jean le Grammairien ; sa carrière]

L'impie Jannès, qu'on avait enfermé dans un monastère, y voyant érigée en quelque endroit une image du Christ Dieu, de la Mère de Dieu et des archanges, ordonna à son diacre de monter arracher les yeux de ces augustes images, qui n'avaient pas, disait-il, la faculté de voir. Quand la pieuse souveraine apprit cela, embrasée d'un saint zèle, elle ordonna qu'on lui arrachât les yeux à lui. Mais l'intercession de quelques-uns de ses proches fit abandonner ce projet. Elle envoya donc des gardes pour le châtier de deux cents coups de lanière.

Jannès était né dans cette grande ville, qui a le pas sur toutes les villes. Il
85 appartenait à la famille des Môrocharzanioi. Alors qu'il était déjà un vieillard, le monastère des victorieux martyrs Serge et Bacchus l'eut pour higoumène[17] : c'était un serpent niché dans une église. Il avait gravi insensiblement les degrés de la hiérarchie, lui qui brûlait d'une grande passion pour l'hérésie athée des iconomaques. Tout au long de sa vie, il s'adonna à la magie et à la lécanomancie, et, tenu dans une faveur toute spéciale par le père de Théophile, Michel le Bègue, soit parce qu'il participait de la même hérésie, soit parce qu'il s'était acquis une réputation de science, il était devenu le précepteur de Théophile. Lorsque celui-ci eut pris en main les rênes de l'empire, il lui conféra tout d'abord la dignité de syncelle, puis l'établit patriarche de Constantinople parce qu'il lui faisait des prédictions par voie de lécanomancie[18] et de magie.

Un jour que la terre des Romains était envahie par un peuple infidèle et cruel qui était mené par trois chefs, comme Théophile s'en affligeait, ainsi qu'il est naturel, Jannès l'exhorta à sortir de son abattement et à reprendre courage. Il lui suffisait de bien vouloir suivre son conseil. Voici quel il était : parmi les statues de bronze érigées à l'Hippodrome sur l'Euripe[19], il y en avait une, disait-il, représentée avec trois têtes[20]. Jannès, donc, donna ses instructions pour qu'on

16. Méthode avait subi de graves sévices en compagnie d'Euthyme de Sardes, son père spirituel, sous Michel et Théophile (cf *supra*, p. 000). Il fut promu patriarche le 4 mars 843 (DAGRON, *Histoire du christianisme*, p. 157-158 et n. 282).

17. Le monastère des Saints-Serge-et-Bacchus, fondé par Justinien, était situé dans le quartier d'Hormisdas et son église a survécu jusqu'à nos jours, sous le nom de «Petite Sainte-Sophie» (JANIN, *Églises* I, p. 451-454). Jean en devint l'higoumène sous le règne de Léon V, qui le récompensa ainsi de son soutien à sa politique iconoclaste. C'est donc dans sa jeunesse, et non à un âge avancé, que Jean fut higoumène.

18. Divination qui se pratiquait en jetant dans un bassin plein d'eau des pierres précieuses et des métaux et en observant le son produit quand ils touchaient le fond.

19. D'après le *Livre des Cérémonies*, l'Euripe marquait, par une simple ligne, la limite extérieure de la piste, proche des gradins et que les chars ne devaient pas franchir durant la course (GUILLAND, *Topographie* I, p. 445-447).

20. Il s'agit peut-être de la colonne serpentine, qui provenait du temple d'Apollon à Delphes où elle avait été érigée après les victoires de Salamine et Platées. Cette mutilation sur ordre de Jean est sujette à caution puisque, en 1540, Pierre Gylles voyait encore le monument intact (JANIN, *Constantinople*, p. 191).

forgeât autant de marteaux qu'il y avait de têtes et pour que trois hommes au bras vigoureux, munis de ces marteaux, vinssent avec lui à une heure convenue de la nuit auprès de la statue. Lorsqu'il en donnerait l'ordre, ils cogneraient vigoureusement sur les têtes avec leurs marteaux jusqu'à ce qu'elles tombassent à terre comme frappées d'un seul et même coup. Ces paroles plurent à l'empereur, qui ordonna qu'ainsi fût fait. Jannès, arrivé à l'Hippodrome avec les hommes en question au plus profond de la nuit – il était en costume laïque, afin qu'on ne le reconnût pas –, Jannès donc prononça les paroles magiques qui enlevèrent à la statue la vertu qui était en elle, puis ordonna aux hommes qui l'accompagnaient
86 de frapper bravement et vigoureusement. Deux de ces hommes, abattant très violemment leur marteau, coupèrent deux des têtes de la statue ; mais le troisième, dont le coup fut trop mou, fit bien pencher la troisième tête, sans toutefois la détacher complètement du corps. Le sort des chefs barbares fut conforme à tout cela : de violentes dissensions s'élevèrent chez ce peuple, que suivit une guerre civile où l'on vit tomber deux des chefs tandis que le troisième fut blessé non point d'un coup mortel, mais assez cependant pour être empêché d'agir. Et ces barbares, frappés d'impuissance, retournèrent chez eux. Voilà quel fut ce tour de magie.

4. [Autres forfaits de Jean ; Méthode faussement accusé]

Ce magicien avait un frère de sang nommé Arsabèr[21], qui avait rang de patrice et possédait, sur la rive gauche du Sténon, tout près du monastère Saint-Phocas, une propriété luxueusement bâtie avec des portiques, des bains et autres séjours agréables. Le magicien y séjournait souvent. Il avait fait construire une pièce souterraine, semblable à l'antre de Trophônios[22], sur l'arrière de laquelle il avait ménagé un guichet par où passaient ceux qui voulaient entrer. C'est là, dans cet atelier d'infamie, qu'il recevait tous ceux qu'on peut imaginer : tantôt il y gardait, pour son service personnel, des moniales ou d'autres femmes d'une grande beauté qui partageaient sa corruption ; tantôt il s'y adonnait à la divination par hépatoscopie ou lécanomancie, à des œuvres de magie et à la nécromancie, par lesquelles, bien souvent, avec le secours des démons, il savait faire quelques prédictions sur l'avenir. Cette propriété, passée ensuite au parakoimomène[23], fut rasée jusqu'au sol et transformée en un monastère dédié au mégalomartyr Phocas[24].

Quand Jannès et ses partisans eurent été destitués ainsi que je l'ai dit, même alors, loin de se tenir tranquilles, ils bravaient encore les saintes images et montaient de mauvais coups contre les gens pieux. C'est ainsi qu'ils ourdirent une accusation mensongère contre le grand Méthode pour voir si leurs calomnies

21. Comme Skylitzès nous en informe plus loin (§ 11), Arsabèr (*PMBZ* 602 - *PBE* : Arsaber 5) devait cette haute dignité de patrice à son mariage avec Marie, sœur de l'impératrice Théodora (*PMBZ* 4738 - *PBE* : Kalomaria 1). Skylitzès ajoute que le beau-frère de Théodora fut ultérieurement promu magistre et reconnaît à cette occasion la vaillance de l'homme.

22. Sanctuaire souterrain de Béotie, où on rendait des oracles jusqu'à l'époque romaine. Trophônios passait pour être l'architecte qui avait construit le temple d'Apollon à Delphes et avec son frère avait tenté de dérober un trésor, ce qui leur valut d'être engloutis dans le sol.

23. Le futur Basile I[er]. L'information est confirmée par Théophane Continué (p. 157).

24. Le monastère était situé sur la rive européenne du Bosphore, à l'actuel Ortaköy (JANIN, *Églises* I, p. 498).

87 pourraient atteindre cet homme irréprochable et s'ils pourraient ainsi abattre le moral du peuple orthodoxe. À force d'or, et par les promesses qu'ils lui firent pour peu qu'elle s'accordât avec eux, ils subornèrent une femme – la malheureuse était la mère de Métrophane, qui fut par la suite évêque de Smyrne[25] – et la persuadèrent d'accuser le saint homme devant la souveraine et les tuteurs de l'empereur, en prétendant qu'il avait eu commerce avec elle[26].

Aussitôt donc on réunit un tribunal formidable où siégeaient des juges civils et ecclésiastiques. Les gens pieux assistaient au procès abattus et chagrins, tandis que les impies n'eurent garde de manquer ce spectacle parce qu'ils croyaient que cette affaire allait porter au prestige de l'Église orthodoxe un coup très rude. Les sycophantes parurent, arrogants et radieux, prétendant avoir sous la main de quoi prouver leur accusation. Ils firent comparaître en plein tribunal la malheureuse femme, qui exposa publiquement devant les juges ce qu'on lui avait fait apprendre. Le tribunal faisait grise mine, et le magistre Manuel plus que les autres, en voyant que par la faute d'un seul homme, c'était toute l'Église des orthodoxes qui risquait d'être la risée de ses adversaires.

Le saint Méthode, s'avisant de tout cela, voulut mettre un terme aux espoirs des impies et débarrasser les gens pieux de l'abattement qui les opprimait. Refusant aussi d'être pour l'Église une pierre d'achoppement, sans se cacher nullement de la foule, il se défit de ses vêtements et dénuda aux yeux de tous les assistants, lui qui était réellement digne de toute révérence et de tout honneur, ses parties honteuses. Chacun put voir qu'elles avaient été entièrement desséchées par quelque maladie et qu'elles ne pouvaient plus avoir aucune part à leur activité naturelle. Cette affaire remplit de honte ceux qui trouvent plaisir au mal et les sycophantes, tandis que les gens pieux, pleins d'une joie et d'une satisfaction extrêmes, se précipitaient vers leur patriarche qu'ils baisaient et embrassaient, fous de joie, ne sachant maîtriser l'excès de leur allégresse.

L'un de ses familiers s'approcha du patriarche et l'interrogea doucement, parce qu'il voulait apprendre comment ses parties naturelles avaient pu se dessécher ainsi. Celui-ci lui répondit en exposant l'affaire depuis le début : «Alors que j'avais été envoyé à Rome auprès du pape à cause des attaques dont était victime le très saint patriarche Nicéphore, tandis que je séjournais dans cette
88 ville, je fus incommodé par le démon de la chair qui ne cessa nuit et jour, et jour après jour, d'exciter et de remuer en moi le désir du commerce charnel. La passion m'enflammait et je me voyais tout près de la défaite. Alors, je me confiai à Pierre, prince des apôtres, le suppliant de me délivrer de ce mouvement du corps. Il m'apparut de nuit, toucha de sa main droite mes parties honteuses, qu'il brûla entièrement ; puis il ajouta que je n'aurais plus désormais à redouter le penchant au plaisir. Et quand je m'éveillai, je ressentis une vive douleur et me trouvai dans l'état où vous m'avez vu.»

25. Métrophane (*PMBZ* 4986 - *PBE* : Metrophanes 1) compta parmi les plus farouches partisans d'Ignace et s'illustra lors du synode qui déposa le patriarche Photius en 869 (DAGRON, *Histoire du christianisme*, p. 170, 178, 181).

26. L'opposition à Méthode ne comptait pas que des iconoclastes impénitents, mais recrutait aussi parmi les rigoristes, qui reprochaient au patriarche son attitude conciliante à l'égard des iconoclastes repentis. Cet épisode est sans valeur historique, car il n'est même pas repris dans la *Vie* de Méthode (*BHG*, 1278).

Quand le patriarche eut fait ce récit, Manuel, qui jugeait qu'il y avait eu là un coup monté qu'on ne pouvait tolérer, décida de soumettre la femme à la question afin de faire toute la lumière sur cette machination. Aussitôt donc, on brandit à ses yeux le glaive, on apporte des gourdins pleins d'épines, les bourreaux se tiennent prêts. La malheureuse, terrorisée par tout cet appareil, fait alors connaître la vérité : comment on avait ourdi cette machination, la façon dont on l'avait séduite elle-même en lui donnant de l'or et en lui faisant force promesses, les personnes qui avaient tout manigancé et tous les ressorts secrets de l'intrigue. Elle ajouta que si l'on se rendait chez elle, on y trouverait l'or dans une bourse qu'elle avait cachée dans un coffre plein de blé. Aussitôt, on dépêcha un garde, qui rapporta l'or, et toute la mise en scène se trouva produite au grand jour. Les sycophantes auraient été livrés aux supplices qu'ils méritaient si le patriarche, avec mansuétude, n'avait demandé qu'on les acquittât, imitant en cela son maître ; et donc, leur seule punition et seul châtiment fut que, chaque année, à l'occasion de la Fête de l'Orthodoxie, ils se rendissent avec des flambeaux depuis l'église de la Vierge Immaculée, aux Blachernes, jusqu'au temple sacré de la sainte Sagesse pour y entendre de leurs oreilles l'anathème. Cette règle fut observée tout le temps de leur vie.

5. [Théodora et les frères Tatoués ; les évêques réconfortent l'impératrice]

Voilà donc de quelle façon prit fin l'hérésie des iconomaques. Quant à l'Église des orthodoxes, elle recouvra la parure qui lui est propre, les vénérables images,
89 qui furent restaurées[27]. Un jour, l'impératrice de pieuse mémoire, célébrant cette fête de l'Orthodoxie, offrait un banquet à tout le clergé dans le palais qui se trouve au lieu dit Ta Karianou[28]. Au nombre des convives se trouvaient les Tatoués, Théodore et son frère Théophane[29]. Comme le festin touchait à sa fin et qu'on servait les desserts, gâteaux et pâtisseries, l'impératrice jetait sans cesse des regards sur le visage de ces pères et examinait les lettres qui y étaient gravées, en laissant échapper des gémissements et des larmes. L'un des pères, remarquant cela, lui demanda pourquoi elle les regardait si souvent. Elle répondit : «J'admire votre endurance, à vous qui avez supporté qu'on vous gravât sur le visage tant de lettres, et je m'afflige de la cruauté de celui qui vous a fait cela.» – «Cette inscription, ô souveraine, répondit le bienheureux Théophane, nous en demanderons compte à ton mari l'empereur devant le tribunal inflexible de Dieu !» Cette parole transperça le cœur de la souveraine, qui dit au saint en pleurant : «Sont-ce là vos promesses, et les engagements que vous avez souscrits[30] ? Non seulement vous ne pardonnez pas, mais vous voulez traîner <mon mari> devant le tribunal et lui intenter un procès !» Mais le patriarche et le chœur des évêques,

27. La cour fêtait le Rétablissement de l'orthodoxie le premier dimanche de Carême dans ce palais construit par Théophile. Pour un récit de la procession impériale, le jour du Rétablissement des images, cf. D. AFINOGENOV, Imperial Repentance: The Solemn Procession in Constantinople on March 11, 843, *Eranos*, 97, 1999, p. 1-10.

28. Le Karianos tirait son nom du marbre de Carie dont il était fait.

29. Il s'agit des deux frères qui subirent le supplice sur ordre de Théophile (*supra*, p. 57-58).

30. Ce texte fait allusion aux négociations entre Théodora et le clergé, lors du Rétablissement du culte des images. Le clergé s'était engagé à ne pas porter d'accusation contre le défunt empereur, pour sauvegarder la dynastie. Cette anecdote illustre les divisions au sein de l'Église.

réconfortant l'impératrice et soulageant l'essentiel de son chagrin, se levèrent de table aussitôt et lui dirent : «Majesté, nos engagements et nos conventions ne sauraient ni passer, ni changer ; quant aux mesquineries de cet homme, mieux vaut n'en pas tenir compte.» Et ainsi, la douleur de la souveraine fut adoucie.

6. [Les Ziliciens]

À cette époque, on vit naître une hérésie, celle des Ziliciens, comme on l'appela, qui s'éteignit et s'effondra en même temps que son chef, l'*asèkrètis* Zilix[31], qui fut, avec ses sectateurs, converti à la vraie religion et reçut l'onction du saint myron de l'initiation. Voilà pour les affaires de la ville.

90 *7. [Théodore et les Bulgares ; baptême de Boris-Michel]*

Bogoris, le chef des Bulgares, ayant appris que c'était une femme avec un tout jeune enfant qui gouvernait les Romains, en était incité à faire l'arrogant. Il envoya donc dans la Ville reine des messagers et menaça de rompre les traités et d'attaquer les Romains[32]. Mais l'impératrice, faisant preuve d'un esprit qui ne manquait ni de noblesse ni de virilité, lui fit répondre : «Tu me trouveras prête à partir en campagne contre toi et, avec l'aide de Dieu, à te vaincre. Si jamais, ce qui n'est pas possible, c'est toi qui viens à l'emporter, même alors, la victoire sera mienne. Car ce n'est pas un homme que tu auras vaincu, mais une femme.» Cette réponse ébranla le barbare, qui choisit le parti de la paix et renouvela les accords précédents. L'impératrice et l'archonte des Bulgares échangèrent encore des ambassadeurs. L'objet de son ambassade à elle était un certain Théodore, surnommé Koupharas, un homme de considération, fort utile à l'État, et qui était captif en Bulgarie[33] ; quant à lui, il voulait négocier à propos de sa propre sœur, qui avait été capturée lors d'un raid de pillage et qui séjournait depuis lors au palais. Cette femme, prisonnière depuis longtemps, avait été initiée aux mystères du Christ et s'était formée aux lettres durant le temps de sa captivité, de sorte qu'aussitôt libérée elle ne cessait de vanter à son frère la religion chrétienne ni de semer dans son cœur les germes de la foi, et cela, alors que Bogoris avait déjà été initié aux divins mystères par Koupharas.

Après qu'on eut procédé à l'échange et qu'on eut restitué cette femme à son frère tandis que Koupharas, en contrepartie, était rendu à l'impératrice, l'archonte des Bulgares, bien qu'il eût été déjà informé des divins mystères et qu'il y eût été préparé, s'obstinait cependant dans son impiété, attaché qu'il était à sa propre religion. Cependant, comme une sévère famine, à laquelle on ne voyait nul remède, s'était emparée du pays des Bulgares, l'archonte invoqua le secours du Dieu des chrétiens, dont Théodore et sa sœur lui avaient révélé l'existence, et fit en
91 sorte que tout son peuple agît de même. Ils furent alors délivrés de cette famine et

31. Sur l'hérésie de ce Zilix ou Lizix (*PMBZ* 8642 - *PBE* : Zeli 1), cf. J. GOUILLARD, Deux figures mal connues du second iconoclasme, *Byz.*, 31, 1961 p. 371-387, repris dans *La vie religieuse à Byzance*, Londres, 1981, nº VI. Zilix ne reçut que l'onction et ne fut pas rebaptisé, indice suggérant que cette hérésie ne fut pas jugée trop compromettante.

32. Boris (*PMBZ* 1035 - *PBE* : Boris 1) ne dirigeait pas la Bulgarie à cette date, mais il succéda à son père Persianos, mort en 852 dans une bataille qui l'opposait aux Serbes.

33. Ce personnage, un moine (*PMBZ* 7723 - *PBE* : Theodoros 76), n'est pas connu par ailleurs.

c'est ainsi qu'ils se convertirent à la vraie religion, tandis que Bogoris obtenait d'être régénéré par l'eau du baptême, recevant de l'évêque qu'on lui avait envoyé pour le baptiser le nom de Michel, qui était celui de l'empereur des Romains.

Un autre événement vint contribuer à guider l'archonte des Bulgares vers la piété et confirma sa décision. Comme il était un chasseur insatiable et qu'il voulait jouir de ce plaisir non seulement quand il allait à la chasse, mais même, grâce à la peinture, quand il se reposait, alors qu'il avait fait construire une nouvelle demeure, il donna l'ordre à un moine Méthode, un Romain, peintre de son métier, de couvrir ce bâtiment de scènes peintes ; mais gouverné sans doute par Dieu qui l'inspirait, il n'indiqua pas clairement quelles sortes d'êtres vivants il fallait représenter, se contentant d'ordonner au peintre de faire à son idée, pour peu que les scènes représentées fissent frémir et provoquassent, chez le spectateur, stupeur et épouvante. Le moine, qui ne connaissait rien de plus terrible que la deuxième parousie du Christ, la représenta en cet endroit. La peinture une fois achevée, l'archonte des Bulgares, voyant d'un côté le chœur des justes avec leurs couronnes, de l'autre le châtiment des pécheurs, informé par le peintre du sens de cette scène, abjura aussitôt sa religion et, après que le saint évêque, comme je l'ai dit, lui eut enseigné les divins mystères, il reçut, au cœur de la nuit, le divin baptême[34].

Les chefs du peuple et le peuple lui-même, informés que leur archonte avait changé de religion, se révoltèrent contre lui et cherchèrent à le tuer. Mais avec une petite troupe marchant derrière le signe de la croix, il réussit à mettre en fuite les révoltés et, comme ce miracle les avait stupéfaits, il leur fit embrasser le christianisme[35].

Quand tout son peuple eut été converti à la vraie religion, l'archonte des Bulgares écrivit à la souveraine pour lui demander de lui donner des terres, parce que ses sujets étaient fort à l'étroit, promettant en même temps d'assurer l'union des peuples et d'établir une paix éternelle et irrévocable. L'impératrice fit très bon accueil à cette supplique et lui donna la terre, alors déserte, qui va du lieu dit Sidèra – qui marquait, à l'époque, la frontière entre Romains et Bulgares –
92 jusqu'à Débeltos, que les Bulgares appelèrent Zagora[36]. C'est ainsi que toute la Bulgarie fut convertie à la vraie religion et que l'Occident put jouir d'une paix absolue.

34. Boris reçut le baptême en 864. Michel III ne fut pas à proprement parler son parrain, même s'il donna à Boris son nom chrétien, car l'empereur n'était pas présent pour relever Boris au sortir des eaux baptismales. Skylitzès ne fait aucune allusion au chantage de Boris, qui avait exercé une pression sur Constantinople en menaçant de placer la nouvelle Église sous l'autorité du pape, espérant pour elle une plus grande autonomie. Sur le baptême des Bulgares, cf. en dernier lieu, J. KŁOCZOWSKI, Les nouvelles chrétientés du monde occidental. La christianisation des Slaves, des Scandinaves et des Hongrois entre le IXe et le XIe siècle, dans DAGRON, *Histoire du christianisme*, t. IV, p. 921-937.

35. Cette révolte menée par les boyards prit place en 865 ou 866. Boris, nouveau Constantin, triomphe par le même signe.

36. Le récit de Skylitzès n'est pas cohérent, car cet abandon volontaire d'un territoire par l'impératrice, sous le prétexte que les Bulgares étaient chez eux à l'étroit, n'est pas vraisemblable. Skylitzès est trompé par sa source, Théophane Continué, qui présente deux versions parallèles du même événement. Boris s'est converti l'année qui suivit la grande victoire byzantine sur l'émir de Mélitène, sans qu'il y ait eu de pression byzantine particulière. Cf. en dernier lieu ZUCKERMAN, *Formation* (Appendice. Sur les circonstances de la conversion des Russes), p. 118-120.

8. [Persécution contre les Pauliciens ; alliance de ceux-ci avec l'émir de Mélitène]

L'Occident connaissait donc un calme serein et la religion y était fermement établie. L'impératrice, que ces événements réjouissaient et enchantaient, soucieuse de faire progresser le bien, s'efforça, en Orient, de ramener à la vraie religion les Manichéens qu'on appelle aussi communément les Pauliciens, noms qui leur viennent de leurs hérésiarques ; sinon, elle était décidée à les anéantir et à les rayer complètement de l'humanité[37]. Le monde en fut rempli de mille maux. En effet, ceux qu'on envoya exécuter ces ordres – c'étaient Léon, fils d'Argyros, Andronic, fils de Doux[38], et Soudalès – s'acquittèrent de leur mission sans aucune modération, avec une cruauté sauvage : ils pendirent au gibet certains des hérétiques et en passèrent d'autres au fil de l'épée, procédèrent à des exécutions de toute sorte et, dans les supplices les plus variés, firent périr environ cent mille hommes, dont ils confisquèrent les biens, de sorte que ce qui restait de ce peuple, indigné, s'engagea désormais dans une révolte dont voici quels furent les débuts.

Le stratège des Anatoliques, Théodote Mélissènos, avait à son service, avec le grade de *prôtomandatôr*, un nommé Karbéas[39], attaché à la foi des Manichéens. Celui-ci, apprenant que son père avait été empalé et jugeant qu'on avait par là passé les bornes de l'horreur, s'enfuit avec cinq mille coreligionnaires pour rejoindre Amr, l'émir de Mélitène, puis l'Amermoumnès. Ce dernier les reçut
93 avec de grands honneurs, des assurances furent échangées, et Karbéas et les siens, peu après, attaquèrent le territoire romain. Ils entreprirent de fonder les villes d'Argaoun[40] et d'Amara puis, la population s'étant accrue parce que les Manichéens, qui s'étaient cachés devant la terreur, ne cessaient d'affluer, ils ajoutèrent à ces deux villes une troisième, qu'ils appelèrent Téphrikè[41]. Partant de ces bases, joignant leurs forces à celles d'Amr, émir de Mélitène, et d'Aleim, émir de Tarse, ils attaquaient et ravageaient incessamment, sans faire de quartier, le territoire des Romains. Cependant, Aleim, qui était allé attaquer avec son armée une région de l'Arménie, y trouva la mort avec toutes les troupes qui l'accompagnaient[42]. Quant à Amr, aux prises avec une guerre civile à la suite de la révolte

37. Une fois encore la chronologie proposée par Skylitzès, qui donne pour légèrement postérieur à la conversion de Boris l'ordre concernant les Pauliciens, est totalement erronée. Théodora a agi contre eux dès le début de son règne, peut-être pour se concilier l'Église (Cf. LEMERLE, *Pauliciens*, p. 89).

38. C'est la première fois qu'apparaissent les noms d'Argyros et de Doukas, deux des plus grandes familles de l'aristocratie militaire, avec Léon Argyros (*PMBZ* 4506 - *PBE* : Leo 109) et Andronic Doukas (*PMBZ* 436 - *PBE* : Andronikos 3). Sur les Argyroi, voir VANNIER, *Argyroi*. Sur les Doukai, voir POLEMIS, *Doukai*.

39. Karbéas (*PMBZ* 3625 - *PBE* : Karbeas 1) était le chef des estaffettes et donc un membre de l'entourage du stratège. Théodote Mélissènos (*PMBZ* 7962 - *PBE* : Theodotos 16) est à distinguer du patriarche homonyme mort en 821.

40. La ville d'Argaoun, située au nord de Mélitène, préexistait à la venue de Karbéas.

41. La ville fondée par Karbéas avant 856, placée à la frontière de l'empire, échappait aussi bien au contrôle de l'empereur qu'à celui de l'émir de Mélitène. Elle a conservé le souvenir de son nom sous la forme actuelle de Devrigi.

42. Ali fut nommé à un nouveau poste en Arménie, sans doute vers 863, et trouva la mort l'année suivante dans une rencontre avec les Byzantins vers Mayyafariqin (VASILIEV - CANARD I, p. 277).

de celui qui partageait le pouvoir avec lui[43] – il s'appelait le fils de Sklèros[44] –, l'esprit tout entier aux affaires intérieures, il n'avait plus les mains libres pour guerroyer à l'étranger, jusqu'à ce qu'ayant défait son rival, il en eût à nouveau le loisir. Alors, en effet, ayant obtenu une trêve, incapable par ailleurs de rester en paix, il se joignit à Karbéas pour attaquer les Romains avec toutes ses forces.

Pour s'opposer à eux, se met en campagne le frère de l'impératrice, Pétrônas, qui exerçait le commandement de domestique des Scholes, commandement qui, en théorie, était celui de Bardas, son frère aîné, mais qui, dans la réalité, était détenu par Pétrônas parce que Bardas n'en avait pas le loisir, lui qui avait l'esprit tout occupé par sa charge de tuteur de l'empereur. Ce fut donc Pétrônas, stratège des Thracésiens[45], qui vint affronter Amr et Karbéas : comment il s'engagea contre eux, quels furent ses actes, c'est ce que je raconterai le moment venu.

9. [Disgrâce de Manuel ; assassinat de Théoctiste ; Bardas intrigue contre Théodora]

L'empereur Michel, sorti de l'enfance, arrivait maintenant à l'âge d'homme[46]. Il était impatient de s'occuper personnellement des affaires et son tuteur Bardas, son oncle, frère de l'impératrice, l'y poussait également, car cet homme, qui désirait ardemment le pouvoir impérial, ne faisait rien qui ne tendît vers l'objet de ses
94 efforts. Mais pour mieux éclairer le lecteur, reprenons notre exposé de plus haut.

Il s'éleva entre Manuel et le logothète Théoctiste, eux aussi tuteurs de l'empereur, et qui résidaient au palais, un différend qui aboutit à faire accuser Manuel de lèse-majesté. Manuel, méfiant devant cette affaire, craignant aussi la jalousie, jugea qu'il lui fallait quitter le palais et s'abstenir de participer sans cesse aux réunions et aux actes de gouvernement. Il alla donc s'établir dans sa demeure, qui était située près de la citerne d'Aspar, demeure qu'il transforma plus tard en monastère et où son corps retourna à la poussière[47]. C'est de là qu'il venait chaque fois qu'il voulait participer aux actes du gouvernement. Bardas, ainsi délivré de Manuel, non pas de son fait, mais grâce à Théoctiste, avait hâte de saisir l'occasion pour arriver à ses fins et, jugeant bien sûr que Théoctiste lui barrait la route, il s'empressait de se débarrasser de cet homme également, surtout que celui-ci lui reprochait sans cesse la liaison secrète qu'il entretenait avec sa propre bru[48]. Voici quel fut le point de départ de son entreprise.

43. Ce conflit n'est apparemment pas connu des sources arabes. La curieuse mention d'une guerre civile qui l'opposerait à l'émir de Mélitène peut se comprendre si l'on prend en compte le fait que l'Arménie, soumise aux Abbassides, devait fournir des contingents. Une querelle aura éclaté entre Sklèros, chef arménien, et son supérieur immédiat l'émir (cf. SEIBT, *Skleroi*, p. 21-23).

44. Ce Sklèros (*PMBZ* 6822 - *PBE* : Skleros 2) appartenait probablement à un rameau de la famille homonyme, déjà illustre à Byzance. Des Sklèroi étaient établis dans l'empire, où le premier d'entre deux fut stratège du Péloponnèse sous Nicéphore Ier (SEIBT, *Skleroi*, p. 19-20).

45. Pétrônas (*PMBZ* 5929 - *PBE* : Petronas 5) avait donc autorité sur l'ensemble des stratèges d'Asie Mineure et commandait aussi le *tagma* des Scholes. Une telle combinaison est à nouveau attestée en 1057 (cf. *infra*, p. 405 n. 39 : Théodore, stratège des Thracésiens et domestique des Scholes de Michel VI).

46. Michel III était dans sa seizième année.

47. Ce monastère fut ensuite rebâti, après un séisme, par Photius qui y établit sa sépulture (JANIN, *Églises* I, p. 320-322).

48. Comme toujours, deux traditions coexistent dans les sources, qui offrent des versions

L'empereur Michel avait pour pédagogue un coquin sans éducation qu'il voulait élever au sommet des dignités impériales, et il pressait sa mère et Théoctiste de lui accorder un rang plus élevé. Il n'arrivait pas à convaincre Théoctiste, qui lui répondait que «les affaires de l'empire doivent être gouvernées conformément à ce qui est digne, et non pas le contraire.» Ce pédagogue fut le vil instrument de malheur dont Bardas sut user pour semer dans l'âme de l'empereur les germes d'une hostilité envers Théoctiste : tantôt il disait que les affaires publiques n'étaient pas bien gouvernées, tantôt, «il veut marier ta mère, ou l'une de tes sœurs, et te faire crever les yeux pour te chasser du trône[49].» Avec de tels propos, il rebattait les oreilles à l'empereur, ajoutant qu'il fallait arrêter au plus vite la décision la plus judicieuse. Comme ils débattaient souvent ensemble de cette affaire et qu'ils avaient examiné certains projets, ils décidèrent, pour finir, de se débarrasser de Théoctiste. Une fois prise cette résolution, au terme de leurs
95 délibérations, ils arrêtèrent le plan que voici : lorsque Théoctiste, après la séance consacrée aux rapports, serait sur le point de sortir pour se rendre au Lausiakos[50], l'empereur ferait quelques pas avec lui et n'aurait qu'à crier : «Saisissez-le !»

Donc, alors que Théoctiste, à sa sortie, s'avançait, comprenant le signal qu'on venait de donner, il crut trouver le salut dans la fuite, une fuite qui le conduisit vers l'Hippodrome, aux bureaux des *asècrètis* – à l'époque, en effet, c'était là qu'ils étaient installés –. Mais comme il était seul, et que ceux qui l'entouraient étaient nombreux, il fut empêché de s'en aller, surtout que Bardas, l'épée à la main, menaçait de frapper quiconque tenterait de s'opposer ou de venir à son secours. On le mena donc aux Skyla[51] pour le jeter dans un cachot jusqu'à ce qu'on eût décidé de son sort.

À la fin, ils jugèrent qu'il serait dangereux pour eux de le laisser vivre – ils craignaient en effet l'Augusta – et ils lui dépêchèrent donc l'un des gardes de l'Hétairie, l'épée dégainée. Théoctiste, voyant cet homme entrer l'épée à la main, se protégea sous un banc pour échapper au coup ; mais il fut mortellement frappé au ventre, ses entrailles se répandirent, et la mort le saisit. C'est donc ainsi qu'il mourut[52]. Manuel, apprenant son exécution, s'en vint aussitôt au palais et, comme pris d'inspiration, on prétend qu'il dit à Bardas :

divergentes de la mort de Théoctiste (cf. P. Karlin-Hayter, Études sur les deux histoires du règne de Michel III, *Byz.*, 41, 1971, p. 452-496). En fait, l'ambitieux Bardas était à l'époque exilé et désirait revenir au palais. En dehors du souhait somme toute légitime de Michel III d'assumer le pouvoir, il faut noter que la politique extérieure du logothète n'avait pas enregistré de succès probants. Au contraire, en 843, Théoctiste avait échoué à reprendre pied en Crète et, l'année suivante, il n'avait pu empêcher Amr de mener un raid jusqu'à Malagina de Bithynie. En 845, les chefs grecs pris à Amorion furent suppliciés. Il faut attendre 855 pour voir les Byzantins contre-attaquer vers Anazarbe.

49. Thècle était effectivement associée au pouvoir et Michel, lorsqu'il devint seul empereur, élimina des monnaies où elle figurait l'effigie de sa sœur (*DOC* III, 1, p. 454). De plus le précédent d'Irène et Constantin VI pouvait troubler le jeune empereur.

50. Le Lausiakos était une magnifique salle, ornée par Théophile de mosaïques d'or (Guilland, *Topographie*, p. 154-160). Une garde lui était affectée (Oikonomidès, *Listes*, p. 299).

51. Sur les Skyla, cf. Guilland, *Topographie*, p. 151-164. La porte des Skyla mène du Grand Palais vers l'Hippodrome en passant par l'hippodrome couvert.

52. Georges le Moine Continué et les versions qui en dépendent font un récit différent, qui supprime le séjour en prison de Théoctiste. Une notice du *Synaxaire* fournit le jour de sa mort, le 20 novembre 855 (F. Halkin, Trois dates historiques précisées grâce au synaxaire, *Byz.*, 24, 1954, p. 11-14).

«Tu as tiré l'épée pour tuer Théoctiste :
Chaque jour arme-toi pour échapper au meurtre.»

Après l'assassinat de Théoctiste, Bardas reçut le rang de préposé à l'Encrier ; quant à l'impératrice Théodora, voyant ce qui avait été fait, elle courait partout les cheveux dénoués, remplissant le palais de ses gémissements. Elle accabla à la fois son fils et son frère de reproches et de malédictions et les voua à subir la même mort. Comme ils ne supportaient pas ses reproches et comme, en même temps, Bardas ne perdait pas de vue son but, ils résolurent de se défaire d'elle également afin de pouvoir désormais, librement et sans être empêchés, agir tout à leur gré. Elle s'en rendit compte, car elle était observatrice et fine, mais, pensant
96 qu'elle ne devait rien faire contre, parce qu'elle désirait éviter les massacres et les effusions de sang, elle décida de révéler au Sénat l'état du trésor déposé au palais impérial, voulant par là faire obstacle à la prodigalité effrénée de son fils et publier l'économie dont elle avait fait preuve.

Elle assembla donc le Sénat et devant cet auditoire, tint le discours que voici : «Pères, il y a, déposés dans le trésor impérial, mille quatre-vingt dix *kentènaria* d'or et environ trois mille d'argent[53], que mon époux avait fait rentrer ou que j'ai réunis après sa mort, sans compter bien d'autres richesses de toute sorte. Si je vous fais connaître ce trésor, c'est pour que, le jour où j'aurai quitté le palais, au cas où mon fils, votre empereur, viendrait à dire qu'à mon départ j'ai laissé le palais vide de richesses, il ait quelque peine à se faire croire.» Sur ce, elle fit comparaître les caissiers du trésor impérial qui confirmèrent ce qu'elle avait dit. L'impératrice fit ses adieux au Sénat, puis, renonçant à toute action et à toute participation aux affaires, elle quitta le palais[54].

10. [Prodigalités de Michel]

Les richesses du palais, si considérables, ne servirent à rien à cause de la folie de Michel. Il se passionnait plus que quiconque pour les courses de chevaux et ne dédaignait pas de faire lui-même le cocher. Ceux qui prenaient part à ses divertissements en conduisant des chars et en rivalisant avec lui, il était pour eux le parrain de baptême de leurs enfants et vidait à cette occasion le trésor impérial en donnant à chacun cent, ou quatre-vingts, à tout le moins cinquante livres d'or. Un homme, qu'il honora du rang de patrice – on l'appelait Himérios par antiphrase[55] à cause de son visage bestial[56] – et qui passait en flatterie l'Himérios de Tibère, faisait le bouffon à la table impériale en disant des obscénités et en lâchant sans vergogne des vents que l'empereur lui-même et ses convives entendaient, et dont le souffle était capable d'éteindre une chandelle : il lui donna un

53. L'abondance de l'argent par rapport à l'or, même en tenant compte de la plus faible valeur du premier cité, paraît importante. Sans doute l'impératrice inclut-elle dans les réserves l'argenterie susceptible d'être fondue. Sur les réserves monétaires de l'État, cf. N. Oikonomides, The Role of the Byzantine State in the Economy, dans *EHB*, p. 1016-1017 et C. Morrisson, Byzantine Money: Its Production and Circulation, *EHB*, tableau 6, p. 941.

54. En réalité il se passa deux ans entre le meurtre de Théoctiste et la relégation de Théodora en 858.

55. Himéros signifie en grec doux, paisible.

56. Selon Théophane Continué (p. 172), l'apparence et sans doute le comportement d'Himérios (*PMBZ* 2591 - *PBE* : Himerios 2) lui avaient valu le sobriquet de *Choiros* (porc).

97 jour cent livres. À Cheilas, qui était cocher avec lui, et dont il reçut le fils au sortir du saint baptême, il fit cadeau de cent livres d'or[57].

C'est ainsi qu'il dépensait en pure perte et laissait partir en fumée l'argent de l'État. Puis, après avoir dépensé en peu de temps tout cet or par ces actions déréglées, comme était venu le temps de distribuer les libéralités impériales et qu'il ne savait plus où trouver de l'argent, il remit au trésor impérial pour qu'ils fussent monnayés, après les avoir fait fondre, le fameux platane d'or, les deux lions d'or et les deux griffons, en plaques d'or martelé eux aussi, ainsi que les orgues d'or massif et d'autres chefs d'œuvre qui faisaient la gloire de l'Empire romain, et dont le poids total passait deux cents *kentènaria*[58]. Il fit de même pour des robes impériales, dont certaines étaient entièrement en or et d'autres tissées d'or, et qu'il remit à *l'eidikos*[59] pour qu'il les fît fondre également. Mais avant qu'elles ne fussent fondues, il avait quitté ce monde et Basile, qui lui avait succédé au pouvoir, les fit revenir. De toutes ces richesses, il ne trouva plus que trois *kentènaria* d'or et neuf sacs de *miliarisia*. Il les montra au Sénat en déplorant son dénuement : comment faire face aux dépenses de l'État[60] ?

11. [Théodora et sa famille ; Bardas s'empare du pouvoir]

L'impératrice Théodora avait accoutumé d'aller à la sainte église de la Mère de Dieu aux Blachernes pour y faire ses dévotions et s'y baigner avec ses filles[61]. Un jour, l'empereur et Bardas, le frère de Théodora, apprenant qu'elle s'était rendue là-bas, envoyèrent Pétrônas, dont nous avons dit plus haut qu'il était le frère de l'impératrice, et les firent tonsurer elle et ses filles[62]. Ils les reléguèrent quelque temps au palais de Ta Karianou, confisquèrent leurs fortunes à toutes et les forcèrent à vivre non comme des princesses impériales, mais comme de simples personnes privées. Théodora, peu après, quitta ce bas monde et l'empereur Basile, par la suite, fit transporter son corps au monastère de Mammè qu'on
98 appelle Gastria, où il envoya également résider ses filles[63]. L'impératrice Théodora avait deux frères : Bardas, l'auteur de cette machination, et Pétrônas. Elle avait aussi trois sœurs : Sophie, Marie et Irène. Sophie fut mariée à Constantin Baboutzikos, qui avait rang de magistre ; Irène, au patrice Serge, frère du Photius qui

57. Cheilas : *PMBZ* 1069 - *PBE* : Cheilas 1. Pour mesurer combien de telles sommes attribuées à des bouffons pouvaient paraître scandaleuses, rappelons que le stratège des Anatoliques ne recevait qu'une *roga* annuelle de 40 livres d'or et un soldat en moyenne 9 *nomismata*. Sur les revenus des officiers et des soldats, cf. TREADGOLD, *Army*, p. 119-141.

58. Comme l'a justement noté W. Treadgold (*Army*, p. 128), cette somme correspondait probablement aux *rogai* de l'armée qui devaient être versées à Pâques 868.

59. L'*eidikos* est en charge du Trésor où l'on réunit le numéraire destiné à payer les *rogai*. Il est aussi responsable des ateliers impériaux où sont tissés les vêtements de soie et de fil d'or (*ODB*, p. 681).

60. Sur le destin de ces objets, cf. *infra*, p. 113.

61. L'empereur Léon I[er] avait fait construire, à côté du sanctuaire, un bain qui fut fréquenté par la cour (JANIN, *Églises* I, p. 162).

62. Théodora fut déposée le 15 mars 856 et vécut au palais jusqu'en 858 avant de se retirer au couvent de Gastria qui servit de nécropole à la famille. Selon Georges le Moine Continué (p. 823), elle fut accompagnée de sa fille préférée, Pulchérie, tandis que les trois autres, Thècle, Anastasie et Anne étaient reléguées à Ta Karianou.

63. Selon le *De cerimoniis* (p. 647-648), outre Théodora, y furent enterrés trois de ses filles et son frère Pétrônas.

monta plus tard sur le trône patriarcal[64] ; et Marie au magistre Arsabèr[65], un preux, qui s'illustra à cette époque. Toutes trois étaient belles de figure et bonnes, étant parvenues au sommet de la vertu. Voilà quelle famille Théodora laissa à sa mort. Quant au gouvernement de l'État, il échut tout entier au seul Bardas, que l'empereur chérissait tout particulièrement et qui reçut de ce fait la dignité de curopalate. C'était la récompense qu'il pensait avoir méritée en déposant sa propre sœur.

12. [Campagnes de Bardas et de Michel contre l'émir de Mélitène ; revers romains]

Bardas, donc, décida de partir en expédition contre les Ismaélites et contre Amr, l'émir de Mélitène, avec l'empereur qui venait juste de passer de la puberté à l'âge d'homme[66]. Une fois qu'ils eurent pénétré en territoire ennemi, parvenus près de Samosate – c'est une ville des bords de l'Euphrate, qui tire orgueil de sa puissance et de sa force –, ils en entreprirent le siège. Comme les Sarrasins, feignant la crainte, s'étaient enfermés à l'intérieur de la ville et que personne d'entre eux ne s'aventurait au dehors des murailles par peur, croyait-on, des forces impériales, les Romains négligeaient de se garder. Le troisième jour du siège – c'était le jour du Seigneur, le premier de la semaine –, au moment où l'on offrait le sacrifice non sanglant au cours duquel les Romains allaient communier aux saints mystères, les Sarrasins ouvrirent les portes, surgirent tout armés et, de tous côtés, attaquèrent les Romains qui, surpris par cet assaut imprévu, se mirent à fuir aussitôt, alors que l'empereur Michel, réussissant tout juste à monter sur
99 son cheval, se sauvait à grand-peine tandis que tout son bagage et celui des soldats tombaient aux mains de l'ennemi. Le chef des Manichéens, Karbéas, montrant une valeur supérieure à celle des autres, non content de tuer beaucoup de monde parmi les combattants anonymes, fit encore prisonniers bon nombre de stratèges célèbres et pas moins de cent tourmarques, qui furent presque tous relâchés après avoir payé rançon[67]. Seul le stratège Sèôn rendit l'âme en prison[68].

Deux années s'écoulèrent et Amr, à la tête d'une armée comptant plus de trente mille hommes, partit à nouveau en expédition contre les Romains. Michel qui voulait, après sa précédente défaite, avoir sa revanche, réunit lui aussi une

64. D'autres sources (THÉOPHANE CONTINUÉ, p. 175) indiquent que Photius était le fils d'Irène, belle-sœur de Marie. Même si la question est complexe, il faut sans doute préférer le schéma donné par Théophane Continué. Skylitzès aura confondu deux Irène, l'une sœur de Théodora et épouse probable de Théophobe, l'autre, mère de Photius et sœur du magistre Arsabèr, lui-même beau-frère de Théodora, puisqu'il était l'époux de Marie, autre sœur de l'impératrice.

65. Il s'agit du frère du patriarche Jean le Grammairien.

66. L'expédition de 859 est aussi attestée par les sources arabes. Michel III avait atteint 19 ans. Il semble que Bardas ait remporté quelques succès. Craignant peut-être des représailles arabes, Michel III avait fait restaurer les murailles de la citadelle d'Ancyre comme en témoignent cinq inscriptions dont l'une est datée de juin 859 (VASILIEV - CANARD I, p. 235-236).

67. La source de Skylitzès réunit en un événement plusieurs campagnes. Les chroniqueurs arabes rapportent à l'année 860, l'année même de l'attaque russe contre Constantinople, et non à 861, la grande expédition d'Amr, dont il est question ensuite, et ignorent la participation de l'empereur (VASILIEV - CANARD I, p. 245-246).

68. Selon Théophane Continué (p. 177), Sèôn (*PMBZ* 6528 - *PBE* : Seon 1) était *palatinos*. Ce titre revoie traditionnellement à toute personne qui servait au Palais, mais il n'est pas mentionné dans les *taktika* du IX[e] s. comme une fonction ou une dignité. Au XI[e] siècle, une famille, qui donna un catépan d'Italie, portait le nom de Palatinos (FALKENHAUSEN, *Dominazione*, p. 204).

armée d'environ quarante mille hommes, Thraces et Macédoniens, et sortit à sa rencontre. Amr, apprenant cela, passa en terrain difficile par les raccourcis et, tombant subitement sur l'empereur, le mit en déroute de vive force, le forçant à s'enfuir. Michel lui-même faillit être pris, mais Manuel, le domestique des Scholes, s'étant frayé un chemin à travers les lignes ennemies, parvint à le sauver tandis que tout le monde s'était dispersé là où chacun l'avait pu[69].

13. [Nouvelle offensive d'Amr ; victoire de Pétrônas ; sa mort]

Deux années passèrent encore après cette bataille, et Amr, de nouveau, avec une armée de quarante mille hommes, attaqua le territoire romain, dévastant et pillant à la fois le thème Arméniaque et les régions proches de la mer[70]. Il fut alors, dit-on, saisi de la même folie que Xerxès et ordonna qu'on fouettât cette mer qui l'empêchait d'aller plus avant. Michel, fâché de tout cela, mais qui n'osait pas s'aventurer lui-même dans une nouvelle campagne contre Amr, ordonna à Pétrônas, le frère de sa mère, qui commandait les Thracésiens, de prendre la tête des armées romaines et d'aller attaquer Amr de toutes ses forces. Pétrônas se
100 trouvait alors dans la région d'Éphèse. Quand il eut reçu la lettre de l'empereur, il fut pris d'un grand désarroi, et donc, il sortit à cheval pour se rendre au mont Latros[71] auprès d'un ascète de la région, le moine Jean, qui était à l'époque en grande réputation de vertu. Il le consulta sur son affaire. Le moine, sans tarder, lui fit cette réponse : «Mon fils, marche contre les Sarrasins. Dieu te précédera.» Pétrônas, armé des prières de ce moine, se rendit au lieu appelé Lalakaôn, en un endroit que les gens du cru nomment Gyrès. Il établit partout des embuscades, puis provoqua Amr à venir engager la bataille.

Amr, donc, qui s'était laissé encercler de toute part comme une bête fauve et qui était fort inquiet sur l'issue des événements, fit appeler un prisonnier romain auquel il demanda comment s'appelaient la région et le lieu où il avait établi son camp, ainsi que la rivière qui coulait tout près. Apprenant que la région s'appelait Lalakaôn, l'endroit Ptôsôn[72], et la rivière Gyrès, il sut deviner aussitôt qu'il y avait là pour lui un mauvais présage, que ces noms signifiaient la défaite et la ruine de

69. Selon Théophane Continué (p. 178), que Skylitzès résume, le combat et la fuite de Michel, sauvé par Manuel, eurent lieu à Anzès. Le récit est donc identique à celui de la défaite de Théophile en 838 (cf *supra* p. 69). Une telle coïncidence a paru suspecte à H. Grégoire (Manuel et Théophobe, ou la concurrence de deux monastères, *Byz.*, 9, 1934, p. 183-204) qui a vu dans cet épisode un doublet imaginaire pour justifier la «survie» de Manuel et souligner l'incapacité de Michel III.

70. En 863, Amr atteignit Aminsos, port de la mer Noire, dont il s'empara (THÉOPHANE CONTINUÉ, p. 179, GÉNÉSIOS, IV, § 15). Selon Georges le Moine Continué (p. 824) et le Ps.-Syméon le Logothète (p. 665), Amr atteignit Sinope.

71. Le Latros, situé au nord-est de l'ancienne Milet, relevait donc du thème des Thracésiens. Plusieurs monastères y étaient établis depuis le VIIIe siècle au moins (Th. WIEGAND, *Der Latmos*, Berlin, 1913 et JANIN, *Grands centres* II, p. 218). Il était habituel qu'un empereur ou un stratège partant en campagne demande aux moines les plus réputés de prier pour son succès.

72. En fait Posôn, mais Théophane Continué (p. 182) rapporte l'origine de la forme du Ptôsôn : un prisonnier arabe appela ainsi le lieu dit Posôn car il présageait de la chute (*ptôsis*) d'Amr. La bataille décisive se déroula le 3 septembre 863. Sa localisation exacte est inconnue, mais la rencontre eut lieu à la limite du thème des Arméniaques, près de l'Halys (VASILIEV - CANARD II, p. 252-256). Ses conséquences furent importantes, car l'émirat de Mélitène ne se remit jamais de ce désastre et l'un des deux piliers (l'autre étant Tarse) de la défense musulmane était réduit, ce qui permit à Byzance, une fois les Pauliciens maîtrisés, de reprendre l'initiative en Orient.

son armée et que «de toute nécessité nous serons mis en déroute par les Romains. Cependant, dit-il, il ne faut pas hésiter. Nous devons raviver et rappeler notre courage pour la bataille qui aura lieu demain.» C'est ainsi qu'il parla à ceux qui étaient là.

Dès les premières lueurs du jour, voyant qu'il était encerclé de toute part sans qu'il y eût moyen d'échapper, il jugea qu'il lui fallait se porter dans le secteur qu'il voyait gardé par Pétrônas. Puis, avec un grand vacarme et de grands cris, il se rua sur l'ennemi. Comprenant ensuite qu'il tentait l'impossible, il se replia un peu et, avec ses forces, attaqua une nouvelle fois, avec fougue, cherchant à se ménager une issue. Il essuya un nouvel échec et, après une troisième tentative, il ne sut plus que faire. Voyant les Romains paraître de toute part pour l'attaquer à la fois au sud et au nord, ne trouvant nulle issue, désespérant d'avoir la vie sauve, il chargea violemment, avec tous ses hommes, ceux qui se trouvaient face à lui. Ce fut là qu'il tomba, mortellement blessé, et, de l'armée qui l'accompagnait, nul ne réchappa. Son fils, qui avait été envoyé fourrager avec un détachement, apprenant cette défaite, se replia aussitôt en grande hâte vers Mélitène ; mais,
101 poursuivi par le clisourarque du Charsianon[73], il fut fait prisonnier lui aussi et livré avec son armée au stratège Pétrônas.

Pétrônas, après avoir remporté ce grand triomphe sur Amr, vint à la Ville reine, amenant avec lui le moine qui lui avait annoncé la victoire et dont il portait aux nues la vertu, ne cessant de chanter ses louanges et de le glorifier devant l'empereur et devant Bardas, son frère. Il reçut le rang de domestique des Scholes puis, peu de temps après, il mourut[74].

14. [Ascension de Bardas ; fondation de l'école de la Magnaure]

Avant lui était mort Manuel, victime d'une maladie, et Bardas, resté seul, exerçait partout ses ravages, recevant de l'empereur, sans cesse, honneur sur honneur. Il parvint au rang glorieux de césar[75], tandis que Michel n'avait nullement cure des affaires de l'État, tout occupé qu'il était par les spectacles et les courses de chevaux. Et ce qui était le pire, il ne se contentait pas d'être spectateur, mais aimait à faire lui-même le cocher, s'exposant aux moqueries et à la dérision générales. Voilà donc quelles étaient les occupations de Michel, tandis que Bardas dirigeait l'État et calculait le moment opportun où il pourrait s'emparer du pouvoir impérial.

Il s'intéressa aussi à la sagesse profane, depuis longtemps en ruines et tout à fait anéantie du fait d'empereurs incultes et ignorants. Pour chaque science, il avait désigné un lieu d'enseignement. Pour les autres, là où cela se trouva ; quant à la philosophie, qui les gouverne toutes, c'était au palais même de la Magnaure[76]. De ce fait, depuis lors, les sciences recommencèrent à fleurir. Mais cette œuvre, si belle et si éclatante soit-elle, ne put effacer les défauts qui furent par ailleurs ceux de Bardas.

73. Ce clisourarque ou mérarque était surnommé Machairas (GÉNÉSIOS IV, § 15) (*PMBZ* 4656 - *PBE* : Machairas 1).

74. La date de sa mort, le 11 novembre 865, nous est connue par la *Vie* d'Antoine le Jeune, cf. F. HALKIN, Saint Antoine le Jeune et Pétronas le vainqueur des Arabes en 863 (d'après un texte inédit), *An. Boll.*, 62, 1944, p. 196-197.

75. Bardas fut promu césar à une date discutée, très probablement le 22 avril 862 (*PMBZ*, n° 791).

76. Sur l'École de la Magnaure, cf. LEMERLE, *Premier humanisme*, p. 158-160.

15. [Léon le Philosophe ; son disciple à la cour du calife]

Aux destinées de la philosophie présidait l'illustre Léon le Grand, le Philosophe, un neveu du patriarche Jannès, qui avait obtenu le siège de Thessalonique[77] mais qui, après la déposition des iconomaques, s'était vu déposer lui-même et qui, désormais sans emploi, avait été nommé pour s'occuper de cette école. Avant cela il s'était fait connaître de l'empereur Théophile de la façon que voici.

Lui qui avait réussi à apprendre toutes les sciences mieux que quiconque n'en connaissait une seule, il habitait un pauvre abri où il initiait ceux qui le voulaient
102 à la science que chacun désirait. Le temps passant, comme beaucoup progressaient dans les sciences, il arriva qu'un jeune homme, pour qui la géométrie n'avait plus de secrets, devint le secrétaire d'un stratège qu'il suivit dans une expédition guerrière[78]. À la suite d'une défaite[79], le jeune homme fut pris et donné comme esclave à un homme de grande distinction. À cette époque, le commandeur des Ismaélites était Mamoum, qui s'intéressait à toutes les disciplines helléniques[80], mais s'adonnait surtout à la géométrie. Comme un jour le maître de notre jeune homme parlait du goût que l'Amermoumnès manifestait pour les diverses disciplines et de son intérêt pour la géométrie, «Je voudrais bien l'entendre, dit le jeune homme, lui et ses maîtres, et voir comment ils s'appliquent à la géométrie.»

Mamoum, apprenant cela, tout joyeux, fit venir le jeune homme puis, quand il fut présent, il lui demanda s'il avait quelque connaissance de cet art. Le jeune homme en convint, mais le barbare ne voulait pas le croire, prétendant que personne d'autre que ses maîtres ne savait rien, à cette époque-là, de la géométrie. Comme le jeune homme disait qu'il était désireux d'éprouver leur doctrine, en moins de temps qu'il ne faut pour le dire, voici les maîtres présents, dessinant des triangles et des rectangles, exhibant les règles des Éléments ; et ils enseignaient bien que cette figure portait tel nom, celle-là tel autre, mais la cause, la raison, l'explication, ils ne la donnaient nullement. Le jeune homme, qui les voyait se rengorger et se féliciter des figures qu'ils traçaient, leur dit : «En toute théorie et en toute chose, Messieurs, c'est l'explication qui l'emporte. Vous, qui ne faites que nommer la chose et qui laissez de côté les raisons, je vous vois tout à fait dans l'erreur, parce que vous ignorez l'essentiel.»

Comme ils étaient dans l'embarras et qu'ils le priaient d'examiner soigneusement les causes de tout cela et de les leur enseigner, lorsqu'ils l'eurent vu les exposer et les éclaircir, disant que telle figure a tel nom et tel dessin pour telle raison, telle autre pour telle autre, comme leur esprit s'ouvrait en même temps qu'ils comprenaient ce qu'il disait, tout stupéfaits désormais, ils lui demandèrent s'il y avait à Byzance d'autres savants comme lui. Comme il répondait qu'il y
103 en avait beaucoup et qu'il était, lui, le dernier des élèves, et non des maîtres, ils lui demandèrent encore qui était son maître et s'il était toujours en vie. Il répondit

77. De 840 à 843. Sur la carrière du personnage (*PMBZ* 4440 - *PBE* : Leo 19), cf. LEMERLE, *Premier humanisme*, p. 148-176.

78. Le nom du jeune homme était Manikophanès ou Manikophagos (*PMBZ* 4692 - *PBE* : Manikophagos 1).

79. Il s'agit de la prise d'Amorion.

80. L'information est exacte, al-Ma'mūn avait fondé une Maison de la Sagesse (bayt al-Hikma), où il avait réuni des savants capables de traduire les œuvres de l'Antiquité classique du grec et du syriaque (M.-G. BALTY-GUESDON, Le bayt al-Hikma de Bagdad, *Arabica* 39, 1992, p. 131-150).

en disant qui c'était, et qu'il était encore de ce monde, vivant dans le dénuement, sans se soucier de rien d'autre que des sciences.

Aussitôt donc Mamoum écrit à Léon une lettre dont voici la substance : «C'est au fruit qu'on reconnaît l'arbre, et le disciple nous a fait connaître le maître. Et donc, puisque toi qui es si grand par la science des êtres, tes concitoyens t'ignorent et que tu ne recueilles pas les fruits de tes connaissances et de ta sagesse, ne refuse pas de venir chez nous pour nous faire part de cette sagesse. Si tu viens, en effet, tout le peuple des Sarrasins s'inclinera devant toi et tu recevras de l'argent et des cadeaux tels que personne au monde n'en reçut jamais.» Il remit cette lettre au jeune homme, qu'il combla de cadeaux et qu'il renvoya auprès de son maître. Le jeune homme parvint sain et sauf à la Ville impériale et trouva le philosophe encore en vie. Il lui remit la lettre et celui-ci, jugeant qu'il était périlleux de recevoir une lettre de l'ennemi sans le faire savoir à l'empereur, vint trouver le logothète du drome – c'était Théoctiste, que Bardas, ensuite, assassina – et lui raconta comment son disciple, après avoir été prisonnier, était revenu avec une lettre de l'Amermoumnès. En même temps, il produisit la lettre qu'il remit entre ses mains. Voilà comment Léon le Philosophe se fit connaître de l'empereur et devint l'un de ses familiers ; et c'est le disciple dont nous avons parlé qui rendit publique la science, jusqu'alors cachée, de Léon. L'empereur, en effet, le fit aussitôt venir, lui donna de l'argent et le chargea d'un enseignement public en lui fixant pour résidence la sainte église des Quarante Martyrs victorieux[81].

Mamoum, désespérant de la venue du philosophe, lui envoya l'exposé de quelques difficultés et problèmes de géométrie, d'astronomie et d'autres disciplines qu'il lui demandait de résoudre et d'éclairer. Comme Léon avait apporté la solution convenable de chaque question, qu'il avait en outre ajouté, pour provoquer l'étonnement, quelques signes annonçant l'avenir et qu'il avait envoyé le tout à l'Amermoumnès, celui-ci, une fois cette réponse parvenue entre ses
104 mains, s'éprit de notre homme, et l'admiration extrême qu'il conçut pour sa science lui fit pousser de hauts cris. Aussitôt donc il envoya à Théophile une ambassade avec une lettre dont voici la teneur : «J'aurais voulu me rendre auprès de toi en personne, accomplissant ainsi le geste que m'inspirait une amitié sincère. Mais comme le gouvernement que Dieu m'a confié et le peuple si nombreux qui m'est soumis ne le permettent pas, je te prie de m'envoyer pour un peu de temps le philosophe et savant si célèbre qui est chez toi afin qu'il me fasse partager sa science, moi qui brûle d'amour pour elle. La différence de religion et de race ne saurait susciter aucune réticence. Bien plutôt, la qualité du demandeur fera que la requête sera bien accueillie par des amis justes et bons. En reconnaissance pour cela, tu recevras cent *kentènaria* d'or[82] et un traité garantissant une paix perpétuelle et éternelle.»

Théophile, ayant reçu cette lettre, jugea qu'il serait inconvenant de livrer aux païens la science des êtres, pour laquelle on admire tant le peuple des Romains ; et donc, il refusa d'accorder ce qu'on lui demandait. Quant à Léon, il l'en estimait

81. R. Janin recense huit églises sous ce vocable à Constantinople et considère que Léon a enseigné dans celle de la Mésè (JANIN, *Églises* I, p. 483-484).

82. Théophane Continué (p. 190) avance le nombre plus modeste, mais encore imposant, de 20 *kentènaria*.

15. [Léon le Philosophe ; son disciple à la cour du calife]

Aux destinées de la philosophie présidait l'illustre Léon le Grand, le Philosophe, un neveu du patriarche Jannès, qui avait obtenu le siège de Thessalonique[77] mais qui, après la déposition des iconomaques, s'était vu déposer lui-même et qui, désormais sans emploi, avait été nommé pour s'occuper de cette école. Avant cela il s'était fait connaître de l'empereur Théophile de la façon que voici.

Lui qui avait réussi à apprendre toutes les sciences mieux que quiconque n'en connaissait une seule, il habitait un pauvre abri où il initiait ceux qui le voulaient à la science que chacun désirait. Le temps passant, comme beaucoup progressaient
102 dans les sciences, il arriva qu'un jeune homme, pour qui la géométrie n'avait plus de secrets, devint le secrétaire d'un stratège qu'il suivit dans une expédition guerrière[78]. À la suite d'une défaite[79], le jeune homme fut pris et donné comme esclave à un homme de grande distinction. À cette époque, le commandeur des Ismaélites était Mamoum, qui s'intéressait à toutes les disciplines helléniques[80], mais s'adonnait surtout à la géométrie. Comme un jour le maître de notre jeune homme parlait du goût que l'Amermoumnès manifestait pour les diverses disciplines et de son intérêt pour la géométrie, «Je voudrais bien l'entendre, dit le jeune homme, lui et ses maîtres, et voir comment ils s'appliquent à la géométrie.»

Mamoum, apprenant cela, tout joyeux, fit venir le jeune homme puis, quand il fut présent, il lui demanda s'il avait quelque connaissance de cet art. Le jeune homme en convint, mais le barbare ne voulait pas le croire, prétendant que personne d'autre que ses maîtres ne savait rien, à cette époque-là, de la géométrie. Comme le jeune homme disait qu'il était désireux d'éprouver leur doctrine, en moins de temps qu'il ne faut pour le dire, voici les maîtres présents, dessinant des triangles et des rectangles, exhibant les règles des Éléments ; et ils enseignaient bien que cette figure portait tel nom, celle-là tel autre, mais la cause, la raison, l'explication, ils ne la donnaient nullement. Le jeune homme, qui les voyait se rengorger et se féliciter des figures qu'ils traçaient, leur dit : «En toute théorie et en toute chose, Messieurs, c'est l'explication qui l'emporte. Vous, qui ne faites que nommer la chose et qui laissez de côté les raisons, je vous vois tout à fait dans l'erreur, parce que vous ignorez l'essentiel.»

Comme ils étaient dans l'embarras et qu'ils le priaient d'examiner soigneusement les causes de tout cela et de les leur enseigner, lorsqu'ils l'eurent vu les exposer et les éclaircir, disant que telle figure a tel nom et tel dessin pour telle raison, telle autre pour telle autre, comme leur esprit s'ouvrait en même temps qu'ils comprenaient ce qu'il disait, tout stupéfaits désormais, ils lui demandèrent s'il y avait à Byzance d'autres savants comme lui. Comme il répondait qu'il y
103 en avait beaucoup et qu'il était, lui, le dernier des élèves, et non des maîtres, ils lui demandèrent encore qui était son maître et s'il était toujours en vie. Il répondit

77. De 840 à 843. Sur la carrière du personnage (*PMBZ* 4440 - *PBE* : Leo 19), cf. Lemerle, *Premier humanisme*, p. 148-176.

78. Le nom du jeune homme était Manikophanès ou Manikophagos (*PMBZ* 4692 - *PBE* : Manikophagos 1).

79. Il s'agit de la prise d'Amorion.

80. L'information est exacte, al-Ma'mūn avait fondé une Maison de la Sagesse (bayt al-Hikma), où il avait réuni des savants capables de traduire les œuvres de l'Antiquité classique du grec et du syriaque (M.-G. Balty-Guesdon, Le bayt al-Hikma de Bagdad, *Arabica* 39, 1992, p. 131-150).

en disant qui c'était, et qu'il était encore de ce monde, vivant dans le dénuement, sans se soucier de rien d'autre que des sciences.

Aussitôt donc Mamoum écrit à Léon une lettre dont voici la substance : «C'est au fruit qu'on reconnaît l'arbre, et le disciple nous a fait connaître le maître. Et donc, puisque toi qui es si grand par la science des êtres, tes concitoyens t'ignorent et que tu ne recueilles pas les fruits de tes connaissances et de ta sagesse, ne refuse pas de venir chez nous pour nous faire part de cette sagesse. Si tu viens, en effet, tout le peuple des Sarrasins s'inclinera devant toi et tu recevras de l'argent et des cadeaux tels que personne au monde n'en reçut jamais.» Il remit cette lettre au jeune homme, qu'il combla de cadeaux et qu'il renvoya auprès de son maître. Le jeune homme parvint sain et sauf à la Ville impériale et trouva le philosophe encore en vie. Il lui remit la lettre et celui-ci, jugeant qu'il était périlleux de recevoir une lettre de l'ennemi sans le faire savoir à l'empereur, vint trouver le logothète du drome – c'était Théoctiste, que Bardas, ensuite, assassina – et lui raconta comment son disciple, après avoir été prisonnier, était revenu avec une lettre de l'Amermoumnès. En même temps, il produisit la lettre qu'il remit entre ses mains. Voilà comment Léon le Philosophe se fit connaître de l'empereur et devint l'un de ses familiers ; et c'est le disciple dont nous avons parlé qui rendit publique la science, jusqu'alors cachée, de Léon. L'empereur, en effet, le fit aussitôt venir, lui donna de l'argent et le chargea d'un enseignement public en lui fixant pour résidence la sainte église des Quarante Martyrs victorieux[81].

Mamoum, désespérant de la venue du philosophe, lui envoya l'exposé de quelques difficultés et problèmes de géométrie, d'astronomie et d'autres disciplines qu'il lui demandait de résoudre et d'éclairer. Comme Léon avait apporté la solution convenable de chaque question, qu'il avait en outre ajouté, pour provoquer l'étonnement, quelques signes annonçant l'avenir et qu'il avait envoyé le tout à l'Amermoumnès, celui-ci, une fois cette réponse parvenue entre ses
104 mains, s'éprit de notre homme, et l'admiration extrême qu'il conçut pour sa science lui fit pousser de hauts cris. Aussitôt donc il envoya à Théophile une ambassade avec une lettre dont voici la teneur : «J'aurais voulu me rendre auprès de toi en personne, accomplissant ainsi le geste que m'inspirait une amitié sincère. Mais comme le gouvernement que Dieu m'a confié et le peuple si nombreux qui m'est soumis ne le permettent pas, je te prie de m'envoyer pour un peu de temps le philosophe et savant si célèbre qui est chez toi afin qu'il me fasse partager sa science, moi qui brûle d'amour pour elle. La différence de religion et de race ne saurait susciter aucune réticence. Bien plutôt, la qualité du demandeur fera que la requête sera bien accueillie par des amis justes et bons. En reconnaissance pour cela, tu recevras cent *kentènaria* d'or[82] et un traité garantissant une paix perpétuelle et éternelle.»

Théophile, ayant reçu cette lettre, jugea qu'il serait inconvenant de livrer aux païens la science des êtres, pour laquelle on admire tant le peuple des Romains ; et donc, il refusa d'accorder ce qu'on lui demandait. Quant à Léon, il l'en estimait

81. R. Janin recense huit églises sous ce vocable à Constantinople et considère que Léon a enseigné dans celle de la Mésè (Janin, *Églises* I, p. 483-484).

82. Théophane Continué (p. 190) avance le nombre plus modeste, mais encore imposant, de 20 *kentènaria*.

davantage et le fit ordonner évêque de Thessalonique, persuadant le patriarche Jean d'ordonner cet homme qui du reste, ainsi que je l'ai dit, lui était apparenté[83].

Après son ordination, les habitants de Thessalonique l'honorèrent extrêmement à cause de la sagesse qu'ils voyaient en lui et de la connaissance exacte qu'il avait de toutes les disciplines ; mais ils l'admirèrent surtout pour la raison que voici. À cette époque, la terre était stérile et ne portait pas de fruits. Une famine opprimait les habitants de Thessalonique et de la région, et chacun croyait soit qu'il devrait quitter sa patrie, soit qu'il périrait de faim et par manque du nécessaire. Mais Léon les réconforta dans ces difficultés et leur indiqua un certain moment, que lui avaient enseigné le lever et l'apparition des astres. Il leur conseilla d'ensemencer la terre à ce moment-là, et il provoqua ainsi une récolte si abondante que les fruits récoltés suffirent aux habitants pour plusieurs années[84].

105 Léon disait qu'il avait appris la grammaire et la poésie dans la Ville reine, mais la rhétorique, la philosophie, la connaissance des nombres et les méthodes des autres sciences, alors qu'il était à Andros[85]. C'est là en effet qu'il avait rencontré un homme studieux, Michel Psellos[86], de qui il avait recueilli seulement les rudiments, quelques théories et quelques bases ; et comme il ne trouvait pas tout ce qu'il aurait souhaité, il parcourait les monastères à la recherche des livres qui y étaient déposés, qu'il se procurait afin de les étudier soigneusement. Et c'est ainsi qu'il était arrivé à un si haut savoir. Une fois rassasié de connaissances, il était revenu dans la Ville impériale où il jetait les germes des sciences dans les esprits de ceux qui le voulaient.

16. [Bardas restaure les sciences]

Voilà donc ce qui se passa dans un premier temps. Puis, quand l'hérésie des iconomaques eut été abattue, on déposa ses partisans, parmi lesquels le patriarche Jean, et Léon fut déposé en même temps. Bardas, comme nous l'avons déjà dit, le mit à la tête de l'école de philosophie, tandis qu'il confiait l'institut de géométrie à l'un de ses élèves, un certain Serge – c'était le père du jeune homme dont nous avons parlé –, et à Théodègios, autre familier de Léon, l'arithmétique et l'astronomie, leur assignant à tous de larges prébendes[87]. Son amour de la science le poussait à venir souvent les voir et à fortifier le zèle de leurs disciples, si bien qu'en peu de temps il fit croître le savoir qui, avant cela, s'était complètement éteint et dont on ne voyait plus ni la moindre trace ni la plus petite braise.

83. La version de Skylitzès, qui suit Théophane Continué, présente une difficulté chronologique car elle établit une relation entre les louanges envers l'élève et son maître Léon accordées par Ma'moun, mort en 833, et l'élévation de Léon au trône de Thessalonique en 840. Il n'y a donc pas de lien de causalité entre les deux événements (cf. LEMERLE, *Premier humanisme*, p. 150-154).

84. Ce véritable miracle est imputé à la science de Léon, et non à des pratiques magiques, ce qui le distingue des autres iconoclastes.

85. On ne sait rien des raisons qui auraient conduit le jeune Léon à Andros. Ch. ANGELIDI, Le séjour de Léon le Mathématicien à Andros : réalité ou confusion ?, dans *Mélanges Ahrweiler*, p. 1-7.

86. Interpolation inexplicable du nom du fameux polygraphe du XIe siècle.

87. La liste des professeurs donnée par Théophane Continué (p. 192), suivi par Génésios (IV § 17), diffère quelque peu : Théodègios (*PMBZ* 7277 - *PBE* : Theodegios 1) enseigna l'astronomie, Théodore (*PMBZ* 7693 - *PBE* : Theodoros 162) la géométrie, Kométas (*PMBZ* 3667 - *PBE* : Kometas 4) la grammaire, Léon se réservant la philosophie.

17. [Bardas fait revivre les lois, mais bouleverse l'Église]

Ce même Bardas, une fois devenu césar, était assidu aux tribunaux de l'Hippodrome et il fut cause que les lois reprirent vigueur, alors que le temps en avait aussi voilé la connaissance exacte. Mais toutes ces améliorations excellentes qu'on doit
106 à Bardas, l'amour de la première place, qui était en lui une souillure innée et une tache absolue, vint les obscurcir et les anéantir, ainsi que les dissensions dont souffrit de son fait l'Église, qu'il mit sens dessus dessous. C'est pourquoi, au lieu de la gloire, ce fut le contraire qu'il obtint. En effet, le trois fois bienheureux Méthode avait quitté ce monde après avoir gouverné le siège de Constantinople pendant quatre ans seulement. Ignace monta alors sur le trône patriarcal[88]. C'était le petit-fils de l'empereur Nicéphore par sa fille, et le fils de l'empereur Michel qui fut déchu de l'empire. Après qu'il eut perdu tout espoir de régner et qu'il eut été castré, il était devenu moine et supérieur du monastère de Satyros[89]. Cet Ignace, respectueux des saints canons[90], interdisait l'accès de l'église à Bardas, qui avait répudié sans raison sa femme pour vivre avec sa bru. Bardas le pria et le supplia longuement, puis, comme il ne pouvait obtenir son pardon, perdant tout espoir d'arriver à ses fins, il en vint aux représailles et chassa de l'Église Ignace auquel il fit subir mille tourments insupportables et qu'il enferma pour finir dans le tombeau du Copronyme sous la surveillance de gardes d'une férocité redoutable[91]. Le très saint homme n'aurait pas survécu à cette torture très cruelle si un homme pieux, profitant de ce que les gardiens avaient dû s'écarter, ne l'avait fait sortir et ne l'avait soigné comme il le fallait. Bardas, non sans l'avoir maltraité de mille façons, l'exila à Mytilène. Beaucoup d'autres évêques furent traités de même ou pis encore, parce qu'ils ne voulaient pas consentir à ce qui se passait et criaient que, quoi qu'il dût advenir, ils n'accepteraient nul autre patriarche. Cependant, ils plièrent devant les menaces, certains même devant les promesses, et cédèrent à la volonté de Bardas, délaissant vertu et gloire pour l'amour des richesses et pour la désertion. Bardas promut patriarche Photius, que sa science distinguait et qui, à cette époque, était *prôtoasèkrètis*[92]. Comme il y avait alors des légats que le pape avait envoyés contre les iconomaques, Bardas et Photius surent les persuader eux
107 aussi de se rallier à leur volonté. Ils réunirent donc un conciliabule dans le temple

88. Ignace, fils de Michel Rangabé (*supra*, p. 9) fut patriarche de 847 à 858, puis de 867 à sa mort en 877.

89. Le monastère Saint-Michel à Satyros, lieu situé en Asie, face aux îles des Princes, fut sans doute fondé par Ignace, peu de temps avant de mourir, en 873/874 (JANIN, *Grands centres* II, p. 42-43).

90. Théophane Continué, la source de Skylitzès, s'inspire de textes favorables à Ignace, peut-être rédigés par un farouche partisan de ce dernier, Nicétas Paphlagôn. Selon Génésios (IV § 18), Ignace l'a emporté sur Basile et Grégoire, eux aussi hommes fort vertueux et fils d'un empereur déchu, Léon V, mais l'hérésie de leur père aurait provoqué leur mise à l'écart.

91. Le tombeau de Constantin V était vide depuis que ses restes avaient été expulsés après la restauration des images par Théodora, à une date que la diversité des sources ne permet pas de préciser davantage. Théophane Continué (p. 194) et d'autres sources donnent le nom des gardiens : Jean Gorgonitès, Nicolas Skoutéloptès et Théodore le Fou (Môros).

92. Photius, haut fonctionnaire et fin lettré, avait participé entre autres à une ambassade chez le calife et dirigeait la chancellerie en 858, lorsqu'il fut promu patriarche, après avoir reçu, comme ses illustres prédécesseurs Tarasios et Nicéphore, les ordres ecclésiastiques successifs en cinq jours. Sa famille, l'une des premières de la capitale, qui comptait au nombre des siens le patriarche Tarasios, avait souffert au moment du premier iconoclasme (H. AHRWEILER, Sur la carrière de Photius avant son patriarcat, *BZ*, 58, 1965, p. 348-363).

des Saints-Apôtres et déposèrent publiquement Ignace, qu'ils avaient fait revenir de son exil[93]. Voilà les vaillants exploits qu'on doit à l'amour que Bardas avait pour le premier rang.

18. [Calamités présageant la chute de Bardas]

Les régions du Pont-Euxin – aussi bien l'intérieur que les côtes – furent ravagées par les incursions de la flotte des Rhôs qui sont un peuple de Scythes sauvages et féroces[94], établis dans le Taurus arctique. Leur flotte faisait peser sur la Ville reine une menace redoutable, mais, après peu de temps, elle fit l'expérience de la colère divine et les Rhôs[95], de retour chez eux, envoyèrent dans la Ville reine une ambassade pour demander d'avoir part au saint baptême, ce qu'ils obtinrent. Une autre flotte venue de Crète ravageait tantôt les Cyclades, tantôt la côte tout entière jusqu'à la Proconnèse[96]. Il y eut aussi des séismes épouvantables. Le plus important ébranla la terre au jour où l'on fête l'Ascension du Seigneur[97]. Il jeta au sol la muraille près de l'Hexakionion et il ébranla de belles églises, des demeures splendides, la Victoire érigée près de la porte de la ville qu'on appelle la Porte d'Or et les statues qui se dressent au Deutéron, près de Sainte-Anne[98]. Léon le Philosophe déclara que cette chute présageait clairement la ruine de celui qui, après l'empereur, détenait le pouvoir[99]. Des rivières et des sources, également, disparurent et il y eut d'autres calamités en chaque région. L'empereur, qui entendait tout cela, était pourtant tout entier occupé aux courses de chevaux qu'il organisait près de l'église du saint martyr Mamas qui se dresse près du Sténon.

93. Brève allusion au synode qui se tint aux Saints-Apôtres durant l'hiver 860-861. Les légats du pape Nicolas Ier, Rodoald de Porto et Zacharie d'Anani, acceptèrent la déposition d'Ignace et implicitement l'accession de Photius. De retour à Rome, ils furent désavoués par le pape (DAGRON, *Histoire du christianisme*, p. 169-172).

94. Cette première attaque des Rhôs (des Varègues scandinaves) surprit Constantinople, lorsque 200 de leurs vaisseaux encerclèrent la ville le 18 juin 860. Pourtant les *Annales de Saint-Bertin* rapportent qu'en 839, une ambassade byzantine à la cour de Louis le Pieux avait amené avec elle des Rhôs, en fait des Suédois, comme l'empereur franc et ses conseillers le constatèrent (J. SHEPARD, The Rhos guests of Louis the Pious: whence and wherefore?, *Early Medieval Europe*, 4, 1995, p. 41-60). Ces Rhôs ne pouvaient regagner leur pays car la route du retour leur était barrée par un peuple fort sauvage, sans doute les Hongrois. Le premier État «russe», situé au nord de l'actuelle Russie, avait pour centre Staraia Ladoga, établissement à proximité de la mer Baltique. Sur les premiers Rhôs, cf. FRANKLIN-SHEPARD, *Rus*, p. 3-70.

95. Les circonstances de l'attaque et du départ des Rhôs sont exposées dans deux homélies prononcées par Photius à l'occasion de cet heureux événement (MANGO, *Homelies of Photius*, p. 74-110). Il n'y est nullement question d'une tempête miraculeuse. Les Russes sont partis d'eux-mêmes après un bref séjour devant la capitale, peut-être en raison du retour rapide de Michel III. Sur la voie du retour, ils ont pu subir une tempête. Sur ce point, voir en dernier lieu ZUCKERMAN, *Formation*, p. 102-104. Peu après cette attaque, Photius, dans une lettre datable de 867, prétend que les Russes se sont convertis et ont reçu un évêque (*Photii Patriarchae Epistulae et Amphilochia*, I, ed. B. LAOURDAS and L. G. WESTERINK, Leipzig, 1983, I, p. 50). Il ne s'agit pas de la mission de Cyrille et Méthode envoyés à Chersôn dans l'espoir de convertir les Khazars. Skylitzès ne dit mot de cette aventure des deux frères ni de celle, postérieure, en Moravie.

96. D'après Théophane Continué (p. 196), la flotte crétoise comptait environ trente vaisseaux. On ne sait rien de plus sur ces raids, qui semblent être contemporains de l'attaque russe. Peut-être s'agit-il de l'attaque qui conduisit les Arabes jusqu'à l'Athos après avoir ravagé Mytilène, acte que Vasiliev (VASILIEV - CANARD I, p. 258) date de 862.

97. Le 16 mai 865.

98. Sur cette église construite par Justinien, cf JANIN, *Églises* I, p. 35-37. Le terme que nous traduisons par statues, *pagias*, n'est pas attesté dans ce sens ; mais le passage est éclairé par des parallèles. Du Cange traduit ainsi, avec cette seule référence.

99. C'est-à-dire le césar Bardas. Léon déduit sans doute que le séisme qui a ébranlé le Deutéron, la «seconde» ville (l'espace compris entre l'ancienne muraille de Constantin et celle de Théodose), annonce la chute du second (*deutéros*) personnage de l'empire.

19. [Légèreté de l'empereur Michel ; sa passion pour les courses]

On ne peut non plus passer sous silence l'anecdote que voici, qui met bien en évidence à la fois la stupidité de cet empereur et la vigilance de ses prédécesseurs. Les anciens empereurs, voulant que tout le monde fût averti des attaques sarrasines contre la terre des Romains pour éviter que l'ennemi, venu à l'improviste ravager les campagnes, ne surprît les habitants dans les villages ou dans les
108 champs, avaient fait construire aux portes de Tarse sur une colline très élevée et défendue naturellement, une forteresse appelée Loulon[100]. La garnison qui s'y trouvait, dès qu'elle avait connaissance d'une attaque, allumait un feu, et les occupants de l'Argée[101], apercevant ce feu, en allumaient un à son tour, puis ceux de l'Isamos[102]. À ce signal, les gens d'Aigilos[103] allumaient un autre feu, puis ceux de l'endroit qu'on appelle Mamas[104] ; ensuite, c'était Kyrizos qui prenait le relai, puis encore Môkilos, puis le mont Saint-Auxence[105] annonçait la razzia aux appariteurs[106] du Grand Palais qui étaient affectés à cette tâche. C'est ainsi que, de relai en relai, les feux, en un instant, avertissaient l'empereur[107]. Quant aux habitants des campagnes, alertés, ils se réfugiaient dans des lieux fortifiés et pouvaient échapper ainsi aux raids. Telles étaient donc les dispositions en vigueur lorsqu'un jour, alors que Michel, à l'église Saint-Mamas-le-Martyr, s'apprêtait à conduire un char, le feu du Pharos vint à s'allumer. Quand Michel le vit, par crainte qu'une si funeste nouvelle ne conduisît les spectateurs à négliger ses exploits de cocher, il fut pris d'une frayeur aussi grande que celle qu'eût éprouvée tout autre devant un danger mortel. Telle était l'impudence avec laquelle il s'offrait en spectacle. Et donc, pour éviter que la nouvelle des malheurs qui survenaient ne vînt refroidir l'enthousiasme des spectateurs, il ordonna qu'on mît hors service les feux proches de la Ville reine[108].

100. Cette forteresse, qui barre l'accès à la Cappadoce pour qui vient de Cilicie, fut longtemps un enjeu entre Byzantins et Arabes (cf. HILD-RESTLE, *Kappadokien*, p. 223-224).

101. On peut hésiter sur l'identification de l'Argée. Il ne s'agit sans doute pas de l'Argée proche de Césarée de Cappadoce, montagne élevée qu'on voit de loin, mais qui constituerait une déviation certaine par rapport à l'itinéraire direct entre Loulon et la capitale. Il vaut mieux y voir l'actuel Hasan dagî, situé à proximité de Môkissos (HILD-RESTLE, *Kappadokien*, p. 149).

102. Localisation inconnue, sans doute à proximité du lac Karanli en Lycaonie (BELKE-RESTLE, *Galatien und Lykaonien*, p. 180).

103. Localisation incertaine, à chercher à proximité du Sivrihisar daglarî, au sud-ouest de Dorylée (BELKE-RESTLE, *Galatien und Lykaonien*, p. 118).

104. Cette montagne appartenait sûrement au massif de l'Olympe.

105. Sur cette colline située sur la rive asiatique, presque en face de Constantinople, était établi le monastère où vécut un temps saint Étienne le Jeune (JANIN, *Grands centres* II, p. 43-44).

106. Dans les palais impériaux (Daphné, Magnaure) les *diaitarioi* (sorte d'appariteurs attachés à une salle du palais) étaient sous les ordres du *papias* (OIKONOMIDÈS, *Listes*, p. 130 et n. 89).

107. Ce système, conçu par Léon de Thessalonique (PS.-SYMÉON LE LOGOTHÈTE, p. 681-682), permettait de transmettre à l'empereur, par des signaux simples, en une heure environ, l'annonce d'une attaque arabe et son ampleur. Sur ce système d'alerte, cf. Ph. PATTENDEN, The Byzantine Early Warning System, *Byz.*, 53, 1983, p. 258-299 et C. ZUCKERMAN, Chapitres peu connus de l'*Apparatus Bellicus*, *TM*, 12, 1994, p. 361-366.

108. Le système des feux fonctionnait encore au milieu du Xe siècle.

Une autre fois encore – car je veux faire mieux voir la folie de cet homme –, il se tenait sur son char. On allait lever la barrière. Il avait revêtu l'habit des Bleus, le logothète du drome Constantin[109] étant le cocher vert, Cheilas le blanc et Krasas le rouge. Alors, arriva la nouvelle que l'émir de Mélitène Amr mettait l'Asie à feu et à sang et que déjà il était près de Malagina[110], de sorte qu'il fallait s'attendre à des malheurs pires que jamais. Le protonotaire, apprenant cela, très abattu, vint informer l'empereur. Il avait à la main la lettre du domestique des Scholes, qu'il lui remit. L'empereur lui jeta un regard farouche, digne d'un Titan :
109 «Pauvre fou, lui dit-il, comment peux-tu avoir l'audace de venir m'entretenir de choses pareilles quand je suis engagé dans cette lutte capitale ? Je n'ai en tête qu'une chose : ne pas voir mon concurrent du centre dévier sa course vers la gauche[111]. C'est pour cela seul que je lutte !» Voilà comment la passion l'égarait et dérangeait son esprit. Et cet amour ou plutôt cette passion dont il était pris ne le mettaient pas à l'abri d'autres passions plus choquantes et, tandis qu'il croyait rechercher la juste mesure dans sa conduite, celle-ci, en fait, était inconvenante et dérogeait à la dignité impériale.

20. [Vulgarité de Michel]

Un jour, il rencontra une femme revenant des bains, sa cruche à la main. Il se trouvait que, lors du saint baptême, il avait été le parrain de son enfant. Il descendit donc de son cheval, renvoya au palais qui était là tous les sénateurs de sa suite, prit avec lui les gens de rien, débauchés et libertins, avec lesquels il était acoquiné et qu'il entretenait, et partit avec cette femme. Il lui prit la cruche des mains et lui dit : «Va donc, femme ! Ne crains rien, et reçois-moi chez toi. J'ai envie de pain de son et de fromage blanc.» La femme, qui n'avait rien de ce qu'il fallait pour recevoir, resta clouée sur place par ce qu'il lui disait. Alors Michel, en moins de temps qu'il ne faut pour le dire, prit le linge qu'elle avait rapporté des bains et qui était encore tout trempé, l'étendit sur le sol en guise de nappe de table et, lui prenant sa clé, il était à la fois l'empereur, l'hôte, le cuisinier, celui qui sert à table et le convive. Il soupa avec elle, puis, à pied, en marchant, il revint au palais, blâmant pour leur grande naïveté et leur orgueil les empereurs du passé, qui avaient en fait pratiqué la décence.

21. [Parodies sacrilèges ; Michel maudit par sa mère]

Tout cela rendait Michel odieux et faisait monter contre lui, à juste titre, la colère générale. Le pire de tout, c'était la clique des infâmes débauchés qui le suivaient, prêts à toutes les turpitudes. Il les honorait, les révérait, et, parodiant
110 et profanant les divins mystères, il les revêtait de robes sacerdotales tissées d'or et d'étoles, les forçant à célébrer d'une façon indécente et impure les cérémonies saintes et immaculées. Leur chef – il se nommait Gryllos[112] –, il l'appelait

109. Il s'agit de Constantin Maniakès, qui fut aussi drongaire de la Veille (cf. *supra*, n. 15).

110. Situé en Bithynie, le camp de Malagina, où se rassemblaient les troupes destinées aux campagnes d'Asie, renfermait les écuries impériales. Les sources arabes n'ont pas conservé le souvenir d'un tel raid d'Amr de Mélitène.

111. L'empereur, en restant près de la *spina*, faisait parcourir à son char une distance plus courte.

112. Ce compagnon de Michel III s'appelait Théophile et était honoré de la dignité de protospathaire (*PMBZ* 8222 - *PBE* : Theophilos 8).

patriarche, et les onze autres, métropolites, tandis qu'il prenait lui-même le rôle de l'un des pontifes et se faisait appeler évêque de Colonée. Lorsqu'ils devaient chanter et célébrer les mystères, ils exécutaient leurs hymnes au son de la lyre, chantant d'une voix tantôt douce et mélodieuse, tantôt éclatante, comme le font les prêtres, lors de la liturgie sacrée, pour les saintes prières et leur conclusion. Ils avaient aussi des vases d'or ornés de pierres, qu'ils emplissaient de vinaigre et de moutarde et avec lesquels ils distribuaient cette communion aux participants, parodiant ainsi les mystères très purs. Un jour, il arriva que cette troupe sacrilège de Bacchants rencontra sur sa route le bienheureux Ignace, le patriarche, qui faisait là procession avec les membres du clergé. Gryllos, quand il le vit, sans honte ni pudeur, loin de se modérer par déférence, ayant relevé sa chasuble, avec ses compagnons de bacchanale, se mit à jouer plus fort de ses instruments de musique, tout en accablant d'injures et d'obscénités ces saints hommes.

Une autre fois, cet empereur abominable manda sa mère Théodora, qui demeurait encore au palais, sous couleur de recevoir la bénédiction du patriarche. Il avait confié à Gryllos le rôle du bienheureux Ignace. Pleine de piété, cette femme très auguste sortit de ses appartements et, sans le moindre soupçon, car l'abominable Gryllos, jusque-là, avait caché sa barbe, elle se jeta sur le sol en demandant à être bénie. Alors, Gryllos se leva, lâcha un vent, et prononça des mots bien dignes de sa bouche. Théodora, indignée d'être ainsi traitée, maudit son fils et prononça un oracle prophétique : sous peu, il serait abandonné par la Providence divine.

22. [Assassinat de Bardas]

Mais il s'était écarté une fois pour toutes du droit chemin et ne put être amendé. C'est pourquoi il fut emporté dans une ruine très soudaine. Il fut précédé par
111 Bardas, et celui-ci par le préposé à l'Encrier Théoctiste, qui tous deux, avaient pour lui des complaisances au lieu de le soustraire aux mauvaises influences, et cela, alors qu'ils étaient ses tuteurs. Nous avons déjà montré comment Théoctiste mourut. Quant à la chute de Bardas, elle fut annoncée par des signes, apparitions de comètes et étranges visions de rêve. Pendant son sommeil, en effet, il lui sembla qu'il se rendait avec Michel à la Grande Église comme s'il y avait une grande fête. Alors qu'ils arrivaient et qu'ils pénétraient plus avant dans cette sainte église, il crut voir des hommes vêtus de blanc qui le précédaient et qui le conduisirent jusqu'aux barrières de chancel qui ferment le sanctuaire. Il ne vit qu'une chose : près du siège du patriarche était assis un vieillard, dont il pensa que c'était Pierre, le coryphée des apôtres. Le bienheureux Ignace se roulait à ses pieds en réclamant vengeance pour les horreurs qu'on lui avait fait subir. Alors, le vieillard tendit un glaive à l'un des hommes qui se tenaient près de lui, auquel il dit : «Mets cet homme qui a provoqué la colère de Dieu – il désignait par là le césar – du côté gauche et taille-le en pièces ! Quant au fils impie – l'expression désignait l'empereur –, inscris-le avec les gens de droite, mais annonce-lui que le même châtiment l'attend.» Voilà quel fut ce rêve. La suite montrera si cette vision se réalisa.

Bardas venait de s'équiper pour partir avec Michel et toute l'armée en campagne contre les Crétois, et il était allé à l'église de la Théotokos des Hodèges[113] où il était entré avec des cierges pour célébrer un office d'adieux. Alors qu'il s'était approché du sanctuaire, tout à coup, son manteau glissa de ses épaules, ce qui lui fit comprendre quels malheurs inouïs l'attendaient. De plus, la veille du jour où il allait quitter la ville, soit de son propre chef, soit qu'il y fût poussé par son futur destin, il réunit en un même endroit ses amis, leur offrit un festin, les exhorta à se souvenir de son amitié et leur distribua des legs comme s'il avait déjà quitté ce monde. Une fois partis en campagne contre la Crète, arrivés dans le
112 thème des Thracésiens, ses serviteurs, qui avaient pris les devants, installèrent les tentes en un lieu appelé Chôros, rivalisant de zèle. Alors, soit intentionnellement, soit simple ignorance, ils dressèrent le pavillon impérial sur le plat et déployèrent celui du césar sur une hauteur qui dominait. Les partisans de Michel, qui luttaient contre le césar, y virent une aubaine. Ils blâmèrent ce qui s'était fait là et activèrent les complots qui couvaient contre Bardas. Cependant, ils étaient troublés et rendus timides dans leurs entreprises par les forces supérieures dont disposait le césar. En effet, c'était son fils Antigone[114] qui détenait le commandement de domestique des Scholes. Les autres stratèges lui obéissaient et le logothète du drome, Symbatios, qui avait épousé sa fille, lui était, croyait-on, indubitablement acquis[115]. Mais en fait, l'empereur l'avait secrètement séduit et ce fut lui et nul autre qui fut l'artisan du meurtre de son beau-père, car c'est à lui qu'il revint de donner le signal de cet assassinat.

Il venait de sortir après avoir lu les rapports, et il donna le signal du meurtre en traçant sur son visage le signe de la croix. Cependant, les conjurés reculaient parce qu'ils voyaient l'hétairie du césar[116] qui se tenait là. Michel prit donc peur que, ses intentions étant découvertes, les épées ne se retournent contre sa propre personne et, par l'intermédiaire d'un de ses fidèles, il faisait des promesses à ses hommes pour les encourager. Mais comme les conjurés étaient paralysés par la crainte qui les avait frappés, le césar aurait échappé à ce péril et l'aurait repoussé si Basile, le futur empereur, alors parakoimomène, ne s'était chargé de cette entreprise[117]. Ce fut lui en effet qui persuada les conjurés de se départir de leurs craintes et qui leur donna la force de passer à l'action. Bardas, voyant ces hommes entrer soudain l'épée à la main[118], comprit qu'il allait mourir et se jeta

113. Ce monastère était l'un des plus renommés de Constantinople, car il abritait l'icône de la Vierge Hodèghètria. Il était situé à proximité du Grand Palais, près de la muraille maritime. (JANIN, *Églises*, p. 199-207).

114. Antigone (*PMBZ* 503 - *PBE* : Antigonos 1) était alors âgé de douze ou treize ans, mais il était déjà, depuis l'âge de neuf ou dix ans, titulaire de la charge de domestique des Scholes lors de la campagne victorieuse de Amr (THÉOPHANE CONTINUÉ, p. 180).

115. Symbatios, comme son nom le suggère, était d'origine arménienne. Selon une autre tradition, c'est Basile qui aurait rallié Symbatios en lui affirmant que le césar Bardas faisait obstacle à sa promotion comme césar (*PMBZ* 7169 - *PBE* : Symbatios 1).

116. Elle était commandée par un certain Argyros (GEORGES LE MOINE CONTINUÉ, p. 830). Il s'agit peut-être d'Eustathe (VANNIER, *Argyroi*, p. 21), d'après THÉODOSE DE MÉLITÈNE, p. 171.

117. La carrière de Basile est exposée plus loin, dans le chapitre concernant son règne.

118. Nous avons une liste des comploteurs, avec quelques variantes : Marianos (*PMBZ* 4768 - *PBE* : Marianos 4) et Symbatios (*PMBZ* 7168 - *PBE* : Symbatios 2), frères de Basile, Asylaiôn

aux pieds de l'empereur. Mais on l'en arracha et on le tailla en pièces, puis on accrocha à une pique ses parties génitales pour les exhiber. Tout cela provoqua un grand tumulte, qui mit l'empereur en péril. Mais le drongaire de la Veille Constantin parut soudain au cœur de la mêlée avec une forte troupe et sut dissiper ce danger. Il fit acclamer l'empereur et affirma que la mort de Bardas n'était que justice[119].

113 *23. [Basile coempereur ; Michel cherche à l'éliminer]*

Voilà comment Bardas quitta ce monde, et voilà comment s'acheva l'expédition contre la Crète, l'empereur reprenant le chemin de Byzance. Ce fut là aussi l'événement qui fit monter Basile au sommet de l'empire. En effet, Michel, auquel la nature refusait une descendance et qui était incapable de conduire les affaires, fit de lui son fils adoptif après lui avoir conféré la dignité de magistre, puis, peu après, il le ceignit du diadème à la Grande Église[120]. Dès qu'il fut en possession du pouvoir, il tenta de détourner l'empereur le plus loin possible de ses agissements détestables, objets du décri général. Il ne s'aperçut pas que, ce faisant, il armait contre lui la jalousie. Michel en effet, qui ne supportait pas ces remontrances, se mit en tête de se débarrasser de Basile, qui l'empêchait de faire ses volontés. Il amena en public un certain Basilikinos, rameur sur la galère impériale, qu'il revêtit de la pourpre et ceignit du diadème, puis qu'il conduisit au Sénat en le tenant par la main. L'ayant ainsi conduit, il prononça des paroles de cette sorte : «Voici l'homme, mes amis, que j'aurais dû depuis longtemps faire accéder à la dignité impériale et à son magnifique appareil, bien plutôt que Basile. J'en ai du remords, car il a

Tout d'abord un aspect convenant à un roi,
Et puis un naturel méritant la couronne :
Tout s'accorde chez lui à cette dignité.»

(*PMBZ* 4511 - *PBE* : Leo 23), cousin de ce dernier, Pierre le Bulgare (*PMBZ* 6091 - *PBE* : Petros 32), Jean Chaldos (*PMBZ* 3320 - *PBE* : Ioannes 89), Constantin Toxaras (*PMBZ* 4011 - *PBE* : Konstantinos 39) (GEORGES LE MOINE CONTINUÉ, p. 830 ; LÉON LE GRAMMAIRIEN, p. 244 ; PS.-SYMÉON LOGOTHÈTE, p. 678). Ils faisaient partie de l'hétairie de Basile puisque plusieurs d'entre eux participèrent plus tard au meurtre de Michel III. Bardas (*PMBZ* 801 - *PBE* : Bardas 7), troisième frère de Basile, ne prit pas part à l'exécution du césar Bardas, mais il était présent lors de l'assassinat de Michel III.

119. Bardas fut assassiné le 21 avril de la quatorzième indiction (866) (THÉOPHANE CONTINUÉ, p. 206). Skylitzès donne une seconde fois le récit de ces événements dans son chapitre sur Basile (*infra*, p. 111).

120. Basile fut couronné le 26 mai 866. Il n'apparaît pas sur le monnayage de la capitale émis sur ordre de Michel III en 866/867. Il est possible que la formule *mégas basileus*, qui apparaît sur certains *miliarèsia* rares de Michel, date de 866-867 et souligne la place éminente de Michel par rapport à son collègue (*DOC* III, 1, p. 455). Les raisons qui poussèrent Michel III à adopter Basile et à le nommer coempereur restent incertaines. C. Mango a proposé d'y voir le moyen pour Michel d'assurer au futur Léon VI qui allait naître et qui, selon certaines rumeurs, aurait été engendré par Michel et non par Basile, un titre impérial. Cette théorie, pour ingénieuse qu'elle soit, est difficile à retenir, car une telle opération faisait du fils aîné de Basile, Constantin, l'héritier du pouvoir. Pour toutes les références et la critique des hypothèses justifiant ce couronnement, cf. TOUGHER, *Leo VI*, p. 45-46.

24. [Michel assassiné par Basile ; ses quelques mérites]

Cette action et ces paroles furent l'origine et la cause de sa ruine. Il s'y ajouta un autre événement. C'est que Michel, qui buvait son vin pur et s'enivrait, une fois sous l'effet de l'ivresse donnait souvent des ordres scandaleux : il voulait faire couper les oreilles à l'un, à un autre le nez, la tête à un troisième. Mais Basile s'y opposait, parce qu'il était inquiet pour les autres et plus encore pour
114 sa propre personne. Quand Michel se fut rendu compte qu'il l'empêchait d'agir, il monta contre lui le terrible attentat que voici. Il suggéra à quelqu'un de lancer sa javeline en faisant semblant de vouloir atteindre une bête, et de viser en fait Basile. Cet ordre fut connu parce que celui qui l'avait reçu, sur le point de mourir, fit des aveux complets. Il lança donc sa javeline, mais manqua Basile qui eut ainsi la vie sauve et qui en profita pour s'empresser d'agir plutôt que de se laisser faire. Michel fut tué au palais de Saint-Mamas en l'an 6376, à la troisième heure de la nuit. Michel avait régné quatorze années avec sa mère, puis seul pendant onze ans. Bien qu'il eût vécu d'une façon si déréglée et si grossière, il ne laissa pas d'accomplir quelques œuvres louables. C'est ainsi qu'il offrit à la Grande Église une patène et un calice ainsi qu'un lustre bien supérieur à ceux qui s'y trouvaient déjà.

{L'empereur Michel régna, avec sa mère Théodora, puis seul, pendant vingt-quatre ans et onze mois. Il monta en effet sur le trône le 21 octobre et fut assassiné le 24 septembre[121]. Son corps fut déposé auprès de l'empereur Léon qui est là-bas[122] à l'église des Saints-Apôtres, dans l'*hérôon* de Constantin le Grand, dans un sarcophage vert qui avait été celui de Justinien le Grand. Il eut pour femme Eudocie[123].}

121. Michel, monté sur le trône à la mort de son père le 20 janvier 842 et assassiné le 24 septembre 867, régna en fait 25 ans et neuf mois. Il fut enterré dans le monastère de Philippikos à Chrysopolis (GRIERSON, *Tombs*, p. 57).

122. Le texte n'est pas sûr, plusieurs lettres étant effacées dans le ms. E, seul à porter cette addition.

123. Il s'agit d'Eudocie Dékapolitissa, que la mère de Michel III, Théodora, lui avait imposée comme épouse (*PMBZ* 1631 - *PBE* : Eudokia 3).

115

BASILE LE MACÉDONIEN, OU CÉPHALAS[1]

1. [Origines de l'empereur Basile[2] : histoire des Arsacides]

Une fois Michel tué ainsi que je l'ai dit, Basile exerça seul le pouvoir impérial[3]. Sa personne, ses origines, les causes qui le firent monter jusqu'à ce sommet qu'est la dignité impériale lui qui était parti d'une condition basse et obscure, c'est ce que je vais exposer clairement en reprenant les choses de plus haut.

Bien qu'il ait vu le jour au pays des Macédoniens, par la race, il était arménien et descendait d'un lignage tout à fait illustre, celui des Arsacides, dont la loi veut qu'il soit seul à donner des souverains aux Parthes, aux Mèdes et aux Arméniens, à cause de la gloire que s'était acquise le premier Arsakès en restituant aux Parthes la royauté que les Perses avaient confisquée[4]. Pendant longtemps, les descendants d'Arsakès régnèrent sur les peuples que j'ai dits. Le dernier fut Artaban qui, chassé du trône de ses ancêtres, se réfugia à Byzance avec son frère Kléiénès. C'était alors Léon le Grand qui gouvernait l'empire des Romains[5]. Il accueillit donc ces deux personnages, les honora comme il se devait et leur attribua dans la Ville reine la demeure qui convenait. Apprenant cela, l'empereur des Perses leur envoya une lettre pour les rappeler en leur promettant de les rétablir sur le trône de leurs pères. Comme ils avaient reçu cette lettre et qu'ils examinaient ce qu'il convenait de faire, l'un de leurs serviteurs dévoila toute l'affaire à l'empereur et le mit en possession de la lettre. Mis au courant de la situation, apprenant

1. La bibliographie consacrée à Basile (*PMBZ* 832 - *PBE* : Basileios 7) est abondante quoique, depuis le travail ancien de A. VOGT, *Basile Ier, empereur de Byzance (867-886)*, Paris, 1908, on ne dispose pas d'ouvrage consacré à tous les aspects de l'œuvre de cet empereur, à l'exception d'une thèse restée inédite (N. TOBIAS, *Basil I. (867-886), The Founder of the Macedonian Dynasty*, Rutgers University, 1969). On peut retenir les nombreux travaux, parfois trop peu critiques à l'égard des sources, de Adontz dont, en particulier, L'âge et l'origine de l'empereur Basile Ier (867-886), *Byz.*, 8, 1933, p. 475-500 et *Byz.*, 9, 1934, p. 223-260, repris dans N. ADONTZ, *Études arméno-byzantines*, Lisbonne, 1965. Parmi les travaux plus récents, on retiendra particulièrement I. ŠEVČENKO, La biographie de Basile Ier, Bari, 1987, p. 91-127 ; V. N. VLYSSIDOU, *Politique étrangère et réactions intérieures sous le règne de Basile Ier. Recherches pour l'identification des tendances oppositionnelles pendant l'époque 867-886*, Athènes, 1991 (en grec, avec résumé en français).

2. Sur les origines de Basile, cf. G. MORAVCSIK, Sagen und Legenden über Kaiser Basileios I, *DOP*, 15, 1961, p. 61-126 et A. SCHMINCK, The beginnings and origins of the 'Macedonian' dynasty, dans *Byzantine Macedonia. Identity, Image and History*, *Papers from the Melbourne Conference. July 1995*, ed. J. BURKE and R. SCOTT, Melbourne, 2000, p. 61-68.

3. Skylitzès ne reprend pas l'introduction de Théophane Continué (p. 211-212) où ce dernier expose le rôle de Basile, véritable modèle pour ses descendants et successeurs.

4. Les Arsacides constituaient effectivement une branche de la dynastie parthe. Ils gouvernèrent l'Arménie jusqu'au début du Ve siècle. Une famille de ce nom est connue à Byzance, mais beaucoup plus tard, au XIe siècle. Il s'agit des parents de Grégoire Magistros. Ils ont été récemment recensés par W. SEIBT, 'Ἀρσακίδης/Aršakuni - armenische Aristokraten in byzantinischen Diensten, *JÖB*, 44, 1994, p. 349-359.

5. Léon Ier régna de 457 à 474.

aussi que ces étrangers errant loin de leur pays étaient gens de la plus haute distinction, il les établit avec femmes et enfants dans une bourgade de Macédoine appelée Nikè[6].

Par la suite encore, quand l'empire des Perses eut été détruit par les Sarrasins,
116 l'Amermoumnès qui régnait à cette époque agit de même et envoya une lettre pour faire revenir les descendants des Arsacides qui se trouvaient en Macédoine. Mais l'empereur Héraclius eut vent de cette tentative et sachant que, si on les rappelait, ce n'était point par bienveillance envers eux, mais afin que grâce à eux l'Amermoumnès se soumît la race des Arméniens et des Parthes, il les fit changer de résidence et les établit à Philippes – autre ville de Macédoine –, puis de là à Andrinople. Ces étrangers trouvèrent l'endroit à leur convenance. Ils s'y multiplièrent, tout en préservant la pureté de leur race.

2. [Grands-parents et parents de Basile ; Basile et sa famille chez les Bulgares]

Plus tard, sous le règne de Constantin et d'Irène sa mère, un certain Maïktès[7], qui appartenait à cette famille des Arsacides, vint à la Ville impériale pour quelque affaire. Le hasard voulut qu'il y rencontra un certain Léon, qui se trouvait être du même sang. Il se lia avec lui et ils devinrent si parfaits amis que lorsque Léon apprit que Maïktès avait lui aussi dans ses veines le sang des Arsacides et qu'il habitait Andrinople, choisissant, à cause de la valeur de cet homme, d'habiter le pays d'autrui plutôt que le sien propre, il s'allia avec lui en épousant l'une de ses filles. C'est de cette union que naquit le père de celui dont nous contons l'histoire, un homme qui se distinguait par sa force et par ses qualités physiques[8]. Une noble dame – descendant, dit-on, de la lignée de Constantin – le prit pour gendre en lui donnant sa fille, qui était très belle[9] : et celle-ci donna le jour à Basile qui, même avant sa naissance, fit paraître bien des signes annonçant la dignité impériale[10].

6. Nicée, souvent appelée Petite Nicée pour la distinguer de la ville homonyme où s'étaient tenus deux conciles, se trouvait au sud-ouest d'Andrinople, à l'emplacement de l'actuelle Havsa (Soustal, *Thrakien*, p. 374-375).

7. Ce nom arménien, Hmayek, est caractéristique de la famille des Mamikonian (Adontz, L'âge et l'origine de l'empereur Basile Ier (867-886), *Byz.*, 8, 1933, p. 475-492).

8. Aucune source ne nous fait connaître le nom du père de Basile.

9. Peut-être s'agit-il d'une allusion au nom de la mère de Basile, Pankalô. Celui-ci est conservé par l'inscription gravée sur son tombeau dans l'église Sainte-Euphémie du Pétrion (*De cerimoniis*, p. 648.

10. L'origine attribuée à Basile est évidemment fictive et destinée à le rattacher à l'une des familles qui régna jadis en Arménie. En réalité Basile, incontestablement d'origine arménienne, était issu d'un milieu modeste et son rattachement aux Arsacides et à la descendance de Constantin est purement légendaire. La référence au nouveau David dans l'éloge anonyme à cet empereur, confirme l'humble origine de ce dernier (A. Markopoulos, An Anonymous Laudatory Poem in Honor of Basil I, *DOP*, 46, 1992, p. 225-232). Cependant, il a été parfois soutenu que Basile était en fait l'arrière-petit-fils de Léon V (cf Adontz, et plus récemment Ch. Settipani, *Nos ancêtres de l'Antiquité*, Paris, 1991, p. 185-186. Cet ouvrage contient par ailleurs d'importantes notes sur les familles de l'impératrice Théodora et du patriarche Photius). C'est Photius qui, semble-t-il, forgea l'ascendance arménienne de Basile (Ps.-Syméon Logothète, p. 689). Sur l'origine constantinienne de Basile, cf. A. Markopoulos, Constantine the Great in Macedonian Historiography: Models and Approaches, dans *New Constantines*, ed. P. Magdalino, Aldershot, 1994, p. 159-170.

Basile, né de tels parents, était élevé libéralement. Mais Kroum, l'archonte des Bulgares, tout enflé des victoires qu'il avait remportées sur les Romains, vint mettre le siège devant Andrinople avec la grande armée qu'il avait rassemblée sans que personne osât lui tenir tête parce que ses précédents succès lui avaient donné une force irrésistible. Après un long siège, il amena la ville à capituler en la privant du nécessaire[11] et déporta en Bulgarie tous les habitants, au nombre
117 desquels se trouvait l'évêque de cette ville, Manuel. C'est ainsi que les parents de Basile, avec celui-ci encore à la mamelle[12], furent emmenés parmi les autres prisonniers dans le territoire des Bulgares. Là, l'illustre évêque, les parents de Basile et le peuple entourant son évêque surent préserver intacte leur foi dans le Christ. Ils convertirent même à la foi orthodoxe nombre de Bulgares alors que ce peuple ne s'était pas encore tourné vers la vraie religion et semèrent en tout endroit de la terre bulgare les germes de la doctrine chrétienne.

Cependant, Kroum vint à quitter ce monde[13] et par la suite, Mourtagôn, son successeur, dont la férocité passait de beaucoup celle du défunt, voyant bien ce qui se produisait et comprenant que tout doucement le peuple bulgare passait au christianisme, tout rempli de colère, fit comparaître devant lui le saint évêque Manuel avec les membres les plus éminents de son entourage. Tout d'abord, il essaya de les détacher par la douceur, sans élever le ton, de la foi orthodoxe et irréprochable des chrétiens ; puis quand il eut vu qu'ils étaient au-dessus des promesses et des menaces, il leur infligea toute sorte de tortures et les fit mourir en martyrs. C'est ainsi que Manuel, l'illustre évêque, scella sa vie par le martyre en même temps que les membres les plus éminents de son troupeau, et c'est ainsi que beaucoup des parents <de Basile[14]> aussi méritèrent la gloire des martyrs[15].

Mais comme il fallait que les captifs survivants obtinssent de revenir chez eux, car Dieu, depuis le ciel, préparait leur retour, le chef des Bulgares, après bien des revers, ne pouvant plus résister davantage aux armées romaines, se résigna à faire la paix au lieu de la guerre et laissa partir le peuple qui était en captivité. Or comme on venait de réunir les captifs, qui s'apprêtaient à regagner les foyers de leurs pères, l'archonte bulgare vint les inspecter et, apercevant le jeune Basile,
118 qui déjà quittait l'enfance pour entrer dans l'adolescence, il le fit venir à lui parce qu'il le voyait, le regard plein de noblesse, sourire gracieusement et courir. L'ayant fait approcher, il le retint, l'embrassa et lui donna une pomme énorme. L'enfant, avec une ingénuité confiante, prit appui sur les genoux de l'archonte et reçut ce qu'on lui donnait, révélant sa noblesse par ses manières simples et directes de sorte

11. Voir *supra*, règne de Michel Ier, p. 6-7.

12. Cette information implique que Basile serait né vers 811, ce qui est en contradiction avec la suite du récit où, vingt ans plus tard, lorsque ses parents sont libérés, il est encore un jeune enfant, cf. E. Kislinger, Der junge Basileios I. und die Bulgaren, *JÖB*, 30, 1981, p. 37-150).

13. Le 13 avril 814.

14. Nous nous inspirons ici du texte du manuscrit B ; les autres témoins ne précisent pas.

15. Le récit du martyre de Manuel et de ses compagnons est rapporté dans le *Synaxaire de Constantinople* (col. 414-416), avec une chronologie un peu différente. Manuel fut exécuté en compagnie de 370 autres victimes, dont Georges, archevêque de Débeltos, Léon, évêque de la Petite Nicée, un évêque nommé Pierre et un prêtre, Pardos, enfin les stratèges, Léon et Jean. Le khan est Ditzevg, successeur de Kroum en janvier 815. Ditzevg, devenu aveugle, fut tué et remplacé par Omourtag.

que l'archonte fut étonné et que ses sujets murmurèrent en secret de ce que l'on permît à un jeune homme de cette sorte de retourner chez lui[16].

3. *[Basile protégé par un aigle]*

Cependant, le peuple des captifs romains qui avaient survécu au malheur fut renvoyé dans sa patrie grâce à la bienveillance divine, et les parents de Basile rentrèrent avec lui, ramenant aussi leur enfant très aimé. À ce qu'on dit, il bénéficia de plusieurs signes qui firent connaître qu'il serait élevé jusqu'au sommet de l'empire. J'en omettrai la plupart, qui ne feraient qu'encombrer mon discours ; mais ce qu'il n'est pas permis de taire, je vais le raconter.

On était au plus fort de l'été et les parents de l'enfant, venus à leurs champs presser les moissonneurs, s'affairaient à cela. Quant à l'enfant, afin qu'il ne fût pas brûlé par l'ardeur du soleil, avec des épis liés ensemble ils lui avaient improvisé un abri où ils l'avaient placé pour qu'il dormît, s'arrangeant à la fois pour qu'il n'eût pas à souffrir de l'ardeur brûlante du soleil et pour que son sommeil ne fût pas interrompu ou troublé par ce qui se passait au-dehors. Et donc, alors que les parents, après avoir improvisé avec des herbes ce berceau de fortune où ils avaient couché leur fils, étaient allés à leur travail, comme le soleil touchait l'enfant de ses rayons et l'incommodait fort, un aigle vint en volant couvrir le bébé de ses ailes déployées. Les témoins de la scène se mirent à pousser de hauts cris parce qu'ils craignaient que la bête ne fît du mal au bébé, et la mère, aussitôt accourue vers son enfant, trouva celui-ci qui dormait tranquillement et vit que l'aigle, qui lui faisait de l'ombre avec ses ailes, loin d'être effrayé par son arrivée, semblait même attendre d'elle une récompense. Sur l'instant, elle ne comprit pas ce présage, et, devant cette situation, elle ramassa à terre une pierre qu'elle jeta
119 à l'aigle pour le chasser. Il s'envola et s'éloigna quelque peu ; mais dès que la femme fut retournée près de son mari, il revint se placer comme précédemment et abriter l'enfant de ses ailes déployées. À nouveau, les spectateurs poussent des cris d'effroi, la mère revient vers le bébé, l'aigle encore est chassé à coups de pierres et la mère retourne auprès des ouvriers. Cela se produisit une troisième fois, et plus encore. La mère finit alors, non sans peine, par comprendre ce signe divin et entrevit, à travers ce qui venait de se passer, ce qui se produisit ensuite. L'enfant, donc, était élevé avec beaucoup de soin par ses seuls parents.

4. *[Départ pour Constantinople ; Basile à Saint-Diomède]*

Quand Basile eut passé l'adolescence[17], son père quitta ce monde. La mère devint veuve, le jeune homme orphelin, ce qui causa force tracas et peines. Il fut

16. Skylitzès suit le Continuateur de Théophane dans sa description d'un retour pacifique des Arméniens dans l'empire. Le récit du Logothète (Léon le Grammairien) est tout différent. La colonie byzantine avait été regroupée par le khan au nord du Danube. Les exilés décidèrent de revenir et se donnèrent pour chefs Skordylès, son fils Bardas et Tzantzès. Grâce à l'aide de la flotte impériale qui avait remonté le Danube, le convoi força le passage, lors d'opérations où se distingua Tzantzès. Ce dernier fut récompensé par Théophile, qui le nomma stratège de Macédoine. Aucune date n'est donnée par le Logothète, mais on s'accorde à penser que les faits se déroulèrent avant le renouvellement du traité entre les Bulgares et l'empire en 836 (TREADGOLD, *Revival*, p. 291).

17. Le *néaniskos* chez Skylitzès ou le *meirakion* pour Théophane Continué (p. 220) désigne le jeune homme à la barbe naissante, âgé d'environ quinze-seize ans.

submergé par tout un essaim de soucis, car désormais c'était de lui que dépendaient la sollicitude de sa maison et le soin de veiller sur sa mère et ses frères. Comme il voyait que la terre ne lui fournissait que peu d'aide et peu de secours pour vivre, il forma le projet de se rendre à la capitale pour s'y procurer dignement ce dont ils avaient besoin lui et ses proches. Il était donc attiré par la Ville impériale, mais sa mère tirait en sens inverse et le retenait, lui interdisant de faire ce qu'il projetait et lui demandant de rester pour la nourrir dans sa vieillesse : puis, quand elle serait morte, après l'avoir enterrée de ses mains, il pourrait alors faire le voyage auquel il aspirait. Mais si opposée qu'elle fût à une séparation, les
120 difficultés qu'ils rencontraient pour subsister finirent par la persuader de laisser partir son fils.

Basile quitta donc la Macédoine pour la Ville reine. Une fois le trajet accompli, arrivé aux Portes d'Or de la capitale, il franchit celles-ci alors que c'était déjà le soir, parvint au monastère du saint martyr Diomède[18] et, épuisé de fatigue, s'étant jeté sans aucun soin et comme il était sur les degrés qui sont à l'entrée sur le parvis du monastère, devant le portail, il y prenait du repos.

Or, à la première veille de la nuit, le martyr Diomède apparut en rêve à l'higoumène du monastère[19]. Il lui ordonna de sortir à la porte de son couvent, de crier le nom de Basile et de faire entrer dans le monastère, pour prendre soin de lui, celui qui répondrait : Dieu, en effet, lui avait donné l'onction royale et il allait restaurer et accroître ce monastère. Mais le supérieur pensa que cette vision n'était que le produit de son imagination et, ne tenant aucun compte de ce qu'il avait entendu, il se rendormit. Il eut une deuxième fois le même rêve, puis, comme il ne se ressaisissait pas parce qu'il avait l'esprit lent et tout engourdi de sommeil, il vit une troisième fois le martyr. Mais ce n'était plus avec calme et douceur que celui-ci lui donnait des ordres : il le menaçait très violemment et brandissait des fouets, à ce qu'il semblait, pour le cas où l'higoumène n'exécuterait pas bien vite ce qu'il lui disait. Alors, celui-ci prit peur, se réveilla et, sans plus d'hésitation, alla au portail où, selon l'ordre divin, il appela : «Basile !». Celui-ci répondit aussitôt : «Me voici, seigneur ! Qu'ordonnez-vous à votre serviteur ?» Alors l'higoumène, l'ayant introduit dans le monastère, l'entoura de tous les soins et de toutes les prévenances qu'il fallait et le traita avec une parfaite charité. Puis, s'étant assuré qu'il saurait se taire, l'ayant adjuré de garder le secret par devers lui sans rien dire à personne, il lui révéla la prédiction du martyr en le suppliant de se souvenir de lui-même et de son monastère une fois qu'elle serait réalisée.

Basile écarta tout cela, qui, disait-il, le dépassait. Il demanda plutôt à l'higoumène de le mettre en relation avec quelque grand personnage qui le prît à son service. L'higoumène s'empressa donc de se consacrer à cette tâche et, comme un parent de l'empereur Michel et du césar Bardas nommé Théophile – on lui

18. JANIN, *Églises* I, p. 95-97. Selon la légende, le monastère remontait à Constantin, mais il n'est pas attesté de façon sûre avant le VIe siècle.

19. Cet higoumène appartenait à la famille des Androsalitai. L'accueil favorable offert à Basile fit le succès des siens : Nicolas devint économe et syncelle, Paul, *épi tou sakelliou* (responsable du Trésor de l'État), Constantin, logothète du *génikon*, Jean, drongaire de la Veille, un autre frère, médecin.

donnait, à cause de sa courte taille, le surnom de Théophilitzès, qui est un diminutif[20] – fréquentait ledit monastère, il présenta Basile à cet homme qui toujours cherchait à s'attacher des serviteurs vaillants, de belle prestance et renommés pour leur bravoure[21]. Il s'entourait en effet d'hommes de cette sorte, qu'il revêtait aussitôt d'habits de soie et auxquels il donnait en outre tout un équipement splendide et magnifique. Il enrôla Basile parmi eux et comme il le voyait dépasser de beaucoup les autres par la vigueur du corps et par le courage de l'âme, il fit de lui son *prôtostratôr*[22]. Basile, toujours tendu vers l'avant, était chaque jour plus aimé de Théophile et plus admiré pour ses qualités ; car il avait le bras vigoureux, l'âme valeureuse, et il exécutait tous les ordres avec promptitude et dextérité.

121

5. *[Songe de la mère de Basile]*

Voilà donc quelle était la situation de Basile. Quant à sa mère, qui brûlait de savoir comment son voyage s'était passé et comment s'étaient achevées ses épreuves, alors qu'elle était abattue et inquiète, voici qu'en rêve elle voit, planté dans sa cour, un grand arbre qui ressemblait à un cyprès. Son feuillage très touffu était d'or, d'or aussi ses rameaux et son tronc. À son sommet était assis son fils Basile. Au réveil, elle conta sa vision à une pieuse femme qui la pressa de se réjouir pour son fils et qui, interprétant ce qu'elle avait vu, lui révéla qu'il allait être empereur des Romains. Et la mère de Basile, rapportant tout cela aux présages qui avaient précédé, cessa désormais de s'affliger pour lui et, toute joyeuse, elle nourrissait pour son fils les plus flatteuses espérances.

6. *[Basile et Danièlis]*

À cette époque, il advint que Théophile, le maître de Basile, fut envoyé dans le Péloponnèse pour les affaires de l'État[23]. Il était suivi en particulier de Basile, qui accomplissait le service qui lui avait été imparti. Quand ils furent arrivés en Achaïe[24], Théophile entra dans l'église de l'apôtre André le Premier-Appelé[25] afin d'y prier, mais Basile, sans doute retenu par son service, ne l'accompagna pas alors. Plus tard cependant, il voulut rendre à l'apôtre les honneurs qui lui sont

20. Selon le Continuateur de Théophane (p. 224-225), il était aussi nommé Paideuoménos, «l'éduqué».

21. Selon Georges le Moine Continué (p. 820), Nicolas avait un frère médecin au service de Théophilitzès et c'est lui qui eut l'idée de présenter Basile à son maître qui cherchait justement un serviteur pour s'occuper de ses chevaux.

22. Les plus hauts personnages de l'empire – Théophilitzès est un parent de l'empereur – entretenaient une cour à l'image du souverain et donnaient à leurs serviteurs des titres imités de ceux de la cour de Constantinople.

23. Théophile était parent de Michel III et du césar Bardas et il occupa un temps les postes de comte des murs et de domestique des Nouméra (une prison du Palais) (cf. *PMBZ* 8221 - *PBE* : Theophilos 7).

24. Désigne ici le Péloponnèse.

25. L'apôtre André était le protecteur attitré de la ville de Patras, qu'il avait protégée des attaques des Slaves établis près de la cité, au début du IXe siècle. cf. N. OIKONOMIDES, St Andrew, Joseph the Hymnographer, and the Slavs of Patras, in *Λειμών. Studies presented to Lennart Rydén on His Sixty-Fifth Birthday*, ed. by J. O. ROSENQVIST, Uppsala, 1996, p. 71-78 ; KISSLINGER, *Regionalgeschichte*, p. 41-45.

122 dus et profita d'une occasion pour entrer tout seul dans son église. Or il y avait, veillant sur ce saint temple de l'apôtre, un moine qui, tous les jours de sa vie, pratiquait la vertu, et ce moine, lorsque Théophile était entré avec toute son escorte, ne l'avait pas accueilli, ne s'était pas même levé pour le saluer et ne lui avait pas adressé la moindre parole. Mais quand Basile plus tard entra tout seul, ainsi que je l'ai dit, il se leva comme devant un puissant seigneur et l'acclama comme on le fait d'habitude pour un empereur.

Voyant cela, certaines personnes qui se trouvaient là allèrent tout raconter à la femme qui, dans cette région, tenait le premier rang aussi bien par le train de vie que par la noblesse. Elle s'appelait Danièlis, d'après le nom de son mari[26]. Comme elle n'ignorait pas que le moine était un voyant et qu'il avait le charisme de prévoir l'avenir, elle ne resta pas sans réagir à ce qu'on lui disait, mais à peine l'eut-elle entendu qu'elle fit venir le moine et lui adressa des reproches : «Toi, mon père spirituel, depuis tout le temps que tu me connais et que tu sais que je l'emporte en toute chose sur la plupart des gens de ce pays, tu ne t'es jamais levé en me voyant et tu ne m'as jamais bénie, pas plus que tu n'as accordé ces mêmes faveurs à mon fils ou à mon petit-fils. Pourquoi donc, aujourd'hui, à la vue d'un homme de rien, d'un étranger sans le sou, t'es-tu levé pour l'honorer comme un empereur ?» – «En cet homme, répondit le moine, j'ai vu, non point un homme ordinaire, mais un empereur des Romains choisi par Dieu et désigné d'avance par le Christ. C'est pourquoi je me suis levé afin de l'acclamer. Car ceux que Dieu honore, les hommes aussi, assurément, doivent les honorer.»

Théophile, sa mission accomplie, reprit la route de la Ville reine tandis que Basile, retenu par une maladie, restait à cet endroit. Il reçut les soins que son état réclamait puis se prépara au retour. La femme dont nous avons parlé, Danièlis, le manda auprès d'elle. Elle le combla de cadeaux et de grandes faveurs sans rien
123 lui demander d'autre que de se lier à son fils Jean en devenant son frère spirituel. Basile, considérant sa propre insignifiance et le rang élevé de cette femme, repoussait la proposition en disant qu'elle le dépassait. Mais comme Danièlis insistait, il finit par entrer dans ses vues. Quand cette femme eut ainsi réalisé ce qu'elle désirait, elle décida de ne plus cacher la volonté divine, mais de publier et de mettre en évidence les merveilles de Dieu, qui sont annoncées et manifestées selon des voies connues de Lui seul. Elle fit venir Basile auprès d'elle en privé : «Sache bien, mon fils, lui dit-elle, que Dieu s'apprête à te placer tout au sommet pour faire de toi le maître de la terre entière. Et donc, quand ma prophétie sera réalisée, je ne te demande qu'une chose, c'est d'avoir pour moi-même et pour mes descendants affection et compassion.» Basile de son côté promit que si Dieu voulait que sa prédiction s'accomplît, il ferait d'elle, si la chose était possible, la maîtresse de toute cette région. Puis, l'ayant saluée, il revint dans la Ville impériale retrouver son maître. Avec les biens que lui procura cette affaire, il acheta

26. Selon I. ŠEVČENKO, (Re-reading Constantine Porphyrogenitus, dans *Byzantine Diplomacy*, ed. J. SHEPARD and S. FRANKLIN, Aldershot, 1992, p. 192-193) Danièlis serait une *archontissa* du Péloponnèse, c'est-à-dire la maîtresse d'une de ces enclaves autonomes constituées lors de l'invasion des Slaves, qui maintenant s'intégrerait pacifiquement dans l'empire. Il est à noter que Danièlis n'est pas qualifiée de veuve, cependant c'est elle qui décide de tout, y compris pour son fils, ce qui suggère que son époux était défunt.

en Macédoine des propriétés suffisantes pour assurer à toute sa parenté une large aisance[27]. Cependant, il restait avec son maître, qu'il servait.

7. [Basile combat un athlète bulgare]

Un jour, Antigone, le commandant des Scholes, fils du césar Bardas, organisa un festin magnifique où il invita comme hôte d'honneur son père, ledit césar Bardas, qui vint au banquet avec beaucoup de parents, d'amis et de familiers. Il y avait avec lui des Bulgares, qui étaient de ses familiers et de ses amis et qui se trouvaient séjourner alors dans la Ville reine[28]. Prenait part également à ce festin Théophile, le maître de Basile, lui aussi parent du césar. Comme on avait déjà bien bu et que le banquet battait son plein, les Bulgares, qui avaient avec eux un véri-
124 table athlète tout glorieux de sa force physique, croyaient bon de faire les fiers à son propos et les fanfarons en se vantant de ce que personne n'était capable de lutter avec lui. Théophile, donc, au milieu du banquet, dit au césar : «S'il plaît à Votre Puissance, j'ai un serviteur capable de lutter avec ce Bulgare dont on fait tant de bruit. Ce serait en effet un affront pour les Romains si cet homme retournait en Bulgarie sans que personne eût relevé son défi !» Le césar accepta la proposition et ordonna qu'on amenât en plein banquet le jeune homme. Alors, le patrice Constantin[29], le père du logothète Thomas, qui était très ami de Basile parce que sa famille à lui aussi était d'origine arménienne, voyant que l'endroit où les lutteurs allaient s'étreindre était humide et craignant que cette humidité ne les fît glisser, répandit sur le sol de la poussière et de la sciure de bois. Ensuite, Basile, aux prises avec le Bulgare, le serrant et l'étouffant comme s'il se fût agi d'un nouveau-né, le souleva de terre aussi légèrement et facilement que poignée d'herbe ou que flocon de laine et le jeta sur la table, ce qui remplit de joie les Romains et les Bulgares de confusion. De ce jour, la réputation de Basile se répandit plus encore dans la Ville impériale et la renommée qu'il venait ainsi d'acquérir était sur toutes les lèvres.

8. [Basile et le cheval de l'empereur]

Un autre incident vint accroître sa gloire. L'empereur avait un cheval indocile et ombrageux, mais qui, par sa taille, sa beauté, sa célérité, son noble aspect, passait tous les chevaux qu'on eût jamais admirés. S'il venait à se détacher, ou qu'on le laissât aller de quelque autre façon, on avait toutes les peines du monde à le

27. Ici apparaît une des justifications du récit fabuleux concernant Danièlis. L'entourage de Michel III passait pour corrompu et cette accusation constitua un point important de la propagande macédonienne dirigée contre Michel III. Or Basile, qui fut un temps proche de l'empereur, s'enrichit considérablement avant 866. Le don de Danièlis fournit une explication à l'accroissement de la fortune de Basile. Cf. aussi St. RUNCIMAN, The Widow Danelis, *Études dédiées à la mémoire de M. Andréadès*, éd. K. VARVARESSOS, Athènes, 1940, p. 425-430.

28. La présence de Bulgares à la cour de Bardas, qui gouverne l'empire, ne doit pas surprendre. Nous savons, par le *De cerimoniis*, que des «amis» bulgares participaient aux banquets impériaux (OIKONOMIDÈS, *Listes*, p. 163).

29. Il s'agit du logothète du drome, mais selon Théophane Continué (p. 150) il fut auparavant drongaire de la Veille ; plus haut, il conduit le char des Verts lors des courses organisées par Michel III (*supra*, p. 96). Son fils Thomas fut, à son tour, logothète du drome sous Léon VI et durant la minorité de Constantin VII. Sur ces points, voir l'introduction d'A. Kaldellis à sa traduction de Génésios (*On the reigns of the emperors: Genesios*, transl. and comment. A. KALDELLIS, Canberra, 1998, p. XV-XXI) et *infra*, p. 168 et n. 11.

reprendre en main et ses palefreniers avaient fort à faire pour le maîtriser. Un
125 jour que l'empereur était allé chasser monté sur ce cheval, il atteignit un lièvre d'un coup de bâton, puis sauta au bas de sa monture pour achever la bête. Le cheval, laissé libre, s'éloigna tout bondissant, et, alors que beaucoup de palefreniers, de hauts dignitaires et d'autres personnages de la suite de l'empereur étaient accourus, personne ne put le maîtriser, si bien que l'empereur en colère ordonna, si l'on s'en emparait, de lui couper les jarrets. Cependant, le césar suppliait l'empereur et lui demandait de ne pas faire tuer en pure perte, pour une seule incartade, un cheval de si grand prix.

Tandis qu'ils discutaient ainsi, Basile vint à la hauteur de son maître : «Si je pousse mon cheval à la hauteur de celui de l'empereur, lui dit-il, et que, sautant de ma propre monture, je l'enfourche, l'empereur m'en voudra-t-il d'avoir touché la selle impériale et les rênes pourpres ?» Son maître avertit l'empereur en lui parlant à l'oreille, et celui-ci donna son accord. Alors Basile, poussant habilement sa monture, l'amena à être parallèle à celle de l'empereur et aussitôt, d'un bond, il sauta sur le cheval impérial, au grand étonnement des gens présents qui le virent. L'empereur lui aussi admira son adresse et son courage, ainsi que son intelligence. Aussitôt, il le prit à Théophilitzès, le mit au nombre de ses écuyers et, comme il l'aimait beaucoup, de promotion en promotion, il finit par lui donner le rang de *prôtostratôr*[30].

9. [Basile tue un loup avec le bâton impérial ; prédictions sur sa destinée]

Un jour que l'empereur prenait part à une chasse au Philopation, son *prôtostratôr* chevauchait devant lui, portant à la ceinture le *bardoukion*[31] impérial. Comme la foule des <chasseurs> faisait tout un remue-ménage et poussait de grands cris, on vit sortir du bois un loup énorme. Basile s'élança au-devant de
126 lui, lui lança le *bardoukion* impérial et, touchant la bête en pleine tête, la lui fendit en deux. Le césar, qui suivait l'empereur comme c'était l'habitude, voyant cela, à ce qu'on raconte, dit en secret à l'un de ses familiers : «Je crois bien, mon ami, que cet homme causera la perte complète de notre famille.» Et l'on dit que Léon le Philosophe fit la même prophétie. Après avoir appelé Basile par son nom, il fit remarquer certains signes qu'il montra du doigt en faisant cette prédiction : «Cet homme va détruire toute votre maison».

10. [Hostilité du césar Bardas ; prophétie de l'impératrice]

Le césar tendait donc sans cesse des embûches à Basile, mais il n'arrivait à rien, car il est très malaisé d'annuler les décrets de la Providence, une fois qu'ils sont portés. Un jour, alors que l'empereur avait traversé le détroit pour aller encore chasser à l'Armamenton[32], comme, après la chasse, il festoyait avec sa

30. Il s'agit ici d'un vrai titre officiel qui introduit Basile parmi le cercle des proches de l'empereur, même si, à cette date, la charge de *prôtostratôr* n'a pas l'importance qu'elle acquit au siècle suivant avec le développement de la cavalerie.

31. Sorte de massue.

32. L'*armamenton* ou arsenal servait à la construction des navires de la flotte impériale. Il était situé à proximité de la Magnaure selon Janin (*Constantinople*, p. 314), mais cette localisation ne correspond guère au texte de Skylitzès, puisque l'empereur doit traverser le détroit pour s'y rendre et y chasser.

mère Théodora et certains de ses parents et de ses familiers les plus proches, le *prôtostratôr* lui aussi fut invité sur ordre de l'empereur. L'impératrice le regarda avec beaucoup d'insistance, l'examinant et l'observant, et, quand elle eut reconnu sur lui une certaine marque et un certain signe, aussitôt, elle fut prise de vertige, défaillit et tomba à terre, ce qui provoqua beaucoup d'agitation chez l'empereur et dans son entourage. On apporte aussitôt de l'eau et des odeurs, on en asperge la souveraine qu'on ranime de sa défaillance. Quand, à grand-peine, elle fut revenue à elle, quittant l'ombre où elle avait glissé, comme l'empereur son fils lui demandait ce qui avait causé son malaise, reprenant difficilement ses esprits, elle lui fit cette réponse : «Cet homme que vous appelez Basile, mon fils, fera disparaître notre famille. Car j'ai vu sur lui un signe dont votre père, jadis, m'avait
127 avertie, et c'est pourquoi, prise de vertige, j'ai glissé à terre.» Mais l'empereur, par ses dénégations, par les assurances qu'il lui donna, et qu'il appuya de serments, sut apaiser les craintes de sa mère, qu'il rasséréna et réconforta : «Ô ma mère et ma souveraine, disait-il, il faut que vous sachiez que c'est là un preux, d'une force irrésistible et d'une noblesse d'âme incomparable. Il nous est fidèle et dévoué, et n'a nulle disposition mauvaise contre nous[33].» Ainsi, ce jour-là, Basile put donc échapper à cette attaque du sort.

11. [Basile parakoimomène et patrice]

Cependant, le parakoimomène Damianos, un eunuque scythe qui avait rang de patrice, critiquait ce que faisait l'empereur en disant que ce n'était pas comme cela qu'il fallait agir, et il s'en prenait spécialement à ce qui venait de son oncle, le césar Bardas, de sorte que l'empereur, qui était très nonchalant et paresseux dans l'exercice du pouvoir, fut poussé à prêter attention aux affaires si bien qu'il ruinait, sous prétexte de les redresser, certains actes du césar. Celui-ci ne le supporta pas. Il se mit à intriguer secrètement contre Damianos, qu'il couvrit de calomnies devant l'empereur. Et comme il avait su donner à ses accusations un air de vraisemblance, il réussit à faire changer l'empereur et à mettre un terme à la faveur dont jouissait Damianos, qu'il parvint ainsi à faire démettre de sa dignité. Une fois Damianos chassé, l'office de parakoimomène resta vacant quelque temps ; puis comme le césar et son clan poussaient tantôt tel candidat, tantôt tel autre, la Providence divine, qui mène invisiblement toute chose à son gré, fit échouer tout plan et toute ruse. Un peu plus tard en effet, l'empereur nomma parakoimomène Basile, qu'il honora aussi du patriciat et qu'il maria à une femme qui l'emportait sur toutes ses contemporaines par l'élégance de son apparence, la beauté et la chasteté : c'était la fille de cet Inger dont l'intelligence et la noblesse
128 étaient partout célèbres et qui descendait de la famille des Martinakioi[34]. À la

33. Nous suivons ici les mss. VB.

34. La prophétie du temps de Théophile s'accomplit (SKYLITZÈS, Théophile, § 21). Eudocie semble avoir eu une vie sentimentale agitée, en dépit de l'attestation de chasteté donnée par Skylitzès. Elle était alors la maîtresse de Michel III. Sur Eudocie, voir notamment, C. MANGO, Eudocie Ingerina, the Normans and the Macedonian Dynasty, *ZRVI*, XIV-XV, 1973, p. 7-27, repris dans *Byzantium and its Image*, Londres, 1984, nº XV, et E. KISLINGER, Eudocie Ingerina, Basileios I. und Michael III, *JÖB*, 33, 1983, p. 119-136. La date du mariage est difficile à déterminer avec précision mais, comme l'indique Skylitzès, elle est postérieure à la promotion de Basile comme parakoimomène en remplacement de Damien, en 864.

suite de cela, le césar, qui voyait les progrès de l'amour toujours plus grand que l'empereur portait à Basile, le cœur rongé de jalousie et très inquiet pour l'avenir, ne cessait de répéter à ceux qui l'avaient persuadé de se défaire de Damianos : «J'ai écouté vos mauvais conseils, et voici que j'ai chassé un renard pour mettre à sa place un lion qui ne fera qu'une bouchée de nous tous !»

12. [Assassinat de Bardas ; Michel adopte Basile]

À peine l'empereur Michel fut-il parti en expédition contre les Crétois avec son oncle le césar Bardas que celui-ci fit sentir plus lourdement encore son pouvoir, provoquant ainsi petit à petit l'irritation de l'empereur et nourrissant les soupçons de son entourage. Quand on fut arrivé aux Jardins – il s'agit d'un endroit sur la côte, là où le Méandre se jette dans la mer –, les proches de l'empereur firent donc là leurs préparatifs et mirent au point un plan afin d'éviter que, pris de vitesse, ils ne deviennent les victimes de leurs adversaires avant d'être eux-mêmes passés à l'action. Ils se hâtèrent d'assassiner Bardas alors que celui-ci tenait enlacées les jambes de l'empereur : c'est ce que j'ai raconté tout à l'heure en détail. C'était le premier avril de la quatorzième indiction[35]. Dès que Bardas eut été tué, l'empereur renvoya son armée pour ne plus songer qu'au retour dans la Ville impériale et, rentré à Byzance, comme il n'avait pas de descendants, il adopta Basile, qu'il promut au rang de magistre.

13. [Basile co-empereur ; révolte de Symbatios]

Le logothète du drome Symbatios, gendre du césar Bardas, pris de jalousie, ne put supporter cela et, prétendant qu'il ne pouvait vivre dans la Ville reine, il
129 demanda à être nommé stratège des Thracésiens. Il l'obtint. Peu de temps après, le gouvernement de l'empire était mal assuré parce que l'empereur s'occupait de tout autre chose que de l'expédition des affaires et que, de plus, la mort de Bardas mettait en pleine lumière son insignifiance et sa sottise. En effet, Bardas, associé au pouvoir, veillait à tout et s'occupait pour le mieux du gouvernement de sorte que sa sollicitude et son activité masquaient l'insignifiance de l'empereur ; mais lorsqu'il eut été assassiné et que tout le soin de l'empire incomba au seul empereur, alors, ses insuffisances et son incapacité naturelle aux affaires de l'État parurent au plein jour.

Le peuple en effet se mit à murmurer sans cesse contre lui, le Sénat et l'administration étaient mécontents de la situation, et l'armée elle-même était agitée et parcourue de troubles. L'empereur, mis au courant de tout cela par ses familiers les plus proches, se rendant compte qu'il était incapable de s'occuper des affaires du monde et craignant aussi une révolte, décida d'associer quelqu'un à son gouvernement et à son règne. Et comme il venait d'adopter Basile ainsi que je l'ai dit plus haut et qu'il savait que son courage et son intelligence hors du commun le rendaient capable de compenser sa propre insuffisance à gouverner le navire du monde, comme, surtout, la puissance suprême de Dieu le poussait à cela, voici qu'il distingue ce Basile du glorieux honneur de l'onction impériale : au jour de la Pentecôte, il se rendit en cortège public dans l'illustre église de la

35. En fait le 21 avril 866.

mère Théodora et certains de ses parents et de ses familiers les plus proches, le *prôtostratôr* lui aussi fut invité sur ordre de l'empereur. L'impératrice le regarda avec beaucoup d'insistance, l'examinant et l'observant, et, quand elle eut reconnu sur lui une certaine marque et un certain signe, aussitôt, elle fut prise de vertige, défaillit et tomba à terre, ce qui provoqua beaucoup d'agitation chez l'empereur et dans son entourage. On apporte aussitôt de l'eau et des odeurs, on en asperge la souveraine qu'on ranime de sa défaillance. Quand, à grand-peine, elle fut revenue à elle, quittant l'ombre où elle avait glissé, comme l'empereur son fils lui demandait ce qui avait causé son malaise, reprenant difficilement ses esprits, elle lui fit cette réponse : «Cet homme que vous appelez Basile, mon fils, fera disparaître notre famille. Car j'ai vu sur lui un signe dont votre père, jadis, m'avait avertie, et c'est pourquoi, prise de vertige, j'ai glissé à terre.» Mais l'empereur, par
127 ses dénégations, par les assurances qu'il lui donna, et qu'il appuya de serments, sut apaiser les craintes de sa mère, qu'il rasséréna et réconforta : «Ô ma mère et ma souveraine, disait-il, il faut que vous sachiez que c'est là un preux, d'une force irrésistible et d'une noblesse d'âme incomparable. Il nous est fidèle et dévoué, et n'a nulle disposition mauvaise contre nous[33].» Ainsi, ce jour-là, Basile put donc échapper à cette attaque du sort.

11. [Basile parakoimomène et patrice]

Cependant, le parakoimomène Damianos, un eunuque scythe qui avait rang de patrice, critiquait ce que faisait l'empereur en disant que ce n'était pas comme cela qu'il fallait agir, et il s'en prenait spécialement à ce qui venait de son oncle, le césar Bardas, de sorte que l'empereur, qui était très nonchalant et paresseux dans l'exercice du pouvoir, fut poussé à prêter attention aux affaires si bien qu'il ruinait, sous prétexte de les redresser, certains actes du césar. Celui-ci ne le supporta pas. Il se mit à intriguer secrètement contre Damianos, qu'il couvrit de calomnies devant l'empereur. Et comme il avait su donner à ses accusations un air de vraisemblance, il réussit à faire changer l'empereur et à mettre un terme à la faveur dont jouissait Damianos, qu'il parvint ainsi à faire démettre de sa dignité. Une fois Damianos chassé, l'office de parakoimomène resta vacant quelque temps ; puis comme le césar et son clan poussaient tantôt tel candidat, tantôt tel autre, la Providence divine, qui mène invisiblement toute chose à son gré, fit échouer tout plan et toute ruse. Un peu plus tard en effet, l'empereur nomma parakoimomène Basile, qu'il honora aussi du patriciat et qu'il maria à une femme qui l'emportait sur toutes ses contemporaines par l'élégance de son apparence, la beauté et la chasteté : c'était la fille de cet Inger dont l'intelligence et la noblesse
128 étaient partout célèbres et qui descendait de la famille des Martinakioi[34]. À la

33. Nous suivons ici les mss. VB.

34. La prophétie du temps de Théophile s'accomplit (SKYLITZÈS, Théophile, § 21). Eudocie semble avoir eu une vie sentimentale agitée, en dépit de l'attestation de chasteté donnée par Skylitzès. Elle était alors la maîtresse de Michel III. Sur Eudocie, voir notamment, C. MANGO, Eudocie Ingerina, the Normans and the Macedonian Dynasty, *ZRVI*, XIV-XV, 1973, p. 7-27, repris dans *Byzantium and its Image*, Londres, 1984, nº XV, et E. KISLINGER, Eudocie Ingerina, Basileios I. und Michael III, *JÖB*, 33, 1983, p. 119-136. La date du mariage est difficile à déterminer avec précision mais, comme l'indique Skylitzès, elle est postérieure à la promotion de Basile comme parakoimomène en remplacement de Damien, en 864.

suite de cela, le césar, qui voyait les progrès de l'amour toujours plus grand que l'empereur portait à Basile, le cœur rongé de jalousie et très inquiet pour l'avenir, ne cessait de répéter à ceux qui l'avaient persuadé de se défaire de Damianos : «J'ai écouté vos mauvais conseils, et voici que j'ai chassé un renard pour mettre à sa place un lion qui ne fera qu'une bouchée de nous tous !»

12. [Assassinat de Bardas ; Michel adopte Basile]

À peine l'empereur Michel fut-il parti en expédition contre les Crétois avec son oncle le césar Bardas que celui-ci fit sentir plus lourdement encore son pouvoir, provoquant ainsi petit à petit l'irritation de l'empereur et nourrissant les soupçons de son entourage. Quand on fut arrivé aux Jardins – il s'agit d'un endroit sur la côte, là où le Méandre se jette dans la mer –, les proches de l'empereur firent donc là leurs préparatifs et mirent au point un plan afin d'éviter que, pris de vitesse, ils ne deviennent les victimes de leurs adversaires avant d'être eux-mêmes passés à l'action. Ils se hâtèrent d'assassiner Bardas alors que celui-ci tenait enlacées les jambes de l'empereur : c'est ce que j'ai raconté tout à l'heure en détail. C'était le premier avril de la quatorzième indiction[35]. Dès que Bardas eut été tué, l'empereur renvoya son armée pour ne plus songer qu'au retour dans la Ville impériale et, rentré à Byzance, comme il n'avait pas de descendants, il adopta Basile, qu'il promut au rang de magistre.

13. [Basile co-empereur ; révolte de Symbatios]

Le logothète du drome Symbatios, gendre du césar Bardas, pris de jalousie, ne put supporter cela et, prétendant qu'il ne pouvait vivre dans la Ville reine, il
129 demanda à être nommé stratège des Thracésiens. Il l'obtint. Peu de temps après, le gouvernement de l'empire était mal assuré parce que l'empereur s'occupait de tout autre chose que de l'expédition des affaires et que, de plus, la mort de Bardas mettait en pleine lumière son insignifiance et sa sottise. En effet, Bardas, associé au pouvoir, veillait à tout et s'occupait pour le mieux du gouvernement de sorte que sa sollicitude et son activité masquaient l'insignifiance de l'empereur ; mais lorsqu'il eut été assassiné et que tout le soin de l'empire incomba au seul empereur, alors, ses insuffisances et son incapacité naturelle aux affaires de l'État parurent au plein jour.

Le peuple en effet se mit à murmurer sans cesse contre lui, le Sénat et l'administration étaient mécontents de la situation, et l'armée elle-même était agitée et parcourue de troubles. L'empereur, mis au courant de tout cela par ses familiers les plus proches, se rendant compte qu'il était incapable de s'occuper des affaires du monde et craignant aussi une révolte, décida d'associer quelqu'un à son gouvernement et à son règne. Et comme il venait d'adopter Basile ainsi que je l'ai dit plus haut et qu'il savait que son courage et son intelligence hors du commun le rendaient capable de compenser sa propre insuffisance à gouverner le navire du monde, comme, surtout, la puissance suprême de Dieu le poussait à cela, voici qu'il distingue ce Basile du glorieux honneur de l'onction impériale : au jour de la Pentecôte, il se rendit en cortège public dans l'illustre église de la

35. En fait le 21 avril 866.

Sagesse de Dieu où il le ceignit de la couronne des empereurs. C'était le 26 mai de la quatorzième indiction[36].

130 Quand Symbatios apprit cela, il ne put se contenir et, avec l'appui d'un autre stratège, le patrice Pèganès, qui commandait l'Opsikion, il s'engagea dans une révolte[37]. Ils acclamaient l'empereur Michel afin, par là, de se gagner le peuple et de montrer qu'ils ne levaient pas la main contre l'*autokratôr* ; mais ils insultaient Basile, qu'ils couvraient de mille injures. Cela se passa en été[38]. Le début de l'hiver vint disperser leurs rassemblements séditieux. Les chefs de cette tentative folle réussirent à sauver leur vie en s'enfuyant. Symbatios se réfugia à Plateia Pétra[39], qui est une forteresse d'Asie bien protégée et difficile à prendre, tandis que Pèganès occupa Kotyaeion[40]. Cependant, peu après, ils furent défaits et amenés captifs devant l'empereur en personne. Ils eurent les yeux crevés, et de plus, on coupa à Symbatios la main droite, à Pèganès le nez. Puis on les exila.

14. [Dérèglements de l'empereur Michel]

Tous les sujets de l'Empire romain se réjouirent de voir Basile proclamé empereur, parce qu'ils étaient impatients que la barre de l'empire fût tenue par un homme qui savait d'expérience ce qu'était la condition des simples particuliers et qui n'ignorait pas ce que les puissants font subir aux humbles. Ils souffraient en effet de la façon dont l'empereur Michel exerçait le pouvoir, qui n'était que mollesse et dérèglements : car ses occupations n'étaient rien d'autre que fêtes, beuveries, courses de chevaux, bouffonneries et autres actions séniles, dont j'ai fait plus haut une brève mention sans m'y attarder et au cours desquelles les trésors de l'empire étaient dilapidés à grandes fourchées au profit de débauchés, de joueurs de harpe, de danseuses et de toute une foule de libertins. De ce fait, les Romains se trouvaient dans la gêne et l'empereur, lui-même à l'étroit et dans
131 le besoin, ne sachant que faire, imaginait des expédients iniques qui remédieraient, croyait-il, à cette nécessité, et portait une main sacrilège sur ce qui ne le concernait en rien. Il allait jusqu'à se moquer des choses divines en compagnie d'abominables débauchés androgynes, et il n'y avait aucun sacrilège qu'il ne commît en parole ou en acte, lui-même et ceux qui partageaient sa vie d'infamie. Basile, qui avait voulu le détourner de ces actes sacrilèges, non seulement n'y était pas parvenu malgré ses fréquentes tentatives, mais de plus il s'était attiré la colère de l'empereur et avait suscité contre lui-même de sa part les machinations tortueuses et tout à fait extraordinaires dont j'ai parlé plus haut.

36. 26 mai 866.

37. Symbatios étant stratège des Thracésiens, c'est donc tout l'ouest de l'Asie Mineure qui entrait en rébellion. Sur Georges Pèganès, cf. *PMBZ* 2263 - *PBE* : Georgios 57.

38. Été 866. Cette révolte a été récemment étudiée par A. DAPERGOLAS (La révolte du stratège Symbatios et de Georges Pèganès dans l'été 866, *XIVe Congrès panhellénique*, Thessalonique, 1994, p. 13-25). L'auteur estime qu'en fait Basile était beaucoup moins populaire parmi les troupes d'Asie Mineure que le césar Bardas qui avait, à plusieurs reprises, mené les soldats à la victoire. En réalité, ni la chronologie de ce mouvement, ni les motivations des chefs ne sont assurées.

39. Forteresse dont la localisation précise est inconnue, mais qui se situait à la limite des thèmes de l'Opsikion et des Thracésiens.

40. Aujourd'hui Kütahya, K. était alors une importante forteresse (BELKE-MERSICH, *Phrygien und Pisidien*, p. 312-316).

15. [Basile s'empare du trône ; il renfloue le trésor impérial]

Basile, très inquiet des complots et des intrigues incessants dont il était l'objet, se mit en devoir d'agir avant d'être victime et donc, après s'être préparé avec certains de ses proches, de ses parents et des soldats qui couchent devant les appartements impériaux, il tua l'empereur dans le palais de Saint-Mamas-le-Mégalomartyr. C'est ainsi que Michel, au terme d'une vie de dérèglement et de mollesse, trouva la mort qu'il avait méritée. Quant à Basile, il fut aussitôt proclamé seul empereur tout d'abord par les conjurés, puis par le Sénat, les *tagmata* impériaux et toute l'armée, ainsi que par le peuple de la Ville[41].

Dès qu'il fut parvenu au pouvoir suprême, il convoqua aussitôt le Sénat et les principaux dignitaires devant lesquels il fit ouvrir le trésor impérial où, alors qu'il y avait eu tant de richesses, on ne trouva plus rien, sinon, comme je l'ai déjà dit, trois *kentènaria* seulement. L'empereur fit alors chercher le registre des dépenses, qu'on trouva chez un vieil eunuque[42] et, ayant appris ainsi où était passé l'argent, il fit délibérer à ce sujet les gens les plus distingués. Tous furent
132 d'avis que ceux qui avaient reçu cet argent sans y avoir droit devraient le restituer au fisc ; mais Basile, qui voulait éviter tout excès[43], donna l'ordre que la moitié seulement de ce que chacun avait reçu fût rendue aux caisses publiques. C'est ainsi que le fisc recouvra de ces gens trois cents *kentènaria* d'or[44].

L'empereur, d'autre part, se rendit en cortège public jusqu'à la Grande Église de la Sagesse du Dieu Verbe et, à son retour, distribua à la foule beaucoup d'argent qu'il ne prit pas dans les caisses de l'État, mais sur sa fortune personnelle[45]. Il bénéficia également de façon inattendue d'une grande quantité d'argent venant de trésors cachés qui sortirent de terre[46] et l'on trouva en outre, dans le trésor privé, beaucoup d'or que l'empereur précédent, Michel, y avait rassemblé quand il avait fait fondre le fameux platane, les deux griffons d'or massif, les deux lions en plaques d'or martelé, l'orgue d'or massif et diverses autres pièces d'orfèvrerie appartenant au service de table, ainsi que des robes pour les empereurs et les Augustae[47]. Il voulait utiliser tout cela pour satisfaire ses désirs ; mais son destin le devança et fit parvenir le tout entre les mains de Basile. Ces événements, cependant, se produisirent un peu après.

41. Léon le Grammairien (p. 251-252) donne un récit plus complet de la prise du Palais. Après le meurtre, Basile et ses compagnons traversèrent la Corne d'Or, s'arrêtèrent chez Eulogios le Perse et avec l'accord d'Artavasde, le chef de la garde, pénétrèrent dans l'enceinte extérieure du Grand Palais, arrachèrent les clefs du *papias* et ouvrirent la porte.

42. Le protospathaire Basile.

43. Un usurpateur doit se montrer prudent dans ses confiscations.

44. 2 176 000 pièces d'or, qui correspondent, pour un poids théorique du nomisma à 4,55 g, à un total de 9 900 kg.

45. À nouveau, c'est une démarche classique pour un usurpateur, qui doit montrer son sens de l'intérêt général. Jean Tzimiskès, parvenu au trône, ne procéda pas autrement.

46. Sur la législation en matière de découverte de trésor, cf. C. MORRISSON, La découverte des trésors à l'époque byzantine : théorie et pratique de l'εὕρεσις θησαυροῦ, *TM*, 8, 1981, p. 321-343, repris dans *Monnaie et finances à Byzance : analyses, techniques*, Aldershot, 1994, n° VII. Sous Basile, la totalité du trésor allait au fisc.

47. Par cette opération de fusion, Michel III avait obtenu 20 000 livres d'or, ce qui représentait sans doute un an de solde de l'armée. Toutefois il n'avait sans doute pas détruit tous les trésors de son père, puisqu'une partie des automates était encore en service au Xe siècle selon le témoignage de Constantin VII et de Liutprand de Crémone (sur les automates, *ODB*, p. 235).

16. [Premières mesures de Basile ; il réforme la justice, rétablit la paix dans l'Église, codifie les lois]

Aussitôt qu'il fut monté sur le trône, Basile choisit, pour les nommer aux différents emplois, des gens d'une parfaite intégrité, dont il était attesté qu'ils savaient tenir leurs mains pures de toute prévarication[48]. Puis, après cela, il s'occupa de la justice et réussit à faire régner parmi ses sujets l'égalité devant la loi, de sorte que les riches n'opprimaient plus les pauvres. Partout il faisait publier
133 des décrets ordonnant que l'injustice fût complètement extirpée. Il établit des juges, dont il rehaussa la position par des revenus en nature et toute sorte de libéralités, et auxquels il ordonna de passer leurs journées à régler les différends entre parties adverses[49]. Il leur assigna des endroits convenables : la Magnaure, ce qu'on appelle l'Hippodrome[50] et la Chalcé, comme on dit, qui avait souffert du temps et menaçait ruine alors plus que jamais, mais qu'il restaura et rénova. Il attribua aussi des ressources aux plus indigents des plaideurs, afin que la nécessité ne les contraignît pas à renoncer à leur procès. Il se consacrait même en personne à ce rôle de juge[51] lorsque ses expéditions militaires et la réception des ambassades venues de partout lui en laissaient le loisir, et il descendait à ce qu'on appelle le *génikon* afin d'examiner ceux auxquels le fisc réclamait des impôts pour voir si pour tel d'entre eux ce n'était pas à tort, et de porter ainsi assistance aux victimes d'une injustice.

On raconte qu'un jour qu'il était descendu pour s'adonner à cette occupation, comme aucun plaignant ne se présentait, il suspecta que certaines personnes empêchaient ceux qui en avaient besoin d'arriver jusqu'à lui. Il envoya donc des gardes en plusieurs parties de la ville pour voir s'il n'y avait pas quelqu'un qui eût besoin d'assistance. Quand ils furent revenus en disant qu'ils n'avaient pu trouver absolument personne, il laissa couler des larmes de joie et rendit grâces à Dieu.

S'apercevant que la notation abrégée dont on se servait pour les fractions numériques – la moitié, veux-je dire, le sixième, le douzième, etc. – était pour les méchants l'occasion d'injustices parce que les scribes se servaient des vieux signes tachygraphiques, il décida de fermer cette voie à ceux qui cherchaient à frauder et décréta que ces chiffres seraient écrits désormais avec des lettres ordinaires que même un rustre pourrait lire aisément[52]. Il prit aussi à son compte les frais de charte, d'écriture, et la paie des scribes.

48. La *Vita Basilii* omet de rapporter les réactions hostiles à Basile. Lorsque le drongaire de la flotte, Nicétas Ôoryphas, apprit le meurtre de Michel III, il voulut venger l'empereur défunt, mais Basile réussit à le rallier quelque temps après (Ps.-Syméon le Logothète, p. 687).

49. Le paiement des juges était assuré par les justiciables. Aussi toute réforme passait-elle par l'octroi d'un salaire public, censé diminuer les exigences des juges. Bien plus tard, Andronic I[er] Comnène (1180-1185) tenta une réforme dans le même esprit.

50. Il s'agit de l'hippodrome couvert (Guilland, *Topographie* I, p. 199). Cette localisation d'un tribunal central est à l'origine de la catégorie des juges dits de l'Hippodrome, qui pouvaient aussi être mandatés comme juges en province.

51. Basile veut se situer dans la tradition de Théophile, car la justice est l'une des vertus premières d'un empereur.

52. Il s'agit d'écrire en toutes lettres les fractions. Cette mesure ainsi présentée exagère à coup sûr la capacité de lecture chez les paysans. Toutefois la réforme a pu produire de réels effets. Car l'impôt d'une fraction de 2/3 de pièce d'or par rapport à une fraction d'1/6[e] seulement représentait un alourdissement important de la charge fiscale pour un paysan. On comprend bien à quel type de fraude les percepteurs se livraient.

Il rétablit également les affaires de l'Église en déposant du trône épiscopal, avec le synode qui s'était réuni, Photius qui s'était emparé illégalement du pou-
134 voir et auquel il ordonna de cesser ses fonctions jusqu'à ce que Dieu eût rappelé à lui le détenteur légitime de la charge, et il rétablit Ignace, qui avait été déposé à tort et irrégulièrement par Bardas. De cette façon, il assura la paix des Églises de Dieu[53]. De plus, voyant que les lois de l'État étaient très obscures et très embrouillées, il s'efforça de les amender utilement comme il convenait, supprimant celles qui étaient inutiles parce qu'elles étaient tombées en désuétude, élaguant la masse de celles qui étaient en vigueur. La mort ne lui en laissa pas le loisir, mais son fils Léon, par la suite, mena cette œuvre à son terme[54].

17. [Complot ; Basile nomme trois de ses fils co-empereurs]

La première année de son règne, Basile fut l'objet d'un complot et d'une machination menés par les patrices Georges et Symbatios[55]. Mais ce forfait fut mis au jour et l'on produisit des preuves certaines. Les deux instigateurs de la conspiration eurent, à ce titre, les yeux crevés, tandis que toute la masse des conjurés fut promenée et livrée à la dérision publique, puis exilée. Pour couper court aux complots de ceux qui aspiraient à l'empire, Basile fit couronner ses fils Constantin et Léon, puis, en la troisième année de son règne personnel, il fit proclamer empereur Alexandre aussi, son troisième fils[56]. Quant au benjamin, Étienne, il le consacra et le fit entrer dans le clergé de la sainte Église de Dieu, et les quatre filles qu'il avait, il les voua à Dieu elles aussi[57] en les faisant entrer dans le saint monastère de sainte Euphémie, la martyre glorieuse[58].

53. Le récit est pour le moins rapide. En réalité Basile avait participé, comme coempereur, au synode de l'été 867 dont il avait signé les actes, synode qui s'était donc déroulé avant le meurtre de Michel III et avait vu le triomphe de Photius. Les actes du synode ayant été ensuite détruits sur ordre de Basile, il ne nous reste qu'un texte contemporain de l'événement, la dix-huitième homélie de Photius (Mango, *Homelies of Photius*, p. 297-315). Parvenu au pouvoir, Basile fit déposer Photius par le synode permanent (*endèmousa* ; sur l'institution, cf. J. Hajjar, *Le Synode permanent (Sunodos endêmousa) dans l'Église byzantine des origines au XI[e] siècle*, Rome, 1962) et rétablit solennellement Ignace le 23 novembre 867 (Dagron, *Histoire du christianisme*, p. 176-177).

54. Basile entreprit de reclasser le matériel juridique contenu dans le *Corpus Juris Civilis*, mais les soixante livres de ce nouveau code appelé «lois impériales» ou *Basiliques* ne furent achevés que sous Léon VI, sans doute à Noël 888 (A. Schminck, *Subseciva Groningana*, 3, 1989, p. 90-93).

55. La présentation des faits par Skylitzès est maladroite, il s'agit de la révolte de Symbatios, stratège des Thracésiens, et de Pèganès, comte de l'Opsikion, déjà évoquée plus haut, qui aurait bien eu lieu après le couronnement de Basile, mais avant son règne personnel.

56. Constantin, le fils aîné et préféré de Basile, était sans doute issu du premier mariage de l'empereur, mais Sh. Tougher (*Leo VI*, p. 42-67) et Ph. Grierson (*DOC* III, p. 474) estiment que Constantin est lui aussi né d'Eudocie. Ces savants peuvent s'appuyer sur les sources hostiles à Basile qui rapportent la mort de Constantin, présenté comme un fils de Michel III (par ex., Georges le Moine Continué, p. 844). Il apparaît cependant que Constantin était sensiblement plus âgé que ses frères. Il fut associé à l'empire entre novembre 867 et février 868, alors que Léon ne fut associé que le 6 janvier 870. Alexandre fut couronné seulement après la mort de Constantin, entre septembre et novembre 879 (*DOC* III, p. 473-475).

57. Cette curieuse attitude de Basile s'explique sans doute par la crainte que les familles des gendres potentiels ne prennent trop d'importance.

58. Il s'agit de Sainte-Euphémie du Pétrion, devenu un monastère familial où furent enterrés la mère de l'empereur, deux de ses frères et ses filles (Janin, *Églises* I, p. 127-129).

18. [Campagne contre Téphrikè ; soumission de Taras et de Lôkana ; sac de Samosate ; siège de Mélitène ; triomphe à Constantinople]

135 Ayant ainsi réglé au mieux, comme il l'entendait, ses affaires privées, il s'empressa aussi de se mettre en campagne contre les ennemis de la Romanie[59]. Alors que les effectifs militaires étaient en baisse à cause du précédent empereur, Michel, qui avait diminué les soldes et les versements en nature, Basile compléta ses troupes par des levées de nouvelles recrues. Il les conduisit contre les barbares et les mena tout d'abord contre Téphrikè dont le chef, Chrysocheir[60], qui avait grande réputation de bravoure et d'intelligence, lançait de violentes incursions contre les territoires romains, qu'il pillait. C'est donc contre lui et contre cette ville que l'empereur se mit en campagne. Chrysocheir ne put tenir face à cette offensive et se réfugia à l'intérieur de ses murs. L'empereur, alors, parcourut et pilla tout le pays soumis à son adversaire, puis vint établir son camp juste sous les murs de Téphrikè, croyant qu'un long siège lui permettrait de s'emparer de ce rempart. Mais quand il eut compris que la ville était si fortifiée de toute part qu'on ne pouvait espérer la prendre en l'assiégeant – et déjà, en effet, toutes les ressources qu'on pouvait tirer du pays étaient épuisées –, il leva le siège, non sans avoir mis à sac les forteresses voisines de Téphrikè, à savoir Abara[61], Koptos[62], Spathè[63] et bien d'autres. Puis il rassembla son armée et s'en retourna de là couvert de glorieux trophées et chargé de butin.

Tandis qu'il pillait et ravageait le pays autour de Téphrikè, Taras[64], une ville
136 voisine, qui appartenait aux Ismaélites et était l'alliée et l'associée de Téphrikè, devant le danger qui la menaçait, envoya des ambassadeurs pour demander, outre la paix, à être inscrite au nombre des cités alliées des Romains. Elle l'obtint, l'empereur ayant accueilli son ambassade avec bienveillance. Kourtikios[65], un Arménien qui tenait Lôkana[66] et qui ne cessait de ravager et de saccager les confins de l'empire romain, s'empressa lui aussi de venir se soumettre à l'empereur avec sa ville et le peuple de ses sujets.

59. La campagne de 871 fait suite à des raids audacieux de Chrysocheir, qui le menèrent jusqu'à Nicomédie et Éphèse, et prend place après l'échec des négociations menées l'année précédente par Pierre de Sicile, dont le rapport d'ambassade constitue notre source majeure sur les Pauliciens (LEMERLE, *Pauliciens*, p. 103).

60. Karbéas, fondateur de l'armée paulicienne, mourut en 863, sans que ce fait ait été en rapport avec la défaite et la mort de son allié Amr de Mélitène. Son neveu et gendre, Chrysocheir, lui succéda sans difficulté (LEMERLE, *Pauliciens*, p. 95-96).

61. Forteresse située sur la route de Sébastée, au sud de Téphrikè (HONIGMANN, *Ostgrenze*, p. 56).

62. Koptos, peut-être l'actuelle Koubdin, était située au sud de Téphrikè à mi-chemin d'Abara. Selon le *taktikon* de l'Escorial, la ville abrita au siècle suivant un stratège (OIKONOMIDÈS, *Listes*, p. 359).

63. Site non identifié.

64. Il s'agit de l'actuelle Derende, la Tarente byzantine, située à trois jours de marche, à l'ouest de Mélitène. Selon le *taktikon* de l'Escorial, la ville abrita également un stratège (OIKONOMIDÈS, *Listes*, p. 359).

65. Cet homme fut l'ancêtre des Kourtikioi qui fournirent tant d'officiers à l'empire (cf. A. P. KAŽDAN, *Armjane v sostave gospodstvujuščego klassa vizantijskoj imperii v XI-XII vv.*, Erivan, 1975, p. 14-17).

66. Forteresse établie dans la même région, mais non localisée avec certitude.

Tout en faisant cela, l'empereur envoya une troupe de combattants d'élite contre la ville qu'on appelle Zapétra et contre Samosate[67]. La fortune lui sourit, après que l'armée, passant les défilés au premier assaut, fut tombée subitement sur la ville elle-même : elle fut enlevée par surprise, ses habitants furent massacrés en grand nombre et l'on emmena une foule innombrable de captifs tandis que des prisonniers romains étaient libérés des fers où ils étaient retenus depuis longtemps. La troupe qui avait été ainsi envoyée incendia la région avoisinante et dévasta Samosate, puis, sur son élan, elle passa l'Euphrate, fit des prisonniers sur toute l'autre rive et, s'étant emparée de nombreux captifs et d'un grand butin, elle revint intacte vers l'*autokratôr* qui avait établi son camp sur la rive de l'Atzarnouk[68].

L'empereur leva le camp et prit avec toute son armée la route de Mélitène. Arrivé au bord de l'Euphrate, il trouva le fleuve en crue en plein été et tout à fait infranchissable. Il fit établir un pont et passa. Il ravagea une grande partie de la région, qu'il bouleversa de fond en comble, puis il s'empara aussi de la forteresse qu'on appelle Rapsakion. Il détacha un corps de son armée et l'envoya avec mission de razzier le pays qui s'étend entre l'Arsinos et l'Euphrate. Les soldats parcoururent toute cette région avec une rapidité extrême et mirent à sac les places nommées Karkikion, Chachon[69], Aman, Mourèx et Abdèla[70]. Quant à lui,
137 il se porta contre Mélitène, ville alors florissante, et toute glorieuse de sa forte population barbare. S'étant approché des murs de la ville, il soutint l'assaut des phalanges barbares qui l'attaquèrent avec des cris et des hurlements. L'empereur, vaillamment, prit part au combat et, se tenant en tête de ses troupes, il mit en fuite ses adversaires directs ; ensuite, les autres en firent autant avec le reste des ennemis, qu'ils poursuivirent jusqu'à la ville, faisant un tel massacre que, sur toute la distance, le sol fut complètement jonché de cadavres. On prit aussi vivants bon nombre d'ennemis, tandis que les autres allaient sans gloire s'enfermer à l'abri des murailles.

L'empereur voulut tenter de prendre la place avec des machines de siège et d'autres engins, mais, voyant les fortes tours de cette ville et la foule des défenseurs qui garnissaient ses remparts, apprenant aussi de la bouche des transfuges qu'elle avait des provisions très abondantes et qu'elle ne craignait pas un long siège, il leva le camp pour aller attaquer le pays des Manichéens. Réduisant tout en cendres sur son passage, il incendia et détruisit les forteresses d'Argaouth, de Koutakion, de Stéphanos et d'Arachach[71]. Ensuite, il rassembla son armée et prit la route de la Ville impériale. Il récompensa les soldats qui s'étaient distingués et les libéra, tandis que lui-même, arrivant à la Ville reine passait en Thrace et, depuis l'Hebdomon, organisait un cortège public. Entré par la Porte d'Or, il célébra le plus magnifique des triomphes et se rendit parmi les chants de victoire et les acclamations de tout le peuple qui le glorifiait jusqu'à l'église de la Sagesse

67. La mention de Samosate, qu'il s'agisse d'une interpolation ou d'une anticipation, obscurcit le passage.

68. Fleuve az-Zarnūq, situé au sud de Mélitène (HONIGMANN, *Ostgrenze*, p. 58).

69. Autre forme du toponyme dans certains manuscrits : Chlaschon, Glaschon, Glachon.

70. Pour des propositions d'identification de ces villes, cf. HONIGMANN, *Ostgrenze*, p. 59-60).

71. La forme Argaouth se rencontre à la fois chez Skylitzès et chez Théophane Continué : il s'agit d'Argaoun ; pour Arachach, Théophane Continué donne la forme Rachat.

personnifiée de Dieu[72]. Quand il y fut parvenu, il offrit à Dieu des hymnes d'action de grâces, puis, après que le patriarche Ignace l'eut ceint de couronnes triom-
138 phales, il retourna au palais, où, après de brèves réjouissances en compagnie de sa femme et de ses enfants, il se remit au gouvernement de l'État.

19. [Campagne contre les Manichéens ; mort de Chrysocheir ; fin de Téphrikè]

L'année suivante, alors que le chef des Manichéens, Chrysocheir, avec une puissante armée, avait attaqué le territoire romain[73] et le pillait, l'empereur envoya contre lui comme d'habitude le commandant des Scholes[74]. Celui-ci partit avec toute l'armée romaine ; mais comme il craignait de risquer le tout pour le tout dans une bataille rangée, il se contenta pour l'instant de suivre Chrysocheir à quelque distance pour l'empêcher d'envoyer des détachements faire des incursions et pour lui interdire de disperser impunément ses soldats à travers le pays. Comme le barbare, tantôt actif, tantôt tenu en échec, songeait déjà à rentrer chez lui et s'en retournait chargé d'un lourd butin, le domestique des Scholes désigna deux stratèges, celui du Charsianon[75] et celui des Arméniaques, auxquels il ordonna de suivre Chrysocheir chacun avec ses troupes jusqu'au lieu dit Bathyrryax[76] : et là, dit-il, s'il envoyait des troupes contre le territoire romain, il faudrait le lui faire savoir ; mais s'il poursuivait sa retraite sans se retourner, ils devaient le quitter et revenir vers lui.

Le soir venu, alors que l'armée barbare, arrivée à Bathyrryax, avait établi son camp au pied de la montagne tandis que les stratèges dont j'ai parlé, établis sur des positions dominantes, examinaient ce que l'ennemi allait faire, voici que les soldats des deux thèmes en viennent à se quereller et à se disputer pour savoir à qui revenait le premier rang : les soldats du Charsianon soutenaient qu'ils méritaient le prix de vaillance, tandis que les Arméniaques le revendiquaient au contraire pour eux-mêmes. Comme la contestation s'amplifiait et que chacun des régiments laissait libre cours à sa jactance, alors donc, à ce qu'on prétend, un homme du corps des Arméniaques aurait dit : «Camarades, à quoi bon nous
139 vanter à tort et à travers ? Nous pouvons prouver notre valeur par des actes, sans discussion possible. L'ennemi est à deux pas, et l'on verra bien sur le terrain qui est le meilleur !» Quand les stratèges entendirent ces mots, voyant que l'armée brûlait de faire paraître son courage et comprenant qu'ils avaient l'avantage du terrain puisqu'ils allaient attaquer depuis des positions élevées un ennemi établi dans un creux, ils divisèrent en deux leurs forces et décidèrent que l'élite des soldats, soit six cents hommes[77], attaquerait l'armée barbare avec les stratèges

72. Sur la cérémonie organisée par Basile, qui visait à égaler les triomphes célébrés sous la dynastie amorienne, cf. McCormick, *Eternal victory*, p. 152-157.

73. Chrysocheir fit un raid jusqu'à Ancyre (Lemerle, *Pauliciens*, p. 103).

74. Christophe, *gambros* (l'époux d'une fille ou plutôt d'une sœur car Basile, nous l'avons vu, avait enfermé ses filles au couvent) de Basile Ier, qui avait succédé à Marianos, frère de l'empereur.

75. C'est la première mention d'un stratège du Charsianon, jusqu'ici simple clisure.

76. Camp de rassemblement de l'armée (*aplèkton*) habituel pour une campagne contre les Pauliciens (Constantine Porphyrogenitus, *Expeditions*, p. 80).

77. Ce nombre donne la mesure des forces engagées de part et d'autre, pas plus de quelques milliers d'hommes (sur les effectifs de l'armée byzantine, cf. J.-Cl. Cheynet, Les effectifs de l'armée byzantine (xe-xiie s.), *Cahiers de Civilisation Médiévale*, 38, fasc. 4, 1995, p. 319-335).

eux-mêmes. Quant au reste des soldats romains – une poignée –, ils les établirent là sur les hauteurs de sorte qu'ils donnassent l'impression d'être très nombreux. Ils convinrent avec eux d'un signal afin que, lorsque leurs camarades attaqueraient l'ennemi, ils poussent eux aussi des cris effrayants, avec de grands hurlements et force sonneries de trompettes, auxquels répondrait l'écho des montagnes ; alors, sans se montrer, à la faveur de la nuit, ils approcheraient du camp ennemi.

Le signal convenu fut donné tandis que le soleil n'éclairait pas encore les cimes. Alors, poussant une grande clameur, ils entonnèrent des chants de guerre et, au cri de «la Croix a vaincu», ils attaquèrent l'ennemi. Leurs camarades, depuis la montagne, poussaient aussi des cris de guerre et les barbares aussitôt, pétrifiés et pris au dépourvu, ne prirent le temps ni de s'organiser ni d'examiner le nombre de leurs assaillants. Incapables d'improviser un autre plan de salut, ils se mirent à fuir. Les Romains qui les poursuivaient appelèrent à leur aide les stratèges et les *tagmata* qui n'étaient pas là, ainsi que le commandant des Scholes, comme ils en avaient reçu l'ordre, et tandis que chez les fuyards panique et désordre ne faisaient que croître, la poursuite se prolongea sur trente milles et le sol, sur toute cette distance, fut jonché d'un nombre infini de cadavres.

Alors, l'impudent Chrysocheir, qui fuyait en compagnie de quelques-uns des siens, reconnut dans le Romain qui le poursuivait un certain Pouladès qu'il avait tenu prisonnier naguère à Téphrikè et avec qui il avait entretenu des relations suivies à cause de son élégance et de son bon air. L'ayant donc vu et reconnu, il se retourna et lui dit : «Quel mal t'ai-je fait, misérable Pouladès, pour que tu me poursuives ainsi comme un fou et cherches à me tuer ?» L'autre lui répondit brutalement : «Tes bienfaits, patron, j'ai confiance en Dieu, je vais te les payer
140 aujourd'hui !» Et donc, l'un fuyait comme s'il avait l'esprit égaré par la foudre, tandis que l'autre le poursuivait avec toute l'audace d'un jeune homme. Le fuyard se retrouva devant un fossé profond qu'il n'osa pas faire franchir à son cheval. Il reçut par derrière un coup d'épieu au côté que lui porta Pouladès, qui l'avait rejoint. Aussitôt, la douleur lui donna le vertige et il s'effondra au bas de son cheval. L'un de ses compagnons, nommé Diakonitzès[78], sautant au bas de sa monture pour s'occuper de son chef à terre, prit sa tête sur ses genoux et pleura sur ce qui arrivait. Pendant ce temps, Pouladès fut rejoint par d'autres cavaliers. Ils sautèrent au bas de leur monture et coupèrent la tête de Chrysocheir, qui déjà agonisait et rendait l'âme. Ils ligotèrent aussi Diakonitzès, qu'ils mirent avec les autres captifs. Et donc, on envoya bien vite à l'empereur toutes ces bonnes nouvelles, avec, en plus, la tête de Chrysocheir. Après la mort de celui-ci, Téphrikè, à la population si florissante, se fana elle aussi. Voilà donc quelle fut sa fin et, en un instant, la multitude des Manichéens, qui s'était élevée jusqu'au faîte de la gloire, fut dissipée comme simple fumée.

20. [Second patriarcat de Photius]

Le patriarche Ignace ayant quitté ce monde, l'empereur rendit l'Église à Photius[79].

78. Plus tard, ce Paulicien combattit glorieusement en Italie du Sud sous les ordres de Nicéphore Phocas l'Ancien (cf. *infra*, p. 134).

79. Ignace mourut le 23 octobre 877.

21. *[Complot de Kourkouas]*

À cette époque, l'empereur fut averti par l'un des conjurés d'un complot qui avait à sa tête le patrice Romain Kourkouas[80]. Les conspirateurs furent arrêtés, Kourkouas eut les yeux crevés tandis que les autres furent bastonnés, tondus et exilés.

22. *[Nouveaux succès]*

141 L'empereur reprit la forteresse de Loulon, qui était aux mains des Sarrasins[81]. S'y ajouta celle de Mélouos[82], qui reconnut la souveraineté de l'empereur. Celui-ci, également, ravagea en personne Kama[83], la métropole des Manichéens.

23. *[Campagne contre la Syrie]*

Aux premiers beaux jours du printemps, s'adjoignant Constantin, l'aîné de ses fils, l'empereur partit en campagne contre la Syrie[84]. Il atteignit Césarée près de l'Argée, la principale ville des Cappadociens, où il établit son camp. Il procéda à des manœuvres pour entraîner le gros de son armée tandis qu'il détachait un corps de troupe qu'il envoya en reconnaissance. Lui-même suivait peu après. Les éclaireurs et les coureurs de l'avant-garde traversèrent très vite les régions désertes, détruisirent la forteresse de Psilokastron, ainsi que l'autre, celle de Phyrokastron, et emmenèrent leurs habitants en captivité[85]. Effrayés de cela, les occupants de la place forte de Phalakros[86] se soumirent spontanément aux Romains. Quant à Apabdélé fils d'Ambrôn[87], l'émir d'Anazarbe[88], tant que l'empereur fut loin, il fit le brave en barbare qu'il était ; mais lorsque l'empereur se fut approché, il mêla à la foule des gens de Mélitène et trouva avec eux le salut dans la fuite. L'empereur détruisit Kasama, Karva, Ardala et Érèmosykéa[89] ; c'est alors que le fameux Sèmas, fils de Taèl[90], qui tenait les régions accidentées du Taurus, d'où il attaquait et ravageait les confins de l'empire romain, vint se mettre sous la protection de l'empereur.

Ensuite, l'empereur passa la rivière qu'on nomme l'Onopniktès[91] ainsi que le Saros[92] et vint à Cucuse[93] avec son armée. Il fit place nette des taillis qu'il y a

80. Il s'agit en fait de la conspiration de Jean Kourkouas, qui menaça Basile à la fin de son règne (cf. *infra*, p. 142 n. 197).

81. Sans doute en 877. Ce succès ouvre pour les Byzantins une nouvelle voie d'attaque contre Tarse par la passe de Podandos.

82. Milvan Kale, à 18 km au sud-est de Podandos (HILD-RESTLE, *Kappadokien*, p. 82).

83. Le nom est corrompu – Théophane Continué (p. 278) donne Katavatala – car il ne peut s'agir de Kama, située à 80 km au sud-ouest d'Erzican (HILD-RESTLE, *Kappadokien*, p. 82 et n. 209).

84. Constantin étant encore vivant, la campagne est datée assez sûrement de l'année 878.

85. L'une de ces places fortes établies sur la route de Césarée à Mélitène pourrait être identifiée à Meşkiran Kalesi (HILD-RESTLE, *Kappadokien*, p. 237).

86. Aujourd'hui Ağilören, au sud du mont Argée (HILD-RESTLE, *Kappadokien*, p. 257-258).

87. Abd'Allāh, fils de 'Amr.

88. C'est l'une des principales forteresses de Cilicie protégeant la capitale de l'émirat de Tarse (HILD-HELLENKEMPER, *Kilikien*, p. 178-185).

89. Liste de modestes fortins, destinée à gonfler l'importance des succès de Basile.

90. Sīmā al Ṭawīl, émir de Tarse (VASILIEV - CANARD II/1, p. 87).

91. Le Tzamantı su.

92. Le Seyhan.

93. Aujourd'hui Göksun, lieu situé à mi-chemin entre Césarée et Germanicée. Basile s'enfonce au cœur du Taurus.

dans cette région et, après s'être ménagé une route commode en ces lieux impénétrables, triompha des troupes postées là en embuscade. Arrivé à Kalipoli et à

142 Padasia[94], il trouva des chemins très rudes et escarpés ; alors, encourageant ses soldats, il prit lui-même la tête de l'armée, marchant à pied devant elle. Une fois franchis les défilés du Taurus, il attaqua Germanicée[95] et comme tous ses adversaires s'étaient barricadés derrière la muraille et que personne n'osait venir l'affronter, il rasa et livra au feu les beaux domaines devant cette ville, puis se rendit à Adata[96], dont les habitants, n'osant combattre à découvert, se laissèrent refouler à l'intérieur des murs. L'empereur donc pilla et réduisit en cendres les environs de la ville, fit capituler la place qu'on appelle Gérôn, qu'il livra au pillage des soldats, puis, finalement, attaqua les remparts mêmes de la ville. Il fit avancer des machines de toute sorte et mena le siège avec vigueur, parce qu'il avait bon espoir, vu la force de ses troupes, d'enlever la place. Mais voyant que les assiégés tenaient bon et supportaient sans crainte les malheurs qui leur arrivaient, il leur accorda une trêve et leur demanda d'où leur venait une telle confiance, eux qui, alors que leur patrie allait être prise, faisaient visiblement si peu de cas de lui.

L'un des anciens de la ville lui répondit qu'ils avaient l'assurance «que la ville ne capitulerait pas aujourd'hui devant vous, mais que le destin voulait qu'elle fût prise par quelqu'un d'autre, de votre race, qui s'appellerait Constantin». Voilà pourquoi ils n'étaient pas abattus par les épreuves qu'ils traversaient. Basile lui montra son fils et lui dit qu'il s'appelait Constantin ; mais l'autre répondit que ce n'était pas ce Constantin-là qui renverserait leur ville, mais un autre, bien après, «l'un de vos descendants»[97]. L'empereur à ces mots fut pris de colère et voulut démontrer par les faits eux-mêmes que cette prédiction n'était que mensonge. Il durcit donc le siège. Mais comme il voyait que malgré les efforts de chacun, son entreprise n'avançait nullement, comme d'autre part il s'était mis à faire un froid impossible dont souffraient tous ceux qui vivaient à la belle étoile, il leva le siège. Sur le chemin du retour, il donna l'ordre de passer au fil de l'épée la plupart des prisonniers pour s'en débarrasser, car ils n'étaient qu'un poids gênant, puis il reprit ainsi le chemin de la Ville impériale, laissant derrière lui les

143 fils d'Agar complètement terrorisés. Comme il s'attendait à des attaques de leur part, il établit des embuscades dans les défilés aux endroits propices et captura ainsi beaucoup de ceux qui croyaient l'attraper. Devant tout cela, Abdéloméler[98] qui tenait la région en son pouvoir, renonça, et il envoya des ambassadeurs réclamer la sécurité et la paix. L'empereur agréa cette demande et l'eut désormais comme allié volontaire contre les gens de sa race.

94. Lieux inconnus, mais à coup sûr situés sur la route de Cucuse à Germanicée.

95. L'actuelle Marash, située sur l'Anti-Taurus, au bord de la plaine mésopotamienne, contrôlant l'un des principaux accès vers la Syrie. Cette ville, qui vit naître Nestorius et l'empereur Léon III, fut fort disputée entre Byzantins et Arabes aux VIIIe et IXe siècles (*ODB*, p. 845).

96. Forteresse (auj. Serayköy) située au nord-est de Germanicée, qui commande l'une des passes menant en Cappadoce (DAGRON - MIHĂESCU, *Traité*, p. 125).

97. Il s'agit évidemment du petit-fils de Basile, Constantin VII, sous le règne duquel, en 957, Adata fut définitivement conquise et devint le siège d'un petit thème (OIKONOMIDÈS, *Listes*, p. 359).

98. Personnage inconnu des sources arabes.

L'empereur passa ensuite l'Argée et, arrivé devant Césarée, il reçut de Colonée et de Mésopotamie des nouvelles de victoire, tandis qu'on lui faisait parvenir un grand butin et une foule de captifs kurdes[99] et sarrasins dont il se débarrassa en les faisant tous passer au fil de l'épée. L'armée, en effet, était depuis longtemps surchargée du grand butin et des nombreux captifs faits en Syrie ou à Téphrikè et il ne voulait pas que les nouveaux prisonniers, en la suivant, l'encombrassent. Arrivé à Mèdaéion[100], il récompensa les soldats qui s'étaient distingués, renvoya son armée à ses quartiers d'hiver et rentra lui-même avec une petite escorte dans la Ville impériale. Selon la coutume, il reçut du patriarche la couronne de la victoire, et du peuple les hymnes triomphaux[101].

24. [Succès d'André le Scythe contre l'émir de Tarse]

Alors que Téphrikè s'était flétrie, la puissance des gens de Tarse se mit à grandir et devint florissante, et de nouveau les confins du territoire romain souffraient cruellement de leurs attaques. Le fameux général André le Scythe montra bien des fois sa valeur et il tua ou fit prisonniers beaucoup de ceux qui venaient faire des razzias, si bien que l'empereur l'honora de la dignité de patrice et le promut commandant des Scholes[102]. Alors donc, André, qui disposait désormais d'un pouvoir plus grand et de forces plus importantes, affronta les gens de Mélitène et de Tarse dans nombre de batailles brillantes dont il sortit vainqueur. Un jour, l'émir de Tarse eut l'arrogance d'envoyer à André une lettre pleine de blasphèmes, qui disait ceci : «Je verrai si le fils de Marie te sera de quelque
144 secours, lui ou celle qui l'a mis au monde, lorsque je m'avancerai contre toi avec mon armée.» André, recevant ce billet insultant, l'accrocha à l'icône de la Mère de Dieu et dit : «Ô Mère du Dieu Verbe, et toi, son fils et son Dieu, voyez de quelles insultes et de quelles insolences vous accable ce barbare fanfaron, vous et le peuple qui vous appartient !» Et sur ces mots, il prit la tête des armées romaines et marcha contre Tarse. Arrivé au Podandos, il engagea le combat avec l'ennemi et la multitude des barbares, mise en déroute, subit de lourdes pertes après que l'émir lui-même eut perdu la vie. Seuls quelques hommes parvinrent à grand-peine à se sauver et à revenir à Tarse. Quant à André, il ensevelit les siens, rassembla en un seul lieu tous les ennemis dont il fit une grande colline en guise de stèle commémorative pour l'avenir, puis il revint dans ses quartiers avec force butin et des prisonniers nombreux. Il écrivit à l'empereur pour lui annoncer sa victoire.

99. Skylitzès s'éloigne du texte de la *Vita Basilii* (THÉOPHANE CONTINUÉ, p. 283) où il est précisé que Basile avait reçu des informations provenant de Colonée et de Loulon et que la foule de captifs était constituée de gens de Tarse et de Manichéens (cf. LEMERLE, *Pauliciens*, p. 106-107)

100. Lieu situé à proximité du grand camp militaire de Dorylée (BELKE-MERSICH, *Phrygien und Pisidien*, p. 341-342).

101. La description de ce triomphe nous a été transmise par Constantin VII : CONSTANTINE PORPHYROGENITUS, *Expeditions*, p. 140-146. Pour le commentaire, MCCORMICK, *Eternal victory*, p. 212-222.

102. André fut sans doute comte de l'Opsikion auparavant (SEIBT, *Bleisiegel* I, p. 242).

25. [André victime de l'envie ; défaite de Stypeiôtès]

Mais par un effet habituel de l'envie, des gens pervers se mirent à le calomnier devant l'empereur en prétendant qu'alors qu'il lui aurait été bien facile d'enlever Tarse, il avait laissé passer l'occasion par ses lenteurs et sa passivité. L'empereur se laissa persuader par ces calomnies souvent répétées et démit André de son commandement. À sa place, il nomma celui qu'on appelle Stypeiôtès[103], qui s'engageait, entre autres vantardises, à s'emparer de Tarse. Il prit aussitôt la tête de l'armée, qu'il conduisit contre Tarse sans avoir la moindre vue stratégique et sans plan véritable. Arrivé près de la ville, il se fixa en un lieu qu'on appelle Chrysoboullon, où il n'établit ni camp fortifié ni fossé dignes de ce nom. Quand les gens de Tarse virent son incurie, ils l'attaquèrent de nuit en usant du stratagème que voici.

Comme ils manquaient d'hommes après la défaite que leur avait infligée André, incapables désormais de lutter en bataille rangée, ils rassemblèrent un grand nombre de chevaux à la queue desquels ils attachèrent des peaux sèches et qu'ils lâchèrent à un certain signal en plusieurs points du camp romain. Eux-
145 mêmes, derrière ces chevaux, faisant grand vacarme avec leurs trompettes et leurs tambourins, ils bondirent au milieu du retranchement l'épée nue. L'armée romaine fut la proie du désordre et de la panique. Hommes et chevaux ensemble, dans la même confusion, tombèrent pêle-mêle de sorte qu'il arriva que les barbares l'emportèrent et massacrèrent une infinité de Romains, qui, pour la plupart, périrent sans gloire en se piétinant et s'étouffant l'un l'autre[104]. Les gens de Tarse, qui l'avaient emporté ainsi contre toute attente et qui avaient abattu la puissance romaine, avec des hurlements de barbares, entonnèrent des chants de victoire.

26. [Affaires d'Occident ; siège de Raguse par les Sarrasins ; la Dalmatie revient dans l'empire ; coalition contre les Sarrasins]

Voilà donc pour les affaires du Levant ; quant à celles d'Occident, je vais en parler maintenant. Tout comme les autres, elles avaient été négligées, plus que par le passé, sous le règne de Michel. Presque toute l'Italie – tout ce qui appartenait à l'empire des Romains – et la plus grande partie de la Sicile avaient été conquises par les armées carthaginoises et payaient tribut à ces barbares. De plus, les Scythes de Pannonie, de Dalmatie, et ceux qui sont établis au-delà, je veux dire les Croates, les Serbes, les Zachlouvoi, les Tervouniotes, les Canalites, les Dioclètianoi et les Rentanoi, s'étant débarrassés de l'autorité romaine à laquelle ils avaient été soumis anciennement, avaient acquis leur indépendance[105].

103. C'est la première attestation de cette famille qui donna à l'empire de nombreux fonctionnaires jusque sous les Paléologues. Cf. O. KRESTEN, Zum Sturz des Theodoros Styppeiotes, *JÖB*, 27, 1978, p. 49-103.

104. Stypeiôtès périt le 14 septembre 883. Le chef des Arabes était Yāzmān, l'émir de Tarse, qui venait de se libérer de la tutelle des Tulunides d'Égypte (VASILIEV - CANARD II, p. 102-103). La popularité de Yāzmān était si vaste que, selon le témoignage d'un Grec recueilli par Mas'udi dans ses *Prairies d'or*, les Byzantins avaient peint son portrait parmi ceux des dix musulmans les plus vaillants, qui ornaient certaines de leurs églises (*ibid.*, p. 123).

105. Une liste identique des peuples dalmates se trouve dans le *DAI*, § 29. L'énumération des princes slaves cités dans le *De cerimoniis* a été commentée par É. MALAMUT, Les adresses aux princes des pays slaves du sud dans le *Livre des cérémonies*, II, 48 : interprétation, *TM*, 13, 2000, p. 595-615.

Le moment venu, les Agarènes de Carthage vinrent les attaquer tous ensemble. Ils mirent à leur tête Soldanos, Sabas et Kalphous[106], qui, plus qu'aucun de leurs compatriotes, étaient des chefs de guerre expérimentés, ainsi qu'ils en avaient
146 donné maint témoignage, puis ils envoyèrent contre la Dalmatie une flotte de trente-six navires de guerre qui s'empara de plusieurs cités dalmates comme Boutoma, Rôsa et Katô Dékatora[107].

Comme les Agarènes voyaient la situation évoluer dans le sens qu'ils espéraient, ils se présentèrent devant la capitale de toute la nation, qui s'appelle Raguse, et l'assiégèrent pendant longtemps tandis que les gens de la ville se défendaient avec cœur[108]. Mais à la longue, les habitants de Raguse, mis à mal, furent réduits à la dernière extrémité et la nécessité leur fit envoyer des ambassadeurs à l'empereur pour lui demander de leur porter secours à eux qui risquaient de tomber entre les mains des négateurs du Christ. Cependant, avant même que les ambassadeurs ne fussent arrivés, l'empereur Michel était mort et ce fut Basile qui les reçut. Il les écouta attentivement et compatit pleinement à leurs malheurs. Il équipa une flotte de cent navires qu'il envoya contre les ennemis après avoir mis à sa tête un homme qui, plus que tout autre, se distinguait par son expérience et par son intelligence, le patrice et drongaire de la Flotte Nicétas, surnommé Ôoryphas[109].

Les Agarènes, qui persistaient à assiéger Raguse, furent informés par des transfuges que les habitants avaient envoyé une ambassade à l'empereur. Désespérant aussi de prendre rapidement la ville et craignant d'autre part l'arrivée des secours envoyés par l'empereur, ils levèrent le siège et passèrent en Italie dans ce qu'on appelle maintenant la Longobardie[110]. Ils mirent à sac la citadelle de Bari[111], s'y établirent et, attaquant chaque jour les régions voisines, réussirent par de continuelles conquêtes à se rendre maîtres de toute la Longobardie, presque jusqu'à Rome, cette ville autrefois si fameuse.

147 Les peuples scythes que j'ai mentionnés plus haut – Croates, Serbes et autres –, voyant les effets que l'assistance des Romains avait produits en Dalmatie, envoyèrent à l'empereur des ambassadeurs pour demander à se soumettre à l'autorité romaine. L'empereur prêta l'oreille à cette requête, qui lui parut raisonnable, et les reçut avec miséricorde si bien que tous, rentrant dans le sein de l'Empire romain, reçurent des gouverneurs, choisis parmi eux-mêmes et leurs congénères[112].

106. Sawdan, émir de Bari, Saba (ou Sama) de Tarente et Kalfūn, un Berbère, qui avait déjà attaqué Bari en 841 (GAY, *Italie*, p. 52).

107. Butova, Rôsa et Kotor.

108. Les Arabes menèrent deux attaques contre Raguse, l'actuelle Dubrovnik, l'une en 840, durant laquelle ils s'emparèrent également de Bari, et l'autre en 866 (GAY, *Italie*, p. 92).

109. Sans doute un parent du drongaire de la Veille homonyme, actif sous Théophile.

110. La Longobardie désigne le pays habité par les Lombards, mais à Byzance le thème de Longobardie correspond en gros à la Pouille. Sur cette région à l'époque byzantine, cf. J.-M. MARTIN, *La Pouille du VIe au XIIe siècle*, Rome, 1993.

111. Confusion avec la précédente attaque de Raguse.

112. Ces événements conduisirent sans doute à la création du thème de Dalmatie, dont le premier stratège est attesté en 878, alors que le *taktikon* Uspensky ne connaît que des archontes (OIKONOMIDÈS, *Listes*, p. 353).

Quant aux Agarènes qui avaient assiégé Raguse et qui ne cessaient de razzier et d'épuiser l'Italie, l'empereur cherchait comment s'en défaire et, voyant que la flotte confiée à Ôoryphas n'était pas en état de les combattre, il envoya une ambassade au roi de Francie Doloïchos et au pape de Rome. Il leur demandait de prêter assistance à ses propres forces et de se ranger à leurs côtés pour combattre les athées. Les régions slaves que je viens de mentionner et les habitants de Raguse collaboreraient également à cette entreprise. Tous s'étant unis, une grande armée fut rassemblée et comme l'amiral romain se distinguait pas son expérience militaire, Bari ne tarda pas à être prise[113]. L'archonte de Francie s'empara de Souldanos et des troupes agarènes qu'il commandait. Il les emmena en captivité chez lui, et c'est ainsi que s'acheva la première campagne de Basile en Occident.

27. [Le rire de Souldanos][114]

Souldanos, fait prisonnier par le roi comme je viens de le dire, fut emmené à Capoue où il passa deux années entières sans que personne le vît jamais se
148 dérider. Le roi promit alors qu'il donnerait de l'or à quiconque le surprendrait à rire. Un jour donc, quelqu'un vint dire au roi – et il amenait des témoins – qu'il avait vu Souldanos en train de rire, si bien que le roi convoqua celui-ci et lui demanda ce qui l'avait fait changer au point de provoquer ainsi son hilarité : «J'ai vu un char, répondit Souldanos, et j'ai observé comment le bas de ses roues s'élève tandis que le haut s'abaisse. J'y ai vu l'image du bonheur humain, instable et incertain, et c'est ce qui m'a fait rire parce que j'ai pensé comme nous tirons orgueil d'une chose si peu sûre, et en même temps parce que je me suis pris à croire qu'il n'était pas impossible que moi, tout comme j'étais tombé de haut et m'étais abaissé, je ne parvienne à m'élever de terre et à retrouver ma grandeur.» À ces mots, le roi réfléchit à son propre cas et se mit à penser qu'il avait affaire à un homme intelligent, qui avait été autrefois un chef et qui, parvenu à la vieillesse, avait fait aussi bien l'expérience du bonheur que du malheur. De ce fait, il lui permit d'avoir auprès de lui fréquent accès et liberté de parole.

28. [Ruse de Souldanos ; il revient assiéger Capoue et Bénévent ; alliance de Basile avec ces villes ; {fondation de Callipoli}]

Or Souldanos, qui était plein de ruse et d'intrigue, réussit à monter contre le roi[115] une machination qui chassa celui-ci de Capoue et lui permit à lui-même de retourner dans son pays. Sachant en effet que les deux villes italiennes de Capoue et de Bénévent n'appartenaient pas au roi depuis longtemps et que, loin

113. La réalité est plus compliquée. L'«archonte de Francie», Doloïchos, est à identifier à l'empereur Louis II, qui fit campagne en Italie du sud pour la soustraire à l'influence grandissante des musulmans. Il rechercha l'alliance byzantine, mais la coopération devant Bari fut inefficace, car Ôoryphas vint avec sa flotte devant la ville alors que l'armée de Louis II avait déjà levé le siège. Ce dernier revint assiéger Bari, qu'il prit en février 871. Bari ne redevint byzantine qu'en 875/876 (Vera von FALKENHAUSEN, Bari bizantina, dans *Spazio, società, potere nell'Italia dei Comuni*, ed. ROSETTI, Naples, 1986, p. 195-227).

114. Le même épisode est rapporté dans le *DAI*, ch. 29.

115. Il s'agit de Louis II, qui avait été capturé par les Lombards de Bénévent et libéré contre la promesse de ne pas se venger.

de lui être d'une loyauté assurée, elles rêvaient sans cesse à leur liberté perdue, n'ignorant pas non plus que le roi se préoccupait de les tenir en main sûrement et fermement, il vint le trouver et lui dit : «Sire empereur, comme je vous vois toujours soucieux et tout préoccupé de la façon dont vous pourrez tenir fermement ces villes italiennes, je viens vous donner un conseil. Sachez donc, très noble souverain, que le seul moyen de vous assurer la possession inébranlable
149 de ces villes, c'est d'en déporter les notables au pays des Francs. La nature, en effet, veut que quiconque est asservi malgré soi s'attache à la liberté et, dès que l'occasion se présente, la saisisse pour laisser éclater ses aspirations.» Ce discours plut au roi, qui crut y trouver son profit et décida qu'il suivrait ce conseil. On forgea donc en secret des fers et des chaînes en prétendant qu'il y en avait un besoin urgent.

Après avoir ainsi pris habilement le roi dans ses filets, Souldanos vint trouver les chefs des citoyens, avec lesquels il s'était lié aussi et qu'il rencontrait fréquemment. Il leur dit : «Je voudrais bien vous révéler un secret, mais j'ai peur, si cela s'ébruite, de provoquer ma perte et de vous mettre vous-mêmes en péril.» Ils jurèrent de tenir leur langue et de garder secret ce qu'il leur confierait. Alors, il leur dit que le roi voulait tous les envoyer dans son pays, en Francie, les fers aux pieds, «car, disait-il, il n'a pas d'autre moyen de s'assurer la maîtrise de vos villes.» Les autres hésitaient, trouvant peu vraisemblable ce qu'il leur disait, et comme ils voulaient se renseigner plus clairement sur ses révélations, il prit avec lui l'un des chefs et l'emmena auprès des forgerons, le pressant de s'informer de ce qu'ils forgeaient là avec tant d'ardeur. Lorsque cet homme eut appris que c'étaient des chaînes et des entraves, il retourna pour assurer aux autres chefs que Souldanos leur parlait en ami : ce qu'il disait était vrai, et pouvait sauver leurs villes. Ainsi donc, les chefs et les conseillers desdites villes, convaincus, cherchèrent le moyen de se protéger contre le roi et, un jour qu'il était sorti à la chasse, ils fermèrent les portes derrière lui et ne le laissèrent plus entrer. Le roi, sur l'instant, ne put rien faire. Il rentra dans son pays. Quant à Souldanos, il vint trouver les chefs et leur demanda la récompense que méritaient ses révélations, c'est-à-dire de le relâcher et de lui permettre de retourner librement dans sa patrie. Il fut donc libéré en retour de ses prétendus bienfaits, rentra à Carthage, reprit son commandement et monta une expédition contre Capoue et Bénévent[116]. Il établit un camp fortement retranché et entreprit d'assiéger énergiquement ces
150 villes. Les habitants, réduits à la détresse par le siège, envoyèrent au roi une ambassade pour demander le pardon de la faute qu'ils avaient commise et pour obtenir une alliance ; mais le roi les renvoya ignominieusement en leur disant qu'il se réjouissait de leur perte.

Les ambassadeurs revinrent donc bredouille et, comme les deux cités étaient embarrassées et ne savaient que faire, comme elles étaient de plus réduites à la dernière extrémité par les malheurs du siège, elles dépêchèrent un envoyé auprès de Basile, l'empereur des Romains, afin de lui demander assistance. Celui-ci reçut l'ambassade et renvoya bien vite l'ambassadeur pour qu'il transmette le message suivant : il fallait garder bon courage, car, sous peu, les deux villes verraient arriver

116. L'armée envoyée par l'émir Mohamed ibn Ahmed était commandée par Abdallāh.

des secours suffisants qui les délivreraient de l'extrémité où elles se trouvaient. À son retour, l'ambassadeur tomba entre les mains de l'ennemi et Souldanos, le faisant amener, lui dit : «Deux voies s'ouvrent devant toi, et tu peux choisir celle qui te convient le mieux. Si tu veux avoir la vie sauve et recevoir des récompenses et des faveurs en grand nombre, dis à ceux qui t'ont envoyé, de façon à ce que je l'entende, que l'empereur des Romains a rejeté votre alliance. Dans ce cas, tu auras la vie sauve. Mais si tu t'en tiens à ton véritable message, alors, tu seras aussitôt mis à mort.»

Le porteur du message convint de faire ce que voulait l'émir. Puis, quand ils furent arrivés à une portée d'arc du rempart, l'ambassadeur demanda à ce que les principaux citoyens de la ville fussent présents. Quand ils furent là, il leur adressa le discours que voici : «La mort déjà se présente à moi, pères, et l'épée qui m'égorgera est tirée. Cependant, je ne vous cacherai pas la vérité. Ce que je vous demande, c'est d'en témoigner votre reconnaissance à mes descendants et à mon épouse. Messeigneurs, l'ennemi me tient entre ses mains, mais j'ai pu mener à son terme mon ambassade et vous pouvez attendre les secours que l'empereur des Romains enverra promptement. Résistez donc avec courage, car voici qu'arrive celui qui vous sauvera, même si, pour moi, il vient trop tard.» Il n'eut pas plutôt prononcé ces quelques paroles que les serviteurs de Souldanos, de leurs épées, le taillèrent en menus morceaux. Quant à Souldanos, qui redoutait
151 l'arrivée des secours envoyés par l'empereur, il leva le siège et s'en retourna chez lui[117]. Désormais, les villes dont nous avons parlé restèrent les amies et les alliées des Romains.

{Souldanos ne put détruire de fond en comble qu'une seule ville, mais c'était l'une des plus brillantes d'Italie, Iontos. Il emmena avec lui le peuple de ses habitants, qu'il déporta à Carthage. L'empereur cependant fit construire à la place une autre ville que la mer baigne de tous côtés. Seule son entrée est un cordon de terre sèche très étroit, qui laisse au visiteur tout juste de quoi passer. Et comme cette ville avait aussi besoin d'habitants, l'empereur en installa qu'il fit venir d'Héraclée du Pont. Il donna à cette ville le nom de Kallipolis. C'est pourquoi ses habitants, aujourd'hui encore, ont les mœurs, les habits et toutes les institutions des Romains[118].}

29. *[Échec de la flotte de Tarse devant Euripe]*

À cette époque-là, Esman, l'émir de Tarse[119], tout exalté de sa précédente victoire, équipa trente très grands navires, de ceux que les Sarrasins ont l'habitude d'appeler *koumparia*, et vint attaquer la ville d'Euripe[120]. L'empereur en fut

117. En réalité le départ des Sarrasins fut provoqué par la mort d'Abdallāh (décembre 871 ou janvier 872) et la victoire de Louis II sur les bords du Vulturne cette même année. Sur toutes ces opérations, cf. VASILIEV - CANARD II, p. 50-51.

118. Addition propre aux manuscrits ACEB. La ville dont il est question est Callipoli, sur le détroit.

119. Yāzmān, émir de Tarse, (cf. *supra*, n. 123). Depuis la victoire de Pétrônas sur Amr de Mélitène en 863, c'est désormais l'émir de Tarse qui prend en charge le devoir du *djihād* et qui devient le principal adversaire des Byzantins.

120. Principale forteresse de l'Eubée (KODER-HILD, *Hellas und Thessalien*, p. 156-158). Des courants violents parcourent le détroit qui sépare la ville du continent. L'attaque de Yāzmān est à dater de 871 *(ibid.*, p. 60).

informé à l'avance et, sur son ordre, le stratège de l'Hellade, Oiniatès, fit venir de toute l'Hellade les troupes qui sauraient défendre la ville. Il mit les murailles dans l'état qu'il fallait et fit fabriquer des machines lançant des pierres et des traits ; en un mot, il ne négligea rien des défenses qui permettraient de repousser l'assiégeant. Lorsque la flotte de Tarse fut arrivée et qu'approchant des remparts elle s'efforça, par des tirs incessants, de chasser les défenseurs des murailles, les gens d'Euripe, pleins de cœur et d'ardeur, les repoussèrent vaillamment grâce à leurs catapultes, aux traits que tiraient les scorpions, aux arcs, ou aux pierres qu'ils jetaient de leurs propres mains depuis les remparts, et chaque jour ils infligeaient aux barbares de lourdes pertes. De plus, profitant d'un vent favorable qu'ils avaient su attendre, ils firent avancer leurs trières contre celles de l'ennemi dont ils brûlèrent un grand nombre avec le feu liquide. Le barbare, qui ne savait que faire devant tout cela mais qui n'ignorait pas que le désir et l'amour de l'argent conduisent beaucoup de gens à mépriser la mort, fit mettre devant son retranchement un grand bouclier rempli d'or qu'il promit de donner en récompense
152 avec, en plus, cent vierges choisies parmi les captives à qui le premier prendrait pied sur le rempart et donnerait la victoire à ses compatriotes. Les gens de la ville, voyant cela, comprirent aussitôt le sens de ce qu'il faisait. Ils s'encouragèrent alors les uns les autres à la résistance par des paroles réconfortantes et stimulantes puis, sur un signal, ils ouvrirent les portes et se précipitèrent crânement sus aux barbares. Dès le premier choc, l'émir tomba victime d'un coup mortel[121]. Il y eut, avec lui, bien d'autres victimes, si bien que tout le reste se mit à fuir. Les poursuivants, qui ne s'arrêtèrent pas avant d'avoir atteint ce qu'il restait de navires, les massacrèrent et firent un grand carnage parmi ces barbares. Les survivants emplirent quelques navires et s'enfuirent, couverts de honte, dans leur pays. Voilà quelle fut la fin de l'expédition navale des gens de Tarse.

30. [Flotte crétoise anéantie par Ôoryphas]

Une autre flotte, venue de Crète, lui succéda. En effet, alors que Saèt[122] fils d'Apochaps gouvernait la Crète, un certain Phôtios, guerrier énergique, fut envoyé par lui contre les Romains avec vingt-sept *koumparia* ainsi qu'un grand nombre de *myoparônes* et de *pentèkontores*, qu'on appelle ordinairement des galères[123]. Ce Phôtios, parti de Crète, ravagea les îles de l'Égée[124] ainsi que les côtes et parvint jusqu'à la Proconnèse d'Hellespont, capturant ou détruisant tout ce qu'il rencontrait. Le patrice et drongaire de la Flotte Nicétas Ôoryphas, qui s'était vu confier le commandement de la flotte romaine, rencontra avec elle Phôtios à la

121. S'il s'agit de l'émir Yāzmān, le récit de Skylitzès est en contradiction avec ceux des historiens arabes qui rapportent que l'émir périt en 891-892, tué d'une pierre lancée par une baliste lors du siège de Salandū (VASILIEV - CANARD II, p. 56 et n. 1 et p. 122).

122. Sa'īd ordonna ce raid en en 872 ou 873 (*ibid.*, p. 53-54).

123. Le *koumparion* désigne un grand bâtiment de guerre et de commerce (H. ANTONIADIS-BIBICOU, *Études d'histoire maritime de Byzance. À propos du "thème des Caravisiens"*, Paris, 1966, p. 167-168). Le *myoparôn* ou *satoura* était un bâtiment rond et lourd et la *pentèkontôr* ou *galea*, un navire léger propulsé par un rang de rameurs (H. AHRWEILER, *Byzance et la mer. La marine de guerre, la politique et les institutions maritimes de Byzance aux VIIe-XVe siècles*, Paris, 1966, p. 410 et n. 8, et p. 414).

124. Les habitants d'Érissos de Mytilène se réfugièrent sur la péninsule athonite et fondèrent le futur évêché d'Hiérissos.

sortie des détroits sur l'Égée, près de Kardia. Un combat acharné s'engagea. Aussitôt, vingt bâtiments crétois furent incendiés par le feu liquide tandis que les barbares qui s'y trouvaient périssaient par l'épée, le feu ou l'eau. Quant à tous ceux qui purent échapper aux périls du combat naval et de la mer, ce n'est que dans la fuite qu'ils trouvèrent le salut.

31. [Ôoryphas anéantit une autre flotte crétoise dans le golfe de Corinthe]

153 Mais les Crétois, bien qu'ils eussent été écrasés de la sorte, ne se résignèrent pas cependant à rester inactifs. Ils se lancèrent au contraire dans de nouvelles entreprises sur mer et armèrent des navires pirates avec lesquels ils harcelaient le Péloponnèse et les îles plus au sud. Ils avaient comme amiral ce Phôtios dont j'ai parlé plus haut. Le patrice Nicétas Ôoryphas, le chef de la flotte romaine, vint les attaquer eux aussi et, à la faveur d'un vent portant, il atteignit en peu de jours le Péloponnèse et mouilla au port de Cenchrées[125]. Apprenant que les bateaux ennemis pillaient l'ouest du Péloponnèse – Méthone[126], Pylos, Patras et les environs de Corinthe –, il adopta un plan aussi avisé que prudent. En effet, l'idée de faire le tour du Péloponnèse en doublant le cap Ténare et le cap Malée, de parcourir inconsidérément un millier de milles pour arriver trop tard lui donnait le vertige ; et donc, tout comme il était, aussitôt, de nuit, il fit passer ses navires par la terre ferme à travers l'isthme de Corinthe jusqu'à la mer de l'autre côté grâce à une nombreuse main-d'œuvre. Il fit embarquer ses troupes et passa à l'action. Ainsi, il attaqua tout soudain un ennemi qui ne savait rien de ses mouvements ; par l'effroi que causa cette situation inattendue, il plongea leurs esprits dans la confusion et le désarroi de sorte qu'il ne leur laissa le temps ni de se regrouper ni de songer à combattre, mais qu'ils n'eurent plus d'yeux que pour la fuite. Il brûla donc pour partie les vaisseaux ennemis, coula les autres, fit périr par l'épée certains barbares, en noya d'autres dans les flots, tua le commandant de la flotte et força le reste des ennemis à se disperser dans le Péloponnèse. Par la suite, il les prit tout vifs dans ses filets et les soumit à divers supplices : certains
154 – surtout ceux qui avaient renié leur baptême dans le Christ –, il leur fit écorcher toute la peau du corps, disant que c'était eux-mêmes qui s'en étaient dépouillés et qu'elle ne leur appartenait nullement ; d'autres, il leur enleva, dans les plus grandes souffrances, des bandes de peau depuis la nuque jusqu'aux chevilles ; d'autres encore, il les suspendait avec des cordes puis les faisait descendre dans des marmites pleines de poix bouillante, tandis qu'il soumettait les autres aux tourments les plus variés. En agissant ainsi, il leur inspira de la crainte et les rendit plus circonspects à tenter des expéditions contre l'empire des Romains[127].

32. [Désertions dans la flotte ; intervention de Basile]

D'autres forces navales, venues du ponant, vinrent s'abattre sur la Romanie comme bourrasque ou tempête[128]. Le gouverneur de l'Afrique[129] fit équiper

125. Port de Corinthe.

126. Modon, port situé au sud-ouest du Péloponnèse, qui contrôle l'accès à la mer Adriatique.

127. Phôtios périt au cours du combat (TSOUGARAKIS, *Crète*, p. 50 ; VASILIEV - CANARD II, p. 54-55).

128. La date de l'attaque des musulmans, 880, est donnée par une lettre du pape Jean VIII à Charles le Gros.

129. Il s'appelait Ḥusayn b. Rabāḥ (VASILIEV - CANARD II, p. 95).

soixante très grands navires qu'il lança contre l'Empire romain. Pillant tout sur son passage et faisant de nombreux captifs, il parvint jusqu'aux îles de Céphalonie[130] et de Zakynthos. Aussitôt donc on envoie, avec une forte escadre composée de trières et d'autres navires rapides, le successeur de Nicétas à la tête des forces navales : c'était Nasar[131]. En peu de temps, profitant d'un vent favorable, il fit une prompte traversée et toucha Méthone ; mais il fut empêché d'attaquer rapidement l'ennemi pour la raison que bon nombre de rameurs, prenant peur devant le danger, l'abandonnèrent furtivement par petits groupes.

Leur désertion empêcha le général d'agir avec la rapidité nécessaire. Il jugea en effet qu'il ne devait pas, sous peine d'imprudence, attaquer l'ennemi avec des bateaux ainsi dégarnis. Par courrier rapide, il avertit l'empereur de cet incident et celui-ci, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, mit la main sur les déserteurs auxquels il fit semblant d'infliger un châtiment propre à terroriser tous les autres. Il ordonna en effet que, de nuit, on tirât du prétoire trente des
155 Sarrasins qu'on y tenait prisonniers, qu'on les rendît méconnaissables en leur passant le visage au noir de fumée ; qu'après les avoir conduits à l'Hippodrome, on les y fouettât, puis qu'on les envoyât couverts d'infamie dans le Péloponnèse en prétendant qu'ils étaient les instigateurs de cette désertion et qu'on les exécutât à l'endroit même d'où ils avaient fui. C'est ce qu'on fit, et les prétendus déserteurs – en réalité les trente Sarrasins – furent empalés. La flotte romaine fut prise tout entière d'une grande épouvante et tous, renonçant à toute idée de mollesse et de bien-être, pressèrent leur commandant de les mener sans tarder contre l'ennemi.

33. *[Succès de Nasar dans le Péloponnèse et en Italie]*

Pendant ce temps, Nasar avait complété ses effectifs avec les soldats du Péloponnèse et, s'étant assuré le concours du stratège du lieu, il était prêt à l'attaque. Quant aux Sarrasins, pleins d'arrogance désormais, et qui méprisaient la flotte romaine pour sa grande lâcheté parce qu'elle était restée jusqu'alors inactive, ils débarquaient sans crainte et pillaient tout ce qu'ils trouvaient. Mais tout à coup l'amiral romain parut tout près d'eux et, donnant le signal, attaqua l'ennemi de nuit à l'improviste. Ils n'eurent pas le temps de se regrouper ni de faire front, mais se laissèrent égorger sans gloire tandis que leurs navires brûlaient avec les équipages. Quant aux bâtiments pris intacts, le général Nasar les consacra à Dieu en les offrant à l'église de Méthone[132]. L'empereur le félicita de ce qu'il avait fait et lui ordonna d'aller de l'avant. Et donc, comme son armée, à cause de ses récents succès, avait bon moral, il passa en Sicile où il attaqua toutes les villes soumises aux Carthaginois. Il les pilla, les détruisit et s'empara de très nombreux bateaux de commerce dont les cargaisons comportaient beaucoup de marchandises de valeur, en particulier de l'huile à foison, dont on dit qu'elle fut
56 alors si bon marché qu'elle se vendait une obole le litre[133].

130. Céphalonie constituait déjà un thème au début du IXe siècle.
131. Selon la *Vie* d'Élie le Jeune, il s'appelait Basile Nasar et conduisait une flotte de quarante-cinq vaisseaux (Vasiliev - Canard II, p. 95-99).
132. La cathédrale était dédiée à saint Jean l'Évangéliste (*DOSeals*, II, p. 85).
133. L'obole désigne sans doute le *follis*.

La même flotte passa en Italie et, faisant sa jonction avec les forces romaines montées qu'il y avait là et que commandaient Procope, *prôtovestiaros* de l'empereur, et le chef des Thraces et des Macédoniens[134], le patrice Léon surnommé Apostypès[135], elle remporta de brillants succès. En effet, elle rencontra à l'île de Stèlai[136] la flotte africaine qui avait pris à nouveau la mer, la vainquit et libéra de la main barbare presque toutes les forteresses de Calabre et de Longobardie qu'occupaient les Agarènes[137], les restituant à l'autorité romaine. Nasar et la flotte romaine qui l'accompagnait eurent donc le bonheur d'obtenir de tels trophées, grâce à Dieu, et s'en revinrent devant l'empereur couverts de butin et de couronnes triomphales.

34. *[Désaccord entre les généraux romains]*

Quant aux troupes terrestres qui étaient en Longobardie, elles ne purent échapper entièrement à la jalousie du destin. Elles firent certes paraître leur valeur en des actions d'éclat, mais les querelles et les rivalités qui s'élevèrent lors même du combat provoquèrent la mort du principal général. En effet, alors qu'un différend avait opposé Léon et Procope, ils se trouvèrent engagés dans une rencontre avec l'ennemi avant qu'ils ne fussent réconciliés. Il arriva qu'Apostypès, qui combattait sur l'aile droite avec les Thraces et les Macédoniens, l'emporta sur les ennemis et fit un grand massacre de Sarrasins, tandis que Procope, qui occupait l'autre aile avec les Sclavènes et les troupes d'Occident, était pressé par ses adversaires. Alors qu'il était en difficulté, l'autre général, à cause de leur précédente querelle, ne lui porta pas secours, si bien que les troupes de Procope furent mises en déroute et que Procope lui-même, après s'être battu en vrai héros, fut tué et tomba sur le champ de bataille[138]. Léon, voulant estomper par un nouveau coup d'éclat le malheur qu'avait provoqué cette rivalité, s'empara, avec son
157 armée à laquelle il joignit les troupes de Procope réchappées de la déroute, de la citadelle de Tarente, encore occupée par les Agarènes. Il réduisit en esclavage toute la population qui s'y trouvait. Il put ainsi combler les soldats de récompenses et fit parvenir une part du butin à l'empereur. Mais cela ne suffit pas à apaiser celui-ci qui, ayant appris la cause de la mort de Procope, démit Léon de son commandement et l'envoya en exil à Kotyaeion, où il avait sa demeure.

35. *[Affaire de Léon et de ses fils]*

Baïanos, son *prôtostratôr*, et certains autres de ses serviteurs[139] déposèrent contre lui une accusation de lèse-majesté. À cette nouvelle, ses fils Bardas et

134. Procope commandait les troupes des deux thèmes réunis, c'est-à-dire en fait la majeure partie des troupes d'Occident. Ce sont les soldats habituellement engagés en Calabre et en Sicile.
135. Selon Georges Hamartôlos (p. 22), Léon Apostypès était stratège du Péloponnèse.
136. Terme de la route menant de Rome au détroit de Messine, où était érigée une colonne (*stèlè*). Sur la bataille, cf. E. Kislinger, Milazzo-Stelai (880 D. CR.) : una battaglia navale cambia luogo, *Archivio storico messinese*, 69, 1995, p. 4-11.
137. C'est à cette date, en 880, que les Arabes sont chassés de Tarente et qu'une garnison grecque y est installée.
138. Selon la *Vita Euthymii* (§ 1), Procope était présent auprès de Zaoutzès lorsque Basile eut son fatal accident de chasse.
139. Selon Théophane Continué (p. 307), la liste des accusateurs comprenait également le cubiculaire Chamarétos.

David tuèrent Baïanos puis, craignant la colère de l'empereur après ce coup d'audace, prirent leur père avec eux et s'enfuirent vers la Syrie. L'empereur, informé de cela, envoya le commandant de l'Hétairie et quelques soldats avec ordre de rattraper les fugitifs et de s'emparer d'eux. Ceux-ci donc firent diligence et rejoignirent les fuyards en Cappadoce alors qu'ils se hâtaient sur la route de la Syrie. Ils voulurent les empêcher d'aller plus loin, mais les fugitifs leur résistèrent et, comme la mêlée s'était engagée, les deux enfants de Léon tombèrent en combattant tandis que Léon lui-même, capturé vif, fut conduit devant l'empereur et livré à la rigueur des lois. Il fut condamné, on lui creva un œil et on l'amputa d'une main, puis il alla terminer sa vieillesse en exil à Mésembria[140].

36. [Basile contraint les Sarrasins à renoncer à leurs projets sur mer]

Tandis que les généraux agissaient ainsi en Occident pour le compte de l'empereur, les Arabes du sud, croyant celui-ci inactif, reprirent courage et voulurent se lancer à nouveau dans des opérations sur mer. Ils firent donc construire des navires en Égypte et dans les villes côtières de la Phénicie et de la Syrie parce
158 qu'ils projetaient d'attaquer les Romains ; mais auparavant, ils envoyèrent des espions pour s'informer de ce que faisait l'empereur qui, de son côté, ne laissait pas d'avoir ses informateurs et savait tout ce qui se préparait en Syrie. Il fit donc lui aussi armer une flotte redoutable qu'il maintint dans la Ville reine, attendant l'événement ; et pour que cette flotte désœuvrée ne tombât pas dans l'indiscipline – car oisiveté vaine n'engendre rien de bon, dit le poète[141] –, il ordonna aux marins d'aider aux travaux de l'église qu'on construisait alors dans le palais impérial au nom de Notre Sauveur Jésus-Christ, des Archistratèges et d'Élie le Thesbite, tout en se tenant prêts pour que, lorsque la flotte ennemie franchirait les frontières de la Syrie, ils fussent en état de partir les affronter. Telles furent donc les dispositions que prit l'empereur. Quand l'espion sarrasin arriva dans la Ville reine[142] et vit tous ces beaux préparatifs, il retourna vers ceux qui l'avaient envoyé et leur rapporta tout ce qu'il avait vu. Ceux-ci, frappés de crainte, choisirent de se tenir tranquilles.

37. [Chute de Syracuse]

De leur côté, les Carthaginois, à qui leurs revers passés faisaient craindre que les Romains n'envoyassent la flotte attaquer leur pays, firent à nouveau construire des navires en grand nombre. Quand brillèrent les jours du printemps, voyant que l'empereur n'envoyait contre eux aucune force, ils jugèrent qu'il était occupé d'un autre côté. Ils partirent alors en expédition contre la Sicile et arrivèrent devant Syracuse, qu'ils assiégèrent, ravageant et pillant la contrée hors les murs de la ville. Le stratège de Sicile en avertit l'empereur qui envoya sur-le-champ vers cette île la flotte qu'il avait préparée et qu'il tenait occupée à la construction

140. Grand port situé sur la rive occidentale de la mer Noire. Le lieu d'exil était à bonne distance de l'ancienne résidence d'Apostypès.

141. Sophocle, fragm. 308 = Stobée, floril. 30. 6.

142. Sur l'espionnage, cf. N. KOUTRAKOU, «Spies of Towns». Some Remarks on Espionage in the Context of Arab-Byzantine Relations (VIIth-Xth Centuries), *Proceedings of the Sixth International Congress of Graeco-Oriental and African Studies* (Nicosie, 30 avril-5 mai 1996), édité dans *Graeco-Arabica*, vol. VII-VIII, 1999-2000, Nicosie, 2000, p. 243-266.

159 de l'église. Elle était sous le commandement du patrice Adrien. Celui-ci, quittant la Ville reine, empêché de suivre une route directe, eut grand peine à gagner le Péloponnèse. Il jeta l'ancre à Monemvasie dans le port de Hiérax[143] où il attendit un vent favorable. Alors qu'il s'attardait longuement dans le port que j'ai dit, ne voulant ni naviguer à la rame pendant les calmes, ni affronter les flots vent debout, il arriva que les Agarènes, poussant le siège, prirent la ville, firent un grand massacre de ses habitants et emmenèrent le reste en captivité : la ville fut détruite de fond en comble, ses saintes églises brûlées et cette cité jusqu'à ce jour si célèbre et si brillante, qui avait repoussé si souvent les assauts des barbares, perdit en un clin d'œil tout ce qui faisait sa gloire[144].

Voici comment Adrien apprit ce malheur. Il y a dans le Péloponnèse un endroit qu'on appelle Hélos, et qui tire ce nom de l'épaisse forêt dont il est couvert. C'est là qu'était le camp de la marine romaine. Or, une nuit, les pasteurs entendirent les démons qui hantent cet endroit se dire l'un à l'autre que «Syracuse, hier, avait été prise, et qu'elle était détruite»[145]. Le récit, de bouche en bouche, parvint jusqu'à Adrien, qui fit venir les bergers, les interrogea et vit que leurs dires confirmaient les bruits parvenus jusqu'à lui. Il voulut entendre cela de lui-même et, se rendant au lieu dit avec les bergers, il interrogea par eux les démons qu'il entendit répondre que Syracuse, déjà, avait été prise. L'inquiétude et l'abattement le saisirent, mais il se reprit et se rasséréna en décidant qu'il ne fallait accorder nul crédit aux paroles trompeuses de misérables démons. Il se contenta pour l'instant de noter la date. Dix jours plus tard arrivèrent des rescapés qui racontèrent eux-mêmes le malheur survenu[146]. Convaincu par eux, Adrien fit
160 aussitôt demi-tour, revint bien vite avec sa flotte dans la Ville reine, et s'empressa de chercher refuge à la Grande Église comme un suppliant. Mais cet asile ne lui servit nullement à se tirer d'affaire. On l'expulsa et il fut exilé. On envoya comme stratège de Longobardie Étienne, surnommé Maxentios le Cappadocien, avec des troupes d'élite choisies parmi les Thraces, les Macédoniens et les Cappadociens. Mais quand il fut arrivé en Longobardie, par lâcheté et par mollesse, il n'obtint aucun résultat notable et fut démis de son commandement.

38. [Succès de Nicéphore Phocas]

À sa place, on envoya Nicéphore, surnommé Phocas, qui était un brave et un homme d'action[147]. Il emmenait avec lui de fortes troupes et un *tagma* de

143. Port situé au nord de Monemvasie.

144. La chute de Syracuse, le 21 mai 878, est décrite par un témoin oculaire, Théodose le Moine. Le siège a duré neuf mois et provoqué une terrible famine. Lors de l'assaut final, les musulmans massacrèrent une partie de la population dont le chef de la garnison. Les prisonniers survivants, dont Théodose, furent libérés lors d'un échange de captifs en 885 (VASILIEV - CANARD II, p. 70-79).

145. Sur les persistances païennes en Laconie avec une référence à notre texte, cf. A. AVRAMÉA, *Le Péloponnèse du IVe au VIIIe siècle. Changements et persistances*, Paris, 1997, p. 154.

146. Parmi les survivants de la garnison, se trouvaient des Mardaïtes du Péloponnèse qui rentraient chez eux (THÉOPHANE CONTINUÉ, p 311).

147. Nicéphore Phocas dit l'Ancien, pour le distinguer de son petit-fils homonyme, le futur empereur. Il était sans doute fils du Phocas que Basile avait distingué au cours de sa campagne en Asie Mineure et dont il avait fait un tourmarque. Nicéphore avait exercé auparavant la charge de stratège du Charsianon (CHEYNET, *Phocas*, p. 292).

Manichéens à la tête desquels se trouvait le serviteur de Chrysocheir, le fameux Diakonitzès. Arrivé sur place, il fit sa jonction avec les troupes d'Étienne et remporta sur les Sarrasins plusieurs victoires glorieuses. Tout d'abord en effet il mit en déroute l'ennemi qui l'avait affronté en ordre de bataille ; puis il s'empara de la ville d'Amantia[148], des Tropai[149] et de Santa-Severina[150] et, dans plusieurs autres combats et batailles, il l'emporta sur ses adversaires. Voilà donc quelles furent les actions militaires qui marquèrent l'époque de Basile.

39. [Dons à Saint-Diomède]

L'empereur dota splendidement le très grand martyr Diomède d'un très riche mobilier et d'offrandes splendides, lui attribua libéralement des propriétés d'un grand rapport et le porta ainsi, par toute sorte de mesures, au comble de la richesse[151].

40. [Réception de Danièlis]

Quant au fils de Danièlis, avec lequel il s'était lié par une fraternité spirituelle,
161 il l'honora du rang de protospathaire et l'admit dans son intimité. Pour Danièlis elle-même, la vieille dame, il la fit venir auprès de lui et, comme elle n'était pas capable de se tenir à cheval, elle se mit en route couchée dans une litière où on la portait : elle avait choisi parmi ses serviteurs trois cents jeunes gens vigoureux qui se relayaient pour porter la litière. Quand elle fut arrivée dans la Reine des villes, on organisa à la Magnaure une réception ainsi que le veut la coutume[152] et elle fut introduite en grand honneur devant l'empereur auquel elle apporta des présents très précieux dont le détail, si je m'y attardais, me ferait accuser de manquer de goût[153]. Elle reçut l'accueil que méritait l'empressement qu'elle montrait et, après avoir séjourné dans la Ville reine autant qu'il lui fut agréable, elle retourna dans son pays. Elle fit une fois encore le voyage de la capitale. En effet, après la mort de l'empereur, comme son fils Léon lui avait succédé, la vieille dame revint avec des présents semblables. Elle embrassa Léon, fit de lui l'héritier de sa fortune, puis s'en retourna chez elle où elle mourut peu après. Mais cela se passa plus tard.

148. Port de Calabre, situé sur la mer Tyrrhénienne.

149. Évêché de Calabre, situé au sud d'Amantia et au nord de Reggio.

150. Située dans la province de Catanzaro, la cité a conservé son nom aujourd'hui. La reprise de la ville coïncida avec son élévation au rang de métropole (V. LAURENT, À propos de la métropole de Santa Severina en Calabre (quelques remarques), *REB*, 22, 1964, p. 176-183).

151. Les *Patria* confirment cette magnifique reconstruction (JANIN, *Églises* I, p. 95-97 et BERGER, *Untersuchungen*, p. 365-367). Le monastère était encore actif sous Andronic Ier (1180-1185), qui y fit enfermer la veuve de son prédécesseur Manuel, Marie d'Antioche.

152. Les réceptions à la Magnaure étaient réservées aux hôtes de marque, notamment aux ambassadeurs des princes étrangers.

153. Théophane Continué (p. 318) donne la liste de ces dons. Danièlis offrit 500 esclaves dont une centaine d'eunuques, une centaine de femmes habiles à tisser, des centaines de pièces de tissus précieux, et quantité d'objets d'or et d'argent. Comme l'a souligné É. ANAGNOSTAKIS (L'épisode de Danièlis, dans *La Vie quotidienne à Byzance*, Athènes, 1989, p. 375-390 [en grec]), cette liste rappelle les dons offerts par la reine de Saba au moment où Salomon achevait la construction du Temple. La comparaison est éclairante. Basile, tel un nouveau Salomon, achève le nouveau Temple, la Néa. Sur les tissus de soie donnés par Danièlis, cf. D. JACOBY, Silk in Western Byzantium before the Fourth Crusade, *BZ*, 84/85, 1991/1992, p. 458-460.

41. [Constructions de Basile[154]]

L'empereur Basile s'occupa aussi des saintes églises, dont beaucoup avaient été endommagées et ébranlées ou même s'étaient complètement écroulées dans le passé du fait des tremblements de terre[155]. Il en reconstruisit certaines sur nouveaux frais ; pour d'autres, il consolida leurs parties faibles tandis qu'il en ornait et embellissait d'autres encore. Tout d'abord il fit ceindre, par des ouvriers très experts, la grande abside orientale[156], si élevée, de l'église de la grande Sagesse de Dieu, qui avait subi des dommages en plusieurs endroits et qui menaçait ruine. Après avoir assuré ainsi sa solidité et sa stabilité, il y fit représenter l'image de la Mère de Dieu tenant son enfant dans les bras et mit des deux côtés les images des princes des apôtres Pierre et Paul. Il répara aussi les fissures et les dégâts dont souffraient par ailleurs les murs. De plus, il renforça ses revenus, qui s'étaient trouvés diminués : alors que, faute d'huile, on risquait de voir s'éteindre les saints luminaires, il fit don d'une très grande propriété qu'on appelle Mantaia. Il permit ainsi, grâce aux revenus de ce bien, que les lumières brillassent
162 continuellement et que ceux qui, dans cette sainte église, chantent les hymnes, fussent plus largement approvisionnés.

{La sainte église des saints martyrs Serge et Bacchus était bien déchue de sa splendeur passée parce que les saintes icônes qui s'y trouvaient avaient été effacées lorsque Jean – qui avait été l'higoumène des moines de cette église – était devenu patriarche sous le règne de l'ancien empereur Théophile. Averti de cette situation par Ignace, le patriarche béni, Basile l'orna de saintes icônes et répara les autres dégâts dont elle souffrait. C'est cette église qu'on appelle l'église d'Hormisdas et qui a été construite à neuf sur le plan de la Grande Église par Justinien le Grand ainsi qu'en témoigne l'inscription sur la corniche ceinturant la coupole de cette église, qui dit ceci : D'autres empereurs ont honoré des morts. Leurs travaux étaient sans profit. Mais celui qui tient nos sceptres, Justinien, magnifiant la piété, honore d'une brillante demeure Serge, serviteur du Christ roi de l'univers, celui que ni l'haleine enflammée du feu, ni l'épée ou nulle autre torture ne troubla, mais qui eut la constance de mourir pour le Christ-Dieu et de son sang mérita d'avoir le ciel pour demeure. Qu'en toute chose il protège notre empereur toujours vigilant ! Et qu'il accroisse le pouvoir de Théodora couronnée par Dieu, dont la piété illumine l'esprit et dont l'activité incessante et les travaux acharnés nourrissent les indigents[157] !}

154. Cette énumération des bâtiments construits ou réparés par Basile est donnée par Théophane Continué (p. 323-325 et 338-341) et reprise par Skylitzès. Elle vise évidemment à glorifier Basile. Comme l'a souligné P. Magdalino (*Constantinople*, p. 27-28), il est remarquable que plus de la moitié des édifices ayant bénéficié de la sollicitude de Basile aient été situés au-delà du mur constantinien et que les principales églises de la ville, en dehors de Sainte-Sophie et des Saints-Apôtres, aient été assez bien préservées depuis l'époque de Justinien et d'Héraclius. Pour une interprétation un peu différente, R. OUSTERHOUT, Reconstructing ninth-century Constantinople, dans *Byzantium in the Ninth Century*, p. 115-130. Sur la place de ces constructions de Basile dans la formation de l'image impériale des Macédoniens, cf. P. ALEXANDER, The Strength of Empire and Capital as Seen through Byzantine Eyes, *Speculum*, 37, 1962, p. 339-359.

155. En particulier le tremblement de terre du 8 janvier 869 : voir JANIN, *Églises* I, p. 458.

156. Littéralement : «qui regarde vers l'ouest».

157. Le texte de cette addition est transmis par les manuscrits ABCE. La fin de l'inscription telle qu'elle est transmise par Skylitzès pose problème. Sur cette inscription et la traduction manuscrite médiévale, voir la bibliographie dans D. FEISSEL, Les édifices de Justinien au témoignage de

Il renforça en la consolidant et en réparant les parties atteintes la sainte église des Apôtres[158], bien déchue de sa splendeur passée, et il en fit, comme dit le poète, un jeune homme dans la fleur de l'âge[159]. Il restaura l'église de la Théotokos de Pègè[160], qui avait perdu son antique beauté, et reconstruisit depuis les fondations l'autre église de la Théotokos, appelée le Sigma, qu'un tremblement de terre avait complètement abattue[161] et à laquelle il sut donner une solidité et
163 une beauté plus grandes que par le passé. Il releva depuis ses fondations Saint-Étienne-le-Protomartyr, aux Aurèlianai[162], qui s'était effondré sur le sol, et rebâtit les deux sanctuaires du Baptiste, celui de la Strobilaia[163] et celui des Makédonianai[164], pour l'un depuis ses fondations, et la plus grande partie de l'autre. L'église de l'apôtre Philippe[165] et celle de Luc l'Évangéliste[166], à l'ouest de la précédente, qui avaient souffert de graves effondrements, il les reconstruisit depuis les fondations. À cela s'ajoute le grand temple du martyr Môkios[167] dont le sanctuaire s'était effondré à terre si bien que la sainte table avait été brisée. Il s'en occupa et le releva de sa chute. L'église de Saint-André-le-Premier-Appelé[168], proche de la précédente, et qui était tombée, il lui rendit son antique beauté et rénova Saint-Romain, Sainte-Anne du Deutéron[169], Saint-Démétrius-le-Mégalomartyr[170], Saint-Aimilianos-le-Martyr[171], à la Rhabdos, qui avaient fort vieilli. En outre, il releva Saint-Nazaire, qui s'était écroulé[172]. La belle église

Procope et de l'épigraphie, *Antiquité tardive*, 8, 2000, p. 89.

158. JANIN, *Églises* I, p. 41-50. Les Saints-Apôtres, construits par Constantin et Constance, était l'un des principaux sanctuaires de la capitale, où étaient célébrées de nombreuses fêtes. Les empereurs et la cour s'y rendaient le lundi de Pâques et à la Pentecôte, les dimanches après Pâques et la Pentecôte, et à la saint Constantin. La plupart des *basileis* y furent enterrés jusqu'au XIe siècle. L'église, encore debout en 1453, devint un temps la résidence des patriarches après la prise de Constantinople par les Ottomans.

159. Hom. I. 446.

160. JANIN, *Églises* I, p. 223-228. Un des sanctuaires mariaux les plus réputés de Constantinople, situé hors les murs, près de la porte homonyme. L'eau de la source provoquait des guérisons miraculeuses (A.-M. TALBOT, Two Accounts of Miracles at the Pege Shrine in Constantinople, *Mélanges Dagron*, p. 605-615).

161. JANIN, *Églises* I, p. 230. Cette église était proche de la Mésè, à l'opposé du monastère de la Péribleptos. En 869, à la saint Polyeucte, lors d'un terrible tremblement de terre, Léon le Philosophe avait vainement averti les fidèles de sortir de l'église, qui s'effondra sous l'effet d'un tremblement de terre (PS.-SYMÉON LE LOGOTHÈTE, p. 688).

162. JANIN, *Églises* I, p. 472-473. Ce sanctuaire, déjà attesté au Ve siècle, était proche du monastère de la Péribleptos.

163. JANIN, *Églises* I, p. 440. Située sur la Corne d'Or.

164. JANIN, *Églises* I, p. 418 (emplacement inconnu).

165. JANIN, *Églises* I, p. 493. Située près de Saint-Môkios, à Ta Mèltiadou.

166. JANIN, *Églises* I, p. 311. Située près de la citerne de Môkios.

167. JANIN, *Églises* I, p. 353. Église située près de la citerne homonyme, peut-être fondée par Constantin sur l'emplacement d'un temple de Zeus.

168. JANIN, *Églises* I, p. 28-31. Il s'agit sans doute du plus connu des monastères dediés à ce saint, dit *en tè Krisei*, acheté par saint Philarète en 792, où André de Crète fut enseveli.

169. JANIN, *Églises* I, p. 35. Construite sous Justinien Ier, cette église était située près de la porte d'Andrinople, non loin de la citerne d'Aspar.

170. JANIN, *Églises* I, p. 89. Cette église est la plus ancienne de celles dédiées à Dèmètrios dans la capitale.

171. JANIN, *Églises* I, p. 12. La restauration par Basile constitue la seule attestation de son existence.

172. JANIN, *Églises* I, p. 359. Inconnue par ailleurs.

des Portiques de Domninos, dédiée à la Résurrection du Christ et à la martyre Anastasie[173], il la restaura brillamment et remplaça son toit de bois par une couverture de pierre. Il releva Saint-Platon-le-Mégalomartyr[174], qui s'était écroulé, et s'occupa en outre de l'église toute proche des victorieux martyrs Hespéros et Zoé[175]. Il sauva de la ruine, en la restaurant, l'église du martyr Acace, à l'Heptaskalon[176], qui menaçait de s'effondrer, et de même releva splendidement l'église du Prophète-Élie au Pétrion[177].

Dans le palais impérial, il fit ériger sur nouveaux frais au nom du Christ Souverain, de Michel le premier des anges[178], d'Élie le Prophète ainsi que de la Mère de Dieu et de Nicolas l'évêque illustre, le beau temple qu'on appelle la Nouvelle Église[179], qui ne laisse aucun autre le dépasser ni même lui être comparé pour la splendeur, la beauté et la grâce, et à laquelle il assigna des revenus suffisants pour le luminaire et pour subvenir aux besoins de ceux qui chantent la louange de
164 Dieu. Mais à quoi bon m'y attarder et traîner en longueur ? L'œuvre elle-même expose à qui veut la voir sa beauté et sa splendeur. À l'intérieur du palais, il bâtit encore plusieurs autres saintes églises qu'il dédia au prophète Élie[180], au martyr Clément[181], au Christ Sauveur, à l'apôtre Pierre[182] et à l'Archistratège, et même l'éloquence des poètes serait impuissante à représenter leur beauté. Toujours dans le palais, il fit beaucoup de constructions qui furent comme un palais dans le palais, et qu'il n'est pas nécessaire de dénombrer. Parmi les œuvres de cet empereur se trouvent la maison dite Maison des Manganes[183] et l'autre, qu'on appelle la Nouvelle Maison[184], qu'il institua avec l'intention que voici.

173. JANIN, *Églises* I, p. 22-23. Église construite au IVe siècle, dans le quartier de Ta Marianou (BERGER, *Untersuchungen*, p. 444-447).

174. JANIN, *Églises* I, p. 404. Église située comme la précédente aux Portiques de Domninos.

175. JANIN, *Églises* I, p. 114.

176. JANIN, *Églises* I, p. 14. Une des plus anciennes églises de la capitale, dont les *Patria* attribuent la construction à Constantin, et qui est déjà attestée en 359.

177. JANIN, *Églises* I, p. 137 (Ta Antiochou).

178. La Néa était sans doute à l'origine dédiée à Gabriel, puis Gabriel céda sa place à Michel.

179. Sur la Néa, voir JANIN, *Églises* I, p. 361 et suiv. et P. MAGDALINO, Observations on the Nea Ekklesia of Basil I, *JÖB*, 37, 1987, p. 51-64. Plusieurs bâtiments érigés par Basile sont qualifiés de «nouveaux» (voir dans le même paragraphe de notre texte la «Nouvelle Maison»). Comme l'a observé P. Magdalino (p. 52-54), cet adjectif implique, plutôt qu'une nouveauté, l'idée implicite d'une supériorité sur ce qui précédait. L'église fut inaugurée le dimanche 1er mai 880.

180. JANIN, *Églises* I, p. 136. Élie fut particulièrement cher aux Macédoniens. Léon VI institua une course à pied le jour de la fête du saint, le 20 juillet, d'après le *Clétorologe de Philothée* (OIKONOMIDÈS, *Listes*, p. 215).

181. JANIN, *Églises* I, p. 281. Ce Clément, évêque d'Ancyre martyrisé sous Dioclétien, est à distinguer du pape Clément, dont les reliques avaient été récemment découvertes par Constantin et Méthode, lors de leur séjour à Chersôn en 860-861, événement de grande répercussion auquel Skylitzès ne fait aucune allusion dans sa *Synopsis*.

182. JANIN, *Églises* I, p. 398.

183. Basile ne fit que rénover un *oikos*. Ce bien personnel de Michel Rangabé, avant son accession au pouvoir, passa ensuite dans la fortune impériale. Un curateur y est attesté dès le début du IXe siècle. Le patriarche Ignace (fils de Michel Rangabé) qui y résida ensuite, le transmit à Basile (É. MALAMUT, Nouvelle hypothèse sur l'origine de la maison impériale des Manganes, *Mélanges Svoronos* I, Réthymno, 1986, p. 127-134).

184. Le Néos oikos est probablement à identifier au palais de Marina (C. MANGO, The Palace of Marina, the Poet Palladas and the Bath of Leo VI, *Mélanges Chatzidakis*, Athènes, 1991, p. 321-330).

Il ne voulait pas dépenser les biens de l'État pour ses besoins propres, et c'est pour cette raison qu'il fit construire ces maisons auxquelles il assigna, sur les produits de l'agriculture, des revenus tels que les banquets impériaux, pour lui-même et pour ceux qu'il invitait tout au long de l'année, furent sans cesse approvisionnés largement et comme il le fallait. Il fit bâtir aussi les palais de Pègai et embellit ceux de Hiéreia, où il fit déblayer également la citerne pleine de terre que l'empereur Héraclius, jadis, avait fait combler et transformer en jardin d'agrément et en potager. Il avait fait de même pour les citernes qui sont à l'intérieur du palais, celle qui est devant la Magnaure et celle qui se trouve entre le Triklinos de Justinien et le Lausiakos. En effet, l'empereur Héraclius, dont je viens de parler, avait appris du philosophe Étienne, qui avait examiné attentivement son horoscope, que la mort lui viendrait par l'eau, et c'est pourquoi il avait fait combler les citernes ainsi que je l'ai dit. Basile fit donc nettoyer les palais de Hiéreia, auxquels il rendit leur ancienne apparence, et, au lieu du jardin, rétablit un réservoir d'une eau abondante et limpide.

Il bâtit encore au Forum une très belle église au nom de la Théotokos afin que
165 ceux qui font du commerce l'aient comme oratoire lorsque leurs affaires les y retiennent. Il fit restaurer l'église Saint-Phocas au Sténon, l'embellit et y établit des moines en lui assignant des revenus suffisants pour assurer la subsistance de ceux qui y pratiquaient l'ascèse[185]. Il rénova aussi la grande église de l'Archistratège au Sôsthénion[186], en ruines à l'époque, à laquelle il donna la beauté qu'on lui voit.

42. [Son œuvre missionnaire]

Il promit aux juifs des récompenses, leur fit des largesses, échangea avec eux des présents, et sut ainsi amener nombre d'entre eux au saint baptême[187]. Quant à la race des Bulgares, chez qui la religion venait de s'implanter, il la confirma dans la foi en lui envoyant de saints moines et des prêtres d'une vertu distinguée[188]. Pour les Rhôs, il passa avec eux des accords et fut cause qu'ils eurent part au baptême du salut. Il leur envoya aussi un évêque[189].

185. JANIN, *Églises* I, p. 498-499. Il s'agit de l'ancienne propriété d'Arsabèr (*supra*, Michel III, § 4).

186. JANIN, *Églises* I, p. 346-349. Un des plus illustres sanctuaires dédié à saint Michel, déjà attesté en 515.

187. Sur le baptême forcé des juifs au temps de Basile, cf. G. DAGRON, Le traité de Grégoire de Nicée sur le baptême des juifs, *TM*, 11, 1991, p. 357.

188. La correspondance de Photius témoigne des liens avec la nouvelle Église bulgare. À la fin du règne de Basile, les disciples de Méthode furent chassés de Moravie, notamment Clément et Naum. Basile avait fait racheter Naum et une centaine de prêtres vendus en esclavage sur le marché de Venise par Sviatopluk de Moravie et il les envoya en Bulgarie. Ces prêtres rencontrèrent un clergé grec, assez peu favorable à leur installation dans ce pays (cf C. HANNICK, Les nouvelles chrétientés du monde byzantin : Russes, Bulgares et Serbes, dans DAGRON, *Histoire du christianisme*, p. 927-931).

189. Skylitzès, qui suit Théophane Continué (p. 342-344) en le résumant trop schématiquement, évoque une seconde mission, après celle de Photius, décidée par le patriarche Ignace qui a, cette fois-ci, envoyé aux Russes un dignitaire ayant rang d'archevêque. Il est probable que ce premier établissement chrétien en «Russie», situé non pas dans la région de Kiev, mais dans les terres du nord de la «Russie», près de la mer Baltique, n'a pas survécu à la disparition de ce premier État russe (ZUCKERMAN, *Formation*, p. 104-106).

43. [Miracle de l'évêque envoyé chez les Russes]

Celui-ci accomplit un miracle qu'il nous faut raconter. Alors que l'archonte <des Rhôs>, ses grands et tout son peuple, encore sous l'emprise de la superstition, examinaient leur ancienne religion ainsi que la foi des chrétiens, ils firent comparaître l'évêque qui venait d'arriver chez eux. L'archonte lui demanda ce qu'il annonçait et ce qu'il allait leur enseigner et comme l'évêque, présentant le livre sacré du saint évangile, racontait certains miracles parmi les merveilles que Dieu accomplit alors qu'il séjournait parmi les hommes, «Si le peuple des Rhôs et nous-même, dit l'archonte, ne voyons quelque miracle semblable à ceux-là, surtout à celui qui, dis-tu, s'est produit avec les trois enfants dans la fournaise,
166 nous ne t'accorderons pas le moindre crédit.» L'évêque, confiant dans les paroles dépourvues de mensonge de celui qui a dit *«tout ce que vous demanderez en mon nom, vous le recevrez*[190]*»* et *«celui qui croit en moi accomplira lui aussi les mêmes œuvres que moi et d'autres plus grandes encore*[191]*»*, l'évêque, donc, leur répondit : «Bien qu'il ne soit pas permis de tenter le Seigneur Dieu, cependant, si de toute votre âme vous avez décidé de venir à lui, demandez ce que vous voulez et Dieu, à cause de votre foi, le fera certainement, malgré mon insignifiance et mon indignité.» Les autres lui demandèrent aussitôt de jeter dans le bûcher qu'ils venaient d'allumer le volume du saint évangile : s'il restait intact, ils viendraient eux aussi au Dieu qu'il annonçait. La décision fut prise et, après que l'évêque eut levé les yeux et tendu les mains vers Dieu en disant : «Glorifie ton saint nom, Jésus-Christ, notre Dieu !», sous les yeux de ce peuple, le saint évangile fut jeté dans la fournaise. Celle-ci brûla de longues heures, puis s'éteignit complètement. On retrouva le saint volume intact et sans dommages. Il n'avait souffert en rien des atteintes du feu. À cette vue, les Barbares, frappés de stupeur par ce grand miracle, n'hésitèrent plus et se présentèrent d'eux-mêmes pour recevoir le baptême.

44. [Mort de Constantin]

Vers ce temps-là, Constantin, l'aîné des fils de l'empereur, mourut d'une fièvre, laissant son père dans un indicible chagrin[192]. Mais l'empereur sut affronter ce malheur avec calme et consola sa femme et ses enfants.

45. [Basile s'oppose à une nouvelle répartition de l'impôt dans les thèmes]

Comme l'empereur était incité par les responsables du fisc à envoyer des inspecteurs[193] dans les thèmes parce que, disaient-ils, les contributions publiques pourraient ainsi être accrues, il fit mine d'accepter cette suggestion et ordonna qu'on choisît, qu'on instruisît, puis qu'on lui présentât ceux qui seraient capables de mener à bien cette tâche. Le *génikos* choisit ceux qui, à son avis, l'exécuteraient correctement, puis il présenta les noms qu'il avait retenus. Mais l'empereur fut

190. Mt 21, 22.

191. Jn 14, 12.

192. Constantin mourut d'une fièvre le 3 septembre 879 (F. HALKIN, Trois dates historiques précisées grâce au *Synaxaire*, *Byz.*, 24, 1954, p. 14-17).

193. Les époptes, fonctionnaires du fisc relevant du *génikon*, étaient chargés d'établir le montant de l'impôt des contribuables et avaient la capacité d'accorder des dégrèvements ou, au contraire, d'y mettre fin.

d'avis qu'il méritait bien des critiques : croyait-il avoir trouvé là les ministres
167 dignes d'une telle mission ? Et comme le *génikos* faisait valoir qu'il n'y en avait pas de meilleurs dans tout l'État, l'empereur reprit : «Le travail qui s'attache à cette mission est d'une nature telle, à mon jugement, que si c'était possible j'irais m'en acquitter moi-même. Mais puisque c'est chose à la fois inconvenante et impossible, je me vois contraint de mettre tous mes espoirs dans les deux magistres de l'empire. Le temps, l'expérience, les nombreuses charges publiques qu'ils ont exercées durant leur longue existence et dans lesquelles ils ont été mis à l'épreuve ont bien montré l'intégrité et la pureté de leur vertu. C'est par eux, j'en ai confiance, que cette mission peut être remplie comme il faut. Va-t'en donc toi-même, poursuivit-il, leur dire de quelle mission il s'agit et quelle est ma volonté. S'ils veulent aller l'accomplir, j'y consens moi aussi.»

Les magistres, informés, furent épouvantés. Ils mirent en avant, pour appuyer leur supplique, leur vieillesse et leurs précédents travaux au service de l'État et ils implorèrent qu'on les dispensât de ce service. Celui qui était allé les trouver revint donc les mains vides et rapporta la réponse des magistres à l'empereur qui, après l'avoir écouté, lui dit : «S'il est impossible, comme il semble, que j'aille moi-même accomplir cette mission, et si les clarissimes magistres refusent également ce service, puisque nous n'avons personne à la mesure de la tâche, je veux qu'on renonce à cette enquête. Car il vaut mieux, dit-il, que certains fassent malhonnêtement des gains frauduleux au détriment du fisc, plutôt que de soumettre quelqu'un, à la suite de soupçons injustifiés, à une amende qui le broie et l'étouffe.» Voilà pourquoi tout le temps de son règne personnel, dans l'Empire romain, l'impôt ne fut pas réparti parmi la population des thèmes : mieux vaudrait dire qu'elle fut tout entière exonérée et qu'on ne leva sur elle nulle contribution.

46. [Ruse de Sandabarènos ; disgrâce de Léon ; Basile se réconcilie avec lui]

Comme Constantin, le fils aîné de l'empereur, avait quitté ce monde ainsi que
168 je l'ai dit, Basile reporta son affection et ses espoirs sur son deuxième fils, Léon. Mais l'envie s'arma contre celui-ci de la façon la plus redoutable. Comment, c'est ce que la suite va montrer clairement.

Il y avait un moine que l'empereur Basile aimait extrêmement et auquel il accordait sa confiance. Il était également évêque et se nommait Sandabarènos[194]. L'empereur le chérissait, mais les autres ne le tenaient pas pour autant en grande estime si bien que Léon, le fils de l'empereur, se moquait souvent de lui en disant qu'il était un trompeur et un charlatan qui détournait l'empereur de penser ce qu'il fallait et l'entraînait vers ce qu'il ne fallait pas. Notre homme, que tout cela mordait à l'âme, et qui voulait tirer vengeance de son offenseur, feignit d'être l'ami de Léon auquel il dit un jour : «Sire empereur, pourquoi donc vous qui êtes maintenant un jeune homme et que votre père chérit ne portez-vous pas un sabre

194. Ce moine tirait son nom de son village d'origine, Santabaris de Phrygie. Avec l'appui du césar Bardas, il entra au monastère du Stoudios, dont il devint brièvement l'higoumène après la déposition de son prédécesseur Nicolas. Son destin est lié à celui de Photius, qui fit de lui un métropolite d'Euchaïtes (cf. *ODB* III, p. 1839 et l'introduction de la *Vita Euthymii*, p. 40-45). Selon le Ps.-Syméon le Logothète (p. 693), fort hostile à Photius, Théodore Sandabarènos aurait été à l'origine «manichéen» et n'aurait jamais vraiment renoncé à cette croyance.

ou un coutelas lorsque vous chevauchez à travers la campagne en sa compagnie ? Vous pourriez le lui tendre s'il en a besoin contre une bête et, s'il est en butte à quelque complot sournois, comme il arrive souvent, vous ne seriez pas surpris sans armes et vous auriez de quoi repousser les ennemis de votre père.» Léon n'aperçut pas le traquenard qu'il y avait là et ne comprit pas ce qui se machinait. Il accepta le conseil et se laissa convaincre de mettre un coutelas dans sa botte.

Sandabarènos, voyant que ses manœuvres avaient atteint leur but, vint trouver l'empereur et lui dit : «Sire empereur, sachez que votre fils veut attenter à votre vie. Si vous ne me croyez pas, lorsque vous irez chasser, ordonnez qu'on retire de ses jambes ses bottines et, si l'on trouve qu'il porte une épée, alors, assurément, c'est que mon avis n'aura pas été inutile.» Sur ce, on annonça que l'empereur allait sortir chasser accompagné de toute sa suite ordinaire. Léon, son fils, sortit avec lui. L'empereur, arrivé en quelque endroit, faisant semblant d'avoir besoin d'un coutelas, se mit à en demander un avec insistance et son fils, qui n'avait nulle idée que son père pût le soupçonner, tira sans songer à mal celui qu'il portait pour le lui donner. Dès qu'il eut fait cela, les avertissements de Sandabarènos parurent dignes de foi, et ce que Léon put dire pour sa défense ne servit de rien et resta sans effet. L'empereur donc, rentré au palais, manifesta sa
169 colère contre son fils, qu'il fit enfermer dans une maison du palais qu'on appelle la Perle après l'avoir dépouillé des insignes de la dignité impériale[195]. Sandabarènos l'excitait même à priver ses yeux de leur lumière : mais le patriarche et le Sénat l'en empêchèrent. Toutefois, il gardait Léon en prison.

Un long temps s'écoula[196]. Les sénateurs, qui bien souvent avaient eu l'intention d'intercéder pour Léon, mais qui en étaient empêchés tantôt par telle raison, tantôt par une autre, trouvèrent cependant une belle occasion de mener à bien leur projet. Il y avait au palais un oiseau qu'on tenait suspendu dans une cage et qui, pour ceux qui le voyaient et l'entendaient, était un spectacle charmant : c'était ce qu'on appelle un perroquet, et il était habile à reproduire plusieurs mots. Soit qu'on l'eût dressé à cela, soit qu'il le fît de lui-même pour quelque autre raison, il criait souvent : «Hélas hélas, messire Léon !» Un jour que l'empereur offrait un festin auquel prenaient part en sa compagnie les premiers d'entre les sénateurs, comme l'oiseau criait et répétait les mots que j'ai dits, les convives devinrent tout tristes et, cessant de festoyer, ils restaient là tout songeurs. L'empereur les regarda et leur demanda pourquoi ils ne touchaient pas à la nourriture. Les sénateurs, les yeux pleins de larmes, lui dirent : «Maître, quelle nourriture pourrions-nous manger alors que la voix de cet animal dépourvu de raison nous fait de tels reproches à nous qui nous prétendons raisonnables et pleins d'amour pour nos maîtres ? Cette bête appelle son maître, tandis que nous, perdus dans les plaisirs, nous avons oublié le nôtre, qui pourtant jamais n'a commis d'injustice. Car s'il est convaincu d'un crime, et d'avoir armé sa main contre son père, nous le tuerons tous nous-mêmes et jamais ne serons rassasiés de son sang. Mais si

195. Pour la chronologie, voir JENKINS, *Symeon the "logothete"*, p. 102 : l'arrestation de Léon VI dut se produire à l'automne 883. Il apparaît que Léon VI a vraiment comploté, par haine de son père qui l'avait contraint à un mariage abhorré et sous l'influence d'une opposition à la politique d'un empereur vieillissant (TOUGHER, *Leo VI*, p. 57-59).

196. Trois années.

l'on ne peut prouver ce dont on l'accuse, jusques à quand verra-t-on la voix des calomniateurs l'emporter ?» L'empereur, que de telles paroles réussirent à fléchir, ordonna aux sénateurs de rester à table pour l'instant ; mais il leur promit d'examiner l'affaire. Peu après, laissant de nouveau parler la voix de la nature, il tira de prison son fils et le fit amener devant lui[197]. Il changea son habit de
170 deuil, lui fit couper les cheveux, qu'il avait laissés trop pousser dans son chagrin, et lui rendit la dignité impériale qui avait été la sienne précédemment.

47. [Mort de Basile ; Léon lui succède]

Peu après, Basile fut victime d'une diarrhée et cette consomption le fit décliner peu à peu[198]. Il prit pour l'empire les dispositions qu'il voulut, désigna son héritier et successeur, puis quitta cette vie. Il avait régné avec son prédécesseur Michel pendant un an et s'était illustré pendant dix-neuf autres années en gouvernant seul l'empire. Léon, l'aîné de ses fils survivants, hérita de tous ses pouvoirs.

{L'empereur Basile régna dix-huit ans, onze mois, quatre jours. Il accéda au pouvoir en effet le 24 septembre et mourut le 29 août. On l'enterra à l'église des Saints-Apôtres, dans l'*hérôon* de Constantin le Grand, dans un sarcophage vert de *chrysoprasinon*[199].}

197. Léon fut libéré le 20 juillet 886, le jour de la saint Élie, selon le *Clétorologe de Philothée* (OIKONOMIDÈS, *Listes*, p. 215). Skylitzès a fait allusion plus haut à un complot qu'il a mal placé dans la chronologie du règne de Basile. Cette grave intrigue du printemps 886 fut menée par Jean Kourkouas, domestique des Hicanates et plus de soixante sénateurs et archontes. Basile, déjà malade sans doute, dut se préoccuper de sa succession. Voir V. VLYSSIDOU, La conspiration de Kourkouas dans la *Vita Basilii, Symmeikta*, 6, 1985, p. 53-58 (en grec). Ce Kourkouas est le premier membre connu d'une famille d'origine orientale, qui donna de nombreux officiers, dont le futur empereur Jean Tzimiskès.

198. Les récits sur les circonstances de la mort de Basile divergent. Plusieurs sources, dont la *Vita Euthymii* (§ 1), la plus précise, évoquent un accident de chasse : Basile aurait été bousculé par un cerf, qui lui aurait infligé de graves blessures au ventre. Ce récit aurait pour modèle la mort d'Hippolyte (A. MARKOPOULOS, Kaiser Basileios I. und Hippolytos, *Lesarten. Festschrift für Athanasios Kambylis zum 70. Geburstag*, Berlin-New York, 1998, p. 81-91). Certains historiens modernes ont voulu voir derrière ce curieux récit un complot de Léon pour s'emparer du pouvoir, mais une telle hypothèse présente des difficultés, dont la moindre n'est pas que l'empereur survécut un temps à ses blessures. Basile, conformément à la malédiction qui frappa les assassins de Michel III, aurait été le dernier à mourir de mort violente.

199. Addition du manuscrit E.

171

LÉON LE PHILOSOPHE[1]

1. [Léon dépose Photius]

Quand Léon fut devenu le maître absolu[2], il ne manifesta pour les intérêts de l'État que peu ou pas d'attention, mais, trépignant de colère, la tête encore toute retentissante de la machination qu'avait montée contre lui Sandabarènos, il décida de se consacrer tout de suite à sa vengeance. Au préalable, il prépara quelques accusations spécieuses qui donnassent à croire qu'il avait de bonnes raisons d'engager cette affaire et supprima les obstacles qui se dressaient sur sa route. Il savait bien qu'il ne pourrait risquer nul mauvais coup contre Sandabarènos tant que Photius gouvernerait le siège patriarcal, car il s'attendait à ce que celui-ci protégeât Sandabarènos et prît son parti courageusement sans permettre qu'il eût à souffrir de quelque fait du prince. En effet, on allait jusqu'à dire que Photius lui-même, qui briguait l'empire pour l'un de ses parents, avait pris langue avec Sandabarènos et qu'il leur avait paru à tous deux qu'ils ne pourraient parvenir à leur fin que s'ils se débarrassaient de Léon. C'était pourquoi ils avaient monté contre lui la dénonciation calomnieuse que j'ai dite.

Léon décida donc de chasser d'abord Photius de son siège[3]. Il envoya sans tarder à la Grande Église le magistre André le stratélate et le magistre Jean Hagiopolitès, qui fut logothète du drome, avec ordre de monter à l'ambon de l'église et d'y lire, de telle façon que chacun pût les entendre, les accusations portées contre le patriarche Photius, puis de chasser celui-ci de son trône et de le bannir au monastère des Harmonianai[4]. Dans le même mouvement, l'empereur
172 promut patriarche son propre frère le syncelle Étienne[5], et, comme le métropolite d'Héraclée n'était plus au nombre des vivants[6], ce fut le *prôtothronos* Théophane qui le consacra[7]. Puis il envoya des messagers à Euchaïtes avec pour instructions de faire diligence et de lui amener Théodore Sandabarènos, qui tenait le gouvernail de cette Église.

1. Une étude du règne de Léon VI est récemment parue, comprenant toute la bibliographie à jour : Sh. TOUGHER, *The Reign of Leo VI (886-912). Politics and People*, Leyde, 1997. Les travaux antérieurs de R. H. J. Jenkins et P. Karlin-Hayter offrent d'utiles compléments à cet ouvrage.

2. Léon devint empereur le 30 août 886.

3. Le 29 ou le 30 septembre 886.

4. Voir JANIN, *Grands centres* II, p. 84-85.

5. Étienne fut consacré le 25 décembre 886 et gouverna l'Église six ans et cinq mois jusqu'en mai 893. Il avait dix-neuf ans lorsqu'il fut promu patriarche (JENKINS, *Symeon the "Logothete"*, p. 99). Ce choix arbitraire se révéla assez heureux, car le nouveau patriarche s'acquit une réputation de piété.

6. Traditionnellement, c'était le métropolite d'Héraclée, dont dépendait jadis Byzance, qui consacrait le nouveau patriarche.

7. Il s'agit du métropolite de Césarée.

2. *[Transfert du corps de Michel III]*

Tandis qu'on exécutait ces ordres, il envoya au monastère de Philippikos[8] à Chrysopolis, avec des clercs, des cierges, des flambeaux et des aromates, le stratélate André et beaucoup d'autres sénateurs. Ils avaient pour mission d'exhumer de son tombeau l'empereur Michel, qui avait été assassiné, de le déposer dans un cercueil de cyprès, puis, après l'avoir honoré des soins dignes d'un empereur, de le conduire à la Ville. Là, au milieu des cantiques et des hymnes, ils l'escortèrent, suivi des frères de l'empereur, Alexandre et le patriarche Étienne, jusqu'à l'église des Saints-Apôtres où il serait déposé dans un cercueil de marbre[9]. Ainsi fit-on.

3. *[Léon promeut le père de sa maîtresse ; sainte résignation de l'impératrice]*

Il nomma aussi magistre et logothète du drome Stylianos Zaoutzas[10] dont il s'était déjà mis en effet à fréquenter la fille alors même que la femme qu'il avait épousée en justes noces, l'Augusta Théophanô, était encore en vie[11]. Elle entendait et voyait tout ce qui se passait là, mais jamais elle ne se laissa enflammer par la passion de la jalousie[12].

4. *[Chute d'Hypsèlè]*

Tout de suite après, les Agarènes s'emparèrent encore de la ville d'Hypsèlè, dans le thème du Charsianon[13]. Toute la population fut emmenée en captivité.

5. *[Incendie à Constantinople]*

Il y eut encore un incendie dans la partie sud de la Ville, au quartier nommé Sidèra. L'église du saint apôtre Thomas fut elle aussi la proie de ce feu qui la réduisit complètement en cendres[14]. L'empereur la restaura magnifiquement.

8. Philippikos, beau-frère de l'empereur Maurice, bâtit en 594 un monastère dédié à la Vierge (JANIN, *Grands centres* II, p. 24-25). En réalité (JENKINS, *Symeon the "Logothete"*, p. 106), le transfert du corps de Michel fut la première décision du nouvel empereur.

9. Cette démarche de Léon VI a fourni un argument de poids aux partisans de la théorie selon laquelle Léon aurait été le fils de Michel. Sh. Tougher (*Leo VI*, p. 42-67), à juste titre, considère que Léon souhaite l'apaisement avec l'élite amorienne et l'unité de l'aristocratie.

10. Zaoutzas, ou Zaoutzès, viendrait de l'arménien Zaoutch, noir, surnom qui ferait allusion au teint sombre des ancêtres du *basileiopatôr*, qui lui-même possédait cette caractéristique physique. Stylianos Zaoutzès, né en Thrace dans une famille arménienne, était sans doute apparenté au Tzantzès – forme qui serait une variante du nom Zaoutzès –, stratège de Macédoine, qui avait conduit les prisonniers byzantins, dont les parents de Basile Ier, hors de Bulgarie. Stylianos avait été promu protospathaire et hétairiarque à la fin du règne de Basile. Sur le personnage, cf. *Vita Euthymii*, p. 149-152 et TOUGHER, *Leo VI*, p. 89-109. Ce dernier montre que Zaoutzès n'a pas été aussi influent auprès de Léon qu'on l'a parfois dit. Au début de son règne, c'est André le stratélate, le véritable homme fort.

11. Léon avait épousé Théophanô sur ordre de son père et contre sa volonté. La jeune femme était issue des Martinakioi, comme Eudocie l'épouse de Basile. Ce mariage renforçait les liens avec l'ancienne dynastie amorienne. Ils eurent une fille prénommée Eudocie, comme sa grand-mère paternelle.

12. Théophanô avait été choisie comme épouse de Léon à la suite d'un concours de beauté en 882.

13. Aujourd'hui Doganhar à 70 km au nord-est de Sivas. La forteresse tomba peut-être en 888 (VASILIEV - CANARD II, p. 121-122 et F. HILD, *Das byzantinische Strassensystem in Kappadokien*, VTIB 2, Vienne, 1977, p. 108.

14. En 887, selon Michel le Syrien (*Chronique de Michel le Syrien, Patriarche Jacobite d'Antioche (1166-1199)*, éd. J. B. CHABOT, Paris, 1905-1910, réimp. 1963) III, p. 119. Janin (*Églises* I, p. 252) la distingue de Saint-Thomas *en tois Amantiou*, le fameux sanctuaire où, en 438, les reliques de Jean Chrysostome avaient été provisoirement déposées. Cette église en effet était bien située près de la Porte de Fer (Sidèra), comme le précise Skylitzès. Léon VI prononça deux homélies dans l'église restaurée (Th. ANTONOPOULOU, *The homilies of the emperor Leo VI*, Leyde, 1997, p. 238-240).

6. *[Procès de Sandabarènos et du patriarche Photius]*

173 Sandabarènos fut donc amené en ville et le stratélate André ainsi que le magistre Étienne, que Sandabarènos avait bien souvent calomniés auprès de l'empereur Basile, proposèrent à l'empereur d'instruire l'affaire de l'accusation qu'il avait portée contre la personne même de Léon. Ils affirmaient qu'il était possible de prouver que c'était parce que le patriarche Photius et Sandabarènos lui-même avaient voulu faire monter sur le trône impérial un parent de Photius qu'ils avaient imaginé et joué ce drame. L'empereur dépêcha donc certaines personnes avec ordre d'amener Photius et Sandabarènos au palais de Pègai, mais il donna aussi des instructions pour qu'ils fussent enfermés séparément l'un de l'autre. Pour mener l'instruction et connaître des accusations portées contre eux, il envoya le stratélate André en personne, le magistre Étienne[15], le magistre Hagiopolitès[16], les patrices Kratéros[17] et Gouber[18].

Ceux-ci firent donc comparaître le patriarche Photius, qu'ils firent asseoir avec honneur sur un trône. Puis, eux-mêmes s'étant assis, l'instruction commença. Le stratélate dit au patriarche : «Maître, connaissez-vous le moine Théodore ?» – «Je connais bien des moines Théodore, répondit Photius, et je ne sais duquel vous voulez parler.» Comme André avait ajouté le nom de Sandabarènos, «Je connais cet homme, dit le patriarche : c'est l'évêque d'Euchaïtes.»

Quand on eut amené aussi Sandabarènos, André lui dit : «L'empereur te fait demander : Où sont l'argent et les biens qui appartiennent à ma couronne ?» L'autre répondit : «Ils sont chez ceux à qui l'empereur de l'époque les a donnés. Mais celui qui vient de monter sur le trône, puisqu'il les requiert aujourd'hui, a le pouvoir et de les rechercher et de les prendre.» André reprit : «Contente-toi de dire pour l'instant qui tu voulais faire monter sur le trône lorsque tu as conseillé au père de l'empereur de crever les yeux de son propre enfant. Était-ce un de tes parents, ou bien un parent du patriarche ?» Sandabarènos jura qu'il n'avait aucune idée de ce dont on l'accusait.

174 Le magistre Étienne reprit : «Et alors, intrigant plein de ruse, pourquoi as-tu fait dire à l'empereur que tu allais confondre le patriarche sur ce point ?» Sandabarènos, à ces mots, se précipita pour saisir les pieds du patriarche : «Je vous adjure par Dieu, maître, disait-il, de me déposer d'abord. Alors, quand je serai

15. Étienne, fils de Kalomaria, une sœur de l'impératrice Théodora, qui avait épousé le patrice Arsabèr. Étienne était donc le neveu du patriarche Jean le Grammairien et le cousin germain de l'empereur Michel III.

16. Jean, l'ancien logothète du drome.

17. Le patrice Léon Kratéros, stratège des Anatoliques, comptait parmi les parrains de Léon VI (*De cerimoniis*, p. 622).

18. Gouber ou Goumer (*PMBZ* 2527 - *PBE* : Goumer 1) fut logothète du drome sous Basile Ier. Parmi les sœurs de Gouber, on connaît Théodosia (*PMBZ* 7792), qui avait épousé le césar Bardas, et Irène (*PMBZ* 1452), abbesse du monastère de Chrysobalantou. Le nom vient peut-être du bulgare Kouber.

dépouillé du sacerdoce, ils pourront s'emparer de moi et me châtier comme un criminel. Je n'ai aucune idée de tout cela, et n'ai rien déclaré de tel à l'empereur.»

Le patriarche le prit par la main et le releva en lui disant : «Sur mon salut, seigneur Théodore, vous êtes archevêque et dans ce monde et dans le monde à venir.» Le stratélate André se mit en colère : «Fourbe ! Charlatan ! N'as-tu pas fait savoir à l'empereur par mon intermédiaire que, pour cette affaire, tu saurais confondre le patriarche ?» Sandabarènos, à nouveau, nia rien savoir de tout cela. Les archontes, se retirant, rapportèrent ces propos à l'empereur et celui-ci, tout enflammé de colère, surtout parce qu'il ne pouvait trouver contre le patriarche d'accusation qui tînt[19], dépêcha des émissaires pour faire fouetter sans pitié Sandabarènos, qu'il exila à Athènes. Il envoya tout de suite après lui quelqu'un pour l'aveugler, puis le fit déporter en Orient. Après que bien des années eurent passé, il le rappela et lui assigna une rente sur la Nouvelle Église. Sandabarènos mourut après le décès de Léon sous le règne de sa femme Zoé et de son fils Constantin.

7. [Expédition malheureuse de Constantin en Italie]

La deuxième année du règne de Léon, Agiôn, duc de Longobardie et beau-frère du roi de Francie[20], apprenant que l'empereur Basile était mort, rompit les liens d'amitié qui l'unissaient aux Romains et soumit toute la région à son pouvoir. Apprenant cela, l'empereur envoya contre lui le patrice Constantin, préposé
175 à sa Table, avec les thèmes d'Occident. Une rencontre eut lieu. Les troupes de Constantin furent défaites et taillées en pièces ; lui-même ne réchappa qu'à grand-peine[21].

8. [Phénomènes célestes]

À cette époque, il y eut aussi une éclipse de soleil vers la sixième heure du jour : on vit les étoiles, les vents soufflèrent aussi avec violence, il y eut des éclairs et des coups de tonnerre effrayants[22]. La foudre tomba, provoquant des incendies et foudroyant sept hommes sur les degrés de Saint-Constantin du Forum[23].

9. [Prise de Samos par les Arabes]

Samos fut assiégée et prise par les Sarrasins qui firent prisonnier en même temps le patrice Constantin Paspalas, qui y était stratège[24].

19. Le procès contre Photius échoua donc, provoquant la colère du jeune empereur. Après le procès, le sort de Photius âgé, est inconnu. Il semble que Léon lui ait gardé de la considération, car il le décrit en termes favorables dans l'éloge funèbre de son père Basile Ier.

20. Agiôn ou plutôt Aigiôn, prince de Bénévent, dont la sœur, Agiltrude, avait épousé Guy II de Spolète, qui devint empereur d'Occident en 891 après son couronnement par le pape Étienne V.

21. En juin 887. La bataille eut lieu devant les murs de Bari, que les Byzantins avaient perdue l'année précédente (GAY, *Italie*, p. 143).

22. Le 8 août 891, entre 11 heures et 14 heures. Cette éclipse est aussi mentionnée dans le *Synaxaire de Constantinople* (col. 878).

23. Chapelle située au pied de la colonne homonyme (JANIN, *Églises* I, p. 296).

24. C'est la première mention d'un stratège de ce thème maritime, sans doute récemment érigé pour faire face à la menace des pirates crétois. Paspalas fut vaincu entre 891 et 893.

10. [Promotion de Zaoutzas ; sa fille, maîtresse de l'empereur]

L'empereur, sous l'empire de l'amour qu'il portait à Zoé, fille de Zaoutzas, honora le père de cette femme du titre de *basiléopatôr*[25], une dignité qui n'existait pas avant lui, et qu'il inventa. Zoé, à cette époque, était dans tout l'éclat et l'épanouissement de sa beauté. Elle avait été mariée au patrice Théodore Gouniazitzès, qui fut empoisonné traîtreusement[26], et elle devint la maîtresse de l'empereur dont la femme était encore en vie.

11. [Mort du patriarche Étienne ; Antoine Kauléas lui succède]

L'année suivante, Étienne, frère de l'empereur et patriarche, quitta ce monde[27]. À sa place on nomma patriarche Antoine, nommé Kauléas[28].

12. [Guerre contre Syméon de Bulgarie]

Alors que tout cela se passait dans la Ville, Syméon, archonte des Bulgares, impatient de rompre les traités qui le liaient aux Romains, trouva le prétexte que voici[29]. Le *basiléopatôr* avait comme esclave un eunuque du nom de Mousikos qui, s'étant lié d'amitié avec des négociants avides auxquels il voulait faire gagner de l'argent[30], se servit de la familiarité dans laquelle il était avec Zaoutzas pour
176 faire aussitôt transférer à Thessalonique les marchandises qu'on importait de Bulgarie pour la Ville[31]. Il y fit nommer comme receveurs des douanes les négo-

25. Sh. TOUGHER (*Leo VI*, p. 99-100) rappelle que la véritable fonction exercée par Zaoutzès était celle de *basileiopatôr*, c'est-à-dire une sorte de maire du Palais (*basileia*). Skylitzès semble lier l'attribution de ce titre au statut de Zoé auprès de l'empereur, sans doute parce qu'à l'époque où il rédige sa *Synopsis* le sens premier de cette fonction était perdu. Rien n'indique que la nomination de Zaoutzès ait été une conséquences des relations de l'empereur avec sa fille.

26. D'après la *Vita Euthymii* (p. 45), l'époux de Zoé, appelé dans cette source Gouzouniatès, serait en fait mort peu de temps après l'impératrice Théophanô.

27. En mai ou juin 899.

28. Le choix de Antoine Kauléas, créature de Zaoutzès, se fit aux dépens du syncelle de l'époque et candidat naturel à la succession du patriarche, le futur patriarche Euthyme. Antoine eut le mérite de mettre fin à la querelle entre les partisans de Photius et ceux d'Ignace, dont les derniers à se rallier furent Mètrophanès de Smyrne et Stylianos Mappas de Néocésarée.

29. Sur la personnalité de Syméon et ses buts de guerre, cf. SHEPARD, *Symeon of Bulgaria*, pour une vision assez irénique du souverain bulgare, et pour un point de vue moins favorable, TOUGHER (*Leo VI*, p. 174), qui reconnaît que Syméon, récent maître de la Bulgarie, n'a pas souhaité régler la crise, sans doute pour ne pas paraître comme une créature des Byzantins. Son point de vue est partagé par P. Stephenson (*Balkan Frontier*, p. 20-21). Léon, de toute façon, a mal apprécié les conséquences de son geste et l'humeur des Bulgares. J. Howard-Johnston (Byzantium, Bulgaria and the Peoples of Ukraine in the 890s, *MAIET*, VII, 2000, p. 342-356) ne croit pas à la chronologie donnée par le Ps.-Syméon le Logothète, dont s'inspirent Théophane Continué et donc Skylitzès, et reconstruit un schéma différent : la guerre avec Syméon serait à placer plus tôt dans le règne de Léon VI et sans doute à mettre en relation avec les troubles qui ont suivi l'abdication du tsar Boris-Michel et la tentative de retour au paganisme de son fils aîné, Vladimir.

30. Théophane Continué (p. 357) donne leurs noms, Staurakios et Kosmas. Ces deux personnages furent sans doute promus commerciaires, car on connaît le sceau d'un commerciaire de Thessalonique de cette époque nommé Staurakios (*DOSeals*, I.18.44). La nature exacte des mesures prises à l'instigation de Mousikos n'est pas vraiment claire, quoique celles-ci aient eu pour conséquence de léser les Bulgares. Sur ce point cf. N. OIKONOMIDÈS, Le kommerkion d'Abydos, Thessalonique et le commerce bulgare au IXe siècle, dans *Hommes et richesses dans l'Empire byzantin*, vol. II, Paris, 1991, p. 241-248.

31. P. MAGDALINO (Saint Demetrios and Leo VI, *Byzsl.*, 51, 1990, p. 198-201) propose une hypothèse ingénieuse pour expliquer l'avantage accordé aux amis de Zaoutzès et à la ville de

ciants en question, qui, par les lourdes taxes qu'ils exigèrent, brimèrent les Bulgares venus vendre leurs marchandises. Ils rapportèrent cette affaire à Syméon, qui la porta à la connaissance de l'empereur ; mais ce dernier, sous l'empire des sentiments qu'il portait à Zaoutzas, estimant qu'il n'y avait là que vain bavardage, n'y prêta pas la moindre attention. Syméon, qui d'ailleurs ne cherchait qu'un bon prétexte ainsi que je l'ai dit, en devint fou de rage et prit les armes contre les Romains.

À cette nouvelle, l'empereur s'arma lui aussi. Il confia à Procope Krènitès[32], qui exerçait la charge de stratélate[33], une armée nombreuse avec des officiers, lui adjoignit Kourtikios l'Arménien[34], et l'envoya contre Syméon. Le choc des deux armées eut lieu en Macédoine. Les Romains furent défaits, Krènitès lui-même fut tué avec l'Arménien Kourtikios et bien d'autres. Pour les prisonniers qu'il fit et qui appartenaient à l'hétairie de l'empereur[35], Syméon leur fit couper le nez, puis il les envoya dans la Ville pour faire honte aux Romains.

L'empereur, très affligé de ce malheur et de ce que Syméon le traînait ainsi dans la boue, envoya le patrice Nicétas, surnommé Sklèros[36], avec mission de passer par le Danube et de se rendre chez les Turcs[37] qu'on appelle les Hongrois afin qu'ils traversent le fleuve[38] et ravagent la Bulgarie comme ils le pourraient. Nicétas entra en contact avec les Turcs, qu'il persuada de prendre les armes contre les Bulgares, puis il revint auprès de l'empereur avec des otages. En outre, l'empereur avait décidé de faire lui-même la guerre aux Bulgares sur terre et sur mer. Sur mer donc, il envoie le patrice Eustathe, qui était drongaire, et sur terre le patrice Nicéphore Phocas, qu'il nomma domestique des Scholes après la mort
177 d'André. Tandis que tous deux avaient gagné la Bulgarie, l'empereur, encore attaché à la paix, envoya auprès de Syméon le questeur Kônstantinakios, que Syméon fit arrêter et jeter au cachot parce qu'il pensait que sa mission vers lui n'était qu'une ruse.

Alors que Syméon était occupé par l'armée de Phocas, les Turcs passèrent le fleuve et ravagèrent toute la Bulgarie. Quand il en eut reçu la nouvelle, Syméon laissa Phocas pour se retourner contre eux ; mais comme eux aussi brûlaient

Thessalonique. Léon, qui avait une dévotion particulière à l'égard de Dèmètrios, depuis que ce saint lui était apparu à la veille de sa libération, aurait ainsi voulu manifester sa gratitude à la ville qui abritait son sanctuaire le plus illustre.

32. Famille arménienne à laquelle était rattaché le césar Alexis Môsèlè (cf. *supra*, Théophile, § 13).

33. Il est difficile de savoir si le nom désigne ici seulement le chef d'une armée ou s'il a un sens technique ; dans ce cas il s'appliquerait au stratège en chef, en l'absence d'un domestique des Scholes effectif. Cette armée avait été rassemblée à la hâte en raison de la soudaineté de l'attaque, le gros de l'armée faisant campagne ailleurs.

34. Il s'agit du Kourtikios qui s'était soumis à Basile.

35. C'étaient des Khazars.

36. Il appartenait à une famille de militaires d'origine arménienne, dont le premier membre connu avait été stratège du Péloponnèse au début du IXe siècle (SEIBT, *Skleroi*, no 6).

37. Appellation exacte des Hongrois qui, à l'origine, sont bien un peuple de la steppe de race turque.

38. Les Hongrois viennent de migrer, en nombre assez modeste, depuis les plaines du sud de la Russie et sont en train de s'établir en Pannonie, leur futur pays. Cf. C. ZUCKERMAN, Les Hongrois au pays de Lébédia : une nouvelle puissance aux confins de Byzance et de la Khazarie *ca.* 836-889, dans *Byzantium at War (9th-12th c.)*, Athènes, 1997, p. 51-74. D'une façon plus générale, sur l'histoire des premiers siècles de la Hongrie, cf. *Les Hongrois et l'Europe. Conquête et intégration*, éd. S. CSERNUS et Kl. KOROMPAY, Paris - Szeged, 1999.

d'engager la lutte, après avoir traversé le Danube, ils attaquèrent les Bulgares et les vainquirent de haute lutte si bien que Syméon ne put qu'à grand-peine se réfugier à Dorostolon, qu'on appelle aussi Dristra. Les Turcs, donc, après leur victoire, demandèrent à l'empereur de racheter les prisonniers qu'ils avaient faits et celui-ci, acceptant leur demande, envoya les gens de la Ville pour procéder au rachat. Quant à Syméon, frappé par ce coup, il supplia l'empereur, par l'entremise du drongaire Eustathe, de faire la paix. L'empereur y consentit et, pour établir le traité, il envoya Léon Choirosphaktès[39] tandis que le domestique des Scholes Phocas et le drongaire recevaient l'ordre de revenir avec l'armée[40]. Quand Léon Choirosphaktès fut arrivé auprès de Syméon, celui-ci le fit jeter en prison sans le moindre mot, puis, avec une puissante armée, il se mit en campagne contre les Turcs auxquels l'empereur, ainsi pris de court et à l'improviste, ne put prêter secours. Il les mit en fuite, ravageant tout leur pays. Rempli d'orgueil et d'arrogance par cette victoire, il écrivit à l'empereur qu'il ne ferait pas la paix avant qu'on lui eût rendu les prisonniers bulgares. L'empereur y consentit[41]. Avec Choirosphaktès vint donc un certain Théodore, familier de Syméon, auquel on remit tous les captifs.

13. [Nicéphore Phocas]

Voyant que l'empereur aimait extrêmement le domestique Nicéphore Phocas,
178 le *basiléopatôr* Zaoutzas voulut faire de lui son gendre. Mais comme Nicéphore s'y refusait parce qu'il prévoyait que l'empereur en serait irrité, Zaoutzas, pris de colère, inventa contre lui des accusations et le fit démettre de son commandement, obtenant qu'on nommât à sa place le magistre Katakalôn Abidèlas. Nicéphore, réduit quelque temps à l'inactivité, fut ensuite nommé stratège des Thracésiens[42]. Il accomplit de nombreux exploits dans tous ses commandements, érigea de nombreux trophées sur les Agarènes et sur d'autres peuples, puis acheva sa vie dans une profonde vieillesse, laissant derrière lui deux enfants, Bardas et Léon.

14. [Défaite de Bulgarophygon]

L'empereur, voyant que Syméon ne voulait pas respecter les termes du traité, décida qu'il fallait lui faire la guerre à outrance et l'anéantir complètement. Il ordonna de faire traverser tous les thèmes et tous les *tagmata* d'Orient, mobilisa tous ceux d'Occident avec encore bon nombre d'autres troupes et les envoya

39. Léon Choirosphaktès était apparenté à la famille impériale, ce qui justifie sa haute dignité de magistre. C'était un courtisan lettré dont quelques écrits ont subsisté. Sur le personnage, cf. G. KOLIAS, *Léon Choirosphaktès, magistre, proconsul et patrice*, Athènes, 1939, et P. MAGDALINO, In Search of the Byzantine Courtier: Leo Choirosphaktes and Constantine Manasses, dans *Byzantine Court Culture*, p. 141-165.

40. Léon VI commit une grave erreur en rappelant ses troupes avant que l'accord de paix ne fût signé.

41. Après le traité, signé en 896 ou 897, la paix règne ; ainsi Philothée, dans son *Clétorologe* rédigé en 899, rappelle que deux Bulgares «amis» prennent place à la table impériale (OIKONOMIDÈS, *Listes*, p. 163 et 167).

42. Le doute subsiste sur cette version de la destitution du domestique des Scholes et de sa nomination à un poste inférieur dans le thème des Thracésiens, car Nicéphore était le général favori de Léon, à en croire les *Taktika* rédigés par l'empereur. Léon le Grammairien (p. 269) affirme que Syméon reprit les hostilités quand il fut informé que Nicéphore Phocas était mort. Cf. CHEYNET, *Phocas*, p. 295-296.

contre Syméon après avoir mis à leur tête, comme commandant et comme chef, le domestique des Scholes Katakalôn[43], qui était accompagné du patrice Théodose, le protovestiaire[44]. Ils rencontrèrent Syméon, qui marchait sur eux, à Bulgarophygon[45]. La bataille s'engagea. Les Romains furent mis en déroute et subirent de lourdes pertes. Le protovestiaire lui-même mourut tandis que le domestique, couvert de honte, se réfugiait à Bulgarophygon avec quelques hommes[46].

15. [Attentat manqué contre Léon]

Alors que l'empereur s'était rendu au lieu qu'on appelle les Champs de Damianos[47] en compagnie de Zoé, la fille de Zaoutzas, et qu'il avait décidé de rester là, Léon, fils de Zaoutzas, Christophe Tzantzès[48] et quelques autres montèrent contre lui un attentat[49]. Mais Zoé entendit le bruit qu'ils faisaient. L'empereur, réveillé, se jeta aussitôt dans une embarcation et passa de Pègai au
179 palais. Il destitua Jean, le drongaire de la Veille, prétextant qu'il avait été négligent à le protéger[50], et écarta pour un temps Zaoutzas jusqu'à ce que le magistre Léon, surnommé Théodotakès, qui était leur ami à tous deux, les raccommodât.

16. [Mort de Théophanô ; deuxième mariage de Léon ; mort de Zoé]

Après la mort de l'Augusta Théophanô[51], l'empereur Léon donna la couronne nuptiale à Zoé, la fille de Zaoutzas, qui fut bénie par un clerc du palais[52]. Celui-ci fut aussitôt déposé. Quant à Zoé, elle ne survécut qu'un an et huit mois à sa

43. Personnage qui se confond sans doute avec Léon Katakoilas, qui fut drongaire de la Veille et était apparenté à Photius. Il tomba un temps en disgrâce du fait de cette alliance. À l'instigation d'Euthyme, Léon fut rappelé par l'empereur. Ce dernier faisait en effet construire un monastère pour Euthyme dans le quartier de Psamathia (au sud-ouest de la capitale) sur un domaine qui avait été confisqué à Katakoilas. Psamathia eut pour métoque le monastère de Ta Agathou, autre bien retiré à l'ancien drongaire.

44. L'armée byzantine était cette fois au complet, ce qui rendit la défaite plus cuisante.

45. Syméon envahit la Macédoine au printemps 896 et rencontra ses adversaires à Boulgarophygon, une forteresse de Thrace, à 160 km à l'ouest de Constantinople (SOUSTAL, *Thrakien*, p. 223-224).

46. Skylitzès ne dit rien des conséquences de cette défaite. Léon VI accepta de payer un tribut annuel, ce qui entraîna des relations assez pacifiques durant le reste du règne, à l'exception d'une campagne de Syméon qui voulut tirer avantage du sac de Thessalonique par les Arabes.

47. Damien, parakoimomène sous Michel III (cf. *supra*, p. 110), fit construire un monastère sur la rive européenne du Bosphore, à proximité de l'actuel Ortaköy, et donna son nom au quartier (JANIN, *Constantinople*, p. 470).

48. D'autres chroniqueurs font de Tzantzès un fils du *basiléiopatôr* (GEORGES LE MOINE CONTINUÉ, p. 856 ; THÉOPHANE CONTINUÉ, p. 360).

49. Cet événement est probablement à dater de 897 alors que Léon n'a pas encore épousé Zoé. Le complot est sans doute la conséquence des échecs byzantins. Théophane Continué (p. 360) et Georges le Moine Continué (p. 855) précisent que les habitants de Chersôn massacrèrent leur stratège et que les Arabes s'emparèrent de Koron, l'ancienne capitale du thème de Cappadoce (HILD-RESTLE, *Kappadokien*, p. 216).

50. Il le remplaça par Pardos, fils de l'hétairiarque Nicolas, un fidèle de l'empereur (THÉOPHANE CONTINUÉ, p. 361 ; GEORGES LE MOINE CONTINUÉ, p. 856).

51. Théophanô mourut probablement le 10 novembre 896 [P. KARLIN-HAYTER, La mort de Théophanô (10.11.895 ou 896), *BZ*, 62, 1969, p. 13-19] ; cependant V. GRUMEL, (Chronologie des événements du règne de Léon VI, *EO*, 35, 1936, p. 22-32) préfère placer son décès en 897.

52. Le clerc s'appelait Sinapès (GEORGES LE MOINE CONTINUÉ, p. 857). Léon VI n'épousa pas Zoé avant juillet 898 (TOUGHER, *Leo VI*, p. 142).

proclamation, puis elle mourut ; et comme on préparait un sarcophage afin d'y déposer son corps, on y remarqua une inscription gravée qui disait ceci : «La misérable fille de Babylone[53].»

17. [Samônas dénonce un complot contre l'empereur ; il en est récompensé]

Basile, l'*épeiktès*[54] de l'empereur, neveu de Zaoutzas, préparant un complot contre Léon[55], mit dans la confidence le cubiculaire Samônas[56], un Agarène d'origine, après avoir exigé de lui des garanties afin qu'il ne trahît pas ce secret. L'autre les lui ayant accordées, il lui révéla tout son plan. Aussitôt, Samônas saute sur un cheval et vient trouver l'empereur, qu'il prend à part : « Sire empereur, je veux vous dire un secret qui causera ma mort si je parle, la vôtre si je me tais. » Et de lui découvrir tout le complot de Basile. L'empereur refusant de le croire, Samônas, qui voulait le convaincre, lui proposa d'envoyer chez lui deux de ses familiers les plus proches. Il demanda que ceux-ci se cachassent le temps que Basile vînt chez lui ; puis, lorsqu'il serait arrivé, tandis qu'ils discuteraient, ils noteraient ensemble ce qui était dit par tous deux. Cette proposition plut à l'empereur, qui dépêcha le protovestiaire Christophe et Kalokyros, l'un de ses chambellans. Arrivés chez Samônas, ils s'y cachèrent, attendant ce qui allait advenir.

180 Basile tomba dans le piège. Il vint chez Samônas. La conversation se donna libre cours. On parla ouvertement des choses les plus secrètes. Les envoyés de l'empereur notaient ce qui se disait. À la fin, ils laissèrent les deux hommes qui déjeunaient et, sortant sans se faire voir, revinrent auprès de l'empereur auquel ils remirent leurs notes. L'empereur en prit connaissance. Aussitôt, il envoya Basile en Macédoine sous prétexte de répartir les donations pour le salut de l'âme de sa tante Zoé[57], fit arrêter le drongaire de la Veille[58] par Stypeiôtès[59] et bannit aussi de la ville l'hétairiarque Nicolas[60]. Puis il fit revenir Basile de Macédoine, le jugea, le fit promener en dérision au milieu de la ville et l'exila à Athènes. Il convoqua tout le Sénat, devant lequel il fit lire les révélations de Samônas. Les sénateurs louèrent celui-ci en ajoutant qu'il méritait les plus grands honneurs, et sur-le-champ l'empereur lui accorda le rang de protospathaire et le mit au nombre de ses familiers.

53. Psaume 136.8.

54. Fonctionnaire dépendant du comte de l'Étable, chargé de l'entretien des chevaux et des bêtes de somme (OIKONOMIDÈS, *Listes*, p. 339). Le complot est à dater du début de l'année 900.

55. L'impératrice Zoé étant morte, le clan Zaoutzès tente de conserver sa position.

56. Eunuque né à Mélitène vers 875, membre de la maison de Zaoutzès. Cf. R. JANIN, Un Arabe ministre à Byzance : Samonas, *EO*, 34, 1935, p. 307-318, et *Vita Euthymii*, p. 177.

57. Les *psychika* sont les donations que la défunte impératrice offrait pour le salut de son âme. La somme se montait à 24 000 pièces d'argent (THÉOPHANE CONTINUÉ, p. 363).

58. Pardos, fils de Nicolas, récemment promu. Il fut remplacé par Jean Garidas (LÉON LE GRAMMAIRIEN, p. 273).

59. Il s'agit peut-être de Michel Stypeiôtès, le futur ambassadeur auprès de Syméon de Bulgarie.

60. Il s'agit aussi de parents de Zaoutzès. Nicolas était son gendre. Ce dernier eut au moins deux fils, Pardos, le drongaire de la Veille, et Basile, l'*épeiktès* (THÉOPHANE CONTINUÉ, p. 363-364 ; LÉON LE GRAMMAIRIEN, p. 273).

18. [Nicolas Mystikos succède au patriarche Antoine]

Après la mort du patriarche Antoine, ce fut le *mystikos*[61] Nicolas qui fut élu, car, pour l'intelligence et pour la sagesse, on jugeait qu'il l'emportait sur tous[62].

19. [Troisième mariage de Léon, avec Eudocie ; mort de celle-ci]

L'empereur Léon, qui ne pouvait tenir les banquets prévus par le cérémonial parce qu'il n'y avait pas d'Augusta, fit couronner Anne, la fille de Zoé, elle-même fille de Zaoutzas. Il épousa aussi une jeune fille originaire de l'Opsikion, gracieuse et belle, qui s'appelait Eudocie[63], et qu'il fit également couronner. Enceinte, sur le point d'accoucher, elle mourut avec l'enfant qu'elle portait[64].

20. [Construction de Sainte-Théophanô et de Saint-Lazare]

En l'honneur de sa première épouse Théophanô, l'empereur fit construire une très belle église portant son nom près des Saints-Apôtres[65]. Il édifia aussi aux
181 Topoi, sous le nom de saint Lazare, une autre église où il fit déposer le corps du saint, qu'il avait fait revenir, ainsi que celui de sa sœur Marie Madeleine[66].

21. [Les Agarènes s'emparent de Tauroménium et de Lemnos ; attentat contre l'empereur à Saint-Môkios]

Alors que la flotte était occupée à ces constructions, la flotte agarène prit Tauroménium en Sicile[67]. Beaucoup de Romains furent tués. Les Agarènes s'emparèrent aussi de l'île de Lemnos[68] et ils emmenèrent en captivité nombre de ses habitants.

Au jour de la Mi-Pentecôte[69], comme le veut la coutume, on se rendit en cortège à l'église Saint-Môkios[70] et l'empereur vint lui aussi. Alors qu'on allait

61. Sur la fonction de *mystikos*, secrétaire particulier de l'empereur, cf. P. MAGDALINO, The not-so-secret functions of the mystikos, *REB*, 42, 1984, p. 229-240, repris dans *Tradition and Transformation in Medieval Byzantium*, Londres, 1991.

62. Antoine mourut le 1er février 901 et Nicolas fut promu le 1er mars suivant. Il était né en 852, en Italie. Venu à Constantinople, c'était un proche de Photius qui, après la démission de ce dernier, se réfugia à Saint-Tryphon. C'est là que Léon VI vint le chercher pour en faire son *mystikos*. On a conservé de lui une abondante correspondance et divers écrits canoniques (*Nicholas I Patriarch of Constantinople. Letters*, ed. and trans. by R. J. H. JENKINS and L. G. WESTERINK, Washington DC, 1973).

63. Eudocie portait le nom de Baïanè (*Vita Euthymii*, p. 63), et était sans doute apparentée au Baïanos qui avait dénoncé à Basile Ier le comportement de Léon Apostypès (cf. *supra*, p. 131). Eudocie donna naissance à un garçon appelé Basile, qui mourut quelques jours après sa mère.

64. Le 12 avril 901, le jour de Pâques.

65. Par la volonté impériale, l'impératrice fut comptée au nombre des saintes, en dépit d'un nombre de miracles bien modeste (G. DAGRON, Théophanô, les Saints-Apôtres et l'église de Tous-les-Saints, *Mélanges Zakythènos, Symmeikta*, 9, 1994, p. 201-218). Elle se trouvait à proximité des Saints-Apôtres, au centre de Constantinople (JANIN, *Églises* I, p. 389).

66. Cette église, dont certains textes attribuent la fondation à Basile Ier, était située dans les Topoi, la partie basse de la Pointe du Sérail (JANIN, *Églises* I, p. 298-300).

67. Taormine, le dernier bastion byzantin notable de Sicile, tomba le 1er août 902.

68. Sur cette grande île de la mer Égée, cf. KODER, *Aigaion Pelagos*, p. 205-209.

69. Le 11 mai 903. Sur le cérémonial de la Mi-Pentecôte, voir *De cer.* I. 26, Vogt I, p. 92-100.

70. Cette église, l'une des plus anciennes de Constantinople et fort vaste, était située au-delà de l'ancienne muraille de Constantin, près d'une citerne homonyme (JANIN, *Églises*, p. 355-358). Bien que l'économe fût à la date de l'attentat un moine, le monastère n'est pas antérieur au règne de Basile II (MAGDALINO, *Constantinople*, p. 62).

célébrer l'entrée, comme l'empereur approchait des portes saintes, voici qu'un homme bondit de l'ambon et le frappe à la tête avec un gros et fort gourdin. L'empereur en serait mort sur-le-champ si l'extrémité du bâton n'avait heurté le lustre qui pendait là de sorte que le coup perdit un peu de sa violence. L'empereur se mit à saigner abondamment de la tête, et les archontes s'enfuirent en désordre. Alexandre, le frère de l'empereur, qui avait prétexté une maladie, n'était pas présent lors de cette entrée, ce qui fit soupçonner généralement qu'il était l'instigateur de cet attentat[71]. L'homme qui avait frappé l'empereur fut longuement torturé après son arrestation, mais on ne put lui faire avouer qu'il eût aucun complice. On lui coupa les mains et les pieds, puis il fut brûlé dans la Sphendonè de l'Hippodrome. De ce jour, on cessa d'organiser ce cortège malgré les demandes répétées qu'adressa à l'empereur le très savant moine Marc, économe de ce monastère (c'est lui qui a mis la dernière main au *tétraôdion* composé par Cosmas le Grand pour le Samedi saint[72]). Comme il présentait sa demande
182 et que l'empereur lui opposait un refus, le moine lui dit : «Ne vous mettez pas en colère, sire empereur, et ne soyez pas irrité. Le prophète David en effet avait écrit d'avance que vous subiriez cet accident, lui qui a dit : *L'ennemi a commis tous les forfaits dans ton sanctuaire, et voici qu'au milieu de la fête ceux qui te détestent ont relevé la tête*[73]. D'où il résulte, maître, qu'à partir de ce jour vous régnerez sur l'empire dix années encore.» Et c'est ce qui arriva. En effet, Léon mourut dix ans jour pour jour après avoir reçu ce coup.

22. [Quatrièmes noces de Léon]

L'empereur Léon épousa en quatrièmes noces Zoé Karbônopsina[74], qui avait vécu avec lui fort longtemps sans recevoir la couronne nuptiale.

23. [Offensive de Léon de Tripoli ; chute de Thessalonique]

Comme les Bulgares épuisaient les Romains par leurs attaques, les fils d'Agar, informés de cela, armèrent une flotte qu'ils envoyèrent attaquer les côtes de l'Empire romain. Ils mirent à sa tête Léon d'Attaleia[75], qui avait abjuré la foi des chrétiens et s'était établi à Tripoli[76], ce qui lui valut son surnom. La nouvelle

71. Dans la *Vita Euthymii* (p. 67), le récit circonstancié de cette attaque présente l'attitude d'Alexandre sous un jour différent.

72. Le *tétraôdion* est un canon – c'est-à-dire un poème liturgique chanté à l'office de l'*orthros* (laudes) – composé de quatre strophes seulement. Voir L. CLUGNET, *Dictionnaire grec-français des noms liturgiques en usage dans l'Eglise grecque*, Paris, 1895, s. v. Cosmas le Grand est Cosmas de Maiouma, auquel on attribue en effet le canon mentionné par Skylitzès.

73. Ps. 73, 3-4.

74. Zoé («aux yeux de braise») venait d'une lignée illustre, puisqu'elle appartenait à la famille du chroniqueur Théophane, et qu'elle était l'arrière-petite-fille d'un stratège des Anatoliques sous Michel II, Phôteinos (THÉOPHANE CONTINUÉ, p. 76). Une de ses sœurs était l'épouse d'Himérios (*Vita Euthymii*, p. 109).

75. De la base d'Attaleia, principal port du thème des Cibyrrhéotes, partaient les navires chargés de contenir les pirates arabes ; une garnison permanente de Mardaïtes y était établie. Léon, sans doute capturé dans sa jeunesse par les Arabes, était devenu musulman. Sous Léon VI, des inscriptions témoignent de la reconstruction des murailles de la ville (H. GRÉGOIRE, *Recueil des inscriptions grecques chrétiennes d'Asie Mineure*, réimp. Amsterdam, 1968, p. 103-104).

76. Tripoli du Liban.

de l'arrivée du Tripolite parvint à l'empereur qui se trouvait alors au comptoir du Boaition où il était venu pour la dédicace du monastère de Christophe[77], son protovestiaire. Les messagers ajoutèrent que l'offensive de Léon avait pour objectif la Ville reine elle-même.

L'empereur envoya donc la flotte avec Eustathe qui, à l'époque, en était le drongaire. Il ne put s'opposer au Tripolite et revint sans avoir rien fait. Derrière lui, le Tripolite pénétra dans le détroit de l'Hellespont et parvint jusqu'à Parion[78].
183 À cette nouvelle, l'empereur, très abattu et troublé, confia les forces de marine au *prôtoasèkrètis* Himérios qu'il envoya contre le Tripolite. Himérios passa Abydos, traversa l'Égée et mouilla à Strobilos[79]. Puis il mit le cap sur Imbros. Passé Samothrace, il trouva l'ennemi à l'ancre à Thasos[80] mais, voyant qu'il lui était supérieur par le nombre et par le moral, il n'osa approcher[81]. Le Tripolite, rebroussant chemin, arriva à Thessalonique, qu'il assiégea et prit[82]. Il s'empara aussi du stratège Léon, nommé Chatzilakios, qui s'y trouvait. Le sang coula à grands flots et il y eut de nombreux captifs.

24. [Thessalonique sauvée de la destruction ; impuissance d'Himérios ; succès en Orient]

Rodophylès, un cubiculaire qu'on avait envoyé en Sicile avec cent livres d'or pour une certaine affaire, était tombé malade et s'était rendu à Thessalonique pour s'y faire soigner. Le Tripolite mit la main sur lui, le fit torturer longuement pour cet or, puis tuer alors qu'il affirmait qu'il ne l'avait pas. C'est qu'il l'avait en effet laissé en route, et l'*asèkrètis* Syméon, de passage, s'en était chargé. Comme le Tripolite voulait détruire la ville de fond en comble, Syméon lui proposa de lui donner cet or s'il renonçait à son projet[83]. C'est ce qui se passa : le Tripolite prit l'or et retourna chez lui. L'empereur sut gré à Syméon de ce qu'il avait fait et il lui donna le rang de patrice et de *prôtoasèkrètis*.

L'amiral Himérios, informé de ce que les Sarrasins revenaient chez eux, se lança à leur poursuite. Mais ils abordèrent en Crète, donnèrent aux Crétois une partie de leur butin puis retournèrent chez eux sans subir nul dommage, laissant à Lemnos Himérios qui n'avait rien pu faire.

77. Le nom du monastère reste inconnu. Il était situé en Asie, sur la côte nord de la Propontide (JANIN, *Grands centres* II, p. 57).

78. Archevêché situé sur la rive sud de la Marmara, au débouché de l'Hellespont. Léon se dirige donc à ce moment vers Constantinople.

79. Port important du thème des Cibyrrhéotes, situé en Carie, aujourd'hui Aspat, d'où Himérios pouvait intercepter les communications de la flotte de Léon, qui était donc sorti de la Propontide pour revenir vers la mer Égée (Cl. FOSS, Strobilos and related sites, dans *History and archaeology of Byzantine Asia Minor*, Aldershot, 1990, nº XII).

80. Himérios revint donc au nord de l'Égée. Sur Imbros, voir KODER, *Aigaion Pelagos*, p. 177-179 ; sur Thasos, voir *ibid.*, p. 291-293.

81. Ni Eustathe, ni Himérios n'osèrent affronter la flotte ennemie, indice que celle-ci, réunissant les forces de Léon, de Damien et des Égyptiens, était d'une puissance inhabituelle.

82. Le 31 juillet 904. Le récit de la prise de Thessalonique nous a été laissé par Kaméniatès, un témoin des événements – en dépit de l'opinion contraire de A. P. KAZHDAN (Some Questions addressed to the Scholars Who believe in the Authenticity of Kameniates' Capture of Thessalonica, *BZ*, 71, 1978, p. 301-314.).

83. Même récit dans la *Vita Euthymii* (p. 101), où Syméon est félicité de son action.

L'empereur envoya en Orient deux stratèges très vaillants, Eustathe, qui descendait de la famille des Argyres, et Andronic, le descendant de Doux, qui remportèrent de nombreuses victoires sur les Agarènes[84].

25. [Fuite de Samônas]

184 Samônas, celui qui avait dénoncé le complot et auquel l'empereur accordait les plus grands honneurs, prétextant une visite à son monastère[85], s'enfuit avec ses trésors et ses chevaux, coupant à chaque étape les jarrets des chevaux de la poste publique. L'empereur envoya donc à sa poursuite l'hétairiarque Basile Kamatèros[86] et Georges Krinitès. Samônas, arrivé déjà au passage de l'Halys, fut rattrapé par le drongaire Nicéphore Kaminas[87], qui l'arrêta malgré ses instantes prières et tout ce qu'il promettait de lui donner. Comme il n'arrivait pas à le persuader, Samônas alla chercher asile à la Croix de Sirichas[88] et prétendit qu'il y était venu pour accomplir un vœu. Constantin, fils d'Andronic Doux[89], vint le prendre et le ramena dans la Ville. Quand ils furent arrivés à Constantinople, l'empereur ordonna que Samônas fût emprisonné dans la maison du césar Bardas et, après avoir été informé que Samônas avait vraiment voulu s'enfuir à Mélitène, il signifia à Constantin Doux de ne pas dire cela devant le Sénat mais de déclarer que Samônas était allé à Sirichas en accomplissement de son vœu. Il voulait en effet qu'il fût pardonné. Au matin, il convoqua le Sénat, fit venir en séance Constantin, qu'il adjura de répondre sous la foi du serment à la question qu'il formula ainsi : « Au nom de Dieu, et sur ma tête, Samônas s'enfuyait-il en Syrie, oui ou non ?» Constantin fut pris de scrupule devant ces serments, car tout d'abord, lorsqu'il avait reçu l'ordre de taire la vérité, il n'avait pas été question de jurer. Il avoua donc publiquement que Samônas regagnait bien sa patrie, Mélitène. L'empereur se mit en colère et chassa Constantin. Quant à Samônas, il ordonna qu'on l'enfermât à la <Maison> du césar[90]. Par la suite, il le fit relâcher et le rétablit dans son rang[91].

84. C'est la seconde fois que les noms de Doukas (ou Doux) et d'Argyros sont associés dans les combats en Asie Mineure (cf. *supra*, p. 82). Eustathe était hypostratège des Anatoliques et Andronic probablement domestique des Scholes si l'on en croit les sources arabes, car, sur ce point, les sources grecques sont muettes (POLEMIS, *Doukai*, p. 16-21). Ce raid, victorieux, fut lancé en représailles des préparatifs maritimes de Léon de Tripoli.

85. Le monastère de Speira, à Damatrys. Le Palais de Damatrys était situé sur la rive asiatique du Bosphore, à quelque distance de la côte, au-delà du Mont-Auxence (JANIN, *Constantinople*, p. 147-148).

86. Sans doute un parent de Pétrônas Kamatèros, le constructeur de Sarkel.

87. D'après Théophane Continué (p. 369), Nicéphore s'appelait Kallônas. Cette famille était alliée à Constantin VII.

88. Forteresse du Charsianon, située au nord de l'Halys, qu'on peut probablement identifier à l'actuelle Çukur, à 50 km au N-E de Césarée. Le monastère de la Sainte-Croix abritait une parcelle de la Vraie Croix (HILD-RESTLE, *Kappadokien*, p. 281 et H. AHRWEILER, Sur la localisation du couvent de Timios Stauros de Syricha, *Geographica byzantina*, éd. H. AHRWEILER, Paris, 1981, p. 9-15).

89. Constantin accomplit de nombreux exploits contre les Arabes au point que Psellos (*Chronographie* II, p. 140) le cite parmi les illustres ancêtres de son ami Constantin Doukas, le futur empereur.

90. Cette assignation à résidence dura quatre mois (LÉON LE GRAMMAIRIEN, p. 279). Les événements datent du printemps et de l'été 904. R. H. JENKINS, the 'Flight' of Samonas, *Speculum*, 23, 1948, p. 217-235, repris dans IDEM, *Studies*, nº X.

91. La signification de cet épisode reste obscure, mais explique la haine entre Samônas et Doukas.

26. *[Naissance de Constantin VII ; la tétragamie]*

185 L'empereur eut de Zoé, sa quatrième épouse, un enfant mâle à la naissance duquel parut une comète dont les rayons étaient dirigés vers l'Orient et qu'on vit briller pendant non moins de quarante jours[92]. Le patriarche Nicolas baptisa l'enfant à Sainte-Sophie[93] et il fut reçu au sortir des saints fonts par le frère de l'empereur, Alexandre[94], le patrice Samônas et l'élite des sénateurs. Léon reçut avec Zoé la bénédiction nuptiale du prêtre Thomas – qui fut déposé – et fit proclamer Zoé Augusta[95]. Pour cette raison[96], donc, le patriarche refusait l'entrée de l'église à l'empereur[97], qui, de ce fait, passait par la droite pour se rendre au *mitatôrion*[98].

27. *[Promotion de Samônas ; Nicolas exilé ; Euthyme patriarche]*

Le patrice Samônas fut promu parakoimomène. C'était le complice le plus habile qu'eût Léon pour tout ce que celui-ci entreprenait d'illégal et de vicieux et ce fut à son instigation que l'empereur força le patriarche à le recevoir malgré lui à l'église. Au début de février, en effet, l'empereur manda le patriarche, qu'il pria instamment de le recevoir à l'église[99]. Puis, comme il n'accordait pas cette requête, on l'embarqua au lieu qu'on appelle le Boukoléon sur un navire de guerre et on le fit passer à Hiéreia[100], d'où on le conduisit, marchant à pied[101],

92. Constantin VII naquit le 3 septembre 905 (D. PINGREE, The Horoscope of Constantine VII Porphyrogenitus, *DOP*, 27, 1973, p. 217-231). Né alors que son père Léon gouvernait l'empire, Constantin était un porphyrogénète et c'est sous ce nom inhabituel que Léon ne manquait pas de le désigner. C'est pourquoi il passa à la postérité avec ce surnom, bien qu'il ne fût pas le premier enfant impérial né dans la pourpre. Sur les porphyrogénètes, cf. G. DAGRON, Nés dans la pourpre, *TM*, 12, 1994, p. 105-142.

93. Le 6 janvier 906.

94. Le texte («le frère de l'empereur, Alexandre») résulte d'une correction de Thurn ; les manuscrits (sauf M) portent simplement : «l'empereur Alexandre». Alexandre était coempereur depuis 879. Le choix d'Alexandre parmi les parrains s'explique : Léon, n'ignorant pas que son frère le détestait, voulait protéger son fils au cas où lui-même décéderait avant son frère, en plaçant entre Alexandre et Constantin un obstacle moral de plus.

95. En avril 906, Zoé Karbônopsina devenait impératrice de plein exercice, se substituant à la jeune Anne dans les cérémonies officielles.

96. La décision de Léon VI d'épouser Zoé déclencha ce qu'on appelle la querelle de la tétragamie. L'Église tolérait les secondes noces et interdisait les troisièmes, décision que Léon VI avait confirmée par une novelle. Le quatrième mariage de l'empereur déclencha donc un scandale. Léon VI ne pouvait pas reculer, car seul un mariage légitimerait le jeune Constantin et assurerait la pérennité de la dynastie, puisque Alexandre, marié deux fois, était sans descendance. Léon pouvait aussi compter sur l'appui de l'Église de Rome, plus tolérante envers le mariage des veufs. Léon Choirosphaktès fut envoyé auprès du pape Serge III. Pour une synthèse sur cette affaire et toute la bibliographie afférente, cf. DAGRON, *Histoire du christianisme*, p. 188-194.

97. À deux reprises, pour la Noël 906 puis l'Épiphanie (6 janvier 907), l'empereur, venu en procession avec le Sénat, se vit refuser l'entrée de Sainte-Sophie. En réalité, Nicolas recherchait encore le compromis. L'opposition au mariage était menée par Aréthas, métropolite de Césarée.

98. Petit appartement où l'empereur changeait de vêtements et prenait une collation avec les grands dignitaires. Il y avait sans doute deux *mitatoria* à Sainte-Sophie (*ODB*, p. 1353).

99. Le 1er février, le patriarche, désormais opposé à toute «économie», et les métropolites participèrent à un banquet impérial, mais refusèrent tout compromis (LÉON LE GRAMMAIRIEN, p. 279). L'attachement de Nicolas aux Doukas renforça la décision de Léon VI de mettre à l'écart le patriarche.

100. Le palais de Hiéreia, où s'était tenu le concile iconoclaste de 754, était situé sur la rive asiatique du Bosphore, au sud de Chalcédoine (JANIN, *Grands centres* II, p. 35-36). Selon la *Vita Euthymii* (p. 91), Nicolas donna sa démission, sous peine de se voir ouvertement accusé de haute trahison.

au monastère des Galakrènai[102] qu'il avait lui-même fondé. Peu après, on ordonna patriarche le syncelle Euthyme[103], un homme pieux, qui était parvenu au comble de la vertu et qui voulait même, dit-on, refuser l'épiscopat. Mais une révélation divine le persuada d'accepter. L'empereur s'était mis en tête, avec l'appui de nombre de personnes considérables, de promulguer une loi permettant qu'un homme eût à la fois trois ou même quatre femmes. Mais le patriarche, mettant tout en œuvre, l'en empêcha.

186 28. *[Le monastère de Lips]*

Au mois de juin, l'empereur Léon fut convié par Constantin Lips[104] à célébrer la dédicace du monastère[105] qu'il venait de fonder non loin des Saints-Apôtres et à participer au repas donné à cette occasion. Brusquement, un violent vent de sud-ouest, qu'on appelle Lips, se leva et fit trembler nombre d'édifices. Les gens, inquiets et apeurés, quittèrent tous leur demeure pour sortir à l'air libre[106]. Mais une pluie survint, qui fit cesser cette bourrasque.

29. *[Histoire d'Andronic Doukas et de son fils Constantin]*

Comme une flotte agarène avait pris la mer pour attaquer les Romains, l'empereur mit à la tête des escadres romaines le logothète du drome Himérios. Il donna l'ordre aussi à Andronic Doux de se joindre à lui pour combattre les Agarènes. Mais Samônas, qui avait pour la famille des Doux une haine inexpiable parce que Constantin l'avait autrefois arrêté, sut persuader par ses propositions un ami d'Andronic d'adresser à celui-ci une lettre secrète : il ne fallait pas qu'il embarque, car Himérios avait reçu de l'empereur, à la suggestion de Samônas, l'ordre de l'aveugler. Andronic, ayant reçu cette lettre, refusa de rejoindre Himérios qui, de ce fait, fut contraint, le 6 octobre, d'attaquer seul l'ennemi[107]. Il le mit en déroute de haute lutte au cours de cette rencontre et l'anéantit.

101. La notation n'a d'intérêt que si l'on précise, comme les autres chroniqueurs, qu'il avait beaucoup neigé.

102. La situation exacte du monastère est inconnue, mais l'itinéraire indique clairement qu'il était à proximité de la rive asiatique du Bosphore.

103. Euthyme est né vers 834 dans une ville appelée Séleucie, soit celle d'Isaurie, soit, plus vraisemblablement, celle de Pisidie. Soutien de Léon, lorsque celui-ci fut accusé par son père Basile, il fut promu, après la mort de cet empereur, higoumène de Psamathia, à Constantinople, et devint le directeur spirituel de Léon VI, qui le fit syncelle, c'est-à-dire un aspirant au patriarcat. Il fut promu patriarche sans doute en février 907. Son action est connue notamment par la *Vita Euthymii*.

104. Juin 907. Il s'agit sans doute du même personnage cité dans le *DAI*. Constantin était, peut-être à la date de l'inauguration de son monastère, *anthypatos* et grand hétairiarque (cf. la notice de l'*ODB*, p. 1232-1233).

105. Le monastère, situé dans la vallée du Lykos, est toujours debout. Il a été transformé en mosquée, la Fenarî Isa Camii (JANIN, *Églises* I, p. 307-310 ; MÜLLER-WIENER, *Bildlexikon*, p. 126-131).

106. Théophane Continué (p. 371), que Skylitzès a suivi, précisait que, pour beaucoup, cette violente bourrasque annonçait la fin du monde. Sur cette attente eschatologique des Byzantins, cf. en dernier lieu, P. MAGDALINO, The Year 1000 in Byzantium, *Byzantium*, p. 233-270.

107. La date est incertaine. Vasiliev - Canard (II, p. 185, n. 1) préfèrent 905, tandis que Tougher (*Leo VI*, p. 209) choisit 906.

Andronic, apprenant cela, perdit tout espoir. Il réunit ses bagages et, avec ses parents et ses serviteurs, il partit occuper une forteresse dominant Ikonion qu'on appelle Kabala[108]. Là, il se lança dans une rébellion[109].

Samônas, sautant sur cette occasion, ne cessait d'exciter et de harceler l'empereur, auquel il disait : «Il y avait longtemps, je l'avais bien vu, que cet individu couvait une rébellion et qu'il fallait prendre les devants avant qu'il ne passe à l'action. Mais puisque du fait de votre irrésolution, sire empereur, nous avons laissé passer le moment favorable, où tout était si facile, et puisque l'ennemi nous a glissé des mains, prenons du moins le second bateau qui passe, et n'al-
187 lons pas, par mégarde, le laisser agir au lieu de le réduire à l'impuissance.» Ces propos, comme un aiguillon, piquèrent au vif l'empereur qui envoya contre Andronic le domestique des Scholes, Grègoras Ibèritzès, un parent par alliance d'Andronic[110], avec de fortes troupes. Andronic, à cette nouvelle, ayant appris aussi que le patriarche Nicolas sur lequel il comptait tout particulièrement avait été chassé de l'Église, quitta Kabala et se réfugia avec tous les siens chez les Agarènes où l'Amermoumnès l'accueillit avec honneur et magnificence.

L'empereur, réfléchissant au général qu'il venait de perdre et à l'ennemi qu'il allait avoir, inquiet et mal à l'aise, cherchait par quel moyen il pourrait ramener Andronic chez les Romains. Et donc, par une lettre impériale, il lui accorda pleine amnistie pour ses crimes tout en l'engageant à revenir chez lui, où il recouvrerait, il le lui promettait, la prospérité qui avait été la sienne, sans compter mille autres présents et faveurs. On roula cette lettre dans un morceau de cire auquel on donna forme de cierge, puis on confia le tout à un Sarrasin qu'on tira du prétoire et auquel on donna pour consigne, après l'avoir gagné par de magnifiques cadeaux, d'aller en Syrie remettre l'objet à Andronic.

Alors que le Sarrasin s'était retiré, Samônas le tira à part : «Sais-tu bien ce que tu as là ?», lui demanda-t-il en faisant allusion au cierge. L'autre lui répondit qu'il l'ignorait. «Mon ami, reprit Samônas, le cierge qu'on t'a donné, c'est la ruine de la Syrie. Et si tu as quelque intérêt pour les gens de ton peuple et de ta religion, tu le remettras entre les mains d'Ouzèr.» Et, pour qu'il suive ses recommandations, il se le gagna aussi par des présents d'une très grande valeur. Le Sarrasin s'en alla donc et remit le cierge à Ouzèr, qui le reçut, trouva la lettre, prit connaissance de son contenu, et en référa à l'Amermoumnès. Aussitôt, on jeta en prison Andronic et les siens.

Les mauvais traitements qu'ils y endurèrent pendant longtemps et les rigueurs du cachot, qu'ils ne purent supporter, forcèrent certains d'entre eux à abjurer leur foi. C'est dans ces circonstances aussi qu'Andronic quitta ce monde.
188 Quant à son fils Constantin[111], avant la mort de son père, qu'il avait informé, il prépara une évasion avec quelques compagnons : beaucoup, en effet, se trouvaient encore emprisonnés avec lui parce qu'ils ne voulaient pas abjurer leur

108. Kabala est située à 11 km d'Ikonion (BELKE-RESTLE, *Galatien und Lykaonien*, p. 182-183). Andronic agit ainsi sans doute parce que la correspondance avec le patriarche Nicolas, qui prouve leur trahison, a été découverte.

109. En septembre 905 ou 906.

110. Ibèritzès était le beau-père de Constantin, fils d'Andronic (POLEMIS, *Doukai*, p. 25).

111. Sur Constantin, cf. POLEMIS, *Doukai*, p. 21-25.

religion. Ils brisèrent leurs chaînes, sortirent de leur cachot, se laissèrent glisser le long d'une corde et s'enfuirent avec des chevaux qu'ils s'étaient procurés. On envoya des soldats pour les arrêter, mais ils se débarrassèrent de leurs poursuivants tantôt en se retournant pour les combattre, tantôt en leur jetant de l'or, et c'est ainsi qu'ils purent atteindre le territoire romain. L'empereur se hâta de mander Constantin et quand il l'eut fait venir en sa présence, il le combla, lui et ses compagnons, de toute sorte de présents[112].

30. [Prédiction de Léon ; Eustathe Argyros démis et empoisonné ; son grand-père]

Au terme de cette entrevue, alors que Constantin s'apprêtait à quitter le Chrysotriklinos – c'était là que l'empereur l'avait reçu –, Léon le fit revenir et, après avoir levé les yeux vers les images du Christ et de la Mère de Dieu qui sont au-dessus de la porte[113], il lui dit : «Que ton nom, Constantin, ne t'abuse pas et n'aille pas te faire croire que tu régneras sur les Romains. C'est à mon fils Constantin que Dieu réserve l'empire. Cela, je le sais avec certitude grâce aux prophéties de saints hommes à qui leur pureté a valu de prévoir l'avenir. Reste donc dans le rang qui t'a été accordé et ne rêve pas à ce qui te dépasse. Sinon, sache-le : si tu veux usurper le trône, ta tête sans ton corps passera cette porte.» Et c'est ce qui arriva par la suite. Après la mort de Léon, en effet, Constantin se révolta, fut tué dans le bureau du *génikos* et sa tête dégouttant de boue et de sang fut apportée au palais par la porte en question[114].

L'empereur, à la suite de soupçons qu'il avait conçus, démit de son commandement le magistre Eustathe Argyros, alors drongaire de la Veille. Celui-ci rentra donc chez lui, où il mourut empoisonné, laissant de grands regrets à l'ar-
189 mée et à la flotte qui se rappelaient ses exploits. Il fut enterré dans le Charsianon, au monastère Sainte-Élisabeth qu'avait fondé son grand-père Léon[115]. C'était ce Léon qui, le premier, avait reçu le surnom d'Argyros[116], soit pour la pureté de sa vie, soit pour la splendeur de son corps, soit encore pour quelque trait de sa noblesse. Car, parmi les contemporains de l'empereur Michel, la supériorité de cet homme était telle que seul avec sa maison il allait attaquer les Manichéens de Téphrikè et les Agarènes de Mélitène, qu'il mettait aisément en déroute. Le seul bruit de son nom épouvantait tous ses adversaires.

112. Constantin revint dans la capitale durant l'hiver 907/908. Sur cet épisode, cf. M. CANARD, Deux épisodes des relations diplomatiques arabo-byzantines au Xe siècle, *Bulletin d'études orientales*, 13, 1949-1951, p. 51-69, repris dans CANARD, *Byzance*, no XII ; R. J. H. JENKINS, Leo Choerosphactes and the Saracen Vizier, *ZRVI*, 8, 1963, p. 167-175, repris dans JENKINS, *Studies*, no XI.

113. Michel III avait fait restaurer la salle et deux épigrammes de l'*Anthologie palatine* en font connaître l'ornementation : dans l'abside qui abritait le trône était représenté le Christ assis sur un trône, et au-dessus de la porte occidentale, était représentée la Vierge, entourée de l'empereur, du patriarche et de saints (JANIN, *Constantinople*, p. 115).

114. Sur la révolte manquée de Constantin Doukas, voir *infra*, p. 167.

115. Léon était en fait le père d'Eustathe (VANNIER, *Argyroi*, p. 22).

116. Argyros désigne ce qui est blanc et plus particulièrement l'argent. La pluralité d'explications avancées par Skylitzès et sa source (THÉOPHANE CONTINUÉ, p. 374) implique qu'on avait perdu le souvenir de l'origine du nom. Il n'est pas impossible également que le nom rappelle la grande richesse des Argyroi.

31. [Ambassade du père de Samônas]

Le fameux Abelbakès[117] et le père de Samônas, envoyés de Tarse et de Mélitène en vue d'un échange de prisonniers, arrivèrent dans la Ville impériale[118]. L'empereur leur fit une réception magnifique, pour laquelle il décora richement la Magnaure. Il fit orner somptueusement aussi la Grande Église, où il les conduisit, leur faisant voir tout ce qu'il y avait de précieux, y compris les vases servant au culte divin. C'était là chose indigne, pour qui veut agir en chrétien, que d'exposer ainsi au regard d'étrangers, adeptes d'une autre religion, ce que même des fidèles, si leur vie n'est pas bonne, ne peuvent voir. Quand le père de Samônas vit la familiarité dans laquelle son fils était avec l'empereur, les honneurs et la gloire dont il jouissait, il voulut rester avec lui et renoncer à sa patrie, Mélitène. Mais Samônas ne le laissa pas faire. Il lui conseilla plutôt de retourner chez lui, de garder sa religion et d'attendre qu'il aille lui-même là-bas s'il pouvait en trouver l'occasion.

32. [Couronnement de Constantin VII ; faveur de Constantin l'Eunuque ; chute de Samônas]

Quand vint la fête où l'Esprit saint descendit sur les apôtres sous la forme de
langues de feu, l'empereur fit couronner son fils Constantin par le patriarche
Euthyme[119]. Samônas, qui travaillait à s'attirer la bienveillance de l'impératrice,
190 lui donna, pour qu'il la servît, son serviteur Constantin, un eunuque originaire de
Paphlagonie[120]. Ce dernier se fit tant aimer de l'Augusta et de l'empereur Léon
qu'il suscita même la jalousie de Samônas qui le calomnia auprès de l'empereur
en prétendant qu'il fréquentait de trop près l'Augusta. L'empereur, croyant que
c'était vrai, envoya des hommes qui firent donner à Constantin la tonsure monastique au monastère de saint Tarasios[121]. Samônas lui-même y mit la main. Mais peu après, l'empereur se repentit et, voulant reprendre auprès de lui Constantin, il le fit transférer par Samônas en personne au monastère des Speirai[122]. Un jour donc que l'empereur était allé à Damatrys, il déjeuna au monastère de Samônas. Il vit Constantin et, aussitôt, il enjoignit qu'on lui retirât l'habit monastique et qu'on le revêtît d'une robe laïque. Puis, tandis qu'il festoyait, il ordonna qu'au cours de ce repas ce fût Constantin qui lui présentât la coupe et, à son retour au palais, il le fit venir avec lui.

Samônas, voyant que l'amitié de l'empereur pour Constantin ne faisait que croître, monta contre lui un complot qu'il organisa de la façon que voici. Après

117. 'Abd al-Bāqī, notable de l'émirat de Tarse, à l'occasion en commandait les troupes (Vasiliev - Canard II, p. 193, 230).

118. Cette ambassade, qui eut lieu au printemps 905, avait pour objet l'échange des prisonniers que la fuite d'Andronic Doukas n'avait pas permis de mener à bien.

119. Le 15 mai 908, jour de la Pentecôte.

120. Constantin avait été auparavant au service de Basile, magistre et *épi tou kanikleiou*. Aux xe et xie siècles, beaucoup d'eunuques qui firent une belle carrière venaient de Paphlagonie : P. Magdalino, Paphlagonians in Byzantine High Society, dans *Byzantine Asia Minor (6th-12th cent.)*, Athènes, 1998, p. 141-150.

121. Monastère fondé par le patriarche Tarasios (784-806) sur la côte européenne du Bosphore, donc hors de Constantinople.

122. Monastère situé à Damatrys (Janin, *Grands centres* II, p. 50-51).

s'être mis d'accord avec le chambellan Mégistos[123] ainsi qu'avec Michel Tzirithôn[124], il composa un billet plein d'injures sans nombre contre l'empereur. Ce fut Constantin le Rhodien[125], secrétaire de Samônas, qui le rédigea. Ils écrivirent donc cette lettre, la scellèrent, puis la jetèrent dans le *mitatôrion*. L'empereur, venu en cortège officiel à la Grande Église, entra au *mitatôrion* et trouva le billet jeté à l'endroit où il avait l'habitude de prier. Il le prit et le lut. Les gens présents furent tout embarrassés, car chacun, ignorant qui avait jeté là cette lettre, était dans l'incertitude et l'empereur, fort inquiet, cherchait le coupable. Or, à la même époque, il y eut une éclipse de lune très importante[126] à cause de laquelle l'em-
pereur fit mander le métropolite de Synades, Pantoléon[127], qui était initié aux
191 doctrines de l'astronomie. Il désirait en effet apprendre ce qu'allait provoquer
l'influence de cette éclipse. Alors que Pantoléon se rendait auprès de l'empereur, Samônas le tira à part et lui demanda sur qui le malheur allait s'abattre. L'autre lui dit : «Sur toi. Mais si tu passes le treizième jour de juin, il ne t'arrivera plus rien de mal ensuite.» Et, quand l'empereur lui posa la question, il dit que le malheur tomberait sur le «deuxième personnage». L'empereur donc, croyait que ce «deuxième personnage» était son frère Alexandre. Mais la suite de mon discours va montrer comment se réalisa cette prédiction.

Michel Tzirithôn vint trouver l'empereur en privé et lui révéla que c'était Samônas qui était l'auteur du billet. Aussitôt, celui-ci fut relégué dans sa maison, on lui donna la tonsure monastique, puis il fut conduit au monastère du patriarche Euthyme et, par la suite, accablé d'injures, il fut transféré dans celui de Martinakios. Tout cela se passa avant que ne fût passé le terme indiqué par le métropolite[128]. L'empereur nomma Constantin parakoimomène à la place de Samônas et il fonda pour lui aux Nosiai[129] un monastère sous le nom du Sauveur, dont il célébra la dédicace avec le patriarche Euthyme.

33. [Défaite d'Himérios au large de Samos]

Les Agarènes prirent la mer avec trois cents navires sous le commandement de Damianos, l'émir de Tyr, et de Léon le Tripolite. Le logothète Himérios, amiral de la flotte romaine, les rencontra au mois d'octobre[130] dans les eaux de

123. Une famille de ce nom a fourni quelques modestes personnages aux xie-xiie siècles, dont un médecin connu par une lettre de Tzétzès. Sa relation avec le chambellan est incertaine.

124. Première mention d'une famille qui devait donner de nombreux fonctionnaires civils, notamment au xie siècle.

125. Né dans l'île de Rhodes entre 870 et 880, Constantin, qui devint fonctionnaire, a produit une œuvre littéraire comprenant une description des sept merveilles du monde, une autre de l'église des Saints-Apôtres, et divers poèmes satiriques (Lemerle, *Premier humanisme*, p. 174, avec la bibliographie antérieure).

126. Le 20 mars 908.

127. Mango, *Legend*, p. 68.

128. Samônas fut renvoyé vers le 13 juin 908.

129. Localisation inconnue, sans doute dans la région de Chalcédoine. Le monastère existait encore au temps de Jean II Comnène qui le rattacha à sa nouvelle fondation du Pantokratôr. À cette date dix-huit moines vivaient aux Nosiai (Janin, *Grands centres* II, p. 59).

130. Damianos prépara une grande expédition, sans doute pour éliminer les flottes arabes de la Méditerranée orientale, plutôt que pour libérer la Crète où il ne semble pas avoir tenté de débarquer (Haldon, *Military Administration*, p. 239-243). Par le *De cerimoniis*, nous savons qu'Himérios avait réuni 177 navires servis par 34 200 hommes d'équipage et transportant une

Samos, île dont le stratège était Romain Lakapènos[131]. La bataille s'engagea et Himérios, défait avec les siens, ses navires dispersés, ne réussit qu'à grand-peine à se réfugier à Mytilène.

34. [Mort de l'empereur Léon]

L'empereur fut pris d'un flux de ventre et cette maladie, après l'avoir éprouvé fort longtemps, finit par le réduire à une faiblesse si extrême qu'il eut du mal, au moment du jeûne, à prononcer l'allocution coutumière[132]. En effet, alors que le 192 Sénat s'était réuni, il se mit à lui adresser ces paroles : «Ma pauvre chair, mes amis, a fondu épuisée par le mal, mes forces défaillent, et peut-être vais-je cesser de vivre parmi vous avant même d'avoir atteint la Résurrection du Christ souverain. Je ne vous demande qu'une ultime faveur : c'est de vous ressouvenir des bonnes dispositions que j'avais pour vous et de conserver en échange votre dévouement à mon épouse et à mon fils.» Voilà quelle fut l'allocution de l'empereur. Le Sénat, en larmes, avec des gémissements funèbres, promit que s'il venait à être privé d'un tel maître et d'un tel empereur, sa douleur serait inconsolable et qu'il saurait rester dévoué envers la souveraine «et envers notre maître et empereur, votre fils, à tel point que pour les protéger, s'il le faut, nous subirons mille morts.» Voilà quelle fut la réponse du Sénat, qui, après un ultime baiser, prit congé de l'empereur. Cependant, l'empereur, loin de mourir aussitôt, survécut, rongé par la maladie, jusqu'au 11 mai[133], date à laquelle il quitta ce monde après avoir transmis les sceptres impériaux à son frère Alexandre. Quand il le vit entrer pour leur ultime entrevue, à ce qu'on rapporte, il aurait dit : «Voici la mauvaise année de treize mois[134] !»

{Cet empereur était versé dans les sciences, tout particulièrement l'étude des influences astrales. Il mit en musique aussi des stichères, qu'il fit chanter à l'église et qui sont pleins de douceur. On a de lui encore des lettres et d'autres œuvres pleines d'une grande culture, tournées à la façon antique. C'était en outre un fin connaisseur des œuvres d'Archimède, plus que personne à son époque[135].}

Cependant, comme je l'ai dit, il remit à Alexandre le gouvernement de l'empire, non sans l'avoir exhorté longuement à élever son fils Constantin, à veiller sur lui comme il le fallait et faire de lui, finalement, son successeur. Puis il mourut.

armée de près de 20 000 hommes (*ibid.*, p. 203-213). Himérios, parti en expédition contre la Crète durant l'été 911, l'attaqua vainement et c'est au retour de Crète, en avril (?) 912, qu'il rencontra les forces musulmanes et fut complètement battu.

131. Le futur empereur.

132. Pour l'occasion à laquelle l'empereur prononçait cette allocution, voir *De cer.* II. 10, Bonn, p. 545-548. Trois « homélies » de Léon VI le Sage pour le début du carême ont été conservées : voir Th. ANTONOPOULOU, *The Homilies of the Emperor Leo VI*, p. 38.

133. 912.

134. Un autre récit de la mort de Léon, d'un ton très hostile à l'empereur a été récemment publié : B. FLUSIN, Un fragment inédit de la Vie d'Euthyme I, Texte et traduction, *TM*, 9, 1985, p. 119-131. II, Vie d'Euthyme ou Vie de Nicétas ?, *TM*, 10, 1987, p. 233-260 (commentaire). Pour le sens de l'expression proverbiale de l'année de treize mois, cf. MANGO, *Legend*, p. 69.

135. Interpolation dans les manuscrits ACEB.

193

ALEXANDRE[1]

1. [Alexandre rappelle Nicolas ; Euthyme déposé]

Alexandre, le frère de Léon, qui était déjà un jeune homme ayant passé la vingtième année de son âge[2], prit en main les rênes de l'empire après la mort de Léon avec pour co-empereur le fils de celui-ci, Constantin. À peine monté sur le trône, il dépêcha des envoyés aux Galakrènai pour en rappeler Nicolas, qu'il installa pour la seconde fois sur le trône patriarcal, après en avoir chassé Euthyme[3]. Siégeant à la Magnaure avec Nicolas, il tint un *sélention*[4] et procéda à la destitution d'Euthyme. Celui-ci n'eut pas été plus tôt déposé que les clercs partisans de Nicolas, bondissant sur lui comme des bêtes fauves, le frappaient, lui donnaient coups de poing et gifles, arrachaient sa barbe vénérable. Ils lui cognaient la nuque et lui faisaient subir d'autres brimades insupportables tout en le traitant d'intrus et d'adultère, qui avait attenté à la femme d'autrui[5]. Le saint homme supportait toute chose avec douceur et calme[6]. On le bannit donc à Ta Agathou[7]. Peu après, il trépassa et on le ramena dans la Ville où il fut enterré dans son monastère[8]. Quant au clerc qui avait arraché sa barbe blanche, à l'heure même, de retour à sa maison, il trouva celle-ci en flammes et sa fille frappée de paralysie. Pendant de nombreuses années, elle ne put subsister qu'en mendiant, recueillant ainsi ce qu'il lui fallait pour vivre.

2. [Caractère et mœurs d'Alexandre]

L'empereur Alexandre menait depuis longtemps une vie de jouissances 194 dissolues, avec pour seules passions la chasse ainsi que les débauches les plus désordonnées. Il ne savait rien faire qui fût digne d'un empereur, mais aimait à

1. Sur Alexandre, voir P. KARLIN-HAYTER, The Emperor Alexander's Bad Name, *Speculum*, 44, 1969, p. 585-596, repris dans *Studies*, nº IV. Contrairement à une assertion de son neveu Constantin VII, Alexandre était bien le plus jeune fils de Basile et le seul dont la paternité ne puisse souffrir de doute (JENKINS, *Symeon the "Logothete"*, p. 99).

2. Curieux commentaire, puisque Alexandre, né un 23 novembre, sans doute en 870, avait quarante-et-un ans lorsqu'il devint empereur *autokratôr*.

3. Alexandre écarta systématiquement les proches de Léon VI, à commencer par le patriarche, puis l'impératrice Zoé et enfin le logothète Himérios. Selon une autre version, c'est Léon VI qui, sur son lit de mort, aurait rappelé Nicolas. Cette proposition paraît moins vraisemblable, même si Nicolas semble conforter cette hypothèse dans sa correspondance.

4. Assemblée solennelle présidée par l'empereur où celui-ci, après avoir fait imposer le silence, fait connaître ses décisions.

5. Récit confirmé par la *Vita Euthymii* (p. 121) : un certain Jean Manolimitis frappa le vieillard et l'aurait assommé si Pétrônas Triphyllios et quelques autres ne s'étaient interposés et n'avaient emmené Euthyme.

6. Skylitzès s'inspire d'un texte favorable à Euthyme, peut-être la *Vita Euthymii*.

7. Quartier situé sur la rive asiatique du Bosphore, au nord de Chrysopolis. Le patriarche Nicéphore y avait fondé un monastère, qui un temps passa à Léon Katakoilas, puis, revenu en possession de l'empereur, il fut donné à Euthyme par Léon VI.

8. Il mourut le 5 août 917 et fut enterré à Psamathia.

passer son temps dans les plaisirs impudiques[9]. Devenu maître absolu de l'empire, il n'imagina ni ne fit rien qui comptât. Ayant accédé au pouvoir monarchique, en effet, il nomma recteur un certain Jean, un va-nu-pieds et un vaurien qu'on surnommait Lazare et qui, peu après, rendit l'âme de bien vilaine façon en jouant à la balle à l'Hippodrome, lui qui était un clerc. De même, il couvrit d'or et bombarda au rang de patrice Gabrièlopôlos et Basilitzès qui, avant qu'il ne devînt empereur, avaient participé à ses jeux et qui étaient les compagnons et les ministres de ses débauches. Il voulait même, dit-on, si Dieu n'y avait fait obstacle, faire monter Basilitzès sur le trône impérial et castrer Constantin, son propre neveu. Et c'est ce qu'il aurait fait si Dieu tout d'abord ne l'en avait empêché et si, ensuite, ceux qui restaient fidèles à Léon, le père de l'enfant, disant tantôt que Constantin était un bébé, tantôt qu'il était malade, n'avaient sauvé l'enfant en détournant ainsi peu à peu l'attention d'Alexandre, que la mort vint surprendre[10].

3. [Comète]

Sous le règne de cet empereur, on vit paraître à l'ouest une comète que les experts appellent un espadon, présageant, disait-on, que le sang coulerait dans la Ville reine[11].

4. [Alexandre s'adonne à la magie]

L'empereur, qui s'était abandonné aux mains d'imposteurs et de sorciers,
195 voulait apprendre si son règne aurait longue durée. Ils lui promirent longue vie s'il rendait au sanglier de bronze qu'il y avait à l'Hippodrome les organes sexuels et les dents qu'il avait perdus. Cette statue, en effet, lui était de toute évidence liée magiquement : car, disaient-ils, elle combattait un lion, c'est-à-dire son frère Léon[12]. Alexandre, qui de fait vivait comme un porc, se laissant persuader par eux, restaura les parties manquantes de la bête. Il poussa si loin cette folie qu'il fit organiser des courses en ornant l'Hippodrome des voiles sacrés des églises, de leurs saintes lampes et des cierges, dont il s'empara, profanant ainsi ce qui était consacré à Dieu, ou, pour mieux dire, le vouant aux idoles, le misérable !

5. [Retour et disgrâce d'Himérios]

Comme le logothète Himérios, de retour après sa défaite devant les Agarènes, était arrivé dans la Ville reine, l'empereur dépêcha des envoyés pour le bannir au monastère des Kalypoi[13]. Il menaçait de le traiter en ennemi parce qu'Himérios avait monté plusieurs intrigues contre lui sous le règne de son frère. Himérios vécut quelque temps en exil, puis les épreuves eurent raison de lui et il mourut.

9. Cette critique du tempérament d'Alexandre se retrouve dans l'*Historia Syntomos* de Psellos (p. 78-80), où elle constitue le seul passage consacré à cet empereur.

10. Sur ses monnaies, Alexandre n'a pas fait figurer le jeune Constantin VII. Il est le premier empereur à s'être fait représenter debout, couronné non par la Vierge, mais par un saint protecteur, Jean-Baptiste (N. THIERRY, Le Baptiste sur le solidus d'Alexandre (912-913), *Revue numismatique*, VIe série, XXXIV, 1992, p. 237-241).

11. Il s'agit de la comète de Halley, qui fut visible du 19 juillet au 3 août 912 (JENKINS, *Symeon the "Logothete"*, p. 111).

12. Sur l'interprétation magique des monuments de la capitale, cf. G. DAGRON, *Constantinople imaginaire. Études sur le recueil des «patria»*, Paris 1984, p. 127-190.

13. Monastère du Palais.

6. [Alexandre injurie des ambassadeurs bulgares ; reprise de la guerre]

L'archonte des Bulgares, Syméon, ayant envoyé des ambassadeurs pour demander si Alexandre voulait la paix et s'il le tiendrait dans le même honneur que son frère qui avait régné avant lui[14], Alexandre les renvoya ignominieusement et tint contre Syméon des propos pleins d'enflure, de jactance et d'arrogance, allant jusqu'à le menacer. Il croyait l'impressionner par là. Quand les ambassadeurs furent revenus auprès de Syméon, celui-ci réagit sans retenue aux injures d'Alexandre, à ses rodomontades et à ses menaces : il rompit la paix et décida de prendre les armes contre les Romains.

7. [Mort d'Alexandre]

Le six du mois de juin, Alexandre, qui, ayant pris un bain, avait déjeuné et
196 s'était enivré de vin, descendit après sa sieste pour jouer à la balle. L'excès de nourriture et l'ivresse provoquèrent une douleur dans ses entrailles. Il remonta au palais et, après avoir perdu beaucoup de sang par les narines et par le sexe, le lendemain, il mourut. Il laissa comme régents le patriarche Nicolas, le magistre Étienne, le magistre Jean Éladas[15], le recteur Jean, Basilitzès et Gabrièlopôlos[16], tandis qu'il transmettait l'empire à son neveu Constantin. Après sa mort, il fut déposé aux côtés de Basile son père[17]. {Il avait gouverné l'empire un an et un mois, conformément à ce qu'avait prédit son frère[18].}

14. En clair, les ambassadeurs venaient demander le tribut annuel payé par les Byzantins. En tout cas, Nicolas Mystikos promit à Syméon, dès la mort d'Alexandre, de respecter les accords et de livrer le tribut à Débeltos (NICOLAS MYSTIKOS, *Letters*, nº 6, p. 40).

15. Jean Éladas était au service de Léon VI, pour lequel il avait accompli des fonctions fiscales (*DAI*, p. 256).

16. L'impératrice Zoé était exclue du conseil de régence, alors que les trois derniers membres du conseil nommés ici étaient des créatures d'Alexandre.

17. Alexandre mourut le 6 juin 913.

18. Addition propre au manuscrit E.

CONSTANTIN, FILS DE LÉON

1. [Débuts du règne de Constantin ; le patriarche Nicolas]

Alexandre mourut de la façon que nous avons dite et le pouvoir impérial passa à Constantin, le fils de Léon, qui, alors en la septième année de son âge, était soumis aux régents que je viens d'énumérer. Le patriarche Nicolas, l'un d'entre eux, arriva donc au pouvoir et, de concert avec les autres, il tenait le gouvernail de l'État.

2. [Révolte de Constantin Doukas ; sa répression]

Telle était donc la situation, et l'empire était dirigé par les régents ainsi que je l'ai dit. Constantin, le fils d'Andronic Doux, qui était domestique des Scholes et se trouvait investi d'une très grande puissance[1], fut alors mis en mouvement par des lettres que lui adressèrent les amis et les parents qu'il avait dans la Ville reine[2]. Ils lui écrivirent en effet que l'empire n'avait pas de tête, qu'il était mal conduit et se trouvait dans un péril mortel ou presque, auquel il risquait de succomber. Ils le rappelaient, lui qui était avisé et brave, seul capable de gouverner dignement l'empire illustre des Romains, ajoutant que le Sénat et le peuple de la Ville lui étaient tout acquis et le pressant d'arriver au plus vite. Le patriarche Nicolas, dit-on, au courant lui aussi, fit savoir qu'il approuvait ce qu'ils écrivaient, parce que le testament d'Alexandre n'avait pas encore été lu et qu'il ne savait donc pas qu'il avait été nommé lui aussi régent du jeune Constantin. Ce fut Artavasdos qui accomplit pour lui cette mission. Pour cette raison, il devint par la suite le premier des prêtres de la Grande Église. C'était le père de cet André qui s'illustra dans l'art de la peinture.

Constantin qui, auparavant déjà, rêvait à l'empire qu'il désirait constamment au point qu'il ne pouvait appliquer son esprit à rien d'autre qu'à cette ambition, une fois ces lettres reçues, se laissa bientôt convaincre et s'empressa de venir
198 dans la Ville reine, suivi des meilleurs soldats de ses régiments. En plein cœur de la nuit, il entra par le guichet du protovestiaire Michel, près de l'Acropole[3], et se rendit dans la maison du magistre Grègoras Ibéritzès son beau-père[4] où il passa la nuit avec ses partisans. L'*asèkrètis* Nicétas, apprenant l'arrivée de Constantin, en informa bien vite le patrice Constantin Éladikos[5], qui était moine, et vint avec lui cette même nuit auprès de Doux.

1. Constantin était en train de réunir l'armée destinée à combattre Syméon de Bulgarie.

2. Depuis longtemps, s'était formé à Constantinople un parti des Doukas, auquel le patriarche Nicolas avait adhéré. D'après la *Vita Euthymii* (p. 131-133), c'est Nicolas qui appela Constantin Doukas avant la mort inattendue d'Alexandre. Lorsque Alexandre donna à Nicolas l'autorité sur le conseil de régence, le patriarche aurait alors tout fait pour arrêter Constantin.

3. L'Acropole est actuellement occupée par le palais de Topkapı.

4. Grègoras avait été domestique des Scholes sous Léon VI, car il avait sans doute succédé à son parent par alliance, Andronic Doukas.

5. Un autre Éladikos, Nicétas, protovestiaire de Léon VI, avait été battu lorsque son maître avait été accusé auprès de Basile par Sandabarènos. Il devint *papias* sous Romain Lakapènos (GEORGES HAMARTÔLOS, p. 23).

Après en avoir délibéré, avant même le point du jour, ils se rendent à la lueur des torches avec des troupes et une foule nombreuses jusqu'à la porte de l'Hippodrome, acclamant Constantin *autokratôr*. Comme ceux de l'intérieur opposaient une vive résistance et refusaient de lui ouvrir les portes, le premier écuyer de Constantin, sûr de sa valeur, et qui tentait de les faire ouvrir avec plus d'énergie que les autres ou, pour mieux dire, avec moins de discipline, reçoit un coup de lance que quelqu'un lui donne de l'intérieur par la jointure des vantaux : il meurt aussitôt. Mais Constantin, repoussé de cet endroit, dominé qu'il était et comme enivré par la passion de régner, n'avait plus son bon sens. Il quitta ce lieu et, sans renoncer à ses projets malgré le mauvais présage qu'était la mort de son écuyer, gagna l'Hippodrome puis, de là, sous les acclamations, se rendit à ce qu'on appelle la Chalcé[6], par où il entra, parvenant jusqu'aux Excubites[7].

Cependant, le magistre Jean Éladas, l'un des régents, réunit comme le permettait la situation des hommes qu'il choisit parmi les hétairies et parmi les rameurs[8]. Il les équipa des armes que chacun put alors trouver et les envoya contre Doux. À leur arrivée, ils engagèrent le combat avec les hommes qui entouraient celui-ci. Il y eut de lourdes pertes des deux côtés. Tombèrent, entre autres, Grègoras, le fils de Doux[9], Michel, son neveu, et Kourtikios l'Arménien[10], ce qui
199 bouleversa Constantin. Voulant renforcer ses partisans, il poussa sa monture pour se porter au plus vite en première ligne, mais le cheval, glissant sur les dalles qu'il y avait là, précipita à terre son cavalier et quelqu'un, l'atteignant alors qu'il avait été jeté sur le sol et qu'il était isolé – car tous ses partisans s'étaient dispersés –, de son épée, lui coupa la tête, qu'il s'empressa d'apporter à l'empereur Constantin.

Les régents savaient à l'avance qu'il allait rencontrer ce destin pour une autre raison. Un certain Nicolas, percepteur des impôts de Chaldie, qui avait dilapidé l'argent des contributions et ne trouvait nul moyen pour rembourser ce qu'il devait au trésor, était allé se réfugier en Syrie. Il y abjura notre sainte religion et s'adonna à l'astrologie. Il avait envoyé au logothète Thomas[11] une lettre qu'il avait écrite sur une toile noire ; et, une fois qu'on eut lavé cette toile avec de l'eau, on vit paraître le message, dont voici la teneur : «Ne craignez pas Doux, cet oiseau fauve. Car il se lancera follement dans une révolution, mais sera anéanti tout de suite.»

6. Constantin, après avoir échoué à ouvrir les portes de l'Hippodrome, poursuivit sa route sur la Mésè et parvint jusqu'à la porte principale du Grand Palais, qui, apparemment, n'était pas fermée.

7. Constantin après avoir pénétré dans le Palais avait réussi à traverser la salle des Scholes et atteindre celle des Excubites qui était contiguë à cette dernière. Sur le quartier des Excubites, cf. GUILLAND, *Topographie* I, p. 14-24.

8. Sans doute les rameurs de la flotte impériale.

9. Il fut tué par le patrice Jean Garidas (*Vita Euthymii*, p. 131).

10. Probablement un descendant du Kourtikios tombé face à Syméon de Bulgarie. Cet accrochage aurait fait 800 morts (*Vita Euthymii*, p. 131).

11. Ce Thomas était le fils de Constantin, drongaire de la Veille sous Michel III et serait le père de l'historien Génésios, dont aucun texte n'indique le prénom (cf. A. MARKOPOULOS, Quelques remarques sur la famille des Genesioi aux IXe-Xe siècles, *ZRVI*, 24-25, 1986, p. 103-108, qui a relevé les différentes notices sur ces personnages dans les versions du Logothète, et, plus récemment, sur les liens des Génésioi avec le thème des Arméniaques, E. KOUNTOURA-GALAKÈ, The Origins of the Genesios family and its connexion with the Armeniakon theme, *BZ*, 93, 2000, p. 464-473).

Ainsi donc, quand le soulèvement eut connu cette fin, aussitôt, le magistre Grègoras, beau-père de Constantin, se réfugia avec le patrice Léon Choirosphaktès dans le saint temple de la Sagesse de Dieu. Les régents les en arrachèrent et, les ayant fait tonsurer, ils les firent moines au monastère de Stoudios. Pour le patrice Constantin Éladikos, ils le firent fouetter sans merci au nerf de bœuf, le promenèrent à travers la ville, puis l'enfermèrent au monastère de Dalmatos. Ils firent aveugler le patrice Léon Katakalitzès[12] et le patrice Abessalôm[13], fils d'Arotras, avant de les envoyer en exil. Quant à Constantin, fils d'Eulampios, et à quelques autres, l'éparque Philothéos[14] les fit décapiter dans la Sphendonè de l'Hippodrome. On rechercha longtemps l'*asèkrètis* Nicétas et Constantin Lips[15], qu'on ne put cependant trouver. Le patrice Aigidès, fameux pour sa bravoure, et quelques stratèges avec lui qui n'étaient pas sans distinction furent empalés tout au long du
200 chemin qui va de la génisse[16] de Chrysopolis jusqu'au lieu dit Leukation[17]. Bien d'autres sénateurs auraient été mis à mort sans pitié ni raison par ceux qu'on appelle les régents si certains juges n'avaient, par leur franc-parler, donné un coup d'arrêt à leur frénésie criminelle en leur disant : «L'empereur est un enfant qui ne comprend pas même ce qui s'est passé ! Comment, sans son ordre, osez-vous agir ainsi ?» Les régents firent encore tonsurer la femme de Doux, qu'ils envoyèrent dans son domaine de Paphlagonie, et firent aussi castrer son fils Étienne[18].

3. [Syméon devant Constantinople ; il est reçu au palais]

Tandis que ces événements se déroulaient dans la Ville, Syméon, archonte de Bulgarie, vint avec une puissante armée attaquer les Romains. Il parvint jusqu'à la Ville reine, qu'il entoura d'un retranchement s'étendant des Blachernes jusqu'à la porte qu'on appelle Porte d'Or[19]. Il était tout exalté par l'espoir de la prendre facilement. Mais quand il vit la force de ses murs, la foule des défenseurs qui gardaient ses remparts, l'abondance des machines lançant pierres ou traits, il abandonna cet espoir, revint à l'Hebdomon et demanda un traité de paix. Comme les régents avaient accueilli avec empressement cette proposition, Syméon envoya son magistre Théodore pour les pourparlers de paix et quand celui-ci fut arrivé, au terme de longues discussions, le patriarche et les autres régents, emmenant

12. Katakalitzès est probablement une variante de Katakalôn. Dans ce cas, ce personnage serait un parent du magistre et domestique des Scholes, Léon Katakalôn.

13. On connaît le sceau d'un Abessalôm, protospathaire et stratège de Macédoine (ZACOS II, no 78). Il était peut-être apparenté aux Krinitès, car un Krinitès Arotras est attesté (*DAI*, p. 234).

14. Philothéos était fils de Lampoudios (THÉOPHANE CONTINUÉ, p. 384). Selon la *Vita Euthymii* (p. 43 et 45), c'était un ami de Zaoutzès, et il avait accepté d'injurier Euthyme.

15. L'ancien drongaire de la Veille et hétairiarque.

16. Cette statue se trouvait au lieu dit Damalis (le nom signifie la jeune génisse). La statue aurait été élevée en 340 av. J.-C. par le général athénien Charès, en l'honneur de son épouse Damalis qui mourut à cet endroit.

17. Leukation est sans doute identique à Leukatè, cap situé à proximité de la route de Nicomédie, entre Pendik (Panteichion) et Darica (Ritzion) (JANIN, *Constantinople*, p. 500-501). Cette terrible répression décima une bonne partie des officiers, ce qui explique, en partie, la piètre performance des armées byzantines face à Syméon.

18. Cette ultime opération était destinée à supprimer toute la descendance mâle de la famille, mais un fils au moins survécut (cf. *infra*, p. 173).

19. En août 913. Syméon semble être parvenu à Constantinople sans opposition, car l'armée, commandée par Constantin Doukas, n'avait pas achevé sa mobilisation et fut désorganisée par le complot de son chef.

avec eux l'empereur, allèrent au palais des Blachernes[20]. Ils donnèrent comme otages des personnages importants et introduisirent au palais Syméon[21], qui dîna avec l'empereur après avoir incliné la tête devant le patriarche et reçu de lui la bénédiction. Le patriarche, à ce qu'on dit, mit sur la tête de ce barbare, en guise de couronne, son propre *épirriptarion*[22]. Après le repas, sans qu'on ait convenu de la paix[23], Syméon et ses enfants, comblés de présents, s'en retournèrent dans leur pays. Voilà pour cette affaire.

201 *4. [L'impératrice Zoé de retour au palais ; changements dans le conseil de régence]*

Comme l'empereur Constantin ne cessait de se plaindre et de réclamer sa mère, – c'était Alexandre, déjà, qui l'avait chassée du palais –, on fut obligé de la rappeler. À son retour, elle se rendit maîtresse de l'empire et s'adjoignit le parakoimomène Constantin ainsi que les frères Anastase et Constantin, nommés Gongylioi[24]. Sur les conseils de Jean Éladas, on chassa les familiers d'Alexandre : le recteur Jean, Gabrièlopôlos, Basilitzès et les autres[25]. L'Augusta Zoé promut aussi hétairiarque Dominikos, qui passait pour être un homme énergique, et qui était tout à ses ordres. C'est à son instigation que le patriarche fut chassé du palais[26]. Le magistre Jean Éladas s'en retira également, mais de son propre chef : il était atteint d'un mal qui l'emporta. Le parakoimomène Constantin, qui voulait avoir en main toutes les rênes de l'empire sans personne pour le gêner, se mit à calomnier l'hétairiarque auprès de l'Augusta en disant qu'il voulait confisquer l'empire au profit de son frère. L'Augusta se laissa convaincre. Elle gratifia l'hétairiarque du rang de patrice et quand il eut quitté le palais comme le veut la coutume pour recevoir la bénédiction[27], elle lui ordonna de rester chez lui. À sa

20. La cérémonie eut lieu en réalité à l'Hebdomon où Syméon s'était retiré avec son armée. Le choix de ce lieu est justifié parce que, dans le passé, des empereurs byzantins y avaient été proclamés ou couronnés.

21. Le chef bulgare était accompagné de ses deux fils (THÉOPHANE CONTINUÉ, p. 385).

22. Il s'agit de masquer le fait que Nicolas a accepté de couronner Syméon empereur des Bulgares. En réalité Syméon, qui avait vécu à Byzance, ne pouvait se méprendre sur les usages byzantins. La présence du jeune Constantin s'explique par le projet d'un mariage avec la fille de Syméon. Ce qu'a placé le patriarche au-dessus de la tête de Syméon a fait l'objet de discussions. Placer un *épirriptarion* – sorte de foulard que le patriarche porte sur la tête – surprend et n'aurait pu tromper Syméon, trop au fait des pratiques byzantines. Sur ce point, cf. SHEPARD, *Symeon of Bulgaria*, p. 21-22, qui donne toute la bibliographie.

23. Nicolas Mystikos affirme au contraire que des arrangements ont été convenus (NICOLAS MYSTIKOS, *Letters*, n° 7, p. 42-44). Sur tout cet épisode, cf. SHEPARD, *Symeon of Bulgaria*, p. 20-25 (qui prend en compte les informations contenues dans l'*Oratio* prononcée à l'occasion du mariage de Pierre de Bulgarie et de Marie Lakapènè). Il ne paraît pas que Syméon ait eu d'autre but que d'assurer sa fortune et celle de ses boyards ainsi que le développement de sa capitale, Preslav, par le versement d'un tribut, et de renforcer ces liens par une union matrimoniale au sein de la famille impériale (STEPHENSON, *Balkan Frontier*, p. 18-23).

24. Ces eunuques étaient originaires, comme beaucoup d'autres, de Paphlagonie (LÉON LE DIACRE, p. 7 et cf. *supra*, p. 160, n. 120).

25. Il s'agit donc d'une sorte de coup d'État, les familiers de Léon VI reviennent en grâce. La politique conciliante du patriarche ne fut pas acceptée par l'armée.

26. Euthyme, très âgé, n'ayant pas accepté de reprendre la charge de patriarche, Zoé se réconcilia ensuite avec Nicolas, qui la reconnut comme Augusta.

27. Sur la promotion des patrices, cf Constantin Porphyrogénète, *Le livre des cérémonies*, éd. A. VOGT, II, Paris, 1939, p. 51-60.

place, elle nomma comme hétairiarque Jean Garidas[28] et comme drongaire de la Veille un nouveau venu, l'eunuque Damianos[29].

5. [Alliance avec les Petchénègues ; Asôtios à Constantinople]

Alors que Syméon ravageait la Thrace et que l'Augusta et les gens en charge se préoccupaient de trouver comment ils pourraient mettre un terme à ses incursions, Jean Bogas[30] s'engagea, s'il recevait le rang de patrice, à mener contre lui les Petchénègues. On lui accorda ce qu'il demandait et, muni de présents, il se rendit en pays petchénègue[31]. Il fit un traité, reçut des otages et revint à la Ville.
202 Les Petchénègues avaient convenu de passer le Danube et de combattre les Bulgares.

C'est à ce moment que le fameux Asôtios, le fils de l'archonte des archontes[32], fit son ralliement. On disait que s'il prenait de ses mains une barre de fer par ses extrémités, il la courbait jusqu'à la rompre tant ses bras étaient vigoureux : la force qu'opposait le fer cédait à celle de ses bras. La souveraine l'accueillit avec bienveillance, mais fit en sorte qu'il retournât chez lui.

6. [Syméon s'empare d'Andrinople]

Alors que Syméon assiégeait Andrinople depuis plusieurs jours sans arriver à rien, un certain Pankratoukas, d'origine arménienne, qui faisait partie de ceux qui étaient préposés à la défense de la ville, se laissa séduire par l'appât de l'or et livra la cité à Syméon[33]. Peu après, l'Augusta envoya le patrice Basile, préposé à l'Encrier, et Nicétas Helladikos qui, à force d'or et d'argent, parvinrent à la racheter.

7. [Offensive de l'émir de Tyr ; sa mort]

Cette année-là également, Damianos, émir de Tyr, attaqua les Romains avec des navires de guerre et des forces importantes. Il arriva devant Strobèlos, qu'il soumit à un siège énergique et qu'il aurait mise à sac s'il n'était mort de maladie de sorte que les Sarrasins s'en retournèrent bredouille.

28. P. KARLIN-HAYTER, L'hétéreiarque. L'évolution de son rôle du *De cerimoniis* au *Traité des Offices*, *JÖB*, 23, 1974, p. 107-108 ; repris dans *Studies in Byzantine Political History*, Londres, 1981, n° XVIII.

29. Son sceau nous est parvenu (J. NESBITT, Overstruck Seals in the Dumbarton Oaks Collection, *SBS*, 2, p. 84). On note la place des eunuques parmi les hauts dignitaires.

30. En 917, Jean Bogas, stratège de Chersôn, espionnait les négociations entre Syméon et les Petchénègues (NICOLAS MYSTIKOS, *Letters*, n° 9, p. 58).

31. Les Petchénègues ont remplacé les Hongrois dans le sud de la Russie et sont désormais en contact avec les Bulgares. Ils pouvaient donc aussi les prendre à revers. La mission auprès des Petchénègues daterait de 917, année de reprise des hostilités. Sur ces négociations, cf. J. HOWARD-JOHNSTON, The *De Administrando Imperio*: A Re-examination of the Text and a Re-Evaluation of its Evidence about the Rus, dans KAZANSKI *et Al.*, *Centres proto-urbains*, p. 301-336, notamment p. 324.

32. Le Bagratide Ashot II (914-928) était fils de Sembat (890-914), le prince arménien le plus puissant, ce qui justifie son titre d'archonte des archontes. Sembat venait d'être pris par l'émir Yoûsouf et mis à mort en 914. Ashot négocia avec le patriarche Nicolas par l'intermédiaire du catholicos Jean V. Ashot se rendit à Constantinople à la fin de 914. Pour les références les plus récentes concernant l'histoire de l'Arménie au Xe s., cf. MARTIN-HISARD, *Archontes caucasiens*, p. 370-375.

33. D'après le *DAI* (p. 238), Pankratoukas avait été accueilli avec ses frères par Léon VI, qui en avait fait un chef des Hicanates, puis un stratège des Bucellaires ; ensuite Pankratoukas aura été promu stratège de Thrace, puisqu'il livra Andrinople en 914.

8. *[Défaite d'Achélôos]*

L'impératrice Zoé, qui ne supportait pas les incursions continuelles de Syméon et qui voulait y mettre un terme, décida, d'accord avec le Sénat, qu'il fallait conclure un traité avec les Sarrasins et faire passer en Occident toute l'armée d'Orient. Une fois que les troupes orientales et occidentales seraient réunies, on engagerait la guerre contre les Bulgares, qu'on anéantirait complètement. On adopta ce projet et le patrice Jean Radènos[34], avec Michel Toxaras, fut envoyé en Syrie où il traita avec les Sarrasins[35]. L'impératrice, l'esprit libre
203 désormais de ce côté, ordonna qu'on distribuât comme d'habitude leur solde aux troupes, qu'elle confia au magistre Léon Phocas[36], domestique des Scholes, avec ordre de faire mouvement contre les Bulgares. Quand tous les thèmes et tous les *tagmata* eurent été réunis dans la Diabasis – il s'agit d'une grande plaine où l'on peut assembler commodément une armée –, on envoya le *prôtopapas* du palais, avec les Bois précieux de la Croix. Il les fit vénérer par tous les soldats, auxquels il fit prêter serment de mourir les uns pour les autres. Après ce serment, l'armée tout entière se porta contre les Bulgares.

Le *tagma* des Excubites était commandé par Jean Grapsôn, un homme de guerre qui s'était illustré bien souvent au combat ; celui des Hicanates par Olbianos Maroulès, qui avait fait ses preuves, tandis que les fils d'Argyros, Romain et Léon[37], ainsi que Bardas Phocas[38] commandaient d'autres *tagmata*. À leurs côtés se trouvaient le magistre Mélias avec les Arméniens et d'autres stratèges des thèmes en très grand nombre. Le patrice Constantin Lips suivait l'expédition comme conseiller, prétendait-il, du domestique des Scholes Léon.

Le six août de la cinquième indiction[39], la bataille éclata entre Romains et Bulgares près de la forteresse d'Achélôos[40]. Les Bulgares furent mis en déroute de haute lutte et subirent de lourdes pertes. Mais le domestique, inondé de sueur et près de défaillir, descendit de cheval près d'une source où il lava sa sueur et se rafraîchit. Son cheval vint à rompre les liens qui le retenaient et se mit à courir à travers les lignes sans son cavalier. Comme il était connu, les soldats, le voyant, pensèrent que le domestique était tombé et furent pris de panique. Leur courage abattu, ils arrêtèrent la poursuite et certains même tournèrent les talons. Syméon, qui observait tout cela depuis une position dominante – car il n'avait pas laissé le désordre se mettre dans ses troupes en fuite – lança les Bulgares contre les Romains qui, le moral brisé déjà comme nous l'avons dit, frappés de stupeur, voyant subitement les Bulgares attaquer, tournèrent le dos tous ensemble. Ce fut
204 la plus terrible des déroutes. Ils se piétinèrent pour certains tandis que d'autres se faisaient massacrer par l'ennemi. Le domestique Léon put se réfugier à Mésembria,

34. Première mention des Radènoi, membres d'une famille aristocratique qui se maintint au plus haut niveau durant plusieurs siècles.

35. En 915, les Byzantins, dont Mélias, clisourarque du Lykandos, avaient remporté des succès en Orient et, l'année suivante, Zoé obtint des Arabes de Tarse et de Mélitène une trêve et l'échange des prisonniers.

36. Léon était fils de Nicéphore Phocas, domestique des Scholes sous Léon VI.

37. Les fils d'Eustathe Argyros.

38. Frère de Léon Phocas et père du futur empereur Nicéphore.

39. En août 917.

40. La forteresse tire son nom du petit fleuve côtier homonyme, qui coule au sud de Mésembria.

mais l'armée subit de lourdes pertes : non seulement de simples soldats, mais aussi d'innombrables stratèges et commandants de *tagmata*. Constantin Lips fut tué également, ainsi que le commandant des Excubites, le magistre Jean Grapsôn.

9. *[Autre explication de la défaite ; Romain Lakapènos ; les Bulgares devant Constantinople]*

Le patrice Romain Lakapènos, alors drongaire de la Flotte[41], avait été envoyé avec mission de longer la côte avec toutes ses forces pour prêter assistance à Léon, et de faire également traverser les Petchénègues alliés des Romains qu'avait amenés Bogas. Mais un différend s'éleva entre Romain et Bogas, et les Petchénègues, les voyant en désaccord l'un avec l'autre, s'en retournèrent chez eux si bien que le secours qu'on attendait d'eux ne produisit pas d'effet et qu'on n'en tira nul profit[42].

Pour d'autres personnes, ce n'est pas ainsi que se produisit la défaite romaine, mais différemment. Alors que Phocas, disent-ils, avait mis Syméon en déroute et qu'il le poursuivait, on lui annonça soudain que le drongaire de la flotte était parti avec toute son escadre pour s'emparer du trône. Frappé par cette nouvelle comme d'un coup de tonnerre – car il aspirait à s'approprier le pouvoir impérial –, il abandonna la poursuite et retourna à son camp sous prétexte de s'informer de l'état des choses. Le bruit se répandit dans l'armée que le domestique avait fui : chacun alors, perdant courage, en fit autant, et Syméon, les voyant fuir – ainsi que je l'ai dit, il se tenait en effet sur une position favorable, surveillant la fin du combat –, dévala de partout avec toute son armée de sorte que la déroute changea de camp. Voilà donc la deuxième version. Mais que la vérité soit d'un côté ou d'un autre, ce qui est sûr, c'est que les Romains furent défaits et qu'il en résulta ce que j'ai dit plus haut[43].

Après la défaite, quand les survivants furent revenus de la guerre, on examina
205 le cas de Romain et de Bogas. Le drongaire se trouva alors dans une situation fort périlleuse. Les juges portèrent contre lui une sentence qui le condamnait à avoir les yeux crevés, parce que, par négligence, ou plutôt par malveillance, il n'avait pas fait traverser les Petchénègues et parce qu'il n'avait pas non plus recueilli les soldats après leur déroute. Et il aurait subi ce châtiment si le magistre Étienne, l'un des régents, et le patrice Constantin Gongylios, qui étaient très écoutés de la souveraine, ne l'avaient tiré d'affaire.

Syméon, tout exalté par sa victoire et tout fier, avançait avec toute son armée à marche forcée sur la Ville reine. Le domestique Léon Phocas, l'hétairiarque Jean et Nicolas, fils de Constantin Doux[44], avec les quelques soldats qu'ils purent trouver, sortirent donc à nouveau pour se porter contre lui. Au lieu dit

41. Romain, ancien stratège du thème maritime de Samos, a reçu une promotion en devenant chef de la flotte.

42. Il est certain que l'opération combinée avec les Petchénègues échoua, sans qu'il soit possible d'estimer quel rôle joua le drongaire de la flotte.

43. Ici Skylitzès a sous les yeux deux récits différents de la bataille, l'un défavorable à Romain Lakapènos et l'autre acceptable pour Bardas Phocas, dont on voit qu'ils se placent dans des camps différents.

44. Un Doukas avait donc échappé au massacre de la famille.

Katasyrtas[45], ils rencontrèrent un détachement bulgare envoyé fourrager. Ils fondirent sur lui et le mirent aisément en déroute. Un autre détachement les attaqua encore subitement, mais ils soutinrent l'assaut sans difficulté, avec beaucoup de vaillance. Un combat violent s'engagea, qui dura fort longtemps. Les Bulgares furent mis en déroute[46], mais Nicolas, le fils de Doux, fut tué. Il avait combattu héroïquement et c'est à lui que les Romains durent cette victoire. Voilà pour le déroulement de la guerre.

10. [Romain Lakapènos attire le parakoimomène Constantin dans un piège]

Quant à la Ville, elle était bien malade. Beaucoup de très grands personnages étaient pris de folie et tout enflammés par le désir d'être empereur[47]. Phocas était le principal d'entre eux. Il était en effet, pour avoir épousé sa sœur, le beau-frère du parakoimomène Constantin, alors l'eunuque le plus puissant du palais, de sorte que, plein de confiance dans ce personnage, il croyait qu'il lui serait aisé de s'emparer du pouvoir impérial. C'est pourquoi on citait son nom sans cesse, et, loin de se cacher d'aspirer à l'empire, il le revendiquait ouvertement comme
206 son patrimoine, à lui transmis par ses ancêtres et dont il s'imaginait maintenant plus que jamais qu'il allait lui revenir à lui, son héritier légitime. Théodore, le précepteur de l'empereur Constantin, inquiet à la perspective qu'on ne pût contenir les ardeurs de Phocas et craignant que l'empereur n'eût à en souffrir, lui suggéra de s'attacher secrètement le patrice Romain, drongaire de la Flotte, qui était un serviteur de son père et qui toujours se montrait dévoué envers lui. De cette façon, l'empereur l'aurait avec lui pour le protéger et, en cas de besoin, pour l'assister et le secourir.

Des contacts furent donc pris pour cela et, tout d'abord, Romain refusa. Théodore et les siens répétèrent plusieurs fois leur tentative : Romain refusa encore. Mais quand l'empereur eut de sa propre main[48] écrit une lettre qu'il signa à l'encre pourpre et qu'il lui envoya, Romain, une fois la lettre entre ses mains, céda et promit de s'opposer dans la mesure qu'il pourrait aux entreprises du parakoimomène Constantin et de ses parents. Discussions et décisions en étaient donc arrivées à ce point, et la place publique, les avenues et les ruelles bruissaient de sourdes rumeurs.

Le parakoimomène, qui n'ignorait pas ce qui se tramait contre lui, n'en tenait aucun compte parce qu'il ne pouvait croire qu'on eût jamais l'audace de rien entreprendre contre lui. Il sortit donc du palais, procéda comme d'habitude à la distribution de la solde des équipages, pressant Romain de prendre bientôt la mer. C'est alors qu'il tomba dans le piège. Romain, en effet, s'était porté à sa rencontre avec force démonstrations de servilité, et, tout en lui promettant de

45. Lieu proche de Constantinople où, d'après la *Vita Euthymii* (p. 5), l'empereur Basile le Macédonien avait été blessé par un cerf.

46. Le Continuateur de Théophane (p. 390) et Léon le Grammairien (p. 296) affirment qu'au contraire les Bulgares surprirent de nuit le domestique et l'emportèrent à nouveau. Skylitzès a voulu mettre en valeur le rôle d'un Doukas, car, à son époque, cette famille partageait le pouvoir avec les Comnènes.

47. La politique offensive contre les Bulgares, soutenue par Zoé, avait échoué et l'impératrice avait perdu son pari. Il fallait un coempereur susceptible de contenir l'avance de Syméon.

48. Constantin n'a encore que treize ans.

mettre tout son zèle à exécuter ses ordres, le guidait doucement et insensiblement dans la chausse-trape. Le parakoimomène, qui ne pouvait pas se rendre compte de ce qui se tramait, s'entretenait avec lui en toute innocence et sans le moindre soupçon. Il s'approchait même tout près de lui et lui demandait s'il avait des hommes présentant bien et vigoureux qui fissent de bons rameurs pour la trière impériale, puis, comme Romain lui avait dit en avoir qui n'étaient pas loin et qu'il avait fait un signe de tête pour faire approcher les plus beaux,
207 Constantin, après les avoir vus et avoir fait mine d'approuver, le pressait de prendre la mer. Mais Romain, qui marchait tout près de lui, quand ils approchèrent de la trière amirale, le saisit. Il n'eut qu'à dire : «Emmenez-le !» et, tandis qu'il restait là, les hommes qu'il tenait prêts pour cette besogne emmenèrent Constantin dans le vaisseau amiral où ils l'enfermèrent sous bonne garde sans que personne de sa suite osât prendre sa défense. Tous, en effet, se dispersèrent.

La rumeur enfla, et toute la Ville fut en tumulte parce qu'on pensait, non sans raison, qu'il s'agissait là d'une tentative d'usurpation. La nouvelle parvint donc jusqu'à l'impératrice Zoé et, comme les principaux dignitaires ne savaient que faire, elle convoqua le patriarche Nicolas avec les sénateurs les plus distingués. Après s'être mise d'accord avec eux, elle dépêcha des envoyés à Romain parce qu'elle voulait connaître la raison de ces événements. Mais quand ces envoyés furent arrivés là où les trières étaient à l'ancre, comme ils s'apprêtaient à enquêter sur la séquestration du parakoimomène, la foule des marins, naturellement turbulente, regimba et les chassa à coups de pierres. Au matin, l'impératrice sortit au Boukoléon, fit venir son fils et demanda à l'entourage de celui-ci comment cette rébellion avait pu se produire. Comme personne ne répondait, Théodore, le précepteur de l'empereur, lui dit : «Maîtresse, c'est parce que Léon Phocas a conduit les armées à leur perte, et le parakoimomène Constantin le palais, que ce soulèvement s'est produit.»

11. [Changements au palais ; alliance de Romain et de Jean Garidas]

Reprenant le pouvoir d'entre les mains de sa mère, l'empereur fit revenir au palais le patriarche Nicolas et le magistre Étienne qui, le lendemain, envoyèrent Jean Toubakès chasser du palais l'impératrice. Mais celle-ci, à force de gémissements et de pleurs, enlaçant son fils, sut émouvoir en lui l'affection et la compassion qu'on a pour une mère. Il dit donc à ceux qui l'emmenaient : «Laissez ma mère avec moi !», et dès qu'il eut prononcé ces mots, ils la laissèrent.

208 Comme il craignait que Léon Phocas ne se rebellât, il nomma domestique des Scholes, pour le remplacer, le magistre Jean Garidas, à la demande duquel furent nommés hétairiarques Syméon son fils et Théodore Zouphinézer[49], frère de sa femme. Abusé par les serments que lui faisait l'empereur, Jean retourna chez lui. Aussitôt, ses parents furent chassés du palais. Quand il l'apprit, saisi d'inquiétude et de crainte, il sortit tout de suite à cheval et vint au port trouver le drongaire Romain auquel il raconta l'outrage dont il venait d'être éclaboussé. Ils firent donc cause commune, se donnèrent mutuellement des garanties accompagnées de serments, s'allièrent en engageant leurs enfants et tinrent secret leur projet.

49. Un Zéphinézer, parent par alliance de saint Athanase, futur fondateur de Lavra à l'Athos, fut stratège de la mer Égée (*Vie d'Athanase*, *Vie* A, § 6, p. 5 ; *Vie* B, § 5, p. 130).

Romain envoya au palais quelqu'un[50] pour s'expliquer sur ce qui s'était passé. Il jura que ce qu'il avait fait n'était ni une rébellion ni une sédition : soupçonnant, disait-il, un coup de force de Phocas, et craignant que l'empereur n'eût à subir quelque violence, il avait voulu monter au palais pour en assurer la défense en même temps que celle de l'empereur. Comme le patriarche n'en voulait rien croire et n'acceptait pas ce qu'on lui disait, le précepteur Théodore poussa Romain à venir se présenter avec toute sa flotte devant le port du palais, au Boukoléon[51]. Le voyant hésiter et reculer, ceux qui le poussaient vers le but qu'ils tenaient secret, le persuadèrent, à son corps défendant, d'exécuter ce qu'on lui ordonnait. Et donc, au jour de la fête de l'Annonciation, il mit la flotte en ordre de combat et se présenta devant le Boukoléon. Aussitôt, le magistre Étienne quitta le palais et le patrice Nicétas, beau-père de Romain[52], y monta et en chassa le patriarche.

Les proches de l'empereur envoyèrent à Romain les bois précieux et vivifiques de la Croix et s'assurèrent par les serments les plus redoutables et par les malédictions les plus mortelles qu'il n'avait jamais envisagé aucun piège contre l'empereur ; puis ils lui permirent de monter au palais avec quelques hommes. Quand il y fut monté, l'empereur le reçut puis, après l'avoir laissé se prosterner
209 devant lui, il le conduisit à l'église du Pharos[53] où, lui ayant donné des garanties et en ayant reçu de sa part, il le nomma grand hétairiarque[54]. Aussitôt donc, on envoya à Léon Phocas une lettre lui prescrivant de ne pas s'inquiéter ni désespérer, de ne pas s'engager non plus dans de sombres projets, mais d'attendre un peu, bien au calme dans son domaine, ce qui serait décidé : on s'occuperait de lui sous peu. Le parakoimomène Constantin fut contraint de lui écrire dans le même sens et Phocas, au reçu de ces lettres, se tint tranquille dans son domaine de Cappadoce.

12. [Constantin épouse la fille de Romain, qui devient basiléopatôr]

En la cinquième semaine du saint Carême, l'empereur Constantin prit l'engagement de contracter mariage avec Hélène, la fille de Romain, et le mardi qu'on appelle mardi de la Galilée, l'empereur reçut avec elle la couronne nuptiale des mains du patriarche Nicolas[55]. Il nomma Romain *basiléopatôr*[56] et mit à sa place comme hétairiarque Christophe, fils de Romain[57].

50. Théodore Matzoukès et un prêtre nommé Jean, selon Théophane Continué (p. 393).

51. De ce port, on pouvait gagner directement le Palais.

52. Nicétas, plus connu sous le nom de Nicétas *magistros*, dignité qu'il obtint ultérieurement, avait donné en mariage sa fille Sophie à Christophe, le fils aîné de Romain. D'origine slave, il s'identifie peut-être à Nicétas Helladikos ou Rentakios. Sur le personnage, voir l'introduction de L. G. WESTERINK, *Nicetas Magistros. Lettres d'un exilé (928-946)*, Paris, 1973, p. 23-38.

53. L'église du Pharos, où Michel Ier s'était réfugié après son abdication (cf. *supra*, p. 9), avait été rénovée par Michel III et dotée de nombreuses reliques néotestamentaires (cf. MANGO, *Homelies of Photius*, no X, p. 177-190).

54. Le 25 mars 919.

55. Le 4 mai 919 (JENKINS, *Symeon the "Logothete"*, p. 109). Le mariage de Constantin et Hélène fut célébré le mardi qui commémore les noces de Cana.

56. Titre porté auparavant par Stylianos Zaoutzès (cf. *supra*, p. 147).

57. Les nombreux changements d'hétairiarques en cette année 919 soulignent l'importance de ce poste qui commande la sécurité de l'empereur. C'étaient les hétairies qui avaient fait échouer la révolte de Constantin Doukas (cf. *supra*, p. 168).

13. [Révolte de Léon Phocas]

Peu après, Léon Phocas, à l'instigation de ses parents et des *tagmata*, s'engagea dans une sédition. Il dépêcha des émissaires et s'associa le parakoimomène Constantin, les frères Constantin et Anastase Gongylios et Constantin fils de Malélia[58], qu'il convainquit tous de prendre les armes pour défendre l'empereur Constantin. Mais Romain fit afficher des chrysobulles qui réduisaient à néant les allégations de Phocas. Il les fit confirmer par la signature autographe et par le sceau de l'empereur et les fit parvenir au camp de Léon par une prostituée qu'on appela ensuite Basilikè à cause du service qu'elle avait rendu là. Par l'entremise d'un certain Michel, un clerc, il en envoya d'autres encore, qui visaient à gagner
210 les commandants des *tagmata* et l'armée par des promesses d'honneurs et de récompenses. Mais ce Michel se laissa prendre sur le fait par Phocas, qui le fit fouetter sans pitié et lui fit couper les oreilles. Quant à la femme, elle réussit sans se faire prendre à répandre dans l'armée ce qu'elle avait apporté. Le premier, Constantin, fils de Michel Barys[59], qui commandait le *tagma* des Hicanates, abandonna Léon et passa du côté de Romain ; il fut suivi de deux tourmarques, Balantès[60] et le nommé Atzmôros.

Cependant, Léon Phocas était arrivé à Chrysopolis[61] et, ayant établi son camp vers la génisse de pierre qui est sur la colonne de l'autre côté du détroit, il terrorisait les habitants de la Ville. Romain envoya vers l'armée du rebelle le préposé à l'Encrier Syméon sur une galère. Il le munit d'un chrysobulle signé par l'empereur et lui donna instruction de faire tout son possible pour le communiquer à l'armée. Voici quelle était la teneur de ce chrysobulle : «Notre Impériale Majesté n'ayant trouvé, parmi les gens qu'Elle avait auprès d'Elle, personne de si vigilant ni de si fidèle que Romain, c'est à lui qu'après Dieu Elle a confié Sa garde. Elle le tient pour Son père, et il montre pour Elle les entrailles d'un père. Quant à Léon Phocas, qui toujours La combat et complote contre Elle, et qui vient de produire au grand jour sa perversité, Elle veut qu'il ne soit plus domestique. Elle ne le tient plus pour l'un de Ses sujets, mais pour un rebelle et un usurpateur qui a organisé sans Notre approbation ce soulèvement afin de s'emparer à son profit personnel du pouvoir impérial. Vous, Notre armée, sachez donc cela et veuillez comprendre où est votre devoir ! Reconnaissez votre maître héréditaire et détachez-vous de cette amère tentative d'usurpation !»

Quand Syméon fut arrivé au camp et qu'il eut fait connaître ce chrysobulle en le communiquant à l'armée, après l'avoir lu et avoir compris ce qu'il signifiait, tous se mirent à déserter pour affluer auprès du *basiléopatôr* Romain. Phocas, qui tout d'abord avait voulu empêcher la lecture du chrysobulle sans y parvenir,
211 voyant ensuite ses propres forces fondre peu à peu, renonçant à tout, chercha son salut dans la fuite. Avec quelques fidèles, il gagna la forteresse d'Atéô[62], puis,

58. Tous étaient des fidèles de Zoé. Constantin était *prôtoasèkrètis*.

59. Les Barys appartinrent à l'aristocratie des Xe-XIe siècles.

60. Première mention d'une famille de militaires, sans doute Cappadociens, qu'on retrouve à plusieurs reprises, au Xe siècle, auprès des Phocas.

61. Phocas établit son camp en vue de la capitale. Cette proximité explique la facilité avec laquelle les émissaires de Lakapènos purent se glisser dans le camp.

62. La localisation exacte de cette forteresse, située à la limite de la Phrygie et de la Galatie n'est pas connue (BELKE-MERSICH, *Phrygien und Pisidien*, p. 194-195).

après en avoir été chassé, il se rendit dans un village qu'on appelle Ôè Léôn. Là, il fut arrêté par Michel Barys et quelques autres, alors que beaucoup de gens s'étaient coalisés contre lui. On envoya alors Jean Toubakis et Léon Pastilas[63] pour le conduire à la Ville impériale. Ils s'emparèrent de lui, et l'aveuglèrent. D'après certains, ils avaient un ordre secret de Romain, mais les proches de ce dernier prétendirent au contraire qu'ils avaient agi de leur chef et à leur seule initiative. Et en effet, Romain faisait mine d'être indigné, comme si cette mutilation avait eu lieu contre sa volonté. Voilà donc quelle fut la fin de la sédition de Léon.

14. [Complot contre Romain ; il reçoit la couronne impériale]

Un autre complot fut organisé contre Romain par un certain Constantin, gérant d'un domaine impérial[64], avec David Koumoulianos[65] et le curateur des Manganes Michel. Ils armèrent quelques jeunes gens et leur ordonnèrent de tuer Romain lorsque celui-ci irait à la chasse. Mais le complot fut éventé. On arrêta ses instigateurs, qui eurent les yeux crevés et furent promenés à travers la Ville. À ce cortège infamant prit part également Léon Phocas, monté sur un mulet. L'impératrice Zoé fut accusée elle aussi de comploter contre la vie de Romain. Elle fut chassée du palais et reçut la tonsure monastique[66] au monastère Sainte-
212 Euphémie[67]. Le patrice Théophylacte[68] et Théodore, le précepteur de l'empereur, ainsi que son frère Syméon, furent également chassés de la Ville et astreints à résidence dans l'Opsikion sous le prétexte qu'ils conspiraient contre Romain. L'instrument de leur bannissement fut le drongaire de la Veille, Jean Kourkouas[69], qui se saisit d'eux à l'improviste, les fit embarquer et passer de l'autre côté du détroit. Le vingt-quatre septembre, Romain fut promu à la dignité de césar, et le vingt-quatre décembre, sur ordre de l'empereur Constantin, il reçut le diadème impérial dont il fut ceint par le patriarche Nicolas[70].

63. Un métropolite de Pergé, Sisinnios Pastilas, participa activement au concile iconoclaste de Hiéreia (*Vie d'Étienne le Jeune*, § 28, p. 126) et un stratège de Thrace, Nicéphore Pastilas, était sous les ordres de Nicéphore Phocas lors du débarquement en Crète, en 961 (LÉON LE DIACRE, p. 8).

64. Le gérant, appelé ici *ktèmatinos*, était chargé de la gestion des biens impériaux (*ktèmata*), comme le curateur et le *pronoètès*. Sur ces différents fonctionnaires, cf. J.-Cl. CHEYNET, *Épiskeptitai* et autres gestionnaires des biens publics (d'après les sceaux de l'IFEB), *SBS*, 7, 2002, p. 87-117.

65. Dernier représentant connu d'une famille qui remontait à l'époque de Constantin V. Il est le destinataire de deux lettres du patriarche Nicolas (NICOLAS MYSTIKOS, *Letters*, n°s 69 et 70).

66. Zoé prit le prénom d'Anne (*Vita Euthymii*, p. 137).

67. En août 920. Une basilique dédiée à sainte Euphémie fut construite sur son tombeau à Chalcédoine. La sainte comptait aussi plusieurs sanctuaires dans la capitale. Zoé fut reléguée dans le monastère féminin de Sainte-Euphémie du Pétrion, propriété de Basile Ier qui y fit enfermer ses filles (JANIN, *Églises* I, p. 127-129).

68. Théophylacte était comte de l'Étable (THÉOPHANE CONTINUÉ, p. 397).

69. Partisan de Romain Lakapènos, qui en fit plus tard son domestique des Scholes (cf. *infra*, p. 188).

70. Le 24 décembre 920.

213

ROMAIN LAKAPÈNOS[1]

1. [Romain fait couronner sa femme et son fils]

Une fois que Romain eut ceint le diadème impérial, le jour même de l'Épiphanie, il couronna également sa femme Théodora[2] puis, au mois de mai, le jour de la sainte Pentecôte, il fit couronner aussi son fils Christophe par Constantin. Celui-ci, en public, fit mine de le vouloir et d'y consentir : mais c'était sous la contrainte et, en secret, il était inquiet et s'affligeait de ses malheurs. Au cortège de ce jour[3], seuls prirent part ces deux empereurs[4].

2. [Union de l'Église ; complots ; Romain prend pour gendre Léon Argyros]

Au mois de juillet de la huitième indiction eut lieu l'union de l'Église, au cours de laquelle se réconcilièrent les métropolites et les clercs qui s'opposaient et s'étaient divisés à cause des patriarches Nicolas et Euthyme[5]. L'empereur Romain bannit dans l'île d'Antigonos le magistre Étienne[6], sous le prétexte qu'il aspirait à l'empire, et il lui fit donner la tonsure monastique ainsi qu'au comte des Murs Théophane[7] et à l'orphanotrophe Paul, les plus intimes de ses proches[8]. Lors d'une sortie solennelle au tribunal[9], les empereurs rentrèrent brusquement

1. Sur cet empereur, on peut lire commodément l'ouvrage un peu ancien de St. RUNCIMAN, *The Emperor Romanus Lecapenus and His Reign. A Study of Tenth-Century Byzantium*, Cambridge, 1929, réimp. 1990.

2. Le 6 janvier 921. Nous ignorons tout de Théodora, la seconde épouse de Romain, qui lui donna pour fils Théophylacte, le futur patriarche.

3. Sur le cortège de la Pentecôte, voir *De cer.* I. 1, VOGT I, p. 3-17 (cérémonial pour les fêtes à l'occasion desquelles les empereurs se rendent en grand cortège à la Grande Église) ; I. 9, Vogt I, p. 54-56 (acclamations pour la Pentecôte).

4. Christophe était plus âgé que Constantin, lorsqu'il devint empereur le 20 mai 921. La question de la préséance entre les empereurs se posait désormais et ce sont les émissions monétaires qui permettent de savoir à quel moment Constantin VII conservait sa seconde position, quand il fut relégué en troisième place, voire disparut de l'iconographie. La présence ou l'absence de barbe sur l'effigie de Constantin est également significative : un empereur imberbe n'est pas considéré comme majeur, quel qu'ait été son âge (cf. l'étude très précise de Ph. GRIERSON, *DOC* III, 2, p. 526-540).

5. Juillet 920 ou 921. Ce *Tomos d'Union* visait à rétablir l'unité de l'Église, alors que les protagonistes du précédent conflit disparaissaient peu à peu. Il est possible que la célèbre mosaïque de Sainte-Sophie représentant l'empereur en proskynèse devant le Christ ait été à ce moment mise en place, symbolisant le triomphe de l'Église. Le *Tomos* établissait un compromis entre l'Église et l'État concernant le nombre d'unions légitimes qui pouvaient être contractées. L'Église acceptait les secondes noces, sauf pour les clercs, voire, dans des conditions particulières, des troisièmes noces. Sur l'évolution du mariage aristocratique, cf. LAIOU, *Mariage*.

6. Cet Étienne avait joui de la confiance de l'empereur Léon VI, qu'il avait secondé lors de l'affaire Sandabarènos (cf. *supra*, p. 145) et dont il avait fait l'un des régents du jeune Constantin VII.

7. Ce fonctionnaire était chargé de l'entretien des murailles du Palais.

8. Selon Théophane Continué (p. 398), ces deux fonctionnaires étaient les «hommes» du magistre.

9. Bâtiment situé sur le forum de Constantin.

au palais parce qu'on les avertit d'un complot dont les instigateurs, le patrice Arsène[10] et le manglabite Paul, furent arrêtés. On les aveugla, ils eurent leurs biens confisqués et furent exilés. Cette année-là, l'empereur Romain prit pour gendre, en lui donnant sa fille Agathe, Léon fils d'Argyros, un homme plein de noblesse, qui l'emportait sur tous par sa belle prestance, tout en ayant l'esprit orné d'intelligence et de sagesse[11].

3. [Affaire de Rentakios]

C'est en cette même année qu'eut lieu l'affaire Rentakios. Il s'agissait d'un natif de l'Hellade[12], qui tenta de tuer son père. Celui-ci, auquel les dérèglements de son fils faisaient peur, embarqua et fit voile vers Byzance parce qu'il voulait
214 demander à l'empereur de mettre un terme à son inconduite, mais il fut capturé en route par les Sarrasins de Crète. Rentakios, devenu le maître de la fortune paternelle, vint avec elle dans notre grande Ville et se précipita vers le saint temple de la Sagesse de Dieu où il s'installa, dilapidant les biens de son père. Cela n'échappa nullement à Romain, qui, après en avoir été informé, prit la décision de chasser Rentakios de l'église et de le corriger. Mais Rentakios, averti, forgea une lettre impériale prétendument adressée à Syméon et forma le projet de passer chez les Bulgares. Il fut percé à jour et perdit à la fois la fortune et les yeux.

4. [Les Bulgares à Katasyrtai]

À la mort du domestique des Scholes Adralestos, ce fut Pothos Argyros[13] qui fut promu à sa place et, comme les Bulgares s'étaient avancés jusqu'à Katasyrtai, il sortit lui aussi avec les *tagmata* et établit son camp au lieu dit Thermopolis[14]. De là, il envoya Michel[15], fils du patrice Léon le Fou, qui commandait un *tagma*, afin de reconnaître les Bulgares. Michel tomba par mégarde dans les embuscades qu'avaient tendues les barbares et, voyant qu'il ne pouvait s'échapper, il prit le parti de se battre et tua ou mit en fuite nombre de Bulgares. Mais il reçut lui aussi un coup mortel et, revenu dans la Ville reine, y mourut peu après.

5. [Complot du sacellaire Anastase ; l'empereur Constantin rétrogradé]

À cette époque, on[16] dénonça à l'empereur Romain un complot dirigé contre lui, avec à sa tête le sacellaire Anastase[17], qui prétendait se faire le champion de

10. C'est un «homme» d'Arsène qui avertit Romain (THÉOPHANE CONTINUÉ, p. 398). Arsène n'est pas connu par ailleurs ; à l'époque, Arsène est habituellement un nom monastique.

11. En réalité Agathe épousa Romain, fils de Léon Argyros (VANNIER, *Argyroi*, p. 33, avec toutes les références). Romain fut le grand-père du futur empereur Romain III.

12. Les Rentakioi, originaires de l'Hellade, sont connus depuis le VIIIe siècle. Sisinnios Rentakios était patrice en 717/718 lorsqu'il complota avec les Bulgares contre Léon III et perdit la vie (THÉOPHANE, p. 400).

13. Pothos, frère de Léon, était donc l'oncle du gendre choisi par Romain pour sa fille Agathe.

14. Près de Katasyrta, donc en Thrace à peu de distance de la capitale.

15. En réalité, Michel était *topotèrètès* (commandant en second) des Scholes (THÉOPHANE CONTINUÉ, p. 400).

16. Le délateur s'appelait Théoklètos et, étant notaire de l'*hypourgia* (le service de la table impériale), cet eunuque avait sans doute accès à l'empereur (*ibid.*).

17. En tant que sacellaire, il contrôlait les services financiers de l'État et il cumulait cette charge avec celle d'archonte du *chrysocheion* (où étaient stockés les métaux précieux). Un sceau d'Anastase est conservé où il est fait état de cette dernière fonction (LAURENT, *Corpus* II, nº 663).

l'empereur Constantin. Les responsables furent arrêtés et chacun subit le châtiment que décida l'empereur Romain. Anastase reçut la tonsure monastique[18]. Cette affaire provoqua la rétrogradation de Constantin, qui, dans les acclamations, fut nommé comme deuxième empereur tandis que Romain devenait premier empereur : il prétendait que c'était là le seul moyen de mettre un terme aux complots. C'est ainsi que pour des avantages provisoires et pour une souveraineté qui passe et se corrompt, il commit un parjure qui l'éloigna de Dieu. Voilà pour les
215 affaires de la Ville.

6. [Offensive bulgare sur Constantinople ; les Romains défaits près de Pègai]

Syméon, de son côté, envoya de nouveau contre les Romains des forces importantes avec à leur tête Chaganos[19], l'un des puissants seigneurs de son entourage, et Minikos, le premier de ses écuyers. Il leur commanda de marcher au plus vite contre la Ville elle-même. L'empereur Romain fut informé de leur offensive et, redoutant qu'arrivés devant la Ville ils ne missent le feu aux plus beaux des palais et des édifices qui en étaient proches, il envoya hors la Ville le recteur Jean[20] avec Léon et Pothos Argyros, à la tête de troupes nombreuses prises parmi l'hétairie impériale et les soldats des *tagmata*. À leurs côtés se trouvait aussi le patrice Alexis Môsèlé, drongaire de la Flotte[21], avec les équipages dépendant de lui. En la cinquième semaine du carême, ils disposèrent cette armée dans les plaines de Pègai[22] où ils attendirent l'ennemi. Alors, les Bulgares parurent, poussant des cris horribles et attaquant vigoureusement les Romains. Le recteur Jean s'enfuit, le patrice Phôteinos, fils de Platypous, et bien d'autres se firent tuer en combattant pour lui. Le recteur donc, qui s'était échappé à grand-peine, put entrer dans la galère, mais le drongaire Alexis, qui voulut faire de même, ne put y monter et, tombant à la mer sous la passerelle menant à la galère, il périt noyé en même temps que le chef de ses estafettes. Léon et Pothos Argyros se réfugièrent à Kastellion[23] et eurent ainsi la vie sauve. Quant au gros de la troupe, les uns moururent noyés en cherchant à échapper aux mains de l'ennemi ; d'autres furent la proie du fer, d'autres tombèrent entre les mains des barbares. Pour les Bulgares, comme il n'y avait plus personne pour les en empêcher, ils incendièrent le palais de Pègai et mirent le feu à tout le Sténon[24].

18. Il fut envoyé au monastère d'Élegmoi, en Bithynie (THÉOPHANE CONTINUÉ, p. 400). Ce couvent, appelé également Élaiobômoi, jouissait en 787 d'une réputation telle que son higoumène signa les actes du concile (JANIN, *Grands centres* II, p. 142-148).

19. *Chaganos* est le titre de chagan porté par les chefs de tribus d'origine turco-mongole (Avars, Khazars et même Rhôs). Il en allait de même chez les Bulgares jusqu'à la christianisation du royaume.

20. Il faut le distinguer du recteur Jean, qui comptait au nombre des régents de Constantin VII et qui périt après la mort d'Alexandre (GUILLAND, *Recherches* II, p. 214).

21. Successeur probable de Romain à ce poste, et sans doute l'époux d'une de ses filles, Alexis descendait du Môsèlé homonyme qui avait été un temps l'héritier présomptif de Théophile (cf. *supra*, p. 59).

22. Les plaines de Pègai étaient situées sur l'autre rive de la Corne d'Or, ce qui permettait à la flotte de protéger les arrières de l'armée. De là, les Byzantins pouvaient espérer interdire aux Bulgares l'accès aux palais suburbains (Saint-Mamas) du Bosphore.

23. Le château-fort de Galata.

24. Désigne le Bosphore et a constitué au XIe siècle un thème, peut-être identique à celui du Pont-Euxin, connu par le *taktikon* de l'Escorial.

7. [Mort de Théodora ; Sophie Augusta ; le curopalate Ibèr à Constantinople]

Le vingt février de la dixième indiction mourut Théodora, l'épouse de Romain[25]. On l'enterra au Myrélaion[26]. Sophie, femme de l'empereur Christophe,
216 fut proclamée Augusta. Par ailleurs, le curopalate Ibèr arriva d'Ibérie[27]. On lui fit traverser la grand-place brillamment ornée, puis il fut reçu avec beaucoup d'éclat et d'honneur. L'empereur l'envoya aussi à la sainte Sagesse de Dieu afin qu'il en vît la beauté et la grandeur. Il y alla donc et la belle apparence de cette église, le luxe de ses ornements l'éblouirent et le frappèrent au point qu'il déclara que vraiment ce saint lieu était la demeure de Dieu. Puis il s'en retourna chez lui.

8. [Nouvelle offensive bulgare sur Constantinople ; exploits et mort de Saktikios]

Les Bulgares attaquèrent à nouveau le pays des Romains et, s'étant approchés du palais de l'impératrice Théodora sans trouver personne qui leur tînt tête, ils y mirent le feu[28]. L'empereur Romain organisa un déjeuner magnifique où il invita les commandants des *tagmata*, parmi lesquels se trouvait le commandant du *tagma* des Excubites surnommé Saktikios. Alors que le festin était bien avancé, on en vint à parler des Bulgares. L'empereur, multipliant les encouragements, réveillait l'ardeur et l'enthousiasme de chacun, qu'il poussait à sortir vaillamment contre l'ennemi pour défendre la patrie, de sorte que tous se déclarèrent prêts à faire une sortie et à lutter pour les chrétiens. À l'aube donc, Saktikios s'arma, se porta derrière les lignes bulgares et, entrant dans le camp des ennemis alors qu'ils s'étaient égaillés pour la plupart à travers la campagne à la recherche de butin, il massacra tous ceux qu'il trouva dans le retranchement.

Mais le gros des Bulgares, averti par les rescapés de ce qui s'était passé, revint au campement. La mêlée s'engagea et les Bulgares qui, tout frais et intacts, combattaient des hommes épuisés que le précédent combat avait déjà éprouvés, mirent en déroute Saktikios, qui avait soutenu l'assaut de l'ennemi avec seulement quelques hommes. Il lutta bravement et tua nombre d'adversaires. Puis, dominé,
217 il rendit la bride à son cheval, tourna les talons, et s'enfuit. Arrivé à une rivière, alors qu'il la passait, son cheval s'embourba et Saktikios, rattrapé par les Bulgares, reçut un coup mortel au siège et à la cuisse. Le cheval cependant, grâce au zèle et à l'aide des hommes de Saktikios, put s'arracher à la boue, et Saktikios, tantôt fuyant, tantôt faisant volte-face et repoussant, avec ses hommes, les Bulgares qui l'attaquaient, parvint jusqu'aux Blachernes. On le mit dans l'église de la Sainte-Châsse, où il mourut la nuit suivante, laissant de grands regrets non seulement à l'empereur, mais aussi dans l'armée, et à tout le peuple des Romains.

25. Le 20 février 922.

26. Monastère familial des Lakapènoi, cf. *infra*, p. 194, n. 97. Sur les circonstances de ce choix, cf. A. Müller, Wiederverwendete Sarkophage?, *JÖB*, 48, 1998, p. 49-56.

27. Le maître de l'Ibérie (une partie de la Géorgie) recevait traditionnellement de Constantinople le titre très élevé de curopalate (cf. Martin-Hisard, *Archontes caucasiens*, p. 437-450). Le curopalate qui vint dans la capitale était sans doute Ashot qui avait remplacé son père Ardanase, mort en 922/923. La chronologie n'est pas très sûre, mais il semble que Skylitzès, qui suit Théophane Continué, a donné une série d'informations brèves qui ne se succèdent pas nécessairement dans le cadre d'une année (*ibid.*, p. 444-449).

28. Il s'agit en réalité du palais situé près de l'église Sainte-Théodora, déjà mentionnée par Malalas. Elle était située au fond de la Corne d'Or (Janin, *Constantinople*, p. 467).

9. [Révolte de Bardas Boïlas]

Il se produisit encore une autre rébellion contre l'empereur, en Chaldie, à l'instigation du stratège de cette région, le patrice Bardas Boïlas[29]. À la tête de ce soulèvement, il y avait un Chalde, Adrien[30], et l'Arménien Tatzatès[31], qui étaient fort riches. Ils occupèrent donc la forteresse appelée Païperté[32], où ils faisaient leurs préparatifs contre l'empereur. Mais le commandant des Scholes Jean Kourkouas[33] fit son apparition promptement – il se trouvait qu'il séjournait à Césarée – et dispersa cet attroupement séditieux. Parmi les gens qu'il arrêta, il fit aveugler les plus éminents et confisquer leurs biens ; quant à ceux qui étaient pauvres et obscurs, il les laissa aller où ils voulaient sans rien leur faire. Seul Tatzatès put occuper une forteresse établie sur une hauteur. Le domestique lui ayant donné sa parole qu'il ne lui serait fait aucun mal, il alla à la Ville reine où, honoré du rang de manglabite, il était gardé à la maison des Manganes. Mais comme il avait voulu s'enfuir, il fut repris et perdit les yeux. Quant à Bardas
218 Boïlas, envers lequel l'empereur éprouvait de l'amitié, il reçut la tonsure monastique mais n'eut par ailleurs aucun désagrément à subir.

10. [Andrinople prise par les Bulgares ; exploits et mort de Léon le Fou]

Syméon, le chef des Bulgares, vint à Andrinople. Il l'entoura de palissades et de fossés et la soumit à un siège sévère. Le stratège défendant la ville était le patrice Léon qu'on appelait Léon le Fou[34] à cause de l'ardeur impétueuse avec laquelle il attaquait l'ennemi. Il soutint le siège avec un beau courage, tantôt repoussant avec une vigueur extrême depuis les remparts les assauts des Bulgares, tantôt ouvrant les portes pour attaquer avec un élan irrésistible l'ennemi qu'il n'avait nulle peine à mettre en déroute. Mais quand le blé vint à leur manquer, les assiégés, accablés par la rudesse de la famine, n'ayant nul espoir d'être ravitaillés d'où que ce soit, écrasés par la nécessité, les assiégés donc remirent aux Bulgares leur ville, ainsi qu'eux-mêmes et leur stratège qui tomba ainsi entre les mains de Syméon. Celui-ci, se remémorant tout le mal qu'il avait fait aux Bulgares, le soumit à mille tortures et le fit périr pour finir de cruelle façon. Puis il mit dans la ville une garnison bulgare et se retira. Les soldats de cette garnison, apprenant qu'une armée romaine venait sur eux, abandonnèrent la ville et s'enfuirent, si bien qu'Andrinople revint en possession des Romains.

29. Boïlas semble un nom d'origine slave.

30. Nous connaissons une famille Chaldos (cf. *infra*, p. 298) qui est sans doute en rapport avec cet Adrien.

31. Tatzatès désigne, en Arménien, celui qui s'est converti au chalcédonisme. On notera qu'un stratège des Bucellaires de ce nom, en 782, fit désertion chez les Arabes (Théophane, p. 456).

32. Bayburt, située sur la rivière Akampsis, défendait l'approche de Trébizonde en venant d'Erzéroum.

33. Jean Kourkouas, qui succéda à Pothos Argyros sans doute en juin 922, resta en charge pendant plus de vingt-deux ans (cf. *infra*, p. 194), jusqu'à l'automne 944, et fut un des meilleurs lieutenants de Romain, qui n'avait pas lui-même l'expérience des combats terrestres et ne prit donc pas la tête des armées (sur Jean Kourkouas, cf. Runciman, *Lecapenus*, p. 135-150). Le frère de Jean, Théophile, fut également un brillant stratège.

34. Son fils, Michel, venait de tomber face aux Bulgares (cf. *infra*, p. 180).

11. [Jean Radènos détruit la flotte de Léon de Tripoli]

À cette époque également, Léon de Tripoli, avec des forces nombreuses et des navires de guerre, vint attaquer les Romains. Tandis qu'il était au mouillage à Lemnos[35], le patrice Jean, surnommé Radènos[36], drongaire de la Flotte, parut subitement et n'eut aucune peine à mettre l'ennemi en déroute. Presque tous les Agarènes furent tués. Seul le Tripolite se tira d'affaire en fuyant[37].

12. [Offensive bulgare sur Constantinople ; entrevue de Romain et de Syméon]

Au mois de septembre de la deuxième indiction[38], l'archonte de Bulgarie Syméon mena contre Constantinople une offensive générale. Il pilla la Macé-
219 doine, incendia les villages de Thrace et ravagea tout sur son passage. Il établit son camp tout près des Blachernes et réclama qu'on lui envoyât, pour parler de la paix, le patriarche Nicolas[39] et de hauts dignitaires. Les deux camps échangèrent des otages pour s'assurer qu'il n'y aurait nulle embûche et, comme le patriarche avait été rassuré par les serments reçus, on discuta pour savoir quels sénateurs viendraient avec lui. On choisit le patrice Michel Stypeiôtès[40] et le *mystikos* Jean, qui était aussi *paradynasteuôn*. Le recteur Jean, en effet, victime d'accusations portées contre lui devant l'empereur, avait déjà été chassé du palais, et il avait fait couper sa chevelure de laïc dans son monastère. Mais quand ces personnages, arrivés en présence de Syméon, voulurent discuter de la paix, Syméon les renvoya et réclama de voir l'empereur Romain en personne. Il était persuadé en effet qu'il s'agissait d'un homme intelligent et véridique.

Romain agréa cette proposition. Il envoya donc des émissaires aux rivages du Kosmidion afin d'arranger dans la mer un débarcadère très bien fortifié où la trière impériale, au terme de sa traversée, pourrait venir s'amarrer. Il le fit entourer de tous côtés par des murailles et ordonna qu'on construisît un mur au milieu, là où l'entrevue devait avoir lieu.

Syméon de son côté envoya brûler l'église de la Très-Sainte-Théotokos de Pègè[41], que l'empereur Justinien avait fait construire, et il incendia tous les alentours de sorte qu'il était évident, de ce fait, qu'il ne voulait pas la paix. L'empereur, arrivé à l'église des Blachernes en même temps que le patriarche, entra à la Sainte-Châsse où il adressa à Dieu des chants de supplication. Puis il prit le voile de la Théotokos et sortit de l'église sous la protection de ces armes si sûres. Et donc, après avoir orné superbement l'escadre qui l'accompagnait, il se rendit au lieu convenu. Cela se passait le neuf novembre.

Syméon vint lui aussi. Il amenait une troupe nombreuse répartie en plusieurs formations que distinguaient leurs tenues : certains soldats portaient des boucliers

35. Cette île a joué un rôle clé dans la lutte contre les flottes arabes.
36. En 917, il avait été ambassadeur à la cour de Bagdad (cf. *supra*, p. 172).
37. C'est la dernière campagne de Léon.
38. En septembre 924. En réalité, il s'agit de la treizième indiction.
39. Le patriarche a entretenu une correspondance assidue avec Syméon entre 920 et 924 (Nicolas Mystikos, *Letters*, n°s 14-30).
40. Peut-être s'agit-il du même Stypeiôtès qui avait participé, sous Léon VI, à la répression du complot de Basile Épeiktès (cf. *supra*, p. 151).
41. À distinguer de Pègai. Cette église était au nombre de celles que Basile Ier avait restaurées (*supra*, p. 136).

et des lances d'or, d'autres des boucliers d'argent, d'autres de bronze, d'autres enfin avaient des ornements de diverses couleurs, chacun à sa fantaisie. Ils avaient
220 mis Syméon au milieu d'eux et, dans la langue des Romains, ils l'acclamaient comme un empereur. Tous les dignitaires et tout le peuple de la Ville regardaient cette scène depuis les murs. Le premier donc, l'empereur Romain arriva au débarcadère que j'ai dit, où il attendit Syméon. Les deux camps échangèrent des otages, puis les barbares inspectèrent minutieusement le débarcadère pour voir si l'on n'y avait pas tendu secrètement quelque piège ou dressé quelque embuscade. Ils prièrent ensuite Syméon de descendre de son cheval et de venir vers l'empereur. Tous deux s'embrassèrent et se mirent à parler de la paix.

D'après ce qu'on rapporte, Romain parla ainsi à Syméon : «J'ai entendu dire que vous étiez un bon et pieux chrétien, mais je ne vois nullement que la réalité s'accorde avec cette réputation. Car si vous êtes chrétien en effet, cessez donc quelque jour ces massacres injustes. Arrêtez de verser le sang de façon sacrilège et traitez avec nous les chrétiens, vous qui l'êtes aussi et qui en portez le nom. Refusez que des chrétiens souillent leurs mains du sang d'autres chrétiens, qui partagent leur foi. Vous êtes homme vous aussi, qui attendez la mort, la résurrection, le jugement et la juste rétribution de ce que vous avez fait pendant cette vie. Aujourd'hui vous êtes ; demain, vous serez dissous en poussière. Si c'est l'amour des richesses qui vous pousse à agir ainsi, je saurai vous rassasier[42]. Ralliez-vous simplement à la paix, chérissez la concorde afin que vous-même viviez dans la paix, loin du sang, et que les chrétiens cessent enfin de se battre entre eux.» Voilà ce que dit l'empereur, et Syméon, plein de révérence devant l'humilité dont il avait fait preuve, promit de faire la paix. Ils s'embrassèrent, puis se séparèrent après que l'empereur eut comblé Syméon de présents magnifiques.

Il se produisit alors un prodige tel qu'il vaut bien qu'on le raconte. Tandis que les empereurs s'entretenaient, deux aigles, à ce qu'on dit, les survolèrent en criant. Ils se réunirent, puis aussitôt se séparèrent, l'un allant vers la Ville tandis que l'autre volait vers la Thrace. Ceux qui ont la passion d'observer le vol des oiseaux pour en tirer des présages jugèrent que ce signe n'était pas de bon augure : les deux <souverains>, dirent-ils, se sépareraient sans s'être mis d'accord sur la paix.

221 Syméon, de retour chez lui, raconta à ses archontes la modestie de l'empereur et la libéralité pleine de noblesse avec laquelle il distribuait l'argent.

13. [Théophylacte syncelle ; promotion du mystikos Jean]

À la fête de Noël de la deuxième indiction[43], l'empereur Romain couronna ses deux fils Étienne et Constantin à la Grande Église ; quant à son autre fils, Théophylacte, le patriarche lui donna la tonsure des clercs, l'ordonna sous-diacre, puis le promut syncelle[44] après qu'il fut entré dans le sanctuaire avec le corps des sous-diacres. Romain accorda également au *mystikos* et *paradynasteuôn* Jean les titres de patrice et d'*anthypatos*.

42. C'est la promesse de renouveler le tribut.
43. Le 25 décembre 924.
44. C'est-à-dire que Romain manifestait clairement sa volonté de destiner ce fils au patriarcat. Cette nomination était contraire aux canons puisque Théophylacte, né en 917, avait sept ans.

14. [Étienne succède au patriarche Nicolas ; chute du mystikos Jean]

Le quinze mai de la troisième indiction[45] mourut le patriarche Nicolas[46]. Après sa deuxième nomination, il avait gouverné l'Église treize ans durant. Au mois d'août fut installé comme patriarche le métropolite d'Amasée, Étienne[47].

Par ailleurs, le *mystikos* fut accusé de vouloir s'approprier l'empire à l'instigation du logothète du drome, le patrice Kosmas, qui voulait le prendre pour gendre en lui donnant sa fille. On l'expulsa du palais, mais il eut la permission toutefois de venir se prosterner devant l'empereur : celui-ci, qui l'aimait, ne voulait pas en effet le chasser définitivement. Les accusateurs insistèrent et établirent clairement ce dont ils l'accusaient. L'empereur fit faire une enquête, trouva que ce qu'on disait contre lui était la vérité, et il allait le faire arrêter pour l'interroger. Mais le *mystikos*, averti de cela, s'enfuit et se rendit au monastère appelé Monokastanos[48] où il reçut la tonsure et se fit moine. Quant au logothète, le patrice Kosmas, l'empereur le fit torturer à l'Horologion[49], puis il le démit de son commandement. À la place du *mystikos* Jean fut promu comme *paradynasteuôn* le protovestiaire Théophane[50].

15. [Tremblement de terre]

À cette époque-là, il y eut aussi un tremblement de terre dans le thème des Thracésiens. La terre se fendit de stupéfiantes crevasses si bien que bon nombre de villages et d'églises furent engloutis avec tous ceux qui s'y trouvaient.

16. [Syméon de Bulgarie défait par les Croates]

Au mois de mai de la quinzième indiction[51], Syméon, l'archonte des Bulgares,
222 attaqua les Croates[52]. Il les rencontra, fut vaincu et perdit toute son armée dans les passages difficiles de la montagne.

17. [Mort de Syméon]

Un astrologue nommé Jean, venu trouver l'empereur, lui dit que s'il envoyait quelqu'un couper la tête de la statue qui se dressait au-dessus de l'arc du Xérolophos[53] et qui regardait vers l'ouest, Syméon mourrait aussitôt car cette statue

45. Le 15 mai 925. Théophane Continué (p. 410) donne la bonne indiction, la treizième.
46. Nicolas fut enseveli au monastère de Galagrénai (*ibid.*).
47. Théophylacte ne succéda pas à Nicolas en raison de son âge. Selon les canons, un évêque ne peut quitter son Église pour une autre, mais Romain avait sans doute la garantie que le nouvel élu ne ferait pas obstacle à sa politique.
48. Monastère bithynien, dont la localisation est inconnue. R. Janin, par inadvertance, lui a consacré deux notices (*Grands centres* II, p. 58-59, p. 168-169).
49. D'après le contexte, il s'agit sans doute d'un *Horologion* (ou Horloge) situé au Grand Palais qui est à distinguer de celui de Sainte-Sophie, beaucoup mieux attesté.
50. Théophane fut le principal ministre de Romain jusqu'à la fin du règne (GUILLAND, *Recherches* I, p. 219-220).
51. En mai 927.
52. Syméon avait combattu les Serbes poussés par Romain à intervenir contre lui. Deux frères, Zacharie et Paul, se disputaient le pouvoir, n'hésitant pas, au besoin, à changer d'allié. Zacharie, d'abord favorable à Byzance, était revenu au pouvoir avec l'appui de Syméon, puis il trahit ce dernier, qui le força à se réfugier chez les Croates. C'est à cette occasion qu'une armée bulgare s'aventura en Croatie et y fut détruite.
53. À l'ouest de la ville, le Forum d'Arcadius était construit sur la septième colline, appelée Xérolophos. La statue de cet empereur y ornait le sommet d'une colonne.

lui était magiquement liée. L'empereur se laissa persuader par ce discours. Il fit décapiter la statue et, à l'instant même – ainsi qu'il l'apprit après s'être informé avec exactitude –, Syméon, en Bulgarie, mourut victime d'une crise cardiaque[54].

18. [Pierre succède à Syméon de Bulgarie ; son mariage avec une petite-fille de l'empereur Romain]

Après sa mort, le pouvoir sur les Bulgares revint à Pierre, fils que Syméon avait eu de sa deuxième femme, une sœur de ce Georges Soursouboulès auquel Syméon avait confié la tutelle de ses enfants. En effet, Syméon, de son vivant encore, avait fait donner la tonsure monastique à Michel, le fils qu'il avait eu de sa première épouse. Les peuples voisins – Turcs, Serbes, Croates et autres –, apprenant alors la mort de Syméon, projetaient d'attaquer les Bulgares dont la nation subissait de plus une violente famine accompagnée d'une invasion de sauterelles, de sorte que populations et récoltes étaient complètement écrasées et anéanties[55]. Les Bulgares craignaient donc l'invasion de ces peuples, mais plus encore ils redoutaient une offensive romaine et Pierre, après en avoir délibéré avec son entourage, décida qu'il lui fallait prendre l'offensive contre les Romains afin de les effrayer.

223 Les Bulgares arrivèrent ainsi en Macédoine puis, apprenant que l'empereur sortait les attaquer, Pierre, l'archonte de Bulgarie, et Georges, tuteur des enfants de Syméon, envoyèrent en secret un moine[56] muni d'une lettre exposant qu'ils voulaient traiter avec les Romains et même, si ceux-ci le souhaitaient, établir une alliance matrimoniale avec eux. L'empereur accueillit très favorablement la venue de cet envoyé, puis sur-le-champ dépêcha, avec une galère rapide, un certain moine Théodose[57] et Constantin le Rhodien[58], clerc impérial, afin qu'ils engageassent des pourparlers de paix avec les Bulgares à Mésembria[59]. S'étant rendus là-bas, après les entretiens de circonstance, les deux envoyés revinrent par la terre ferme accompagnés d'un certain Étienne qui, en Bulgarie, avait grande réputation. Sur leurs pas arrivèrent le régent Georges Soursouboulès et d'autres hauts personnages. Ils furent admis en présence de l'empereur, virent aussi Marie, la fille de l'empereur Christophe, qui leur plut fort car elle était d'une beauté supérieure, et ils écrivirent à Pierre de venir au plus vite après qu'ils auraient au préalable réglé les conventions de paix. Le magistre Nicétas[60], père de la bru de l'empereur Romain, fut envoyé également à la rencontre de Pierre afin de le conduire jusqu'à la Ville reine.

54. Syméon mourut le 27 mai 927, laissant finalement une Bulgarie affaiblie. L'épisode de la statue ne se trouve pas chez Léon Grammairien.
55. Il s'agit en fait du terrible hiver 927/928, évoqué plus bas, qui frappa aussi cruellement les populations de l'empire.
56. Il s'appelait Kalokyros et était d'origine arménienne (THÉOPHANE CONTINUÉ, p. 413, LÉON LE GRAMMAIRIEN, p. 316).
57. Appelé Aboukès (*ibid.*).
58. Il s'agit de l'ancien secrétaire de Samônas (cf. *supra*, p. 161).
59. Il s'agissait en fait pour Pierre de s'imposer comme nouveau souverain, notamment vis-à-vis de ses frères indociles (cf. *infra*, § 23), plus que d'une vraie manifestation d'hostilité.
60. Nicétas est monté en grade avec l'arrivée de Romain, puisqu'il n'était qu'un simple *asèkrètis* au moment de la conspiration de Constantin Doukas en 914.

Quand Pierre fut arrivé aux Blachernes, l'empereur vint avec sa trière, l'embrassa et le reçut avec libéralité. Tous deux, après avoir échangé les propos qui convenaient, conclurent les conventions de paix et les termes du mariage, toutes choses pour lesquelles le protovestiaire Théophane servit d'intermédiaire, et, le huit du mois d'octobre, le patriarche Étienne, sorti avec le protovestiaire Théophane et tout le Sénat, bénit Pierre et Marie en l'église de la Très-Sainte-Théotokos de Pègè, le protovestiaire et Soursouboulès étant les témoins du mariage[61]. Après les noces, qui eurent beaucoup d'éclat et de magnificence, le protovestiaire rentra en ville avec la fille de l'empereur. Le surlendemain de la noce, l'empereur fit donner au débarcadère de Pègai un festin auquel il participa avec Pierre tandis que
224 la galère impériale restait amarrée à ce même débarcadère. Les empereurs Constantin et Christophe assistèrent au banquet, et les Bulgares furent à l'origine d'un différend important parce qu'ils insistaient pour que Christophe fût acclamé d'abord, et Constantin seulement après lui. L'empereur Romain céda à leurs instances et ordonna qu'on fît ainsi[62]. Après qu'on eut accompli toutes les cérémonies d'usage, Marie partit avec son époux et prit le chemin de la Bulgarie, escortée par ses parents et par le protovestiaire jusqu'à l'Hebdomon[63]. Voilà donc quel était dans la Ville le cours des événements.

19. [Jean Kourkouas s'empare de Mélitène]

Le magistre Jean Kourkouas, domestique des Scholes, ravageant la Syrie[64], renversant tout ce qui s'opposait à lui, et qui avait conquis sur les barbares un grand nombre de forteresses, de places fortes et de villes[65], parvint jusqu'à la fameuse Mélitène, qu'il assiégea, réduisant les habitants à ce point de dénuement qu'ils se décidèrent à traiter. Vinrent donc le trouver Apochaps, petit-fils d'Amr, qui était l'émir de Mélitène, et Aposalath, commandant les forces de cette ville. Le domestique leur fit l'accueil le plus gracieux et les envoya, avec des égards, auprès de l'*autokratôr*. Ils rencontrèrent donc celui-ci, conclurent un traité de paix et s'en retournèrent chez eux. Ils comptaient désormais au nombre des amis et des alliés des Romains avec lesquels ils combattirent dorénavant leurs congénères. Mais après la mort d'Apochaps et d'Aposalath, la paix fut rompue[66]. Le

61. Les cérémonies se déroulent hors les murs, pour éviter toute surprise.

62. Ce changement d'ordre hiérarchique est attesté sur les monnaies. Le mariage bulgare de 927 est évidemment un prétexte pour placer Constantin VII, désormais adulte, à l'arrière-plan. Christophe mourut en août 931 (Théophane Continué, p. 420).

63. Constantin VII, dans le *DAI* (p. 72-74) critique vivement ce mariage. Sur cet événement, cf. J. Shephard, A marriage too far? Maria Lakapena and Peter of Bulgaria, dans *The empress Theophano ; Byzantium and the West at the Turn of the First Millenium*, ed. A. T. Davids, Cambridge, 1995, p. 121-149. L'auteur souligne que les lieux où furent célébrées les cérémonies, les Blachernes, la Vierge de Pègè, rappellent la venue de Syméon, qui avait été reçu dans le palais et avait brûlé l'église.

64. Ce terme ne désigne pas seulement l'actuelle Syrie, mais plus largement le territoire contrôlé par les Arabes le long de la frontière orientale jusqu'à l'Arménie, située au nord de cette «Syrie».

65. La chronologie des événements est ici condensée. Une première campagne, en juin-juillet 926, lorsque le péril bulgare se fut atténué, permit d'envoyer des renforts en Orient, mais n'aboutit qu'à ravager les environs de Mélitène, sans prendre la ville. À l'automne 931 seulement, Kourkouas imposa la paix aux chefs locaux de Mélitène.

66. En réalité, un émir arabe de Mossoul, Sa'īd b. Ḥamdām, le premier de la fameuse dynastie hamdanide, vint au secours des habitants de Samosate, puis envoya un détachement reprendre le contrôle de Mélitène (Vasiliev - Canard II/1, p. 266-268).

domestique dont il est question se mit donc en campagne contre eux. Il avait à ses côtés le magistre Mélias, accompagné des Arméniens[67]. Tout d'abord, ils livrèrent bataille et repoussèrent à l'intérieur de leurs remparts les gens de Mélitène qui avaient eu la présomption de s'établir en terrain découvert ; puis ils investirent la ville, qu'ils assiégèrent avec vigueur et dont ils s'emparèrent selon les lois de la guerre. Ils firent également des incursions contre tous les environs, qu'ils conquirent et soumirent aux Romains. L'empereur fit donc de Mélitène et
225 de toute sa région une curatorie, enrichissant ainsi le trésor public d'une contribution importante[68].

20. [Complot avorté du magistre Nicétas]

Le magistre Nicétas, beau-père de l'empereur Christophe, fut accusé d'inciter celui-ci à se rebeller contre son père et à le renverser. Il fut banni de la Ville et reçut la tonsure monastique[69].

21. [Tryphon succède au patriarche Étienne]

Le quinze juillet de la sixième indiction mourut Étienne d'Amasée, dont le patriarcat avait duré deux ans et onze mois[70]. Au mois de décembre[71], on fit venir le moine Tryphon, qu'on ordonna patriarche pour un temps convenu, en attendant que Théophylacte, fils de l'empereur, eût atteint l'âge légal.

22. [Grand froid et famine ; bienfaisance de l'empereur]

En ce même mois, il y eut une vague de froid d'une rigueur insupportable, au point que la terre resta gelée cent vingt jours durant[72]. Cette vague de froid fut suivie de la grande famine qui surpassa toutes celles qu'il y eut jamais et qui

67. Ce Mélias (en arménien, Mleh) et sa bande de soldats arméniens ont acquis leur réputation par les succès qu'ils ont obtenus contre les Arabes. Mélias est le créateur du thème frontière du Lykandos (cf. G. Dédéyan, Mleh le Grand, stratège du Lykandos, *RÉArm. NS*, 15, 1981, p. 73-102).

68. La capitulation définitive de Mélitène intervint le 19 mai 934 (Vasiliev - Canard II/1, p. 269). La curatorie de Mélitène est la première de celles qui furent instituées après la reconquête byzantine. Il est remarquable que les terres n'aient pas été distribuées et soient restées propriétés de l'État. Cette mesure a été prise dans le cadre de la politique de lutte contre la grande propriété aristocratique. Les revenus se comptaient en milliers de pièces d'or (Théophane Continué, p. 416-417 ; Léon le Grammairien, p. 318). Pour une nouvelle interprétation du rôle du curateur de Mélitène, comme administrateur issu de l'ancienne élite musulmane, cf. J. Shepard, Constantine VII, Caucasian openings and the road to Alep, dans *Eastern Approaches to Byzantium*, ed. A. Eastmond, Aldershot, 2001, p. 19-40 et C. Holmes, 'How the east was won' in the reign of Basil II, *ibid.*, p. 41-56.

69. Nous avons conservé une partie de la correspondance de Nicétas qui, depuis son domaine bithynien, ne cessa d'inciter ses anciens amis à intervenir en sa faveur auprès de Romain, puis de Constantin VII.

70. Les données sont erronées. Le patriarche Étienne, monté sur le trône le 29 juin 925, décéda le 18 juillet 927 (quinzième indiction en fait).

71. Le 14 décembre 927.

72. Il s'agit de l'hiver 927/928, qui entraîna une accélération du mouvement de concentration des terres au bénéfice des puissants. Quelques années plus tard, en 934, Romain promulgua la novelle bien connue destinée à annuler les effets sociaux et militaires de ce terrible hiver (Kaplan, *Les hommes et la terre*, p. 421-424, présentation et traduction de la novelle dans McGeer, *The Land Legislation*, p. 49-60). Sur le développement de la grande propriété, cf. J. Lefort, The Rural Economy, Seventh-Twelth Centuries, dans *EHB*, p. 283-293.

provoqua une mortalité telle que les vivants ne suffisaient pas à enterrer les morts. L'empereur fit face à ce froid et à cette famine avec toute la prévoyance possible, prodiguant actions de bienfaisance et autres secours[73].

23. [Rébellions contre Pierre de Bulgarie]

Jean, frère de l'archonte de Bulgarie Pierre, tenta de renverser celui-ci avec l'aide d'autres potentats bulgares. Il fut percé à jour, bâtonné et enfermé tandis que tous les autres subirent les derniers supplices. Pierre informa l'empereur Romain de ce qui s'était passé et celui-ci, à cette nouvelle, dépêcha le moine Jean qui avait été recteur : sous couvert de négocier un échange de prisonniers, il devait en réalité tout mettre en œuvre pour retrouver Jean et le ramener à Constantinople. C'est ce qui se passa. Le recteur parvint à enlever Jean et, embarquant à Mésembria, il arriva avec lui dans la Ville reine. Peu après, il abandonna
226 l'habit monastique, obtint la permission de prendre femme et acquit en outre une maison et de très grands biens. Par ailleurs, l'autre frère de Pierre, Michel, qui rêvait de s'emparer du pouvoir en Bulgarie, se rendit maître d'une puissante forteresse. De là, il faisait trembler tout le pays et bien des gens affluèrent pour l'y rejoindre, mais il mourut peu après et ceux qui s'étaient ralliés à lui, craignant la colère de Pierre, envahirent le pays romain : ils traversèrent la Macédoine, le Strymon, l'Hellade et, ravageant tout sur leur passage, parvinrent jusqu'à Nicopolis[74] où, pour finir, ils observèrent le repos comme pour un sabat. Par la suite, après plusieurs défaites, ils se soumirent aux Romains.

24. [Accident au Forum ; incendie]

Vers cette époque, la pierre qu'on appelle habituellement la clef de voûte tomba de la voûte du Forum et tua soixante hommes[75]. Il y eut aussi un terrible incendie tout près de la Très-Sainte-Théotokos du Forum[76] ; le portique fut brûlé[77] jusqu'à l'endroit qu'on appelle Psicha.

25. [Mort de l'empereur Christophe]

D'autre part, au mois d'août de la quatrième indiction, l'empereur Christophe mourut. Il fut enterré dans le monastère de son père[78].

73. Par Théophane Continué (p. 418) et Léon le Grammairien (p. 319), on connaît la nature de ces secours. Romain sollicita les caisses publiques et les monastères pour que des distributions de vivres et d'argent soient accordées aux pauvres.

74. Nicopolis d'Épire.

75. Six hommes, selon les autres sources.

76. Église bâtie par Basile Ier sur le forum de Constantin. Elle échappa à l'incendie ou fut promptement restaurée, car Nicéphore Phocas s'y arrêta, lors de son entrée triomphale en 963 (JANIN, *Églises* I, p. 236-237).

77. L'incendie trouva un matériau favorable dans les boutiques des cérulaires et des fourreurs qui étaient établies là (THÉOPHANE CONTINUÉ, p. 420).

78. D'après Théophane Continué (p. 420), Romain pleura beaucoup son fils aîné, mort en août 931, car il est vraisemblable qu'il souhaitait faire de lui son successeur. La fille de Christophe, Marie, l'épouse de Pierre de Bulgarie, vint avec ses trois enfants, en 933, rendre une dernière visite à Constantinople (THÉOPHANE CONTINUÉ, p. 422).

26. [Le patriarche Tryphon joué par Théophane de Césarée ; Théophylacte lui succède]

Bien que le délai qu'il avait lui-même fixé fût accompli, le patriarche Tryphon refusa d'abandonner son siège ainsi qu'il l'avait promis. Il demandait qu'on lui opposât les condamnations et les griefs qui justifiaient qu'on le chassât de l'Église. Comme l'empereur, devant cela, était embarrassé et ne savait que faire, l'évêque de Césarée Théophane, appelé aussi Choirinos, qui avait la langue insinuante, vit l'irritation qu'éprouvait l'empereur, auquel l'idée d'avoir été joué et trompé était insupportable. Il lui promit de réaliser ce à quoi il aspirait et l'empereur ayant fait bon accueil à cette promesse, Théophane, par ruse, circonvint le patriarche, qu'il vint trouver pour lui dire : «Maître, les attaques de l'empereur contre vous se multiplient. Il cherche des accusations lui permettant de vous arracher à votre
227 trône, mais, malgré tous ses efforts, il n'en trouve pas. Quelle accusation, en effet, pourrait avoir prise sur celui qui est innocent de toute faute ? Mais ceux qui sont acharnés à vous faire déposer mettent en avant un grief : ils prétendent que vous êtes un complet analphabète. Et donc, si nous pouvions faire tomber cette accusation-là, à coup sûr, ceux qui intriguent contre vous se retrouveraient le bec dans l'eau. Si vous voulez bien m'en croire, en présence de tout le synode, écrivez votre nom et votre rang dans le sacerdoce sur une feuille vierge que vous enverrez à l'empereur afin qu'il soit convaincu et qu'abandonnant cet espoir il cesse d'intriguer contre vous.»

Le conseil parut bon. Aussitôt donc, le synode est réuni et, une fois réuni, le patriarche lui adressa ce discours : «Ceux qui veulent injustement me chasser de mon siège, ô vous, mes saints collègues dans le sacerdoce, ont remué ciel et terre pour trouver quelque motif spécieux de m'exclure. Mais ils n'en ont point découvert. Pour finir, voici donc le grief qu'ils formulent contre moi : ils prétendent que je suis analphabète. Je vais donc maintenant tracer les lettres que voici devant vous tous afin que mes calomniateurs, convaincus par ce qu'ils auront vu, cessent désormais de m'importuner injustement.» Sur ces mots, il prit une feuille vierge et, devant tout le monde, traça cette signature : «Tryphon, par la miséricorde de Dieu archevêque de Constantinople Nouvelle Rome, patriarche œcuménique» ; puis il envoya ce qu'il venait d'écrire à l'empereur par l'intermédiaire du *prôtothronos*. Quand celui-ci l'eut entre les mains, il colla en haut une autre feuille vierge où il écrivit une lettre de démission : <Tryphon>, indigne de son trône, s'en démettait au profit de qui le voulait. Cette démission fut produite devant le synode et Tryphon fut chassé de l'Église, non sans s'être plaint longuement de cette ruse ni sans avoir adressé force reproches au *prôtothronos*. Un an et cinq mois plus tard – c'était le temps qui manquait à Théophylacte pour avoir l'âge accompli qui lui permettrait d'être ordonné évêque –, en février de la deuxième indiction, Théophylacte, le fils de l'empereur, fut ordonné patriarche[79].

79. Tout ce récit manque chez Théophane Continué, Georges le Moine Continué et Léon le Grammairien, mais est donné par le Pseudo-Syméon, p. 742-743). Tryphon démissionna en août 931 et Théophylacte fut promu le 2 février 933 (sixième indiction).

27. [Rébellion de Basile le Macédonien]

228 Un certain Basile, qui était macédonien, fit courir le bruit qu'il était Constantin, fils de Doux. Trompant ainsi beaucoup de gens, il se les rallia et, sur son chemin, il troublait et perturbait les villes, qu'il amenait à se rebeller. Mais il fut arrêté par un tourmarque nommé Éléphantinos qui le conduisit à l'empereur, et il eut une main coupée[80]. Ensuite, ayant été relâché, il se mit une main de bronze, se fit faire une épée gigantesque et de nouveau il parcourait l'Opsikion, dupant les naïfs auxquels il faisait croire qu'il était Constantin fils de Doux. Il réunit ainsi une troupe nombreuse et provoqua un soulèvement[81]. Il occupa la forteresse qu'on appelle Plateia Pétra[82], où il entreposa toute sorte de réserves, et c'est de cette base qu'il partait pour ravager et piller tout ce qui était à sa portée. L'empereur envoya donc une armée contre lui et s'empara de sa personne et de ses partisans. Il enquêta longuement pour tenter d'apprendre si certains dignitaires n'avaient pas été les complices de ce Basile ; mais pour finir, comme il n'avait rien pu trouver de décisif, il le fit brûler au lieu qu'on appelle l'Amastrianon[83].

28. [Mariage de l'empereur Étienne]

L'empereur Romain maria son fils Étienne à la fille de Gabalas, Anne[84], à laquelle, en même temps que la couronne nuptiale, il donna le diadème impérial.

29. [Offensive des Turcs contre Constantinople]

Au mois d'avril de la septième indiction[85], les Turcs attaquèrent les Romains et firent des incursions dans tout l'Occident, jusqu'à la Ville. On envoya donc le patrice Théophane, le protovestiaire, qui procéda avec eux à un échange de prisonniers, et l'empereur dépensa l'argent sans compter pour récupérer les captifs.

30. [Mariage de l'empereur Constantin]

Constantin, le dernier fils de l'empereur, fut marié à une jeune fille nommée
229 Hélène qui descendait d'une famille des Arméniaques ; elle était la fille du patrice Adrien. Peu après, elle mourut, et Constantin fut uni à une autre épouse nommée Théophanô, qui descendait de la famille de Mamas[86].

80. Le tourmarque était établi dans l'Opsikion ; on doit en déduire que c'était la région où Basile provoquait des troubles. Ce fut l'éparque Pierre qui exécuta le châtiment infligé à Basile (THÉOPHANE CONTINUÉ, p. 421 et LÉON LE GRAMMAIRIEN, p. 321).

81. Cette rébellion permet de mesurer la popularité dont jouissaient les Doukas, en Asie Mineure, en des thèmes pourtant éloignés de la frontière.

82. Cette forteresse avait déjà servi de refuge à Symbatios révolté contre Basile Ier (cf. *supra*, p. 112).

83. Place de Constantinople située sur la Mésè au-delà du forum de Théodose et qui servait occasionnellement aux exécutions capitales (JANIN, *Constantinople*, p. 68-69).

84. Anne était aussi la petite-fille d'un Katakylas, sans doute Léon (THÉODOSE DE MÉLITÈNE, p. 231).

85. Avril 934. À cette date les Hongrois, solidement établis en Pannonie, menaient des raids de pillage en profondeur, principalement vers l'Occident latin, moins bien défendu.

86. La famille n'est pas connue par aillleurs.

31. [Échec d'une offensive des Rhôs sur Constantinople]

En la quatorzième indiction, au mois de juin, une flotte des Rhôs forte de dix mille embarcations vint attaquer la Ville[87]. Le patrice Théophane, protovestiaire, sortit donc contre eux avec la flotte et jeta l'ancre au Hiéron tandis que l'ennemi mouillait au Pharos[88] et sur la côte qui est au-delà. Théophane, après avoir guetté le moment favorable, attaqua. Il rompit les lignes ennemies, réduisit en cendres, grâce au feu liquide, beaucoup d'embarcations adverses tandis qu'il mettait les autres complètement en déroute[89]. Les Rhôs qui survécurent passèrent sur la côte est et abordèrent au lieu dit Sgora. Le patrice Bardas, fils de Phocas, longeant le rivage avec des cavaliers et des hommes d'élite, rencontra une forte troupe d'ennemis envoyée en ravitaillement[90]. Il la mit en déroute et la massacra. De plus, le domestique des Scholes Kourkouas, promptement arrivé avec les *tagmata*, trouva les Rhôs dispersés, errant çà et là, et leur fit beaucoup de mal.

Les atrocités que commirent les Rhôs avant d'être battus sont une tragédie sans exemple. En effet, ils crucifiaient leurs prisonniers ou bien ils les clouaient au sol, ou bien, les mettant debout, ils se servaient d'eux comme de cibles et leur décochaient des flèches. Quand ils s'emparaient de prêtres, ils leur perçaient la tête avec des clous pointus ; de plus, ils brûlèrent nombre de saintes églises[91]. C'était là ce qu'ils faisaient au début ; mais quand, ainsi que je l'ai dit plus haut, ils eurent été vaincus sur mer et malmenés sur terre tout autant, s'étant repliés, ils restaient sans rien faire dans leurs bateaux. Comme ils manquaient déjà du nécessaire, ils décidèrent de retourner chez eux, mais ils craignaient la flotte qui était non loin d'eux à guetter leur départ[92]. Ils trouvèrent cependant une occasion
230 et, au signal donné, larguant les amarres, ils prirent la mer. Mais ils ne purent échapper au protovestiaire, le patrice Théophane, qui, informé de leur départ, se porta aussitôt à leur rencontre. Une seconde bataille s'engagea sur mer, et les Rhôs, cette fois encore, furent mis en déroute. Certaines de leurs barques furent coulées par le fond, d'autres détruites par le fer et par le feu, d'autres tombèrent aux mains des Romains avec leur équipage, tandis que seul un petit nombre, échappant aux malheurs de la guerre, réussirent à retourner dans leur pays[93].

87. Il s'agit de monoxyles, mais le nombre donné est fantaisiste. L'attaque fut menée conjointement par Oleg et Igor en 941.

88. Le phare situé à l'entrée du Bosphore, venant de la mer Noire.

89. Après ce premier échec Igor regagna directement Kiev, abandonnant la majeure partie des troupes.

90. Bardas, frère de Léon, l'ancien rival de Lakapènos, n'était plus en service actif à cette date (il était *apo stratègôn* selon Théophane Continué, p. 424), mais il fut rappelé en raison de l'urgence, avant le retour de Kourkouas.

91. Ils ravagèrent le Sténon.

92. Les Russes étaient bloqués le long de la côte, l'armée de Kourkouas leur interdisant la terre ferme, et la flotte de Théophane la haute mer.

93. Ces rescapés, conduits par Oleg, n'osèrent rentrer dans leur pays et longèrent la côte de la mer Noire au témoignage de la *Vie de Basile le Jeune*, avant de tenter, avec l'aide des Khazars, un raid sur Bardha'a, au bord de la Caspienne. Sur la chronologie de cette campagne, cf C. ZUCKERMAN, On the Date of the Khazar's Conversion to Judaïsm and the Chronology of the Kings of the Rus Oleg and Igor, *REB*, 53, 1995, p. 264-268).

32. *[Promotion du protovestiaire Théophane ; Jean Kourkouas et sa famille]*

Pour récompenser le protovestiaire de tout cela, l'empereur le promut aussi parakoimomène.

Comme le domestique des Scholes Jean Kourkouas avait excité la jalousie des autres empereurs parce que l'empereur Romain voulait marier son petit-fils Romain, fils de son dernier enfant Constantin, avec la fille du domestique, Euphrôsynè, l'empereur fut contraint de le démettre de son commandement. Il avait été domestique pendant vingt-deux ans et sept mois sans interruption, ravageant toute la Syrie, pour ainsi dire, qu'il humilia. Qui veut connaître ses hauts faits n'a qu'à chercher l'œuvre composée par un certain Manuel, protospathaire et juge – il a écrit en huit livres les exploits de Jean – et il saura quel homme de guerre c'était[94]. Son frère Théophile, le grand-père du Jean qui fut plus tard empereur, traita presque de la même façon les villes sarrasines de Mésopotamie, où il fut stratège, humiliant et anéantissant totalement les fils d'Agar[95]. De plus, le patrice Romain, fils du domestique Jean, qui était stratège, conquit de nombreuses forteresses au profit des Romains, auxquels il procura aussi de très riches prises de guerre. Après que Jean eut été démis de son commandement, on nomma domestique des Scholes Panthèrios[96], parent de l'empereur Romain.

231 ### 33. *[Bienfaits de Romain, qui cherche à se racheter]*

L'empereur Romain, à cause de ses parjures, et parce qu'il se repentait d'avoir coupablement manqué à la foi jurée, voulait apaiser Dieu. C'est pourquoi, entre autres bienfaits dont la simple énumération serait déjà tout un travail, il paya les dettes des habitants de la Ville, tant riches que pauvres : il donna, dit-on, dix-neuf *kentènaria* et brûla les reconnaissances de dettes sur le disque de porphyre qui est à la Chalcé. Il paya aussi les loyers de la Ville, depuis le plus élevé jusqu'au dernier. Quant aux rentes annuelles qu'il établit pour le salut de son âme en faveur du monastère du Myrélaion qu'il venait de fonder[97], tous les connaissent, puisqu'elles sont payées jusqu'à ce jour.

94. Cet ouvrage est perdu et Skylitzès ne le connaît sans doute pas directement. Nous savons, par Théophane Continué (p. 426), que la famille de Kourkouas était originaire d'un village proche de Dokeia (Tokat), dans le thème des Arméniaques, que Jean était petit-fils du domestique des Hicanates, lui aussi nommé Jean, et enfin qu'il avait été instruit par un de ses parents, Christophe, métropolite de Gangra. Le même chroniqueur le compare à Trajan ou à Bélisaire et rappelle que ses conquêtes ont rapporté à l'État des impôts considérables.

95. Le *DAI* (p. 208) et Théophane Continué (p. 428) témoignent aussi des exploits de Théophile.

96. Sans doute un membre de la famille Sklèros, qui a fidèlement servi Lakapènos (J.-Cl. Cheynet, Notes arabo-byzantines, *Mélanges Svoronos*, Réthymno, 1986, p. 145-147).

97. Cette fondation de Lakapènos fut constituée en *sékréton* impérial et dotée d'une fortune foncière. Cette organisation fut efficace puisque, au dire de Skylitzès, les donations ordonnées par Romain étaient encore respectées de son temps. L'*oikos* du Myrélaion avait à sa charge des moniales, des vieillards et des malades, et ses gérants devaient distribuer quotidiennement 30 000 pains aux pauvres (Théophane Continué, p. 430). P. Magdalino (*Constantinople*, p. 24-25) suggère que Romain avait affecté à sa fondation les boulangeries remises en état par l'impératrice Irène. Une information de Théophane Continué (p. 403-404), qui n'a pas été reprise par Skylitzès, nous apprend que Romain avait ordonné le transfert au Myrélaion des tombeaux conservés auparavant à Saint-Mamas, qui passaient pour ceux de l'empereur Maurice et sa famille. Sur le Myrélaion, cf. C. L. Striker, *The Myrelaion (Bodrum Camii) in Istanbul*, Princeton, 1981. Sur la Bodrum Camii, cf. Müller-Wiener, *Bildlexikon*, p. 103-107.

34. *[Nouvelle offensive des Turcs]*

En la première indiction, les Turcs attaquèrent à nouveau le territoire romain et le parakoimomène Théophane[98] sortit traiter avec eux, puis revint avec des otages.

35. *[Mariage de Romain, fils du Porphyrogénète, avec la fille du roi de Francie]*

En la deuxième indiction, l'empereur envoya le protospathaire Paschalios, stratège de Longobardie, auprès du roi de Francie Ougôn afin de lui demander sa fille[99] en mariage pour Romain, le fils du Porphyrogénète. Elle vint avec de grandes richesses et fut unie à Romain. Mais après avoir vécu cinq ans avec lui, elle mourut.

36. *[Coup de vent ; dégâts à l'Hippodrome]*

Au mois de décembre, il y eut un violent coup de vent, et les Dèmes, ainsi qu'on les appelle, tombèrent et brisèrent les gradins en-dessous d'eux avec ce qu'on nomme les Balustrades.

37. *[Siège d'Édesse ; l'image du Christ transférée à Constantinople]*

Alors que la ville d'Édesse était assiégée par les armées romaines, ses habitants, accablés par les malheurs du siège, envoyèrent une ambassade à l'empe-
232 reur pour lui demander que son armée lève le siège. Ils promettaient de donner pour rançon la sainte empreinte du Christ. Le siège fut donc levé et la divine empreinte fut remise et amenée dans la Ville reine. L'empereur la fit accueillir comme il convenait par une escorte brillante que menait le parakoimomène Théophane[100]. {C'est alors qu'une voix se fit entendre dans les airs, qui disait : Constantinople, recouvre gloire et joie, et toi, Constantin le Porphyrogénète, recouvre ta couronne[101].}

98. En 943.

99. Le mariage fut célébré en septembre 944 (Théophane Continué, p. 430). Berthe, alors âgée de cinq ans, fille bâtarde de Hugues de Provence, roi d'Italie (927-947), vint à la cour byzantine et prit le nom d'Eudocie, porté par la grand-mère et la sœur de Constantin VII (*DAI* § 26, p. 112). Eudocie mourut jeune, en 949, à en croire Théophane Continué, la source de Skylitzès. L'attribution à ce couple d'un ivoire fameux, conservé à Paris, sculpté à l'occasion du mariage d'un empereur nommé Romain avec une certaine Eudocie est encore fort discutée (Cutler - Spieser, *Byzance*, p. 181), car d'aucuns considèrent – sans doute à tort – que sont représentés Romain IV Diogénès et Eudocie Makrembolitissa (I. Kalavrezou-Maxeiner, Eudokia Makrembolitissa and the Romanos Ivory, *DOP*, 31, 1977, p. 307-325).

100. L'entrée solennelle du Mandylion d'Édesse, le 15 août 944, constituait un grand succès pour Romain. Un récit sans doute contemporain de l'accueil de cette image nous est parvenu : A.-M. Dubarle, L'homélie de Grégoire le Référendaire pour la réception de l'image d'Édesse, *REB*, 55, 1997, p. 5-51. Un autre récit, qui serait de peu postérieur, est attribué à Constantin VII lui-même ou du moins a été rédigé dans son entourage ; il contient la prophétie qu'ont recopiée les manuscrits ACE. La relique fut ensuite déposée dans l'église palatiale de la Vierge du Pharos où elle se trouvait encore à la veille de la Quatrième Croisade (B. Flusin, Didascalie de Constantin Stilbès sur le Mandylion et la Sainte Tuile (*BHG* 796m), *REB*, 55, 1997, p. 62-63).

101. Addition des manuscrits ACE.

38. [Siamois]

Vers cette époque, la Ville impériale vit arriver d'Arménie un monstre : des siamois, mâles, attachés par le ventre, qu'ils avaient en commun. On les chassa de la Ville, jugeant qu'ils étaient de mauvais augure. Ils revinrent sous Constantin et comme l'un d'eux était mort, les médecins les plus expérimentés tentèrent d'amputer la partie morte. Après cette opération, la partie vivante ne survécut que peu de temps et mourut.

39. [Chute de Romain]

L'empereur Romain honorait tous les moines, et surtout le moine Serge, neveu[102] du patriarche Photius, qui était riche de vertus et orné de toutes les qualités. Or celui-ci ne cessait d'exhorter l'empereur à s'occuper de ses enfants afin de ne pas les laisser sans éducation de peur qu'il n'ait à subir le même sort qu'Éli[103]. Mais en cette même indiction, l'empereur Romain fut chassé du palais et conduit à l'île de Prôtè, où il reçut la tonsure monastique. Quels furent ceux qui l'arrachèrent à son trône, de quelle façon ils procédèrent, c'est ce que je m'en vais dire.

102. Plutôt son petit-neveu. Serge était frère du magistre Kosmas, «premier des juges» (THÉOPHANE CONTINUÉ, p. 433).

103. Sur les fils d'Éli, voir I *Regn.* 2 : 12-36 (I Samuel 2 : 12-36 dans la Bible de Jérusalem).

233

SECOND RÈGNE PERSONNEL DE CONSTANTIN

1. [Constantin, supplanté, cherche à ressaisir le pouvoir ; Romain renversé par son fils]

Comme l'empereur Constantin s'était trouvé orphelin alors qu'il était encore tout enfant et que les affaires de l'État étaient administrées par l'impératrice Zoé et par les régents que j'ai énumérés plus haut, le parakoimomène Constantin, très influent auprès de l'impératrice, ayant pour beau-frère le magistre Léon Phocas, domestique des Scholes d'Orient, avait en main de ce fait les rênes de l'empire qu'il guidait là où il le voulait, et ne songeait nuit et jour qu'à faire monter son beau-frère sur le trône impérial après s'être débarrassé de Constantin. Théodore, le précepteur du Porphyrogénète, s'en rendit compte ainsi que je l'ai dit tout à l'heure et s'efforça de s'attacher Romain l'Ancien, alors drongaire de la Flotte, pour l'introduire au palais, pensant faire de lui le gardien et le défenseur de l'empereur. Mais une fois que Romain fut entré au palais, il se rendit maître par d'insensibles progrès de la totalité du pouvoir et ne se contenta pas de ce qu'on lui accordait. Violant la foi donnée – il s'était engagé par les serments les plus redoutables à ne jamais aspirer à l'empire –, il se fit proclamer empereur et reçut le diadème du Porphyrogénète, qui l'en ceignit «volontairement, mais à contre-cœur», pour citer Homère[1]. Et non content de s'être fait proclamer lui même, il en fit autant pour son fils Christophe peu après puis, laissant passer quelque temps, pour ses fils Étienne et Constantin. Une fois qu'il eut été proclamé empereur, il ne s'en tint pas là et ne fut pas satisfait d'avoir la deuxième place, mais, après s'être débarrassé du précepteur et de tous ceux qui lui semblaient faire obstacle à ses desseins, il se fit acclamer comme premier *autokratôr*, et c'était
234 lui qui régentait toute l'administration des affaires. Après lui, c'étaient ses fils qu'on acclamait, puis, au tout dernier rang, Constantin.

Constantin donc, qui n'avait plus d'un empereur que l'habit et le nom, privé des agréments attachés à cette position, appelait sans cesse de tous ses vœux et de toutes ses prières le moment où il recouvrerait le pouvoir de ses pères et se débarrasserait des intrus ; et cela, il pensait ne pouvoir le réaliser qu'en dressant les fils contre leur père. Or donc, Christophe étant mort auparavant, restaient encore Étienne et Constantin. Il décida de les sonder pour voir s'il pourrait accomplir son dessein. Il n'osa pas approcher Constantin, dont le caractère était trop ferme, mais choisit de dresser toutes ses batteries pour tenter sa chance du côté d'Étienne, qui avait l'esprit plus léger et qu'il pourrait amener facilement à ce qu'il voulait.

Constantin prit pour l'assister et l'aider dans cette affaire un homme qui, par ses dons et son habileté, était capable de mener une intrigue et de monter une machination : c'était Basile, surnommé Péteinos. Il était enrôlé dans le *tagma* de

1. *Iliade*, chant IV, 43.

l'Hétairie et c'était un camarade et un ami d'enfance de Constantin. Celui-ci l'avait donc associé à son plan et s'efforça, par lui, de se lier d'amitié avec Étienne, qui se laissa abuser par des paroles insidieuses et auquel tromperies et manœuvres firent perdre tout bon sens.

Péteinos en effet mit tout son effort à se faire aimer d'Étienne et, quand il fut aimé de lui, sans cesse il venait le trouver et lui prodiguait discours et conseils qui l'aveuglaient et lui faisaient perdre peu à peu son jugement : «Pourquoi donc, disait-il, Sire empereur, vous qui êtes jeune et vigoureux, qui l'emportez par la force de l'âme et par la verdeur de l'intelligence, laissez-vous les affaires suspendues à un mince fil, tout vieux et près de rompre – c'est ainsi qu'il désignait le père d'Étienne – ? Pourquoi ne pas vous redresser ? Pourquoi ne vous débarrassez-vous pas de ce fil qui entrave vos impulsions si généreuses, pour prendre en main personnellement les affaires, vous qui êtes capable de gouverner non seulement l'empire des Romains, mais bien d'autres encore ? Allons donc,
235 ayez confiance dans l'utilité des conseils que je vous donne, redressez-vous, décidez-vous à reprendre en main les affaires, faites en sorte que la situation des Romains soit à nouveau florissante, humiliez nos ennemis et faites paraître par les faits eux-mêmes que ce n'est pas pour rien ni vainement que Dieu vous a donné la beauté qu'on voit fleurir sur vous ainsi que vos autres qualités, celles de l'âme. Vous aurez pour combattre avec vous et pour vous aider votre beau-frère le Porphyrogénète, qui adresse à Dieu des vœux ardents afin d'être, comme il le désire, libéré du joug si lourd que fait peser votre père, et de voir l'empire gouverné par vous.»

Étienne, insensiblement, se laissa gagner par ces discours. Il fut pris du désir de régner personnellement et fit paraître l'irrépressible hâte qu'il avait de chasser son père du trône[2]. Alors qu'il s'apprêtait à exécuter son dessein, il laissa volontairement échapper devant son frère des propos indiquant à mots couverts son projet. Mais comme celui-ci, aux premiers mots qu'il entendit, se montra inflexible, et qu'il conseillait plutôt de ne pas se fier à leur beau-frère, exhortant son frère à garder la loyauté et l'amour qu'il devait à son père, Étienne le laissa, jugeant qu'il serait pour lui un obstacle plutôt qu'un appui, et il décida de mettre en œuvre ses projets comme il le pourrait. Il s'associa donc, en plus de Basile dont j'ai déjà parlé, le moine Marianos, fils de Léon Argyros[3], qui avait toute l'estime et la confiance de l'empereur Romain, ainsi que quelques autres personnes en plus de ces deux-là[4] ; puis, saisissant le moment opportun, il renversa

2. En réalité, les fils de Romain pouvaient être légitimement inquiets des projets de leur père. Depuis la mort de Christophe, seul son frère Constantin, certes imberbe, apparaissait aux côtés de leur père sur la monnaie d'or. Sur la fin de sa vie, Romain manifestait des remords ou, au moins, se souciait singulièrement de son salut. En septembre 944, il avait donné une épouse à son petit-fils Romain, alors que ce dernier était très jeune. Les fils de Romain s'attendaient donc à voir leur père remettre le pouvoir à son gendre, Constantin VII, titulaire légitime de la charge impériale.

3. Marianos était fils de Léon Argyros, le domestique des Scholes battu par les Bulgares, et de ce fait le frère de Romain, époux d'Agathe Lécapène.

4. Théophane Continué (p. 435), rapportant le complot d'Étienne, range Manuel Kourtikios parmi les conjurés. Le même chroniqueur souligne dans un autre passage (p. 438) que beaucoup de conjurés favorables à Constantin VII finirent misérablement leur vie. On apprend ainsi qu'avaient participé au complot contre Romain Lakapènos un Diogénès, stratège, un certain Kladôn et un dénommé Philippe. Cette malédiction rappelle celle qui avait frappé les amis du fondateur de la dynastie, Basile Ier, coupables d'avoir assassiné Michel III.

son père le 16 décembre de la troisième indiction, en l'an 6453, alors que Romain achevait la vingt-sixième année de son règne[5]. Il le relégua à l'île de Prôtè, où il le força à recevoir la tonsure monastique.

2. *[Constantin se défait des fils de Romain]*

Une fois Romain déposé, Étienne, aussitôt, prit en mains les affaires avec beaucoup d'énergie[6]. Il avait pour associés son beau-frère et son frère. Comme ils n'étaient pas toujours du même avis, leurs désaccords furent la cause et l'origine de frictions. Ils se soupçonnaient et se suspectaient entre eux : Étienne, le Porphyro-
236 génète, celui-ci Étienne, et ils en vinrent l'un contre l'autre aux pires excès. Étienne déployait un zèle et des efforts extraordinaires pour chasser son frère et son beau-frère et rester seul au pouvoir ; mais, comme dit le poète, il y a plus ardent que le feu[7], et Étienne ne s'aperçut pas qu'il était la victime, et non l'acteur.

Constantin, se voyant attaqué, agit en effet sans retard. Il y était poussé par sa femme Hélène qui l'excitait vivement à déposer ses frères de la dignité impériale. Il s'ouvrit donc de son secret à Basile Péteinos, dont nous avons parlé, et rallia par son entremise Marianos ainsi que Nicéphore et Léon, qui étaient les fils de Bardas Phocas, Nicolas et Léon Tornikios[8], et bien d'autres encore[9]. À l'occasion d'un repas, il s'empara d'Étienne et de Constantin qui, sans se douter de rien, déjeunaient avec lui. Il les chassa du palais le 27 janvier de cette même troisième indiction[10] et, les faisant jeter dans des barques, il les bannit, le premier à l'île de Panormos[11], et Constantin à Térébinthe[12]. Il leur fit donner à tous deux la tonsure des clercs par Basile de Césarée[13] et Anastase d'Héraclée, puis, peu après, il fit transférer Étienne en Proconnèse, ensuite à Rhodes, enfin à Mytilène, et Constantin à Samothrace[14].

Étienne, qui supporta avec grandeur les malheurs qui le frappaient, vécut à Lesbos non moins de dix-neuf années. Quant à Constantin, prenant mal sa situation, contre laquelle il se révoltait avec plus de chaleur qu'il n'eût fallu, il tenta plusieurs fois de s'enfuir et, la deuxième année après avoir été chassé du trône,

5. Le 16 décembre 944.

6. Le récit de Théophane Continué (p. 436) est fort différent. Selon cet auteur, c'est Constantin VII qui dirige et qui place ses hommes à lui : Bardas Phocas, qu'il honore de la dignité de magistre et nomme domestique des Scholes, Constantin Gongylès, dont il fait le chef de la flotte, Basile Péteinos, promu patrice et grand hétairiarque, Marianos Argyros, comte de l'Étable, et enfin Manuel Kourtikios, patrice et drongaire de la Veille. Skylitzès signale ces promotions (*infra*, p. 201).

7. Aristophane, *Les cavaliers*, v. 382.

8. Ils descendaient du prince arménien de Tarôn, Tornik, fils d'Apoganem. À la suite d'un contentieux avec Bagrat, son cousin, Tornik légua son pays à l'empire. Romain Lakapènos fit venir sa famille, dont ses fils (ou petit-fils ?) Léon et Nicolas, à Constantinople (*DAI*, p. 194-196). Sur les Tornikioi, cf. N. Adontz, Les Taronites en Arménie et à Byzance, *Byz.*, XI, 1936, p. 21-42.

9. Selon Liutprand de Crémone (*Liudprandi Cremonensis*, ed. P. Chiesa, Turnholt, 1998, *Antapodosis*, livre V, ch. 21), la colonie amalfitaine prêta son concours à Constantin VII.

10. Le 27 janvier 945.

11. Une des îles des Princes, appelée plus communément Antigonè.

12. Une autre des îles aux Princes, au sud-est de Prinkipo, où le patriarche Ignace avait bâti un monastère.

13. Cet évêque était un proche de Constantin VII, auquel il dédia son Commentaire des *Orationes* de Grégoire de Nazianze.

14. La marine byzantine contrôlait efficacement toute sortie de navires.

237 il assassina l'un de ses gardiens[15], mais fut tué à son tour par les autres. Romain leur père, de son côté, paya à la mort son tribut en juillet de la sixième indiction[16]. Il fut enseveli au Myrélaion.

3. [Mauvais gouvernement du Porphyrogénète ; il fait cependant renaître la culture ; promotions]

Le Porphyrogénète, débarrassé de ce qui lui faisait ombrage, investi lui seul du pouvoir suprême, ceignit son fils Romain du diadème en la sainte Pâque de cette même indiction[17], le patriarche Théophylacte accomplissant les prières de bénédiction. Lui dont on pensait que, pour peu qu'on le laissât régner seul, il révélerait sa valeur et qu'il aurait grand soin des intérêts de l'empire, il se montra plus faible qu'on ne s'y attendait et ne fit rien paraître qui fût digne des espoirs qu'on avait mis en lui. Il était en effet dominé par le vin, préférait la facilité à l'effort, se montrait inexorable pour les fautes, qu'il châtiait sans pitié, et négligent pour les promotions des principaux dignitaires, qu'il se refusait à gérer en choisissant les meilleurs[18], ce qui est l'œuvre propre d'un gouvernement magnifique. Au contraire, il confiait les charges au premier venu, qu'il s'agît d'un commandement militaire ou civil, sans rien examiner, de sorte qu'il en résulta qu'il nomma aux plus grands offices de l'État tous les gens les plus vulgaires et les plus décriés[19]. Il était poussé à cela avec insistance par sa femme Hélène et par le parakoimomène Basile[20], qui œuvraient pour que les charges fussent mises à l'encan.

Cependant, Constantin ne laissa pas de faire quelques œuvres utiles et celle que je vais dire, qui force la louange et l'admiration, a suffi à estomper et à masquer beaucoup de ses fautes. En effet, les sciences – arithmétique, musique, astronomie, géométrie, science des volumes, et la philosophie qui les domine

15. Le protospathaire Nicétas (Théophane Continué, p. 438).

16. En fait le 15 juin 948 (Grierson, *Tombs*, p. 29). D'après Théophane Continué (p. 439-440), Romain aurait en rêve vu son fils Constantin égorgé et le métropolite d'Héraclée, Anastase, conduit par deux gardes du corps, jeté dans le feu, le jour même où les deux moururent. Romain aurait aussi envoyé de l'argent à de nombreux moines afin qu'ils prient pour le pardon de ses fautes. Au nombre de ces moines, il distinguait particulièrement Dermokaïtès, qui appartenait à l'Olympe de Bithynie.

17. La datation donnée est imprécise, car on ne sait à quelle indiction Skylitzès renvoie. On a hésité entre la troisième (avril 945) ou la quatrième indiction (946). D'après un travail récent de C. Zuckerman, qui donne la bibliographie antérieure, il faudrait retenir la date de Pâques 946 (*Olga*, p. 669). Il est toutefois curieux que Constantin n'ait pas choisi pour couronner son fils la première célébration de Pâques qui suivit sa prise de pouvoir personnel.

18. Critique implicite du choix de Bardas Phocas comme domestique des Scholes – choix critiqué par le propre fils de Bardas, Nicéphore – et de Constantin Gongylios, comme chef de la marine et responsable à ce titre de l'échec de l'expédition contre la Crète en 949.

19. Skylitzès s'inspire d'une source hostile à Constantin VII, qui eut cependant de remarquables ministres civils : le questeur Théophile, ancien éparque du temps de Lakapènos, qui rédigea des novelles, dont celle de 947 dirigée contre les empiétements des puissants (trad. McGeer, *The Land Legislation*, p. 63-67), le juge et magistre Kosmas, le *mystikos* et professeur de philosophie Constantin, qui devint éparque et dont Théophane Continué (p. 444) dit qu'il était l'homme le plus savant du Sénat.

20. Il s'agit d'un fils bâtard de Romain Lakapènos, sans doute né vers 920 d'une esclave «scythe». Dès son enfance, il fut rendu eunuque, ce qui le qualifiait pour la charge de parakoimomène qu'il exerça ultérieurement. Il prit le parti de Constantin VII en 945. Il fut dès lors l'un des principaux acteurs de la vie politique byzantine jusqu'en 985. On a beaucoup écrit sur ce personnage, qui fut aussi un grand mécène : Brokkaar, *Lecapenus*, p. 199-234.

toutes –, qui, depuis longtemps, avaient dépéri du fait de l'incurie et de l'ignorance des souverains, il les restaura par ses efforts personnels. Il recherchait en 238 effet et savait découvrir ceux qui, dans chacune, avaient fait la preuve de leur excellence. Il les établissait comme professeurs, approuvant et applaudissant ceux qui s'adonnaient à l'étude avec ardeur. C'est pourquoi il chassa l'inculture et, en peu de temps, il réforma l'État en faisant revivre la science[21]. Il s'intéressa également aux métiers artisanaux et manuels, qui eux aussi, grâce à lui, connurent un grand essor. De plus, il était pieux et généreux envers Dieu et jamais on ne le vit, lorsqu'il se rendait en cortège dans les saintes églises aux occasions prévues par le cérémonial, se présenter les mains vides sans rien offrir à Dieu. Au contraire, il lui consacrait des présents magnifiques, bien dignes d'un empereur chétien. Il récompensa également ceux qui l'avaient aidé à déposer les deux frères par les faveurs que voici : à Bardas Phocas, il donna le rang de magistre et de domestique des Scholes d'Orient ; il nomma Nicéphore et Léon ses fils, l'un – Nicéphore –, stratège des Anatoliques, l'autre – Léon–, stratège de Cappadoce ; quant à Constantin, l'autre fils de Bardas, il le fit stratège de Séleucie[22] ; Basile Péteinos fut nommé commandant de la grande Hétairie, Marianos Argyros comte de l'Étable, et Manuel Kourtikios drongaire de la Veille. Il fit castrer Romain, le fils d'Étienne, qui devint plus tard sébastophore, ainsi que Basile, que Romain l'Ancien avait eu d'une servante[23]. Quant à Michel, le fils de l'empereur Christophe, il lui fit donner la tonsure des clercs[24].

4. [Complots contre Constantin]

Alors qu'il avait, croyait-il, assuré son règne par des liens d'acier, qu'il s'était débarrassé de tout ce qui pouvait l'inquiéter et qu'il se croyait en sécurité, il fut en grand péril de succomber à deux complots très graves. En effet, le parakoimomène Théophane[25] voulut ramener Romain l'Ancien de l'île de Prôte au
239 palais, et il avait bon nombre de complices, tandis que d'autres, c'est-à-dire Léon Kladôn, Grégoire le Macédonien, Théodose, le premier écuyer d'Étienne, et le recteur Jean projetèrent de faire revenir Étienne de Mytilène et de l'établir sur le trône[26]. Mais ces complots furent dénoncés par certains conjurés. Théophane fut exilé avec ses complices ; quant aux partisans d'Étienne, ils furent bâtonnés, leurs biens furent confisqués et on leur coupa le nez avant de les exiler.

21. Pour le commentaire de ce passage, cf. Lemerle, *Premier humanisme*, p. 264-266.

22. Constantin VII donne le contrôle de l'armée aux Phocas. Bardas, qui avait exercé des fonctions de stratège, avec un certain bonheur, d'après le *De velitatione* (Dagron - Mihăescu, *Traité*, p. 35), vit sa carrière bloquée par l'arrivée de Lakapènos, qui gagna le pouvoir en écartant son frère Léon. Bardas, époux d'une Maléïnè – dont le frère, Michel, fut compté au nombre des saints byzantins –, eut trois fils, dont Nicéphore, le futur empereur, qui, selon la tradition aristocratique alors observée, reçut le nom de son grand-père paternel.

23. Information inexacte, car nous avons vu que Basile fut eunuque dès son enfance. De plus, il serait invraisemblable de récompenser ainsi un homme qui l'avait aidé à prendre le pouvoir.

24. Constantin lui fit ôter les chaussures pourpres, qui lui avaient été attribuées en tant que fils aîné de Christophe, l'héritier du trône mort en 931. En compensation, Michel fut promu magistre et recteur (Théophane Continué, p. 438).

25. On peut supposer que le principal ministre de Romain Lakapènos avait perdu ou allait perdre son influence.

26. Ce second complot fut dénoncé par un certain Michel Diabolinos (Léon le Grammairien, p. 330).

5. *[Les Turcs Boulosoudès et Gylas ; leur baptême]*

Les Turcs ne cessaient d'attaquer et de ravager le pays des Romains jusqu'à ce que Boulosoudès, leur chef, faisant mine de vouloir embrasser la foi des chrétiens, vienne dans la ville de Constantin où il fut baptisé avec l'empereur Constantin pour parrain. Il fut honoré du rang de patrice puis, entré en possession de très grandes richesses, il retourna chez lui[27]. Peu après, Gylas[28], lui aussi un archonte des Turcs, vint recevoir le baptême dans la Ville reine où il jouit des mêmes bienfaits et des mêmes honneurs. Il emmena avec lui un moine nommé Hiérothée, qui avait la réputation d'être un homme pieux et qui, ayant été ordonné évêque de Turquie par Théophylacte, se rendit là-bas et convertit nombre de barbares de leur erreur au christianisme[29]. Gylas persévéra dans sa foi. Jamais il n'attaqua les Romains et il ne négligeait pas de s'occuper des chrétiens captifs. Au contraire, il les rachetait, prenait soin d'eux et les libérait. Quant à Boulosoudès, violant les promesses qu'il avait faites à Dieu, il mena plusieurs expéditions contre les Romains avec tout son peuple. Il voulut faire de même contre les Francs, mais il fut pris et empalé par Otos leur empereur[30].

240 6. *[Baptême d'Elga]*

L'épouse de l'archonte des Russes qui avait naguère attaqué par mer les Romains – elle s'appelait Elga –, après la mort de son mari, vint elle aussi à Constantinople. Elle se fit baptiser, fit paraître ses dispositions pour une foi sincère et fut honorée comme le méritait sa ferveur. Puis elle s'en retourna chez elle[31].

27. Un chapitre du *DAI* (§ 40) est consacré aux Turcs (les Hongrois). On y trouve confirmation que Boultzous (Bulcsu), qui détenait le troisième rang au sein de ce peuple en tant que Karhas, s'est rendu à Constantinople.

28. Les Byzantins savaient que Gylas était un titre et non pas un nom (*DAI*, p. 178). En fait, un traité de paix fut conclu en 948 et le baptême des chefs eut lieu peu après (Stephenson, *Balkan Frontier*, p. 40).

29. Hiérothée partit après 953, mais l'évêché de Turquie fut maintenu car un sceau atteste son existence au XIe siècle (*DOSeals*, I.36.1) ; au XIIe siècle, son siège était établi à Bács.

30. En 955, Otton vainquit de manière décisive les Hongrois à la bataille du Lechfeld, ce qui eut une double conséquence. Otton rénova l'empire en Occident et les Hongrois se stabilisèrent dans le territoire qui allait devenir la Hongrie et constituèrent bientôt une monarchie chrétienne grâce à des missionnaires latins, mais l'Église grecque conserva des positions, car trois évêchés sont nommés dans une source de 1020.

31. La visite d'Olga, épouse d'Igor et mère de Sviatoslav, a fait l'objet de nombreux commentaires, quant à la date (946 ou 957) et aux objectifs de sa visite. Une communauté chrétienne existait déjà à Kiev. Olga reçut le baptême à la suite d'une décision personnelle et rentra dans son pays, accompagnée de prêtres grecs, mais sa conversion n'eut pas d'écho parmi l'aristocratie russe. Parmi les derniers travaux retenons : O. Kresten, *"Staatsempfänge" im Kaiserpalast von Konstantinopel um die Mitte des 10. Jahrhunderts. Beobachtungen zu Kapitel II 15 des sogenannte "Zeremonienbuches"*, Vienne, 2000, qui estime qu'il y a eu deux visites d'Olga dans la capitale, mais considère qu'elle fut bapisée en 946 ; Zuckerman, *Olga*, p. 660-669, qui, à partir d'une étude de la structure du chapitre II 15 du *De cerimoniis*, considère qu'Olga n'est venue qu'une fois à Constantinople en 946/947 pour traiter des relations commerciales entre Byzance et les Russes prévues par le traité de 944. Ayant séjourné plusieurs mois dans la grande métropole chrétienne, Olga se serait fait baptiser lors de cet unique séjour ; enfin M. Featherstone, Olga's Visit to Constantinople in the *De cerimoniis*, *REB*, 61, 2003 (à paraître), qui maintient qu'Olga fut baptisée en 957.

7. *[Nouvelles noces de Romain II]*

Comme la jeune fille qu'avait épousée Romain, la fille d'Ougôn, était morte encore vierge ainsi que je l'ai dit, Romain fut marié par l'empereur son père à une autre femme, qui n'était pas d'une noble famille. C'était la fille de gens du vulgaire exerçant le métier de cabaretiers. Elle s'appelait Anastasô, mais l'empereur changea son nom pour celui de Théophanô[32].

8. *[Histoire du prêtre Thémel]*

L'émir de Tarse, qui avait attaqué les Romains, envoya son armée razzier le bourg d'Héraklès. Un prêtre qui portait le nom de Thémel et qui était en train de célébrer la messe et le sacrifice non sanglant, apprenant l'attaque des Sarrasins, délaissa les fonctions sacerdotales et, sortant avec les ornements qu'il portait, s'empara de la simandre de l'église, avec laquelle il repoussa les assaillants. Il en blessa la plupart, en tua même un bon nombre et mit les autres en fuite. Son évêque lui ayant interdit de célébrer la messe, comme il ne pouvait le convaincre de lui accorder le pardon, il s'enfuit chez les Agarènes, abjura le christianisme et, participant à leurs expéditions, il ravageait non seulement la Cappadoce et les thèmes voisins mais il poussa jusqu'à ce qu'on appelle l'Asie Mineure. Il n'est pas permis d'écrire toutes les atrocités qu'il commit.

9. *[Inactivité de Bardas Phocas ; exploits de son fils Léon]*

241 Bardas Phocas, désormais promu domestique des Scholes ainsi que je l'ai dit, n'accomplit rien du tout qui mérite mention. En effet, lorsqu'il servait sous les ordres d'autrui, il se montra merveilleux général ; mais lorsque le pouvoir sur toutes les armées dépendit de son seul avis, il ne fit que peu de chose, sinon rien, qui profitât à l'empire des Romains : la cupidité dont il souffrait le mit hors de son bon sens. Il arriva même qu'un jour où il était tombé sans s'y attendre sur l'armée de Hambdan[33], tous ses soldats l'abandonnèrent, à ce qu'on dit, et qu'il faillit être fait prisonnier ; mais ses hommes, se serrant autour de lui, lui épargnèrent la captivité. Il fut cependant blessé au front d'un coup si violent et si profond que, jusqu'à sa mort, il en garda une grande cicatrice[34].

Nicéphore et Léon, ses fils, étaient pour leur part au-dessus de tout profit honteux[35]. Ils traitaient leurs administrés comme leurs propres enfants et firent beaucoup de bien à l'empire des Romains. Les victoires de Nicéphore, afin de respecter le fil de mon récit, j'en parlerai lorsqu'il sera question de lui. Quant à Léon, il mit en déroute Apolasaeir, un homme célèbre, parent de Hambdan, qui

32. Deux traditions s'opposent sur les origines de l'impératrice. L'une en fait la fille d'un Kratéros (Théophane Continué, p. 458), alors que l'autre, suivie par Skylitzès et Léon le Diacre, affirme que l'impératrice était de basse condition et de mœurs condamnables. Un tel mariage serait contraire à la tradition, car seules des jeunes filles de bonne famille participaient aux concours de beauté des siècles précédents. De plus, le nom de Kratéros inspire confiance, car cette famille était liée aux Macédoniens (cf. *supra*, p. 145, n. 17).

33. Sayf ad-dawla était fils de Hamdān.

34. Allusion à une bataille de 953, près de Marash, où Bardas, en dépit de sa supériorité numérique, fut vaincu et blessé par Sayf ad-dawla. Son fils Constantin fut également fait prisonnier (Vasiliev - Canard II/1, p. 350-351).

35. La prétendue vertu de Léon est démentie par Skylitzès lui-même (*infra*, p. 234), qui rapporte comment Léon spécula sur le blé quand son frère régnait.

avait attaqué les Romains avec une armée innombrable. Il s'empara de lui et l'envoya à Constantinople après avoir tué une partie de son armée lors du choc de la bataille et fait le reste prisonnier[36]. Quand Apolasaeir eut été amené à la Ville reine, Constantin fit célébrer un triomphe au cours duquel il lui mit le pied sur le cou. Puis il lui marqua sa bienveillance en lui prodiguant honneurs et cadeaux. Pour Constantin, l'autre fils de Phocas, Hambdan le prit vivant et l'ayant amené à Alep, il déploya tous ses efforts pour l'attirer à son abominable religion ; mais comme il ne put le fléchir, il le fit empoisonner[37]. Bardas, sous l'effet de la douleur que lui causa cette nouvelle, fit passer au fil de l'épée tous les parents de Hambdan qu'il tenait prisonniers et c'est pourquoi le magistre Paul Monomaque, envoyé discuter un échange de prisonniers, revint sans avoir rien pu obtenir[38].

Hambdan, fou de chagrin à cause de ses parents, se mit en campagne contre
242 les Romains. Il emmenait avec lui l'ambassadeur que l'empereur avait envoyé traiter de la paix, le patrice Nicétas Chalkoutzès[39]. Hambdan fit beaucoup de prisonniers de qualité parmi les Romains les plus courageux et les plus nobles, mais comme Nicétas faisait connaître à Phocas tous ses projets ainsi que les routes par lesquelles il allait se retirer, Phocas établit une embuscade en un lieu dont l'accès était étroit et escarpé et, quand Hambdan y fut arrivé, en plein milieu du défilé, il fut encerclé par les troupes embusquées. Les hommes qui y avaient été postés pour cela, se levant en effet de leurs cachettes, firent rouler sur ses troupes des rochers énormes et leur lancèrent des traits de toute sorte. Chalkoutzès, qui avait pris ses précautions, et qui, par des présents, s'était assuré secrètement l'aide de certains Sarrasins pour l'assister dans sa fuite, s'échappa sans être vu avec tous les siens. Les Agarènes subirent des pertes incalculables. Quant à Hambdan, il fit égorger les captifs qu'il avait et réussit, sans gloire et dans le plus grand désordre, à échapper avec quelques hommes au danger qui le menaçait[40].

10. [Mort du patriarche Théophylacte ; son portrait]

La douzième année du règne de Constantin, en l'an du monde 6464, le 27 février de la quatorzième indiction, le patriarche Théophylacte quitta ce monde après un épiscopat de vingt-trois ans et vingt-cinq jours[41]. Il n'avait que seize ans lorsqu'il prit en main, contrairement aux canons, le gouvernail de l'Église, et l'on vit, hélas ! cet évêque pendant quelque temps soumis à des pédagogues.

36. Léon battit près de Duluk Abū'l 'Asā'ir, cousin de Sayf ad-dawla en 956 (Vasiliev - Canard II/1, p. 358-359).
37. En réalité Constantin, bien traité, mourut de maladie et fut enterré par les chrétiens d'Alep (Vasiliev - Canard II/1, p. 351).
38. L'échec de la mission de Monomaque en juin 954 n'a sans doute rien à voir avec la mort de Constantin Phocas.
39. Première mention de cette importante famille de fonctionnaires militaires et civils. Sur les Chalkoutzès, A. Savvidès, La famille byzantine Chalkoutzès, *Archeion Euboïkôn Meletôn*, 28, 1988-1989 (en grec), p. 63-73.
40. Skylitzès ne respecte pas d'ordre chronologique lorsqu'il rapporte les succès des fils de Bardas. Léon infligea en octobre 950 cette terrible défaite à l'émir dans un défilé du Taurus. Sayf ad-dawla fit massacrer 400 prisonniers chrétiens. Nicétas Chalkoutzès réussit à s'enfuir avec ses serviteurs en soudoyant ses gardiens.
41. Théophylacte mourut donc le 27 février 956.

Plût au Ciel que cela eût toujours duré ! Car il paraissait alors grave et mesuré. Mais lorsqu'il fut parvenu à un âge déjà plus mûr et qu'on le laissa maître de mener sa vie, il ne s'abstint d'aucune action, si honteuse fût-elle, ou même tout à fait interdite.

C'est ainsi qu'il mit à l'encan les degrés de la cléricature et les promotions à
243 l'épiscopat, et qu'il faisait aussi tout ce que les vrais évêques jugent inconvenant, s'adonnant à la passion des chevaux, passant son temps à la chasse, accomplissant aussi d'autres incongruités qu'il ne serait pas seulement inconvenant, mais sacrilège d'exposer en détail. Il convient cependant d'en rappeler quelqu'une pour bien montrer la grossièreté de son caractère.

Une passion irrésistible le poussait à acquérir des chevaux, et l'on dit qu'il s'en procura plus de deux mille. Leur soin, toujours, était son seul souci, et il ne leur faisait pas servir du foin et de l'avoine, mais leur donnait des pignons, des amandes, des pistaches, ou encore les dattes, les figues et les raisins secs les plus charnus qu'il mêlait au vin le plus parfumé, assaisonnant tout ce que j'ai dit de safran, de cinnamome, de baume et d'autres aromates : et c'était la nourriture qu'il servait à chacun de ses chevaux ! On raconte qu'un jour qu'il disait la messe, le jeudi saint, où l'on commémore la sainte Cène, alors qu'il lisait déjà les prières des saints mystères, le diacre auquel il avait confié le soin de ses chevaux parut et lui apporta la bonne nouvelle : la plus fameuse de ses juments – il donna même son nom – venait de mettre bas ! Théophylacte, ne se tenant plus de joie, expédia du plus vite qu'il put ce qu'il lui restait de messe, puis se rendit en courant au Kosmidion où il vit le poulain qui venait de naître. Ensuite, après avoir contemplé tout son soûl la bête, il revint à la Grande Église pour y chanter les hymnes célébrant la sainte Passion du Sauveur notre Dieu.

C'est à lui qu'on doit la coutume, en vigueur encore aujourd'hui, d'insulter Dieu et les saints qu'on commémore lors des grandes fêtes où le public afflue, en faisant chanter avec des contorsions indécentes et des rires mêlés de cris démentiels les hymnes du matin que nous devrions offrir à Dieu avec componction et contrition de cœur, pour notre salut. Il réunit en effet toute une foule de gens perdus de réputation, mit à leur tête un certain Euthyme, dit Kasnès, qu'il nomma personnellement domestique de l'Église, et leur apprit à exécuter les
244 danses sataniques, les cris scandaleux et les chants qu'on avait ramassés dans les carrefours et les mauvais lieux. Telle était la vie qu'il menait, et c'est au cours d'une chevauchée débridée qu'il perdit la vie, en venant buter contre un mur le long du rivage. Il rendit du sang par la bouche. Sa maladie dura deux ans, puis il mourut d'hydropisie.

11. [Polyeucte patriarche ; ses différends avec Constantin]

À sa place fut élu patriarche le 3 avril de la même indiction le moine Polyeucte, un nourrisson de la ville de Constantinople, où il fut aussi éduqué[42]. Ses parents l'avaient fait castrer et, pendant longtemps, il s'était illustré dans la vie monastique. Ce fut lui que l'empereur élut comme patriarche à cause de sa sagesse supérieure, de la simplicité de ses mœurs et de son amour de la pauvreté.

42. *ODB*, p. 1696.

Il fut ordonné non par l'évêque d'Héraclée, comme c'était la coutume, mais par Basile de Césarée. En effet, Nicéphore, évêque d'Héraclée, qui avait heurté l'empereur sur quelque affaire, n'avait pas été autorisé à célébrer cette ordination. De ce fait, on accabla des plus vifs reproches non seulement celui qui avait donné cet ordre et celui qui avait imposé les mains, mais celui-là aussi qui avait été ordonné, pour avoir accepté une ordination qui n'était pas canonique. Cependant, quand il eut été ordonné, proclamant hardiment la vérité, il ne cessait de s'en prendre à l'avidité de la famille de Romain l'Ancien[43]. Le samedi saint même[44], il incita l'empereur, qui était venu à la Grande Église, à faire justice des fautes commises. Celui-ci accepta, mais à contre-cœur. D'autre part, Basile, qui fut plus tard parakoimomène, l'enfant que Romain l'Ancien avait eu d'une servante, prit le parti d'Hélène, sa sœur et sa souveraine, et mit Constantin dans un état d'esprit et des dispositions tels que non seulement il se repentait d'avoir nommé ce patriarche, mais qu'il recherchait un prétexte pour le chasser de son trône, tandis que Théodore, évêque de Cyzique, de son côté, ne cessait de l'exciter contre Polyeucte.

245 *12. [Le pape Jean XII]*

Comme si le temps mettait son point d'honneur à faire paraître en même temps des patriarches ayant semblable caractère, le gouvernement de l'Église des Romains d'Occident échut à Jean, fils d'Albéric, qui était enclin à toutes les débauches et à tous les vices. Ôtos, empereur des Francs, le chassa et donna à l'Église un autre pasteur[45].

13. [Polyeucte rétablit Euthyme dans les diptyques]

Polyeucte, la première année de son épiscopat, fit inscrire dans les saints diptyques le nom du patriarche Euthyme, celui qui avait admis l'empereur Léon à la communion alors qu'il avait épousé sa quatrième femme. Pour cela, certains évêques refusèrent quelque temps de communier avec Polyeucte ; mais peu à peu, ils s'inclinèrent devant la volonté du souverain et donnèrent aux esprits critiques une belle occasion de rire.

14. [Arrivée de la main de saint Jean Baptiste]

Vers la même époque, on amena d'Antioche à la Ville reine la précieuse main du Prodrome, qui avait été dérobée par un diacre du nom de Job. Quand elle fut parvenue à Chalcédoine, l'empereur envoya la trière impériale. Tout ce que le Sénat compte de plus distingué sortit à sa rencontre ainsi que le patriarche

43. À la date de 956, le patriarche ne peut viser qu'Hélène, épouse de Constantin VII, et son demi-frère Basile, dont Sklylitzès a souligné plus haut qu'ils poussaient le porphyrogénète à confier les plus hautes charges de l'État au plus offrant (BROKKAAR, *Lecapenus*, p. 214).

44. Pour le cérémonial du samedi saint, à l'occasion duquel l'empereur se rend à Sainte-Sophie par le Saint Puits et rencontre le patriarche, voir *De cer.* I. 44, VOGT I, p. 169-173.

45. Au Xᵉ siècle, la papauté connut de grandes difficultés, car Rome fut aux mains de Théophylacte, de sa fille Mazorie et d'Albéric, fils de cette dernière. Le fils d'Albéric, Octavien, fut élu pape sous le nom de Jean XII à 16 ans en 955. Il couronna Otton empereur à Rome le 2 février 962. Le nouvel empereur décida d'évincer ce pape qui déshonorait sa fonction et Jean XII fut déposé (DAGRON, *Histoire du christianisme*, p. 781-785).

Polyeucte accompagné de tout son clergé, avec des cierges, des lampes et des encensoirs, et on la mena au palais[46].

15. [Bardas s'empare d'Adata ; désastreuse expédition en Crète]

Bardas, le domestique des Scholes, partit en expédition contre les Agarènes d'Orient, ravagea tout sur son passage, prit bon nombre de forteresses et, après un siège, s'empara même de la ville fameuse d'Adata[47]. Comme les Sarrasins de Crète, lors d'expéditions incessantes, pillaient et razziaient les rivages du pays des Romains, l'empereur, voulant les effrayer afin de donner un coup d'arrêt à leur fougue incontrôlable, réunit une armée très nombreuse et arma une flotte puissante qu'il envoya contre l'île[48]. Il mit à la tête de toutes ces forces le patrice Constantin Gongylios, un efféminé, élevé en chambre, sans nulle expérience de
246 la guerre, qui était, au palais, l'un de ses chambellans[49].

Quand il fut passé sur l'île, Gongylios ne fit rien qui fût digne d'un général. Il n'établit nul camp sûr, ne posta ni éclaireurs ni guetteurs qui le protégeassent des attaques ennemies, si bien qu'il tomba dans les plus grands dangers. Les gens de l'île en effet, voyant l'inexpérience et l'incurie du stratège, guettèrent l'occasion favorable et attaquèrent subitement l'armée, qu'ils mirent aisément en fuite, de sorte que beaucoup de Romains furent emmenés en captivité ou tombèrent victimes du fer. Les Sarrasins s'emparèrent aussi du camp lui-même, dont les Romains s'étaient enfuis de la plus honteuse façon. Peu s'en fallut que Gongylios aussi fût pris ; mais ses serviteurs, se regroupant autour de lui, lui épargnèrent la captivité et réussirent à le sauver en le faisant monter sur le vaisseau amiral.

16. [Romain tente d'empoisonner Constantin]

Romain, le fils de l'empereur Constantin, qui était désormais arrivé à l'âge adulte[50] et ne pouvait supporter de voir son père gouverner les affaires, projeta de se débarrasser de lui en l'empoisonnant avec la complicité de sa femme, la fille d'auberge. Un jour que Constantin allait boire une potion purgative, ils y

46. Sur cette relique parvenue à Constantinople en 956, cf. I. KALAVREZOU, Helping Hands for the Empire: Imperial Ceremonies and the Cult of Relics at the Byzantine Court, dans *Byzantine Court Culture*, p. 67-78. Théodore Daphnopatès a rédigé un discours lors de l'accueil du bras du Prodrome (*ibid.*, p. 77-78 et n. 97). Le transfert de cette relique d'un des saints les plus populaires de Byzance – plusieurs dizaines d'églises lui ont été consacrées dans la seule Constantinople (JANIN, *Églises* I, p. 410-442) – se situe dans une série d'entrées de reliques dans la capitale (cf. le *mandylion* d'Édesse sous Romain Lakapènos), en principe à l'initiative d'un empereur : ainsi par exemple, le récit de l'entrée des reliques de Grégoire le Théologien, qui fit l'objet d'un panégyrique par Constantin Porphyrogénète (voir B. FLUSIN, Le panégyrique de Constantin VII Porphyrogénète pour la translation des reliques de Grégoire le Théologien (*BHG* 728), *REB*, 57, 1999, p. 5-97).

47. Il est difficile de savoir à quelle campagne menée par Bardas Phocas Skylitzès fait allusion, car toutes celles qui l'ont mené devant Adata, qui contrôlait une des passes orientales du Taurus, se sont terminées par des échecs.

48. En 949. Nous avons conservé les documents destinés à préparer cette expédition (*De cerimoniis*, p. 664-678 et HALDON, *Military Administration*, p. 219-235). Constantin a mobilisé près de 9 000 hommes et près de 20 000 marins pour un coût excédant 120 000 *nomismata*.

49. Constantin et son frère Anastase ont déjà été mentionnés parmi les conseillers de la régente Zoé, mère de Constantin VII. Ils furent écartés du palais sous Romain Lakapènos. En 949, Constantin n'était donc plus très jeune.

50. Selon Théophane Continué (p. 469), Romain avait vingt et un ans.

mêlèrent secrètement un poison et persuadèrent Nicétas, préposé à la Table, de verser cette boisson à l'empereur. Elle était devant les saintes icônes et Nicétas allait la prendre : mais soit par hasard, soit exprès, il fit un faux mouvement et en renversa la plupart. Constantin but le reste, qui s'avéra inactif et ne produisit pas l'effet voulu parce que le poison, en trop petite quantité, avait perdu sa virulence. Cependant, même ainsi, Constantin eut du mal à survivre car le poison, s'attaquant à son poumon, altéra gravement la santé de l'empereur.

17. [Mort de Constantin]

La quinzième année de son règne, au mois de septembre de la troisième indiction, en l'an du monde 6468, l'empereur Constantin partit pour le mont
247 Olympe : officiellement, il voulait se munir des prières des Pères qui demeurent là-bas pour être protégé par elles dans la campagne qu'il projetait contre les Sarrasins de Syrie ; en réalité, il voulait rencontrer Théodore, l'évêque de Cyzique[51], qui séjournait là-bas à cette époque, afin de délibérer avec lui de la déposition de Polyeucte. Quand donc il fut arrivé là-bas, soit qu'il eût négligé sa santé, soit qu'il eût encore été empoisonné par son fils, la souffrance le contraignit à se retirer. Vers la fin du mois d'octobre, il revint alité dans la Ville reine où il mourut le 9 novembre sans réaliser ce qu'il avait décidé. Il avait vécu au total cinquante-quatre ans et deux mois[52], régnant pendant treize ans avec son père, son oncle Alexandre et sa mère, puis encore vingt-six avec l'usurpateur Romain, et seul enfin, après que celui-ci eut été chassé du trône, pendant quinze ans[53]. Après sa mort, on l'enterra aux côtés de son père, alors que jusqu'à son dernier souffle il avait montré son irritation contre Polyeucte, qu'il rêvait de déposer.

18. [Pierres mystérieusement lancées contre l'empereur]

Quelques jours avant sa mort, pendant assez longtemps, le soir, des pierres lancées d'en-haut tombèrent avec un grand sifflement là où il séjournait, faisant un bruit extraordinaire. Croyant que ces pierres étaient jetées depuis les derniers étages de la Magnaure, il y posta des gardes pendant plusieurs nuits afin de voir s'il pourrait s'emparer de quelqu'un des auteurs de cet attentat. Il ne s'aperçut pas que cette peine était vaine. En effet, ce n'était pas là l'œuvre des hommes, mais d'une puissance supérieure.

51. Une partie de la correspondance entre Constantin et Théodore de Cyzique est conservée : cf DARROUZÈS, *Épistoliers*, p. 317-341.

52. Information exacte, alors que Théophane Continué donne 55 ans et deux mois.

53 Addition des manuscrits C et E (celui-ci dans la marge) : «Non pas quinze ans, mais quatorze ans, dix mois, vingt-quatre jours. Car il prit le pouvoir le 16 décembre de la troisième indiction, l'an 6453, et il mourut le 9 novembre de la troisième indiction, l'an 6468.» Selon d'autres sources, il serait mort un 19 novembre (GRIERSON, *Tombs*, p. 58).

248

ROMAIN LE JEUNE

1. [Début du règne ; couronnement de Basile]

Constantin ayant quitté ce monde pour une condition meilleure, Romain son fils fut maître du pouvoir. Il nomma des archontes qui lui fussent dévoués et agréables, assura son emprise sur l'empire autant qu'il le pouvait puis, à la fête de Pâques de cette même troisième indiction[1], il fit couronner aussi son fils Basile[2] de la main du patriarche Polyeucte à la Grande Église.

2. [Naissance de Constantin]

L'année suivante, lui naquit encore un autre fils, au palais de Pègai. Il le nomma Constantin, du nom de son père à lui.

3. [Mœurs déréglées de Romain II ; son favori Jean l'Eunuque]

Comme il était jeune et tout adonné aux plaisirs, il abandonna le soin de toutes les affaires aux mains du préposite et parakoimomène Joseph, qui était surnommé Bringas[3]. Quant à lui, il n'avait en tête que de s'adonner aux actions les plus dépravées en compagnie de petits jeunes gens qui se livraient aux prostitutions les plus vulgaires, de débauchés, de mimes et de bouffons. En particulier, il y avait un clerc Jean, un eunuque, que l'empereur Constantin avait menacé à cause d'actions honteuses qu'il avait commises et qui avait pris le froc, se cachant jusqu'à la mort de Constantin : dès que Romain se fut emparé du pouvoir, il lui fit déposer l'habit monastique, lui donna à la place celui des clercs et le mit au nombre des serviteurs de sa chambre[4]. Polyeucte, plein de zèle, ne cessait d'in-
249 sister auprès de l'empereur et de l'importuner pour qu'il chassât de son service

1. Le 22 avril 960.

2. La date de naissance de Basile n'est pas établie avec certitude. Selon Psellos (*Chronographie* I, p. 24), Basile serait mort dans sa soixante-douzième année, ce qui le ferait naître en 954. Cette date est invraisemblabe pour plusieurs raisons : Romain II, né en 939, aurait été un très jeune père ; il y aurait un écart assez considérable avec la naissance de Constantin, alors que les sources confirment unanimement que trois ans séparaient les deux frères. Selon Théophane Continué, (p. 469) Basile avait un an à la mort de son grand-père et serait donc né en 958. Selon Yahyā d'Antioche (I, p. 480), sans doute la source la plus fiable, Basile mourut le 12 décembre 1025 âgé de soixante-huit ans, ce qui le ferait naître en 957. Sur cette question, dernière mise au point de M. FEATHERSTONE, Olga's Visit to Constantinople in *De Cerimoniis*, *REB*, 61, 2003, p. 241-251.

3. Sur ce personnage, voir A. MARKOPOULOS, Joseph Bringas : problèmes prosopographiques et questions idéologiques, *Symmeikta*, 4, 1981, p. 87-115 (en grec). Constantin VII avait fait de cet eunuque son homme de confiance, lui ayant octroyé la haute dignité de patrice. Il fut successivement préposite, sacellaire, drongaire de la flotte et enfin parakoimomène. Au moment de mourir, l'empereur lui avait fait jurer d'aider Romain à gouverner (THÉOPHANE CONTINUÉ, p. 466). De fait, Joseph procéda à toute une série de nominations à l'avènement de Romain II : Jean Choirinas devint grand hétairiarque, Sisinnios fut éparque de la Ville, puis logothète du *génikon*. Il fut remplacé comme éparque par Théodore Daphnopatès.

4. Ce Jean est inconnu par ailleurs. Il fut sans doute nommé *koitônitès*.

cet homme qui avait manqué à ses vœux monastiques. Mais Romain s'y refusa, prétendant que Jean n'avait pas réellement pris l'habit et n'avait pas été béni par un prêtre, mais qu'il s'était contenté de simuler la vie monastique par crainte de l'empereur. Et donc, Polyeucte, ainsi trompé, cessa de s'en prendre à Jean – résultat pour lequel Joseph avait déployé lui aussi bien des efforts –, de sorte que, jusqu'à la mort de Romain, Jean mena la vie d'un laïc, et fort déréglée. Mais quand cet empereur fut mort, il reprit l'habit monastique, sans changer pour autant son état d'esprit.

4. [Nicéphore Phocas s'empare de la Crète ; Léon Phocas écrase Hambdan]

Cette année-là, le magistre Nicéphore Phocas, qui avait été promu domestique des Scholes d'Orient précédemment par l'empereur Constantin et qui avait érigé de nombreux trophées sur les Arabes orientaux, ayant écrasé complètement Karamônès, émir de Tarse, Hambdan, émir d'Alep et Izèth, émir de Tripoli, fut envoyé contre les Sarrasins de Crète <par Romain>, qui lui confia des troupes d'élite en grand nombre et une flotte bien équipée[5]. Passé dans l'île, dès qu'il fut venu à terre, il se trouva aux prises avec les Agarènes qui étaient là pour lui faire obstacle. Il les mit en fuite, débarqua en sécurité et fit débarquer aussi son armée sans courir de risque. Il fit donc planter une forte palissade qu'il renforça d'un profond fossé, d'épieux et de piquets, mit la flotte à l'abri dans des mouillages très calmes et, après avoir ainsi tout mis en sûreté, il put entreprendre d'assiéger activement les villes de l'île. Pendant sept mois entiers, mettant en œuvre de toutes les façons les engins de siège, il renversait les fortifications, s'emparant ainsi des villes et des forteresses. Le 7 mars de la quatrième indiction, il mit à sac la plus forte de ces villes, que les indigènes appellent Chandax, et, après avoir fait prisonnier l'émir de l'île, nommé Kouroupès[6], ainsi qu'Anémas[7] qui, après celui-
250 ci, occupait le premier rang dans l'île, ayant soumis toute la Crète, il s'apprêtait à y rester encore quelque temps pour l'organiser[8]. Mais comme la rumeur voulait que celui des Romains qui s'emparerait de cette île serait sûrement leur empereur, dès qu'on sut que Nicéphore en avait pris le contrôle, sur les instances de Joseph, Romain envoya quelqu'un en Crète pour l'en rappeler.

5. Nicéphore Phocas, alors nommé domestique des Scholes d'Occident, partit du port de Phygéla, au sud d'Éphèse au printemps 960 et débarqua en Crète le 13 juillet 960. Cette expédition, plus forte que les précédentes, engageant environ 250 vaisseaux, fut sans aucun doute préparée durant les dernières années du règne de Constantin VII, probablement sous l'impulsion du parakoimomène Basile (TSOUGARAKIS, *Crète*, p. 58-63).

6. L'émir s'appelait en fait 'Abd al-'Azīz ibn Shu'ayb el-Qurtubi. Kouroupès provient peut-être de la nisba de l'émir.

7. Cet Anémas passa au service de Byzance (cf. *infra*, p. 254-255) et donna naissance à une lignée qui fournit de nombreux généraux jusqu'au XIIe siècle (cf. par ex. SKOULATOS, *Personnages*, p. 200-202).

8. Le 7 mars 961, les troupes byzantines pénétrèrent dans Chandax où elles massacrèrent une partie de la population et firent un immense butin. Nicéphore conquit le reste de l'île et laissa ensuite une forte garnison, composée principalement de Grecs et d'Arméniens. Sur la prise de la Crète, notre source la plus complète est Léon le Diacre (p. 7-16 et p. 24-29) qui se montre très favorable à Phocas. Dans la bibliographie moderne, voir, pour une mise au point commode, TSOUGARAKIS, *Crète*, p. 63-74.

Tandis que Nicéphore était encore en Crète, pour éviter que les Arabes orientaux et tout spécialement l'émir d'Alep Hambdan, qui était un homme de guerre plus actif que les autres, n'en profitassent pour attaquer à l'est, Romain donna le rang de magistre au frère de Nicéphore, Léon Phocas qu'il envoya pour remplir les fonctions de domestique[9]. Léon passa <en Asie>, rencontra Hambdan au lieu dit Adrassos, le mit en déroute de vive force et l'anéantit[10]. Les victimes tombées lors de cette rencontre furent innombrables ; quant aux captifs envoyés dans la capitale, il y en eut tant qu'aussi bien les maisons de la Ville que les domaines agricoles furent remplis d'esclaves. Seul leur chef, Hambdan, put échapper à ce péril en compagnie de quelques rares hommes et retourner sur son territoire. L'empereur fit à Léon, à son retour, l'accueil le plus gracieux. Il lui accorda les honneurs du triomphe pour sa victoire et lui donna les récompenses qu'il méritait ; de plus, il combla d'honneurs et de promotions tous ceux qui s'étaient distingués avec lui.

5. [Complot contre Romain]

La deuxième année du règne de Romain, beaucoup de gens en charge furent arrêtés alors qu'ils complotaient contre lui. Leurs meneurs, et les instigateurs de ce complot, étaient le magistre Basile appelé Péteinos[11] ainsi que quelques autres grands personnages : le patrice Paschalios[12], le patrice Bardas, fils de Lips[13] et Nicolas Chalkoutzès[14]. Ils avaient décidé de se défaire de l'empereur lorsque celui-ci viendrait <à l'Hippodrome> le jour des courses de chevaux et de mettre Basile sur le trône impérial pour le faire proclamer empereur. Cette conspiration fut dénoncée à l'empereur par l'un des conjurés, nommé Joannice, un Sarrasin d'origine. Et donc, avant que n'arrive le jour fixé, les conspirateurs furent arrêtés par Joseph, convaincus de leur crime et torturés sans pitié à l'exception du seul
251 Basile. Le jour même des courses, ils furent promenés en dérision, puis on les envoya en exil et ils reçurent la tonsure monastique. Ils ne restèrent que peu de temps à souffrir dans cet exil, puis ils furent rappelés par Romain, qui sut montrer de la miséricorde à leur égard. Seul Basile Péteinos, qui avait perdu l'esprit, mourut en Proconnèse : la Justice l'avait poursuivi à cause de la ruse dont il avait fait preuve envers l'empereur Étienne, quand il avait trahi celui-ci au profit de Constantin.

9. C'est sous Romain II que la fonction de domestique des Scholes fut pour la première fois scindée, l'Orient et l'Occident ayant chacun le leur. Léon Phocas fut donc domestique des Scholes d'Orient, pendant que son frère l'était en Occident.

10. Ce nouveau triomphe de Léon, pourtant à la tête de troupes médiocres, eut lieu le 8 novembre 960.

11. Basile avait été l'un des soutiens de Constantin VII contre les Lakapènoi.

12. Il s'agit probablement du stratège de Longobardie mentionné auparavant.

13. Inconnu par ailleurs, mais à coup sûr descendant de Constantin Lips, contemporain de Léon VI.

14. Il faut sans doute lire Nicétas, car il s'agit sûrement du patrice qui peu auparavant avait sauvé une partie des prisonniers faits par Sayf ad-dawla et qui, sous Nicéphore Phocas, rendit Chypre à l'empire.

6. [Le magistre Romain Sarônitès se retire au monastère]

Quand il vit ce qui était arrivé à Péteinos et à ses complices, le magistre Romain Sarônitès[15], qui avait épousé une fille de Romain l'Ancien[16], craignant semblable mésaventure – car sa position brillante lui valait jalousie et soupçons –, répartit sa fortune entre ses enfants comme il le voulait, distribua le reste aux pauvres, puis revêtit l'habit monastique. Il s'établit au monastère des Élegmoi où il resta fort longtemps, tenu en grand honneur par les empereurs qui régnèrent ensuite.

7. [Prouesses équestres de Philôraios]

À cette époque, on vit paraître un homme du nom de Philôraios, qui était garde du magistre Romain Môsèlé, le petit-fils de Romain l'Ancien[17]. Il montait sur un cheval très rapide, tout droit debout sur la selle, tenant à deux mains une épée et, son cheval courant aussi vite qu'il pouvait, il tournait tout autour de l'Euripe, à l'Hippodrome, en faisant des moulinets en haut et en bas avec son épée, sans jamais trébucher ni cesser de se tenir debout.

8. [Peste bovine]

Cette époque vit aussi les progrès de la peste appelée *krabra*, qui, depuis longtemps, s'en était prise à la terre des Romains qu'elle ravageait en faisant
252 périr les bœufs. On dit qu'elle avait commencé au temps de Romain l'Ancien. Comme celui-ci faisait en effet construire un palais tout près de la citerne de Bonos[18] pour s'y rafraîchir des chaleurs de l'été, en creusant les fondations, on trouva, à ce qu'on dit, une tête de bœuf en marbre et ceux qui la trouvèrent la brisèrent et la jetèrent dans le four à chaux. Depuis lors jusqu'à l'époque dont nous parlons ici, les bovins de toute espèce ne cessèrent de crever en tout point de la terre soumise au pouvoir des Romains.

9. [Romain chasse du palais sa mère et ses sœurs]

Romain, poussé par sa femme, voulut chasser du palais sa mère Hélène et ses sœurs, et les bannir au palais d'Antiochos[19]. Quand Hélène sut cela, elle eut recours à de telles lamentations et de telles imprécations qu'elle réussit à fléchir son fils, qui craignit d'être maudit par elle. Il lui permit donc de rester sur place,

15. Les Sarônitai, qu'il ne faut pas confondre avec les Tarônitai, appartenaient à la plus haute aristocratie. Un procès contestant la légitimité d'un mariage entre Théophylacte, fils du patrice Romain Sarônitès, et Théophanô, fille du protospathaire Jean Parsakoundènos, nous fait connaître une partie des alliances contractées par les membres de cette brillante famille : les Tarônitai, les Lakapènoi et les Radènoi (A. SCHMINCK, Vier eherechtliche Entscheidungen aus dem 11. Jahrhundert, *Fontes Minores* III, 1979, p. 240-251).

16. Romain était donc l'oncle de Romain II. Le nom de son épouse ne nous est pas connu.

17. Romain Môsèlé était cousin germain de Romain II et neveu de Romain Sarônitès. Cet apparentement à un empereur explique pourquoi tous deux portaient la haute dignité de magistre.

18. L'emplacement de cette citerne couverte, construite par le patrice Bonos, au début du VIIe siècle, n'a pas encore été établi avec certitude. Mais il est certain que la citerne et par conséquent le palais homonyme se trouvaient à proximité des Saints-Apôtres (JANIN, *Constantinople*, p. 128-129 et 206-207).

19. Palais situé au nord-ouest de l'Hippodrome (JANIN, *Constantinople*, p. 310).

mais fit emmener ses sœurs[20], auxquelles il fit donner la tonsure monastique par Jean, higoumène du Stoudios : cependant, dès que celui-ci se fut retiré, elles se dépouillèrent de l'habit monastique et mangèrent de la viande. Quant à Hélène, elle souffrit beaucoup de voir emmener ses filles et, n'ayant survécu que peu de temps, elle mourut le 20 septembre de la cinquième indiction[21]. Elle eut des obsèques d'impératrice et fut enterrée dans le sarcophage de son père[22].

10. [Nicéphore Phocas bat Hambdan ; sac de Berroia]

Nicéphore Phocas, comme je l'ai dit plus haut, reçut l'ordre de revenir de Crète, mais il n'eut pas la permission d'entrer dans la Ville impériale[23], et on lui enjoignit d'aller en Orient avec toute son armée. En effet, Hambdan, qui se remettait de sa précédente défaite, s'était repris. Il avait réuni une armée considérable et l'on s'attendait à ce qu'il attaquât les Romains. Mais Phocas parut en
253 Syrie. À l'occasion d'une bataille rangée, il mit en déroute Hambdan, qu'il défit et repoussa vers l'intérieur de la Syrie[24]. Puis il mit à sac la ville de Berroia[25], à l'exception de l'acropole, et s'empara de nombreuses richesses, d'un grand butin et de force prisonniers, libérant en outre les chrétiens qui y étaient tenus en captivité, et qu'il renvoya chez eux.

11. [Mort de Romain]

Le 15 mars de la sixième indiction, en l'an 6471, mourut l'empereur Romain. Il avait vingt-quatre ans et avait régné treize ans, quatre mois, cinq jours[26]. Selon certains, il épuisa prématurément son corps dans la débauche et les plaisirs ; pour d'autres, il fut assassiné par poison.

20. Zoé, Théodora et Théophanô.

21. En septembre 961.

22. Hélène fut donc enterrée au Myrélaion, où Romain Lakapènos avait décidé d'établir le caveau de la famille.

23. L'information est inexacte, puisque les sources plus proches de l'événement que Skylitzès signalent le triomphe de Nicéphore (LÉON LE DIACRE, p. 23-24 et cf. *infra*, règne de Basile Ier, p. 215).

24. En 962, Nicéphore, redevenu domestique des Scholes d'Orient, mena plusieurs campagnes contre Sayf ad-dawla. Au printemps il battit les Tarsiotes et s'empara d'Anazarbe. En décembre, avec le soutien du stratège des Anatoliques, Jean Tzimiskès, il surprit le Hamdanide et s'empara d'Alep, sa capitale, sans toutefois saisir la grande forteresse de l'acropole, puis se retira aux tout derniers jours de décembre.

25. Nom grec d'Alep, capitale de la Syrie du Nord.

26. Ce nombre est inexplicable, puisque, si l'on compte depuis la date de son couronnement à titre de coempereur, que ce fût 945 ou 946, on obtient dix-sept ou dix-huit ans. Il s'agit sans doute d'une erreur pour un règne de trois ans, décompté depuis la mort de son père, si l'on accepte la tradition choisie par Skylitzès, qui fait mourir Constantin VII le 9 novembre 959.

1. [Les successeurs de Romain]

Ses fils Basile et Constantin lui succédèrent sur le trône impérial avec Théophanô leur mère qui, deux jours avant qu'il ne meure, lui avait donné une fille qu'on appela Anne[1].

2. [Son portrait]

Romain était de grande taille, moins toutefois que son père. Poli et doux de caractère, l'esprit modeste, il avait, malgré son jeune âge, une intelligence vive et pénétrante et il était parfaitement capable de gouverner l'État pourvu que ses serviteurs lui en eussent laissé l'occasion. Mais ses proches les plus intimes, l'incitant à donner libre cours aux appétits de la jeunesse afin d'être eux-mêmes aux affaires et d'amasser des richesses inouïes, firent de lui un paresseux et un incapable[2].

3. [Triomphe de Nicéphore Phocas ; il se joue de Joseph]

Au mois d'avril de cette même sixième indiction[3], sur ordre de l'impératrice, et malgré l'opposition constante de Joseph, Nicéphore Phocas vint à Constantinople. Avec le butin pris en Crète et à Berroia, il triompha à l'Hippodrome[4]. Il rapportait aussi une partie du manteau de Jean-Baptiste qu'il avait trouvée à Berroia où elle était déposée[5]. Bringas le craignait et le soupçonnait, mais, par une comédie trompeuse, Phocas réussit à le jouer de la façon que voici. À l'heure
255 du repas, il vint avec l'un de ses gardes du corps chez Joseph, frappa à la porte et demanda au portier de l'annoncer, ce qui fut fait. On le pria d'entrer, il s'exécuta et, prenant Joseph à part, lui montrant la tunique de crin dont il était revêtu sous ses habits, il le persuada avec des serments qu'il aurait embrassé le genre de vie des moines et revêtu leur habit depuis longtemps, se libérant ainsi des tracas du siècle, si son attachement pour les empereurs Constantin et Romain ne l'avait retenu[6] ; mais aujourd'hui plus que jamais, il s'apprêtait à mener ce projet à son terme. Il supplia donc Bringas de ne pas le soupçonner en vain et Joseph, voyant cela, se jeta aussitôt à ses pieds, lui demanda pardon et lui garantit que plus jamais il ne prêterait foi à ceux qui l'accusaient[7].

1. Anne est donc née le 13 mars 963.
2. Le portrait moral de Romain II a déjà été donné à sa place p. 209.
3. Avril 963.
4. Le récit de ce triomphe est aussi rapporté par Léon le Diacre (p. 32). Le butin contribua à grossir les trésors impériaux. Sur les deux triomphes de Nicéphore, cf. McCormick, *Eternal victory*, p. 164-170.
5. Le bras de Jean-Baptiste avait été rapporté d'Antioche quelques années plus tôt (cf. *supra*, p. 206).
6. Avant même la conquête de la Crète, Nicéphore avait fait part d'un tel dessein à Athanase, futur fondateur de Lavra (*Vie d'Athanase*, *Vie* A, § 30-31, p. 15 ; *Vie* B, § 11, p. 137).
7. Le récit de Léon le Diacre (p. 32-34) est assez différent : Nicéphore, qui songeait déjà à se

4. *[L'empereur Étienne empoisonné]*

Bringas se méfiait aussi de l'empereur Étienne, encore en vie à cette époque dans son exil de Méthymne[8], et toujours il veillait à ce qu'il fût étroitement surveillé. Mais Étienne, le jour de la fête du samedi saint, après avoir participé aux saints mystères, mourut tout soudain sans qu'aucune cause eût laissé prévoir ce décès : c'était Théophanô qui, bien qu'il eût été relégué fort loin, l'avait fait assassiner.

5. *[Succession de Pierre de Bulgarie]*

L'empereur des Bulgares Pierre, après la mort de sa femme, sous prétexte de renouveler la paix, fit un traité avec les empereurs et donna même comme otages ses deux fils Boris et Romain[9]. Peu après, il quitta cette vie[10], à la suite de quoi ses fils furent envoyés en Bulgarie afin de recueillir le trône de leur père et d'empêcher les Komètopouloi de se pousser plus avant. En effet, David, Moïse, Aaron et Samuel, qui étaient les enfants d'un puissant comte bulgare, avaient fomenté
256 une rébellion qui agitait la Bulgarie[11]. Voilà donc comment se passa cette affaire.

6. *[Vaines tentatives de Bringas ; Nicéphore Phocas acclamé empereur]*

Quant à Bringas, qui s'était laissé duper par Nicéphore de la façon que j'ai dite et qui avait laissé celui-ci s'en retourner chez lui, s'en repentant, il enrageait à l'idée que, tenant sa proie dans ses filets, il avait été assez fou pour la laisser échapper. Il réfléchissait donc pour voir comment et par quel stratagème il pourrait bien se libérer de ce souci. Il jugea que le plus expédient pour lui était d'écrire au magistre Jean Tzimiskès – un bouillant homme d'action, le plus illustre des généraux romains après Phocas, et qui, à cette époque, était stratège des Anatoliques[12] – et d'envoyer aussi une lettre au magistre Romain

rebeller, mais ne disposait plus des régiments d'Orient renvoyés dans leurs foyers, décida de venir célébrer son triomphe à Constantinople. Prévenant Bringas qui voulait le faire emprisonner, Nicéphore dénonça le projet de son ennemi au patriarche Polyeucte. Ce dernier, furieux, vint au Sénat et fit conférer à Nicéphore le commandement de l'Orient, en la présence même de Bringas, à charge pour le général de ne rien tenter contre les jeunes empereurs.

8. Dans l'île de Mytilène (KODER, *Aigaion Pelagos*, p. 228-230).

9. Marie Lakapènè mourut sans doute en 963.

10. Pierre de Bulgarie mourut le 20 janvier 969. Ici, Skylitzès simplifie les événements, puisque Pierre, sans doute en 966, essuya un refus de Nicéphore Phocas, qui ne voulait plus continuer à payer le tribut établi du temps de Syméon, fait qui entraîna les hostilités (cf *infra*, règne de Nicéphore, § 20).

11. Sur les Komitopoules (les «fils du comte»), voir J. FERLUGA, Le soulèvement des Comitopoules, *ZRVI*, 9, 1966, p. 75-84 et W. SEIBT, Untersuchengen zur Vor-und Frühgeschichte der "bulgarischen" Kometopulen, *Handes Amsorya*, 89, 1975, p. 65-100 (l'auteur suggère que les Comitopoules seraient d'origine arménienne). Skylitzès mentionne trop tôt la rébellion qui se développa après la mort de Jean Tzimiskès, en 976.

12. Jean, dit Tzimiskès, terme d'origine arménienne faisant allusion à sa petite taille, appartenait à la famille de sang arménien des Kourkouas. Son grand-père, Théophile, avait été stratège de Chaldie et avait remporté de brillants succès sur les Arabes. Jean, né vers 925, avait pour mère la sœur de Nicéphore Phocas, et pour première épouse la sœur de Bardas Sklèros. Il accomplit de nombreux faits d'armes dont témoignent aussi les sources arabes, remportant des victoires successives en 958 sur Nagā al-Kāsakī, l'un des émirs de Sayf ad-dawla, puis sur ce dernier devant Ra'bān (VASILIEV - CANARD II, p. 362-363). Il occupait la charge de stratège des Anatoliques depuis que son prédécesseur, Léon Phocas, avait été nommé domestique des Scholes d'Orient, en 959.

Kourkouas, autre très brillant général qui s'illustrait en Orient, afin de les inciter par les récompenses, les cadeaux et les honneurs qu'il leur promettait, à abattre Phocas[13]. Il envoya donc ces lettres, dont voici la substance : s'ils passaient à l'action et s'emparaient de Phocas pour lui faire donner la tonsure monastique, ou bien s'ils réussissaient à l'écarter de quelque autre manière, Jean recevrait le commandement si important de domestique des Scholes d'Orient et Romain celui de domestique d'Occident. Quand donc ces lettres eurent été remises aux hommes que j'ai dits, comme ils étaient attachés à Phocas, ils les lui firent aussitôt lire et l'encouragèrent à recourir à la force et à concevoir un plan généreux et audacieux, puis, comme il hésitait et temporisait, ils menacèrent de le tuer de leurs mains. Voilà pourquoi, craignant la mort dont on le menaçait, il accepta de se laisser acclamer. Le 2 juillet de cette même sixième indiction[14], il fut donc proclamé empereur des Romains par toutes les troupes d'Orient, qu'avait travaillées Tzimiskès[15].

257 7. *[Nicéphore Phocas à Constantinople]*

Voilà donc une version des faits. Mais d'après une autre, qui paraît plus véridique, Nicéphore, depuis longtemps, était atteint par le désir de régner et plus encore que de cette passion, il brûlait de celle que lui inspirait l'impératrice Théophanô, qu'il avait rencontrée alors qu'il séjournait dans la capitale et à laquelle il avait bien souvent envoyé son serviteur le plus proche, Michel. Bringas, qui avait percé tout cela à jour, se défiait de lui.

Donc, quand on sut à Constantinople que Nicéphore avait été acclamé[16], comme la situation était fort troublée, Joseph, auquel incombait le soin de toutes choses, était plein d'inquiétude et ne savait que faire, lui qui n'était pas même populaire auprès des gens de la Ville parce qu'il était d'un abord difficile. Quand Nicéphore Phocas, au milieu des acclamations, fut arrivé à Chrysopolis avec toute son armée, Bringas projeta de faire promouvoir un <nouvel> empereur, imaginant que, par là, il pourrait briser l'élan impétueux de l'armée[17]. Comme entre-temps, ainsi que je l'ai dit, la proclamation de Phocas avait eu lieu, le père de celui-ci, Bardas, qui séjournait alors dans la Ville reine, se réfugia à la Grande Église comme un suppliant tandis que Léon, frère de Nicéphore, bien qu'étroitement surveillé, réussissait à s'enfuir en cachette pour retrouver son frère. À la suite de cela, Bringas sentit son âme défaillir et il était complètement désemparé

13. Romain était sans doute le cousin germain de Jean Tzimiskès et il commandait un grand thème d'Orient, sans doute les Arméniaques, puisqu'il figure, semble-t-il, au second rang des stratèges de thèmes après Jean Tzimiskès.

14. 2 juillet 963.

15. L'armée d'Orient avait été réunie sous prétexte de combattre Sayf ad-dawla et Nicéphore l'avait établie à Césarée de Cappadoce et c'est là qu'il fut acclamé empereur. Le récit parallèle de Léon le Diacre est plus précis (p. 38-40).

16. Nicéphore avait envoyé une lettre adressée au patriarche Polyeucte, au parakoimomène Joseph et au Sénat, demandant à être reçu en *autokratôr*. Le porteur de la lettre, Philothée, métropolite d'Euchaïtes, fut jeté en prison par Joseph, furieux (LÉON LE DIACRE, p. 44-45).

17. Selon Léon le Diacre (p. 45), Joseph tenta de mobiliser l'armée d'Occident en la confiant à Marianos Argyros, alors catépan d'Occident (THÉOPHANE CONTINUÉ, p. 480), ainsi qu'à Paschalios et aux frères Tornikioi. Mais au cours d'une émeute dans la capitale, Marianos fut mortellement blessé par une tuile lancée par une femme, ce qui désorganisa complètement la défense.

car en temps de difficulté, il était incapable de flatter la foule et de mener le peuple à sa guise : alors qu'il aurait fallu apaiser son ardeur par des discours doux et flatteurs, il ne sut que le hérisser encore plus et l'irriter. Comme tous accouraient en effet à la Grande Église, il voulut effrayer ce peuple et proféra des paroles hautaines et rudes : «Je ferai cesser, leur dit-il, votre effronterie et votre impudence, car je vous obligerai à payer un sou d'or le blé qui tient dans le pli de votre robe !»

258 Moins d'un jour complet après qu'il eut dit cela – c'était un dimanche, le 9 du mois d'août –, au soir de cette même journée, Basile, le parakoimomène de l'empereur Constantin, qui était très défavorable et très hostile à Joseph, mêlant à ses amis et à ses parents ses propres serviteurs[18], les envoya en plusieurs quartiers de la ville attaquer les demeures de ses adversaires. Depuis la première heure du lundi jusqu'à la sixième, ils saccagèrent et abattirent un très grand nombre de maisons appartenant aux gens de la Ville. Celle de Joseph n'était que la plus remarquable. En effet, on ne se contenta pas de démolir les maisons des gens les plus en vue et des gouvernants dont on pensait qu'ils étaient des adversaires, mais on fit de même pour beaucoup d'autres, plus modestes. Car quiconque avait un compte à régler amenait avec lui une bande de voyous et faisait disparaître son ennemi sans que personne vînt l'en empêcher. Il y eut même, lors de ces désordres, bien des meurtres commis ; et tandis qu'ils faisaient cela, dans les grandes avenues de la ville, sur les places et dans les ruelles, ils acclamaient Nicéphore le Victorieux. Tout cela fit sortir de la Grande Église Bardas, le père de Phocas, un pauvre fugitif, qui se jugeait alors plus que jamais en péril, et y fit entrer à sa place le parakoimomène Joseph, auparavant plein d'enflure et de hauteur, qui devint un misérable suppliant doutant d'avoir la vie sauve.

Les partisans du parakoimomène Basile équipèrent des trières et, avec la galère impériale, accompagnés de toute la flotte, ils passèrent à Chrysopolis d'où ils ramenèrent Nicéphore, qu'ils conduisirent à l'Hebdomon. De là, eux-mêmes et tout le peuple de la Ville, avec des acclamations, des applaudissements, au son
259 des trompettes et des cymbales, ils le firent entrer dans la Ville reine en cortège public par la Porte d'Or. Arrivés à la Grande Église, ils surent décider le patriarche Polyeucte à le ceindre également du diadème impérial et c'est ainsi que Polyeucte couronna Nicéphore à l'ambon de la Grande Église de Dieu. C'était un dimanche, le 16 août de la sixième indiction[19].

18. Ils étaient au nombre de 3000 (Léon le Diacre, p. 47).
19. La date est confirmée par une chronique brève (Schreiner, *Kleinchroniken* I, p. 153, n° 3).

260

<NICÉPHORE PHOCAS[1]>

1. [Premières mesures]

Nicéphore chargea le moine et syncelle Antoine Stoudite[2] de faire quitter le palais impérial à Théophanô pour l'envoyer au palais du Pétrion[3]. Il ne tarda guère non plus à reléguer en Paphlagonie le parakoimomène Joseph puis, peu après, il le transféra au monastère dit de l'Asèkrètis, à Pythia[4], où il passa deux années entières avant de mourir. Il promut également comme césar son père Bardas[5].

2. [Nicéphore épouse Théophanô ; attitude du patriarche Polyeucte]

Le 20 septembre[6], levant le masque qu'il avait pris et cessant de jouer la comédie, il épousa en justes noces Théophanô. À cette occasion, il prit aussi de la viande alors qu'auparavant il s'abstenait d'en manger depuis que Bardas, le fils qu'il avait eu de sa première épouse, prenant de l'exercice à cheval dans la plaine avec son neveu Pleusès, était mort d'un coup de lance donné involontairement[7]. Nicéphore faisait-il cela par abstinence vraie ou bien jouait-il la comédie afin de tromper les gens au pouvoir à l'époque ? C'est là ce que lui seul peut savoir, après Dieu.

Comme le mariage avait été célébré à la Nouvelle Église du palais, alors qu'allait s'accomplir l'entrée au sanctuaire, Polyeucte, qui tenait la main de Nicéphore, s'approchant des saintes barrières, entra seul dans le lieu sacré tandis qu'il repoussait l'empereur en arrière en lui disant qu'il ne lui serait pas permis

1. Nous ne disposons pas d'étude d'ensemble récente sur cet empereur. On peut encore lire le remarquable exposé de G. Schlumberger, *Un empereur byzantin au xe siècle : Nicéphore Phocas*, Paris, 1890. Parmi les travaux récents, notons R. Morris, The two faces of Nikephoros Phocas, *BMGS*, 12, 1988, p. 83-115 ; Dagron - Mihăescu, *Traité* ; McGeer, *Byzantine Warfare*. R. Morris, s'appuyant sur les travaux antérieurs de A. Kazhdan, rappelle que deux traditions coexistent, l'une favorable à Nicéphore, représentée principalement par Léon le Diacre, et l'autre, hostile, que suit Skylitzès. Les chroniqueurs ont sans doute puisé leurs informations dans une chronique familiale des Phocas.

2. En tant que syncelle, Antoine était le successeur désigné du patriarche. En fait il ne remplaça pas directement à Polyeucte, mais devint patriarche après Basile Skamandrènos, en décembre 973 : cf. J. Darrouzès, Sur la chronologie du patriarche Antoine III Stoudite, *REB*, 46, 1988, p. 55-60. Antoine resta patriarche jusqu'en juin 978.

3. Quartier de Constantinople, donnant sur le milieu de la Corne d'Or, qui a donné son nom à une porte de la ville et à un palais (Janin, *Constantinople*, p. 407-408).

4. C'est la seule mention connue de ce monastère (Janin, *Grands centres* II, p. 86). Pythia, proche de Pylai (actuelle Yalova), était réputée pour ses bains.

5. Bardas Phocas, jusqu'alors magistre, a franchi plusieurs échelons dans la hiérarchie aulique. La dignité de césar n'avait plus été accordée depuis la mort de Bardas, oncle de Michel III. Nicéphore promut également son propre frère, Léon, au rang de curopalate.

6. Le 20 septembre 963.

7. Les Pleus(t)ai étaient probablement originaires du Pont.

261 d'entrer au sanctuaire avant d'avoir accompli la pénitence imposée à ceux qui se marient deux fois[8]. En cela, il peina vivement Nicéphore contre lequel il ne cessa d'être irrité jusqu'à sa mort. De plus, le bruit courait partout – ce qui troubla grandement l'Église – que Nicéphore avait été le parrain de l'un des enfants de Théophanô lors de son baptême. Trouvant dans cette rumeur, qu'il prit en considération, un excellent prétexte, Polyeucte luttait vigoureusement pour que Nicéphore ou bien se sépare de sa femme comme le voulait le canon[9], ou bien renonce à venir à l'église. C'est ce parti que choisit l'empereur, tant il était attaché à Théophanô. Cependant, il convoqua les évêques séjournant dans la Ville avec l'élite des sénateurs et fit examiner cette question. Tous ceux qu'il avait réunis déclarèrent qu'il s'agissait d'une loi du Copronyme et ils étaient d'avis qu'il n'y avait pas lieu de l'observer[10]. Pour cette raison donc, ils souscrivirent aussi un libelle d'acquittement, qu'ils lui remirent. Alors que Polyeucte hésitait encore à admettre l'empereur à la communion, le césar l'assura qu'il n'avait pas été parrain et de plus, Stylianos, le *prôtopapas*[11] du Grand Palais, dont on disait qu'il avait été à l'origine de la rumeur, se présenta devant le synode et le Sénat et jura qu'il n'avait pas vu lui-même Bardas ou Nicéphore parrainer <un enfant de Théophanô>, et qu'il n'avait rien dit de tel à personne. Alors Polyeucte, bien qu'il sût parfaitement que Stylianos se parjurait, acquitta Nicéphore du crime d'avoir épousé la mère d'un de ses filleuls et lui qui avait insisté naguère pour imposer une pénitence pour cause de deuxièmes noces ferma les yeux sur cette faute capitale.

3. *[Expédition contre les Sarrasins d'Afrique]*

Nicéphore, la première année de son règne, envoya contre les Sarrasins de Sicile le patrice Manuel, fils bâtard de son oncle paternel Léon, l'ancien domestique des Scholes qui avait été aveuglé sous Romain l'Ancien. Il lui confia une
262 armée et une flotte considérables. Il pensait en effet que si, alors qu'il était au pouvoir, l'empire des Romains payait tribut aux Sarrasins, l'infamie en rejaillirait sur lui-même.

4. *[Origine du tribut payé aux Sarrasins d'Afrique]*

Il nous faut dire rapidement ce qu'était ce tribut payé aux Sarrasins et d'où il tenait son origine. Lorsque la ville de Syracuse, à l'époque de Basile le Macédonien, eut été prise par les Sarrasins d'Afrique[12], il advint qu'ils s'emparèrent

8. Pour Théophanô comme pour Nicéphore, il s'agissait d'un second mariage que l'Église n'interdit pas, mais qui entraîne une pénitence de deux ans en cas de remariage et de cinq pour de troisièmes noces selon le canon 4 de Basile commenté par Théodore Balsamôn à la fin du XIIe siècle (G. Rallès - M. Potlès, *Σύνταγμα τῶν θείων καὶ ἱερῶν κανόνων*, IV Athènes, 1868, p. 103).

9. Les parentés spirituelles étaient prises en compte pour déterminer la validité d'un mariage. Sur les parentés spirituelles, cf. É. Patlagean, Christianisation et parentés spirituelles : le domaine de Byzance, *Annales ESC*, 1978, p. 625-636, repris dans Eadem, *Structure sociale, famille, chrétienté à Byzance IVe-XIe siècle*, Londres, 1981, no XII.

10. Pour décrier une mesure ancienne, il suffisait de la rapporter à un empereur iconoclaste, si possible Constantin V, le Copronyme.

11. C'est le chef du clergé palatin.

12. Cf. *supra*, règne de Basile Ier, § 37.

également de toute l'île, dont ils détruisirent les villes, ne laissant subsister que Palerme qui leur servit de base pour se lancer à la conquête de la terre en face, de l'autre côté. C'est de là qu'ils traversaient le détroit pour ravager les îles jusqu'au Péloponnèse et l'on s'attendait plus que jamais à les voir paraître. L'empereur Basile, donc, qui ne savait que faire et cherchait un serviteur qui fût capable de remplir une mission d'une telle importance, choisit le patrice Nicéphore, domestique des Scholes, qui portait le surnom de Phocas, hérité d'un de ses ancêtres qui s'était acquis grand renom[13]. Ce Nicéphore était le grand-père de l'empereur Nicéphore et c'était un homme brave et intelligent, pieux envers Dieu, juste envers les hommes. Passé en Italie avec une armée, en peu de temps il en chassa les Sarrasins qu'il contraignit à se tenir tranquilles en Sicile.

On dit même que les Italiens fondèrent une église en l'honneur de cet homme afin d'éterniser la mémoire de sa vertu, non pas seulement parce qu'ils lui devaient leur liberté, mais aussi pour une autre action qui mérite d'être racontée. Les Romains, qui s'apprêtaient à rentrer chez eux avec leur stratège, détenaient beaucoup d'Italiens qu'ils avaient hâte d'emmener outre-mer pour en faire des esclaves. Nicéphore en eut vent. Il ne dit rien et ne laissa rien soupçonner de ce
263 qu'il allait faire jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à Brindisi, d'où ils devaient passer en Illyrie. Mais quand ils y furent, il procéda en personne à l'embarquement de chacun des soldats qu'il fit traverser, et c'est ainsi qu'il put laisser les gens du pays habiter librement leur terre.

Ainsi donc, l'Italie resta en paix jusqu'à l'époque de Constantin le Porphyrogénète et de sa mère mais, sous leur règne, les Sarrasins, s'agitant de nouveau, vinrent ravager l'Italie sans qu'il y eût personne pour les en empêcher et les souverains, voyant qu'ils n'étaient pas capables de tenir tête à la fois aux Sarrasins d'Orient et à ceux d'Occident alors que les Bulgares venaient en outre de rompre la paix, décidèrent de traiter avec ceux de Sicile. Par l'entremise du stratège de Calabre[14] Eustathe, l'un des chambellans impériaux, un accord fut conclu aux termes duquel on paierait aux Sarrasins un tribut annuel de vingt-deux mille pièces d'or[15].

5. *[Soulèvement en Calabre ; ambassade de Cosmas de Thessalonique]*

Après ce traité, le patrice Jean, surnommé Mouzalôn, promu stratège de Calabre, gouverna les gens de ce pays avec une telle brutalité qu'ils l'assassinèrent et se donnèrent au roi de Longobardie Dandoulphos[16]. Or les sceptres romains venaient d'échoir à Romain l'Ancien, qui jugea expédient d'envoyer des soldats avec des navires afin de récupérer la partie qui venait d'être ainsi détachée du

13. *Ibid.*, § 38. Au moment de la campagne d'Italie, Nicéphore l'Ancien ne portait pas encore le titre de domestique des Scholes.

14. La date exacte de la création du thème de Calabre n'est pas connue, mais elle est antérieure à 950 (Oikonomidès, *Listes*, p. 356). Si le titre donné par Skylitzès à Eustathe et Jean Mouzalôn (ou Byzalôn) est officiel, ils seraient alors les premiers stratèges attestés de ce thème.

15. Cet accord, connu seulement par Skylitzès, fut conclu vers 920 (Vasiliev - Canard II/1, p. 228).

16. Jean aurait levé de lourds impôts pour payer le tribut destiné aux musulmans d'Afrique et il songeait à se rebeller contre l'empereur, quand il fut tué par ses administrés en 921-922 (Falkenhausen, *Dominazione*, p. 102-103).

tout. On envoya auparavant le patrice Cosmas de Thessalonique, bien connu de Dandoulphos, et qui, passé en Italie, rencontra ce dernier[17] et lui conseilla de se retirer du pays des Romains et de se lier d'amitié avec l'empereur afin de faire de lui son ami et son allié plutôt que son ennemi. Dandoulphos s'y refusait tout d'abord, mais Cosmas, en homme prudent et intelligent qu'il était, lui dit : «Je
264 devais, à un ami, donner un avis salutaire. Mais puisque vous ne voulez pas écouter les conseils si utiles que je vous donne, eh bien, vous reconnaîtrez l'étendue de votre erreur quand, après vous être jeté avec votre peuple dans les plus grands dangers, vous vous verrez contraint de renoncer : car vous ne pourrez résister à une puissance si grande et si forte.» Dandoulphos comprit que le patrice, par ses conseils, lui indiquait la voie à suivre. Il accepta ses recommandations et traita, tout en exhortant les archontes des thèmes qui avaient fait sécession à revenir sous l'autorité à laquelle ils étaient précédemment soumis et à reconnaître leur empereur. Ils se laissèrent convaincre et, de nouveau, les affaires d'Italie et de Longobardie furent dans une paix profonde.

6. [Nouveau traité entre Romain et Phatloum ; gouvernement désastreux de Krinitès ; reprise des hostilités]

Le chef des Bulgares, Syméon, qui avait remporté sur les Romains plusieurs victoires, en avait eu l'esprit exalté au point de rêver devenir empereur des Romains. Il dépêcha donc à Phatloum[18], dynaste des Africains, une ambassade pour l'engager à envoyer une flotte contre la Ville reine tandis que lui-même promettait de venir à travers la Thrace avec une forte armée. Une fois que les deux forces auraient fait leur jonction, elles s'empareraient de la Ville reine en l'assiégeant par terre et par mer. Ses richesses seraient partagées à égalité ; Syméon retournerait chez lui, laissant Phatloum à Constantinople. Les Bulgares réussirent à passer en Afrique par mer sans se faire prendre, puis, comme les propositions de Syméon avaient rencontré de l'intérêt, ils emmenèrent avec eux certains Sarrasins de distinction afin de ratifier ce qui avait été décidé. Mais tandis qu'ils s'en retournaient, ils tombèrent sur les Calabrais qui les envoyèrent à Byzance avec les Sarrasins.

L'empereur – c'était Romain l'Ancien – les vit, apprit exactement les projets qu'ils avaient en commun et, comprenant que si cela venait à se réaliser il aurait bien des soucis à se faire, il jugea qu'il lui fallait, par des libéralités et par des bienfaits, refroidir l'ardeur avec laquelle les Sarrasins se jetaient dans cette entreprise. Il fit donc mettre les Bulgares au cachot et combla au contraire les Sarrasins de cadeaux opulents. De plus, il leur confia pour leur maître des présents somptueux, les renvoya sans leur faire aucun mal et leur dit d'exposer à leur seigneur que c'était ainsi que les empereurs des Romains savaient payer en retour leurs ennemis. Il présenta aussi des excuses à propos du tribut annuel, disant que le retard ne
265 venait pas de ce qu'il l'avait différé ou remis à plus tard, mais qu'il était dû aux troubles qui, à cette époque, agitaient la région. Les Sarrasins, de retour auprès de

17. En 935, le patrice Cosmas fut envoyé vers Landulphe, prince de Capoue et Bénévent, qui s'était révolté une seconde fois. Selon le *De cer.* (ed. HALDON, *Military Administration*, p. 235-237), Cosmas était accompagné d'une armée de 1453 cavaliers (FALKENHAUSEN, *Dominazione*, p. 131-132).

18. À cette date, le Maghreb est dominé par le Fatimide al-Mahdī (*Islamic Egypt*, p. 129-130).

leur dynaste, racontèrent comment l'empereur les avait traités et chantèrent les louanges de sa bienveillance à leur égard. Ils remirent aussi à leur maître les présents qu'ils apportaient et Phatloum, ravi de tout ce qu'il entendait, fit grâce aux Romains de la moitié des tributs qu'ils lui devaient et, sur les vingt-deux mille pièces d'or, en supprima onze mille. Depuis lors donc, et jusqu'à la proclamation de Nicéphore, c'était là ce qu'on donnait aux Sarrasins[19].

Tant que le pays était gouverné par des hommes sages et justes, les administrés connaissaient une vie exempte de chagrins et le tribut était versé aux Sarrasins sans que personne fît d'embarras. Mais lorsque le pouvoir était confié à des hommes iniques et rapaces, les sujets étaient maltraités et le traité avec les Sarrasins se trouvait ébranlé. Or, Krinitès Chaldos, nommé stratège de Calabre par le Porphyrogénète[20], par avarice personnelle, restaura les forces des Sarrasins d'Afrique et de Sicile que la famine et la guerre contre les Sarrasins de Cyrène allaient complètement anéantir, tandis qu'il maltraita ses administrés. En effet, il achetait à bas prix aux gens du pays tous les vivres nécessaires et les vendait très cher aux Sarrasins, qui payaient sans discuter parce que, dans les difficultés où les avaient jetés la famine et leurs ennemis, ils dépensaient leur or sans compter. Krinitès, cependant, fut démis de son commandement par Constantin, sa fortune fut confisquée ignominieusement, puis il mourut de vieillesse. Lors de la guerre, les Romains avaient accueilli des transfuges venus de Carthage, et non seulement les gens de cette ville ne les avaient nullement réclamés, mais ils avaient remis le tribut annuel parce qu'ils craignaient que les Romains, indisposés, ne fissent obstacle à l'achat des vivres nécessaires et que de ce fait ils ne courussent le risque de succomber à la famine. Ensuite, après la fin de la guerre, ils réclamèrent les
266 déserteurs et le tribut, puis, comme personne ne leur prêtait attention, ils rompirent la paix et chaque jour ils passaient le détroit pour piller la Calabre.

7. [Politique belliqueuse de Constantin ; succès de l'émir Aboulcharé]

Cependant, l'empereur Constantin ne voulut pas traiter les Sarrasins par la douceur ainsi que l'avait fait son beau-père ni renouveler les conventions de paix, mais, pensant que l'affaire devait être réglée par les armes, il réunit des forces considérables à la tête desquelles il mit le patrice Malakènos, qu'il envoya en Calabre avec ordre de s'unir au stratège de cette région – c'était Paschalios, que j'ai mentionné il y a peu[21]. Ensemble, ils devaient se préparer à la guerre dont les Sarrasins de Carthage et de Sicile agitaient la menace. Pour commander la flotte qu'il envoyait, Constantin choisit Makroiôannès et quand ces commandants furent arrivés sur place, ils firent subir mille maux aux autochtones par leurs prévarications et par d'autres méfaits que même des ennemis eussent hésité à commettre. Quand l'émir des Sarrasins, Aboulcharé[22], – Phatloum était déjà

19. En réalité, les Fatimides avaient besoin de paix pour l'exécution de leur grand projet, la conquête de l'Égypte, accomplie en 969 (*Islamic Egypt*, p. 133-141).

20. Lorsqu'il a évincé les Lakapènoi, Constantin a nommé des hommes neufs, dont Krinitès, envoyé en Calabre au début de 945 (FALKENHAUSEN, *Dominazione*, p. 103).

21. En 951, Malakènos fut envoyé en renfort auprès de Paschalios, stratège de Calabre, et tous deux furent battus près de Gerace par le gouverneur de la Sicile, Ḥasan, le 7 mai 952 (FALKENHAUSEN, *Dominazione*, p. 82-83 ; VASILIEV - CANARD II, p. 366-368).

22. Ḥasan avait reçu des renforts de la part de al-Mansūr, successeur de al-Mahdī.

mort –, fut informé de cela, il sut relever le moral de ses hommes en les exhortant à ne pas craindre une armée qui maltraitait ainsi les siens ; puis, s'étant porté à la rencontre de l'ennemi, il provoqua une grande bataille qui lui valut la meilleure et la plus belle des victoires : même les stratèges faillirent être pris vivants.

8. [Trêve ; nouvelle expédition romaine ; la flotte sarrasine est détruite par une tempête ; traité de paix]

Après cela, l'empereur Constantin envoya l'*asèkrètis* Jean, surnommé Pilate, engager des pourparlers de paix avec les Sarrasins : comme ils avaient pour coutume de ne pas se laisser griser par leurs victoires mais de préférer la paix même quand ils étaient en situation de supériorité[23], ils acceptèrent volontiers ces propositions et convinrent d'une trêve pour un temps donné. Puis, une fois ce délai expiré, ils recommencèrent à passer le détroit pour piller la Calabre. De nouveau donc, Constantin envoya contre eux des forces de mer et de terre. À la tête des forces navales se trouvaient Krambéas[24] – tel était son surnom – et Môroléôn,
267 tandis que le stratège des forces de terre était le patrice Marianos Argyros[25].
Arrivés à Hidrous[26], ils firent tirer les navires sur le rivage et se préparèrent à mettre à la voile pour la Sicile. Les Sarrasins se laissèrent impressionner par la rumeur, qui sait en effet grossir ce qui est petit et faire paraître plus redoutables qu'ils ne sont les événements qu'elle annonce. Craignant quelque malheur parce que tout à coup l'ennemi était proche sans qu'ils fussent encore prêts, ils furent pris d'une terreur panique et, abandonnant leur camp, ils s'enfuirent de Règion[27] et passèrent en Sicile. Tandis qu'ils faisaient voile vers Palerme, ils rencontrèrent une tempête très violente. Leurs embarcations furent brisées par les flots, ou plutôt par le Christ-Dieu, qu'ils blasphèment. Tous périrent. La paix fut alors conclue avec les Romains et gardée jusqu'à la proclamation de Phocas[28].

9. [Expédition désastreuse de Manuel en Sicile]

Dès que celui-ci eut été proclamé empereur, pensant qu'il était plus qu'étrange de payer tribut à des Sarrasins[29], il envoya Manuel, ainsi que je l'ai dit, avec des troupes pour les combattre. Manuel, un jeune homme encore, qui aurait certainement été mieux à sa place dans les rangs des soldats plutôt qu'à leur tête, était en outre l'esclave de bien des passions et ne faisait aucun cas des bons conseils qu'on pouvait lui donner. En Sicile, il se laissa enfermer dans des lieux accidentés

23. Éloge inhabituel sous la plume d'un Byzantin.

24. Seule mention de ce personnage, inconnu par ailleurs. Une diaconie de Krambéas, sans doute située à Thessalonique, comportant deux bains, des maisons de rapport, fut donnée en 1136 au monastère du Pantokratôr (P. Gautier, Le typikon du Christ Sauveur Pantocrator, *REB*, 32, 1974, p. 121).

25. Marianos avait participé au renversement de Romain Lakapènos (cf. *supra*, règne de Constantin VII, § 1 et 3).

26. Otrante.

27. Reggio de Calabre.

28. En réalité Marianos, qui débarqua en 955 avec les troupes de Thrace et de Macédoine, remporta un succès sur les Napolitains, puis sur les Arabes, avant de subir de la part de ces derniers une grave défaite en 957-958 (Falkenhausen, *Dominazione*, p. 83-84).

29. De plus, l'empereur pouvait compter sur le ralliement des populations chrétiennes de l'est de l'île, qui avaient continué à résister bien après la chute de Taormine.

et impraticables avec toutes ses troupes, dont il provoqua ainsi le complet anéantissement. L'eunuque Nicétas, patrice et drongaire de la Flotte, fut même pris vivant et envoyé captif en Afrique. Voilà quelle fut la catastrophe arrivée à Manuel, qui se rendit coupable de la perte aussi de toute son armée[30].

10. [Victoire de Tzimiskès près d'Adana]

Cette année-là, l'empereur envoya contre la Cilicie le magistre Jean Tzimiskès qu'il avait nommé auparavant domestique des Scholes d'Orient.
268 Arrivé devant la ville d'Adana[31], Jean rencontra une forte troupe agarène, formée d'hommes d'élite qu'on avait réunis de toute la Cilicie. Il engagea le combat contre eux et les mit en déroute de vive force. Certains Agarènes, donc, subirent les lois de la guerre et furent taillés en pièces, mais une partie de leur armée, cinq mille hommes environ, se réfugièrent sur une hauteur d'accès difficile et abrupte qu'ils gagnèrent à pied après avoir abandonné leurs chevaux. Confiants dans les avantages de leur position, ils repoussaient vaillamment leurs assaillants. Jean les encercla et, comme il était impossible de les attaquer à cheval, ordonnant à ses soldats de mettre pied à terre, il monta à l'assaut avec eux, à pied lui aussi. Il défit les ennemis qu'il tua tous sans qu'aucun pût s'enfuir et, le long du flanc de la montagne, le sang s'écoula en ruisseaux jusqu'à la plaine, si bien qu'à la suite de cet événement on appela cette colline la Colline de sang. Cet exploit accrut encore la renommée de Jean et fut à l'origine de la ruine complète des Sarrasins[32].

11. [Campagne de Nicéphore en Cilicie]

Nicéphore, en la deuxième année de son règne, au mois de juillet de la septième indiction, marcha contre la Cilicie avec une puissante armée faite de Romains et d'alliés ibères et arméniens[33]. Il avait avec lui sa femme Théophanô, qu'accompagnaient ses enfants, et qu'il laissa hors de la Cilicie dans une place forte nommée Drizion[34] tandis que lui-même, pénétrant en Cilicie, détruisit les villes d'Anazarbe, de Rôssos[35] et d'Adana avec bien d'autres forteresses. Cependant, il n'osa pas marcher sur Tarse ni sur Mopsueste[36], parce que l'hiver était déjà là. Il laissa sur place des forces suffisantes et revint en Cappadoce pour y prendre ses quartiers d'hiver.

30. Léon le Diacre (p. 66-68) donne un récit détaillé de cette malheureuse campagne. Manuel remporta d'abord des succès en Sicile, mais, par excès de confiance, il se laissa surprendre, fut battu et tué en octobre 964 à Rametta.

31. Une des principales villes fortifiées de Cilicie (Hild-Restle, *Kappadokien*, p. 154-158).

32. Cette victoire, qui anéantit les meilleures troupes de l'émir Sayf ad-dawla, prépare les campagnes d'annexion de l'empereur (Canard, *Hamdanides*, p. 818-819).

33. En juillet 964. Selon Yaḥyā d'Antioche, l'empereur serait parti plus tôt puisqu'il aurait vaincu complètement l'armée de l'émir de Tarse, entre le 16 mai et le 14 juin. La date de Yaḥyā est préférable, car les stratèges évitaient de faire campagne en Cilicie au moment des plus grosses chaleurs (Yaḥyā d'Antioche I, p. 793). Nicéphore Phocas s'appuie sur la puissante cavalerie lourde des *kataphraktoi* (McGeer, *Byzantine Warfare*, p. 301-317).

34. Les ruines de cette forteresse sont situées à proximité de Nigde (Hild-Restle, *Kappadokien*, p. 172-173).

35. Port situé au sud d'Alexandrette (*ibid.*, p. 392-393).

36. Une des plus anciennes cités de l'Asie Mineure, située au bord du Pyramos. Elle fut très disputée aux VIIe-VIIIe siècles entre Byzantins et Arabes (*ibid.*, p. 351-359).

12. *[Deuxième année de campagne ; prise de Mopsueste ; capitulation de Tarse]*

Au début du printemps, il pénétra de nouveau en Cilicie et, répartissant ses forces en deux corps, il laissa son frère Léon assiéger Tarse tandis que lui-même,
269 avec le reste de l'armée, se réservait Mopsueste. Après un siège vigoureux, avec l'aide aussi de la famine, il put s'emparer d'une des deux parties de la ville : car Mopsueste est divisée en son milieu par la rivière du Saros de sorte qu'on croirait qu'il y a deux villes[37]. Donc, lorsqu'il se fut emparé d'une de ces parties ainsi que je l'ai dit, les Sarrasins se réfugièrent dans l'autre après avoir mis le feu partout dans la moitié prise. L'empereur activa le siège, et l'autre partie aussi tomba sans que personne pût en échapper. Quant à Léon, le frère de l'empereur, qui assiégeait Tarse, alors qu'il avait envoyé une partie de son armée sous les ordres de Monastèriôtès[38] afin de se procurer du fourrage et tout ce qui était utile, il subit un revers. En effet, comme les soldats partis fourrager s'étaient dispersés sans se garder, une nuit, les gens de Tarse firent une sortie sans que personne s'en rendît compte et ils attaquèrent les soldats dispersés dont ils tuèrent un bon nombre, avec Monastèriôtès lui-même. Mais quand ils apprirent la prise de Mopsueste, les habitants de Tarse, accablés qu'ils étaient en outre par le siège et par la famine, envoyèrent à Léon une ambassade. Ils en appelaient à l'empereur qu'ils imploraient de les laisser aller sains et saufs, promettant de lui livrer la ville. L'empereur laissa chacun partir en emportant une charge convenue et mit la main sur toutes les autres richesses de la ville[39].

13. *[Échec de la flotte égyptienne]*

Trois jours après la prise de la ville parut une très grande flotte qui arrivait d'Égypte au secours de Tarse. Elle était pleine de blé et des autres vivres nécessaires. Les soldats que l'empereur avait disposés pour surveiller la côte ne la laissèrent pas approcher du rivage ni débarquer et, ne pouvant rien faire dans ces
270 circonstances, elle s'en retourna, perdant de nombreux bateaux dans des coups de vent ou bien sous les attaques des bâtiments de guerre de l'empereur.

37. Nicéphore, repartant dès le mois de novembre 964, vint s'emparer d'Adana, d'Anazarbe et de plus de vingt autres forteresses avant de s'établir sous les murs de Mopsueste. Le siège fut rude, mais Nicéphore l'emporta en plaçant des mines sous deux tours, qui les firent s'effondrer (LÉON LE DIACRE, p. 52-53). La ville tomba le 13 juillet 965, les Byzantins capturèrent de nombreux prisonniers (YAḤYĀ D'ANTIOCHE I, p. 795-796). Une garnison y fut installée sous les ordres d'un stratège, la forteresse devenant la capitale d'un nouveau thème attesté par le taktikon de l'Escorial (HILD-HELLENKEMPER, *Kilikien*, p. 354).

38. Dans le texte tel qu'il est édité, Monastèriotès est à la tête de l'armée ; il semble plutôt, comme le proposent certains manuscrits, qu'il ait commandé le détachement envoyé fourrager. L'épisode, sans doute mineur, n'est pas rapporté par Yaḥyā d'Antioche.

39. Nicéphore devint maître de Tarse le 16 août 965 et il y établit également un stratège de thème (HILD-HELLENKEMPER, *Kilikien*, p. 431). La ville était très forte, car elle était entourée d'une double enceinte de hauts murs, protégée par un fossé alimenté par le Cydnos (LÉON LE DIACRE, p. 51). Kāfūr, l'Ikhchidite maître de l'Égypte, fut le seul souverain musulman qui secourut ses coréligionnaires de Cilicie (CANARD, *Hamdanides*, p. 823).

14. *[Retour triomphal de Nicéphore]*

Après avoir pillé et réduit en cendres les autres villes de la Cilicie, au mois d'octobre de la neuvième indiction, l'empereur revint à Constantinople. Il apportait avec lui les portes de Tarse et celles de Mopsueste dont il fit incruster d'or la face extérieure et qu'il offrit à la Ville reine, mettant les unes à l'Acropole, les autres dans le rempart de la Porte d'Or[40]. Il offrit également à Dieu, en présent et comme dîme de son expédition, les précieuses croix qui avaient été prises lorsque Stypeiôtès, alors domestique des Scholes, assiégeant Tarse, avait par sa folie causé l'anéantissement complet de ses forces[41]. Ces croix, Nicéphore les consacra au très auguste temple de la Sagesse du Dieu Verbe[42].

15. *[Conquête de Chypre ; expédition en Syrie]*

En cette même deuxième année de son règne, Nicéphore soumit encore au pouvoir des Romains toute l'île de Chypre, dont il chassa les Agarènes grâce au patrice Nicétas Chalkoutzès, le stratège[43].

L'an trois de son règne, au début du printemps, l'empereur mena une nouvelle offensive contre la Syrie. Il parut devant Antioche, qu'il n'attaqua pas, parce qu'il espérait que les gens d'Antioche, frappés d'effroi devant ce qu'il avait fait aux villes de Cilicie, ne supporteraient pas même le bruit de son nom. Il se contenta donc de la longer et s'enfonça à l'intérieur de la Syrie où il mit à sac plusieurs villes et régions proches du Liban ou de la côte. Au mois de décembre,
271 il s'en retourna. Mais comme les habitants d'Antioche étaient prêts à se battre vigoureusement parce qu'une foule très nombreuse, venue des alentours, était entrée dans la ville pour la défendre, comme aussi l'armée romaine manquait du nécessaire et que[44] de fortes pluies, s'abattant du ciel, avaient donné naissance à un marais infranchissable, l'empereur dut s'en aller sans avoir atteint son but. Il parvint dans la Ville reine ayant avec lui la tuile sur laquelle était imprimée l'image acheiropoiète de la forme du Christ notre Dieu,– tuile qu'il avait trouvée à Hiérapolis[45] lors du sac de cette ville[46] –, ainsi qu'une boucle des cheveux de Jean-Baptiste, collée par son sang.

40. MCCORMICK, *Eternal victory*, p. 169-171.

41. Épisode mentionné par Skylitzès (règne de Basile Ier, § 25).

42. Sur les croix de Tarse, cf. N. THIERRY, Le culte de la croix dans l'empire byzantin du VIIe siècle au Xe siècle dans ses rapports avec la guerre contre l'infidèle. Nouveaux témoignages archéologiques, *Rivista di Studi Bizantini e Slavi*, 1, 1981, p. 224-225. L'épisode eut un grand retentissement et une des vignettes du manuscrit de Skylitzès lui est consacrée.

43. Chypre étant neutralisée, les musulmans et les Byzantins se partageaient les revenus de l'île (C. P. KYRRIS, The Nature of the Arab-Byzantine Relations in Cyprus, *Graeco-arabica*, 3, 1984, p. 149-175). En 965, tirant profit de la domination byzantine, Nicéphore rattacha l'île à l'empire sans grand effort.

44. La syntaxe du texte, tel qu'il est édité, est incohérente.

45. Membidj-Hiérapolis, située au nord-est d'Alep, à mi-chemin vers Édesse, fut prise le 7 octobre 966 (CANARD, *Hamdanides*, p. 825). La ville fut à nouveau brièvement conquise par les Byzantins en 1068, sous Romain IV Diogénès.

46. Selon Léon le Diacre (p. 70-71), c'est à Édesse que Nicéphore prit la tuile miraculeuse, mais selon Yaḥyā d'Antioche (I, p. 805), c'est à Membidj que la tuile se trouvait et l'empereur ordonna de la placer dans un coffret orné d'or et de la déposer à l'église palatine de la Vierge du Pharos. Léon le Diacre (p. 165-166) est également en désaccord avec Skylitzès à propos des cheveux du Prodrome : Jean Tzimiskès, selon lui, les a transférés lors de sa campagne en Syrie en 975.

16. [Bilan des campagnes de Nicéphore]

Tel fut donc Nicéphore ; telles furent ses campagnes, dont l'État romain tira tant de profit : car il s'empara de plus de cent villes et places fortes en Cilicie, en Syrie, en Phénicie libanaise, dont les plus grandes et les plus célèbres sont Anazarbe, Adana, Mopsueste, Tarse, Pagras[47], Synnéphion[48], Laodicée[49], Alep, sans compter Tripoli de Phénicie et Damas, dont il fit des villes tributaires. Pourtant, il n'y avait personne au monde qui ne le haït, et tous brûlaient de le voir renversé pour les raisons que j'énumérerai dans ce livre au moment convenable.

17. [Michel Bourtzès s'empare d'Antioche]

Tandis qu'il s'éloignait d'Antioche pour retourner dans la Ville reine[50], alors qu'il traversait le Taurus qui, à cet endroit, s'appelle la Montagne Noire[51], Nicéphore fit construire au cœur de la montagne, sur une hauteur très bien défendue, une forteresse où il laissa Michel Bourtzès[52], qu'il avait honoré du rang de patrice[53] et qu'il nomma stratège de la Montagne Noire, avec pour instructions de faire vigilance et d'empêcher à toute force les gens d'Antioche
272 de sortir se procurer les vivres dont ils avaient besoin pour subsister. Il laissa là aussi l'un de ses eunuques, Pierre, un esclave, mais un homme très actif, qu'il nomma stratopédarque de Cilicie[54], avec ordre de répartir l'armée pour qu'elle passe l'hiver et d'attendre son retour l'an suivant. On disait que l'empereur aurait pu prendre Antioche d'assaut, mais qu'il ne le voulut pas et fit exprès de retarder et de différer sa capture parce qu'il était effrayé par la rumeur qui se répandait et courait sur toutes les lèvres : dès qu'Antioche serait prise, l'empereur mourrait. Cette rumeur assurément lui fit peur si bien qu'il ne s'approcha pas lui-même d'Antioche et qu'il ordonna aussi à Pierre et à Bourtzès de ne tenter aucun assaut contre cette ville[55].

47. La forteresse commande l'approche d'Antioche par le nord, sur la route qui traverse l'Amanos, venant d'Adana par Alexandrette.

48. Forteresse proche d'Antioche, non identifiée (HONIGMANN, *Ostgrenze*, p. 96, n. 7 et HILD-HELLENKEMPER, *Kilikien*, p. 423).

49. Laodicée de Syrie, l'actuelle Lattaquié.

50. Nicéphore, après avoir conduit son armée en Syrie du nord, quitta Antioche le 22 octobre 968, après être resté deux jours seulement devant la ville (YAḤYĀ D'ANTIOCHE I, p. 815).

51. La Montagne Noire ou Amanus sépare la plaine d'Antioche de la côte méditerranéenne. De nombreux moines choisirent ce lieu boisé pour s'y retirer (HILD-HELLENKEMPER, *Kilikien*, p. 174-175) et parmi eux se trouvaient des Géorgiens (W. Z. DJOBAZE, *Materials for the study of Georgian monasteries in the Western environs of Antioch on the Orontes*, Louvain, 1976).

52. Première mention de cette famille qui s'illustra au siècle suivant. Son origine est obscure, peut-être de souche arabe (CHEYNET-VANNIER, p. 15-16).

53. Cette dignité, très élevée pour le stratège d'un petit thème, avait fait supposer (cf. CHEYNET-VANNIER, p. 19, n. 13) que ce Michel était sans doute apparenté aux Phocas. L'hypothèse est vraisemblable, mais on ne peut exclure que Nicéphore ait voulu attirer auprès de lui un membre de l'aristocratie arabe chrétienne pour rallier une partie de la population d'Antioche. Cela expliquerait pourquoi Michel Bourtzès fut à plusieurs reprises duc de la cité, après qu'elle fut redevenue byzantine.

54. Nicéphore mit à la tête de l'armée un eunuque de sa «maison», preuve qu'il n'avait pas pleine confiance dans les officiers laissés en arrière. Il semble qu'à cette date Nicéphore ait éloigné son domestique des Scholes d'Orient, Jean Tzimiskès. Pierre, un eunuque, ne pouvait en principe être nommé domestique. Dans la littérature moderne, on a parfois attribué à Pierre, de manière erronée, le nom de Phocas.

55. Le récit de Skylitzès, qui se fait l'écho de rumeurs hostiles à Nicéphore, n'est pas très cohérent

Tandis qu'après avoir pris les dispositions que j'ai dites il rentrait dans la Ville impériale, Bourtzès, qui était tout près d'Antioche et brûlait d'acquérir une gloire immortelle, n'ayant cure des consignes de l'empereur, examinait jour et nuit comment il pourrait s'emparer de la ville. Souvent donc, il allait rencontrer les gens d'Antioche, auxquels il proposait un accord. Alors que ceux-ci, pleins d'orgueil, refusaient de traiter, il put se lier secrètement d'amitié avec un Sarrasin – c'était Aulax –, qu'il corrompit par des présents et par des promesses de sorte qu'il réussit à avoir les mesures d'une des tours occidentales d'Antioche appelée Kalla[56]. Avec Aulax, il fit fabriquer des échelles capables d'atteindre le sommet de cette tour et, après avoir attendu une nuit obscure et pluvieuse, il put sans se faire voir appuyer ses échelles au rempart. Il y monta avec trois cents de ses hommes, égorgea les gardes de la tour et ceux aussi de la tour voisine, puis, les tenant toutes deux avec ses trois cents hommes, il envoya tout de suite un messager au stratopédarque, lui mandant de faire diligence et de venir avec toute l'armée, parce que la ville, déjà, était prise. Pierre, au reçu de ces nouvelles, hésitait et tergiversait, craignant que l'empereur se fâchât et ne le châtiât pour avoir
273 violé ses ordres. Bourtzès insistait, envoyant messager sur messager pour hâter sa venue et pour l'assurer qu'il ne pouvait plus résister aux assiégeants qui le pressaient, car les gens d'Antioche, ayant appris que ces tours étaient prises, affluaient de tous côtés et s'empressaient pour tenter de les reprendre, lançant des traits de toute sorte, faisant approcher[57] les engins les plus divers, mettant le feu, faisant encore tout ce que devaient faire des gens qui risquaient de périr avec femmes et enfants et de perdre la ville qui l'emportait sur toutes les villes d'Orient.

Alors, le stratopédarque, tout effrayé à l'idée que l'État romain, s'il refusait lui-même d'écouter Bourtzès, subirait la perte de tant d'hommes de valeur, qui allaient mourir, et d'une telle ville, à son corps défendant, fut obligé bien malgré lui de se hâter et de venir avec toute l'armée. Il trouva Bourtzès et les siens[58] à la dernière extrémité. En effet, ils avaient soutenu un siège pendant trois jours et trois nuits. Quand les gens d'Antioche apprirent l'arrivée de Pierre, le cœur leur manqua et ils relâchèrent leurs efforts. Bourtzès saisit alors l'occasion. Il descendit à la porte et, de son épée, coupa la barre du verrou et ouvrit les portes, faisant entrer Pierre et toute son armée. C'est ainsi que fut prise Antioche la Grande, la glorieuse[59].

puisqu'il vient d'expliquer que la pluie et le nombre de défenseurs avaient dissuadé l'empereur de tenter un assaut. Selon Yaḥyā d'Antioche (I, p. 822), les habitants d'Antioche n'étaient plus sur leurs gardes et la garnison était divisée.

56. Antioche était défendue par des murailles fort étendues qui la rendaient presque imprenable par un assaut direct. Selon les auteurs arabes ou francs, la ville comptait entre 136 tours (Mas'ūdī) et 450 tours (*Gesta Francorum*) : toutes les références sont dans TODT, *Antiocheia*, p. 483-484. Ainsi en 1097, lors de la première croisade, Bohémond s'empara également de la métropole de Syrie grâce à un accord conclu avec un défenseur responsable d'un secteur des murailles.

57. L'addition du manuscrit B que nous reprenons ici est nécessaire pour le sens.

58. On sait qu'il avait à ses côtés un officier arménien du nom d'Isaac Brachamios (CHEYNET-VANNIER, p. 19).

59. Le 28 octobre 969 (YAḤYĀ D'ANTIOCHE I, p. 823). Le stratopédarque continua de marcher vers Alep et obtint de l'émir Qargawaih un traité, signé en décembre 969/janvier 970, qui rendait l'émirat tributaire des Grecs. Ceux-ci pouvaient lever l'impôt sur le commerce à Alep même (CANARD, *Hamdanides*, p. 832-836 et plus récemment, W. FARAG, The Aleppo question: a Byzantine-Fatimid conflict of interests in northern Syria in the later 10th century. *BMGS*, 14, 1990, p. 44-60.

Quand Nicéphore apprit cela, alors qu'il aurait dû se réjouir de la prise d'une telle ville et confier à Dieu son propre destin, il souffrit au contraire en son âme. Il mit en accusation le stratopédarque ; quant à Bourtzès, non seulement il ne lui sut aucun gré de son ardeur ni de son courage et ne lui accorda pas les honneurs qu'avait mérités sa valeur, mais il le couvrit d'injures, le démit de son commandement et lui enjoignit de rester chez lui.

18. [Causes de l'impopularité de Nicéphore]

Cette cause et celles aussi que je vais dire firent que Nicéphore devint l'objet d'une haine et d'un dégoût généraux. En effet, tout d'abord, au début du soulèvement qu'il provoqua, alors que ses hommes commettaient mille exactions, il ne les
274 réprimait pas car, disait-il, «dans une armée si nombreuse, rien d'étonnant qu'il y ait quelques soldats turbulents». Ou encore, quand il eut pénétré dans la Ville, bien que beaucoup de gens, personnes de qualité ou simples particuliers, eussent vu leurs biens pillés, il ne leur fit nullement justice. Au contraire, il fermait les yeux sur ces forfaits et prenait plaisir aux débordements auxquels se livraient les soldats indisciplinés, malmenant les citoyens, qui pourtant avaient grandement contribué à mettre Nicéphore sur le trône. Ensuite, quand il partait en expédition, ce qui lui arrivait souvent, il maltraitait cruellement ses sujets dont non seulement il accroissait les contributions et qu'il accablait en réquisitionnant toute sorte de denrées, mais qu'il soumettait aussi à un pillage intolérable. En plus de ce que j'ai dit, il supprima encore une partie des libéralités dont bénéficiait le Sénat, parce que, disait-il, l'argent manquait pour ses guerres, et il abolit complètement les rentes dont certains pieux empereurs avaient édicté qu'elles seraient versées à des établissements religieux et à des églises, allant jusqu'à promulguer une loi qui interdisait d'étendre la propriété immeuble des églises[60], sous prétexte que les biens des pauvres étaient dilapidés par les évêques tandis que les soldats étaient dans le dénuement[61].

Pis que tout, il promulgua aussi une loi à laquelle souscrivirent certains évêques à l'échine souple, soucieux de faire leur cour, loi qui stipulait qu'on n'élût ni n'ordonnât aucun évêque sans son avis et sa permission. Quand un évêque était mort, il envoyait un officier impérial avec ordre d'arrêter les dépenses, et mettait ainsi la main sur les excédents. Il prit aussi d'autres décrets qui outrepassent tout ce qu'il y eut jamais de plus contraignant et dont le récit détaillé exigerait qu'on eût l'esprit et la langue d'un orateur puissant. Il s'efforça même de faire une loi pour que les soldats morts à la guerre eussent droit aux honneurs des martyrs, parce que c'était dans la guerre seulement, et nulle part ailleurs, qu'il mettait le salut de l'âme ; et il pressait aussi le patriarche et les évêques de se rallier à son

60. Il s'agit de la novelle de 964, qui interdisait les nouvelles donations d'immeubles aux églises et monastères. Nicéphore prenait en compte la mauvaise gestion de nombreux monastères qui disposaient de terres arables étendues mais qui, faute de capital, ne pouvaient les exploiter. Sur ce texte, cf. KAPLAN, *Les hommes et la terre*, p. 434-435 ; MCGEER, *The Land Legislation*, p. 86-96. L'auteur donne la traduction de la novelle en anglais, ainsi que toutes celles ayant trait à la question de la propriété foncière sous les Macédoniens.

61. La défense du soldat était une priorité pour les officiers de l'entourage des Phocas (DAGRON - MIHĂESCU, *Traité*, p. 259-274).

opinion. Mais certains d'entre eux lui opposèrent une résistance courageuse et l'empêchèrent d'atteindre son but en mettant en avant, dans la discussion, le canon de Basile le Grand qui frappe d'une excommunication de trois ans quiconque a tué
275 un ennemi à la guerre[62].

Il dévalua aussi le *nomisma* et inventa ce qu'on appelle le *tétartèron*[63]. Dès lors, il y eut deux sortes de *nomisma* et, pour la perception de l'impôt public, on exigeait le plus lourd, tandis que pour les dépenses on distribuait le petit. Alors que la loi et la coutume voulaient que toutes les pièces frappées à l'effigie d'un empereur eussent même valeur pour peu que leur poids n'eût pas été diminué, il décréta que son propre monnayage devait être préféré et baissa la valeur des autres. Ce faisant, il opprima fort ses sujets à l'occasion de ce qu'on appelle les opérations de change. Et, ce qui est pire que tout, alors que les citoyens, pour cette raison, étaient accablés, l'abondance des denrées mises sur le marché n'en fut pas assurée pour autant.

Mais plus que toutes les autres choses, pourtant très rudes, ce qui rebuta le plus les gens, ce fut la construction du mur du palais. Alors en effet qu'il y avait tout autour de ce palais beaucoup d'ouvrages auxquels leurs auteurs avaient su donner beauté et grandeur, il les fit démolir pour construire une citadelle d'où il put exercer sa tyrannie sur les malheureux citoyens. À l'intérieur, il aménagea des magasins, des silos à blé, des cuisines et des fours, qu'il emplit de provisions. C'était parce qu'on lui avait prédit qu'il mourrait dans le palais et qu'il ignorait, semble-t-il, que «si le Seigneur ne garde pas une ville, c'est en vain que le gardien veille[64]». En effet, quand le mur fut achevé, c'est alors qu'il mourut lui-même, le jour précisément où celui à qui il en avait confié le soin remit les clés entre ses mains.

19. [Panique à l'Hippodrome]

À ce que je viens de dire s'ajouta une autre chose qui vint exacerber encore la haine qu'on lui portait. Le jour même de la sainte Pâque, les équipages de la flotte en vinrent aux mains avec les Arméniens, de sorte qu'il y eut beaucoup de victimes et que Sisinnios, magistre et éparque, faillit perdre la vie. À la suite de
276 cela, le bruit courut que Nicéphore, irrité contre les Constantinopolitains dont il pensait qu'ils étaient responsables de cette émeute, voulait tendre un piège au

62. L'empereur Léon VI déplorait que Byzance, qui ne connaissait pas l'équivalent de l'esprit du *djihād* musulman, eût été défavorisée. Sur ce point, il se faisait l'écho, semble-t-il, des officiers de l'armée d'Orient, dont les Phocas. À Constantinople, la proposition de Nicéphore se heurta à l'hostilité des élites civiles et religieuses (cf. G. DAGRON, Byzance et le modèle islamique au Xe siècle. À propos des *Constitutions Tactiques* de l'empereur Léon VI, *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1983, p. 219-242, notamment p. 231-232).

63. Sur le *tétartèron* voir, entre autres, H. AHRWEILER, Nouvelle hypothèse sur le tétartèron et la politique monétaire de Nicéphore Phocas, *ZRVI*, 8, 1963, p. 19, repris dans *Études sur les structures administratives et sociales de Byzance*, Londres, 1971, nº III et M. HENDY, Light-weight solidi, tetartera, and the Book of the Eparch, *BZ*, 65, 1972, p. 57-80.

64. Ps. 126, 1. Les manuscrits FH ajoutent : «En effet, tandis qu'on construisait la muraille du palais, une nuit, quelqu'un, sur un bateau qui prenait le large, s'écria : "Empereur ! Tu élèves des remparts. Mais même si tu atteins le ciel, le mal est à l'intérieur, et ta ville est facile à prendre." On chercha longtemps l'auteur de ces cris, mais on ne le trouva point».

peuple un jour de courses afin de le punir. Or, peu après cela, des courses eurent lieu. Nicéphore, qui voulait montrer aux gens de la ville ce qu'était un engagement lors d'une bataille – et peut-être aussi leur faire peur –, ordonna que des <soldats>, l'épée nue à la main, fissent semblant, par jeu, d'être des ennemis : il s'agissait, dans son esprit, de régaler les spectateurs. Mais quand cet ordre fut exécuté, les spectateurs, ne comprenant pas le sens de ce qu'ils voyaient, crurent qu'allait se réaliser ce jour-là ce qu'annonçait la rumeur. Ils s'enfuirent en courant vers les sorties, qui sont abruptes et dangereuses, et, se piétinant l'un l'autre, ils moururent. Tous auraient péri dans cette bousculade si l'on n'avait vu l'empereur assis sur son trône ne manifester aucune crainte ni aucune émotion. À le voir ainsi impassible, le peuple comprit qu'il n'avait rien voulu de ce qui arrivait et cessa de fuir.

20. [Le peuple de Constantinople manifeste son hostilité ; Nicéphore pousse les Rhôs à attaquer la Bulgarie ; calamités naturelles ; conduite de Nicéphore ; sa rapacité]

Alors que Nicéphore était sorti solennellement à Pègè pour la fête de l'Ascension du Christ[65], à son retour, les parents des victimes de l'Hippodrome, lors de la réception place des Boulangers, se mirent à l'injurier honteusement, le traitant d'exécrable assassin, tout souillé du sang de ses congénères. Ils lui jetèrent de la terre et des pierres, et cela jusqu'au Forum de Constantin le Grand. Nicéphore, de peur, serait resté cloué sur place si certains citoyens, plus respectueux, prenant les devants, n'avaient retenu les émeutiers et ne l'avaient escorté en l'acclamant jusqu'au palais. À cause de tout cela, comme il savait bien que les gens de la Ville lui étaient hostiles, craignant qu'ils ne l'attaquent, il fit construire la citadelle. Mais il ne put échapper à son destin. C'est en effet lorsqu'il crut avoir tout bien réglé qu'il mourut de mort violente. Comment, c'est ce que je dirai le moment venu.

La quatrième année de son règne, au mois de juin de la dixième indiction,
277 l'empereur sortit pour inspecter les villes de Thrace[66]. Arrivé à ce qu'on appelle le Grand Fossé[67], il écrivit à Pierre, archonte de Bulgarie, afin que celui-ci empêche les Turcs de passer le Danube pour venir ravager la terre des Romains. Comme Pierre ne prenait pas cette demande en considération, mais inventait mille prétextes pour la rejeter, Nicéphore conféra la dignité de patrice à Kalokyros, fils du *prôteuôn* de Chersôn[68], puis il l'envoya auprès de l'archonte de Rhôsia

65. Pour le cérémonial de l'Ascension, voir *De cer.* I. 27, VOGT I, p. 101-105. L'empereur, ce jour-là, se rend au sanctuaire de Pègè ; le trajet de retour n'est pas spécifié, mais une «réception» aux Boulangers est signalée le jour du lundi du Renouveau (cf. *De cer.* I. 5, VOGT I, p. 44). Le quartier des Boulangers se situait sur la Mésè, entre le Forum de Théodose et celui de Constantin : voir JANIN, *Constantinople*, p. 315.

66. En juin 967. Skylitzès ne suit pas l'ordre chronologique. Il procède ainsi, plus loin, à propos de la mort des patriarches de Jérusalem et d'Antioche.

67. Un mur et un fossé protégeaient sur 130 km la frontière byzantine, de la Maritsa au lac Mandra (SOUSTAL, *Thrakien*, p. 261-262).

68. Les limites du thème de Chersôn coïncidaient alors, à peu de choses près, avec celles de la ville homonyme. Kalokyros, sans doute le notable le plus en vue de la ville de Crimée, était tout désigné pour négocier avec les Russes de Kiev.

Sphendosthlav[69] auquel il promettait force cadeaux et libéralités pour le convaincre d'entrer en guerre contre les Bulgares[70]. Les Rhôs, donc, donnèrent leur accord et ils attaquèrent la Bulgarie au mois d'août de la onzième indiction, la cinquième année du règne de Nicéphore. Ils dévastèrent de fond en comble nombre de villes et de régions bulgares, puis, chargés d'un immense butin, ils s'en retournèrent chez eux[71]. En la sixième année de son règne, à nouveau, ils attaquèrent la Bulgarie à laquelle ils infligèrent le même traitement que précédemment, ou pis encore.

Le 2 septembre de la onzième indiction[72], à la douzième heure de la nuit, la terre fut agitée par les convulsions d'un séisme extraordinaire qui éprouva l'Honoriade et la Paphlagonie. Il y eut aussi, au mois de mai de cette même indiction, des vents violents et brûlants qui détruisirent les récoltes en même temps que les pieds de vigne et les arbres, ce qui provoqua, la douzième indiction, une famine très sévère. Alors que l'empereur aurait dû avoir pour seul souci le salut de ses sujets, il vendit le blé impérial de la façon la plus sordide, profitant des malheurs de son peuple pour faire des affaires, et se félicitant comme d'un grand exploit de ce que, alors que le boisseau de blé se traitait à une pièce d'or, il avait décrété de le vendre deux.

En cela, il agissait tout différemment de ce qu'avait fait l'empereur Basile le Macédonien. Celui-ci, en effet, un jour qu'il se rendait à l'église des grands Apôtres pour le dimanche du Renouveau[73], vit certains citoyens de la Ville,
278 pleins de dignité et solennels, mais tristes et abattus par ailleurs. Il les fit approcher et leur demanda pourquoi ils ne participaient pas à la fête avec de brillants habits au lieu de se montrer tout sombres comme si la capitale était en plein malheur. L'un des gens de la ville lui répondit : «Maître, c'est à vous-même et à vos proches qu'il convient de porter de brillants habits et de faire fête. Pour ceux qui s'apprêtent à mourir, de telles choses sont déplacées. Mais peut-être ignorez-vous qu'on vend le blé un *nomisma* les deux boisseaux, à cause de la violence des vents ?» À cela, l'empereur répondit par de profonds gémissements et versa des larmes de compassion. Il réconforta ces gens en les secourant libéralement, puis, de retour au palais, il réunit ceux qui avaient en charge les affaires de la Ville et de l'empire, qu'il accabla de mille injures et de mille malédictions parce qu'ils ne l'avaient pas informé de la disette de blé. Tout aussitôt, il mit sur le

69. Prince de Kiev, né vers 945, fils de la princesse Olga, mais qui, à la différence de sa mère, était païen. Au moment où Nicéphore négociait avec lui, Sphendosthlav avait détruit l'État khazar et rasé Sarkel (*ODB*, p. 1979).

70. Nicéphore aurait promis 1500 livres d'or (LÉON LE DIACRE, p. 63).

71. Cette première campagne se déroula durant l'été 968. Les Bulgares envoyèrent une ambassade qui fut bien reçue. Nicéphore exigea le départ de Pierre qui se retira au monastère, et son remplacement par son fils Boris. Le départ des Russes fut encouragé par une attaque petchénègue vers Kiev (STEPHENSON, *Balkan Frontier*, p. 48-49).

72. Le 2 septembre 967.

73. D'après *De cer.* I. 25, VOGT I, p. 90-91, l'empereur, le dimanche du Renouveau (c'est-à-dire le premier dimanche après Pâques) se rendait à Sainte-Sophie ; une note (VOGT I, p. 91) précise cependant : «Il faut savoir qu'en ce dimanche après Pâques, l'empereur va à cheval, en cérémonie, aux SS. Apôtres. Ces choses furent décidées récemment.» Skylitzès imagine pour l'époque de Basile un cortège qui n'existait pas encore.

marché le blé impérial et public qu'il ordonna de donner à douze boisseaux le *nomisma*[74]. Dieu agréa son intention et fit régner parmi les hommes une grande abondance. Voilà ce qu'on peut dire à la louange de Basile.

Quant à Nicéphore, il prenait plaisir à voir ses sujets dans l'affliction plutôt qu'il ne leur portait secours. En plus de lui, son frère aussi, Léon, en trafiquant bassement sur les denrées[75], remplit à foison le monde habité des maux les plus divers. Les gens de la Ville savaient brocarder avec esprit leur avarice sordide. Un jour en effet que l'empereur était sorti dans la plaine pour procéder aux exercices de l'armée, survint un homme aux cheveux tout blancs qui tenta de se mettre avec les soldats. Nicéphore lui dit : «Eh toi, bonhomme ! Tu es un vieillard, et tu veux te mêler à mes soldats ?» L'autre répondit du tac au tac : «C'est que je suis bien plus gaillard maintenant que dans mon jeune âge ! Autrefois, j'avais besoin de deux mules pour porter un sou de blé, mais sous ton règne, je n'ai aucun mal à en porter pour deux sous sur l'épaule ![76]» L'empereur sentit bien la raillerie, mais il s'en alla sans en être autrement ému.

21. [Les Sarrasins tuent les patriarches de Jérusalem et d'Antioche ; arrivée de Grégoire et de Pankratios de Tarôn ; éclipse]

Les Sarrasins, après avoir perdu les villes de Syrie et de Cilicie, brûlèrent vif
279 le pontife de Jérusalem Jean, sous prétexte qu'il poussait Nicéphore à venir les attaquer[77]. Ils incendièrent également la très belle église du Sépulcre de Notre Seigneur. Les gens d'Antioche eux aussi, faisant de même, tuèrent leur pontife, Christophe[78]. L'empereur vit venir à lui Grégoire et Pankratios, deux frères qui lui cédèrent leur pays, le Tarôn[79]. Il leur conféra la dignité de patrice et leur attribua

74. Basile brisa la spéculation en ouvrant le grenier public et rétablit ce qui semble être le prix habituel à Constantinople entre les IXe et XIe siècles (cf. J.-Cl. CHEYNET, É. MALAMUT et C. MORRISSON, Prix et salaires dans les sources byzantines (Xe-XVe siècle), *Hommes et Richesses* II, Paris, 1991, p. 357 et 361).

75. Léon avait été nommé logothète du drome par son frère et l'accusation d'accaparement rejaillit sur la popularité de l'empereur dans la capitale, ce qui explique en partie la faible réaction populaire lors de l'assassinat de Nicéphore Phocas.

76. Par cette raillerie, le vieil homme explique que dans sa jeunesse le blé porté par deux mules, soit 15 *modioi*, valait une pièce d'or, ce qui était bon marché, alors que, dans sa vieillesse, il lui fallait payer double, soit deux pièces d'or, pour obtenir trois ou quatre *modioi* seulement. Si l'on ne peut nier l'esprit polémique de l'anecdote, il est hors de doute que la hausse fut très spectaculaire, car les prix furent multipliés au moins par six (*EHB*, p. 823).

77. Yaḥyā d'Antioche donne des précisions sur ce meurtre, perpétré à l'instigation personnelle du gouverneur arabe de Jérusalem. Le patriarche, craignant pour sa vie, s'était retranché dans l'église de la Résurrection à laquelle la foule mit le feu, ce qui provoqua l'effondrement de la coupole. L'église fut ensuite restaurée (YAḤYĀ D'ANTIOCHE I, p. 799-802).

78. Le patriarche fut tué par quelques notables musulmans, sous le prétexte qu'il aurait incité les Grecs à s'emparer de la ville. La demeure du patriarche et le trésor de l'église de Kassiané furent pillés. Après la prise d'Antioche par Bourtzès, les assassins furent punis (cf. YAḤYĀ D'ANTIOCHE I, p. 807-810 et Habib ZAYAT, La Vie du patriarche melkite d'Antioche Christophore († 967) par le protospathaire Ibrahīm b. Yuhanna. Document inédit du Xe siècle, *Proche Orient chrétien*, 2, 1952, p. 11-38.)

79. Le Tarôn est une région d'Arménie située au sud-ouest du lac de Van, dont la capitale est Muš ; elle fut l'objet de la sollicitude des empereurs, notamment au Xe siècle (MARTIN-HISARD, *Archontes caucasiens*, p. 375-381). Après son annexion, la région devint un thème, mentionné dans le *taktikon* de l'Escorial (OIKONOMIDÈS, *Listes*, p. 355-356).

libéralement des terres produisant de riches revenus[80]. Il y eut aussi le 22 décembre[81] à la troisième heure une éclipse de soleil, si bien qu'on vit des étoiles.

22. [Assassinat de Nicéphore Phocas]

L'impératrice Théophanô, qui avait cessé tout commerce avec Nicéphore, fit venir l'un des hommes de Tzimiskès et l'envoya rappeler celui-ci, qui se tenait dans son domaine, à l'écart des affaires. L'empereur en effet avait conçu quelque soupçon à son égard et l'avait démis précédemment de son commandement de domestique, avec ordre de se tenir chez lui sans sortir. Le messager de l'impératrice le ramena avec lui – cette femme adultère, en effet, s'était arrangée pour lui faire envoyer une lettre avec ordre de revenir – et parvint à Chalcédoine. On demanda à l'empereur si Tzimiskès devait entrer dans la Ville reine. Il ordonna qu'il attendît un peu. Mais Théophanô, la nuit du 11 décembre de la treizième indiction, l'an 6478[82], envoya des gens pour conduire Tzimiskès au port artificiel qui se trouve en contrebas du palais, puis elle le fit hisser dans un panier avec tous ses hommes : il s'agissait du patrice Michel Bourtzès, du taxiarque Léon Alabantès et des fidèles parmi les fidèles de Tzimiskès, Atzypothéodôros et deux autres.

Ils montèrent et entrèrent l'épée à la main dans la chambre de l'empereur. Ne le trouvant pas couché dans le lit comme à l'ordinaire, ils crurent qu'on les avait
280 dénoncés et peu s'en fallut qu'ils ne se jetassent tout en bas. Mais ils rencontrèrent un homoncule de l'appartement des femmes qui les guida[83], et ils trouvèrent Nicéphore étendu sur le sol, avec pour couche une couverture de feutre écarlate et une peau d'ours qu'il tenait de son oncle, le moine Michel Maléïnos[84]. Il venait de s'endormir et n'avait nulle conscience de l'arrivée de ses assassins. Tzimiskès l'éveilla en le frappant du pied. Réveillé, il appuya sur le sol son coude droit et leva légèrement la tête. Alors, Léon Abalantès, de son épée dégainée, lui donna sur le sommet de la tête, qui n'était pas couverte – car, lorsqu'il s'était soulevé, son bonnet était tombé –, un coup violent qui alla jusqu'au milieu du crâne. Puis ils le firent lever de sa couche et le menèrent à Tzimiskès, qui était assis sur le lit impérial. Là, ils l'abreuvèrent d'outrages, de reproches, de malédictions, sans qu'il répondît rien d'autre que : «Pitié, Seigneur !» ou : «Mère de Dieu, à mon secours !» Pour finir, comme les chambellans du Palais avaient éventé leur présence et que beaucoup de gens se réunissaient pour les attaquer, ils égorgèrent Nicéphore et lui coupèrent la tête, qu'ils montrèrent par

80. Ils sont à l'origine de la puissante famille des Tarônitai, qui s'allia également aux Comnènes dans la seconde moitié du XIe siècle (*ODB*, p. 2012-2013). Sous Basile II, Grégoire devint duc de Thessalonique (cf. *infra*, p. 283).

81. Le 22 décembre 967.

82. 11 décembre 969.

83. R. Guilland a reconstitué avec précision l'atmosphère qui régnait à Constantinople au moment du meurtre et a retracé l'itinéraire des conjurés qui avaient d'abord cherché l'empereur dans sa chambre du Grand Palais avant de découvrir sa retraite (GUILLAND, *Topographie* I, p. 334-367).

84. Seule mention dans Skylitzès de l'oncle maternel de Nicéphore, un saint, décédé le 12 juillet 961. Sur le personnage, dont un disciple rédigea une *Vie* peu après sa mort, voir en dernier lieu A. LAIOU, The General and the Saint: Michael Maleinos and Nikephoros Phokas, *Mélanges Ahrweiler*, p. 399-412.

la fenêtre à ceux qui venaient lui prêter main forte. Ils en furent tout abattus, donnant ainsi à Tzimiskès et aux siens le loisir de faire tout ce qu'ils voulaient sans avoir rien à craindre et dans la plus parfaite impunité.

23. [Nicéphore avait été prévenu de cet attentat]

On dit que dix jours avant sa mort, l'empereur avait trouvé dans sa chambre un billet qu'on y avait jeté et qui l'avertissait d'avoir à se garder parce que Tzimiskès complotait contre lui. On dit aussi qu'un clerc, le soir de son assassinat,
281 lui avait remis une lettre portant ces mots : «Sire empereur, gardez-vous ! Car cette nuit, un grand danger vous guette.» Le billet, aux dires de certains, l'empereur pensa que c'était une supplique et il ne le lut pas. Pour d'autres au contraire, il l'avait lu, mais n'avait pris nul soin de se protéger parce que le destin y avait mis obstacle, et, après sa mort, on l'avait retrouvé avec les mots qui y étaient tracés. Pour d'autres encore, l'empereur l'avait lu. Il avait donné l'ordre, alors, au protovestiaire de procéder à une enquête et de renforcer la surveillance, et il avait écrit aussi à son frère Léon, qui était chez lui, de prendre avec lui une troupe d'hommes en armes et de venir au palais du plus vite qu'il pouvait. Quand on apporta cette lettre à Léon, celui-ci la prit, mais, sans l'ouvrir – car il jouait alors aux dés avec quelques amis, et le démon du jeu le tenait –, il la mit sur sa couche, sous son coussin. Après la fin de la partie, il revint au billet, en prit connaissance et, rassemblant tous les hommes qu'exigeaient les circonstances, il alla au Palais. Quand il fut arrivé à l'Hippodrome, près de la Sphendonè, il entendit des gens se dire l'un à l'autre que l'empereur Nicéphore avait été tué. Il entendit aussi que, dans les avenues comme dans les ruelles, on acclamait Jean. Ce coup imprévu l'abattit et, incapable d'aucune entreprise résolue, aussi vite qu'il le put, il se réfugia à la Grande Église avec son fils Nicéphore. Voilà ce qu'on dit. Est-ce vrai ou faux ? C'est ce que je suis incapable de dire, mais quoi qu'il en soit, Nicéphore mourut assassiné dans son palais.

{Il avait alors cinquante-sept ans[85]. Le soir même, sur l'ordre de Jean, alors que l'obscurité était déjà profonde, on procéda à son enterrement. On le mit dans un cercueil de fortune, en bois, puis, au milieu de la nuit, on l'emporta dans le saint temple des Apôtres et on le déposa à l'*hérôon* où repose le corps du divin Constantin d'éternelle mémoire, dans l'un des tombeaux impériaux.

Voici de quoi il avait l'air. Son teint tendait au noir plutôt qu'au blanc. Sa chevelure était épaisse et sombre. Il avait les yeux noirs, pensifs et soucieux, protégés par d'épais sourcils. Son nez, qui n'était ni mince ni gros, se recourbait
282 légèrement à son extrémité. Sa moustache, de juste mesure, se prolongeait le long des joues par une barbe peu fournie. Pour la stature, il était courbé, robuste, avec une poitrine et des épaules extraordinairement larges. Sa vaillance et sa force égalaient celles, si fameuses, d'Hercule, et, pour la prudence et la sagesse, il passait tous les hommes de cette génération. Sur son tombeau, le métropolite de Mélitène, Jean[86], fit inscrire ces vers :

85. Léon le Diacre confirme cette donnée (p. 89).

86. Jean de Mélitène, grand admirateur de Nicéphore, est à distinguer de son contemporain Jean le Géomètre, fidèle de Basile le Parakoimomène (M. LAUXTERMAN, John Geometre – Poet and Soldier, *Byz.*, 68, 1998, p. 356-380).

Jadis pour les humains plus tranchant que l'acier,
Le voici la victime d'une femme et du fer.
Jadis en son pouvoir tenait la terre entière :
Tout petit désormais, un arpent lui suffit ;
Lui qu'on a vu jadis aux fauves même auguste,
Son épouse l'a tué, elle qui semblait être
Un membre de son corps. Et lui qui refusait
De sommeiller un peu même pendant les nuits,
Au tombeau le voici dormant d'un long sommeil.
Spectacle déplorable ! Mais, prince, levez-vous !
Rangez vos fantassins, vos chevaux, vos archers,
De toute votre armée phalanges et cohortes !
Les Russes tout armés sur nous se précipitent
Et les nations scythes veulent nous massacrer.
Les peuples se rassemblent pour piller votre ville,
Eux qu'effrayait jadis votre simple portrait
Qu'on avait dessiné aux portes de Byzance.
Non, ne regardez point tout cela sans agir !
Rejetez loin de vous la pierre qui vous tient,
Et lapidez ces bêtes, les nations barbares,
Afin de les chasser. Donnez-nous un rocher,
Assise inébranlable où nous mieux affermir !
Si de votre tombeau vous ne voulez sortir
Jetez du moins un cri de terre aux nations.
Peut-être à ce seul bruit les verra-t-on s'enfuir.
283 Sinon, en votre tombe accueillez-nous ensemble.
Même après votre mort, vous saurez en effet
Assurer le salut du peuple des chrétiens,
Vous que, sauf une femme, on aura vu tout vaincre,
Victorieux Nicéphore !
Voilà pour ce poème.}

JEAN TZIMISKÈS

1. [Débuts du règne ; action du parakoimomène Basile]

Jean Tzimiskès, après la mort de Nicéphore, assuma le soin de l'empire des Romains avec pour coempereurs les fils de Romain, Basile et Constantin. Basile était dans la septième année de son âge et Constantin dans la cinquième[1]. Aussitôt, il fit venir de nuit le parakoimomène Basile[2] que l'empereur Nicéphore, parce qu'il l'avait aidé de façon décisive à s'emparer du trône, avait honoré du titre de proèdre, dignité qui n'existait pas auparavant et dont il avait été le créateur[3]. Il l'associa au pouvoir parce que, longtemps mêlé aux affaires de l'État sous le règne de Romain l'Ancien son père et de Constantin Porphyrogénète son beau-frère, il avait aussi commandé nombre d'expéditions contre les Agarènes[4] et savait s'accommoder habilement des affaires délicates. Sans tarder, Basile prit la situation en main et se débarrassa de tous ceux qui restaient dévoués à Nicéphore. Il exila à Lesbos le curopalate Léon[5], à Imbros[6] le vestès Nicéphore son fils et, par lettre, il démit de son commandement Bardas le Jeune[7], qui était alors duc de Chaldie et de Colonée, et qu'il envoya à Amasée[8]. Il démit également de leurs fonctions tous ceux qui exerçaient des commandements civils ou militaires et nomma à leur place des gens à lui, dévoués au nouvel empereur[9]. Il

1. Les calculs sont erronés car, en décembre 969, Basile avait plus de onze ans et son frère neuf. Il ne s'agit pas non plus d'années de règne, puisque Basile règne nominalement depuis le 22 avril 960 et Constantin depuis mars 962. Jean Tzimiskès avait alors quarante-cinq ans (Léon le Diacre, p. 95).

2. Il ne semble pas que Basile ait participé activement au complot de Tzimiskès, mais il a laissé faire (Léon le Diacre, p. 94) et a conservé sa position de parakoimomène.

3. La date exacte de la création de cette nouvelle charge du Sénat est inconnue, mais elle est sans doute de peu postérieure à l'avènement de Nicéphore. Basile utilise ce titre sur ses sceaux (Basile, proèdre très glorieux du Sénat et parakoimomène de l'empereur aimé du Christ : Zacos II, n° 794), sur l'inscription d'un calice (aujourd'hui à Saint-Marc de Venise) et celle d'un reliquaire (la staurothèque de Limbourg).

4. Il avait notamment commandé, en 958, avec Jean Tzimiskès, une armée victorieuse de Sayf ad-Dawla et qui s'empara de Samosate sur l'Euphrate (Canard, *Hamdanides*, p. 795).

5. Léon le Diacre (p. 95) reproche à Léon de n'avoir pas vengé son frère, alors qu'une armée à la dévotion des Phocas séjournait à Constantinople, ni dépensé ses immenses trésors pour arrêter Jean Tzimiskès.

6. Île située au nord-est de la mer Égée, qui, avec Ténédos, contrôle l'entrée des Dardanelles (Koder, *Aigaion Pelagos*, p. 177-179).

7. Appelé le Jeune pour le distinguer de son grand-père, Bardas l'Ancien. Bardas le Jeune, qui avait commencé sa carrière sous le règne de son oncle, avait déjà obtenu un commandement important en Orient, puisqu'il tenait Trébizonde et l'arrière-pays.

8. Une des principales villes du thème des Arméniaques, aujourd'hui Amasya, où Tzimiskès et les siens étaient particulièrement influents, ce qui garantissait que Bardas Phocas y serait surveillé de près. Pour renforcer sa popularité, Tzimiskès offrit aux habitants du thème une exemption fiscale (Léon le Diacre, p. 100).

9. Nous ignorons le détail des mesures prises, mais à Antioche, Eustathe Maléïnos, parent du côté maternel de Nicéphore Phocas, fut remplacé par Michel Bourtzès, qui avait été fort déçu de ne pas obtenir de Phocas l'autorité sur une ville qu'il avait contribué à conquérir.

285 fit revenir ceux que Nicéphore avait exilés, avant tout les évêques qui avaient été bannis pour n'avoir pas voulu souscrire au tome que cet empereur avait inventé pour diminuer et insulter l'Église, ainsi que je l'ai raconté plus haut.

2. [Réactions du patriarche Polyeucte ; l'impératrice exilée ; abrogation du tome]

Après avoir pris ces dispositions, l'empereur, en cette même nuit, débarrassé désormais de tout souci, s'en alla à la Grande Église en petite compagnie avec l'intention de recevoir le diadème des mains du patriarche. À son arrivée, Polyeucte ne le laissa pas entrer. Il ne convenait pas, dit-il, qu'il entrât dans l'église de Dieu alors que ses mains dégouttaient encore du sang frais et fumant de son parent. Il devait se hâter plutôt de faire paraître par des actes son repentir : alors seulement, il pourrait demander à fouler le sol de la maison du Seigneur. Jean sut recevoir avec douceur cette pénitence et promit une parfaite docilité, faisant valoir cependant pour sa défense que ce n'était pas lui qui avait tué Nicéphore de ses mains, mais Balantès et Atzypothéodôros, sur ordre de l'impératrice. Le patriarche ordonna alors que celle-ci fût chassée du palais et reléguée dans une île, qu'on bannît aussi les meurtriers de Nicéphore, et qu'on déchirât le tome dont la promulgation par Nicéphore avait bouleversé les affaires de l'Église. Aussitôt donc, Jean chassa de la ville ceux qu'on lui indiquait et exila Théophanô en Proconnèse. Plus tard, elle s'en échappa secrètement et se réfugia à la Grande Église. Le parakoimomène Basile l'en expulsa et la relégua dans le thème des Arméniaques[10] au monastère de Damideia que l'empereur venait de fonder, non sans qu'elle eût auparavant couvert d'injures l'empereur et Basile, qu'elle traita de Scythe[11] et de barbare, et dont elle martela les joues de ses
286 poings. En même temps qu'elle, on bannit sa mère à Mantinée[12]. On apporta le tome, qui fut mis en pièces, et l'Église recouvra ses anciennes libertés.

3. [Couronnement de Jean Tzimiskès ; situation de l'empire ; le moine Théodore patriarche d'Antioche ; nouveau patriarche de Constantinople]

Une fois ces choses faites, Jean promit, pour expier sa faute, de distribuer aux pauvres sa fortune privée. Polyeucte alors lui accorda l'entrée et, à la fête de la nativité du Christ notre Dieu, après qu'il fut entré[13], il le ceignit du diadème impérial[14]. L'empire, à l'est comme à l'ouest, était dans l'agitation et dans les troubles. En Cilicie, en Phénicie et en Célosyrie, les villes prises sur les Agarènes,

10. Les Kourkouas-Tzimiskès avaient de solides soutiens dans le thème des Arméniaques (cf. *supra*, p. 194, n. 94).

11. Basile était né d'une concubine dont l'ethnie n'est pas établie, sans doute une Bulgare ou une Hongroise, peuples qui peuvent être qualifiés de scythiques, c'est-à-dire de nomades des steppes du nord.

12. Monastère situé dans le thème des Bucellaires, cf. *infra*, p. 318. Le nom de la mère de Théophanô, Marie, nous a été conservée par son sceau (ZACOS-VEGLERY, n° 2675).

13. *De cer.* I. 32, VOGT I, p. 119-126. Le jour de Noël, l'empereur se rend à la Grande Église ; son entrée au sanctuaire est décrite : VOGT I, p. 122-123.

14. Par un acte synodal, le patriarche, appliquant avec le synode le 12e canon du concile d'Ancyre, déclara que l'onction (symbolique) impériale effaçait le meurtre précédemment commis, comme le baptême efface les péchés qui le précèdent (GRUMEL, *Regestes du patriarcat*, n° 794).

dont Nicéphore n'avait pas eu le temps d'établir comme il fallait l'organisation et la sécurité, faisaient sécession. D'autre part, les Rhôs, qu'on avait eu précédemment le tort de mettre en mouvement contre les Bulgares, représentaient pour l'État une grande menace en suspens. Enfin, la famine, ravageant la terre des Romains pendant cinq années entières, décimait les villes[15]. L'empereur donc réfléchissait et songeait aux remèdes qu'il pourrait apporter à ces maux et aux moyens de se débarrasser des craintes qu'ils inspiraient pour l'avenir. En attendant, comme Antioche sur l'Oronte n'avait plus d'évêque, il nomma un moine, Théodore, orné de toutes les qualités[16], et qui lui avait prédit qu'il serait proclamé empereur tout en l'engageant à ne pas vouloir aller trop vite : Dieu allait le faire monter jusqu'à ce sommet qu'est la dignité impériale, mais il devait savoir que si, par impatience, il voulait s'emparer prématurément de l'empire, il mettrait son âme en péril. Il lui avait également demandé que les Manichéens, qui ravageaient l'Orient et le corrompaient en diffusant leur religion abominable, fussent transportés en Occident et établis au plus profond de quelque lointain désert. Jean, plus tard, accomplit cela en les déportant et en les installant à Philippoupolis[17]. Polyeucte ne survécut que trente-cinq jours à la proclamation
287 de Jean[18]. Après qu'il eut quitté ce monde, on nomma patriarche, pour le remplacer, le moine Basile Skamandrènos[19], qui avait donné maint témoignage de sa parfaite vertu. Voilà donc pour les affaires intérieures.

4. [Offensive arabe sur Antioche ; belle victoire du patrice Nicolas]

Très touchés par la prise d'Antioche et des autres villes que j'ai dénombrées plus haut, les Sarrasins du monde entier ainsi que les nations partageant leur religion – Égyptiens, Perses, Arabes, Élamites, et les habitants du pays qu'on appelle l'Arabie heureuse[20] et de Saba – se mirent d'accord et firent entre eux un traité d'alliance. De partout, ils réunirent une grande armée qu'ils confièrent à la conduite des Carthaginois[21], dont le chef, Zôchar, était un homme énergique et habile à la guerre, et qui savaient mener avec une science exacte les opérations terrestres aussi bien que navales. C'est ainsi qu'ils se mirent en marche contre

15. C'est l'explication de la hausse du prix de blé sous Nicéphore Phocas. Léon le Diacre (p. 102-103) parle seulement d'une troisième année de famine, mais aussi de l'arrivée rapide de denrées qui fit cesser ce malheur.

16. Sur les patriarches d'Antioche postérieurs au retour des Byzantins, cf. V. GRUMEL, Le patriarcat et les patriarches d'Antioche sous la seconde domination byzantine (969-1084), *EO*, 33, 1934, p. 129-147 et Kl.-P. TODT, The Greek-orthodox Patriarchate of Antioch in the period of the renewed Byzantine rule and in the time of the first Crusades (969-1204), dans *History of the Antiochian Greek Orthodox Church. What Specificity?*, Balamand, 1999, p. 33-53. Théodore II (970-976) était higoumène du monastère de Saint-Antoine dans le thème des Arméniaques. C'est sans doute comme voisin de la famille de Tzimiskès qu'il avait pu faire de telles prédictions.

17. Il s'agit de Pauliciens, qui formèrent ultérieurement un *tagma* de l'armée byzantine, encore attesté au temps d'Alexis Ier Comnène. Philippoupolis est l'actuelle Plovdiv.

18. Il mourut le 5 février 970.

19. Basile doit son surnom de Skamandrènos au fait qu'il avait fondé un monastère près du fleuve bithynien appelé Scamandre (JANIN, *Grands centres* II, p. 212).

20. Le Yémen.

21. Il s'agit des Fatimides, partis d'Afrique du nord – ce qui explique cette appellation de Carthaginois –, qui viennent de se rendre maîtres de l'Égypte grâce à l'action de leur général Jawhar (Zochar) et cherchent à s'emparer de la Palestine et de la Syrie (*Islamic Egypt*, p. 138).

les Romains après avoir rassemblé en un seul corps toutes leurs forces, qui se montaient à cent mille combattants. Arrivés à Antioche qui est près de Daphnè[22], ils l'investirent soigneusement, mais comme les gens à l'intérieur soutenaient le siège avec bravoure et cœur, les opérations traînaient en longueur. L'empereur, informé que les barbares s'étaient unis, fit promptement tenir une lettre au stratège de Mésopotamie avec ordre de réunir les forces de la région et de se porter au secours des assiégés. Pour commander l'ensemble de l'armée, il envoya, avec des renforts, le patrice Nicolas, qui était l'un des eunuques attachés à sa personne. Celui-ci fit sa jonction avec les autres troupes, s'engagea contre les barbares, dix mille fois plus nombreux, et les mit brillamment en déroute, les dispersant en une seule bataille et rétablissant ainsi la sécurité des villes soumises aux Romains[23].

5. *[Attitude belliqueuse des Rhôs ; coalition des Rhôs, des Bulgares, des Petchénègues et des Turcs ; victoire de Bardas Sklèros sur les Petchénègues]*

La nation des Rhôs, qui s'était emparée de la Bulgarie de la manière que j'ai
288 dite et qui tenait en captivité les deux fils de Pierre, Boris et Romain, ne voulait plus retourner chez elle mais, séduite par les avantages du pays, sans faire nul cas des conventions passées avec l'empereur Nicéphore, elle jugea qu'il était de son intérêt de rester dans la région et de se rendre maître de cette terre[24]. Ce qui contribuait plus encore à engager les Rhôs dans cette voie, c'était Kalokyros, qui leur disait que, s'ils le reconnaissaient comme empereur des Romains, il se retirerait de Bulgarie, établirait avec eux une paix éternelle, leur donnerait au centuple ce qu'il avait été convenu de leur donner et resterait sa vie durant leur allié et leur ami. Les Rhôs, tout remontés par ces paroles, faisaient valoir leurs droits sur la Bulgarie, qu'ils avaient conquise à la pointe de l'épée, et, alors que l'empereur leur avait envoyé une ambassade pour leur promettre de tenir tous les engagements de Nicéphore, ils ne la reçurent pas mais répondirent avec une arrogance bien digne de barbares, de telle sorte que l'empereur fut contraint de s'en remettre à la décision des armes.

Par une lettre donc, sans perdre de temps, il fit passer en Occident les armées d'Orient, à la tête desquelles il mit le magistre Bardas Sklèros[25], qu'il nomma

22. Les élites antiochiennes avaient souvent une résidence à Daphné, endroit bien arrosé.

23. Le récit de Yaḥyā d'Antioche (II, p. 350-351) est quelque peu différent : l'armée fatimide leva le siège car elle était attaquée en Palestine par un Qarmathe rebelle. Yaḥyā nomme Foutouḥ comme chef effectif de l'armée fatimide envoyée contre Antioche. Ce général resta cinq mois à proximité d'Antioche en 971 (P. E. WALKER, A Byzantine Victory Over the Fatimids at Alexandretta (971), *Byzantion*, 42, 1972, p. 431-440).

24. En réalité, Sviatoslav (le Sphendosthlav de Skylitzès), fils de Igor et d'Olga, avait été contraint de regagner Kiev, car la ville alors défendue par Olga était menacée par les Petchénègues. Sviatoslav avait repris son offensive contre les Bulgares à la fin de 969. Pendant ce temps, Nicéphore Phocas avait conclu un accord avec les Bulgares pour repousser les Rhôs, renversement d'alliance compréhensible, puisque Nicéphore avait obtenu la soumission des Bulgares (LÉON LE DIACRE, p. 79-80). Sviatoslav ne cherchait pas en fait à conquérir Constantinople. Il cherchait à s'établir non pas à Preslav, la capitale bulgare, mais dans la petite Preslav qui offrait plus de facilités pour commercer avec les Byzantins (FRANKLIN-SHEPARD, *Rus*, p. 147).

25. C'est la première mention du beau-frère de Jean Tzimiskès. Bardas, sans doute fils de Panthèrios Sklèros, dernier domestique des Scholes de Romain Lakapènos, n'obtint pas, pour cette raison, de grands commandements sous Nicéphore Phocas, alors qu'il était un officier de grande expérience et déja âgé, puisqu'il était né vers 920 (SEIBT, *Skleroi*, p. 29-58).

stratélate[26]. Il avait épousé sa sœur Marie en justes noces alors qu'il était encore simple particulier. Lui-même devait se mettre en campagne au début du printemps. Les Rhôs et leur chef Sphendosthlav, apprenant que l'armée romaine avait traversé, firent cause commune avec les Bulgares qu'ils avaient désormais asservis et s'adjoignirent aussi les Petchénègues[27] ainsi que les Turcs[28] établis à l'Occident, en Pannonie. À eux tous, ils assemblèrent une armée dont l'effectif s'élevait à trois-cent huit mille combattants[29] et, passant l'Hæmos, ils mirent à feu et à sang toute la Thrace et établirent un camp près des murs d'Arcadioupolis[30]. Là, ils attendirent que la bataille s'engageât. Le magistre Bardas Sklèros, voyant que l'armée adverse l'emportait de beaucoup sur ses effectifs – ils ne comptaient que douze mille hommes en tout –, décida de circonvenir l'ennemi par des ruses de guerre et de venir à bout de ces hordes si nombreuses par d'ha-
289 biles stratagèmes. Et c'est bien ce qu'il fit. En effet, il s'enferma avec son armée à l'abri des remparts et, bien que l'ennemi l'invitât à sortir pour un combat décisif, il ne l'écouta pas, mais il resta, comme s'il avait peur, à regarder ses adversaires ravager tout ce qu'ils trouvaient. Cette attitude inspira aux barbares le plus grand mépris. Croyant en effet que Sklèros était réellement effrayé et que c'était pour cela qu'il avait enfermé les bataillons romains à l'abri d'un rempart sans oser risquer de sortie, ils se dispersaient sans précautions, ne surveillaient pas leur camp et négligeaient de le garder comme il convient, passant leurs nuits à boire, à s'enivrer, parmi les flûtes, les cymbales et les danses barbares, sans prendre aucune des précautions nécessaires.

Bardas, saisissant le moment opportun, après avoir examiné soigneusement comment attaquer l'ennemi, ayant fixé le jour et l'heure, posta de nuit ses troupes en embuscade en certains endroits particulièrement favorables. Puis il envoya le patrice Jean Alakasseus[31] avec une petite troupe, lui ordonnant de se porter en avant pour reconnaître l'ennemi et de lui faire connaître ses mouvements par de fréquents messages. En même temps, il lui donna pour instruction de s'engager contre les ennemis lorsqu'ils se seraient approchés, puis de faire demi-tour dès le début de l'engagement, en donnant l'impression de s'enfuir. Cependant, il ne

26. La fonction de stratélate, l'ancien *magister militum*, s'était transformée en simple dignité au cours du VIIe siècle, avant de disparaître de fait au siècle suivant, même si elle est encore citée dans le *Clétorologe* de Philothée. Dans le *taktikon* de l'Escorial, elle réapparaît comme commandement effectif. C'est sans doute cette charge qu'exerçait Bardas Sklèros, mais il n'est pas toujours aisé de distinguer entre le sens technique, l'officier commandant le *tagma* homonyme des stratélates, et un emploi plus lâche, au sens de général en chef (OIKONOMIDÈS, *Listes*, p. 332).

27. Les rapports des Rhôs et des Petchénègues qui occupaient les steppes du sud de la Russie étaient complexes, plutôt chargés d'hostilité, mais Sviatoslav avait vraisemblablement enrôlé des Petchénègues, attirés par la perspective du butin.

28. Les Hongrois qui, depuis la victoire d'Otton I[er], en 955, ne pouvaient plus parcourir l'Occident latin, choisirent de s'établir dans l'ancienne Pannonie romaine, qui leur rappelait la steppe d'où ils venaient.

29. Ce nombre est évidemment fantaisiste. Nicéphore Phocas avait remis à Kalokyros une somme de 1500 livres d'or, qui permettait de payer une armée de l'ordre de 10 000 hommes. Ensuite, Sviatoslav a pu augmenter ses troupes d'auxiliaires en nombre important.

30. Aujourd'hui Lüleburğaz. Ville située sur la route qui conduit d'Andrinople à la capitale, ce qui explique que l'armée byzantine dut livrer bataille.

31. Premier représentant d'une famille de militaires active jusqu'aux Comnènes. Le titre de patrice indique que Jean commandait sans doute un *tagma* ou un thème.

devait pas se jeter dans une fuite éperdue, laissant les chevaux aller bride abattue, mais se replier doucement, en bon ordre, et, partout où il le pourrait, se retourner pour fondre sur l'ennemi. Il ferait ainsi jusqu'à ce qu'il les eût enfermés parmi les troupes en embuscade. Alors, il s'enfuirait sans ordre et précipitamment.

Les barbares étaient divisés en trois. Les Bulgares et les Rhôs formaient le premier corps, tandis que les Turcs se trouvaient seuls de leur côté, et les Petchénègues de même. Et donc Jean, arrivant, s'engagea contre les Petchénègues sur lesquels il tomba par hasard. Suivant les ordres qu'il avait reçus, il fit mine de s'enfuir en se repliant à son rythme. Les Petchénègues le pressaient. Ils avaient rompu leurs rangs, espérant sans doute anéantir complètement les fuyards. Ceux-ci, tantôt fuyant en bon ordre, tantôt faisant demi-tour pour se défendre, coururent jusqu'aux embuscades et, quand ils furent parvenus au milieu de celles-ci,
290 lâchant la bride à leurs chevaux, ils se lancèrent dans une fuite éperdue. Les Petchénègues se dispersèrent et se lancèrent à leur poursuite en désordre. Alors, le magistre parut soudain avec toute son armée. Les Petchénègues, pris au dépourvu, effrayés, arrêtèrent là leur poursuite. Cependant, ils ne s'enfuirent pas mais restèrent sur place pour affronter qui les attaquerait. Les soldats qui entouraient le magistre se jetèrent sur eux avec impétuosité tandis que le reste des bataillons arrivait par derrière dans un ordre parfait. Les plus vaillants des Scythes furent abattus aussitôt, puis les bataillons romains s'étant divisés sur toute leur profondeur, les Petchénègues tombèrent en plein milieu des troupes en embuscade, tandis que les ailes, faisant leur jonction, achevaient de les encercler. Ils résistèrent quelque temps, puis cédèrent, et furent presque tous massacrés.

6. [Bardas met les Scythes en déroute]

Bardas, après avoir mis ainsi les Petchénègues en déroute, apprenant par les prisonniers que les autres barbares, encore frais, attendaient en bon ordre la bataille, se tourna aussitôt contre eux. Comme ils venaient d'apprendre le malheur qu'avaient subi les Petchénègues, ils perdirent tout moral devant cette catastrophe imprévue. Cependant, ils s'exhortèrent avec courage et, rattroupant ceux qui s'étaient dispersés lors de cette fuite, ils attaquèrent les Romains. Les cavaliers chargèrent en premier, l'infanterie venant par derrière. Dès le premier choc, l'élan de la cavalerie se brisa sur les lignes romaines qui se montrèrent intraitables. Elle recula et fut repoussée sur l'infanterie mais, après ce repli, les cavaliers se ressaisirent pour attendre l'arrivée des Romains. Pendant quelque temps, le combat fut indécis jusqu'à ce qu'un Scythe qui dépassait les autres par la taille et par la bravoure se jette d'un bond sur le magistre en personne, qui passait là à cheval, encourageant ses troupes. Il lui donna un coup d'épée sur le casque mais l'épée glissa et le coup resta sans effet. Le magistre le frappa de son épée sur le casque et la vigueur de son bras ainsi que la trempe de la lame donnèrent à ce coup une force telle que le Scythe fut coupé en deux tout du long.

291 Le patrice Constantin[32], frère du magistre, portant secours à son frère, voulut frapper à la tête un autre Scythe qui assistait le précédent et venait avec plus de hardiesse encore. Mais le Scythe se pencha d'un côté et Constantin, manquant

32. Constantin Sklèros avait épousé Marie, fille du curopalate Léon Phocas, le frère de l'empereur Nicéphore.

son coup, frappa de son épée l'encolure du cheval, dont il sépara la tête du cou. Le Scythe tombé, il sauta au bas de son cheval et, lui tenant la barbe avec la main, il l'égorgea. Cet exploit ranima les Romains et leur redonna du cœur à l'ouvrage, tandis qu'il remplit de crainte et de frayeur les Scythes qui, bien vite, oubliant leur vaillance, tournèrent le dos et se jetèrent dans une fuite honteuse et tout à fait désordonnée. Les Romains les poursuivirent et remplirent toute la plaine de cadavres. Il y eut plus encore de captifs que de morts. Tous les rescapés sauf quelques-uns étaient blessés, et pas un n'aurait survécu à ce danger si l'arrivée de la nuit n'avait mis un terme à la poursuite des Romains. Chez les barbares, sur tant de dizaines de milliers, bien peu survécurent. Du côté des Romains, vingt-cinq hommes seulement tombèrent sur le champ de bataille mais presque tous furent blessés[33].

7. [Révolte de Bardas Phocas ; son échec]

Sklèros n'avait pas encore achevé sa campagne contre les Scythes et les Romains n'avaient pu encore essuyer la poussière et le sang du combat qu'arrivait une lettre impériale rappelant le magistre auprès de l'empereur ; et quand il fut arrivé, il reçut l'ordre de passer en Asie avec les troupes suffisantes pour le combat qui lui était proposé. Bardas Phocas, en effet, s'était enfui d'Amasée, où il avait été assigné à résidence. Il était accompagné de parents, d'amis et de relations, avec lesquels il avait secrètement convenu par serment de se rendre à Césarée de Cappadoce[34] où, après avoir réuni une forte troupe de compagnons que commandaient Théodore et Nicéphore, les fils du patrice Théodoulos Parsakoutènos[35],
292 ainsi qu'un autre patrice, Syméon Ampélas[36], il devait ceindre le diadème, prendre les autres insignes impériaux et donner le signal d'une révolte contre l'empereur. Son père, le curopalate Léon, avait su convaincre certaines personnes de se joindre à l'entreprise, les unes par des cadeaux, d'autres en leur promettant dignités et biens, et il avait eu recours pour cela aux bons offices de l'évêque d'Abydos. Lui-même, il voulait passer secrètement avec son fils Nicéphore de Lesbos dans les régions de la Thrace.

Quand l'empereur eut appris tout cela – car l'évêque, arrêté, incapable de réfuter les preuves accumulées contre lui, avait tout révélé –, le curopalate fut livré aux juges qui, tous, le condamnèrent à mort avec son fils. L'empereur fut plus indulgent, et tous deux furent condamnés à un exil perpétuel après qu'on leur aurait crevé les yeux. On dit aussi que l'empereur donna des instructions

33. Sur la tactique classique employée au cours de ce combat, voir les commentaires de McGeer, *Byzantine Warfare*, p. 294-300. La bataille s'est déroulée au printemps 970 (et non à l'automne, comme l'affirme McGeer). Le récit des succès de Sklèros, qu'on retrouve assez semblable chez Léon le Diacre (108-111), provient sans doute des communiqués de victoire envoyés à Constantinople.

34. C'est dans cette ville, capitale du thème de Charsianon, que son oncle Nicéphore avait été proclamé empereur. Césarée, en effet, est au centre des terres soumises à l'influence des Phocas et de leurs amis.

35. Léon le Diacre (p. 112) connaît un troisième frère, Bardas, et ajoute qu'ils étaient cousins du rebelle. Parsakountènos, graphie donnée par les manuscrits ACV et ND, est la forme la plus usitée.

36. Syméon tirait son surnom, qui fut ensuite transmis à ses descendants, de son métier d'origine, vigneron. Lui-même, ou l'un de ses parents, enrichit le monastère de Xèrochôraphion, près de Milet, indice qu'il était originaire de la région (*Vie de Nicéphore de Milet*, éd. H. Delehaye, *An. Boll.*, 44, 1895, p. 151).

secrètes aux bourreaux pour que ceux-ci ne touchassent pas du tout aux yeux des condamnés, mais fissent semblant de les aveugler, leur laissant en fait la vue intacte. Ils devaient cacher que c'était là un ordre de l'empereur et s'attribuer cette action, en prétendant que c'était par compassion qu'ils leur laissaient la vue[37]. Voilà comment finit l'affaire du curopalate.

Sklèros traversa l'Asie et, arrivé à Dorylée[38], il fit tout d'abord des tentatives du côté de Phocas et des rebelles qui l'accompagnaient, pour voir si, en leur promettant des récompenses, il pourrait les persuader de renoncer à leurs projets. L'empereur lui avait en effet donné pour consigne de faire tout son possible pour garder les mains pures du sang de ses compatriotes. Lorsqu'il vit que ses tentatives étaient vaines, car les révoltés étaient enhardis, beaucoup plus qu'affaiblis, par les ambassades qu'il leur envoyait, il jugea qu'il était temps de passer aux actes et, levant le camp, il marcha sur Césarée. Les partisans de Phocas, apprenant cela, renonçant à se laisser emporter par des espérances incertaines et préférant ce qu'ils tenaient, acceptèrent les cadeaux que leur faisait l'empereur et, la nuit venue, passèrent du côté de Sklèros : tout d'abord Diogénès Adralestos[39], puis
293 Ampélas et les fils de Théodoulos, qui avaient organisé toute la rébellion, ensuite tout le gros de la troupe, de sorte qu'il ne resta plus avec Phocas que ses serviteurs.

Abandonné et privé de tout, plongé dans l'amertume et le chagrin contre ceux qui l'avaient poussé à se rebeller avant de le trahir, alors qu'il s'était endormi – il faisait nuit désormais –, il lui sembla que, dans son sommeil, il s'emportait et s'irritait contre ceux qui lui faisaient du tort, disant à Dieu : «Tire vengeance, Seigneur, de ceux qui m'oppriment[40].» Mais alors qu'il allait réciter la suite du psaume, il entendit une voix lui dire de ne pas aller plus loin : Sklèros s'était approprié avant lui le reste de ce chant. Il se leva donc tout tremblant, sachant qu'il ne lui restait plus rien à espérer et, comme il le pouvait, partit à cheval avec son entourage pour se réfugier dans la forteresse de Tyropoion[41]. Le magistre Bardas Sklèros, informé de ce qu'il faisait, envoya des cavaliers rapides afin de le prendre de vitesse et de le rattraper avant qu'il n'y entre, et ceux-ci, au terme d'une poursuite énergique, le rejoignirent dans la plaine alors qu'il était tout près d'arriver au pied de la citadelle.

L'un des poursuivants, plus hardi et plus brave – il s'appelait Constantin, avec pour nom Charôn[42] –, laissant les autres derrière lui, marcha énergiquement sur Phocas qui fermait la marche des siens et qui était prêt à recevoir vaillamment

37. Le pouvoir de Tzimiskès, encore fragile, pouvait heurter les sentiments d'une partie de l'armée et, de plus, les Phocas étaient de proches parents.

38. Après Malagina, Dorylée était la seconde étape sur la route militaire qui conduisait vers la Cappadoce.

39. Il était neveu du rebelle (LÉON LE DIACRE, p. 120).

40. Psaume 34. 1 ; la suite du psaume est une longue invocation où le juste opprimé appelle Dieu à son secours contre ses ennemis.

41. La localisation exacte de cette forteresse est inconnue, mais elle était située dans le district de Trypia (HILD-RESTLE, *Kappadokien*, p. 298). Bardas Phocas s'enfuyait vers l'est, sans doute pour se réfugier en pays musulman.

42. Personnage inconnu par ailleurs, mais sa mort ne mit pas fin à sa lignée, puisque Alexis Charôn fut le père d'Anne Dalassène et le grand-père de l'empereur Alexis Comnène (BRYENNIOS, p. 77).

quiconque approcherait. Charôn le vit de loin et, le reconnaissant, le couvrit d'injures inconvenantes et ignobles : il le traitait de lâche et de couard, et lui disait d'attendre un peu pour recevoir la récompense que méritait sa rébellion. Phocas entendit ces injures et, comme celui qui les proférait ne lui était pas inconnu, il tira sur sa bride, se tourna vers lui, lui dit : «Mon ami, vous auriez dû prendre en compte l'instabilité de la fortune humaine, et ne pas insulter ni accabler un homme réduit par ses outrages à cette extrémité. Il fallait plutôt vous apitoyer sur moi et plaindre mes malheurs, moi qui ai un père curopalate, un grand-père césar, un oncle empereur, moi qui fus duc naguère, et parmi les plus hauts dignitaires, et que voici aujourd'hui jeté au fin fond de l'infortune et des disgrâces.»
294 Mais Charôn répondit : «Ces choses-là, misérable, sont bonnes pour des enfants, qu'on peut duper. Mais moi, tes balivernes ne m'éblouiront pas !» Il éperonna son cheval et s'avança plus hardiment encore. Phocas prit la masse accrochée à sa selle, se porta à sa rencontre et le frappa sur le casque de sorte qu'il le tua sur le champ, le casque n'ayant pas suffi à parer la violence de ce coup. Puis il tourna bride et reprit son chemin.

Les poursuivants, qui venaient derrière, arrivés à l'endroit où gisait le cadavre de Charôn, tout stupéfaits devant ce malheur insoutenable, arrêtèrent tous là leur poursuite, aucun d'entre eux n'osant aller plus loin. Phocas, en sécurité, put monter à la forteresse. Sklèros arriva ensuite, qui lui envoya émissaire sur émissaire et lui écrivit en lui garantissant sous la foi du serment qu'il se souciait de lui comme d'un parent : son frère Constantin était en effet marié à la sœur de Phocas, Sophie. Il lui conseillait d'aller trouver l'empereur et de mériter sa bienveillance en se soumettant à lui de son plein gré. Phocas, assuré par serment qu'il ne lui arriverait rien de fâcheux, se rendit à Sklèros avec les siens. L'empereur ne lui fit aucun mal et se contenta de lui faire conférer les ordres et de l'exiler dans l'île de Chios. Quant à Sklèros, il lui ordonna d'aller à marche forcée avec les régiments légers et de passer de nouveau en Occident[43].

8. [Tzimiskès épouse la sœur de Romain II]

Jean épousa Théodora, sœur de Romain, fille de Constantin Porphyrogénète. Par ce geste, il combla d'une grande joie les gens de la Ville parce qu'il faisait en sorte que le pouvoir impérial restât dans la même famille[44].

9. [Campagne contre les Rhôs ; prise de Perthslave]

En la deuxième année de son règne, alors qu'il allait partir en campagne contre les Rhôs, il se concilia les troupes par des libéralités et plaça à leur tête des
295 généraux réputés pour leur jugement et pour leur expérience de la guerre. Il se

43. La rébellion de Phocas avait obligé Bardas Sklèros à abandonner le front principal durant quelques mois et les régiments reçurent donc l'ordre d'hiverner à leur retour, sans doute à l'automne 970, mais les Rhôs après leur défaite s'étaient contentés d'occuper les territoires situés au nord de l'Hæmos.

44. Léon le Diacre (p. 127) prétend que Théodora, épousée en novembre 970 par Jean Tzimiskès veuf, n'était pas vraiment séduisante, mais fort intelligente. Selon Yaḥyā d'Antioche (I, p. 830), il était prévu qu'au cas où le mariage avec Théodora, âgée d'une trentaine d'années, produirait un fils, celui-ci serait empereur dans un rang qui le plaçait après les porphyrogénètes.

soucia aussi des autres préparatifs afin que l'armée ne manquât de rien. Il prit
soin également de la flotte par l'entremise de Léon, le futur protovestiaire, qui
en était alors le drongaire. Il répara les vieux vaisseaux, en construisit de nou-
veaux, mettant ainsi sur pied une flotte considérable. Lorsqu'il vit tout en ordre,
au début du printemps, après avoir offert à Dieu un sacrifice avant de se mettre
en chemin, il prit congé des gens de la Ville et quitta la Ville reine. Arrivé à
Rhaidestos[45], il vit venir à sa rencontre deux ambassadeurs scythes, qui, sous
couvert d'accomplir une ambassade, venaient en fait espionner les Romains.
Alors qu'ils le couvraient de reproches et criaient à l'injustice, l'empereur leur
ordonna de parcourir tout le camp et d'examiner les régiments – il savait parfai-
tement pourquoi ils étaient venus – puis, quand ils eurent tout parcouru et tout
inspecté, il leur enjoignit de s'en aller dire à leur chef l'ordre et la discipline qui
régnaient dans l'armée avec laquelle l'empereur des Romains venait lui faire la
guerre.

C'est ainsi qu'il congédia les ambassadeurs, tandis que lui-même, derrière
eux, avec des troupes légères – environ cinq mille fantassins et quatre mille
cavaliers –, après avoir donné l'ordre que le gros de l'armée suive à son rythme
sous les ordres du parakoimomène Basile[46], il traversa l'Hæmos et se jeta à l'im-
proviste sur le territoire ennemi, établissant son camp non loin de la Grande
Perthslave, où se trouve le palais royal des Bulgares[47]. La soudaineté de cette
action plongea dans la stupéfaction les Scythes, qui ne surent plus que faire.
Kalokyros, premier artisan et responsable de ces malheurs, et qui était là par
hasard, ne put même supporter d'entendre le son de la trompette, mais, voyant que
l'empereur était venu en personne s'occuper de la guerre, il s'enfuit secrètement
de la ville et courut se réfugier dans le camp des Rhôs. Quand ceux-ci le virent
et qu'ils apprirent l'arrivée de l'empereur, ils furent tout troublés. Cependant,
se ressaisissant, après que Sphendosthlav leur eut prodigué des paroles d'encou-
ragement et dit tout ce qu'appelaient les circonstances, ils vinrent établir leur
296 camp à côté de celui des Romains. Pendant ce temps, les troupes qui étaient avec
l'empereur, arrivées dans la plaine qui est devant la ville, se jetèrent tout à coup
sur les ennemis qui ne s'attendaient à rien, et surprirent hors les murs huit mille
cinq-cents hommes qui s'entraînaient avec toutes leurs armes et qui, après avoir
résisté quelque temps, malmenés, s'enfuirent. Certains trouvèrent là une mort
sans gloire, tandis que les autres purent se réfugier dans la ville. Pendant ces
événements, les Scythes qui étaient dans la ville, voyant que les Romains, arrivés
à l'improviste, avaient engagé le combat avec les leurs, prenant des armes de
fortune, selon ce que chacun put trouver, sortirent pour prêter main forte. Les
Romains les rencontrèrent tandis qu'ils avançaient sans ordre, tout dispersés, et

45. Ville située sur le rivage européen de la mer de Marmara, aujourd'hui Tekirdağ. Elle constituait une étape importante sur la Via Egnatia et servait d'entrepôt pour les céréales récoltées dans la plaine voisine.

46. Sur les effectifs des armées impériales en campagne, voir le traité militaire contemporain *De re militari* (*Three Byzantine Military Treatises*, text, translation, and notes by G. T. DENNIS, Washington DC, 1985, p. 246 et p. 274).

47. Les Rhôs, durant leur seconde campagne contre les Bulgares, s'étaient emparé de la capitale de ces derniers et avaient capturé le tsar Boris et ses enfants (cf. *supra*, p. 242).

ils les massacrèrent, de sorte que, ne pouvant résister fût-ce un instant, ils se
mirent à fuir. Mais la cavalerie de l'armée romaine les précéda, coupa la route
qui menait à la ville et, alors qu'ils fuyaient et se débandaient dans la plaine, ils
furent rejoints et massacrés de sorte que tous les endroits plats furent remplis de
cadavres et qu'on fit des captifs innombrables.

Sphangélos, commandant en chef des forces de Perthslave, – il avait, chez les
Scythes, le deuxième rang après Sphendosthlav –, craignant non sans raison
pour la ville elle-même, fit fermer les portes, qu'il assura avec des barres, puis
monta sur le rempart d'où il repoussait l'attaque romaine avec toute sorte de
traits et de pierres. L'arrivée de la nuit mit un terme à l'assaut. Au matin, on vit
paraître le proèdre Basile avec le gros de l'armée qui suivait. L'empereur, tout
heureux de son arrivée, monta sur une éminence afin de se montrer aux Scythes
tandis que les forces réunies encerclaient la ville. Alors que l'empereur les
exhortait longuement à cesser de résister et à ne pas courir à leur perte complète,
les Scythes refusèrent de quitter le rempart et les Romains, pleins d'une juste
colère, pressèrent le siège, repoussant avec leurs arcs les ennemis qui étaient en
297 haut et appuyant des échelles contre les murs. Un soldat valeureux, l'épée à la
main droite, tenant de la gauche un bouclier par-dessus sa tête, grimpa le premier
par une de ces échelles et, détournant les traits avec son bouclier, repoussant
de l'épée ceux qui venaient l'attaquer et voulaient lui barrer le chemin, il réussit
à monter et à franchir les créneaux puis, dispersant tous les ennemis qui se
trouvaient là, il permit à ceux qui le suivaient de monter en toute sûreté[48]. Il fut
imité par un autre soldat, puis un autre encore, et de plus en plus, qui se mirent
en formation.

Les Scythes, dominés, se jetèrent au bas des murs. Beaucoup d'autres Romains, pris d'émulation, montèrent par des échelles en divers points du rempart et, comme les Scythes étaient désorganisés, certains d'entre eux n'eurent guère de peine à gagner sans se faire remarquer les portes qu'ils ouvrirent pour faire entrer l'armée. Voilà donc comment la ville fut prise ; et les Scythes, fuyant dans les ruelles, étaient rattrapés et tués tandis qu'on faisait prisonniers les femmes et les enfants. Boris, empereur des Bulgares, fut pris avec sa femme et ses enfants. Il portait encore les insignes royaux. On le conduisit devant l'empereur qui le traita avec bienveillance, l'appelant «empereur des Bulgares» et relâcha tous les Bulgares qu'on avait capturés, les laissant libres d'aller où ils voulaient. Il n'était pas venu asservir les Bulgares, disait-il, mais les libérer[49]. Il ne se connaissait pas d'autre ennemi que les Rhôs, et c'était eux qu'il voulait traiter en ennemis.

10. [Prise du palais de Persthlave]

Les plus vaillants des Scythes, au nombre de huit mille, occupèrent une fortification du palais qu'il y avait dans la ville. Pendant quelque temps, sans se faire remarquer, ils s'emparèrent de ceux qui venaient là pour examiner les lieux ou pour faire du butin, et ils les tuaient. Quand l'empereur en eut connaissance, il

48. Il s'appelait Théodose Mésanyktès (LÉON LE DIACRE, p. 135-136).

49. Tzimiskès n'envisageait pas la conquête de la Bulgarie, mais la restauration d'un État bulgare allié.

envoya contre eux une troupe considérable[50] ; mais ceux qu'il envoya restaient inactifs, n'osant tenter un assaut : non par peur des Rhôs, mais parce que la
298 position était forte et inexpugnable. L'empereur eut vite fait de résoudre cette difficulté. Il prit ses armes et marcha à pied en tête de tout le monde. Quand les soldats virent cela, ils s'armèrent tous ensemble et se précipitèrent, brûlant chacun de devancer l'empereur, et donc, avec des cris et des clameurs, ils se jetèrent sur la forteresse. Les Rhôs soutinrent l'assaut avec cœur mais les Romains, mettant le feu en plusieurs endroits, l'emportèrent sur leurs adversaires. Ne pouvant résister en effet à la violence du feu et à l'ardeur des Romains, les Rhôs se jetèrent tous dans le ravin pour s'enfuir. Beaucoup moururent dans le feu, beaucoup furent tués en se jetant en bas tandis que les autres tombèrent sous l'épée ou furent faits prisonniers. Voilà comment la ville fut prise. Elle n'avait pu résister deux jours entiers. Après l'avoir prise, l'empereur la releva, y établit une garnison considérable et la dota largement de tout ce dont elle avait besoin pour vivre. Il y célébra le jour de la sainte Résurrection[51], rebaptisa la ville Iôannoupolis[52], d'après son propre nom, puis, le lendemain, prit la route de Dorostolon, qui s'appelle aussi Dristra.

11. [Tzimiskès marche sur Dorostolon ; victoire romaine[53]]

Quand Sphendosthlav eut été informé de la prise de Persthlave, il en fut bien sûr fort inquiet mais ne se départit pas de son orgueil. Il releva le moral de ses troupes en les exhortant à se montrer dans ces circonstances plus valeureux que jamais. Par ailleurs, il prit toutes les dispositions qu'il put, faisant exécuter tous les Bulgares qui lui inspiraient des inquiétudes, soit environ trois cents[54]. Puis il sortit contre les Romains. L'empereur, s'emparant des villes qu'il trouvait sur sa route et y établissant des stratèges, mettant à sac nombre de forteresses et d'endroits fortifiés qu'il livrait au pillage de ses soldats, poursuivait son chemin. Comme des éclaireurs l'avaient averti que des Scythes arrivaient, il envoya en reconnaissance une troupe d'élite, à la tête de laquelle il mit Théodore de Mistheia[55], avec pour instruction de marcher au-devant de l'armée, de reconnaître les effectifs ennemis et de le tenir informé. Si les troupes adverses avançaient, il
299 fallait éprouver leur force à l'occasion d'escarmouches. Lui-même suivait, en

50. Elle était commandée par Bardas Sklèros (Léon le Diacre, p. 137).

51. Pâques 971.

52. Cette façon de renommer Preslav participe à la politique de légitimation par la victoire d'un empereur usurpateur et meurtrier.

53. Les opérations autour de Dorostolon/Dristra sont parmi les mieux décrites par Skylitzès et on peut comparer son récit à celui de Léon le Diacre, encore plus détaillé. Il semble que les deux historiens se soient inspirés de sources communes dont, une nouvelle fois probablement, les comptes rendus officiels de victoire. Sur les combats et la manière dont ils sont rapportés, cf. St. McGrath, The Battles of Dorostolon (971), dans *Peace and Wars in Byzantium. Essays in Honor of George T. Dennis*, S. J., ed. by T. S. Miller et J. Nesbitt, Washington DC, 1995, p. 152-164.

54. Sviatoslav craignait que la libération de Preslav n'entraînât une insurrection généralisée des Bulgares encore soumis aux Rhôs, car de nombreuses villes se rendirent sans combat à Tzimiskès (Léon le Diacre, p. 139). Paradoxalement, le massacre de l'élite bulgare facilita ensuite la domination byzantine sur le pays.

55. Ville du thème des Anatoliques, aujourd'hui Beyşehir (Belke-Restle, *Galatien*, p. 205-206).

ordre de bataille, avec toute l'armée. Et donc, les soldats de Théodore parvinrent au contact de l'ennemi et l'attaquèrent violemment. Les Rhôs, craignant d'être entraînés dans des embuscades, n'osèrent plus avancer et, après avoir eu beaucoup de blessés et quelques morts, rompirent les rangs. Ils se dispersèrent dans les montagnes voisines et dans les bois épais et profonds qui s'y trouvaient, et c'est ainsi, par la montagne, qu'ils se réfugièrent à Dristra. Ils étaient sept mille, alors que les Romains qui les avaient attaqués et mis en fuite n'étaient que trois cents.

Les Scythes rejoignirent Sphendosthlav qu'ils emmenèrent avec toute son armée pour aller établir leur camp à douze milles de Dorostolon. Ils étaient trois cent trente mille, attendant l'arrivée de l'empereur d'un cœur ferme. Les Romains, enorgueillis de leurs victoires toutes fraîches, dans l'attente de la bataille qui devait tout décider, sachant qu'ils auraient pour allié le Dieu qui toujours aime à secourir non pas les princes aux mains souillées d'iniquité, mais les victimes de l'injustice, étaient pleins d'ardeur et de courage – et non seulement les plus vaillants d'entre eux, mais ceux aussi dont le moral était bas et défaillant –, et ils brûlaient d'en découdre. Lorsque les deux armées furent arrivées en vue l'une de l'autre, après que l'empereur et Sphendosthlav eurent encouragé leurs hommes par des exhortations en leur adressant les encouragements appropriés, dès que les trompettes eurent donné le signal, les adversaires, en masse, animés de la même ardeur, se jetèrent l'un sur l'autre.

Lors du premier choc, les Romains, dans la vigueur de leur élan, abattirent beaucoup d'ennemis et ébranlèrent les lignes barbares. Mais l'ennemi ne céda pas et les Romains ne purent les mettre nettement en déroute. Au contraire, les Scythes, reprenant des forces, attaquèrent de nouveau les Romains en poussant
300 des clameurs. Pendant un temps, le combat fut équilibré ; mais au soir de cette journée, les Romains s'exhortèrent mutuellement et, s'étant comme endurcis par ces exhortations, ils fondirent sur l'aile gauche des Scythes qu'ils abattirent en grand nombre dans leur élan irrésistible. Comme les Rhôs se regroupaient dans le secteur où était le danger, l'empereur envoya en renfort une partie de son entourage, tandis que lui-même venait ensuite, portant bien en vue les insignes impériaux, la lance pointée, éperonnant son cheval et réveillant par ses cris l'ardeur de ses soldats. Un violent combat s'engagea et la bataille connut plusieurs retournements : on dit que la victoire changea douze fois de côté. Non sans peine, les Rhôs, devant les dangers qui les pressaient, renoncèrent et, dans une fuite éperdue, se dispersèrent dans la plaine. Les Romains les poursuivirent et tuèrent ceux qu'ils rattrapaient. Il y eut de nombreux morts, et plus encore de prisonniers. Tous ceux qui purent échapper à ce danger se réfugièrent à Dorostolon.

12. [Siège de Dorostolon]

L'empereur, en l'honneur de sa victoire, offrit un sacrifice à Georges, le martyr victorieux, car c'était le jour consacré à sa mémoire qu'il avait chargé l'ennemi[56]. Puis il s'engagea en personne dès le lendemain sur la route de Dorostolon et,

56. Saint Georges était fêté le 23 avril.

arrivé là, y établit fortement son camp. Il n'entreprit cependant pas un siège, parce qu'il craignait que, comme le fleuve n'était pas gardé, les Rhôs ne puissent s'échapper en bateau. Il campa donc, attendant la flotte romaine. Pendant ce temps, Sphendosthlav fit mettre dans des entraves ou autres liens tous les Bulgares qu'il tenait captifs, au nombre d'environ vingt mille. Il craignait en effet une révolte et se préparait à soutenir le siège. L'empereur, une fois la flotte arrivée, tenta de donner l'assaut aux remparts, et, à plusieurs reprises, il mit en fuite les Scythes qui faisaient des sorties. Un jour que les Romains s'étaient dispersés pour dîner, vers le soir, les barbares, répartis en deux corps, cavaliers et fantassins à la fois, passèrent par deux portes de la cité – celle de l'est, que le stratopédarque[57] Pierre avait pour mission de garder avec des Thraces et des
301 Macédoniens, et celle de l'ouest, dont la surveillance était confiée à Bardas Sklèros avec les troupes d'Orient –, et ils sortirent en ordre de bataille. C'était la première fois qu'on les voyait à cheval car, lors des précédentes rencontres, ils avaient combattu à pied. Les Romains les reçurent de pied ferme et combattirent avec cœur. Pendant longtemps, la lutte fut équilibrée mais à la fin, sur leur propre valeur, les Romains mirent en fuite les barbares qu'ils enfermèrent contre le rempart. Beaucoup moururent lors de ce combat, surtout des cavaliers, cependant que les Romains n'eurent aucun blessé et ne perdirent que trois chevaux.

Les barbares ainsi mis à mal et repoussés à l'intérieur des remparts veillèrent toute la nuit, qui était survenue entre-temps, pleurant ceux qui étaient morts au combat. Leurs gémissements sauvages faisaient frémir, et ceux qui les entendaient pensaient que c'étaient des rugissements et des cris de bêtes fauves plutôt que des lamentations et des plaintes humaines. Au premier sourire du jour, ils firent venir à Dorostolon tous ceux qui étaient dispersés en garnison dans les forteresses et qui, dès qu'on les eut appelés, arrivèrent sans tarder. L'empereur aussi, regroupant toutes ses forces, vint dans la plaine qui est devant la ville et provoqua les barbares à venir livrer bataille. Mais ils ne sortirent pas et il retourna dans son camp où, tandis qu'il restait inactif, vinrent à lui, envoyés de Constantia et des autres places fortes établies au-delà du Danube, des ambassadeurs qui demandaient l'amnistie pour les fautes commises et se livraient à lui avec leurs forteresses. L'empereur les reçut avec bienveillance et envoya des gens prendre possession de ces places, avec des troupes en nombre suffisant pour les garder.

Au soir, les Rhôs ouvrirent toutes les portes de la ville et, bien plus nombreux qu'auparavant, ils attaquèrent les Romains qui ne s'attendaient à rien parce que c'était la nuit. Au premier choc, on crut qu'ils l'emportaient mais les Romains prirent le dessus peu après. En effet, il arriva que Sphangélos fut tué en combattant héroïquement, et les Rhôs, privés de celui qui venait ainsi de mourir, fléchirent tandis que leur ardeur s'émoussait. Cependant, ils résistèrent toute la nuit, et jusqu'au lendemain en plein midi. Alors, l'empereur envoya des troupes pour fermer aux barbares l'accès de la ville et les Rhôs, voyant cela, se mirent
302 aussitôt à fuir. Ils trouvèrent les accès de la ville barricadés et s'enfuirent dans la plaine, où ils furent rattrapés et tués.

57. Pierre avait été nommé à cette charge par Nicéphore Phocas (SKYLITZÈS, p. 228).

La nuit venue, Sphendosthlav entoura d'un fossé profond le rempart de la ville pour gêner les Romains et les empêcher de se jeter de plein élan contre les murs de la ville. Ayant ainsi fortifié la cité, il jugea qu'il fallait soutenir le siège avec toute la vaillance possible. Alors que la plupart des soldats souffraient de leurs blessures et de la famine qui aggravait leur situation, car ils avaient déjà consommé tous leurs vivres et les Romains ne les laissaient pas s'approvisionner au-dehors, Sphendosthlav attendit une nuit profonde, sans lune, durant laquelle tomba du ciel une pluie violente accompagnée d'un effrayant orage de grêle avec des coups de tonnerre et des éclairs horribles, et, s'embarquant sur des monoxyles avec deux mille hommes, il partit au ravitaillement. Ils ramassèrent là où chacun le put du blé, du millet et d'autres vivres, puis ils remontèrent le fleuve sur leurs monoxyles jusqu'à Dorostolon. Tandis qu'ils remontaient le fleuve, ils virent, près de la rive, de nombreux valets d'armes qui abreuvaient les chevaux, coupaient du fourrage ou du bois, et, débarquant, ils s'avancèrent sans bruit à travers les bois et les attaquèrent à l'improviste sans avoir été vus. Ils en tuèrent un bon nombre et forcèrent les autres à s'éparpiller dans les fourrés alentour. Puis ils rembarquèrent et, profitant d'un vent favorable, gagnèrent Dorostolon[58].

Quand il apprit cela, l'empereur, très contrarié, accusa vivement les chefs de la flotte qui n'avaient pas su voir les bateaux des barbares quitter Dorostolon. Il les menaça même de mort au cas où leur vigilance viendrait une fois encore à être prise semblablement en défaut, de sorte qu'ils se mirent à surveiller attentivement les deux rives du fleuve. De son côté, l'empereur poussa le siège pendant soixante-cinq jours au total, combattant chaque jour sans s'accorder de répit ; puis il décida d'essayer de prendre la ville par le blocus et la famine. C'est pourquoi il coupa tous les chemins de fossés auprès desquels il plaça des postes de garde afin
303 que personne ne puisse sortir de la ville pour aller chercher le nécessaire. Puis il resta dans l'expectative. Voilà donc quelle était la situation à Dorostolon.

13. [Nouvelle tentative d'usurpation de la part de Léon et de Nicéphore ; découverte d'une inscription prophétisant le règne de Jean]

Le curopalate Léon et Nicéphore, son fils, qu'on avait fait semblant d'aveugler ainsi que je l'ai dit plus haut, mais dont les yeux étaient restés intacts, préparèrent une nouvelle tentative d'usurpation pour laquelle ils soudoyèrent secrètement beaucoup des gardes de la Ville et du palais. Quand tout fut arrangé comme ils le voulaient, ils louèrent un bateau, embarquèrent et quittèrent l'île où ils étaient astreints à résidence[59]. Ils se rendirent sur la rive du détroit qui fait face à la ville, dans le domaine qu'on appelle Pèlamys[60], et de là, au premier chant du coq, ils gagnèrent Byzance. Mais l'un des conjurés révéla toute l'affaire à Léon, drongaire de la Flotte, à qui était confiée la garde du palais en même temps qu'à Basile le recteur[61], et celui-ci envoya une forte troupe pour s'emparer du curo-

58. Cet épisode n'est pas rapporté par Léon le Diacre.
59. Léon et son fils se trouvaient à Méthymne, dans l'île de Lesbos (LÉON LE DIACRE, p. 145).
60. Sur ce domaine, situé près de Chalcédoine, était construit un monastère (JANIN, *Grands centres* II, p. 35).
61. Basile était aussi logothète du *génikon* (*Archives de l'Athos* V, *Actes de Lavra* I, éd. P. LEMERLE, N. SVORONOS, A. GUILLOU, D. PAPACHRYSSANTHOU, Paris, 1970, p. 125).

palate et de son fils, qui, apprenant cela, se réfugièrent à la Grande Église. On les en tira et ils furent envoyés à l'île de Prôtè, où on leur arracha les yeux[62].

À cette époque-là se produisit quelque chose qui mérite vraiment d'être raconté aussi. Dans le jardin d'un sénateur, on trouva, oubliée dans un coin, une plaque en marbre de Proconnèse avec, sur la bonne face, deux figures, un homme et une femme. Au fronton de cette plaque, il y avait une inscription qui disait à peu près ceci : «Longue vie à Jean et à Théodora, les très chrétiens !» Cela causa la stupéfaction de certaines personnes, qui s'étonnèrent de voir la situation actuelle si clairement prophétisée. Mais d'autres jugèrent que cette affaire n'était pas exempte de fraude et de supercherie et pensèrent que le propriétaire du jardin, par ce procédé, cherchait à s'attirer les bonnes grâces de l'empereur. De quel côté se trouve la vérité, je ne saurais dire.

304 *14. [Suite du siège de Dorostolon ; exploit d'Anémas]*

Les Scythes qui, dans la ville, étaient écrasés par la famine tandis que du dehors les machines de siège les mettaient à mal, surtout dans le secteur que le magistre Jean, fils de Romain Kourkouas[63], avait reçu l'ordre de garder, car la catapulte qui y était causait beaucoup de dégats parmi les assiégés, les Scythes, donc, choisirent quelques hoplites particulièrement vaillants, auxquels ils mêlèrent des hommes armés légèrement et les envoyèrent tenter de neutraliser cette machine. Kourkouas, voyant cela, prit avec lui ses meilleurs hommes et vint à la rescousse au plus vite. Alors qu'il était au milieu des Scythes, son cheval, blessé d'un coup de pique, tomba, et lui avec. Il mourut taillé en pièces. Les Romains, accourus, se battirent avec les Rhôs et gardèrent intacte leur machine, repoussant les Scythes qu'ils enfermèrent dans la ville[64].

Au mois de juillet, le 20, les Rhôs firent une sortie en masse et, s'étant engagés contre les Romains, ils livrèrent bataille, avec pour les encourager et les pousser au combat un homme très célèbre chez les Scythes, un nommé Ikmôr : après Sphangélos, qui avait été tué, c'était celui qu'ils honoraient le plus et, s'il était tenu en si haute estime, il ne le devait pas à la noblesse de son sang ni à la sympathie qu'il inspirait, mais tous le révéraient pour ses seuls exploits.

Anémas, fils du roi des Crétois Kouroupas, un des gardes du corps de l'empereur[65], voyant que cet Ikmôr non seulement combattait personnellement avec ardeur, mais qu'il exhortait les autres et les excitait à faire de même, ébranlant ainsi les lignes romaines, ne se laissa pas impressionner par la taille de cet homme ni effrayer par sa force. Le cœur tout échauffé, il poussa son cheval çà et là, tira l'épée qui était accrochée le long de sa cuisse et, dans un élan irrésistible, marcha

62. Yaḥyā d'Antioche (I, p. 831) attribue à l'impératrice Théodora l'arrestation et l'ordre d'aveuglement de Léon.

63. Le domestique des Scholes sous Romain Lakapènos. Jean était donc cousin de l'empereur.

64. Léon le Diacre (p. 148) donne un récit différent de la mort de Kourkouas. Il accuse le magistre d'avoir, par son ivresse, entraîné la défaite de son contingent. Son armure d'or avait fait croire aux ennemis qu'ils s'attaquaient à l'empereur. Léon suggère également que Kourkouas rencontra cette fin misérable pour avoir pillé à son profit les églises bulgares.

65. Ce fils d'émir avait été capturé lors de la reconquête de la Crète par Nicéphore Phocas (cf. *supra*, p. 210). Les gardes du corps de l'empereur étaient issus des meilleures familles.

sur le Scythe qu'il frappa de son glaive à l'épaule gauche près de la clavicule,
305 lui tranchant le cou de telle façon que la tête, coupée avec le bras droit, tomba par terre. Le Scythe était donc étendu sur le sol ; quant à Anémas, il revint au camp sain et sauf. Cet exploit fit lever toute sorte de clameurs : les Romains poussaient des cris de victoire ; les Scythes, d'horribles gémissements, et leur résistance faiblit. Les Romains fondirent sur eux ; ils fléchirent et s'enfuirent, se réfugiant sans gloire dans la ville. Ce jour-là, beaucoup d'entre eux moururent à la fois parce qu'ils se piétinèrent entre eux à cause de l'étroitesse du lieu et parce que les Romains, les rattrapant, les tuèrent. Sphendosthlav lui-même faillit se faire prendre, mais la nuit, survenue entre-temps, le tira d'affaire. Ceux qui échappèrent au danger, quand ils furent à l'abri de l'enceinte, firent de grandes lamentations sur la mort d'Ikmôr. Quant aux Romains, en dépouillant les barbares qui étaient tombés, ils trouvèrent, gisant parmi les morts, des femmes équipées en guerriers : elles avaient combattu les Romains avec les hommes.

15. [Combat indécis sous les murs de Dorostolon]

Pour les barbares, la guerre tournait mal et ils n'avaient nulle part l'espoir de trouver des alliés car leurs congénères étaient loin et les peuples barbares des contrées voisines, par crainte des Romains, se refusaient à leur prêter main forte ; d'autre part ils manquaient du nécessaire, qu'ils ne pouvaient se procurer en aucun endroit parce que la flotte romaine surveillait étroitement les rives du fleuve. Au contraire, les Romains voyaient affluer chaque jour, comme d'une source intarissable, les biens de toute sorte tandis que leurs forces de cavalerie et d'infanterie s'accroissaient sans cesse. Il n'était pas possible non plus aux barbares de monter sur leurs barques pour s'enfuir parce que les passages, comme je l'ai dit, étaient étroitement surveillés. Ils tinrent donc conseil. Certains étaient d'avis de profiter
306 de la nuit pour se retirer sans se faire voir, d'autres, de demander aux Romains un traité avec des garanties puisqu'ils n'avaient pas d'autre moyen de retraite, puis de rentrer chez soi. Tandis qu'ils exprimaient l'avis qu'inspiraient à chacun les circonstances, mais que tous désiraient arrêter une bonne fois la guerre, Sphendosthlav de son côté les exhortait à combattre plutôt une fois encore les Romains : ou bien ils l'emporteraient sur l'ennemi après un beau combat, ou bien, vaincus, ils auraient préféré une mort glorieuse et bienheureuse à une vie de honte et d'opprobre. La vie leur serait en effet invivable s'ils s'enfuyaient pour se tirer d'affaire, puisqu'ils seraient alors un objet de mépris pour les peuples voisins, qui les avaient tant redoutés naguère. L'avis de Sphendosthlav fut agréé et tous décidèrent d'exposer leur vie au danger ultime en engageant toutes leurs forces.

Le lendemain donc, ils firent une sortie générale, fermèrent les portes afin que personne ne pût s'enfuir et venir se réfugier dans la ville, et ils attaquèrent les Romains. Un violent combat s'engagea. Les barbares combattaient avec cœur et les Romains, brûlés par le soleil et souffrant de la soif à cause de leur armement complet et parce qu'on était en plein midi, commencèrent à fléchir. L'empereur s'en rendit compte et vint bien vite leur porter secours avec les hommes qui l'entouraient. Lui-même prit en charge la pointe du combat tandis qu'il ordonnait de porter aux troupes souffrant du soleil et de la soif des outres pleines de vin et d'eau grâce auxquelles les soldats purent vaincre la soif et l'ardeur du soleil, de sorte que, se reprenant, ils se jetèrent sur les Scythes avec violence et

impétuosité. Ceux-ci les reçurent vaillamment et le combat fut indécis jusqu'à ce que l'empereur remarque l'étroitesse du lieu et comprenne que c'était de là que venait la résistance opposée par les Scythes à des Romains qui, ne pouvant se déployer, étaient dans l'impossibilité de faire paraître en rien leur valeur. Alors il ordonna aux stratèges de se retirer vers la plaine et de s'écarter de la ville en donnant l'impression qu'ils fuyaient, sans pour autant reculer précipitam-
307 ment, mais en cédant du terrain lentement et petit à petit ; puis, quand ils auraient attiré loin de la ville leurs adversaires lancés à leur poursuite, de tourner bride tout à coup et, faisant volte-face avec leurs chevaux, d'attaquer l'ennemi.

Les Romains exécutèrent donc ces ordres, tandis que les Rhôs, croyant que la retraite des Romains était une fuite, s'encourageant les uns les autres, les poursuivirent en poussant de grands cris. Quand les Romains furent arrivés au lieu fixé, ils firent demi-tour et chargèrent vaillamment les Rhôs. Il y eut là un violent combat, et il arriva que le stratège Théodore de Misthéia, dont le cheval reçut un coup de lance, tomba à terre. Il y eut autour de lui une violente mêlée, car les Rhôs et les Romains mettaient leur point d'honneur, les uns à le tuer, les autres à ne pas le laisser emporter. En effet, Théodore, tombé de cheval, avait attrapé un Scythe par la ceinture et, à la seule force de son bras, il l'agitait çà et là comme un petit bouclier, repoussant ainsi les traits qu'on lui jetait et se repliant petit à petit vers les Romains à reculons. Pour finir, les Romains se ruèrent sur les Scythes, qu'ils repoussèrent, et ils tirèrent d'affaire Théodore. Puis les armées se séparèrent complètement avant que la décision, dans cette bataille, se fût faite.

16. [Tzimiskès provoque en vain Sphendosthlav ; nouvel engagement ; exploits et mort d'Anémas]

L'empereur, qui voyait les Scythes combattre avec plus de cœur maintenant qu'auparavant, accablé par le temps qui passait et pris de compassion pour les malheurs des Romains auxquels cette guerre coûtait tant de maux, pensa que l'affaire devait être décidée par un combat singulier. Il envoya donc un émissaire à Sphendosthlav pour le provoquer en duel : il fallait, disait-il, que l'affaire fût décidée par la mort d'un seul homme plutôt que de laisser les nations s'entretuer et aller peu à peu à leur ruine. Le vainqueur serait le maître absolu. Mais Sphendosthlav n'accepta pas ce défi et fit une réponse méprisante en disant qu'il
308 pourvoirait lui-même à ses affaires mieux que son ennemi ; et si celui-ci était las de vivre, il y avait mille autres façons de mourir, entre lesquelles il n'avait qu'à choisir celle qu'il préférait. Après ces fanfaronnades, il se remit à préparer la guerre avec plus d'ardeur encore.

L'empereur, abandonnant tout espoir de le provoquer au combat, mettait tout en œuvre pour fermer l'accès de la ville aux barbares et, pour cette tâche, il envoya le magistre Bardas Sklèros avec les *tagmata* dont il était le stratège, tandis qu'il ordonnait au patrice Romain – le fils de l'empereur Constantin, fils de Romain l'Ancien – et au stratopédarque Pierre de charger l'ennemi avec les troupes qu'ils commandaient. Et ceux-ci donc, se lançant à l'attaque, combattaient vigoureusement les Scythes qui, de leur côté, les reçurent avec cœur de sorte que cette bataille connut plusieurs péripéties et retournements et que la lutte resta indécise fort longtemps.

C'est alors qu'une fois encore Anémas, fils de l'émir de Crète, poussant çà et là son cheval en l'éperonnant avec force, se porta contre Sphendosthlav avec une fougue juvénile et, fendant les lignes ennemies, vint le frapper en pleine tête, le jetant au bas de son cheval, sans toutefois le tuer, car l'armure que portait Sphendosthlav l'empêcha. Anémas fut lui-même encerclé, frappé par plusieurs adversaires et tué, trouvant ainsi une mort héroïque et provoquant une vive admiration même dans le camp adverse.

17. [Saint Théodore secourt les Romains]

On dit qu'alors tout particulièrement les Romains bénéficièrent aussi du secours divin. En effet, une tempête se leva au sud et les Scythes l'eurent face à eux de sorte qu'elle ne leur permit pas de combattre comme ils le voulaient. De plus, un homme apparut à toute l'armée des Romains, monté sur un cheval blanc, combattant en première ligne, ébranlant et désorganisant les bataillons ennemis. Personne ne l'avait vu avant ni ne le revit après et l'on dit qu'il s'agissait de l'un des deux Théodore, les martyrs victorieux, que l'empereur toujours avait avec lui pour combattre et pour le protéger contre ses ennemis. De fait, il se trouva que ce combat eut lieu le jour même où nous avons l'habitude de fêter la mémoire du Stratélate[66].

309 D'autre part, à Byzance, une dame respectable assura que cette apparition était due à la puissance divine car, le jour précédant la bataille, elle avait eu un rêve et il lui avait semblé être en présence de la Mère de Dieu, qu'elle entendit dire à un soldat : «Messire Théodore, Jean, qui est mon ami et le vôtre, est dans l'embarras. Hâtez-vous donc de lui porter secours.» Au lever du soleil, elle avait raconté tout cela à ses voisins. Voilà donc pour ces visions. Quant aux Scythes, à nouveau, ils furent mis en fuite et, trouvant les portes de la ville barrées par Sklèros, ils se répandirent à travers la plaine où, se piétinant les uns les autres ou tombant sous les coups des Romains, ils eurent un nombre incalculable de morts tandis que tous les autres ou presque furent blessés. L'empereur, pour honorer le martyr et s'acquitter de la reconnaissance qu'il lui devait pour son aide, fit détruire de fond en comble l'église où est déposé son saint corps et la reconstruisit en lui donnant grandeur et splendeur et en la dotant de propriétés magnifiques ; et, au lieu d'Euchanéia, il lui donna le nom de Théodôropolis[67].

18. [Traité avec Sphendosthlav ; triomphe de Tzimiskès]

Sphendosthlav, qui avait tout essayé et qui toujours avait eu le dessous, voyant qu'il ne lui restait nul espoir, se décida à traiter. Il envoya donc à l'empereur des ambassadeurs pour demander des garanties selon lesquelles il serait

66. L'intervention du merveilleux vise une nouvelle fois à souligner le soutien divin aux entreprises impériales. La commémoraison du saint, au jour de la bataille, le 8 février, justifie l'invocation à Théodore ; mais le choix de ce saint s'explique aussi par sa popularité au sein de l'armée d'Orient.

67. Il s'agit sans doute d'une erreur de Skylitzès, car le nom de Théodôropolis pour Euchanéia, qui abritait certes un sanctuaire dédié à Théodore, n'est pas attesté par les listes épiscopales. En revanche Léon le Diacre (p. 158), qui ne mentionne pas la construction d'une église, affirme que Dristra fut renommée Théodôropolis, information vérifiée par l'existence de sceaux d'un catépan de Théodôropolis, trouvés à Preslav (JORDANOV, *Preslav*, n[os] 228-231).

compté au nombre des alliés et amis des Romains et serait autorisé à retourner chez lui avec les siens sans encombre, tandis que tout Scythe voulant commercer pourrait venir en toute liberté. L'empereur, recevant cette ambassade, répéta la fameuse sentence selon laquelle «les Romains ont coutume de vaincre leurs ennemis par leurs bienfaits plutôt que par les armes», et il donna son agrément à tout ce qu'on lui demandait[68]. Une fois ce traité passé, Sphendosthlav demanda encore à avoir un entretien avec l'empereur, qui accepta. Il s'y rendit donc et, s'étant rencontrés, ils s'entretinrent à leur gré, puis se séparèrent[69]. Sur la demande encore de Sphendosthlav, l'empereur envoya des ambassadeurs chez les Petchénègues pour leur proposer, s'ils le désiraient, de les tenir pour amis et alliés, tout en leur demandant de ne pas franchir le Danube pour ravager la
310 Bulgarie et de laisser aux Rhôs libre passage sur leur territoire pour rentrer chez eux. C'était l'évêque d'Euchaïtes[70] Théophile qui accomplissait cette ambassade, et les Petchénègues, la recevant, refusèrent simplement de laisser passer les Rhôs ; pour le reste, ils sanctionnèrent le traité.

Les Rhôs partirent sur leurs bateaux et l'empereur, après avoir pris les mesures nécessaires pour les forteresses et les villes des bords du fleuve, revint en territoire romain[71]. Il fut accueilli par l'évêque de la Ville avec le synode et par tous les dignitaires, au milieu des péans et des acclamations victorieuses ; ils apportaient des couronnes et avaient préparé splendidement un char tiré par quatre chevaux blancs sur lequel ils priaient l'empereur de monter pour célébrer son triomphe. Mais lui, qui voulait éviter toute arrogance et manifester au contraire sa modération, s'il accepta les couronnes qu'on lui présentait, c'est monté sur un cheval blanc qu'il célébra son triomphe, tandis que, sur le char, il fit mettre les robes royales des Bulgares avec au-dessus une icône de la Mère de Dieu protectrice de la Ville, ordonnant qu'il le précédât[72]. Arrivé à ce qu'on appelle le Forum, rassasié d'acclamations, il rendit grâce pour ses victoires à la Mère de Dieu et à son Fils, devant les gens de la Ville, il dépouilla Boris des insignes de la royauté bulgare[73], c'est-à-dire une couronne d'or, une tiare tissée

68. Léon le Diacre, comme Skylitzès, interprète les termes de l'accord entre Tzimiskès et Sviatoslav comme une marque de la philanthropie impériale. En réalité, Tzimiskès ne semblait pas en mesure d'emporter d'assaut Dristra et mieux valait traiter, en rétablissant la situation qui prévalait avant l'initiative de Nicéphore Phocas, d'autant plus que cette solution laissait en fait l'empereur maître de la Bulgarie.

69. Cette rencontre personnelle entre les deux hommes expliquerait pourquoi Léon le Diacre – à partir d'une source de nature officielle (une proclamation impériale de victoire), qu'il a sans doute utilisée – nous a laissé un portrait physique du chef russe (Léon le Diacre, p. 156-157).

70. Euchaïtes est située dans le thème des Arméniaques, d'où sont originaires les Kourkouas, ce qui explique que Théophile, sans doute un familier de Tzimiskès, ait pu être présent et choisi comme ambassadeur.

71. Les sceaux découverts à Preslav permettent de comprendre l'organisation militaire mise en place par Tzimiskès (N. Oikonomidès, À propos de la première occupation byzantine de la Bulgarie (971-*ca* 986), *Mélanges Ahrweiler*, p. 581-589).

72. Une nouvelle fois, cette humilité démonstrative de l'empereur est destinée à mettre en relief l'appui divin qui légitime son pouvoir. Sur les innovations de cette cérémonie triomphale, cf. McCormick, *Eternal victory*, p. 171-174.

73. Tzimiskès réorganisa la Bulgarie en diverses stratégies appuyées sur les grandes forteresses, Preslav, Dristra, et il rénova des forteresses des bouches du Danube (Stephenson, *Balkan Frontier*, p. 55-58).

de byssus[74], des brodequins rouges. De là, il se rendit à la Grande Église où il consacra à Dieu la couronne bulgare ; puis, après avoir élevé Boris à la dignité de magistre[75], il se rendit au palais. Sphendosthlav, rentrant chez lui, passa par le territoire des Petchénègues où il tomba dans des embuscades préparées pour le recevoir[76]. Il fut complètement anéanti, lui et son armée, parce que les Petchénègues, furieux, ne pouvaient lui pardonner les traités passés avec les Romains.

311 *19. [Diverses mesures de Tzimiskès ; nouveau patriarche]*[77]

L'empereur, en action de grâces au Christ Sauveur pour ses victoires, fit reconstruire entièrement l'église qui est au-dessus de la voûte de la Chalcé, sans rien épargner de ce qui pouvait contribuer à sa splendeur et à son ornement[78]. Il fit remise aussi à tous les contribuables de ce qu'on appelle le *kapnikon*[79] et il ordonna que, sur le *nomisma* et sur l'obole[80], on représentât l'image du Sauveur, ce qui ne s'était pas fait auparavant. On grava aussi, sur une des deux faces, des lettres dans la langue des Romains, qui se lisaient ainsi : «Jésus-Christ, roi des rois[81].» Les empereurs, par la suite, conservèrent cet usage.

Le patriarche Basile fut l'objet d'accusations et, après qu'il eut été déposé par le synode[82], on promut patriarche Antoine Stoudite[83].

20. [Comète]

Au mois d'août de la troisième indiction[84], on vit une comète – ce qu'on appelle une comète barbue –, et elle fut visible jusqu'au mois d'octobre de la quatrième indiction. Elle présageait la mort de l'empereur et les irréparables malheurs que les guerres civiles allaient causer à la terre des Romains.

74. Étoffe très précieuse, sorte de lin très fin, mentionnée dans l'Évangile où l'on voit le mauvais riche couvert de pourpre et de byssus (Luc 16. 19).

75. Boris est ainsi intégré au système interne des dignités byzantines, à un niveau élevé.

76. Son crâne servit de coupe à boire comme il est de tradition chez les peuples nomades.

77. Le récit de Skylitzès est très incomplet et ne mentionne même pas le mariage d'une nièce de Tzimiskès avec Otton II, le fils et héritier de l'empereur germanique, au printemps 972, union qui complétait la reconnaissance du coup d'État de Tzimiskès et assurait la protection des possessions italiennes de l'empire.

78. Cette église avait été construite par Romain Lakapènos et dotée d'un clergé de douze membres. Jean Tzimiskès l'agrandit, lui donna cinquante desservants et y déposa certaines reliques saisies lors de ses campagnes (Janin, *Églises* I, p. 529-530).

79. Cet impôt sur les feux se montait sans doute à deux pièces d'argent par foyer (Oikonomidès, *Fiscalité*, p. 30). Rappelons que Jean Tzimiskès avait déjà offert une remise d'impôt aux contribuables des Arméniaques.

80. Nom antique pour le *follis*.

81. Sur le monnayage de Jean Tzimiskès, cf. *DOC* III, 2, p. 588-589.

82. Selon Léon le Diacre (p. 163), le patriarche Basile fut accusé de comploter contre l'empereur, peut-être en faveur de Bardas Sklèros dont on sait qu'il faillit être aveuglé sous Tzimiskès. Il fut exilé dans son monastère du Scamandre.

83. Les dates du patriarcat d'Antoine (déc. 973-juin 978) ont été établies par J. Darrouzès (Sur la chronologie du patriarche Antoine III Stoudite, *REB*, 46, 1988, p. 55-60).

84. Août 975.

21. [Campagne de Tzimiskès contre Damas[85]]

Les villes précédemment conquises par l'empereur Nicéphore et celles qui étaient devenues tributaires des Romains ayant regimbé, comme je l'ai dit plus haut, rejetant la domination romaine, l'empereur partit en campagne contre elles et s'avança jusqu'à Damas[86].

22. [Tzimiskès empoisonné par le parakoimomène Basile ; {son portrait}]

Il les reprit en main, les unes par la persuasion et les négociations, les autres par les armes et par la force, puis, après avoir tout rétabli comme il le fallait, il reprit la route de la capitale. Arrivé à Anazarbe, comme il longeait le Podandos et le reste de cette région, examinant ce qu'il rencontrait et voyant des propriétés somptueuses et des villages prospères et féconds en toute chose, il demandait aux gens qu'il rencontrait à qui appartenait tout cela. Il apprit de la bouche de ceux qu'il interrogeait que toutes ces propriétés étaient au parakoimomène Basile : «Celle-ci et celle-ci ont été conquises naguère et ajoutées à la terre des
312 Romains par l'empereur Nicéphore, celle-ci par tel domestique des Scholes, celle-ci par untel, celle-ci et celle-ci par vous-même, et elles ont été données à Basile.» D'autre part, sur ces terres conquises, il ne vit rien de notable qui eût été laissé au Trésor public[87]. Alors il s'affligea et, poussant un profond soupir : «Quel scandale !», dit-il en s'adressant aux gens présents, «On dépense l'argent de l'État, les armées romaines souffrent, les empereurs vont peiner au-delà des frontières : et les conquêtes résultant de tant d'efforts deviennent la propriété d'un seul homme, et c'est un eunuque !»

Voilà ce que dit l'empereur ; et l'une des personnes présentes transmit ses paroles à Basile, excitant ainsi sa colère. Désormais, il se mit à guetter l'instant propice pour se défaire de l'empereur. Un jour donc, après s'être insinué à force

85. Le récit de Léon le Diacre et surtout celui de Skylitzès sont très déséquilibrés, car ils accordent peu de place à l'Orient, qui fut le principal champ d'opérations sous Tzimiskès. Skylitzès, qui consacre quatre lignes à la plus importante expédition, omet les campagnes de 972 et 974, que Yahyā d'Antioche et Matthieu d'Édesse (p. 28-33), plus sensibles aux événements d'Orient, nous décrivent de manière plus détaillée. Ces campagnes menèrent Tzimiskès au-delà de l'Euphrate et il s'empara de Nisibe à l'automne 972, mais Mélias, le domestique des Scholes qu'il laissa en Orient, se fit battre et capturer devant Amida en juin 973 (Yaḥyā d'Antioche II, p. 353-354). Sur les campagnes de Tzimiskès en Orient, cf. M. Canard, La date des expéditions mésopotamiennes de Jean Tzimiskès, *Mélanges Henri Grégoire*, II. *Annuaire de l'Institut de Philologie et d'Histoire orientale et slave*, X, 1960, p. 99-108, repris dans Canard, *Byzance*, nº XIII.

86. Tzimiskès doit lutter contre les Fatimides alors au faîte de leur puissance militaire. La campagne de 975 conduisit l'empereur en Syrie et il obtint en effet que l'émir de Damas lui versât un tribut pour éviter une attaque contre sa ville. Matthieu d'Édesse nous a conservé une lettre qu'il attribue à Tzimiskès. Ce dernier, s'adressant au roi bagratide Ašot III, exaltait la victoire des chrétiens face aux musulmans et évoquait les reliques du Christ et de saint Jean-Baptiste dont il s'était saisi à Djabala de Syrie (Matthieu d'Édesse, p. 28-33). D'après Yahyā d'Antioche (II, p. 368-369), l'empereur s'empara de Baalbek, fit de l'émir de Damas un tributaire de l'empire, prit Beyrouth, mais échoua devant Tripoli, avant de conquérir les forteresses de Balanias et Saône, donnant au duché d'Antioche ses frontières pour un siècle. Sur l'extension de la campagne de Tzimiskès vers le sud, cf. P. E. Walker, The "Crusade" of John Tzimiskes in the Light of New Arabic Evidence, *Byz.*, 47, 1977, p. 301-327.

87. Les terres conquises, libres de propriétaire ou appartenant à l'émir vaincu, étaient gérées par des curateurs publics ou des *épiskeptitai*.

de caresses auprès de l'échanson ordinaire de l'empereur et avoir achevé de le tromper par des présents, il mêla un poison qui n'était pas des plus violents : il ne mettait pas rapidement ses victimes en danger, mais au contraire n'agissait qu'avec le temps et minait petit à petit les forces de celui qui le buvait. Il le mélangea à la boisson de l'empereur, qui le but. La maladie le gagna peu à peu, ses forces diminuèrent ; pour finir, il eut des anthrax aux épaules, le sang lui coula en abondance par les yeux et, rentré dans la Ville reine, il quitta cette vie[88]. Il avait régné six ans et autant de mois en plus[89], laissant pour lui succéder Basile et Constantin, les enfants de Romain.

{Voici quel était son aspect. Il était blanc de visage, avec un beau teint. Pour sa chevelure, blonde et rare, il la laissait descendre sur le front. Ses yeux étaient énergiques et clairs ; son nez, fin et bien proportionné. Sa moustache, rousse, était extrêmement allongée sur les côtés, tandis que sa barbe était de taille normale, comme il est naturel, et bien fournie. Il était petit de taille, mais sa poitrine et son dos étaient larges. Il avait une force colossale et la dextérité et la vigueur de son bras étaient irrésistibles. Son âme, au tempérament héroïque, était intrépide et impavide, faisant paraître dans un corps si petit, une audace surhumaine. En effet, il n'avait pas peur de charger seul un bataillon tout entier et, après avoir
313 fait de très nombreuses victimes, il revenait auprès des siens plus vite que ne vole un oiseau. Pour les sauts, les jeux de balle, le javelot, l'arc qu'on tend et les tirs, il passait tous ses contemporains. Il faisait mettre en ligne quatre chevaux de selle, et, prenant son élan d'un côté, volant comme un oiseau, il allait s'asseoir sur le dernier d'entre eux. Il tirait des traits qui traversaient l'orifice d'une bague, et touchait son but. Il mettait une balle de cuir au fond d'un vase de verre et, éperonnant sans cesse son cheval pour accélérer sa course, il frappait la balle d'une canne, la faisant bondir et voler tandis que le vase restait sur place sans bouger. Il aimait donner, et donner largement, si bien que personne, après lui avoir demandé quelque chose, ne serait reparti les mains vides si le parakoimomène Basile ne l'avait retenu. Il avait pour défaut de se laisser aller aux beuveries parfois plus que de raison, et d'être trop sensible aux plaisirs de la chair. Lorsqu'il monta sur le trône, il avait quarante-cinq ans, et il mourut après avoir vécu au total cinquante-et-un ans.

L'évêque de Sébastée dit que le règne de Basile commença le 11 janvier, et c'est plutôt lui qu'il faut croire[90].}

88. L'accusation d'empoisonnement de l'empereur n'est pas vérifiable.

89. Le décompte de Skylitzès est inexact, puisque Tzimiskès a régné du 11 décembre 969 au 10 janvier 976, jour de sa mort (Léon le Diacre, p. 178). L'interpolateur le rectifie.

90. Interpolation de AE.

BASILE ET CONSTANTIN[1]

1. [Le proèdre Basile exerce le pouvoir]

Voilà donc quelle fut la fin de Jean. Le pouvoir impérial revint ensuite à Basile et à Constantin, les fils de Romain[2]. C'était l'an 6484, quatrième indiction, au mois de décembre[3]. Basile était en la vingtième année de son âge et Constantin de trois ans son cadet. Ils n'eurent d'empereurs que l'apparence et le nom tandis que les affaires étaient tenues en main par le proèdre Basile, parce que les empereurs étaient encore dans un âge trop jeune et trop tendre et que leur esprit n'était pas encore assez mûr[4]. Dès que le pouvoir fut échu aux enfants de Romain, Basile envoya des courriers rapides afin de faire revenir d'exil au palais leur mère. Par ailleurs, il redoutait des révoltes contre les empereurs et craignait plus que tout autre le magistre Bardas Sklèros qui toujours guettait l'occasion de s'emparer de l'empire et sans cesse était gros d'une rébellion : il s'était déjà fait arrêter après avoir comploté contre l'empereur Jean et, alors qu'il avait été condamné à avoir les yeux crevés, c'était Jean qui lui avait épargné ce châtiment. Basile, donc, qui le redoutait tout particulièrement parce qu'il avait en mains à cette époque toutes les armées romaines, qu'il menait sans peine et tournait à son gré – car il avait été nommé général en chef de tout l'Orient[5] –, jugea qu'il serait, pour l'empire, expédient et sûr de le priver de l'essentiel de son pouvoir afin qu'il eût moins de force pour se lancer dans la révolte qu'il sentait venir. Il le démit donc de son commandement de général en chef et le nomma duc des

1. Skylitzès est le seul chroniqueur byzantin à fournir un récit, certes lacunaire, du règne de Basile II, puisque Zônaras et Kédrènos dépendent de ses informations. Pour vérifier son témoignage, il faut le confronter à ceux d'Asolik de Taron, limité aux affaires du Caucase, et de Yaḥyā d'Antioche, qui est de bonne qualité, mais concerné principalement par les événements de l'Orient. Aucun ouvrage récent ne prend en compte l'ensemble du règne et il faut remonter au livre, remarquable pour son époque, de G. SCHLUMBERGER, *L'épopée byzantine à la fin du dixième siècle*. II. *Basile II le tueur de Bulgares*, Paris, 1900. Certains aspects du règne ont fait l'objet de travaux plus récents, la vie politique dans CHEYNET, *Pouvoir,* et dans *Byzantium*, livre consacré à l'An mil, dans lequel des contributions sur la politique matrimoniale de Basile (J. Shepard), le rôle des élites (C. Holmes), la politique extérieure (J.-Cl. Cheynet, P. Stephenson, V. von Falkenhausen), et l'influence du millénarisme (P. Magdalino) ainsi que divers autres aspects, notamment le rapport entre Basile et les cercles lettrés. Sur le millénarisme, cf. aussi, I. ŠEVČENKO, Unpublished Byzantine texts on the End of the World about the year 1000 AD, *Mélanges Dagron*, p. 561-578.

2. La succession fut d'autant plus facile que Jean Tzimiskès n'avait pas de descendance.

3. 976.

4. La seconde raison paraît meilleure que la première puisque Basile avait atteint l'âge de dix-huit ans et son frère quinze. Il est possible que Constantin ait pris femme à cette date, puisque sa seconde fille, Zoé, est née vers 978.

5. Le récit de Skylitzès paraît manquer de cohérence : Sklèros a failli avoir les yeux crevés sous Tzimiskès en raison d'une accusation de complot, or on le retrouve ensuite à la tête des armées d'Orient. Mais cette nomination ne peut être le fait du parakoimomène Basile, qui cherchait précisément à réduire son influence.

tagmata de Mésopotamie[6], avec ordre de faire vigilance et de surveiller les incursions des Sarrasins. Il procéda de même avec Michel Bourtzès qu'il soupçonnait et qu'il s'efforça de séparer de l'hétairie de Sklèros, car Bourtzès était
315 avec lui, commandant un corps de soldats. Basile l'honora du rang de magistre et le nomma duc d'Antioche sur l'Oronte[7].

Par ailleurs, pour surveiller et commander tous les *tagmata* orientaux, il désigna le patrice Pierre, qui était un homme de Phocas, et qu'il nomma stratopédarque[8]. C'était un eunuque, mais fort énergique par ailleurs, et qui avait une grande expérience de la guerre.

Tout cela piqua vivement Sklèros au point qu'il n'eut pas la force d'âme de garder pour lui cette contrariété et qu'il se répandit en récriminations et en reproches : pour tous ses exploits et toutes ses victoires, voilà les récompenses qu'il recevait, et il était promu à un poste inférieur[9] ! Le parakoimomène ne s'en émut guère, ou même pas du tout. Il dit à Bardas d'être content de ce qu'on lui donnait et de ne pas chercher à obtenir plus, à moins qu'il ne veuille, au lieu d'exercer un commandement, se retrouver à n'être plus le maître que de sa maison.

2. *[Débuts de la révolte de Sklèros[10]]*

Alors que le parakoimomène avait pris ces dispositions, Bardas se hâta de quitter la Ville reine pour rejoindre le commandement qu'on lui avait confié. Dans ses précédents postes, on l'avait vu bien souvent manifester son sérieux et son énergie, de sorte qu'il était aimé de toute l'armée pour ainsi dire, et qu'il put s'ouvrir à plusieurs personnes en qui il avait confiance, surtout dans le *tagma* des Stratélates, du projet qu'il méditait en secret. Tout aussitôt donc, jugeant le moment venu de faire paraître au grand jour ses intentions, après en avoir délibéré avec ses proches, le voici qui donne naissance à la rébellion qu'il avait conçue depuis si longtemps et qui prend les armes contre ses empereurs et ses compatriotes. Aussitôt, il envoie dans la Ville reine un certain Anthès, appelé Alyatès[11], l'un de ses serviteurs les plus spécialement actifs, avec mission, s'il le pouvait, d'enlever son fils Romain[12] qui se trouvait alors dans la Ville impériale et de le lui ramener. Alyatès, arrivé en ville, s'efforça de toutes les façons de donner le change et se répandit en propos injurieux contre Sklèros. C'est ainsi qu'il déjoua tous les soupçons et que, dupant tout le monde, il put enlever
316 Romain, qu'il conduisit à Sklèros. Bardas, qui désormais avait fait éclater ses

6. Il semble que Sklèros n'ait pas été nommé stratège du thème de Mésopotamie, mais commandant (duc) de *tagmata* stationnés dans ce thème.

7. Michel Bourtzès comptait au nombre des conquérants d'Antioche en 969 (cf. *supra*, p. 229).

8. Pierre avait déjà occupé cette fonction du temps de Tzimiskès (cf. *supra*, p. 252).

9. Il s'agit bien d'une sanction : le poste de duc de Mésopotamie est inférieur de deux rangs à celui de stratélate dans le *taktikon* de l'Escorial, mais il est nettement plus élevé que celui de simple stratège de Mésopotamie, dont il se distingue.

10. La bibliographie se rapportant à la rébellion de Sklèros est très abondante. On en trouvera mention dans SEIBT, *Skleroi*, p. 35-48 et CHEYNET, *Pouvoir*, p. 33-34.

11. Première mention d'une famille qui donna de nombreux stratèges au cours du siècle. Le prénom Anthès, très rarement porté à cette époque, était celui d'un proche de Constantin V (*PBE*, Anthes 3).

12. Sur Romain, cf. SEIBT, *Skleroi*, p. 60-65.

projets au grand jour, ceignit le diadème et prit les autres insignes de l'empire. Il fut acclamé comme empereur des Romains par toute l'armée qui était avec lui et ce furent les Arméniens qui prirent l'initiative de ces acclamations.

Sachant bien que celui qui risque un tel coup de dés doit avoir beaucoup d'argent, sans quoi on ne peut rien faire de ce qu'il faut, comme dit quelque part l'Orateur[13], il s'occupa aussitôt d'en réunir. Il fit donc arrêter les percepteurs des impôts de l'État[14] et ce fut lui qui perçut l'argent public. Il arrêtait aussi ceux dont il pouvait penser qu'ils étaient riches à quelque autre titre et leur extorquait de l'argent, tandis que certains lui apportaient spontanément leur fortune, dans l'espoir de recevoir davantage. C'est ainsi qu'en peu de temps il rassembla beaucoup d'argent. Après s'être emparé d'une puissante forteresse appelée Charpété[15], en Mésopotamie, il la fortifia de toutes les façons et y établit une garnison suffisante, puis il y déposa l'argent qu'il avait rassemblé, se constituant des réserves pour avoir une base d'où repartir en cas d'insuccès et un port où s'abriter. Il échangea des garanties avec les Sarrasins de la région, Apotoulph[16], émir d'Amida, qu'ils appellent Amet, et Apotaglé[17], émir de Martyropolis, qu'ils nomment Miépherkeim[18]. Il s'allia aussi avec eux par des mariages[19] et, consolidant ainsi l'amitié qui les unissait, reçut d'eux beaucoup d'argent ainsi qu'une troupe auxiliaire de trois cents cavaliers arabes.

Quand le bruit de ces événements se fut partout répandu, tous ceux qui se complaisent dans les révolutions se précipitèrent vers lui. Puis, l'été arrivé, Sklèros leva le camp avec toutes ses forces et se hâta vers la Ville impériale, tout plein d'espoir et croyant qu'il n'aurait qu'à s'installer au palais. Ce qui l'encourageait en effet et le rendait plus audacieux dans cette entreprise, c'était la vision qu'avait eue de nuit un moine menant une vie de vertu : il avait cru voir en effet
317 des hommes de feu se saisir de Bardas et le conduire sur une éminence très élevée où il rencontrait une femme dont l'apparence dépassait ce qu'il est donné aux hommes de voir. Elle lui remettait le fouet impérial. Ce fouet, Bardas pensait que c'était le symbole de l'empire : mais en réalité, c'était la colère de Dieu contre les Romains.

3. *[Envoi du stratopédarque Pierre ; Sklèros marche sur Césarée]*

Dès que la nouvelle de cette révolte eut atteint la Ville reine, les empereurs furent pris d'anxiété et, dans la Ville, tous les gens sensés qui ne s'étaient pas laissé corrompre furent découragés tandis que se réjouissaient ceux-là seulement

13. Démosthène, *Olynth.* 1, 20.

14. Sklèros avait fait arrêter le *basilikos* de Mélitène et avait saisi six cents livres d'or, puis, assuré de ce trésor, il s'était fait proclamer *basileus* (YAḤYĀ D'ANTIOCHE II, p. 372).

15. La Ḥiṣn Ziyād des textes arabes, aujourd'hui Harput, en Turquie orientale.

16. Abū Dulaf, gouverneur d'Amida/Diyarbakir jusqu'en 979/980 pour le compte d'Abū Taglib.

17. Abū Taglib, émir hamdanide de Mossoul, mort en Palestine en 979/980 (RIPPER, *Marwāniden*, p. 498).

18. Martyropolis, en arabe Mayyāfāriqīn, l'actuelle Silvan, est située au nord-est d'Amida (*ODB*, col. 1308-1309).

19. Il est possible que Bardas ait uni son fils Romain à la sœur, ou la fille, de Abū Taglib (SEIBT, *Skleroi*, p. 65).

qui trouvent leur plaisir dans les bouleversements de l'État et se délectent de pillage. On s'empressa donc d'envoyer une lettre au stratopédarque Pierre et, sans retard, la partie saine de l'armée se réunit à Césarée. Pendant ce temps, le syncelle Étienne, évêque de Nicomédie, un homme de haute réputation, très connu pour sa sagesse et sa vertu[20], et qui savait aussi habilement persuader et adoucir les esprits les plus rudes et les plus indociles, fut envoyé en ambassade auprès de Sklèros pour tenter de le persuader de déposer les armes. Mais Sklèros avait l'esprit tout entier tendu vers une seule chose, l'empire qu'il désirait, et alors qu'Étienne, arrivé auprès de lui, l'avait couvert de paroles engageantes et séduisantes, sans lui répondre par de longs discours, il tendit seulement son pied droit, lui montra la sandale teinte de rouge, et lui dit : «Mon ami, quand on a pris publiquement ces chaussures, les enlever n'est pas facile : c'est impossible. Explique donc à ceux qui t'ont envoyé que, de deux choses l'une, ou bien ils m'accueilleront comme empereur de leur plein gré, ou bien j'essaierai de m'emparer du pouvoir malgré eux.» Sur ce, lui accordant quarante jours de délai, il lui ordonna de s'en aller.

Quand le syncelle fut de retour avec la réponse de Sklèros pour les empereurs et pour Basile, qui gouvernait l'empire, on envoya au stratopédarque une lettre avec pour instructions de ne pas prendre l'initiative d'une guerre civile, mais de
318 surveiller étroitement les routes et de repousser quiconque viendrait avec des intentions hostiles. Quant à Sklèros, s'avançant vers Césarée, il envoya des coureurs et des éclaireurs avec mission d'observer les positions de l'ennemi pour les lui faire connaître, et de lui dégager la route. À la tête de cette avant-garde, il avait choisi de mettre Anthès Alyatès. Quand ces hommes furent arrivés dans un défilé – on appelle l'endroit le Rocher de Koukos –, rencontrant un détachement de l'armée impériale que commandait le magistre Eustathe Maléïnos[21], ils voulurent tenter l'affrontement et s'engagèrent dans des escarmouches qui mirent aux prises les troupes des deux camps pendant un certain temps, car personne ne voulait battre en retraite. Alors, Alyatès, qui ne pouvait plus se contenir, se laissant emporter par les bouillonnements de son cœur, éperonna son cheval, se précipita sur l'ennemi avec une impétuosité folle et, sans rien faire qui vaille la moindre mention, tomba victime d'un coup mortel. Toutes les troupes qui l'accompagnaient se dispersèrent dans les taillis et dans les replis boisés du voisinage.

À ce moment-là, il arriva aussi que l'hétairiarque[22] de Bardas fut accusé de vouloir déserter et rejoindre l'armée de l'empereur. Sklèros le fit comparaître, l'accabla de reproches puis, sans rien lui faire de plus en public, il le relâcha. Mais en secret il le fit mettre à mort en le dénonçant aux mercenaires sarrasins qui, alors que l'hétairiarque passait au milieu d'eux, en plein jour, l'entourèrent et le taillèrent en pièces à coups de sabre.

20. En compagnie du logothète Syméon, il avait interprété de façon optimiste le passage de la comète au temps de Tzimiskès (LÉON LE DIACRE, p. 169).

21. Basile le Parakoimomène, sans faire appel à Bardas, alors chef de la famille Phocas, emploie des proches de ce dernier, le stratopédarque Pierre ou Eustathe Maléïnos.

22. Sklèros a distribué les principaux postes militaires, comme s'il était déjà empereur. L'hétairiarque commande les contingents étrangers.

4. [Succès de Sklèros]

Les commandants des forces impériales, qui s'attendaient plus que jamais à une attaque de Sklèros, décidèrent de prendre possession avant lui des points stratégiques de la route et, levant le camp avec toute leur armée, s'établirent face à lui en s'emparant des chemins qu'il devait emprunter. Sklèros, informé de cela, restait inactif, hésitait à marcher vers l'avant et perdait son temps dans ces hésitations, attendant de voir ce qui allait se passer. Ce qui l'aiguillonna et qui réveilla son ardeur, ce fut la venue d'un transfuge, un stratège appelé Sachakios, du nom de Brachamios[23] qui, une fois arrivé, l'adjura de ne pas perdre vainement
319 son temps : car, disait-il, cette lenteur le faisait mépriser. Son avis parut judicieux et on le nomma commandant pour qu'il ouvre la route. Il allait devant, Sklèros suivait et, en trois jours, il atteignit Lapara. Il s'agit d'un endroit de la Cappadoce qu'on appelle aujourd'hui Likandos, et qui devait son nom à sa fertilité et à sa fécondité extrême. Quand le stratopédarque fut informé de cela, craignant que Sklèros ne le déborde, il fit route de nuit et vint établir son camp face à l'ennemi. Pendant quelque temps, ils restèrent tous deux à tergiverser, différant d'engager une bataille ouverte et s'efforçant d'obtenir la victoire par surprise. Ce fut Bardas qui sut trouver un stratagème et prendre le meilleur sur son adversaire. Il fit préparer beaucoup de nourriture, comme s'il voulait donner un festin à son armée, et par là trompa ses ennemis qui, pensant en effet qu'en ce jour-là il ne prendrait pas l'initiative du combat, se mirent eux-mêmes à festoyer. Quand Sklèros en fut informé, ses régiments étant prêts pour la bataille, il fit tout à coup sonner la trompette pour donner le signal du combat et tomba sur les ennemis qui déjeunaient, mais qui, prenant les armes que chacun put trouver, reçurent l'assaillant sans se laisser déconcerter par la surprise. Pendant quelque temps, ils soutinrent l'assaut de pied ferme. Puis Bardas entreprit des manœuvres de débordement qui firent craindre à l'ennemi de se laisser enfermer. Il envoya aussi sur l'arrière ses mercenaires, de sorte qu'il mit ses adversaires en déroute et en fit grand massacre. Ce fut Bourtzès, le duc d'Antioche, qui, soit lâcheté, soit malice – on dit en effet l'un et l'autre – fut le premier à lâcher pied. Bardas s'empara de tout le camp avec le train et, de ce fait, se procura d'énormes richesses. Ensuite, il se remit en route vers Tzamandos[24], une ville très peuplée et regorgeant de richesses qui est située sur un roc escarpé. Les habitants la lui remirent de leur plein gré et il put ainsi recueillir beaucoup d'argent. Cette victoire ébranla beaucoup des partisans de l'empereur qui se virent contraints de se joindre à Sklèros. Bourtzès fut le premier à faire son ralliement[25], avec le patrice et duc Andronic Lydos, qu'accompagnaient ses fils. Les gens d'Antalya mirent aux fers l'amiral

23. Ce général de souche arménienne avait participé à la prise d'Antioche (YAHYÂ D'ANTIOCHE I, p. 822).

24. Bardas Sklèros, poursuivant sa route vers l'ouest, parvient dans cette ville située à une soixantaine de kilomètres à l'est de Césarée de Cappadoce (HILD-RESTLE, *Kappadokien*, p. 300-301). Cette victoire permet à Sklèros de continuer sa marche vers la capitale et lui ouvre le centre de l'Asie Mineure ; c'est pourquoi l'aristocratie micrasiatique, dont les domaines étaient menacés, se rallia massivement au rebelle.

25. Cette défection entraîna pour les partisans de Basile II la perte d'Antioche et de ses vastes ressources. Bardas Sklèros plaça à la tête du duché un Arabe converti au christianisme, 'Oubeidallah, qu'il créa magistre (YAHYÂ D'ANTIOCHE II, p. 373).

320 de l'empereur et se rallièrent, avec toute la flotte, à Michel Kourtikios, que Sklèros avait envoyé commander les Cibyrrhéotes.

5. [Mission du protovestiaire Léon ; succès des impériaux]

Quand ces nouvelles furent venues à la connaissance de l'empereur et du parakoimomène, après délibération, on fut d'avis qu'il fallait envoyer contre l'usurpateur, avec les pleins pouvoirs, un proche de l'empereur qui, sans avoir de comptes à rendre, aurait toute autorité pour nommer aux honneurs et combler de richesses ceux qui se rallieraient. Ce plan fut agréé et l'on envoya Léon, le protovestiaire de l'empereur[26], avec pour conseiller un certain patrice Jean, un homme très en vue, fort connu pour ses qualités d'orateur. Léon avait reçu de l'empereur le pouvoir de faire sans nulle hésitation tout ce que peut un empereur. Il quitta donc la capitale et se rendit à Kotyaeion de Phrygie[27] où, rejoignant le stratopédarque Pierre, il établit son camp alors que Bardas se trouvait à Dipotamon : il s'agit d'un domaine impérial que les gens du cru appellent Mésanakta[28]. Et donc, en secret, promettant des récompenses ou distribuant des promotions, il tentait de détacher de Sklèros les rebelles, de les attirer à lui et au parti de l'empereur, sans s'apercevoir qu'il ne faisait par là que renforcer ses adversaires qui voyaient dans ces propositions des signes de faiblesse. Il renonça donc à cette façon de faire et, quittant Kotyaeion, il tourna de nuit le camp de Sklèros et fit route vers l'Orient. Ce mouvement terrifia tout à fait les partisans de Sklèros, qui eurent à craindre non plus seulement pour leur argent et pour leurs biens, mais pour ce qu'ils avaient de plus cher[29]. Beaucoup d'entre eux rompirent donc les serments qui les liaient au rebelle et vinrent rejoindre le protovestiaire, de sorte que l'armée des révoltés fut en grand risque de se désagréger comme poussière. C'est pourquoi Sklèros, redoutant cette issue, envoya avec des forces légères le magistre Michel Bourtzès, qui venait de se rallier à lui ainsi que je l'ai dit, et le patrice Romain Tarônitès, auxquels il donna pour consigne de faire obstacle au protovestiaire en l'attaquant dès qu'ils l'auraient rejoint et de l'empêcher autant qu'ils pourraient d'envoyer des razzias, tout en évitant si possible une bataille générale.

321 Bourtzès et les siens, arrivés au contact de l'armée impériale, furent contraints malgré eux de livrer bataille contrairement aux instructions de Sklèros pour la raison que voici. On annonça que des Sarrasins partis de Berroia d'Orient[30] et

26. Léon était l'ancien drongaire de la Flotte de Tzimiskès (cf. Guilland, *Recherches* I, p. 220 et *supra*, p. 248).

27. Les impériaux cherchent à arrêter Sklèros en Phrygie, tandis que le rebelle avance sur la grande route militaire qui le conduit à Malagina, puis Nicomédie.

28. La localisation exacte de cette forteresse phrygienne est inconnue, mais elle était proche du lac des Quarante-Martyrs (Belke-Mersich, *Phrygien und Pisidien*, p. 338). Bardas Sklèros connaissait bien la région puisque, en 970, il s'était avancé jusque-là, lorsqu'il luttait contre Bardas Phocas révolté. L'existence d'une vaste propriété impériale en Phrygie pourrait être liée à l'élevage de chevaux, ce qui en ferait un enjeu stratégique de taille.

29. Le stratopédarque applique la même tactique d'intimidation que son adversaire, pour mettre fin au mouvement en évitant une bataille rangée.

30. Alep. L'émir hamdanide d'Alep avait été contraint de se soumettre à l'empire depuis les campagnes victorieuses de Nicéphore Phocas et le traité de 970.

portant le tribut annuel qu'ils devaient aux Romains faisaient route vers la Ville reine et qu'ils allaient passer à telle date entre les deux armées. Lorsque le jour fixé fut arrivé, alors que les Sarrasins allaient passer près de la forteresse qu'on appelle Oxylithos[31], Bourtzès fit armer ses hommes tandis que ceux du protovestiaire faisaient de même et tous, avec fougue, allèrent au combat. En effet, devant les deux armées, l'or qu'apportaient les Sarrasins était placé comme un prix pour la victoire. Arrivés au contact, ils s'attaquèrent et livrèrent bataille. Bourtzès fut mis en fuite et beaucoup de ses hommes furent tués, surtout parmi les Arméniens. Car, pour ceux-ci, les Romains égorgèrent tous ceux qu'ils firent prisonniers sans faire de quartier parce que c'étaient eux qui, les premiers, avaient pris le parti du rebelle[32].

6. [Défaite du protovestiaire]

Quand Bardas eut été informé de ce revers, sans plus tarder, rassemblant ses troupes, il se porta bien vite à la rencontre de l'adversaire et, arrivé au lieu dit Ragéas, il y établit son camp, attendant le bon moment pour livrer bataille. Mais comme les forces impériales laissaient passer le temps, le moment du combat se faisant attendre, beaucoup de rebelles, ébranlés par la précédente défaite, accouraient auprès du protovestiaire. Tout ce que l'armée impériale comptait de fringants jeunes gens sans expérience de la guerre, tout fiers de leur récente victoire, brûlait d'en découdre tandis que les vétérans aguerris dans les combats freinaient et voulaient différer la rencontre[33]. Mais puisque, comme dit le poète, «les mauvais conseillers ont tôt fait de persuader»[34], le protovestiaire suivit
322 l'avis des plus jeunes et, donnant le signal du combat, il fit sortir ses troupes pour la bataille.

Bardas divisa son armée en trois corps : il commandait au centre tandis qu'il mit son frère Constantin à la tête de l'aile droite et Constantin Gavras[35] à la tête de l'aile gauche. Une fois la lutte engagée, les généraux commandant les ailes envoyèrent la cavalerie menacer leurs adversaires et les troupes du protovestiaire, ne pouvant supporter la violence de la charge, furent mises en déroute. Il y eut grand massacre. C'est alors que moururent le patrice Jean, le stratopédarque Pierre et bien d'autres personnes de distinction. Le protovestiaire aussi fut fait

31. Forteresse située au sud-ouest de Mésanakta, en Phrygie (Belke-Mersich, *Phrygien und Pisidien*, p. 353).

32. Sklèros était de lointaine ascendance arménienne et influent dans les *Arménika thémata*, ces thèmes de la frontière peuplés d'Arméniens. Selon Asolik de Taron (p. 56-57), lors de la guerre civile, les troupes arméniennes, notamment celles conduites par les Tarônitai, se distinguèrent par leur bravoure, «passant beaucoup d'ennemis au fil de l'épée». La haine s'était donc accumulée au cours de la guerre civile.

33. Les officiers expérimentés estiment que le temps joue contre Sklèros, dont l'armée se réduit en raison des ralliements. Pour la même raison, Sklèros est pressé d'en découdre.

34. Sophocle, *fragment* 860 Pearson = 785 Nauck (cité par Plutarque, Artaxerxès 28).

35. Première mention de cette famille, sans doute originaire de Trébizonde, qui s'illustra dans l'armée aux XIe et XIIe siècles, cf. A. Bryer, A Byzantine Family: the Gabrades c. 979-c. 1653, *University of Birmingham Historical Journal*, 12, 1970, p. 164-187, à compléter par A. Bryer, S. Fassoulakis, D. M. Nicol, A Byzantine Family, the Gabrades: An additional note, *Byzsl.*, 36, 1975, p. 38-45.

prisonnier avec beaucoup d'officiers. Sklèros donna l'ordre d'emprisonner le protovestiaire tandis que, devant toute l'armée, il fit crever les yeux des frères Théodore et Nicétas Hagiozacharitès[36] sous prétexte qu'ils avaient violé les serments qu'ils lui avaient faits et s'étaient ralliés au protovestiaire.

7. [Défaite sur mer des rebelles ; Sklèros s'empare de Nicée]

À la suite de cette victoire, l'étoile de Bardas était au plus haut et touchait au zénith, tous pour ainsi dire, petits et grands, affluant dans son camp, tandis que la situation de l'empereur menaçait de chavirer car elle n'était plus assurée que sur une seule ancre. Mais c'était une ancre sacrée : le secours de Dieu. Le parakoimomène, attentif à la situation sur terre, se souciait plus encore de ce qui se passait sur mer. Ce qui l'inquiétait, c'était le commandant de la flotte adverse : Michel Kourtikios, en effet, après avoir ravagé toutes les îles, s'apprêtait, pensait-on, à venir assiéger Abydos[37] dans l'Hellespont. Le parakoimomène mit donc tout son soin à armer une flotte qu'il envoya contre Kourtikios avec, comme amiral, le patrice Théodore Karantènos[38]. Celui-ci prit la mer, passa les détroits de l'Hellespont et vint attaquer Kourtikios près de Phocée. Une violente bataille navale s'engagea. Kourtikios et les siens, mis en fuite, furent dispersés et désormais, Karantènos ayant établi sa supériorité navale, la paix fut rétablie sur mer.

323 Une fois que sa situation fut bonne de ce côté, le parakoimomène s'occupa de la terre. Il envoya le patrice Manuel Érôtikos, un homme très connu pour sa naissance, sa valeur et sa bravoure[39], afin de garder Nicée[40]. Sklèros, survenu peu après, brûla les villages voisins de Nicée, puis se présenta devant la ville elle-même qu'il s'efforça de prendre avec des machines de siège et d'autres engins. Mais Manuel sut soutenir vaillamment ce siège. Avec le feu liquide, il incendia les échelles et les autres engins qu'on poussait contre le rempart, de sorte que Sklèros, renonçant à prendre la ville d'assaut, espérait désormais la réduire en la privant du nécessaire. Alors que ce siège durait depuis longtemps et que les assiégés manquaient de blé, Manuel, qui ne savait que faire et ne trouvait pas le moyen de se procurer les vivres nécessaires parce que Sklèros surveillait soigneusement tous les accès, décida de le circonvenir par une ruse. Ainsi donc,

36. Bardas inflige la punition réservée aux coupables d'un crime de lèse-majesté envers l'empereur légitime, c'est-à-dire envers lui-même.

37. Sklèros ne pouvait espérer emporter Constantinople sans la bloquer par mer. En conséquence, sa flotte devait contrôler les Dardanelles dont Abydos était la clé.

38. Sa victoire valut à Théodore sa promotion au titre de magistre, comme en témoigne une inscription d'Hadrianoupolis de Phrygie (W. M. CALDER, *Eastern Phrygia*, Monumenta Asiae Minoris Antiqua VII, 1928, nº 190). Les Karantènoi appartenaient désormais à l'élite militaire de l'empire.

39. Manuel, qui s'appelait aussi Comnène (BRYENNIOS, p. 75), fut le premier de la lignée à s'illustrer. Les Érôtikoi s'étaient déjà acquis une réputation ; Nicéphore Érôtikos, notamment, avait été envoyé en 969 par l'empereur Nicéphore Phocas pour négocier avec les Bulgares (LÉON LE DIACRE, p. 79). Sans doute Skylitzès est-il soucieux de mettre en valeur l'ancêtre de la dynastie des Comnènes.

40. Sklèros suit toujours la grande route militaire en direction de Constantinople, mais il ne peut se permettre de laisser une troupe ennemie, bien protégée, derrière les impressionnantes murailles de Nicée.

il fit secrètement remplir de sable les silos à grain de Nicée et maquilla la surface avec du blé de façon à tromper la vue de ceux qui les regarderaient. Puis il fit venir des prisonniers du parti adverse, leur montra les greniers et les renvoya à Sklèros en leur recommandant de lui dire ceci : «Je ne crains pas le blocus et la famine, car j'ai des vivres à suffisance même pour deux années. D'autre part, la ville est inexpugnable. Mais comme je suis de ton côté, je veux bien la quitter et te la livrer si tu me jures à moi et aux miens que nous pourrons aller à notre gré.» Bardas fit bon accueil à cette proposition, donna les garanties demandées et Manuel, prenant avec lui les Nicéens et son armée, emportant tout ce qu'ils avaient, gagna la capitale. Sklèros, entré en possession de Nicée et s'étant aperçu que cette affaire de blé était un tour de passe-passe, s'affligea d'avoir été berné. Cependant, il laissa à Nicée une garnison importante avec, pour commander la place, un certain Pègasios, tandis que lui-même se lançait dans d'autres entreprises.

324 *8. [Bardas Phocas envoyé contre Bardas Sklèros ; il subit deux échecs]*

Le parakoimomène, dans cette situation complètement désespérée – déjà, en effet, Sklèros approchait de la Ville reine – , jugea qu'il n'y avait plus qu'un remède suffisant : rappeler d'exil Bardas Phocas, le seul homme, pensait-il, qui pût être un adversaire à la mesure de Sklèros. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, il le rappela donc, s'assura de sa fidélité par serment, lui remit de l'argent en abondance, lui conféra le rang de magistre et le nomma domestique des Scholes. Puis il l'envoya contre Sklèros. Phocas, chargé désormais du combat qui allait tout décider, tenta d'abord de passer de Thrace à Abydos, mais comme Romain, le fils de Sklèros, gardait la région de l'Hellespont, il fut repoussé et revint dans la Ville reine. De là, il s'embarqua et, trompant la vigilance de l'ennemi, il réussit à gagner la terre de l'autre côté du détroit. Marchant la nuit, il gagna Césarée[41] où il fit partie commune avec le magistre Eustathe Maléïnos et avec Michel Bourtzès qui déjà, s'étant repenti, était repassé du côté de l'empereur. Avec eux, il se prépara à faire la guerre. Il réunit donc l'armée qu'il put en de telles circonstances, rassembla les soldats qui s'étaient dispersés après la déroute et vint à Amorion.

Sklèros, apprenant qu'il s'était mis en campagne, jugea que désormais, pour la première fois, il aurait à combattre un homme de guerre qui savait conduire avec bravoure et science les opérations militaires, et non plus comme avant des bouts d'homme, des châtrés, nourris dans l'ombre des gynécées. Il quitta donc Nicée et vint à Amorion[42] où il engagea une bataille avec Phocas dont les troupes

41. Bardas Phocas entraîne sans doute avec lui quelques troupes d'Occident, mais c'est en Cappadoce qu'il compte rassembler ses fidèles. À nouveau, le principe stratégique, qui guide l'action du nouveau domestique des Scholes, consiste à dissoudre l'armée de Sklèros en menaçant les familles des soldats et des officiers qui la composent. Au début de l'année 978, Antioche et 'Oubeidallah se rallièrent à nouveau aux impériaux (YAḤYĀ D'ANTIOCHE II, p. 376-378).

42. L'objectif de Phocas est atteint, Sklèros a fait volte-face et repris la route de Césarée de Cappadoce par l'itinéraire le plus direct, qui passe par la capitale du thème des Anatoliques. La bataille eut lieu dans la plaine de Pankaleia (LÉON LE DIACRE, p. 170), le 19 juin 978 (YAḤYĀ D'ANTIOCHE II, p. 375).

ne purent soutenir le choc parce que les défaites précédentes avaient émoussé le tranchant de leur bravoure et de leur audace. Sklèros l'emporta. Cependant, l'armée de Phocas ne se dispersa pas et ne se retira pas en désordre mais, si elle
325 faiblit et céda, elle se replia à son rythme de sorte qu'elle avait l'air non pas d'être chassée sous l'effet de la peur mais de faire retraite suivant les instructions de son général, en bon ordre et sans rompre les rangs. En effet, alors que les soldats tournaient les talons et se mettaient à fuir, Phocas, qui commandait l'arrière-garde, les protégeait contre les ennemis qui les attaquaient et qu'il ne laissait pas les assaillir dans toute la force de leur élan.

C'est alors, dit-on, que Constantin Gabras, qui poursuivait avec les siens l'ennemi en fuite, voulant se distinguer, mais à contretemps, et croyant acquérir grande gloire s'il parvenait à capturer Phocas, éperonna le cheval qu'il montait et se porta très fougueusement contre lui. Phocas, le voyant et reconnaissant de qui il s'agissait, fit doucement manœuvrer sa monture, se porta à la rencontre de son adversaire et le frappa de sa masse sur le casque. Gabras, assommé par ce coup d'une force irrésistible, tomba tout aussitôt de son cheval tandis que Phocas, plus en sécurité désormais, reprenait sa marche en avant, allant à son rythme, au pas, sans abandonner la bride à sa monture. En effet, les hommes de Gabras, voyant que leur général était tombé, avaient arrêté leur poursuite pour s'occuper de lui. Quant à Phocas, arrivé avec les siens à ce qu'on appelle le Charsianon[43] où il prit ses quartiers, il observait ce qui allait se passer cependant qu'il récompensait par des honneurs, au nom de l'empereur, tous ceux, nombreux, qui venaient le rejoindre, tout en réchauffant par ses bienfaits le zèle de ses compagnons. Sklèros, qui le suivait, vint établir son camp au lieu qu'on appelle Basilika Therma[44], et, comme il provoquait son homonyme à venir se battre, ce dernier ne tarda guère à accepter ce défi. Il y eut de nouveau bataille. Pendant quelque temps, les soldats de Phocas résistèrent, tandis que lui-même, poussant en tous lieux son cheval, brisait de sa masse de fer les phalanges ennemies, dont il faisait un massacre infini. Ses soldats, pourtant, tournèrent les talons cette fois encore et furent mis en fuite.

326 *9. [Phocas reconstitue son armée en Ibérie ; nouvelles rencontres ; duel des deux Bardas ; défaite de Sklèros qui se réfugie auprès de Chosroès]*

Ensuite donc, Phocas se rendit aussi vite qu'il put en Ibérie, dont il alla trouver l'archonte David[45] auquel il demanda une armée pour le secourir. David, qui était lié d'amitié avec Phocas depuis que celui-ci avait été duc de Chaldie[46],

43. Phocas revient dans le thème d'où il était parti et s'établit dans la forteresse de ce nom.

44. Aujourd'hui, Sarîkaya. Évêché situé à une centaine de kilomètres au nord de Césarée (HILD-RESTLE, *Kappadokien*, p. 156-157).

45. David appartenait à la branche géorgienne des Bagratides et régnait depuis 961 sur le Tao-Klarjétie, province du sud-ouest de la Géorgie, contiguë à la Chaldie. Sur cette famille, cf. C. TOUMANOFF, The Bagratids of Iberia from the Eight to the Eleventh Century, *Muséon*, 74, 1961, p. 37-40.

46. Une nouvelle fois, ce sont les relations personnelles de Bardas Phocas qui sont mises à contribution. Cette amitié témoigne de la liberté dont jouissaient les commandants des grands thèmes ou catépanats frontaliers.

s'empressa d'y pourvoir[47] et Phocas, recevant de lui des troupes nombreuses, rassemblant aussi ses soldats dispersés lors de la déroute, descendit à Pankaleia[48] où Sklèros avait établi son camp[49] : il s'agit d'une plaine ouverte où la cavalerie peut se déployer, et qui se trouve tout près de l'Halys. Une nouvelle grande bataille y eut lieu. Phocas, voyant là que ses troupes cédaient peu à peu et s'apprêtaient à fuir, jugeant qu'une mort glorieuse valait mieux qu'une vie de lâcheté et d'opprobre, se fraya un chemin parmi les phalanges ennemies et marcha impétueusement sur Sklèros en personne. Celui-ci soutint vaillamment son assaut et, comme aucun soldat ne venait à la rescousse parce qu'ils voulaient qu'un combat entre leurs chefs fît la décision – car le combat singulier de deux hommes qui tiraient fierté de leur audace et de leur force d'âme promettait à ceux qui le verraient un spectacle étonnant et grandiose –, ils s'arrêtèrent l'un l'autre et luttèrent corps à corps. Sklèros, d'un coup de son épée, trancha l'oreille droite du cheval de Phocas en même temps que la bride. Mais Phocas, de sa masse, le frappa à la tête, et la violence du coup l'abattit et le coucha sur l'encolure de son cheval, tandis que Phocas, éperonnant sa monture, fendant les phalanges ennemies, s'en alla et monta sur une éminence, d'où il rattroupait ses soldats en déroute.

Les compagnons de Sklèros, voyant que leur chef, mal en point à cause du coup qu'il avait reçu, s'évanouissait du fait de sa blessure, le conduisirent à une source pour y laver son sang. Ils croyaient en effet que Phocas était déjà complètement anéanti. Mais le cheval de Sklèros, se cabrant, échappa à celui qui le tenait et se mit à courir mors aux dents, sans cavalier, parmi les troupes, tout inondé de sang. Il s'appelait Égyptien. Les soldats le reconnurent. Sachant de qui
327 c'était la monture, croyant leur chef mort, ils se lancèrent dans une fuite éperdue et se jetèrent dans les ravins ou dans l'Halys, où ils trouvèrent une mort sans gloire alors que personne ne les poursuivait. Phocas, qui les vit depuis la hauteur où il se tenait, jugeant avec raison que c'était là l'œuvre de Dieu, descendit avec ceux qui se trouvaient à ses côtés et, se lançant à la poursuite des fuyards qui se piétinaient entre eux et avaient oublié toute vaillance, il tua les uns et fit les autres prisonniers[50]. Sklèros parvint à se sauver avec quelques rares survivants et se réfugia à Martyropolis[51] d'où il envoya son frère Constantin en ambassade auprès de Chosroès, archonte de Babylone[52], pour demander secours et alliance.

47. Chez les Géorgiens, une autre version avait cours. Un eunuque, envoyé depuis Constantinople, avait rencontré Tornikios, un ancien général de David, alors moine à l'Athos. Tornikios se serait rendu auprès de David et aurait secouru Phocas avec une armée de 12 000 cavaliers (*Vie de Jean et Euthyme*, p. 89-91).

48. Il s'agit d'une confusion de Skylitzès. Le combat eut lieu à Aquae Saravenae, à mi-chemin entre Césarée et Ankyra, le 24 mars 979 (SEIBT, *Skleroi*, p. 47).

49. Entre-temps, Sklèros n'était pas resté inactif et avait tenté de reprendre Antioche, ville qui, à l'instigation de son nouveau patriarche, Agapios, avait une fois de plus changé de camp. Mais Isaac Brachamios, envoyé par le rebelle, échoua dans sa mission, en dépit du soutien des Arméniens de la région (YAḤYĀ D'ANTIOCHE II, p. 375-378).

50. La *Vie de Jean et Euthyme* (p. 91-93) attribue le mérite de la victoire aux Géorgiens et rapporte que Tornikios revint avec un immense butin qu'il distribua à ses soldats, retenant pour lui-même quelques beaux objets et 1200 livres d'or, qui lui permirent de fonder Iviron.

51. Auprès de son allié, l'émir Marwanide (RIPPER, *Marwāniden*, p. 112-113).

52. Il ne s'agit pas du calife abbasside, mais de l'émir des émirs buyide, 'Aḍud ad-Dawla (975-983), qui détenait le pouvoir effectif à Bagdad (*ibid.*, p. 50-60).

Mais Chosroès, faisant traîner les choses en longueur, restait sans accorder ni refuser ce qu'on lui demandait. Voyant que Constantin tardait, Sklèros lui-même, avec tous ses compagnons, fut contraint de se rendre auprès de Chosroès.

10. [Ambassade de Nicéphore Ouranos ; Sklèros et les siens emprisonnés]

L'empereur, auquel Phocas avait annoncé par lettre que Sklèros était en déroute et qu'il s'était retiré auprès de Chosroès, le reçut avec les honneurs qu'il méritait. Il envoya d'autre part le vestès Nicéphore Ouranos[53] en ambassade auprès de Chosroès, Amermoumnès de Babylone[54], qu'il implorait de ne laisser à aucun prix le rebelle revenir : il ne fallait pas qu'il laissât à ses descendants, pour de nombreuses générations, l'exemple détestable d'un empereur – car il l'était lui aussi – qui se détournait d'un empereur victime d'une injustice pour aller prêter main-forte à un usurpateur injuste et rebelle. Il remit aussi à Ouranos une lettre avec le sceau impérial accordant un complet pardon à Sklèros et aux siens pour peu que, se repentant et voyant où était leur devoir, ils reconnussent leur maître et revinssent chez eux. Ouranos étant parvenu auprès de Chosroès, la lettre impériale fut découverte et Chosroès, pris de soupçons, fit mettre au cachot l'ambassadeur, Sklèros et tous les Romains qui étaient avec lui[55].

Tandis qu'ils étaient en prison, certains rebelles qui n'étaient pas partis avec
328 Sklèros – il s'agissait de Léon Aichmalôtos[56] et des fils du duc Andronic Lydos[57], qui était déjà mort entre-temps, Christophe Épeiktès[58] et Bardas Moungos – s'emparèrent d'Armakourion, de Plateia Pétra[59] et d'autres places fortes situées dans le thème des Thracésiens d'où ils poursuivirent la lutte jusqu'en la huitième indiction[60], faisant à partir de ces bases des razzias qui infestaient les régions soumises à l'empereur. Ils ne cessèrent pas leurs pillages avant d'avoir reçu amnistie de leurs crimes par l'entremise du patrice Nicéphore Parsakoutènos ; après quoi ils se rallièrent à l'empereur.

53. Première mention dans le récit de ce fidèle serviteur de Basile II, dont il fut le préposé à l'Encrier et l'un des meilleurs généraux. La famille Ouranos servait déjà le grand-père de Basile, Constantin VII : le patrice Michel Ouranos participa à l'organisation de l'expédition contre la Crète en 949 (Haldon, *Military Administration*, p. 223). Pour la première fois, semble-t-il, Basile se mêle de gouverner personnellement, ce qui marque le début d'une lente dégradation de ses rapports avec le parakoimomène Basile.

54. L'ambassade était sans doute adressée non pas à l'émir des émirs, mais au calife abbasside qui, lui, est bien l'émir des croyants, même si les négociations étaient menées avec 'Adud ad-Dawla.

55. L'émir bouyide, qui réclama en vain que l'empereur remplisse les promesses faites par Sklèros de restituer des territoires pris précédemment aux Arabes, retint aussi prisonnier Ouranos, parce qu'il le soupçonnait de vouloir empoisonner Sklèros (Yaḥyā d'Antioche II, p. 401).

56. Aichmalôtos (le Captif) est le nom d'une famille dont nous connaissons plusieurs représentants au XIe siècle.

57. Andronic appartenait sans doute à la famille Doukas.

58. Ce surnom vient sans doute de la fonction d'*épeiktès* que Christophe aura exercée. Cette fonction est associée à diverses activités. Celle qui conviendrait le mieux à un officier serait liée aux étables : l'*épeiktès* veillait au bon équipement des bêtes (Oikonomidès, *Listes*, p. 339).

59. La forteresse avait déjà servi de refuge au rebelle Symbatios (cf. *supra*, p. 112).

60. Septembre 979/septembre 980.

11. [Mort du patriarche Antoine ; Nicolas Chrysobergès lui succède ; les Komètopouloi]

À cette époque, le patriarche Antoine, qui avait renoncé à l'épiscopat pendant la révolte de Sklèros, quitta ce monde. On élut comme patriarche Nicolas, nommé Chrysobergès[61], après que l'Église fut restée sans pasteur pendant quatre années et demie[62]. Il y eut aussi vers l'heure de midi une éclipse de soleil au cours de laquelle on vit des étoiles.

Les Bulgares, dès la mort de l'empereur Jean, se rebellèrent et mirent à leur tête quatre frères, David, Moïse, Aaron et Samuel, qui étaient les fils d'un comte fort puissant chez les Bulgares[63] et qu'on appelait pour cette raison les Komètopouloi. La mort avait emporté la plupart des parents de Pierre, mais ses fils Boris et Romain demeuraient dans la Ville où ils avaient été amenés ainsi que je l'ai dit plus haut. Le premier avait obtenu de l'empereur Jean le rang de magistre, tandis que Romain avait eu les parties génitales coupées sur ordre du précédent parakoimomène, Joseph. Lorsque l'empereur Jean vint à mourir,
329 {Sklèros s'étant rebellé contre l'empereur, comme leur parent Basile faisait des incursions contre les régions du côté de la Thrace[64]}, ils s'enfuirent de la Ville et se hâtèrent de gagner la Bulgarie. Boris, tandis qu'il traversait des fourrés, fut frappé d'une flèche par un Bulgare qui l'avait pris pour un Romain parce qu'il était vêtu à la façon romaine. Il mourut alors que Romain parvint à se sauver {à Vidin[65]} : par la suite, il revint à la Ville reine, ainsi qu'il sera dit en son temps.

Sur les quatre frères, David quitta aussitôt ce monde. {Il fut tué entre Kastoria et Prespa, au lieu dit les Beaux Chênes par des brigands valaques[66].} Moïse mourut au siège de Serrès, frappé par une pierre qu'on lui lança du rempart. {Pour d'autres, Moïse ne fut pas atteint d'une pierre, mais, son cheval étant tombé, et lui avec, il fut tué par un homme du duc Mélissènos[67].} Aaron, qui était favorable aux Romains à ce qu'on dit, fut tué par son frère Samuel avec toute sa famille {le 14 juin, au lieu dit Ramétanitza[68]}, le seul survivant étant son fils Sphendosthlav, appelé aussi Jean, qui fut sauvé par Radomir-Romain, fils de
330 Samuel. C'est ainsi que Samuel devint monarque de toute la Bulgarie[69]. Il aimait la guerre et ne sut jamais rester en paix de sorte que, comme les armées romaines occupées à combattre Sklèros lui en laissaient la liberté, il ravagea tout l'Occident : non seulement la Thrace, la Macédoine et les environs de Thessalonique, mais aussi la Thessalie, l'Hellade et le Péloponnèse. Il s'empara de nombreuses

61. Nicolas appartenait à une famille qui fournit de nombreux prélats pendant les siècles suivants, notamment des patriarches de Constantinople et d'Antioche.

62. L'intervalle fut en fait d'à peine deux ans. Antoine démissionna vers juin 978 et Nicolas fut promu en avril ou mai 980 (cf. *supra*, p. 219, n. 2).

63. Le manuscrit U ajoute : «il s'appelait Nicolas ; leur mère portait le nom arménien de Ripsimè».

64. Addition de U.

65. Addition de U.

66. Addition de ACRU. Seule mention chez Skylitzès de ce peuple de pasteurs qui pratiquaient la transhumance dans les Balkans.

67. Addition de AE.

68. Addition de ACU.

69. Sur Samuel, voir en dernier lieu, Sr. Pirivatrić, *Samuilo's State. Its extent and Character*, Belgrade, 1997 (en serbe avec résumé anglais, p. 199-210).

places fortes, parmi lesquelles la principale fut Larissa[70], dont il déplaça les habitants par familles entières à l'intérieur de la Bulgarie, les enrôlant dans sa propre armée et les utilisant comme troupes alliées dans sa guerre contre les Romains. Il transporta aussi la dépouille de saint Achillios, qui avait été évêque de Larissa[71] {sous Constantin le Grand, et qui avait participé au premier grand concile avec Réginos de Skopèlos et Diodore de Trikka[72]}, et il la déposa à Prespa[73] où il avait son palais, {après avoir construit une demeure très belle et très grande à laquelle il donna son nom[74]}.

12. [Campagne de Basile contre les Bulgares ; revers romain]

L'empereur, qui brûlait d'empêcher Samuel d'agir ainsi, une fois débarrassé des tracas que lui causait Sklèros, fit réunir les armées romaines[75] et décida d'attaquer en personne la Bulgarie sans daigner en rien dire ni à Bardas Phocas, qui était encore domestique des Scholes, ni aux autres commandants de l'Orient. Il pénétra en Bulgarie par la route qui longe le Rhodope et l'Euros[76], laissant sur ses arrières le magistre Léon Mélissènos avec ordre de garder les passages difficiles. Lui-même, franchissant les défilés et les vallons boisés qu'il y a après Triaditza – l'ancienne Sardique {où se tint le concile des trois cents évêques occidentaux qui se réunit sur ordre de l'empereur d'Occident Constant et de l'empereur d'Orient Constance, les fils de Constantin le Grand[77]} –, parvint au
331 lieu dit Stonopion, où il établit un camp retranché. Là, il examinait comment entreprendre le siège de Sardique. Il était informé que Samuel, qui craignait d'engager un combat ouvert au corps à corps, tenait les hauteurs des montagnes alentour et qu'il établissait de tous côtés des embuscades pour tenter de nuire de quelque façon à ses ennemis. Sur ces entrefaites, alors que l'empereur s'était fixé ce but, le domestique des Scholes d'Occident, Étienne, que sa courte taille faisait appeler Kontostéphanos[78] et qui était l'ennemi juré de Léon Mélissènos, vint à la nuit tombée trouver l'empereur qu'il exhorta à rebrousser chemin en toute hâte et à revenir de toute urgence dans sa capitale parce que Mélissènos, qui guignait le trône impérial, s'y rendait à marches forcées[79]. Ces paroles

70. Sur la chute de Larissa, nous avons des informations données par un descendant du défenseur byzantin : Kékauménos, *Conseils et Récits*, p. 250-252.

71. Certains métropolites de Larissa ont placé l'effigie du saint au droit de leur sceau (Laurent, *Corpus* V/1, n°s 675 et 676. L'éditeur donne quelques informations sur Achillios).

72. Addition de ACEU.

73. Cette ville borde un lac homonyme en Macédoine occidentale. L'État bulgare ne renaît pas sur les terres traditionnelles, mais beaucoup plus à l'ouest, dans une région où la présence militaire byzantine était plus faible.

74. Addition de ACEU.

75. Skylitzès, comme les autres sources grecques, ne rapporte aucun événement entre les années 979 et 986.

76. L'Euros ou Èbre, aujourd'hui la Maritsa, qui sépare la Grèce de la Turquie.

77. Addition de ACEU.

78. Première mention d'une famille de militaires illustres qui furent apparentés aux Comnènes au XIIe siècle (A. G. K. Savvidès, A prosopographical note on the first member of the Byzantine family of Contostephanus, *In honour of Prof. V. Tăpkova-Zaimova*, Sofia, 1997, p. 159-164). Le sobriquet d'Étienne signifie Étienne le Bref.

79. L'année précédente, Mélissènos, duc d'Antioche, avait levé, sans autorisation, le siège de

frappèrent l'empereur, qui fit aussitôt sonner la retraite. Samuel, pensant comme de juste que cette retraite désordonnée était une fuite, avec toutes ses troupes, qui poussaient des clameurs et des cris, tomba sur les Romains qu'il épouvanta et contraignit à s'enfuir. Il s'empara ainsi du camp et se rendit maître de tout le train, y compris la tente de l'empereur avec les insignes impériaux. L'empereur, franchissant à grand-peine les passes, parvint à trouver refuge à Philippoupolis[80]. Quand il y fut, il vit que Mélissènos n'avait nullement bougé et qu'il montait soigneusement la garde qui lui avait été confiée. Alors, il injuria Kontostéphanos, lui disant qu'il avait menti et qu'il était responsable de ce désastre. Mais lui, incapable de supporter humblement ces reproches, ne faisait que se rebiffer davantage et affirmait qu'il avait donné un conseil opportun, de sorte que, devant son insolence impudente, l'empereur dut sauter au bas de son trône pour l'attraper par les cheveux et par la barbe et le jeter à terre.

13. [Tremblement de terre]

En la quinzième indiction, l'an 6494, au mois d'octobre, il y eut un grand
332 tremblement de terre qui renversa nombre de maisons et de sanctuaires ainsi qu'une partie du dôme de la Grande Église[81]. L'empereur fit restaurer magnifiquement ce dôme, dépensant pour les seuls engins d'élévation, qui permettaient aux ouvriers reconstruisant ce qui s'était écroulé de se tenir en haut et de recevoir les matériaux qu'on faisait monter, dix *kentènaria* d'or.

14. [Révolte de Bardas Phocas ; retour spectaculaire de Bardas Sklèros]

Les magnats romains, c'est-à-dire Bardas Phocas et quelques compagnons, furieux contre l'empereur qui, lors de son expédition en Bulgarie, les avait négligés et traités comme des moins que rien, se plaignaient de diverses injures et de divers outrages : le magistre Eustathe Maléïnos, en particulier, d'avoir été ignominieusement renvoyé de l'expédition que j'ai dite. Ils se réunirent donc dans le Charsianon dans la demeure de ce Maléïnos[82] et, le 15 août de la quinzième indiction, acclamèrent empereur Bardas Phocas, auquel ils mirent le diadème et les autres insignes impériaux. Alors qu'il venait d'être acclamé, on annonça que Sklèros était de retour de Syrie. En effet, après que Chosroès l'eut enfermé ainsi que je l'ai dit avec ses compagnons, il était resté au cachot à Babylone, privé de tout réconfort, épuisé par la réclusion et ses rigueurs ainsi que par les brutalités des geôliers. Mais soudain, son étoile prit du lustre et il fut tiré merveilleusement de prison avec ses compagnons. De quelle manière il fut libéré de ses fers, comment il put regagner le territoire romain, c'est ce que va dire la suite de mon récit.

Balanée en raison d'une prétendue révolte de Basile le parakoimomène. Basile lui avait donné le choix de prendre Balanée ou de payer les frais de la campagne. (Yaḥyā d'Antioche II, p. 417).

80. Cette défaite date d'août 986. Selon Asolik de Taron (p. 127), c'est l'infanterie arménienne qui, entourant l'empereur, l'aurait sauvé.

81. Dans la nuit du 25 au 26 octobre 986, l'abside occidentale et la coupole de Sainte-Sophie furent abattues. La restauration, qui dura six ans, aurait été confiée à l'architecte arménien Tiridathe (Asolik, p. 133).

82. À Césarée de Cappadoce, le 15 août 987.

15. [Causes du retour de Sklèros]

Le peuple perse, auquel les Sarrasins avaient confisqué la royauté, ne cessait de nourrir à leur égard un ressentiment secret et cherchait l'occasion et le moyen d'abattre ceux qui le dominaient pour leur reprendre le pouvoir qui avait appartenu à leurs pères. Il y avait parmi eux un certain Inargos[83], issu d'une noble lignée, orateur consommé et par ailleurs homme de guerre énergique. Ayant remarqué que le *basileus* Chosroès était un souverain inactif et faible, pensant
333 que l'occasion qu'attendaient les Perses était arrivée, il souleva toute la race des Achéménides et donna le branle à une révolte contre les Sarrasins. Il s'adjoignit une troupe de quelque vingt mille mercenaires turcs orientaux, et il pillait et ravageait les territoires sarrasins, massacrant jusqu'au dernier ceux dont il s'emparait, sans même épargner les enfants. Chosroès l'affronta à plusieurs reprises soit par ses généraux, soit lui-même, mais il fut défait à chaque rencontre. Alors donc, perdant tout espoir et reconnaissant qu'il n'était plus en mesure désormais de lutter contre les Perses puisque ses armées, maintes fois taillées en pièces, ne supportaient plus même le simple nom de leurs ennemis, il en vint à penser aux Romains qu'il tenait en prison. Il se dit avec beaucoup de sagacité que si son prisonnier n'avait pas été quelqu'un de connu et même d'illustre, brave d'âme et de corps, il ne se serait pas rebellé contre son maître et n'aurait pu le réduire ainsi qu'il l'avait fait à de telles extrémités. De plus, alors qu'ensuite il avait dû s'enfuir et vivait dans une si pauvre condition, voilà que tant de personnages importants l'acclamaient comme empereur ! Il délibéra donc avec le conseil des anciens, fit sortir ces hommes de prison, leur prodigua tous les soins et, pour finir, leur présenta sa demande à propos de la guerre.

Au début, Sklèros était réticent. Il demandait non sans ironie comment des gens qui avaient été enfermés si longtemps et qui avaient goûté jusqu'à satiété aux rigueurs du cachot pourraient bien porter les armes. Mais Chosroès insistait encore et, lui offrant des sommes d'argent énormes et des troupes innombrables splendidement équipées, il le pressait de prendre la direction de la guerre en oubliant sa réclusion : il saurait bien dans l'avenir, par ses bienfaits et ses faveurs, effacer les mauvais traitements de naguère et les désagréments de la prison. À la fin, Sklèros se laissa convaincre et s'engagea à faire ce qu'on lui demandait. Toutefois, il refusa absolument de prendre des troupes d'Arabes, de Sarrasins ou d'autres peuples soumis à Chosroès et demanda qu'on visitât les prisons des villes de Syrie afin d'en tirer les Romains qu'on y détenait et de les armer : c'était
334 avec eux, disait-il, et nul autre, qu'il pourrait entreprendre la guerre contre les Perses. Chosroès agréa cette proposition et, bien vite, on ouvrit les prisons, on libéra les Romains qui s'y trouvaient, réunissant ainsi trois mille hommes. Sklèros les envoya aux bains, les débarrassa de la crasse du cachot, les habilla et les équipa de neuf, puis, ayant donné à chacun l'armement qui convenait et suffisait, prenant des guides pour lui montrer le chemin, il partit avec eux pour affronter les Perses.

Au cours d'une bataille rangée, les soldats de Sklèros attaquèrent les Perses avec beaucoup d'impétuosité et ceux-ci, déconcertés par un armement étranger,

83. L'émir bouyide Ṣamṣām ad-Dawla succéda à son père 'Aḍud ad-Dawla, mais se heurta à l'ambition de son frère Sharaf ad-Dawla, correspondant sans doute ici au personnage appelé Inargos (plus loin Inaros), qui s'appuyait sur le Fārs (ou Perse) (cf. *EI sv* Ṣamṣām ad-Dawla).

par des cris inhabituels, par des tenues qu'ils ne connaissaient pas, mais plus encore par la roide charge et par la fougue des Romains, furent mis en déroute et moururent tous, de sorte que, comme dit le proverbe, il ne resta pas un messager pour aller conter ce désastre. Inaros aussi tomba lors de l'attaque. Les Romains, qui s'emparèrent d'un très riche butin et de nombreux chevaux, ne voulurent plus revenir auprès de Chosroès. Ils prirent la route du pays romain et, avançant à marches forcées, ils purent s'échapper à l'insu de tous et revenir sains et saufs dans leurs foyers.

D'après une autre version des faits, à leur retour après la victoire sur les Perses, Chosroès les accueillit avec bienveillance ; puis, comme peu après il atteignit au terme de sa vie, il exhorta son fils, qui portait son nom et qui lui succéda sur le trône, à accorder son alliance à ces Romains et à les laisser retourner chez eux[84]. Sklèros revint donc de l'une des façons que j'ai dites au pays des Romains. Il y trouva Bardas Phocas qu'on venait d'acclamer empereur[85] ; lui aussi, semblablement était acclamé par ses compagnons.

16. [Double jeu de Sklèros ; disgrâce du parakoimomène Basile]

Trouvant donc cette situation, il était en proie à des pensées diverses et changeantes. Il jugeait en effet qu'il était beaucoup trop faible pour continuer à diriger à lui seul la rébellion, mais d'autre part, il pensait que rallier Phocas
335 ou l'empereur serait parfaitement ignoble et lâche. Après en avoir longuement débattu avec ses compagnons, à la fin, jugeant que, vu son impuissance, se faire acclamer lui seul empereur n'était qu'une témérité sans nul profit, il se refusa cependant à rejoindre l'un des deux compétiteurs sans faire cas de l'autre, parce que l'avenir lui paraissait incertain. Il décida donc de se concilier autant que faire se pourrait les deux puissances en présence afin qu'en cas d'échec de l'une, il pût trouver aide et protection auprès de l'autre. C'est ainsi qu'il envoya lui-même une lettre à Phocas, lui proposant de faire cause commune et de se partager l'empire au cas où ils pourraient l'emporter sur l'empereur. Mais en secret, il envoya auprès de l'empereur son fils Romain, qui devait faire semblant d'être un transfuge. Le calcul et la décision étaient adroits : c'était pour que, si Phocas l'emportait, il pût secourir son enfant ; au contraire, si c'était le parti de l'empereur qui prévalait, son fils intercéderait pour lui et le tirerait d'affaire[86].

84. Cette seconde version est plus proche de la vérité. Sklèros négocia son retour avec l'émir bouyide et conclut un traité dont le texte nous est parvenu (M. CANARD, Deux documents arabes sur Bardas Sklèros, Extrait du Vᵉ Congrès des Études Byzantines, *Studi bizantini e Neoellenici*, V, Rome, 1939, p. 55-69. Repris dans CANARD, *Byzance*, nº XI). Il s'accordait avec les pouvoirs musulmans locaux, qui lui fournirent des troupes, contre des compensations territoriales et la libération des prisonniers musulmans (RIPPER, *Marwāniden*, p. 121-123).

85. La chronologie des événements est ici raccourcie. Sklèros, après l'accord conclu avec l'émir bouyide, franchit l'Euphrate en février 987 et s'empara du trésor que gardait le *basilikos* de Mélitène, puis rassembla de nombreux Arabes. Inquiet, Basile II restitua à Phocas sa charge de domestique des Scholes en avril 987, puis les deux généraux négocièrent par l'intermédiaire de Constantin Sklèros, époux de la sœur de Phocas. Lors de la rencontre entre Sklèros et Phocas, ce dernier se saisit du premier, lui promettant de remplir les clauses du contrat conclu entre eux. Finalement, le jour de la fête de l'Exaltation de la Croix, le 14 septembre 987, Bardas Phocas fut proclamé empereur (YAHYĀ D'ANTIOCHE II, p. 420-423).

86. Selon Yaḥyā d'Antioche (II, p. 422), Romain était vraiment en conflit avec son père sur la stratégie à mener et n'approuvait pas le projet d'accord avec Phocas.

Romain fit donc mine de s'enfuir et s'en vint auprès de l'empereur. Celui-ci lui fit l'accueil le plus favorable et le plus gracieux, l'honorant aussitôt de la dignité de magistre et le prenant pour conseiller dans toutes ses campagnes[87]. En effet, après que la fuite de Sklèros en Syrie l'eut libéré de ses inquiétudes, l'empereur, qui s'occupait plus activement du gouvernement, s'aperçut que le parakoimomène n'était guère satisfait de le voir agir ainsi et qu'il murmurait secrètement, guettant l'occasion de se lancer dans des entreprises criminelles. Il le démit donc de son pouvoir et lui ordonna de demeurer chez lui[88]. Puis, voyant qu'il ne restait pas tranquille et que, sans cesse occupé à des projets extravagants, il s'efforçait de ressaisir son ancien pouvoir, il le fit exiler dans le Sténon après lui avoir confisqué l'essentiel de sa fortune afin qu'il n'eût pas à sa disposition les ressources lui permettant d'accomplir quelque crime irréparable[89]. Quant à lui, privé des conseils que lui donnait le parakoimomène, manquant d'amis pour l'assister dans les occasions difficiles, c'est alors qu'il accueillit sincèrement Romain, dont il savait que c'était un homme adroit, actif, et très habile à la guerre.

17. [Bardas Phocas se débarrasse de Sklèros et marche sur Constantinople ; succès de l'empereur]

Bardas Phocas, informé du retour de Sklèros, lui envoya une lettre où il lui
336 déclarait qu'il était d'accord avec lui et où il lui garantissait par serment les engagements qu'il prenait : «Si nous obtenons ce que nous espérons, disait-il, tu régneras sur Antioche, la Phénicie, la Célosyrie, la Palestine et la Mésopotamie, tandis que je régnerai sur la Ville reine et sur les autres peuples[90].» Sklèros, tout content des propositions qu'il recevait et confiant dans ces serments, partit trouver Phocas en Cappadoce afin, croyait-il, de confirmer leur association. Mais Phocas, l'ayant pris dans ses filets, le dépouilla des insignes impériaux et l'envoya à la forteresse de Tyropoion[91] où il le mit sous bonne garde. Puis il confia une partie

87. Ce ralliement de Romain explique pourquoi les Sklèroi ne furent pas abaissés après l'échec de leur rébellion et restèrent une famille de premier rang jusqu'au temps des Comnènes.

88. La chronologie de la destitution du parakoimomène est incertaine. Basile Lakapènos a pu être assigné à résidence avant 986 et exilé avant la campagne de Bulgarie ou, comme Skylitzès le suggère, lorsque Sklèros revint dans l'empire, ce qui permit probablement le retour de Nicéphore Ouranos, le fidèle de Basile II.

89. Psellos (*Chronographie* I, p. 12-13) précise que Basile II, s'étant pris de haine pour son grand-oncle, fit détruire le monastère Saint-Basile que ce dernier avait édifié et annula tous les chrysobulles émis durant les années où le parakoimomène gouvernait, à moins que l'empereur ne les ait personnellement confirmés. Cette mesure permettait de démanteler la faction du parakoimomène, en annulant les faveurs qu'il avait octroyées à ses amis. Basile mourut d'une congestion peu après son exil.

90. Michel Psellos donne une version différente des négociations entre Sklèros et Phocas, et déclare (*Chronographie* I, p. 9) que Sklèros vint auprès de Phocas en position d'inférieur, ce qui se comprend, puisque Phocas était suivi de la majeure partie de l'armée d'Orient. Phocas n'accordait sûrement pas le titre de *basileus* à Sklèros, mais reconstituait en sa faveur un grand commandement à l'est, où son rival était amené à commander des Arméniens et était libre de traiter avec les émirs voisins. Il est intéressant de noter que, au moment où Skylitzès rédige, cet ensemble de régions avait constitué un État semi-autonome sous Philarète Brachamios, qui allait être proposé par Alexis Comnène au Franc Bohémond, avec le titre de domestique des Scholes.

91. Forteresse qui sert manifestement de base à Bardas Phocas, puisque c'est là qu'il avait déjà voulu se réfugier lors de sa tentative de rébellion sous Tzimiskès.

de son armée au patrice Kalokyros Delphinas[92], qu'il envoya à Chrysopolis, en face de la Ville reine[93]. Quant à lui, avec le reste des troupes, il se rendit à Abydos avec l'espoir qu'en contrôlant ainsi les détroits il amènerait par la disette les gens de la Ville à se soumettre à lui[94]. L'empereur, après avoir longtemps demandé à Delphinas de s'en aller de Chrysopolis et de ne pas établir son camp en face de la Ville reine, ne pouvant se faire entendre de lui, arma une nuit des bateaux où il fit embarquer des Rhôs : car il avait trouvé parmi eux des alliés et il avait pris pour beau-frère leur archonte Vladimir[95], auquel il avait donné en mariage sa sœur Anne[96]. Avec une témérité folle, il passa le détroit avec eux et attaqua ses ennemis, dont il vint facilement à bout. Il fit alors pendre Delphinas à un gibet au lieu même où il avait établi sa tente, fit emprisonner Nicéphore l'Aveugle, frère de Phocas {et empaler aussi, à Abydos, Atzypothéodôros[97]} ; puis, après avoir infligé aux autres prisonniers les châtiments qu'il décida, il retourna dans la Ville reine.

18. [Bataille près d'Abydos ; mort soudaine de Phocas]

337 Phocas, arrivé devant Abydos, en faisait activement le siège ; mais les gens de la ville soutinrent avec vaillance ses assauts, car le drongaire de la Flotte Kyriakos, qui avait été envoyé auparavant par l'empereur, ranimait le courage des habitants[98]. Peu après, Constantin, le frère de l'empereur, passa le détroit lui aussi, et l'empereur en personne arriva derrière lui. Quand ils eurent traversé, Phocas laissa une partie de son armée avec ordre de continuer le siège d'Abydos tandis que lui-même, avec le reste de ses forces, venait prendre position face aux empereurs. Alors que la bataille allait déjà s'engager, Phocas, préférant noblement une mort généreuse à une vie d'infamie, voyant de loin l'empereur chevaucher çà et là pour organiser ses propres lignes et les encourager, se dit en lui-même que s'il réussissait à l'atteindre, il triompherait facilement des autres aussi. Il éperonna donc son cheval et chargea sur lui roidement. Fendant les phalanges ennemies, il paraissait à tous irrésistible. Déjà il arrivait près de l'empereur ; mais soudain, le voici qui fait demi-tour, monte sur une éminence, descend de

92. Kalokyros Delphinas avait été nommé catépan d'Italie en 983-985, alors que les Phocas étaient influents à la cour (FALKENHAUSEN, *Dominazione*, p. 183-185).

93. À la différence de la marche de Sklèros lors de sa première révolte, ponctuée de batailles, l'avance des armées de Phocas ne rencontre aucun obstacle.

94. Phocas ne disposait pas d'une flotte qui lui aurait permis de faire le blocus de la capitale.

95. Fils de Sviatoslav, il était devenu maître de la Russie en éliminant ses frères, vers 978.

96. Le mariage de la princesse porphyrogénète Anne avec le prince de Kiev se fit à la condition que ce dernier serait baptisé. En échange, Vladimir envoyait à son nouveau beau-frère un contingent de 4000 ou 6000 guerriers, selon les sources. Sur ces événements qui conduisirent à la christianisation de la Russie, la littérature est considérable, cf. en dernier lieu, avec la bibliographie antérieure, FRANKLIN-SHEPARD, *Rus*, p. 160-163 et V. VODOFF, *Naissance de la chrétienté russe*, Paris, 1988, p. 63-107.

97. Addition de U.

98. Les deux adversaires tentaient de grands mouvements stratégiques. Basile II, maître de la mer, s'efforça de tourner Phocas sur ses arrières en envoyant une troupe de guerriers arméniens vers Trébizonde. Phocas para l'attaque en envoyant son fils Nicéphore et en faisant appel à ses alliés géorgiens, qui furent victorieux, mais se retirèrent à l'annonce de la victoire impériale de Chrysopolis (YAḤYĀ D'ANTIOCHE II, p. 424-425).

son cheval, s'étend à terre et meurt, soit qu'un soldat lui ait porté un coup mortel lors de sa charge folle, soit qu'il ait succombé à quelque trouble physique[99].

Toutefois, on ne trouva sur son corps absolument aucune trace de coup et c'est pourquoi la thèse prétendant qu'il avait été empoisonné prévalut. On rapporte en effet que Syméon, celui de ses hommes en qui il avait le plus confiance, se laissa suborner par les cadeaux de l'empereur et le fit mourir par poison. Car Phocas, lorsqu'il était à la guerre, avait l'habitude de prendre de l'eau froide avant la bataille, et c'est ce qu'il fit également lors de cette rencontre, sans s'apercevoir qu'en même temps que l'eau il absorbait aussi le poison. Pendant longtemps, Phocas restant étendu sur cette colline, tous crurent qu'il s'accordait quelque repos après un malaise. Mais comme le temps passait et qu'il restait couché, quelqu'un, s'étant approché, le trouva mort et sans voix, et son décès fut connu de tous[100]. Alors les rebelles se jetèrent dans la fuite tandis que les
338 troupes impériales, prenant courage, les poursuivaient sans se retourner. Furent faits prisonniers Léon et Théognoste Mélissènos, Théodose Mésanyktès et bien d'autres.

L'empereur les ramena avec lui à la Ville et il célébra son triomphe sur eux en les promenant en plein forum assis sur des ânes. Il n'épargna que Léon Mélissènos. On dit que celui-ci, en effet, alors que son frère Théognoste, sur le front des troupes, se moquait des empereurs et leur lançait de hideuses injures, l'avait longuement repris en pleurant et lui avait demandé de mettre un terme à ces excès de langage et de ne pas injurier impudemment ses maîtres. Puis, comme il ne pouvait se faire obéir, il avait tendu sa cravache et en avait donné plusieurs coups à son frère, si bien que l'empereur, témoin de tout cela, déclara aux gens présents : «Voyez, vous tous ! Un même arbre donne et la croix et le van !» Voilà pourquoi, dit-on, il épargna à Léon les injures du cortège triomphal[101].

19. [Bardas Sklèros fait sa soumission à l'empereur ; il perd soudain la vue]

À peine Phocas eut-il été tué, en avril de la deuxième indiction, l'an 6497, et à peine sa révolte eut-elle pris fin que Sklèros, retrouvant sa liberté d'action, reprit courage et ranima sa vieille rébellion[102]. À cette nouvelle, l'empereur lui envoya une lettre où il l'exhortait à se dégoûter de verser le sang des chrétiens : car il était un homme lui aussi, que guettaient la mort et le jugement[103]. Il devait, même si c'était bien tard, voir où était son intérêt et reconnaître le souverain que Dieu lui avait donné {sans se laisser abuser par le présage qu'on avait tiré de son nom. Le peuple allait répétant, en effet, ce qu'avaient dit certains astrologues qui

99. La bataille d'Abydos eut lieu le 13 avril 989.

100. Phocas périt sans doute d'une crise cardiaque. Plusieurs versions ont circulé sur les circonstances de sa mort, que rapporte Psellos (*Chronographie* I, p. 11). Le frère de Basile, le coempereur Constantin, se vanta d'avoir abattu Phocas.

101. Léon Mélissènos, qui avait donc soutenu Phocas et avait assiégé Abydos avec sa flotte pour le compte de l'usurpateur (LÉON LE DIACRE, p. 173), fut pardonné et obtint un commandement en Orient en 995 (YAḤYĀ D'ANTIOCHE II, p. 440-441). Cette clémence a permis aux Mélissènoi de garder leur rang au XIe siècle et d'intégrer la famille impériale des Comnènes.

102. Psellos (*Chronographie* I, p. 15-16) expose comment Sklèros reconstitua ses forces et regroupa ses fidèles, faisant échouer toutes les entreprises de l'empereur.

103. Sklèros approchait les 70 ans.

scrutent les cieux : le B chassera le B, et le B régnera. C'était là ce qui avait trompé Sklèros et Phocas, et qui les avait poussés à se rebeller[104]}.

Sklèros se laissa émouvoir par cette lettre. Ayant reçu la garantie qu'il n'aurait
339 à subir rien de fâcheux, il déposa les armes et fit sa paix avec l'empereur, recevant en échange le titre de curopalate[105]. Cependant, il n'obtint pas de voir l'empereur de ses yeux. Alors qu'il était en route, en effet, il fut frappé de cécité et perdit la vue de sorte que c'était un aveugle qu'on amena devant l'empereur. Celui-ci, le voyant conduit par la main, dit aux gens présents : «Celui dont j'avais peur et qui me faisait trembler, voici qu'il vient à moi conduit par la main[106] !»

20. [Basile, après une visite à Thessalonique, va recueillir en Ibérie l'héritage du curopalate David, puis se rend en Phénicie]

Une fois débarrassé de ces guerres civiles et des soucis qu'elles lui causaient, l'empereur examina les dispositions qu'il lui fallait prendre à propos de Samuel et contre les autres chefs locaux qui, profitant de ce qu'il était occupé par ces rébellions, avaient en toute impunité causé de graves torts aux possessions des Romains. Il partit donc pour les régions de la Thrace et de la Macédoine et descendit à Thessalonique afin de rendre grâces au martyr Dèmètrios[107]. Il laissa là comme commandant le magistre Grégoire Tarônitès auquel il confia des forces considérables afin qu'il empêche et fasse cesser les incursions de Samuel. Pour sa part, il s'en retourna et, revenu dans la Ville reine, partit pour l'Ibérie. Déjà en effet le curopalate David était mort, instituant par écrit l'empereur héritier de ses biens[108]. Parvenu dans ce pays, il prit possession de l'héritage qui lui avait été donné, persuada Georges, le frère du curopalate David, qui régnait sur l'intérieur de l'Ibérie[109], de se satisfaire de ses possessions et de ne pas s'en prendre à celles d'autrui, établit un traité avec lui, prit son fils comme otage, puis s'en alla en Phénicie avec les plus nobles des Ibères de la partie qui lui appartenait, dont les principaux étaient les frères Pakourianos, Phevdatos et Phersès, qu'il fit

104. Addition de UE.

105. Ce titre donnait à Sklèros le second rang après l'empereur. Rappelons que l'empereur Nicéphore Phocas l'avait accordé à son propre frère, Léon. Cette concession de Basile indique bien qu'il estimait ne pas pouvoir vaincre Sklèros. Selon Yaḥyā d'Antioche (II, p. 427), Sklèros obtint une importante dotation fiscale en Orient et des dignités pour ses partisans. Le même chroniqueur rapporte que Léon Phocas, fils du rebelle, qui tenait Antioche, résista longtemps, mais se rendit finalement le 3 novembre 989.

106. Basile II rencontra pour la dernière fois Bardas Sklèros et son frère Constantin à Didymotique en Thrace, forteresse où les deux frères avaient été assignés à résidence, loin de leurs bases orientales. Bardas mourut peu de jours après cette visite, le 31 mars 991 et son frère Constantin cinq jours plus tard (YAḤYĀ D'ANTIOCHE II, p. 430-431).

107. L'empereur réagit aux incursions de Samuel jusqu'à Thessalonique et en Grèce par une campagne au printemps 991.

108. Skylitzès ne suit pas l'ordre chronologique, puisque cette expédition de Basile II date de 1001 mais, en fait, l'historien combine deux campagnes différentes. En 990 en effet, Basile II, mécontent du soutien que David avait apporté à Bardas Phocas révolté, contraignit le Bagratide à faire de lui son héritier. Selon Matthieu d'Édesse (p. 39), David serait mort assassiné par ses proches, dont l'archevêque de Géorgie, Hilarion. Selon Aristakès de Lastivert, les soldats de sa garde l'auraient empoisonné (p. 4-5).

109. Le roi de Géorgie, un Bagratide lui aussi, qui n'était pas en fait le frère de David.

340 monter sur le trône des patrices[110]. Parvenu en Phénicie, il fit tout son possible pour s'assurer que les émirs de Tripoli, de Damas, de Tyr et de Beyrouth resteraient soumis aux Romains : peu avant, s'étant mis d'accord, ils avaient pris les armes contre Antioche alors que l'empereur était occupé à guerroyer contre Phocas, et, comme le patrice Damianos, gouverneur d'Antioche, leur avait livré bataille, ils l'avaient tué, mettant ainsi la ville en grand péril. Après avoir reçu des gages, Basile regagna Byzance[111].

21. [Basile et Eustathe Maléïnos]

Alors qu'il traversait la Cappadoce, le magistre Eustathe Maléïnos le reçut dans ses domaines avec toute son armée et lui dispensa sans compter, à lui et à ses troupes, tout ce dont il avait besoin. L'empereur, faisant mine d'approuver et de louer le magistre, l'emmena avec lui dans la Ville reine d'où il ne le laissa plus partir. Il lui dispensait libéralement ce dont il avait besoin, mais il le tenait comme un fauve qu'on élève dans un enclos, et cela jusqu'au jour où il atteignit le terme de sa vie. Après sa mort, il confisqua tout ce qu'il possédait[112]. L'empereur promulgua une loi qui empêchait les puissants d'accroître massivement leurs domaines[113]. Ces mêmes dispositions avaient été prises avant lui par Constantin Porphyrogénète, le grand-père paternel de l'empereur, et par le beau-père de celui-ci, Romain.

22. [Sisinnios succède à Nicolas Chrysobergès ; il réconcilie les adversaires de la tétragamie ; Serge lui succède]

Nicolas Chrysobergès gouverna l'Église pendant douze ans et huit mois, puis il quitta ce monde[114]. On élut alors le magistre Sisinnios, un homme de grand renom, qui était parvenu au faîte de l'art médical, l'an 6503, huitième indiction[115].

110. Sur l'interprétation de ce passage de Skylitzès et la question des rapports de parenté entre ces trois personnages, cf. *Iviron* I, p. 19. Pakourianos (Bakouran) fut nommé patrice et stratège de Samos, Phebdatos (Theudatès) fut fait patrice et comte de l'Opsikion (B. MONTFAUCON, *Paleographia graeca sive de ortu et Progressu Literarum Graecarum...*, Paris, 1708, p. 46).

111. Les Fatimides essayaient de mettre la main sur Damas et Alep pour tenir toute la Syrie. Les Byzantins exerçaient un protectorat sur Alep depuis les victoires de Nicéphore Phocas. Il semble que Basile II n'ait pas vraiment tenu à conserver Alep, mais en revanche perdre Antioche était inacceptable. Lorsque Michel Bourtzès, duc de la ville, venu secourir les Alepins qui versaient tribut à l'empire et qui étaient attaqués par une armée fatimide, fut vaincu à la bataille dite du «gué» (sur l'Oronte), le 15 septembre 994, Basile II intervint avec une grande rapidité, et, se trouvant à Antioche en avril 995, fit déguerpir les troupes fatimides (YAḤYĀ D'ANTIOCHE II, p. 440-442). Basile revint après la mort de Damien Dalassènos, le 19 juillet 998 et s'empara de la forteresse syrienne de Shaizar, puis brûla l'église Saint-Constantin d'Homs, mais échoua à nouveau devant Tripoli. C'est à ce moment que Basile apprit la nouvelle de la mort de David et gagna l'Ibérie, laissant Nicéphore Ouranos comme nouveau gouverneur d'Antioche (YAḤYĀ D'ANTIOCHE II, p. 454-460). Il conclut une trêve de dix ans avec le calife al-Ḥākim (YAḤYĀ D'ANTIOCHE II, p. 457-461).

112. Eustathe Maléïnos était probablement l'homme le plus riche de l'empire, après que les biens des Phocas eurent été pour leur plus grande part confisqués.

113. La novelle de 996 est l'une des plus rigoureuses en faveur des faibles, cf. en dernier lieu, M. KAPLAN, *Les hommes et la terre*, p. 437-439 et la traduction anglaise des deux versions de la novelle dans MCGEER, *The Land Legislation*, p. 111-132.

114. Le 16 décembre 992.

115. En fait le 12 avril 996.

341 Il réconcilia ceux que la tétragamie {de l'empereur Léon, depuis qu'Euthyme avait accepté celui-ci à la communion[116],} faisait hésiter. Puis après avoir été le pasteur de l'Église pendant trois ans seulement, il mourut lui aussi[117] et l'on promut Serge[118], higoumène du monastère de Manuel[119], qui était apparenté au patriarche Photius.

23. [Samuel attaque Thessalonique et tue le duc Grégoire ; il est défait par Nicéphore Ouranos]

Samuel, venu attaquer Thessalonique, répartit le gros de ses troupes en diverses embuscades et envoya seulement quelques hommes pousser une pointe jusqu'à Thessalonique même. Quand le duc Grégoire eut connaissance de cette attaque, il envoya son fils Asôtios pour reconnaître et observer le nombre des adversaires afin de le lui faire connaître. Lui-même suivait. Asôtios s'avança, se heurta aux coureurs de l'avant-garde, qu'il mit en fuite, et ne s'aperçut pas qu'il s'était laissé prendre en plein milieu des embuscades. À cette nouvelle, Grégoire se hâta de porter secours à son fils dont il désirait ardemment empêcher la capture, mais il fut lui aussi encerclé par les Bulgares et, après avoir combattu avec bravoure, en vrai héros, il mourut[120]. L'empereur, quand on lui eut annoncé la mort du duc, envoya comme commandant de tout l'Occident le magistre Nicéphore Ouranos[121] qui, en payant, avait pu s'enfuir de Babylone et revenir dans la Ville reine.

Arrivé à Thessalonique, Nicéphore vit que Samuel, tout exalté d'avoir tué le duc Grégoire Tarônitès et capturé son fils, avait passé le Tempé, en Thessalie, franchi le Pèneios, traversé la Thessalie, la Béotie et l'Attique et qu'il avait attaqué même le Péloponnèse en passant par l'isthme de Corinthe, ravageant et pillant toutes ces régions. Alors, il partit lui aussi avec ses troupes, passa les hauteurs de l'Olympe, parvint à Larissa où il laissa son train. Avec son armée ainsi allégée, il traversa la Thessalie à marches forcées ainsi que la plaine de Pharsale, passa l'Apidanos et vint établir son camp sur la rive du Spercheios au-delà duquel
342 Samuel lui-même campait. Comme des pluies diluviennes étaient tombées du ciel, la rivière, en crue, était sortie de son lit et l'on ne pensait pas qu'il pût y

116. Addition de U. Sur les quatrièmes noces de Léon VI et le schisme de la tétragamie, cf. *supra*, p. 156, n. 96.

117. Le 24 août 998.

118. En juin ou juillet 1001.

119. Ce monastère de Constantinople avait été fondé par le magistre Manuel, sous Théophile. Puis, endommagé par les tremblements de terre, il fut rebâti par le patriarche Photius, dont les restes y furent transférés au cours du Xe siècle. Cet établissement était sans doute devenu la propriété de la famille de Photius, et c'est vraisemblablement pour cette raison qu'un de ses membres en fut higoumène en 1001 (JANIN, *Églises* I, p. 320).

120. Samuel, qui visait à contrôler la Via Egnatia, réussit à prendre Dyrrachion. Il épousa la fille de Jean Chrysèlios, l'un des premiers citoyens de cette ville. C'est à cette époque, en 996 ou en 997, que Samuel, jugeant qu'il avait rétabli la Bulgarie dans son étendue du temps de Syméon, se proclama *basileus*.

121. Thessalonique devint une des principales bases utilisées contre Samuel. En réalité, Ouranos ne succcéda pas immédiatement à Grégoire Tarônitès, tué en 995, mais ce fut Jean Chaldos, connu par un acte en faveur du monastère d'Iviron (*Iviron* I, p. 153-154). Le nouveau duc fut capturé l'année suivante et resta emprisonné durant 22 ans (cf. SKYLITZÈS, *infra*, p. 298).

avoir d'affrontement pour l'instant. Mais le magistre, ayant fait inspecter le fleuve en amont et en aval, trouva un endroit par où il crut possible que son armée traverse. Il rassembla ses troupes de nuit, leur fit passer le fleuve et tomba sur les hommes de Samuel qui dormaient sur leurs deux oreilles. On en fit un massacre infini, car aucun n'osa songer à se battre. Samuel et son fils Romain eux aussi furent gravement blessés et on les eût faits prisonniers s'ils ne s'étaient mêlés aux cadavres et ne s'étaient couchés en faisant le mort. La nuit venue, ils s'enfuirent sans se faire voir jusqu'aux montagnes d'Étolie, puis, passant par les crêtes de ces montagnes, traversèrent le Pinde et purent se réfugier en Bulgarie. Le magistre, pour sa part, libéra les Romains prisonniers, dépouilla les cadavres des Bulgares, s'empara aussi du camp ennemi et, en possession d'un trésor considérable, revint à Thessalonique avec son armée[122].

24. [Noces et fuite d'Asôtios Tarônitès ; Dyrrachion livrée à Basile]

Samuel, parvenu à rentrer chez lui, prit pour gendre, en lui donnant sa fille en mariage, Asôtios, le fils de Grégoire Tarônitès, qu'il libéra de ses chaînes. Sa fille en effet {Mirosthlava[123]} s'était prise d'amour pour lui et menaçait de se suicider si on ne le lui donnait pas pour époux en justes noces. Après les noces, Samuel envoya son gendre avec sa fille à Dyrrachion : il devait surveiller la région. Mais quand il y fut arrivé, il discuta avec sa femme qu'il persuada de s'enfuir avec lui et de gagner les trières romaines qui croisaient dans cette région, qu'elles surveillaient. Elles le ramenèrent auprès de l'empereur, qui lui donna rang de magistre, et à sa femme de patricienne à ceinture[124]. Asôtios avait apporté aussi une lettre d'un magnat de Dyrrachion nommé Chrysèlios qui
343 promettait de liver à l'empereur cette ville s'il obtenait le rang de patrice pour lui-même et pour ses deux enfants. L'empereur l'ayant assuré par une lettre qu'il s'engageait à tenir ces conditions, Dyrrachion fut livrée au patrice Eustathe Daphnomèlès, et les fils de Chrysèlios – lui-même étant mort entre-temps – reçurent le rang de patrices[125].

25. [Romains sympathisant avec les Bulgares ; Basile et Venise ; offensive de Basile sur Philippoupolis]

Cette année-là, le magistre Paul Bôbos, un homme qui, à Thessalonique, tenait le premier rang, ainsi que le protospathaire Malakènos, qui était d'un esprit et d'une éloquence distingués, furent accusés de sympathie avec les Bulgares et déportés, Paul dans la plaine des Thracésiens, Malakènos[126] à Byzance[127].

122. La victoire du Spercheios date de 997. Elle fut assez complète pour permettre à Basile II de se tourner vers l'Orient (McGeer, *Byzantine Warfare*, p. 344-345).

123. Addition de U.

124. La plus haute dignité qu'une femme puisse obtenir à titre personnel.

125. On voit combien le pouvoir sur les villes dépendait des relations que le pouvoir central, celui de Basile ou celui de Samuel, entretenait avec les élites locales qui pratiquaient la surenchère pour monnayer leur soutien.

126. En 952, un Malakènos commandait une armée contre les Arabes de Sicile (Falkenhausen, *Dominazione*, p. 103-104).

127. Ces défections étaient le résultat de la pression des armées de Samuel sur les villes où résidaient ces aristocrates.

Craignant de subir le même sort, certains habitants d'Andrinople, qui avaient rang d'*illoustrioi* et qui s'étaient distingués dans des commandements militaires, objets eux aussi de soupçons, s'enfuirent auprès de Samuel : Batatzès partit avec toute sa famille[128], et Basile Glabas tout seul. L'empereur fit jeter en prison le fils de ce dernier et le retint trois années entières ; puis il le relâcha.

À cette époque, l'empereur donna pour femme en justes noces à l'archonte de Venise la fille d'Argyros, sœur de ce Romain qui fut empereur par la suite[129]. De la sorte, il s'acquit ce peuple. Il mena aussi une offensive en Bulgarie par Philippoupolis[130], qu'il donna à garder au patrice Théodôrokanos[131] et, après avoir détruit plusieurs forteresses de Triaditza, il revint à Mosynoupolis[132].

26. [Les armées impériales s'emparent de la Grande Persthlav]

L'an 6508, treizième indiction, l'empereur envoya une puissante armée contre les forts bulgares établis au-delà de l'Hæmos. Elle avait à sa tête le patrice
344 Théodôrokanos et le protospathaire Nicéphore Xiphias, et s'empara de la Grande et de la Petite Persthlave ainsi que de Pliskova[133]. L'armée romaine revint intacte et triomphante[134].

27. [Campagnes de Basile en Bulgarie ; aventures de Nikolitzas ; prise de Vodina]

L'année suivante, l'empereur mena une nouvelle expédition contre la Bulgarie en passant par Thessalonique. Dobromir, qui commandait Berroia[135] {et qui avait épousé la nièce de Samuel[136]}, se rallia à l'empereur, lui livra la ville et reçut le rang d'*anthypatos*[137]. {Dèmètrios Teichônas, qui gardait Kolydros[138], ne lui livrant pas la ville, et lui demandant à se retirer avec les troupes qu'il avait, l'empereur s'éloigna et le laissa rejoindre Samuel avec son armée[139]}.

128. Première mention d'une famille liée plus tard aux Comnènes et qui, au XIIIe siècle, donna des empereurs à Byzance (cf. J. S. Langdon, Backgrounds to the Rise of the Vatatzai to Prominence in the Byzantine *Oikoumene*, 997-1222, *To Ελληνικόν*, Hommage à Sp. Vryonis Jr., I, *Hellenic Antiquity and Byzantium*, 47, 1993, p. 179-210).

129. Maria Argyropoulina épousa Jean Orseolo, le fils aîné du doge Pierre II, en 1005/1006. Jean, qui avait accompagné l'empereur dans une expédition contre les Bulgares, fut honoré de la dignité de patrice. Le mariage eut lieu à Constantinople et les époux rapportèrent à Venise la précieuse relique d'une martyre à Nicomédie, sainte Barbara. Ils eurent un garçon, mais toute la famille fut emportée par une épidémie, en 1007 (Vannier, *Argyroi*, p. 43-44).

130. C'est la seconde base choisie par Basile pour contrer les entreprises de Samuel.

131. Ce Géorgien fut un des plus fidèles généraux de Basile II.

132. L'objectif de Basile était de séparer en deux parties l'État de Samuel, en tenant Sofia.

133. Samuel perdait la Bulgarie orientale sur laquelle il avait exercé un contrôle tardif et fragile. C'est la partie qui intéressait le plus Basile, car la Thrace était de nouveau protégée et l'empereur mettait la main sur les ports actifs du bas Danube.

134. Sur l'emplacement disputé de la Petite Preslav, cf. N. Oikonomides, Presthlavitza, the Little Preslav, *Südost-Forschungen*, 42, 1983, p. 1-19.

135 Ville de Macédoine, située à l'ouest de Thessalonique.

136. Addition de U.

137. Selon un sceau, un Dobromir, *anthypatos* et patrice, fut duc de Thrace et de Mésopotamie (d'Occident) (Jordanov, *Preslav*, nos 237 et 238). Il s'agit sans doute du même personnage, car il est peu probable que deux Dobromir contemporains aient obtenu des dignités d'un tel niveau.

138. Forteresse située au sud du lac de Dojran, l'actuelle Kalindria.

139. Le texte de cette addition propre à U n'est pas satisfaisant ; nous traduisons *ad sensum*.

Quant à Nicolas, qu'on appelait du diminutif de Nikolitzas[140] à cause de sa courte taille, et qui gardait Servia, il résistait vaillamment et soutenait avec entrain le siège auquel on le soumettait. Mais comme l'empereur mettait son point d'honneur à faire aboutir ce siège, la place fut prise, avec Nikolitzas. L'empereur déporta les Bulgares et établit une garnison romaine, puis, après avoir fait cela, il revint dans la Ville reine avec Nikolitzas auquel il donna rang de patrice. Mais celui-ci n'était pas un homme sûr : il s'enfuit de la Ville et parvint, sans se faire prendre, à rejoindre Samuel avec lequel il vint assiéger Servia[141]. Bien vite, on vit paraître à nouveau l'empereur, qui fit cesser le siège de la ville. Nikolitzas s'enfuit avec Samuel, mais le fourbe ne put mener à bon terme sa fuite : il tomba en effet sur des Romains en embuscade, fut pris et conduit enchaîné à l'empereur, qui l'envoya à Constantinople et le fit jeter au cachot[142].

L'empereur, entré en Thessalie, rebâtit les forteresses détruites par Samuel, prit celles que tenaient les Bulgares, déportant ceux-ci au lieu qu'on appelle le
345 Boléron[143] ; puis, laissant partout de fortes garnisons, il revint à la forteresse nommée Vodèna[144] : cette citadelle, établie sur un roc escarpé, est traversée par l'émissaire du lac Ostrovos dont le cours, d'abord caché sous terre, refait surface à cet endroit. Comme les gens de la place refusaient de se rendre, il la prit par siège. Il déporta aussi les habitants au Boléron, s'assura de la forteresse par une forte garnison, puis revint à Thessalonique.

28. [Aventures de Draxanos]

Le commandant de la place, Draxanos, qui était un véritable homme de guerre, demanda la permission d'habiter Thessalonique. L'empereur lui ayant donné son accord, il prit pour femme la fille du premier prêtre de l'église de Dèmètrios, le martyr victorieux, dont il eut deux enfants. Par la suite, il s'enfuit, fut repris et libéré grâce à l'intervention de son beau-père. Il s'enfuit une deuxième fois, fut relâché comme avant et, après avoir fait encore deux enfants, il s'enfuit une troisième fois. Mais il fut repris et on l'empala.

29. [Nicéphore Ouranos à Antioche ; nominations en Macédoine ; succès d'Ouranos à Antioche]

Comme les Arabes numérites et ataphites[145] faisaient des razzias terribles en Célosyrie et contre Antioche même, l'empereur envoya comme gouverneur

140. Il ne doit pas être identifié au défenseur homonyme de Larissa, mentionné plus haut et grand-père du Kékauménos des *Conseils et récits*.

141. Ville de Macédoine, au sud de Berroia. Basile II est en train de dégager toute la Macédoine, pour rétablir la sécurité autour de Thessalonique et interdire à Samuel l'accès des thèmes de l'Hellade et du Péloponnèse.

142. La tactique de l'empereur est simple, rallier les principaux chefs bulgares en leur assurant de hautes dignités et les revenus afférents, car le Trésor était bien rempli.

143. Le Boléron était situé à l'est du fleuve Nestos, au sud du Rhodope. Il était peu éloigné de Mosynoupolis, un des camps militaires de Basile II. En 1047 il formait une nouvelle circonscription fiscale et constituait sans doute un thème (*Iviron* II, acte n° 29).

144. Vodèna, aujourd'hui Édesse en Grèce, était un évêché en Macédoine du sud, situé à l'ouest de Thessalonique, sur la Via Egnatia, dont le contrôle constituait un enjeu majeur de la lutte entre Samuel et Basile II.

145. Ces deux tribus arabes étaient établies en Syrie depuis le VIIe siècle. Les Numairs étaient,

d'Antioche le magistre Nicéphore Ouranos[146]. Pour lui succéder à Thessalonique, il nomma le patrice David Areianitès, tandis qu'il établissait comme stratège à Philippoupolis le protospathaire Nicéphore Xiphias[147], Théodôrokanos ayant été contraint par la vieillesse à se retirer. Le magistre Nicéphore Ouranos, arrivé à Antioche, rencontra en deux et même trois occasions Kitrinitès, chef des Arabes[148] et, l'ayant mis en fuite, il le força à se tenir tranquille de sorte que la situation changea et que s'établit une paix profonde et sereine.

346 *30. [Campagne de Basile en Bulgarie ; siège et prise de Vidin ; raid de Samuel sur Andrinople ; il est défait par Basile ; Romain-Samuel, fils de Pierre, livre Skopia à l'empereur]*

L'empereur, l'an suivant, quinzième indiction[149], conduisit une expédition contre Vidin[150] et, après s'être attardé huit mois entiers au siège de cette ville, il la prit de vive force. {Là, les chefs bulgares firent la preuve de leur ingéniosité. Ils combattirent en effet le feu médique avec un réservoir d'une très grande capacité, et l'éteignaient ainsi[151]}. Tandis qu'il était retenu à ce siège, Samuel fit route rapidement avec des troupes légères, attaqua subitement Andrinople dès son arrivée le jour même de la Dormition de la très sainte Mère de Dieu et, grâce à la soudaineté de cette attaque, il surprit la foire qui, selon la coutume, est organisée chaque année aux frais de la cité. S'étant ainsi emparé d'un riche butin, il retourna chez lui. Quant à l'empereur, après avoir fortifié très soigneusement Vidin, il reprit avec des troupes intactes le chemin de la Ville reine, pillant et détruisant sur son chemin toutes les forteresses bulgares qu'il trouvait sur son passage. Alors qu'il approchait de la ville de Skopia[152], passant l'Axios[153], qu'on appelle aujourd'hui le Vardar {parce que Bardas Sklèros lui fit quitter son ancien lit pour celui où on le voit couler aujourd'hui[154]}, il trouva Samuel qui campait là sans se garder. La crue du fleuve le mettait en sécurité et il ne croyait pas qu'on pût pour l'heure le franchir, si bien qu'il bivouaquait en toute insouciance. Mais un soldat découvrit un gué, y fit passer l'empereur et Samuel, surpris,

à cette date, dirigés par Waṭṭāb b. Sābiq, émir de Harran. L'identité des Ataphites reste discutée (Felix, *Byzanz und Islam*, p. 53, n. 29 et 30).

146. Nicéphore Ouranos fut duc d'Antioche de décembre 999 à 1006 environ.

147. Il s'agit d'un nom nouveau parmi les officiers. Un des parents de Nicéphore, Alexis (son frère ?), fut nommé catépan d'Italie par Basile II, vers 1007 (Falkenhausen, *Dominazione*, p. 189-190).

148. Des bédouins numaïrites s'étaient réunis sous la conduite d'un chef, al-Aṣfar, qui prétendait être un nouveau Mahdi. Ce dernier fut enfermé à Alep, avec l'accord d'Ouranos, en avril-mai 1007 (Yaḥyā d'Antioche, II, p. 466-467 et cf. Felix, *Byzanz und Islam*, p. 52-54 ; sur la situation générale de la Syrie, cf. Th. Bianquis, Les frontières de la Syrie au XIe siècle, *Castrum*, 4, 1992, p. 135-148).

149. La guerre contre les Bulgares reprit en 1002 et se poursuivit trois ou quatre ans, mais l'exact déroulement des campagnes n'est pas sûr.

150. Évêché situé sur le Danube, au nord de la Bulgarie, près des Portes de Fer. En attaquant aussi loin, Basile II prépare une attaque de revers contre Samuel.

151. Addition de U.

152. Skopia contrôle la vallée du Vardar qui conduit à Thessalonique. La défaite de Samuel date de 1003 ou 1004.

153. «Axios» : «Naxios» U.

154. Addition de U. L'étymologie proposée ici repose sur la quasi-homophonie du nom du fleuve Vardar et de l'anthroponyme Bardas, prononcé Vardas.

s'enfuit sans se retourner, laissant aux mains de l'ennemi sa tente et tout son camp. Quant à la ville de Skopia, elle fut remise à l'empereur par celui que Samuel y avait établi comme commandant : Romain, fils du *basileus* des Bulgares Pierre, frère de Boris, qui avait pris le nom de son grand-père, Syméon. L'empereur le récompensa de cette décision en le nommant patrice et préposite[155], puis il l'envoya comme stratège d'Abydos.

31. [Échec de Basile devant Pernik ; retour à Constantinople]

347 L'empereur, ensuite, franchit les passes et arriva à Pernik[156], que gardait Krakras, un homme orné de toutes les vertus guerrières. Il passa beaucoup de temps à l'assiéger, perdit beaucoup de monde à cette occasion, puis, voyant que les fortifications résistaient à tout siège et que Krakras ne pouvait être ébranlé ni par les flatteries, ni non plus par les promesses et autres propositions, il passa à Philippoupolis. De là, il leva le camp et partit pour Constantinople[157].

32. [Institution de l'allèlengyon]

En cette même indiction[158], il publia une décision portant que les contributions des défaillants seraient payées par les puissants[159]. Cette disposition fut appelée *allèlengyon*. Le patriarche Serge, beaucoup d'évêques et plusieurs ascètes demandèrent que cette charge déraisonnable fût supprimée ; mais l'empereur ne les écouta pas. {Samuel, disposant des troupes en embuscade à des endroits bien choisis, fit prisonnier le patrice Jean Chaldos, duc de Thessalonique[160]}.

33. [Aziz rompt la trêve ; il détruit le Saint-Sépulcre]

En la huitième indiction, l'an 6518, le souverain d'Égypte Azizios, pour de pauvres motifs et à la suite de frictions sans aucune importance, rompit l'accord qu'il avait avec les Romains, détruisit la sainte église qui avait été magnifiquement construite à Jérusalem sur le tombeau du Christ notre Sauveur[161], s'en prit aux pieux monastères et dispersa aux quatre vents les ascètes qui y vivaient.

155. Romain était castré, ce qui lui permit de devenir préposite, charge palatine réservée aux eunuques.

156. Pernik, située au sud-ouest de Sofia, commandait la route menant de cette dernière ville à Naissos (Nish).

157. Le récit des guerres bulgares s'interrompt provisoirement chez Skylitzès. L'historien ne précise pas qu'après les succès de Basile II, Samuel et l'empereur conclurent sans doute un traité de paix (STEPHENSON, *Balkan Frontier*, p. 69).

158. En principe, toujours en 1004.

159. Il s'agit de faire revenir dans le système de la solidarité fiscale communale les puissants, qui en étaient sortis parce qu'ils avaient obtenu que leurs biens soient imposés à part. Il faut comprendre que les puissants paient pour les villageois défaillants, mais, contrairement au principe ancien de solidarité entre les villageois, ils n'exploitent pas les terres dont ils paient l'impôt (KAPLAN, *Les hommes et la terre*, p. 439-440).

160. Addition de U et de E, ce dernier dans la marge. La notice concernant Chaldos est mal placée, puisque la capture du duc eut lieu avant la bataille du Spercheios.

161. La destruction de l'église du Saint-Sépulcre commença le 28 septembre 1009 (YAḤYĀ D'ANTIOCHE II, p. 492), ce qui correspond à la date donnée par Skylitzès (la huitième indiction de l'an 6518 part du 1er septembre 1009), cf. M. CANARD, La destruction de l'Église de la Résurrection par le calife al-Ḥākim et l'histoire de la descente du feu sacré, *Byz.*, 25, 1955, p. 16-43, repris dans CANARD, *Byzance*, no XX. Basile II ne réagit pas à cette agression du calife fatimide al-Ḥākim (996-1020/1021), auquel Skylitzès donne le nom de son père, al-'Azīz.

34. [Hiver très rude ; tremblement de terre ; révolte en Italie]

L'année suivante[162], il y eut un hiver si pénible que toutes les rivières et tous les lacs gelèrent ainsi que la mer elle-même et, au mois de janvier de la même indiction, il y eut un tremblement de terre épouvantable. La terre resta à trembler jusqu'au 9 mars. Ce jour-là, vers la dixième heure de la journée, la terre fut prise
348 d'une convulsion et d'une secousse formidables tant dans la Ville reine que dans les thèmes, si bien que les coupoles des églises des Quarante-Saints[163] et de Tous-les-Saints[164] s'écroulèrent. L'empereur les fit aussitôt reconstruire.

Tout cela présageait la rébellion qu'il y eut ensuite en Italie. Un magnat de la région de Bari, nommé Mélès[165], après avoir soulevé le peuple de Longobardie, prit les armes contre les Romains[166]. L'empereur envoya Basile Argyros[167], stratège de Samos, et le stratège de Céphalonie qu'on appelait Kontoléôn[168] rétablir la situation des Romains. Mélès les affronta en bataille rangée et les jeta dans une déroute éclatante. Beaucoup moururent, un certain nombre furent faits prisonniers, tandis que les autres préférèrent s'enfuir et vivre dans la honte[169].

35. [Samuel fortifie les passes ; l'empereur les force ; il aveugle les prisonniers ; mort de Samuel ; Gabriel lui succède et meurt]

L'empereur, chaque année sans exception, pénétra en Bulgarie, rasant et pillant tout sur son passage[170]. Samuel, qui ne pouvait lui disputer la rase campagne ni s'opposer à l'empereur en une bataille rangée mais qui partout prenait des coups et voyait ses forces décliner, décida de munir de fossés et de murs le passage par où l'empereur entrait en Bulgarie. Et donc, comme il savait que l'empereur avait l'habitude constante de passer par ce qu'on appelle Kiava Longos et par Kleidion[171], il résolut de fortifier cette passe difficile et de lui barrer la route. Il

162. Hiver 1010/1011.

163. Plusieurs églises de Constantinople leur étaient dédiées, dont la plus fameuse était proche de la Mésè (JANIN, *Églises* I, p. 482-486).

164. Église construite en l'honneur de Théophanô, l'épouse de Léon VI (cf. *supra*, p. 152).

165. Personnage dont les antécédents sont inconnus, on sait seulement qu'il figurait parmi les notables les plus influents de la région. Sa rébellion s'enfla parce que Mélès put enrôler quelques mercenaires normands (J. FRANCE, The occasion of the coming of the Normans to Italy, *Journal of Medieval History*, XVII, 1991, p. 185-205).

166. La date du début de cette révolte est incertaine, puisque les chroniques italiennes hésitent entre 1009 et 1011.

167. Frère de Marie Argyropoulina (cf. *supra*, n. 287) et parent de l'empereur (VANNIER, *Argyroi*, p. 9-41).

168. Tornikios Kontoléôn succéda en 1017 à Basile Argyros comme catépan d'Italie (FALKENHAUSEN, *Dominazione*, p. 89-90).

169. Le récit de Skylitzès est erroné puisque, selon les sources italiennes, Basile Argyros reprit Bari, la capitale du thème de Longobardie tombée aux mains du rebelle. Ce catépan, surnommé Mésardonitès, a laissé une inscription commémorant la construction d'une forteresse à l'intérieur de Bari (dernière publication, A. GUILLOU, *Recueil des inscriptions grecques médiévales d'Italie*, Rome, 1996, no 143, p. 154-159). Il est vrai que c'est le catépan Basile Boïôannès qui, en 1018, à l'aide du contingent russe, battit définitivement Mélès à Cannes.

170. Cette affirmation de Skylitzès est aujourd'hui très discutée, car rien n'indique en fait que Basile II ait conduit ses armées en Bulgarie entre 1004 et 1014, date de la bataille du Kleidion. Sur les arguments en faveur de la thèse d'une interruption des opérations, cf. STEPHENSON, *Balkan Frontier*, p. 69-71. Cependant il faut se rappeler que, à plusieurs reprises, Skylitzès laisse de côté le récit d'événements importants, comme certaines campagnes de Tzimiskès en Orient, par exemple.

171. Passe située entre le Strymon et le Vardar.

fit donc construire un barrage fort large où il établit une garnison considérable, et c'est là qu'il attendait l'empereur. Celui-ci, une fois arrivé, tenta de passer et, comme les soldats qui gardaient l'endroit résistaient vaillamment et tuaient les assaillants qu'ils blessaient en leur jetant des projectiles depuis leurs positions très favorables, alors que l'empereur déjà renonçait à passer, Nicéphore Xiphias, stratège de Philippoupolis à l'époque, se mit d'accord avec lui. Il l'engagea à rester là et à multiplier les assauts contre la ligne de fortifications ; quant à lui-même, disait-il, il irait voir s'il trouvait l'occasion de faire quelque action utile
349 qui les tirât d'affaire. Alors, avec ses troupes, il fit demi-tour, contourna la montagne très élevée qui se trouve au sud de Kleidion et qu'on appelle la Valasitza, puis, après être passé par des sentiers de chèvre et par des lieux inaccessibles, le 29 juillet de la douzième indiction[172], tout à coup, descendant de ces hauteurs avec force cris et vacarme, il tomba sur le dos des Bulgares qui, surpris de cette attaque inattendue, se mirent à fuir.

L'empereur démantela le mur déserté et engagea la poursuite. Il y eut beaucoup de morts, plus encore de prisonniers. Samuel ne put échapper à ce danger qu'à grand-peine avec l'aide de son fils qui, affrontant bravement les assaillants, aida son père à monter sur un cheval et le conduisit jusqu'à la forteresse qu'on appelle Prilapon[173]. L'empereur fit aveugler les prisonniers bulgares, qui étaient environ quinze mille à ce qu'on dit, et les renvoya à Samuel, ordonnant qu'on laissât, pour cent aveugles, un borgne qui leur servît de guide[174].

Quand Samuel les vit arriver si nombreux et ainsi disposés, il ne put trouver la vaillance et la force d'âme de supporter ce qu'on lui infligeait. Le cœur lui manqua, ses yeux s'obscurcirent, et il tomba à terre. Les gens présents, avec de l'eau et des odeurs, parvinrent à lui faire recouvrer le souffle et à le rappeler quelque peu à la vie. Revenu à lui, il demanda à boire de l'eau froide. On lui en donna, il la but et fut pris d'une crise cardiaque dont il mourut au bout de deux jours {le 6 octobre[175]}. Ce fut son fils Gabriel, appelé aussi Romain[176], qui régna après lui sur les Bulgares. Par la force et la vigueur, il l'emportait sur son père mais pour l'intelligence et l'esprit, il lui était bien inférieur. Samuel l'avait eu d'une captive de Larissa[177]. Il monta sur le trône le 15 septembre de la treizième indiction[178]. Moins d'une année plus tard, alors qu'il était allé chasser, il fut
350 assassiné par le fils d'Aaron, Jean, appelé aussi Vladisthlav[179], qu'il avait délivré lui-même de la mort qui le menaçait. {Radomir avait pour femme la fille du kral

172. 29 juillet 1014.

173. Cette ville de Macédoine du nord a conservé son nom. Elle est située sur la route d'Ochrid : Basile II menaçait ainsi la capitale de Samuel.

174. Le nombre de prisonniers aveuglés est invraisemblable, car la perte d'un tel nombre d'hommes aurait dû mettre à genoux l'armée bulgare, qui se montre encore fort combattive l'année suivante (références dans STEPHENSON, *Balkan Frontier*, p. 72).

175. Addition de U.

176. «Romain» : «Radomir» U. L'information est confirmée par la *Chronique du Prêtre de Dioclée* (p. 336).

177. «Une captive de Larissa» : «Agathe, fille de Jean Chrysèlios, *prôteuôn* de Dyrrachion» U.

178. 15 septembre 1014.

179. Jean était cousin germain de Gabriel.

de Hongrie[180]. Pour je ne sais quel motif, il se mit à la haïr et la chassa, alors qu'elle était enceinte de lui, et il épousa la très belle Irène, qu'il avait faite prisonnière à Larissa[181]}.

36. [Suite des opérations en Bulgarie; on annonce à Basile la mort de Samuel ; il s'empare de plusieurs places puis revient à Thessalonique]

Avant ces événements, alors que Théophylacte Botaneiatès avait été envoyé gouverner Thessalonique, succédant ainsi à Areianitès, David Nestoritzès, un des plus puissants magnats bulgares, fut envoyé par Samuel pour attaquer Thessalonique avec de lourdes forces. Théophylacte se porta au-devant de lui avec son fils Michel et, lors d'un engagement, le mit en déroute de vive force et s'empara d'un grand butin et de prisonniers nombreux qu'il envoya à l'empereur alors en train d'assiéger les défenses barrant la passe de Kleidion. Après avoir passé ce barrage ainsi que je l'ai dit, l'empereur se rendit à Stroumvitza[182]. Il s'empara d'une forteresse appelée Matzoukin, non loin de Stroumvitza, et envoya le duc de Thessalonique Théophylacte Botaneiatès avec des troupes, en lui donnant pour mission de passer les collines de Stroumvitza, de brûler les barrages qu'il trouverait sur les chemins dans ces collines et de lui dégager la route de Thessalonique. Théophylacte partit et, à l'aller, les Bulgares qui gardaient le secteur le laissèrent passer librement. Mais lorsqu'il voulut revenir auprès de l'empereur après avoir accompli sa mission, il tomba dans des embuscades disposées à cet effet et dissimulées dans un long défilé. Quand il s'y fut engagé, enveloppé de toutes parts, recevant les pierres et les flèches qu'on lui jetait d'en haut sans que personne pût se défendre à cause de la densité <des tirs> et parce
351 que le défilé était infranchissable, il mourut sans même pouvoir lutter de ses mains[183] et une grande partie de son armée périt avec lui.

La nouvelle de ce malheur découragea profondément l'empereur qui décida à cause de cela de ne pas pousser plus avant. Il fit donc demi-tour et vint à Zagoria, où se trouve la très puissante forteresse de Melnikos[184], construite sur un roc qu'entourent de toutes parts des précipices et des ravins très profonds. Tous les Bulgares des environs s'y étaient réfugiés et n'avaient cure des Romains. L'empereur leur dépêcha un eunuque, l'un de ses chambellans les plus familiers, Serge, homme d'esprit et d'éloquence, pour éprouver leur état d'esprit et celui-ci, arrivé sur place, réussit à force de discours et de persuasion à rappeler ces hommes au sentiment de ce qu'ils devaient faire, de sorte qu'ils déposèrent les armes et se rendirent à l'empereur, eux-mêmes avec la forteresse. L'empereur les en récompensa avec la bienveillance convenable[185], puis, après avoir établi dans cette forteresse la garnison qu'il fallait, il s'en alla à Mosynoupolis où il

180. Le nom de cette fille du premier roi de Hongrie, Étienne Ier, n'est pas connu.

181. Addition de U.

182. Stroumitsa est située au sud de l'actuelle république de Macédoine et contrôle l'une des routes d'accès à Skopje.

183. Le manuscrit U ajoute : «Ce fut Rodomir qui, de la lance qu'il portait, répandit ses entrailles».

184. Première mention de cette forteresse, située dans la haute vallée du Strymon.

185. Après la mort de Samuel, certains notables bulgares estimèrent qu'ils avaient plus à gagner à passer au service de l'empereur. Ce dernier, disposant d'immenses richesses, payait cher leur ralliement.

séjournait quand on lui annonça la mort de Samuel le 24 octobre. Aussitôt, l'empereur leva le camp de Mosynoupolis et se rendit à Thessalonique, puis de là à Pélagonia[186], sans toucher aux régions qu'il traversait, à la seule exception des palais de Gabriel à Voutélè, qu'il incendia. Il envoya des troupes qui s'emparèrent des forteresses de Prilapon et de Stypeion. Ensuite, il arriva près de la rivière qu'on appelle le Tzernas, qu'il franchit avec des radeaux et des outres gonflées avant de revenir à Vodèna, puis à Thessalonique, où il parvint le 9 janvier.

352 *37. [Prise de Vodèna et de Mogléna]*

Au début du printemps, il revint encore en Bulgarie et marcha sur la forteresse de Vodèna, dont les habitants entre-temps, violant la foi jurée à l'empereur, avaient pris les armes contre les Romains. Il les soumit donc à un siège sévère qui contraignit les défenseurs, après avoir reçu des garanties, à se livrer à lui. Il les déporta cette fois encore à Boléron[187] et fit construire deux autres forteresses en plein dans cette passe difficile : la première, il l'appela Kardia, la seconde Saint-Élie ; puis il revint à Thessalonique.

Là, Romain-Gabriel lui fit parvenir par un Romain qui avait le bras coupé la promesse qu'il le servirait et lui serait soumis. Mais l'empereur, se défiant de cette lettre, envoya dans la région de Mogléna[188], avec des troupes, le patrice Nicéphore Xiphias et Constantin Diogénès[189], qui avait succédé à Botaneiatès comme stratège de Thessalonique. Ils ravagèrent toute cette région et mirent le siège devant la ville ; puis l'empereur arriva, qui fit détourner la rivière coulant le long des murs de la ville, sapa les fondations des remparts pour remplir de bois et de matériaux inflammables les cavités ainsi creusées et mit ensuite le feu de telle sorte que, ces matériaux ayant brûlé, le mur s'écroula. Voyant cela, les gens de la ville se mirent à le supplier en pleurant et se donnèrent à lui avec la place. C'est ainsi qu'on fit prisonniers Domitien Kaukanos[190], un magnat qui siégeait aux côtés de Gabriel, Élitzès, gouverneur de Mogléna, ainsi que plusieurs autres magnats et de nombreux hommes de guerre. L'empereur envoya dans l'Asprakanie[191] ceux qui pouvaient porter les armes ; quant aux autres – la populace –, il ordonna de les faire disparaître et de brûler cette forteresse. Il s'empara encore d'une autre citadelle, appelée Énôtia, non loin de Mogléna.

186. Pèlagonia, aujourd'hui Bitola, est toute proche d'Ochrid. Basile II fait une démonstration de force.

187. «il revint – Boléron» : «le jour même du samedi saint, il s'empara de Vodèna dès le premier assaut. Il en déporta les habitants à Boléron et établit à leur place, pour habiter la ville des Romains, ceux qu'on appelle les Kontaratoi et qui sont des gens féroces, des assassins sans pitié et des brigands de grand chemin» U. Les Kontaratoi sont des fantassins légers armés de lances (*kontos*), cf. T. Kolias, *Byzantinische Waffen. Ein Beitrag zur byzantinischen Waffenkunde von den Anfängen bis zur lateinischen Eroberung*, Vienne, 1988, p. 191-213.

188. Située au sud-est de la Macédoine.

189. Les Diogénai avaient jadis été liés aux Phocas, mais Adralestos Diogénès avait trahi Bardas révolté (cf. *supra*, p. 246). Constantin fut le père du futur empereur, Romain.

190. Sur Kaukanos et les autres membres de l'entourage de Samuel, cf. G. Nikolov, The Bulgarian Aristocracy in the War Against the Byzantine Empire (971-1019), *Byzantina et Slavica Cracoviensia* III, *Byzantium and the East Central Europe*, Cracovie, 2001, p. 141-158. Kaukanos est en fait un ancien titre bulgare désignant le second après le chagan bulgare.

191. Province d'Orient près du lac de Van, connue aussi sous la forme Vaspourakan.

353 *38. [Ralliements ; duplicité de Vladisthlav ; prise d'Achrida ; situation dans la région de Dyrrachion ; opérations diverses]*

Quatre jours après, on vit arriver le Romain manchot, accompagné d'un serviteur de Jean-Vladisthlav, le fils d'Aaron. Il apportait une lettre de Jean qui annonçait avoir tué Gabriel[192], dont tout le pouvoir était maintenant passé entre ses mains[193]. Il promettait aussi d'être soumis à l'empereur et de le servir comme il le devait. L'empereur prit connaissance de cette lettre, arrêta ses décisions et les sanctionna par des chrysobulles qu'il envoya à Jean. Quelques jours plus tard, le Romain manchot revint avec des lettres par lesquelles Jean et les archontes de Bulgarie se reconnaissaient les sujets et les serviteurs de l'empereur. Kaukanos[194], le frère du Domitien[195] qui avait été fait prisonnier à Mogléna, fit lui aussi son ralliement à l'empereur, qui l'en récompensa et le tenait en grand honneur. {Il promit à l'empereur de tuer Vladisthlav. Il partit pour la Bulgarie avec le serviteur de Jean, qui, s'étant laissé corrompre par des présents, devait commettre cet assassinat ; mais c'est lui-même qui fut assassiné par cet homme au gîte de Stoupion. À l'origine, l'endroit où Théodore fut tué s'appelait Diabolis[196]}.

Mais lorsque l'empereur se fut aperçu que ces lettres de Jean n'étaient que ruse et subterfuge et qu'il avait en tête tout le contraire de ce qu'il promettait, il retourna une fois encore en Bulgarie, mit à feu et à sang les environs d'Ostrovos et de Sôskos ainsi que la plaine de Pélagonia, et aveugla tous les Bulgares qu'il fit prisonniers. Il s'avança donc jusqu'à la ville d'Achrida, où était établi le palais des rois de Bulgarie[197]. Il s'empara de la ville et prit toutes les dispositions qu'il fallait. Puis il se prépara à aller plus avant et à prendre la route de Dyrrachion, car la situation dans cette région exigeait sa présence.

En effet, tant que la Tribalie[198] et les régions proches de la Serbie furent soumises à Vladimir[199], le gendre de Samuel, qui était un homme mesuré et pacifique, attaché à la vertu, la situation de Dyrrachion fut calme. Mais lorsque
354 Gabriel eut été tué par Jean, Vladimir aussi fut trahi : se fiant aux serments que Jean lui avait transmis par David, archevêque de Bulgarie, il se livra entre ses mains et fut assassiné peu après. Alors, cette région fut plongée dans le trouble et l'agitation parce que, sans cesse, Jean s'efforça de reprendre la ville soit, plusieurs fois, par ses généraux, soit en personne. Voilà pourquoi l'empereur voulait aller à Dyrrachion afin de se porter au secours de la ville. Mais il en fut empêché par une raison considérable. Arrivé à Achrida, il avait laissé sur ses

192. Les manuscrits E et U ajoutent : «à Pétériskon.»

193. Les luttes internes au sein de la famille régnante accélérèrent la désintégration de l'État bulgare.

194. «Kaukanos» : «Théodore Kpachanès» U.

195. Le manuscrit U ajoute : «et de Mélitôn.»

196. Addition de U.

197. Seulement depuis Samuel.

198. Nom donné à la Serbie maritime.

199. Vladimir était prince de Zéta ou Dioclée (région des bouches de Kotor, au nord du thème de Dyrrachion) et selon la *Chronique du Prêtre de Dioclée* (§ XXXVI), il aurait épousé une fille de Samuel, Kosara. La même chronique donne une version assez proche de l'assassinat de Vladislav, le 22 mai 1016.

arrières, avec beaucoup de soldats, le stratège Georges Gonitziatès et le protospathaire Oreste Aichmalôtos, auxquels il ordonna de ravager la plaine de Pélagonia. Mais les Bulgares, qui avaient à leur tête un homme très illustre et très expérimenté, Ibatzès, les attirèrent dans une embuscade et les tuèrent tous. Bouleversé de chagrin, l'empereur retourna à Pélagonia, se lança à la poursuite d'Ibatzès, puis revint à Thessalonique. Il passa de là à Mosynoupolis et envoya contre Stroumvitza une armée sous les ordres du patrice David Areianitès qui parut subitement et prit la forteresse qu'on appelle Thermitza. L'empereur envoya encore contre les forteresses de Triaditza d'autres troupes dont le chef, Xiphias, après avoir mis à feu et à sang tout ce qui était en rase campagne, s'empara par siège du fort appelé Boïô[200].

39. [Basile soumet la Chazarie ; Sénachèreim lui lègue le Vaspourakan]

L'empereur, de retour à Constantinople, au mois de janvier de l'an 6524, envoya une flotte en Chazarie[201] avec à sa tête Mongos[202], le fils du duc Andronic Lydos. Celui-ci, avec l'aide de Sphengos, frère du beau-frère de l'empereur, Vladimir, réussit à soumettre la région dont l'archonte, Georges Tzoulès[203], fut capturé dès la première rencontre.

À cette époque aussi, Sénachèreim, archonte de la Haute Médie, qu'on appelle
355 aujourd'hui l'Asprakanie, se réfugia avec toute sa famille auprès de l'empereur auquel il fit don de tout le pays qui lui était soumis[204]. Il fut honoré du rang de patrice et de stratège de Cappadoce, et obtint en échange, comme domaines, les villes de Sébastée, de Larissa[205], d'Avara, et plusieurs autres domaines. Il était très incommodé, en effet, par les Agarènes ses voisins et, n'étant pas en mesure de leur résister, il se réfugia auprès de l'empereur auquel il remit son pays[206]. Le patrice Basile Argyros, envoyé le gouverner, échoua complètement et fut démis de son commandement. Pour lui succéder, on envoya le protospathaire Nicéphore Comnène[207], qui, arrivé sur place, usant tantôt de la persuasion, tantôt de la contrainte, réussit à soumettre la région à l'empereur.

200. Aujourd'hui Bojana près de Sofia.
201. La Chazarie représente ici la région de Chersôn.
202. Une nouvelle fois, on constate qu'un ancien rebelle (partisan de Sklèros) obtenait d'importants commandements.
203. Importante famille locale qu'on connaît surtout par les sceaux.
204. Sénachèreim, inquiet des premières attaques turques (MATTHIEU D'ÉDESSE, p. 44) et soumis sans doute à une certaine pression de Basile II qui, à cette date, menait campagne contre les Géorgiens et hivernait à Trébizonde, livra le pays au cours de l'hiver 1021/1022. Matthieu d'Édesse (p. 45) prétend que Sénachèreim remit à l'empereur soixante-douze forteresses, 4400 villages et des monastères.
205. Larissa, ville de la frontière orientale, à ne pas confondre avec son homonyme grecque citée plus haut. Elle fut le siège d'une tourme dépendant du thème de Sébastée avant de devenir résidence d'un stratège au XIe siècle.
206. Cf. HONIGMANN, *Ostgrenze*, p. 168-171. Cf. W. SEIBT, Die Eingliederung von Vaspurakan in das byzantinische Reich (etwa Anfang 1019 bsw. Anfang 1022), *Handes Amsorya*, 92, 1978, p. 49-66.
207. Le lien de parenté entre Nicéphore et Manuel Comnène-Érôtikos, héros de la lutte contre Sklèros, est inconnu. Il pourrait être un frère nettement plus jeune ou un neveu.

40. [Nouvelle campagne de Basile en Bulgarie]

L'an 6524, quatorzième indiction[208], l'empereur quitta la Ville reine pour Triaditza et mit le siège devant la forteresse de Pernik. Mais les occupants combattirent vigoureusement et résistèrent avec ardeur ; beaucoup de Romains trouvèrent la mort et l'empereur, après s'être obstiné à ce siège quatre-vingt-huit jours durant, reconnaissant qu'il tentait l'impossible, se retira sans avoir atteint son but et revint à Mosynoupolis. Là, il fit reposer son armée, puis, au début du printemps, il quitta Mosynoupolis, entra en Bulgarie et mit le siège devant la forteresse qu'on appelle Longas, qu'il prit. Il envoya David Areianitès et Constantin Diogénès dans les plaines de Pélagonia et s'empara ainsi de nombreuses bêtes et de nombreux captifs. L'empereur fit brûler la forteresse après l'avoir prise et répartit les prisonniers en trois parts : il en donna l'une aux alliés russes, la deuxième aux Romains, et se réserva la troisième. Puis il continua sa marche en avant.

Arrivé à Kastoria, il éprouva les défenses de la ville et, s'apercevant qu'elles étaient inexpugnables, il s'en retourna. Il venait en effet de recevoir une lettre du
356 stratège de Dorostolon, Tzotzikios, fils du patrice Theudatos l'Ibère[209], qui lui annonçait que Krakras, après avoir réuni une armée très nombreuse, avait fait sa jonction avec Jean et qu'après s'être adjoint encore des Petchénègues[210] ils allaient attaquer la Romanie. Cette lettre le troubla et il revint à marches forcées. Au passage, il prit la forteresse de Vosograd, qu'il brûla, et s'empara aussi de Berroia. Puis, après avoir pillé et ruiné les environs d'Ostrovos et de Moliskos, il arrêta sa progression. Il avait en effet reçu la nouvelle que l'offensive projetée par Krakras et par Jean contre les Romains ne pouvait avoir lieu parce que les Petchénègues avaient refusé de s'allier avec eux[211]. C'est pourquoi il fit demi-tour et assiégea une autre forteresse, Séténa, où il y avait un palais de Samuel et de grands dépôts de blé. Il permit à l'armée de piller le blé et brûla tout le reste.

Il envoya aussi contre Jean, qui n'était pas loin, le *tagma* des Scholes d'Occident[212] et celui de Thessalonique à la tête desquels se trouvait Constantin Diogénès. Alors qu'ils faisaient route, Jean leur tendit une embuscade ; mais l'empereur, à cette nouvelle, se mit à cheval et, se contentant de dire : «Que les vrais soldats me suivent !», il partit et fit diligence. Les éclaireurs de Jean, apprenant cela, revinrent tout effrayés à son camp, où ils répandirent la crainte et le trouble, ne sachant que crier : «*Vézeité ! Le Tsésar !*», c'est-à-dire «Sauve qui peut ! L'empereur[213] !». Tous donc s'enfuirent en désordre en même temps que Jean et les gens de Diogénès, reprenant courage, se lancèrent à leur poursuite. Ils en tuèrent beaucoup et s'emparèrent de deux cents hommes avec toutes leurs armes, sans compter les chevaux et les bagages de Jean, ainsi que son neveu {qu'il fit aussitôt aveugler[214]}. Après cela, l'empereur s'en retourna à Vodèna et,

208. Entre septembre 1016 et septembre 1017.
209. C'était donc un Géorgien, fils de l'un des trois serviteurs du curopalate David, ralliés à Basile II.
210. L'alliance de Krakras avec les Petchénègues installés près des bouches du Danube explique pourquoi le stratège de Dristra/Silistrie, capitale du Paristrion, est concerné.
211. Il faut supposer une intervention de la diplomatie byzantine.
212. Depuis Romain II le *tagma* des Scholes était divisé en deux régiments distincts.
213. «*Vézeité ! Le Tsésar !*» Le texte grec reproduit ici deux mots de bulgare.
214. Addition de U.

quand il eut tout réglé, il revint à Byzance le 9 janvier, quinzième indiction, en l'an 6526[215].

357 *41. [Mort de Jean : les ralliements se multiplient ; Basile à Achrida ; Marie, veuve de Jean, vient trouver l'empereur ; autres ralliements]*

Jean, trouvant là l'occasion d'agir librement, plein d'une présomption et d'une arrogance bien dignes d'un barbare, partit assiéger Dyrrachion. Le siège établi, un engagement eut lieu au cours duquel il trouva la mort sans qu'on puisse savoir qui l'avait abattu[216]. Il avait régné sur les Bulgares deux ans et cinq mois. L'empereur, informé de la mort de Jean par le stratège de Dyrrachion, le patrice Nicétas Pègonitès[217], se mit aussitôt en campagne et, lorsqu'il fut à Andrinople, il vit venir à sa rencontre le frère et le fils du fameux Krakras, qui lui annonçaient qu'ils lui livraient la célèbre forteresse de Pernik et trente-cinq autres. Il leur donna les honneurs qu'ils méritaient, fit monter Krakras sur le trône des patrices et se rendit à Mosynoupolis où des ambassadeurs venus de Pélagonia, de Môrovisdos, de Lipénion, remirent ces cités entre les mains de l'empereur[218]. Il partit de là pour se rendre à Serrès où il fut rejoint par Krakras qu'accompagnaient les archontes des trente-cinq citadelles ralliées, et qui reçut un bon accueil. Dragomouzos aussi fit son ralliement et, lui ayant livré Stroumvitza avec ce qu'il y avait à l'intérieur, il reçut le rang de patrice. Avec lui, il amenait le patrice Jean Chaldos, qui, à cette occasion, vit le terme de sa longue captivité. En effet, capturé par Samuel, il était resté en prison vingt-deux ans.

À peine l'empereur eut-il approché de Stroumvitza que l'archevêque de Bulgarie David[219] vint le trouver avec une lettre de la femme de Jean, Marie, où celle-ci lui promettait de quitter la Bulgarie si elle obtenait ce qu'elle voulait. Il fut rejoint encore par Bogdanos, le toparque des places fortes de l'intérieur, qui reçut lui aussi le rang de patrice parce que depuis très longtemps il avait pris le parti de
358 l'empereur et parce qu'il avait tué son beau-père {Matthaïtzès}[220]. Ensuite, il se rendit à Skopia {où il fut rejoint encore par Nikolitzas le Jeune qui amenait la première et la plus aguerrie des compagnies de Samuel, et qui reçut le rang de protospathaire et de stratège[221]}, laissa dans cette ville comme stratège *autokratôr* le patrice David Areianitès {qu'il nomma catépan de Bulgarie}[222], puis revint en passant par les places de Stypeion et de Prosakon, au milieu des acclamations et des honneurs, des processions et des hymnes. Puis à nouveau, il inclina[223] encore

215. 9 janvier 1018.
216. «Un engagement – abattu» : «lors d'un engagement avec le patrice Nicétas Pègonitès, alors qu'ils combattaient à cheval, il tomba, blessé au ventre d'un coup mortel porté par deux soldats à pied qui l'attaquèrent lors de cette mêlée» U.
217. La fille de ce général épousa Jean Doukas, le frère du futur empereur Constantin X Doukas.
218. Après la mort de Jean-Vladislav, les boyards cherchèrent à monnayer au mieux leur reddition. Krakras, honoré de la dignité de patrice, obtenait un rang qui le mettait au-dessus de nombreux stratèges de thème.
219. Jean, appelé aussi David, fut maintenu par l'empereur comme archevêque de Bulgarie, poste qu'il conserva jusqu'à sa mort, sous Michel IV (THÉOPHYLACTE DE BULGARIE, *Opera*, p. 30).
220. Addition de U.
221. Addition de U.
222. Addition de CVOU.
223. Je suis sur ce point la leçon des manuscrits BMNUH.

à droite et partit pour Achrida où il établit son camp, le peuple tout entier se portant à sa rencontre avec des chants de victoire, des applaudissements et des acclamations[224]. Achrida est une ville sise sur un rocher élevé, tout près d'un très grand lac[225] d'où sort le Drinos, dont le cours se dirige vers le nord[226], puis s'infléchit vers l'ouest avant de se jeter dans l'Orinos près de la forteresse d'Eilissos. C'est à Achrida, métropole de toute la Bulgarie, qu'était établi le palais des
359 empereurs de Bulgarie et c'est là qu'ils avaient leurs trésors. L'empereur les fit ouvrir. Il y trouva beaucoup d'argent, des couronnes avec des perles, des vêtements brodés d'or et cent *kentènaria* d'or monnayé[227], qu'il fit entièrement distribuer à son armée comme solde[228]. Comme gouverneur de la ville, il mit le patrice Eustathe Daphnomèlès auquel il confia une garnison considérable.

Il retourna ensuite à son camp où il reçut la femme de Jean-Vladisthlav qu'on lui amenait accompagnée de ses trois fils et de ses six filles, ainsi qu'un fils bâtard de Samuel, deux filles de Radomir, fils de Samuel, et cinq de ses fils, dont le premier avait perdu les yeux parce que Jean l'avait fait mutiler ainsi lorsqu'il avait fait périr Radomir, fils de Samuel, avec sa femme et son gendre Vladimir. Marie avait eu de Jean trois autres fils, mais ils s'étaient enfuis précédemment sur le Tmoros, qui est un sommet des monts Kérauniens[229]. L'empereur fit à Marie un accueil doux et bienveillant, puis il ordonna qu'on la garde, en même temps que les autres. D'autres magnats bulgares vinrent trouver l'empereur : Nestoritzès, Lazaritzès, Dobromir le Jeune, avec chacun ses troupes. Ils reçurent un accueil gracieux et les honneurs que peut décerner un empereur. Alors, on annonça que Prousianos et ses deux frères {Alousianos et Aaron[230]}, les enfants de Vladisthlav qui s'étaient réfugiés sur le Tmoros ainsi que je l'ai dit plus haut et qui y avaient été soumis à un long blocus – sur ordre de l'empereur, en effet, des soldats avaient été postés pour surveiller les accès de la montagne – demandaient à l'empereur des garanties et promettaient de se livrer à lui. L'empereur leur fit à eux aussi une réponse bienveillante, puis il partit d'Achrida et vint au lac qu'on appelle le Prespa. Tandis qu'il traversait la montagne qu'il y a entre les

224. On est en mars 1018.
225. Les manuscrits CEBOU ajoutent : «appelé Lychnidon. C'est de là que la ville tire son nom de Lychnidos, qui est celui du fleuve, elle qui, depuis l'antiquité, s'appelle Dassaritès. Dans ce lac, on pêche du bon poisson en quantités énormes.»
226. Les manuscrits ACEAOU ajoutent : «il vient de la région de Diabolis, au sud, et traverse le lac dont je parle, tout comme, dit-on, l'Alphéios traverse la mer, puis va vers Aréthuse et coule vers le nord. Vers l'extrémité du lac, il trouve ce qu'on appelle les Strougai, s'unit à elles et devient le plus grand des fleuves.»
227. C'était en fait une somme assez modeste, qui correspondait, par exemple, à dix fois les dépenses engagées pour réparer Sainte-Sophie après un tremblement de terre (*supra*, p. 277) et pesait assez peu par rapport au trésor de 200 000 talents (c'est-à-dire des livres d'or) que Basile II aurait laissé à sa mort selon PSELLOS (*Chronographie* I, p. 19) ou selon un officier de la cour fatimide, 6000 *qintar* de Bagdad en pièces d'or et cinquante-quatre millions de dinars en bijoux (cité par O. GRABAR, The Shared Culture of Objects, dans *Byzantine Court Culture*, p. 124). La relative faiblesse des réserves mobilières du tsar, certes à un moment difficile pour lui, confirme que l'économie monétaire était assez peu développée dans cette partie de la Bulgarie.
228. Il se montra particulièrement généreux envers les soldats russes qui paraissent avoir joué un grand rôle dans la victoire finale.
229. Les monts Kérauniens ou Akrokérauniens se trouvaient en Épire, c'est-à-dire au nord-ouest de l'ancienne capitale de Samuel.
230. Addition de U.

deux, il fit construire au sommet de cette montagne une forteresse qu'il appela Basilis, et une autre dans le lac dont j'ai parlé {qui est plus petit, et il lui donna le nom de Kônstantion[231]}.

Il quitta ensuite Prespa et se rendit au lieu qu'on appelle Diabolis[232] où il fit
360 élever une haute estrade afin d'accueillir Prousianos et ses frères, qu'il sut réconforter par des paroles pleines d'indulgence et de miséricorde et qu'il honora, l'un du rang de magistre[233], les autres de celui de patrice. On lui amena également Ibatzès, qui avait les yeux crevés. Mais il vaut la peine de dire la façon dont il fut aveuglé, car c'est là un récit à la fois agréable et piquant.

42. [Histoire d'Ibatzès]

Après la mort de Vladisthlav-Jean, alors que Marie sa femme avait fait son ralliement avec ses enfants {Préasianos, Alousianos, Aaron, Trajan, Rodomir et Klimèn[234]} et que les autres magnats de la Bulgarie tout entière s'étaient soumis, cet Ibatzès s'était enfui et, parvenu dans les montagnes impénétrables qu'on appelle Brochôtos, où il y a un palais splendide appelé Pronista ainsi que de beaux jardins et des lieux d'agrément, refusant de se soumettre à la volonté de Dieu, il réunit peu à peu des forces avec lesquelles il inquiétait les régions voisines, préparant une révolte et rêvant de régner sur la Bulgarie. Tout cela causait de grands soucis à l'empereur et c'est pourquoi, s'écartant de sa route directe, il était descendu vers le sud et s'était rendu à Diabolis ainsi que je l'ai dit, avec l'intention soit de forcer par n'importe quel moyen ce rebelle à déposer les armes, soit de le combattre pour s'en débarrasser. L'empereur donc, établi au lieu que j'ai dit, envoyait à Ibatzès des lettres où il l'exhortait, alors que la Bulgarie était soumise, à ne pas être le seul à lui résister et à ne pas aller non plus s'imaginer des choses hors d'atteinte, mais à bien comprendre que ses entreprises n'aboutiraient à rien de bon pour lui. Ibatzès, de son côté, recevant ces lettres, y répondait par d'autres et, mettant en avant toute sorte de prétextes, il faisait traîner les choses et tergiversait de sorte que l'empereur, appâté par des promesses, resta sur place cinquante-cinq jours durant.

Les données de cette affaire, à savoir que l'empereur voulait être débarrassé
361 d'Ibatzès, vinrent à la connaissance de l'archonte d'Achrida, Eustathe Daphnomèlès, qui, trouvant l'occasion convenable, délibéra avec deux de ses hommes les plus dévoués auxquels il s'ouvrit de son projet, puis se mit à l'œuvre. Ibatzès célébrait une fête publique : la Dormition de la Très Pure Mère de Dieu. En cette journée, il avait accoutumé de convier pour un festin non seulement ses voisins ou les habitants des régions environnantes, mais beaucoup de gens qui venaient de fort loin. Eustathe, s'invitant lui-même, alla donc à la fête et, rencontrant les gardes qui surveillaient les routes d'accès, il leur demanda d'aller annoncer qui il était, et qu'il venait pour participer avec l'archonte à ces réjouissances. À cette nouvelle, Ibatzès fut stupéfait de voir un adversaire venir de son propre chef se

231. Addition de U.

232. C'est dans cette même ville qu'Alexis Comnène conclut la paix avec le Normand Bohémond, en septembre 1108. Le choix d'Alexis traduit sans doute le dessein d'imiter le grand Basile II.

233. C'est la dignité qu'avait déjà reçue le roi de Bulgarie lorsqu'il fut capturé par Tzimiskès.

234. Les cinq premiers noms sont donnés par les manuscrits EU, le sixième par E seul.

livrer aux mains de son ennemi. Il le fit cependant venir et, quand il fut arrivé, il l'accueillit avec joie et l'embrassa.

L'office du matin une fois célébré, alors que toute la compagnie s'était dispersée, chacun regagnant son gîte, Eustathe vint trouver Ibatzès. Il demanda aux autres personnes présentes de s'écarter un instant parce que, disait-il, il désirait s'entretenir avec lui en tête-à-tête d'une affaire capitale où il trouverait son profit. Ibatzès, ne voyant pas la ruse et la tromperie, crut pour tout de bon qu'il voulait lui aussi soutenir sa révolte et, ordonnant à ses hommes de s'écarter quelque peu, il le prit par la main et l'emmena dans un jardin aux arbres serrés où il y avait un bosquet creux disposé de telle façon que le son de la voix ne pouvait en sortir tant les frondaisons étaient drues. Quand Eustathe fut au creux du bosquet, il s'empara d'Ibatzès, qui était tout seul : il le jette aussitôt à terre et, lui mettant le genou sur la poitrine – car il était très fort –, il l'étrangle, tandis qu'il appelle à venir au plus vite lui prêter main forte ses deux serviteurs qui, comme convenu, se tenaient là à guetter l'événement. À la voix de leur maître, ils accoururent aussitôt, maintinrent Ibatzès, qu'ils bâillonnèrent avec sa tunique pour empêcher que ses cris ne rameutent une foule de gens qui les empêcheraient d'accomplir leur œuvre, puis ils lui crevèrent les yeux. Une fois ainsi aveuglé, ils le conduisirent hors du jardin et le menèrent dans la cour du palais, tandis
362 qu'eux-mêmes montèrent au dernier étage d'un bâtiment élevé où, l'épée tirée, ils attendirent les assaillants éventuels.

Leur action s'étant ébruitée, on vit affluer une multitude innombrable avec à la main qui une épée, qui une lance, d'autres des arcs, des pierres, des morceaux de bois, des torches enflammées, du bois à brûler, et tous couraient, hurlant et criant : «Qu'on les égorge ! Brûlons-les ! Taillons-les en pièces ! Enterrons-les sous des pierres ! Assassins ! Meurtriers ! Pas de quartier pour les criminels !»

Eustathe, voyant cette foule accourir, désespérant de pouvoir se tirer d'affaire, exhorta tout d'abord ses compagnons à être braves, sans se laisser aller ni s'abandonner pour tomber au pouvoir de gens qui ne voulaient que leur perte. Ils ne devaient pas compter obtenir d'eux la vie sauve, mais plutôt s'attendre à mourir misérablement au milieu des souffrances.

Puis, se penchant à une fenêtre, il fit taire la foule d'un geste de la main et lui adressa ces paroles : «Vous qui êtes assemblés, vous conviendrez à coup sûr qu'il n'y avait aucune inimitié personnelle entre votre prince et moi-même. Il est bulgare, moi romain, et non pas un Romain habitant la Thrace ou la Macédoine, mais l'Asie Mineure, et ceux d'entre vous qui la connaissent savent combien cette terre est lointaine. Si je me suis jeté dans une telle entreprise, ce n'est pas légèreté ou folie, mais parce que je ne pouvais faire autrement : les plus avisés d'entre vous sauront le comprendre. Car je ne me serais pas lancé si follement dans un danger évident et je n'aurais pas exposé ainsi ma vie si je n'avais eu quelque autre raison me forçant à agir. Ce que j'ai fait, sachez-le, je l'ai fait sur ordre de l'empereur, auquel j'ai obéi et servi d'instrument. Et maintenant, si vous voulez me tuer, me voici, tout entouré par vous. Pourtant, il ne sera ni facile ni aisé de me faire mourir. Je ne déposerai pas les armes, je ne me rendrai pas pour que vous me traitiez à votre guise. Au contraire, je combattrai pour ma vie et, avec mes compagnons, je me défendrai contre qui m'attaque. Il nous faudra mourir, comme c'est inévitable pour des gens encerclés par des ennemis plus

nombreux. Mais nous pensons que notre mort est heureuse et bienheureuse, puisque nous avons un vengeur qui vous fera payer notre sang. Demandez-vous
363 donc si vous serez capables de lui résister longtemps !»

La foule assemblée, entendant ce discours, prise de frayeur au nom de l'empereur, s'écoula peu à peu, et tous se dispersèrent en différents endroits tandis que les plus âgés et les plus sages acclamèrent l'empereur et firent leur soumission. Eustathe eut tout loisir d'emmener Ibatzès, qu'il conduisit à l'empereur. Celui-ci, en récompense de sa bravoure, le nomma aussitôt stratège de Dyrrachion et lui donna tous les biens meubles d'Ibatzès, qu'il fit jeter en prison.

43. [Fin des campagnes bulgares ; triomphe de Basile à Constantinople]

À cette époque, Nikolitzas aussi, qui, après avoir été pris et relâché si souvent, se cachait dans la montagne et contre lequel on avait envoyé des troupes, abandonné de ses partisans soit volontairement, soit parce qu'ils avaient été capturés, vint de lui-même au camp, frappa de sa main à la porte et annonça qui il était, qu'il remettait de son plein gré sa vie entre les mains de l'empereur. Mais celui-ci, sans daigner le voir, l'envoya à Thessalonique et donna l'ordre qu'on le jette en prison. Quant à lui-même, après avoir pris pour Dyrrachion, Kolôneia[235] et Dryinoupolis[236] les dispositions qui lui parurent les meilleures, après avoir établi dans les thèmes des garnisons et des stratèges, il permit aux captifs romains qui le voudraient de rester sur place et ordonna aux autres de le suivre[237], puis il vint à Kastoria. Là, on lui amena deux filles de Samuel qui, ayant vu[238] la femme
364 de Jean aux côtés de l'empereur, se précipitèrent sur elle pour la tuer. Mais l'empereur sut apaiser leur colère en leur promettant de les combler d'honneurs et d'argent. Quant à Marie, il l'honora du rang de patricienne à ceinture et l'envoya dans la Ville reine avec ses fils {et tous ses parents, ainsi que le tout jeune bâtard de Samuel[239]}.

Par l'entremise de Xiphias, il détruisit toutes les forteresses qu'il y a à Servia et à Sôskos, qu'il rasa jusqu'au sol. Puis il alla à la forteresse de Stagoi où il fut rejoint par l'archonte de Bélagrada[240] Élémagos[241], habillé en esclave et accompagné de ceux qui exerçaient le commandement avec lui. {Bélagrada est une forteresse d'accès difficile, et même impossible pour les ennemis. Au midi, en effet, elle est entourée de ravins où coule aussi une rivière qu'on appelle l'Asôna. Il n'y a qu'une entrée pour cette forteresse. Le prince de Rakova[242] aussi vint rejoindre l'empereur[243].}

235. Ville d'Épire, à distinguer de la ville homonyme d'Asie Mineure dont Bardas Phocas avait été duc.
236. Dryinoupolis, cité épirote située au sud de Dyrrachion et évêché dépendant de Naupacte.
237. Le manuscrit U ajoute : «ainsi qu'aux soldats qui avaient été faits prisonniers autrefois. Car Samuel avait établi à Pélagonia, à Prespa et à Achrida beaucoup de Romains et d'Arméniens, dont les plus connus sont les fils de Basile Apokapès, Grégoras et [lacune].»
238. «ayant vu – tuer» : «ayant appris les honneurs qu'avait obtenus Marie, la femme de Vladisthlav, menacèrent de la tuer» U.
239. Addition de U.
240. Il s'agit de Bérat dans l'Albanie actuelle et non de Belgrade.
241. «Élémagos» : «l'archonte Élinagos Phrantzès» U.
242. Rakova a donné son nom actuel à un petit cours d'eau de Macédoine Occidentale.
243. Addition de B.

Il partit de là et vint à Athènes. Tandis qu'il franchissait le Zètounion, il vit les ossements des Bulgares qui étaient morts à cet endroit lorsque le magistre Nicéphore Ouranos avait mis Samuel en déroute. Ce spectacle le remplit d'étonnement. Il fut émerveillé aussi par le mur qu'il y a aux Thermopyles, qu'on appelle Skèlos depuis peu, et que Roupénios[244] avait construit pour se protéger des Bulgares. Arrivé à Athènes, il rendit grâces à la Mère de Dieu pour sa victoire et, après avoir orné son église de splendides et riches offrandes, il regagna Constantinople[245]. {À Thessalonique, on éventa le complot des deux archontes et patrices Hélinagos et Gabras, dont on prétendit qu'ils avaient restauré l'État bulgare. Gabras, qui déjà s'était enfui dans son pays, fut repris et eut les yeux crevés. Quant à Hélinagos, on l'interrogea et, comme il persistait à tout nier, on le réintégra dans son rang. L'empereur entra à Constantinople[246]}.

Passant par la grande entrée de la Porte d'Or, coiffé d'une couronne d'or
365 sommée d'une crête, il célébra un triomphe. Il était précédé de Marie, la femme de Vladisthlav, et des filles de Samuel {ainsi que des autres Bulgares et de leur évêque[247]}. C'était la deuxième indiction, l'an 6527. Ainsi donc, parmi les trophées qui marquaient sa victoire, il entra à la Grande Église où il chanta à Dieu des hymnes d'action de grâces. Puis il alla au Palais.

Après ce retour victorieux, le patriarche Serge le supplia longuement d'abolir l'*allèlengyon* – chose qu'il avait promis de faire s'il l'emportait sur les Bulgares –, mais il ne put l'en persuader et, après avoir gouverné le troupeau de l'Église de Dieu pendant vingt années complètes, au mois de juillet de la deuxième indiction, l'an 6527, il partit vers le Seigneur[248]. Eustathe, premier prêtre de l'église du palais, fut promu patriarche. {L'empereur confirma de nouveau l'autocéphalie de l'évêché de Bulgarie, comme cela avait été déjà le cas sous Romain l'Ancien, parce que, se fondant sur les constitutions de l'empereur Justinien, il était convaincu qu'il s'agissait de Justiniana Prima, dont cet empereur dit que c'était sa patrie, et qui avait pour évêque, à l'époque, Kastelliôn[249]}.

44. [Constantin Diogénès soumet Sirmium]

Une fois que l'empereur eut asservi la Bulgarie, il vit se rallier à lui également les peuples voisins, les Croates, qui avaient pour archontes deux frères. Ceux-ci, venus à lui, reçurent des dignités, et leurs peuples aussi se soumirent. Seul le prince de Sirmium[250], Sermôn, le frère de Nestongos, refusa d'obéir.

244. Ce personnage est le premier membre connu de la famille arménienne des Roupénides, qui régna en Petite Arménie cilicienne au XIIe siècle.
245. La représentation, dans le Psautier de la Marcienne, de Basile II debout, ayant à ses pieds quatre personnages l'honorant de la proskynèse, a été souvent mise en rapport avec ce triomphe sur les chefs bulgares. Il semble que ce soit à tort : A. CUTLER, The Psalter of Basil II, *Arte Veneta*, XXX, 1976, p. 9-19 et XXXI, p. 9-15, repris dans *Imagery and Ideology in Byzantine Art*, Aldershot, 1992, n° III.
246. Addition de U.
247. Addition de U.
248. En juillet 1019.
249. Addition de EU. Sur la série de *sigillia* de Basile II concernant l'Église de Bulgarie, cf. STEPHENSON, *Balkan Frontier*, p. 75 et M. MULLETT, *Theophylact of Ohrid. Reading the Letters of a Byzantine Archbishop*, Birmingham, 1997, p. 64-66.
250. Sirmium, aujourd'hui Sremska Mitrovica, à proximité de Belgrade, avait été définitivement perdue en 582, lorsque le chagan des Avars s'en était emparé.

Constantin Diogénès, gouverneur de ces régions[251], faisant semblant d'être son ami, lui envoya un ambassadeur pour lui déclarer sous la foi du serment qu'il désirait le rencontrer et s'entretenir avec lui d'affaires capitales. S'il concevait quelque crainte, il devait se faire accompagner de trois serviteurs, pas plus, et venir à cette entrevue au milieu de la rivière qui les séparait tandis que lui-même
366 viendrait semblablement avec trois hommes. Le prince de Sirmium se laissa donc persuader et vint à la rivière, où il rencontra Diogénès. Alors qu'ils allaient s'entretenir, Diogénès, qui avait sur lui un poignard, le tire soudain et frappe au côté le prince, qui meurt aussitôt. Les serviteurs qui l'accompagnaient s'enfuirent. Diogénès réunit les troupes qui étaient aux environs et, avec des forces suffisantes, vint à Sirmium. Son arrivée soudaine effraya la femme du défunt, qu'il sut adoucir par de grandes promesses de sorte qu'il la persuada de se rallier et de livrer Sirmium à l'empereur. Cette femme fut envoyée à Byzance où on la maria à l'un des magnats de la capitale. Quant à Diogénès, il fut mis à la tête du pays qui venait d'être ainsi conquis.

45. *[Révolte de Nicéphore Phocas et de Nicéphore Xiphias ; campagne en Abasgie]*

L'empereur fit encore restaurer l'aqueduc de l'empereur Valentinien[252], afin que les habitants de la Ville eussent de l'eau en abondance.

Comme l'archonte d'Abasgie, Georges, sans tenir compte du traité qui le liait aux Romains, ravageait les régions frontalières, l'empereur partit en campagne contre lui avec toute son armée[253]. Il laissa derrière lui le patrice Nicéphore Xiphias[254], ainsi que le fils de Bardas Phocas, le patrice Nicéphore[255], qui, tout indignés d'avoir été tenus à l'écart de cette expédition, réunirent une armée de fortune qu'ils recrutèrent en Cappadoce, à Rodantos et dans les régions voisines, et donnèrent le branle à un soulèvement. Quand cette nouvelle eut été portée à la connaissance de l'empereur, le camp se trouva tout troublé et inquiet parce qu'on craignait que, pris entre les Abasges et les rebelles – le bruit s'était répandu que Xiphias avait envoyé des messages à ce propos à l'archonte d'Abasgie –, on n'eût à subir un mal irréparable. Mais l'empereur écrivit des lettres à Xiphias et à Phocas et les confia à un messager auquel il recommanda de mettre tout son soin à ne pas se faire voir, et de remettre à chacun la lettre qui lui était destinée sans que personne d'autre le sache.

Le messager exécuta ces ordres et, après qu'il eut secrètement délivré ces lettres, Phocas vint aussitôt lire la sienne à Xiphias, mais celui-ci tint la sienne secrète et nia tout à fait avoir reçu le moindre message. Puis un beau jour, il fit venir

251. On sait, d'après ses sceaux, que Diogénès était à la tête d'un grand commandement militaire qui comprenait la Serbie (*DOSeals*, I.34.1).

252. Cet aqueduc, souvent appelé à tort aqueduc de Valens, fut en fait construit par Hadrien (MANGO, *Constantinople*, Paris, 1902, p. 20).

253. Depuis longtemps, Basile II voulait recouvrer la part de l'héritage du curopalate David dont s'était emparé Georges, mais l'empereur profita de la mort du calife Fatimide al-Ḥākim le 13 février 1021 (YAḤYĀ D'ANTIOCHE III, p. 444), qui le libérait de toute crainte du côté de la Syrie.

254. Xiphias, le héros des guerres balkaniques, était alors stratège des Anatoliques (YAḤYĀ D'ANTIOCHE III, p. 462).

255. Sur ce personnage, cf. N. ADONTZ, Nicéphore au col roide, *Byz.*, 8, 1933, p. 203-312.

367 Phocas pour un entretien et, quand il fut arrivé, grâce à des hommes qu'il avait postés d'avance en embuscade, il le tua[256]. Aussitôt, la coalition rebelle fut dissoute[257]. Quand l'empereur eut pris connaissance de la mort de Phocas, il envoya Théophylacte, le fils de Damianos Dalassènos, qui s'empara de Xiphias[258] et l'envoya, enchaîné, dans la Ville reine, au protonotaire Jean[259]. Celui-ci le fit tonsurer et il devint moine dans l'île d'Antigonos.

L'empereur, délivré de la crainte que faisaient peser les séditieux, attaqua les Abasges. Beaucoup de Romains tombèrent. Cependant, les deux armées se débandèrent et la victoire resta incertaine. Il y eut ensuite une deuxième rencontre le 11 septembre de la sixième indiction, en l'an 6531, au cours de laquelle mourut Liparitès, qui était le général en chef de Georges, ainsi que toute l'élite des Abasges[260]. Georges s'enfuit dans les montagnes à l'intérieur de l'Ibérie. Peu après, il envoya une ambassade, céda à l'empereur tout le pays que celui-ci voulut et fit la paix en livrant comme otage son fils Pankratios, que l'empereur fit magistre avant de s'en retourner. Il priva de leurs biens et fit enfermer tous ceux qui avaient participé à la révolte de Xiphias et de Phocas, sauf le patrice Phersès, qu'il fit exécuter parce qu'il avait été le premier à se joindre aux rebelles et que, de plus, il avait fait tuer quatre curateurs d'archontes voisins et décapité de sa propre main un eunuque impérial. On jeta aussi aux lions un chambellan impérial qui fut convaincu d'avoir cherché à empoisonner l'empereur pour le compte de Xiphias.

46. *[Raid russe en Propontide et à Lemnos]*

Après que la sœur de l'empereur, Anne, fut morte en Russie, alors que son mari Vladimir était mort avant elle, un certain Chrysocheir, parent du défunt, s'associa huit cents compagnons et, sur des embarcations, vint à Constantinople sous pré-
368 texte de s'engager comme mercenaire[261]. L'empereur lui ordonna de déposer ses armes : alors, il le rencontrerait. Chrysocheir refusa et traversa la Propontide. Parvenu à Abydos, il attaqua le stratège de cette ville, qui défendait les côtes, le mit facilement en déroute et descendit à Lemnos. Là, la flotte des Cibyrrhéotes, David d'Achrida, stratège de Samos, et le duc de Thessalonique Nicéphore Kabasilas le dupèrent par de fausses conventions et le tuèrent, lui et tous ses hommes.

256. Selon Aristakès de Lastivert (p. 19-20), c'est David, fils de Sénachèreim, qui tua Phocas. La tête du principal conjuré, Nicéphore Phocas, fut apportée au camp de Basile et montrée à toute l'armée pour ranimer des fidélités chancelantes.

257. YAḤYĀ D'ANTIOCHE (III, p. 466) donne la date exacte. Phocas fut assassiné le 15 août 1022.

258. Il lui succéda aussi comme stratège des Anatoliques (YAḤYĀ D'ANTIOCHE III, p. 464).

259. Ce protonotaire n'est autre que Jean l'Orphanotrophe, frère du futur empereur Michel IV, et qui resta jusqu'à la fin du règne l'homme de confiance de Basile II.

260. En réalité, Liparitès, membre d'une des familles les plus influentes de Géorgie, mourut au cours de la première campagne de Basile (ARISTAKÈS DE LASTIVERT, p. 13 et n. 2). Skylitzès ne donne pas une chronologie satisfaisante des guerres ibères. Basile mena une première attaque en 1021, ravageant, après une victoire difficilement acquise, le territoire des Abasges, puis il alla hiverner dans la région de Trébizonde. Durant son séjour dans cette ville, il invita Pierre, le catholicos arménien, qu'il traita avec la plus grande faveur. Puis il repartit contre Georges, mais suspendit apparemment son attaque tant que la révolte de Phocas ne fut pas terminée ; il triompha définitivement à l'automne 1022 (YAḤYĀ D'ANTIOCHE III, p. 462-468 et surtout ARISTAKÈS DE LASTIVERT, p. 11-23).

261. Cet épisode révèle comment la garde des Varanges recrutait de nouveaux membres.

47. [Mort de Basile ; Alexis Stoudite succède à Eustathe]

L'empereur, qui voulait partir en expédition contre la Sicile, envoya en avant, avec des forces importantes, Oreste, qui était l'un de ses eunuques les plus fidèles. Mais il fut lui-même empêché de partir, car il fut rattrapé par son destin. En effet, au mois de décembre de la neuvième indiction, en l'an 6534, il fut pris d'un mal soudain et quitta cette vie[262]. Quelques jours avant sa mort, le patriarche Eustathe était mort lui aussi. {À son propos, on raconte ceci. Lors d'une grande fête, alors qu'on célébrait la messe, à la fois par vieillesse – car il avait passé les limites de l'âge –, à la fois par faiblesse physique, lui qui était malade, comme on procédait à l'entrée des saints dons avec plus de lenteur et de solennité que d'habitude, après avoir dit la prière, il ne put rester debout. À sa demande, on lui apporta le trône sur lequel il avait l'habitude de se reposer. Il s'assit donc, attendant l'arrivée des saints dons et, étant assis, il s'endormit. Il eut alors une vision terrible : vision de veille, et non pas rêve. Il voyait en effet entrer des bêtes revêtues d'ornements liturgiques. Elles avaient des corps formés comme ceux des hommes ; seules leurs têtes étaient celles d'animaux. Sur ces entrefaites, le diacre vint l'avertir de l'arrivée des saints dons. Il l'accabla de reproches parce qu'en venant ainsi l'avertir, il l'avait privé d'une vision si terrible. Il avait vu, disait-il, onze prélats sous cette forme monstrueuse, et d'autres venaient encore après eux. Mais le diacre, en venant l'avertir, avait interrompu leur entrée. Pour les bêtes, c'étaient, disait-il, des ânes, des lions, des panthères, ces félins domestiques que nous appelons ordinairement des chats, des loups, des ours et autres animaux semblables. Voilà pour cette affaire[263].}

Pour lui succéder, l'empereur désigna le moine Alexis, supérieur du monastère
369 de Stoudios, qui était venu le visiter avec le précieux chef du Précurseur. Il l'envoya se faire introniser par le protonotaire Jean, qui était son collaborateur dans l'administration des affaires publiques. Au soir, il mourut après avoir vécu soixante-dix ans[264]. Il fut empereur pendant toute cette durée et exerça le pouvoir suprême pendant cinquante ans. Il demanda à son frère, auquel il laissa le pouvoir, de l'ensevelir dans l'église de l'Évangéliste et Théologien qui est à l'Hebdomon[265]. C'est ce qu'on fit.

262. Le 15 décembre 1025, mais certaines sources donnent la date du 12 décembre (par ex. YAHYÂ D'ANTIOCHE III, p. 480 et SCHREINER, *Kleinchroniken*, n° 15, § 7, I, p. 158).

263. Addition de ACE.

264. Sur l'exactitude de cette information, cf. *supra*, p. 209.

265. En se faisant ensevelir hors de l'église des Saints-Apôtres, Basile rompait avec la tradition de la dynastie macédonienne. Le sort malheureux de la dépouille impériale nous est connu par Georges Pachymérès (*Relations historiques*, éd. A. FAILLER et trad. V. LAURENT, Paris, 1984, p. 175-177), qui expose les circonstances de sa découverte en 1260, par des proches de Michel VIII, dans le monastère en ruine de l'Hebdomon. Ils reconnurent le corps abandonné hors de sa sépulture grâce à une inscription sur le tombeau et l'empereur le fit déposer dans le monastère du Sauveur à Sélymvria.

370

CONSTANTIN, FRÈRE DE BASILE[1]

1. [Débuts du règne personnel de Constantin ; il s'en prend à la noblesse]

Constantin, investi de la totalité du pouvoir, et qui avait désormais la faculté de faire ce qu'il voulait, se complaisant dans les façons d'agir les plus désordonnées, fut cause pour l'État de malheurs en grand nombre. Il ne faisait ni ne projetait rien de ce qu'il fallait mais trouvait son plaisir dans les courses de chevaux, les pantomimes et les spectacles comiques, passant ses nuits à jouer, nommant comme archontes dans les offices civils et militaires non pas ceux qui faisaient leurs preuves par leurs œuvres et leurs paroles, mais des castrats ivrognes et serviles, tout remplis de souillures abominables, qu'il élevait au sommet des dignités les plus hautes alors qu'il négligeait les gens les plus éminents par la naissance, la vertu et l'expérience. C'est ainsi qu'il promut le premier de ses chambellans Nicolas comme domestique des Scholes[2] et parakoimomène, Nicéphore, le subordonné immédiat de celui-ci, comme protovestiaire, et Syméon, qui avait le troisième rang, comme drongaire de la Veille. À tous, il conféra le rang de proèdre. Quant à Eustrate, qui occupait un rang bien loin du leur, il le fit grand hétairiarque. Il nomma aussi duc d'Antioche un eunuque appelé Spondylès[3] et duc d'Ibérie Nicétas de Pisidie, tous deux perdus de réputation et de vices. À cause de ces gens, tout fut sens dessus dessous[4] et peu s'en fallut qu'ils
371 ne bouleversent l'empire, alors bien gouverné et redouté des nations voisines depuis le règne personnel de Romain, le père des deux empereurs, et ceux de Nicéphore, de Jean et de Basile, qui avaient détenu successivement les sceptres.

1. Sur cet empereur, voir en dernier lieu, K.-P. TODT, Herrscher im Schatten: Konstantin VIII. (960/961-1028), *Thetis*, 7, 2000, p. 93-105. Le rôle de Constantin VIII aux côtés de son frère est mal connu et sans doute sous-estimé en raison du silence des sources grecques. C'est une source arabe qui nous apprend sa présence en 995 dans l'armée qui combat les Fatimides (TODT, p. 97 et n. 43).

2. Ce n'est pas la première fois qu'un eunuque commandait les armées byzantines, puisque Nicéphore Phocas, qu'on ne peut accuser de mollesse dans le gouvernement de l'empire, avait confié cette charge à Pierre, nommé stratopédarque, car la charge de domestique des Scholes était réservée aux hommes barbus. Le récit de Skylitzès montre aussi que Constantin VIII maintint une partie des stratèges nommés par son frère, tels Constantin Diogénès à Sirmium ou Nicéphore Comnène dans le Vaspourakan. Le commentaire si négatif de Skylitzès sur la place des eunuques reflète sans doute l'esprit de son temps, celui d'Alexis Comnène, car il n'est pas fondé sur les échecs militaires qu'aurait subi l'empire sous Constantin VIII.

3. C'est le seul eunuque cité par son nom de famille, indice d'une certaine notoriété. De fait, on retrouve des Spondylai à des postes civils pendant tout le XIe siècle.

4. Skylitzès reprend le portrait critique de Constantin VIII, qu'on trouve aussi chez Michel Psellos, mais que rien ne justifie du point de vue de la politique extérieure. Skylitzès ne mentionne que deux attaques extérieures, l'une de Petchénègues et l'autre d'Arabes, toutes deux repoussées, et Skylitzès passe sous silence la campagne victorieuse du parakoimomène Nicolas contre les Abasges, que font connaître les sources orientales. Du reste, une partie du personnel que Constantin VIII mit en place servit ses successeurs.

Constantin ne se contentait pas de faire preuve de manque de discernement dans les nominations aux divers commandements, qu'il distribuait au petit bonheur, mais il ne cessait de persécuter les personnes les plus estimables et les plus considérées et de s'en prendre aux gens honorables. C'est ainsi qu'il fit aveugler le patrice Constantin[5], fils du magistre Michel Bourtzès, qui s'était heurté avec lui avant son règne personnel en dénonçant ses débauches à l'empereur Basile, et qu'il fit aussi disparaître plusieurs autres personnes de qualité comme je le dirai plus tard dans mon livre.

Voilà donc quel fut le prélude de son règne personnel. Quant à la suite, quel historien serait capable de la raconter ? Car, ainsi que je l'ai dit, il était entiché de bouffons et de mimes et, plus que personne, restait bouche bée devant les courses de chevaux dont il pensait qu'elles étaient la seule tâche dont il ne pût se dispenser, comptant le reste pour rien, et faisant tout passer après ses débauches[6].

Nicéphore Comnène[7], un homme intelligent, très célèbre pour sa vertu et sa bravoure, alors qu'il était gouverneur de Médie, c'est-à-dire de Vaasprakanie, avait soumis les nations voisines : sans la moindre raison sérieuse, simplement parce qu'il jalousait sa vertu, il le fit aveugler après l'avoir accusé de lèse-majesté. C'est que Nicéphore, sans cesse en lutte contre les Sarrasins de Médie ses voisins, et qui voyait ses soldats faiblir, tourner le dos et se débander en désordre, à force de reproches et d'exhortations à ne pas fuir si honteusement mais à résister vaillamment à leurs adversaires, était parvenu à les persuader de passer un accord avec lui. Et comme il leur demandait de confirmer cet accord en lui jurant qu'ils mourraient avec lui en combattant l'ennemi, ils lui remirent un document
372 écrit par lequel ils s'engageaient avec les malédictions les plus sanglantes et les serments les plus redoutables à tenir fermement leur rang au combat et à mourir avec leur général. Dès que Constantin eut vent de cela, il démit sur-le-champ Nicéphore de son commandement et le fit venir dans la Ville reine où l'on érigea un tribunal avec une estrade. Nicéphore fut condamné pour conjuration contre l'empereur, et il eut les yeux crevés.

Comme il en voulait aussi au patrice Bardas, le petit-fils du magistre Bardas Phocas, et à quelques autres, il monta contre lui par l'entremise de sycophantes qu'il entretenait une accusation pour tentative d'usurpation, et tout aussitôt il le fit aveugler en même temps que ceux qui avaient été calomniés avec lui[8]. À Naupacte[9], une révolte se produisit contre Georges, qui y était stratège, et qu'on appelait Georges le Fou à cause de son esprit instable. Le stratège fut tué, on pilla aussi tous ses biens parce qu'il avait maltraité les gens du pays, qu'il accablait

5. On ne sait rien sur la carrière de Constantin, mais il fut, semble-t-il, un conseiller écouté de Basile II.
6. Récit identique de Michel Psellos (*Chronographie*, p. 29-30).
7. Nicéphore est le second membre de la famille, après Manuel (cf. *supra*, p. 270), à s'illustrer. nous ignorons le lien de parenté qui unissait les deux hommes. Il pourrait s'agir d'un frère de Manuel. Il est possible que Skylitzès, qui écrit sous le règne d'Alexis Comnène, ait noirci la mémoire de Constantin VIII, qui a maltraité injustement un Comnène.
8. En condamnant le dernier Phocas influent, il achevait l'œuvre de son frère. Le récit de Yaḥyā d'Antioche (III, p. 482) est tout différent : Constantin avait libéré les complices incarcérés de Phocas et Xiphias. Un complot se forma en faveur de l'un des fils de Phocas et l'empereur sévit alors.
9. La ville était sans doute la capitale du thème de l'Hellade, puisque le stratège y résidait.

sans cesse sous le poids des impôts qu'il inventait. L'empereur, non content de châtier sans pitié les auteurs de ce meurtre, fit aveugler aussi l'évêque de Naupacte.

Le patrice Basile, fils de Romain Sklèros, se prenant de querelle avec le magistre Prousianos le Bulgare, stratège des Bucellaires, en vint à un tel excès d'audace qu'il prit les armes contre lui. L'empereur Constantin jugea que ce conflit était un outrage à la dignité impériale et les exila tous deux, l'un dans l'île d'Oxeia, l'autre à Platè[10]. Peu après il fit aveugler Basile qu'on accusait de préparer une évasion. Quant à Prousianos, qui fut en grand danger de connaître le même sort, il le libéra. Il fit aveugler aussi Romain Kourkouas, qui avait épousé la sœur de Prousianos[11], Bogdanos[12], Glabas et Goudélios, et couper aussi la langue au moine Zacharie, parent du vestès Theudatos, qu'il accusa tous faussement de conspirer contre lui[13].

373 2. *[Attaque des Petchénègues ; sécheresse ; impôts exorbitants ; succès de la flotte impériale]*

Cette année-là, les Petchénègues firent une incursion en Bulgarie. Ils tuèrent et capturèrent beaucoup de soldats, avec des stratèges et des commandants de régiments. De ce fait, l'empereur confia à Constantin Diogénès[14], gouverneur de Sirmium, le poste aussi de duc de Bulgarie. Diogénès rencontra plusieurs fois les Petchénègues, qui étaient dispersés. Il les mit en fuite et les contraignit à repasser le Danube et à se tenir tranquilles.

Pendant toutes les années que dura le règne de Constantin, il y eut une sécheresse très rigoureuse qui tarit les sources permanentes et les rivières.

Comme l'empereur Basile, pour épargner les pauvres, ne levait pas l'impôt d'État aux dates prévues mais accordait pour sa perception des remises et des délais, il se trouva après sa mort que deux années de contributions étaient encore dues. Constantin les leva aussitôt et il réclama également les impôts des trois autres années – car son règne ne dura pas au-delà –, de sorte qu'il écrasa sous cette charge non seulement les pauvres et les gens sans ressources, mais aussi les personnes aisées, qui eurent à payer en trois ans cinq années de contributions[15].

D'autre part, une flotte agarène fit une incursion contre les Cyclades. Le stratège de Samos, Georges Théodôrokanos[16], avec Bériboès, qui était stratège de

10. Deux des îles des Princes, situées à proximité de Constantinople.
11. C'est l'un des exemples de mariage entre un descendant d'une grande lignée orientale, celle qui donna l'empereur Jean Tzimiskès, et un membre de la famille royale bulgare.
12. Bogdanos avait été l'un des derniers chefs bulgares à résister contre Basile, qui fit de lui un patrice (cf. *supra*, p. 298). On supposera que nombre de ces chefs bulgares n'étaient pas totalement résignés à la perte de leur indépendance.
13. On retrouve dans la liste des condamnés un certain nombre d'opposants à Basile II.
14. Texte de M.
15. Une nouvelle fois, Yaḥyā d'Antioche (III, p. 482) offre un point de vue différent, puisqu'il affirme que Constantin VIII fit remise des arriérés d'impôts et offrit un allègement pour les impôts solidairement dus pour les terres incultes. On sera enclin à préférer Yaḥyā, car Michel Psellos (*Chronographie* I, p. 19) rappelle que Basile II avait laissé un trésor de 2000 *kentènaria*, ce qui permettait à son successeur de se montrer généreux.
16. Peut-être le fils du fidèle général homonyme que Basile II avait fini par relever de son commandement en Bulgarie en raison de son âge avancé (cf. *supra*, p. 289).

Chios, les rencontra et les mit en déroute, s'emparant de douze bateaux avec leur équipage et dispersant les autres[17].

3. [Choix du successeur de Constantin ; mort de cet empereur]

Le 9 novembre de la douzième indiction, l'an 6537[18], Constantin tomba subitement malade et, comme les médecins ne lui laissaient pas d'espoir, il examina à qui il allait laisser l'empire. Il décida alors d'envoyer chercher le patrice Constantin Dalassènos[19], qui était retiré dans son domaine du thème arméniaque, de faire de lui son gendre en lui donnant l'une de ses filles et de le faire proclamer empereur. Il envoie donc, pour le ramener, l'un de ses eunuques les plus fidèles,
374 un nommé Ergodotès[20]. Mais sur l'intervention active de Syméon, qui était lié d'amitié avec le patrice Romain Argyros[21], on ne tint pas compte de cette décision et l'on envoya au nom de l'empereur un messager à Dalassènos avec ordre de rester là où le message l'atteindrait. Pendant ce temps, Romain fut conduit au palais. Quand il y eut été amené, on lui demanda de choisir entre deux partis : ou bien, divorçant de sa femme légitime, il épouserait la fille de l'empereur et serait proclamé lui-même empereur ; ou bien on lui crèverait les yeux. Tandis que Romain restait tout interdit et ne savait que choisir, sa femme, redoutant le traitement cruel que son mari aurait à subir, fit tondre volontairement sa chevelure de laïque, assurant ainsi à son époux et la vie et l'empire[22].

Constantin, qui avait épousé la fille du patrice Alypios[23] alors que Basile était encore en vie, en avait eu trois filles. L'aînée, Eudocie, avait été tonsurée. La troisième, Théodora, refusa d'épouser Romain, soit, dit-on, parce que c'était son parent, soit parce que sa femme vivait encore. La cadette, Zoé, quand on lui parla de ce mariage, accepta avec empressement. On discuta de l'obstacle du lien de parenté[24], mais l'Église avec le patriarche leva tous les doutes et Romain fut uni à Zoé et proclamé empereur *autokratôr*. Trois jours plus tard, Constantin mourut. Il avait vécu soixante-dix ans au total et régné trois ans moins un mois[25].

17. Le récit de Skylitzès laisse de côté certains aspects de la politique extérieure de Constantin VIII, comme ses bonnes relations avec l'Occident, notamment avec l'empereur Conrad II, ou encore l'ambassade envoyée au Caire pour demander la restauration du Saint-Sépulcre détruit par al-Ḥākim, et obtenir que les chrétiens contraints de se convertir puissent revenir à leur ancienne religion (cf. TODT, cité note 1, p. 102-103) .

18. 1028.

19. Constantin était fils du duc d'Antioche, Damien, tué en 998. Il avait été prisonnier des Fatimides durant dix ans, puis lui-même avait été nommé à l'ancien poste de son père avant 1024, date à laquelle il mena une expédition contre Alep, désavouée par l'empereur. Remplacé par Michel Spondylès, il vivait donc en personne privée dans sa propriété des Arméniaques, mais restait populaire (CHEYNET-VANNIER, p. 80-81).

20. L'entourage palatin des eunuques impériaux joue un rôle neuf, mais plein d'avenir, dans la succession à l'empire.

21. Romain était alors éparque de Constantinople.

22. Même récit dans Psellos (*Chronographie* I, p. 30-31) et dans Yaḥyā d'Antioche (III, p. 486).

23. Personnage inconnu par ailleurs. On s'est demandé s'il ne fallait pas lire Alôpos, nom d'une famille bien attestée au XIe siècle et qui fournit de nombreux fonctionnaires civils.

24. Romain et Zoé n'étant liés qu'au 8e degré et la première épouse de Romain s'étant «volontairement» retirée au couvent, le mariage était licite (*Regestes du patriarcat*, no 836 ; LAIOU, *Marriages*, p. 168-169).

25. Le 11 novembre 1028, à l'âge de soixante-huit ans selon SCHREINER, *Kleinchroniken*, no 15, § 7, p. 158) ; il fut le dernier empereur enterré aux Saints-Apôtres.

ROMAIN ARGYROS

1. [Beaux débuts du règne de Romain]

375 C'est ainsi que d'une façon totalement inespérée et imprévue Romain, échappant à la menace d'avoir les yeux crevés, fut investi du pouvoir impérial et proclamé empereur *autokratôr* avec Zoé, fille de Constantin. Dès qu'il fut assis sur le trône impérial, il sut récompenser ses sujets en donnant un beau prélude à son règne, qu'il inaugura de louable façon.

Ses bienfaits commencèrent par la religion. Comme il connaissait l'insuffisance des revenus de la Grande Église, dont il avait été autrefois l'économe[1], et de ceux des églises régulièrement desservies par son clergé, il décréta que chaque année le trésor impérial verserait à ce clergé quatre-vingts livres d'or en plus[2]. D'autre part, il abolit et fit complètement disparaître l'*allèlengyon*. C'était une mesure que Constantin avait eu l'intention de prendre mais il n'en avait pas eu le temps. Il vida encore les prisons de tous ceux qui y étaient détenus pour dettes, remettant les impôts impayés et acquittant lui-même les dettes privées[3]. Il paya également la rançon des captifs retenus chez les Petchénègues. Il donna d'autre part le rang de syncelle à trois métropolites[4] : celui d'Éphèse, Cyriaque, frère du patriarche ; Dèmètrios de Cyzique, auquel il était très lié d'amitié avant son avènement, et Michel d'Euchaïtes, un proche parent du précédent, membre lui aussi de la famille qu'on appelle les Radènoi[5]. Il rappela Jean, le protonotaire de l'empereur Basile[6], qui avait fait tonsurer sa chevelure de laïc, et lui donna rang de syncelle, lui confiant la garde de Théodora, la sœur de sa femme. Il rétablit la situation de bien des serviteurs de Dieu que l'*allèlengyon* avait réduits à une
376 extrême pauvreté, et secourut les autres malheureux accablés de difficultés. Il

1. La charge d'économe de Sainte-Sophie était confiée à un laïc de haut rang, car elle impliquait la gestion de revenus considérables. Romain avait été promu économe par Constantin VIII (YAḤYĀ D'ANTIOCHE III, p. 486).

2. Ce don avait sans doute été célébré par une mosaïque située dans la galerie sud de Sainte-Sophie, qui représente l'impératrice Zoé et son époux offrant une bourse à l'Église. Ensuite, la mosaïque avait été remaniée lors du mariage de Zoé avec Constantin Monomaque, le portrait de l'empereur en effet et son nom avaient été changés ; on ne peut donc être sûr que l'empereur dont le nom fut modifié soit Romain III, car il pourrait aussi s'agir du second époux de Zoé, Michel IV. L'image du Chist avait elle aussi été modifiée pour correspondre au type du Christ Antiphonète, pour qui Zoé avait une dévotion particulière (CUTLER - SPIESER, *Byzance*, p. 326-327).

3. Il y avait déjà eu un précédent au temps de Romain Lakapènos.

4. Ces nominations traduisent l'accélération de la dévaluation de ce titre ecclésiastique, accordé, jusqu'à l'époque de Tzimiskès, à un unique titulaire.

5. Skylitzès a déjà mentionné Jean Radènos, drongaire de la Flotte, victorieux des Arabes sous Romain Lakapènos. Les Radènoi, dès le début du XIe siècle, s'étaient tournés vers des fonctions civiles et ecclésiastiques, selon une évolution commune à de nombreuses familles à tradition jusqu'ici militaire. Ils fournirent notamment deux éparques de Constantinople au cours de ce siècle.

6. Jean, frère du futur empereur Michel IV, avait déjà été distingué par Basile II (cf. *supra*, p. 305).

consacra aussi des sommes énormes pour le salut de l'âme de son beau-père et dépensa presque autant en faveur de toutes les victimes de celui-ci, faisant profiter les uns de promotions à diverses dignités, dédommageant les autres par des propriétés ou par de l'argent. Il promut à la clarissime dignité de magistre son beau-frère, Romain Sklèros[7], le mari de sa sœur, que Constantin avait fait aveugler ainsi que je l'ai dit, et fit revenir de son long exil Nicéphore Xiphias, qui prit de son plein gré l'habit monastique au monastère de Stoudios.

2. [Pluie ; querelle de préséance à la Grande Église]

Cette année-là, Dieu fit tomber une juste mesure de pluie et les récoltes furent abondantes, surtout pour les olives. Au jour de la sainte Pentecôte, il y eut une querelle à la Grande Église pour la préséance, parce que les métropolites refusèrent que les syncelles siégeassent devant eux au *synthronon*[8].

3. [Conspiration de Prousianos et de Constantin Diogénès ; météore ; revers en Syrie ; inondations ; envoi de Karantènos ; affaires d'Abasgie]

Cette année-là, le magistre Prousianos le Bulgare fut accusé de s'être entendu avec Théodora, la sœur de l'impératrice, pour s'emparer du trône. Il fut enfermé au monastère de Manuel[9], puis, l'accusation ayant triomphé, on l'aveugla et on chassa de la ville sa mère, la patricienne à ceinture. Constantin Diogénès, qui était allié à l'empereur parce qu'il avait épousé la fille de son frère Basile[10], quitta son poste à Sirmium et devint duc de Thessalonique. Accusé par Oreste, le serviteur de l'empereur Basile, de préparer une sédition, il fut envoyé comme stratège des Thracésiens. Puis, comme le bien-fondé de cette accusation était devenu évident, on l'amena enchaîné à la capitale et on le jeta dans une tour. Les conjurés ses complices, c'est-à-dire le protonotaire et syncelle Jean, le patrice et stratège
377 Eustathe Daphnomèlès, Michel, Théognoste et Samuel, qui étaient les petits-fils du magistre Michel Bourtzès[11], Georges Varasvadzé, qui avait fondé à l'Athos le monastère des Ibères[12], ainsi que les neveux du patrice Theudatos[13], après une sévère bastonnade, furent promenés dans l'avenue centrale puis exilés. On expulsa aussi du palais Théodora, qui fut enfermée au lieu dit Pétrion[14].

7. Il s'agit d'une erreur de Skylitzès pour Basile, qui était bien l'époux de Pulchérie, sœur de Romain, et qui avait effectivement été aveuglé et exilé par Constantin VIII (cf. *supra*, p. 309).

8. Le *synthronon* désigne les gradins disposés en demi-cercle au fond de l'abside d'une église destinés aux clercs (*ODB*, p. 1996-1997). Cette querelle est la conséquence de la promotion des trois métropolites. Le syncelle unique avait sûrement préséance sur les métropolites, mais ceux-ci n'ont pas admis cet ordre hiérarchique en faveur de leurs collègues métropolites dont ils ont exigé qu'ils soient placés selon le rang de leur métropole.

9. Le monastère dont le futur patriarche Serge avait été l'higoumène (cf. *supra*, p. 285).

10. Le nom de cette fille est inconnu. Ce mariage avait uni deux familles de militaires, fidèles de Basile II, et faisait de Diogénès le neveu par alliance de Romain III.

11. On reconnaît les noms de militaires ayant servi Basile II.

12. Les Ibères sont des compagnons de David le Curopalate. Georges Varasvadzé, en réalité le troisième higoumène d'Iviron, était parent des deux premiers.

13. Les neveux de Theudatos pourraient être les fils du Phersès exécuté sur ordre de Basile II en 1022, mais ce n'est là qu'une hypothèse (cf. *Iviron* I, p. 17-19).

14. Ce monastère constantinopolitain avait déjà servi de lieu d'internement pour l'impératrice Théophanô.

En octobre, le 31 du mois, on assista à la chute d'une étoile dont la trajectoire allait d'ouest en est. Le même jour, l'armée romaine, en Syrie, eut à subir un échec important alors que Michel Spondylès était stratège d'Antioche la Grande[15]. Il y eut aussi des pluies diluviennes qui durèrent jusqu'en mars. Les rivières débordèrent et les vallons furent transformés en lacs si bien que toutes les bêtes furent noyées ainsi que les récoltes, qui furent couchées à terre, et qu'il s'ensuivit l'an d'après une terrible famine.

L'empereur, qui voulait porter remède au revers subi en Syrie, se mit promptement en campagne contre Berroia[16]. Il envoya avec des troupes légères le patrice Constantin Karantènos[17], qui avait épousé sa sœur, et auquel il donna pour mission d'aller surveiller les routes d'accès et de faire à l'ennemi tout le mal qu'il pourrait, mais sans engager de bataille générale avant qu'il ne fût là. Tandis qu'il rassemblait son armée, Georges, archonte d'Abasgie, mourut de maladie[18] et son épouse envoya à l'empereur des ambassadeurs avec des présents pour lui demander un traité de paix et une épouse pour son fils Pankratios[19]. L'empereur fit bon accueil à cette ambassade. Il confirma les traités[20] et envoya en Abasgie comme épouse sa nièce Hélène, fille de son frère Basile[21] ; quant à Pankratios, le jeune marié, il le promut au rang sublime de curopalate[22].

4. [Prodige de mauvais augure ; situation en Syrie]

Cette année-là survint un prodige merveilleux dans le thème des Thracésiens, au
378 pied du mont Kouzènas[23], où se trouve une source à l'eau excellente et limpide. On entendait une voix avec des pleurs, des cris de douleur et des gémissements, comme si une femme se lamentait. Ce phénomène ne se produisit pas seulement une fois ou deux, mais jour et nuit, de mars jusqu'en plein juin. Certains allèrent inspecter le lieu où la voix se faisait entendre : mais la plainte se déplaçait. C'était là, à ce qu'il semble, un présage pour le désastre que les Romains devaient subir en Célosyrie et que je vais dire.

L'empereur Nicéphore avait soumis la plupart des villes de Syrie et de Phénicie et son successeur, Jean, avait établi son emprise sur ces conquêtes et étendu son pouvoir jusqu'à Damas. Mais Basile, qui leur succéda, occupé tout

15. Le 31 octobre 1029. Les sources arabes affirment que Spondylès fut battu par les Mirdassides le 15 juillet 1029 (Felix, *Byzanz und Islam*, p. 82).

16. Alep. Sur Alep au XIe s., cf. S. Zakkar, *The Emirate of Aleppo, 1004-1094*, Beyrouth, 1971.

17. Les Karantènoi avaient soutenu Basile II contre Sklèros.

18. Georges Ier d'Ibérie mourut le 16 août 1027 (Toumanoff, *Dynasties*, p. 135).

19. En réalité le jeune Bagrat, qui gouvernait sous la tutelle de sa mère, Marie, fille de Sénachèreim du Vaspourakan, tenta de reprendre les forteresses rendues par son père à Basile II, mais le parakoimomène Nicolas ravagea la Géorgie en 1028 et contraignit Bagrat à demander la paix (Yaḥyā d'Antioche III, p. 484).

20. Marie, le catholicos d'Ibérie et des notables vinrent négocier à Constantinople (Yaḥyā d'Antioche III, p. 488).

21. Basile Argyros était connu en Orient puisqu'il avait été catépan du Vaspourakan (cf. *supra*, p. 296). Le mariage eut lieu en 1032.

22. Bagrat de Géorgie prend dans une certaine mesure la place de David l'Ibère au temps de Basile II. Byzance en effet, depuis le IXe siècle, avait l'habitude de conférer aux princes ibères cette très haute dignité : cf. Martin-Hisard, *Archontes caucasiens*, p. 437-450.

23. Saint Lazare fonda un monastère à Kouzènas, près du Galèsios, situé donc entre Éphèse et Magnésie (Janin, *Grands centres* II, p. 241).

d'abord par les guerres civiles, puis accaparé par ses exploits contre Samuel, n'avait pas eu les mains libres pour assurer aussi bien qu'il le fallait la sécurité de l'Orient et s'était contenté d'y faire une apparition pour régler les questions urgentes avant de retourner vers ce qui fut son occupation et son souci constants, la soumission du peuple bulgare. Les cités les plus puissantes trouvèrent là l'occasion de secouer leur joug et de chercher à recouvrer leur indépendance. Tant que Basile vécut, on projeta de se rebeller, mais c'était en secret, sans que rien parût au grand jour. Puis, quand cet empereur eut payé la commune dette, comme son frère Constantin régnait dans l'incurie et dans l'indolence, n'ayant d'autre occupation que celles que j'ai stigmatisées plus haut et se souciant du reste comme d'une guigne, les Sarrasins avaient pu anéantir en toute impunité les garnisons établies dans leurs villes, dont ils avaient massacré les soldats. C'est ce que fit en particulier le prince de Berroia, la ville qu'on appelle aussi Alep. Il menait en effet d'incessantes incursions et faisait beaucoup de mal à Antioche et aux peuples limitrophes ou voisins, qui étaient soumis aux Romains. Spondylès, qui commandait Antioche ainsi que je l'ai dit, se mit en campagne contre lui du vivant encore de Constantin. Il voulait sans doute faire acte d'au-
379 dace et de bravoure. Dans une rencontre avec le prince de Berroia, il fut vaincu et ses troupes subirent de lourdes pertes tandis que lui-même se réfugiait à Antioche tout couvert de honte[24]. Un Arabe nommé Mousaraph[25] sut triompher aussi de lui par le stratagème que voici.

Ce Mousaraph, qui était un prisonnier de guerre détenu à Antioche – il avait été pris par Pothos Argyros –, une fois que les rênes du pouvoir furent tombées entre les mains de Spondylès, comprenant que ce dernier était un homme très influençable, lui promit de rendre de grands services aux Romains pour peu qu'on le libérât de ses chaînes et qu'on fît tout pour aider ses projets. Il s'engageait en effet à causer de grands maux à ses congénères et, si on lui construisait une forteresse au lieu qu'il montrait et qu'on la lui confiât, les Romains y trouveraient de grands avantages. Spondylès, ne sachant éventer la ruse, le libéra de ses fers, construisit la forteresse selon ses instructions[26] et lui en confia la garde, y établissant une garnison de mille Romains. Mousaraph avait l'occasion qu'il appelait de ses vœux. En secret, il prit langue avec l'émir de Tripoli et avec Tousber[27], le général en chef de l'Égyptien ; puis, ayant reçu l'armée que ceux-ci lui envoyèrent,

24. Le 12 mai 1029 Ṣāliḥ ibn Mirdās, prince d'Alep, fut tué dans un combat contre une armée envoyée par les Fatimides, et Michel Spondylès crut l'occasion favorable pour attaquer Alep, mais il fut surpris et battu par les fils de Ṣāliḥ, qui n'en demandèrent pas moins la paix (YAḤYĀ D'ANTIOCHE III, p. 492).

25. Naṣr b. Musaraf était un notable local contrôlant quelques villages dans la montagne de Rawādīfī, située au sud du duché d'Antioche, à la frontière de l'émirat de Tripoli, entre Laodicée et Émèse.

26. Musaraf obtint du catépan Spondylès un document l'autorisant à construire la forteresse de Manīqa (YAḤYĀ D'ANTIOCHE III, p. 502). Il fut aussi titré patrice par l'empereur, comme en témoigne son sceau portant au droit l'effigie de saint Georges et une légende en arabe au revers (J.-Cl. CHEYNET, C. MORRISSON, W. SEIBT, *Les sceaux byzantins de la collection Henri Seyrig*, Paris, 1991, nº 395).

27. Duzbarī, ancien esclave d'origine turque, avait été nommé gouverneur de Syrie par le calife fatimide, avec mission de s'emparer d'Alep.

il tua les mille hommes et leur livra la forteresse[28]. Dès lors, les Sarrasins, partant d'une position si favorable, ne cessèrent plus de causer des dégâts dans les régions de Syrie soumises aux Romains ni de les ravager.

5. *[Campagne catastrophique de Romain en Syrie]*

Romain démit donc Spondylès de son commandement et, pour lui succéder, il envoya Constantin Karantènos, qui avait épousé sa sœur, tandis que lui-même s'apprêtait à partir peu après lui contre les Sarrasins. Arrivé déjà à Philomilion[29], il vit venir à lui des ambassadeurs de Berroia, chargés des plus riches présents, qui le priaient de les traiter avec compréhension : pour eux, ils seraient à nouveau ses serviteurs comme naguère et paieraient sans rechigner les tributs annuels. Beaucoup de bons soldats qui participaient à cette expédition – parmi lesquels le patrice Jean Chaldos[30] – exhortaient l'empereur à accepter cette proposition et à
380 ne pas faire campagne en Syrie l'été, au moment où l'eau, dans ce pays, est rare et où l'on ne peut résister aux Arabes, qui sont habitués à endurer sans perdre courage les chaleurs de cette région et leur ardeur brûlante, alors que les Romains, qui ont des armures complètes, ne peuvent supporter cette saison. Mais l'empereur resta sourd à ces avertissements, parce que les exploits des empereurs qui l'avaient précédé étaient tout frais pour lui et qu'il voulait lui aussi faire quelque coup d'éclat[31]. Il partit donc pour la Syrie.

Il établit son camp dans une forteresse à deux jours de marche de Berroia, Azazion[32], où il attendait de voir la suite des événements. Tandis qu'il était dans ce camp, il envoya en reconnaissance le commandant des Excubites, le patrice Léon Choirosphaktès, avec son *tagma*[33], pour voir si les Arabes venaient l'attaquer et pour examiner où il conviendrait de déplacer le camp. Mais les Arabes postés en embuscade, et qui surveillaient les plaines qu'il y a dans l'intervalle en guettant l'occasion, attaquèrent brusquement Léon et s'emparèrent de lui, dispersant ses troupes. Ils poussèrent l'audace et l'impudence au point de venir en terrain découvert empêcher les Romains de se procurer du fourrage et les autres denrées dont ils avaient besoin. C'est pour l'eau qu'ils leur causaient le plus de mal, parce que les Romains, leurs chevaux et leurs bêtes, pressés par une soif urgente, se jetaient dans les dangers les plus évidents : ils étaient alors pris et tués.

On envoya donc alors le patrice Constantin Dalassènos[34] refouler les attaquants et faire paraître sa vaillance et sa valeur par une action d'éclat. Mais s'étant engagé contre eux, il dut s'enfuir de la façon la plus désordonnée, ce qui jeta les

28. En fait, Musaraf s'empara d'une autre forteresse byzantine, Bikisrā'īl (YAḤYĀ D'ANTIOCHE III, p. 504).

29. Ville d'étape sur la route militaire vers Antioche.

30. C'était l'ancien duc de Thessalonique resté vingt-deux ans prisonnier de Samuel (cf. *supra*, p. 298).

31. Aucune menace sérieuse ne pesait alors sur la frontière syrienne. Psellos juge aussi que la décision de Romain est motivée par l'émulation des empereurs précédents (*Chronographie* I, p. 37).

32. La forteresse, qui n'a pas changé de nom (A'azāz), se trouve au nord d'Alep.

33. Le *tagma* des Excubites.

34. L'ancien duc d'Antioche était particulièrement qualifié pour combattre les Bédouins. Son échec le fit soupçonner de complot.

d'abord par les guerres civiles, puis accaparé par ses exploits contre Samuel, n'avait pas eu les mains libres pour assurer aussi bien qu'il le fallait la sécurité de l'Orient et s'était contenté d'y faire une apparition pour régler les questions urgentes avant de retourner vers ce qui fut son occupation et son souci constants, la soumission du peuple bulgare. Les cités les plus puissantes trouvèrent là l'occasion de secouer leur joug et de chercher à recouvrer leur indépendance. Tant que Basile vécut, on projeta de se rebeller, mais c'était en secret, sans que rien parût au grand jour. Puis, quand cet empereur eut payé la commune dette, comme son frère Constantin régnait dans l'incurie et dans l'indolence, n'ayant d'autre occupation que celles que j'ai stigmatisées plus haut et se souciant du reste comme d'une guigne, les Sarrasins avaient pu anéantir en toute impunité les garnisons établies dans leurs villes, dont ils avaient massacré les soldats. C'est ce que fit en particulier le prince de Berroia, la ville qu'on appelle aussi Alep. Il menait en effet d'incessantes incursions et faisait beaucoup de mal à Antioche et aux peuples limitrophes ou voisins, qui étaient soumis aux Romains. Spondylès, qui commandait Antioche ainsi que je l'ai dit, se mit en campagne contre lui du vivant encore de Constantin. Il voulait sans doute faire acte d'au-
379 dace et de bravoure. Dans une rencontre avec le prince de Berroia, il fut vaincu et ses troupes subirent de lourdes pertes tandis que lui-même se réfugiait à Antioche tout couvert de honte[24]. Un Arabe nommé Mousaraph[25] sut triompher aussi de lui par le stratagème que voici.

Ce Mousaraph, qui était un prisonnier de guerre détenu à Antioche – il avait été pris par Pothos Argyros –, une fois que les rênes du pouvoir furent tombées entre les mains de Spondylès, comprenant que ce dernier était un homme très influençable, lui promit de rendre de grands services aux Romains pour peu qu'on le libérât de ses chaînes et qu'on fît tout pour aider ses projets. Il s'engageait en effet à causer de grands maux à ses congénères et, si on lui construisait une forteresse au lieu qu'il montrait et qu'on la lui confiât, les Romains y trouveraient de grands avantages. Spondylès, ne sachant éventer la ruse, le libéra de ses fers, construisit la forteresse selon ses instructions[26] et lui en confia la garde, y établissant une garnison de mille Romains. Mousaraph avait l'occasion qu'il appelait de ses vœux. En secret, il prit langue avec l'émir de Tripoli et avec Tousber[27], le général en chef de l'Égyptien ; puis, ayant reçu l'armée que ceux-ci lui envoyèrent,

24. Le 12 mai 1029 Ṣāliḥ ibn Mirdās, prince d'Alep, fut tué dans un combat contre une armée envoyée par les Fatimides, et Michel Spondylès crut l'occasion favorable pour attaquer Alep, mais il fut surpris et battu par les fils de Ṣāliḥ, qui n'en demandèrent pas moins la paix (Yaḥyā d'Antioche III, p. 492).

25. Naṣr b. Musaraf était un notable local contrôlant quelques villages dans la montagne de Rawādīfī, située au sud du duché d'Antioche, à la frontière de l'émirat de Tripoli, entre Laodicée et Émèse.

26. Musaraf obtint du catépan Spondylès un document l'autorisant à construire la forteresse de Manīqa (Yaḥyā d'Antioche III, p. 502). Il fut aussi titré patrice par l'empereur, comme en témoigne son sceau portant au droit l'effigie de saint Georges et une légende en arabe au revers (J.-Cl. Cheynet, C. Morrisson, W. Seibt, *Les sceaux byzantins de la collection Henri Seyrig*, Paris, 1991, nº 395).

27. Duzbarī, ancien esclave d'origine turque, avait été nommé gouverneur de Syrie par le calife fatimide, avec mission de s'emparer d'Alep.

il tua les mille hommes et leur livra la forteresse[28]. Dès lors, les Sarrasins, partant d'une position si favorable, ne cessèrent plus de causer des dégâts dans les régions de Syrie soumises aux Romains ni de les ravager.

5. [Campagne catastrophique de Romain en Syrie]

Romain démit donc Spondylès de son commandement et, pour lui succéder, il envoya Constantin Karantènos, qui avait épousé sa sœur, tandis que lui-même s'apprêtait à partir peu après lui contre les Sarrasins. Arrivé déjà à Philomilion[29], il vit venir à lui des ambassadeurs de Berroia, chargés des plus riches présents, qui le priaient de les traiter avec compréhension : pour eux, ils seraient à nouveau ses serviteurs comme naguère et paieraient sans rechigner les tributs annuels. Beaucoup de bons soldats qui participaient à cette expédition – parmi lesquels le patrice Jean Chaldos[30] – exhortaient l'empereur à accepter cette proposition et à
380 ne pas faire campagne en Syrie l'été, au moment où l'eau, dans ce pays, est rare et où l'on ne peut résister aux Arabes, qui sont habitués à endurer sans perdre leur courage les chaleurs de cette région et leur ardeur brûlante, alors que les Romains, qui ont des armures complètes, ne peuvent supporter cette saison. Mais l'empereur resta sourd à ces avertissements, parce que les exploits des empereurs qui l'avaient précédé étaient tout frais pour lui et qu'il voulait lui aussi faire quelque coup d'éclat[31]. Il partit donc pour la Syrie.

Il établit son camp dans une forteresse à deux jours de marche de Berroia, Azazion[32], où il attendait de voir la suite des événements. Tandis qu'il était dans ce camp, il envoya en reconnaissance le commandant des Excubites, le patrice Léon Choirosphaktès, avec son *tagma*[33], pour voir si les Arabes venaient l'attaquer et pour examiner où il conviendrait de déplacer le camp. Mais les Arabes postés en embuscade, et qui surveillaient les plaines qu'il y a dans l'intervalle en guettant l'occasion, attaquèrent brusquement Léon et s'emparèrent de lui, dispersant ses troupes. Ils poussèrent l'audace et l'impudence au point de venir en terrain découvert empêcher les Romains de se procurer du fourrage et les autres denrées dont ils avaient besoin. C'est pour l'eau qu'ils leur causaient le plus de mal, parce que les Romains, leurs chevaux et leurs bêtes, pressés par une soif urgente, se jetaient dans les dangers les plus évidents : ils étaient alors pris et tués.

On envoya donc alors le patrice Constantin Dalassènos[34] refouler les attaquants et faire paraître sa vaillance et sa valeur par une action d'éclat. Mais s'étant engagé contre eux, il dut s'enfuir de la façon la plus désordonnée, ce qui jeta les

28. En fait, Musaraf s'empara d'une autre forteresse byzantine, Bikisrā'īl (Yaḥyā d'Antioche III, p. 504).

29. Ville d'étape sur la route militaire vers Antioche.

30. C'était l'ancien duc de Thessalonique resté vingt-deux ans prisonnier de Samuel (cf. *supra*, p. 298).

31. Aucune menace sérieuse ne pesait alors sur la frontière syrienne. Psellos juge aussi que la décision de Romain est motivée par l'émulation des empereurs précédents (*Chronographie* I, p. 37).

32. La forteresse, qui n'a pas changé de nom (A'azāz), se trouve au nord d'Alep.

33. Le *tagma* des Excubites.

34. L'ancien duc d'Antioche était particulièrement qualifié pour combattre les Bédouins. Son échec le fit soupçonner de complot.

affaires des Romains, et l'empereur lui-même, dans la plus grande confusion et dans le plus grand trouble. Son retour et son désarroi mirent tout le camp sens dessus dessous de sorte que désormais il n'était plus question de combattre. C'était le sauve-qui-peut général. Après délibération, on décida de lever le camp au
381 matin et de retourner à Antioche. Le 2 août de la treizième indiction, l'an 6538[35], conformément à ce plan, on ouvrit les portes du camp de tous les côtés et l'on prit la route d'Antioche. La plupart des soldats étaient épuisés par la dysenterie ainsi que par la soif qui les accablait. À leur sortie du camp, les Arabes les chargèrent. Ils furent tout à fait incapables de soutenir cet assaut, et ce fut la plus terrible des déroutes : certains moururent en se piétinant mutuellement, d'autres furent capturés vivants[36].

On vit même se produire un incident plaisant. Alors que ni les stratèges réputés pour leur vaillance ni les soldats n'osaient faire face à ce danger et que tous se jetaient dans une fuite peu glorieuse, un eunuque de la chambre, voyant qu'on emmenait son bagage et ses serviteurs, n'y put plus tenir. Il poussa son cheval ici puis là, et chargea avec fougue sus aux Sarrasins. Bandant son arc, il en tua un et mit les autres en fuite. Il récupéra ses affaires et s'en revint tout joyeux. {Ce n'était pas l'expérience de la guerre, mais l'amour de l'argent qui avait poussé ce misérable castrat à faire fi de sa vie, amour de l'argent qui chassa bien loin de son esprit le péril mortel qu'il courait[37].}

L'empereur fut à deux doigts d'être capturé. Il put se réfugier cependant à Antioche grâce à l'hétairie impériale, qui se battit avec cœur et parvint à se tirer d'affaire, elle-même et l'empereur.

6. [Exploit de Georges Maniakès]

À cette époque, Georges Maniakès[38] était stratège du thème de Télouch[39]. Huit cents Arabes, qui s'en revenaient tout glorieux après avoir mis leurs ennemis en déroute, vinrent le trouver pour lui conseiller de se retirer au plus vite et d'abandonner la ville : l'empereur avait été pris, toute l'armée romaine anéantie jusqu'à son dernier homme, et il ne devait pas se jeter dans un péril si évident. Dès que le jour brillerait, lui et les siens seraient encerclés et périraient miséra-
382 blement. Georges fit mine d'entrer dans leurs vues et leur donna à penser qu'il allait suivre leurs conseils. Il leur envoya nourriture et boisson en abondance, leur disant de se délasser. Dès qu'il ferait jour, il s'en irait lui et les siens et remettrait en leur pouvoir la ville de Télouch avec tout l'argent des Romains. Les Sarrasins, éblouis par ses propos et ses actes, croyant que, le lendemain, ils seraient maîtres de tout, se mirent à boire et à s'enivrer et passèrent la nuit dans l'insou-

35. Le 10 août 1030, selon Yaḥyā d'Antioche (III, p. 498).

36. Une fois de plus, le récit de Yaḥyā d'Antioche (*ibid.*) est plus précis. Le nombre des victimes fut modeste, un seul officier fut tué et deux autres faits prisonniers. La preuve en est que Ṯimāl le Mirdasside, maître d'Alep, envoya une ambassade à Romain III demandant à retrouver le statut qui prévalait au temps de Basile II et Constantin VIII, celui d'allié du peuple romain.

37. Addition de U.

38. C'est la première mention dans Skylitzès de l'un des derniers héros militaires de sa *Synopsis*. L'origine de sa famille reste obscure.

39. Télouch, ville située entre Alep et Marash, fut conquise par Nicéphore Phocas sur les Hamdanides en 962, mais ne devint qu'ultérieurement le siège d'un thème.

ciance et la négligence. Georges, en pleine nuit, alors qu'ils dormaient pris de boisson sans se soucier de rien, les attaqua et les tua tous, s'emparant en même temps de deux cent quatre-vingts chameaux tout chargés des biens les plus divers, qui avaient été pris aux Romains. Il fit couper le nez et les oreilles des Sarrasins tués et les envoya en Cappadoce à l'empereur qui, après sa déroute, était arrivé dans les domaines de Phocas, où il séjournait. Pour le récompenser de cet exploit, l'empereur le fit catépan de Médie inférieure[40].

7. [Échec de Nicétas devant Ménikos ; succès de l'hétairiarque Théoctiste]

À son départ de Syrie, il nomma domestique des Scholes Syméon, le serviteur de son beau-père Constantin, et gouverneur d'Antioche Nicétas de Mistheia, auxquels il donna pour consigne de faire toutes les tentatives qu'ils pourraient contre la forteresse qu'avait fondée Mousaraph et qui se nommait Ménikos, pour voir s'ils pourraient délivrer la Syrie des razzias de Mousaraph. Mais la tentative de siège qu'ils firent fut mal exécutée et sotte si bien que Mousaraph, sorti de nuit hors de la forteresse, mit le feu aux engins de siège et chassa les assiégeants pour leur plus grande honte[41]. À cette nouvelle, l'empereur, ne pouvant supporter cet outrage, envoya en Syrie le protospathaire Théoctiste, l'un de ses hommes les plus fidèles, qui, à cet époque, était grand hétairiarque. Il lui confia de fortes troupes tant romaines que barbares et le nomma stratège *autokratôr*, lui donnant
383 pour instructions de s'unir à l'émir de Tripoli, Pinzarach[42], avec lequel il irait châtier les Arabes. Il se trouvait en effet que ce Pinzarach, à la suite d'un conflit, s'était révolté peu avant contre l'Amermoumnès des Égyptiens et avait pris les armes contre lui. L'Égyptien envoya le Turc Tousber, commandant de ses armées, avec des troupes considérables pour se défaire de Pinzarach et celui-ci, voyant qu'il n'était pas capable tout seul de combattre et d'affronter l'armée égyptienne, s'empressa d'aller trouver l'empereur des Romains pour demander son alliance. Romain n'eut garde de négliger cette demande et il envoya Théoctiste avec des effectifs considérables, lui ordonnant de procurer à Pinzarach les alliés que celui-ci demandait, et, au passage, de tenter de s'emparer de la forteresse de Ménikos.

Théoctiste partit, s'unit à Pinzarach, et se mit à l'ouvrage. Le commandant en chef des Égyptiens, Tousper, tout surpris de cette offensive subite et du nombre de ses adversaires, retourna chez lui. Mousaraph, qui ne put lui non plus faire face à l'arrivée de ces ennemis, abandonna Ménikos et s'enfuit. Il fut pris et tué aux frontières de Tripoli[43]. Théoctiste et les siens mirent ainsi la main sur la forteresse de Ménikos, qui leur fut livrée par un neveu de Mousaraph[44], et sur une autre

40. La Médie semble avoir par moment formé deux thèmes. Nous savons que la Médie supérieure était liée au lac de Van et le terme désigne tout ou partie du catépanat du Vaspourakan. Il est possible que la Médie inférieure se confonde avec le thème des villes pareuphratiques (dont Samosate) car, peu d'années après, on retrouve Maniakès à ce poste.

41. Nicétas et Syméon s'emparèrent en fait de A'azāz en décembre 1030, ce qui poussa le Mirdasside à traiter (YAḤYĀ D'ANTIOCHE III, p. 506).

42. Al-Ḥassān b. al-Mufarriğ al-Ğarrāḥ, émir de Tripoli de 1013/1014 à 1041/1042.

43. Yaḥyā d'Antioche décrit en détail toutes les opérations menées par le catépan Nicétas contre Musaraf, qui s'achevèrent en juin 1032, faisant des centaines de captifs (III, p. 521-527).

44. Le 1er décembre 1031. Nicétas fit 810 prisonniers et parmi eux figuraient de nombreux membres de la famille de Musaraf (YAḤYĀ D'ANTIOCHE III, p. 512).

forteresse établie sur un roc escarpé, et qu'on appelle le Château-d'argent[45]. Après avoir obtenu ces résultats, Théoctiste revint dans la Ville reine, ramenant encore avec lui Alach, le fils de Pinzarach, que l'empereur *autokratôr* honora du patriciat. Peu après arriva aussi Pinzarach, convoyé et escorté par le gouverneur d'Antioche, Nicétas de Mistheia. L'empereur lui fit l'accueil le plus gracieux, le récompensa par des présents et des faveurs considérables et le renvoya chez lui fort content. Il paya aussi la rançon de Choirosphaktès qu'il libéra ainsi de captivité pour le rendre aux siens[46].

8. [Affaires de Sicile ; Prousianos et Constantin Diogénès se font moines ; constructions de Romain ; découverte d'une icône aux Blachernes]

Comme le protospathaire Oreste – dont j'ai dit plus haut dans mon livre que l'empereur Basile l'avait envoyé en Sicile – n'avait pas d'expérience des choses de la guerre et qu'il ne respectait pas les règles de l'art dans ses entreprises, les
384 Sarrasins de Sicile, après avoir guetté l'occasion favorable, attaquèrent subitement les Romains qui déjà, du fait des excès, étaient accablés de dysenterie. Ils en firent un grand massacre[47]. Voulant réparer ce malheur, l'empereur rassembla de Grèce et de Macédoine des forces considérables et les envoya en Italie où elles ne firent cependant rien de bon, à cause de la sottise et de la lâcheté de leur général.

Cette année-là, c'est-à-dire l'an 6539[48], quatorzième indiction, Prousianos, de son plein gré, se fit tonsurer et devint moine tandis que sa mère fut transférée du monastère de Mantinée dans le Bucellaire au thème des Thracésiens. Le patrice Constantin Diogénès, sorti de sa tour, reçut la tonsure monastique au monastère de Stoudios. L'empereur Romain acheta le domaine de Triakontaphyllos, qu'il transforma en un monastère mis sous le nom de Notre-Dame-la-Mère-de-Dieu[49]. Il n'y épargna aucune dépense, si grande fût-elle ; toutefois, de ce fait, il opprima lourdement ses sujets qu'il accabla en leur faisant transporter les pierres et les autres matériaux. Il fit resplendir aussi les chapiteaux de la Grande Église et de la Très-Sainte-Mère-de-Dieu des Blachernes en les couvrant d'or et d'argent[50]. Alors que, de plus, il refaisait le sanctuaire des Blachernes, il découvrit une icône ancienne qui était suspendue là et qu'il ordonna de restaurer. Comme il voyait que le revêtement du mur avait perdu son argent, il ordonna de le déposer et d'en

45. Argyrokastron (Château-d'Argent), aujourd'hui 'Ullaiqa, était au sud de Manīqa et à l'ouest de Balanée.

46. La situation fut complètement rétablie en Syrie du nord, sans qu'on puisse déceler de conséquence funeste en raison de l'expédition impériale.

47. L'information est confirmée dans la *Chronaca Siculo-Saracena*. Oreste, renforcé par le catépan d'Italie, remplaçant de Boïoannès, Christophore Bulgaris, fut battu près de Reggio à la fin de 1028 ou au début de1029 (Felix, *Byzanz und Islam*, p. 201).

48. Septembre 1030/août 1031.

49. Romain fonda le couvent de la Péribleptos sur un terrain acheté à une grande famille de Constantinople et situé sur la Marmara, à peu de distance du Stoudios. Il en reste aujourd'hui les substructures, sous le nom de Sulumanastir (Janin, *Églises* I, p. 218-222 et C. Mango, The Monastery of St. Mary Peribleptos (Sulu Manastir) at Constantinople revisited, *RÉArm. NS*, 23, 1992, p. 473-493). Cet établissement comprenait un hôpital et un *xénodocheion* (Yaḥyā d'Antioche III, p. 536).

50. Selon Psellos (*Chronographie* I, p. 40-41), son échec en Syrie avait porté Romain à la dévotion.

faire un nouveau et, quand on eut déposé ce revêtement, on trouva une icône peinte sur bois : une planche avec la Mère de Dieu tenant contre sa poitrine notre Seigneur et Dieu. Cette icône était restée intacte depuis l'époque du Copronyme jusqu'à ce jour, soit trois cents ans[51].

9. [Traité avec l'émir d'Alep ; intrigues dans l'entourage de Théodora]

L'an 6540, quinzième indiction, au mois de septembre[52], on vit arriver auprès
385 de l'empereur Romain avec de grands présents le fils de l'émir d'Alep, Amer, qui demandait à ce que le traité de paix fût renouvelé, proposant de payer le même tribut qu'autrefois. On envoya le protospathaire Théophylacte l'Athénien, qui confirma les traités et établit une alliance avec les gens d'Alep.

L'impératrice Zoé, tout de suite après l'Exaltation de la précieuse Croix, vint brusquement au Pétrion et fit donner à sa sœur Théodora la tonsure monastique en déclarant qu'il n'y avait pas d'autre moyen de faire cesser complots et scandales. L'empereur Romain donna sa nièce en mariage, avec une riche dot, au prince de Grande Arménie[53]. Alors qu'il s'apprêtait – prétendait-il – à faire une deuxième expédition en Syrie, l'empereur s'avança jusqu'à Mésanakta. Tandis qu'il y séjournait, Théophane, archevêque de Thessalonique, avertit l'impératrice Zoé que Constantin Diogénès avait pris contact avec sa sœur Théodora et qu'il se préparait à fuir en Illyricum avec la complicité du métropolite de Dyrrachion et de l'évêque de Périthéôrion[54]. On arrêta aussitôt les évêques et Constantin Diogénès, dont l'interrogatoire fut mené au palais des Blachernes par le préposite Jean, celui qui, par la suite, fut orphanotrophe, le frère du futur empereur Michel. Constantin se jeta en bas des murs, se brisa le cou, et mourut. On le mit avec les criminels. Quant aux évêques, on les envoya à l'empereur, à Mésanakta ; puis ils furent libérés.

10. [Chute d'une étoile ; l'empire attaqué de toutes parts]

Le vendredi 28 juillet[55], à la deuxième heure de la nuit, une étoile tomba du sud au nord, éclairant toute la terre. Peu après, on annonça les malheurs qui accablaient l'empire des Romains : les Arabes ravageaient la Mésopotamie jusqu'à Mélitène[56] ; les Petchénègues avaient passé le Danube et mettaient à mal la Mysie, les Sarrasins attaquaient les côtes de l'Illyricum jusqu'à Corfou, qu'ils incendièrent[57]. Le reste

51. La représentation de la Vierge dite Nikopoios (elle tient des deux mains le médaillon de l'Enfant) devint immédiatement très populaire, comme en témoigne le choix de son effigie sur de nombreux sceaux contemporains, cf. W. Seibt, Die Darstellung der Theotokos auf byzantinischen Bleisiegeln, besonders im 11. Jahrhundert, *SBS*, 1, 1987, p. 35-56 (notamment, p. 43-44) et V. Pentcheva, Rhetorical Images of the Virgin: The Icon of the 'Usual Miracle' at the Blachernai, *RES. Journal for Anthropology and Aesthetics*, 38, 2000, 34-55.

52. Septembre 1031.

53. Jean-Smbat gouverna l'Arménie de 1020 à 1041. Romain III était devenu l'oncle par alliance des deux principaux souverains chrétiens du Caucase.

54. Évêché de Thrace, dépendant de Traïanoupolis du Rhodope (Soustal, *Thrakien*, p. 394-395). Il est clair que Constantin Diogénès jouissait d'appuis dans les régiments occidentaux qu'il avait commandés et que, dans les camps de Dyrrachion, Thessalonique et Mosynoupolis (situé à proximité de Périthéôrion), des rumeurs de complots couraient.

55. Juillet 1032.

56. Ils réagissaient sans doute à la perte d'Édesse, que Skylitzès rapporte plus loin.

57. Les pirates venaient de Sicile et d'Afrique du nord, désormais sous l'autorité des émirs Zirides.

386 de ces ennemis put rentrer chez eux sans dommages ; mais les Sarrasins furent mis à mal par les habitants de Raguse et par le stratège de Nauplie[58], le patrice Nicéphore Karantènos, qui les battirent, de sorte qu'ils perdirent la plupart de leurs bateaux. Les survivants tuèrent les prisonniers romains qu'ils détenaient puis furent victimes d'un naufrage dans la mer de Sicile et moururent sur la route du retour.

11. [Famine et peste]

Cette année-là[59], famine et peste ravagèrent la Cappadoce, la Paphlagonie, le thème Arméniaque et l'Honoriade, de sorte que les habitants de ces thèmes quittèrent la terre de leurs pères et cherchèrent où aller s'installer. L'empereur, revenant de Mésanakta à la Ville reine, les rencontra et, sachant pourquoi ils émigraient, les obligea à retourner chez eux en leur donnant, pour leur venir en aide, de l'or et tout ce dont ils avaient besoin pour vivre. Michel, qui tenait à cette époque le gouvernail de l'Église d'Ancyre, fit lui aussi des œuvres à la mesure de sa vertu, n'épargnant rien de ce qui pouvait secourir les victimes de la famine et de la peste.

12. [Séismes ; mort d'Hélène, première épouse de Romain ; comète]

Le 13 août, un dimanche, à la première heure de la nuit, en l'an 6540[60], il y eut un grand tremblement de terre. L'empereur rentra dans la Ville reine et comme sa première femme Hélène était morte il fit faire de grandes distributions à sa mémoire. Cette année-là, le 20 février, on vit aussi une étoile traverser <le ciel> du nord au sud avec beaucoup de bruit et de vacarme. Elle fut visible jusqu'au 15 mars[61], et elle avait un arc au-dessus d'elle. Le mardi 6 mars, il y eut un tremblement de terre.

13. [Échec des Sarrasins d'Afrique ; Georges Maniakès s'empare d'Édesse]

Cette année-là encore, les Sarrasins d'Afrique attaquèrent avec mille navires et dix mille hommes de guerre qui firent de grands ravages dans les îles et sur
387 les côtes. Nicéphore Karantènos rencontra un détachement qu'il mit en déroute, et il envoya à l'empereur cinq cents Sarrasins enchaînés.

Cette année-là aussi, le protospathaire Georges Maniakès, fils de Goudélios Maniakès, qui était stratège des villes situées près de l'Euphrate et qui avait ses quartiers à Samosate fit une tentative contre Édesse d'Osrhoène. Cette ville était sous l'autorité du Turc Salamanès[62], auquel elle avait été confiée par l'émir de

58. La mention – unique – d'un stratège de Nauplie surprend, on aurait attendu Naupacte, plus proche de Raguse, l'alliée de l'Empire et de la mer Adriatique où sévissent les Arabes.

59. On est toujours en 1032, puisque Romain III rencontra les réfugiés sur la route qui le ramenait de Mésanakta à Constantinople.

60. Le 13 août 1032.

61. Du 20 février au 15 mars 1033.

62. Après avoir remis la citadelle d'Édesse en octobre 1031, Sulaymān ibn al Kurği vint plus tard à Constantinople porter une lettre (Skylitzès) ou deux lettres : la lettre d'Abgar et la réponse du Christ. Ces reliques furent accueillies par l'empereur, le patriarche et les hauts dignitaires et gardées dans le palais impérial (YAḤYĀ D'ANTIOCHE III, p. 514-516, qui donne le texte des deux lettres).

Martyropolis, c'est-à-dire de Miépherkeim. Mais Salamanès, se laissant corrompre par des présents et par les honneurs qu'on lui promit, livra la ville en pleine nuit à Maniakès qui, s'emparant de trois tours très bien fortifiées, repoussa vaillamment ceux qui venaient l'assiéger, tout en demandant des secours au-dehors. Apomervanès, l'émir de Miépherkeim[63], informé de la prise du rempart, ne tarda pas à se montrer avec des forces nombreuses. Il entreprit le siège des tours mais, comme Georges résistait avec courage et le repoussait, réduit à l'impuissance, il fit raser les plus beaux édifices, détruisit ce qui faisait l'ornement de la ville et de la Grande Église elle-même, chargea sur des chameaux ce qu'il y avait de plus précieux, brûla le reste de la ville et s'en retourna à Martyropolis[64]. Maniakès, les mains libres désormais, s'empara de la forteresse qui est située au milieu de la ville sur une éminence rocheuse, fit venir des troupes de l'extérieur et s'assura ainsi la possession de la ville[65]. Il trouva la lettre autographe de notre Maître et Seigneur Jésus-Christ, qu'il avait écrite à Abgar, et il l'envoya à l'empereur, à Byzance.

14. [Romain décide de restaurer le Saint-Sépulcre]

Comme Azizios[66], l'Égyptien, qui, dans sa folie, avait fait subir mille maux aux Chrétiens, allant jusqu'à faire détruire à Jérusalem l'église de Notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, était mort de la pire des morts, à la suite de cela son fils,
388 qu'il avait eu d'une captive romaine, permit à ceux qui le voulaient de reconstruire cette église[67]. L'empereur s'empressa alors d'envoyer des gens pour la faire reconstruire magnifiquement. Mais il en fut empêché par la mort, qui le devança, et ce fut Michel[68] qui acheva cette œuvre.

15. [Complot de Basile Sklèros]

Le magistre Basile Sklèros, qui avait épousé la sœur de l'empereur – c'était lui que Constantin avait fait aveugler –, avait l'esprit instable et versatile et, bien que Romain lui eût donné le rang de magistre et l'eût comblé de bienfaits, il prépara pourtant un complot contre lui. Mais il fut découvert, et on le chassa de la Ville avec sa femme.

16. [Affaires de Syrie ; expédition de Teknéas contre Alexandrie ; la forteresse de Perkrin ; affaires d'Abasgie ; succès de Karantènos]

D'Édesse, Maniakès fit parvenir à l'empereur, comme tribut annuel, cinquante livres d'or. L'émir de Tripoli, Pinzarach, vaincu par les Égyptiens, s'enfuit et

63. Naṣr ad-Dawla Ibn Marwan fut émir jusqu'en 1061.

64. Matthieu d'Édesse (p. 51-55) donne un récit circonstancié de la prise d'Édesse et confirme que la ville fut incendiée.

65. Sur les opérations cf. YAḤYĀ D'ANTIOCHE III, p. 518 et le commentaire de RIPPER, *Marwāniden*, p. 299-303, qui se fonde sur les nombreuses sources orientales.

66. La forme du nom, Azios, donnée par la plupart des manuscrits et retenue par l'éditeur, Thurn, est fautive : deux manuscrits (B et U) portent la forme correcte, Azizios (voir *supra*, § 290).

67. Au cours des négociations entre Romain III et le calife fatimide al-Ẓāhir, l'empereur posa trois conditions préalables à une trêve : l'autoriser à reconstruire à ses frais l'église du Saint-Sépulcre, ne rien entreprendre contre Alep et ne pas soutenir les Arabes de Sicile (YAḤYĀ D'ANTIOCHE III, p. 532). Elles ne furent pas acceptées et la trêve ne fut conclue que sous Michel IV.

68. En fait Constantin Monomaque.

vint dans la Ville reine[69]. L'empereur le renvoya en Syrie avec une très grande armée que commandait l'hétairiarque Théoctiste. Il envoya aussi en Égypte une flotte sous les ordres du protospathaire Teknéas[70] d'Abydos, avec mission de ravager les embouchures du Nil là où il le pourrait, ainsi qu'Alexandrie elle-même. Teknéas, après une navigation sans escale, poussa jusqu'à Alexandrie. Il mit la main sur un nombre énorme de bateaux, s'empara d'un très riche butin et revint sans subir de dommages.

Quant à la forteresse qu'on appelle Perkrin[71] et qui est située tout près de Babylone, elle fut livrée à l'empereur des Romains par le Sarrasin qui la détenait, Aleim, qui espérait obtenir ainsi le patriciat et bien d'autres récompenses[72]. Ce fut par l'intermédiaire de son fils qu'il prit contact avec l'empereur. Le patrice Nicolas le Bulgare, qui portait le nom de Chrysèlios[73], prit possession de la forteresse tandis que le fils du Sarrasin, venu à Byzance, ne put obtenir la moindre attention parce que l'empereur était malade. Il s'en retourna donc en colère et persuada son père de récupérer sa forteresse. Celui-ci, après un accord secret avec les Perses du voisinage, s'empara par surprise une nuit de la forteresse et tua six mille soldats romains qui s'y trouvaient, à cause de la négligence et de l'incurie de Chrysèlios, qui tenait cette forteresse. Mais peu après, le patrice Nicétas Pégonitès[74], qu'on avait envoyé prendre le commandement de cette
389 région, assiégea longuement la place avec des Rhôs et d'autres troupes romaines. Au terme de ce siège, il prit la forteresse de vive force et tua Aleim et son fils.

À cette époque, Aldè, l'épouse de Georges l'Abasge, une Alaine par sa naissance[75], se rallia à l'empereur auquel elle livra Anakouphia[76], une forteresse très puissante. L'empereur honora son fils Dèmètrios du rang de magistre.

Karantènos obtint un nouveau succès contre les Sarrasins venus pour faire du butin, et il en envoya six cents enchaînés à l'empereur[77].

69. Kékauménos, qui l'appelle Apelzarach et le qualifie de phylarque des Arabes, rapporte que le dernier voyage de l'émir de Tripoli à Constantinople fut dramatique. L'émir, revenu dans la capitale, espérant de nouveaux honneurs, fut emprisonné et ne réussit à s'enfuir qu'à la mort de l'empereur (KÉKAUMÉNOS, *Conseils et Récits*, p. 302).

70. Le nom n'est pas grec, mais semble d'origine turque ou caucasienne. Il ne faut pas comprendre, semble-t-il, que Teknéas ait été stratège d'Abydos. Cette expédition, qui pourrait dater du printemps 1033, viserait à hâter la conclusion de la trêve.

71. Berki, aujourd'hui Mouradie, était située à l'est du lac de Van, à distance respectable de Babylone (ici Bagdad).

72. Cet émir était en conflit avec son oncle, l'émir d'Azerbaïdjan.

73. La famille qui avait livré Dyrrachion à Basile II.

74. Homme d'expérience, il avait défendu victorieusement Dyrrachion face à la dernière offensive bulgare.

75. Cette princesse, fille du roi d'Alanie, fut la seconde épouse de Georges Ier (TOUMANOFF, *Dynasties*, p. 134).

76. Anakouphia, l'Anakopia des textes géorgiens, appelée aussi Trachée, est située sur la mer Noire au nord de Sébastoupolis. La forteresse a un rôle stratégique car elle commande le passage vers l'Alanie qui, au cours du XIe siècle, fournit de précieux mercenaires à l'empire.

77. Il est possible que cette victoire de Karantènos soit un doublet de son précédent succès, le chapitre de Skylitzès sur Romain n'étant pas bien organisé.

17. [Séisme en Syrie ; affaires d'Italie ; sauterelles ; travaux de Romain ; sa maladie ; Jean l'Orphanotrophe et ses frères]

En cette même année 6547, le 17 février[78], un tremblement de terre ravagea les villes de Syrie. Oreste fut démis de son commandement et Léon, dit Ôpos[79], fut envoyé en Italie à la tête de l'armée de terre, tandis que Jean, un chambellan de l'empereur Basile, prenait la tête de la flotte.

Comme l'invasion de sauterelles qui ravageait les thèmes d'Orient se prolongeait, leurs habitants se virent contraints de vendre leurs enfants et d'aller s'établir en Thrace. Mais l'empereur leur donna trois *nomismata* chacun et les fit revenir chez eux. Enfin, les sauterelles, emportées par un vent violent, tombèrent dans l'Hellespont où elles crevèrent. Rejetées à la côte, elles recouvrirent le sable du rivage.

L'empereur fit refaire les adductions d'eau qui approvisionnent la Ville, les bassins où l'on recueillait l'eau, ainsi que la léproserie[80] et tous les hospices qui avaient eu à souffrir du tremblement de terre. En un mot, tout ce qui était bon, il avait à cœur de le faire. Mais il fut frappé d'une longue maladie au cours de laquelle il perdit la barbe et les cheveux. On dit qu'il avait été empoisonné par Jean, le futur orphanotrophe.

390 Ce Jean, au service de Romain avant même que celui-ci ne montât sur le trône, eut un grand pouvoir dès le début du règne. Il avait des frères : Michel, Nicétas, Constantin et Georges. Jean lui-même, Constantin et Georges étaient eunuques et c'étaient des charlatans professionnels. Nicétas avait conservé ses parties génitales et voyait fleurir son premier duvet. Quant à Michel, qui avait déjà l'âge d'homme, il avait très belle allure. Tous deux pratiquaient l'art des changeurs, altérant la monnaie d'argent. Alors que tous, grâce à Jean, étaient liés à l'empereur, la fortune, voulant indiquer de façon voilée le pouvoir qui allait être le leur, ne cessait de les faire monter vers le faîte de la puissance. Ils exercèrent en effet diverses charges et Michel, en particulier, fut promu par l'empereur archonte du Panthéon[81]. L'impératrice, qui l'aimait à la folie d'une passion inspirée par le démon, avait avec lui des rencontres clandestines et s'unissait à lui en secret[82].

Voilà pourquoi, à ce qu'on dit, l'empereur, sous l'emprise de poisons lents, était rongé par des maladies douloureuses : l'impératrice guettait l'occasion de se débarrasser de lui sans qu'on pût la soupçonner, afin de faire monter Michel sur le trône impérial. Et donc Romain, ainsi que je l'ai dit, détruit par des poisons – non point des poisons rapides, mais de ceux qui tuent tout à loisir et lentement –, traînait une vie de misère et de souffrance, cloué au lit qu'il était et appelant la mort de tout son cœur. Il dura jusqu'au 11 avril de la deuxième indiction, l'an 6542[83]. Alors, au jour du Jeudi saint, après qu'il eut distribué aux sénateurs leur

78. Il faut suivre certains manuscrits qui donnent 6542 pour l'année du monde. Le tremblement de terre s'est produit le 17 février 1034.

79. D'après les documents italiens, Ôpos se prénommait Constantin et il vint à Bari le 1er mai 1033 (FALKENHAUSEN, *Dominazione*, p. 92-93).

80. «La léproserie» : «l'orphelinat» MNUDH.

81. Une des pièces d'apparat du palais impérial.

82. Michel Psellos s'attarde longuement sur ces ragots de cour (*Chronographie* I, p. 44-50).

83. 11 avril 1034.

pension, il désira se laver dans les bains du Grand Palais. Il y entra et fut noyé d'une façon horrible par les hommes de Michel dans la piscine de ces bains[84].

Il avait régné cinq ans six mois. La nuit même, alors qu'on chantait l'office de la sainte Passion, on vint avertir le patriarche Alexis que l'empereur Romain, prétendument, lui demandait de venir au palais. Quand il y fut arrivé, il trouva
391 ce prince mort. Le Chrysotriklinos était tout orné et Zoé, assise sur une estrade, faisant venir Michel, pressa le patriarche de célébrer son mariage avec elle. Alexis, frappé de stupeur à cette demande, restait là, muet, et il hésitait à prononcer les saintes paroles du mariage[85]. Mais Jean, avec Zoé, donnant cinquante livres d'or au patriarche et cinquante au clergé, sut les persuader de célébrer cette union.

84. C'est une version de la mort de Romain que Psellos rapporte également, mais Yaḥyā d'Antioche (III, p. 536) fait mourir l'empereur de phtisie.

85. Zoé n'en était qu'à son second mariage, toléré par l'Église, mais il aurait fallu respecter un délai de viduité et le jour choisi était le Vendredi saint. Reproche plus grave, la rumeur au Palais laissait entendre qu'elle était adultère et s'unissait à son amant, meurtrier de son premier époux. A. E. Laiou estime que cette présentation critique du second mariage de Zoé vient probablement d'une source ecclésiastique, sans doute Dèmètrios de Cyzique auquel Skylitzès fait allusion dans son prologue (LAIOU, *Marriages*, p. 170-172).

392

MICHEL LE PAPHLAGONIEN

1. [Enterrement de Romain]

L'empereur Romain, après avoir été tué de la façon que j'ai dite, fut enterré au monastère de la Péribleptos qu'il venait de fonder, et cela le jour même du Vendredi saint[1].

2. [Jean l'Orphanotrophe écarte Zoé du pouvoir ; attitude de Constantin Dalassènos ; prodiges marquant le début du règne]

Zoé, qui avait établi Michel sur le trône impérial, pensait trouver en lui non pas un mari et un empereur mais un esclave et un exécutant, et déjà, ayant fait venir au palais les eunuques de son père, elle se mettait aux affaires avec beaucoup d'allant. Mais elle obtint un résultat contraire et sa déconvenue fut éclatante. Car Jean, le frère de l'empereur, qui était un homme actif et énergique[2], ne fut pas plus tôt arrivé au palais que, craignant pour son frère quelque malheur – il avait eu sous les yeux l'exemple de Romain –, il chassa du palais les eunuques de l'impératrice, se débarrassa de ses suivantes les plus fidèles et mit à ses côtés, pour la garder et la surveiller, des femmes de sa parenté à lui de sorte qu'elle ne pouvait rien faire d'important ni d'insignifiant sans sa permission. Toute promenade lui était interdite et elle ne pouvait aller aux bains s'il n'avait donné son accord. Il lui supprima absolument toute distraction.

Ayant ainsi réglé la situation au palais, il envoya des lettres dans le monde entier pour faire savoir à chacun que l'empereur Romain avait payé sa dette à la nature et que Michel qui, de son vivant et sur son ordre, avait été proclamé empereur, avait épousé l'impératrice. Tout le monde s'inclina devant cela et glo-
393 rifia le nouvel empereur en l'acclamant. Seul le patrice Constantin Dalassènos, qui était dans ses domaines, accueillit cette nouvelle fort rudement, ayant peine à digérer ce qu'on lui annonçait et s'étonnant de ce qu'alors qu'il y avait tant d'honnêtes gens, issus de maisons illustres et d'une naissance distinguée, on leur eût préféré à tous et proclamé maître et empereur un homme de rien qu'on pouvait louer trois sous le jour. Informé de cela, Jean fut bien sûr rempli de trouble et de tracas et il se demandait et examinait comment il pourrait bien faire tomber un tel homme dans sa nasse. Il lui envoya l'un des eunuques appelé Ergodotès[3], très habile à exécuter de telles missions, afin d'échanger des serments et de ramener cet homme à l'empereur. Tandis qu'Ergodotès se rendait auprès de Dalassènos, Jean travaillait à se concilier le Sénat et le peuple et s'attirait la faveur générale

1. Le 12 avril 1034. Le jeune Psellos assista aux funérailles de l'empereur (*Chronographie* I, p. 55).

2. D'après Psellos, c'est lui qui décida Zoé à couronner Michel (*Chronographie* I, p. 53-54).

3. Ce fidèle serviteur de Constantin VIII avait déjà été chargé, en 1028, de ramener Dalassènos à Constantinople avant de recevoir un contre-ordre (cf. *supra*, p. 310).

en prodiguant à l'élite des sénateurs des promotions aux degrés les plus élevés des honneurs et en adoucissant le commun du peuple par les présents qu'il distribua et par des faveurs[4]. En un mot, il s'acquit tous les sujets.

De tels événements ne plaisaient pas à Dieu, et c'est bien ce qu'on sentit clairement dès le début. En effet, à la onzième heure du saint dimanche de Pâques, on vit tomber un orage de grêle d'une violence insupportable au point que non seulement les arbres, fruitiers ou autres, furent brisés, mais qu'aussi bien des maisons et des églises s'écroulèrent et que les moissons et les vignes furent couchées au sol de sorte qu'il n'y eut pas de récolte d'aucune espèce cette année-là.

On vit aussi tomber une étoile le dimanche après Pâques, vers la troisième heure de la nuit, et l'éclat de son rayonnement fut tel qu'il éclipsa toutes les étoiles si bien que la plupart des gens crurent que le soleil se levait. De plus, l'empereur était possédé d'un démon : son entourage appelait cela pompeusement des crises de folie[5]. Cet état dura jusqu'à la fin de sa vie sans que ni la puissance divine ni les médecins pussent y porter remède. Il était soumis aux pires supplices et aux pires tortures.

3. [Constantin Dalassènos à Constantinople]

394 Tout de suite après qu'Ergodotès fut arrivé auprès de Dalassènos, celui-ci, qui ne voulut pas ajouter foi à ses serments ni partir avec lui à Byzance, envoya l'un de ses serviteurs les plus dévoués réclamer des serments plus solennels garantissant qu'il ne lui arriverait rien de fâcheux : alors, promettait-il, il viendrait. On envoya donc Constantin Phagitzès, un eunuque paphlagonien et un familier de l'empereur[6], qui prit avec lui les précieux bois de la croix, la sainte empreinte[7], la lettre autographe de Notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ à Abgar et une icône de la très sainte Mère de Dieu. Il partit, échangea des serments avec Constantin, puis revint avec lui à Byzance. À son arrivée, Constantin reçut de l'empereur l'accueil le plus gracieux. Il lui donna rang d'*anthypatos*[8], le combla de présents somptueux et lui permit de vivre librement et sans nulle crainte dans sa maison du quartier de Kyros[9].

4. [Viol commis par un Varange ; sauterelles ; vision d'un serviteur de l'évêque de Pergame]

Il se produisit cette année-là un autre événement qui vaut la peine qu'on le raconte. L'un des Varanges répartis dans le thème des Thracésiens pour leurs

4. Dès lors, les empereurs, à leur avènement, firent preuve d'une grande générosité envers les sénateurs et les gens des métiers de Constantinople, car, mal assurés de leur pouvoir, faute de légitimité dynastique, il leur fallait compter sur le soutien de la capitale.

5. Michel IV était sujet à des crises d'épilepsie.

6. La famille de Michel IV, d'origine obscure, venait de Paphlagonie, province qui fournissait au palais un grand nombre d'eunuques, dont le frère de Michel, Jean l'Orphanotrophe.

7. Il s'agit du *mandylion* d'Édesse (cf. *supra*, p. 195).

8. La promotion est modeste puisque l'*anthypatos*, dans l'échelle des dignités, se situait juste au-dessus du patrice.

9. Constantin Dalassènos fut donc assigné à résidence, avec l'arrière-pensée qu'il serait plus facile à surveiller à Constantinople que dans son domaine paphlagonien où il aurait pu discrètement rencontrer des chefs militaires. Le quartier de Ta Kyrou était situé à l'ouest de la ville, entre la citerne de Môkios et la porte Saint-Romain (JANIN, *Constantinople*, p. 378-379).

quartiers d'hiver[10], rencontrant une femme du pays en un lieu désert, s'en prit à sa vertu. Comme la persuasion n'y suffisait pas, il eut recours à la violence mais la femme, ayant arraché sa dague à ce barbare, l'en frappa au cœur si bien qu'il mourut sur-le-champ. L'affaire s'étant ébruitée dans la région, les Varanges, assemblés, couronnèrent la femme à laquelle ils donnèrent toute la fortune de son violeur ; quant à celui-ci, ils le jetèrent là sans sépulture, comme on fait pour les criminels.

L'armée des sauterelles qui avaient péri ainsi que je l'ai dit sur le sable du rivage de l'Hellespont se reconstitua spontanément et ravagea de nouveau cette côte. Pendant trois années entières, elle dévasta sans répit le thème des Thracésiens, puis, parvenue à Pergame, elle s'anéantit. Auparavant, l'un des serviteurs de l'évêque de la ville avait eu une vision non pas en rêve, mais alors qu'il était
395 éveillé. Il avait cru voir un eunuque vêtu de blanc et nimbé de rayons devant lequel il y avait trois sacs. Il reçut l'ordre de les ouvrir et de les vider tous les trois à la suite : le premier, le deuxième, puis le troisième. Il exécuta cet ordre et le premier sac vomit des serpents, des vipères et des scorpions ; le deuxième des crapauds, des aspics, des basilics, des serpents à cornes et autres bêtes venimeuses ; le troisième des scarabées, des moustiques[11], des guêpes et autres bêtes à dard. Le serviteur de l'évêque restait sur place, muet, et l'homme resplendissant s'approcha tout contre lui et lui dit : «Ces bêtes vous ont attaqués et vous attaqueront parce que les commandements de Dieu ont été violés et à cause du crime sacrilège commis contre l'empereur Romain et contre sa couche.» Voilà pour ces événements.

5. [Nicétas, frère de Michel, devient duc d'Antioche ; exil de Dalassènos]

L'empereur Michel, qui était gêné par son mal d'origine démoniaque et que sa paresse et sa mollesse empêchaient d'autre part de prendre en main les affaires, n'avait d'un empereur que l'habit et le nom[12] tandis que la réalité du pouvoir civil et militaire était tout entière entre les mains de Jean. Aussitôt donc, celui-ci fit nommer son frère Nicétas duc d'Antioche. Mais les Antiochiens, à son arrivée, ne le laissèrent pas entrer dans la ville. En effet, peu avant, un collecteur d'impôts nommé Salibas[13], à qui on avait confié leurs affaires, avait été massacré par le peuple d'Antioche qu'il opprimait lourdement, et c'est à cause de ce meurtre que les Antiochiens, craignant des représailles implacables, avaient fermé les portes devant Nicétas. Celui-ci les ayant assurés sous la foi du serment qu'il y aurait amnistie pour leurs crimes et qu'ils n'auraient rien de fâcheux à subir pour l'assassinat de Salibas, ils le laissèrent entrer. Mais dès qu'il eut la ville bien en main et qu'il fut maître de la situation, faisant peu de cas – voire aucun – de ses serments, il livra à la mort par la hache ou le pal une centaine d'hommes. Il

10. Depuis que Basile II les avaient recrutés, les Varanges assuraient la garde du Palais ou accompagnaient l'empereur lors des expéditions militaires. Désormais, certains d'entre eux s'établirent dans des garnisons provinciales, dans le thème des Thracésiens, mais surtout à l'est de l'Anatolie.

11. Le mot qu'emploie ici Skylitzès (*sknipas*) renvoie à Exode 8 : 12 (la troisième plaie d'Égypte).

12. Psellos accorde plus de qualités à Michel et reconnaît qu'il s'occupait des affaires de l'État (*Chronographie* I, p. 57-61).

13. Personnage inconnu par ailleurs, portant un nom syriaque ou arabe.

fit confisquer aussi la fortune des onze citoyens les plus riches, d'illustre naissance, à la tête desquels se trouvait le patrice Elpidios ; puis il les envoya enchaînés à Byzance après avoir écrit à son frère Jean que ce n'était pas à cause du meurtre
396 de Salibas qu'on l'avait empêché d'entrer, mais parce que la ville était acquise à Dalassènos[14].

Étant donné les soupçons qu'il nourrissait déjà secrètement contre celui-ci, ce fut pour Jean l'étincelle qui mit le feu au bûcher. Dalassènos fut aussitôt conduit au palais et, le 3 août de la deuxième indiction, exilé dans l'île de Platè[15]. Son gendre Constantin Doukas fut jeté en prison lui aussi parce qu'il criait à l'injustice, dénonçant les serments violés et prenant Dieu à témoin[16]. Il entraîna dans son malheur trois autres personnages originaires d'Asie Mineure, à la fois nobles et riches – Goudélès, Baïanos[17], et un homme nommé Probatas[18] – dont la fortune fut confisquée au profit de Constantin, frère de l'empereur. C'est alors aussi que le protovestiaire Syméon, qui avait été l'un des serviteurs de l'empereur Constantin et qui, indigné de tout cela, poussait de hauts cris devant l'injustice dont Dalassènos était la victime et parce qu'on ne tenait pas compte du serment de l'empereur, fut chassé de la Ville. Il partit pour l'Olympe où il fit couper sa chevelure de laïc et reçut la tonsure dans le monastère qu'il venait de fonder.

6. *[Prodiges ; revers ; Dalassènos emprisonné ; nominations ; saint Nicolas guérit Jean l'Orphanotrophe]*

La même année, il y eut un tremblement de terre qui affecta Jérusalem, où la chute des maisons et des églises fit de nombreuses victimes, la terre tremblant pendant quarante jours. Au mois de septembre de l'an 6543[19], on vit à l'Orient une colonne de feu dont la tête était inclinée vers le sud. C'est en ces jours-là que les Sarrasins prirent Myra[20]. Les gens de Berroia – c'est-à-dire d'Alep – chassèrent le modérateur[21] qui leur avait été envoyé par l'empereur Romain et le sébaste[22] Pankratios, sous prétexte de venger l'empereur Romain qui était l'oncle de sa femme, dénonça la paix avec les Romains et reprit toutes les forteresses et tous
397 les forts qu'il avait donnés naguère. Les Petchénègues, passant le Danube, pillèrent toute la Mysie jusqu'à Thessalonique tandis que les navires des Africains causaient de grands dégâts dans les Cyclades.

14. Constantin Dalassènos avait été duc d'Antioche à la fin du règne de Basile II.
15. Le 3 août 1034.
16. Constantin Doukas avait épousé en premières noces une fille de Constantin Dalassènos, qui mourut sans doute assez jeune et sans descendance.
17. La famille était liée à la dynastie macédonienne. Un Baïanos servait en Italie du temps de Basile Ier. Léon VI épousa en troisièmes noces Eudocie Baïanè.
18. La sanction qui frappe un Probatas est curieuse, car Georges Probatas (cf. *infra*, p. 330) accomplit des missions de confiance pour Michel IV et Jean.
19. Septembre 1034.
20. Cette ville du thème des Cibyrrhéotes abritait le plus fameux sanctuaire de saint Nicolas.
21. Le terme *harmostès* (modérateur) n'est pas d'un emploi officiel. Il s'agit sans doute d'un représentant du *basileus* chargé de veiller à l'application de l'accord de paix signé après la campagne malheureuse de Romain III.
22. Bagrat de Géorgie avait seulement obtenu la dignité de curopalate au temps de Romain III. On pourrait imaginer une promotion par Michel IV et ce serait alors la première attestation de la dignité de sébaste, mais il vaut mieux retenir la leçon d'autres manuscrits, qui donnent Abasge, nom qui désigne une partie des Géorgiens.

Jean n'en avait cure. Son seul et permanent souci était d'établir une surveillance sans faille autour de Dalassènos pour l'empêcher de passer à son insu à travers la toile qu'il avait tissée. Il le fit donc transférer de l'île de Platè, l'enferma dans une tour bien sûre, et il le confia à des gardiens triés sur le volet. Il fit également venir d'Édesse le patrice Georges Maniakès qu'il envoya prendre le commandement de la Médie supérieure, c'est-à-dire de la Vaasprakanie, et il envoya à Édesse Léon Lépendrènos.

Alors que l'Orphanotrophe était atteint d'un ulcère à la bouche devant lequel tout l'art des médecins avait dû déclarer forfait, le grand thaumaturge Nicolas lui apparut en rêve et lui ordonna de venir au plus vite à Myra, où il obtiendrait la guérison. Jean s'y rendit plus vite qu'on ne saurait dire. Il offrit à la sainte église du grand saint des parfums et d'autres présents coûteux, fit ceindre de très fortes murailles la ville de Myra[23], puis, ayant obtenu la guérison, il s'en revint en bonne santé.

7. *[Promotion des parents de Michel ; vains actes de repentir]*

Comme Nicétas, qui commandait à Antioche de Syrie, avait quitté cette vie, on mit pour lui succéder Constantin, un autre des frères, tandis que le dernier, Georges, fut fait protovestiaire. Syméon, ainsi que je l'ai dit, avait revêtu l'habit monastique. L'empereur, après les avoir tenus longtemps prisonniers, fit libérer les Antiochiens qui étaient enfermés. Il promut également à l'éminente dignité de césar le fils de sa sœur Marie, Michel. Jusqu'à la fin de sa vie, il ne cessa de pleurer la faute qu'il avait commise contre l'empereur Romain et de chercher à apaiser Dieu par des bienfaits, des distributions aux pauvres, la fondation de nouveaux monastères où il établissait des moines, et par d'autres actions qui n'étaient pas mauvaises. Elles auraient atteint leur but s'il avait abdiqué la dignité impériale pour laquelle il avait commis ces crimes et répudié la femme adultère
398 afin de pleurer tout seul ses péchés. Mais comme il ne fit rien de tout cela, lui qui vivait avec cette femme et jouissait pleinement de l'empire, il avait beau, avec l'argent public – celui de l'État –, accomplir ce qu'il pensait être de bonnes œuvres pour être pardonné, croyait-il, c'était là voir en Dieu un être insensé et injuste dont le pardon s'achète avec l'argent d'autrui.

8. *[Victoire sur les Africains ; tremblement de terre]*

L'an 6543, troisième indiction, au mois de mai[24], les Africains et les Siciliens qui ravageaient les Cyclades et les côtes du thème des Thracésiens finirent par être vaincus par ceux qui gardaient ces régions. Cinq cents d'entre eux furent envoyés vivants à l'empereur ; tous les autres furent empalés le long de la côte depuis Adramytion jusqu'à Strobilos[25]. Jean, d'autre part, envoya comme

23. Il fallait protéger cette ville de Lycie, aujourd'hui Demre, des raids de pirates arabes comme celui qui venait d'avoir lieu. En reconnaissance de sa guérison, Jean fit figurer saint Nicolas au droit de ses sceaux (Zacos-Veglery, nº 2677).
24. Mai 1035.
25. Il faut comprendre que ces Arabes ont été exécutés tout au long de la côte du thème des Thracésiens. Cette expédition se confond sans doute avec celle que combattit le stratège des Cibyrrhéotes, Constantin Chagé, que Skylitzès mentionne quelques lignes plus loin.

ambassadeur en Sicile Georges Probatas afin d'entamer des négociations de paix avec l'émir de cette île[26]. Georges partit, conduisit habilement les discussions et revint dans la Ville impériale avec le fils de l'émir.

Cette année-là, il y eut un tremblement de terre qui provoqua des crevasses dans les *Bucellaires* si bien que cinq villages furent entièrement engloutis. Le proèdre Nicéphore, un eunuque de l'empereur Constantin, qui se trouvait là, faillit être victime de ce danger, mais il échappa au péril d'une façon inespérée et se fit donner la tonsure monastique au monastère de Stoudios.

9. [Affaires de Sicile ; nouveau succès contre les Africains ; raid petchénègue ; sauterelles]

Apolaphar Mouchoumet, l'archonte de Sicile, fit alliance avec l'empereur et obtint le rang de magistre, mais comme son frère Apochaps s'était rebellé contre lui, il eut le dessous et vint chercher refuge auprès de l'empereur auquel il demanda assistance[27]. On envoya donc en Longobardie, avec des troupes[28], le patrice Georges Maniakès comme stratège *autokratôr*[29]. Il était accompagné, pour commander la flotte, du patrice Étienne, qui avait épousé la sœur de l'empereur.

Comme des Sarrasins d'Afrique et de Sicile étaient venus avec de nombreuses embarcations ravager les îles et la côte, le commandant des Cibyrrhéotes
399 Constantin Chagé les mit en déroute de vive force au cours d'une bataille qu'il livra contre eux avec la flotte de cette région. Il fit parvenir cinq cents captifs à l'empereur et envoya les autres par le fond. Il y eut des gelées à n'y pas tenir et l'Istros étant pris à glace, les Petchénègues le traversèrent et vinrent faire de grands ravages en Mysie et en Thrace, jusqu'à la Macédoine. Les Thracésiens connurent une nouvelle invasion de sauterelles qui gâta les récoltes.

10. [Raids petchénègues ; paix avec l'Égypte ; séisme ; affaires d'Édesse ; {Léon, archevêque de Bulgarie} ; sécheresse]

L'an 6544, quatrième indiction, tout au long du printemps[30], les Petchénègues lancèrent trois attaques contre les Romains, anéantissant tout absolument sur leur passage[31]. Ils tuèrent tous ceux qui étaient en âge de porter les armes et soumirent les captifs à des tortures qu'on ne peut raconter. Ils prirent vivants

26. Probatas partit auprès de l'émir Aḥmad al-Akḥal, qui dépendait en principe des Zirides d'Afrique. Un traité fut conclu et le fils de l'émir fut envoyé à la cour de Constantinople (Felix, *Byzanz und Islam*, p. 205).

27. L'armée de Sicile était divisée entre Arabes d'Afrique, et Siciliens. L'émir d'Afrique envoya une armée pour mieux tenir l'île et suscita la révolte d'Abū Ḥafs (Apochaps), frère d'Aḥmad al-Akḥal (Apolaphar de Skylitzès). Ce dernier se réfugia auprès de Constantin Ôpos en 1036/1037 (Felix, *Byzanz und Islam*, p. 204-205).

28. Maniakès était venu en Sicile avec une armée composée de Varanges, dont le fameux Harald de Norvège, des Russes, des mercenaires normands, des Lombards et des contingents des thèmes orientaux (Felix, *Byzanz und Islam*, p. 208).

29. Un ordre impérial fut envoyé pour rassembler des troupes de tout l'empire, selon la *Vita Philareti* de Nil (Felix, *Byzanz und Islam*, p. 207). C'est par erreur que Skylitzès affirme que Maniakès partit en Sicile à ce moment-là. Sur la façon dont Skylizès traite les affaires de Sicile, cf. J. Shepard, Byzantium's Last Sicilian Expedition : Skylitzes'Testimony, *Rivista di Studi Bizantini e Neoellenici*, NS 14-16, 1977-1979, p. 145-159).

30. Printemps 1036.

31. Les raids petchénègues étaient désormais annuels.

cinq stratèges aussi : Jean Dermokaïtès, Bardas Pitzès, Léon Chalkoutzès, Constantin Ptérôtos, Michel Strabotricharès[32]. C'est alors aussi que moururent les archontes des Rhôs Nésisthlav et Hiérosthlav, et l'on choisit pour régner sur les Rhôs un parent des défunts, Zinisthlav[33]. La Serbie, qui avait secoué le joug romain après la mort de l'empereur Romain, conclut à nouveau un traité.

Après le décès d'Amer[34], l'Amermoumnès d'Égypte, sa femme, qui était chrétienne, envoya avec son fils[35] une ambassade à l'empereur pour faire la paix. L'empereur agréa ce projet et il établit avec elle une paix de trente ans[36].

Au mois de décembre de la cinquième indiction, l'an 6545, le 18 du mois[37] à la quatrième heure de la nuit, il y eut trois tremblements de terre, deux petits et un grand.

Comme le patrice Georges Maniakès, muté, avait quitté Édesse, ainsi que je l'ai dit, et que Lépendrènos avait été envoyé en prendre le commandement, les
400 Arabes habitant la Mésopotamie[38], ayant fait alliance, vinrent attaquer la ville, qu'ils assiégèrent et qui faillit être prise[39]. Mais Constantin, le frère de l'empereur, envoya d'Antioche le secours qu'il fallait et tira la ville d'affaire de façon inespérée[40]. Pour le récompenser de cet exploit, l'empereur le nomma domestique des Scholes d'Orient. Fut nommé aussi évêque de Nicomédie l'eunuque Antoine Pachès, de la parentèle de l'empereur, qui n'avait rien d'un évêque, mais qui, au contraire, avait sur la langue un bœuf l'empêchant de parler.

{L'archevêque de Bulgarie, Jean, étant mort, l'empereur en nomma un autre. Il était originaire de Paphlagonie et s'était distingué à la Grande Église où il avait exercé pendant plusieurs années la charge de *chartophylax*. Mais par amour de la solitude, et parce qu'il voyait que les saintes affaires de l'Église étaient mal administrées, il avait évité de se mêler aux troubles en cours et, ne voulant pas entrer en conflt avec le patriarche, il vivait en privé dans la retraite. Il s'appelait Léon et il était formé à la culture profane aussi bien qu'à la nôtre. Mis à la tête de la Bulgarie, il laissa derrière lui bien des marques de sa vertu[41].}

32. Les Dermokaïtai et les Chalkoutzai sont des familles à tradition militaire.

33. D'après les chroniques russes, en 1036, Mstislav de Chernigov (le Nésisthlav du texte), le plus puissant des fils de Vladimir, mourut ; alors son frère, Iaroslav, s'empara de ses domaines, gouvernant les terres russes jusqu'à sa mort en 1054. La sécurité de la capitale, Kiev, ne fut assurée qu'après la victoire sur les Petchénègues qui en faisaient le siège (Franklin-Shepard, *Rus*, p. 206-208). Le Zinisthlav de Skylitzès doit sans doute être identifié au fils de Iaroslav, Iziaslav, qui régna à Kiev. Il est possible que la puissance du jeune État russe ait détourné les Petchénègues vers le Danube et les riches provinces byzantines.

34. Il mourut le 13 juin 1036.

35. Al Mustanṣir (1036-1094).

36. D'après les sources arabes, la paix fut conclue pour dix ans, en 1035/1036, avant la mort d'az-Zahir (Felix, *Byzanz und Islam*, p. 107).

37. 18 décembre 1036.

38. Naṣr ad-Dawla le Marwanide et Šabīb ibn Waṯṯāb le Numairite, émir de Harran (1019/1020-1039/1040).

39. En 1036. Les soldats byzantins se réfugièrent dans la forteresse (cf. Felix, *Byzanz und Islam*, p. 148-149).

40. Matthieu d'Édesse (p. 55-56) accuse le frère de l'empereur d'avoir laissé l'ennemi s'échapper vers Mélitène, sans combattre.

41. Sur Léon de Bulgarie, voir la notice de P. Gautier dans Théophylacte de Bulgarie, *Opera*, p. 30-31, et la notice plus ancienne de D. Stiernon, dans le *Dictionnaire de Spiritualité*, 9, 1976, p. 623-625.

Comme c'était la sécheresse et qu'il n'était pas tombé de pluie pendant six mois entiers, les frères de l'empereur firent une procession. Jean portait le saint *mandylion*, le grand domestique la lettre du Christ à Abgar et le protovestiaire Jean les saints langes. Allant à pied, ils partirent du grand palais et se rendirent jusqu'à l'église de la Très-Sainte-Mère-de-Dieu des Blachernes[42]. Le patriarche fit une autre procession avec le clergé. Non seulement il ne plut pas, mais un énorme orage de grêle éclata, qui brisa les arbres et les toits en tuile de la ville.

La Ville souffrant d'une disette de blé, Jean acheta dans le Péloponnèse et en Grèce cent mille <boisseaux> de blé grâce auxquels il fit face aux besoins des citadins.

11. [Situation en Sicile]

En Sicile, comme les deux frères étaient en conflit ainsi que je l'ai dit et qu'Apolaphar l'emportait, l'autre frère appela à son aide l'archonte d'Afrique Oumer[43] qui promit de s'allier avec lui s'il lui donnait quelque possession dans l'île. Le Sicilien accepta avec empressement et Oumer arriva. Il engagea le combat contre Apolaphar alors que les forces qui avaient été envoyées au secours de
401 celui-ci avec le patrice Georges Maniakès étaient retardées[44] et il mit son adversaire en déroute de vive force. Apolaphar se réfugia auprès de l'archonte de Longobardie Léon Ôpos auquel il demanda secours et celui-ci, rassemblant comme il le pouvait les forces dont il disposait, passa en Sicile où, lors de plusieurs rencontres, il eut le dessus sur le général africain dont il brisa l'ardeur intraitable. Mais ensuite, apprenant que les deux frères avaient fait la paix et qu'ils s'apprêtaient, leur union faite, à attaquer les Romains, il repassa en Italie, ramenant avec lui sur ses navires environ quinze mille captifs romains qui, parvenus sains et saufs en Italie, purent à nouveau repasser chez eux. Le Carthaginois donc, les mains libres désormais, resta en Sicile, qu'il ravagea en toute impunité. Voilà pour la situation en Sicile.

12. [Le patriarche Alexis défend son trône]

Comme Jean aspirait au trône épiscopal de Constantinople avec une passion forcenée, les évêques Dèmètrios de Cyzique, Antoine de Nicomédie, ceux de Sidé et d'Ancyre, qui étaient frères, ainsi que d'autres métropolites, firent cause commune avec lui et délibérèrent de démettre Alexis de son trône pour y établir Jean à sa place. Le patriarche Alexis, appuyé sur le reste de l'Église, leur envoya un avertissement où il déclarait : «Puisque, d'après vous, ce n'est pas le suffrage des évêques mais un ordre de l'empereur Basile qui m'a fait monter sur le trône, ce qui est contraire aux canons, eh bien donc, que les métropolites que j'ai nommés pendant les onze ans et demi où j'ai gouverné l'Église soient déposés ; et que soient anathème aussi les trois empereurs que j'ai couronnés. Alors, je quitterai mon trône pour le laisser à qui le veut.» Les partisans de Dèmètrios, au reçu de

42. La procession traversa donc toute la ville en longeant la Corne d'Or.
43. Il s'appelait 'Abdallāh b. al-Mu'izz.
44. Il faut comprendre que le rassemblement des troupes composant l'armée de Maniakès avait pris plus de temps que prévu ; de ce fait, Maniakès n'était pas encore arrivé en Italie.

son message, furent pleins de honte et de crainte, car, pour la plupart, c'était Alexis qui les avait nommés. Ils ne dirent plus rien, et Jean garda pour lui désormais le désir qu'il avait d'accéder au trône de l'Église.

13. [Tremblement de terre ; famine ; affaire du métropolite de Thessalonique
402 *Théophane]*

L'an 6546, sixième indiction, le 2 novembre[45], il y eut un tremblement de terre à la dixième heure du jour et la terre continua de trembler jusqu'à la fin janvier. Il y eut aussi une famine en Thrace, en Macédoine, dans le Strymon, à Thessalonique et jusqu'en Thessalie.

Les clercs de Thessalonique accusèrent leur métropolite Théophane de retenir les pensions dont ils bénéficiaient habituellement. L'empereur, qui séjournait à Thessalonique, l'exhortait et lui conseillait de ne pas priver le peuple de l'Église du salaire prévu par la loi. Mais comme Théophane se raidissait et résistait, l'empereur vit qu'il fallait le circonvenir par une ruse et le punir de son avidité. Il envoya donc l'un de ses serviteurs demander à Théophane de lui prêter un *kentènarion* d'or jusqu'à ce qu'il en ait fait parvenir de Byzance. Mais celui-ci refusa en jurant qu'il n'avait pas plus de trente livres. L'empereur se débarrassa alors de lui et il envoya quelqu'un visiter ses caisses, où il trouva trente-trois *kentènaria* d'or, sur lesquels il donna aux clercs ce qui leur était dû depuis la première année de l'épiscopat de Théophane jusqu'à cette heure-là. Il distribua le reste aux pauvres. Puis il chassa le métropolite de son Église et le relégua dans une propriété de campagne. À la tête de la métropole, il plaça Prométheus et décréta que Théophane aussi devrait recevoir de celui-ci son salaire, tout en restant dans sa retraite.

14. [Expédition contre l'Abasgie]

Comme Pankratios, prince d'Abasgie, faisait courir de graves dangers au catépan d'Ibérie Iasitès[46], Jean envoya son frère le domestique des Scholes Constantin avec toute son armée en promettant d'envoyer avec lui Dalassènos aussi, afin qu'il l'ait comme conseiller à ses côtés dans cette guerre. Mais il ne tint pas cette promesse et le domestique revint sans avoir rien fait.

403 *15. [Zoé tente d'empoisonner Jean l'Orphanotrophe]*

L'impératrice Zoé, qui avait eu connaissance par l'un de ses eunuques les plus intimes – il s'appelait Sgouritzès – que Jean devait prendre une potion purgative, suborna le médecin auquel elle fit de grands présents tout en lui promettant de l'élever à une situation des plus en vue et au comble de la fortune pour peu qu'il mêlât du poison à ce médicament. Mais un jeune esclave qui servait le médecin dénonça à Jean cet attentat et, le complot ayant été percé à

45. Le 2 novembre 1037.
46. Michel Iasitès occupa de grands commandements, dont celui de duc d'Antioche, sous les règnes de Michel IV et de Constantin IX. L'un de ses descendants épousa Eudocie, fille de l'empereur Alexis Comnène. Sur ce personnage, cf. J.-Cl. Cheynet, Les ducs d'Antioche sous Michel IV et Constantin IX, *Novum Millenium. Studies on Byzantine History and Culture dedicated to Paul Speck*, Aldershot, 2001, p. 56-57.

jour, le médecin fut exilé à Antioche, sa patrie[47]. Celui qui avait préparé le poison, le protospathaire Constantin Moukoupélès, fut chassé de la Ville. Quant à l'impératrice, on se méfia d'elle plus encore que par le passé.

16. [Exploits de Maniakès en Sicile]

À peine le patrice Georges Maniakès fut-il parvenu en Sicile que les archontes de cette île, qui étaient frères, ayant fait entre eux un accord, s'efforcèrent de l'en chasser[48]. Ils firent donc venir d'Afrique des troupes alliées fortes de cinquante mille hommes et, quand celles-ci furent arrivées, ils livrèrent une furieuse bataille au lieu dit Rèmata[49]. Maniakès mit les Carthaginois en déroute de vive force et il y eut un tel massacre que la rivière qui coulait par là déborda de sang. Il prit ensuite treize villes de Sicile[50] puis, progressant petit à petit, s'empara de l'île tout entière.

17. [Tentative des Arabes contre Édesse]

L'an 6546, sixième indiction[51], Édesse fut en butte à un coup de force et peu s'en fallut qu'elle ne fût prise, n'eût été le secours de Dieu. Alors que la ville avait pour stratège Varasvatzé l'Ibère, douze chefs arabes, avec cinq cents cavaliers et cinq cents chameaux qui portaient mille coffres où il y avait mille
404 hommes d'armes, arrivèrent à Édesse, prétendant qu'ils allaient porter des présents à l'empereur. Ils s'efforçaient en réalité d'introduire les coffres dans la ville pour en faire sortir de nuit leurs hommes d'armes et s'emparer d'Édesse. Le stratège accueillit très aimablement les chefs, auxquels il donna un banquet, mais il ordonna que cavaliers et bagages demeurassent à l'extérieur. Un pauvre mendiant arménien, qui était allé au campement des Sarrasins, entendit – car il connaissait leur langue – l'un des hommes qu'il y avait dans les coffres demander à quelqu'un où ils étaient. Il courut avertir le stratège et celui-ci, laissant les chefs à table, sortit avec des soldats, brisa les coffres où il trouva les hommes d'armes qu'il tua tous jusqu'au dernier ainsi que les cavaliers et les chameliers. Il revint ensuite à la ville où il tua onze des chefs, renvoyant chez lui le douzième, qui était le plus puissant, afin qu'il annonçât ce qui s'était passé. Mais il lui fit couper les mains, les oreilles et le nez[52].

47. Les médecins étaient susceptibles d'être introduits à la cour et d'y obtenir de hautes dignités, cf. A. P. KAZHDAN, The Image of the Medical Doctor in Byzantine Literature of the Tenth to Twelfth Centuries, *DOP*, 38, 1984, p. 43-51.

48. L'émir d'Afrique avait déjà fait assassiner Aḥmad al-Akḥal réfugié dans la citadelle de Palerme ; le sort de Abū Ḥafs est inconnu.

49. Fort situé dans la partie orientale de l'île, qui contrôle la route de Messine à Syracuse. C'était déjà en ce lieu que les Byzantins de Manuel Phocas avaient été vaincus par les Arabes de Sicile en 964 (cf. *supra*, p. 225, n. 30).

50. Au cours de l'année 1039, Maniakès conquit l'ouest de la Sicile, dont Syracuse, où le peuplement grec était le plus dense.

51. En 1038.

52. On ignore quels chefs arabes furent engagés dans cette affaire ; en tout cas, elle ne concernait pas les émirs qui avaient auparavant attaqué Édesse.

18. [Jean l'Orphanotrophe poursuit Dalassènos de sa haine ; les impôts qu'il invente ; {il avait jeté Zoé dans les bras de son frère} ; Michel, malade, tente de se racheter ; catastrophes]

L'an 6547, septième indiction, Jean, poussant à son comble la haine qui l'animait contre Dalassènos, fit exiler aussi le frère de celui-ci, le patrice Théophylacte, son autre frère, le patrice Romain, ainsi que leur neveu Adrien et ses autres parents proches. Il voulait en effet anéantir sa maison. Comme il était d'une inépuisable inventivité pour toutes les malices qu'on peut citer, il sut imaginer toute sorte de mesures injustes : en plus des impôts publics, il décida qu'il fallait que chaque village paie de surcroît pour l'*aérikon* selon sa qualité et ses forces, l'un quatre *nomismata*, tel autre six, et jusqu'à vingt[53], sans compter d'autres taxes honteuses inventées par esprit de lucre, et qu'on aurait vergogne à dire. {À ce qu'on raconte, c'est lui qui déclencha la passion forcenée de l'impératrice pour son frère. Ayant vu, en effet, qu'elle désirait avoir des enfants, il fit en sorte que des femmes vinrent trouver la souveraine pour se plaindre à elle, en lui demandant de contraindre Michel par ordre à élever les enfants qu'elles avaient eus de lui. Cela lui donna à songer et elle se dit que si elle se livrait au
405 péché avec lui, elle aurait un enfant, et l'empire un héritier. Elle l'attacha donc à sa personne, comme il est dit plus haut, et eut commerce avec lui dans le secret de l'alcôve : elle était moins séduite par sa beauté que désireuse d'avoir de lui une descendance[54].}

L'empereur, que son démon tourmentait et qui ne pouvait trouver de répit, envoya dans tous les thèmes, ainsi que dans les îles, deux *nomismata* à chaque prêtre et un aux moines. Il parrainait aussi à leur baptême des enfants nouveau-nés, donnant à chacun un *nomisma* et quatre *miliarèsia*. Mais cela ne lui servit de rien. Son mal ne faisait qu'empirer et il fut de surcroît atteint d'hydropisie. Cette annnée-là, il y eut aussi de fréquents tremblements de terre et des pluies diluviennes. Certains thèmes, de plus, furent ravagés par l'esquinancie, si bien que les vivants ne suffisaient pas à enterrer les morts.

19. [Tremblements de terre]

Le 2 février de la huitième indiction, l'an 6548[55], il y eut un tremblement de terre dont souffrirent bien des lieux et bien des villes. Smyrne[56], en particulier, offrit un spectacle affligeant : ses plus beaux bâtiments s'effondrèrent, provoquant la mort de nombreux habitants.

53. La nature exacte de l'*aérikon*, très ancien impôt déjà mentionné par Procope, n'est pas établie. Il s'agit d'une surtaxe qui, au XIe siècle, s'appliquait peut-être au bétail. Jean ne créait pas une taxe, il en accroissait le montant (OIKONOMIDÈS, *Fiscalité*, p. 80-82 et pour une hypothèse différente, J. HALDON, Aerikon/Aerika: a Reinterpretation, *JÖB*, 44, 1994, p. 136-142).

54. Addition de U.

55. Le 2 février 1040.

56. L'actuelle Izmir. Ce port du thème des Thracésiens prenait la relève d'Éphèse de plus en plus ensablée.

20. [Affaires de Sicile : succès de Maniakès ; il est dénoncé et exilé ; les Romains perdent l'île, sauf Messine ; exploit de Katakalôn Kékauménos]

En Sicile, le Carthaginois[57], qui s'était repris et qui avait réuni une armée beaucoup plus importante que la précédente, vint dans l'île pour en chasser Maniakès. Il établit son camp dans une plaine unie et dégagée – elle s'appelle Draginai[58] –, où il attendait le moment de la bataille. Maniakès, apprenant cela, leva le camp avec ses troupes et se porta à sa rencontre après avoir donné pour mission au patrice Étienne, beau-frère de l'empereur, qui commandait la flotte ainsi que je l'ai dit, de surveiller étroitement la côte pour empêcher qu'une fois la bataille engagée le Cathaginois, mis en fuite, ne puisse s'échapper sans être aperçu et rentrer chez lui. L'engagement eut lieu et Maniakès mit son ennemi en déroute
406 de vive force. Un grand nombre d'Africains moururent, plus de cinquante mille[59]. Mais leur chef, qui avait échappé au danger, vint au rivage, monta sur un vaisseau rapide et, échappant aux guettes postées par Étienne, put repasser chez lui. À cette nouvelle, Maniakès, indigné, couvrit des pires outrages Étienne qui était venu le trouver, et, levant sa pique, il lui en donna plusieurs coups sur la tête en l'accusant d'incurie, de lâcheté, et d'avoir trahi les intérêts de l'empereur.

Étienne, qui fut ainsi traîné dans la boue et accablé d'outrages, réagit en perdant toute mesure. Il s'empressa d'envoyer à l'Orphanotrophe une lettre dénonçant une prétendue sédition que Maniakès aurait fomentée contre l'empereur. Aussitôt, Maniakès, enchaîné, fut conduit à la Ville reine et enfermé avec le patrice Basile Théodôrokanos[60] tandis que tout l'exercice du commandement revenait à Étienne, auprès duquel on envoya aussi un eunuque, le préposite Basile Pédiaditès. Tous deux compromirent gravement la situation et par leur avidité sordide, leur lâcheté et leur incurie, la Sicile fut perdue. Maniakès en effet, s'emparant des villes de l'île, y avait construit des citadelles où il avait posté les garnisons qu'il fallait pour éviter que les gens du pays, par quelque coup de force, s'emparassent à nouveau de ces villes. Mais après qu'il eut été envoyé à Byzance couvert de chaînes ainsi que je l'ai dit, les gens du pays, qui n'avaient que paroles de mépris pour la lâcheté et pour l'incurie des nouveaux chefs, ayant reçu le renfort de troupes carthaginoises, attaquèrent les villes dont ils rasèrent les forteresses après avoir vaincu les garnisons. C'est ainsi qu'ils reconquirent toutes les villes, sauf Messine.

Cette ville en effet, c'était le protospathaire Katakalôn, nommé Kékauménos[61], commandant le *tagma* des Arméniaques, qui en avait obtenu la garde. Il avait avec lui trois cents cavaliers et cinquante hommes à pied. Comme les gens de l'île mettaient tout leur effort à ne pas laisser la moindre braise de la puissance romaine couver dans l'île, réunissant tous ceux d'entre eux qui pou-

57. Il s'agit toujours de l'émir ziride d'Afrique.

58. Aujourd'hui Troina, à l'ouest de l'Etna.

59. Ce nombre est tout à fait excessif.

60. Un parent du fameux général de Basile II et de Georges, stratège de Samos (sous Constantin VIII), peut-être son fils ou son frère.

61. Skylitzès paraît remarquablement informé des exploits de cet officier, qui apparaît ici pour la première fois dans le récit de l'historien. J. Shepard (A suspected source of Scylitzes' Synopsis Historion: the great Catacalon Cecaumenus, *BMGS*, 16, 1992, p. 171-181) a avancé l'hypothèse que Skylitzès aurait disposé d'un dossier sur ce personnage ou aurait été informé directement par lui.

vaient porter les armes avec, en plus, de nombreux alliés carthaginois, ils allèrent
407 à Messine et investirent la ville. Katakalôn fit fermer les portes trois jours durant, sans laisser personne franchir les fossés, de sorte qu'il parut manifester de la lâcheté. Les Sarrasins, pleins de mépris, se dispersèrent sans rien craindre et ils passaient leurs jours et leurs nuits l'un après l'autre dans les beuveries, au son des flûtes et des cymbales, comme s'ils allaient prendre la ville dès le lendemain. Mais le quatrième jour, qui était le mercredi où nous avons coutume de célébrer la Mi-Pentecôte[62], Kékauménos, voyant l'insouciance et l'incurie des Sarrasins qui vivaient dans une parfaite quiétude sans faire aucun cas des gens qu'il y avait derrière les murs, raviva le courage de ses troupes, puis, après avoir ordonné aux prêtres de célébrer le sacrifice non sanglant, ayant communié avec tout le monde aux saints mystères, à l'heure du déjeuner, il fit ouvrir les portes de la ville et chargea à bride abattue l'ennemi auquel l'ivresse tournait la tête, poussant lui-même son cheval en premier, avec ses hommes, vers la tente d'Apolaphar, l'archonte de l'île. Celui-ci, titubant d'ivresse, fut aussitôt tué et sa tente mise en pièces. Les autres Sarrasins aussi, ivres et chancelants, auxquels cette attaque inattendue ne laissa pas la moindre chance de songer à se battre vaillamment, moururent si nombreux que leurs corps formaient des monceaux. Toute l'armée fut donc mise en déroute et les Sarrasins, se piétinant l'un l'autre, périrent en si grand nombre que la plaine, les ravins et les rivières du voisinage furent remplis de leurs cadavres, de sorte que, sur tant de milliers, un tout petit nombre seulement put se réfugier à Palerme. Le camp fut pris tout entier, et il était plein d'or, d'argent, de perles et de pierres précieuses que les soldats, dit-on, se répartirent par boisseaux.

Voilà comment la Sicile, dont Maniakès s'était emparé en peu de temps, repassa bien vite aux mains des Sarrasins par la faute de stratèges insouciants et lâches, seule Messine étant restée aux Romains de la façon que j'ai dite. Étienne et Pédiaditès, quant à eux, s'étaient enfuis en Longobardie. Telle était donc la situation en Sicile.

408 *21. [Michel, malade, séjourne à Thessalonique ; abus de pouvoir de Jean ; un navire chargé d'or tombe aux mains de l'archonte de Serbie]*

L'empereur Michel passait à Thessalonique le plus clair de son temps, ne quittant guère le tombeau du martyr victorieux, Dèmètrios, parce qu'il désirait ardemment être délivré de sa maladie. Il ne s'occupait nullement de l'État, sauf en cas d'absolue nécessité, et le gouvernement et la direction des affaires reposaient sur Jean. Il n'y eut pas d'invention impure ou criminelle que celui-ci négligeât ou qu'il n'allât imaginer pour accabler et maltraiter les sujets : en dresser l'inventaire détaillé serait l'un des travaux d'Hercule. Tous les hommes, qui avaient ainsi à souffrir de cette oppressante tyrannie, ne cessaient d'implorer Dieu et de lui demander d'en être délivrés. Sans cesse Dieu faisait trembler la terre, l'horreur et l'épouvante tenaient le monde : dans le ciel, apparitions de comètes ; dans l'air, tempêtes de vent et de pluie ; sur terre, éruptions et séismes. Ces signes annonçaient je crois la catastrophe qui menaçait plus que jamais les tyrans.

62. Il est difficile de préciser l'année où Kékauménos remporta sa victoire. Il faut sans doute préférer 1041, puisqu'il était présent à Constantinople en avril 1042.

Au mois de mai de l'an 6548, huitième indiction[63], Marie, la sœur de l'empereur et la mère du césar, se rendit à Éphèse pour vénérer le disciple que Jésus aimait[64]. Chemin faisant, elle fut informée de bien des folies qui se commettaient et, de retour à Byzance, elle raconta tout à Jean son frère, qu'elle exhorta à retenir sa malignité. Celui-ci éclata de rire et la renvoya en lui disant que c'étaient là pensées de femme, et qu'elle ignorait totalement ce qu'il fallait à l'empire des Romains.

Alors que l'empereur, ainsi que je l'ai dit, séjournait à Thessalonique, Jean lui envoya dix *kentènaria* d'or. Mais le bateau <qui les transportait>, pris dans des tourbillons de vent, fut jeté contre la côte de l'Illyricum et se fracassa[65]. L'or tomba aux mains d'Étienne-Voïsthlav, l'archonte des Serbes[66], qui peu avant s'était enfui de la capitale et s'était emparé du pays serbe après en avoir chassé Théophile Érôtikos.

409 Jean, qui mettait les charges en vente et qui laissait chacun libre de commettre l'injustice, emplit le monde de mille maux, car les juges levaient l'impôt sur les gens du pays en toute impunité, sans que personne vînt leur reprocher ce qu'ils faisaient.

22. [Échec d'une expédition contre la Serbie]

À Thessalonique, l'empereur, apprenant la perte de son or, écrivit à Étienne de lui envoyer ce qui lui appartenait pour éviter de s'engager dans une guerre dont il aurait la responsabilité. Étienne n'en fit aucun cas, et l'empereur envoya contre lui une armée avec pour chef l'eunuque Georges Probatas, qui, arrivé sur les lieux, s'étant engagé dans un terrain difficile fait de gorges et d'endroits impraticables, perdit toute son armée et eut lui-même bien de la peine à se sauver.

23. [Révolte en Bulgarie]

Cette année-là[67], la Bulgarie se révolta, {la vingt-et-unième année après avoir été asservie et soumise[68]}, de la façon que voici. Pierre, un Bulgare qui portait le nom de Déléanos et qui était l'esclave d'un Byzantin, s'enfuit de la ville et, errant à travers la Bulgarie, parvint jusqu'à Moravos et à Bélégrada – qui sont des forteresses de Pannonie situées au-delà du Danube et voisines du kral de Turquie –, faisant partout courir le bruit qu'il était le fils du fils de Samuel, Romain, {que celui-ci avait eu de la fille du kral de Hongrie[69], celle-là même que

63. Mai 1040.
64. Saint Jean.
65. Il faut comprendre que Jean envoya aux fonctionnaires dalmates l'ordre de livrer l'impôt de la région, non pas à Constantinople, mais à Thessalonique où se trouvait l'empereur. Sinon, on ne comprendrait pas quelle route aurait suivie un bateau venant de Constantinople vers Thessalonique.
66. Ce personnage est aussi mentionné par Kékauménos (*Conseils et récits*, p. 170-172). Il est appelé Voïsthlav de Dioclée, toparque des forteresses de Zéta et Ston en Dalmatie. Le prince de Dioclée s'empara par ruse du stratège de Raguse, Katakalôn Klyzoménitès.
67. Nous sommes toujours en 1040.
68. Addition de U.
69. En prétendant descendre d'une princesse hongroise dans une région proche de la Hongrie (ou Turquie), Déléanos pouvait espérer rallier plus facilement les autochthones. Sur le rôle de la Hongrie dans le monde de la steppe, cf. J. SHEPHARD, Byzantium and the Steppe-Nomads: The

du vivant de Samuel il se mit à détester et chassa pour épouser la très belle Irène de Larissa[70]}. Il jetait ainsi le trouble parmi la nation des Bulgares, qui n'avait reçu que depuis peu le joug de la servitude et qui brûlait de recouvrer sa liberté. C'est pourquoi, ajoutant foi à ce qu'il disait, ils le proclamèrent empereur de Bulgarie. Puis, partant de ces régions et passant par Naïssos et Skoupoi[71], la métropole de la Bulgarie, tout en proclamant son nom et en l'acclamant, ils tuaient sans pitié, de façon inhumaine, tous les Romains qu'ils pouvaient trouver.

410 À cette nouvelle, Basile Synadènos, stratège de Dyrrachion, prenant avec lui les troupes de la région, se hâta de se porter contre Déléanos avant que le mal ne prît de l'ampleur et que tout le pays s'embrasât. Mais arrivé au lieu qu'on appelle Débris[72], il eut un différend avec un de ses hypostratèges, Michel Dermokaïtès, qui l'accusa devant l'empereur de préparer un coup d'État. Basile, aussitôt, fut démis de son commandement et conduit à Thessalonique où on le jeta en prison tandis qu'on nomma stratège à sa place Dermokaïtès, qui n'avait ni expérience ni dispositions pour commander et qui eut tôt fait de tout mettre sens dessus dessous.

Ceux qui étaient sous ses ordres en effet, victimes de son avidité et de son injustice, privés de leurs chevaux, de leurs armes et de tous leurs biens de quelque valeur, se révoltèrent contre le stratège qui, voyant qu'ils s'en prenaient à lui, s'enfuit de nuit sans se faire voir. Ses soldats, par peur de l'empereur, décidèrent de faire sécession. Ils nommèrent empereur de Bulgarie l'un de leurs compagnons d'armes appelé Teichomèros[73], qui avait donné des preuves de sa bravoure et de son intelligence. Il y eut ainsi deux partis de révoltés chez les Bulgares. Les uns acclamaient Déléanos, les autres Teichomèros. Déléanos écrivit à Teichomèros une lettre amicale l'appelant à faire alliance, et il le persuada de venir.

Lorsque les deux camps bulgares se furent réunis, Déléanos convoqua tout le monde et il demandait que, s'ils étaient convaincus qu'il était de la lignée de Samuel et qu'ils voulussent l'avoir pour roi, ils se défissent de Teichomèros. Si cela ne leur convenait pas, qu'ils se débarrassent de lui, et que Teichomèros ait le pouvoir : «Il n'y a pas, disait-il, deux rouges-gorges dans le même buisson[74], et on ne verra pas plus réussir un pays gouverné par deux chefs.» À ce discours, il y eut grand tumulte et les Bulgares dirent qu'ils voulaient l'avoir, et lui seul,
411 pour chef et souverain. À peine cette décision prise, ils ramassèrent des pierres et lapidèrent le malheureux Teichomèros qui, après avoir rêvé de régner, perdit à la fois le trône et la vie tandis que tout le pouvoir revenait à Déléanos[75].

Hungarian Dimension, dans *Byzanz und Ostmitteleuropa 950-1453*, ed. G. PRINZIG et M. SALAMON, Wiesbaden, 1999, p. 55-83.
70. Addition de U.
71. Sans doute Skopje, comme le propose la version U. Déléanos fait route vers le sud, par la vallée de la Morava, en direction de Thessalonique.
72. Sans doute Débar, forteresse située à mi-chemin entre Dyrrachion et Skopje.
73. Cet officier, au nom slave, appartenait sûrement à une famille de notables bulgares. Il est remarquable qu'il ait servi à Dyrrachion.
74. Le rouge-gorge (*érithakos* = Erithacus rubecula) est défini dans la *Souda* comme un oiseau solitaire (cf. *Souda*, éd. A. ADLER, 2983.1). Le proverbe mis dans la bouche de Déléanos est bien connu (cf. par ex. *ibid.*, 1023.1).
75. Le manuscrit U ajoute : «Il envoya un détachement qui s'empara de la forteresse de Basilis.»

Celui-ci partit avec toute son armée pour Thessalonique, marchant contre l'empereur qui, à cette nouvelle, se replia en désordre sur Byzance, laissant derrière lui tout son train, sa tente et tout ce qu'il avait d'or, d'argent et d'étoffes. Manuel Ibatzès[76], un familier de l'empereur, qui avait reçu l'ordre de prendre tout cela et de suivre, s'en empara et passa dans le camp de Déléanos en même temps qu'un certain koitonite, l'un des eunuques de la Chambre[77].

24. [Sécheresse ; incendie]

Cette année-là, il y eut aussi une sécheresse, de sorte que même les sources les plus abondantes et les cours d'eau permanents furent taris ou presque. Il y eut aussi un incendie à l'Arsenal, le 6 août, et toutes les trières qui étaient là brûlèrent avec leur équipement.

25. [Suite de la révolte bulgare ; ses causes]

Déléanos, qui s'était débarrassé comme je l'ai dit de Teichomèros, devenu le maître absolu, poussait vigoureusement ses entreprises. Il envoya d'abord sous les ordres d'un général nommé Kaukanos[78] des troupes qui s'emparèrent de Dyrrachion. Il envoya aussi une autre armée en Hellade, conduite par Anthimos. Alakasseus, qui la rencontra et la combattit à Thèbes[79], fut mis en déroute et un grand nombre de Thébains furent tués. C'est alors que le thème des Nicopolitains, à l'exception de Naupacte, se rallia aux Bulgares pour la raison que je vais dire.

Un Byzantin nommé Jean et surnommé Koutzomytès[80], qui avait été envoyé dans cette région comme percepteur de l'impôt public, se rendit insupportable aux habitants, causant ainsi sa propre perte et provoquant la révolte des Nicopo-
412 litains. Ceux-ci, en effet, ne pouvant plus supporter son avidité, se rebellèrent. Ils taillèrent Jean en pièces et en morceaux, puis, poussant contre l'empereur des Romains des clameurs injurieuses, ils se rallièrent aux Bulgares. Cependant, s'ils regimbèrent ainsi et s'ils rejetèrent le joug romain, ce ne fut pas tant par amour pour Déléanos qu'à cause de l'insatiabilité extrême de l'Orphanotrophe pour les richesses.

L'empereur Basile en effet, lorsqu'il eut soumis la Bulgarie, ne voulut en rien innover ni changer les choses, mais souhaita qu'elles restassent en l'état et fussent menées à peu près comme Samuel l'avait fixé : chaque Bulgare qui avait une paire de bœufs donnerait à l'État un boisseau de blé, un de millet, et une cruche de vin[81]. Mais l'Orphanotrophe, au lieu d'un paiement en nature, décréta qu'on

76. Ibatzès était aussi d'origine bulgare, peut-être le fils du fameux général qui avait détruit une armée de Basile II (cf. *supra*, p. 296).

77. Le mot koitonite est glosé. J. Thurn, dans son édition, le considère comme un nom propre.

78. C'est à nouveau un ancien cadre de l'empire de Samuel qui sert Déléanos. Il avait été précédemment mentionné avec son frère, Dométianos (*supra*, p. 295). La prise de Dyrrachion fut facilitée par la dissolution de l'armée qui gardait la ville.

79. Alakasseus était probablement stratège de l'Hellade.

80. Le nom se rencontre à nouveau, plus tard, dans l'entourage du Macédonien Bryennios (BRYENNIOS, p. 429).

81. Si cette information est exacte, alors l'impôt était vraiment faible chez les Bulgares, l'équivalent d'un *miliarèsion* ou deux pour un paysan aisé.

donnerait des espèces. Les gens du pays, indisposés par cette mesure qu'ils eurent du mal à supporter, trouvant dans l'apparition de Déléanos l'occasion favorable, rejetèrent la domination romaine[82] et revinrent à leurs anciennes coutumes.

26. [Complots contre l'empereur et son frère]

Il y eut à cette époque-là une tentative d'usurpation dirigée contre l'empereur. Elle avait à sa tête Michel, appelé Cérulaire[83], Jean Makrembolitès et bon nombre de gens de la Ville, dont les biens furent confisqués et qui furent exilés[84]. Il y eut d'autre part une mutinerie contre le grand domestique Constantin, à Mésanakta[85]. Il en fut averti et fit aveugler Michel Gabras[86], Théodose Mésanyktès et plusieurs autres commandants des *tagmata*. Quant au patrice Grégoire Tarônitès, qui, à ce qu'on disait, était le chef et l'instigateur du complot, Constantin l'enveloppa dans une peau de bœuf fraîche qui lui couvrait tout le corps, ne laissant qu'un petit orifice pour respirer et voir, et c'est ainsi qu'il l'envoya à l'Orphanotrophe.

27. [Les Bulgares assiègent Thessalonique ; ils sont repoussés avec l'aide de saint Dèmètrios]

413 Au mois de septembre de la neuvième indiction, l'an 6549[87], le patrice Alousianos, stratège de Théodosioupolis[88], qui était le deuxième fils d'Aaron[89], s'enfuit de la Ville et rejoignit Déléanos pour la raison que voici. Alors qu'il était stratège de Théodosioupolis, accusé d'injustice, avant même qu'on n'instruisît les accusations portées contre lui, il se vit réclamer par Jean cinquante livres d'or et on lui confisqua en outre un très beau domaine que sa femme avait dans le Charsianon. Il présenta à ce propos plusieurs suppliques à l'empereur, puis, comme on ne lui prêtait nulle attention, n'ayant plus aucun espoir, il s'habilla en Arménien et, prétendant être un serviteur de Basile Théodôrokanos[90] allant à Thessalonique auprès de l'empereur, il parvint à s'enfuir à l'insu de tous et à gagner Ostrovos, où Déléanos, avec toutes ses forces, avait établi son camp.

82. Le passage n'est pas très cohérent, car il est destiné à rendre compte de la révolte du thème de Nicopolis, qui n'est nullement un thème bulgare.

83. Les cérulaires (fabricants de bougies) formaient un corps de métier à Constantinople. Il semble que Cérulaire ne soit pas le surnom de Michel, mais son nom de famille, car on connaît d'autres porteurs de ce nom, notamment par leurs sceaux.

84. Makrembolitès était le beau-frère de Michel Cérulaire. Après l'échec du complot, ce dernier fut contraint de se faire moine et son frère, qui avait aussi participé au complot, se suicida (CHEYNET, *Pouvoir*, p. 52-53).

85. Mésanakta abritait un camp de rassemblement des troupes sur la route de Dorylée vers Antioche. Romain III, lors de sa campagne contre l'émir d'Alep, s'y était arrêté (cf. *supra*, p. 319).

86. Michel était sûrement apparenté à Constantin Gabras, qui avait combattu dans l'armée de Bardas Sklèros, contre Bardas Phocas (*supra*, p. 269).

87. Septembre 1040.

88. Ville d'Arménie (appelée Karin dans la langue locale), conquise sur les Arabes en 949. La forteresse de Théodosioupolis était distincte du grand centre commercial de Arz, qui a donné naissance à l'actuelle Erzeroum. Basile II avait établi en Orient de nombreux nobles bulgares.

89. Skylitzès (*supra*, p. 299) a précisé à juste titre qu'il était fils de Jean-Vladislav, donc le frère de Prousianos et de Catherine, donnée en mariage au futur empereur Isaac Comnène. Une fille d'Aaron épousa Romain Diogénès. Aaron, un des comitopoloules, était son grand-père.

90. Théodôrokanos, qui avait servi Michel IV en Sicile, était d'origine géorgienne.

Déléanos l'accueillit avec joie – il craignait en effet que les Bulgares ne se déclarassent plutôt pour lui, parce que ses ascendants étaient de sang royal – et, faisant mine de l'associer à sa royauté, il lui confia une armée de quarante mille hommes avec ordre d'aller s'emparer de Thessalonique. C'était le patrice Constantin, neveu de l'empereur, qui commandait alors cette ville. Alousianos partit, entoura la ville d'un fossé et l'investit soigneusement. Pendant six jours, il l'attaqua avec des machines de siège et autres engins. Mais il fut partout repoussé et, renonçant à tout cela, il décida d'obtenir ce qu'il voulait par un blocus. Mais un jour, les gens du pays allèrent au tombeau de Dèmètrios le mégalomartyr, qu'ils implorèrent toute la nuit. Ils s'oignirent du baume qui sourd de ce saint tombeau et, comme un seul homme, ouvrant les portes de la ville, ils se jetèrent sur les Bulgares. Avec les Thessaloniciens, il y avait le *tagma* des *Mégathymoi*[91]. Cette sortie imprévue surprit les Bulgares. Ils furent mis en fuite sans avoir voulu se défendre le moins du monde ni faire acte de bravoure : le martyr, en effet, à la tête des troupes romaines, leur ouvrait la route ainsi que l'assurèrent sous la foi du serment les prisonniers bulgares qui dirent avoir vu au-devant des
414 phalanges romaines un jeune homme à cheval, dont jaillissait un feu qui brûlait les ennemis. Il y eut plus de quinze mille morts et l'on fit autant de prisonniers[92]. Quant aux autres, avec Alousianos, couverts de honte, ils se réfugièrent auprès de Déléanos.

28. [Séisme]

Cette année-là, neuvième indiction, le 10 juin[93], vers la douzième heure de la journée, il y eut un tremblement de terre.

29. [Fin de la révolte bulgare ; mort de l'empereur]

Après cette déroute, Déléanos et Alousianos, réunis, se soupçonnaient mutuellement : l'un était tout honteux de sa défaite, l'autre se croyait trahi. Ils conspiraient donc l'un contre l'autre, guettant l'occasion d'attaquer. Alousianos, avec quelques familiers, monta un guet-apens. Il fit préparer un repas, convia Déléanos à ce banquet et, alors que celui-ci était en proie à l'ivrognerie et à l'ivresse, il l'aveugla, faisant en sorte que les Bulgares ne s'aperçoivent pas de ce qu'il avait fait. Puis il s'enfuit et vint à Mosynoupolis[94] trouver l'empereur[95].

Celui-ci l'envoya à Byzance auprès de l'Orphanotrophe, lui donnant le rang sublime de magistre, et lui-même, partant de Mosynoupolis, se rendit à Thessalonique. De là, il passa en Bulgarie[96] où il s'empara de Déléanos qu'il envoya à

91. C'est l'unique mention de ce *tagma* (celui des «Cœurs vaillants»). Il fut probablement formé sous Michel IV et ne dut pas survivre à la dynastie paphlagonienne.

92. Le récit de la bataille de Thessalonique diffère fortement chez Kékauménos (*Conseils et récits*, p. 160-162) qui donne pour raison de l'échec bulgare l'impéritie d'Alousianos, qui n'aurait pas fait reposer ses hommes, ni établi de camp.

93. Juin 1041.

94. Cette ville avait déjà servi de base militaire contre les Bulgares au temps de Basile II.

95. Ces négociations entre Michel IV et Alousianos sont confirmées par Psellos (*Chronographie* I, p. 82).

96. Selon Michel Attaleiatès, Michel IV passa par Sardique (Sofia) et, de là, gagna l'Illyricon où il mit en déroute ses adversaires (*Ἱστορία*, p. 7-8).

lonique. De là, il passa en Bulgarie[96] où il s'empara de Déléanos qu'il envoya à
Thessalonique tandis qu'il pénétrait plus avant dans le pays. Manuel Ibatzès, en effet, avait fait construire un barrage de bois près de Prilapon, croyant empêcher ainsi l'armée impériale d'avancer et d'occuper l'intérieur du pays. Mais l'empereur, arrivé à cet endroit, démantela ce rempart de bois en moins de temps qu'il ne faut pour le dire, dispersa l'armée bulgare, et s'empara d'Ibatzès. Après avoir tout réglé en Bulgarie et mis des stratèges dans les thèmes, il rentra dans la Ville reine, amenant avec lui Déléanos et Ibatzès. Mais, consumé par le mal qui le
415 tenait, désespérant complètement de son salut, il se fit donner la tonsure monastique par le moine Kosmas Tzintziloukios[97], qu'il avait toujours avec lui pour lui conseiller ce qu'il devait faire. Le 10 décembre de l'an 6550, dixième indiction[98], il mourut, se repentant et avouant ses péchés, pleurant la faute qu'il avait commise contre l'empereur Romain[99]. Il avait régné sept ans et huit mois. C'était un homme décent et honnête, avec une réputation de piété. Mais il y avait le crime commis contre l'empereur Romain. Encore celui-ci, de l'avis général, est-il à mettre au compte de l'Orphanotrophe.

97. C'est la première mention des Tzintziloukioi qui fournirent de hauts fonctionnaires militaires et civils jusqu'en 1204. Le moine Kosmas, dont on a conservé le sceau (Laurent, *Corpus* V/2, nº 1271), a fondé un monastère qui portait le nom de sa famille, dans le diocèse de Mosynoupoulis, attesté par un document de 1294 et par un sceau (Laurent, *Corpus* V/2, nº 1270). Sous Monomaque, Kosmas fut chargé d'inspecter les monastères athonites avant que l'empereur n'établît un nouveau *typikon* en faveur de la Sainte Montagne (*Prôtaton*, acte nº 8 daté de 1045).

98. Le 10 décembre 1041.

99. Michel IV fut enseveli au monastère des Saints-Anargyres qu'il avait fondé hors de la ville (Grierson, *Tombs*, p. 59).

416 # MICHEL LE CALFAT

1. [Zoé impératrice ; elle adopte Michel le Calfat, qui la fait exiler ; émeute]

Après que Michel fut mort de la sorte, tout le pouvoir revint par droit d'héritage à l'impératrice Zoé qui se mit à l'œuvre avec une ardeur toute juvénile, assistée par les eunuques de son père que j'ai énumérés plusieurs fois plus haut dans mon livre. Cependant, elle changea sa façon de voir et, prenant en considération la charge qu'était l'empire, reconnaissant qu'elle ne pourrait jamais diriger droitement l'État toute seule et pensant qu'il était nuisible qu'un si grand empire restât sans souverain ni chef, elle décida qu'il lui fallait promouvoir comme empereur un homme capable de tenir en mains les affaires dans les circonstances qui se présentaient. Pendant trois jours entiers, elle réfléchit à cela, puis elle adopta pour fils[1] le neveu de l'empereur, qui portait lui aussi le nom de Michel – c'était le fils de cet Étienne qui avait compromis la situation en Sicile – et qui, étant césar[2], semblait montrer de l'énergie et de l'habileté pour les affaires. Auparavant, elle le lia par les serments les plus effrayants[3] pour qu'il la tînt sa vie durant comme maîtresse, souveraine et mère, libre de faire tout ce qu'elle ordonnerait de faire. Puis elle le proclama empereur des Romains, le ceignant du diadème impérial[4]. Auparavant, elle s'était défaite de l'Orphanotrophe, qu'elle avait exilé au monastère des Monobata[5], agissant semblablement avec le domestique des Scholes Constantin[6], qu'elle démit de son commandement et qu'elle
417 bannit dans ses domaines de l'Abside, dans l'Opsikion[7], envoyant également le protovestiaire Georges dans les terres qu'il avait en Paphlagonie[8].

1. La cérémonie eut lieu en l'église de la Vierge des Blachernes (Zônaras, p. 597).

2. Cette dignité avait placé le jeune Michel au premier rang à la cour après l'impératrice et préparait son accession au trône.

3. Michel V avait juré sur les reliques les plus précieuses, la main de saint Jean-Baptiste, selon Attaleiatès (p. 9).

4. Psellos confirme que Michel V avait promis d'observer une parfaite obéissance à l'égard de sa mère adoptive (*Chronographie* I, p. 37-38). Michel V fut proclamé le 11 décembre 1041 (Schreiner, *Kleinchroniken*, n° 5, § 10, p. 159 et n° 16, § 12, p. 166), c'est-à-dire le lendemain de la mort de son oncle, preuve que la succession était déjà prévue et ne dépendit pas de l'opinion de l'impératrice.

5. Selon Psellos et Zônaras, Jean s'était éloigné de Constantinople, accompagné d'une partie du Sénat, persuadé que Michel le rappellerait (*Chronographie* I, p. 92-93, Zônaras, p. 607-608). En fait, Michel bannit son oncle (*Chronographie* I, p. 95). Le monastère de Monobata, dont la localisation précise n'est pas établie, mais qui était situé aux extrémités de l'empire, vers l'est (?), servait de résidence forcée aux personnalités indésirables à Constantinople : Alexandre de Nicée y fut exilé (Darrouzès, *Épistoliers*, p. 69, 74, 88), ainsi que Georges Varasvatzé, higoumène d'Iviron (*Iviron* I, p. 42).

6. Selon Psellos, c'est Constantin qui, jaloux de son frère Jean, fut l'instigateur des mesures prises contre ce dernier.

7. On se rappelle que Constantin avait reçu les biens de plusieurs conjurés de l'Opsikion (*supra*, p. 328).

8. L'avènement de Michel V marqua une rupture avec le gouvernement de ses oncles.

À l'heure même où Michel ceignait le diadème, il fut pris d'étourdissements et de vertiges, de sorte qu'il faillit tomber. On eut grand-peine à le faire revenir à lui avec des parfums, des odeurs et autres substances aromatiques. La terre ne cessa de trembler pendant les quatre mois de son règne. Mais enfin, couronné par le patriarche, devenu empereur, il chercha à se concilier le Sénat par des promotions dans les titres et dans les honneurs, et le peuple par les présents qu'il distribua. Après en avoir fait la demande à la souveraine, il rappela le domestique Constantin de son exil, lui donna le titre de nobélissime[9], et il l'avait toujours à ses côtés.

C'est lorsqu'il se crut en sécurité qu'il chut soudain. Les lettres de l'Orphanotrophe, en effet, *et les conseils* du domestique le corrompirent, *qui* ne cessaient de lui répéter qu'il ne devait pas se fier à la souveraine mais se garder d'elle s'il voulait éviter de connaître le même sort que son oncle l'empereur Michel ou que Romain son prédécesseur, dont ils disaient qu'il avait été assassiné[10] par magie. Ils lui conseillaient de se défaire d'elle si possible et de faire diligence pour éviter qu'elle ne le devançât. Revenant sans arrêt sur le même sujet, ils réussirent à le persuader de préparer un coup de force contre elle. Il décida donc de sonder tout d'abord les gens de la Ville pour voir quels étaient leurs sentiments à son égard. S'il voyait qu'ils lui gardaient faveur et affection loyales, alors, il mettrait en œuvre ses projets ; sinon, il se tiendrait tranquille.

Ainsi donc, le dimanche après la sainte Pâque, il fit publier qu'il se rendrait en cortège public à l'église des Saints-Apôtres[11] et, parce que c'était de cette façon qu'il avait décidé de connaître l'état d'esprit des gens de la Ville, il quitta le palais, couronné, accompagné du Sénat. Toute la ville s'était rassemblée pour ce spectacle. Les habitants de l'avenue avaient suspendu leurs objets d'or et d'argent ainsi que leurs vêtements et autres tissus brodés d'or. Ils s'efforçaient, autant que possible, de mettre toute leur âme dans leurs acclamations. Le malheureux, abusé par tout cela, dont il croyait que c'était sa popularité qui l'inspi-
418 rait, de retour au Grand Palais, fit avertir le patriarche qu'il devait se rendre à son monastère du Sténon et l'attendre pour le lendemain. Il lui remit même quatre livres d'or sous prétexte de la réception qu'il devait prétendument lui faire. Puis, dans la nuit, il arracha l'impératrice à son trône, l'exila à Prinkipos, ordonnant à ceux qui l'emmenaient de la tonsurer et de lui rapporter ses cheveux. Ses envoyés accomplirent ses ordres. Quant à lui, à l'aurore[12], il écrivit une proclamation qu'il remit au préfet de la Ville avec ordre de la lire aux gens de la Ville sur le Forum de Constantin le Grand. Cette proclamation contenait ceci : «Zoé, qui a révélé sa malveillance envers Notre Majesté[13], a été exilée par Nous, et

Michel IV *et Jean* l'Orphanotrophe, puisqu'il rappela d'exil Georges Maniakès et Constantin Dalassènos. Il restitua aussi aux moines d'Iviron l'église de la Vierge, précédemment confisquée (*Iviron* I, p. 47-48).

9. Dignité immédiatement inférieure à celle de césar et rarement accordée à cette date.

10. Le texte du manuscrit U «qu'ils avaient été assassinés» donne un meilleur sens.

11. Sur le cortège impérial du dimanche du Renouveau (premier dimanche après Pâques), cf. *supra*, p. 136, n. 158.

12. Nous sommes le 20 avril 1042.

13. Selon Zônaras (p. 609), Michel accusait l'impératrice d'avoir tenté de l'empoisonner.

Alexis, son complice, a été chassé de l'Église. Quant à vous, Notre peuple, si vous conservez envers Nous le même dévouement, vous recevrez de grands honneurs et de grands biens, et vous vivrez une vie sans tristesse et sereine.»

Quand le préfet eut lu cette proclamation devant le peuple qui écoutait, on entendit, sans qu'on pût trouver qui avait crié, une voix qui disait : «Nous ne voulons pas pour empereur d'un parjure ni d'un calfat ! Nous voulons l'héritière de l'antique lignée, notre mère Zoé[14] !» Aussitôt, tout le peuple, d'une seule voix, se mit à crier : «Qu'on déterre les os du calfat !» Et ramassant chacun des pierres, des bancs, les morceaux de bois qu'ils pouvaient trouver, ils faillirent tuer le préfet – c'était le patrice Anastase, qui avait servi le père de Zoé – mais *il parvint* à s'enfuir et garda la vie sauve. Puis ils *se précipitèrent* à la Grande Église : le patriarche, qui avait acheté son retour, y dénigrait l'empereur et demandait qu'on fît revenir l'impératrice[15]. Accoururent alors tous les eunuques du père de Zoé, ainsi que le patrice Constantin Kabasilas[16] et tout le reste du Sénat, qui, d'un commun avis, envoyèrent chercher Théodora au Pétrion[17] pour l'amener à la Grande Église où ils la revêtirent de la pourpre impériale et l'acclamèrent comme souveraine avec sa sœur Zoé. Ils se précipitèrent ensuite au
419 palais, s'efforçant de chasser Michel des demeures impériales.

Celui-ci, tout effrayé par la colère du peuple et par cette émeute, envoya aussitôt chercher Zoé pour la ramener au palais et, lui ayant fait ôter l'habit monastique[18], il la fit revêtir des ornements impériaux. Il se montra donc au Kathisma de l'Hippodrome[19] et chercha à s'adresser au peuple pour lui dire qu'on avait ramené l'impératrice et que tout était en ordre comme ils le voulaient. Mais ils ne lui en laissèrent pas le loisir et, de toute part, ils l'agonirent d'injures tout en lui jetant d'en-bas des pierres et des flèches. Alors, désespéré, il décida d'aller au monastère de Stoudios et de s'y faire tonsurer, mais le domestique l'en empêcha en lui représentant qu'il ne devait pas abandonner si facilement le pouvoir et s'en aller. Il devait au contraire opposer une résistance courageuse pour que, de deux choses l'une, ou bien il l'emporte à tout prix, ou bien il meure d'une mort généreuse et royale ainsi qu'il sied à un empereur. Cet avis l'emporta. Michel fit armer tous les gens du palais au mieux des circonstances, tandis que

14. La population de Constantinople restait attachée à la vieille dynastie légitime. Sur la chute de Michel V, cf. T. Lounghis, Chronique de la chute de Michel V le Calfat (en grec), *Byzantiaka*, 18, 1998, p. 75-117.

15. Ibn al-Athīr rapporte que le patriarche Alexis avait été attiré par Michel V hors de Constantinople, puis que l'empereur avait ordonné aux Varanges de l'arrêter et de le tuer. Alexis avait soudoyé ses agresseurs, gagné Sainte-Sophie, et fait battre la simandre pour ameuter la foule contre l'empereur (Cheynet, *Pouvoir*, p. 55). Selon une chronique, ce furent les émeutiers qui forcèrent la main au patriarche (Schreiner, *Kleinchroniken*, p. 166).

16. Un parent, le fils sans doute, de Nicéphore Kabasilas que Basile II avait nommé duc de Thessalonique (cf. *supra*, p. 305).

17 Il était plus facile de sortir Théodora de sa prison du Pétrion, située à l'intérieur de Constantinople, que de franchir la mer pour ramener Zoé.

18. Zônaras affirme, au contraire (p. 611), que la vue de Zoé en habit monastique avait ravivé la colère des Constantinopolitains, car elle leur rappelait les mauvais traitements de Michel V.

19. Il s'agit de la loge de l'Hippodrome à laquelle l'empereur peut accéder directement depuis le Grand Palais.

le nobélissime faisait venir de chez lui toutes ses troupes – il y avait là le stratège Katakalôn Kékauménos, récemment arrivé de Sicile avec les bonnes nouvelles de Messine – et prenait vaillamment les choses en main[20].

Le peuple se partagea en trois : une partie attaqua dans l'Hippodrome, une autre aux Excubites et le reste au Tzikanistèrion[21]. Les gens de l'empereur répartirent donc leurs forces en trois et ils se défendaient avec vigueur. Il y eut un grand massacre parmi le peuple de la Ville, comme il est normal quand des gens nus et sans armes combattent des hommes armés, avec seulement des morceaux de bois, des pierres ou tout ce qui leur tombait sous la main. On dit qu'en ce jour-là – c'était le mardi de l'Antipascha[22] – moururent environ trois mille hommes. À la fin cependant, les gens de la Ville, plus nombreux, parvinrent à l'emporter sur les hommes de l'empereur[23]. Ils enfoncèrent les portes du palais, y pénétrèrent, faisant main basse sur l'or entreposé dans les bureaux et sur tout ce qu'ils y trouvèrent, déchirèrent aussi les registres de l'impôt, puis cherchèrent à s'emparer
420 de l'empereur. Celui-ci, voyant qu'il avait le dessous, embarqua sur la galère impériale avec le nobélissime et certains de ses familiers les plus proches, laissant Zoé au palais, et il s'enfuit au monastère de Stoudios le mercredi matin. Là, il prit aussitôt l'habit monastique en même temps que son oncle.

2. *[Zoé et Théodora impératrices ; Michel est aveuglé]*

La bataille avait commencé le lundi de l'Antipascha à la deuxième heure du jour et prit fin la nuit du mardi. Zoé, redevenue maîtresse de l'empire, projetait de chasser sa sœur Théodora[24], mais le peuple l'en empêcha et demanda qu'elle se l'associe pour régner. Théodora quitta donc la Grande Église et vint au palais. Le Sénat s'assembla et Zoé fit un discours tout d'abord devant le Sénat, puis, depuis une hauteur, devant la foule. Elle les remercia bien sûr et les bénit pour le dévouement qu'ils lui avaient témoigné, puis elle leur demanda leur avis sur ce qu'il devait advenir de l'empereur. Tous crièrent d'une seule voix : «À mort l'assassin ! Débarrasse-nous de ce criminel ! Qu'on l'empale ! Qu'on le crucifie ! Qu'on l'aveugle !» Zoé hésitait à sévir et avait pitié du malheureux ; mais Théodora, pleine de colère et d'assurance, ordonna au préfet qui venait d'être nommé – il s'agissait de Kampanarès[25] – de faire diligence pour aller arracher

20. Cette présence des troupes de Messine est confirmée par l'auteur des *Conseils et récits* (p. 288-290). Celui-ci, de retour de Sicile, était présent dans la capitale au moment des événements et exprime sa surprise d'avoir assisté à la chute d'un empereur en l'espace d'une journée.

21. Le Palais fut attaqué de trois côtés différents : l'Hippodrome au nord, la porte des Excubites à l'est, et le Tzikanistèrion (terrain de polo) au sud. Le combat opposait les partisans de Théodora à ceux de Michel V, Zoé n'ayant pas vraiment choisi son camp. Le Palais fut en partie pillé car une grande quantité d'or et de nombreux tissus de soie furent saisis à l'*eidikon* et dans l'atelier monétaire (SCHREINER, *Kleinchroniken*, nº 16, § 12, p. 166).

22. Le mardi suivant le premier dimanche après Pâques.

23. Comme il est habituel dans ce type de troubles, les émeutiers attaquèrent aussi les palais des parents de l'empereur et les pillèrent, s'emparant de richesses accumulées injustement à leurs dépens, du moins selon leurs dires (ATTALEIATÈS, *Ἱστορία*, p. 12).

24. C'est Zoé qui avait relégué sa sœur au Pétrion.

25. Il se prénommait Nicéphore, comme le précisent deux chroniques brèves (SCHREINER, *Kleinchroniken*, nº 14, § 66, p. 142 et nº 15, § 10, p. 159). Saint Lazare du Galèsios avait prédit à Nicéphore Kampanarios que des troubles éclateraient à Constantinople (Vie de saint Lazare le Galésiote, *Acta Sanctorum Nov.* III, Bruxelles, 1910, p. 539).

les yeux de Michel et de son oncle. Il partit et, suivi de tout le peuple, vint au Stoudios. Michel et son oncle, voyant arriver la foule, se réfugièrent dans le sanctuaire de l'église du Prodrome mais le peuple, encore tout brûlant de colère à cause des victimes, entra de force dans la sainte église, les en arracha et les tira par les pieds à travers la place publique. Ils les conduisirent en haut du monastère de la Péribleptos, au lieu qu'on appelle le Sigma[26], et ils les aveuglèrent tous
421 deux[27], non sans que Michel eût demandé avec insistance qu'on aveuglât d'abord son oncle, qui avait été l'instigateur et le responsable de tous les malheurs qui étaient arrivés. C'est ce qu'on fit. Une fois qu'ils eurent été aveuglés, on exila Michel au monastère des Élegmoi[28]. C'était le 21 avril de la dixième indiction, l'an 6550. Il avait régné quatre mois et cinq jours. Quant à ses parents, ils furent tous dispersés en différents endroits.

26. Cette place devait son nom à sa forme particulière (MANGO, *Constantinople*, p. 50).

27. Le 21 avril 1042, qui tombe bien un mardi. Il fut décidé d'aveugler les deux hommes, parce que certains craignaient que Zoé ne fît volte-face et rétablît Michel.

28. Monastère bithynien.

422

CONSTANTIN MONOMAQUE

1. [Zoé retrouve le pouvoir ; choix de Constantin Monomaque]

Par un nouveau retour de la fortune, le pouvoir était revenu entre les mains de Zoé qui, à son corps défendant, avait pour co-régnante ainsi que je l'ai dit sa sœur Théodora[1]. Le Sénat se voyait honorer de promotions dans les honneurs, le commun du peuple gratifier de libéralités, et les affaires étaient traitées avec la prévoyance convenable. Partout on envoya des lettres et des ordres promettant que les charges, auparavant vénales, cesseraient d'être données contre argent et prescrivant qu'on chassât bien loin toute injustice.

Une fois que ces dispositions eurent été prises au gré des souveraines, on fit venir de son exil le nobélissime Constantin qui fut jugé à propos des fonds publics et qui, effrayé par ce dont on le menaçait, montra dans sa maison près des Saints-Apôtres une citerne où étaient cachés cinquante-trois *kentènaria* d'or[2] qu'on apporta à l'impératrice tandis que Constantin retournait en exil.

L'impératrice nomma domestique des Scholes d'Orient le proèdre Nicolas, eunuque de son père, et comme duc d'Occident le patrice Constantin Kabasilas[3]. Pour le patrice Georges Maniakès, que Michel avait déjà fait sortir de prison, elle lui donna rang de magistre et l'envoya comme stratège *autokratôr* des *tagmata* d'Italie. Ces affaires ainsi réglées, on délibéra sur le choix d'un empereur et tous furent d'avis qu'il fallait en nommer un, qui épouserait Zoé en justes noces. Celle-ci, de son côté, mettait tous ses efforts à épouser le catépan Constantin, qu'on appelait aussi l'Artoklinès à cause de la charge qu'il avait exercée[4] :
423 c'était en effet un bel homme, dont on disait qu'il avait eu avec Zoé une liaison secrète. Mais sa femme le fit mourir par poison, non qu'elle lui portât de la haine, mais parce qu'elle allait le perdre encore vivant[5]. Ainsi donc, l'impératrice, ayant manqué son but, fit revenir d'exil Constantin Monomaque[6] que l'Orpha-

1. Les deux impératrices régnèrent ensemble et sans époux du 21 avril au 11 juin 1042 (Schreiner, *Kleinchroniken*, nº 15 § 11, p. 159 et nº 16, § 13, p. 160). Une émission monétaire témoigne de ce bref épisode, où les deux impératrices apparaissent en position d'égalité, revêtues des ornements impériaux (*DOC* III, p. 731-732).

2. 381 600 pièces d'or, somme qui permit certainement de payer une bonne part des libéralités accordées aux Constantinopolitains.

3. C'était la récompense pour le rôle actif qu'il avait joué dans le renversement de Michel V.

4. L'*artoklinès* était chargé d'établir et de faire respecter l'ordre de préséance à la cour. Selon Psellos (*Chronographie* I, p. 123), Constantin avait servi comme secrétaire de Romain III. Il est peu probable que Constantin ait jamais embrassé une carrière militaire et l'on admettra qu'il était catépan des dignités.

5. Selon Psellos, il fut emporté par une maladie subite.

6. Constantin était issu de l'antique souche des Monomaques (Psellos) et appartenait à l'aristocratie (Attaleiatès). De fait, le premier Monomaque connu, Nicétas, aurait déjà servi sous Irène comme stratège de Sicile (D. Papachryssanthou, Un confesseur du second iconoclasme, la vie du patrice Nicétas († en 836), *TM*, 3, 1968, p. 310-351). Ensuite, on peut suivre cette lignée qui fournit régulièrement des serviteurs à l'État. Skylitzès (*supra*, p. 204) rapporte que Paul Monomaque fut envoyé en ambassade à Bagdad par Constantin VII.

notrophe avait contraint à résider dans l'île de Mytilène parce que tout le monde allait répétant qu'il gouvernerait l'empire[7]. Lorsque Zoé avait voulu faire monter l'autre Constantin sur le trône impérial, elle avait nommé ce Constantin-là juge des Hellènes[8]. Puis, quand le premier eut été empoisonné ainsi que je l'ai dit, ce Monomaque dont nous parlons, homonyme du défunt, parut à l'impératrice un parti convenable[9]. On le conduisit donc tout à côté d'Athyra[10], à l'église du Chef-des-armées[11] de Damokraneia, et Étienne Pergamènos, l'un des eunuques de la chambre de l'impératrice, fut envoyé pour lui faire déposer ses habits de simple particulier et le revêtir de la pourpre impériale. Il le fit monter ensuite sur une galère et le conduisit au palais. Quand il eut été ainsi conduit, l'impératrice s'unit à lui par mariage, la bénédiction étant célébrée[12] par le premier des prêtres de la Nouvelle Église, qui avait nom Stypès. C'était le 11 du mois de juin, l'an 6550[13]. Le lendemain, Constantin fut couronné par le patriarche.

2. [Premières mesures de Constantin ; cuisante défaite du patrice Michel devant Étienne-Voïsthlav]

Dès qu'il eut pris en main les sceptres, il gratifia les sénateurs de promotions dans les honneurs selon le rang de chacun et distribua libéralement de l'or au peuple. Il envoya aussi dans tous les thèmes des proclamations faisant savoir qu'il avait été acclamé et promettant que partout il ferait jaillir le bien et lui donnerait libre cours, que partout aussi le mal serait extirpé[14]. Il fit transférer l'orphanotrophe Jean, avec tous ses biens, du monastère des Monobata à l'île de Lesbos, Michel, qui l'avait précédé sur le trône, à Chios, et le nobélissime Constantin à Samos. Voilà donc ce que fit Monomaque pour ses débuts en la
424 dixième indiction.

Le 6 octobre de la onzième indiction, l'an 6551[15], parut une comète qui se dirigeait d'est en ouest et qu'on vit briller durant tout ce mois. Elle présageait les malheurs qui allaient s'abattre sur le monde.

En effet, comme Étienne-Voïsthlav[16], ainsi que je l'ai dit plus haut, après s'être enfui de Byzance, s'était établi dans les montagnes de l'Illyricum d'où il ravageait et pillait les Triballes, les Serbes et les peuples voisins qui étaient soumis

7. Théodose, père de Constantin et «juge suprême» de l'empire (ARISTAKÈS DE LASTIVERT, p. 42), avait déjà été compromis dans un complot contre Basile II (PSELLOS, *Chronographie* I, p. 124).

8. La carrière antérieure de Constantin est connue seulement par des sceaux, attestant qu'il accomplissait un cursus de fonctionnaire civil.

9. Constantin, qui avait épousé en secondes noces la fille de Pulchérie Argyropoulina et de Basile Sklèros, devint le neveu par alliance de l'empereur Romain III, ce qui permit à sa famille de revenir au premier plan (PSELLOS, *Chronographie* I, p. 125).

10. Athyra, aujourd'hui Büyük-Çekmece, était située sur la rive européenne de la Propontide, à mi-chemin entre Sélymbria et la capitale.

11. L'archange saint Michel commandait les armées célestes.

12. C'étaient les troisièmes noces pour les deux époux mais, apparemment, cette union interdite par la loi depuis Léon VI, n'a pas soulevé de graves objections (LAIOU, *Marriages*, p. 173).

13. 11 juin 1042.

14. Aristakès de Lastivert (p. 42) donne un court extrait de cette proclamation, qui confirme les propos que Skylitzès prête au nouvel empereur.

15. Le 6 octobre 1042.

16. En tant qu'archonte de Dioclée, il était voisin immédiat du thème de Dyrrachion.

aux Romains, Monomaque, qui ne pouvait admettre ces incursions, envoya à l'archonte gouvernant alors Dyrrachion – c'était le patrice Michel, le fils du logothète Anastase[17] – une lettre lui ordonnant de rassembler l'armée de Dyrrachion qui était sous ses ordres, ainsi que les troupes des thèmes voisins, qui lui étaient subordonnés, et d'aller avec les stratèges sous ses ordres au pays des Triballes[18] afin d'y combattre Étienne. Michel, à qui toute notion de stratégie était parfaitement étrangère parce qu'il avait vécu bien à l'abri, au milieu des plaisirs, se mit à l'œuvre mal et sans art et fut pour l'État romain la cause d'un grand désastre.

Il réunit en effet les forces qu'il avait reçu l'ordre de prendre et qui, dit-on, comptaient environ soixante mille hommes, puis il entra au pays des Triballes, parcourant des chemins raides, escarpés, en surplomb, étroits au point que deux cavaliers ne pouvaient y marcher de front, et cela alors que les Serbes, à ce qu'on rapporte, faisaient exprès de le laisser passer et s'avancer sans que lui-même se souciât ni de son retour ni de disposer des postes suffisants pour s'assurer des passes. Ainsi donc, tandis qu'après être entré <dans ce territoire> il pillait et incendiait les plaines, les Serbes, s'emparant des défilés et des passages en surplomb, les gardaient, attendant son retour.

Quand Michel eut son content de pillage et qu'encombré d'un lourd butin et de prisonniers nombreux il jugea venu le moment du retour, tandis qu'il faisait route avec les siens dans les défilés, alors, l'ennemi, d'en haut, leur lançant des
425 pierres, des flèches et des projectiles de toute sorte, faisant rouler sur eux des rocs énormes, les massacrèrent sans que les hommes de Michel puissent se servir ni de leurs mains ni de leurs armes, ni montrer leur valeur par la moindre action. Certains, accablés de traits, mouraient sur place ; d'autres étaient jetés dans le précipice où ils trouvaient une mort horrible, si bien que les ravins et les gorges qu'il y avait là furent comblés de cadavres et que les poursuivants pouvaient y marcher. Il y eut environ quarante mille morts, et sept stratèges furent tués. Les autres, se cachant dans les taillis, dans les bois, dans les replis de ces montagnes, échappèrent au regard de l'ennemi et, escaladant les sommets, parvinrent, la nuit, à se sauver à pied, sans armes, offrant à qui les voyait un spectacle pitoyable et affligeant qui ne peut que tirer des larmes. Michel se sauva avec les rescapés et partagea leur sort[19].

17. On ne sait si cet Anastase, qui semble avoir joui d'une grande réputation, se confond avec l'éparque homonyme qui affronta le peuple de Constantinople lors de l'annonce de l'exil de Zoé. Un sceau confirme qu'Anastase fut effectivement magistre et logothète du drome (LAURENT, *Corpus* II, nº 342). Son fils Michel venait sans doute des bureaux de la capitale, ce qui expliquerait son inexpérience.

18. Dénomination archaïsante des Serbes.

19. Un récit de cette campagne se trouve chez Kékauménos (*Conseils et récits*, p. 168), où l'archonte de Serbie est appelé Tribounos, et dans la *Chronique du Prêtre de Dioclée* (p. 346-348) qui rapporte que Michel avait mobilisé les joupans alliés de l'empire pour constituer son armée, et expose comment Voïslav a trompé Michel ainsi que ses officiers et l'a emporté en dépit de sa grande infériorité numérique. Après sa victoire, Voïslav annexa le territoire voisin de la Zachlumie, mais mourut dès 1043, laissant ses fils se disputer son héritage (STEPHENSON, *Balkan Frontier*, p. 134-135).

3. *[Révolte de Georges Maniakès]*

Le patrice Georges Maniakès, que l'impératrice Zoé avait envoyé en Italie afin de rétablir la situation[20] – tout allait mal, en effet, comme je l'ai dit plus haut et partait à vau l'eau à cause de l'impéritie et de la sottise des commandants – se mit à envisager une rébellion. Il vaut la peine d'en dire rapidement les causes afin que les lecteurs de ce livre en soient exactement informés.

Quand Maniakès avait été envoyé pour la première fois en Italie par l'empereur Michel afin de combattre aux côtés de l'archonte de Sicile Apolaphar Mouchoumet auquel son frère, avec les Africains, faisait la guerre, il s'était adjoint, au nombre de cinq cents, des Francs qu'il avait fait venir des Gaules transalpines. Ils avaient à leur tête un nommé Ardouinos, archonte indépendant d'un de ces pays, et c'est avec ces Francs qu'il avait remporté ses victoires sur les Sarrasins. Mais lorsque, à la suite d'une dénonciation il eut été démis de son commandement et qu'il eut été conduit à la Ville et mis en prison, après qu'on eut envoyé pour commander en Italie à sa place le protospathaire Michel
426 Dokeianos[21], un incapable qui n'avait aucune disposition pour l'exercice du pouvoir, il ne fallut guère longtemps pour que toutes choses fussent mises sens dessus dessous et gâtées.

En effet, Michel ne donnait pas à temps aux Francs l'annone qui leur était fournie chaque mois. Bien pis, à ce qu'on dit, alors que leur chef était venu le trouver pour lui demander de traiter convenablement les soldats et de ne pas les priver du salaire de leurs travaux, il l'avait insulté et fait fouetter de façon déshonorante, ne laissant ainsi à ces hommes d'autre issue que de se révolter[22]. Quand ils eurent pris les armes, Dokeianos négligea de réunir toutes les troupes romaines pour les affronter et, se contentant de prendre un seul *tagma*, celui de l'Opsikion, plus un corps des Thracésiens, il rencontra les Francs à Cannes, près de la rivière de l'Aphidos, là où jadis Hannibal avait massacré plusieurs dizaines de milliers de Romains. Il fut battu, perdit le plus clair de son armée et se réfugia lui-même à Cannes tout couvert de honte[23].

Ainsi frappé, le coup reçu ne le rendit pas plus sage, contrairement au pêcheur du proverbe[24]. Il ne se renforça pas en regroupant toutes ses forces pour attaquer l'ennemi mais, guidé sans doute par la suffisance, il rassembla une fois encore les troupes défaites, plus les Pisidiens et les Lycaoniens qui forment le

20. Maniakès débarqua à Otrante en avril 1042 et resta enfermé dans la ville pendant que les Normands ravageaient la région d'Oria (*Annales de Bari*, p. 54).

21. Le nom de famille indique que ce personnage était originaire de la ville paphlagonienne de Dokeia, aujourd'hui Tokat. Il n'a pas été fait grief de son échec au protospathaire et catépan Michel Dokeianos, puisque ce dernier fit une belle carrière sous Monomaque (cf. *infra*, p. 388).

22. D'après les sources italiennes, Ardouin s'était en fait révolté contre Maniakès à propos du butin fait sur les musulmans. Ardouin resta ensuite au service de Byzance, puisqu'il fut nommé *topotèrètès* (chef de la garnison) de Melfi, sans doute par Michel Dokeianos, arrivé en Italie en novembre 1040. Ensuite, Ardouin se rebella à Melfi, en mars 1041, où il introduisit des Normands, ce qui ouvrit une période très troublée pour les possessions byzantines d'Italie (Loud, *Guiscard*, p. 78-80).

23. L'information est confirmée par les sources italiennes, selon lesquelles de nombreux Russes et des soldats du thème de l'Opsikion furent tués (*Annales de Bari*, p. 54). Ce premier combat eut lieu le 17 mars 1041 près de Melfi, juste après la rébellion d'Ardouin (Loud, *Guiscard*, p. 92-93).

24. Le proverbe que cite Skylitzès (il s'agit d'un pêcheur qui, relevant ses filets, est piqué par un scorpion, et qui promet qu'on ne l'y reprendra plus, voir Zenobius 2, 14) se trouve déjà chez Sophocle (fragment 115.1).

tagma des Fédérés, et il se jeta sur ses ennemis au lieu dit Hôrai. À nouveau, il fut mis en déroute de vive force par les Francs qui s'étaient adjoint des troupes nombreuses recrutées parmi les Italiens habitant la région du Pô et le pied des Alpes[25]. À cette nouvelle, l'empereur Michel muta Dokeianos et il envoya Boiôannès, qui avait la réputation d'un homme énergique et s'était illustré à la guerre. Sa famille remontait à cet illustre Boiôannès qui, envoyé en Italie sous l'empereur Basile, avait à l'époque soumis à l'empereur toute cette contrée jusqu'à Rome. Mais lui aussi, arrivé dans ce pays, ne put prendre des troupes fraîches, dans toute leur force, et il fut obligé de combattre avec celles qui avaient été déjà battues un ennemi maintenant établi solidement à Monopolis, et qui
427 tenait la région comme si c'était la sienne. Il fut vaincu et pris[26]. Pour son armée, tous ceux qui ne tombèrent pas sous le fer se dispersèrent ici et là, se réfugiant dans les forteresses encore acquises aux Romains. Et donc, les Francs occupaient l'Italie comme une terre conquise et les indigènes, de plein gré ou forcés et contraints, se rallièrent à eux, à l'exception de Brindisi, Hidrous, Tarente et Bari. Ces quatre villes en effet restèrent fidèles aux Romains.

Après la mort de l'empereur Michel, son successeur ayant été chassé du trône, Maniakès, comme je l'ai dit plus haut, fut envoyé en Italie par Zoé et même s'il n'avait pas les forces qu'il aurait fallu, cependant, avec celles qu'il trouva, par ses manœuvres, il réussit à chasser les Francs d'Italie dans les régions de Capoue, de Bénévent et de Naples, de sorte qu'il mit les affaires dans un état satisfaisant et rétablit un certain calme[27]. Ce Maniakès, qui avait son domaine dans le thème des Anatoliques, était le voisin de Romain Sklèros[28] avec lequel il avait souvent des différends, de sorte qu'il avait plusieurs fois cherché à le tuer et qu'il y serait parvenu si ce dernier n'avait réussi à s'enfuir, sauvant ainsi sa vie. Mais lorsque les sceptres romains eurent échu à Constantin Monomaque, comme Sklèros, dont la sœur était la maîtresse de Monomaque[29], avait été élevé aux plus hautes destinées et qu'il avait obtenu le rang de magistre et *prôtostratôr*, se rappelant les attaques de Georges, il abusa de son pouvoir et, profitant de l'absence de Maniakès pour attaquer, il pillait et rasait les villages qui lui appartenaient. Il se laissa même aller à outrager sa couche. Maniakès, en Italie, apprenant cela, en fut indigné et enflammé de colère. Comme, sur les instances de Romain, il venait d'être démis de son commandement, totalement désespéré – il savait bien que son retour à Byzance ne déboucherait pour lui sur rien de bon –, il souleva et suborna les troupes qui étaient en Italie, et dont les soldats étaient
428 avides de revoir leur pays, puis il prit les armes contre l'empereur.

25. Cette seconde bataille, qui s'est déroulée le 4 mai 1041, a vu la victoire de 2000 coalisés, Normands et Lombards, sur 18 000 Grecs (nombre fortement grossi). C'est cet affrontement qui aurait pris place à Cannes (*Annales de Bari*, p. 54-55).

26. La bataille de Montepeloso, en septembre 1041, ouvrit aux rebelles la route de la côte.

27. Skylitzès suit une source favorable à Maniakès. Ce général, qui ne disposait pas d'un réseau de relations comparable à celui de ses collègues issus de la haute aristocratie, s'est également attiré la sympathie de Psellos, qui évoque chaleureusement ses qualités militaires (*Chronographie* II, p. 4). Les chroniques italiennes soulignent sa cruauté et la violence de son caractère.

28. Il ne s'agit pas du fils du fameux rebelle, Bardas, mentionné sous le règne de Constantin VIII par Skylitzès, mais d'un de ses petits-fils (Seibt, *Skleroi*, p. 76-77).

29. Marie Sklèraina était aussi cousine germaine de la seconde femme de Monomaque (Seibt, *Skleroi*, p. 71-76).

Il tua l'homme qu'on avait envoyé pour le remplacer : c'était le protospathaire Pardos[30], un Byzantin, qui n'avait d'autre qualité que d'être bien connu de l'empereur et qui, pour cette seule raison, avait été envoyé commander un pays si important. Puis il se couronne lui-même du diadème, prend les insignes impériaux, se fait proclamer empereur et, faisant embarquer ses forces, passe en Bulgarie[31]. L'empereur, informé de cela, se trouva en grand embarras. Par une lettre qu'il lui envoya, il l'assura que ni lui ni les siens n'avaient rien à craindre et il l'exhorta à déposer les armes en lui promettant toute sorte de bienfaits. Mais comme Maniakès restait inflexible et ne voulait rien changer à ses projets, il réunit lui aussi les forces dont il disposait, mit à leur tête comme stratège *autokratôr* le sébastophore[32] Étienne, qui lui avait apporté à Damokraneia l'heureuse nouvelle lui apprenant qu'il était empereur, et les envoya contre le rebelle.

Les armées se rencontrèrent au lieu dit Ostrovos dans le Marmarion[33] et, à l'issue de l'engagement, les troupes d'Étienne furent mises en déroute, Maniakès lui-même chargeant en tête des siens pour briser les lignes ennemies. On l'acclamait comme empereur mais, au beau milieu de tout cela, voici qu'il tombe subitement de son cheval et meurt sans qu'on puisse savoir qui l'avait blessé. On trouva qu'il avait reçu à la poitrine un coup mortel. Cette nouvelle vint à la connaissance de l'armée ennemie. Georges eut la tête coupée tandis qu'on faisait prisonniers tous ses partisans qui, dès qu'ils avaient vu leur chef tomber, avaient jeté leurs armes pour se rendre. On envoya à l'empereur un messager porter l'heureuse nouvelle de cette victoire. Quelques jours plus tard, Étienne fit son entrée avec la tête de Maniakès et les prisonniers dont il s'était emparé lors de cette bataille. Il triompha dans la grande avenue : venait d'abord la tête fichée sur une lance, puis les rebelles sur des ânes, tandis que lui-même suivait monté sur un cheval blanc. Voilà comment finit l'affaire de Maniakès[34].

429 *4. [Révolte de Théophile Érôtikos]*

Il y eut encore, cette année-là, une autre rébellion, à Chypre, à l'instigation de Théophile Érôtikos[35], le stratège de l'île. Cet homme, toujours avide de révolutions, quand il fut informé de la chute du Calfat et de la confusion qui régnait

30. Pardos, que Psellos dit «sorti de la rue», fut tué en octobre 1042. En fait, le nom de Pardos se rencontre à plusieurs reprises en Hellade et dans le Péloponnèse. Pierre Pardos, protospathaire et excubite de Longobardie, est connu par un sceau (V. LAURENT, Contributions à la prosopographie du thème de Longobardie, *Byzantino-Sicula*, II, Palerme, 1975, p. 317). Sa mort, en 990, est attestée par les chroniques de Bari. On supposera que Pardos a été choisi pour sa connaissance des affaires italiennes.

31. Maniakès, suivi des meilleurs *tagmata* romains, de soldats albanais (ATTALEIATÈS, p. 15) et surtout de troupes latines (PSELLOS, Éloge de Monomaque, *Μεσαιωνικὴ Βιβλιοθήκη ἢ Συλλογὴ Ἀνεκδότων Μνημείων τῆς Ἑλληνικῆς Ἱστορίας*, éd. K. N. SATHAS, V, Venise, 1876, p. 138), débarqua à Dyrrachion en février 1043 et bouscula une première armée commandée par le duc d'Occident (PSELLOS, *ibid.*, p. 138-139).

32. Cette charge, créée entre 963 et 975, surtout exercée par des eunuques, aurait offert au bénéficiaire le droit de porter la bannière impériale (OIKONOMIDÈS, *Listes*, p. 308). Au XIe siècle, elle était devenue, semble-t-il, une simple dignité.

33. Ostrovo, l'actuelle Arnissa, était située sur la Via Egnatia entre Ochrid et Thessalonique.

34. Le contingent latin fut enrôlé par les forces impériales et entretenu au moins jusqu'au règne d'Alexis Comnène (*Alexiade* II, p. 117).

35. Il était apparenté aux Comnènes (cf. *supra*, p. 270, n. 39).

dans les affaires, pensa trouver l'occasion propice à ses aspirations. Il enflamma tout le peuple de Chypre, qu'il poussa à tuer le protospathaire Théophylacte, juge et percepteur de l'impôt public, auquel il fit grief de la lourdeur des contributions. Monomaque n'eut pas à se soucier de lui bien longtemps, car le patrice Constantin Chagé, qui commandait la flotte[36], envoyé contre lui, le fit prisonnier après avoir soumis tout le peuple des Chypriotes et le conduisit à l'empereur. À son arrivée, l'empereur lui fit revêtir une robe de femme et, un jour qu'il y avait des courses à l'Hippodrome, il le fit promener en un cortège de dérision. Puis il confisqua ses biens et le relâcha.

5. [Mort du patriarche Alexis ; Michel Cérulaire lui succède ; fin de l'Orphanotrophe ; complot du sébastophore Étienne]

Le 20 février de la onzième indiction, le patriarche Alexis quitta ce monde et Michel Cérulaire, qui était moine depuis que l'Orphanotrophe l'avait exilé pour complot, monta sur le trône à sa place au jour de l'Annonciation[37]. On annonça aussi à l'empereur qu'il y avait de l'or amassé au monastère d'Alexis[38]. Il envoya saisir cet or, qui atteignait la quantité de vingt-cinq *kentènaria*. Le 2 mai de la même indiction, l'Orphanotrophe fut aveuglé au village qu'on appelle Marykatoi[39], d'après certains sur l'ordre de Théodora et malgré l'empereur, mais, selon la version la plus répandue, à l'initiative de l'empereur lui-même qui lui en voulait pour les exils qu'il lui avait fait subir. Il mourut le 13 du même mois. Au mois de juillet de cette même indiction, le sébastophore Étienne fut accusé de complot contre l'empereur et de vouloir faire monter sur le trône le
430 patrice Léon, stratège de Mélitène, le fils de Lampros[40]. Étienne, privé de ses biens, reçut la tonsure monastique et fut exilé. Quant à Lampros, après d'horribles tortures, on lui creva les yeux et on le promena en dérision sur la place publique. Il mourut peu après.

6. [Offensive russe sur Constantinople ; son échec]

C'est au mois de juillet de la même indiction aussi que les Rhôs vinrent attaquer la Ville reine[41]. Jusqu'alors, ils étaient alliés aux Romains et en paix avec eux ; les deux peuples se mêlaient sans crainte et échangeaient des marchands[42]. Mais cette année-là, à la suite d'une contestation à Byzance avec quelques mar-

36. Constantin Chagé, stratège du thème maritime des Cibyrrhéotes sous Michel IV, aura été promu à la tête de la flotte.

37. Le 25 mars 1043. Sur Cérulaire, cf. F. TINNEFELD, Michael I. Kerularios, Patriarch von Konstantinopel (1043-1058), *JÖB*, 39, 1989, p. 96-124.

38. Le monastère faisait partie du palais patriarcal (JANIN, *Églises*, p. 18-19).

39. Si ce village est identique à celui de Ta tou Marykatou, connu par la *Vie de saint Paul le Jeune* (*An. Boll.*, 11, p. 21), il serait situé en Phrygie.

40. La carrière de Léon est inconnue par ailleurs, mais des Lamproi contemporains comptaient parmi l'élite.

41. Certains historiens pensent que cette attaque russe, en juillet 1043, avait été concertée avec l'offensive de Maniakès, (A. POPPE, La dernière expédition russe contre Constantinople, *Byzantinoslavica*, 32, 1971, p. 1-29), mais aucune source n'accrédite cette théorie (J. SHEPARD, Why did the Russians attack Byzantium in 1043?, *Byzantinisch-neugriechische Jahrbücher*, 22, 1979, p. 147-212).

42. Il s'agit de l'application du traité conclu en 972 par Tzimiskès avec Sviatoslav (cf. *supra*, p. 258).

chands scythes, il y eut une échauffourée au cours de laquelle fut tué l'un de ces Scythes, homme de qualité. Vladimir, le prince de ce peuple à cette époque[43], un homme emporté, qui laissait le plus souvent libre cours à ses colères, informé de cet accident, s'en indigna et, réagissant sans retard ni délai, réunit tous ses sujets capables de combattre auxquels il adjoignit de nombreux auxiliaires recrutés parmi les peuples qui habitent les îles au nord de l'Océan[44]. Quand il eut ainsi réuni une centaine de milliers d'hommes à ce qu'on dit[45], les faisant embarquer sur les bateaux dont on se sert dans ce pays et qu'on appelle les monoxyles, il partit attaquer la Ville.

À cette nouvelle, l'empereur envoya des ambassadeurs pour demander <à Vladimir> de déposer les armes, promettant de porter remède à tous les désordres qui avaient pu se produire et l'exhortant, pour une affaire qui n'en valait pas la peine, à ne pas rompre une paix établie de longue date et à ne pas allumer un conflit entre les deux peuples. Vladimir, au reçu de cette lettre, chassa les ambassadeurs de la façon la plus ignominieuse et fit une réponse arrogante et hautaine si bien que l'empereur, désespérant de la paix, se prépara lui aussi à combattre comme il le pouvait.

Il répartit dans les thèmes sous bonne garde les marchands scythes qui séjournaient dans la Ville reine pour faire du commerce et tous ceux qui s'y trouvaient
431 comme auxiliaires, afin d'empêcher qu'ils tentassent quelque chose contre lui de l'intérieur en profitant des circonstances et de cette situation critique ; puis il fit armer les trières impériales, auxquelles il adjoignit bon nombre d'autres choisies parmi les mieux équipées et les plus légères. Après les avoir garnies de troupes faites des soldats qu'il put trouver alors à Byzance, montant lui-même sur la galère impériale[46], il sortit et se porta contre les Scythes, qui mouillaient à ce qu'on appelle le Pharos, au débouché du <détroit sur le> Pont. Il était suivi, à terre, d'une forte cavalerie.

Lorsque les deux flottes furent en présence, aucun des deux camps ne voulut engager l'action. Les Scythes, se tenant dans le port où ils avaient mouillé, restaient inactifs et l'empereur attendait qu'ils fissent mouvement. Comme le temps passait et qu'on était déjà vers le soir, l'empereur, de nouveau, envoie des ambassadeurs avec des propositions de paix, et de nouveau le barbare les chasse avec ignominie, faisant savoir à l'empereur que, s'il voulait qu'il déposât les armes, il devait donner trois livres d'or à chaque soldat de l'armée qui le suivait. Cette réponse parut extravagante et l'empereur vit qu'il devait passer à l'action.

Comme les barbares restaient immobiles, il fit venir le magistre Basile Théodôrokanos auquel il ordonna d'aller avec trois trières rapides éprouver les Scythes pour voir s'il pouvait, par des escarmouches, les attirer pour un combat. Théodôrokanos, avec ces trières, arrivé près des Scythes, ne se contenta pas de

43. C'était le fils de Vladimir, Iaroslav, qui régnait à Kiev (1036 à 1054).

44. Selon Psellos, les Russes auraient considéré que l'empire n'était plus une puissance redoutable et constituait une belle proie (*Chronographie* II, p. 9).

45. Nombre évidemment très exagéré. Attaleiatès parle de 400 navires (*Ἱστορία*, p. 16), mais il s'agit de monoxyles de faible capacité.

46. Selon Psellos, témoin oculaire, l'empereur assistait aux opérations, à distance depuis une colline (*Chronographie* II, p. 10).

sonder leur état d'esprit par une escarmouche mais, s'enfonçant au milieu d'eux, il incendia sept de leurs bateaux avec le feu liquide et en coula trois avec leur équipage. Il s'empara même personnellement de l'un d'eux, sur lequel il monta à l'abordage, tuant partie des hommes qui s'y trouvaient et mettant en déroute les autres, tout stupéfaits de son audace[47]. Les Scythes, voyant maintenant l'empereur approcher avec toute la flotte, songeant non sans raison, s'ils avaient subi de telles pertes alors qu'ils luttaient seulement contre trois trières, à tout ce qui allait leur arriver maintenant qu'ils étaient forcés de combattre la flotte entière, décidèrent de fuir et, se jetant dans des endroits où il y avait des récifs et des
432 écueils dissimulés par la mer, ils perdirent la plupart de leurs bateaux, tandis qu'ils étaient attaqués depuis la terre ferme par les soldats qui les suivaient et qui en firent un tel massacre qu'après cela on trouva, rejetés à la côte, environ quinze mille cadavres.

L'empereur, après la défaite des Scythes, attendit deux jours entiers puis, le troisième, il s'en retourna dans la Ville reine, laissant là, outre ce qu'on appelle les Hétairies, deux *tagmata* qu'il plaça sous les ordres du parakoimomène Nicolas et du magistre Basile Théodôrokanos avec mission de surveiller les côtes, de les parcourir et de les garder pour empêcher que les barbares n'y débarquent. Quant à la flotte, il ordonna qu'elle restât tout entière au Pharos.

Après que l'empereur eut pris ces dispositions, il rentra à Byzance. Quant aux hommes du parakoimomène et de Théodôrokanos, parcourant les rivages où les corps des barbares avaient été rejetés par les flots après leur déroute, ils s'emparèrent d'un grand butin et de nombreuses dépouilles. Vingt-quatre trières furent détachées du reste de la flotte afin de donner la chasse aux barbares qui fuyaient. Alors qu'ils étaient au mouillage dans un golfe, elles passèrent devant eux, lancées à leur poursuite. Les Scythes, voyant leur petit nombre et s'étant assurés qu'il n'y en avait pas plus que celles qui se montraient, partant des deux promontoires de chaque côté du golfe, firent avancer deux ailes et, forçant la nage des rameurs, ils se hâtèrent pour envelopper l'ennemi. Les Romains, tout épuisés d'avoir ramé auparavant lors de cette poursuite, effrayés par la multitude des embarcations barbares, se mirent à fuir. Lorsque les bateaux des barbares furent parvenus à boucler le cercle et à fermer l'embouchure du golfe, comme il n'y avait plus d'issue vers la mer libre, le patrice Constantin Kaballourios[48], stratège des Cibyrrhéotes[49], s'arrêta pour combattre vaillamment avec sa propre trière ainsi que dix autres. Il fut tué en luttant bravement. Quatre trières, en plus du navire amiral, furent prises avec leurs hommes et tous ceux qui s'y trouvaient furent exécutés. Le reste des navires romains se jeta dans des hauts fonds, sur la côte
433 et dans des rochers. Ils s'y brisèrent et, parmi ceux qui s'y trouvaient, certains

47. Basile avait combattu avec Maniakès en Sicile, sous Michel IV. Attaleiatès (*Ἱστορία*, p. 17) fait aussi un vibrant éloge de ses vertus militaires.

48. Un autre Constantin Kaballourès (petit-fils du stratège ?) avait fondé un monastère à Strobèlos et Constantin lui-même possédait des domaines dans la région, dans les îles de Kos et de Lèros. Les Kaballourioi étaient donc d'importants propriétaires dans le thème des Cibyrrhéotes (*Patmos* I : *Βυζαντινὰ ἔγγραφα τῆς μονῆς Πάτμου, Α - Αὐτοκρατορικά*, éd. É. Vranoussi, Athènes, 1980, acte nº 4, l. 39, 51).

49. Il semble que Monomaque ait été assez tôt informé du projet des Russes pour convoquer à Constantinople la principale flotte provinciale.

furent engloutis par la mer, d'autres furent pris par les barbares et passés au fil de l'épée ou emmenés en esclavage, tandis que ceux qui purent se sauver, à pied et sans armes, vinrent se réfugier dans leur camp[50].

Les Scythes, voyant leurs espoirs déçus, songèrent à retourner chez eux. Alors qu'ils rebroussaient chemin par terre et par mer – en effet, comme certains bateaux avaient été coulés ou pris lors de la bataille navale qui avait précédé tandis que d'autres s'étaient brisés dans la houle et les lames, il n'y en avait plus assez pour tout le monde et c'est pourquoi la plupart allaient à pied –, le vestès Katakalôn Kékauménos, qui commandait les villes et les régions bordant le Danube[51], les rencontra sur la côte près de la ville qu'on appelle Varna[52]. Il leur livra bataille et les mit en déroute, en tuant un grand nombre et envoyant à l'empereur huit cents d'entre eux, enchaînés, qu'il avait pris vivants. Cet homme, auparavant déjà, lorsque les Scythes, quittant leur territoire et avançant sur la Ville reine, avaient débarqué afin d'y fourrager dans la région qu'il avait obtenu de commander, avait réuni ses troupes et, les attaquant, après un beau combat, les avait mis en déroute de vive force, les contraignant à se réfugier sur leurs bateaux. Après quoi il avait surveillé les régions côtières de ce territoire, guettant la fin des événements, si bien qu'à leur retour il les avait reçus et que, soutenant le choc avec fermeté, il avait accompli les exploits que j'ai dits.

7. [Grand vent ; {Michel Cérulaire raie le pape des diptyques ; difficultés avec le Stoudios ;} émeute le jour des Quarante Martyrs ; scandale à cause de la maîtresse de l'empereur]

Au mois de septembre de la douzième indiction, l'an 6552[53], il y eut grand vent et toutes les vendanges ou presque furent gâtées.

{Le patriarche Michel, à peine élu, raya des diptyques le pape de Rome[54], lui objectant, pour expliquer cette radiation, la question des azymes[55]. Il avait pour l'assister le patriarche d'Antioche Pierre[56], l'archevêque de Bulgarie Léon[57] et

50. Skylitzès est seul à rapporter cet épisode.

51. C'est-à-dire que Kékauménos, dont c'est la seconde mention dans la *Synopsis* de Skylitzès, était duc ou catépan du Paristrion.

52. C'était une étape traditionnelle de l'itinéraire des Russes vers Constantinople depuis le Xe siècle (*DAI*, p. 62, l. 100), mais la ville appartenait alors aux Bulgares.

53. En septembre 1043. Je retiens ici la leçon de M, qui donne le chiffre correct (AM 6552 = AD 1043). Les autres manuscrits portent une leçon erronée : AM 6152 (= AD 643).

54. Cette radiation du nom du pape sur les dyptiques est suspecte. Si l'information était exacte, le pape concerné serait Benoît IX (1032-1044). En réalité, le pape n'était sans doute plus commémoré depuis de longues années, lorsque Basile II avait échoué auprès de la papauté à faire reconnaître au patriarche de Constantinople la qualité d'œcuménique, ce qui avait entraîné une tension entre les deux capitales de la chrétienté.

55. Les Latins (et les Arméniens) se servaient pour l'eucharistie de pain azyme, au lieu du pain fermenté pour les Grecs.

56. Pierre, originaire d'Antioche, fut juge de thème, puis *skeuophylax* de Sainte-Sophie avant d'être consacré patriarche d'Antioche par Michel Cérulaire au printemps 1052 (cf. V. GRUMEL, notice du *Dictionnaire de théologie catholique*, XII, col. 1807-1810 et TODT, *Antiocheia*, p. 668-693).

57. Léon, ancien *chartophylax* de Sainte-Sophie, fut promu archevêque de Bulgarie en 1025. Comme Pierre d'Antioche, il participa activement aux débats avec les Latins, notamment sur la question de la primauté romaine (*ODB*, p. 1215). Cette notice concernant Cérulaire face aux Latins n'est pas placée dans le bon ordre chronologique, puisqu'elle fait allusion à des événements bien postérieurs à la révolte de Tornikios.

tout ce que l'Église comptait de gens savants. Il se heurta aussi à celui qui, à
434 cette époque, était higoumène du monastère de Stoudios, Michel, nommé Mermentoulos[58], et il radia saint Théodore Stoudite du synodikon qu'on lit à l'église. Mermentoulos ne le laissa pas faire, mais il alla trouver l'empereur et l'informa de cette affaire. À la suite de cela, sur ordre de l'empereur, le synodikon fut lu le dimanche de la Samaritaine[59] et, alors que toute la lecture se déroulait selon la coutume, pour le nom du grand Théodore, le patriarche se leva et le proclama lui-même à voix haute et claire. C'est ainsi qu'on apaisa dans cette affaire la révolte des moines et de Mermentoulos.}

Cette année-là, alors qu'on célébrait la fête des Quarante saints Martyrs, le 9 mars, comme l'empereur se préparait à aller vénérer les saints en cortège public, il y eut une émeute populaire. En effet, alors qu'il sortait du palais à pied avec une nombreuse escorte, au milieu des acclamations, arrivé à l'église du Sauveur à la Chalcé, comme il s'apprêtait à monter à cheval pour sortir et se rendre au sanctuaire des martyrs, tout à coup, un cri éclata dans la foule : «Nous ne voulons pas de la Sklèraina pour impératrice ! Nous ne voulons pas qu'elle fasse mourir nos mères, les porphyrogénètes Zoé et Théodora[60] !»

Aussitôt, tout fut sens dessus dessous et la foule en tumulte cherchait à tuer l'empereur ; et si les impératrices, paraissant bien vite à un balcon, n'avaient apaisé la foule, il y aurait eu beaucoup de morts, et peut-être l'empereur lui-même. Quand le tumulte se fut apaisé, il rentra au palais, renonçant à sa visite aux martyrs.

{La fille de Sklèros était en effet la maîtresse de l'empereur, ce qui provoquait bien des récriminations de la part du peuple, du Sénat, et des souveraines, les deux sœurs. Un moine fameux à cette époque, qu'on appelait Stèthatos[61], s'efforçait de dissuader l'empereur mais il n'y parvenait pas, car celui-ci était tout à fait sous le charme de la beauté de cette femme. Ce Stèthatos, poussant la vertu à son comble, épuisait son corps dans les jeûnes, les austérités et toutes les formes d'actions vertueuses au point qu'il passa une fois quarante jours sans nourriture, ne prenant absolument rien durant tout ce temps.}

435 *8. [Guerre contre Kakikios d'Ani, puis contre Aplèspharès de Tivion ; révolte de Léon Tornikios]*

En la treizième indiction débuta la guerre contre Ani[62]. Il nous faut cependant remonter plus haut pour dire comment et de quelle manière, alors que le toparque[63]

58. Personnnage inconnu par ailleurs, mais les sceaux nous font connaître pour la même époque des fonctionnaires de ce nom, Nicolas notamment qui fut, entre autres, drongaire de la Veille et éparque sous Alexis Comène (LAURENT, *Corpus* II, nos 894 et 1042).

59. Le dimanche de la Samaritaine est le quatrième dimanche après Pâques.

60. Cette émeute du 9 mars 1044 est la répétition de celle qui avait emporté Michel V, mais Constantin fut sauvé par les impératrices, Zoé ne lui tenant pas grief de la présence de la Sklèraina. Les Constantinopolitains étaient inquiets, car la Sklèraina, titrée *sébastè*, était en public appelée *despoina*, terme réservé aux impératrices (ZÔNARAS, p. 620).

61. Nicétas Sthètatos, disciple de Syméon le Nouveau Théologien, qui rédigea la *Vie* de son maître spirituel, devint moine au Stoudios, dont il fut plus tard higoumène. Il apparaît comme une autorité morale et participa en 1054 aux discussions avec les légats du pape. Plusieurs membres de cette famille sont connus aux XIe et XIIe siècles.

62. Ani était la capitale des Bagratides arméniens.

63. Terme non officiel, qui désigne le maître d'un territoire indépendant de l'empire, mais qui a vocation à lui être rattaché.

d'Ani se tenait en paix et ne commettait aucun crime, l'empereur Constantin entreprit de lui faire la guerre[64].

À l'époque où Georges, prince des Ibères, avait pris les armes contre les Romains, il avait eu pour allié Iôvanésikès, qui était le maître du pays d'Ani, et lorsque, comme je l'ai dit plus haut, l'empereur Basile, venu en Ibérie où il affronta Georges en bataille rangée, l'eut mit en déroute et anéanti, Iôvanésikès, craignant que l'empereur, furieux de cette alliance, ne lui fît subir un sort fatal, prit avec lui les clés de sa ville et vint dans le camp de l'empereur entre les mains duquel il se livra volontairement, lui remettant aussi les clés. L'empereur lui sut gré de sa sagesse. Il l'honora du rang de magistre et le nomma archonte à vie d'Ani et de ce qu'on appelle la Grande Arménie, se contentant de lui demander un document écrit stipulant qu'après sa mort tous ses États passeraient sous sa juridiction et deviendraient une partie de l'empire des Romains. Il obtint ce qu'il demandait[65]. L'empereur mourut et, après bon nombre d'années, mourut aussi Iôvanésikès[66]. Après sa mort, son fils Kakikios[67], qui avait reçu ses États en héritage, conservait les traités de paix et d'alliance qui le liaient aux Romains, mais il retenait les États de son père, qu'il refusait de remettre aux Romains selon les termes du document signé par son père. Or Monomaque, qui avait trouvé le document au palais, réclamait, en tant qu'héritier de l'empereur Basile, Ani et toute la Grande Arménie. Kakikios voulant bien se reconnaître le serviteur des Romains mais refusant de quitter le trône de son père, l'empereur jugea qu'il devait lui faire la guerre[68].

Il réunit une armée qu'il confia au vestès Michel Iassitès, nommé précé-
436 demment gouverneur d'Ibérie, et il guettait l'occasion d'attaquer Kakikios[69].
Iassitès, une fois en route, faisait tout son possible pour accomplir diligemment sa mission. Kakikios, voyant cela, et qu'il n'était plus considéré comme un ami et un allié mais comme un ennemi, après avoir réuni lui aussi ses forces, se défendait comme il le pouvait contre les assaillants. Les affaires de Iassitès prenant mauvaise tournure, on envoya aussi le proèdre Nicolas, domestique des Scholes et parakoimomène de l'empereur Constantin[70], avec de fortes troupes,

64. Les affaires d'Arménie eurent un écho modéré à Constantinople, car il n'y est fait aucune allusion, ni chez Attaleiatès, ni chez Psellos.

65. Selon Aristakès de Lastivert (p. 45-46), Constantin VIII aurait, sur son lit de mort, rendu le testament à un Arménien, qui aurait trahi son pays, gardant le document pour le revendre ensuite à prix d'or à Michel IV.

66. Jean/Sembat et son frère Ašot, qui gouvernaient l'Arménie, moururent tous deux en 1041. En tout cas, une inscription témoigne que Gagik régnait avant le 10 mars 1042 (Shepard, *Scylitzes on Armenia*, p. 286).

67. Gagik II était en fait le fils d'Ašot ; il avait dix-neuf ans au moment de son avènement.

68. En réalité, la noblesse arménienne était fort divisée car deux partis s'opposaient : celui de la résistance à l'annexion, dirigé par la grande famille des Pahlawuni, qui mit sur le trône Gagik, et une faction probyzantine, conduite par le vestès Serge (Sarkis) Haykazn qui était alors, selon une inscription de 1033, *anthypatos*, patrice, vestès et duc d'Orient (Aristakès de Lastivert, p. 46-47 ; Felix, *Byzanz und Islam*, p. 154-155).

69. Gagik II régna pendant deux ans sans que l'empereur réagît, car Constantin IX dut d'abord repousser Maniakès, puis les Russes au cours de l'année 1043. Ce délai permit à Gagik d'affermir son autorité en s'emparant notamment de Sarkis.

70. Constantin VIII (cf. *supra*, p. 307). Sur les opérations qui conduisirent à la reddition d'Ani, cf. Shepard, *Scylitzes on Armenia*, p. 294-297.

afin que grâce au nombre et à la puissance de cette armée, Kakikios fût défait. On envoya aussi une lettre de l'empereur à Aplèspharès[71], archonte de Tivion[72] et de toute la Persarménie[73] voisine de l'Araxe[74], pour lui demander de faire tout son possible afin de ravager la Grande Arménie et les pays soumis à Kakikios[75].

Nicolas, parti, se mit à l'œuvre et fit parvenir cette lettre à Aplèspharès auquel il écrivit personnellement pour le pousser et l'inciter par des présents et des promesses à mettre en œuvre les plans de l'empereur. Ayant reçu ces lettres, Aplèspharès répondit qu'il exécuterait tout ce qu'on lui demandait à condition d'obtenir une lettre impériale lui assurant qu'il posséderait sans contestation, avec droits souverains, toutes les forteresses et tous les villages dont il réussirait à s'emparer selon les lois de la guerre parmi les possessions de Kakikios[76]. L'empereur agréa cette proposition et sanctionna par un chrysobulle toutes les demandes d'Aplèspharès qui, ayant reçu la lettre, se mit à l'œuvre et prit d'assaut plusieurs forteresses et villages appartenant à Kakikios. Celui-ci, auquel l'armée romaine faisait la guerre et dont les domaines étaient pillés par l'archonte de Tivion, jugeant qu'il n'y avait plus aucun espoir, traita avec le parakoimomène
437 qui l'envoya à l'empereur, auquel il remit sa ville[77]. Ainsi donc, parvenu auprès
de l'empereur, il reçut le rang de magistre ainsi que des villages qui donnaient de très riches revenus en Cappadoce, dans le Charsianon et le Likandos, et désormais sa vie se passa dans la paix, loin de toute agitation[78].

Quant à Monomaque, il revendiqua comme dépendant d'Ani les forteresses et les villages que le prince de Tivion avait pris et comme celui-ci, qui s'en tenait aux termes du chrysobulle, ne voulait pas s'en départir de bon gré, il entra en guerre contre lui. De nouveau, il donna ordre au parakoimomène de combattre Aplèspharès avec les troupes romaines, l'armée ibère et les forces de Grande Arménie que commandait le prince d'Ani[79].

71. Abū'l-Aswār appartenait à la dynastie kurde des Šaddādides.

72. Dvin, ville sur l'Araxe, située au sud de l'actuelle Érivan.

73. Nom ancien de l'Azerbaïdjan.

74. Ce fleuve prend sa source dans les montagnes d'Arménie et se jette dans la Caspienne.

75. Curieusement, Matthieu d'Édesse ne connaît pas ce plan machiavélique des Byzantins et dissocie l'attaque de l'émir de Dvin de celle des Grecs et croit savoir que David, prince des Albanais, combattit avec succès l'envahisseur (Matthieu d'Édesse, p. 63-65), puis Grégoire Pahlawuni remporta également une victoire pour le compte de Kakikios d'Ani (p. 67-68).

76. Les négociations eurent lieu en 1044.

77. Le récit des chroniqueurs arméniens est assez différent. Aristakès de Lastivert (p. 50-55), suivi par Matthieu d'Édesse (p. 71-73) qui exagère la perfidie des Romains, rapporte que Monomaque réussit à attirer le prince arménien à Constantinople, où il le força à accepter l'échange d'Ani contre d'importants domaines dans l'empire. L'opération réussit, car Pierre, le catholicos arménien (depuis 1019), était du parti byzantin et la famille Pahlawuni, qui commandait l'armée, préféra négocier avec les Byzantins. Son principal représentant, Grégoire, obtint la dignité de magistre, un commandement et des domaines en Orient. Ani fut livrée en 1045.

78. Matthieu d'Édesse (p. 121-122) propose une tout autre version, où Gagik se révèle farouche adversaire des Byzantins. Mais il est démenti, du moins si le sceau de Gagik d'Ani, grand comte de l'Étable et grand duc du Charsianon (W. Seibt, War Gagik II von Grossarmenien ca. 1072-1073 μέγας δοὺξ Χαρσιανοῦ ?, in *Τὸ Ἑλληνικόν: Studies in honor of Speros Vryonis Jr* II, New Rochelle - New York, 1993, p. 159-168) a bien appartenu à l'ancien roi d'Arménie. Gagik fut marié à la fille de David Artzrouni.

79. Les forces arméniennes étaient commandées par Vahran Pahlawuni, qui périt avec son fils dans la bataille contre Abū'l-Aswār (Aristakès de Lastivert, p. 56). On voit que les Arméniens

L'empereur réunit donc toutes ses forces, mit à leur tête le vestarque Michel Iassitès et son serviteur le magistre Constantin l'Alain, et il les envoya contre Tivion. Aplèspharès, un stratège consommé si jamais il y en eut, et qui s'entendait à déjouer les plans de ses ennemis, sachant qu'il n'était pas capable d'affronter l'armée romaine en bataille rangée, s'enferma derrière ses remparts et, détournant la rivière qui coulait par là, il inonda toute la plaine qu'il transforma en un marécage plein de boue et de vase. Puis il attendit l'arrivée de l'ennemi après avoir dispersé dans les vignes entourant la ville des archers à pied auxquels il ordonna de se cacher et d'attendre qu'il fît sonner la trompette pour donner le signal du combat.

Les commandants de l'armée romaine, jugeant que le fait de s'enfermer dans la ville et d'inonder la plaine était l'œuvre d'un lâche qui avait renoncé à combattre, rompirent les rangs et se dispersèrent. Les uns descendirent de leur cheval, d'autres restèrent en selle, et c'est ainsi, selon l'humeur de chacun, qu'ils se précipitaient vers la ville, croyant qu'ils allaient l'enlever sans coup férir. Mais lorsqu'ils furent au milieu des chemins qui desservaient les vignes et qu'ils se furent avancés jusqu'à la ville, alors, Aplèspharès, faisant sonner la trompette, donna l'ordre de
438 passer à l'action. Les fantassins sortirent de leurs embuscades et se mirent à tirer avec leurs arcs ou à jeter des pierres, tandis que d'autres, depuis le haut des murs, frappaient les Romains qu'ils empêchaient de se défendre contre l'ennemi. Ce fut une grande déroute et un nombre immense de Romains furent tués parce que les chevaux ne pouvaient s'enfuir sans tomber dans la boue et dans les marais.

Iassitès, qui s'était sauvé à grand-peine, vint à Ani avec Constantin. Ils annoncèrent eux-mêmes ce désastre à Nicolas. Lorsque l'empereur eut été informé de ce malheur, Nicolas et Iassitès furent démis de leur commandement et l'on nomma, au lieu de Iassitès, comme duc d'Ibérie, Kékauménos[80], et à la place de Nicolas, comme stratège *autokratôr* le commandant de la grande hétairie Constantin, un eunuque d'origine sarrasine qui avait servi l'empereur avant que celui-ci montât sur le trône et qui n'avait cessé de lui être fidèle. Arrivés dans le pays, ils rassemblèrent les troupes et se mirent à l'ouvrage. Évitant d'aller attaquer Tivion, qui est la métropole de toute cette nation, ils s'en prirent à toutes les forteresses qui dépendaient d'Ani. C'est ainsi qu'ils prirent Sainte-Marie, une forteresse du nom d'Ampier et Saint-Grégoire[81], qui sont des places très fortes, établies en des lieux très escarpés. Aplèspharès tenta plusieurs fois de venir au

furent immédiatement enrôlés dans l'armée byzantine. Sur l'émigration arménienne dans l'empire depuis le xe siècle, mais aussi après la chute d'Ani, cf. G. Dédéyan, L'immigration arménienne en Cappadoce, *Byz.*, 45, p. 41-117 et N. G. Garsoïan, The Problem of Armenian Integration into the Byzantine Empire, *Studies on the Internal Diaspora of the Byzantine Empire*, ed. by H. Ahrweiler et A. E. Laiou, Washington DC, 1998, p. 53-124.

80. La nomination de Katakalôn Kékauménos comme duc d'Ibérie et de Grande Arménie est aussi connue d'Aristakès de Lastivert. Ce dernier précise que le nouveau chef byzantin éloigna d'Ani le catholicos Pierre [le 6 janvier 1046] et l'envoya à Arzn (près de Karin/Théodosioupolis (p. 56). À nouveau le récit de Skylitzès se fait plus précis, sans doute à partir d'informations données par Kékauménos.

81. Sainte-Marie, c'est Surmari, Ampier correspond à Abert et Saint-Grégoire à Xor Virap. Les forteresses, comme Dvin, se trouvaient dans la haute vallée de l'Araxe (Felix, *Byzanz und Islam*, p. 160).

secours de ces forteresses alors qu'elles étaient assiégées : à chaque fois, il fut vaincu. Les Romains arrivèrent aussi devant la forteresse dénommée Chélidonion[82] qui est établie sur une éminence abrupte, non loin de Tivion. Ils l'entourèrent de fossés et de palissades et ils s'efforçaient de la faire capituler par un siège en règle. En effet, les provisions nécessaires faisaient défaut aux assiégés auxquels la soudaineté de l'attaque n'avait pas laissé le temps de se procurer ce qu'il fallait. Les Romains auraient donc fait tomber cette place également si tout à coup, à l'ouest, n'avait éclaté la révolte du patrice Léon Tornikios[83].

Ce Tornikios, stratège en Ibérie[84], fut accusé de préparer une tentative d'usur-
439 pation[85]. Il fut démis de son commandement, reçut la tonsure monastique et, après avoir été amené à la Ville, on lui ordonna de résider chez lui à Andrinople[86]. Il ne supporta pas docilement les malheurs qui lui arrivaient, mais sourdement, peu à peu, il sut gagner d'abord tous les stratèges oubliés et laissés sans commandement qui se trouvaient à Andrinople[87]. Avec eux et avec ses parents, il suborna aussi tous les commandants des *tagmata* de Macédoniens et de Thraces[88], ainsi que tous les soldats en congé plus tous ceux qui se complaisent dans le pillage et la rapine, et, ayant ainsi réuni une troupe nombreuse, il se fit proclamer empereur. Puis il rassembla toute son armée et parut bien vite devant la Ville reine alors que l'empereur n'avait pas de troupes qu'il pût lui opposer[89] et qu'il n'avait pas confiance dans le dévouement et la loyauté des gens de la Ville à son égard. C'est pourquoi il dépêcha à Constantin en Ibérie un émissaire qui, utilisant les chevaux de l'État, apportait une lettre impériale ordonnant à Constantin de venir toutes affaires cessantes et du plus vite qu'il pourrait avec ses troupes à la Ville reine.

82. Chélidonion se trouve à l'emplacement d'Érivan. Le siège a lieu en 1047.

83. Les Tornikioi ont été déjà cités par Skylitzès comme partisans de Constantin VII (cf. *supra*, p. 199). Ils étaient établis en Occident dès le xe siècle car, à la tête de *tagmata* macédoniens, ils s'opposèrent vainement à la prise du pouvoir par Nicéphore Phocas (Léon le Diacre, p. 45). Léon, cousin du côté maternel de Monomaque, entretenait de bonnes relations avec Euprépia, sœur de l'empereur (Psellos, *Chronographie* II, p. 14-15).

84. Selon Attaleiatès (p. 18), Tornikios commandait à Mélitène, mais selon Psellos, c'est bien en Ibérie que Monomaque lui avait confié un commandement (*Chronographie* II, p. 15). W. Seibt (Miszellen zur historischen Geographie von Armenien und Georgien in byzantinisher Zeit, *Handes Amsorya*, 90, 1976, p. 633-635) propose astucieusement de corriger Mélitène en Melte, forteresse située dans l'ancienne province d'Arménie IV et attestée comme thème par le *taktikon* de l'Escorial, mais c'est un commandement bien modeste pour un parent de l'empereur, fût-il en disgrâce.

85. Le récit de Skylitzès est incomplet sur ce point et peut être suppléé par Attaleiatès (p. 18) et par les discours de Jean Mauropous à Monomaque en l'honneur des victoires impériales (Lefort, *Rhétorique*, p. 266). Les Petchénègues, qui avaient envahi l'empire, avaient été établis dans les Balkans autour de Naïssos ; l'armée d'Occident, qui avait donc reçu l'ordre de démobilisation, au printemps 1047, s'était rebellée contre cette décision qu'elle jugeait néfaste aux intérêts de l'empire.

86. Andrinople était le lieu de résidence de sa famille. Les récits de Psellos (*Chronographie* II, p. 17) et d'Attaleiatès (p. 22) sont plus vraisemblables : le 14 septembre 1047, Léon fut conduit hors de la capitale par un groupe d'officiers macédoniens qui l'amenèrent à Andrinople, ayant pris soin de tuer les chevaux publics pour interdire toute poursuite.

87. Ils étaient effectivement démobilisés depuis peu.

88. Les Tornikioi étaient influents depuis un siècle au moins au sein des *tagmata* occidentaux et formaient avec les officiers une faction dite macédonienne. Léon lui-même, selon Psellos (*Chronographie* II, p. 14), «suait l'orgueil macédonien».

89. L'armée que Monomaque avait envoyée en avant vers Sélymbria revint rapidement se protéger derrière les murs de la capitale.

Dès qu'il eut reçu cette lettre, et bien que la forteresse fût déjà entre ses mains, Constantin leva le siège et traita avec Aplèspharès dont il s'assura par des malédictions et des serments qu'il resterait dévoué à l'empereur et ne méditerait aucun mauvais coup contre les Romains. Puis, après avoir pris ces dispositions, avec ses troupes, il fit diligence vers la Ville reine. Voilà comment Chélidonion échappa à une prise certaine. Quant à Constantin, il descendit avec les *tagmata* d'Orient et toute son armée, et lui-même entra dans la Ville reine tandis que toutes les troupes, sur ordre de l'empereur, passaient en Thrace, pour une part à Chrysopolis, qui est en face de la capitale de l'autre côté du détroit, pour le reste à Abydos, sur l'Hellespont[90]. Mais tout cela n'eut lieu que par la suite.

Avant l'arrivée de ces troupes, au mois de septembre de la première indiction[91], Tornikios, après avoir été proclamé empereur comme nous l'avons dit, se présenta devant la Ville reine en moins de temps qu'il ne faut pour le dire, espérant la prendre sans coup férir parce que l'empereur était à court de troupes. Il
440 établit un camp retranché face aux Blachernes, tout près du monastère des Saints-Anargyres, et tout d'abord il cherchait à gagner les gens de la Ville par des paroles et des promesses ; mais comme personne ne lui prêtait attention, il passa à l'action. Quant à l'empereur, avec les gens de la Ville ou les soldats qui se trouvèrent là par hasard, il s'apprêtait à l'affronter. Il disposa les gens de la Ville et le peuple sur les remparts ; mais pour les soldats qui s'étaient trouvés là, et quelques autres que les chefs du Sénat avaient armés sur son ordre, moins de mille au total, il les mena hors les murs en les faisant sortir par les portes des Blachernes et les rangea face à l'usurpateur après avoir établi devant eux un fossé afin de gêner les assaillants. Il fit cela alors qu'il aurait dû attendre derrière les portes et repousser les attaquants depuis les murailles et malgré les supplications instantes du magistre Argyros l'Italien[92], qui l'exhortait à rester dans la ville sans tenter de sortir : il devait éviter de s'engager contre une armée bouillonnant de fureur, rompue à la manœuvre, et cela, avec une troupe formée de très peu de soldats, qu'il venait de recruter et qui n'avaient aucune expérience du combat. Mais ces paroles ne persuadèrent pas l'empereur. Elles rencontrèrent en effet l'opposition de Constantin Leichoudès[93] qui, à cette époque, tenait de l'empereur[94] la première place et qui avait beaucoup d'influence sur lui. Or c'était lui le père du plan que j'ai dit.

Ils firent donc leur sortie vers le soir et l'usurpateur, dès qu'il le sut, mit ses troupes en armes et vint les attaquer de plein élan. En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, il franchit le fossé et mit en déroute ceux qui étaient derrière, dont les uns furent capturés tandis que les autres, s'enfuyant, tombèrent dans les fossés de la ville où ils moururent misérablement. Les gens de la Ville aussi

90. Il s'agissait d'effectuer un mouvement tournant pour encercler les rebelles déjà en difficulté.

91. 1047.

92. L'ancien rebelle italien, fils de Mélès, était devenu l'un des conseillers de l'empereur depuis qu'il avait lutté contre Maniakès.

93. Leichoudès appartenait, comme Jean Mauropous, au cercle de lettrés qui conduisaient les affaires sous Monomaque. Il semble toutefois que Mauropous, en 1047, était le *mésazôn*, c'est-à-dire le principal ministre, quoique ce titre n'ait jamais eu de valeur officielle.

94. Les manuscrits ABCU ont un texte préférable : «tenait auprès de l'empereur».

s'enfuirent, se jetant en bas des remparts, et les portiers du mur des Blachernes firent de même, ouvrant les portes toutes grandes, de sorte que si la fortune n'avait fait mal tourner les affaires de Tornikios, il serait entré sans effort et aurait été le maître de tout. Mais aussitôt après avoir poursuivi ses adversaires jusqu'au fossé qui longe la muraille, il arrêta la poursuite et les partisans de l'empereur, reprenant courage, s'assurèrent des portes et veillèrent à la garde des remparts[95]. C'est alors que l'empereur faillit mourir frappé d'une flèche. Mais Dieu le secourut par une intervention évidente et le trait vint frapper le casque
441 en spirale d'un de ses serviteurs qui sauva à la fois son propriétaire et l'empereur. Voilà comment la Ville, à deux doigts d'être prise, fut sauvée.

Le rebelle passa quelques jours dans son camp à attendre, puis, comme ses partisans, peu à peu, s'échappaient et ralliaient l'empereur, craignant que tous ne l'abandonnent et ne s'en aillent, ou même qu'ils ne s'emparent de lui pour le livrer à l'empereur, il partit de là et revint à Arcadioupolis[96]. Lui-même, avec Jean Batatzès[97], établit là son camp et il attendait tandis qu'il envoyait Théodore, nommé Strabomytès, celui qu'on appelle Polys et Marianos Branas[98], qui commandaient les *tagmata* d'Occident et qui lui étaient proches par le sang, afin qu'ils assiègent la ville de Rhaidestos. En effet, alors que les autres villes de Macédoine et de Thrace s'étaient ralliées à lui, celle-là seule était restée fidèle à l'empereur grâce aux interventions de son évêque, ainsi que d'un magnat de cette région appelé Batatzès, parent de Tornikios. Comme les officiers qui étaient partis perdaient leur temps sans obtenir de résultats, Tornikios leva le camp et se rendit là-bas lui aussi avec toute son armée. Il assaillit la ville de toutes les façons et avec tous les engins possibles, mais il fut partout repoussé parce que les assiégés se défendaient vaillamment contre les machines, de sorte qu'il dut lever le siège et retourner à Andrinople.

Dès que les troupes d'Orient eurent passé en Thrace depuis Chrysopolis et Abydos, l'empereur mit à leur tête le magistre Michel Iassitès et les envoya contre le rebelle. Michel rassembla ses troupes en un seul corps et vint établir son camp près des révoltés. Mais il n'engagea pas le combat, s'occupant plutôt des villages qui appartenaient aux rebelles. Il traitait avec mansuétude les prisonniers qu'il faisait et il envoyait secrètement à ses adversaires des lettres pour leur promettre l'amnistie de leurs crimes et des récompenses à profusion[99]. Quand

95. Les récits concordent, dont celui de Psellos, témoin de l'affaire (*Chronographie* II, p. 21-25) : Tornikios avait bousculé ses adversaires, les remparts étaient désertés, les portes abandonnées, et il n'aurait rencontré aucune résistance s'il avait continué son action. Les raisons de son renoncement ne sont pas claires. Tornikios voulait sans doute éviter une prise d'assaut suivie de pillage, qui lui aurait aliéné ses futurs sujets, et il était trop confiant, estimant que les Constantinopolitains viendraient l'acclamer dès le lendemain.

96. Place forte importante, qui contrôlait la route de Constantinople à Andrinople.

97. Un Vatatzès, habitant d'Andrinople, avait voulu livrer la ville à Samuel de Bulgarie (cf. *supra*, p. 287). Cette famille de militaires s'illustra surtout sous les Comnènes et plus tard, à l'époque nicéenne, un de ses membres monta sur le trône.

98. Les Branas étaient aussi établis à Andrinople et leur famille fut active sous les Comnènes auxquels ils furent apparentés.

99. L'empereur envoya aussi sur les arrières des rebelles une armée de Bulgares, que Jean Vatatzès repoussa victorieusement dans la région de Kypséla (ATTALEIATÈS, *Ἱστορία*, p. 23).

vint l'hiver, comme les rebelles manquaient du nécessaire pour eux-mêmes,
442 leurs bêtes de somme et leurs chevaux, ne pouvant affronter à la fois le froid, la famine et l'ennemi, peu à peu ils affluaient auprès du magistre. Tant que ces défections furent le fait de gens obscurs et sans illustration, Tornikios persistait, se berçant d'illusions. Mais lorsque Marianos Branas, Polys et Théodore Strabomytès, qui étaient de la famille des Glabas, et d'autres grands personnages l'eurent quitté soudain pour rallier Iassitès, il s'enfuit avec Jean Batatzès, qui occupait le second rang après lui dans le camp des rebelles, et comme toute retraite lui était coupée, il se réfugia dans une église[100]. Alors, la coalition des rebelles se défit. Iassitès envoya des hommes s'emparer de Tornikios et de Batatzès, qu'il conduisit enchaînés à l'empereur tandis que chaque soldat de leur armée, sur ordre de l'empereur, rentrait dans son pays. Tornikios et Batatzès furent aveuglés au soir de la fête de la naissance du Christ[101]. Tous ceux qui étaient restés fidèles jusqu'au bout à l'usurpateur eurent leurs biens confisqués après qu'on les eut déshonorés en les promenant sur la place publique, puis envoyés en exil. Voilà comment finit cette rébellion. Ce fut ensuite le début des malheurs causés par les Turcs.

9. [Les Turcs]

Qui sont les Turcs, de quelle façon ils commencèrent à faire la guerre aux Romains, c'est ce que je vais raconter en reprenant les choses de plus haut. Le peuple des Turcs, de race hunnique, habite les régions au nord des monts Caucase. Il est très nombreux et indépendant, n'ayant jamais été asservi par aucun autre peuple. Quand l'empire des Perses eut pris fin et fut passé aux Sarrasins, ceux-ci étendirent leur pouvoir non seulement sur la Perse, la Médie, Babylone et les Assyriens, mais encore sur l'Égypte, l'Afrique et une bonne partie de l'Europe[102]. Il se trouva qu'en de nombreuses circonstances, ils s'opposèrent entre eux et leur empire, d'abord uni et immense, se divisa en plusieurs parties : l'Espagne eut un
443 chef[103], l'Afrique un autre, l'Égypte un autre, Babylone un autre[104], la Perse encore un, et, loin de s'entendre entre eux, ceux qui étaient voisins se faisaient bien plutôt la guerre. Alors, celui qui, à l'époque de l'empereur Basile, était chef de la Perse, des Chorasmiens, des Orètanes et de la Médie, Mouhoumet fils d'Imbraël[105], en guerre contre les Indiens et les Babyloniens, voyant cette guerre mal tourner, décida qu'il lui fallait envoyer une ambassade à l'archonte de Turquie[106] afin de chercher là une alliance.

100. À Bulgarophygon, forteresse située au sud-ouest d'Andrinople (ATTALEIATÈS, *'Ιστορία*, p. 23).

101. Le 25 décembre 1047. Il y eut une discussion parmi les conseillers de l'empereur quant au châtiment à infliger aux deux chefs rebelles, certains inclinant à la clémence (LEFORT, *Rhétorique*, p. 270 et 281-282).

102. Skylitzès décrit le califat omeyyade dans sa plus grande extension.

103. Allusion au califat de Cordoue, constitué après la fin de la guerre civile qui avait vu les Abbassides l'emporter sur les Omeyyades, dont un représentant trouva refuge en Espagne.

104. Ici Babylone désigne Bagdad, capitale de l'État bouyide. Skylitzès est bien informé sur les principaux États musulmans.

105. Maḥmūd le Ghaznévide (998-1030), sultan sunnite, maître de la Perse et du Chorassan, fut un grand conquérant, qui étendit ses États dans l'Inde du Nord (*EI*, *sv* Maḥmūd b. Sebüktikin).

106. Ici, il ne s'agit plus de la Hongrie, mais du Turkestan, en Asie Centrale.

Il lui adressa donc des ambassadeurs avec de riches présents et sollicita l'envoi de trois mille auxiliaires. L'archonte de Turquie fit le meilleur accueil à cette ambassade et, trouvant à son goût les présents qu'on lui avait fait tenir, il lui envoya les trois mille hommes avec à leur tête Tangrolipex Moukalet, fils de Mikéel[107]. Il avait en même temps l'espoir que, si ces hommes parvenaient à repousser les assaillants des Sarrasins, il leur serait très facile, en supprimant la garnison, de rendre accessible le gué de l'Araxe qui empêchait les Turcs de passer en Perse parce qu'il était fortifié des deux côtés et toujours surveillé par des gardes. De cette façon, ils lui soumettraient le pays des Perses. Quand les mercenaires furent arrivés, Mouhoumet les prit avec ses propres troupes et attaqua le prince des Arabes Pissasirios[108], qu'il mit facilement en déroute parce que les Arabes ne purent soutenir le tir des archers.

Revenu chez lui, Mouhoumet[109] pressait les Turcs de venir aussi combattre avec lui les Indiens qui lui faisaient la guerre[110]. Mais comme les Turcs demandaient qu'on leur permît de retourner dans leur pays et qu'on leur confiât la garde du gué de l'Araxe alors que lui, de son côté, insistait et voulait employer contre eux la force, ils eurent peur du sort qui les attendait et se rebellèrent. Ils
444 s'enfoncèrent dans le désert de la Carbonitide[111] parce qu'ils n'osaient pas, vu leur petit nombre, affronter une armée forte de tant de dizaines de milliers d'hommes ; et depuis ce désert ils faisaient des razzias, pillant et mettant à mal le territoire sarrasin. Mouhoumet, mécontent de ces événements, réunit une armée d'environ vingt mille hommes qu'il envoya contre les Turcs. Il mit à sa tête dix stratèges choisis parmi les Sarrasins les plus nobles, les plus sages, d'une vaillance éprouvée, qui se mirent en route et partirent en guerre. Jugeant qu'il leur serait dommageable d'entrer dans le désert où l'eau et les vivres leur feraient défaut, ils établirent leur camp à son orée et ils examinaient ce qu'ils devaient faire. Tangrolipex, dont le campement se trouvait en plein désert, informé de cette expédition qu'on menait contre lui, après en avoir discuté avec ses hommes, décida qu'il convenait d'attaquer de nuit les Sarrasins et les Perses. Après deux jours de marche forcée, le troisième jour, de nuit, il les attaqua alors qu'ils bivouaquaient en toute insouciance, parce qu'ils ne prévoyaient pas qu'il pût leur arriver rien de fâcheux. Il les mit en déroute en moins de temps qu'il ne faut pour le dire et, maintenant qu'il avait mis la main sur des armes, des chevaux

107. Les débuts des Seldjoukides sont obscurs. L'ancêtre Saldjūk, qui appartenait au peuple Og͟huz, était au service des Samanides de Perse ; c'est à ce moment qu'ils se convertirent à l'Islam. Au début du XIe siècle, ils étaient conduits par les trois fils de Saldjūk, Mūsā, Mik'aīl et Arslan Isrā'īl. Ils furent ensuite commandés par deux fils de Mik'aīl, Ṭogril Beg (le Tangrolipex de notre texte) et Čaghri Beg (cf. *EI*, *sv* Saldjūkides).

108. La chronologie de Skylitzès est erronée, car c'est Ṭogril Beg qui attaqua pour son compte le principal chef militaire au service de l'émir des émirs bouyide, lui aussi d'origine turque mais shi'ite, al-Basāsiri. Ce dernier fut chassé de Bagdad en 1055, la reprit en 1059 et finalement mourut au combat en janvier 1060.

109. En fait, Maḥmūd infligea une défaite en 1029 à des bandes og͟huz qui furent dispersées dans le Chorassan. C'est son fils, Mas'ūd, qui fut confronté à Ṭogril Beg.

110. Maḥmūd le Ghaznévide conquit tout le bassin de l'Indus, ouvrant un nouveau domaine à l'expansion musulmane.

111. Il s'agit des steppes situées entre la mer Caspienne et la mer d'Aral, au nord du Chorassan.

et de l'argent en grande quantité, il ne faisait plus seulement des coups de main à la sauvette, comme un fugitif et un brigand, mais c'est au grand jour qu'il disputait le terrain découvert tandis qu'affluaient vers lui tous ceux à qui leurs crimes faisaient craindre d'être exécutés, les esclaves ou ceux encore qui se complaisent dans les pillages, de sorte qu'en un temps fort court il vit s'assembler autour de lui une armée très nombreuse qui comptait cinquante mille hommes environ[112]. Voilà ce qui se passait du côté de Tangrolipex.

Quant à Mouhoumet, cette déroute lui fit perdre toute mesure et, très affligé, il fit aveugler les dix généraux tandis qu'il menaçait les soldats réchappés du
445 danger de les promener en dérision habillés de robes de femmes. De son côté, il s'armait pour aller affronter les Turcs. Les soldats vaincus lors du dernier combat, apprenant ce qui les menaçait, passèrent du côté de Tangrolipex qui, renforcé par tant de si bonnes troupes, rassembla toute son armée et se porta vivement contre Mouhoumet, pressé qu'il était désormais que l'affaire fût décidée par une bataille générale.

Mouhoumet lui aussi, qui avait armé des Sarrasins, des Perses, des Kabires[113] et des Arabes, avait formé une armée d'environ cinq cent mille hommes, avec cent éléphants portant des tours et, avec tous ces hommes, il rencontra Tangrolipex au lieu qu'on appelle Aspahan[114]. Il y eut une bataille épouvantable où beaucoup d'hommes moururent des deux côtés. Mouhoumet mourut lui aussi. Il poussait en effet son cheval çà et là, de façon désordonnée, allant réconforter son armée ; sa monture tomba en l'entraînant, il eut le cou brisé et mourut[115]. Après sa mort, ses troupes pactisèrent avec l'ennemi et Tangrolipex fut reconnu par tous comme roi de la Perse. Quand il eut été acclamé, il manda qu'on supprimât le poste de garde au gué de l'Araxe et il donna libre accès en Perse à tous les Turcs qui le voulaient. Ceux-ci, profitant de cette licence, accoururent en masse, à l'exception de ceux qui préféraient leur patrie, et, tuant Perses et Sarrasins, s'étant rendus maîtres de la Perse, ils nommèrent sultan, c'est-à-dire souverain absolu et roi des rois[116], Tangrolipex qui, enlevant aux indigènes tous les commandements, les transféra aux Turcs entre lesquels il partagea toute la Perse, abaissant et écrasant complètement les gens du pays[117].

112. Cette première victoire permit au chef turc d'occuper des villes de Perse et de trouver des ressources pour renforcer son armée.

113. Les Kabires appartenant à l'armée de Mas'ūd ne peuvent être identiques aux Kabires qui soutenaient Thomas le Slave (cf. *supra*, p. 32). Il s'agit sans doute des Chorassaniens, qui ont toujours constitué un corps d'élite des armées arabo-perses.

114. La bataille décisive eut lieu en 1040 à Dandānkān, près d'Ispahan.

115. L'information est inexacte, Mas'ūd survécut et s'enfuit vers l'Inde, abandonnant la Perse au vainqueur.

116. Il s'agit d'un pouvoir temporel, distinct de celui du calife, qui fut maintenu à Bagdad par Ṭogril Beg, sous sa tutelle.

117. Ṭogril Beg était accompagné de tribus turcomanes indisciplinées qui pillèrent les pays conquis.

10. [Guerres de Tangrolipex ; défaite du patrice Étienne Leichoudès devant Koutloumous ; différend entre Koutloumous et le sultan ; le sultan envoie une armée contre les Romains]

Lorsqu'il vit qu'il avait la situation bien en mains, il commença par faire la guerre aux dynastes des pays limitrophes. Il alla en personne affronter
446 Pissasirios, archonte de Babylone, qu'il vainquit en différentes batailles et qu'il tua, se rendant ainsi maître du pays des Babyloniens aussi, puis il envoya contre Karvésès, prince des Arabes, le fils du frère de son père, Koutloumous[118], auquel il confia une puissante armée[119].

Koutloumous partit et livra bataille aux Arabes. Il fut vaincu et s'enfuit très honteusement. Au retour de cette défaite, comme il allait passer par la Médie, c'est-à-dire la Vaasprakanie – à l'époque, l'empereur avait envoyé pour gouverner cette région le patrice Étienne, le fils de Constantin de Leichoudia[120], son principal conseiller[121] –, il envoya à Étienne des ambassadeurs pour lui demander de lui accorder libre passage, en lui promettant, sous la foi des serments les plus épouvantables, de ne pas toucher à cette région et de la laisser intacte. Étienne, recevant ces ambassadeurs, crut que cette demande était signe de lâcheté. Il réunit l'armée de la région et se porta contre les Turcs pour leur livrer bataille.

Koutloumous, très affligé de ce qui se passait parce que toute son armée, revenant d'une déroute, était à pied et sans armes, se vit cependant bien malgré lui acculé à faire front. Il y eut bataille, et les troupes d'Étienne furent mises en déroute tandis que lui-même était fait prisonnier avec beaucoup de ses hommes.

Koutloumous, passant par Tabriz, vendit Étienne au toparque de cette région[122] puis, de retour auprès du sultan, il se défendit de la défaite qu'il avait subie et dont il imputa à d'autres la responsabilité. Il se faisait fort, pour peu qu'on lui confiât encore une armée pour aller combattre Karbésès, de soumettre aisément l'Arabie au sultan. Comme en passant, il raconta aussi que le Vaasprakân était une région très prospère, mais qu'elle était détenue par des femmes : par là, il entendait parler des hommes qui avaient combattu contre lui.

Le sultan, très irrité de cette défaite, projetait de le faire arrêter et tuer et, pour les Romains, il avait peur de prendre les armes contre eux parce qu'il était
447 effrayé et épouvanté au seul bruit des exploits des trois empereurs précédents, Nicéphore, Jean et Basile, et parce qu'il croyait que les Romains avaient encore

118. Fils de Arslan Isrā'īl.

119. Le récit présente une difficulté chronologique, car Qutlumuš fut vaincu par le chef des Arabes, Basāsiri (le Pissasirios de Skylitzès), beaucoup plus tard. La campagne à laquelle il est fait allusion prit place en 1044. Elle est connue d'Aristakès de Lastivert et de Matthieu d'Édesse (p. 74) ; celui-ci donne le nom de trois chefs turcs, qui n'incluent pas Qutlumuš. L'offensive était dirigée contre l''Uqaylide Qirwāš Ibn al-Muqallad (le Karbésès de Skylitzès), émir de Mossoul. La bataille aurait eu lieu le 24 avril 1044 (Felix, *Byzanz und Islam*, p. 162).

120. Formulation obscure. Étienne ne devait pas être le fils de Constantin Leichoudès, mais un protégé, fils de la Leichoudeia, sœur de Constantin (?), ce qui ferait d'Étienne un neveu du *mésazôn* de l'empereur. C'est ainsi qu'a compris N. Oikonomides, St. George of Mangana, Marie Sklèraina, and the "Malyj Sion" of Novgorod, *DOP*, 34-35, 180-1981, p. 244, n. 52.

121 Littéralement : qui était son *paradynasteuôn*.

122. Matthieu d'Édesse (p. 74) précise que le malheureux catépan aurait été écorché et que ses parents purent finalement racheter son corps et sa peau pour 10 000 pièces d'or. Ces récits sont suspects.

autant de courage et de force. Cependant, il hésitait, son esprit était partagé et il réfléchissait à ce qu'il devait faire.

Koutloumous, sachant qu'il voulait s'en prendre à lui, s'enfuit avec les siens et s'établit dans une ville très bien fortifiée du pays des Chorasmiens, appelée Pasar[123], d'où il s'opposa au sultan. Ce dernier, pour l'instant, jugea qu'il ne fallait pas aller le combattre, mais il réunit toutes ses forces et partit contre les Arabes. Il y eut bataille et il fut lui aussi mis en fuite à son tour. Au retour de cette déroute, incapable de supporter la honte ou de faire face aux reproches dont l'accablait Koutloumous, il prit en personne la tête du plus gros de ses forces et partit attaquer Pasar où il resta très longtemps à guerroyer contre son neveu qui, confiant dans la force de cette ville, ouvrit souvent les portes et, par ses sorties, causa bien du mal à l'armée du sultan. D'autre part, celui-ci envoya contre les Romains une autre armée, d'environ vingt mille hommes, à la tête de laquelle il mit son neveu Asan dit le Sourd, avec mission de partir au plus vite et, si les choses tournaient bien, de conquérir pour lui la Médie. Voilà ce qui se passait en Perse.

11. [Affaires d'Abasgie ; conflit entre Pankratios d'Ibérie et Liparitès]

Pankratios[124], le prince d'Ibérie, un débauché, avait insulté la couche de Liparitès. Celui-ci était le fils d'Horace Liparitès qui avait été tué à l'époque de l'empereur Basile lors de la guerre contre Georges. Il avait grande réputation de sagesse et de courage et, chez les Ibères, détenait un grand pouvoir, même si c'était après Pankratios. Indigné de ce qui s'était passé, il fut contraint de prendre les armes contre Pankratios, qu'il mit en déroute lors d'une bataille et qu'il repoussa dans le Caucase et à l'intérieur de l'Abasgie. Entré au palais royal, il viola sa souveraine, la mère de Pankratios, et devint le maître absolu de
448 l'Ibérie. Il envoya alors à l'empereur une lettre où il demandait à être l'ami et l'allié des Romains et l'empereur, après avoir reçu son ambassade, traita avec lui. Quelque temps après, Pankratios, traversant le Phase et faisant route par le pays des Souanes[125] et des Colches[126], vint à Trébizonde d'où il envoya à l'empereur des émissaires pour lui faire savoir qu'il désirait venir dans la Ville reine et le rencontrer. Il en reçut la permission et vint. Dans l'entrevue qu'il eut avec l'empereur, il reprocha d'abord avec force à celui-ci de n'avoir tenu aucun compte, lui qui était empereur, des traités qui le liaient au prince d'un pays important, l'Abasgie, et d'avoir pris le parti d'un simple particulier, un esclave et un rebelle ; puis il lui demanda de les raccommoder tous deux. C'est ce qui fut fait et, sur l'initiative de l'empereur, ils établirent entre eux un accord. Pankratios serait le maître et le prince de toute l'Ibérie et de l'Abasgie, quant à Liparitès, il serait à vie archonte d'une partie de la Meschie[127], tout en ayant Pankratios pour seigneur et pour roi. Voilà à quoi aboutirent les affaires d'Abasgie.

123. Sur Qutlumuš, cf. C. CAHEN, Qutlumush et ses fils avant l'Asie Mineure, *Der Islam (Zeitschrift für Geschichte und Kultur des islamischen Orients). Festschrift Taeschner*, 39, Berlin, 1964, p. 14-27.

124. Bagrat IV (1027-1072).

125. La Souanie était située au sud du mont Elbrouz, dans la haute vallée de l'Enguri.

126. Correspond à la Lazique. Bagrat atteint la côte orientale de la mer Noire.

127. Territoire situé au sud des possessions de Bagrat.

12. [Cuisante défaite d'Asan]

Asan, que le sultan avait envoyé contre les Romains, passa Tabriz et le lieu qu'on appelle Téphlis puis arriva en Vaasprakanie, rasant et brûlant tout, tuant tous ceux qui lui tombaient entre les mains, sans même épargner les enfants. L'archonte de cette région, le vestès Aaron, fils de Vladisthlav et frère de Prousianos[128], sachant qu'il n'avait pas les forces voulues pour résister à des Turcs en si grand nombre, envoya une lettre au vestès Katakalôn Kékauménos, qui commandait Ani et l'Ibérie, lui demandant de lui porter secours avec toutes ses forces[129]. Celui-ci, recevant cette lettre, réunit son armée en moins de temps qu'il ne faut pour le dire, partit au plus vite et fit sa jonction avec Aaron. On déli-
449 béra pour savoir s'il valait mieux combattre de nuit ou si l'on devait accepter une bataille au grand jour ; mais Kékauménos, n'acceptant aucune des deux propositions, était d'avis de tromper l'ennemi par une autre manœuvre. Il proposa en effet d'abandonner le camp comme il était, avec les tentes, les bêtes de somme et le reste du train, d'établir, de nuit, des embuscades aux lieux les plus propices, et, lorsque les Turcs, à leur arrivée, trouvant le retranchement sans personne, se seraient avancés pour piller ce qu'il y avait à l'intérieur, de surgir alors de l'embuscade pour les attaquer. Il ne manqua pas son but.

Au matin en effet, Asan, quittant son camp qui était établi sur les bords du Stragna[130], s'avança pour livrer bataille. Comme personne ne sortait contre lui, s'approchant du retranchement romain sans rencontrer de garde et sans entendre le moindre cri puisqu'il n'y avait plus dedans aucune troupe, il pensa alors que les Romains s'étaient enfuis et, après avoir fait plusieurs brèches dans l'enceinte, il donna l'ordre de s'emparer du butin. Les Romains, vers le soir, surgirent de leurs embuscades et, parfaitement en ordre, se ruèrent sur les Turcs dispersés qu'ils mirent aussitôt en déroute parce qu'ils ne purent soutenir la charge irrésistible des Romains. Asan, qui combattait au premier rang, mourut le premier, et moururent aussi les hommes les plus vaillants de son armée. Les survivants, peu nombreux et dépouillés de tout, franchirent les montagnes et se réfugièrent dans les villes de Persarménie.

13. [Offensive turque ; atermoiements du vestès Aaron ; incendie et sac d'Artzé]

Le sultan, auquel les rescapés apprirent ce malheur, tomba dans un profond désarroi et n'eut de cesse de réparer ce revers. Il recruta parmi les Turcs, les Kabires et les Dilimnites[131] une armée d'élite forte d'environ cent mille hommes
450 qu'il confia à Abramios Alim, son demi-frère, et qu'il envoya contre les Romains[132].

128. Informations exactes (cf. le tableau généalogique de la famille royale bulgare dans *ODB*, p. 1). Voici encore l'exemple d'un prince bulgare servant en Orient.

129. Les événements d'Arménie des années 1047-1048 sont décrits en détail par Skylitzès, car Katakalôn Kékauménos y a participé.

130. Le grand Zab, qui marquait la limite orientale du catépanat du Vaspourakan. Hasan, chargé de butin, fut surpris sur la route du retour vers Tabriz.

131. Les Daylamites, originaires d'une province au sud de la Caspienne, fournissaient des guerriers réputés.

132. Ṭogril Beg envoya contre l'empire son demi-frère Ibrāhīm Īnāl durant l'été 1048, selon la date donnée par Aristakès de Lastivert. Sur les difficultés chronologiques du texte de Skylitzès, cf. SHEPARD, *Scylitzes on Armenia*, p. 271-274.

Quand ils eurent connaissance de cette offensive, les chefs d'armée dont j'ai parlé plus haut s'unirent à nouveau et délibérèrent pour examiner ce qu'il fallait faire. Kékauménos était d'avis qu'ils devaient, avec les forces qu'ils avaient, se porter au-devant des Turcs hors du territoire romain et livrer là bataille alors que la plupart des adversaires n'avaient pas encore de chevaux, tandis que le reste des troupes était épuisé par une très longue marche et que, de plus, faisaient défaut aux Turcs les fers avec lesquels ils ont coutume de garnir les sabots de leurs bêtes ; les Romains, en revanche, avaient un moral très élevé, étaient pleins de courage à cause de leur précédente victoire et brûlaient d'en découdre avec l'ennemi. Aaron, au contraire, déclarait qu'il fallait retenir les troupes et proposait de fortifier villes et forteresses, de tout enfermer à l'abri des remparts et d'avertir l'empereur en s'interdisant d'aller sans son avis combattre avec des forces si restreintes des barbares si nombreux. Après cet exposé des deux stratèges, l'opinion d'Aaron prévalut. Ils retournèrent donc avec leur armée en Ibérie où, dans une plaine que les gens du pays appellent Ourtrou[133], ils restèrent sans rien faire en rase campagne. Auparavant, ils avaient fait mettre à l'abri dans les lieux fortifiés toute la population des campagnes avec femmes et enfants et avec tout ce qui pouvait avoir de la valeur. Ils envoyèrent aussi à l'empereur un courrier rapide pour l'informer de l'offensive ennemie.

L'empereur, recevant cette lettre, leur ordonna d'attendre jusqu'à ce que Liparitès arrivât avec l'armée ibère pour se joindre aux troupes romaines. Il écrivit d'autre part à Liparitès pour lui signifier que, s'il voulait justifier sa qualité d'allié et d'ami des Romains, il devait au plus vite aller avec toute son armée se joindre aux stratèges romains afin de combattre avec eux les barbares. Les stratèges, ayant reçu cette lettre, restaient donc inactifs conformément à leurs ordres, attendant l'arrivée de Liparitès ; quant à celui-ci, après que l'ordre impérial lui fut parvenu, il prenait tout son temps pour réunir et équiper son armée. Tandis qu'il rassemblait ses troupes, le temps passant, Abramios, arrivé en Vaaspra-kanie, apprit que les Romains, après s'être concentrés en cet endroit, informés
451 de son arrivée, s'étaient retirés en Ibérie. Il pensa comme de juste que c'était parce qu'ils le craignaient et, sans se soucier de butin ni de dépouilles, il se lança à leur poursuite parce qu'il avait hâte d'attaquer les forces qui étaient là avant qu'on ait pu en rassembler d'autres. Les stratèges des Romains, à cette nouvelle, effrayés à l'idée qu'ils pourraient être contraints de combattre malgré eux avant l'arrivée de Liparitès, se retirèrent en un endroit d'accès difficile, escarpé, entouré partout de ravins. Ils y restèrent inactifs, écrivant à Liparitès d'arriver au plus vite et sans tarder.

Abramios, qui avait ainsi manqué l'armée romaine, arriva dans la localité qu'on appelle Artzé[134]. Il s'agit d'une bourgade peuplée de plusieurs dizaines de milliers d'habitants et fort riche, car elle était habitée par des marchands du pays ainsi que par un grand nombre de Syriens, d'Arméniens et autres[135]. Confiants

133. La plaine de Orduru se trouvait dans le Baséan, pas très loin de Théodosioupolis, la principale forteresse de la région.

134. L'actuelle Erzerum.

135. Le marché était actif, car la ville était située au débouché des routes de la Djéziré et du Caucase.

dans leur nombre, ils n'acceptèrent pas d'aller se réfugier derrière un rempart, et cela alors qu'ils étaient au voisinage de Théodosioupolis, qui est une très grande ville avec une muraille forte et imprenable, et malgré les lettres que Kékauménos leur envoya à plusieurs reprises pour les menacer et les exhorter.

Les Turcs, arrivés, se mirent à l'œuvre et les gens d'Artzé, barricadant les rues, montèrent sur les maisons d'où ils se défendirent contre les assaillants en leur jetant des pierres, des morceaux de bois et des flèches. Ils combattirent durant six jours complets. Quand on annonça cela aux stratèges, Kékauménos demanda avec beaucoup d'insistance qu'on allât combattre les Turcs alors qu'ils avaient l'esprit tout occupé à ce siège et qu'on ne restât pas là sans rien faire à perdre son temps dans l'attente du secours illusoire qu'apporterait Liparitès, regardant ainsi passer l'occasion favorable, si difficile à retrouver. Mais Aaron s'opposa à lui en disant qu'il ne ferait rien de contraire aux instructions de l'empereur, et Kékauménos lui aussi demeura sans rien faire.

Quant à Abramios, voyant que les choses n'allaient pas comme il le voulait et qu'il ne pouvait pas s'emparer de la bourgade, sans s'arrêter aux richesses et au butin, il ordonna qu'on mît le feu aux maisons. Aussitôt, les Turcs prirent des tisons et allumèrent des matières très inflammables qu'ils jetèrent dans les habitations. Le feu prit partout, un incendie gigantesque se déclara, et les gens
452 d'Artzé, ne pouvant résister à la fois au feu et au tir des arcs, fléchirent et se mirent à fuir. On dit qu'il périt là environ cent cinquante mille hommes, qui furent la proie soit du fer, soit du feu. En effet, quand ils virent qu'ils avaient le dessous, ils égorgèrent femmes et enfants et se jetèrent eux-mêmes dans le feu. C'est ainsi qu'Artzé fut prise. Abramios y trouva beaucoup d'or, des armes, ainsi que des pièces de fer dont il put tirer parti quand le feu ne les avait pas rendues inutilisables. Il mit aussi la main sur des chevaux et des bêtes de somme en grand nombre et put ainsi équiper son armée comme il le fallait. Puis il s'en retourna, se lançant à la recherche de l'armée romaine[136].

14. [Bataille ; succès incomplet des Romains ; Liparitès capturé]

Celle-ci, Liparitès étant arrivé désormais, descendit du retranchement que j'ai dit et s'établit dans la plaine, au pied des collines, là où se trouve la forteresse de Kapétrou[137]. Comme les Turcs avançaient en désordre, Kékauménos, une fois encore, fut d'avis qu'on les attaquât tandis qu'ils étaient ainsi dispersés et sans ordre, mais Liparitès s'y refusa à cause du jour : c'était en effet un samedi, le 18 septembre de la deuxième indiction[138], et Liparitès, tenant le samedi pour un jour néfaste, voulait l'éviter et répugnait à se battre. Tandis que cela se passait dans le camp romain, Abramios, informé par des éclaireurs de l'endroit où les Romains avaient leur camp, et qu'ils étaient là sans rien faire, disposa ses troupes et s'avança bien en ordre pour la bataille. Quand l'armée adverse vit cela, elle se

136. Aristakès de Lastivert décrit longuement les massacres perpétrés par les Turcs, notamment dans la ville d'Artzé dont il souligne également qu'un commerce actif l'avait considérablement enrichie (p. 60-68).

137. Grande forteresse du Baséan, à l'est d'Artzé et Théodosioupolis. Sur les incohérences des divers récits de la bataille, cf. SHEPARD, *Scylitzes on Armenia*, p. 276-279.

138. Le 18 septembre 1048, qui est bien un samedi.

trouva contrainte de prendre position elle aussi. Kékauménos tenait l'aile droite, Aaron la gauche et Liparitès avait pris place au centre[139]. C'était vers le soir, à
453 l'heure où l'on détèle. En face de Kékauménos se trouvait Abramios, en face d'Aaron, l'autre stratège, Chôrosantès[140], et face à Liparitès, Aspan Salarios, demi-frère d'Abramios.

La bataille engagée, Kékauménos et Aaron mirent en fuite les ailes qui leur faisaient face et menèrent la poursuite jusqu'au chant du coq[141]. Mais Liparitès, dont le neveu mourut, piqué par la douleur, se lança dans une charge furieuse. Son cheval, blessé, tomba, et il fut pris. Tandis qu'il était dans cette situation, les Romains, qui avaient arrêté leur poursuite, mirent pied à terre et offrirent à Dieu des hymnes de victoire, chantant d'une seule voix : *Quel dieu est grand comme notre Dieu ?* Ils attendaient Liparitès, espérant qu'il était lui aussi en train de poursuivre l'ennemi. Ne le voyant pas paraître, ils ne savaient que faire, incertains qu'ils étaient de son sort. Alors qu'ils se trouvaient dans cet embarras, ils virent arriver l'un des soldats servant sous les ordres de Liparitès, qui leur annonça que celui-ci avait été vaincu et pris. Quant à Abramios, de retour après sa déroute, il s'était joint à son frère – Asan était mort pendant la bataille –, et tous deux, avec Liparitès et les Ibères qu'ils avaient capturés, s'en étaient retournés au lieu qu'on appelle Kastrokômè[142], marchant à vive allure. À ces nouvelles, les commandants de l'armée furent cloués sur place. Cependant, ils passèrent la nuit à veiller et, lorsque le jour se leva et qu'on tint conseil, comme tous jugeaient bon que chacun rentrât chez soi, Aaron et son armée partirent pour Ivan – c'est la métropole du Vaasprakân – tandis que Kékauménos, avec les siens, retournait à Ani[143].

Abramios, satisfait d'avoir capturé Liparitès et jugeant que ce coup de chance faisait de lui le plus heureux des hommes, sans s'attarder à d'autres affaires, forçant l'allure, parvint en cinq jours à la localité qu'on appelle Ré[144]. De là, il partit rejoindre le sultan, auquel il avait fait parvenir auparavant de bonnes
454 nouvelles, l'informant qu'il avait capturé Liparitès. Le sultan fit mine de s'en réjouir et d'être tout heureux de cette capture, mais il était jaloux de son frère, qui avait obtenu un tel succès, et sans cesse il méditait des plans et cherchait des prétextes pour se débarrasser de lui.

15. [Libération de Liparitès ; ambassade du sultan à Constantinople]

Lorsque l'empereur apprit que Liparitès avait été fait prisonnier, il n'eut de cesse de le tirer de là. Par l'entremise de Georges dit Drosos[145] – un secrétaire

139. Selon Aristakès de Lastivert (p. 68), le magistre Grégoire Pahlawuni participa aussi à la bataille, ce qui serait logique s'il était à cette date duc de Mésopotamie, car les troupes des trois duchés de la frontière nord avaient été réunies pour faire face à Ibrāhīm Īnāl.

140. C'est-à-dire originaire du Chorassan.

141. Aristakès de Lastivert affirme qu'Aaron s'enfuit (p. 69-70). Matthieu d'Édesse (p. 79), à son habitude, rend les Romains responsables de la défaite, prétendant que c'étaient eux qui avaient coupé les jarrets du cheval de Liparitès.

142. La forteresse d'Okomi, située à 40 km à l'est de Théodosioupolis.

143. La bataille de Kapétrou fut donc un échec partiel des chefs romains, mais Skylitzès exonère Kékauménos de toute responsabilité.

144. Rayy sur le plateau iranien, près de l'actuelle Téhéran.

145. Les Drosoi ont fourni plusieurs fonctionnaires à l'empire depuis le IXe siècle. Georges,

d'Aaron –, il envoya au sultan des présents et une rançon fort riches, demandant la libération de Liparitès ainsi qu'un traité de paix. Le sultan, recevant cette ambassade, voulut agir en empereur magnifique plutôt qu'en boutiquier sordide. Il rendit gracieusement Liparitès à l'empereur et s'il prit la rançon, il la remit tout entière à Liparitès dont il reçut l'engagement que toujours il se rappellerait cette journée et que jamais, désormais, il n'accepterait de prendre les armes contre les Turcs[146].

Quant à l'ambassade qu'il adressa lui-même à l'empereur, elle fut accomplie pour lui par celui qu'ils appellent le *sériphos*[147] : ce mot désigne par rapport à leur calife la même chose qu'était autrefois chez nous le syncelle pour le patriarche, c'est-à-dire que, quand le calife est mort, le *sériphos* aussitôt le remplace sur le trône. Ce *sériphos* donc, arrivé dans la Ville reine et admis en présence de l'empereur pour un entretien, fit preuve de beaucoup d'arrogance et de jactance et finit par s'efforcer de faire de l'empire des Romains un pays tributaire de son sultan. Voyant que l'empereur n'y était guère enclin, il repartit vers celui qui l'avait envoyé sans avoir traité. Désormais, l'empereur s'attendait à ce que le sultan lui fît la guerre et il manda qu'on renforçât autant que faire se pouvait les régions voi-
455 sines de la Perse. C'est pendant ces événements que les Petchénègues se mirent en mouvement. Comment et de quelle manière, c'est ce qu'il nous faut dire.

16. [Les Petchénègues ; révolte de Kégénès, qui se rallie à l'empereur]

Les Petchénègues sont une nation scythe qui descend de ce qu'on appelle les Scythes royaux[148]. Elle est grande, nombreuse, et aucun peuple scythe ne peut l'affronter à lui seul. Elle est divisée en treize clans qui tous portent le nom commun, mais dont chacun possède en propre aussi une appellation tirée de son ancêtre et de son chef. Ils occupent les plaines au-delà du Danube qui s'étendent depuis le Borysthène[149] jusqu'à la Pannonie et ce sont des nomades, qui vivent toujours sous la tente. Le chef de ce peuple, à l'époque, était Tyrach, fils de Vilter, de la plus haute naissance, mais bien amolli par ailleurs, et qui appréciait sa tranquillité. Il y avait aussi dans cette nation un nommé Kégénès fils de Valtzar, de naissance obscure, presque anonyme, mais un guerrier et un stratège des plus entreprenants qui, à plusieurs reprises, avait fait face aux attaques des Ouzes – il s'agit d'un peuple hunnique[150] – contre les Petchénègues, les mettant

comme secrétaire d'Aaron, avait une bonne expérience des affaires de la frontière. C'est sans doute pour cette raison qu'il devint plus tard juge de Chaldie et de Derxènè (STAVRAKOS, *Bleisiegel*, no 79).

146. Liparitès, libéré, revint en Géorgie mais, à la suite de nouveaux démêlés avec Bagrat IV, il se rendit à Constantinople où il se fit moine. Il ne vint sans doute pas seul de sa famille, car les Liparitai figurèrent ensuite parmi l'élite byzantine (W. SEIBT, Liparites als "Byzantinischer" Familienname in der Komnenenzeit, dans *Dedicatio (Mélanges Mariam Lortkipanidze)*, Tbilissi, 2001, p. 123-131).

147. Un šarīf est un descendant de Mahomet.

148. Sur les Petchénègues, cf. en dernier lieu, É. MALAMUT, L'image byzantine des Petchénègues, *BZ*, 88, 1995/1, p. 105-147.

149. Le Dniepr.

150. Les Ouzes ou Oghuz, de race hunnique, c'est-à-dire turque, s'étaient établis au Xe siècle dans les steppes de l'Ukraine, et Constantin VII conseillait déjà de les utiliser comme alliance de revers en cas de conflit avec les Petchénègues (*DAI*, p. 62).

en déroute et les repoussant alors que Tyrach non seulement n'osait pas s'avancer contre eux, mais s'était enfoncé dans les marais et les lacs qu'il y a le long du Danube. Ainsi donc, les Petchénègues honoraient Tyrach pour sa naissance, mais ils aimaient surtout Kégénès à cause de son extrême bravoure et de son habileté à la guerre. Tyrach, qui entendait et qui voyait cela, en ressentait une morsure à l'âme parce qu'il craignait pour son pouvoir, et il cherchait la façon de se défaire de Kégénès. Il lui tendit plusieurs fois des embûches, mais toujours en vain, et comme, après plusieurs tentatives souterraines, il n'avait pas obtenu ce qu'il voulait, il jugea qu'il n'était plus temps de temporiser et qu'il lui fallait agir au
456 plein jour. Il envoya donc une troupe nombreuse avec ordre de se saisir de Kégénès et de le tuer mais celui-ci, informé à temps de cette attaque, s'enfuit dans les marais du Borysthène, échappant ainsi à la mort. De là, caché, il envoyait secrètement des messages à ses parents et à sa tribu de sorte qu'il parvint à détacher de leur fidélité au roi non seulement son clan – c'était celui de Bélémarnis – mais un autre encore, celui de Pagoumanis. Il réunit ainsi des troupes et, avec ces deux clans, il vint affronter en bataille rangée Tyrach, qui avait les onze autres. Il tint tête longtemps mais, accablé sous le nombre, il dut fuir. Errant dans les marais et cherchant comment se tirer d'affaire, il jugea qu'il n'y avait d'autre voie de salut pour lui-même et les siens que d'aller chercher refuge auprès de l'empereur des Romains. Voilà pourquoi, arrivé dans la région de Dorostolon et s'étant retranché avec les siens, soit vingt mille hommes environ, dans une petite île du fleuve où on ne pouvait venir l'attaquer, il envoya un message au gouverneur de cette région – c'était Michel, fils d'Anastase[151] – pour lui faire savoir qui il était, à la suite de quelles aventures il était venu là, et qu'il voulait se rallier à l'empereur. Il promettait en outre que, si celui-ci l'agréait, il pourrait lui être très utile dans ses entreprises.

Plus vite qu'on ne peut dire, Michel fit parvenir ce message à l'empereur qui lui ordonna sans tarder d'accueillir Kégénès et les siens, auxquels il fournirait ce qu'il convenait tandis qu'il enverrait Kégénès avec tous les honneurs à Byzance. Michel exécuta ces ordres et Kégénès, arrivé dans la Ville reine, eut un entretien avec l'empereur qui lui fit un accueil bienveillant et magnifique. Pour sa part, il promit de se faire donner le saint baptême et de persuader les siens d'en faire autant. Il fut promu au rang de patrice, reçut trois forteresses parmi celles qui sont établies au bord du Danube, avec des terres qui s'étendaient sur de nombreux
457 stades, et fut désormais compté au nombre des amis et des alliés des Romains[152], d'autant plus que, comme il l'avait promis, il avait reçu le saint baptême lui et les siens. On lui avait en effet envoyé un saint moine, Euthyme, qui accomplit près du Danube les rites du bain sacré et les baptisa tous[153].

151. Celui-là même qui avait été défait par les Serbes au début du règne de Monomaque.

152. Nous avons conservé le sceau de Kégénès. Il porte le nom chrétien de Jean et le titre de magistre. Il y est appelé archonte de Patzinacie, ce qui signifie qu'il dirigeait un territoire centré sans doute sur les forteresses données par l'empereur, dans le cadre du duché du Paristrion (W. SEIBT - M.-L. ZARNITZ, *Das byzantinische Bleisiegel als Kunstwerke. Katalog zur Austellung*, Vienne, 1997, n° 3.2.9).

153. La chronologie précise de ces événements n'est pas déterminée. Ils sont antérieurs à la grande invasion des Petchénègues et datent sans doute de l'époque où Kékauménos était duc du

17. [*Suite de l'histoire de Kégénès ; offensive de Tyrach ; il est défait*]

En sécurité désormais, après s'être prémuni contre toute attaque surprise, il se mit à combattre ses ennemis et, passant le Danube tantôt avec mille hommes puis avec deux mille ou encore avec plus, ou avec moins, attaquant à l'improviste, il causait les plus grands maux et les plus grands dommages aux Petchénègues qui étaient avec Tyrach, tuant les hommes qui lui tombaient entre les mains et réduisant en esclavage les femmes et les enfants, qu'il vendait aux Romains.

Tyrach, qui ne pouvait accepter ces attaques sournoises de Kégénès, envoya une ambassade à l'empereur pour lui faire savoir que «le grand empereur, qui était lié par traité au peuple des Petchénègues, n'aurait au grand jamais dû accepter de recevoir l'un d'entre eux qui s'était révolté. Mais puisqu'il l'avait fait, il devait l'empêcher de passer le fleuve pour aller s'en prendre à des alliés de l'empereur. Qu'il l'en empêche donc, ou bien qu'il ne lui accorde plus son alliance. Sinon, l'empereur devait savoir qu'il allait attirer contre lui-même et son pays la plus grave des guerres.»

Tel était le message de Tyrach. Quant à l'empereur, recevant cette déclaration, il éclata de rire : devait-il, à cause des menaces d'un Petchénègue, trahir quelqu'un qui s'était réfugié auprès de lui et l'empêcher de rendre le mal qu'on lui avait fait ? Il renvoya donc les ambassadeurs sans rien leur accorder. D'autre part, il dépêcha une lettre à Michel, gouverneur des villes danubiennes, et une autre à
458 Kégénès en personne afin qu'ils surveillent étroitement les rives du fleuve. S'il y avait une attaque massive, ils devaient l'en informer par lettre afin qu'il envoie des troupes des *tagmata* d'Occident les aider à empêcher les Petchénègues de passer le fleuve. Il envoya aussi cent trières avec mission de croiser sur le Danube et de s'opposer aux Petchénègues s'ils tentaient de traverser.

Voyant ses ambassadeurs revenir bredouille, Tyrach, irrité et fâché, appelait de ses vœux la prompte arrivée de l'hiver. Alors que l'automne touchait désormais à sa fin et que survenait le début de l'hiver, le soleil étant vers le Capricorne[154], un violent vent du nord se mit à souffler de sorte que le fleuve gela jusqu'à quinze coudées de profondeur. Les postes de garde cessèrent donc toute activité et Tyrach, trouvant l'occasion d'agir qu'il avait souhaité obtenir, passa le Danube avec tous les Petchénègues, qui étaient, dit-on, huit cent mille et, campant de l'autre côté, il détruisait de fond en comble tout ce qu'il pouvait trouver[155]. On dépêcha une lettre à l'empereur pour qu'il envoie des secours au plus tôt et celui-ci, sans même les lire jusqu'au bout, écrivit au duc d'Andrinople – c'était le magistre Constantin Areianitès[156] – ainsi qu'au gouverneur de Bulgarie Basile

Paristrion. Kékauménos en effet était lié à un chef petchénègue, Koulinos, sans doute identique au Goulinos, fils de Kégénès. Cette hypothèse expliquerait pourquoi Skylitzès semble si bien informé, à la différence des autres chroniqueurs byzantins.

154. Entre le 15 décembre et le 13 janvier.

155. La date du franchissement par les Petchénègues du Danube gelé a longtemps fait l'objet de discussions parmi les byzantinistes. Désormais, grâce aux informations contenues dans les discours prononcés par Jean Mauropous au cours de l'année 1047, elle est fixée à l'hiver 1046/1047, (LEFORT, *Rhétorique*, p. 274-275).

156. Sans doute le fils, ou un proche parent, de David Areianitès que Basile II avait nommé duc de Thessalonique (cf. *infra*, p. 289).

Monachos[157] de prendre, le premier, les troupes de Macédoine, le second, l'armée de Bulgarie, et de venir se joindre à Michel[158] et à Kégénès pour combattre avec eux les Petchénègues.

Constantin et Basile exécutèrent les ordres de l'empereur et quand tous furent réunis, Kégénès prit la tête des phalanges romaines dont il établit le camp en terrain découvert. Chaque jour, il allait attaquer par surprise les Petchénègues, auxquels il infligeait de lourdes pertes. En effet, dès que ceux-ci eurent franchi le fleuve, ils trouvèrent des bêtes à profusion ainsi que du vin et de ces boissons qu'on prépare avec le miel, dont ils n'avaient jamais ne fût-ce qu'entendu parler. Ils s'en gavèrent outre mesure et tombèrent malades de diarrhées, de sorte que chaque jour il en mourait un nombre immense. Kégénès, informé de cette situation
459 par un transfuge, jugea que c'était maintenant le moment favorable pour attaquer l'ennemi, accablé par l'hiver et la maladie. Il en persuada les Romains, qui hésitaient pourtant et redoutaient d'affronter tant de dizaines de milliers d'hommes, puis se rua sur l'ennemi qui, tout effrayé par la soudaineté de l'attaque, craignit d'engager la bataille. Tyrach lui-même, tous les chefs et le reste de l'armée jetèrent leurs armes et se rendirent[159].

Kégénès, adjurant ses compagnons, leur conseillait de tuer tout ce qui était en âge de porter les armes et il citait un proverbe qui pour être barbare n'en est pas moins plein de sens : c'est pendant l'hiver qu'on doit tuer le serpent, tant qu'il ne peut remuer la queue. En effet, dès que le soleil l'aura réchauffé, il nous causera peine et soucis. Mais les commandants romains ne furent pas de cet avis. Ils jugeaient que c'était là un acte de barbarie et un sacrilège indignes de la mansuétude romaine. Ils trouvèrent plus utile de disperser les prisonniers dans les plaines désertes de la Bulgarie en les installant à divers endroits, et d'exiger d'eux des impôts. Le tribut que paierait un tel peuple serait en effet important ; de plus, si l'empereur venait à avoir besoin d'une armée pour combattre les Turcs ou d'autres nations étrangères, il pourrait armer certains d'entre eux. On discuta ainsi longtemps et l'avis des Romains prévalut. Kégénès tua tous les captifs qu'il avait faits, sauf ceux qu'il vendit, puis retourna chez lui. Quant aux autres Petchénègues, plusieurs dizaines de milliers, le gouverneur de Bulgarie Basile Monachos les prit et les établit dans les plaines de Sardique, de Naïssos et d'Eutzapolis[160] en les dispersant tous et en leur enlevant toutes leurs armes afin qu'ils ne puissent se soulever. Tyrach, avec cent quarante hommes, fut conduit devant l'empereur qui les accueillit avec bienveillance, les fit baptiser et, leur accordant les plus hautes dignités, les traita fort bien.

157. C'était un eunuque qui avait abandonné l'habit monastique (ATTALEIATÈS, *Ἱστορία*, p. 29).
158. Face à une invasion d'importance, l'empereur ordonne, comme il l'avait fait en Orient face
aux Turcs, de réunir les troupes de plusieurs grands duchés, ici le Paristrion, la Bulgarie et la Thrace.
159. Un discours, prononcé par Mauropous le 21 avril 1047, confirme le récit de Skylitzès :
une foule d'hommes venus des extrémités de l'univers est présente à Constantinople, les Romains
venant de remporter une victoire miraculeuse sur des barbares bien supérieurs en nombre. Certains
furent baptisés (LEFORT, *Rhétorique*, p. 267). La chronologie de l'année 1047 devient claire : invasion
des Petchénègues, au printemps (mars ?), victoire sur les envahisseurs, démobilisation de l'armée
d'Occident qui, mécontente, se soulève brièvement, préludant à la révolte de Tornikios en sep-
tembre, enfin, durant l'été, envoi des troupes d'Orient contre Abū'l-Aswār.
160. Villes du thème de Bulgarie, aujourd'hui : Sofia, Nish et Ovchopol .

18. [Offensive du sultan ; l'empereur envoie contre lui des Petchénègues qui
460 *se révoltent et reviennent en Macédoine]*

Le sultan ne put supporter de voir ses ambassadeurs revenir les mains vides. Il réunit en une seule armée toutes les troupes de Perse avec celles des Babyloniens et vint attaquer les Romains[161]. Monomaque fut informé de cette attaque par avance et se hâta d'opposer à l'ennemi ses propres forces ; mais il arma aussi quinze mille Petchénègues. Il mit à leur tête quatre chefs choisis parmi ceux qui étaient établis à Constantinople : Soultzous, Selté, Karaman et Kataleim, auxquels il fit libéralement des présents importants, leur donnant des armes superbes et des chevaux magnifiques, et il les fit traverser à Chrysopolis avec, pour les guider et les mener en Ibérie, le patrice Constantin Hadrobalanos. Ils traversèrent donc et, montant leurs chevaux, ils prirent la route de l'Orient. Quelques milles plus loin, près du lieu dit Damatrys[162], ils stoppèrent leur avance et s'arrêtèrent sur la route pour tenir un conseil qui chez eux porte le nom de *komenton*. Certains étaient d'avis qu'il fallait continuer et ne pas aller contre les ordres de l'empereur alors qu'ils étaient dans son propre pays, coupés du reste de leur peuple, et qu'ils n'étaient pas capables, livrés à eux-mêmes, de résister à l'armée romaine, n'ayant pas non plus de base pour se garder des coups du sort. D'autres au contraire étaient d'avis qu'il fallait s'établir dans les montagnes de Bithynie, y rester et se défendre contre les attaques, et qu'on devait éviter à tout prix d'aller en Ibérie, une contrée éloignée et parfaitement étrangère où ils auraient pour adversaires non seulement les ennemis des Romains mais encore les Romains eux-mêmes. Seul Kataleim était d'avis qu'ils devaient revenir sur leurs pas et rejoindre leurs congénères. Et comme on lui disait : «Et comment passer la mer ?», sans un mot de plus, il ordonna qu'on le suivît.

461 Ainsi donc, les Petchénègues se précipitèrent sur Hadrobalanos pour le tuer, mais ils n'y réussirent pas : il s'était enfui et réfugié dans un bâtiment à deux étages du palais de Damatrys. Alors, suivant Kataleim, ils descendirent à la mer. Sans doute n'espéraient-ils pas qu'il y eût là des bateaux tout prêts pour les faire passer commodément ; mais ils étaient intrigués et voulaient apprendre de quelle façon il comptait traverser. Lorsqu'ils furent arrivés au rivage, Kataleim se contenta de dire : «Me suive qui veut faire son salut et celui de tous les Petchénègues !», puis, éperonnant son cheval, il entra dans la mer. Voyant cela, un autre fit de même, puis un autre après lui, aussitôt suivi de toute la multitude. C'est ainsi qu'ils traversèrent à la nage, à la hauteur de Saint-Tarasios[163], certains avec leurs armes tandis que d'autres s'en débarrassèrent d'abord. Une fois passés, ils réussirent, à marches forcées, à se réfugier auprès des leurs à Triaditza sans que personne osât s'opposer à eux pour leur barrer la route. La soudaineté de leur mouvement leur assura en effet un passage aisé. Quand donc ils se furent unis aux Petchénègues de Triaditza, ils envoyèrent des messagers aussi à ceux qui étaient établis dans d'autres régions et quand tous ne formèrent plus qu'un seul rassemblement, ils s'équipèrent en prenant dans les champs, en guise d'armes,

161. Il s'agit d'une des offensives turques de l'année 1048.
162. Ils sont encore à proximité de la capitale.
163. Kataleim traversa le Bosphore au nord de Constantinople, sans doute là où le détroit était resserré.

des haches de paysan, des faucilles et autres instruments de fer. Arrivés à Philippoupolis, ils passèrent l'Hæmos et toute leur multitude établit son camp près de la rivière qu'on appelle l'Osmos, dans la plaine qui borde le Danube, tandis que seul Selté restait à Lovitzos[164] pour s'y reposer. À peine Areianitès eut-il réuni les troupes macédoniennes qu'il se lança à leur poursuite. Il atteignit Selté à Lovitzos, où il avait son camp, et, s'il ne put s'emparer de lui avant qu'il ne s'échappe, il prit tout son camp, puis s'en retourna. Voilà comment se déroulèrent les affaires d'Occident.

462 *19. [Suite de l'offensive du sultan ; siège de Manzikierté ; belle défense d'Apokapès ; retraite du sultan]*

Le sultan, dont j'ai dit qu'il était très irrité de voir ses ambassadeurs traités avec mépris et de n'avoir pu obtenir ce qu'il voulait, se mit en campagne avec toute son armée et pénétra dans les pays soumis aux Romains[165]. Il vint jusqu'au lieu qu'on appelle Kômion[166], mais ne put rien faire qui mérite la moindre mention car, avant qu'il n'arrive, les gens du pays s'étaient réfugiés avec leurs biens les plus indispensables dans les forteresses : l'Ibérie, en effet, est couverte de forteresses très bien défendues[167]. Craignant d'aller plus avant parce qu'il avait appris que l'armée romaine s'était concentrée à Césarée, il s'en retourna tout brûlant de colère et cherchant à frapper un grand coup. Arrivé en Vaasprakanie, là encore, semblablement, il trouva tout entouré de murailles et s'engagea dans des sièges. Il tenta tout d'abord de s'emparer de la place qu'on appelle Manzikierté[168]. C'est une ville située sur un terrain plat ; mais elle est entourée d'une triple enceinte et elle a à l'intérieur de l'eau de source à profusion. Il se trouva qu'alors elle avait engrangé des provisions à foison[169]. Le sultan, croyant qu'il serait facile de s'en emparer parce qu'elle était située en un lieu propice à l'attaque, établit son camp tout près et entreprit de l'assiéger. Il passa trente jours à l'assaillir sans répit, utilisant les engins de siège les plus divers et toute sorte de machines.

Comme les assiégés repoussaient bravement les assauts grâce à l'expérience et à l'habileté du stratège – c'était le patrice Basile Apokapès[170] –, le sultan, voyant qu'il tentait l'impossible, décida de lever le siège et de prendre le chemin du retour. Mais Alkan[171], gouverneur des Chorasmiens, le retint de partir en lui

164. Aujourd'hui Loveč, ville située au nord de la chaîne du Balkan, entre Sofia et Tirnovo.

165. Cette offensive, qui visait l'Arménie, est connue aussi par les sources orientales ; elle commença au printemps 1054 sous la direction de Ţogril Beg en personne.

166. Okomi, sur la route menant à Erzeroum, déjà citée *supra*, p. 376.

167. Aristakès de Lastivert (p. 75-80) brosse un tableau différent : les campagnes furent ravagées. Les troupes seldjoukides se dispersèrent et une bande rencontra les Varanges stationnés à Baïburt, au sud de la Chaldie, et fut dispersée, prisonniers et butin étant repris.

168. Forteresse située au nord du lac de Van, capitale du Vaspourakan. Elle faisait partie du territoire de David le Curopalate et, à la mort de ce dernier, en l'an mil, elle revint à l'empire.

169. Selon Aristakès (p. 81-82), Ţogril Beg vint une première fois devant Mantzikert, dont les défenseurs, surpris, n'avaient pas de provisions, mais il ne resta que trois jours et, à son retour, la ville était bien approvisionnée.

170. Sans doute un petit-fils du Basile Apokapès, mentionné au temps de Basile II (cf. *supra*, p. 302, n. 237).

171. Ce n'est pas un nom, mais un titre, celui de khan. Matthieu d'Édesse (p. 87) l'appelle Osketsam, c'est-à-dire en arménien, aux cheveux d'or.

demandant d'attendre encore un jour et de s'en remettre à lui pour donner l'assaut à la ville. Cette requête plut au sultan, qui suspendit sa retraite. Au matin donc, Alkan réunit toute son armée. Il installa le sultan lui-même et les Turcs les plus distingués sur une éminence face à la porte orientale de telle façon qu'ils puissent regarder, puis, avec les machines de siège, il avança vers la porte dont je viens de parler. Il jugeait en effet qu'en cet endroit les remparts de la ville
463 étaient plus bas et moins forts, et que le lieu, où il y avait une élévation, était propice à l'assaut parce qu'il permettait à ceux qui étaient hors les murs de tirer d'en haut sur ceux de l'intérieur. Il divisa donc ses troupes en deux corps et disposa l'un d'entre eux sur la hauteur avec ordre de tirer sans cesse avec leurs arcs. Quant à lui, il avait des tentes d'osier tressé couvertes par dessus de peaux de bœuf, avec des roues sous la base des poteaux soutenant ces tentes : on appelle de tels engins des *lésai*. Il les remplit de troupes munies de hoyaux, de pioches et autres instruments agricoles, et il comptait pousser peu à peu ses tentes pour les plaquer contre les remparts, dont il pourrait ainsi à loisir et sans avoir rien à craindre saper les fondements, croyant que la densité des flèches empêcherait quiconque de se montrer au rempart. Voilà de quelle façon il imaginait prendre la ville.

Quand Apokapès vit cela depuis la muraille, il donna pour consigne aux défenseurs des murs de ne pas avoir peur et de ne pas se pencher au rempart. Ils devaient se contenter d'avoir à leur disposition des pierres tenant dans la main, des arcs et autres armes de jet, d'attendre son signal – c'était «Christ, au secours !» – et, quand il l'aurait donné, de passer à l'action. Il avait aussi avec lui de très grandes poutres dont l'extrémité était taillée en pointe. Voilà donc quels étaient ses ordres. Quant à Alkan, tandis que les Turcs, de l'extérieur, envoyaient leurs flèches dru comme grêle et paraissaient repousser les défenseurs des remparts, peu à peu, il poussa ses *lésai* et vint les appuyer contre la muraille. Lorsque les tentes furent arrivées tout près et qu'il parut impossible qu'on les fît revenir en arrière, tout à coup, Apokapès donna le signal et les hommes qu'il avait préposés aux poutres les jetèrent sur les tentes, tandis que les autres tiraient avec leurs arcs et lançaient leurs pierres. Alors donc, la tente où se trouvait Alkan, le toit transpercé de plusieurs poutres, se retourna, renversée par leur poids, et quand elle eut été retournée, ses occupants, laissés à découvert, reçurent de partout des pierres et des flèches sans que personne pût s'en défendre.
464 Tous moururent là, sauf Alkan, qui fut pris vivant parce qu'on l'avait reconnu à la splendeur de ses armes : deux jeunes gens pleins de valeur bondirent devant les portes de la ville, l'attrapèrent par les cheveux et le tirèrent dans la ville. Basile lui fit aussitôt couper la tête, qu'il jeta aux Turcs[172]. Le sultan, très éprouvé par ce malheur, leva le siège et se retira[173], prétextant certaines affaires urgentes

172. Basile resta catépan du Vaspourakan, tout en étant élevé à la dignité supérieure de vestarque ; puis il poursuivit une longue carrière, promu magistre et duc du Paristrion vers 1065, et finit sébaste et duc, plus ou moins indépendant, d'Édesse en 1083, date de sa mort (M. GRÜNBART, Die Familie Apokapes im Lichte neuer Quellen, *SBS*, 5, p. 35-36).

173. Sur le retour, le sultan s'empara de Arcke/Artzike, résidence d'un stratège, située sur la rive nord du lac de Van (ARISTAKÈS DE LASTIVERT, p. 87). L'information d'Aristakès est suspecte, car il pourrait y avoir une confusion avec Arčeš/Artzésion, ville située sur la route de Mantzikert vers Berkri et l'Azerbaïdjan.

qui le pressaient de retourner chez lui et menaçant de faire une nouvelle campagne contre les Romains au printemps suivant[174] avec une armée plus grande[175].

20. [Aplèspharès viole le traité qui l'unit aux Romains ; l'eunuque Nicéphore le contraint à le renouveler]

Monomaque, préoccupé par cette menace, désireux aussi de se protéger contre l'archonte de Tivion, Aplèspharès, qui avait rompu le traité signé du temps de Constantin et mettait à mal les territoires romains, rassembla tous les *tagmata* d'Orient et mit à leur tête un eunuque, Nicéphore, un ancien prêtre qui avait été attaché au service de l'empereur lorsque celui-ci était encore un simple particulier et qui, séduit par l'éclat et la gloire du siècle, avait renoncé au sacerdoce. L'empereur lui donna rang de recteur, le nomma stratopédarque et l'envoya en Orient : non qu'il fût spécialement actif et propre aux choses de la guerre, mais tout simplement parce qu'il était d'un dévouement constant envers l'empereur. Nicéphore, avec l'armée, monta jusqu'à ce qu'on appelle le Pont-de-fer et jusqu'à Kantzakion. Il ne put rencontrer les Turcs, qui avaient établi leur camp dans la plaine de Persarménie avec pour général Abimélech, un frère de Koutloumous, mais qui, informés de cette offensive massive des Romains, n'osant supporter cette attaque, étaient retournés chez eux. Cependant, l'armée romaine enferma Aplèspharès derrière ses remparts et, pillant toute la région alentour, le contraignit bien malgré lui à renouveler les traités et à donner comme otage Artaseiras, le fils de son frère Phatloum, prince du pays des Kantzakènes[176], avec lequel Nicéphore retourna à la capitale.

465 *21. [L'empereur fait appel à Kégénès ; attentat contre celui-ci ; l'empereur se défie de lui ; ses troupes font défection]*

Les Petchénègues, qui avaient passé l'Hæmos comme je l'ai dit, explorèrent la plaine qu'il y a entre cette montagne et le Danube et qui s'étend jusqu'à la mer. Ils trouvèrent un lieu avec des vallons, des bois et des fourrés de toute sorte, de l'eau et des pâturages : les gens du pays appellent ce lieu les Cent-Collines[177]. Ils s'y établirent et, partant de là, ils faisaient des razzias dont le territoire soumis aux Romains avait beaucoup à souffrir. L'empereur manda Kégénès dans la Ville reine pour prendre son conseil. Il vint aussitôt avec toute son armée et campa avec toutes ses forces dans la plaine que les Byzantins consacrent à leurs divertissements – on appelle ce lieu Maïtas. Avant qu'il ne rencontre l'empereur,

174. L'année suivante, Ṭogril Beg se dirigea vers Bagdad.

175. Toutes les sources s'accordent à louer le courage et l'ingéniosité d'Apokapès. Le sultan avait fait construire une grosse baliste. Selon Aristakès (p. 83-85), c'est un prêtre arménien qui sut construire un instrument qui intercepta les pierres lancées. Les Turcs auraient ensuite fait venir une ancienne catapulte géante, jadis construite pour Basile II. Un «Romain», se faisant passer pour un messager du gouverneur, l'aurait approchée et incendiée avec une grenade remplie de feu grégeois. Attaleiatès affirme que ce héros était un mercenaire latin (*Ἱστορία*, p. 35).

176. Phatloum commandait la principauté de Ganğa, dans le Caucase, dont la capitale (aujourd'hui Kirovabad) était située sur la route qui menait de Tiflis à Bardā'a.

177. Ce nom est aussi mentionné dans l'*Alexiade* (II, p. 104) lors des guerres contre les Petchénègues. La localisation exacte est incertaine, mais les Cent-Collines se trouvaient en Bulgarie, près de Preslav.

tandis qu'il ne savait pas même pourquoi il était convoqué, il est attaqué cette nuit-là par trois Petchénègues armés de poignards qui l'assaillent alors qu'il est couché et le blessent, mais de coups qui n'étaient pas mortels. En effet, les gardes du corps de Kégénès les découvrirent aussitôt, si bien qu'ils ne purent donner que des coups sans force avant de s'enfuir en courant tandis qu'arrivaient précipitamment à la rescousse la foule des soldats avec Valtzar, le fils de Kégénès. Ils furent pris.

Au matin donc, Valtzar mit son père sur un char à quatre roues derrière lequel étaient tirés, enchaînés, les auteurs de l'attentat, auxquels il n'avait rien osé faire de plus parce qu'ils en appelaient à l'empereur. Accompagné de toute son armée à cheval, suivant lui-même à pied avec son frère Goulinos le char que tiraient deux chevaux, il se rendit auprès de l'empereur et, parvenu à l'Hippodrome, il arrêta là son attelage tandis que lui-même entrait auprès de l'empereur. La rumeur l'avait précédé et lui avait ménagé d'avance l'entrée. Quand on l'eut introduit, l'empereur lui demanda pourquoi il n'avait pas aussitôt tiré vengeance des meurtriers de son père et comme Valtzar répondait que «c'était parce qu'ils ne cessaient d'invoquer votre nom», il en vint à des soupçons inconsidérés. Plus vite qu'on ne peut dire, il envoya des gens qui lui amenèrent les prisonniers, auxquels il demanda pour quelle raison ils avaient tenté d'assassiner le patrice. Ils répondirent : «C'est parce qu'il était hostile à Votre Majesté et qu'il s'apprêtait,
466 après être entré dans la ville au matin, à égorger tous les habitants, à la piller, puis à retourner rejoindre les Petchénègues.»

Alors qu'il aurait fallu enquêter sur ces déclarations et découvrir la vérité, l'empereur, loin de faire rien de tel, ajouta foi à des calomnies sans autorité ni consistance et fit venir au palais Kégénès qu'il enferma à la Porte d'Ivoire sous prétexte de le faire soigner par des médecins, séparant de lui ses fils, qu'il mit dans deux endroits différents. Quant à l'armée des Petchénègues, avec une bienveillance de façade, il l'accueillit avec des vivres et des boissons de toute sorte, tout en s'efforçant, dans la mesure du possible, de la dépouiller de ses armes et de ses chevaux et de la retenir sous bonne garde. Pour les auteurs de la tentative d'assassinat, il les laissa vivre en parfaite liberté où ils voulaient et comme ils voulaient. Il croyait que cette façon d'agir passerait inaperçue, mais il ne put tromper la vigilance du peuple petchénègue. Voyant leur chef retenu, ses fils séparés l'un de l'autre, ils pensèrent que tout cela n'était pas de bon augure. Quant à la liberté dont jouissaient les auteurs de l'attentat, ils y virent un indice évident d'hostilité. C'est pourquoi ils reçurent ce qu'on leur envoyait avec des signes de reconnaissance et des acclamations pour l'empereur, faisant mine par leurs actions d'approuver ce qui se passait. Mais à la nuit venue, sans que personne les en eût soupçonnés, ils quittèrent leur camp, firent route à marche forcée toute la nuit et, franchissant l'Hæmos le troisième jour, ils s'unirent eux aussi au gros des forces petchénègues. Tous unis, donc, et s'étant désormais procuré des armes à suffisance, ils passèrent l'Hæmos, établirent leur camp près d'Aulè – il s'agit d'une forteresse au pied de l'Hæmos non loin d'Andrinople – et se mirent à piller et à faire du butin.

22. [Défaites successives des Romains ; retraite des Petchénègues]

467 Informé de cette situation, l'archonte d'Occident, le magistre Constantin Areianitès, dont les forces, de son côté aussi, étaient déjà toutes prêtes, partit d'Andrinople et marcha contre les Petchénègues. Chemin faisant, il en trouva des groupes dispersés qu'il défit. Puis il rencontra le gros de l'armée dans la région de la forteresse qu'on appelle Dampolis[178]. Il l'attaqua et fut vaincu. Lors de cette bataille, bon nombre de Macédoniens et de Thraces tombèrent, et c'est alors en particulier que furent tués Théodore Strabomytès et Polys, des hommes de haute naissance qui s'étaient rendus fameux en trahissant Tornikios. Le magistre donc, de retour à Andrinople, annonça à l'empereur par lettre son échec et lui fit savoir qu'il fallait une armée fraîche. Il était impossible en effet de combattre un ennemi si nombreux avec les troupes qui étaient là et qui avaient déjà connu la déroute.

L'empereur, informé de ce qui s'était passé avant même de recevoir cette lettre, avait cherché, par des présents et des faveurs, à s'assurer le concours de Tyrach et des chefs petchénègues qu'il retenait à Constantinople. Quand ils lui eurent promis et juré d'apaiser leurs congénères, il les envoya tandis que de son côté, par lettre, il rappela les *tagmata* d'Orient et, ceux-ci arrivés, après qu'ils eurent traversé à Abydos et à Chrysopolis, il nomma stratège *autokratôr* le recteur Nicéphore, qu'il envoya contre les Petchénègues. Avec lui, il envoya Katakalôn Kékauménos, qu'il fit stratélate d'Orient, et Ervévios Phrangopôlos qui, à cette époque, commandait les gens de sa nation[179], leur ordonnant d'accompagner le recteur, de s'en tenir à son avis et de suivre ses ordres et ses volontés.

Nicéphore passa l'Hæmos avec ces troupes à l'endroit qu'on appelle Sidèra et marcha contre les Petchénègues. Une fois arrivé, il bivouaqua non loin des Cent-Collines au lieu dit Diakéné où il établit un solide retranchement. Il avait l'intention, le lendemain, de laisser là le train et les troupes inutiles et, ainsi allégé,
468 de partir en personne pour s'engager contre l'ennemi. Il croyait en effet follement qu'il s'emparerait d'eux sans coup férir et sa seule crainte et son seul souci étaient que certains d'entre eux ne s'enfuient sans qu'il les voie. Il n'était pas seul à croire cela. Toute l'armée pensait comme lui et ils avaient apporté des cordes et des lanières pour lier les captifs qu'ils feraient. Ce qui leur faisait croire cela, c'était l'échec que les Petchénègues avaient connu contre eux, avec Kégénès.

Cependant, les Petchénègues se rendirent compte que les Romains venaient les attaquer, car Tyrach et les chefs qu'on avait laissés quitter la Ville les avaient rejoints désormais et veillaient à leurs intérêts sans avoir cure des promesses qu'ils avaient faites à Monomaque. Les plus vaillants d'entre eux se portèrent en avant. Kékauménos, à grands cris, faisait valoir que c'était maintenant l'occasion de combattre, alors que l'ennemi était en petits groupes et dispersé, et qu'il ne

178. Aujourd'hui Jambol, en Bulgarie. Cette forteresse, située sur la vallée de la Tundza, contrôle la route entre le Balkan et l'Hæmos. Elle fut aussi un enjeu des combats qui opposèrent Alexis Comnène aux Petchénègues.

179. C'est le premier chef du contingent latin cité par les chroniques byzantines. Hervé avait auparavant servi sous les ordres de Maniakès, le stratège byzantin qui avait pour la première fois employé massivement des Francs, et il aura pu commander le contingent dit des Maniakates, en l'honneur de son premier chef.

fallait pas attendre que tous fussent assemblés[180]. Mais le reste de l'armée romaine n'approuvait pas ces propos et le recteur s'en moquait même ouvertement, disant : «Halte-là, stratélate ! C'est moi le général : n'usurpe pas le commandement. Il ne faut pas attaquer les Petchénègues dispersés parce qu'ils prendront peur et iront se cacher dans les taillis. Et pour les suivre, mon bon, je n'ai pas de chiens de chasse qui flairent leur piste et les débusquent de leurs cachettes !» Voilà donc ce qui se passait chez les Romains. Cependant, l'avant-garde des Petchénègues, arrivée près du camp romain, s'écarta quelque peu et établit un camp elle aussi, demandant à ceux qui la suivaient de venir au plus vite. Quand tous furent arrivés et se furent unis, le lendemain, comme le recteur avait fait avancer les troupes romaines, les Petchénègues eux aussi se rangèrent face à lui[181].

Le recteur en personne tenait le centre des lignes romaines. Kékauménos commandait l'aile droite, Phrangopôlos l'autre. La bataille s'engagea et les Romains furent mis en déroute. Les Stratélates[182] furent les premiers à s'enfuir,
469 tournant les talons, dit-on, sans avoir même pu supporter le bruit du sabot des chevaux. Seul Kékauménos tint bon avec ses serviteurs et quelques parents peu nombreux. Il combattit en héros et tomba avec tous les siens. Les Petchénègues, alors, n'osèrent pas engager de poursuite parce qu'ils craignaient des embuscades et c'est ainsi que les Romains purent s'échapper sans subir de dommages. L'ennemi, cependant, prit les dépouilles des morts, s'empara d'armes en grand nombre et même du camp romain avec les bagages. Il bivouaqua à l'abri du fossé romain.

Un Petchénègue nommé Koulinos, qui connaissait Kékauménos depuis que celui-ci avait commandé les forteresses danubiennes et que les peuples s'étaient mêlés l'un à l'autre, le trouva gisant parmi les cadavres. En effet, comme il le dépouillait, l'ayant retourné sur le dos, il le reconnut à son visage et voyant qu'il respirait encore, il le mit sur un cheval. Kékauménos était sans voix par suite des coups très durs qu'il avait reçus : l'un sur la tête, que le casque en tombant avait laissée nue, allait du sommet du crâne aux sourcils ; un autre, entré par le cou, près de la la racine de la langue, avait traversé la gorge et pénétré dans la bouche. Il avait aussi perdu tout son sang. Le Petchénègue le conduisit alors à sa tente et, à force de soins attentifs, il lui sauva la vie[183].

Les Petchénègues, qui s'étaient défaits si facilement de l'armée venue les attaquer, ravageaient désormais en toute impunité le territoire romain. L'empereur, apprenant ce malheur par les fugitifs, en fut bien sûr affligé. Il réunit encore des troupes, prit aussi celles qui étaient là, et il avait hâte d'effacer cette défaite l'an d'après.

180. De nouveau, Skylitzès utilise la source qui rapportait les exploits de Kékauménos. Le stratélate se trouve exonéré du désastre à venir.

181. Les deux lignes : p. 468^{37-38}, considérées par Thurn comme une interpolation de U, sont en fait une simple dittographie de 468^{33-35}. Nous ne les traduisons donc pas.

182. Ce *tagma* fut actif au XIe siècle.

183. On a trouvé sur le sol ukrainien, zone de parcours des tribus petchénègues, le sceau de Katakalôn Kékauménos, alors duc d'Antioche, qui pourrait bien témoigner de ses liens d'amitié avec Goulinos.

Au début de la troisième indiction, l'an 6558[184], l'empereur nomma stratège
470 *autokratôr* l'hétairiarque Constantin et l'envoya contre les Petchénègues. Constantin prit la tête des troupes qu'on venait de transférer d'Orient[185], les réunit avec celles qui avaient passé l'hiver en Occident et vint à Andrinople où, ayant établi un retranchement abrité d'un fossé profond, il restait à examiner avec l'élite de ses officiers par où il poursuivrait sa progression. Tandis qu'il réfléchissait, tout à coup, le 8 juin, les Petchénègues, qui avaient passé l'Hæmos, se présentèrent devant Andrinople. Des éclaireurs ayant informé Constantin de leur offensive, il tint conseil pour savoir s'il fallait livrer bataille ou non.

Mais alors que les meilleurs officiers délibéraient dans la tente de l'hétairiarque à propos de ce qu'il fallait faire, le patrice Samuel Bourtzès, un homme plein de présomption et d'arrogance qui était alors à la tête des troupes à pied et à qui on s'en était entièrement remis pour la garde du camp, sans attendre le signal de son chef, quitta son poste, fit une brèche dans le retranchement et, sortant avec les fantassins, se jeta sur les Petchénègues qui fondirent sur eux avec impétuosité. Les fantassins commençant à se trouver à la peine, Samuel envoya à l'hétairiarque messager sur messager pour lui demander du secours si bien que celui-ci fut contraint, bien malgré lui, de donner le signal de la bataille. L'armée sortit donc tout entière au lieu dit Basilikè Libas. Une bataille générale s'engagea et, tout étant fait à la hâte et sans ordre, comme aussi les fantassins avaient déjà été vaincus et que les Pechénègues avaient pris courage, les Romains subirent une déroute épouvantable. Ils n'eurent que peu de tués mais durent s'enfermer, couverts de honte, derrière le retranchement. Le patrice Michel Dokeianos tomba sur le champ de bataille et le magistre Constantin Areianitès reçut au ventre une blessure grave dont il mourut deux jours plus tard. Il y eut aussi quelques morts obscurs, mais très peu nombreux. Tout le reste de l'armée s'était lâchement enfermé dans le camp retranché où il était assiégé par les Petchénègues qui comblaient le fossé avec des pierres et des branches, faisant tous leurs efforts pour s'emparer de vive force de ce retranchement. Ils y seraient parvenus si un trait lancé par une
471 catapulte n'était venu frapper et transpercer Soultzous et son cheval, spectacle qui plongea les Petchénègues dans un grand effroi. De plus, le protospathaire Nicétas Glabas, qui était le topotérète du *tagma* des Scholes, sortit d'Andrinople pour prêter main forte. Le voyant, s'attendant en outre à ce qu'arrive le syncelle Basile avec les troupes bulgares – son arrivée était en effet prévue –, les Petchénègues prirent peur, se dispersèrent et se retirèrent en fuyant çà et là : autrement, l'armée romaine eût péri jusqu'à son dernier homme.

23. [Accusation de lèse-majesté contre les fils d'Euthyme]

Cette année-là aussi, on accusa de tentative d'usurpation certains archontes de la Ville à la tête desquels se trouvaient Nicéphore et Michel, les fils d'Euthyme[186], ainsi que plusieurs personnes de leur famille. Tous réchappèrent

184. À l'automne 1049.

185. Cette année-là, les attaques seldjoukides ont temporairement cessé.

186. Nous ignorons les motifs du complot, mais les fils d'Euthyme sont attestés comme juges, notamment dans le thème des Thracésiens, fonction qu'ils exercèrent l'un et l'autre (*DOSeals*, III.2.18).

à l'exception du seul Nicéphore qui, condamné sans enquête, fut exilé après que sa fortune eut été confisquée.

24. [Dispositions de l'empereur contre les Petchénègues ; succès de Jean le Philosophe aux Katasyrtai]

L'empereur, soucieux de trouver les moyens par lesquels les Romains pourraient l'emporter sur les Petchénègues, fit sortir Kégénès de prison et l'envoya chez ses congénères qu'il s'engageait à diviser et à disposer en faveur de l'empereur. Il rassembla aussi en un seul corps toutes les troupes auxiliaires, je veux parler des Francs et des Varanges, fit venir en plus des archers montés de Télouch, de la Montagne Noire et de Karkaros, environ vingt mille hommes, confia chaque peuple à des hommes distingués et établit comme commandant suprême le patrice Bryennios, qu'il nomma ethnarque[187]. Puis il les envoya pour faire obstacle aux Petchénègues et pour les contenir, car, après la bataille d'Andrinople, en étant venus à un mépris complet des Romains, ils ravageaient et incen-
472 diaient en toute impunité la Macédoine et la Thrace, tuant sans pitié même les enfants à la mamelle, au point qu'un parti d'entre eux poussa jusqu'aux Katasyrtai, qui sont tout près de la Ville reine. À vrai dire, ils ne tardèrent guère à être anéantis. L'empereur en effet équipa une armée qu'il forma de gardes du palais et de quelques autres hommes qu'il lui fut donné de trouver. Il la confia à l'un des eunuques de la chambre de l'impératrice Zoé, le patrice Jean surnommé le Philosophe[188], et se débarrassa ainsi facilement de ces ennemis, car Jean, les attaquant la nuit, les trouva tous ivres et couchés et il les massacra ; puis il mit leurs têtes sur des charrettes de paysans et les porta à l'empereur.

25. [Mort de Kégénès ; succès romain devant Charioupolis]

Kégénès partit donc. Il envoya un émissaire aux Petchénègues, et, comme ceux-ci lui promettaient, avec des serments, qu'ils feraient ce qu'il voulait, il se fia à la foi jurée et vint. Ils le tuèrent aussitôt et le découpèrent en menus morceaux.

Bryennios, avec les troupes qu'on lui avait confiées, vint à Andrinople et il s'occupait de surveiller les villages. On envoya comme commandant suprême de l'armée le patrice Michel l'*akolouthos*[189], avec ordre lui aussi d'éviter une bataille générale tout en empêchant et en arrêtant les incursions. Michel partit rejoindre Bryennios et se mit à l'œuvre. Tout d'abord, il rencontra à Goloè un parti de Petchénègues qu'il mit en fuite et qu'il anéantit ; puis il trouva encore à Toplitzos – une forteresse des bords de l'Euros – un autre détachement isolé de Petchénègues. Il le détruisit. De ce fait, les Petchénègues, qui se mirent à redouter

187. En 1050, les Byzantins changent de tactique avec la nomination de Bryennios, car ils évitent désormais les batailles rangées générales. Bryennios, dont nous ignorons le prénom, est le premier membre de cette illustre famille d'Andrinople à être mentionné par Skylitzès. Son fils, Nicéphore, tenta vainement de s'emparer du pouvoir en 1078, mais son arrière-petit-fils épousa Anne, fille aînée de l'empereur Alexis Comnène.

188. Philosophe est un nom de famille, porté par d'autres fonctionnaires, peut-être un nom d'origine arabe ou du moins orientale : dans la seconde moitié du XI[e] siècle, en effet, est attesté un Basile Chasanès, fils du Philosophe, magistre et juge du Velum (STAVRAKOS, *Bleisiegel*, p. 405).

189. L'*akolouthos* commandait probablement les Varanges.

ces troupes, évitèrent de venir piller les villages des pieds de l'Hæmos et dirigèrent toutes leurs attaques contre la Macédoine. Avec toute l'élite des hommes les plus valeureux, ils ravageaient les villages de Macédoine, se préparant à recevoir de pied ferme tout ennemi qui se présenterait. Apprenant cela, Bryennios
473 et Michel levèrent le camp de nuit de façon que personne ne pût voir où ils partaient, et, à marche forcée, vinrent à Charioupolis[190] où ils entrèrent avec l'armée, attendant le moment. Les Petchénègues, après avoir pillé toutes les campagnes et tous les domaines aux abords des villes, revinrent au moment où l'on détèle les bœufs et, arrivés près de Charioupolis, ils établirent leur camp, ignorant totalement qu'une armée fût dans la ville. C'est pourquoi ils étaient dans l'insouciance, occupés à danser au son des flûtes et des cymbales. La nuit venue, les hommes de Bryennios et de Michel sortirent et, les trouvant couchés en train de ronfler, ils les tuèrent tous. Ce désastre inspira de la crainte aux Petchénègues et les fit se replier sur eux. C'est pourquoi lors des quatrième et cinquième indictions[191] ils ne faisaient plus leurs incursions librement, mais avec circonspection.

26. *[Ascension de Romain Boïlas]*

C'est vers cette époque aussi qu'eut lieu la soudaine ascension de Romain, appelé Boïlas[192]. Il servait dans les hétairies, et sa langue insinuante lui valait une réputation d'homme plaisant et spirituel. Un jour, il se trouva en présence de l'empereur qui prit grand plaisir à sa conversation et qui, depuis ce moment, ne se sépara plus de lui un instant, l'utilisant comme conseiller, assistant et ministre dans toutes ses affaires. Petit à petit, il lui fit monter les degrés des honneurs, l'élevant et l'exaltant au point qu'il occupa le premier rang au palais. Cet homme, un intrigant plein de souplesse, épris du trône, ne cessait de sonder ceux des sénateurs qui étaient hostiles à l'empereur, auxquels il dévoilait son secret. Tous ceux qui acceptaient de parler complot, il les gagnait doucement et insensiblement, s'assurant d'eux par des serments. Quant à ceux que le seul fait
474 d'entendre ses propos rebutait, il faisait mine de les approuver et d'admirer leur loyauté envers l'empereur, disant qu'il ne leur avait tenu de tels discours que pour les éprouver et leur jurant qu'il parlerait en leur faveur à l'empereur. À la fin, après qu'il eut ainsi corrompu plusieurs des gens de la Ville, il fut pris en flagrant délit de complot. Tous ceux qui participaient à sa conjuration, après de rudes interrogatoires, furent privés de leurs biens et exilés, mais Romain n'eut rien de fâcheux à subir. L'empereur se détourna de lui quelque temps, puis lui pardonna, et il retrouva sa position précédente.

190. Aujourd'hui Hayrabolu, au sud de Bulgarophygon/Babaeski, sur la route qui menait de Raidestos à Didymotique.

191. Entre septembre 1050 et septembre 1052.

192. Vieille famille, sans doute d'origine slave. À cette époque elle semble établie en Cappadoce. Un de ses membres, Eustathe, contemporain de Romain, a laissé un testament daté de 1059 (LEMERLE, *Cinq études*, p. 15-63). Psellos (*Chronographie* II, p. 38-45 et p. 47) a donné une longue relation de cette intrigue de cour, somme toute bien modeste.

27. *[Guerre civile entre le sultan, Abramios et Koutloumous ; le sultan en Ibérie ; envoi de Michel l'akolouthos ; retraite du sultan]*

Le sultan, comme je l'ai dit, était plein de ressentiment contre son frère Abramios et sans cesse il complotait contre sa vie, songeant continuellement à le tuer. Abramios, voyant venir le coup, s'enfuit auprès de Koutloumous son neveu avec lequel il entreprit de faire la guerre au sultan. Ce dernier les rencontra près de la localité qu'on appelle Pasar. Il les mit en déroute et fit tuer Abramios, qu'il avait capturé. Quant à Koutloumous, qui s'était enfui avec six mille hommes et avec Mélech, le fils d'Abramios, il envoya des émissaires à l'empereur en le suppliant de l'accueillir et de faire de lui un allié et un ami des Romains, puis il se rendit en Persarménie près de la localité qu'on appelle Karsé[193] où il attendit la réponse à son ambassade tout en assiégeant la ville, dont il s'empara sauf la citadelle. Le sultan, lancé sur leurs traces, vint en Ibérie avec ses forces et Koutloumous, l'apprenant, s'enfuit dans le Saba et l'Arabie Heureuse[194]. Arrivé en Ibérie, le sultan pillait et brûlait tout sur son passage si bien que l'empereur se hâta de rappeler Michel l'*akolouthos* d'Occident et l'envoya en Ibérie[195]. Quand Michel y fut parvenu, il rassembla les Francs et les Varanges qui étaient dispersés en Chaldie et en Ibérie et s'empressa comme il pouvait d'enrayer les incursions du sultan. Celui-ci, apprenant sa rapide offensive, et qu'après avoir rassemblé une armée il avait hâte d'en découdre avec lui, jugea avec bon sens
475 qu'aucun des deux résultats possibles de l'affaire ne lui apporterait de gloire : s'il l'emportait, il n'aurait vaincu qu'un esclave de l'empereur, et s'il était vaincu, il serait couvert de honte. Il leva donc le camp et retourna à Tabriz avec toute son armée.

28. *[Traité avec Michel, prince des Serbes ; cadeaux du prince d'Égypte ; désastre romain et paix de trente ans avec les Petchénègues]*

À cette époque aussi, Michaèlas, le fils d'Étienne qui avait succédé à son père comme prince des Triballes et des Serbes, fit un traité avec l'empereur et fut inscrit au nombre des alliés et amis des Romains avec rang de protospathaire[196].

193. En 1053, Kars, capitale du petit royaume arménien du Vanand – alors dirigé par le roi Gagik (1029-1064, date à laquelle il livre son royaume aux Byzantins), homonyme du souverain d'Ani –, avait été prise par les Seldjoukides, sans doute commandés par Qutlumuš (FELIX, *Byzanz und Islam*, p. 173).

194. Ces informations sont fantaisistes. Qutlumuš avait occupé Mossoul pour le compte de Ṭogril Beg, lors de la grande offensive de ce dernier vers Bagdad. Ensuite Qutlumuš fut battu par Basāsīrī et incita le sultan à venger sa défaite. Pendant ce temps Ibrāhīm Īnāl incite les Turcomans d'Iran à se soulever, mais il est battu et tué. Ce n'est qu'en 1061 que Qutlumuš commence à affronter le sultan puis, après la mort de Ṭogril Beg, il combat son successeur Alp Arslan et trouve la mort en janvier 1064 alors que ses fils, dont Sulaimān, futur maître de Nicée, sont faits prisonniers : CAHEN, *Qutlumush*, (*supra*, p. 372, n. 123), p. 22-24.

195. Le récit de Sklylitzès est confus, car il revient à l'attaque du sultan de 1054, pendant laquelle des Francs et des Varanges ont repoussé des bandes turques.

196. La date de ce traité est incertaine car elle dépend de la chronologie de Skylitzès, peu fiable en règle générale, mais qui semble plus assurée pour le règne de Monomaque. Cet événement pourrait dater de 1053, s'il est bien contemporain de la grave défaite des Byzantins face aux Petchénègues.

Le prince d'Égypte envoya depuis son pays à l'empereur un éléphant et une girafe[197].

L'empereur, qui voulait se débarrasser complètement des Petchénègues, réunit les troupes de toute part, Orient et Occident, et les confia à Michel l'*akolouthos*. Il ordonna aussi au syncelle Basile de prendre la tête des régiments bulgares et il les envoya tous deux contre les Petchénègues. Quand ceux-ci l'apprirent, ils établirent près de la Grande Perthslave un camp qu'ils fortifièrent d'un fossé profond avec des palissades puis, à l'arrivée des Romains, ils se retranchèrent à l'intérieur du fossé et soutinrent le siège[198]. Comme les Romains perdaient leur temps en vain, sans obtenir aucun résultat notable, que, de plus, les provisions venaient à se raréfier, ils tinrent conseil sur ce qu'il fallait faire et l'avis unanime fut de s'en retourner. En plein cœur de la nuit, en silence, selon les ordres, ils ouvrirent les portes et partirent. Cela n'échappa pas à Tyrach qui, apprenant qu'ils voulaient s'enfuir, fit sortir de son camp des troupes très nombreuses qu'il envoya sur les routes par où les Romains allaient passer. Quant à lui, il attaqua aussitôt ses ennemis qui sortaient. Les Romains subirent une terrible déroute. Certains furent égorgés par les Petchénègues qui, venant derrière eux, les rattrapèrent ; d'autres furent pris alors qu'ils faisaient route par les troupes qui s'étaient emparées des passages difficiles. Il y eut donc de lourdes pertes, parmi lesquelles
476 le syncelle en personne. Les autres, avec Michel, se réfugièrent à Andrinople[199]. L'empereur, très affligé de ce désastre, regroupa les rescapés de la déroute, recruta d'autres troupes, rassembla des mercenaires, et il jugeait que la vie ne valait pas la peine d'être vécue s'il n'anéantissait pas complètement le peuple des Petchénègues. Mais ceux-ci en furent informés par un transfuge et ils envoyèrent une ambassade à l'empereur pour demander la paix. L'empereur reçut cette ambassade et établit avec les Petchénègues une paix de trente ans[200].

29. *[Folle prodigalité de Constantin ; ses belles œuvres]*

Engagé dans la construction d'un monastère consacré à saint Georges le Mégalomartyr au lieu dit les Manganes, l'empereur dépensait sans compter l'argent de l'État dans ces constructions[201], tantôt bâtissant, tantôt détruisant ce

197. Constantin IX entretint des relations étroites avec les Fatimides, Psellos critiquant l'humilité de Monomaque à l'égard d'al-Mustanṣir (*Chronographie* II, p. 64). La trêve de dix ans signée par Michel IV en 1035/1036 fut renouvelée et, en 1054, l'empereur envoya d'abondantes quantités de blé à l'Égypte qui souffrait d'une famine (FELIX, *Byzanz und Islam*, p. 119-120 et A. HAMDANI, Byzantine-Fatimid Relations before the Battle of Mantzikert, *Byzantine Studies/Études byzantines*, 1, 1974, p. 169-179).

198. Les Petchénèges sont solidement retranchés au nord de l'Hæmos et Monomaque craignait qu'ils ne constituent un nouvel État nomade, comme les Bulgares avant eux.

199. Michel Attaleiatès (*Ἱστορία*, p. 29-33) offre un long récit de cette bataille, car son héros, le stratège Nicéphore Botaneiatès, y participa. Il explique que la défaite eut pour cause la division du commandement et notamment l'incapacité du gouverneur de Bulgarie, Basile le Syncelle. Lors de la retraite, Nicéphore Botaneiatès, qui commandait sans doute un *tagma* oriental, réussit à sauvegarder ses troupes, en maintenant une parfaite cohésion.

200. Monomaque accepta le maintien des Petchénègues dans la région de Preslav et de Dristra, là où ils s'étaient établis, car le pays convenait bien à leur mode de vie. L'empereur attribua aussi des dignités aux notables des villes du Paristrion, pour s'assurer leur loyauté.

201. Les Manganes étaient déjà le centre d'un *kouratorikion* attesté depuis le début du IXe siècle, rénové par Basile Ier, dirigé par un curateur. Mais Constantin Monomaque, qui vouait un culte

qu'il avait bâti, et ses besoins devinrent si pressants qu'il imagina à cause de cela toute sorte de trafics et qu'il inventa des impôts extravagants et compliqués. Il nommait en effet pour l'impôt des percepteurs impies et criminels grâce auxquels il rassemblait de l'argent par des procédés injustes. Il alla jusqu'à faire licencier par Léon Serblias l'armée d'Ibérie, qui comptait environ cinquante mille hommes[202], et, au lieu de soldats, il tirait de ces régions des tributs élevés[203]. Il imagina encore bien d'autres impôts scélérats et iniques dont j'aurais honte de faire le catalogue. Mais ce qu'il est nécessaire de dire, je vais le dire : c'est à partir de cet empereur, à cause de sa prodigalité et de son faste ostentatoire, que les affaires des Romains commencèrent à péricliter[204] ; et depuis, jusqu'à ce jour, peu à peu, elles ont régressé pour en arriver à une faiblesse extrême. En effet, voulant absolument faire preuve de générosité, il en était venu au comble de la prodigalité.

Cependant, les belles actions ne lui furent pas tout à fait étrangères, et on lui
477 rapporte même quelques œuvres qui méritent d'être retenues par l'histoire. Le monastère que j'ai dit, les asiles de vieillards qui s'y trouvent, les hospices et les hôpitaux, méritent des louanges, et ce qu'il fit pour la Grande Église est également digne d'éloges. Jusqu'à lui en effet, on n'offrait à Dieu dans cette église le sacrifice non sanglant que pour les grandes fêtes, ou encore les samedis et les dimanches, jamais les autres jours parce que les revenus étaient insuffisants. Il décréta de les augmenter largement, assez pour qu'on célébrât quotidiennement la sainte messe, usage qui persiste jusqu'à nos jours. Il offrit aussi à cette église des vases consacrés aux saintes libations, faits d'or, avec des perles et des pierres précieuses, qui dépassaient de loin tous les autres par leur taille, leur beauté et leur prix. En outre, il l'embellit encore d'autres objets en grand nombre. Voilà pour ce qu'il fit[205].

particulier à saint Georges, dont il possédait une relique, décida de construire une fondation, *oikos* ou *sékréton*, destinée à fournir d'importantes ressources à sa maîtresse. Psellos affirme qu'il tirait prétexte de la surveillance des travaux pour rendre visite à la Sklèraina, qui habitait à proximité au Kynègion (*Chronographie*, p. 143-144). Cet *oikos* fut doté de bâtiments magnifiques, d'un hospice, d'un hôpital, d'une résidence pour les pauvres... L'*oikos*, inauguré le 21 avril 1047, avait à sa tête l'économe du Tropaiophore. Sur cette fondation, cf. N. OIKONOMIDES, *St. George of Mangana*, (art. cit. *supra*, p. 371, n. 120) p. 239-247.

202. Ce nombre ne saurait s'appliquer à l'effectif des soldats actifs dans l'armée d'Ibérie. Il s'agit peut-être du nombre de familles inscrites sur les registres militaires.

203. Cette mesure fait l'unanimité contre elle chez les historiens de l'époque. Constantin Monomaque voulait remplacer le service militaire des autochtones par l'impôt et aligner l'Ibérie sur le modèle des thèmes romains «traditionnels». En fait, la résistance de l'armée d'Ibérie à Mantzikert face au sultan lui-même montre bien qu'à la veille de la mort de Monomaque, rien n'indique l'effondrement prochain des défenses de la frontière.

204. L'accusation portée contre l'empereur d'avoir affaibli le potentiel militaire de l'empire paraît excessive, si l'on remarque que de grands généraux l'ont servi : Katakalôn Kékauménos, Basile Apokapès, Isaac Comnène, Michel Iasitès...

205. Cette générosité impériale est illustrée à l'intérieur même de Sainte-Sophie par la fameuse mosaïque représentant Monomaque donnant une bourse à l'église. Comme nous l'avons dit (cf. *supra*, p. 311, n. 2), le portrait original était celui de Romain III, mais la tête et le nom de l'empereur avaient été remplacés (N. OIKONOMIDÈS, The Mosaïc panel of Constantine IX and Zoe in Saint Sophia, *REB*, 36, 1978, p. 219-232)

30. [Peste et grêle ; mort de Constantin ; Théodora impératrice]

Lors de la septième et de la huitième indiction, une peste s'abattit sur la Ville reine au point que les vivants ne suffisaient pas à enterrer les morts. Pendant l'été de la septième indiction, il y eut une grande grêle qui tua non seulement des bêtes, mais aussi des hommes[206].

L'empereur, tenu par la maladie qui lui était habituelle, la goutte, était couché au monastère des Manganes qu'il venait de faire construire. Comme un autre mal s'était déclaré en plus et que déjà la mort approchait, les plus hauts dignitaires du palais – c'est-à-dire le logothète Jean, le principal conseiller de l'empereur après que Leichoudès eut été chassé[207], le protonotaire du drome Constantin, le préposé à l'Encrier Basile et tous ceux qui étaient proches de l'empereur à quelque
478 autre titre – réfléchissaient à la personne qu'ils allaient installer sur le trône impérial. Tous furent d'avis que le bon candidat, pour cela, était Nicéphore Prôteuôn[208]. On envoya donc un courrier rapide en Bulgarie pour le faire venir de là : car à cette époque il se trouvait être gouverneur de ce pays. Apprenant cela, les serviteurs de l'impératrice Théodora – Zoé avait déjà quitté ce monde[209] –, je veux parler de Nicétas Xylinitès[210], de Théodore et de Manuel, firent monter Théodora sur une galère et l'amenèrent dans les salles princières du Grand Palais où ils l'acclamèrent comme *autokratôr*. L'empereur, qui mourut aux Manganes[211], fut enterré sans cérémonies et les serviteurs de Théodora l'impératrice envoyèrent des hommes arrêter Prôteuôn à Thessalonique[212]. De là, ils le firent conduire dans le thème des Thracésiens où ils le reléguèrent au monastère de Kouzènas[213].

206. L'été de la septième indiction correspond aux mois de juillet à septembre 1054. Il est remarquable que Skylitzès, comme les autres chroniqueurs byzantins, passe sous silence un événement qui a pourtant marqué la mémoire de la chrétienté, à savoir l'excommunication réciproque du patriarche Michel Cérulaire et des légats du pape en juillet 1054, ce qu'on a improprement appelé le schisme de 1054 [cf. M. KAPLAN, Le "schisme" de 1054. Quelques éléments de chronologie, *Byzsl.*, LVI (1) (Mélanges Vl. Vavřínek), 1995, p. 147-157].

207. Cet eunuque, *épi tou koitônos*, proèdre du Sénat a fait l'objet d'un portrait à charge de la part de Psellos qui fut sans doute écarté de la cour de Monomaque par ce personnage (*Chronographie* II, p. 58).

208. Le gouverneur de Bulgarie en était habituellement le duc ou catépan, mais Nicéphore Prôteuôn est cité auparavant comme juge et ceux qui le soutenaient étaient tous de hauts fonctionnaires civils. Sur cette famille dont on connaît plusieurs représentants, cf. CHEYNET, *Pouvoir*, p. 65-66.

209. Zoé mourut vers 1050. Psellos (*Chronographie* II, p. 50) rapporte qu'elle s'est éteinte de vieillesse à l'âge de soixante-douze ans. Elle fut ensevelie dans l'église qu'elle avait fondée, celle du Christ Antiphonète (ANONYME DE SATHAS, *MB*, VII, p. 163).

210. Les Xylinitai appartenaient à l'une des plus anciennes lignées de l'empire, dont les plus anciens représentants sont attestés au début du VIII[e] siècle, quand Nicétas Xylinitès soutint vainement un complot contre Léon III l'Isaurien (THÉOPHANE, p. 400).

211. Constantin Monomaque mourut le 7 ou le 8 janvier 1055.

212. Comme le dit Attaleiatès (*Ἱστορία*, p. 38), Monomaque mourut avant d'avoir pu mener à bien son projet.

213. Sans doute le monastère fondé par Lazare du Galésion, situé à proximité de Magnésie du Méandre (JANIN, *Grands centres* II, p. 241).

479

THÉODORA[1]

1. [Nominations ; exil de Bryennios ; mort de l'impératrice]

Ayant ainsi hérité du trône de ses ancêtres[2], Théodora se débarrassa tout de suite de ceux qui avaient projeté de faire Prôteuôn empereur, auxquels elle confisqua leurs biens avant de les exiler. Elle promut tous ses eunuques aux plus hautes charges[3], nommant domestique des Scholes d'Orient Théodore, qu'elle envoya en Orient afin de s'opposer aux incursions des Turcs, après avoir démis de sa charge de stratopédarque le magistre Isaac Comnène[4]. En effet, Monomaque avait fait passer en Orient toutes les troupes macédoniennes dont les commandants, y compris Bryennios, étaient tous macédoniens : c'était parce que, selon le bruit qui courait chez les Turcs, le destin voulait que ce peuple fût anéanti par une armée semblable à celle avec laquelle Alexandre de Macédoine avait anéanti les Perses. Elle nomma également logothète du drome Nicétas[5], et Manuel drongaire de la Veille. Elle s'adjoignit d'autre part, à cause de sa grande expérience dans le gouvernement de l'État, le syncelle Léon, appelé Strabospondylos, qui avait servi jadis l'empereur Michel[6]. {De plus, après le décès de l'archevêque de Bulgarie Léon, elle fit nommer le moine Théodoulos, qui était originaire d'Ikonion, une ville de la Tétrapole, et qui était higoumène du monastère Saint-Môkios-le-Mégalomartyr. Il n'avait jamais touché si peu que ce fût

1. Sur Théodora, voir en dernier lieu, K.-P. TODT, Die Frau als Selbstherrscher: Kaiserin Theodora, die lezte Angehörige der Makedonischen Dynastie, *JÖB*, 50, 2000, p. 139-171.

2. Psellos (*Chronographie* II, p. 70-71) expose comment Théodora, qui a embarqué sur un vaisseau depuis son lieu de relégation, est immédiatement accueillie par la garde impériale qui la salue sur-le-champ, en raison de la «pourpre dont elle avait été emmaillotée».

3. Selon Psellos (*Chronographie* II, p. 72), l'opinion de la capitale fut surprise de voir la vieille impératrice gouverner elle-même sans choisir un nouvel empereur. Comme Michel Cérulaire, le patriarche, était en désaccord patent sur ce point avec Théodora, l'impératrice songeait à le destituer (*ibid.*, p. 80).

4. Isaac était le fils aîné de Manuel Comnène-Érôtikos, le défenseur de Nicée contre Bardas Sklèros révolté sous Basile II. Après la mort de Manuel, l'empereur Basile II s'était chargé de l'éducation d'Isaac et de son frère, Jean. Isaac épousa Catherine, de la famille royale bulgare, et Jean, Anne Dalassènè. Sous Théodora, Isaac a derrière lui une longue carrière d'officier qui l'avait amené à commander de grands thèmes dont celui du Vaspourakan. À la mort de Monomaque, il était sans doute stratopédarque d'Orient et, à ce titre, responsable de la sécurité de la frontière orientale. L'impératrice éloignait les fidèles de Monomaque.

5. Nicétas Xylinitès qui avait favorisé sa venue au pouvoir.

6. Léon Strabospondylos ou Paraspondylos (PSELLOS, *MB*, V, p. 104, 115...) appartenait sans doute à la famille des Spondylai qui, à cette date, fournissait de nombreux fonctionnaires civils (SEIBT, *Bleisiegel*, n° 163). Si Michel Psellos (*Chronographie* II, p. 74-76) lui est assez peu favorable, Michel Attaleiatès (*Ἱστορία*, p. 39) le couvre d'éloges, notant qu'il était incorruptible. Léon avait servi Michel IV, mais il était apparemment plus ou moins en disgrâce sous Monomaque (Sur Paraspondylos, cf. E. de VRIES - van der VELDEN, Les amitiés dangereuses : Psellos et Léon Paraspondylos, *Byzsl.*, 60, 1999, p. 315-350).

aux sciences profanes ; mais il était parvenu au sommet de celle qui est divine et il regorgeait des grâces et des vertus qui en naissent[7].} Voilà pour la Ville.

Bryennios, ayant entendu dire que l'empereur était mort, leva le camp avec les Macédoniens et vint à Chrysopolis. L'impératrice le fit arrêter parce qu'il
480 avait quitté son poste sans en avoir reçu l'ordre, lui confisqua ses biens et l'envoya en exil. Quant à l'armée, elle prit des dispositions pour lui faire rebrousser chemin[8]. Mais après être restée en vie toute la neuvième indiction, c'est-à-dire l'an 6564, elle tomba malade d'une occlusion intestinale vers la fin août de cette même indiction, et mourut[9].

2. [Choix de Michel le Stratiotique]

Ses eunuques, d'accord avec le syncelle Léon, firent monter sur le trône impérial, alors même qu'elle agonisait encore, le patrice Michel le Stratiotique[10]. Il était originaire de Byzance et c'était un homme simple et sans détours qui depuis son enfance ne s'était occupé que de la caisse de l'armée, au-delà de quoi il ne connaissait rien. Il avait déjà passé la force de l'âge et touchait à la vieillesse, à laquelle convient la retraite ainsi que l'a déclaré le poète Archiloque[11]. S'ils firent cela, c'était pour qu'il n'eût d'un empereur que l'habit et le nom tandis qu'eux-mêmes conduiraient l'État à leur guise et seraient les maîtres absolus. Il s'était engagé lui-même par serment à ne jamais rien faire sans prendre leur avis ou contre leur volonté.

7. Addition de ACEUV. L'archevêque Théodoulos est aussi connu par une liste des archevêques de Bulgarie rédigée au XIIe siècle. Il fit construire la grande église d'en haut à Ochrid avec le concours financier de Jean Anzas. Il dut mourir vers 1063 (*Theophylacti Achridensis orationes, tractatus, carmina*, introduction, texte, traduction et notes par P. GAUTIER, *CFHB* XVI/1, Thessalonique, 1980, p. 31-32).

8. Depuis l'entrée de Togril Beg à Bagdad, l'Orient était à nouveau menacé par les Turcs et subit plusieurs incursions. Théodora envoya une ambassade à Bagdad (ARISTAKÈS DE LASTIVERT, p. 93-94). Sur les premières invasions turques en Anatolie, cf. C. CAHEN, La première pénétration turque en Asie Mineure (seconde moitié du XIe siècle), *Byz.*, 18, 1948, p. 5-67 et Sp. VRYONIS, *The Decline of Medieval Hellenism in Asia Minor and the Process of Islamization from the Eleventh through the Fifteenth Century*, Los Angeles, 1971, p. 70-113.

9. Le 27 août 1056 (SCHREINER, *Kleinchroniken*, nº 15, § 13, p. 160).

10. Michel, appelé Bringas, était apparenté au parakoimomène Joseph Bringas, qui s'était opposé à Nicéphore Phocas en 963. Il avait exercé la charge de logothète du *stratiôtikon*, ce qui explique son surnom. Il était, semble-t-il, âgé et sans descendance.

11. Archiloque, fragment 50D = 330 West.

481
MICHEL LE VIEUX

1. [Rébellion intempestive du proèdre Théodose]

Alors que Michel avait été proclamé empereur le 31 août de la neuvième indiction, le proèdre Théodose, fils de l'oncle paternel de l'empereur Constantin Monomaque, apprenant cette proclamation, s'en plaignit avec véhémence. Sans rien délibérer, sans calculer ni les difficultés de l'entreprise ni les risques d'échec, ni quel coup de dés il allait tenter, il assembla les esclaves nés dans sa maison et les autres, ceux qui le servaient à tel ou tel titre, bon nombre de voisins et quelques relations, bref, toutes les têtes les plus folles, et, partant au soir de sa maison qui se trouve vers l'endroit qu'on appelle Léomakellion[1], il s'avança par l'avenue dans la direction du palais, s'indignant, se plaignant, criant à l'injustice en disant à tous ceux qu'il rencontrait qu'on l'avait traité le plus iniquement du monde, et revendiquant l'empire comme s'il se fût agi d'un bien héréditaire qui lui serait revenu de droit parce qu'il était, par le sang, plus proche parent que quiconque du défunt empereur[2]. Arrivé au prétoire, il fit enfoncer les portes de la prison et en tira ceux qui s'y trouvaient enfermés, dont il espérait, je crois, qu'ils l'aideraient à réussir quelque coup d'éclat. Il fit de même lorqu'il fut à la Chalcé. Mais quand les eunuques du palais apprirent ce soulèvement, ils se hâtèrent d'armer les soldats qui gardaient le palais, Romains et Varanges – les Varanges sont des Celtes[3] qui servent comme mercenaires des Romains –, et de rassembler les équipages
482 des trières impériales. Ils réunirent ainsi une forte troupe qu'ils s'apprêtaient à envoyer contre Théodose.

Celui-ci, l'apprenant, changeant de chemin, cessa de se diriger vers le palais et retourna vers la Grande Église de Dieu car il espérait qu'à son arrivée dans cette église il serait accueilli par le patriarche et par le clergé, et que le peuple s'y réunirait en foule pour l'acclamer empereur[4]. Il obtint un résultat tout contraire. Le patriarche, en effet, et le clergé de l'église fermèrent les portes à son arrivée[5]. On ne voyait nulle part ceux qui d'habitude se complaisent à de tels événements et s'y précipitent. Quant à ceux qui l'avaient suivi jusqu'à cet endroit, apprenant que des troupes allaient être envoyées contre eux, ils s'écoulèrent peu à peu et

1. «Le marché aux viandes de Léon» aurait été situé près de la Marmara, au sud du Forum de Théodose (JANIN, *Constantinople*, p. 379-380).

2. En tant que cousin germain de l'empereur Monomaque, décédé sans enfant, Théodose considérait qu'il était l'héritier naturel de l'empire. Sa dignité de proèdre, qui était encore à cette date parmi les plus élevées, atteste que l'empereur lui avait accordé de grands honneurs.

3. On ne sait si Skylitzès donne une définition des Varanges qui correspond à son époque ou si, dès le milieu du XIe siècle, les Russes avaient été remplacés par des Latins au sein de la garde varange.

4. Théodose espérait le soutien de Cérulaire. Celui-ci était, en effet, un adversaire de la faction au pouvoir sous Théodora et qui continuait de dominer sous Michel VI.

5. Cérulaire ne pouvait soutenir un mouvement aussi mal préparé et voué à l'échec.

se dispersèrent si bien qu'abandonné de tous il dut s'asseoir près de l'église avec son enfant dans la posture d'un malheureux suppliant. On envoya aussitôt des hommes le tirer de là, et il fut exilé à Pergame. Les plus en vue de ceux qu'il avait entraînés furent traités de même, et désormais, la proclamation de Michel comme *autokratôr* ne fut plus contestée.

2. [Premières mesures de Michel ; son attachement aux usages du passé ; il reçoit fort mal les stratèges d'Orient]

Quand il eut pris en main les rênes de l'empire, il fit bénéficier toute l'élite des sénateurs de promotions dans l'échelle des honneurs tandis qu'il s'attachait le peuple en lui promettant de grands biens[6]. Comme c'était un vieillard très avancé en âge, qui avait la mémoire de bien des choses du passé, il entreprit de remettre en vigueur plusieurs usages anciens tombés en désuétude et qui n'intéressaient en rien ni l'empire ni le peuple. C'est ainsi qu'il ordonna de nettoyer ce qu'on appelle le Stratègion, provoquant les sarcasmes des gens de la Ville : il cherchait, disait-on, l'osselet qu'il avait perdu en jouant et c'est pourquoi il faisait balayer la poussière[7]. Ou encore, il donna l'ordre que les gens de la Ville se couvrent la tête avec des turbans de lin non pas tout unis, comme aujourd'hui,
483 mais à grandes bandes, tissés de byssus et de pourpre. Comme percepteur des impôts de l'État, il ne nommait pas des sénateurs, mais des tachygraphes qui avaient fait carrière dans chaque bureau. Il prit encore bien d'autres mesures de cette sorte, dont le catalogue détaillé, si j'entreprenais de le faire, fatiguerait mes auditeurs et c'est ainsi, avec trop de simplicité et sans art, qu'il tenait les sceptres et gouvernait l'empire.

Quand vint le moment des largesses impériales, que les souverains ont l'habitude de distribuer au Sénat chaque année vers la Pâque, tous les chefs de l'armée que distinguait naissance ou vaillance vinrent le trouver : c'étaient le magistre Isaac Comnène[8], le magistre Katakalôn Kékauménos – il avait été duc d'Antioche[9], mais on l'avait démis de son commandement et remplacé par Michel, le neveu de l'empereur, auquel celui-ci, dès sa proclamation, avait fait porter le nom d'Ouranos sous prétexte que sa famille remontait à l'ancien Ouranos[10], et qu'il avait envoyé comme successeur de Kékauménos avec rang de magistre d'Antioche, comme l'avait été son illustre homonyme –, c'étaient aussi le vestarque Michel Bourtzès[11], Constantin et Jean, qui descendaient de la

6. Selon Psellos (*Chronographie* II, p. 83-84), Michel VI distribua avec excès les dignités aux seuls Constantinopolitains. Selon Attaleiatès (*Ἱστορία*, p. 40), Michel VI favorisa exclusivement ceux de sa faction, ce qui entraîna la protestation de l'aristocratie et même des gens du «peuple».

7. Sur la décadence de ce grand espace monumental hérité de l'Antiquité et la vaine tentative de réaménagement par Michel VI, cf. MAGDALINO, *Constantinople*, p. 51-52.

8. Isaac Comnène avait été démis de son commandement par Théodora (cf. *infra*, p. 00). Il fut injurié par Michel VI qui l'accusa d'avoir failli perdre Antioche (PSELLOS, *Chronographie* II, p. 84).

9. On a conservé son sceau de duc d'Antioche : pour la dernière édition avec photo, voir le catalogue de la vente Spink, nº 127 (oct. 1998), nº 41.

10. Allusion à Nicéphore Ouranos, le fameux général de Basile II. Il est possible que Michel lui ait été apparenté par les femmes.

11. Petit-fils du Michel Bourtzès qui avait pris Antioche en 969, c'était un officier, alors magistre, vestès, vestarque et stratège ou ancien stratège des Anatoliques (sceau de l'ancienne collection Zacos : CHEYNET-VANNIER, p. 32-33).

branche orientale des Doukas[12], et le reste de l'élite des archontes. Ils accoururent tous, donc, pour voir le nouvel empereur et profiter de ses libéralités, car tous avaient eu vent de sa prodigalité ainsi que de la magnificence et de la libéralité avec lesquelles il accordait ses bienfaits. L'empereur, adressant la parole à Comnène et à Kékauménos, les couvrit d'éloges en disant qu'ils étaient de valeureux et braves généraux, tout spécialement Kékauménos, qui devait sa promotion au rang auquel il siégeait non point à ses ancêtres ni à quelque faveur, mais à ses seuls exploits. Il agit de même avec le reste de la noblesse. Mais il ne voulut pas satisfaire les désirs de quiconque, refusa aussi de promouvoir Comnène et Kékauménos à la dignité de proèdre[13] ainsi qu'ils le demandaient et, comme il écartait sans leur donner de suite les pétitions que chacun lui présentait, il s'aliéna tout le monde. Voilà comment il traita les stratèges d'Orient.

484 *3. [Bryennios envoyé contre le Turc Samouch ; maladresse de Michel à son égard]*

Quant à Bryennios, l'ayant rappelé d'exil, il lui confia le commandement des Cappadociens et le nomma stratège *autokratôr* des *tagmata* macédoniens, puis il l'envoya contre les Turcs. En effet, un nommé Samouch, un Turc de naissance obscure, mais brave et actif à la guerre, après avoir fait campagne avec le sultan lors de sa deuxième offensive contre les Romains, une fois celui-ci retiré en Perse, était resté sur place avec trois mille hommes et, vaguant dans les plaines et les basses régions de la Grande Arménie, par ses incursions soudaines, il causait de grands dommages aux pays soumis aux Romains, qu'il pillait[14]. Mais même ce Bryennios, l'empereur ne sut pas se l'attacher, car il était l'homme le moins doué du monde pour caresser et circonvenir ceux qui avaient été insultés ou qui portaient dans leur âme un ressentiment caché. Alors que Bryennios en effet suppliait avec insistance qu'on lui rendît l'argent que lui avait confisqué l'impératrice Théodora, il ne voulut pas l'écouter et, comme il persistait à l'implorer et à le supplier pour cela, il se contenta de lui répéter ce mot trivial et galvaudé : «Travaille d'abord, puis viens réclamer tes gages.» Après quoi il le renvoya. Bryennios, dont on faisait si peu de cas, partit en nourrissant de sombres projets, et guettant l'occasion de se venger.

4. [Ervévios le Franc, rebuté par Michel, s'allie avec Samouch ; ses aventures]

L'empereur agit presque de même avec Ervévios Phrangopôlos, qui avait fait campagne avec Maniakès en Sicile où il avait remporté de brillantes victoires et qui depuis lors jusqu'à cette époque était resté loyal aux Romains. Alors qu'il demandait et suppliait lui aussi qu'on lui accordât le rang de magistre, l'empereur, outre qu'il ne voulut pas lui répondre, le renvoya en l'accablant de moqueries et de railleries. C'est ainsi que, par manque de dispositions naturelles, il faisait un

12. Le futur empereur Constantin Doukas et son frère Jean étaient donc des officiers et n'appartenaient pas à la «noblesse civile», selon le classement adopté par G. Ostrogorsky.

13. Alors que Michel VI avait massivement accordé à ses amis des promotions qui les faisaient progresser d'un, voire deux échelons, il refusait d'augmenter d'un rang les dignités des militaires (PSELLOS, *Chronographie* II, p. 83-84).

14. Aristakès de Lastivert (p. 93) souligne la cruauté de ce chef de bande, qui fit un massacre dans le canton d'Okomi.

mauvais accueil aux demandes qu'on lui présentait. Ervévios, en vrai barbare que la colère mettait hors de lui, ne put garder une juste mesure devant ces insultes et, comme il ignorait le complot que méditaient les Romains[15], il n'attendit pas mais, pressé de tirer vengeance de son offenseur, il demanda la permission d'aller dans ses terres.

485 Ayant obtenu son congé, après avoir dit adieu à l'empereur, il partit aussitôt et passa en Orient pour se rendre dans son domaine de l'Arméniaque, Dagarabè[16]. Il prit contact avec les Francs qui, à cette époque, étaient disséminés dans cette région pour y passer l'hiver, parvint à débaucher trois cents d'entre eux et, partant de là, il monta en Médie où il se mit d'accord avec Samouch qui y séjournait, afin de combattre les Romains. Pendant quelque temps, cet accord demeura solide. Mais il y eut un heurt entre Francs et Turcs qui provoqua l'hostilité mutuelle de ces deux peuples et désormais, Samouch n'observait plus les conventions qu'en apparence tandis qu'Ervévios, qui ne cessait de le soupçonner et prévoyait une attaque soudaine, exhortait les Francs à ne dormir que d'un œil, tout en armes. Il faisait cela discrètement, sans donner l'éveil à Samouch, jusqu'au moment où celui-ci, croyant avoir donné le change, dévoila ses vraies intentions : un beau jour, il arma tous les Turcs qu'il avait et se jeta sur les Francs en train de déjeuner. Mais ceux-ci, conformément aux instructions de leur général, tenaient leurs chevaux tout équipés et, dès qu'ils virent les Turcs venir sur eux, ils furent bien vite en selle et se portèrent à leur rencontre. Il y eut un violent combat et les Turcs, après avoir résisté quelque temps, furent mis en déroute. La plupart tombèrent tandis que les autres se réfugièrent à Chléat[17] à pied et sans armes.

Ervévios, de retour avec ses Francs après cette poursuite, était d'avis de bivouaquer dans le camp ; mais ses hommes, à force d'insister, finirent par le contraindre à entrer dans la ville de Chléat, avec l'émir de laquelle ils avaient une alliance garantie par des serments. Ils voulaient s'y délasser un peu et prendre un bain qui les débarrasserait de la poussière et du sang du combat. Ervévios les suppliait instamment de renoncer à ce projet et de ne pas se fier au serment de gens qui, parce qu'ils étaient d'une autre religion et d'une autre race, étaient persuadés de faire œuvre pie s'ils tuaient beaucoup de chrétiens. Comme personne ne prêtait attention à ses paroles et que tous jugeaient unanimement qu'il leur fallait à tout prix aller en ville, il quitta lui aussi le camp et entra avec eux,
486 ne cessant d'invoquer Dieu et de le prendre à témoin tandis qu'il les exhortait à rester constamment sur leurs gardes et à ne jamais quitter leurs armes. Les Francs entrèrent donc et, sans plus se soucier des consignes de leur stratège, ils se baignaient, buvaient et festoyaient. L'émir Aponasar[18] délibéra avec Samouch

15. Les chefs de l'armée sur le point d'organiser un complot ne mettent pas dans la confidence les mercenaires étrangers.

16. Les chefs francs qui servaient longtemps l'empire s'intégraient dans la société et acquéraient des domaines comme les autres officiers. Des contingents francs étaient établis dans le thème des Arméniaques. La localisation exacte de Dagarabé est inconnue.

17. Aujourd'hui Ahlat. Cette forteresse était située sur la rive nord du lac de Van, au sud de Mantzikert.

18. Chléat appartenait à l'émir marwanide Naṣr ad-Dawla (mort en 1061) (RIPPER, *Marwāniden*, p. 151-152).

et les Sarrasins de la ville, puis il donna consigne aux aubergistes de s'emparer à son signal des Francs descendus chez eux et de les ligoter ou bien, si cela paraissait impossible, de les égorger. Il resta ensuite pour un temps sans bouger et quand les Francs, rassasiés de plaisirs, se furent endormis, il donna le signal et passa à l'attaque. Certains furent tués sur-le-champ, d'autres faits prisonniers, et quelques-uns, se jetant au bas du rempart hors la ville, réussirent à s'enfuir. Ervévios fut pris et gardé fers aux pieds. Quant à l'émir, après avoir fait cela, il envoya un ambassadeur à l'empereur et prétendit que c'était par dévouement envers lui qu'il avait anéanti ceux qui s'en prenaient à lui et qu'il retenait leur chef. Voilà comment se déroula l'affaire de Phrangopôlos[19].

5. *[Conjuration des stratèges d'Orient ; choix d'Isaac Comnène]*

Les stratèges d'Orient, après avoir été renvoyés par l'empereur de la manière que j'ai dite plus haut, décidèrent de faire une seconde tentative et vinrent trouver le protosyncelle Léon Strabospondylos qui gouvernait alors l'État pour qu'il intercède en leur faveur auprès de l'empereur. Ils suppliaient qu'on ne leur accordât pas moins de considération qu'aux autres et qu'on ne les rejetât pas avec opprobre, et, faisant valoir toute sorte de bonnes raisons, ils ajoutaient pour finir qu'il n'était pas juste que les gens de la Ville eussent part aux honneurs distribués par l'empereur, eux qui jamais ne l'avaient défendu ni n'avaient combattu ses ennemis, tandis qu'eux-mêmes, qui guerroyaient et veillaient depuis leur enfance pour qu'ils puissent dormir, ils étaient laissés de côté et ne profitaient pas de la libéralité impériale. Mais Léon, qui était rude et peu accessible, loin de faire bon accueil à cette supplique qu'on lui présentait, renvoya même les suppliants en les couvrant d'injures, allant jusqu'à accabler de ses
487 sarcasmes chacun de ces hommes. Insultés deux fois déjà, perdant tout espoir, ils trépignaient donc et bouillaient de colère. Au début, selon les circonstances que chacun rencontrait, ils murmuraient sourdement dans leurs conversations, critiquaient l'empereur et s'exhortaient chacun à ne pas laisser passer l'affront fait à chacun, s'incitant à résister pour obtenir la vengeance à laquelle ils avaient droit. Ensuite, ils se réunirent tous ensemble dans la Grande Église où ils échangèrent des serments par lesquels ils s'engageaient à ne pas se taire ni se laisser faire, mais à tirer vengeance des offenses qu'ils avaient subies, resserrant ainsi leur complot, comme on dit, par des liens d'acier.

Kékauménos était d'avis qu'on admît Bryennios lui aussi dans la conjuration, parce qu'il avait été mis à la tête d'une armée importante, celle des *tagmata* macédoniens, et qu'il était appelé à jouer un grand rôle dans leurs projets[20] ; et comme celui-ci, dès qu'on l'eut sondé, s'empressa d'accepter, désormais ils réfléchissaient, leur plan venant à exécution, à l'empereur qu'ils proclameraient. À tous les conjurés sans exception il apparaissait que Kékauménos, qui l'em-

19. Hervé ne paraît pas avoir participé à la rébellion de Comnène, sans doute parce qu'il n'a été racheté qu'une fois ce dernier parvenu au pouvoir. Il obtint finalement la promotion demandée puisque nous avons son sceau de magistre, vestès et *stratèlatès* d'Anatolie (G. SCHLUMBERGER, *Sigillographie de l'empire byzantin*, Paris, 1884, p. 659).

20. En ralliant Bryennios, les conjurés pouvaient espérer rassembler le gros des armées d'Occident et d'Orient et éviter la mésaventure de Léon Tornikios.

portait sur les autres par l'âge, le courage et l'expérience, méritait cette dignité[21]. Mais il était lui-même désireux d'éviter la charge de ce fardeau et sut mettre un terme à ces vains propos par des mots énergiques : il se leva et proclama aussitôt empereur des Romains le magistre Isaac Comnène, amenant tous les autres à suivre son exemple. Ils se lièrent ainsi les uns aux autres, assurèrent autant que faire se pouvait la solidité de leurs projets puis, après avoir pris congé de l'empereur, ils firent semblant d'aller chacun chez soi.

6. [Maladresse de Bryennios ; Isaac Comnène acclamé empereur]

Bryennios lui aussi, établi dans son commandement comme le voulait l'empereur, passa en Orient en compagnie du patrice Jean Opsaras[22] que l'empereur avait envoyé avec de l'or afin de payer la solde de l'armée. Parvenu en un lieu
488 largement ouvert et plat du thème des Anatoliques, il distribua aux Cappadociens ces gratifications et, comme il augmentait les quantités et qu'il ordonnait de donner plus qu'il n'était fixé, il rencontra l'opposition d'Opsaras qui ne voulut pas obéir : il ne pouvait pas, disait-il, se risquer à donner aux soldats des suppléments sans avoir reçu à ce propos d'instructions de l'empereur. Bryennios lui dit de rester tranquille et lui enjoignit d'exécuter sans un mot ce qu'il lui avait ordonné ; mais Opsaras résistait et se raidissait, de sorte que Bryennios, enflammé de colère, se leva de son siège et le frappa à coups de poing. Pour finir, il l'attrapa par les cheveux et par la barbe, le jeta à terre, puis, l'ayant fait mettre aux fers, il le gardait dans sa propre tente tandis qu'après avoir fait main basse sur l'or de l'empereur il procédait lui-même à la distribution comme il le voulait, avec des suppléments.

Or, à ce moment-là, il se trouva que le patrice Lykanthès, commandant des Pisidiens et des Lycaoniens, avait son camp tout à côté. Apprenant ce qui était arrivé à Opsaras, alors qu'il ignorait les projets des archontes d'Orient, il reconnut à juste titre dans cette action une tentative d'usurpation et, après avoir fait mettre en armes les deux *tagmata* des Anatoliques[23], il marcha sur la tente de Bryennios en acclamant l'empereur Michel. Il arrêta Bryennios, qu'il fit mettre aux fers, et, libérant Opsaras de ses liens, il lui livra Bryennios tout enchaîné en lui disant de faire de lui ce qu'il voudrait. Opsaras, délivré de ses entraves et maître d'agir à sa guise, fit aussitôt crever les yeux de Bryennios qu'il envoya enchaîné à l'empereur, auquel il fit savoir sa tentative de rébellion. Quant à lui, il resta sur place, sous couleur de distribuer leur solde au reste des troupes.

Voilà donc comment Bryennios fut puni de sa précipitation et de sa présomption, pour ne pas dire de sa folie. Quant aux archontes qui avaient leurs demeures dans le thème des Anatoliques, c'est-à-dire le proèdre Romain Sklèros – il était lui aussi parmi les conjurés –, Bourtzès, Botaneiatès, les enfants de Basile

21. Cette version des faits, si favorable à Kékauménos, n'est pas assurée, le choix de Comnène étant plus judicieux en raison de son réseau social. Il est cependant certain que Kékauménos était l'un des membres les plus importants du complot. Michel Psellos, partisan des Doukas, laisse entendre que c'est Constantin Doukas, le futur empereur, qui avait la faveur des soldats (*Chronographie* II, p. 136).

22. Personnage inconnu par ailleurs, issu d'une famille obscure.

23. C'est-à-dire les Lycaoniens et les Pisidiens.

Argyros et tous les autres, ils se tenaient tranquilles pour l'instant, attendant que la rébellion éclatât en quelque autre endroit. Mais quand ils apprirent ce qui arri-
489 vait à Bryennios, et dans quels malheurs il était allé se jeter follement, ils eurent vite fait de juger que, lorsqu'il serait interrogé, il révélerait la conspiration, ce qui finirait mal pour les conjurés. Ils partirent donc tous et se rendirent en Paphlagonie à Kastamôn, qui est un domaine du magistre Isaac Comnène. Ils trouvèrent celui-ci encore inactif, le firent partir malgré lui et vinrent avec lui dans un lieu plat et suffisamment large qui s'appelle Gounaria. Là, après avoir rassemblé tous les soldats des environs ainsi que tous ceux qui, apprenant ce soulèvement, se présentèrent volontairement, avec tous ces gens, ils proclamèrent Isaac empereur *autokratôr* des Romains. C'était alors le 8 juin de la dixième indiction[24].

7. [Attitude de Kékauménos ; il rejoint Comnène, qui marche sur Nicée]

Une fois acclamé empereur, Isaac établit un camp fortement retranché et resta en cet endroit à attendre le rassemblement de tous ceux qui s'étaient joints à la conjuration. Ce qui plus qu'autre chose le poussait à attendre et à ne pas se précipiter, c'était la lenteur de Kékauménos. Et en effet, alors qu'il s'interrogeait et cherchait la cause de cette lenteur, un messager venu d'Orient lui annonça que Kékauménos, faisant volte-face, sans tenir compte des serments qu'il avait prêtés, était passé dans le camp de l'empereur et réunissait une armée pour venir attaquer les rebelles. Cette nouvelle jeta Comnène et les siens dans une angoisse et un trouble considérables, à l'idée qu'ils allaient avoir sur leurs arrières un tel ennemi, et c'est pourquoi ils attendaient dans leur retranchement, cherchant à apprendre ce qu'il en était réellement.

Voilà donc où ils en étaient. Quant à Kékauménos, il était resté acquis aux conjurés, mais il se retenait et tardait pour la raison que voici.

490 Quand il avait quitté la Ville reine pour retourner chez lui, arrivé à Nicomédie, il avait rencontré un courrier impérial auquel il avait confié, à l'adresse du logothète du drome Nicétas Xylinitès, ce message dont les termes sont d'une simplicité toute militaire : «Je sais bien, frère ! Ton maître et empereur n'a tenu compte ni de Comnène, ni de moi. Il a rejeté nos demandes et nous a renvoyés chez nous tout couverts de honte. Eh bien, sache-le, nous partons ! Si notre départ vous déplaît, à lui et à toi, préparez-vous à nous envoyer une armée pour nous faire revenir en arrière contre notre gré.» Voilà donc le message qu'il confia au courrier, puis il reprit sa marche en forçant l'allure. Arrivé chez lui[25], comme Comnène ne bougeait pas et qu'on pouvait croire qu'il n'avait aucune part à cette entreprise, il fut saisi d'appréhension. La peur le troublait, parce qu'il craignait que Comnène et les conjurés n'aient changé d'avis et décidé d'ensevelir dans le silence leur complot de sorte qu'il aurait été seul à devoir rendre des comptes pour cette révolte, lui qui s'était déjà découvert par le message qu'il avait envoyé. Il s'interrogeait donc et réfléchissait à la manière et aux moyens de se mettre en sûreté. En effet, il n'avait pas de forces toutes prêtes, et celles dont il disposait présentement ne lui paraissaient pas suffisantes pour affronter

24. Le 8 juin 1057.

25. Sans doute à Colonée en Orient.

l'empereur des Romains. Surtout, il n'avait pas même pris contact avec les troupes de la région et n'avait nulle assurance d'en être bien reçu. Voilà pourquoi il tardait et pourquoi, aux yeux de ceux qui ne savaient pas bien apprécier sa situation, il paraissait se dérober. Il y avait en effet à cette époque deux *tagmata* de Francs et un de Rhôs qui étaient dans la région pour leurs quartiers d'hiver, et c'était eux qui lui donnaient le plus de souci parce qu'il avait peur que, s'ils se rendaient compte de ce qu'il voulait faire, ils ne l'arrêtent et ne l'envoient à l'empereur. Voilà quelles étaient les craintes qui le retenaient alors qu'il ne se sentait pas encore en sûreté.

Mais lorsqu'il fut sur le point d'entrer en action, après avoir dévoilé ses projets tout d'abord à ses serviteurs et à ses parents et réuni déjà autour de lui une troupe de mille hommes, alors, il se mit à sonder même ceux dont il n'était pas tout à
491 fait sûr. Il prit d'abord des contacts avec les notables de la région, un à un, puis approcha peu à peu les gens les plus braves et les mieux aguerris et, lorsqu'il eut enfin réussi à s'attacher les plus importants, désormais, il commença à tenter un essai avec le gros des troupes. Il forgea une lettre impériale selon laquelle il avait l'ordre de prendre la tête des trois *tagmata* d'auxiliaires et des deux *tagmata* des Coloniates et des Chaldéens[26] pour marcher contre Samouch ; puis il ordonna à ces cinq *tagmata* de se regrouper dans la plaine de Nikopolis[27], et c'est alors qu'il fit ses tentatives. Chaque jour en effet il imagina d'organiser une revue des effectifs et, sortant à cheval dès le matin, il allait loin à l'écart. Puis il appelait le commandant et lui révélait son projet, le mettant devant l'obligation de choisir entre deux solutions : ou bien il se ralliait à ce qu'il proposait, ou bien il aurait la tête coupée. Ensuite, il appelait <les officiers> d'un certain rang, puis d'un autre, et, agissant de même, il leur faisait prêter serment à tous même s'ils ne le voulaient pas. Pour commencer, il se soumit les deux *tagmata* de Romains et, après ceux-là et ses propres hommes, il entreprit les troupes étrangères. Il n'eut guère de peine à les surprendre et à les lier par des serments ; puis, à l'abri désormais de toute crainte, il réunit les commandants et les soldats de Sébastée, Mélitène, de Téphrikè[28] et du reste des Arméniens et se mit en marche après avoir envoyé un messager avertir Comnène qu'il avait maintenant ses affaires bien en main et qu'il arrivait avec des forces considérables.

Ces nouvelles remplirent Comnène de joie et d'assurance, et lui qui jusqu'alors ne voulait rien oser, tout effrayé qu'il était, devint désormais plein d'audace et d'ardeur. Il attendit toutefois l'arrivée de Kékauménos. Celui-ci, chemin faisant, se soumit aussi le *tagma* des Arméniaques, contre leur gré[29], ainsi que les chefs
492 de ce thème, les uns de leur plein gré, d'autres non, puis, reprenant sa marche, il rejoignit Comnène. Alors donc ce dernier, jugeant que la situation était sûre, confia sa femme {Catherine, la fille du roi de Bulgarie Vladisthlav[30]} et l'argent

26. Les auxiliaires sont les Francs et les Russes, qui sont opposés aux *tagmata* locaux des thèmes de Colonée et de Chaldie. L'armée ne semble plus compter que des *tagmata*.

27. Ville située à proximité de Colonée, au sud-ouest.

28. L'ancienne ville des Pauliciens était devenue la capitale d'un thème.

29. Cette attitude est paradoxale, puisque Kékauménos avait brillamment commandé ce contingent devant Messine (cf. *infra*, p. 336).

30. Addition de UV.

qu'il avait à son frère Jean[31], les envoyant à la forteresse de Pèmolissa[32], qui est un rocher au bord de l'Halys. Lui-même, levant le camp avec toute son armée, passa le Sangarios puis, à son rythme et sans forcer le pas, au milieu des hymnes et des acclamations, il avança sur Nicée[33]. En effet, il avait décidé de s'emparer de cette ville afin de l'avoir comme base pour affronter les coups du sort, puis, cela fait, d'aller plus avant. Il voulait aussi donner aux troupes et aux généraux restés fidèles à l'empereur le temps de se retirer : de fait, apprenant qu'il arrivait à Nicée, ils s'en allaient peu à peu et disparaissaient. Les soldats rentraient chacun chez soi parce qu'ils craignaient pour leur femme, leurs enfants ou ce qui leur tenait le plus à cœur. Quant aux stratèges, ils allèrent trouver l'empereur pour lui annoncer l'arrivée de Comnène. Il s'agissait de Lykanthès, qui commandait les *tagmata* des Anatoliques, de Théophylacte Maniakès[34], de Pnyémios l'Ibère, commandant du régiment des Charsianites[35], et de plusieurs autres, mais plus obscurs.

8. [Le domestique des Scholes Théodore et le duc Aaron envoyés contre Comnène]

L'empereur, informé maintenant de cette sédition et sachant que toutes les troupes romaines d'Orient à quelques exceptions près s'étaient soulevées contre lui, estima qu'il ne fallait pas envoyer des ambassadeurs parler de paix alors que la rébellion, encore à ses débuts, était tout enflammée. Il fit lui aussi ses préparatifs et s'arma au gré des circonstances pour faire face. Il rappela toutes les troupes d'Occident et mit à leur tête des Macédoniens illustres par leur brillante naissance ou par leurs exploits précédents[36]. Distribuant sans compter honneurs, présents,
493 argent, il en combla chefs et soldats. Il agit de même à l'égard des *tagmata* d'Orient qui ne s'étaient pas joints à Comnène, c'est-à-dire les Anatoliques[37] et les soldats du thème de Charsianon[38]. Puis il nomma à leur tête, comme stratège *autokratôr*, le domestique d'Orient Théodore[39], eunuque de l'impératrice Théodora, auquel il adjoignit pour l'assister dans son commandement et pour le conseiller un homme qui avait blanchi dans de nombreux combats et qui était le frère de la

31. Nous ignorons quelle carrière avait accomplie Jean Comnène, frère cadet d'Isaac, époux d'Anne Dalassènè et père du futur empereur Alexis Ier. Il ne devint domestique des Scholes qu'après l'avènement de son frère.

32. Aujourd'hui Osmancik, qui garde le passage sur l'Halys (Kl. Belke, *Paphlagonien und Honorias*, TIB 9, Vienne, 1996, p. 121). Comnène se constitue une base arrière sur une route qui mène à la frontière orientale, au cas où il échouerait.

33. La route d'Isaac Comnène le conduisait droit vers Nicomédie, mais il avait été précédé dans cette ville par les forces impériales. Dès lors, il modifia la route de son armée pour assurer ses arrières en tenant la principale forteresse de l'Opsikion, Nicée.

34. Nous ignorons quel lien de parenté il entretenait avec Georges Maniakès. Peut-être en était-il le fils. En tout cas, il se trouvait naturellement dans le camp opposé à celui de Romain Sklèros.

35. C'est-à-dire recrutés dans le thème du Charsianon.

36. L'échec de Bryennios avait permis à Michel VI de rallier les soldats occidentaux, et comme il disposait aussi de troupes d'Asie Mineure, sa situation n'était pas désespérée.

37. C'est-à-dire les soldats qui avaient arrêté Bryennios.

38. Psellos (*Chronographie* II, p. 89) prétend que l'empereur a agi ainsi sur son bon conseil.

39. Théodore cumulait cette charge avec celle de stratège des Thracésiens (*DOSeals*, III.99.9).

femme de Comnène, le magistre et duc Aaron. Il les envoya tous deux pour affronter Comnène. Ces deux hommes prirent donc la tête des troupes que j'ai dites et, traversant à Chrysopolis, qui fait face à la Ville de l'autre côté du détroit, ils partirent pour Nicomédie. Quand ils furent arrivés, ils envoyèrent <un détachement> qui s'empara du pont sur le Sangarios[40] afin que Comnène ne puisse pas venir les attaquer facilement et qu'il ait un détour à faire, si bien qu'il ne pourrait pas les surprendre. Puis ils partirent de là et montèrent sur le mont Sophôn[41] où ils établirent un camp fortifié et se préparèrent pour la bataille.

9. [Défaite des troupes impériales]

Comnène, qui envoyait partout des éclaireurs et des espions de sorte qu'il n'ignorait rien de ce qui se passait, apprit que les hommes du domestique tenaient déjà les hauteurs du Sophôn et il se hâta pour sa part d'occuper Nicée. Il s'en empara dès le premier assaut, y déposa sous bonne garde l'argent qu'il avait et le surplus de son train, puis établit à douze stades au nord de la ville un camp fortifié où il bivouaqua. Et donc, les soldats de Comnène et ceux du parti adverse, qui sortaient de chacun des deux camps pour aller au fourrage, se mêlaient les uns aux autres, eux qui étaient des congénères, des parents et des amis, et ils s'exhortaient mutuellement : les partisans de l'empereur encourageaient les autres à abandonner Comnène, un usurpateur et un rebelle, et à se rallier à l'empereur sans aller, pour les passions et les appétits d'un seul homme, se mettre dans une situation si dangereuse que non seulement sous peu ils seraient chassés de l'armée
494 et privés de leurs ressources, mais qu'ils risquaient même de perdre ce qu'il y a de plus doux au monde, la lumière de leurs yeux. Quant aux autres, ils incitaient au contraire les premiers à abandonner cet empereur qui n'avait d'empereur que le nom et qui, pour le reste, n'était rien d'autre qu'un gâteux, un vieux radoteur inutile qui se laissait mener par les eunuques. Ils devaient plutôt rejoindre Comnène qui, du fait de sa noble bravoure, de son illustration, du prestige que lui valaient ses précédentes campagnes, voyait converger vers lui, comme les rayons d'un cercle se dirigeant vers un point, toutes les forces des Romains animées d'un même esprit, sans nulle différence. Mais ces discours ne convainquaient ni les uns ni les autres. Tout cela était concerté. C'étaient en effet les chefs des deux armées qui envoyaient des hommes doués pour cette mission discuter avec les soldats de l'armée adverse et rallier si possible ceux qu'ils parviendraient à persuader. Ces tentatives durèrent quelque temps mais, comme personne ne prêtait attention à ces propos, comme d'autre part Comnène avait donné pour consigne d'être plus circonspect dans les corvées de bois et de fourrage et de ne pas s'écarter loin du camp, alors, les gens du domestique, surtout les Macédoniens, croyant que ce mouvement de repli était un aveu d'infériorité et de crainte, jugèrent qu'il fallait livrer bataille.

40. Justinien avait fait construire un pont sur le Sangarios, qui, aujourd'hui, en raison du changement de cours du fleuve, n'est plus sur la rivière.

41. Le mont Sophôn correspond au Sabandja dagh actuel au sud du lac homonyme. Les impériaux interdisent aux rebelles de remonter librement de Nicée vers Nicomédie.

Malgré bien des réticences, les Macédoniens finirent par être écoutés et tous allèrent établir leur camp au lieu dit Pétroès, qui n'était guère éloigné du retranchement adverse que d'une quinzaine de stades. Ainsi, les armées, proches l'une de l'autre, faisaient pression sur leurs généraux pour qu'ils les conduisent à la bataille sans s'opposer à leur volonté. Comnène se laissa persuader et, faisant sortir ses régiments, il les disposa pour une bataille rangée, mettant Kékauménos à la tête de l'aile gauche tandis que Romain Sklèros avait la droite et que lui-même prenait position au centre. Le domestique, avec Aaron, finit par céder lui aussi. Il fit sortir ses troupes, qu'il rangea face à l'ennemi. L'aile droite était commandée par Basile Trachaniotès[42], alors stratélate d'Occident, qui était le plus éminent de tous les Macédoniens parce qu'il était le plus distingué par la naissance, l'intelligence et l'expérience. La gauche fut confiée au magistre Aaron avec, pour
495 commander sous ses ordres, Lykanthès, Pnyémios et le patrice Randoulphos le Franc[43].

Les armées s'étant ainsi rangées au lieu que les gens du pays appellent Hadès, quand le signal de la bataille eut été donné et que les troupes se furent ruées les unes contre les autres, Aaron mit en fuite l'aile droite, qu'il poursuivit jusqu'au retranchement. Il prit même vivant Romain Sklèros, et il aurait remporté une victoire franche et nette s'il n'avait été trop circonspect et ne s'était abstenu de piller le camp alors que Comnène, ébranlé, songeait déjà à chercher refuge à Nicée.

Kékauménos, de son côté, avait mis ses adversaires directs en pleine déroute, et il n'arrêta pas sa poursuite mais, parvenu jusqu'au retranchement lui-même, il le détruisit, y pénétra, et s'empara des tentes qu'il tailla en pièces à coups d'épée et qu'il jeta à terre. Ce spectacle, qui se voyait de loin parce que le camp se trouvait dans un lieu avec une élévation, donna du cœur aux soldats de Comnène et démoralisa ceux d'Aaron qui, voyant leur camp mis au pillage, se lamentèrent pour certains tandis que d'autres s'enfuirent précipitamment. Du côté des impériaux, il y eut de lourdes pertes, surtout des Macédoniens, et non seulement des soldats, mais aussi plusieurs stratèges : Maurokatakalos, Pnyémios, Katzamountès et bien d'autres. Il y eut plus encore de prisonniers que de tués.

10. [Combat singulier de Randoulphos et de Botaneiatès]

Dans cette bataille, à ce qu'on dit, alors que les partisans de l'empereur avaient été mis en fuite, Randoulphos le Franc, qui allait çà et là entre les fuyards et leurs poursuivants, cherchait quelqu'un de connu pour se battre avec lui. Voyant passer Nicéphore Botaneiatès[44], il laissa là les autres et marcha sur lui, lui criant de loin et l'adjurant de rester, en lui disant aussi quel était son nom et pourquoi il l'appelait. S'apercevant de cela, Botaneiatès arrêta là sa course pour engager la lutte avec Randoulphos qui s'était approché. Il frappa de son épée le
496 bouclier de Randoulphos, qu'il fendit en deux tandis que le Franc le frappait au

42. Les Tarchaneiôtai ou Trachaniôtai étaient une des familles prééminentes d'Andrinople.

43. Il avait sans doute succédé à Hervé comme chef des Francs.

44. Selon Attaleiatès (*Ἱστορία*, p. 42), le magistre Nicéphore Botaneiatès fut un des héros de la journée.

casque : mais son épée glissa sans faire de mal. Alors, d'autres <combattants> accoururent vers Botaneiatès et prirent vivant Randoulphos, qu'ils conduisirent à Comnène. Du côté des partisans de Comnène, il y eut un stratège tué, Léon Antiochos, et quelques soldats[45].

11. [Attitude de Michel après cette défaite ; il envoie des ambassadeurs à Comnène]

Après cette défaite, quand les rescapés de la déroute et de la bataille furent arrivés près de l'empereur avec le domestique et Aaron, l'empereur, désespérant de la situation, voulait tout abandonner pour chercher un lieu d'asile où se réfugier, mais son entourage l'en empêcha en l'exhortant à rester et à mourir noblement, s'il le fallait, pour son trône. Lever une nouvelle armée et la ranger pour une deuxième bataille lui paraissant difficile et inefficace, il crut se tirer d'affaire s'il s'attirait la faveur des gens de la Ville. C'est pourquoi il s'efforçait de les circonvenir par ses paroles et de se les attacher à force de présents et de libéralités. Comnène, après avoir disloqué et dispersé l'armée ennemie, partit de Nicée et parvint à Nicomédie le troisième jour.

Alors qu'il était là, vinrent le trouver des ambassadeurs de l'empereur : le proèdre Constantin Leichoudès[46], le proèdre Théodore Alôpos[47], le consul des philosophes Constantin Psellos[48]. On pensait en effet que ces trois hommes en effet l'emportaient sur leurs contemporains par la sagesse et par la force de leur éloquence, Psellos éminemment, et c'est pourquoi ils avaient été choisis pour cette ambassade. L'empereur attendait d'eux des merveilles à cause de l'habileté et de la grâce de leurs propos. Ces ambassadeurs promettaient que si Comnène déposait les armes, il serait lui-même adopté par l'empereur et proclamé césar tandis que tous ceux qu'il avait entraînés obtiendraient l'amnistie de leurs crimes
497 et la rémission de leurs fautes[49]. À ce qu'on dit, personne ne leur prêta attention et ils retournèrent vers l'empereur, qui les chargea d'une nouvelle ambassade.

Ils vinrent une nouvelle fois et rejoignirent Comnène au village de Réai[50]. L'ambassade proposait que Comnène, une fois adopté, fût proclamé empereur et que ceux qui avaient fait campagne avec lui se vissent confirmer par des lettres impériales les honneurs que Comnène leur avait promis. Quand cet engagement de l'empereur fut connu, Comnène lui-même et tous les archontes qui étaient avec lui l'accueillirent par des acclamations et demandèrent que ces promesses fussent confirmées par des chrysobulles[51].

45. En réalité le bilan de la bataille semble avoir été lourd. Attaleiatès souligne le caractère acharné du combat fratricide.

46. Celui-là même qui avait été le *mésazôn* de Constantin Monomaque.

47. Nous ignorons quelle position occupait ce proche ami de Psellos, membre éminent du Sénat.

48. Psellos nous a laissé un long rapport de cette ambassade (*Chronographie* II, p. 91-103). Il s'y donne le beau rôle, mais sa description très vivante montre bien la réaction des vainqueurs aux propositions trop tardives de Michel VI.

49. Isaac était prêt à accepter ces conditions, qui lui garantissaient l'empire à bref délai, compte tenu de l'âge avancé de Michel VI. Il y avait ajouté une exigence, le renvoi de Léon Paraspondylès.

50. Isaac Comnène continue sa marche vers la capitale et Rhéai doit se situer entre Nicomédie et la rive du Bosphore.

51. Psellos confirme que lui et ses compagnons avaient conclu un accord avec Isaac, qui devenait l'héritier désigné de Michel VI.

Seul Kékauménos était hostile à tout cela et insistait pour que le vieillard quittât le trône et partît. Il ne fallait pas, disait-il, qu'après qu'on l'eut déposé et destitué avec les serments les plus redoutables, on lui permît à nouveau de régner sur les Romains. Cela, ajoutait-il, ne pouvait que provoquer la colère de Dieu à cause de leur parjure et, s'ils déposaient les armes, cela ne leur réussirait pas non plus. Car Comnène, une fois adopté, mourrait bien vite empoisonné et chacun de ceux qui l'avaient aidé aurait les deux yeux crevés. On dit d'autre part que les ambassadeurs trahirent aussi leur mission et qu'allant trouver Kékauménos chacun à son tour en secret, ils l'engageaient à rester ferme sur ses positions sans en rien céder. Qu'ils aient fait cela, c'est ce qu'assuraient des gens bien informés, incapables de mentir. De plus, ils[52] certifièrent à Comnène lui-même, sous la foi du serment, que tout le peuple de la Ville lui était ardemment attaché et qu'il lui suffirait d'approcher de la capitale pour qu'ils chassent le vieillard et l'accueillent lui-même avec des chants de victoire et des hymnes. Voilà, à ce qu'on dit, ce qui se passait dans le camp.

12. [Michel cherche à s'assurer la fidélité du peuple et du Sénat ; rôle du patriarche ; Comnène empereur]

Le vieil empereur, qui cherchait à rendre plus étroit l'attachement des gens de la Ville à son égard, prodiguait les présents, l'argent, les promotions aux honneurs
88 et les autres choses de ce genre avec lesquelles on peut flatter une multitude, la mener et se l'attacher par les liens du dévouement et de la loyauté ; et comme il voulait rendre plus fort encore et plus infrangible le lien de leur dévouement, il leur proposa aussi un document qui stipulait, avec la garantie de serments redoutables et des malédictions les plus sanglantes, que jamais ils ne donneraient à Comnène le nom d'empereur ou de souverain maître ni ne lui rendraient les honneurs réservés à un empereur. Il obligea chaque sénateur à souscrire à cet acte et à avaliser ce qui y était écrit. Tous signèrent, cédant à l'autorité, et parce que Comnène était encore loin. Mais lorsqu'il fut arrivé près d'un village qu'on appelle Alméas, comme il allait le lendemain prendre ses quartiers au palais de Damatrys, aussitôt, à l'aube, on vit se présenter à la Grande Église de Dieu le magistre Michel fils d'Anastase[53], le patrice Théodore Chrysèlios, le patrice Christophe Pyrros[54], tous les commandants des hétairies et quelques autres personnages de moindre illustration qui, d'en bas, criaient au patriarche de venir les rejoindre parce qu'ils avaient des demandes à lui présenter sur des questions urgentes.

Le patriarche, refusant de descendre, fit fermer ses portes ainsi que l'entrée du labyrinthe qui conduit aux tribunes de l'église et il leur envoya Nicéphore et Constantin[55], deux frères de sang qui étaient ses neveux, en demandant qu'on lui

52. La leçon des manuscrits B et V montre qu'il s'agit ici des ambassadeurs.

53. Michel avait été l'un des principaux soutiens de Monomaque.

54. Personnage inconnu par ailleurs, mais des Pyrroi servirent dans l'armée sous Alexis Comnène.

55. Les neveux de Cérulaire réussirent ensuite une belle carrière sous les Doukas et les Comnènes, leurs parents par alliance, Constantin devenant sous Michel VII le premier sébaste connu (P. GAUTIER, La curieuse ascendance de Jean Tzetzès, *REB*, 28, 1970, p. 212-216).

fit parvenir les requêtes par leur entremise. Alors, ceux qui s'étaient réunis là, auxquels s'était jointe une foule nombreuse – car déjà la nouvelle, qui s'était répandue, avait fait accourir en masse non seulement les amateurs de révolutions mais aussi bon nombre de gens avisés ainsi qu'une foule de sénateurs : tous ceux que l'empereur n'avait pas suffisamment cultivés –, tous donc, retenant les neveux du patriarche, menaçaient de les emmener en prison s'il ne descendait au plus vite les rejoindre. Et lui, je ne sais si ce fut malgré lui ou bien, comme on le disait généralement, de son plein gré, revêtant le manteau sacerdotal et prenant les autres insignes épiscopaux, de descendre en se faisant prier et en faisant mine d'être fort mal traité. Mais tout cela n'était que mise en scène, ainsi que l'événement le montra.

Quand il fut en effet descendu, aussitôt, les meneurs, qui avaient enflammé
499 cette foule, le prirent et, apportant un trône, ils le firent asseoir à droite du saint sanctuaire. Tout d'abord – mais ce n'était sans doute que simagrée –, ils le prièrent d'être leur ambassadeur auprès de l'empereur afin que celui-ci lui remît le document qu'ils avaient signé, parce qu'ils prétendaient que l'empereur avait déjà traité avec Comnène et l'avait reconnu pour empereur. En effet, si ce document n'était pas détruit, disaient-ils, il s'ensuivrait nécessairement l'un de ces deux malheurs : ou bien ils acclameraient Comnène comme empereur et seraient parjures ; ou bien ils seraient punis pour avoir insulté l'empereur. Le patriarche, tout d'abord, les approuva et leur promit d'accomplir ce qu'ils lui demandaient. Puis, après avoir laissé passer quelque temps, abandonnant toute précaution, ils acclamèrent Comnène comme empereur *autokratôr*[56], donnant à tous ceux qui s'y refusaient les noms d'ennemis des Romains et de rebelles, dont les maisons, à leur jugement, devaient être mises à sac par le peuple. Le patriarche lui-même, par l'intermédiaire du *deutéreuôn* de l'église Étienne, présent à ses côtés, fut le premier à donner son accord, puis le patriarche d'Antioche Théodore[57] fit retentir les acclamations en l'honneur du nouvel empereur et incita la foule à détruire et à piller les maisons des hauts dignitaires qui n'approuvaient pas ces événements.

Voilà ce qu'il faisait tandis qu'il se tenait à l'intérieur de cette église sainte et glorieuse. D'autre part, il envoya un émissaire à Comnène et d'autres au vieil empereur. Au premier, il mandait d'agir vite, sans tarder, tout en lui réclamant le salaire de l'aide qu'il lui apportait comme si déjà il avait obtenu le résultat désiré ; au second, il faisait dire de quitter un palais sur lequel il n'avait aucun droit. À cela, tout le monde reconnut avec évidence et sans l'ombre d'un doute que le patriarche n'avait pas seulement pris part à la rébellion : il en était l'instigateur[58].

56. Le 30 août 1057.

57. En fait, il s'appelait Théodose Chrysobergès et, alors qu'il était moine dans un couvent bithynien, il avait été choisi pour succéder à Jean IV d'Antioche (TODT, *Antiocheia*, p. 693-695).

58. Le rôle du patriarche Cérulaire fut décisif. Il agit plus en meneur d'une faction qu'en chef de l'Église, pour favoriser Constantin Doukas, qui avait épousé sa nièce, Eudocie Makrembolitissa. Psellos dans sa *Chronographie* (II, p. 106) le souligne déjà, mais dans l'*Acte d'Accusation* contre Cérulaire qu'il rédigea ultérieurement, il décrit en détail les activités politiques de Cérulaire, qui nomma de hauts fonctionnaires et commanda même aux troupes de la capitale (*Scripta minora* I, p. 232-328). Pour un commentaire sur ces événements, cf. M. D. SPADARO, La deposizione di Michele VI: un episodio di "concordia discors" fra Chiesa e militari?, *JÖB*, 37, 1987, p. 153-171 et J.-Cl. CHEYNET, Le patriarche "tyrannos" : le cas Cérulaire, *Ordnung und Aufruhr im Mittelalter* éd. M.-Th. FÖGEN, Francfort/Main, 1995, p. 1-16.

Comme le vieil empereur demandait aux métropolites qui lui étaient envoyés : «Et que me donne le patriarche à la place de l'empire ?», ceux-ci lui répondirent : «Le Royaume des Cieux !» À ces mots, aussitôt, il déposa la pourpre et les brodequins rouges et, passant l'habit d'un simple particulier, il s'en alla.

Assurément, il en aurait été comme il l'imaginait et selon les promesses des métropolites s'il avait quitté le palais dès le début de la rébellion. Mais il attendit jusqu'à ce qu'il y eût bataille, il accepta de voir mourir tant d'hommes qui étaient ses congénères et, s'il abandonna l'empire, ce ne fut que sous les coups des gens de la Ville, qui le brisèrent et l'ébranlèrent, et bien malgré lui : de sorte que je ne sais si, en compensation de l'empire terrestre, il obtiendra le Royaume des Cieux. Mais il en sera comme il plaît à Dieu.

Quand il se fut retiré dans sa maison qui est à l'Acropole le mercredi 31 août de la dixième indiction, Kékauménos, auquel Comnène avait donné le rang de curopalate, fut envoyé avec quelques personnages de haute naissance le jeudi au matin sur une galère et, entrant au palais, il en prit possession. Comnène, arrivé vers le soir, y entra lui aussi, et le lendemain premier septembre, en cortège public, il se rendit à la Grande Église où, en haut de l'ambon, il fut ceint du diadème impérial de la main du patriarche et proclamé empereur *autokratôr* des Romains[59].

59. Sur l'entrée d'Isaac Comnène à Constantinople et son couronnement, cf. J. SHEPARD, Isaac Comnenus' Coronation Day, *Byzsl.*, 38, 1977, p. 22-30.

GLOSSAIRE[1]

Acheiropoiète : Littéralement, qui n'est pas fait de la main de l'homme. Se dit des images peintes miraculeusement, sans l'intermédiaire d'un peintre.

Amermoumnès : Déformation de l'arabe amīr al-mu'minīn (émir des croyants), titre qui se rapporte à la fonction religieuse du calife.

Archonte : Désigne tout personnage détenteur d'une *archè*, c'est-à-dire d'une parcelle de pouvoir déléguée par l'empereur. Cette appellation est aussi donnée à plusieurs chefs de services palatins, tel l'archonte du *blattion*, responsable de l'atelier de fabrication des soieries, ou l'archonte du Panthéon, chef de la garde d'une salle du palais impérial. Des souverains étrangers sont souvent désignés comme archontes de leur pays ou de leur peuple.

Asèkrètis : (du latin *a secretis*) Secrétaires de la chancellerie impériale, dirigés par le *prôtoasèkrètis*.

Autokratôr : désigne un personnage qui dispose des pleins pouvoirs militaires et civils. L'empereur *autokratôr* se distingue des coempereurs par l'exercice effectif du pouvoir. L'empereur peut, à titre temporaire et dans une région définie, transférer de tels pouvoirs à un stratège.

Basileus : Depuis le triomphe d'Héraclius sur les Perses, désigne officiellement l'empereur des Romains. Les Byzantins ont toutefois, sous la contrainte, reconnu à certains souverains, le chef de l'Occident ou l'archonte des Bulgares, le droit à cette titulature, à condition qu'ils ne se prétendent pas *basileus* des Romains, titre qui demeure l'apanage exclusif de l'empereur siégeant à Constantinople. On trouve parfois dans Skylitzès un emploi non officiel du titre, par exemple lorsqu'il désigne ainsi le khan des Bulgares, Mortagôn.

Catépan : Chef d'un détachement militaire envoyé dans un thème, tel le catépan de Paphlagonie qui coexiste avec le stratège du thème. À partir du règne de Tzimiskès, est l'équivalent du duc (cf.), même si certaines circonscriptions, comme l'Italie, sont traditionnellement commandées par un catépan plutôt qu'un duc.

Catholicos : Nom donné au chef de certaines Églises orientales, notamment l'Église arménienne.

Comte de l'Étable : (*komès tou stablou*) Dirige les étables impériales et fournit donc les chevaux nécessaires lorsque l'empereur part en expédition.

Comte de la Tente : (*komès tès kortès*) Sert de chef d'état-major au stratège de thème.

1. Pour connaître les dignités et fonctions des IXe-XIe siècles, il faut consulter OIKONOMIDÈS, *Listes* ; GUILLAND, *Institutions*.

Dignité : La dignité se distingue d'une fonction en ce qu'elle est viagère et accordée par brevet (*dia brabeiou*). Elle ne peut être retirée que dans de très rares cas, comme la trahison[2].

Domestique des Scholes : Toujours un homme barbu, le domestique commande le régiment (*tagma*) des Scholes (cf.). Il assume le commandement de l'armée en l'absence de l'empereur.

Drome : Cf. logothète du drome.

Drongaire de la Veille : Le drongaire de la Veille (ou de l'*Arithmos*) commande l'un des régiments de la garde et veille plus spécialement à la sécurité du Grand Palais et de l'empereur. Après le règne de Basile II, il change complètement d'attributions et devient le président d'un des tribunaux de la capitale.

Drongaire de la Flotte : ou drongaire des *ploïmôn*. Il commande l'escadre basée dans la capitale.

Duc : À partir du règne de Tzimiskès, le duc (ou catépan) dirige une grande circonscription frontalière qui regroupe plusieurs thèmes.

Eidikon : Trésor dirigé par l'*eidikos* ou le logothète de l'*eidikon* qui rassemble le numéraire destiné à payer les traitements des fonctionnaires (ou *rogai*), les objets précieux en or et les soieries, qui servent aux cadeaux impériaux.

Empereur : cf. *basileus*.

Éparque : Le préfet de la Ville gouverne la capitale en l'absence de l'empereur, contrôle les marchés, notamment celui des soieries, surveille les étrangers résidant à Constantinople et préside un tribunal dont la juridiction civile et criminelle s'étend sur la capitale et sa banlieue.

Excubites : Les Excubites sont, avec les Scholes, la Veille, les Hicanates, l'un des quatre *tagmata* chargés de défendre la capitale. Le chef des Excubites est appelé domestique.

Fédérés : Attestés depuis le règne de Nicéphore I[er] jusqu'au XI[e] siècle, les Fédérés, en principe commandés par un tourmarque, étaient recrutés dans le thème des Anatoliques, en Lycaonie et en Pisidie.

Fonction : L'empereur confère par un ordre direct et oral (*dia logou*) les principales fonctions civiles et militaires à qui bon lui semble et les retire selon la même procédure.

Génikon : Principal service fiscal de l'empire, chargé de déterminer l'impôt dû et de le prélever. Il est dirigé par un logothète.

Hétairie : Contingent militaire qui assure la protection personnelle de l'empereur. Le nombre des hétairies a varié et on en a compté jusqu'à quatre. Certaines étaient constituées d'étrangers. Les hétairies étaient commandées par l'hétairiarque.

Hicanates : Régiment de la garde impériale, créé par Nicéphore I[er] en 809.

Juge (*kritès*) : Les juges exerçaient soit dans les thèmes, dont ils devinrent dans la première moitié du XI[e] siècle les vrais responsables au détriment des stratèges, soit dans les tribunaux de Constantinople, dont le plus important avait son siège au tribunal impérial de l'Hippodrome (couvert). Les douze juges les plus importants de ce tribunal étaient appelés juges du Velum.

Kentènarion : Désigne la somme de 100 livres d'or, soit 7200 *nomismata*.

2. Sur ce point cf. R. Guilland, La collation et la perte ou la déchéance des titres nobiliaires à Byzance, *Études byzantines*, 4, 1946, p. 24-69, repris dans Idem, *Institutions* I, p. 32-64.

Koitônitès : Eunuque attaché à la chambre (*koitôn*) impériale et placé sous les ordre du parakoimomène.

Logothète du drome : Il dirige le service de la poste impériale (ou drome), et s'occupe de recevoir les ambassades étrangères. Il rédige des rapports sur l'état d'esprit des populations provinciales et fait surveiller les fonctionnaires qui les gouvernent. Il est à la fois le «ministre des affaires étrangères» et le chef de l'espionnage.

Logothète du *génikon* : cf. *génikon*.

Logothète du stratiôtikon : Le service du *stratiôtikon* s'occupe du financement et du recrutement de l'armée et tient à jour les rôles militaires.

Modios : Unité de mesure qui sert aussi bien pour établir une superficie (1/10[e] d'hectare), qu'à déterminer un volume (17 litres).

Nomisma ou *solidus* : Monnaie d'or byzantine dont le poids était de 4,5 g d'or pur (98-99 %). Le *nomisma* commence à se dévaluer à partir du règne de Constantin Monomaque.

Novelle : Littéralement *novellae constitutiones*, désigne une loi promulguée par l'empereur.

Oikos : L'*oikos* désigne un palais aristocratique, mais aussi le centre d'exploitation du domaine foncier qui en dépend. C'est pour cette raison que les centres de gestion des grands monastères impériaux sont aussi appelés *oikoi*, ainsi par exemple, l'*oikos* des Manganes. Ces *oikoi* sont dirigés par des curateurs.

Papias : Concierge du Grand Palais.

Paradynasteuôn : Ce titre n'avait pas de caractère officiel, puisqu'il n'est pas recensé dans les *taktika*. Il désignait celui que l'empereur avait choisi pour le seconder dans le gouvernement de l'empire.

Parakoimomène : Eunuque (sauf Basile, le futur empereur), responsable de la sécurité de la chambre impériale et en conséquence, l'un des principaux personnages de l'État.

Préposé à l'Encrier (*épi tou kanikleiou*) : Il détient l'Encrier impérial contenant le cinabre (l'encre pourpre), grâce auquel l'empereur appose les signes d'authentification aux documents préparés par le *prôtoasèkrètis* (cf.).

Proasteion : Désigne le plus souvent un grand domaine délimité par le fisc, hors de la commune rurale.

Prostagma (ou *horismos*) : Ordre impérial bref à caractère administratif authentifié par le ménologe (date inscrite à l'encre rouge de la main même de l'empereur) et scellé du sceau impérial en plomb ou en cire.

Prôtoasèkrètis : Chef des *asèkrètis*, responsable de la chancellerie impériale, rédige sous leur forme définitive les actes impériaux.

Prôtostratôr : Premier des écuyers impériaux, il accompagne le souverain lors de certaines cérémonies. Il finit par désigner le chef de la cavalerie.

Prôtothronos : Terme de la hiérarchie ecclésiastique qui désigne le premier évêque d'une métropole ou le premier métropolite dans un patriarcat : le métropolite de Césarée de Cappadoce était le *prôtothronos* du patriarcat de Constantinople.

Questeur : Juriste, il préside un tribunal spécialisé dans les affaires patrimoniales et participe à la rédaction des novelles (lois).

Scholes : *Tagma* de la garde impériale, commandé par un domestique. Il devint sous les Isauriens (au VIII[e] siècle) une unité d'élite après avoir été un régiment de parade.

Sélention : Assemblée solennelle présidée par l'empereur où celui-ci impose le silence et fait connaître ses décisions.

Stratège : Désignait un chef d'armée, mais après la «réforme» des thèmes (fin du VIIe s.), ce titre fut réservé au commandant des nouvelles circonscriptions (sauf l'Opsikion). Le stratège de thème disposait jusqu'à la fin du Xe siècle de tous les pouvoirs dans son thème, avant d'être supplanté par le juge (cf.).

Stratèlatès : Dignité (qui traduit le latin *magister militum*) qui disparaît au IXe siècle. À partir du règne de Jean Tzimiskès, le *stratèlatès* désigne un chef d'armée, sans doute parce qu'il commande aussi le nouveau *tagma* des *stratèlatai*.

Stratiôtikon : Cf. logothète du *stratiôtikon*.

Syncelle : Le syncelle, nommé par l'empereur, assiste le patriarche de Constantinople. Ce titre fait du bénéficiaire l'un des favoris à la succession patriarcale. À partir du règne de Romain Argyros, cette fonction se transforme en une dignité distribuée de plus en plus libéralement.

Tagma : Régiment de soldats professionnels, toujours disponibles, payés directement par l'empereur, ce qui le distinguait du *théma*.

Thème : Désigne à la fois un corps de troupe et la circonscription où les soldats sont recrutés. Le thème est commandé par un stratège assisté de tourmarques. Les soldats, recrutés localement, étaient rémunérés sous forme d'exemptions fiscales. Ils recevaient en plus une indemnité en numéraire lorsqu'ils participaient effectivement à une campagne.

Tourmarque : Commandait une tourme, subdivision d'un thème.

Veille : Cf. drongaire de la Veille.

Tableau des dignités en ordre décroissant[3] :

César :	dignité réservée à la famille impériale.
Nobélissime :	dignité réservée à la famille impériale.
Curopalate:	dignité réservée à la famille impériale jusque vers 1057.
Patricienne *zôstè* : («à ceinture»)	titre réservé aux femmes.
Proèdre (du Sénat) :	dignité créée par Nicéphore Phocas pour le parakoimomène Basile, puis multipliée à partir du règne de Constantin VIII (1025-1028) et qui cesse d'être réservée aux eunuques.
Magistre :	dignité accordée à quelques bénéficiaires jusqu'au Xe siècle, puis plus largement au siècle suivant.
Vestarque :	dignité créée par Nicéphore Phocas ou Jean Tzimiskès et destinée aux eunuques, mais qui devint accessible aux hommes barbus dans les années 1040.
Anthypatos :	dignité presque toujours associée à celle de patrice.
Patrice :	dignité longtemps éminente et accordée avec parcimonie aux stratèges des grands thèmes ou aux fonctionnaires des principaux services de l'administration centrale. Elle commence à se dévaluer au cours de la première moitié du XIe siècle.
Protospathaire :	première dignité qui permet l'accès au Sénat et qui est accordée aux stratèges, ducs et chefs de services à Constantinople qui ne sont pas patrices. Les protospathaires se multiplient au XIe siècle.

3. Dans ce tableau ne sont mentionnées que les dignités citées par Skylitzès.

CHRONOLOGIE (811-1057)[1]

811 (2 octobre)	**Couronnement de Michel Ier Rangabé.**
812	Débeltos et Mésembria (début novembre) sont prises par le Bulgare Kroum.
813 (22 juin)	Défaite de Versinikeia face à Kroum.
813 (11 juillet)	**Couronnement de Léon V l'Arménien.**
813	Prise de Didymotique par Kroum.
814 (13 avril)	Mort de Kroum devant les murs de Constantinople.
815-831	Règne d'Omourtag en Bulgarie.
815 (14 mars)	Démission du patriarche Nicéphore.
815 (printemps)	Concile à Sainte-Sophie, rétablissant l'iconoclasme.
815-821	Patriarcat de Théodote Mélissènos Kassitéras.
816 (avril)	Nette victoire de Léon V sur Omourtag.
816	Traité byzantino-bulgare : paix de trente ans.
820 (25 décembre)	**Assassinat de Léon V et couronnement de Michel II d'Amorion.**
821-837	Patriarcat d'Antoine Kassimatas.
821	Début de la révolte de Thomas le Slave.
824 (mars)	Victoire définitive de Michel II sur Thomas.
826	Mort de Théodore Stoudite.
826	Révolte d'Euphèmios en Sicile, avec l'aide des Arabes d'Afrique.
828 (printemps)	Débarquement des Arabes en Crète dont ils entreprennent la conquête.
829 (2 octobre)	**Avènement de Théophile, fils de Michel II.**
830 (5 juin)	Couronnement et mariage de Théophile avec Théodora.
830 (15 juillet)	Entrée du calife al-Ma'mūn en Anatolie par les passes de Cilicie.
831 (printemps)	Raid arabe dans le thème des Arméniaques, vaincu par Théophile.
831 (septembre)	Contre-attaque arabe en Cappadoce qui remporte un succès sur Théophile.
831 (septembre)	Prise de Palerme par les Arabes.
831 (26 décembre)	Martyre d'Euthyme, métropolite iconophile de Sardes.
832	Ambassade byzantine à Bagdad, mais Al-Ma'mūn venant de Cilicie va assiéger Loulon, qui capitule.
833 (25 mai)	Abbas, fils du calife, entre dans l'empire et place une garnison à Tyane.
833 (juin)	Édit de Théophile contre les iconophiles.
833 (7 juillet)	Mort d'al-Ma'mūn, qui arrête l'offensive arabe.
834	Entrée de Naṣr le khorramite et de ses soldats. Baptisé sous le nom de Théophobe, il reçoit la main d'une princesse impériale.
834	Naissance de Constantin, fils de Théophile, qui se noie peu après.
835	Échec de la contre-attaque byzantine en Sicile.
836 (été)	Rapatriement des prisonniers byzantins en Bulgarie.

1. Dans cette chronologie sont cités des événements qui ne sont pas rapportés par Skylitzès, mais qui aident à suivre son récit des règnes.

836-837	Séjour d'Alexis Môsèlé à Christopolis.
837-843	Patriarcat de Jean le Grammarien.
837 (printemps)	Campagne victorieuse de Théophile contre les Arabes. L'empereur prend Sôzopétra et attaque Arsamosate et Théodosioupolis.
837	Construction à la mode sarrazine du palais de Bryas.
838 (printemps)	Départ d'Alexis Môsèlé avec une grande flotte vers la Sicile .
838 (printemps)	Jean le Grammairien devient patriarche.
838 (22 juillet)	Théophile défait par les Arabes à Dazimôn-Anzen. Chute d'Ancyre.
838 (15 août)	Prise d'Amorion par le calife Mu'taṣim. Ambassade byzantine auprès du calife.
839 (début)	Ambassade de Théodose Baboutzikios chez les Francs.
839 (18 juillet)	Les frères Graptoi tatoués.
839 ou 840	Raid arabe jusque dans les Bucellaires. Théophobe tué.
840	Les Khorramites ou Perses dispersés.
840 (25 décembre)	Couronnement de Michel, seul fils de Théophile.
842 (20 janvier)	**Avènement de Michel III.**
843-847	Patriarcat de Méthode.
843 (11 mars)	Rétablissement du culte des images.
845	Avant cette date, les Arabes ont atteint Dorylée et le Bosphore. Échange de prisonniers sur le Lamos.
847-858 et 867-877	Patriarcats d'Ignace, fils de l'empereur Michel Rangabé.
847/848	Prise de Raguse par les Arabes.
852-889	Règne de Boris de Bulgarie.
853	Raid byzantin sur Damiette, en Égypte.
853	Traité byzantino-bulgare.
856 (15 mars)	Début du règne personnel de Michel III.
856	Échange de prisonniers sur le Lamos.
858 (printemps)	Victoire byzantine sur mer contre les Arabes au large de l'Apulie.
858-867 et 877-886	Patriarcats de Photius.
859 (24 janvier)	Perte de la forteresse sicilienne d'Enna.
859	Michel III avance avec son amée jusqu'à Samosate.
859	Tremblement de terre en Syrie et en Cilicie.
860 (18 juin)	Attaque russe contre Constantinople.
860	Échange de prisonniers sur le Lamos.
860 (été)	Campagne de l'émir de Tarse et de Karbéas le Paulicien.
863	Défaite et mort de 'Amr, émir de Mélitène.
864	Traité byzantino-bulgare.
865 (été)	Attaque de Syracuse par les Arabes.
866 (26 mai)	Basile le Macédonien promu coempereur par Michel III.
867 (24 septembre)	**Meurtre de Michel III. Basile Ier le Macédonien seul empereur.**
870 (6 janvier)	Léon, fils de Basile, promu coempereur par son père.
870 (29 août)	Prise de Malte par les Arabes.
872	Défaite et mort du chef paulicien Chrysocheir.
873/874	Tentative de baptiser les juifs de l'empire.
878 (21 mai)	Chute de Syracuse.
878	Prise de Téphrikè, capitale des Pauliciens.
878	Défaite d' 'Abdallāh de Tarse à Podandos.

879	Entre 879 et 886, rédaction de l'*Épanagôgè* ou *Eisagôgè*.
879 (3 septembre)	Mort de Constantin, fils aîné de Basile.
880 (été)	Victoire navale byzantine au large de Milazzo, en Sicile.
880	Expédition en Italie du sud, commandée par le protovestiaire Procope et par Léon Apostyppès avec des soldats d'Occident.
882	Léon, fils de Basile, épouse Théophanô de la famille des Martinakioi.
883 (été)	Stypeiôtès, battu près de Tarse, tombe avec les stratèges des Anatoliques et de Cappadoce.
886 (30 août)	**Avènement de Léon VI.**
886-893	Patriarcat d'Étienne, frère de Léon VI.
888 (octobre)	Défaite navale devant Milazzo, face aux Arabes de Sicile.
891	Yāzmān, émir de Tarse, tombe au siège de Salanda de Cappadoce.
893-901	Patriarcat d'Antoine II Kauléas.
896	Léon Katakalôn battu à Boulgarophygon par Syméon de Bulgarie.
896	Traité byzantino-bulgare.
896 ou 897	Mort de Théophanô, première épouse de Léon VI.
897/898	Attaque des Arabes de Cilicie sur terre et sur mer.
898	Attaque cilicienne vers Salanda.
900	Attaque byzantine jusqu'à Tarse.
900	Léon VI épouse Eudocie Baïanè.
901-907 et 912-925	Patriarcats de Nicolas Mystikos.
901 (10 juin)	Prise de Reggio de Calabre par les Arabes.
901	Mort d'Eudocie Zaoutzina et de son fils nouveau-né, Basile.
901-902	Lemnos prise par les Arabes.
902	Traité byzantino-bulgare.
902 (1er août)	Prise de Taormine par les Arabes.
904 (printemps)	Andronic Doukas prend Germanicée-Marash.
904	Prise de Thessalonique par Léon de Tripoli.
904	Traité byzantino-bulgare.
905	Échange de prisonniers sur le Lamos.
905 (3 septembre)	Zôè Karbônopsina donne naissance à Constantin [VII].
905 (octobre)	Victoire d'Himérios sur les Arabes, en Égée.
906 (6 janvier)	Baptême de Constantin VII.
906 (25 décembre)	Refus du patriarche Nicolas Mystikos de recevoir Léon VI à Sainte-Sophie.
906	Conversion de l'Alanie du Caucase.
907 (1er février)	Exil du patriarche Nicolas Mystikos.
907-912	Patriarcat d'Euthyme.
907	Loi interdisant les quatrièmes noces.
908	Échange de prisonniers avec les Arabes sur le Lamos.
908 (15 mai)	Constantin le Porphyrogénète est promu coempereur par son père.
909	Établissement du pouvoir fatimide en Afrique.
911	Traité de commerce avec les Rhôs, après une nouvelle attaque de leur part.
911 (octobre)	Défaite écrasante de la flotte byzantine commandée par Himérios.
912	Attaque arabe en Cappadoce.
912 (11 mai)	**Mort de Léon VI et avènement de son frère Alexandre.**
913	Raid de Damien et Léon de Tripoli contre Strobèlos de Carie.
913 (6 juin)	**Mort d'Alexandre et avènement de Constantin VII, son neveu.**

913	Syméon de Bulgarie devant Constantinople.
914 (février)	Le patriarche Nicolas privé de pouvoir par Zoé, mère de Constantin VII, qui devient régente.
914 (été)	Syméon dévaste la Thrace et la Macédoine.
914 (septembre)	Syméon prend Andrinople, défendue par Pankratoukas.
914 (mai)	Attaque par mer des Arabes en Calabre.
915	La régente Zoé envoie des troupes soutenir l'Arménien Ashot Bagratuni.
916	Attaque arabe en Asie mineure.
916	Mort de Clément d'Ochrid.
917 (juin)	Zoé conclut un traité avec les Arabes avec échange de prisonniers sur le Lamos.
917 (20 août)	Désastre byzantin face aux Bulgares sur le fleuve Achélôos, près d'Anchialos.
918	Raid de Syméon jusqu'en Hellade.
919 (25 mars)	Coup d'État de Romain Lakapènos.
920 (9 juillet)	*Tomos* de l'Union qui met fin à la querelle de la Tétragamie.
920 (août)	Zoé déposée et reléguée dans un monastère.
920 (septembre)	Lakapènos promu césar.
920 (17 décembre)	**Romain Lakapènos, ancien drongaire de la flotte, devient coempereur.**
921 (mars)	Défaite byzantine de Pègai face aux Bulgares.
921/922	Mort du stratège Jean Byzalôn (ou Mouzalôn) en Calabre.
922	Prise d'Andrinople défendue par Môroléôn et de Bizyè par Syméon.
922	Prise de Santa Agata en Calabre.
924	Alliance de Syméon et des Arabes de Tarse.
924	Syméon aux portes de Constantinople.
925-927	Patriarcat d'Étienne II.
925 (1er juillet)	Prise d'Oria, en Italie du sud.
927 (27 mai)	Mort de Syméon de Bulgarie.
927	Attaque de Tamal en Asie Mineure.
927-970	Règne de Pierre, fils de Syméon.
927 (octobre)	Traité de paix byzantino-bulgare.
927-931	Patriarcat de Tryphon.
928 (17 août)	Prise de Tarente par les Arabes.
931	Attaque de Tamal et prise d'Amorion. Séleucie devient un thème.
931 (31 août)	Mort de Christophe, fils aîné de Romain Lakapènos et coempereur.
933-956	Patriarcat de Théophylacte, fils de Romain Ier Lakapènos.
934	Premier raid des Hongrois jusqu'en Thrace.
934 (19 mai)	Prise définitive de Mélitène par le domestique des Scholes Jean Kourkouas.
934	Novelle de Romain Ier pour défendre la petite propriété contre les puissants.
935	Campagne byzantine en Longobardie.
936	Raid byzantin contre Amida, en Mésopotamie.
938	Alliance de Byzance avec l'Égypte.
941	Attaque russe contre Constantinople et les provinces voisines.
942 et 943	Raids byzantins en Mésopotamie jusqu'à Édesse.
943	Restauration du Mont Cassin, en Italie.
944 (15 août)	Entrée à Constantinople du *mandylion*, la précieuse relique d'Édesse.
944 (20 décembre)	Romain Lakapènos est déposé par ses fils.

945 (27 janvier)	**Constantin VII expulse les fils de Romain Lakapènos et devient seul empereur.**
945	Mort d'Igor, époux d'Olga. Nouveau traité de commerce avec les Rhôs.
946 (Pâques)	Romain II coempereur.
946	La princesse de Kiev, Olga, se rend à Constantinople.
948 (15 juin)	Mort de Romain Lakapènos.
949	Échec de l'expédition contre les Arabes crétois.
949	Attaque byzantine contre Germanicée et défaite des Tarsiotes.
949 (septembre)	Les Grecs prennent Qālīqalā (Théodosioupolis d'Arménie).
949/950	Première ambassade de Liutprand de Crémone pour le compte de Bérenger II d'Italie.
950	Sayf ad-dawla est sévèrement battu par Léon Phocas.
952	Baptême du Hongrois Gyula à Constantinople.
952	Mort de Abas, roi d'Arménie.
952 (7 mai)	Victoire arabe à Gerace en Calabre.
952 (été)	Échec des attaques byzantines en Mésopotamie.
953 (mars/avril)	Ambassade de Basile Rhodios à Alep.
953 (été ?)	Grande campagne de Sayf ad-dawla, victorieux de Bardas Phocas. Constantin Phocas pris, Léon Maléïnos tué.
953-977	Règne d'Ashot III, le «saint Louis» arménien.
954 (juin)	Ambassade de Paul Monomaque auprès de Sayf ad-dawla.
954 (octobre)	Bardas Phocas, domestique des Scholes, à nouveau battu par Sayf ad-Dawla devant Hadat.
955	Nicéphore Phocas, fils de Bardas, nommé domestique des Scholes.
955 (été)	Ambassade byzantine vers Sayf ad-dawla.
956-970	Patriarcat de Polyeucte.
956 (automne)	Basile Hexamilitès bat la flotte de l'émir de Tarse.
956	Un diacre d'Antioche vole la main de saint Jean-Baptiste qu'il transfère à Constantinople.
957	Adata est prise par les Byzantins.
958 (juin)	Victoire de Tzimiskès sur Naga, lieutenant de Sayf ad-dawla. Samosate est prise en novembre 958, Sayf ad-dawla subit une terrible défaite devant Raban.
959 (9 novembre)	**Mort de Constantin VII et avènement de Romain II, son fils.**
960	Nouvelle et sévère défaite de Sayf ad-dawla par Léon Phocas.
961 (mars)	Reconquête de la Crète par Nicéphore Phocas.
962	Campagne de Nicéphore Phocas en Cilicie.
962	Prise d'Alep, à l'exception de la citadelle.
962	Otton Ier de Germanie couronné empereur romain à Saint-Pierre de Rome.
962 (25 décembre)	Seconde prise de Taormine par les Arabes.
963 (15 mars)	**Mort de Romain II et régence de Théophanô, son épouse, pour le compte de leurs fils mineurs, Basile II et Constantin VIII.**
963	Dernière attaque des Tarsiotes en Anatolie, surpris au retour par Constantin Maléïnos.
963	Fondation de Lavra au Mont Athos.
963 (16 août)	**Nicéphore II Phocas couronné empereur.**
963 (décembre)	Tzimiskès vainqueur des Arabes près d'Adana.

964	Campagne victorieuse de Nicéphore II en Cilicie et chute d'Adana.
964 (24 octobre)	Défaite byzantine de Rametta et échec de la reconquête de la Sicile.
965	Victoire navale arabe près de Reggio de Calabre.
965	Chypre redevient byzantine.
965 (16 août)	Reddition de la ville de Tarse, puis de Mopsueste.
966	Nicéphore II devant Antioche de Syrie et raid jusqu'à Nisibe en Mésopotamie. La sainte Tuile de Hiérapolis de Syrie livrée à Nicéphore.
967 (février)	Mort de Sayf ad-dawla.
967	Refus de Nicéphore Phocas de payer le tribut dû aux Bulgares. Svjatoslav, prince de Kiev, à l'incitation de Nicéphore, envahit la Bulgarie.
968	Otrante élevée au rang de métropole.
968/969	Campagne d'Otton Ier en Italie jusqu'en Apulie.
968 (début)	Défaite de Pierre le stratopédarque, près d'Alexandrette.
968 (été)	Svjatoslav doit repousser une attaque petchénègue contre sa capitale.
968 (été)	Seconde ambassade de Liutprand pour le compte d'Otton de Germanie.
969 (20 janvier)	Mort de Pierre de Bulgarie.
969 (28 octobre)	Prise d'Antioche de Syrie.
969 (fin 969/début 970)	Traité avec l'émir d'Alep, qui devient tributaire de l'empire.
969 (10-11 décembre)	**Assassinat de Nicéphore II et proclamation de son meurtrier, Jean Ier Tzimiskès.**
970-974	Patriarcat de Basile Skamandrènos.
970	Svjatoslav prend Preslav et avance durant l'été jusqu'à Arcadioupolis.
971	Jean Tzimiskès prend l'offensive, s'empare de Preslav, puis de Dorostolon. Le traité avec Svjatoslav rétablit le *statu quo*.
971	Suppression du patriarcat bulgare.
971 (début)	Futuh assiège vainement Antioche.
972/973	Établissement d'un catholikos arménien à Tarse.
972	Traité de Kosmas le prêtre contre les Bogomiles.
972	Mariage d'Otton II et de Théophanô Sklèraina.
974-979	Patriarcat d'Antoine III Stoudite.
974/5	Campagne de Tzimiskès en Syrie et en Palestine.
976 (10 janvier)	**Mort de Jean Tzimiskès et début de la régence de Basile (Lakapènos) le parakoimomène.**
976 (printemps)	Début de la révolte de Bardas Sklèros qui s'achève par la victoire de Bardas Phocas sur Sklèros, le 24 mars 979.
978-1015	Vladimir, fils de Svjatoslav, prince de Kiev.
979-991	Patriarcat de Nicolas II Chrysobergès.
979	Fondation du monastère d'Iviron au mont Athos.
981 (novembre)	Attaque de Bardas Phocas contre l'émir d'Alep, qui promet de verser 400 000 dirhems par an.
982 (13 juillet)	Otton II vaincu par les Arabes à Stilo.
983	Famine en Égypte et en Syrie.
985	Renvoi du parakoimomène Basile Lakapènos.
983 (29 octobre)	Bardas Phocas entre dans Homs. Destruction du monastère de Saint-Syméon en Syrie par un raid arabe.
985 (1er septembre)	Prise de Gerace et Bovalino par les musulmans de Sicile.

986 (début)	**Règne personnel de Basile II.**
986 (17 août)	Défaite de Basile II face aux Bulgares, à la clisure de Saint-Basile.
987 (15 août)	Début de la rébellion de Bardas Phocas.
988/989	Baptême de Valadimir, prince de Kiev.
898 (13 avril)	Bardas Phocas tombe à la bataille d'Abydos face à Basile II.
989 (11 octobre)	Bardas Sklèros fait finalement sa soumission à Basile II.
989 (25 octobre)	Tremblement de terre à Constantinople, qui abat une partie de la coupole de Sainte-Sophie.
991 (mars)	Mort de Bardas Sklèros.
992	Offensive fatimide en Syrie du nord.
994 (15 septembre)	Bourtzès, duc d'Antioche, battu avec ses alliés d'Alep par les Fatimides.
995 (printemps)	Campagne de Basile II en Syrie. Il prend Saysar, Homs, Rafaniyya et assiège en vain Tripoli et reconstruit un fort à Tortose.
996-998	Patriarcat de Sisinnios II.
996	Novelle de Basile II sur les puissants.
996	Couronnement de l'empereur germanique Otton III.
996	Capture par Samuel de Bulgarie de Jean Chaldos, duc de Thessalonique.
997	*Tomos* du patriarche Sissinios renforçant les empêchements de mariage.
997	Victoire de Nicéphore Ouranos sur Samuel en Thessalie.
998	Mort de saint Nikôn Métanoéïté.
998 (19 juillet)	Défaite et mort de Damien Dalassènos, duc d'Antioche.
999	Basile II fait campagne en Syrie. Il est sur l'Oronte en septembre. Shayzar se rend le 17 octobre. Tripoli est assiégée vainement du 5 au 17 décembre. Basile II gagne ensuite le Diyār Bekr où il traite avec les émirs d'Amida et de Mayyāfāriqīn.
999/1000	Basile II hiverne à Tarse, en Cilicie.
1000	Mort de David, le curopalate d'Ibérie, et annexion du Tao par Basile II.
1001-1019	Patriarcat de Serge II.
1001	Théodôrokanos et Nicéphore Xiphias prennent Pliska et Preslav.
1001	Trêve de dix ans avec les Fatimides.
1001	Construction de la cathédrale d'Ani.
1001	Étienne, couronné roi de Hongrie.
1002	Mort de saint Athanase, fondateur de Lavra au mont Athos.
1002 (été)	Andrinople prise par Samuel de Bulgarie.
1004	Grande campagne de Basile II en Bulgarie, qui aboutit à la prise de Vidin, de Skopje et de Vodéna.
1004/1005	Nicéphore Ouranos, duc d'Antioche, supprime la rébellion de al-Aṣfar.
1005	Dyrrachion fait défection à Samuel en faveur de Basile II.
1009(28 septembre)	Destruction du Saint-Sépulcre et de Sainte-Marie de Damas sur ordre de al-Ḥākim.
1011	Le rebelle Mélès vaincu par le catépan d'Italie, Basile Mésardonitès.
1014	Basile II envoie un cadeau de 7000 dinars et une ambassade au Caire en 1014.
1014 (29 juillet)	Lourde défaite des Bulgares.
1014 (6 octobre)	Mort du tsar Samuel.
1016 (7 janvier)	Manṣūr, émir d'Alep, et ses hommes s'enfuient vers Antioche. Basile II ordonne de cesser les relations commerciales avec Alep.

1018 (février)	Mort du dernier tsar bulgare, Jean-Vladislav, tombé en assiégeant Dyrrachion.
1018	Achèvement de la conquête de la Bulgarie.
1019	Naissance de Michel Psellos.
1019-1025	Patriarcat d'Eustathe.
1021 (février)	Disparition du calife fatimide al-Ḥākim.
1021	Cession du royaume du Vaspourakan à l'empire.
1021	Pierre Ier, catholicos d'Arménie, remet à Basile II le testament du roi d'Arménie, Yovannès-Simbat Bagratuni, qui faisait de l'empereur son héritier.
1022	Campagne victorieuse de Basile II contre le roi des Abasges et des Géorgiens, Georges III.
1022	Mort de Syméon le Nouveau Théologien.
1023/1024	Nicéphore Comnène, catépan du Vaspourakan, s'empare de la forteresse de Arčēš.
1025	Alep prise par Ṣaliḥ b. Mirdās.
1025-1043	Patriarcat d'Alexis Stoudite.
1025 (15 décembre)	**Mort de Basile II et avènement de Constantin VIII.**
1028 (12 novembre)	**Mort de Constantin VIII et avènement de Romain III Argyros.**
1028/1029	Procès synodal à Constantinople du patriarche jacobite Jean Abdoun.
1029 (mai)	Mort de Ṣaliḥ b. Mirdās vaincu par Duzbarī.
1030 (1er mai)	Romain III quitte la capitale avec l'ambassadeur alepin Muqallid
1030 (15 juillet)	L'empereur séjourne à Antioche.
1030 (8 août)	Débâcle de l'armée de Romain III en route vers Alep ; 300 mules chargées de métal monnayé sont perdues.
1031 (mai)	Armistice avec le mirdasside Naṣr d'Alep qui s'engageait à verser annuellement 50 000 dirhems.
1031 (mai)	Nicétas d'Antioche reprend Balāṭunus, forteresse des Banu'l-Aḥmar, puis Rafaniyya et Ṣāfītā et enfin Manīqa (le 2 décembre).
1031 (11 juin)	Prise de Cassano en Italie par les musulmans.
1031 (août)	Prise d'Édesse d'Osrhoène par Georges Maniakès.
1032 (24 juin)	Prise de Bikisrā'īl par Nicétas d'Antioche et négociations avec Duzbarī.
1032	Ambassade de l'émir mirdasside d'Alep et ambassade fatimide à Constantinople.
1034 (11 avril)	**Mort de Romain III et couronnement de Michel IV le Paphlagonien.**
1034/1035	Annexion définitive de la forteresse arménienne de Berkri.
1035/1036	Renouvellement pour dix ans du traité de paix entre Byzance et les Fatimides.
1038-1042	Souveraineté fatimide sur Alep.
1038-1063	Règne du sultan seldjoukide Ṭog̱ril Beg.
1040	Complot contre Michel IV à Mésanakta de Phrygie.
1040	Pierre Deljean, proclamé tsar par les rebelles bulgares.
1041 (17 mars)	Défaite des Byzantins commandés par Dokeianos face aux Normands et aux Lombards rebelles à Cannes.
1041	Fin de la rébellion des Bulgares.

1041 (10 décembre)	**Mort de Michel IV et le 13 décembre, couronnement de son neveu Michel V dit le Calfat.**
1042 (20 avril)	Chute de Michel V.
1042	Ambassade de Ṭimāl b. Ṣāliḥ, émir mirdasside d'Alep, vers Zoé et Théodora
1042 (11 juin)	**Couronnement de Constantin IX Monomaque, nouvel époux de Zoé.**
1043 (25 mars)	Michel Cérulaire devient patriarche de Constantinople.
1043 (juillet)	Échec du complot d'Étienne le sébastophore.
1043 (juillet)	Constantinople attaquée par les Russes sur ordre de Iaroslav, prince de Kiev.
1044 (9 mars)	Émeute populaire à Constantinople pour la défense des princesses porphyrogénètes, Zoé et Théodora.
1045	Annexion du royaume d'Ani.
1045/1046	Renouvellement du traité de paix entre Byzance et les Fatimides pour dix ans.
1046	Consécration de Sainte-Sophie de Kiev.
1046/1047	Durant l'hiver, les Petchénègues franchissent en masse le Danube gelé.
1047 (avril ?)	Création de l'école de droit.
1047 (14 septembre)	Début de la révolte de Léon Tornikios.
1047 (25 décembre)	Léon Tornikios est aveuglé.
1048	Le moine Paul fonde l'Évergétis.
1048 (18 septembre)	Bataille de Kaputru où les forces byzantines alliées à des troupes ibères repoussent une forte bande turque sans pouvoir la poursuivre.
1049	Constantin Areianitès, duc d'Andrinople, battu par les Petchénègues à Déampolis.
1049	Constantin IX envoie une ambassade au Caire, des troupes au Syrie du nord et de l'argent à l'émir mirdasside. Défaite fatimide devant Alep.
1048/1049	Campagne byzantine contre l'émir caucasien de Dvin.
1050	Constantin Areianitès meurt à la bataille de Basilikè Libadia face aux Petchénègues.
1051	Victoire de Goloè sur les Petchénègues, remportée par Nicéphore Bryennios et Michel l'Acoluthe.
1051-1054	Croisade anti-thondrakienne de Grégoire Magistros.
1051/1052	Ambassade envoyée par Ṭimāl le Mirdasside à Constantinople avec le tribut annuel.
1052	Entre 1052 et 1056, renouvellement par le patriarche d'Antioche de l'autocéphalie de l'Église d'Ibérie/Géorgie.
1053	Les Normands vainqueurs du pape Léon IX à Civitate (mars) et des Byzantins à Siponto (juin).
1054 (19 avril)	Mort du pape Léon IX.
1054 (16 juillet)	Rupture entre les Églises de Rome et de Constantinople.
1054	Offensive de Ṭog̱ril Beg en Arménie, qui ne put cependant s'emparer de Mantzikert.
1055 av.	Famine en Égypte, Constantin IX envoie du blé pour passer la soudure, mais Théodora cesse les expéditions.
1055 (11 janvier)	**Mort de Constantin IX et avènement de Théodora la Porphyrogénète, fille de Constantin VIII.**
1055 (décembre)	Le sultan Ṭog̱ril Beg entre à Bagdad.

1056 (27 août)	**Mort de Théodora et proclamation de Michel VI Bringas, ancien logothète du stratiôtikon.**
1057 (8 juin)	Isaac Comnène, proclamé empereur par les généraux rebelles.
1057 (30 août)	Abdication de Michel VI.
1057 (1er septembre)	**Avènement de Isaac Ier Comnène.**

TABLEAUX GÉNÉALOGIQUES

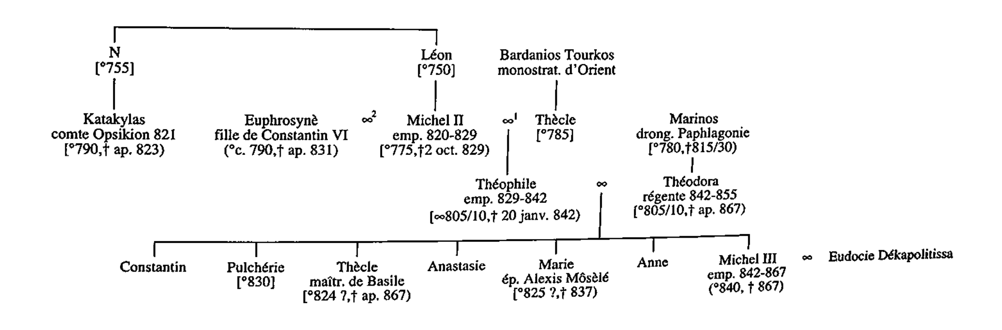
- Les Amoriens
- Les familles de Théodora et de Photius
- Les Macédoniens
- Les Sklèroi
- Les Argyroi
- Les Phocas
- Les Lakapènoi

CARTES

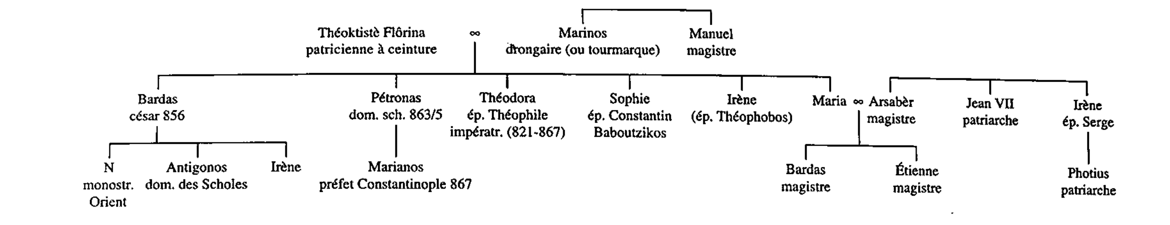
1- L'empire en 843
2- L'empire au milieu du XIe siècle
3- Les villes des Balkans au milieu du XIe siècle
4- Les villes d'Asie Mineure au milieu du XIe siècle
5- Constantinople médiévale
6- Le Grand Palais de Constantinople



Les Amoriens



Les familles de Théodora et de Photius



Les Macédoniens

Pankalô

Eudocie Ingérina ∞[2] Basile I[er] ∞[1] Marie
maîtresse de Michel III 855-67
[°840,† c. 882)

Basile I[er]
co-emp. 866-7
emp. 867-886
[°830/5,† 886)

Marie
divor. 860/5

Symbatios
dom. excub.
[°835,†870/5)

Marianos
dom. sch. 866
[°835/40,†867/72)

Bardas
(patrice ?)
[°840/5]

Étienne
patriarche 886-893
(°867,† 893)

Alexandre
emp. 886-913
(°870,† 913)

Anne
relig.

Marie
relig.

Helène
relig.

Anastasie
ép. Christophore
[°855/60]

Bardas
[°855,† jeune]

Constantin
co-emp. 870
[°856/7,† 879)

Basile
magistre et recteur
[°865,† ap. 912)

Théophanô ∞[1](891) Zoé Zaoutzaina ∞[2] Léon VI ∞[3] Eudocie Baïanè ∞[4] Zoé Karbônopsina
(°866,† 895)

Léon VI
empereur 886-912
(°19 oct. 866,† 11 mai 912)

Zoé Karbônopsina
[°880,† ap. 912)

Romain I[er] Lakapènos
emp. 919-944
[°870,† 948)

Eudocie
(°884,† c. 884)

Anne
ép. Louis III
(°889,† c. 903)

Basile

Anne
ép. Bérenger
(°mai 903,† ap. 915)

Hélène

Constantin VII Porph. ∞ (mai 919) Hélène
empereur 913-959
(°sept. 905,† 959)

Hélène
[°905/7]

Agathe
ép. Romain Argyros
[°910]

Eudocie ∞[1](944) Romain II ∞[2] (956) Théophanô

Romain II
empereur 959
(°938,† 15 mars 963)

Agathe
nonne 959

Anne
nonne 959

Zôé
nonne 959

Théodora
nonne 959
ép. (971) Jean I[er]

Théophanô
nonne 959

N Argyros
[°930]

Vladimir ∞ Anne
grand-prince de Kiev
(°963)

Basile II
empereur 976-1025
(°958,† 1025)

Na
[°955/7]

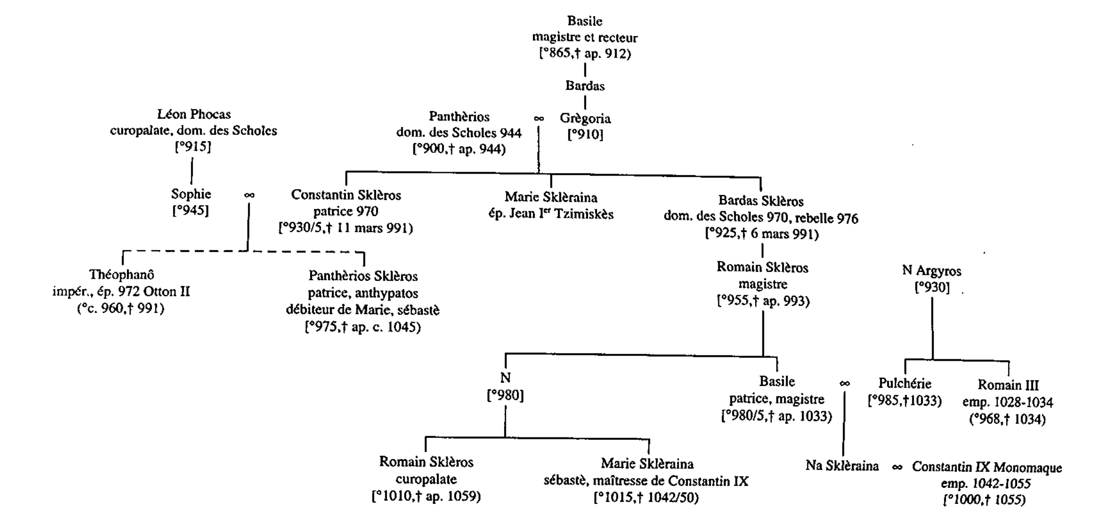
Constantin VIII
empereur 1025-1038
(°961,† 1038)

Théodora
impératrice 1050
(† 1056)

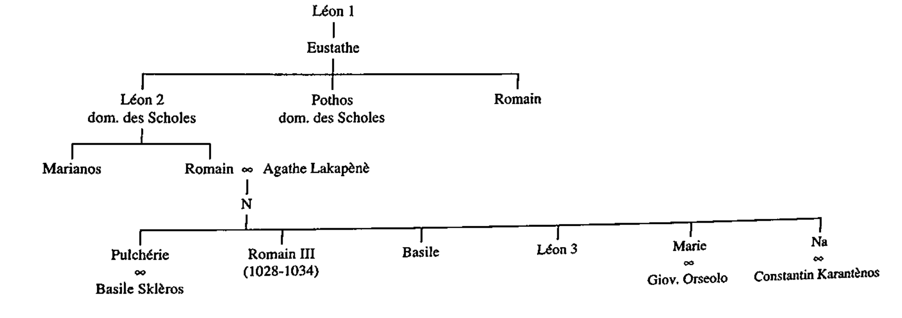
Constantin IX Monomaque ∞[3] Michel IV ∞[2] Zôé ∞[1] Romain III Argyros

Zôé
impératrice 1038-1050
(°978,† 1050)

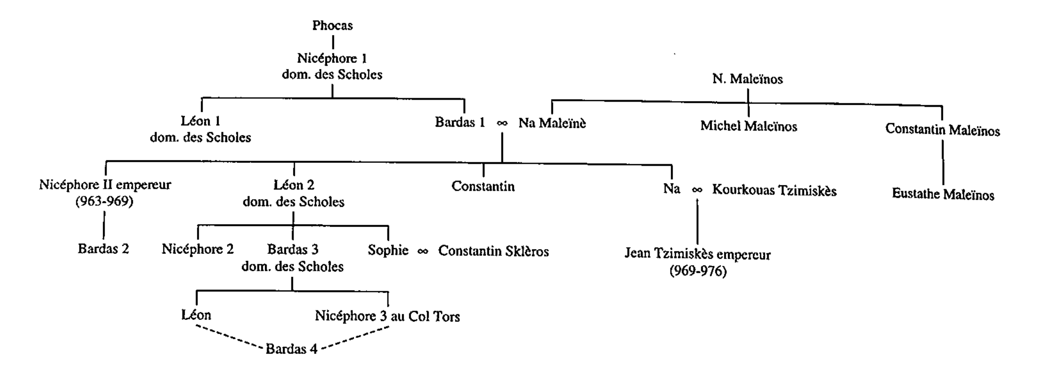
Les Sklèroi



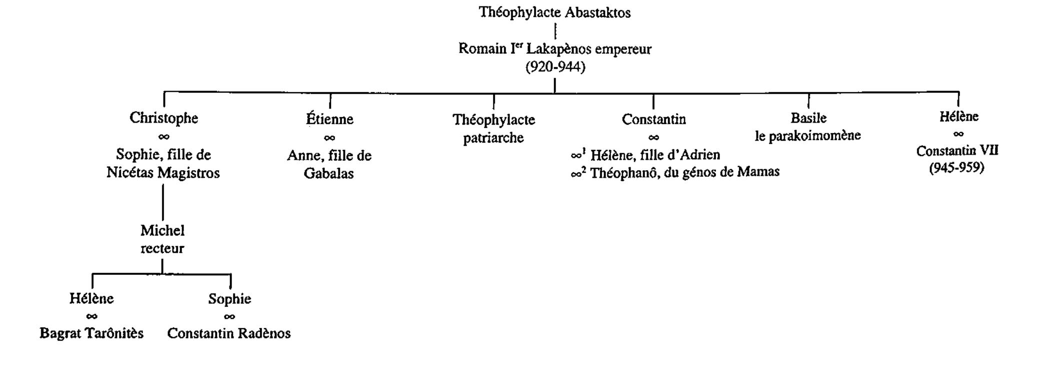
Les Argyroi



Les Phocas



Les Lakapènoi



Nous remercions Ch. Settipani d'avoir établi les quatre premiers tableaux généalogiques, dans lesquels sont proposés, à titre d'hypothèse, les dates de naissance et de mort des principaux personnages.

Fig. 1 : L'empire en 843

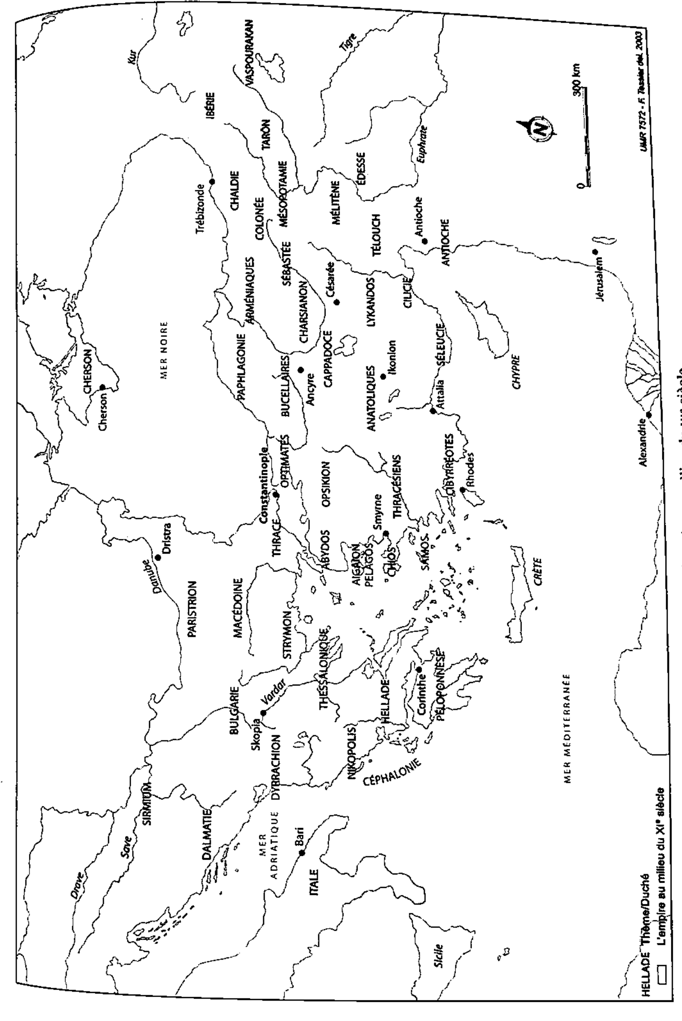


Fig. 2 : L'empire au milieu du XIe siècle

Fig. 3 : Les villes des Balkans au milieu du XIe siècle

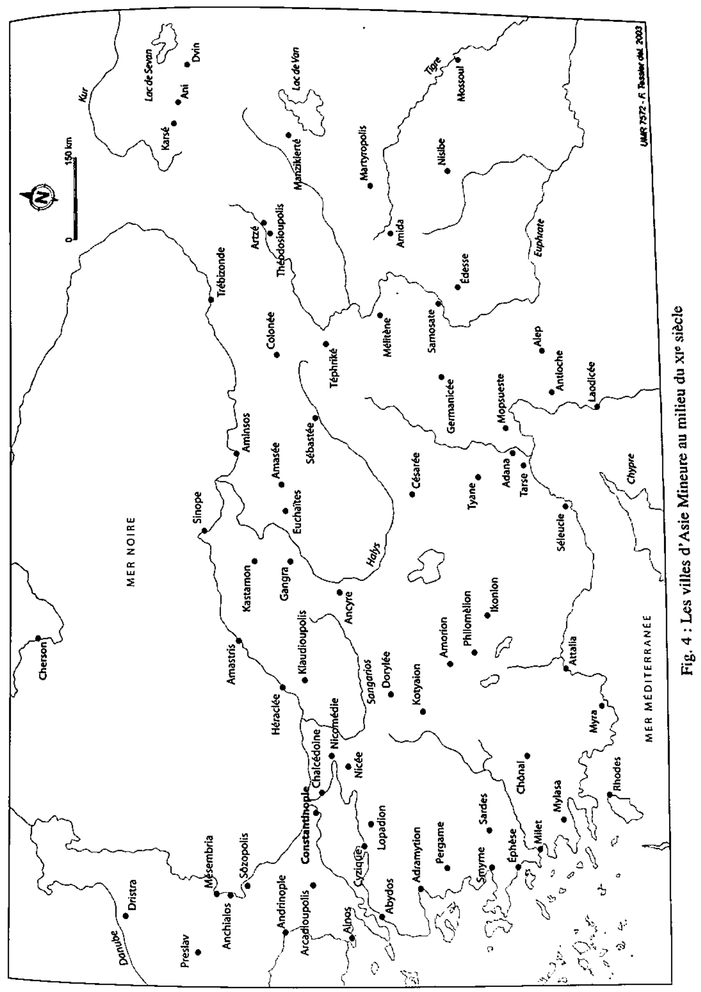


Fig. 4 : Les villes d'Asie Mineure au milieu du XIe siècle

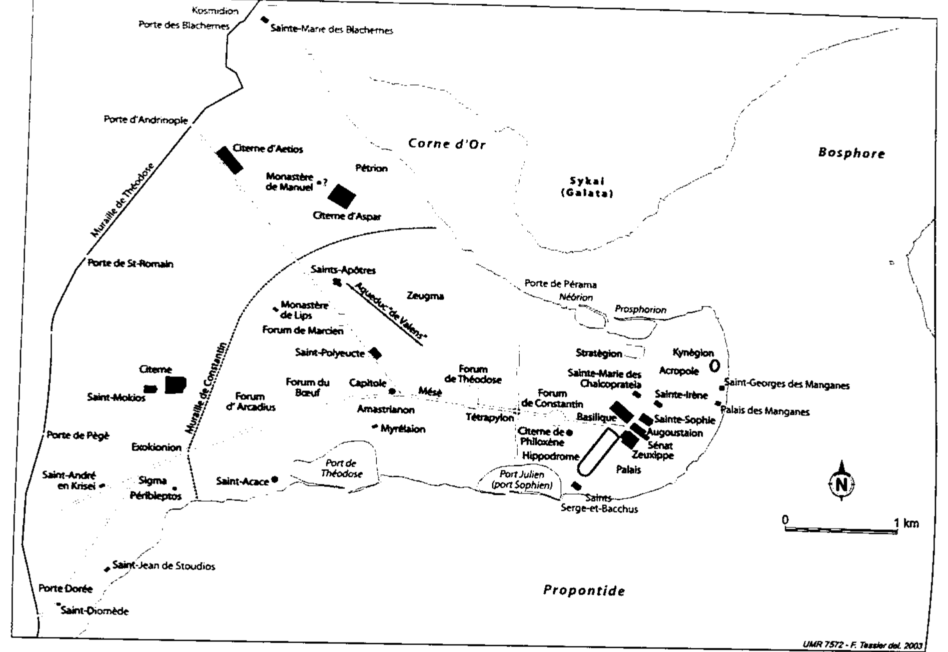


Fig. 5 : Constantinople médiévale.

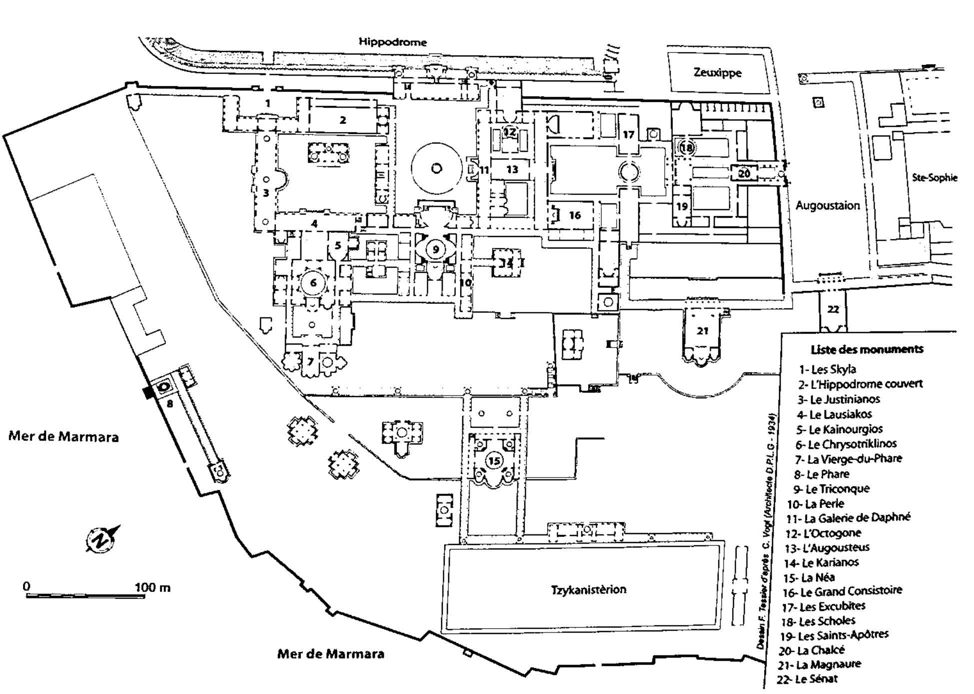


Fig. 6 : Le Grand Palais de Constantinople.

INDEX*

* Dans cet index sont relevés les noms de personnes, les noms de lieux ainsi que les titres et institutions. Les personnages sont classés d'après leur prénom, en trois catégories, d'abord les empereurs (les pages concernant leurs années de règne sont en caractères gras), puis les personnages dotés d'un second nom, enfin ceux dont on ne connaît que le prénom, classés dans l'ordre de leur apparition dans la *Synopsis*.

B

D

E

F

G

H

I

J

K

L

M

O

P

Q

R

S

T

TABLE DES MATIÈRES